

REVUE SUISSE

SEIZIÈME ANNÉE.

TOME XVI.

NEUCHATEL

AU BUREAU DE LA REVUE SUISSE.

LAUSANNE, Delafontaine et Ce. — GENÈVE, J. Cherbuliez.
BERNE, Dalp. — ZURICH, Schulthess.

—

1853.

REVUE SUISSE.

Dix-septième année.

Les acquéreurs de la *Revue Suisse* se sont présentés au public l'année dernière plus ou moins en solliciteurs. Ils ont exprimé l'intention d'augmenter la valeur déjà réelle de ce recueil, de manière à ce qu'il remplisse une certaine place dans notre société. Ils désiraient lui voir rendre des services à la vie intellectuelle comme stimulant et comme appui, à la vie publique, comme moyen d'échange et de rapprochement entre les cantons dans le domaine littéraire et moral plutôt que sur le terrain de la politique, à la vie de famille surtout, comme recueil varié, sévèrement choisi, d'une tendance élevée, accessible à tous. Ils ont dit franchement que pour atteindre ce but, en livrant au prix de dix fr. environ 900 pages très fortes, exclusivement remplies d'œuvres originales d'une certaine valeur propre et d'une harmonieuse variété, ils avaient besoin de ressources qu'ils demandaient au public, en s'engageant à les consacrer exclusivement au perfectionnement de l'œuvre commune.

Nombre de nos concitoyens ont accueilli ces ouvertures ; le tirage de la *Revue Suisse* a plus que doublé. Le journal s'est-il amélioré en proportion ? Nous n'oserions l'affirmer péremptoirement lors même que nous serions mieux placés pour être écoutés sur ce point. Nous sentons ce qui nous a manqué à divers égards ; mais nous pouvons dire, sans crainte d'être démentis, que l'année écoulée témoigne de la sincérité de notre programme et d'efforts sérieux pour le réaliser. L'acquisition de plusieurs collaborateurs nouveaux, dont quelques-uns portent des noms célèbres, en fournit la preuve irrécusable.

La *Revue Suisse* paraîtra l'an prochain sans changements extérieurs ; notre ambition serait bien d'en élargir le cadre, mais nous n'essayerons rien dans ce sens avant d'avoir fait pour perfectionner la composition, tout ce que permettent nos forces limitées et les circonstances du pays. Quant au fond, nous nous attacherons de plus en plus aux sujets suisses, persuadés qu'un peu de spécialité est le vrai moyen, pour un recueil de cette étendue, de prendre la place à laquelle il aspire et dont il a besoin. Nous attirons sur ce point l'attention de nos chers collaborateurs, sans prendre un engagement absolu, car nous n'en sommes pas encore à pouvoir écrire d'avance la table des matières de l'année. Une parfaite unité de direction supposerait des ressources plus considérables que les nôtres. La différence entre le prix du journal et ses frais matériels est si minime, que le chiffre actuel de 8 à 900 souscripteurs nous force à nous mouvoir dans un cercle bien restreint. Aussi prenons-nous la liberté de répéter l'appel que nous adressions l'année dernière à nos compatriotes. Ici notre intention a été parfaitement comprise, et la confiance du public y a répondu au-delà de notre mérite. Mais dans les autres cantons de la Suisse auxquels notre *Revue* sert d'organe au moins autant qu'à celui de Neuchâtel, nous aurions des progrès à faire.

C'est principalement à nos lecteurs dans ces cantons et hors de la Suisse que nous nous adressons aujourd'hui. Si, persuadés avec nous que la *Revue Suisse* est susceptible d'améliorations importantes, ils tiennent l'idée qu'elle s'efforce de réaliser pour digne d'être soutenue, qu'ils soient nos avocats, qu'ils doublent leur nombre, et cette *Revue*, fondée enfin sur des bases solides, pourra rendre bientôt des services proportionnés aux sacrifices qu'elle a coûtés pendant seize ans. Nos articles en portefeuille, les engagements souscrits en notre faveur par des hommes de lettres distingués, nous permettent au moins d'assurer que, dans le cours de l'année qui commence, nous ne descendrons pas au dessous de la précédente.

DES LIVRES ET DES LECTEURS

EN 1853.

Le siècle commence à pencher sur l'horizon. Il n'y a plus de témoins de l'ancien régime ; les derniers enfans de la Révolution descendent silencieusement dans la tombe ; le Consulat et le premier Empire sont notre plus jeune antiquité ; tout un monde d'événemens, de découvertes prodigieuses nous sépare de la Restauration. Depuis les romantiques le temps ne vole plus ; il se laisse traîner par la vapeur et n'en fuit que plus vite. L'esprit, ne saisissant qu'avec peine l'enchaînement des faits accomplis, renonce à prévoir le lendemain ; et pourtant la logique et l'histoire n'ont pas fait divorce, mais jamais peut-être les élémens complexes de la vie sociale n'ont été aussi enchevêtrés les uns dans les autres. Pour s'expliquer un seul ordre de faits, il faut absolument les interroger tous. Religion, politique, science, littérature, économie, tout est confondu. Rien, sinon peut-être le tout, ne s'explique du dedans et par soi-même.

Cherchant à démêler ce qu'on peut espérer et desirer aujourd'hui des lettres françaises, je n'essaierai donc pas de refaire le bilan de cette littérature du passé que nous nommons encore contemporaine. J'accepte le jugement de l'opi-

nion commune, qui peut-être, est déjà celui de l'histoire. Prenons le XIXme siècle comme une période de décadence littéraire, riche en livres excellens, en vers admirables, mais sans œuvre imposante par ses proportions et d'un art achevé.

En un sens, le seul vraiment important, décadence est bien le mot propre ; le mouvement du siècle lui-même est un déclin. Les deux grands prosateurs qui ouvrent cet âge ne comptent guères d'égaux parmi leurs cadets. On a chargé la prose poétique de Chateaubriand de couleurs plus fortes encore sans en retrouver la transparence harmonieuse ; et si, par l'invention, par l'art, par la flexibilité du style et par l'abandon de la forme, un autre génie féminin a surpassé Mme de Staël, Corinne l'emporte sur deux points essentiels même à la poésie, la vérité et la dignité. Ceci même est instructif que nos plus grands écrivains soient peut-être deux femmes. L'une et l'autre sincères, bienveillantes et passionnées, la première a subi son caractère qu'elle révèle avec candeur ; l'autre, traduisant ses erreurs en systèmes, s'est courbée sous le double joug de penchans indomptables et d'opinions d'emprunt, inférieures à sa grande âme. Le vice de l'intention première altère ses œuvres capitales, et légitime un préjugé injuste à bien des égards, mais, je le crains, ineffaçable.

Le mouvement lyrique, si vif sous la Restauration, semblait à-peu-près épuisé il y a quinze ans, lorsque cette Revue, à ses débuts, tentait pour le dernier recueil du plus admirable portraitiste, un effort inutile même dans la province où sa parole, chère aux meilleurs, excitait alors les controverses les plus animées ([1]). Béranger, qu'à tort peut-être on croyait très populaire, nous semble aujourd'hui bien vieilli (l'allusion passe toujours si vite) ; mais un bon sens prudent a ménagé sa gloire et son repos comme il avait ménagé sa muse ; Béranger reste grand dans les souvenirs de ceux dont il charma la jeunesse, artiste cher aux artistes, le

([1]) Voyez *Revue Suisse*, Tome 1er, p. 27, *Les pensées d'août.*

premier des poètes aux yeux de qui nomme poésie la pensée calculée, le trait lentement aiguisé, l'esprit condensé dans une brièveté savante. Il emportera son secret, qu'une infatigable patience aurait pourtant pu lui ravir, comme le secret de Paul-Louis.

Celui de Lamartine résidait tout entier dans le bonheur de sa nature. Le goût exquis qui mesurait des chants involontaires, l'a complétement abandonné dans l'invention réfléchie du poème et du roman. — Avec bien plus de calcul et d'étude, M. Victor Hugo n'a pas déployé moins de richesses natives, mais c'est un or d'un moins bon titre, l'élégance des proportions disparaît sous la profusion des ciselures, les cristaux nuisent aux diamans. Chez lui le sentiment, quand il éclate, n'est pas moins vrai; plus vif peut-être et plus profond, le plus souvent il est sacrifié aux tableaux. La sève se fige à l'instant; ce n'est plus la pensée qui prend corps, c'est le corps qui ensevelit la pensée. Et puis il manque à ce talent si énergique je ne sais quelle distinction qui l'eût rendu plus populaire, et qui l'eût préservé de sa grande hérésie, la confusion de l'art et de l'effet. Comment aurait-on compris l'art pour l'art, lorsque l'auteur de cette formule ne l'entendait pas lui-même? L'idée était l'art pour l'effet, et bientôt la pensée, la vie, l'âme et l'activité toute entière pour l'effet. Après tant et de trop grands sacrifices, n'avons-nous pas vu hier le poète exilé sacrifier à la vigueur pittoresque d'une phrase jusqu'aux intérêts de son parti politique? A qui pouvaient nuire, qui devaient servir les hyperboliques imprécations signées de sa plume flamboyante? M. Hugo seul ne l'a pas compris, tant, à la longue, l'homme de style a fini par prévaloir sur l'homme d'esprit et de sens.

A nos deux lyres il a manqué un autre idéal, une autre inspiration qu'elles-mêmes, sujet inépuisable sans doute et toutefois insuffisant. Une idée générale claire et ferme, une intime conviction, à défaut d'un but direct que l'art ne comporte guères, leur eût donné cette mesure qui soutient tout

en retenant. Nous n'aurions pas vu les dons naturels prodigués, les défauts seuls cultivés et voulus, nous ne serions pas descendus des ***Méditations*** aux ***Recueillemens*** et d'***Hernani*** aux ***Burgraves***. Triste chemin d'admirables talens, qui n'ont pas seulement assoupli le rythme, rajeuni la langue en l'enrichissant, mais qui ont élargi l'horizon de notre poésie. Leurs imitateurs sont nombreux, nous ne leur savons pas d'émules. Un seul leur a succédé, élégant, débraillé, beau dans son nonchaloir affecté, puissant dans sa paresse naïve, sans modèle en France et parfois supérieur à son grand modèle étranger, le seul de ces jeunes fronts chauves ou grisonnants sous lequel il y ait vraiment quelque chose. C'est le plus récent académicien.

Quand Musset, recueillant sans y penser et comme un don naturel, tout le fruit du précédent labeur, essayait ces chants fiers et faciles, au vol hardi, qui se sont gravés tout seuls dans toutes les mémoires, un poète s'éteignait loin des montagnes paternelles; il n'a rien donné, rien achevé, lui-même se cherchait encore péniblement, et pourtant ces quelques vers douloureux que vient de recueillir après quinze ans la piété d'une génération nouvelle ([1]), sont si vrais, si purs, d'une touche si large et si grande, que le nom de Frédéric Monneron ne saurait plus s'effacer de nos annales littéraires. Cette voix s'est perdue au désert, celle de Musset reste muette. Les vers n'étaient déjà plus rien avant les catastrophes qui ont concentré l'attention publique sur les événemens de chaque jour. M. de Laprade mériterait de les relever; son travail y parviendra, s'il creuse assez pour atteindre le jet primitif, la grandeur simple et populaire.

Mais la vraie langue d'un siècle d'affaires et de papier n'est pas la langue rimée. Le drame, l'idylle, l'épopée populaires, c'est le roman. Les courts chefs-d'œuvre de Châteaubriand, de Benjamin Constant, de Mme de Souza, de

([1]) *Poésies de Frédéric Monneron*, Lausanne 1852.

Xavier de Maistre charmaient les esprits délicats, tandis que la foule cherchait un mauvais plaisir aux récits de conteurs infatigables, vulgaires continuateurs d'une licence autrefois élégante. Cependant le romancier de toutes les classes de la société française, c'était celui de l'Europe entière, le vrai créateur de la moderne épopée. Un avocat écossais, qui avait commencé par traduire la *Lénore* de Bürger et *Götz de Berlichingen*, rassembla des élémens jusqu'alors dispersés, le charme du paysage, la grandeur de l'histoire, le drame des passions individuelles. Ses fictions éclairent la réalité; avec lui, la poésie sort de l'abstraction et le romancier révèle l'histoire.

Les *Barricades* de M. Vitet, nées de cette inspiration, essayèrent d'unir, daguerréotype du passé, le roman, l'histoire et le drame: genre impossible et condamné dans ses premiers succès, car l'esprit, neutralisant les forces qu'il croyait combiner, y aurait perdu, sans atteindre une forme précise, toute liberté de ses mouvemens. Le roman, le drame et l'histoire, ne pouvaient pas se confondre, mais ils se rapprochèrent, ils se pénétrèrent réciproquement, et ce contact les remplit d'une vie nouvelle.

Pour soutenir le roman historique en France, il eût fallu plus de sensibilité à M. Mérimée, plus de mesure à M. Victor Hugo et moins de luxe de parole; *Cinq-Mars* est resté trop seul. Du reste, la description des mœurs actuelles n'avait pas moins à gagner que celle du passé à la découverte du paysage et de la peinture. Nodier, Jules Sandeau, Mme Ch. Reybaud, Emile Souvestre, y trouvèrent de grandes ressources; une foule de récits charmans naquirent sous leur plume facile; ils nous ont fait perdre bien du temps, mais qui pourrait leur en vouloir? Je n'ai plus à nommer Mme Sand, ce merveilleux et redoutable génie, incomparable dans la fusion de la passion lyrique avec la puissance inventive, amoureux d'art et de vérité, profond en dépit de sa philosophie; le nom masculin qu'elle adopta restera la marque de sa faiblesse; il résume toutes les critiques qu'é-

lèvent la pensée, l'instinct et l'art lui-même contre ses œuvres immortelles. Sur un plan inférieur, Balzac, malgré ses affectations d'anatomie et de langage, captive l'intérêt et fait réfléchir par un talent d'analyse qui revêt d'une individualité très marquée les héros de ses récits.

Mais en passant dans les journaux, le roman a perdu peu à peu l'unité et la proportion qui le rattachaient à l'art. Le mérite cherché ne résidant plus que dans la valeur des scènes et des situations isolées, la besogne poétique a pu se diviser selon les aptitudes de chacun ; les chroniques et les mémoires fournissent les ébauches, un ouvrier dessine les paysages, un autre les portraits, tel fait mouvoir la narration, tel polit le dialogue, un finisseur diligent assemble le tout. En parcourant les milliers de volumes produits par cette industrie, vous y trouverez, à défaut de caractères, des situations saisissantes amenées par le plus grossier artifice, partout du mouvement, de l'entrain, de la vie, une érudition historique surprenante sans intelligence des époques et des hommes, un drame tout physique, mais puissant. Ces livres-là ne se soucient point de la postérité, il ne veulent pas qu'on les relise : produire vite et beaucoup, tel est le métier auquel s'usent depuis nombre d'années des talens herculéens.

D'autres fabricans ont gagné récemment de belles fortunes à flatter la classe pauvre et à prêcher la guerre sociale par des tableaux sombres et heurtés, relevés d'un vernis de luxure. Il est juste d'ajouter que les écrivains voués à peindre la vie élégante font de leur mieux pour justifier ces accusations. On n'idéalise plus que la courtisane. Des recueils considérés se parent de récits à la fois prétentieux et fétides, et sous les noms qui s'étalent avec le plus d'orgueil dans le monde littéraire, on voit publier des écrits plus immoraux que ces livres du siècle passé dont la vente est justement interdite.

Je néglige le théâtre, auquel les romans fournissent la plupart de ses succès éphémères, et qui, sauf quelques ex-

ceptions encore isolées, dont aucune ne révèle une originalité très puissante, est devenu moins littéraire encore que le roman.

La science, comme on l'a beaucoup dit, le fut de nos jours avec plus de bonheur que la littérature elle-même; peut-être le fut-elle trop. Quand il s'agit de l'homme et des choses humaines, assurément les deux domaines se touchent, mais la question est de savoir quel intérêt prédomine, si l'on est éloquent pour mieux instruire, ou si les plus grands objets de la pensée sont choisis comme un thème propre à déployer les ressources de l'art.

Au commencement de ce siècle, un philosophe encore inédit malgré sa juste célébrité, Maine de Biran ([1]), posa le fondement de toute psychologie raisonnable, en rappelant que l'essence de l'homme n'est pas sentir, mais vouloir. Biran cherchait et trouvait la vérité; il écrivait assez mal. Royer-Collard, dont le nom réveille les souvenirs les plus glorieux de l'éloquence parlementaire, reprit avec plus d'éclat l'œuvre commencée par notre compatriote P. Prévost, en opposant au sensualisme déclinant, déjà radouci par La Romiguière, l'analyse sobre et judicieuse des Ecossais. Avec lui déjà l'art commence à pénétrer la science, il met sa force dans l'exposition d'une pensée étrangère, sa personnalité nous impose, son influence fut considérable; pour résumer ce qu'il fit en philosophie, une ligne nous suffirait. Cependant, disciple réservé de la plus modeste des écoles, Royer-Collard est encore philosophe, il poursuit la vérité, et ce qu'il enseigne, il le prouve. La crise se décide en Jouffroi : ce génie de la préface ne se lassait point d'élucider les questions préliminaires sur lesquelles son esprit était depuis long-temps en règle avec lui-même, de poser et d'affermir le point de départ, parce qu'il ne sentait pas le moyen d'a-

([1]) Nous attendons la publication de ses œuvres que notre ami *Naville* a préparée avec une persévérante sollicitude et dignement annoncée. Cette publication serait-elle nécessairement subordonnée à des circonstances extérieures qui ne se rencontreront peut-être jamais?

vancer et que son intelligence était trop loyale pour affirmer au-delà de ce qu'elle avait compris.

De plus illustres ont été moins sévères. Le résultat net de l'Eclectisme, cette longue déception qui se résume dans le nom d'un écrivain et d'un parleur admirable, fut d'abattre la théorie sensualiste, mais en effaçant des esprits l'idée de la philosophie. Il n'est plus temps de rappeler les nombreuses métamorphoses de cette doctrine ; ceux qui les ont suivies n'ignorent point qu'aucune d'elles n'essaya même de se justifier scientifiquement, comme résultant d'un mouvement nécessaire de la pensée de l'auteur ; tout vient du dehors. On fit du panthéisme pour le compte de l'opposition ; on le désavoua le plus naturellement du monde, lorsqu'on fut à l'Instruction publique et qu'il fallut compter avec les prêtres et les familles. La même méthode, nommée *cartésienne* en dépit de l'histoire, par le patriotisme professoral, donna ainsi les résultats les plus contradictoires. Hélas! la méthode cartésienne était aussi innocente des uns que des autres. Les solutions étaient dictées d'avance par des motifs « d'ordre supérieur. » Il ne s'agissait plus de créer. Dans la sphère morale les inventions furent bientôt déclarées impossibles ; les philosophes n'ont désormais d'autre tâche que de développer un thème fait.

Ainsi le rationalisme affranchi du XIXe siècle renouvelait la scholastique du moyen-âge, moins la vigueur juvénile, moins le christianisme, moins la sincérité de la foi. L'art avait triomphé, la philosophie était bien décidément une branche de la littérature. Des talens pleins de souplesse et de vigueur se sont vainement dépensés dans cette fausse position. Il ne restera de leurs efforts, impuissans à fixer l'attention générale, qu'un perfectionnement du genre didactique et de fort beaux livres sur l'histoire de la philosophie. Mais cette histoire n'offre d'intérêt sérieux qu'avec l'espérance de trouver en elle ou par elle le mot de l'énigme du monde, cette immortelle ambition des esprits généreux

et des siècles forts. Abaisser la religion positive aux pieds de la philosophie [1], tout en décourageant la philosophie elle-même de vouloir ce qu'elle a toujours voulu, c'était écrire la malédiction de notre temps, c'était avant tout signer sa propre sentence. Je ne l'effacerai pas.

La *raison impersonnelle* de M. Cousin relève de la littérature comme la théorie de l'*Essai sur l'indifférence*, qui cherche le critère de la vérité dans le consentement universel, comme le *Pape* de Joseph de Maistre, comme déjà les obscures dissertations où M. de Bonald fondait l'autorité de l'Eglise sur la révélation du langage. Ne demandez pas à nos philosophies la féconde rigueur de la méthode, la production vraiment poétique de nouvelles idées. Partout l'application devance la théorie, le but est donné, il faut bien que la méthode y conduise, on ne l'a faite que pour cela. La méthode est un char traîné par de vives et fières intelligences, mais c'est l'esprit de parti qui tient les rênes. Ainsi nos métaphysiciens sont d'éloquens publicistes, nous passons de plain-pied du système au pamphlet, et l'on me pardonnera si je les brouille quelque peu. Mais si nous supportons dans l'école ultramontaine ce défaut inséparable de sa donnée première, il nous choque comme une contradiction chez des rationalistes indépendans, et nuit à l'effet du meilleur style [2].

(1) L'incompatibilité entre la philosophie et la vérité de la religion positive et révélée, seul point sur lequel les partis qui se disputent en France le monopole de l'instruction publique aient paru d'accord, est une thèse dont nous attendons encore la démonstration. De la part des philosophes, elle implique la supposition contradictoire que l'impossibilité d'une Révélation a été démontrée préliminairement, en dehors de la science. Dans la bouche du clergé, elle contredit tout le mouvement, toutes les aspirations de l'Eglise.

(2) Si la sévérité de notre appréciation paraissait déplacée aujourd'hui, qu'on veuille bien observer que ces lignes sont écrites en Suisse et pour la Suisse. De l'autre côté du Jura, les circonstances imposeraient à la critique le devoir d'insister plutôt sur les mérites de l'école éclectique et sur les services rendus par son chef éminent. Mais ces services, assurément considérables, intéressent plutôt le passé ; ce qui nous frappe surtout mainte-

Les métaphysiciens socialistes nous ont montré l'extrême de la préoccupation signalée, sans le racheter par d'aussi beaux côtés. Il y a pourtant des idées nobles et fécondes dans le Traité de Philosophie de M. Buchez, monument trop épais d'une secte plus modérée et plus généreuse que la plupart de celles qui ont concouru au tumultueux assaut du socialisme. Je ne saurais parler ici incidemment d'une crise universelle que nous ne mesurons point encore ; je ne rappelle l'âpre éloquence du soi-disant antipode du socialisme, M. Proudhon, que pour signaler l'inconséquence où tombe un esprit si vigoureux, en mettant au service des opinions les plus exclusivement et les plus excentriquement révolutionnaires, une logique essentiellement destinée à démontrer la légitimité relative de tous les faits.

Aujourd'hui, le socialisme ne parle qu'avec permission ; la philosophie naguères officielle subit en silence la défaveur du pouvoir et l'oubli du public; l'ultramontanisme, vainqueur épuisé, se voit réduit à demander un orateur et un philosophe à cette Espagne dont le nom l'accuse.

Qu'ils y réfléchissent, ceux qui ont encore du temps à vivre ou qui prennent souci de leurs enfans. Les causes principales de la guerre sociale ne sont pas matérielles, car la misère de notre société ne surpasse point celle des précédentes. Un mal de l'esprit ne peut être vraiment guéri que par un remède spirituel. Eh bien ! demandez-vous où est la pensée de la France. Mesurez la force de ce courant qui emportait Béranger, Lamartine, Hugo, George Sand, Michelet, Lamennais, Châteaubriand peut-être, la chaire chrétienne elle-même. Calculez la portée de ces petits livres qu'opposait pendant le combat la sagesse académique aux brûlans sophismes des novateurs, relisez la *Propriété* de M. Thiers, la *Démocratie* de M. Guizot, demandez au-

nant, c'est le tort fait à l'avenir par le dogmatisme superficiel d'un enseignement qui a dû conduire au scepticisme tous ses disciples un peu exigeans.

jourd'hui les noms de ceux qui parlent encore, comptez ceux qui se taisent, songez au passé de la France, au passé de l'Europe, et puis vous jugerez vous-mêmes si les conditions de l'ordre moral sont vraiment posées, si les amis de M. Veuillot les connaissent; vous direz si, pour la pensée, est venu le moment de dormir, ou si le rétablissement du calme extérieur n'est pas plutôt un signal de commencer tout de bon à chercher et à prêcher la vérité qui donne la paix.

J'ai nommé d'illustres historiens. Ils ont repris les travaux de leur jeunesse, après avoir long-temps gouverné leur patrie du haut de cette tribune dont les métaphysiciens et les poètes gravirent après eux les marches croulantes.

L'histoire, fille de l'épopée, muse des peuples vieillis, reste seule forte, grande, admirée au milieu du déclin universel. Partout les travaux d'exploration se sont ravivés, partout des sociétés se sont formées pour mettre au jour les monuments de notre antiquité, et les pays de langue française prennent une large part à ce mouvement universel. L'art a profité d'un réveil scientifique auquel son influence n'est point restée étrangère. J'ai déjà rappelé les romans de Walter Scott. Nos historiens les plus attrayans nous ont dit eux-mêmes ce qu'ils doivent à cette lecture ; qui ne se souvient des aveux de MM. de Barante et Thierry ?

Parmi les maîtres qui ont appris à notre siècle l'art de ressusciter le passé par une imagination savante, tout le monde a déjà nommé Jean de Muller. Il serait injuste de ne pas associer à son nom germanique celui d'un autre Suisse, moins artiste peut-être, trop imbu des idées de son temps pour reproduire exactement tous les traits du moyen-âge, mais qui n'a pas moins fait pour la vérité et pour la popularité de l'histoire que ses successeurs les plus admirés. L'érudition de Sismondi était assez riche, assez loyale, pour fournir elle-même les moyens de la corriger au besoin. Il ne s'est pas contenté d'ouvrir les sources, d'extraire et d'ordonner les matériaux, il a su les unir dans un récit naturel et noble, relevé par des dissertations toujours intéressantes

et dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre. Avant lui, la France ne possédait pas sa propre histoire ; les lettres, les leçons, les admirables fragments publiés depuis ne dispensent pas encore de recourir à son vaste travail.

Je n'essaierai pas de caractériser nos grands historiens ; je crains de prononcer tous ces noms qui démentent ma thèse ; chacun voit assez dans l'histoire la création du XIXe siècle, son œuvre d'art et de pensée, sa gloire et sa puissance. Peut-être en est-elle aussi la faiblesse et le danger. On lui avait prédit tout cela dès le berceau, et M. de Barante n'a rien négligé pour accomplir le beau côté de sa prophétie. Au moment où M. Thiers va nous ramener de Leipsick à Montmartre, M. Victor Cousin achève, d'un pinceau ferme et délicat, le portrait des personnages de la Fronde, M. de Rémusat ressuscite les grands théologiens du moyen-âge, M. Augustin Thierry se remet à dicter des lettres sur l'histoire de France, M. Guizot reprend, pour l'achever, le récit des révolutions d'Angleterre, la plume éloquente de M. Mignet retrace les annales du XVIe siècle. Qui ne saluerait d'un espoir orgueilleux le nouvel essor de cette littérature virile ?

De si beaux livres ont des priviléges ; leur place étant marquée dans toutes les bibliothèques de l'Europe, ils trouveront encore un public à la fois nombreux et choisi. Mais si les études historiques sont assez fortes pour résister au vent délétère, elles en ont pourtant subi l'atteinte. Pourquoi M. Michelet a-t-il interrompu son histoire de France, si bonne et si belle, malgré le style agité qu'on y regrette ? Ce noble talent serait-il vraiment perdu ? L'histoire agit nécessairement sur le présent, l'écrivain ne saurait sans perdre toute gravité cacher tout-à-fait ses convictions personnelles, ni s'en dépouiller pour s'identifier artificiellement avec les principes d'une autre société. Tout historien est publiciste en fait et même d'intention, mais s'il le veut trop, s'il l'affiche, il renonce à l'art et aux forces de l'art. L'*Histoire de dix ans* est un long pamphlet, admirable de style et de passion. Les *Girondins* étaient un manifeste. Quand le pre-

mier volume en parut, bien des résolutions étaient sans doute arrêtées et déjà l'on comptait les jours.

Sous le gouvernement parlementaire, les journaux, devenus une puissance, absorbaient peu à peu toute la littérature. L'article politique, l'essai, la critique, étaient cultivés avec prédilection. De très belles réputations littéraires se fondent uniquement sur des travaux de ce genre. Les articles de M. Vinet, trop achevés peut-être, et trop nourris pour un journal, ont fait la réputation du *Semeur* et la sienne. Les célébrités dont il examinait les ouvrages n'ont pu s'empêcher de demander et de répéter le nom de cet esprit si ouvert à tous et si ferme dans ses principes, de cet écrivain si modeste et si supérieur. Le public l'apprit d'elles; il ne l'oubliera plus. Depuis que ces critiques ont été réunies en volumes, leur beauté semble s'épanouir; elles rajeunissent des ouvrages presque oubliés, chacun veut les lire, et ceux qui croyaient les savoir par cœur y trouvent mille richesses nouvelles.

Aujourd'hui, le journal, comprimé par les événemens, éreinté par les *plumes de guerre*, languit, malgré la brillante aisance et l'esprit généreux de M. Lemoinne. Les livres semblent appelés à profiter de ce discrédit; mais il faudra du temps sans doute pour faire perdre aux lecteurs les habitudes qu'ils ont contractées pendant le règne des journaux; peut-être le temps seul n'y saurait-il suffire sans un changement dans la direction des esprits.

En somme, nous baissons. Sous la croûte superficielle du XVIIIe siècle refroidi, la période napoléonienne nourrissait tous les germes que la Restauration vit éclore. La Restauration, à son tour, préparait non-seulement un changement de dynastie, non-seulement le plein avénement du gouvernement parlementaire, mais toutes les tentatives, toutes les catastrophes dont nous avons été les témoins. Sous le règne de Louis-Philippe, si riche en progrès matériels de toute espèce, il surgit, au sein de l'anarchie intellectuelle, une nouvelle littérature, informe, tumultueuse, hâtive et pour-

tant dès long-temps préparée. Le mot de socialisme en résume confusément les tendances. L'esthétique doctrinaire s'épuisa rapidement, comme la philosophie libérale; ce qui ne tenait pas à l'esprit du socialisme semblait n'avoir plus de vie, tandis que l'élément vivant dans les consciences ne pouvait atteindre la forme de l'art, parce qu'il manquait de vérité. Le socialisme s'enterre sous ses drames et ses romans monstrueux comme sous ses révolutions impuissantes, et malgré la profusion des talens, le champ de la pensée reste stérile.

En résumant la succession des faits, j'en ai marqué la première cause. Il n'est plus besoin d'expliquer d'où provient le dépérissement des lettres. Dans les ouvrages de l'esprit, la forme et le fond sont dans un rapport nécessaire, comme la pensée et le regard. La première semence a donné sa moisson, qui nous semble, à tout prendre, assez belle. Les idées nouvelles n'étaient pas assez mûres, pas assez justes, pour produire un art véritable, une philosophie véritable. De loin, dans le vague, elles émeuvent, elles passionnent; un examen attentif en dissipe le prestige. L'idéal socialiste devient ridicule aussitôt qu'il sort du nuage. Ses poètes sont enflés d'une grande pensée qui n'arrive pas. Et pourtant hors de là, il n'y a rien, rien que la crainte et la haine, rien qu'une impuissante négation.

On a opposé le christianisme au socialisme. Peut-être, en effet, le christianisme a-t-il la puissance de réfuter toutes les erreurs, de résoudre tous les problèmes; il la possède, s'il est la vérité. Mais pour se servir de cette arme, il faut la tenir. Pour qu'une société puisse se placer sous l'égide du christianisme, il faut que cette société soit chrétienne. Un littérateur excellent, qui a parlé Jansénisme aux Lausannais avec une vive pénétration, félicitait M. de Montalembert sous la Législative, d'avoir, un peu tard, compris la religion dans son importance sociale, indépendamment de la foi personnelle, et d'appeler enfin catholiques tous ceux qui ne refusent pas expressément cette dénomination. Je n'ai

pas retrouvé l'habituelle sagacité de l'auteur des *Causeries* dans la pensée qui a dicté cet éloge. Si M. Sainte-Beuve eût étudié le peuple avec la même attention que ses modèles, il n'essaierait pas de croire à la fiction en matière religieuse. Il se convaincrait plutôt que toute démonstration de piété ou de respect d'une sincérité équivoque déracine au lieu d'affermir.

Ce qui manque donc avant tout à la littérature comme à la société contemporaines, c'est une commune croyance, une substance, un fond moral assez ferme pour supporter et pour nourrir l'inspiration individuelle, une attraction assez puissante pour dominer et ramener toutes les excentricités du génie. L'idée sur laquelle repose une société ne doit pas se produire directement dans la forme de l'art (la poésie vit de ses propres créations), mais il faut que cette idée soit nettement présente à tous les esprits pour qu'ils parlent une même langue. Bien plus, sans cette conviction collective, l'individu même n'arrive pas à comprendre ce qu'il pense et ce qu'il veut. Voilà pourquoi les plus beaux talens retombent sur eux-mêmes, voilà pourquoi rien n'est vrai dans notre art sinon la musique, la poésie lyrique, le drame des passions individuelles, la critique et l'histoire. La matière de l'art, l'idée collective, ou nous manque ou nous trompe.

Quand cette idée se dégagera, quand l'élément vrai des aspirations modernes se sera dépouillé de son alliage, la forme sera possible et la forme viendra. La *Case de l'oncle Tom* nous montre quelle éloquence revêt l'idée la plus déterminée, la plus pratique, dans un cœur convaincu. L'éclatant succès de cet ouvrage prouve que pour être littéraire, l'Evangile n'a pas besoin de cesser d'être l'Evangile, il suffit qu'il anime réellement une société, qu'il ait passé dans le sang, qu'il parle du dedans, que l'âme en s'en nourrissant, s'y retrouve libre.

Au lieu d'une vérité nette, restant au fond, nous avons vu des conceptions vagues et contradictoires monter incessamment à la surface : la glorification de tous les penchans, le

travail sans la propriété, la perspective d'un bien-être universel et indéfini, l'explication de toutes les différences morales par la différence des conditions extérieures; en un mot, la préoccupation constante de quelque idée fausse. Si la pureté de l'art est altérée par le seul fait qu'il se pose un but hors de lui-même, il trouve pourtant des ressources dans la vérité qu'il défend; mais quand il plaide pour le mensonge, il peut exciter les applaudissemens d'une foule prévenue, il ne saurait satisfaire l'esprit calme, l'esprit contemplatif, seul juge de la beauté.

L'art pour l'art était un écueil, si l'on entend par là non la fatuité matérialiste, cela va sans dire, mais simplement l'art sans principe. L'art pour la politique en était un autre. Cette soif d'application immédiate a beaucoup nui.

Une considération extérieure se présente ici trop naturellement pour la supprimer, malgré sa banalité. Sous la monarchie de Juillet, la littérature et l'éloquence étant devenues le chemin des fonctions publiques, un grand nombre de talens ont été détournés de leur vocation; les affaires y ont gagné peut-être, les lettres y ont perdu.

Tout se touche, tout se combine, comme je le disais en commençant. Je ne saurais énumérer ici les causes qui concourent à produire l'état actuel de la littérature, et pourtant je suggérerais à mes lecteurs une idée fausse, si les côtés du sujet que j'indique ne laissaient pas au moins deviner les autres.

Je rappelle encore un fait qu'on a signalé sans doute, mais dont on ne tient peut-être pas assez compte. Pour apprécier les probabilités futures, c'est le plus important de tous. Je veux parler de la transformation matérielle du public. Jusqu'aux dernières années, les ouvriers lisaient peu, les écrits populaires formaient une branche de librairie à part, dont l'almanach, bon ou mauvais, était le fond. Les commotions politiques, les progrès de l'aisance et de l'instruction primaire ont changé cet état de choses. Hier encore on écrivait pour un public cultivé, et la citation latine

fleurissait les discours sérieux. Aujourd'hui, Cicéron ne se montre guères qu'aux séances du palais, Horace et Virgile ne servent plus qu'aux périodiques ébats de M. Janin. Le public, c'est le peuple, non le peuple d'Athènes au temps d'Euripide, non le peuple de Madrid au XVI[e] siècle, connaisseur en césures aussi bien qu'en auto-da-fé, mais le peuple de l'industrie moderne, le peuple de Rouen, de Limoges, de Genève, de la Chaux-de-Fonds. Si tous ne lisent pas, si tous ne concourent pas à former l'opinion, la fusion intellectuelle des différentes classes de la société ne s'accomplit pas moins beaucoup plus rapidement que la fusion de leurs intérêts. On trouve encore des intelligences supérieures, des éducations privilégiées, des lettrés en abondance, mais un public d'élite, un public trié, il n'y en a plus. Le courant populaire entraîne les individualités dispersées, ou laisse en arrière les raffinés. L'aristocratie n'est qu'un beau souvenir, quand ce n'est pas une affectation. Partout où les intérêts ne se sentent pas directement en présence, le public cultivé subit l'influence de la masse. A-t-on oublié peut-être que la primeur des *Mystères de Paris* fut cueillie par la perspicacité du *Journal des Débats*? Hors les spécialités scientifiques, il n'y a plus de public du tout pour les ouvrages de l'esprit qui ne s'adressent pas au public tout entier, non que le nombre des hommes capables de les goûter ait diminué, mais parce que leur attention se porte ailleurs. Ils vont où se rend la foule, quittes à critiquer amèrement le spectacle. Ce sont des conditions qu'il faut accepter, car rien ne sert de lutter contre la force des choses. On doit s'en réjouir, on doit en bénir le Ciel, parce que cette révolution, quels que soient les inconvéniens momentanés qu'elle entraîne, est en elle-même un progrès, le plus grand de tous les progrès ; elle marque l'émancipation d'une multitude, l'avénement d'une classe nouvelle à la vie, à la liberté, aux joies de l'intelligence, à la moralité véritable, à la

personnalité. Il n'y a personnalité que chez l'être responsable, qui sait pourquoi il agit.

En attendant, force est à l'art de changer avec le public. Le mélodrame a compris cela de très bonne heure, le mélodrame était à l'avant-garde de la littérature. Toujours l'instinct et la civilisation sont en raison inverse l'un de l'autre, mais la civilisation développe à son tour certains instincts. La commotion démocratique que tous les nerfs ont ressentie, n'a fait que troubler la littérature savante, préoccupée de système et de forme. Les talens élevés, pour qui l'art sera toujours quelque chose, ont été jetés hors de leurs voies; les plus délicats se sont tus. La littérature marchande a seule bien compris son siècle. Ne visant qu'au succès, elle a trouvé le chemin du succès, où bon gré mal gré l'art doit la suivre. La tâche est de concilier les règles absolues du beau et du vrai avec les exigences d'un public nouveau. Le problème n'est point insoluble, car l'état moyen du public est toujours chose relative, celui d'Athènes même était fort éloigné de la perfection, et certes qui voudrait nier, après examen, que nos ouvriers sont à bien des égards plus civilisés que les grands seigneurs de la cour de Louis XIV? Il faudra faire son deuil des allusions fines, des nuances, des rajeunissemens ingénieux du discours. Le drame veut du spectacle, le récit de la matière. L'invention comptera beaucoup plus que l'esprit; mais tout cela n'exclut point l'art. Les obstacles surmontés deviennent des richesses. Pour frapper juste et fort tout ensemble, il n'y a qu'à choisir des vérités simples, et c'est la voie où l'on entrera, car il ne faut pas que l'art périsse. Toute notre civilisation courrait les dangers les plus graves si les lettres ne regagnaient pas le terrain qu'elles ont perdu, s'il ne surgissait pas une culture esthétique correspondant au rapprochement des divers peuples et des diverses classes, à la diffusion des richesses, à l'immensité du développement industriel et commercial. Le travail des mains affranchit les corps, c'est à l'art et à la reli-

gion d'affranchir les âmes. Il nous faut de nouvelles *humanités*, une culture *classique* et pourtant fondée sur les langues modernes, sur l'histoire moderne, sur l'intelligence du monde chrétien. Nous nous trouvons dans une transition difficile, l'espèce de stérilité du présent tient en partie à cet embarras, mais le défilé sera franchi. Il est assez grand, assez beau, l'avenir de la littérature française, si nous le mesurons à la grandeur des besoins.

L'augmentation du nombre des lecteurs modifie déjà, non-seulement les formes et les moyens littéraires, mais elle influe sur le choix des sujets. Probablement ne tardera-t-elle pas beaucoup à produire dans la librairie un mouvement partiel de décentralisation. Ce public de nouvelle date ne tient pas beaucoup, il est vrai, au moins la classe agricole, à retrouver dans des livres le tableau de son existence journalière. Il va de préférence à des objets nouveaux, et s'il est possible aux plus grands. Mais pour en être goûté il faut le connaître; pour le connaître, il faut l'étudier; ces études deviennent un sujet d'inspiration. Les campagnes s'intéressent aux mœurs des villes, les citadins se plaisent aux récits villageois. L'intérêt du peuple pour les lettres et celui des lettrés pour le peuple correspondent nécessairement l'un à l'autre. La société des salons est partout plus ou moins la même, et sait aussi toute l'Europe au point de vue des salons. Elle est cosmopolite en littérature comme dans ses mœurs. Les classes plus humbles ne connaissent que leur nation, les dernières que leur endroit. En multipliant ses productions, en se perfectionnant dans le sens du vrai, une littérature qui pénètre dans toutes les classes, doit nécessairement se particulariser, et s'attacher aux différences provinciales, locales. Le besoin de sujets nouveaux la pousse dans le même sens. La *société* n'ignore plus l'existence du peuple. Malgré tous les antagonismes, elle commence même à s'y intéresser, à l'aimer, au moins par l'imagination. Or le peuple est éminemment divers. En prenant possession du globe

par le télégraphe et la vapeur, l'humanité prend possession d'elle-même par une littérature sympathique : la Forêt noire de Berchtold Auerbach, les Flandres de Hendrik Conscience, la Suède de Frédérique Bremer, le *Bernerbiet* de Gotthelf, sont partout l'objet d'une curiosité pleine d'intérêt, comme l'Angleterre de Charles Dickens, comme la Bretagne de Brizeux et de Souvestre, comme le Berry de Georges Sand; et si notre collaborateur Buchon le veut bien, le pays des Jouffroi, des Quinet, des Victor Hugo et des Montalembert aura son tour de vogue. L'un n'exclut pas l'autre. Il y a là un grain de bonne semence. L'intérêt pour le prochain conduit à l'idée de Dieu. La charité remplit les interstices de la passion. La littérature s'essaie à devenir pratiquement chrétienne.

Cependant la nature maintient ses droits; personne ne nous porte intérêt aussi sincèrement que nous-mêmes. Quoique nul prophète ne soit accueilli dans son pays, c'est à nous pourtant qu'il appartient d'apprécier les tableaux de notre pays.

Si la littérature, en se rapprochant du peuple à la suite du mouvement qui a réveillé dans le peuple l'intérêt aux choses de l'esprit, tend forcément à devenir locale, provinciale, par certains côtés; si, comme je voudrais l'avoir fait sentir, ce changement est nécessaire au développement sain et régulier de notre civilisation, il faut que les provinces y donnent la main. Toutes y ont le plus grand intérêt et surtout celles qui ont à sauvegarder, outre le progrès général, leur individualité religieuse et leur indépendance politique. Je ne voudrais pas médire de Paris, séjour préférable à tout autre, sans doute, pour assouplir et stimuler la pensée; mais il faut convenir que les avantages de la centralisation intellectuelle se paient excessivement chers. Si la province savait reconquérir quelque chose de cette vie propre qu'elle posséda jusqu'à la Révolution, la source des lumières en serait considérablement accrue; Paris lui-même y gagnerait. Com-

bien de talens s'éteignent sans aliment, sans excitation, faute d'arriver à la capitale. Et de ceux qu'elle attire, combien s'y gaspillent, combien s'y corrompent, combien de vies s'y consument dans une lutte impuissante. La faute en est moins encore aux institutions qu'aux habitudes. Que la province ait le courage de vivre, elle vivra. Qu'elle se donne au moins une critique, pour choisir dans la littérature parisienne ce qui convient à ses besoins, au lieu de la subir tout entière sans discernement. Qu'elle encourage ses enfans sans engouement et sans faiblesse, mais avec bonté, et qu'elle les retienne auprès d'elle. Que, par sa faveur, une modeste carrière littéraire redevienne possible loin de Paris, sans les éditeurs de Paris. La littérature frivole y perdra, mais les livres honnêtes se multiplieront, et s'il s'en produit d'excellens, ils finiront bien par se frayer leur route. La popularité universelle lentement acquise aux *Nouvelles Genevoises* en fournit une preuve certaine. La forme souffrira-t-elle de ce changement? Je ne sais; ce qui est sûr, c'est que notre commune littérature y gagnerait de nouveaux motifs, de nouvelles inspirations, de nouvelles idées. Elle reproduirait mieux sous tous leurs aspects la nature et la civilisation des pays de langue française. Une telle littérature provinciale est nécessaire pour amener chaque population à se rendre compte de ce qui est en elle. Sans ce correctif, le goût des lettres, en se popularisant, effacerait bientôt les différences nationales, et le centre lui-même s'appauvrirait graduellement. Les nouveaux moyens de communication matérielle et spirituelle serviront au bien ou au mal selon l'intelligence et le bon vouloir des peuples : au mal, si la centralisation continue à prévaloir seule, en annulant la circonférence; au bien, si les membres savent user des facilités qui leur sont données, pour substituer à des rapports mécaniques et despotiques où tout s'altère, une circulation régulière, une réciprocité d'échanges qui les fasse enrichir le centre, en vivant à la fois de la vie du centre et de leur propre vie.

Par ses institutions indépendantes, par ses rapports étroits avec l'Angleterre et avec l'Allemagne, la Suisse française se trouve placée dans une situation particulièrement avantageuse, dont elle a toujours plus ou moins profité. Aujourd'hui encore, elle possède une physionomie, une vie intellectuelle à part. Mais on n'a pas constamment respecté cette vie. Pour se fortifier au dedans, il faut qu'elle rayonne au dehors. Elle aurait quelque chose à donner, il faut qu'elle le donne. Les difficultés extérieures, les répugnances instinctives ou calculées ne prévaudraient pas contre des besoins réels, pressans et plus ou moins sentis. Mais de bonnes intentions ne sauraient suffire, il faut l'art et la science, des études sérieuses, un âpre travail. Ce travail, il appartient au public de l'encourager. Parmi nous aussi les lettres languissent, nos foyers ont été violemment éteints. Qui les rallumera ? Voyez comme la pensée de Vinet agit aujourd'hui dans le monde entier ! Suivons de loin sa trace lumineuse. Rassemblons les tisons épars. Ne nous dispersons pas nous-mêmes ! Cherchons une forme digne d'elle à la vérité dont le germe a été déposé parmi nous. Ces efforts ne seront pas stériles, car ils tendent à satisfaire un besoin universel.

Charles Secrétan.

DE L'ESCLAVAGE AUX ÉTATS-UNIS

à l'occasion de LA CASE DE L'ONCLE TOM *(Uncle Tom's cabine)*.

PAR MAD. H. STOWE-BEECHER.

Voici un livre dont le succès est constaté par des centaines d'exemplaires vendus journellement dans les formats les plus divers tant en Amérique, où il est né, qu'en Angleterre où il a été réimprimé sous toutes les formes, depuis l'édition de luxe sur papier fin, jusqu'à l'édition populaire à un *schelling*.

Son succès ne s'est pas arrêté aux Iles britanniques. Bien qu'écrit en anglais, dans un esprit essentiellement anglo-américain, et traitant un sujet qui intéresse avant tout les Américains auxquels le livre s'adresse d'une manière toute spéciale, il est venu s'installer dans toutes les librairies de l'Europe, où il fait en ce moment une concurrence redoutable aux diverses littératures indigènes. Les Allemands qui traduisent et lisent tout, en publient dans ce moment, à ce que l'on nous assure, une douzaine d'éditions: il se traduit également en italien, ainsi que dans les langues du nord de l'Europe. Mais ce qui est plus significatif, c'est que la presse française, ordinairement très-circonspecte dans son choix, en fait de littérature étrangère, non-seulement n'est pas restée en arrière de celle des autres nations européennes, mais semble au contraire vouloir rivaliser avec les plus enthousiastes. Nous n'avons pas moins de quatre traductions françaises sous les yeux en écrivant ces lignes. Est-il un autre livre qui ait jamais obtenu pareil succès?

A quoi donc faut-il attribuer ce succès extraordinaire? « A ce simple fait, qu'il fait pleurer, » a répondu un habile critique, « à ce que c'est un livre éminemment moral et chrétien, » a répondu

un autre. Certes, ce n'est pas nous qui voudrions méconnaître ces deux grands éléments de succès; et nous sommes heureux d'en voir ainsi proclamer l'efficacité! Nous admettons en effet qu'il y a souvent plus de puissance dans «cette baguette magique, qui sait trouver la source des larmes, que dans les arguments les plus serrés, ou les maximes philosophiques les plus élevées!» D'un autre côté, qui oserait nier l'efficacité de la foi scellée par le sang de tant de martyrs. C'est la foi qui, en enseignant à Tom la résignation, lui donne en même temps la force de souffrir sans se plaindre.

Mais n'y a-t-il pas autre chose que des larmes et de la morale dans *La case de l'oncle Tom,* ou plutôt, est-ce là l'unique secret de son incroyable snccès? S'il en était ainsi, un livre purement fictif, comme le *Voyage du chrétien*, émanant d'une main habile, devrait pouvoir produire le même effet. Or, c'est ce que nous mettons en doute. Pour qu'au milieu de notre siècle positif et affairé, un livre s'empare ainsi de tous les esprits; pour qu'il pénètre dans toutes les classes de la société, il faut bien qu'il touche à une question actuelle et vitale, il faut surtout que les maux en faveur desquels on demande notre sympathie, soient autre chose que des fictions. Nous sentons, en effet, en lisant les pages de Mme Stowe, que les souffrances qu'elle dépeint sont des souffrances réelles, qui se reproduisent tous les jours non pas dans une plantation, mais dans dix, et qui ne menacent pas seulement des individus isolés, mais une population de trois millions d'hommes. Si notre cœur se gonfle, si nos yeux se remplissent de larmes à cette lecture, ce n'est pas seulement de pitié; c'est aussi parce qu'en notre qualité d'hommes et de chrétiens, nous éprouvons une sorte de honte que de pareilles énormités puissent exister au XIXme siècle. C'est ce sentiment qui a surtout contribué au succès de *La case de l'oncle Tom* dans les Etats du nord de l'Union, et nous doutons que sans lui ce livre eût jamais acquis la popularité dont il jouit dans les deux hémisphères, ni qu'un sujet d'une actualité moindre eût pu exciter au même degré la verve de notre auteur.

C'est contre le système politique qui tolère un pareil état de choses, plus que contre les individus qui en profitent, qu'est dirigé le livre de Mme Stowe. C'est plus qu'un tableau de la vie et des souffrances des esclaves, c'est une protestation contre les sophismes au moyen desquels on cherche à justifier ou excuser une institution impie. Il faut bien qu'il en soit ainsi pour que l'inté-

rêt du drame se maintienne dans les traductions, pour que, en français, en allemand, en italien, dans toutes les langues en un mot, et souvent en dépit de l'incompétence des traducteurs, il conserve toujours la puissance de faire pleurer.

Il est une autre considération qui ajoute à l'intérêt du livre, c'est que les scènes qui y sont dépeintes se passent aux Etats-Unis. Il est douteux qu'un tableau, quelque fidèle qu'il fût des injustices et des cruautés qui se commettent en Barbarie ou dans tout autre pays d'une civilisation incomplète, eût le privilége de nous émouvoir au même degré. C'est qu'en effet nous sommes habitués à considérer l'Amérique comme le pays du progrès par excellence, où l'humanité semble destinée à se développer dans des proportions inconnues au vieux monde. L'esclavage, dans des conditions semblables, est une anomalie qui nous étonne et nous indigne à la fois. C'est une fausse note dans un grand et magnifique concert, c'est une tache au tableau de l'avenir.

L'ouvrage de M[me] Stowe a, en outre, un but d'actualité tout particulier qu'elle signale elle-même à la fin du livre, d'une manière très-brève, il est vrai, mais cependant suffisante pour le lecteur américain qui a présente à la mémoire l'histoire des débats parlementaires de ces dernières années. Pour le lecteur européen moins familier avec ces détails, il ne sera peut-être pas inutile que nous retracions briévement l'histoire des principales phases de l'esclavage aux Etats-Unis. Ce sera notre principale tâche dans cet article.

Dès la fondation de l'Union l'esclavage n'a cessé d'être une cause de discorde dans la confédération. Les Etats du nord ne tardèrent pas à l'abolir tôt après la révolution. Antérieurement à cette époque, il ne paraît pas qu'on ait eu l'idée que l'esclavage fût une chose repréhensible. Le commerce d'esclaves se faisait librement et ouvertement dans toutes les colonies, à Boston et à New-York, aussi bien qu'à Charleston. La traite même n'était pas envisagée comme un mal et nous pourrions citer plus d'une famille opulente de la Nouvelle Angleterre dont la fortune remonte au commerce des noirs. Singulière chose, ces mêmes puritains assez impatiens du joug, assez amoureux de la liberté pour ne pas craindre de tourner le dos à une patrie qu'ils chérissaient, pour aller chercher dans des régions inconnues un lieu où ils pussent servir Dieu à leur manière, ces mêmes hommes à peine installés dans leur nouvelle

patrie, ne trouvaient aucun mal dans l'idée d'aller arracher des Africains à leur sol natal pour les traîner en esclavage. Et cependant bien avant d'inscrire, dans l'acte de l'indépendance, que tous les hommes sont égaux, ils avaient dû apprendre de cette Bible qu'ils lisaient si assidûment chaque jour, que tous les hommes sont faits à l'image de Dieu et par conséquent que les traiter comme un vil bétail, ce n'est pas obéir à ses commandements. Ne dirait-on pas que dans l'histoire des peuples, comme dans celle des individus, il y ait des périodes où certaines perceptions morales sont engourdies et à l'état latent. Aussi ne fallut-il rien moins que le choc de la révolution pour réveiller le peuple américain de sa léthargie. Est-ce à dire qu'il faille une nouvelle révolution pour amener une amélioration dans la condition des nègres. Loin de nous cette pensée. Aussi bien la révolution n'a-t-elle fait que commencer l'ère de l'émancipation; si elle a eu plus de succès que les mesures tentées ultérieurement, c'est grâce à une loi bien simple du cœur humain; c'est que lorsque nous souffrons nous-mêmes de l'injustice et de l'arbitraire, nous sommes plus disposés à être justes envers nos semblables. Les habitans de la nouvelle Angleterre en secouant le joug de la Grande-Bretagne, ne pouvaient laisser les fers aux mains de leurs propres serviteurs.

Le changement qui s'opéra dans les esprits, à la suite de la révolution, fut tellement grand que même une partie des Etats du sud étaient disposés à concourir à l'abolition de l'esclavage à condition que l'émancipation se fît graduellement. On n'en fixait pas l'époque, mais tous les hommes influens du congrès (à l'exception pourtant des délégués de la Caroline du Sud et de la Géorgie) étaient unanimes à envisager l'esclavage comme un mal. Si, malgré cela, l'esclavage a reçu plus tard la sanction de la constitution, c'est par une de ces faiblesses dont on ne trouve que trop d'exemples dans l'histoire des nations libres. On prétendit alors que c'était le seul moyen de réunir en une confédération les colonies insurgées. Pour éviter le fractionnement, on fit un pacte avec le mal. Mais le mal a sa logique comme le bien. Quelques grands qu'eussent été les inconvéniens d'une séparation des colonies à cette époque, personne ne disconviendra qu'ils n'eussent été que peu de chose, en comparaison des maux que cette malheureuse clause de la constitution a déjà causés, et des maux plus grands encore qu'elle réserve aux Américains dans un avenir probablement peu éloigné.

Les hommes sages qui rédigèrent la constitution, se consolaient de leur faiblesse par l'idée que l'émancipation était une nécessité qui se réaliserait dans un avenir plus ou moins éloigné. Ils savaient que les vœux de la nation y tendaient, et cela leur suffisait. A leurs yeux l'esclavage était aboli virtuellement, en attendant qu'il le fût de fait. Autrement, comment auraient-ils pu signer l'acte de l'indépendance qui pose en principe que: «Tous les hommes sont doués » par leur créateur de certains droits inaliénables, savoir le droit » de vivre, d'être libre et de poursuivre le bonheur, chacun à sa » manière. » On sait que l'homme éminent qui rédigea la déclaration de l'indépendance était délégué de l'un des Etats du Sud (Virginie) et lui-même propriétaire d'esclaves.

Mais il est rare que les sentiments généreux ou seulement la justice et l'équité prévalent long-temps, dès qu'ils se trouvent en conflit avec les intérêts matériels. Les dispositions bienveillantes des fondateurs de la constitution envers les esclaves ne tardèrent pas à se modifier. Le travail des nègres devint de plus en plus productif, à mesure que le commerce ouvrait de nouveaux débouchés aux denrées des Etats du Sud; les planteurs s'enrichirent et l'on s'habitua peu à peu à voir l'esclavage sous un aspect différent. On s'était borné à l'excuser, on le justifia. Enfin un revirement complet s'opéra par suite de l'introduction de la culture du coton, et il ne manqua ni de publicistes ni d'orateurs pour prouver que l'esclavage, loin d'être un mal, est au contraire un élément de progrès, une condition de la grandeur des Etats-Unis. Des doctrines semblables sont encore prêchées tous les jours au sein du Congrès (voir les discours de Calhoun, King et autres). Ce revirement eut son contre-coup dans les Etats du Nord. Les marchands de Boston et de New-York qui voyaient se développer une branche de commerce très-lucrative dans les produits des Etats du Sud, ne songèrent plus à s'inquiéter du sort des nègres et traitèrent bientôt d'utopies sentimentales les opinions des fondateurs de la constitution sur la possibilité d'une émancipation graduelle.

Mais à côté de la population marchande des villes, se trouvait la population des campagnes que l'appât du gain n'avait pas corrompue et qui n'avait aucun intérêt à renier ses antécédents. Il se forma des sociétés dont le but était de travailler par tous les moyens à l'abolition de l'esclavage. Ces sociétés, qui furent bientôt connues sous le nom d'*abolitionistes*, ont soutenu une lutte incessante

contre le système de l'esclavage. Les Quakers y prirent d'entrée un large part. En gens pratiques, ils ne se bornaient pas à condamner l'esclavage par leurs discours ; ils décidèrent, en outre, qu'ils ne feraient usage d'aucun produit obtenu au moyen du travail des esclaves. C'est ainsi qu'ils ne portent pas de coton, qu'ils ne fument pas, etc. La réaction cependant avait fait des progrès tellement rapides, que les abolitionistes se trouvèrent en très faible minorité, même dans les Etats les plus libéraux. De toutes parts ils furent honnis et persécutés comme des agitateurs dangereux. Il n'y a pas vingt ans qu'un de leurs chefs (M. Garrison) fut saisi par la populace et promené la corde au cou par les rues de Boston pour avoir écrit quelques articles sévères contre les planteurs du sud et les marchands du nord qu'il désignait comme leurs complices. Aujourd'hui pareille chose ne se reproduirait plus dans la capitale du Massachussets. La cause que M. Garrison défendait alors au péril de sa tête a grandi. Ce n'est plus en secret, mais au grand jour, que les abolitionistes font leur propagande. Ils publient de nombreux journaux et ont en outre à leur service toute une cohorte d'agents qui parcourent les Etats libres dans toutes les directions, prêchant partout et toujours l'abolition. Au point de vue pratique, leur principale affaire avait été, jusque dans ces derniers temps, de venir au secours des esclaves échappés, de favoriser leur fuite à travers les Etats du Nord, et, une fois en sécurité au Canada, de leur fournir les moyens de se créer une existence honorable. Ils ont fondé à cet effet plusieurs établissements sur la frontière américaine du Canada, où tous ceux qui parviennent à s'échapper trouvent un refuge sous la protection du drapeau britannique. La manière dont s'effectue le transport clandestin des esclaves d'étape en étape, par ce que les planteurs du sud appellent ironiquement la *route souterraine* (underground-Road), a fourni à Mme Stowe le sujet d'un admirable chapitre, que nous recommandons particulièrement à nos lecteurs, et où elle nous introduit dans l'intérieur d'une famille de Quakers, le rendez-vous de tous les fugitifs du Kentucky ; c'est là qu'Elisa, la belle quarteronne, rencontre son mari qui s'était échappé à peu près en même temps.

L'année 1850 devait être mémorable dans les annales de la pos litique américaine. A l'occasion de l'admission de la Californie danla Confédération, la question de l'esclavage surgit de nouveau dans le congrès, et d'emblée s'y présenta avec toute son effrayante por-

tée. Les Etats du Sud, qui jusque là avaient tenu le sceptre de la politique, virent tout à coup leur prépondérance menacée. Il leur importait, pour maintenir la balance dans le Sénat ([1]) que les nouveaux Etats qui demandaient l'admission dans la confédération, fussent de leur bord, en particulier la Californie. Ayant réussi quelques années auparavant à introduire l'esclavage dans le nouvel Etat du Texas, d'où la confédération mexicaine l'avait depuis longtemps proscrit, ils espéraient qu'à force de menaces et d'agitation, ils réussiraient de même à l'égard de la Californie et du Nouveau Mexique. Ils ne manquaient pas d'ailleurs d'arguments qu'ils empruntaient à la constitution. La constitution, en effet, en reconnaissant l'esclavage, était par là même censée garantir la propriété en esclaves comme toute autre propriété. Et pourquoi n'auraient-ils pas le même droit de transporter leurs esclaves en Californie, que les citoyens des Etats du Nord d'y transporter leur bétail? La session tout entière fut consacrée à cette seule question. Ceux qui ont suivi les débats du congrès, à cette époque, n'ont pas oublié les scènes violentes et scandaleuses qui se passèrent dans le Sénat aussi bien que dans la chambre des représentans. Les anciens partis des whigs et des démocrates semblaient désorientés; les questions politiques les plus graves qui les avaient tenus en présence dès la fondation de l'Union, étaient sinon oubliées, du moins refoulées au second plan. On ne voyait qu'une chose, on ne discutait qu'une chose, l'esclavage.

En attendant un nouveau parti avait surgi comme par enchantement. Il n'apportait aucun programme politique. Son cri de ralliement était une simple protestation : « Plus de nouveaux Etats à esclaves! » Plus sages que les abolitionistes, il ne voulut pas tenter l'impossible. En présence de l'exaspération des Etats du Sud, c'eût été folie de songer à abolir l'esclavage là ou il existait. Ce qui importait, c'était de ne pas se mettre en contradiction avec la constitution. Or en inscrivant sur sa bannière les mots *sol libre* (free soil), au lieu *d'abolition,* il restait dans la légalité ([2]). Il ne pouvait revenir sur le passé, mais il pouvait

([1]) Le Sénat est composé, comme le conseil des Etats en Suisse, de deux délégués par Etat.

([2]) De là le nom de *free soil party* ou *free soilers*. Les abolitionistes, on le sait, vont plus loin; ils veulent l'abolition; et à ce sujet ils se divisent encore en deux fractions : les uns la veulent par les moyens légaux et par-

sauvegarder l'avenir; il ne pouvait déraciner le mal, mais il pouvait en empêcher l'extension en refusant l'admission de tel Etat dont l'organisation politique lui répugnait. Les populations des Etats libres répondirent à son appel, et bientôt l'on vit arriver de tous côtés à Washington des délégués voués à la cause du sol libre ou de la non-extension. Sans avoir la majorité, le nouveau parti fit cependant une opposition assez vigoureuse aux Etats du Sud pour les obliger à abandonner au moins une partie de leurs prétentions. Après d'interminables débats, il fut décidé qu'on abandonnerait à la Californie elle-même le soin de décider s'il lui convenait d'entrer dans la confédération comme Etat libre ou comme Etat à esclaves. La liberté triompha au scrutin, en dépit de tous les éléments fâcheux accumulés à St-Francisco et dont on espérait se servir comme d'auxiliaires pour la cause de l'esclavage.

Malheureusement cette victoire devait être rachetée par des fâcheuses concessions. Pour calmer la colère des Etats du sud dont les plans venaient d'être déjoués, le congrès vota, sur la proposition de M. Clay, une sorte de compromis (connu sous le nom de *compromise measures*) qui, entr'autres dispositions, avait pour objet de renforcer les lois sur l'extradition des esclaves, en rendant passibles d'amende et d'emprisonnement tous les citoyens des Etats-libres qui, d'une manière quelconque, auraient aidé ou facilité la fuite d'un esclave.

Il est impossible de se représenter la sensation que cette loi produisit dans les Etats du nord. Le calme et la modération semblaient en être bannis. C'est qu'en effet les deux grands principes sur lesquels repose la société américaine, le respect pour la loi d'une part, et la soumission aux préceptes de l'Evangile d'autre part, se trouvaient pour la première fois en conflit. A laquelle des deux lois fallait-il obéir, à la loi haute ou à la loi basse (higher or laower Law), à la Bible ou au congrès? Aussi long-temps qu'il ne s'était agi que de l'esclavage en principe, ou même en fait, on concevrait qu'il pût y avoir matière à discussion. D'ailleurs les planteurs, d'accord avec les théologiens du sud, ne cessaient de proclamer qu'ils avaient la Bible pour eux, en particulier l'Ancien Testament. Mais maintenant qu'on venait vous ordonner, par la

lementaires, les autres (et nous sommes heureux d'ajouter que notre auteur n'est pas de ce nombre), s'abstiennent de faire usage de leurs droits, parce que, selon eux, la constitution est un pacte avec l'enfer.

loi, de trahir le fugitif qui viendrait vous demander un abri pour la nuit, un morceau de pain contre la faim, oh certes! cela ne pouvait être conforme aux commandements de Dieu, cela ne pouvait être chrétien! On conçoit la confusion, les conflits qui durent en résulter, en présence des grands intérêts matériels qui se trouvaient en jeu. La division était partout, dans l'état, dans la commune, dans la paroisse, et jusque dans la famille. Un instant la guerre civile parut inévitable.

La crainte s'empara alors de bien des esprits qui jusque là avaient combattu pour la bonne cause. On réussit à leur représenter la loi du compromis comme la seule planche de salut. Pour éviter le plus grand des maux, la guerre civile, on fit ce qu'on n'aurait jamais fait en d'autres circonstances, on souscrivit à un pacte odieux. M. Webster, entre autres, qui jusque là avait été, dans le sénat, le champion de la liberté, qui pendant de longues années avait fait de son immense talent une digue contre l'extension de l'esclavage, M. Webster faiblit. Reniant son glorieux passé, il se fit le défenseur de la loi sur le compromis. On sait que précédemment, et pour des raisons que nous ne saurions examiner ici, il n'avait pas réussi à se faire nommer à la présidence par son parti. Peut-être espérait-il que le parti de l'esclavage, auquel il venait de rendre un service si signalé, se montrerait plus reconnaissant que les whigs. Mais il est une malédiction qui s'attache aux transfuges. M. Webster eut beau se mettre sur les rangs comme concurrent du général Scott, porté par tout le haut commerce de New-York et de Boston; il put bientôt s'apercevoir qu'il n'avait plus la confiance du peuple. Il vient de mourir de chagrin, à ce que l'on nous assure, et le parti whig, ce glorieux héritage de Washington, a péri avec lui pour avoir failli à sa mission.

Une crise comme celle que nous venons de signaler, devait nécessairement stimuler le zèle des abolitionistes: ils redoublèrent d'activité, en voyant cette nouvelle atteinte portée aux droits de l'humanité par la loi du compromis. Ceux de nos lecteurs et de nos lectrices qui ont déjà fait connaissance avec Mme Stowe par son livre, qui à la lecture de ses tableaux si émouvants et si vrais ont deviné ce qu'il doit y avoir d'enthousiasme, de sympathie pour le malheur, d'horreur pour le mal et de foi chrétienne au fond de cette nature d'élite, comprendront que pour des âmes comme la sienne le moment était venu de rendre témoignage à la vérité, et

au risque d'encourir les pénalités de la loi, d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. La famille Beecher, vouée depuis long-temps à la cause de l'émancipation, se distingua par son activité. Partout où une assemblée nombreuse était convoquée, partout où il s'agissait de porter un grand coup, de faire preuve de courage et de désintéressement, on étair sûr d'y rencontrer un Beecher. Pendant que les frères et le père de notre auteur parcouraient ainsi les Etats du nord dans tous les sens, prêchant, exhortant et instruisant, Mme Stowe voulut aussi faire sa part de propagande, et ce fut alors qu'elle conçut le plan de *La case de l'oncle Tom*, ainsi qu'elle le raconte elle-même au dernier chapitre de son ouvrage :

« Depuis plusieurs années, dit-elle, nous nous étions abstenus de » toute lecture et de toute discussion sur la question de l'escla- » vage, la regardant comme trop douloureuse pour être approfon- » die; nous avions d'ailleurs l'espoir qu'une pareille institution » devrait disparaître devant les lumières de la civilisation. Mais de- » puis l'acte législatif de 1850 (la loi sur le compromis), lorsque » nous avons vu avec consternation un peuple libre, un peuple » chrétien recommander comme un devoir aux bons citoyens, de » dénoncer les esclaves fugitifs, lorsque nous avons entendu de » tous côtés dans les Etats libres du nord, des hommes, d'ailleurs » bons et compatissants, discuter jusqu'à quel point une pareille » loi pouvait se concilier avec les devoirs d'un chrétien, alors nous » nous sommes dit : Ces hommes, ces chrétiens, ne savent pas ce » qu'est l'esclavage; s'ils le savaient, ils ne pourraient pas discuter » une pareille question. Dès lors, nous éprouvâmes le désir de le » dévoiler dans toute sa dramatique réalité. Nous nous sommes ef- » forcés de le montrer sous ses meilleurs aspects, comme sous ses » plus mauvais. Pour ce qui est des meilleurs, peut-être avons- » nous réussi, mais qui dira ce qui reste ignoré dans cette vallée » de ténèbres et de mort qui se trouve du côté opposé. »

L'un des grands mérites de l'ouvrage de Mme Stowe, c'est, en effet, d'avoir su éviter les écueils contre lesquels sont venus échouer la plupart des écrits abolitionistes. Tout en condamnant l'esclavage, elle a su reconnaître ce qu'il y a de difficile dans la position des planteurs, ce qu'il y a de bon et de généreux dans le caractère de bon nombre d'entre eux. C'est d'autant plus honorable que le livre, comme nous venons de le voir, a été écrit au plus fort de la tempête, dans un moment où les passions étaient déchaînées de

tous côtés, et où le parti abolitioniste était l'objet de la haine la plus violente. Si, dans ces circonstances, l'auteur a su être juste, c'est d'abord grâce à l'élévation de son caractère ; c'est aussi un peu grâce à cette discipline individuelle *(self-government)* que nous sommes forcés d'admirer chez le peuple américain, et qui est surtout remarquable de la part d'une femme naturellement enthousiaste, dont le cœur a dû battre violemment (et cela se sent à la lecture) lorsqu'elle traçait les scènes de brutalité et de cruauté dont Tom est la victime. Elle a su comprendre, et c'est là son grand mérite, que les maux qu'elle nous dépeint sous des couleurs si vives, sont la conséquence de l'institution encore plus que le fait des individus. C'est l'impression que nous recevons dès l'entrée du livre. L'auteur commence par nous introduire dans la famille d'un M. Shelby, propriétaire du Kentucky, excellent homme, traitant ses esclaves avec beaucoup de douceur ; mais, par malheur, M. Shelby n'est pas très-bon financier ; il se trouve embarrassé ; il a souscrit des lettres de change ; le moment des échéances arrive. Il ne lui reste, pour se tirer d'embarras, qu'à vendre une partie de ses esclaves, comme un agriculteur chez nous vendrait une paire de bœufs. Au nombre des esclaves se trouve l'oncle Tom ; cet homme à la fois laborieux, sobre et religieux, entièrement dévoué à son maître, qu'il a bercé sur ses genoux, est maintenant, en quelque sorte, l'intendant de la ferme, tout en restant esclave. Tom est un homme d'autant plus précieux que son maître s'entend peu aux affaires rurales. Aussi ne fait-on rien dans la maison sans consulter l'oncle Tom. Certes l'idée de se défaire d'un tel serviteur ne serait jamais venue à M. Shelby. Mais il se trouve que son créancier est un marchand d'esclaves qui, lui aussi, a apprécié les qualités de Tom, non plus comme homme, mais comme marchandise. Il lui faut Tom, et il ne traitera qu'autant que M. Shelby consentira à le lui céder. Il y a de plus dans la maison une jeune et jolie quarteronne, du nom d'Elisa, femme de chambre de Mme Shelby et élevée par celle-ci dans la religion chrétienne. Elisa est mariée à un mulâtre du nom de George Harris, homme actif et intelligent, l'eslave d'un planteur du voisinage ; elle a de lui un enfant, vrai petit lutin, tout plein d'espièglerie, et que l'on n'aime que mieux pour cela. Haley, le marchand d'esclaves, aurait bien aimé acquérir aussi Elisa, qui lui paraît un excel-

lent article. Mais M. Shelby ne consentira jamais à faire ce chagrin à sa femme, qu'il aime et qu'il respecte; c'est bien assez de céder au marchand l'enfant et l'oncle Tom. La conversation qui a lieu à cette occasion, entre M. Shelby et Haley, est frappante de vérité, et n'aura pas échappé à nos lecteurs.

Le but de l'auteur, dans cette partie de son livre, est évidemment de montrer les conséquences déplorables auxquelles peut conduire le système de l'esclavage, alors même qu'il se présente sous l'aspect le moins repréhensible. Shelby, tout planteur qu'il est, est certainement un honnête homme. S'il se défait de son vieux serviteur, ce n'est qu'à son corps défendant. Mais il n'en est pas moins vrai qu'en le vendant, il l'expose aux plus affreux traitements, si par hasard il tombe entre les mains d'un mauvais maître, comme cela arrive effectivement. Tandis que, s'il ne lui avait pas été loisible de disposer de Tom, il lui aurait épargné d'abord les angoisses d'une séparation cruelle, puis tous les tourments que lui infligera plus tard son dernier maître.

Cette tentative de plaider la cause des esclaves réussira-t-elle mieux que les méthodes suivies jusqu'à présent? Nous l'espérons pour l'honneur de l'humanité. Mais les difficultés n'en subsistent pas moins et des arguments, quelque excellents qu'ils soient, ne triomphent qu'avec peine lorsqu'ils ont à lutter contre de grands intérêts matériels.

Et d'abord il ne faut rien attendre des Etats du Sud. Un partisan de la nouvelle doctrine, pas plus qu'un abolitioniste de l'ancienne école, ne pourrait se montrer à Charleston ou à Savannah sans courir le risque d'être au moins *emplumé* (tared and feathered) (1). Nous ne conseillerions pas même à Mme Stowe d'y aller continuer ses études de mœurs. C'est à peine si sa qualité de *lady* pourrait la mettre à l'abri de l'insulte. Si la cause de l'émancipation a quelque avenir, c'est des Etats du Nord seuls qu'elle peut l'attendre. Jusqu'à présent elle ne s'est guère appuyée que sur la population des campagnes; en revanche elle est très impopulaire chez les classes opulentes, composées essentiellement de négociants qui retirent un grand bénéfice de leur commerce avec les Etats à

(1) C'est un des procédés employés dans les Etats du Sud contre ceux qu'on veut vouer à l'ignominie publique. On les enduit de résine, et on les roule ensuite dans des plumes, après quoi on les promène dans les rues, aux grands applaudissements de la populace.

esclaves. Les écarts des abolitionistes leur ont d'ailleurs offert jusqu'à présent un prétexte très commode ; car comme ces derniers repoussent l'idée de la suprématie de la Loi au point de vue de l'esclavage, leurs adversaires s'y rattachent d'autant plus opiniâtrement. Il est divertissant de voir avec quelle emphase certaines gens font parade de leur respect pour la Loi, depuis la loi sur le compromis. Selon eux la Loi est la pierre angulaire de la société américaine, et du moment qu'une loi est régulièrement votée, il n'appartient à aucun citoyen de rechercher si elle est bonne ou mauvaise ; son devoir est de la respecter et de lui obéir. Il est vrai qu'aujourd'hui personne ne s'y laisse plus prendre. Quand vous entendez, dans une société de New-York ou de Boston, un homme faire étalage de son respect pour la majesté de la loi, vous pouvez conclure hardiment qu'il est partisan, sinon de l'esclavage, au moins de la loi sur le compromis. Le même reproche s'adresse aussi dans une très-grande mesure aux hommes voués aux études libérales, aux savans et aux hommes de lettres. C'est une conséquence de cet esprit calculateur de l'Américain, qui lui permet difficilement de se mettre en opposition avec la classe dominante lorsque ses intérêts sont en jeu. Il y a cependant d'honorables exceptions chez les littérateurs, et parmi les poètes nous pouvons citer quelques noms glorieux, tels que Bryant, Longfellow, Emmerson, qui n'ont pas craint de mettre leur plume au service de l'infortune. C'est un mérite qu'on ne saurait trop louer, quand on sait ce qu'il faut de courage et de persévérance pour résister à la pression de ce qu'on appelle aux Etats-Unis *la classe respectable*. Il suffit qu'un livre renferme quelques allusions à la question de l'esclavage pour qu'il soit exclu d'un grand nombre de salons, même dans les villes du Nord.

S'étonnera-t-on que dans de semblables conditions, les femmes américaines, avec l'influence qu'elles possèdent, se soient montrées plus courageuses que les hommes ? Habituées à consulter leur propre cœur plutôt que les intérêts du moment, elles se rangent naturellement du côté des opprimés ; et parmi celles qui se sont fait un nom dans la littérature américaine (et le nombre en est assez considérable), la plupart sont d'ardentes abolitionistes, tandis que nous n'en connaissons aucune qui ait pris parti pour l'esclavage. C'est décidément parmi les femmes lettrées que l'esclavage a trouvé

ses plus redoutables adversaires. Nous n'en voulons de meilleure preuve que le livre que nous avons sous les yeux.

Ce qui doit en revanche affliger les cœurs honnêtes, c'est de voir la majorité des ministres de l'Evangile se ranger du côté du plus fort, au lieu d'épouser la cause des opprimés, comme on devrait, ce nous semble, s'y attendre. Dans les Etats du Sud, il va sans dire que le clergé de toute dénomination doit faire et fait cause commune avec les propriétaires d'esclaves. Ce qui nous surprend, nous autres chrétiens d'Europe, c'est de voir invoquer la Bible en faveur de l'esclavage, qu'on ne craint pas de représenter comme une institution d'origine divine, tandis que le ministre qui se permettrait la moindre censure serait immédiatement congédié. Si au moins le clergé des Etats du Nord savait faire contre-poids à celui du Sud; mais il n'est que trop vrai qu'il mérite le même reproche de servilité. Aussi est-ce pour eux que Mme Stowe a réservé ses plus amers sarcasmes [1]. Heureusement qu'à côté de ces faux prophètes, on peut citer de beaux exemples de courage et de désintéressement, au nombre desquels se placent en première ligne le père et les cinq frères de notre auteur.

Il y aurait peut-être lieu maintenant d'examiner ce que l'on allègue en faveur de l'esclavage, à condition toutefois de distinguer entre ceux qui justifient cette institution en principe et ceux qui l'acceptent ou l'excusent sans l'approuver. Quant aux premiers nous n'aurions à reproduire que des sophismes qui viendraient échouer devant le bon sens de nos lecteurs. Nous n'essaierons donc pas de combattre les arguments sur lesquels on prétend établir que l'esclavage est une condition de progrès pour l'humanité, non plus que cette autre doctrine qui prétend démontrer d'après des observations physiologiques, que, dans le plan de la création, les nègres sont destinés à être à tout jamais les esclaves des blancs.

Quant à ceux qui, sans justifier précisément l'esclavage, cherchent à l'excuser ou à en atténuer les conséquences, ils sont moins logiques peut-être que les partisans de l'esclavage en principe; et néanmoins il n'est que trop vrai qu'ils ont réussi à se faire écouter non-seulement de ceux qui ont intérêt à maintenir l'état de choses existant, mais même de ceux, qui sont censés être entièrement

[1] On nous assure que plusieurs de ces messieurs ont intenté des procès à notre auteur, pour avoir reproduit (malicieusement, selon eux) leurs propres arguments.

désintéressés dans la question. Quelques-uns de leurs arguments ont même trouvé de l'écho jusque dans cette *Revue*. Si nous nous y arrêtons un moment, c'est plutôt par déférence pour la candeur qui les a dictés, que pour en neutraliser l'effet, l'ouvrage de Mme Stowe y ayant sans doute suffisamment répondu.

Un des principaux arguments dont on se sert pour excuser l'esclavage, c'est qu'il est de l'intérêt des maîtres de bien traiter leurs esclaves, tout comme un fermier, chez nous, trouve son compte à bien traiter son bétail. C'est là, nous dit-on, une garantie plus efficace en faveur des esclaves qu'aucune loi ne pourrait l'être. Mais en supposant que la comparaison fût admissible, (ce que nous sommes loin de penser) il resterait à examiner si réellement les bestiaux ne sont jamais exposés à de mauvais traitements de la part de maîtres emportés et inhumains. Les mesures que tous les Etats civilisés ont prises contre ceux qui maltraitent les animaux sembleraient au moins l'indiquer. Or nous ne croyons pas qu'il existe dans les Etats du Sud aucune loi semblable pour protéger les nègres. Nous voulons bien admettre que chez les simples fermiers du Tennessee et du Kentucky les esclaves n'ont pas beaucoup à craindre des mauvais traitements de leurs maîtres. Il est possible qu'on ne les fouette que rarement et seulement pour des fautes graves. Mais ce que nous savons aussi, c'est qu'à la Nouvelle-Orléans il existe un établissement de *fouettage* (flogging establishment), la Calabouse, où l'on fouette tous les jours pour des délits qui ne sont rien moins que graves. Les maîtres trop faibles ou trop paresseux pour administrer eux-mêmes le fouet à leurs nègres, peuvent s'abonner à tant par mois ou par trimestre. D'autres préfèrent payer comptant, et dans ce cas le maître remet à l'esclave à qui il destine un châtiment, le prix du fouettage avec un billet de sa main, ensorte que le pauvre nègre, alors même qu'il ne sait pas lire, peut calculer d'après la somme dont il est porteur le nombre de coups de fouet qui lui sont réservés.

Un autre argument de plus de portée, parce qu'il s'appuie sur des faits, c'est que l'esclavage n'est pas une chose aussi terrible en réalité que nous voulons bien nous le représenter. C'est, en effet, l'expérience que font beaucoup de personnes qui visitent les Etats du centre, la Virginie, le Kentucky, le Tennessée, et nous avons été nous-même de ce nombre. Là, on ne saurait en disconvenir,

le sort des esclaves est, à bien des égards, préférable à celui de nos prolétaires d'Europe. Mme Stowe elle-même, loin d'en disconvenir, nous en signale, au contraire, des exemples très frappans. Qui songerait à plaindre les esclaves de M. Shelby ou ceux de St-Clare ? Ne sont-ils pas gais, insoucians, bien vêtus, bien nourris, heureux en un mot ?

Mais, ne l'oublions pas, ce n'est là qu'un côté du tableau. Ils sont heureux aujourd'hui ; eh bien ! il suffira d'un accident, d'un revers de fortune de leur maître, pour les plonger demain dans la plus affreuse détresse. Que M. Shelby soit dans la gêne, il n'hésitera pas, pour se tirer d'embarras, à vendre Tom, qui devient par là le plus malheureux des hommes.

On n'en a pas moins dit dans cette Revue que pour les nègres l'esclavage est un bien. Ce serait le seul moyen que la sagesse divine aurait employé pour faire entrer la race nègre dans le chemin de la civilisation. Mais qui ne voit que, s'il en était ainsi, les nations chrétiennes (y compris les Etats à esclaves), au lieu d'être unanimes pour supprimer la traite, devraient au contraire s'empresser de lui donner le plus grand développement possible, puisqu'en agissant ainsi ils seconderaient les vues de la Providence ? Nous n'avons pas besoin d'ajouter que pour nous, et, nous l'espérons, pour nos lecteurs aussi, la question est trop bien jugée pour qu'aucune réfutation soit nécessaire ; mais il nous semble que ceux qui ne craignent pas de poser un principe pareil devraient au moins tâcher d'être conséquents, et ne pas faire un reproche à l'Angleterre et aux abolitionistes d'avoir retardé l'heure de l'émancipation. Il faudrait plutôt s'en féliciter.

Enfin, il est une classe de gens aux Etats-Unis, et c'est la plus nombreuse dans les Etats du Nord, qui, sans approuver l'esclavage, sont cependant opposés à toute mesure ayant pour but de provoquer une solution, sous prétexte que les abolitionistes ont fait beaucoup plus de mal que de bien. Nous n'avons pas mission de justifier, ni d'excuser toutes les menées des abolitionistes. Nous accordons même qu'ils n'ont pas toujours usé dans leurs procédés de toute la discrétion nécessaire. Peut-être surtout s'en sont-ils trop tenus aux petits moyens. Ainsi, en s'appliquant à embaucher les esclaves qui accompagnent leurs maîtres dans les Etats libres, ils ont souvent excité la colère des planteurs, sans grand avantage pour leur propre cause, et ont plus d'une fois subi l'humiliation

de voir ces mêmes esclaves retourner volontairement chez leurs maîtres.

Tout en reconnaissant que les reproches adressés aux abolitionistes sont fondés jusqu'à un certain point, il est une justice qu'on doit leur rendre : c'est qu'ils n'ont été guidés par aucun motif d'intérêt personnel. Leur drapeau est une idée, et, qui plus est, une idée généreuse. Aussi bien, malgré toutes leurs fautes, c'est aux abolitionistes que les générations à venir feront un jour remonter la gloire d'avoir effacé la tache de l'esclavage de l'histoire des Etats-Unis.

On a dit avec raison que l'ouvrage de Mme Stowe a fait faire plus de progrès à la cause de l'émancipation que tous les discours et tous les écrits des abolitionistes réunis. Nos lecteurs connaissent sans doute les singulières phases par où ce livre a passé avant d'atteindre sa colossale réputation. Il parut d'abord par feuilletons dans l'un des journaux de Washington, mais, à ce qu'il paraît, sans produire une bien grande sensation. Ce ne fut qu'après qu'il eût été réuni en volumes que le public s'en empara tout-à-coup, avec cet entraînement spontané qui est un des traits saillans du caractère américain. En peu de semaines, tout le monde était censé l'avoir lu ; il se vendait dans tous les chemins de fer et avait même pénétré jusque dans les campagnes les plus reculées.

C'est par conséquent avec une réputation faite, que ce livre est venu débarquer en Europe, où il n'a fait que continuer le cours de ses succès. Seulement, à sa gloire jusque là toute populaire, est venue s'ajouter l'approbation des classes opulentes et lettrées, que le préjugé et l'intérêt lui avaient refusée en Amérique et qui complète aujourd'hui son triomphe.

On peut le prédire : un accueil comme celui que reçoit *la Case de l'oncle Tom*, réagira à son tour sur le public américain. En effet, lorsque des sociétés si différentes dans leurs tendances s'accordent à applaudir à une œuvre qui ne prétend être qu'un tableau de la réalité, et non un produit de l'imagination, il faut bien que cette œuvre contienne quelque vérité saisissante. Cette approbation sera un encouragement salutaire pour les gens de lettres et les hommes politiques que la crainte empêche trop souvent de suivre les inspirations de leur propre cœur. Il est impossible aussi qu'à la longue elle ne réagisse pas sur la solution finale du grand problème de l'esclavage. Les pleurs et les sanglots de tant de mal-

heureux, en faveur desquels Mme Stowe a excité nos sympathies, ne se sont pas évanouis en traversant l'Atlantique ; répétés par les échos de tout un continent, ils s'en retourneront frapper avec d'autant plus de force les oreilles des planteurs du sud et de leurs complices du nord. Puissent-ils être un avertissement salutaire !

Le succès que *la Case de l'oncle Tom* a obtenu en Angleterre aura, sous ce rapport, une importance toute particulière; car c'est une réponse victorieuse au seul argument sur lequel les détracteurs de Mme Stowe se soient appuyés pour dénigrer son livre. On ne pouvait contester la vérité de ses tableaux, ni disconvenir qu'elle n'eût rendu justice à ce qu'il y a d'aimable et de généreux dans le caractère de bien des planteurs. Mais on lui reprochait de n'être pas originale : tout cela avait été dit et redit à satiété; Mme Stowe n'avait fait que reproduire de vieilles histoires assaisonnées de déclamations sentimentales à l'adresse des campagnards ; c'était, en un mot, selon eux, *un livre vulgaire.* Et comme on ne pouvait pas exclure de la bonne compagnie ce malheureux livre, on espérait au moins en neutraliser par là le mauvais effet. Mais ne voilà-t-il pas que les grandes dames de Londres s'avisent de le trouver charmant, et s'en laissent fasciner jusqu'à faire ce qu'elles n'avaient encore fait pour aucun livre, jusqu'à voter une adresse de félicitations à l'auteur.

Or comme l'aristocratie des Etats-Unis, — ou les gens qu'on gratifie de ce nom, — ne brillent pas par l'indépendance de leur jugement en fait de bon ton, mais ont toujours les yeux fixés sur la noblesse anglaise, on conçoit qu'une démarche comme celle-là de la part de leurs modèles, ne pouvait manquer d'avoir son effet. Le moyen de trouver maintenant qu'un livre honoré de l'approbation de Mme la duchesse de Sutherland est une œuvre vulgaire ? Qui l'oserait ?

Après avoir suivi la question de l'esclavage dans tout son développement, après en avoir analysé toutes les conséquences fâcheuses, nous croyons de notre devoir, à l'exemple du plus consciencieux des traducteurs de *la Case de l'oncle Tom*, de faire quelques réserves pour prévenir des jugements injustes ou trop sévères sur le compte de la grande République.

Il est probable qu'après avoir parcouru le livre de Mme Stowe, après avoir tour à tour frémi d'indignation et pleuré de pitié à l'ouïe de tant de maux, plusieurs de nos lecteurs se sentiront un

profond éloignement pour ce peuple qui peut ainsi tolérer tant d'iniquités dans son sein.

Est-ce à dire pour cela que les Américains soient plus pervers que nous, plus prompts à oublier jusqu'aux premières notions de la justice et de l'humanité ? Sans doute on pourrait le croire, si tous les planteurs ressemblaient à Legree, et tous les fermiers du Kentucky au maître de Georges Harris. Mais, pour l'honneur de notre race, nous aimons à supposer qu'ils ne sont pas nombreux, même sur la rivière Rouge. D'ailleurs M[me] Stowe elle-même (que certes on ne saurait accuser de partialité en faveur des propriétaires d'esclaves) ne nous a-t-elle pas fait faire connaissance avec des maîtres doux et humains, que le contact de l'esclavage n'a point corrompus ? Saint-Clare, pour avoir de nombreux esclaves, n'en est ni moins humain ni moins généreux. N'oublions pas, du reste, que les planteurs naissent avec une foule de préjugés qui bouleversent et corrompent leurs idées de justice et d'équité lorsqu'il s'agit des nègres. Habitués à commander dès leur enfance à des esclaves qui obéissent aveuglément, parce qu'ils ne connaissent pas, ou, du moins, ne sont pas censés connaître la dignité de l'homme, il arrive souvent que des hommes d'un tempérament vif se laissent aller à des actes de dureté, sans pour cela être précisément méchans ; témoin le jeune Saint-Clare, neveu de notre héros, que sa cousine, la petite Eva, réprimande d'une manière si digne.

Il est plus difficile peut-être de juger charitablement les fauteurs de l'esclavage dans les Etats du nord. N'ayant pas pour excuses les préjugés de l'éducation, ils sont certainement plus coupables. S'il est une chose qui nous surprenne, c'est que notre auteur ne les ait pas stigmatisés davantage. Si jamais nous avons été fiers de notre qualité d'Européen, c'est en voyant à quels déplorables sophismes des hommes, d'ailleurs irréprochables, pouvaient recourir pour défendre une énormité comme la loi sur le compromis, par exemple. Disons cependant que ce n'est pas toujours l'égoïsme qui les égare de la sorte. Chez beaucoup, c'est la timidité, c'est la crainte de se trouver en conflit avec l'opinion dominante, qui les oblige à défendre des mesures que leur cœur réprouve. Nous avons connu nous-même, dans la ville de Boston, des magistrats qui passaient ostensiblement pour des soutiens de la loi du compromis, et dont la maison n'était pas moins un asile pour les esclaves fugitifs. M[me] Stowe nous en a d'ailleurs fait connaître un

exemple frappant dans la personne du sénateur de l'Ohio, qui lui a fourni le sujet de ce charmant chapitre intulé : *Le sénateur qui n'est qu'un homme.*

La plupart de nos lecteurs seraient sans doute fort étonnés, si, après le jugement que nous avons porté sur l'esclavage et ses défenseurs, nous allions leur demander à quel parti ils se rattacheraient dans le cas où ils émigreraient aux Etats-Unis. En effet, s'il est une chose qui nous semble, à nous autres Européens, à l'abri de toute contestation, c'est que l'esclavage est un mal, qu'il est en opposition avec les plus simples notions de justice et de religion. C'est ce que les plus timides ne craignent pas de proclamer. Pour quelques-uns, c'est une occasion de faire du libéralisme à bon marché et de flétrir en même temps le système politique qui tolère de pareilles énormités. Comment donc! trouver bien qu'on vende un homme comme une pièce de marchandise, qu'on arrache l'enfant à sa mère, qu'on sépare la femme de son mari pour la jeter à un autre. Mais il faudrait être un monstre pour approuver ou même pour excuser de pareilles infamies!

Eh bien! ne vous en déplaise, mes chers lecteurs, mais avec l'expérience que nous avons acquise, rien ne nous paraîtrait plus hasardé que de garantir la constance de ceux-là même qui se croient le plus sûrs d'eux et de leurs principes.

Voyez ces émigrans qui s'embarquent par milliers dans nos ports, soi-disant pour aller chercher en Amérique une liberté que l'Europe ne leur offre pas; ils seront à peine débarqués à Baltimore, à la Nouvelle-Orléans, ou même à New-York, que beaucoup d'entre eux seront tout prêts à prendre parti contre les nègres. C'est un fait bien connu que les meneurs en politique peuvent toujours compter sur le vote et l'appui des Irlandais, lorsqu'il s'agit d'une mesure à prendre en faveur de l'esclavage ; et le même reproche s'adresse à une grande partie des émigrans allemands et suisses. Il est vrai que souvent ils ne savent ce qu'ils font, ou plutôt ils suivent le mot d'ordre de quelques meneurs qui exploitent leur vote à leur profit. Encore s'il n'y avait que les ignorans qui se fourvoyassent de la sorte ; mais malheureusement, les gens instruits, ou ceux qui, par leur éducation, devraient être à même d'apprécier la valeur d'un principe, ne tombent que trop souvent dans les mêmes égarements. Nous n'en finirions pas si nous vou-

lions énumérer tous les journalistes, les savans, les professeurs européens qui se sont faits en Amérique les champions de l'esclavage.

Nous nous étions proposé de faire suivre ces remarques d'une analyse de l'ouvrage au point de vue littéraire et dramatique. La critique qu'en a publiée M. Olivier dans la *Chronique* du dernier numéro nous en dispense. Que pourrions-nous en effet ajouter à l'appréciation juste et profonde de notre spirituel collaborateur? Ce qui l'a le plus frappé, c'est le caractère profondément religieux du livre, ses tendances vraiment chrétiennes : aussi aurait-il pris au dépourvu toute la gent littéraire de Paris qui l'aurait accepté plutôt que compris. Sous ce rapport, nous sommes d'accord avec M. Olivier, mais nous ne saurions, par des raisons que nous avons développées ci-dessus, nous ranger à son avis quand il représente la question de l'esclavage comme secondaire dans le jugement à porter sur la valeur du livre. Quelque édifiante que soit la résignation de Tom, nous doutons qu'elle eût eu le privilége d'exciter au même degré nos sympathies si Tom n'avait pas été esclave. C'est que de même que la liberté est, après une bonne conscience, le plus grand des biens, de même l'esclavage est le pire des maux. Or, c'est parce qu'une femme a eu le courage de mettre son talent au service de cette grande infortune, et qu'en plaidant la cause de tant de malheureux elle a porté un coup fatal à cette institution impie, que les cœurs honnêtes applaudissent dans tous les pays et dans toutes les langues.

E. Desor.

BERNE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

PAR J.-R. SINNER DE BALLAIGUES.

Extrait d'un volume inédit du *Voyage dans la Suisse occidentale*. 1781.

Parmi les érudits qui ont le plus honoré Berne au XVIIIe siècle, — et en mettant à part Albert de Haller qui dépasse cette catégorie de toute la hauteur de son génie, — il faut compter aux premiers rangs l'auteur du *Voyage historique et littéraire dans la Suisse Occidentale*, J.-R. Sinner, en son vivant seigneur de Ballaigues, bibliothécaire de la ville de Berne et bailli de Cerlier. A cette époque-là, comme Sinner le dit lui-même, « c'était une belle chose qu'un bailli ber- » nois : à la fois préteur de province, intendant, adminis- » trateur des revenus publics, inspecteur des ponts et chaus- » sées, en un mot un bailli était tout. » Et si par hasard, non content d'être tout, il était encore archéologue, littérateur et philosophe, comme ce fut le cas de notre auteur, il faut avouer que c'était alors un homme digne de quelque considération. Malgré cela la gloire du seigneur de Ballaigues, qui n'a jamais jeté un bien vif éclat, va diminuant de jour en jour, et, si l'on n'y prend garde, ne subsistera bientôt plus que dans la mémoire indulgente des bibliophiles. Avant de lui emprunter quelques pages, il nous semble à propos de le faire connaître en peu de mots.

J.-R. Sinner naquit à Berne en 1730, d'une ancienne famille patricienne, originaire du Valais. C'est, dit-on, la même

que celle des Schinner qui a si fort illustré son nom dans l'histoire du XVIe siècle. Possédé dès son enfance d'une passion exclusive pour l'étude, il négligea tout le reste et demeura, sa vie durant, parfaitement impropre au commerce du monde, gauche, sauvage, un véritable ours en un mot, *mais un ours mal léché.* On pourrait dire, en empruntant aux littérateurs de son temps leur style mythologique, que le culte assidu des Muses ne lui laissa pas le temps de sacrifier aux Grâces. Il n'avait que dix-huit ans quand il fut appelé aux fonctions de bibliothécaire : son érudition lui avait mérité cette place, son nom lui en valut de plus brillantes : il entra dans le Grand-Conseil en 1764, et en 1776 il devint bailli de Cerlier. Nous ignorons comment il s'acquitta de ses fonctions politiques et administratives ; quoi qu'il en soit, il consacra toujours à l'étude la meilleure partie de son temps, et ses administrés de Cerlier entendirent souvent sans doute dans son antichambre le mot célèbre de l'évêque d'Avranches : *Monseigneur étudie.* Il soutenait une correspondance suivie avec les hommes les plus savants de la Suisse et de l'étranger, et écrivait dans maint journal littéraire. Il avait déjà fait paraître de 1760 à 1772, son *catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Berne*, en 3 volumes in-8°, ouvrage solide, produit de laborieuses recherches, qui conserve encore aujourd'hui toute son importance. Sa traduction française des *Satires de Perse* (1765), accompagnée du texte revu sur les manuscrits de Berne, est consultée avec fruit par les philologues, même après celles de Lemonnier et de Sélis. On a encore de lui des *Extraits de quelques poésies des XIIe, XIIIe et XIVe siècles.* (Lausanne 1759) et un *Essai sur les dogmes de la métempsychose et du purgatoire enseignés par les Bramines de l'Indostan* (1771).

Mais l'ouvrage le plus intéressant de Sinner est sans contredit le *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale,* publié pour la première fois à Neuchâtel en 1781 en deux volumes in-8°, et qui eut plus tard l'honneur d'une réimpression et d'une traduction en allemand. Il parut sans

nom d'auteur, comme la plupart des livres de Sinner. Tous ceux qui s'occupent de l'histoire et des antiquités de la Suisse en font encore grand usage, et quoiqu'il ait paru dès lors beaucoup d'ouvrages sur le même sujet, celui-là n'a pas été remplacé. L'état des Lettres et des arts, les bibliothèques, les collections savantes, les antiquités, attirent particulièrement l'attention de l'auteur. Il parcourt successivement et décrit avec exactitude la ville et l'évêché de Bâle, Neuchâtel, Lausanne, Genève, le Valais, etc. Le cadre de l'ouvrage n'est pas cependant entièrement rempli : l'auteur avait promis d'y faire rentrer les cantons de Berne, de Zug et de Lucerne : Le *Mercure suisse* avait annoncé l'ouvrage à grand bruit et donné la table des matières ; on était donc en droit d'attendre un troisième volume, mais ce volume ne parut pas. L'aristocratie bernoise s'était émue en apprenant qu'elle allait être présentée au public, non plus par des étrangers que l'on pouvait toujours récuser comme mal informés, mais par un de ses propres membres. Sinner, il est vrai, ne parlait qu'avec respect du gouvernement de sa patrie et ne se permettait que les critiques les plus inoffensives; mais le Sénat de Berne, par une sage politique, n'aimait guères qu'on parlât de lui, fût-ce même pour en dire du bien, — *amica silentia*. Il intervint auprès de l'auteur pour l'engager à laisser en portefeuille son manuscrit. Ce fut un moment pénible pour Sinner ; un rude combat s'engagea dans son sein entre le bailli et l'homme de lettres. Ce dernier cependant aurait sans doute fini par l'emporter sans une circonstance imprévue qui tira notre auteur de son indécision.

L'abbé Raynal avait fait paraître en 1770 son *Histoire philosophique et politique des deux Indes*, et cet ouvrage, expression fidèle et complète des doctrines philosophiques de l'époque, avait produit une immense sensation. Une seule chose manquait au succès et à la popularité de l'auteur : il n'avait été condamné ni par la Sorbonne ni par le Parlement. C'était un échec pour l'abbé. Quoi ! Jean-Jacques avait été banni pour la profession de foi, aux trois-quarts chrétienne,

du Vicaire savoyard, — et lui, Raynal, auteur d'un des ouvrages les plus hardis que le siècle eût vu naître, n'obtenait pas même les honneurs de la Bastille. Il redoubla de témérité; il répéta sous toutes les formes : *Adsum qui feci.* Ce ne fut pas assez pour lui d'inscrire en tête d'une nouvelle édition de son livre (1780) ses noms et prénoms *Guillaume-Thomas Raynal*, il y joignit en quelque sorte son signalement, en faisant mettre son portrait au frontispice. Mais le temps de l'*Emile* était passé. Louis XVI, dont la tolérance naturelle n'avait fait que se développer sous l'influence de Necker et de Malesherbes, s'obstina à fermer les yeux sur la hardiesse de l'*Histoire philosophique*. Il fallut placer dans son cabinet un exemplaire de cet ouvrage, relié de manière à s'ouvrir de lui-même aux passages les plus séditieux. Il ne fut désormais plus possible au roi de feindre l'ignorance; le Parlement fut saisi de l'affaire, Raynal obtint l'exil désiré. Il choisit la Suisse pour le lieu de sa retraite, pensant avoir quelque droit à la reconnaissance de ce pays pour s'être jadis interposé entre les partis qui divisaient Genève, et pour avoir, le premier, élevé un monument aux héros du Grütli.

Raynal se fixa donc à Neuchâtel : le bruit de son arrivée ne tarda pas à parvenir jusqu'au château de Cerlier où Sinner résidait alors. Le bailli bernois, assez sympathique à la philosophie de son temps, conçut un vif désir de voir l'illustre proscrit, — sans se faire connaître, cela va sans dire. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Raynal entreprit d'aller jusqu'au lac de Lucerne rendre hommage à son monument; il devait faire à Anet son premier relai. A cette nouvelle, le bailli n'hésite pas : — à tout hasard, et par une précaution d'auteur, il fourre dans ses vastes poches de bibliophile les deux volumes de son *Voyage littéraire* et s'achemine vers Anet. L'abbé était à peine arrivé à l'auberge de l'Ours quand Sinner entra et vint prendre place à table à côté de lui. Quoique sa timidité et sa gaucherie naturelles ne fissent que redoubler en présence d'un homme comme Raynal, la conversation ne tarda pas à s'engager, grâce à l'entrain méri-

dional de celui-ci. Au bout d'un instant elle avait franchi les phrases banales et les préliminaires obligés.

Voyez-vous, Monsieur, — disait l'abbé de ce ton d'oracle qui lui était propre et qui faisait dire à Frédéric-le-Grand qu'en l'entendant parler sur les causes des choses, il croyait entendre la Providence, — je connais la Suisse depuis longtemps, et mieux que les Suisses eux-mêmes, et je vous déclare que ce pays-là n'a pas de nationalité : Genève et Neuchâtel, c'est encore un peu la France ; Zurich, c'est déjà tout-à-fait l'Allemagne. Quant à Berne.....

— Eh bien ! Quand à Berne ?

— Berne ? quelle langue parle-t-on à Berne ? demanda l'historien des deux Indes.

— Le peuple, répondit Sinner, y parle une espèce d'allemand assez grossier, qui offre de nombreuses analogies avec l'anglais; (c'était une de ses thèses favorites) — Mais nous autres patriciens, nous parlons de préférence le français, et, — ajouta-t-il, empressé d'amener la conversation sur le terrain de la littérature, — nous *écrivons* en français.

— Ah ! vraiment ! — Ce doit être également *une espèce* de français ! Offre-t-il aussi des analogies avec l'anglais ?

— Il est vrai, répondit le bailli un peu piqué, que la plupart des auteurs bernois se ressentent de leur origine germanique ; il en est cependant quelques-uns, je crois, qui font exception, et dont le style ne serait pas désavoué par un écrivain français.

— C'est possible, — fit Raynal avec une indifférence glaciale qui désespéra son interlocuteur.

— Je pourrais vous faire voir des livres écrits d'un style pur et correct, reprit Sinner en fouillant dans sa poche.

— Inutile, inutile, monsieur, dit l'abbé. — Mais le bailli avait déjà posé sur la table un de ses volumes. L'abbé l'ouvrit négligemment et en lut quelques lignes.

— Oui, vous avez raison ; ce n'est pas mal pour un bernois, beaucoup moins mal que je ne l'aurais cru.

— Y trouveriez-vous quelque chose à reprendre? hasarda l'auteur, à demi satisfait du compliment.

— Non, ce n'est pas mal, je vous le répète. Il va sans dire qu'un français n'écrirait jamais de la sorte, mais quand on songe que c'est un Bernois qui a fait cela....

— Je vous en prie, Monsieur, — répliqua Sinner d'une voix suppliante, — indiquez-moi les phrases qui vous sembleraient n'être pas....

— Oh! pour cela, c'est facile, — s'écria l'abbé en rouvrant le livre: — Voyez celle-ci, — et celle-ci, — et celle-là encore. Qu'est-ce que *cette république qui ressemble aux abeilles?* Et que SON *histoire a été écrite par Spon* DONT *l'ouvrage rend compte de* SON *gouvernement?* Le Mercure de Neuchâtel lui-même ne se permettrait pas une phrase pareille! Tenons-nous en au titre : *Voyage littéraire*, encore passe; mais a-t-on jamais dit *un Voyage historique?*

— Monsieur, — interrompit Sinner, trahissant le double incognito — puisque une histoire des Indes peut être *politique et philosophique*, pourquoi donc un voyage ne serait-il pas *historique ?*

Le seigneur de Ballaigues se consola un moment en songeant à l'à-propos de sa répartie; mais il était blessé au cœur. Il s'était efforcé toute sa vie d'oublier l'allemand de sa nourrice, il avait cru écrire en français, et on venait de lui enlever brutalement cette illusion. Il s'en retourna silencieusement à Cerlier, et pour la première fois, en traversant le Jolimont, il ne songea pas à se demander si ce nom venait de *Jules*, de *Giol* ou de *Hiol*.

De retour chez lui, son premier soin fut de reléguer les deux fatals volumes dans le coin le plus obscur de sa bibliothèque; il ne voulut plus entendre parler de cet ouvrage, et ce ne fut que l'année de sa mort que la Société typographique en donna une nouvelle édition (1787).

Quand au troisième volume encore en manuscrit, il avait

partagé le sort des deux autres, et on l'avait même pendant longtemps considéré comme perdu. Il est enfin tombé entre les mains de M. Louis de Sinner, l'habile helléniste, qui a bien voulu nous le confier et nous autoriser à en extraire ce que nous jugerions convenable. Notre choix ne pouvait être douteux, nous avons transcrit le fameux chapitre relatif à la ville de Berne, et c'est celui que nous allons mettre sous les yeux du public.

Nous n'avons presque rien changé au manuscrit original; nous nous sommes bornés à supprimer ou à abréger les passages qui nous ont paru les moins intéressants. Quand au style, nous n'avons point cherché à lui donner cette élégance française qu'y aurait souhaitée l'abbé Raynal, — ce qui nous eût été sans doute aussi difficile qu'à l'auteur. Nous nous sommes contentés de retoucher les phrases les plus incorrectes, comme Sinner l'aurait fait lui-même s'il avait livré son volume à l'impression.

I. GOUVERNEMENT DE BERNE. — VIE DE SOCIÉTÉ. — LANGUE.

Berne est la capitale du plus puissant des cantons, dont l'étendue égale le tiers de la Suisse et dont la population est, selon des dénombrements faits il y a douze ans, d'environ 340 mille ames. La ville elle-même ne contient pas au-delà de dix à onze mille habitants : les citoyens ne forment que le tiers de la population.

Tout bourgeois de Berne, ayant 29 ans accomplis, a le droit d'aspirer au conseil des 200 qu'on appelle *Grand-conseil*. Le corps de la bourgeoisie à considérablement diminué depuis cent ans. Il faut sans doute attribuer cette décadence à l'esprit de l'aristocratie qui tend continuellement à se resserrer. Le droit d'élire tous les magistrats réside dans les deux conseils. Dès-lors il était aisé de prévoir que les familles, une fois en possession du gouvernement, en rendraient l'entrée difficile aux autres.

Vers la fin du siècle passé, après la révocation de l'édit de Nan-

tes, un assez grand nombre de Français religionnaires qui quittaient leur patrie, sollicitèrent la permission de bâtir un faubourg à Berne où ils voulaient transporter leur fortune et leur industrie. Cet accroissement aurait augmenté la richesse de la capitale, mais les principes qui régnaient déjà, peut-être une sage politique, engagèrent le gouvernement à les refuser. On craignait que le luxe ne s'introduisît à la suite de l'industrie; on craignait surtout que ces nouveaux colons, en contractant des mariages, n'acquissent assez de crédit pour faire un jour recevoir leurs descendants au nombre des citoyens, et que les nouveaux venus ne prissent enfin le dessus sur les enfants de la maison. On se contenta de recevoir à Berne quelques familles d'artisans et de fabricants français, dont la postérité compose aujourd'hui une petite colonie qui vit en communauté séparée, qui a sa paroisse et deux pasteurs, auxquels on a assigné l'ancienne église des dominicains.

Les habitants perpétuels forment une classe inférieure de citoyens; ils sont exclus de la magistrature et de tous les bénéfices civils. Les fils bâtards des citoyens sont incorporés dans cette classe. Une loi positive leur promet l'entrée de la grande bourgeoisie dès que le gouvernement, seul arbitre en pareil cas, trouvera à propos d'augmenter, par des réceptions nouvelles, le nombre des citoyens. Depuis un siècle on n'a point jugé convenable de faire cette opération. Les familles nobles du pays de Vaud ont en vain ambitionné d'être admises; leurs diverses tentatives à cet effet ont échoué. Le général de Sacconay, gentilhomme du pays de Vaud, âgé de près de 70 ans, obtint seul cette grâce à la suite de la bataille de Vilmergen, en récompense des services qu'il avait rendus en contribuant à la victoire.

Les *tribus* ou *abbayes*, (en allemand *Gesellschaften*) sont des corporations dont l'origine se perd dans les premiers siècles de la république. Dans les états démocratiques, et même à Zurich et à Bâle dont la constitution est mixte, les tribus ont une connexion plus étroite avec le gouvernement. A Berne, ce sont des corporations combinées avec quelques maîtrises, ayant des revenus communs qu'elles emploient au soutien des familles indigentes et à l'éducation des enfans sans fortune. Ces tribus sont au nombre de treize; la première en rang est celle des Gentilshommes qu'on appelle en allemand la tribu du Fou ou du chardonneret. Chaque abbaye a une maison en propre; celle-ci porte un chardonneret

et une tête de fou pour enseigne. Il est probable que cette tribu ne fut d'abord qu'une corporation des nobles, semblable à celles qui existaient autrefois en Flandre et en Bourgogne et dont on peut lire les lois et les institutions dans le grand livre des *Cérémonies et coutumes des peuples*. La noblesse de Berne était autrefois en possession de la plupart des premières charges de l'état; elle jouissait d'un grand nombre de prérogatives dont il n'est rien resté qu'une distinction bornée à six familles, qui dans le petit conseil seulement ont le rang sur les autres. La noblesse se distinguait jadis aussi par des titres que le gouvernement ne reconnaît plus. Pour mieux établir l'égalité entre les familles, on arrêta, il y a quelques années, qu'à l'avenir tout membre du gouvernement porterait le titre de *Noble (Edelgeboren)*.

Les Bernois semblent n'estimer que deux états, la robe et l'épée. Ces deux états sont en quelque manière réunis. Tous les magistrats, tous les citoyens revêtus d'emplois, les avocats, les procureurs, les notaires, portent l'épée; à l'église et dans les tribunaux, tous les citoyens l'ont aussi; les paysans même en certaines occasions, comme d'une noce ou d'un baptême, portent cet attribut militaire qui est l'emblême d'un peuple libre et guerrier.

Le souverain bonheur d'un citoyen de Berne, c'est d'être du conseil des 200. L'honneur de partager la souveraineté, et d'être en quelque manière le $^{1}/_{299}$ du pouvoir législatif n'est pas le seul attrait de cette place; les baillages, qui sont des espèces d'intendances de provinces, ne sont donnés qu'à des membres du gouvernement et ne peuvent qu'être fort ambitionnés dans un pays où les fortunes sont peu considérables. Les baillages en effet rendent annuellement de 7, 8, jusqu'à 24 mille livres. (La livre numéraire de Berne vaut 15 lots courant, ou 22 lots 6 deniers de France). Ils sont distribués par le sort pour six années; cet usage n'a été introduit que depuis soixante ans: autrefois tous les emplois se donnaient par le crédit et la brigue. Il en résultait que souvent, comme de nos jours encore en Angleterre, les candidats se ruinaient par les dépenses qu'ils faisaient pour obtenir la place vacante. Le sort, qui a coupé ce mal par la raciue, a peut-être extirpé un bien, l'émulation.

Les régiments d'infanterie que la république a donnés au roi de France, à la Hollande et au roi de Sardaigne, par des capitulations et des traités, sont devenus une source de fortune pour les Bernois

qui se vouent à l'état militaire. Le plus lucratif de ces services est celui de Hollande. La paie des capitaines est évaluée à 1000 ducats; autrefois elle était plus considérable encore. Si l'on songe en outre qu'un Bernois qui sert dans un de ces régiments, depuis le grade de subalterne jusqu'à celui de colonel, peut également être du conseil des 200 et que son rang court pour aspirer à tous les emplois, l'on conviendra que l'état militaire est bien favorisé. Pour mieux comprendre ceci, il faut savoir que le rang pour aspirer aux baillages se règle sur l'ancienneté de la promotion au conseil des deux-cents; les promotions étant de dix en dix ans, le capitaine français ou hollandais élu membre des 200 en 1764, viendra au bout de dix années prendre un baillage auquel aucun membre de la promotion de 1775 ne peut aspirer en concurrence avec lui.

Quoique Berne soit entièrement aristocratique, le corps de la bourgeoisie ne laisse pas de s'assembler deux fois par année pour distribuer, soit à la pluralité des voix, soit par le sort, quelques petits bénéfices, ainsi que des champs qui appartiennent au corps entier de la communauté. Celle-ci est partagée en deux parties, dont l'une possède en propriété les champs situés à l'orient de la ville, et l'autre ceux qui sont à l'occident. Peut-être que dans les deux premiers siècles de la république, le corps des 200 représentait la totalité des citoyens. Cette conjecture, appuyée par diverses preuves, est confirmée par le nom de *Conseil et Bourgeois*, titre qu'on donna pendant longtemps aux deux conseils assemblés, et qui est encore usité dans le langage ordinaire. Le sceau de la république porta longtemps cette légende: *Sigillum communitatis villae Bernensis.* Mais quel gouvernement dans le monde n'a pas changé? Il suffit que depuis plus de quatre siècles Berne soit aristocratique. Avant l'institution des tribus ou abbayes, le corps des citoyens était partagé comme la ville en quatre quartiers. Le tribunal des seize était pris dans ces quartiers, quatre dans chacun. Aujourd'hui c'est dans les abbayes. Mais j'oublie que je ne veux point décrire les gouvernemens de la Suisse.

La bonne compagnie de Berne est très nombreuse. Comme un grand nombre de familles font partie de la magistrature, et comme en général on n'est pas fort occupé, la vie de société est très développée à Berne, et l'on y donne plus d'heures à la dissipation que dans aucune autre ville de la Suisse. Il y a cependant peu de maisons riches, on n'y compte pas trois millionnaires; 6 à 12 mille

livres de rentes constituent une bonne maison. Berne est peut-être une des villes où il y a le moins de distinctions de rang et de fortune.

Le jeu semble être le goût dominant des Bernois : il paraît que le désœuvrement l'entretient. Dans une ville où les arts sont peu cultivés, où il n'y a point de spectacles, peu de musique, que reste-t-il ? les cartes. La gêne que les lois imposent ne fait qu'augmenter ce goût.

Telle, dans les eaux pressée,
Avec plus de force élancée
L'onde s'élève dans les airs.

Il n'y a que l'éducation qui forme nos mœurs et nos habitudes, et les lois ne sont qu'un frein insuffisant pour les passions.

On parle généralement français dans la bonne compagnie. La province du pays de Vaud et la colonie française ont principalement contribué à rendre cette langue familière. La langue maternelle des Bernois est une espèce de vieux allemand très difficile à comprendre. Le caractère de ce dialecte est d'être précis et de contenir un grand nombre d'élisions et de monosyllabes. J'ai trouvé quantité de rapports entre ce dialecte et la langue anglaise.

(La suite à un prochain numéro.)



DE LA PISCICULTURE.

Le mot *pisciculture* est un néologisme, créé dernièrement pour exprimer quelque chose de fort ancien, l'élève du poisson. Ce mot est d'autant mieux choisi, qu'on est arrivé à *cultiver* le poisson sur un espace recouvert d'eau, comme on y cultiverait, s'il était à sec, du blé, de la betterave, ou tout autre végétal. En effet, au moyen de ses œufs artificiellement fécondés, on sème maintenant le poisson dans les eaux, aussi facilement qu'on sème une plante dans un champ au moyen de sa graine.

Les anciens Romains élevaient déjà avec succès, dans des viviers, de nombreuses espèces de poissons, mais la possibilité de les reproduire par semis, est une découverte qui, sans être tout-à-fait récente, n'a été appliquée que depuis peu sur une grande échelle à l'empoissonnement des rivières et des étangs.

Les conquérans du monde passent pour avoir été très amateurs du poisson. Il n'y avait pas, à Rome, de riche patricien qui ne dépensât des sommes folles à l'établissement et à l'entretien de somptueux viviers dans le voisinage ou dans l'intérieur de sa villa. Lucullus poussa même la *piscifuria* jusqu'à faire percer une montagne près de Naples, pour alimenter d'eau de mer les étangs éloignés dans lesquels il élevait des poissons de mer. On ne se contentait pas de savourer la chair des espèces les plus recherchées, on s'y préparait en assistant à leur agonie, et à cet effet, des canaux ménagés au travers des murs, permettaient d'introduire dans un bassin de marbre placé dans la salle du festin, les mulles destinées à y figurer.

Une flotte reçut la mission d'empoissonner la mer de Toscane, du scare qui n'habitait que la mer de Grèce, et des milliers d'esclaves étaient occupés à recueillir sur le bord de la mer des œufs qu'ils transportaient dans les lacs et les étangs voisins de Rome où leur développement s'achevait. Le problème de l'acclimatation d'espèces marines dans les eaux douces résolu dernièrement pour plusieurs d'entr'elles, l'avait déjà été par ces pisciculteurs experts.

Pendant le moyen-âge, les seigneurs et les gens d'église exploitèrent la pêche des rivières. Ce fut pour eux une industrie de grand rapport, surtout à une époque où l'observation stricte et générale des lois ecclésiastiques faisait de l'usage du poisson, comme aliment maigre, une nécessité. L'importance de la pêche fluviale était alors d'autant plus considérable, que la lenteur et la difficulté des communications rendait impossible la concurrence du poisson de mer sur les marchés intérieurs.

De nos jours, la consommation du poisson d'eau douce se restreint de plus en plus. Le prix de cet aliment, aussi sain qu'agréable, s'est élevé à mesure que la quantité en a diminué, et les bonnes espèces sont devenues des mets de luxe qui n'apparaissent même qu'exceptionnellement sur la table du riche ; quant à celles qui sont médiocres et même mauvaises, elles se vendent fort bien aux habitants, peu connaisseurs, des localités éloignées des lacs et des rivières. Sous ce rapport, la Suisse est encore un pays favorisé ; la dépopulation de ses eaux, quoique déjà sensible, n'a pas atteint le degré où elle est parvenue dans les pays comme la France et l'Angleterre, où la navigation à vapeur intérieure est très développée et où surtout l'industrie manufacturière a utilisé les affluens des grandes voies navigables.

On ne peut se le dissimuler, le développement excessif de l'industrie dans les trente dernières années, tend à détruire l'harmonie dans le monde physique comme il la détruit dans le monde social en créant des actions perturbatrices, dont l'effet lent, mais long-temps accumulé, se traduit de temps en temps dans les centres industriels par des secousses et des révolutions violentes. Est-ce à dire que le remède n'existe pas à côté du mal, que l'humanité marche vers un abîme ? Loin de nous cette pensée. Ce qui se passe dans l'ordre physique doit se passer aussi dans l'ordre social. Ce que l'homme détruit il le remplace par quelque chose de meilleur. L'épi s'est substitué au gland, la ronce a disparu devant

la vigne, comme la bête fauve fait place à l'animal domestique et le peau rouge à l'homme blanc. Le déboisement des forêts provoque des inondations, mais les rivières ont été endiguées et leurs eaux soumises portent au loin la fertilité ; telle fabrique de produits chimiques détruit toute végétation bien loin aux alentours, mais il en sort des substances qui, mêlées à la terre végétale, doublent sa fécondité. Les routes et les chemins de fer ôtent à la culture de précieux terrains, mais ils nous apportent en abondance les produits de pays plus favorisés, et grâces à eux, une disette devient presque impossible. L'industrie a dépeuplé les rivières, la pisciculture va non-seulement les repeupler d'espèces indigènes, mais en même temps y introduire des espèces étrangères utiles. Dans quelques années on trouvera tout naturel de pêcher dans notre lac le sandre, le saumon et l'esturgeon peut-être, et l'on verra, sans trop de surprise, le lama et la vigogne brouter le tapis odorant de nos Alpes, pour peu que les essais d'acclimatation tentés par M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire soient suivis de réussite.

A quoi attribuer ces désastreux effets de l'industrie sur le poisson ? c'est ce qu'il reste à examiner. Les bateaux à vapeur si nombreux qui sillonnent les rivières navigables, exercent sur leurs habitans une influence très fâcheuse, non pas tant, comme on le croit généralement en les effrayant, mais plutôt en empêchant le développement de leurs œufs déposés à l'ordinaire le long des bords au milieu des plantes aquatiques. Le remou de l'onde déplacée plusieurs fois dans la journée par les bateaux à vapeur, produit une vague mobile qui creuse les berges et agite les végétaux protecteurs du frai qui est ainsi détaché, jeté sur la grève, ensablé ou entraîné par le courant.

L'industrie manufacturière envahit les rivières inaccessibles aux bateaux et les sillonne de barrages dont l'influence malheureuse s'exerce de deux manières. Ces barrages arrêtent le poisson lorsque, guidé par son instinct, il cherche à remonter vers les ruisseaux pour y déposer ses œufs dans des eaux vives et limpides, dont le niveau reste à-peu-près constant.

Le poisson gêné dans ses allures, est forcé de frayer dans la rivière même ou dans les canaux artificiels qui conduisent ses eaux vers les moteurs hydrauliques du voisinage ; or, soit nécessité de réparations, désir de lucre et de profits faciles ou irréflexion, il arrive qu'on arrête fort souvent le cours de l'eau dans ces canaux

qui restent à sec, ce qui facilite la prise du gros poisson et provoque en même temps la destruction des œufs et du fretin. Les œufs déposés au fond de la rivière n'y trouvent pas des conditions de développement meilleures. Ils sont sans abri contre la voracité des autres espèces, et pour peu qu'il survienne de crue un peu forte, détachés du sol par le mouvement des galets, ils sont écrasés, entraînés au loin et rendus ainsi inutiles. Les eaux de lavages qui proviennent de blanchisseries, tanneries, fabriques de papier, de toiles peintes et autres manufactures, renferment souvent du chlore, des acides, de la chaux, ou d'autres matières corrosives qui détruisent toute vie dans les eaux altérées de la rivière bien loin au-dessous du point où elles s'y déversent. Les substances organiques en décomposition, amenées par les égouts des grandes villes, ne sont pas moins délétères pour les espèces qui recherchent les eaux vives et pures. A ces influences fâcheuses, viennent s'ajouter l'usage d'engins meurtriers défendus par les lois sur la pêche, la difficulté d'assurer l'observation de ces lois et le nombre des pêcheurs qui s'augmente tous les jours, à mesure que le prix du poisson s'élève et que l'aisance plus générale permet à un grand nombre d'individus de se livrer à ce passe-temps. Les pêcheurs à la main surtout, détruisent pendant les eaux basses une grande quantité de poisson, rassemblé sur les points profonds, et vraies loutres humaines, l'attaquent même en plongeant. Il en est enfin qui, pour le faire sortir des trous où il se retire, y jettent de la chaux vive ou des substances narcotiques destinées à l'étourdir.

En réfléchissant à l'action de toutes ces causes de destruction réunies, on s'étonnera bien plutôt de ce qu'il existe encore du poisson dans les rivières, que de ce qu'il y ait diminué. Les pays montagneux favorisés par de grands réservoirs naturels d'eau douce, l'Irlande, l'Ecosse, la Suède, le Tyrol, la Suisse, ressentent moins cette diminution du poisson que les pays dépourvus de lacs, et ils ont encore le privilége de fournir aux grandes villes la plupart des espèces nobles de la famille des *salmones,* qui sont si recherchées des amateurs. Cependant, malgré l'existence de ces vastes bassins où les habitans des eaux semblent pouvoir se multiplier à leur aise, la pêche est réellement devenue moins fructueuse dans notre lac de Neuchâtel et nos lacs jurassiques. Tous les pêcheurs le reconnaissent, mais ils n'en continuent pas moins à pêcher à l'époque du frai et au moyen de filets destructeurs (dits

grands filets, tragalles, groupières, etc.) qui retiennent aussi bien le fretin que le poisson de grande taille. La police, fort bien réglementée du reste, ne se fait pas : on n'estampille plus les filets, les gouvernemens riverains ne peuvent s'entendre pour élaborer un réglement de pêche uniforme applicable au lac tout entier, et jusqu'à présent, pour quelques misérables milliers de francs, ils ont permis la pêche de la truite saumonée *(salmo trutta)* au moment même où, chargée d'œufs, elle remonte les rivières pour les y déposer. A plusieurs reprises déjà on s'est élevé contre ces abus, mais toujours on s'en est tenu aux bonnes intentions, et jamais on n'a cherché à faire exécuter sérieusement d'excellentes prescriptions élaborées, il y a une dizaine d'années, par la commission des pêches. Il est donc fort heureux que les efforts tentés à l'étranger trouvent de l'écho parmi nous, et que la question qui nous occupe arrive enfin à l'ordre du jour.

Il y a quelques années à peine que l'attention publique s'est décidément fixée sur les moyens de parer au mal qui vient d'être signalé. Cela a eu lieu en France ensuite d'une lecture faite en octobre 1848 à l'académie des sciences par M. de Quatrefages. Ecrivain aussi élégant qu'observateur consciencieux, l'ancien professeur de Toulouse engageait dans ce mémoire les habitans riverains des fleuves et des cours-d'eau à profiter des procédés de multiplication du poisson, découverts depuis de longues années par les physiologistes, et à les mettre en pratique pour repeupler les eaux françaises.

La fécondation artificielle des œufs de poissons n'est pas une découverte récente. Au milieu du siècle passé déjà, le comte de Golstein publiait un mémoire remarquable sur la reproduction des truites et la mettait en pratique avec succès. En 1763, Jacobi s'occupait à Hambourg de l'art de reproduire et d'élever les truites et les saumons. Spallanzani, en Italie, prouvait dans son laboratoire la possibilité de l'éclosion des œufs de poissons et élucidait les lois de la fécondation.

En 1835, un autre naturaliste italien, M. Rusconi, connu des naturalistes par ses beaux travaux sur le développement de l'œuf des salamandres, publia de nouvelles observations sur celui des poissons et la fécondation artificielle des œufs de tanche et d'ablette. Son procédé resta si peu connu, qu'en 1842, lorsque MM. Agassiz, Vogt et Desor, commencèrent leurs études sur le

développement de l'œuf de la palée, ils l'ignoraient complétement. Non-seulement ils appliquèrent avec succès une méthode analogue d'expérimentation à l'œuf de ce corrégone, dans le but de suivre sous le microscope ses transformations, mais ils réussirent même, après des efforts répétés, à faire éclore de nombreuses petites palées. Ces messieurs disposèrent d'abord les œufs fécondés dans des sacs de mousseline maintenus dans l'eau du lac, plus tard ils virent qu'ils se développaient parfaitement dans des cuvettes, dont l'eau était soigneusement renouvelée et maintenue à une température peu élevée.

M. Vogt vit se former sur ces œufs une algue qui les fait périr et qui atteint même le petit poisson après son éclosion. Cette espèce de moisissure blanche paraît provenir de la stagnation de l'eau dans laquelle les œufs sont plongés. Je l'ai vue aussi se former sur des œufs d'espèces diverses et arrêter leur développement. Il importe beaucoup de trouver les moyens de les en préserver.

MM. Agassiz et Vogt eurent déjà à cette époque l'idée de l'application en grand de la fécondation artificielle. C'est d'après leur avis, sans doute, que le gouvernement de Neuchâtel exigea que les fermiers de la pêcherie de l'Areuse s'engageassent à féconder les œufs obtenus des truites qu'ils prendraient. Aucune précaution n'ayant été indiquée pour en assurer le développement, car on les abandonnait au courant ou on les laissait s'accumuler et pourrir dans des réservoirs, les fermiers, n'obtenant pas de résultats, traitèrent la chose de folie et ne s'en occupèrent plus, de sorte que la fécondation artificielle retomba dans l'oubli et le discrédit, d'où deux pêcheurs des Vosges, MM. Gehin et Remy, viennent de la faire sortir d'une manière si brillante.

Ces messieurs habitent à *La Bresse*, canton de Remiremont. Ce ne sont ni des professeurs, ni des savans; tout ce qu'ils savent, ils le tiennent directement de la nature à laquelle ils l'ont arraché à force d'études, d'observations, et surtout de sagacité. Pêcheurs inconnus, dans une vallée des Vosges ignorée avant eux, voyant peu-à-peu dépérir leur industrie, ils cherchèrent à remédier à la diminution sans cesse croissante de la truite de rivière, leur principale ressource. C'était une tâche difficile, car ils ne savaient rien des travaux de leurs prédécesseurs, hommes de science, dont ils n'avaient sans doute jamais entendu prononcer les noms. Ils ne se

laissèrent pas rebuter par les difficultés ; leurs observations furent longues, leurs essais multipliés, mais enfin, grâce à la patience dont ils ont fait preuve, le succès vint couronner des recherches aussi laborieuses. C'était en effet pendant les nuits froides de novembre, que couchés sur la rive, la tête penchée au-dessus de l'eau, ils suivaient pendant de longues heures à la clarté de la lune, les manœuvres des truites en train de frayer. Soucieuses de protéger leur progéniture, les femelles s'appuient au fond, repoussent le gravier et creusent un enfoncement large et peu profond, dans lequel les œufs qu'elles pondent s'attachent par la mucosité qui les enduit. Pendant ce temps les mâles, arrêtés à peu de distance, laissent échapper cette laitance dont le contact fortuit avec les œufs va éveiller la vitalité du germe qu'ils renferment. Si ce contact n'a pas lieu, et c'est toujours le cas pour beaucoup d'œufs, ils ne se développent pas.

Lorsque la ponte est terminée, les truites, sans distinction de sexe, recouvrent l'enfoncement du gravier accumulé sur ses bords. Cette couche mince de petites pierres, étendue sur les œufs, les protège contre la voracité des espèces carnassières, et empêche qu'ils ne soient entraînés, tout en permettant la libre circulation de l'eau autour d'eux. MM. Gehin et Remy, une fois en possession de ces faits précieux, cherchèrent de suite à en tirer parti, en imitant ce qu'ils avaient vu faire aux truites en liberté. Ayant recueilli des œufs parvenus à maturité, ils les mirent dans des vases en contact avec de la laitance, et les disposèrent ensuite dans de petites caisses de tôle percées de trous, qu'ils recouvrirent de gravier après les avoir disposées dans le fond d'un ruisseau. Au bout de quelques semaines, les petits étaient éclos, et ce fut alors un problème nouveau à résoudre que de les nourrir et de les élever. Nos pêcheurs y sont parvenus, et ce n'est que lorsqu'ils ont cru que leurs élèves pourraient se suffire à eux-mêmes, qu'ils les ont lâchés par milliers dans les ruisseaux de leur canton où on les pêche maintenant à l'état adulte.

Si MM. Gehin et Remy n'ont pas enrichi la science d'un fait nouveau; si long-temps avant eux déjà on avait reproduit artificiellement divers poissons, leur mérite reste le même, et ils ont en outre celui d'avoir créé une industrie nouvelle, dont les résultats seront immenses et ne se feront pas long-temps attendre.

Ils n'ont fait mystère à personne de leurs procédés; leur répu-

tation s'est peu-à-peu répandue, et partout où ils ont été appelés, par les autorités ou les particuliers, ils ont réussi à repeupler les cours d'eau. La société d'émulation des Vosges, instruite des succès de ces modestes pêcheurs, s'est fait rendre compte de leurs expériences, et leur a décerné une médaille d'honneur. M. Milne-Edwards, professeur au Jardin des plantes à Paris, a visité leurs établissemens, et a adressé en 1850 à M. le ministre du Commerce et de l'Agriculture un rapport remarquable à ce sujet, rapport qu'il terminait en proposant de confier à MM. Gehin et Remy une mission spéciale du gouvernement, à titre de récompense.

L'attention publique, une fois fixée sur la pisciculture, on apprit qu'en Angleterre M. Boccius, ingénieur civil à Hammersmidt, avait déjà employé en 1841 des procédés semblables, et que par ses soins plusieurs millions de truites et de saumons reproduits artificiellement foisonnent maintenant dans les nombreux cours d'eau qu'il a repeuplés. Une société qui vient de se former, pour ensaumoner la Tamise, l'a chargé de diriger cette grande opération.

En France, les pêcheurs de la Bresse ont déjà trouvé des imitateurs. MM. Detzem et Berthot, ingénieurs des ponts et chaussées, ont répété avec succès leurs expériences et ont fondé en 1851 à Lőchelbrunnen près de Huningue, un établissement où ils ont expérimenté en grand. Lors de la publication de leur second rapport, ils avaient déjà produit plus d'un million et six cent mille poissons d'espèces diverses. En perfectionnant le procédé primitif, ils sont arrivés à obtenir au moins 95 poissons de 100 œufs fécondés. Ces messieurs ont fait creuser le long des berges du canal du Rhône au Rhin, un grand nombre de viviers destinés à recevoir les poissons éclos dans l'établissement principal. Cet alevin y arrivera à une taille convenable, et sera alors lâché et méthodiquement distribué sur toute la longueur du canal, au moyen de radeaux formés de tonneaux percés remplis de petits poissons. On les mettra en liberté à des distances régulièrement espacées, et cet immense réservoir de 350 kilomètres de longueur sur une section moyenne de 110 mètres carrés, pourra être ainsi régulièrement empoissonné.

MM. Detzem et Berthot n'ont pas eu seulement le mérite de perfectionner des procédés dont ils se font un plaisir d'attribuer la découverte aux pêcheurs des Vosges. Ils les ont appliqués sur une grande échelle et ont démontré par d'ingénieux calculs la possibi-

lité d'empoissonner en peu d'années toutes les eaux douces de la France. Le gouvernement vient de leur accorder une première subvention de 30,000 francs, destinée à créer à Lőchelbrunnen un établissement modèle, et un service régulier de pisciculture. Il résulte de leurs calculs, que la France possède un volume d'eau douce de plus de 3 milliards de mètres cubes, habité par une population qui ne s'élève pas à plus de 25 millions de poissons de taille moyenne. On en consomme annuellement cinq millions de kilogrammes qui rapportent un revenu de 6 millions de francs, produit par un capital vivant de 16 millions. En admettant qu'un mètre cube d'eau puisse suffire à la nourriture d'un poisson, ils arrivent à reconnaître que ce volume d'eau pourrait en renfermer naturellement une quantité valant au prix actuel 900 millions de francs. En réduisant même de beaucoup leurs chiffres, ils regardent comme certain qu'il est possible, en travaillant avec suite et méthode, d'arriver en peu d'années à obtenir des eaux de la France un revenu annuel d'au moins 100 millions de francs; c'est-à-dire environ 16 fois plus considérable que le revenu actuel. Les conséquences d'une pareille augmentation de richesse réelle et surtout de matière alimentaire, sont si évidentes qu'il n'est pas nécessaire de s'y arrêter; mais pour les obtenir MM. Detzem et Berthot croient que l'intervention de l'Etat est indispensable, et que c'est à lui qu'incombent le soin et le devoir de créer une administration spéciale pour conquérir et régir plus tard un si riche domaine.

Ce serait sortir de mon sujet que de discuter avec eux la valeur de ces chiffres, qui, à priori, n'ont rien d'effrayant pour l'imagination. Qu'on se souvienne à cet égard, des récits des voyageurs qui ont pêché dans les rivières coulant loin des hommes et de la civilisation, vers les lacs reculés de l'Amérique du Nord, par exemple. Une espèce de truite particulière y pullule au point qu'il suffit, dit M. Desor, d'y jeter un hameçon formé d'une épingle recourbée et amorcée d'un morceau de linge, pour le retirer à chaque instant chargé d'un fort beau poisson. Il n'est pas même besoin de chercher des exemples aussi loin. On trouve encore en Norwège, en Suède, et même en Suisse, des ruisseaux où le poisson, pouvant se reproduire dans des circonstances favorables, se trouve en grande quantité.

Ces faits et bien d'autres me portent à croire, qu'en empoissonnant convenablement les rivières, en protégeant le poisson à l'épo-

que du frai contre l'action fâcheuse de causes dont les désastreux effets ont déjà été indiqués, et surtout en n'abandonnant pas la pêche à l'arbitraire du temps et des hommes, il serait possible d'arriver à décupler au moins la quantité du poisson qui se nourrit naturellement dans les rivières. Quoiqu'il en soit, MM. Detzem et Berthot ne se sont pas bornés à des calculs; déjà on leur doit plusieurs observations nouvelles et importantes, et des modifications utiles apportées aux procédés anciens. Ils ont reconnu: 1° que les œufs fécondés pouvaient être enterrés pendant plusieurs semaines, expédiés au loin dans des caisses remplies de sable mouillé, ou de végétaux maintenus humides, sans perdre la faculté de se développer lorsqu'on les replonge dans l'eau; 2° que la présence du gravier est nécessaire à l'éclosion de certaines espèces, et qu'enfin il est possible d'obtenir des métis provenant du croisement de la truite et du saumon. Ils ont fait venir à grands frais du Danube, de l'Allemagne et de la Suisse, des espèces qui ne se trouvent pas en France, avec l'espoir d'en obtenir des œufs et de les faire éclore; malheureusement la dernière inondation du Rhin, a submergé les viviers, et beaucoup de leurs hôtes étrangers se sont échappés. Je ne doute pas qu'ils ne réussissent à en acclimater plusieurs dans leur canal, mais je les engage en passant à ne pas chercher à y multiplier la lote *(gadus lota)*; ce poisson est extrêmement vorace; il détruit, dans les lacs et les rivières où il existe, des millions d'œufs et de jeunes poissons d'autres espèces; et c'est la seule qui ne paraisse pas diminuer dans le lac de Neuchâtel, malgré la quantité considérable qu'on y en pêche annuellement.

VOUGA, Dr.

(La suite au prochain numéro.)

POÉSIE.

—

SUR LA PREMIÈRE PAGE DE L'ALBUM D'UNE JEUNE FILLE.

De ces feuillets ouverts comme des ailes d'ange
Ma plume hésite encore à ternir la blancheur ;
De peine et de plaisir indicible mélange,
Je jouis de ma crainte et je crains mon bonheur.

Ainsi, quand une fleur mêle sa douce haleine
Et son parfum suave à l'air environnant,
On voit parfois autour tournoyer un phalène,
Qui n'ose s'approcher et fuit en bourdonnant.

De vos jours à venir cet album est l'emblême,
Et tous ceux dont ici l'amitié vous attend,
Tous ceux qui tour à tour y diront : Je vous aime,
Le diront mieux que moi sans vous aimer autant.

Ce mot, je n'oserai plus tard vous le redire ;
Mais, de mon amitié témoignage éternel,
Qu'il reste à cette page où je viens de l'écrire,
Comme au front d'un enfant un baiser paternel.

P. G.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

Paris, 12 Janvier 1853.

La situation, — puisqu'il est d'usage de s'arrêter un instant à la considérer au commencement d'une nouvelle année, — la situation n'a certainement livré son secret à personne, pas même à ceux qui la dominent; mais, extérieurement, elle n'est pas difficile à résumer. C'est l'effacement et comme l'annihilation de tous les partis; le champ politique est parfaitement balayé et nivelé; il n'y reste debout que l'édifice impérial, dont toutes les lignes principales convergent vers l'empereur; il a entre ses mains tout l'essentiel et le nerf du pouvoir.

Les modifications apportées à la constitution, à la suite du rétablissement de l'Empire, n'ont pas touché aux principes; la base démocratique est toujours conservée; mais elles ont touché à quelque chose de plus solide et de moins creux, au budget. Le Corps-Législatif, d'où seul pourrait venir quelque opposition, issu qu'il est du suffrage universel, votait précédemment le budget chapitre par chapitre, comme sous la République et la monarchie de Juillet. Il le votera désormais par ministères, c'est-à-dire par gros blocs de quatre ou cinq cents millions à la fois, et l'empereur a la faculté de *transposer* ces allocations d'un service à l'autre, quand il le juge nécessaire. De plus, outre les travaux publics qu'il a pris à lui d'une façon toute spéciale, il s'est réservé le droit de décider non-seulement de la paix et de la guerre, mais des tarifs de douanes et des traités de commerce. Ce dernier point surtout, quoiqu'il ne soit pas peut-être mauvais en soi, a pourtant mis la puce à l'oreille de plusieurs sénateurs, grands industriels. Aussi y a-t-il eu dans les divers corps constitués, même dans le Sé-

nat, quelques velléités de résistance à ces modifications financières et d'autres analogues qui complètent le système. Une des commissions chargées de les examiner, ayant vu s'élever dans son sein une minorité assez forte, une délégation fut nommée pour faire valoir les objections contre ces mesures, mais elle ne fut pas reçue par l'empereur.

Ce qu'il y a de plus caractéristique, ce n'est pas tant ces modifications elles-mêmes, si effectives pourtant, si considérables en réalité, c'est bien davantage encore, à notre sens, le peu d'attention qu'on y a donné. Elles ont passé du vote dans le *Moniteur* et du *Moniteur* dans les journaux comme une lettre à la poste ; le gros du public ne s'en est nullement occupé.

Ainsi, sans que le fond de la constitution soit changé, l'empereur a bien tout l'essentiel à lui ; le gouvernement n'a qu'à vouloir, il a toute son action et son jeu. Le nouveau régime est carrément assis au centre de la place, ses entrées et ses sorties parfaitement dégagées, sans rien qui le masque, sans rien qui le gêne ; tout lui vient, tout plie, se courbe ou s'efface devant lui.

Comme parti, il va sans dire que les légitimistes ne sont pas de très belle humeur. C'est une chose de dure digestion de voir la France redevenir monarchique, mais par d'autres que par soi et ce qu'on avait rêvé. Aussi, on boude toujours dans le noble faubourg; on n'y donne pas de bals, de soirées, on y fait ce qu'on peut pour jeter une ombre dans le nouveau règne, pour y montrer un coin terne et peu enchanté. Mais, au fond, l'on n'est point si mécontent qu'on le paraît; le gros des légitimistes s'accommode assez bien d'un régime qui fait, par l'usurpation, ce qu'ils auraient voulu et ce qu'ils espèrent toujours faire une fois par la légitimité. En attendant, on peut aller tranquillement en carrosse, sans rencontrer de regards menaçans, vivre en gentilhomme, jouir en paix de ses titres, de ses châteaux et de ses revenus, et pour le courant de la vie c'est l'essentiel. Quelques-uns d'ailleurs, prenant exemple de leurs devanciers, qui ne tinrent pas rigueur à l'oncle, commencent à se rallier au neveu. On sait le mot attribué à M. Berryer. Il rencontre un jour de ces paladins moins fermes en selle, et qui déjà avaient mis pied à terre. — « Chut ! lui disent-ils à l'oreille : c'est pour faire le lit à notre roi véritable que nous entrons momentanément au service de l'usurpateur. » — « Je comprends : celui-ci ne manquera donc pas de *paillasses,* » leur répond tout haut le vieil et spirituel orateur de la légitimité.

Au surplus, ces services ne sont pas toujours reçus avec autant d'empressement qu'ils sont offerts. Napoléon disait des royalistes,

qu'eux seuls savaient vivre, avaient vraiment l'air du grand monde, que les parvenus essayaient vainement de copier : aussi tenait-il à les avoir, ne fût-ce que comme une décoration et un ornement de sa cour. Son neveu, semble-t-il, n'y mettrait pas une importance si grande. Soit dédain, soit défiance, peut-être aussi par habitude et instinct d'une vie moins dans les traditions de l'étiquette, plus intime et sans gêne, il n'a pas répondu à certaines avances comme s'en étaient flattés ceux qui, les ayant risquées, se croyaient sans doute mieux sûrs de leur fait. Nous tenons ce détail d'intérieur d'une source modeste, mais assez rapprochée des hautes sommités dont elle se permet de jaser ainsi en passant, pour que l'on puisse se fier à ce qu'elle en murmure parfois dans notre *Chronique*, son petit lit secret. Des légitimistes donc avaient donné à entendre qu'ils ne feraient pas difficulté d'entrer dans la maison de l'empereur, récemment créée, et d'y occuper quelqu'une des grandes charges dont elle se compose. Ils ont été refusés.

Des chefs du parti républicain modéré se seraient trouvés, assure-t-on, dans la situation opposée, et elle ferait ainsi un assez joli pendant à celle de leurs anciens adversaires. Il paraît certain qu'on se serait adressé à eux, entre autres à M. Bethmont, pour former un ministère. Ils n'auraient vu là qu'une occasion de se compromettre, et ils n'auraient pas accepté. « — Eh bien, alors, adieu M.r Bethmont ! » aurait tranquillement répondu l'auteur de la proposition, celui qui seul avait le droit de la faire. Les républicains, du reste, sont, comme parti, assommés et à bout de vie, ou du moins étourdis sous le coup et les suites du Deux-Décembre. Ce qui est pis, c'est que la chute de ce parti a, non pas causé, mais révélé un bien plus profond germe de mort, celui qu'il porte en lui-même, savoir, leur complet insuccès dans la tentative de fonder et d'asseoir la république, et l'incrédulité qui en est résultée à son égard. L'expérience est consommée, il n'a pu faire croire en lui, et en effet on n'y croit pas. Si jamais l'idée démocratique et républicaine doit se relever, ce ne sera pas celle que nous avons vue et qu'avaient déjà vue nos pères. Elle est morte, ou si elle ne l'est pas, car les générations semblent prendre à tâche de s'ignorer et de se copier, si cette idée doit toujours renaître sans changer, si un nouvel esprit de vie, une vertu morale ne lui vient pas, elle pourra bien ébranler encore et soulever l'Europe, mais c'est l'Europe alors qui tombera sous elle pour ne plus se relever.

L'orléanisme a encore moins de consistance en soi, et de racines dans la nation, que la république et la légitimité. Il n'a pas, comme la première, la force révolutionnaire, force assoupie, mais qui peut se

réveiller. Il n'a pas, comme la seconde, une tradition qui ne parle plus sans doute qu'à un bien petit nombre d'esprits attardés, mais qui est du moins formulée par les siècles et non par un seul règne; il n'a pas un parti assez mou, il est vrai, mais pourtant bien distinct et plus ou moins disciplinable et discipliné, avec des adhérens qui font masse dans certains départemens; enfin, il n'aurait pas, au besoin, le clergé. Récemment, à propos de la translation des reliques de Sainte-Geneviève au Panthéon, de nouveau rendu au culte, l'orléanisme a pu entendre l'archevêque de Paris donner aussi son petit coup de crosse, et non plus d'encensoir, à Louis-Philippe, à ce « colosse, » renversé à son tour par « une petite pierre roulant du haut de la montagne, » comme dit l'Ecriture : à quoi le *Journal des Débats* tout ému, et on doit lui en savoir gré, a vertement répondu que Louis-Philippe n'avait été un *colosse* que de modération et de liberté pour tous. Il y a bien là, en effet, quelque chose qui tend à relever la mémoire de ce prince depuis Février, quelque chose de favorable et de vague, comme un regret; mais on ne remonte pas le cours du temps, et des regrets n'ont rien de fécond, n'ont jamais rien fondé. La chute de Louis-Philippe a, d'ailleurs, été si pauvre et si lourde à la fois, que les esprits en ont gardé comme l'impression involontaire qu'il ne peut rien se rattacher à son nom de durable et de grand. Dire, et cela est vrai (le roi détrôné raisonnait ainsi lui-même dans son exil), dire que cette chute, telle qu'elle s'est accomplie, était dans la logique de la situation, et nous ajouterons : des caractères, cette manière de l'expliquer ne détruit pas le sentiment dont nous parlons; au contraire, elle le fortifie.

Voici qui pourra surprendre au premier abord, mais non pas à la réflexion : là où l'orléanisme a peut-être le plus de racines secrètes, c'est dans l'armée. Les officiers actuels se sont surtout formés dans la guerre d'Afrique et sous la dynastie de Juillet, dont les princes y ont laissé un bon souvenir. S'il pouvait jamais se former quelque part un complot militaire, il serait orléaniste plutôt que républicain, et nullement légimiste.

Mais le nom de Napoléon est bien autrement vivant dans l'armée, y exerce un bien autre prestige que celui d'Orléans. De plus, l'armée est étroitement liée, de fait, au régime actuel; elle en est, pour ainsi dire, solidaire; s'il n'est pas uniquement son œuvre, elle en a été du moins l'ouvrier le plus actif et le bras; elle est le dernier parti restant, le parti au pouvoir. Les néfastes journées de Juin, où le peuple noya de ses propres mains sa cause dans le sang, avait déjà élevé entre lui et l'armée un mur de séparation et de haine, qui ne disparaî-

tra que lentement et dans l'oubli d'une longue paix, si on doit l'avoir. Après le Deux-Décembre, la malheureuse et inexplicable fusillade des boulevards a laissé quelque chose de pareil dans l'esprit de la bourgeoisie. L'armée n'ignore pas ce sentiment, et peut-être se l'exagère. Bien qu'amorti par l'indifférence et l'atonie politique du moment, il subsiste ; il se manifeste même encore çà et là par des actes, ou s'échappe involontairement, dans quelque occasion fortuite, par des mots et des regards. Un de nos amis entendait un jour des soldats se raconter entre eux qu'ils continuaient d'être en butte à des attaques et des surprises nocturnes ; ils prétendaient qu'il y avait toujours de temps en temps quelques-uns des leurs qui disparaissaient, *chourinés*, suivant l'expression d'argot mise à la mode par Eugène Sue ; et ils se répandaient naturellement en imprécations, en menaces et en promesses de vengeance dans l'occasion. Tout récemment, un autre de nos amis traversait la cour du Louvre. Un chien s'y était égaré pour son malheur. Les soldats de faction l'y poursuivirent, et au lieu de se borner à l'en chasser, le tuèrent à coups de baïonnettes. « Oui, fit un passant, et ce mot trouvait de l'écho parmi les autres témoins de cette scène, ne pouvant plus tuer de chrétiens, il faut bien qu'ils s'amusent à tuer des chiens à présent. » — « Que voulez-vous? disaient des officiers dans un banquet intime, dont tous les convives n'étaient pas militaires : Que voulez-vous? nous savons très bien ce que nous réservent les républicains s'il y avait un mouvement : ils veulent nous jeter dans les égoûts. »

La crainte, on le voit, engendre la crainte, et jusque dans ceux-là mêmes qui l'inspirent. On aura beau dire et beau faire : agissant dans l'ombre ou à découvert, la crainte a toujours été un des ressorts de la machine sociale. Il n'est pas brisé aujourd'hui ; sans se trahir beaucoup au dehors, il pèse réciproquement sur tous; malgré la lassitude du fond, il y a encore place pour lui et il faut en tenir compte dans tout ce qui se passe. La vie privée, pas plus que la vie publique, n'est hors de ses atteintes. Ah ! qu'on est toujours loin de l'époque où les hommes ne vivront entre eux que par l'amour !

Ainsi, pour revenir à notre sujet, dont ce n'était pas s'écarter que de lui ouvrir çà et là quelques échappées familières ou quelques vues plus lointaines, — l'intérêt matériel et même la communauté de péril, outre les idées militaires, rattachent fortement l'armée au régime qui s'appuie en grande partie sur elle. Avec une telle base, et celle de l'assentiment national, volontaire ou involontaire, réfléchi ou irréfléchi ; avec un pouvoir si complet, un champ d'action si vaste, un terrain si net et si bien déblayé, un tel écrasement ou un tel efface-

ment des partis, un scepticisme, une indifférence et une lassitude politique si générale, le nouvel Empire est, certes, largement et puissamment assis, constitué d'une manière formidable. Il n'y aurait qu'un changement d'opinion qui pourrait le renverser; encore faudrait-il que ce changement fût bien profond et universel, qu'il fût un de ces irrésistibles courans d'idées, un de ces ameutemens passionnés des esprits, qui sont la force véritable et terrible des révolutions.

Ce n'est pas à dire pourtant que le nouvel Empire n'ait pas aussi son danger. Comme tout gouvernement, il l'a surtout dans sa puissance même et dans la facilité qu'il trouve au commencement à en user, grande tentation pour faire davantage! *L'usage use :* que doit-ce donc être de l'abus? Or, la facilité que rencontre en tout et partout le gouvernement de Napoléon III, est si grande, qu'à la réflexion elle devient effrayante; malgré soi, on en éprouve pour lui une sorte d'inquiétude et de défiance; elle semble avoir quelque chose de surnaturel; elle tient, comme on dit, du prodige; mais cela même fait qu'on se demande si les prodiges peuvent durer. Nulle entrave, nul obstacle, nulle résistance; on accepte tout, on laisse tout passer, presque sans mot dire et la plupart du temps avec insouciance : serait-ce que le sol, parfaitement plan et uni, ne retient rien non plus si rien n'y arrête, ne garde rien de ce qui glisse à sa surface, n'est pas réellement pénétré?

Dans l'idée populaire, comme dans le vote qui l'a exprimée (et c'en est, croyons-nous, l'explication principale), le rétablissement de l'Empire était une réponse aux traités et à l'humiliation de 1815. Le sentiment national a saisi là l'occasion de se satisfaire. Il a maintenant le mot; mais la chose ?.... sans doute elle ne peut venir qu'après. De grands travaux d'utilité publique suffiront-ils à la donner? Pas plus que les individus, les peuples (et la France moins qu'aucun autre) ne se contentent de prospérité matérielle : elle les enfle au contraire, et les rend plus vite mécontents et ingrats. La nation cependant ne desire pas la guerre; ni Louis-Napoléon, au dire de ceux qui croient le connaître; ni peut-être même l'armée, du moins l'état-major. La guerre d'Algérie est toujours là pour répondre aux ambitions ou aux vanités particulières, cette guerre jamais complétement achevée, et qui aurait pu l'être depuis long-temps si on n'en avait pas besoin comme d'une diversion et d'une école militaire. La France reste donc dans l'attente et lassée, avec un fond secret d'amertume chez plusieurs. Et c'est là si bien toute la conclusion du moment, que la position de l'Europe est exactement la même : non moins lasse que la France, elle attend aussi de voir ce que sera l'Empire, si de plus ou

moins bonne grâce elle reconnaît l'empereur. Il ne faut donc pas se flatter : quoi qu'il arrive (et fasse le ciel qu'il n'arrive rien de mauvais!), nous ne sommes toujours qu'au commencement; ou si vous voulez, *entre deux stations* de chemin de fer : on a quitté l'une, le convoi roule bien, mais il n'a pas encore atteint la suivante.

Paris a un air bien morne à ce commencement d'année. Après la proclamation de l'Empire, la hausse des fonds publics, les succès de Bourse, on croyait qu'il allait se mettre en fête. Point. Il n'en est rien jusqu'à présent. Les bals, les soirées même sont rares; personne ne paraît vouloir se piquer d'honneur envers son prochain, et lui être agréable quand même. On va, on vient, on circule, on chemine, on court, mais on ne s'amuse pas. Est-ce le manque d'argent, ou son trop d'abondance? l'un et l'autre, en effet, rendent peu gai. Serait-ce une troisième cause plus mystérieuse et agissant d'une façon latente dans les profondeurs domestiques ou sociales? On ne le sait ou on ne le dit pas. Serait-ce sans cause? Le *sans cause*, n'étant au fond qu'un aveu d'ignorance, a ainsi toujours quelque chose de vrai. Quoi qu'il en soit, voilà le fait dans sa réalité effrayante : nous le livrons à la méditation de nos belles lectrices, accompagnée de celle de nos jeunes lecteurs. On n'en est pas encore à répéter : *La France s'ennuie;* mais il est certain que Paris n'a guère la mine de vouloir beaucoup se divertir cet hiver.

En revanche, il y a plus de mouvement dans les rues que jamais : c'est une circulation, un tapage, un brouhaha sempiternels, à se boucher les oreilles et à ne savoir où mettre le pied. Les équipages de luxe ont évidemment beaucoup augmenté depuis une année. Ce n'est plus le temps où, dînant un jour, après la révolution de Février, chez un de nos bons amis qui demeure à la Chaussée d'Antin, et nous étant mis au balcon pour prendre tout ensemble, *utile dulci*, le chaud et le froid, le café et le frais, nous ne vîmes passer d'un grand quart-d'heure, dans cette large rue, l'une des plus somptueuses et des plus encombrées d'équipages, qu'un mauvais cabriolet et un omnibus. Quelques semaines auparavant, Paris était au contraire, après dix-huit ans de monarchie représentative, dans tout l'éclat tranquille et réglé de son luxe bourgeois. En 1830, où je le visitai pour la première fois, il m'était aussi apparu bien différent : plus bigarré; à certains égards plus splendide, avec sa garde royale, avec nos superbes et héroïques régimens suisses, avec son luxe encore à moitié seigneurial, chasseurs empanachés derrière les voitures, coureurs et piqueurs de-

vant celles des princes, devant celle du duc d'Orléans, qui bientôt.... allait, roi constitutionnel, se promener à pied dans les rues, un simple chapeau sur la tête et un parapluie sous le bras.

Aujourd'hui, Paris change de nouveau. On dirait qu'il veuille sortir de lui-même et se métamorphoser complétement, pour devenir réellement impérial. Il n'est plus qu'un vaste chantier, où l'on entend de toutes parts grincer la scie, gémir les moufles et les grues, et retentir pics et marteaux. On l'a mis en coupe réglée; c'est un abattis continuel, d'où l'on voit surgir comme par enchantement, du milieu de décombres, de nuages de poussière et d'amas de boue, des rues, des places, des halles, des casernes (on ne les oublie pas!) et toutes sortes de constructions nouvelles. Cela fait bien l'affaire des charpentiers, des maçons et des entrepreneurs. Mais d'autres industries ont peine à redevenir ce qu'elles étaient, et, malgré toute cette activité, restent en souffrance. Les ouvriers en chambre se plaignent généralement; c'est chez eux surtout que l'ouvrage manque. Ajoutez à cela que, pour tous et dans tous les quartiers, les loyers haussent énormément. D'autre part, les étrangers, dont l'affluence était si considérable l'année dernière, ont diminué à vue d'œil ces derniers mois, surtout les Anglais. Enfin, je finis comme j'ai commencé : Paris n'est pas en fête, il est seulement en travail. Reste à voir ce qui en sortira.

— L'époque actuelle n'est pas sans analogie avec celle du fameux Law, qui, au commencement du siècle dernier, semble avoir eu l'instinct prophétique de la nôtre et, venu trop tôt, apparaître alors comme une sorte de génie manqué en fait de crédit public et de spéculations de banque. Nos actions de chemins de fer et autres, reposent san doute sur un fond un peu moins chimérique que celles du Mississipi; mais, pendant cette dernière année surtout, elles ont été l'objet d'un jeu non moins général et presque aussi frénétique et enragé. Toutes les classes de la société y ont pris part, jusqu'aux portiers et aux portières. Si on ne s'étouffe plus dans la rue Quincampoix, c'est qu'il y a un vaste palais de la Bourse, aux faciles abords, aux larges degrés, pour monter et aussi pour descendre, et de plus des agens de change. On a vu, comme au temps de Law, des fortunes subites, faites avec rien, pointant tout à coup dans les airs, et retombant de même. M. Arsène Houssaye, le directeur de la Comédie Française, car, officiellement, on ne dit plus le Théâtre Français, gagnait un moment quatre cent mille francs, lesquels ne lui avaient coûté que ce qu'il pouvait fournir, un très faible enjeu. Aussitôt il s'achète chevaux et voiture, et monte sa maison à l'avenant. Puis voiture et chevaux, tout s'en est allé d'un

coup d'aile, au premier vent de baisse. Le peintre Meissonnier, dont les petits tableaux, si finis et si accentués, se vendent un prix fou, a perdu dit-on, tout ce qu'ils lui avaient amassé. Nous avons déjà parlé, la précédente fois, de M. Mirès. M. Emile Pereire a entassé les millions par dizaines, quatre fois dix millions, à en croire ceux qui prétendent tout savoir, jusqu'au chiffre, en de telles et si obscures matières, et n'hésitent pas à le fixer.

Il n'y a pas encore fort long-temps, M. Emile Pereire n'était qu'un assez mince courtier, allant à pied de porte en porte pour faire sa journée. M. de Rotschild remarqua son intelligence et son activité. Il le lança dans le chemin du Nord, où son protégé se développa rapidement et commença bientôt à voler de ses propres ailes. Mais à juif juif et demi, paraît s'être dit M. Emile Pereire. La magnifique forêt de Crécy était à vendre. M. de Rotschild y tenait, car elle est voisine d'une de ses propriétés les plus considérables, la terre de Ferrières. Son ancien client en offrit secrétement davantage, sept ou huit millions, pour mettre à couvert une partie de ceux qu'il a gagnés récemment, et ainsi il la lui a soufflée. M. de Rotschild, pour se consoler, s'en va répétant : « *C'est un betitt inngratt, qui crèvera sur un fimier.* » Ainsi les millions ont beau faire, ils ne peuvent pas tout faire ; ils n'empêchent pas les déboires, et servent seulement à prouver que, petits et grands, nous sommes tous logés à la même enseigne, la pauvre et vieille enseigne de l'humanité.

— M. Baroche avait pris sous sa protection la *Société du crédit mobilier*. On veut qu'il ait forcé la main au Conseil-d'Etat et usé de sa prérogative pour l'y faire adopter. Cette société et même celle du *crédit foncier* passent toujours plus pour de véritables trous noirs, semés de précipices et de chausses-trappes, dont il faut être très fort pour oser s'approcher.

— Si, par le jeu sur les actions et l'esprit de spéculation effrénée, notre époque rappelle en quelque sens celle de Law, à l'examiner d'un peu près et sans croire tout ce qu'on raconte, on y découvrirait bien aussi un coin de régence ; il perce çà et là dans les mœurs, sous leur teinte plus uniforme et plus sérieuse. Au moment de la hausse, on pouvait même s'en apercevoir en public, où, avec un peu d'attention, il n'était pas difficile de distinguer l'emploi que faisaient d'un enrichissement subit certains couples de promeneurs. Aujourd'hui, depuis la baisse, ils sont déjà moins brillans, moins nombreux, les plumes leur sont tombées. La cour a aussi sa part de rumeurs de ce genre, et il en a circulé sur les fêtes de Compiègne que nous ne vou-

lons pas répéter. Seulement, pour n'être ni trop crédule ni trop sourd aux bruits populaires, ne faudrait-il pas se demander si, en laissant ainsi vivre à leur guise ceux qui l'entourent, Louis-Napoléon n'est peut-être pas encore fidèle à son rôle impénétrable et singulier; si ce n'est pas pour lui une manière d'endormir son monde, en attendant le moment de se déclarer ?

— Il continue à sortir seul ou presque seul en simple calèche et en habit de ville ; on le rencontre fréquemment ainsi dans les rues, et on l'a vu même à pied se promener en public dans le jardin des Tuileries. Goûte-t-il un amer plaisir à braver le péril, ou l'habitude le lui a-t-elle déjà fait oublier ?

— Voici un mot du crû, nous disons du crû parisien, mais du plus vieux terroir, car il nous est venu des environs de la rue Saint-Denis, où florit toujours l'antique calembour dans sa forme la plus sévère. C'est à ce titre seulement que nous le répétons, car il a, d'ailleurs, été démenti par l'événement. On demandait quelle différence il y a entre un cheval et Louis-Napoléon. — « C'est, répondit sans doute l'épicier du coin, que l'un se couronne en tombant, et que l'autre pourrait bien tomber en se couronnant. » Saluez, je vous prie, et levez l'index à la hauteur des yeux, comme un point admiratif en action.

— Puisque nous sommes sur le chapitre des mots, en voici un autre qui vaut mieux, et qui marque certainement un esprit clair et pénétrant. Il est d'une de nos vieilles connaissances de chroniqueur, de M. Raspail, le célèbre tribun et le non moins célèbre chimiste ; il aurait bien dû montrer autant de perspicacité lorsqu'il alla se fourrer, pour son malheur, à la tête de cette invasion de l'Assemblée Nationale, d'où il ne sortit que pour aller en prison. Il y est encore ; il a un laboratoire et a repris ses études de chimie. Quelques semaines avant le Deux-Décembre, un représentant du peuple, qui siégeait à la Montagne, alla le voir, lui exposa la situation, l'embarras de son parti, et termina en lui demandant : « Que faut-il faire ?» — « Faites vos malles ?» répondit le vieux savant. — Quand on rédigeait la constitution, il n'était pas pour l'idée de donner un Président à la République. Il disait alors : « Un Président et une Assemblée, c'est un roi et une reine dont l'un dévorera (ou détrônera) l'autre nécessairement. »

— Une autre anecdote rétrospective qui, tout en remontant un peu plus haut, ne s'enchaîne pas trop mal à la précédente, est celle-ci, sur le maréchal Bugeaud. La personne qui la racontait, disait la tenir de lui-même. En Février, le maréchal eut un moment l'idée d'enfermer

le roi et sa famille aux Tuileries, dans les caves s'il le fallait, afin d'agir comme il le jugerait à propos pour combattre et dompter l'émeute. Cette idée lui traversa l'esprit, et il regrettait fort de ne l'avoir pas exécutée. Quand le roi, renonçant à se défendre, lui eut retiré les pouvoirs et le commandement général dont il l'avait d'abord investi, le vieux guerrier lui dit avec une crudité de langage que nous devons adoucir : — « Eh bien, Sire, vous êtes perdu ! »

— Revenons cependant aux temps actuels et aux traits du jour, autant du moins qu'on peut en saisir et en indiquer quelques échappées.

On continue à se déplaire fort aux Tuileries, où l'on n'est venu que pour inaugurer l'Empire et pour les représentations officielles. On voudrait déjà le mois prochain, si possible, retourner à l'Elysée.

Le prince Napoléon Bonaparte, le fils du roi Jérôme, est donc devenu l'héritier en titre de la nouvelle dynastie. Cette haute position est subordonnée toutefois à la volonté de l'Empereur, qui, sur ce point non plus, n'entend pas avoir les mains liées, comme aussi à son mariage, s'il a lieu et s'il est fécond. Une personne qui a beaucoup connu le prince Napoléon en Italie, nous disait de lui : « Ce n'est pas l'esprit qui lui manque ; il saisit très vite, comme son oncle ; mais il a un esprit qui traverse les choses et ne s'y arrête pas. » Comme tous les héritiers présomptifs, il aurait assez bonne envie de se poser en chef de l'opposition. Il est même assez accort pour les républicains (on se souvient qu'il était assis sur les bancs de la Montagne à l'Assemblée Nationale) ; mais ceux-ci font la sourde oreille.

Ils la font même en plus haut lieu, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus. Quand on vint leur proposer de rentrer aux affaires, comme on leur exposait à quelles conditions, l'un d'eux, assure-t-on, aurait répondu en riant : « Je n'en ajoute qu'une, toute petite, celle de la démission de l'Empereur. »

Les puissances du Nord ont certainement voulu faire une niche au nouvel Empire, niche assez pauvre, d'ailleurs, et qui sent la petite diplomatie plutôt que la grande, en s'arrangeant à ne pas le reconnaître avant la fin de l'année, de façon à ce que, pour les félicitations du jour de l'An, le corps diplomatique ne fût pas au complet. L'empereur de Russie a aussi affecté de ne pas dire *Mon frère* à celui des Français, qui n'a pas pris la chose en plaisanterie, car il n'y en a point, dit-on, en ces sortes d'affaires.

On ajoute qu'on était de fort mauvaise humeur aux Tuileries, le premier jour de l'année (d'une humeur de dogue, c'est le terme dont s'est servi celui qui nous rapportait le fait). Mais on s'est bien vite

rasséréné, et voici les soirées officielles qui commencent. Une grave question agitée déjà depuis long-temps, sans que nous sachions (nous confessons ici humblement notre ignorance) si elle a pu être résolue à la satisfaction générale des intéressés, cette question, disons-nous, ne tendait à rien moins qu'à se poser ce rude problème : « Quelle queue doivent avoir les robes de cour ? » Il était, en effet, décidé en principe qu'elles en auraient une; mais la forme, mais la longueur?... c'étaient là des points délicats sur lesquels le génie féminin avait amplement de quoi s'exercer. Mme Fortoul, dont le mari est, comme on sait, ministre de l'Instruction publique, avait exposé dans son salon une collection de robes avec queues de toutes les coupes et de toutes les dimensions, et on ajoutait plaisamment qu'il y en avait une à sa porte pour les venir examiner et prononcer *de visu* la sentence.

— L'Empereur se montre assez solennel et sévère dans les représentations d'apparat; mais il continue d'être doux et facile dans son intérieur. Il a autour de lui, particulièrement attachés à sa personne, deux hommes de confiance. L'un, nommé Charles, de tout temps à son service, l'a suivi à Ham, et lui est très dévoué. Comme il est déjà âgé et boîteux, il ne peut être bien activement occupé ; mais il a de l'influence, et, le soir, son maître, avant de s'endormir, s'entretient familièrement avec lui sur toutes sortes de sujets importans ou frivoles, car le vieux serviteur a, d'ancienne date, le privilége, si envié dans les cours, d'assister au coucher. L'autre, nommé Félix, a été donné à Louis-Napoléon par le comte d'Orsay ; c'est un homme d'expédient, et qui a fait plusieurs métiers ; il est instruit, il a voyagé en Angleterre, en Russie, en Allemagne, et y a séjourné ; il sait le latin, le grec, plusieurs langues modernes, il a même été prêtre, et il peut servir au besoin de cuisinier. Avec tous ces traits, on nous le peint aussi comme homme de volonté et de caractère. L'autre jour, il était pour son service dans l'antichambre particulière du cabinet impérial, lisant un journal. Un huissier vint le lui demander, pour le général **, qu'il désigna par son nom. — « Je n'ai pas fini, » répond Félix sans se déranger. — « Mais c'est le général ** qui le demande ! » — « Eh bien, quoi ! il peut attendre; quand j'aurai fini, je le donnerai. » Et l'imperturbable lecteur ajoute entre ses dents, mais d'une voix fort claire : « Comprend-on qu'on puisse garder auprès de soi un crétin comme celui-là ! » Le principal acteur de cette petite scène n'avait nullement dessein de la jouer uniquement pour sa propre satisfaction à lui-même, et ce qui lui prouva, comme il le desirait, qu'il avait eu un audi-

teur, c'est que la porte du cabinet impérial, jusque là entr'ouverte, se referma bientôt après.

— Ce qui inquiète toujours au fond, dans le monde financier, ce sont les dépenses pour tant de travaux, de constructions, d'embellissemens, de charges de toute espèce. On craint de nouveaux impôts et la difficulté de suffire à tout, si l'on y va long-temps de ce train; mais le mot de l'oncle: « La France est inépuisable, » est aussi celui du neveu. Au reste, un mal bien plus grand, qui risque non-seulement d'épuiser, mais de corrompre la situation (ce qui est alors le comble et l'abîme de la misère sociale), c'est de ne proposer aucun idéal à une nation, mais d'y exciter seulement la cupidité matérielle et les passions basses: les hommes du pouvoir, les généraux, les maréchaux, les ministres, qui jouent à la Bourse, qui se lancent à corps perdu dans la spéculation et contribuent de tout le poids de leur position publique et privée à la lancer dans des voies dangereuses, immorales ou fausses, ces hommes-là ne voient pas que le même feu dont ils brûlent, ils le propagent et l'attisent chez les autres, et qu'ainsi il pourrait bien leur revenir un jour en nuage enflammé crevant tout à coup sur leurs têtes. Ils se figurent n'avoir à craindre que la baisse des fonds; ils ne pensent point à une autre baisse, celle de l'opinion, bien plus dangereuse et plus irrémédiable.

Nous avons laissé entendre quel usage certains parvenus faisaient de leur fortune soudaine: elle leur corrompt le cœur; mais chez d'autres elle le sèche, ce qui ne vaut pas mieux. Il y a quelque temps, quatre ou cinq habitués de la Bourse en descendaient les degrés, continuant à causer d'affaires. L'un d'eux, déjà possesseur d'une belle fortune, avait encore réalisé des bénéfices considérables. Arrivés au bas du perron, ils avisèrent un homme qui ne demandait pas l'aumône, mais d'un aspect si souffrant et si misérable, qu'on voyait évidemment qu'il ne la refuserait pas. Les premiers membres du groupe lui donnèrent quelques sous; le moins riche et peut-être le plus pauvre d'entre eux, une pièce blanche assez forte. Seul, celui qui était millionnaire ou en train de le devenir, ne branlait pas et ne disait mot; seulement, il accompagnait chacune de ces offrandes d'un profond soupir. — « Eh bien, quoi! qu'avez-vous donc? êtes-vous malade? » lui dit-on à la fin, quand il ne resta plus que lui, et ses compagnons s'apprêtant à le voir s'exécuter d'une main libérale. — « Ah! s'écria-t-il, soupirant encore et plus profondément que jamais, cela me fait mal, je ne puis souffrir de voir donner. » Ne pouvoir pas même *voir donner*: c'est encore mieux qu'Harpagon, qui ne disait pas: « Je

vous *donne*, mais je vous *prête* le bonjour. » Ce nouveau trait n'est-il pas bien, en effet, d'un avare, et digne de Molière? mais

Molière et Plaute et Térence sont morts,

comme dit La Fontaine.

— Ce n'est pas que le théâtre ne soit encore le côté le moins mort de la littérature du jour, celui surtout, si l'on parvient à en forcer l'accès, il est vrai bien défendu par les intéressés, qui peut le plus devenir un gagne-pain, une apparence de profession et de métier. Il se donne en ce moment plusieurs petites pièces qui sont, dit-on, assez bien faites et qui ont du succès : particulièrement à l'Odéon la *Grandeur et la Décadence de M. Prudhomme*, d'Henri Monnier ; il la joue lui-même. Mais cette comédie n'est pas une œuvre nouvelle : ce sont les *Scènes populaires* du même auteur, si célèbres dans les salons et les ateliers, arrangées maintenant pour la scène et peut-être un peu allongées. D'ailleurs, d'œuvre vraiment faite pour marquer l'époque et en laisser quelque empreinte durable, il n'y en a point en ce moment, au théâtre ni ailleurs.

— La situation littéraire a cela, en effet, de commun avec la situation politique et de non moins facile à résumer, que les partis, les idées, les noms régnans naguère, tout cela s'y efface aussi, décline et s'abaisse. Elle est donc, en son genre, presque autant balayée et nivelée que l'autre ; mais elle diffère de celle-ci en ce qu'il n'y a personne pour la dominer. Les jeunes ne sont pas encore venus ou n'ont pas encore fait toutes leurs preuves, et les anciens ont déjà franchi la montagne et commencent à descendre. C'est donc bien la république des lettres, dans toute la force du mot, sans empereur, sans président, sans dictateur quelconque : elle possède seulement des généraux, des *générales*, car là du moins le beau sexe a conquis tous ses droits, voire même des maréchales et des maréchaux littéraires ; mais elle n'a en réalité personne à sa tête, et s'en va deçà delà, où le vent la mène.

—Victor Hugo est un des exilés de Décembre qui supporte le mieux, dit-on, son expatriation forcée et sa destinée errante. Le général Bedeau est calme et, abandonnant ses opinions royalistes, à ce qu'on nous raconte, il en serait venu à penser que la république est désormais le seul régime qui convienne à la France ; mais le général Changarnier en est toujours au paroxisme de l'exaspération, et le général Lamoricière, pour lequel le travail était un besoin, se dévore dans

l'inactivité. Quant à Victor Hugo, il prend plus philosophiquement et aussi plus terrestrement les choses : le succès de son *Napoléon*, l'argent qu'il lui a produit, la vente de ses OEuvres, qu'on vient de lui acheter pour une somme assez forte, tout cela, et sans doute aussi les espérances dont un poète doit se bercer encore mieux qu'un autre, tout cela, disons-nous, l'aide à se tenir ferme et à patienter.

— Mme Sand a publié, dans la *Presse*, un article sur l'*Oncle Tom*. On pouvait craindre! Mais il faut lui rendre cette justice qu'elle a parlé noblement et cordialement de sa rivale américaine. On y sent bien par ci par là quelque chose de tendu qui détone, des accens d'un goût et même d'un sentiment non pas faux, mais forcé, comme lorsqu'elle appelle Mme Stowe une sainte; ce qui, à propos du talent de sarcasme de l'auteur américain, l'amène ensuite à cette détestable, nous allions presque dire cette *diabolique* métaphore: « Les saints ont aussi leur *griffe*, c'est celle du lion. » Nous n'aimons pas trop non plus l'attitude et le ton théâtral de la conclusion : « Honneur » et respect à vous, Mme Stowe. Un jour ou l'autre, votre récompense, » qui est marquée aux archives du ciel, sera aussi de ce monde. » Mais, à tout prendre, le fond de l'article est vrai et senti, et il y a un plaisir réel, d'autant plus vif qu'il est malheureusement trop rare, à voir de grands esprits saluer une autre gloire que la leur.

— Le bulletin de la récente victoire remportée en Algérie, contient la phrase suivante (nous citons de mémoire, mais c'est le sens et l'allure) : « Pendant que je vous écris, on achève de massacrer dans les » jardins ceux qui essaient encore de résister. » N'admirez-vous pas cette plume qui court pendant que les baïonnettes vont leur train ? Cela ne sent-il pas son style à effet, sa touche pittoresque et légère ? Oui, décidément, c'est une phrase qui peint.

— Dans le discours de l'archevêque de Paris au Panthéon, on a généralement trouvé peu convenable l'allusion à Louis-Philippe ; nous l'avons rapportée plus haut. Mgr. Sibour, qui passait naguère pour républicain, aurait pu se contenter, en effet, de s'être bien et dûment rallié à l'Empire, sans se croire obligé pour cela de jeter aussi sa pierre à celui sous le gouvernement duquel, quoique alors simple évêque, il occupait pourtant déjà une haute dignité.

Cette réinstallation des reliques de sainte Geneviève au Panthéon, qui n'en deviendra pas davantage pour elles, ni pour personne, une demeure assurée, a fourni au clergé l'occasion d'essayer le rétablissement des processions religieuses, inconnues à Paris depuis plus de

vingt ans. Quant aux reliques qui en ont été l'objet, elles sont d'une authenticité pour le moins très problématique, la châsse de la sainte, déjà peut-être profanée par les Normands, ayant été, avec les ossemens qu'elle contenait, publiquement et officiellement brûlée sous la Terreur.

— Le catholicisme fougueux continue de se démener ici et ailleurs, et de jouer avec la tempête. Tous les voyageurs qui reviennent d'Italie, en rapportent la même impression, celle du profond discrédit dans lequel le clergé est tombé. Ce sentiment de répulsion y va même jusqu'à une violente haine; c'est au point, prétend-on, que les Italiens n'ont plus qu'une idée : ce serait, s'il se produisait un nouveau mouvement, de commencer par tuer tous les prêtres. Qui sait ce que l'avenir nous réserve en fait de lutte et de passions religieuses, et quelle responsabilité pour ceux qui les auront déchaînées! Pierre veut toujours tirer l'épée, et tous oublient la parole du divin Maître : « Celui qui frappera du glaive, périra par le glaive. » Cette prophétie ne serait-elle pas encore épuisée, et qu'est-ce que les hommes ont fait et feront de la religion de la charité!

— Les savans, qui attendent tout de la science et ne croient qu'en elle, n'en retirent pas davantage des leçons de bonne harmonie et de fraternité. Il s'est passé dernièrement à l'Institut une scène où les rivalités scientifiques ont éclaté de manière à en faire presque un tableau final de comédie de mœurs. M. Arago, après avoir poussé et soutenu M. Leverrier, le trouva ingrat; pour cette raison et pour d'autres, ils devinrent ennemis jurés. Le premier d'ailleurs, est resté républicain, n'a plus de position politique, tandis que le second est devenu sénateur. Dans un mémoire lu à une des dernières séances, M. Arago, tout en conservant à son langage la modération et les formes convenables, exprima franchement son opinion sur la réorganisation récente de l'Ecole Polytechnique, et déclara qu'elle avait mérité le blâme universel de l'Europe savante; c'était un coup de travers à l'adresse de M. Leverrier. Celui-ci se leva, furieux, et somma M. Arago de publier son mémoire, pour qu'il pût y répondre. M. Arago répliqua qu'il n'en avait refusé la communication à aucun de ses collègues, mais que dans les termes où on lui en demandait la publication, il n'y obtempèrerait point, ajoutant, d'ailleurs, que celui qui venait de l'interpeller d'une façon si étrange, ne réussirait pas plus avec lui qu'avec d'autres par l'intimidation. Ce n'était pas fini pour ce dernier. A une séance suivante, voilà M. Liouville qui demande la parole, et, se tournant vers M. Leverrier : « Je suis las, lui déclare-t-il

tout net, de vous entendre appeler savant. Vous avez été mon élève, » et je sais ce que vous valez. Vous n'êtes point géomètre. Tels et tels, » qu'il nommait, le sont, eux, mais vous, vous ne l'êtes pas. Que » ceux qui sont vraiment géomètres et qui se trouvent ici présens, me » démentent. » A cet appel, M. Stourm, qui ne parle pas une fois l'an, se lève à son tour, et dit en joignant les mains, et d'une voix tranquille et lente : « Je suis complétement de l'avis de M. Liouville. » Puis, il se rassied. M. Liouville avait encore ajouté, dans le cours de sa petite et fougueuse harangue : « M. Arago a dit que la réorganisa- » tion de l'Ecole polytechnique avait recueilli le blâme de l'Europe » savante ; moi, je dis : les sifflets. » Ainsi, M. Leverrier, dont la réputation passe décidément pour un peu usurpée, doit trouver que s'il est beau d'avoir une étoile, et encore on la lui conteste, cela coûte parfois assez cher.

— La Suisse française s'enrichit cet hiver, par la présence de M. Emile Souvestre, d'un professeur de mérite rare, d'éloquence pleine de vie et de sincérité. Comme auteur, M. Souvestre est presque aussi connu de notre public que du public français proprement dit ; mais son enseignement, si hautement apprécié par les élèves de cette Ecole d'Administration trop tôt fermée, et par des auditoires populaires bien plus difficiles à instruire et à captiver que d'autres déjà tout formés, son enseignement sera, nous n'en doutons pas, une vraie fête intellectuelle, aussi féconde en jouissances imprévues qu'en résultats utiles. La savante Genève, où ont commencé ces cours ; Lausanne qui, elle aussi, a entendu MM. Vinet, Sainte-Beuve et Mickiéwicz ; Neuchâtel enfin, pays où l'étude et l'art éclosent, à côté de l'industrie, dans un nid de duvet de bien-être et de loisir ; chacune de ces heureuses petites capitales jouira et profitera à sa manière : tandis que partout M. Souvestre groupera autour de sa personne et de sa pensée tous les esprits, tous les cœurs capables d'en sentir le trait distinctif et la réelle originalité.

Un sens pratique et moral, plein d'élévation, signale particulièrement la manière d'être, d'enseigner et d'écrire de M. Souvestre. Peu de gens, même dans notre pays, où la vie de famille tient tant de place, comprennent et mettent en relief comme lui la vie domestique, avec tous ses devoirs et tous ses priviléges. Le sérieux du devoir envers tous, l'abnégation du dévouement, le respect pour les droits, les positions, les intérêts et les convictions d'autrui, la conscience enfin, dominant le talent et la vie comme une sentinelle vigilante sur la plus haute tour, tels sont les nobles traits par lesquels M. Souvestre s'est toujours mis à part dans le monde littéraire actuel, où tout est vanité,

apparences, scepticisme pratique, religion de l'argent, ondoyante légèreté et néant d'un principe quelconque autre que le succès.

En Suisse, où la société lettrée est restée au moins dans les lieux communs de la morale, le nom et les tendances du nouveau professeur s'éloigneront moins qu'ici du courant général des habitudes littéraires ; mais, en revanche, il apportera aux traditions justes et un peu froides l'étincelle, la vie qu'on donne aux idées qu'on a non pas reçues, mais trouvées soi-même, élaborées et choisies. Nous vous félicitons donc, ami lecteur d'ancienne connaissance, et de nouvelle aussi, il faut l'espérer. Non-seulement vous entendrez cette parole aimable et généreuse, vous en recueillerez mille jouissances saines et élevées; mais encore vous la retrouverez, dans ce recueil, sous une forme déjà connue, déjà aimée, celle du romancier ou du peintre de mœurs du *Magasin Pittoresque* et de la *Revue des Deux-Mondes*, qui, chacun dans leur genre, sont des sommités incontestées. La *Revue Suisse* reçoit donc une étrenne de bon augure, en inscrivant le nom de M. Souvestre parmi ses collaborateurs, et la *Chronique* s'en réjouit aussi dans son coin, avec ce public fidèle et bienveillant qui sait combien en littérature, comme en toutes choses, pour faire une œuvre qui vive, il faut entasser de temps et d'efforts.

Neuchâtel, 20 janvier 1853.

L'année 1852 a laissé la Suisse dans un état de calme relatif. Bien des questions sont suspendues, bien des mouvements se croisent dans le demi-jour, mais aucun intérêt collectif n'éveille et ne concentre l'attention nationale, sinon les chemins de fer, dont chacun veut, mais où chacun tire de son côté. La remise partielle de la dette des VII cantons a fait voir aux plus incrédules que l'opinion publique est encore une puissance, et qu'elle tend à se transformer dans un sens de pacification. La stérilité de l'assemblée de Posieux en résultats immédiats a prouvé, trop bien peut-être, la force rapidement acquise par la centralisation. On a perpétué l'effet d'une disposition transitoire pour maintenir un canton sous un gouvernement de minorité contraire au principe de nos institutions fédérales, on l'a laissé se compter solennellement sans alléger sérieusement sa servitude, et cette dangereuse expérience s'est achevée sans casser un tube, sans lever un bataillon. Le président de ce gouvernement bernois qu'on affectait de considérer comme le centre d'une réaction terrible, a déclaré lui-même aux Fribourgeois, avec regret sans doute, mais le plus nettement du monde, qu'ils n'avaient autre chose à faire qu'à se soumettre à la loi. Ceci est assurément digne de remarque, et si l'on s'en tenait à ce seul trait, on pourrait

croire qu'en fait de gouvernement fort, nous n'avons pas grand chose à envier à personne. Cependant, dans la question des chemins de fer, où les passions de la veille n'avaient plus d'influence, c'est l'esprit du fédéralisme qui l'a emporté. Les conseils ont senti que la centralisation des voies de communication serait une révolution nouvelle, et plutôt que de faire un pas si décisif dans ce sens, ils sont revenus plus ou moins en arrière, en supprimant de fait pour l'avenir une partie du monopole postal précédemment accordé à la Confédération.

Les chemins de fer mettent en mouvement la Suisse entière; à l'exception des deux Unterwald, il n'est aucune de nos vingt-cinq républiques qui n'ait ses tracés et ses comités. De Rorschach à Coire, du lac Majeur au pied du Luckmanier, de Schaffhouse, de Romanshorn et de St-Gall (Rorschach) à Winterthur et Zurich, de Zurich à Bâle par Arau et à Coire, en rejoignant la ligne du Rheinthal à Sargans; de Bâle à Olten, d'Olten à Lucerne, à Soleure et à Berne par Herzogenbuchsée, de Soleure à Bienne, de Berne à Yverdon, Lausanne et Genève; voilà, je crois les lignes suisses pour l'exécution desquelles des engagements positifs ont été contractés ou dont l'entreprise paraît plus ou moins certaine, malgré quelques divergences sur les tracés et sur l'emploi à faire de la voie d'eau de Zurich à Wallenstadt. Un embranchement sur Glaris a été réclamé unanimément par la *Landsgemeinde* glaronnaise. L'Argovie, non contente de la belle voie qu'on lui construira forcément de la frontière zuricoise à celle du canton de Berne, aspire à créer une ligne exclusivement argovienne de Bâle au lac des Quatre-Cantons par le Frickthal, la vallée de la Reuss et les cantons de Zug et de Schwytz. Il est peu vraisemblable que le canton d'Argovie, qui s'est mis un peu tard à l'œuvre, trouve les millions nécessaires pour tenter cette concurrence, forcément onéreuse, à la puissante compagnie bâloise, qui veut gagner le St-Gotthard par Olten et Lucerne. Enfin le plan d'une ligne vaudoise et valaisane, allant de Jougne par Lausanne au pied du St-Bernard, fait concurrence au projet neuchâtelois de Lyss aux Verrières, avec embranchement sur Yverdon. Il serait difficile aujourd'hui de balancer leurs chances respectives. Quoique Bâle et Genève les jugent également inutiles, on est autorisé à présumer, d'un côté, que l'un des deux sera entrepris, même assez prochainement, vu le temps nécessaire à la construction, de l'autre qu'il ne s'en réalisera qu'un seul. L'un des deux se fera, parce que l'intérêt de la France exige une communication directe avec la Suisse sur un point intermédiaire entre Bâle et Genève : le chemin de Dôle à Salins n'aurait été ni accordé ni entrepris, s'il ne devait pas aboutir quelque part; or la France est assez riche pour mener à bien une entreprise que tant d'intérêts suisses sollicitent également. L'exécution de l'un exclut à jamais celle de l'autre, parce que le passage du Jura central restera toujours une grosse affaire, et qu'il n'y a pas entre les deux contrées un mouvement d'échange assez puissant pour couvrir l'intérêt d'un double capital, quelque développement futur qu'on lui suppose. Au plus prompt dans ses résolu-

tions appartiendront les profits de la victoire, au plus lent, les sourires de ses voisins et les frais d'un raccordement inévitable, onéreux et imparfait. Ceux qui croient pouvoir tenir impunément une ville commerçante, une industrie quelconque à distance des chemins de fer, profitent mal de l'expérience des vingt dernières années. Le gouvernement de Berne s'est montré plus avisé ; il a imposé un détour coûteux à tout le transit, pour que Berne se trouvât sur la grande ligne de Bâle et Zurich à Genève. Lausanne essaie avec non moins de raison d'obtenir un détour de moindre conséquence, et chose singulière, le chef-lieu du canton de Vaud n'a pas trouvé d'abord de plus rude adversaire que le gouvernement vaudois. Ce n'est pas que celui-ci craigne les détours, puisqu'il s'est aidé à ordonner celui de Berne, ce n'est pas qu'il se gêne beaucoup avec les compagnies, car il prétend soumettre tout leur personnel à son agrément. Non , mais il tient la question pour indifférente. « *Que le point de bifurcation* (des deux lignes Genève-Berne et Jougne-Martigny) *se trouve à une lieue de Lausanne, c'est absolument comme s'il se trouvait à Lausanne même.* » Voilà ce que disait un conseiller d'Etat vaudois à son grand conseil le 7 janvier. Qui ne voit au contraire par les faits les plus multipliés que le point de bifurcation à Lausanne, c'est une grande ville à vingt ans d'ici, et que la bifurcation à une lieue, c'est la fondation d'une nouvelle ville par des étrangers entreprenans, l'herbe croissant dans les rues de la vieille, la prostration de son commerce et la dépréciation totale des maisons construites. Puisque les Lausannois, eux du moins, l'ont compris, ils aimeront mieux, au pire cas, boursiller que de se laisser ruiner. Mais il leur faut la gare à Lausanne même, sans cela ils regretteront à jamais et les 3,200 signatures et l'embranchement dédaigné.

Si les chemins de fer ne sont pas précisément un intérêt commun, ils ont pourtant heureusement contribué à relâcher la tension des partis politiques. Dans la Suisse orientale la fusion paraît déjà assez avancée. Le président du conseil national, M. Hungerbühler, de St-Gall, qu'on citait parmi les radicaux les plus prononcés, vient d'ouvrir la session par une allocution brève, assez fière, que toutes les opinions ont applaudie. A *Zurich,* où les rivalités locales et personnelles ont été jusqu'ici si vives, où les souvenirs du siècle passé, ranimés par la crise de 1839, avaient produit entre la ville et la campagne un antagonisme si passionné, les partis se rapprochent pourtant, et le grand conseil fait une place dans la magistrature aux talents conservateurs. On sait dans cette terre intelligente, qu'un souffle d'orage parcourt l'Europe, et que d'un jour à l'autre, la Suisse peut avoir besoin de toutes ses forces pour défendre sa neutralité, l'indépendance de ses institutions, l'intégrité de son territoire. Et puis dans la Suisse orientale, les hommes qui ne sont divisés que par des souvenirs trouvent un motif prochain de se rapprocher dans l'attitude du socialisme. L'élection de M. Treichler au conseil national a montré la force de ce parti, qui a des chances sérieuses de former la majorité du grand conseil en 1854, si le mouve-

ment des esprits n'a pas changé de direction. Les associations qu'il a fondées pour procurer à la classe ouvrière les denrées dont elle a besoin au prix du commerce en gros, assurent son influence par des bienfaits réels et palpables. Comme les sociétés de secours mutuels contre l'incapacité de travail, cette organisation n'est pas seulement légitime, elle constitue un progrès, qui doit se répandre et qui se répandra. Il en est de même de l'amortissement des dettes par annuités et de plusieurs autres idées, dont l'ensemble tend à la transformation pacifique des rapports sociaux. Mais on voit par les programmes même les plus modérés du parti socialiste, qu'il ne s'arrête pas dans ses aspirations aux limites du juste et du possible, de sorte que ses entreprises les plus innocentes, les plus salutaires même, sont, comme moyen d'organisation et de propagande, une menace contre la société. Espérons pourtant qu'il finira par comprendre l'importance et les conditions de la confiance, qu'il se modérera par ses succès partiels et par la gravité des circonstances extérieures. Espérons que la fusion absorbera le socialisme lui-même, dont les partisans abandonneront les tendances au despotisme et à la spoliation, tandis que les conservateurs appuieront tout ce qui tend à relever pacifiquement la condition des travailleurs.

En attendant l'université fédérale, qu'elle n'a peut-être pas sujet de de desirer avec trop d'impatience, Zurich prend souci de sa réputation littéraire et de son université zuricoise. La faculté de médecine y est devenue ce qu'était au commencement du siècle la faculté de philosophie de Iéna : une pépinière d'illustrations, le stage envié des positions les plus éminentes. On ne passe à Zurich que quelques années, mais on y laisse des idées et des élèves. L'appel récent du docteur Lebert, aussi connu du public de la Suisse française par son long séjour à Bex et à Lavey que du monde savant par ses travaux d'anatomie pathologiques, et par ses recherches sur les maladies scrophuleuses et tuberculeuses, et sur le cancer, prouve que le conseil universitaire tient à fixer la tradition. Ce sera une victoire pour l'école de Zurich d'enlever à Paris un savant qui y avait déjà conquis une réputation brillante. L'université ne pense pas seulement à ses étudiants, mais au public. Elle lui a offert l'hiver dernier quinze leçons ou discours, faits par quinze professeurs, sur des sujets scien- tifiques très variés. Le gouvernement avait accordé à cet effet la salle du grand conseil, qui a été comble. Dans le semestre actuel, la tentative de l'année dernière se répète avec un égal succès devant un auditoire de 7 à 800 personnes. Après une exposition sur le rôle de l'Eglise au moyen-âge, par exemple, vient un discours sur le sommeil, les rêves et le somnambulisme. Chaque leçon forme un tout.

La ville s'est fort émue le mois passé, à propos d'une affiche de spectacle annonçant une *comédie* nouvelle, sous ce titre : Lavater. Pendant des semaines le *Tagblatt* (1) a été inondé de protestations

(1) Petite feuille quotidienne, contenant la liste des étrangers et les

contre ce qu'on appelait un scandale, une impiété, une insulte au sentiment national. C'est en vain que le directeur du théâtre, s'autorisant de nombreux exemples, a déclaré que la pièce ne renfermait rien que d'honorable à la mémoire du grand physionomiste, c'est en vain qu'il a remplacé le malencontreux mot « comédie » par celui de *tableau de caractère*, l'indignation ne s'est point calmée ; en se couvrant de l'autorisation de la famille Lavater, il a compliqué le débat. Un citoyen connu de ce nom, seule personne auquel le directeur se fût adressé préalablement, avait répondu en effet que pour sa personne il n'avait pas d'objection à faire. Mais les descendans directs de Lavater, qui n'avaient pas été consultés, se plaignirent..... Bref, la pièce (imitation d'une pièce française du même titre) a été représentée une fois, peu de jours avant Noël, date où l'on voyait une circonstance aggravante. Le parterre était comble, les loges vides. La soirée se passa passablement ; on ne mit qu'un siffleur à la porte..... Mais de longtemps la figure vénérée de Lavater ne reparaîtra sur notre scène. Si ce mouvement de l'opinion n'était pas très athénien, nous écrit-on, il était parfaitement sérieux et sincère.

Bâle nous a envoyé pour étrenne les *Alpenrosen* (Rosages des Alpes), recueil annuel déjà fort ancien et justement apprécié dans la Suisse allemande. Nous demandons la permission d'y revenir.

Nommer *Berne*, c'est forcément retomber dans la politique ; nos correspondans assurent que la politique y absorbe tout. Il y a lieu de croire que le gouvernement s'affermit tout-à-fait par sa modération et par sa prudence. Les difficultés sérieuses sont dans les choses, dans l'état général de la population, dans l'envahissement du paupérisme. — On a immensément parlé des ordres donnés à la police bernoise par le conseil fédéral à l'occasion de quelques écrits de réfugiés signalés par une note de la France. Ce qui est resté clair après la publication de toutes les pièces, c'est que M. Druey a demandé le secret au gouvernement sur l'origine de mesures qui par leur nature ne pouvaient pas rester secrètes elles-mêmes ; puis que les journaux qui reçoivent habituellement des communications de l'hôtel d'Erlach, ont nié les réclamations françaises et accusé le conseil d'Etat bernois d'aller de lui-même au-devant des vœux de l'étranger, sans que les magistrats correspondans de ces feuilles, aient rien fait pour rétablir la vérité, quoique leurs ordres seuls eussent rendu l'*erreur* possible. Assurément le directeur de la police bernoise était en droit de se plaindre. Il aurait pu, ce nous semble, sans rien céder sur le fond des choses, mettre la notification de son plan de conduite future d'accord avec un réglement qui lui prescrit de recevoir les lettres de l'autorité fédérale, sans lui défendre d'en référer chaque fois à son gouvernement. Cette affaire, et le rapport de 300 pages que M. Druey prépare

nouvelles locales, le *Tagblatt* est un élément essentiel de la vie dans toute ville allemande.

à si grand loisir sur la loi de presse bernoise, ont déjà amené plus d'un mot piquant au conseil national dans la discussion du projet de code pénal fédéral qu'il vient d'adopter malgré de fortes critiques. A la suite d'un débat fort animé, cette autorité a rejeté l'article 43 qui établissait une pénalité pour outrage envers une nation étrangère ou son souverain. L'intention de l'assemblée n'est assurément pas d'autoriser de telles offenses, mais de laisser la presse aux cantons. Sous ce point de vue la majorité a servi l'intérêt de la constitution fédérale. A l'inverse du passé, la centralisation est aujourd'hui plus forte dans les lois que dans les idées; et s'il y a quelque part danger pour nos institutions, c'est de ce côté qu'il faut le chercher.— On a beaucoup signalé la déférence attentive du pouvoir fédéral pour les désirs des gouvernemens étrangers. Tout en remarquant, comme tout le monde, le contraste entre les paroles d'autrefois et les actes d'aujourd'hui, nous ne pouvons nous en étonner, ni trop nous en plaindre. A part certains détails qu'il faudrait pouvoir oublier, ce que nous voyons se passer est dans l'ordre des choses. Comme en Angleterre il fallait les tories pour faire passer les réformes électorale et financière, il faut un gouvernement radical pour imposer à la fierté nationale certains sacrifices indispensables. Tout autre succomberait à la tâche s'il consentait à l'accepter. Et c'est tout naturel; on passe plus à ses amis qu'à ses adversaires. Il est peu probable qu'on nous demande rien d'absolument inadmissible, car il n'est dans l'intérêt d'aucune puissance de compliquer d'une question suisse une situation déjà passablement chargée.

La nôtre est supportable, quoiqu'elle laisse à désirer. Il n'est pas sans vraisemblance que cette année verra la fin d'une complication pénible pour tout le monde, celle du canton de Fribourg. L'assemblée fédérale a paru déjà plus d'une fois sur le point de laisser cet état reprendre sa base naturelle. Malgré quelques mots un peu vifs, les explications largement données par M. Charles dans sa dernière brochure sur l'origine du gouvernement actuel, pousseront toujours plus l'opinion dans ce sens. On comprend qu'à retarder trop l'inévitable il y a trop à risquer pour un succès impossible. La présence au Conseil national et au Grand-Conseil d'un représentant de l'opposition, acclamé par des majorités immenses, fait au parti opposé une position nouvelle, à la longue insoutenable. La majorité du gouvernement s'efforce maintenant de se rallier le clergé, pour éviter un changement complet du personnel. On fait même des avances directes à l'opposition laïque dans la personne de son chef. Ces démarches tardives accusent au sein du radicalisme une profonde division. Il est bien tard pour la conciliation, bien tard pour l'avénement d'un parti modéré; nul ne peut être tout à fait sans inquiétude sur ce qui suivra. Néanmoins on doit se réjouir de tout ce qu'on tente pour sortir à l'amiable d'une position aussi fausse que périlleuse.

A *Lausanne*, la préoccupation saisissante des chemins de fer n'empêche pas de suivre avec intérêt les cours qu'ont ouvert, sous les aus-

pices de la Société d'utilité publique, M. A. Cherbuliez sur l'histoire des classes pauvres et des institutions de charité et M. Steinlen sur les deux premiers siècles de la Confédération suisse. Les questions ecclésiastiques renaissent à propos d'un remarquable discours de M. Vulliemin aux étudians de la faculté libre de théologie. La vie intellectuelle semble se ranimer. Nous ne savons trop si l'on pense aux élections de ce printemps. — Nos amis vaudois envieront le cours public que M. Monnard fait à Bonn sur le rôle des femmes dans la littérature française; mais ils se réjouiront des succès de leur compatriote. Un article intéressant de la *Gazette de Bonn* nous fait le programme de cet enseignement, assidument suivi par un auditoire d'environ 200 personnes, généraux, magistrats, l'élite d'une cité savante. Les dames écoutent avec plaisir une exposition dont nous connaissons l'aisance et la fermeté. Les collégues de M. Monnard y trouvent de l'instruction.

Les entretiens littéraires de M. Souvestre n'ont pas moins de succès à *Genève*. Il comptait faire un cours, il en fait deux, car dès la première séance, qui devait être publique, toutes les places étaient remplies par des abonnés inscrits d'avance, et maintenant il lui faut répéter chaque leçon.

En général les moyens d'instruction offerts aux Genevois de toutes les classes et de tous les âges, indépendamment des institutions publiques, sont par leur richesse et par leur variété dignes d'une grande capitale. Nous avons reçu sur ce sujet une lettre intéressante que des nécessités de place impérieuse nous obligent à *retirer* de la presse, pour y substituer une simple énumération, significative pourtant malgré sa sécheresse :

1° Cours d'hygiène de M. le Dr Senn, fort couru, surtout par les mères.

2° Société des amis de l'instruction : Chateaubriand, par M. Bungener, cours de géologie, M. Privat, d'électricité, M. Wartmann.

3° Société d'instruction mutuelle : Nous n'avons pas ses programmes.

4° Classe d'industrie et de commerce. Inscriptions à 2 francs : physique et chimie 12 leçons, astronomie 12, géographie commerciale 8, géologie 6, télégraphie 6, hydrostatique 6. Très-appréciées des ouvriers.

5° Conférences gratuites du dimanche soir pour les adultes, par le comité de l'Eglise nationale pour le développement de la vie religieuse. Expositions sur des sujets divers par MM. Martin pasteur, Mallet-d'Hauteville, Aubanel, Cougnard, pasteur, Ch^s Lefort, avocat, etc.

6° Séances du dimanche soir pour les enfants, à St-Gervais, près de Notre-Dame de Genève, organisées et dirigées par M. Mallet-d'Hauteville, avec le concours de plusieurs diaconies, de 5 à 9, deux leçons récréatives, interrompues par le goûter. Succès complet.

7°. Lectures publiques à St-Gervais, par MM. Hentsch-Chevrier et Chauvet-Hentsch.

Le zèle pacifique dont témoigne cette abondance, mérite d'autant

plus d'éloges, qu'il se soutient au milieu de préoccupations et de controverses de toute espèce. Ce n'est point sans doute à des circonstances extérieures, mais uniquement aux besoins religieux de l'église, que se rapportent les *Conférences sur la régénération* ouvertes à la demande du consistoire de l'Eglise nationale par M. le professeur Diodati. L'intérêt patriotique, étroitement lié à l'intérêt religieux, soutient le cours détaillé de M. Gaberel sur l'histoire religieuse de Genève de 1520 à 1815. D'ailleurs la controverse est partout. Les prédications d'Avent de M. l'abbé Combalot, dont on a loué l'éloquence populaire, avaient surtout le protestantisme en vue. M. Gaussen n'eût pas demandé mieux que de réfuter ces attaques; mais M. le curé n'a pas autorisé la publicité de la discussion. La politique du gouvernement actuel, en démantelant Genève dans l'ordre moral comme sur le terrain, donne une nouvelle ardeur à ces luttes, d'ailleurs ranimées par un mouvement plus général. Du côté protestant le *Semeur genevois* paraît destiné à plaider les principes, la *Semaine religieuse* à tenir au courant des faits. Les *Annales catholiques*, cahiers de 4 à 5 feuilles, servent d'organe à Mgr. d'Annecy, qui y attaque vivement les soi-disant libertés constitutionnelles, pour relever d'autant plus la liberté communale et la liberté religieuse. Dans un autre article du même numéro, nous lisons la phrase suivante à propos de l'intercession protestante en Toscane: « Ce ménage (Madiai) soldé par l'or de l'An» gleterre, était un des principaux centres de cette action protestante » qui se fait sentir par toute l'Italie. *Pris en flagrant délit*, les époux » ont été jugés et condamnés d'après les lois de leur pays. » Quel délit? l'auteur ne le dit pas. Nous ne savons s'il est aussi chaud que Mgr. d'Annecy sur la liberté religieuse.

Littérairement, Genève est pourtant encore protestante. On attend de M. Bungener une nouvelle publication assez considérable, dans le genre instructif et bien travaillé du *Sermon sous Louis XIV*. Le cinquième volume de l'*Histoire de la Réformation* de M. Merle d'Aubigné paraîtra dans le courant de l'hiver.

Les publications périodiques purement littéraires se multiplient. Tandis que la *Bibliothèque universelle* réorganise ses comités, M. Gruaz reprend, sous le nom de *Musée suisse*, la publication interrompue de l'*Album de la Suisse romane*, avec des lithographies et des gravures. MM. Jullien ont aussi un recueil littéraire.

Le *Journal de Genève* a, pour sa part, fait faire à la presse politique de la Suisse un progrès qui commence à frapper l'attention. Depuis assez longtemps on avait agité à Genève l'idée de fonder en langue française un journal quotidien *source*, c'est-à-dire essentiellement nourri par des correspondances directes de chaque pays, dans le genre de la *Gazette universelle d'Augsbourg*. Géographiquement la situation de Genève n'est peut-être pas la plus favorable, mais les relations étendues de cette ville et les forces littéraires dont elle dispose, compensent cet inconvénient, bientôt annulé par les chemins de fer et les

télégraphes. Le *Journal de Genève* a réalisé, partiellement du moins, le projet dont nous parlons, et déjà c'est un journal européen. Il le deviendrait tout-à-fait avec quelques correspondants de plus (à Londres, à Vienne?), avec une légère augmentation de format et quelques détails locaux de moins (qui trouveraient mieux leur place dans un *Tagblatt*). Le fait que nous relevons tardivement est à nos yeux d'une grande importance. Parmi les moyens d'assurer l'indépendance de notre vie intellectuelle, il en est peu de plus actif que la possession d'une presse à la hauteur de toutes les exigences. C'est aussi le moyen de faire connaître les affaires suisses au dehors, et même au-dedans. — Un point très important maintenant pour nos intérêts littéraires, serait d'obtenir la suppression des droits quasi prohibitifs dont notre librairie est grevée en France. On sait que le ministère offre ce prix à la Belgique en échange de la contre-façon qui y sera interdite. C'est arrêté, quoique la convention ne soit pas encore ratifiée. Nous souhaitons de tout notre cœur un heureux succès aux démarches qu'on tente actuellement pour conclure un concordat entre les cantons qui permette à la Suisse de traiter sur le même pied. **

MÉDITATIONS POÉTIQUES,

par H.-F. Calame. — Neuchâtel, 1852.

La poésie est-elle autre chose que la vérité intime de l'âme humaine, et n'est-ce pas à elle qu'il faut demander la révélation la plus naïve et la plus complète en même temps de toute une vie? Cette question, résolue affirmativement pour plusieurs, paraîtra moins singulière, quand on réfléchira au nombre des personnes pour lesquelles la notion de poésie est inévitablement accompagnée de celle de convention, qui n'aperçoivent la première que dans certaines formes consacrées, fastueuses plutôt qu'idéales, et méconnaissent le sérieux profond de cette langue enchantée qu'ils croient destinée seulement à distraire l'humanité des préoccupations de la terre. Il nous semble que le volume que nous avons sous les yeux est fait pour rectifier cette idée exclusive, si généralement répandue parmi nous. Assurément, l'homme distingué qui en est l'auteur, s'est donné à connaître par les actes de sa vie publique, comme par ses écrits antérieurs; mais est-ce là, nous le demandons, qu'il a laissé de lui-même l'empreinte la plus fidèle? Ne la retrouvera-t-on pas bien plutôt sur ces pages émues dans lesquelles il nous ouvre le secret de son cœur? Et n'est-ce pas à la poésie que nous devons d'apercevoir ainsi, jusque dans sa profondeur, cette âme d'ordinaire si contenue, — trop contenue peut-être, — qui ne laisse échapper ailleurs que quelques re-

flets du foyer intérieur dont la pure flamme brille ici dans son éclat? Oui, la poésie est la vérité, et bienheureux ceux qui n'ont à livrer à la muse, quand elle descend dans la solitude de leurs pensées, que des confidences semblables à celles dont nous venons de parcourir avec émotion, dans ce petit livre, les effusions sincères! D'indifférents que pouvaient être, tout à l'heure encore, ceux auxquels le poète vient d'abandonner son œuvre, ils deviennent ses amis, et ce n'est plus qu'à une seule catégorie de lecteurs qu'il parle désormais. N'y a-t-il pas là, lui demanderons-nous, de quoi le rassurer tout-à-fait contre les scrupules qu'il a émis lui-même à l'entrée de son ouvrage, et qui, heureusement, n'en ont pas empêché la publication?

L'unité de ce recueil de poésies est dans le sentiment de la souffrance, mais de la souffrance consolée par une voix divine. « Ce livre est fait de mon âme, oui, de mon âme et de mon désespoir! » Voilà les paroles par lesquelles un poète, aujourd'hui exilé, scellait naguères le poëme de ses rêves. « Ce livre est fait de mon âme, oui, de mon âme et de mon espérance; » c'est ainsi que pourraient se clore, avec non moins de vérité, ces *Méditations poétiques*, dont le premier accent est celui de la plainte, dont le dernier semble l'écho d'un saint cantique. Et les douleurs que nous racontent ces vers ne sont pas celles d'une âme qui se dévore elle-même; ce n'est pas cette plainte éternelle de la poésie moderne, aspirations vers un idéal impossible, mécontentements d'un présent étroit, accusations qui s'en prennent d'abord au monde pour arriver ensuite jusqu'à Dieu, souffrances aigries dans leur amertume; ces doléances vagues d'un cœur qui n'a trouvé le repos que dans une résignation morne, ou dans une orgueilleuse confiance au *credo* du siècle, ou dans une adhésion sans ferveur à celui de son église.... Qu'on ne cherche ici rien de semblable. Le poète de ces *Méditations* a subi de bonne heure, on le sent, une discipline sérieuse, peut-être même sévère; les tendresses du toit domestique, l'abandon des joies de l'enfance, les fougues de la jeunesse, les ambitions de la virilité, n'ont laissé dans sa poésie qu'un écho discret et voilé; à peine, semble-t-il, a-t-il traversé toutes ces initiations dont chacune devrait se terminer par un dépouillement de nous-mêmes; tout jeune il a dû posséder cet équilibre que donnent la retraite, le devoir accompli, la loi sévère du travail; et pourtant, impuissants que nous sommes à construire nous-mêmes l'édifice de notre bonheur, la tristesse s'est glissée dans cette âme qui semblait si bien défendue contre elle par la salubrité morale de l'atmosphère où elle vivait; cet équilibre a été menacé; la pensée de la mort a projeté son ombre sur le matin de cette journée qui commençait paisible et brillante; puis l'épreuve, l'inévitable épreuve est venue, ses premiers coups n'ont été que les préludes de coups plus rudes, enfin sa main s'est arrêtée sur une tête chérie, elle l'a marquée de son sceau, et la mort a fauché dans sa fleur celle qui était l'âme même de la vie du poète, l'objet du premier et du dernier amour.... Un bonheur terrestre dont la sanction

était pourtant cherchée dans l'éternité, ébranlé d'abord puis ruiné jusque dans ses bases, la désolation du foyer, la vie dépouillée à jamais de sa couronne et de son auréole, la lutte, la consolation, le relèvement sur une voie toujours plus aride, mais qui s'élève, à chacun des pas de l'âme souffrante, dans un éther plus pur, vers de plus hauts sommets, — voilà le sujet de ces chants! Qu'on nous pardonne de laisser ici de côté tout ce qui, dans ce volume, ne rentre pas directement dans l'inspiration principale du poète. Nous tenons à rendre l'impression que nous en avons reçue, parce que cette impression a été fortifiante et salutaire, et, dans ce but, nous ne craignons pas d'entrer jusque dans l'intimité de cette existence, dont la poésie vient de soulever le voile devant nos regards attendris. Il est si rare de rencontrer dans les chants de la muse autre chose que la voix douloureuse de notre cœur, la souffrance semble si bien le domaine de la poésie, les accents sincères sont si habituellement ceux de la plainte, que nous avons salué avec quelque surprise une œuvre où la soumission de l'âme, la sérénité de la foi, et l'espérance du triomphe, sont exprimés avec la vérité qui est d'ordinaire réservée pour les pensées du découragement ou les conseils du murmure. Et cette surprise, nous serions heureux de la voir partager à beaucoup de lecteurs. Tous auront à gagner à la contemplation de cette âme sérieuse, brisée par la douleur, et qui, au lieu de recueillir chétivement, comme nous le faisons tous, les débris de son naufrage, se jette, dans un élan suprême et soutenu, hors de la vie de vanité, dans la vie éternelle qui commence dès ici bas. Là, ceux qu'il a aimés l'attendaient : ne les y a-t-il pas déjà retrouvés?

On se tromperait pourtant si l'on croyait que l'intérêt de ces *Méditations* est tout entier concentré dans ces alternatives de la consolation et de l'épreuve, et dans cette contemplation paisible et presque douce de la mort, dont on retrouve la trace à chacune de leurs pages. Il y a autre chose dans ce volume. Les tableaux de la nature y succèdent à ceux de la vie humaine; çà et là le poète y laisse tomber un regard sur les destinées des peuples; on s'aperçoit qu'il est entraîné par le mouvement universel, qu'il ne s'isole point dans le refuge de sa foi. Ces accents où se trahit une inquiète sympathie pour les souffrances de notre âge, et peut-être même pour quelques-unes de ses espérances, nous les avons discernés aussi au milieu de l'harmonie sérieuse et sereine de ses chants. Mais ce n'est pas là, cependant, que le poète est avec toute son âme, et, en fermant ce volume, ce n'était pas de pensées de cet ordre que nous étions préoccupé. Nous avions oublié la poésie elle-même pour nous élever avec le poète au-dessus des luttes de l'humanité. Nous étions tout entier au spectacle d'une âme pacifiée et raffermie : en est-il, en définitive, un plus beau que celui-là?

Nous avons assez insisté sur ce côté du livre; nous y avons trop insisté sans doute au gré de l'auteur. Qu'il nous pardonne de nous

être attardé dans cette entrevue intime, et de n'avoir pu exprimer aussi délicatement que nous l'aurions voulu l'impression qui nous en est restée. Nous voudrions maintenant revenir pour quelques instants aux aspects plus directement poétiques de ce volume, et, avant de nous en séparer, exprimer au poète, avec notre admiration, quelques observations rapides qu'ils nous ont suggérées. Un critique ne se départ guères de cette portion de sa tâche, et, pour l'accomplir avec franchise, nous ne songerons point à demander à l'avance, comme tout à l'heure, l'indulgence de l'auteur. Son œuvre est trop sérieuse, l'estime que nous en faisons trop sincère, pour que nous ayons à craindre de sa part cette susceptibilité dont on a souvent accusé les poètes, de la nôtre cet hypercriticisme où il est si facile de se complaire.

La forme lyrique domine dans les *Méditations :* il n'est, si je ne me trompe, pas un des morceaux de ce volume où elle ne se retrouve. On sent que, de bonne heure, les habitudes du poète la lui ont rendue familière. Peut-être cependant n'est-elle pas celle qui correspond de la manière la plus franche au mouvement de son inspiration. Assurément, elle lui paraît naturelle, et il s'y meut avec liberté; mais, poète de la réflexion, et méditatif avant tout, la strophe semble parfois chez lui, plutôt un moule dans lequel il jette sa pensée, que l'épanouissement rhythmique de sa pensée elle-même. M. Calame n'est pas plus exclusivement poète lyrique, qu'il n'est exclusivement le poète de l'élégie, de la description, de la réflexion, ou de l'analyse; tous ces éléments se retrouvent dans ses vers, mais il en est un pourtant qui y domine, c'est celui que nous indiquions tout à l'heure. Les fragments les plus heureux du volume sont ceux dans lesquels la *méditation* se transforme comme involontairement et devient du *lyrisme*, où la strophe, pour dire toute notre pensée, ne semble pas choisie de parti pris, mais où la réflexion, d'abord repliée sur elle-même, prend peu à peu les ailes d'un rhythme plus rapide, et s'enlève sans effort au-dessus de la terre. Ainsi, pour nous borner à un seul exemple, le morceau intitulé : *J'ai vécu*, peut être le plus complet du volume, et qu'il nous semble difficile de lire, sans s'associer avec l'âme tout entière aux pensées du poète. — En y réfléchissant, nous avons compris ce titre de *Méditations poétiques*, contre lequel, ainsi que chacun, nous avions d'abord fait nos réserves, même après avoir lu l'avant-propos de l'auteur. C'est bien là le titre le plus juste, le plus complet de ses chants, celui qui en résume le mieux la forme et l'inspiration. D'ailleurs, dans le choix qu'en a fait le poète, n'y avait-il pas de sa part une sorte d'hommage délicat, où se retrouve le souvenir de cette œuvre admirable qui paraît avoir ouvert en lui, comme chez d'autres, la source cachée, et qui a exercé sur son développement poétique l'influence la plus marquée et la plus incontestable ? N'est-il pas exact de dire que la précision de la pensée, plus grande assurément (et ce n'est pas toujours au profit de l'effet poétique) dans notre compatriote que dans le poète où sa jeunesse a trouvé sans doute un

modèle, lui donnait quelque droit à ce titre qu'il a repris malgré les scrupules trop naturels qui devaient l'arrêter?— Nous venons de prononcer le mot de précision : les habitudes poétiques de notre temps nous ont rendus trop peu sensibles à ce caractère de la pensée poétique; pourtant serions-nous injuste en disant que la préoccupation constante du poète, sur ce point, a ôté parfois à ses chants un abandon qui eût été un charme de plus? L'abandon n'est pas le vagabondage, il est la grâce suprême de l'inspiration poétique, et comme le gage de sa sincérité. Pourquoi, dans un fragment lyrique, chaque strophe ou chaque ensemble de strophes, offrent-ils presque habituellement dans les *Méditations* un groupe d'idées déterminé, de sorte qu'il semble parfois que le cadre de la pièce était comme achevé avant que le poète eût commencé de chanter? Ne s'est-il pas ainsi, parfois, privé lui-même de ces aspects inattendus, de ces horizons nouveaux qui, à chaque coup d'aile de sa pensée, se découvraient sans doute à ses regards? Et, le besoin de donner une conclusion voulue à chacun de ses chants, n'a-t-il pas nui en quelque manière à l'indépendance comme à l'élan de ses inspirations?

M. Calame a dit, à la première page de son livre, que la poésie était dans les choses et non pas en dehors des choses. Il y a là toute une poétique pleine de vérité, et nous avons été charmé de voir notre compatriote se rattacher ainsi au principe le plus sûr qu'ait conquis la moderne école poétique. La vérité morale qui donne peut-être le plus de prix à son ouvrage, montre bien toute la justesse de cette pensée. En l'appliquant plus complètement encore, nous croyons que le poète eût gagné en étendue comme en liberté. Il semble trop habituellement s'être interdit les éléments empruntés à la vie familière qui sont si bien à leur place dans la *méditation*, et qui lui auraient donné une variété et une saveur nouvelle. Qui ne se rappelle le charme que leur doivent quelques-unes des poésies de nos jours? qui ne se rappelle aussi, lorsque M. Calame ne craint pas de les employer, combien la pensée se déroidit, si nous pouvions ainsi dire, comme s'épanouit le vers, et comme la strophe d'ordinaire si grave, semble sourire et chanter? Les descriptions de la nature suisse, particulièrement de la Suisse primitive, ont un grand charme dans les *Méditations*. La pureté de l'âme du poète est en harmonie avec la froide blancheur des cîmes; on sent d'ailleurs que quelques-uns des meilleurs souvenirs de sa vie ont leur place dans ces tableaux, et que, s'il les a si bien vus, c'est qu'il les contemplait avec un cœur ému : peut-être seulement ici, poussé encore par un scrupule de vérité, le poète ne peint-il pas assez à grands traits et s'arrête-t-il trop à des détails qu'il tient à rendre complets. On sent qu'avant Lamartine il a lu et aimé les poètes de l'école antérieure; quelquefois on le sent trop. Heureusement M. Calame ne décrit pas comme eux pour décrire. La nature extérieure est pour lui le symbole du monde de l'âme, et il revient bientôt, comme un hôte qui s'exile volontairement de ces fêtes des yeux et de l'imagination, à

ces pensers résignés, à ces retours sur la vie humaine, à cette préoccupation de la mort dont il voit partout, dans la nature qu'il aime, le mélancolique reflet. Pourquoi n'ajouterions-nous pas ici que le poète, d'ordinaire très heureux dans son symbolisme, a quelquefois le tort de trop l'interpréter? Or, la poésie, du moment qu'elle n'enseigne plus par le moyen d'un symbole assez lumineux, assez vaste, pour renfermer et exprimer toute sa pensée, la poésie prend vite quelque chose d'oratoire qui n'appartient pas à sa pure essence. D'autres ont-ils remarqué comme nous quelque froideur dans les deux morceaux les plus étendus du volume, *Les voix sur la montagne*, et, *Je suis l'Alpha et l'Oméga?* Nous croyons que c'est là qu'il faut en chercher la raison. Ces deux fragments dont le début est d'une grande largeur, et dans lesquels nous ne saurions méconnaître des beautés de premier ordre, une remarquable élévation de pensée, et une touche magistrale, doivent peut-être à quelque confusion des éléments lyrique et didactique, de laisser dans l'esprit une impression qui n'est pas entièrement franche. Trop souvent le dernier de ces éléments l'emporte sur le premier, et la poésie tourne au discours : heureusement, le souffle lyrique reparaît, et l'inspiration se relève, comme dans un fragment du second de ces poèmes (p. 83), que nous ne craindrons pas d'appeler admirable.

Nous aurions encore quelques remarques à soumettre à M. Calame sur les procédés habituels de sa versification et de son style, mais nos lecteurs nous sauront gré de nous rappeler que la *Revue Suisse* n'est point une chaire de rhétorique. D'ailleurs la publication dont nous rendons compte n'est pas de celles auxquelles on rattache volontiers des considérations de langage. Il nous a fallu même quelque effort pour nous arrêter aux observations qui précèdent et qui ont pris sous notre plume l'espace que nous aurions voulu consacrer, en terminant, à résumer un jugement d'ensemble sur la poésie des *Méditations*. Ce jugement, nous le supprimons, laissant à chacun de nos lecteurs à se le faire lui-même : il y aura là pour eux profit et plaisir tout ensemble, et, de notre côté, notre rôle de critique ne semblera pas nous avoir fermé les yeux à ce qui constitue l'intérêt le plus élevé, l'intérêt *humain* de ce beau recueil.

Ch. B.

Pour la rédaction : L[s] Bovet.

MICHEL LE MENDIANT.

I

Le grand portail de Saint-Roch.

On était en l'an de grâce 1723 et sous le règne de ce Louis, quinzième du nom, que le peuple aimait comme les mères aiment l'enfant qu'elles ont failli perdre, moins pour les espérances qu'il fait naître que pour les inquiétudes qu'il a données. Le régent était mort depuis un an, et le duc de Bourbon qui l'avait remplacé au ministère n'avait guère signalé son apparition que par un renouvellement de rigueurs contre les protestants.

Ceux-ci, qui commençaient à respirer, s'étaient vus attaqués encore une fois dans leurs intérêts ou dans leurs personnes, et, tandis que quelques-uns, à bout de patience, abandonnant une patrie où la tolérance ne pouvait s'acclimater, allaient enrichir de leur industrie la Suisse, l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre, le plus grand nombre suspendait toutes ses affaires et se retirait à l'écart, dans l'espoir d'être oublié.

Il en était résulté un sensible amoindrissement dans l'activité commerciale et manufacturière; mais depuis Colbert, les ministres de la France étaient de trop grande naissance pour prendre garde à ces intérêts roturiers. La monarchie donnait son festin de Baltazar! Enivrée de parfums et de voluptés, elle ne voyait pas la main mystérieuse qui commençait à graver la menaçante inscription sur les murs de la salle de fête.

L'aveuglement, à vrai dire, n'était pas moindre à la ville qu'à la cour. Les philosophes donnaient tous les matins quelques coups de pioche à l'édifice social, au grand amusement de la noblesse qui en occupait les premiers étages, et à la grande surprise du peuple qui, logé dans les combles, écoutait le bruit de la sape sans comprendre. Mais personne ne prenait trop au sérieux l'attaque, pas même les assaillants. C'était pour eux une gymnastique divertissante, une sorte de tournoi, où les représentants des principes qu'ils combattaient, leur distribuaient généreusement la gloire et les récompenses. On faisait la petite guerre à la religion, à l'aristocratie, à la royauté, sans s'apercevoir que les armes étaient chargées à balles et que tous les coups tirés faisaient des blessures!

Et comment l'aurait-on soupçonné, en voyant cette société si gaie et si paisible! Rien n'y était changé en apparence. A Versailles, la cour donnait des bals et des petits soupers ; à Paris on allait au spectacle et à la Courtille. Au fond tout menaçait ruine ; mais à la surface tout avait le même air que par le passé.

Nous nous trompons, tout semblait en meilleur état. Jamais noblesse n'avait laissé tomber plus abondamment cette pluie d'or dont s'enrichissaient les bourgeois ; jamais la foule affamée qui vit de corruption n'avait trouvé plus riche curée ! Le règne de Louis *le Desiré* semblait un long carnaval pendant lequel la France se laissait aller joyeusement à tout faire et à tout dire sans s'occuper du lendemain.

La vieillesse dévote du grand roi avait surtout contribué à cette folle réaction ! On se dédommageait des tragédies sacrées de Saint-Cyr, des retraites forcées et des sermons de cour! Les danseuses de l'Opéra avaient remplacé les directeurs!

On comprend que, par suite, les églises se trouvaient un peu abandonnées : on n'y allait plus pour le roi, mais seulement pour Dieu, ce qui avait singulièrement réduit le nombre des fidèles.

Au moment où commence notre récit, le curé de Saint-Roch venait d'en avoir une preuve qui, sans être nouvelle, lui semblait toujours aussi mortifiante. En descendant de l'autel, il avait promené son regard autour de lui et n'avait aperçu qu'un petit nombre de paroissiens, pauvrement vêtus pour la plupart, et dispersés autour des bancs fermés et vides des gentilshommes, de la magistrature et de la bourgeoisie ! Il ne put retenir un soupir et regagna la sa-

cristie, en mêlant à sa dernière prière un anathème contre l'impiété toujours croissante.

Mais, tandis qu'il se contentait de le murmurer au fond du cœur, d'autres voix le répétaient tout haut, sur les tons de la plainte ou de la colère ; c'étaient celles des mendiants attitrés de la paroisse, qui se trouvaient rassemblés sous le grand portail de l'église.

Le moyen-âge, qui s'était principalement appuyé sur le système des associations partielles, formant autant de bataillons distincts dans l'armée sociale, avait légué à la monarchie absolue la plus grande partie de ses corporations. Celle des bons pauvres connue sous le nom de *grande quémanderie*, n'était pas une des moins importante : elle se distinguait des corporations de la *libre aumône,* de la *truanderie*, et de quelques autres d'ordre inférieur qui, de proche en proche, finissaient par se rattacher aux associations les plus criminelles ou les plus corrompues. La confrérie des bons pauvres formait une sorte de haute noblesse de la gueuserie qui, comme toutes les noblesses, avait ses priviléges et surtout ses vanités. Protégés par les fabriques des paroisses, ses membres étaient tenus à une moralité apparente dont ils se dédommageaient sous le manteau. Beaucoup d'eux joignaient, dit-on, aux bénéfices de leurs *charges* les profits d'intrigues privées dont ils se faisaient les agents directs, et les libéralités du lieutenant de police, qui les regardait comme de précieux auxillaires d'espionnage.

Cette aristocratie de la mendicité formait donc, à tout prendre, une association médiocrement respectable, et nous éprouverions quelque embarras à introduire le lecteur en pareille compagnie, si notre histoire ne nous en faisait une nécessité : mais il en est des récits comme des voyages ; on subit la route, on ne la choisit pas. Avant d'arriver aux vallées riantes et aux riches cités, il faut souvent traverser la fange des marécages ou des faubourgs. — On nous pardonnera, j'espère, ce passage involontaire par les rues basses que nous ne pouvions éviter. Tout n'est point d'ailleurs à dédaigner dans de semblables traversées. Les personnalités infimes d'une époque la révèlent mieux peut-être que les personnalités élevées ; il ne faut regarder l'homme ni les sociétés à la tête, mais aux pieds, pour savoir ce qu'il y a de boue dans le chemin qu'ils suivent.

Les mendiants, alors réunis sous le grand portail de Saint-Roch, étaient au nombre de trois, outre deux jeunes enfants. Ils avaient

vu passer successivement les fidèles qui venaient d'écouter la messe sans avoir reçu d'autre aumône que quelques liards accompagnés de demandes de prières. Chacun de ces maigres dons avait été accompagné de grimaces de mépris ou de sourdes malédictions, bientôt interrompues pour reprendre les supplications psalmodiées qui constituaient l'exercice de leur profession.

Une vieille femme en haillons, qui sortit à son tour de l'église, leur fit signe de se taire :

— Vous égosillez donc pas davantage, pauvres gens, dit-elle d'une voix aigre; tout le monde est parti ; il n'y a plus là dedans que M. le curé et le bedeau !

A cette annonce, le mendiant qui se trouvait le plus près du bénitier, se souleva sur ses béquilles, et les faisant passer toutes deux dans la même main, il se mit à se secouer et à allonger ses membres à la manière des chiens qui s'éveillent.

— Pour lors, mettons-nous à l'aise, dit-il ; d'être paralytique, ça finit, à la longue, par vous engourdir.

— En voilà une matinée de misère! s'écria un second mendiant à la voix enrouée; voyez-moi un peu ça ! trois liards doubles! — Et il les faisait tinter dans le creux de sa main. — Que Dieu me pardonne ! il n'y a plus dans le monde que des payens..... Ah ! maître Miroton, la religion s'en va, et avant peu, la place de bon pauvre ne rapportera pas seulement de l'eau à boire.

— Pour lors, nous nous contenterons de vin, M. Riflou! dit le prétendu paralytique qui avait toujours le mot pour rire, et qui tira de sa gibecière une petite bouteille plate qu'il emboucha courageusement.

— Oui, oui, c'est bon de plaisanter, reprit la vieille femme; mais pas moins, c'est un scandale, savez-vous ! faire des journées de deux ou trois livres quand on est pauvre de la paroisse, patenté de la fabrique et gradé dans la corporation de la *quémanderie !* Non, voyez-vous, M. Miroton, je dis, moi, que ça finira mal pour le peuple de Paris ! faudra que Dieu et la Vierge fassent un exemple! S'il venait tant seulement de petite vérole ou un tout petit peu de peste, vous verriez les Parisiens faire des cierges à tous les autels, et les blancs marqués tomberaient dans notre giron comme la grèle en avril! Aussi, faut espérer qu'un jour ou l'autre la Trinité montrera comment elle châtie !

— Que tous les saints vous entendent, mère Rossignol, reprit

Riflou, qui laissa glisser les trois doubles liards dans son gousset. Le diable m'emporte ! si je ne fais pas dire une messe pour demander un bon fléau et corriger ces mauvais chrétiens ! — Les fléaux, c'est notre gagne-pain !

Une querelle qui se fit entendre à l'autre bout du porche les interrompit : c'était une mendiante qui gourmandait les deux jeunes enfants déguenillés assis à ses pieds dans une attitude languissante.

— Eh bien ! s'avisent-ils pas de jouer à cette heure ! disait-elle en les secouant rudement ; vous ne pensez donc pas qu'on peut vous voir, petits marauds ; vite, voyons, reprenez l'air triste, ou je tape !

Mme Rossignol se retourna au bruit et parut surprise.

— Tiens, dit-elle, comment donc ça se fait-il ? Mlle Céleste n'a plus que deux enfants.

La mendiante redressa la tête.

— Je crois bien, reprit-elle ; pensez que ces gueux de parents veulent me les louer maintenant six deniers de plus ?.... Ils abusent de leur position.

— Et encore on dit qu'il n'y a pas de frais dans notre état ! fit observer Riflou.

— Ah ! je ne suis pas à me repentir d'avoir pris les rôles de mère de famille, dit Céleste, c'est bien moins avantageux !

Miroton se pencha vers la mère Rossignol.

— Elle aimerait mieux continuer ceux qu'elle jouait quand elle était comédienne de campagne, murmura-t-il ; mais le temps de rire est passé ! l'âge lui a marché sur la figure, comme on dit ; il a laissé au coin de l'œil la marque de ses deux pattes d'oie, et ça suffit, prétend la chanson :

Pour effaroucher les amours.

— Voulez-vous bien vous taire, mauvais sujet ! interrompit Mme Rossignol avec un sourire édenté ; si on allait vous entendre !

— Il n'y a pas de risque ! dit le faux paralytique en jetant un regard vers l'entrée ; nous n'aurons personne aujourd'hui.

— C'est pas comme mardi dernier ! fit observer Riflou.

— Mardi ! répéta Miroton ; ah ! Dieu me sauve ! voilà un grand miracle ! On savait que M. le duc de Richelieu viendrait à l'office ; toutes les dames de la ville et de la cour étaient accourues ! C'est comme quand le régent l'avait fait enfermer à Vincennes, vous

vous rappelez bien ? A l'heure où il se promenait au haut du donjon, toutes celles qui avaient eu des bontés pour lui venaient le voir et ça faisait une foule qui remplissait le faubourg St-Antoine.

— Oui, oui, continua Mlle Céleste qui s'était approchée, M. de Fronsac est la fleur des gentilshommes ; grandes dames, petites bourgeoises, simples grisettes, tout lui est bon ; il mène dix affaires d'amour en même temps.

— Aussi, dit Mme Rossignol, quand sa voiture paraît dans un quartier, faut voir la terreur des mères, des tantes, des maris ! C'est comme si on criait au feu ! chacun regarde si l'incendie est chez soi.

— Eh bien, fit observer Riflou, ils vont être tranquilles à cette heure que le duc part pour l'armée.

— C'est donc certain ? demanda Céleste.

— Puisqu'il a fait vendre tous ses équipages de ville ; même que hier vous avez pu voir son petit carrosse orange qui a été acheté par M. Moreau..... Vous connaissez bien ?.... l'intendant de Saint-Lazare.

— Oui, oui ; un vrai saint homme du bon Dieu !

— Qui est lancé dans les grandes affaires avec les fermiers-généraux.

— Tiens ! interrompit Riflou qui s'était avancé à l'entrée du porche ; ce que c'est que de parler des gens !.... le voici !

— M. Moreau ! répéta Miroton en se racornissant sur ses béquilles ; peut-être bien qu'il vient à l'église ! Faut pas avoir l'air désœuvré, les enfants, reprenons nos infirmités !

Tous s'étaient remis en place, l'air dolent et résigné comme il convenait à leur profession ; les femmes armées de leurs chapelets et les hommes murmurant à demi voix des prières d'un latin singulièrement modernisé, quand l'intendant de la prison de Saint-Lazare parut à quelques pas du porche.

M. Moreau ne paraissait avoir guère plus de cinquante ans, encore ses manières et son costume devaient-ils vieillir sa figure. Vêtu de drap noir, il ne portait ni bijoux ni dentelles ; mais un simple jabot d'organdi, une cravate roulée de mousseline épaisse et une canne à pomme d'écaille. Le tricorne rabattu sur les yeux, les deux mains dans ses manches, et rasant les maisons, il semblait moins marcher que se glisser. Toute sa personne, tous ses mouvements, avaient quelque chose de timide et pour ainsi dire

de fuyard. Il vous parlait toujours à trois pas de distance, les yeux baissés, d'une voix humble et embarrassée. Sa piété était de notoriété publique. Alors que tout le monde quittait Jéhovah pour Baal, M. Moreau avait persisté dans ses saintes pratiques, et, bien qu'on l'eût raillé d'une pareille bizarrerie, la confiance s'en était accrue. Les plus audacieux incrédules voyaient avec plaisir que leur homme d'affaires eût de la religion ; aussi nobles et bourgeois lui apportaient-ils leurs fonds avec un égal empressement. La corporation de la *grande quémanderie* faisait elle-même partie de sa clientèle, et c'était à lui que les *bons pauvres* de presque toutes les paroisses de Paris confiaient leurs épargnes, sous la seule garantie de sa bonne renommée.

Le dévot intendant de Saint-Lazare arriva jusqu'aux marches de l'église sans être sorti de sa méditation ; la voix de Mme Rossignol, qui le saluait par son nom en multipliant les souhaits de bonheur, finit pourtant par l'y arracher. Il releva la tête en tressaillant ; une expression de contrariété crispa ses traits ; mais ce fut un éclair. La placidité soumise qui était le caractère habituel de sa physionomie, reparut aussitôt ; il sourit d'un air de bénignité, porta une main à son tricorne et l'autre à la poche de sa veste.

Les mendiants qui avaient compris la signification de ce dernier geste, se rapprochèrent tous avec de grands témoignages de respect : M. Moreau mit dans la main de chacun une petite pièce d'argent, munificence qui fit éclater autour de lui les bénédictions.

— En vous remerciant, mon digne monsieur, dit Riflou, qui porta la pièce à ses lèvres.

— Que Dieu vous le rende dans son Paradis ! continua Céleste.

— Qu'il vous conserve la santé ! gémit Miroton replié en double.

— Et qu'il donne un bon mari à votre fille ! acheva Mme Rossignol.

M. Moreau remercia d'un ton d'humilité et entra dans l'église. Dès qu'ils eurent cessé d entendre le bruit de ses pas, les bons pauvres se remirent à l'aise.

— Parbleu ! votre souhait vient trop tard, Mme Rossignol, dit gaiement Miroton en se tournant vers la mendiante, le bon mari que vous demandez pour Mlle Moreau est trouvé depuis long-temps.

— Elle est donc promise ! demanda la vieille femme.

— Au pupille de l'intendant, M. Gaston de Vignolles.

— Je le connais, interrompit Céleste ; c'est un beau jeune homme.....

— Qui a des qualités solides, poursuivit Miroton..... Vingt mille écus de rente !

Et baissant la voix :

— Après ça, reprit-il, M. Gaston était obligé de reconnaissance. Il paraît que maître Moreau a rendu autrefois un grand service à sa mère..... — J'ai entendu parler de ça quand j'étais porteur de cédules chez mon procureur du Châtelet..... — C'est pourquoi Mme de Vignolles l'avait choisi, au lit de mort, pour tuteur de son fils, et maintenant celui-ci achève de payer la dette en devenant son gendre.....

— Tant il est vrai, dit sentencieusement Mlle Céleste, qu'un bienfait n'est jamais perdu !

Riflou haussa les épaules.

— On dit ça dans les pièces de théâtre et au sermon, répliqua-t-il brusquement ; mais à la pratique, bonsoir, c'est autre chose ! A preuve, moi qui vous parle, que j'ai introduit le vétéran dans la corporation, et qu'à cette heure il ne me considère pas plus que le cheval de bronze du Pont-Neuf !

— Ah ! ne me parlez pas du vétéran, s'écria Mlle Céleste ; quand vous pensez qu'à la dernière distribution qui a été faite l'autre jour, à la noce du contrôleur des fermes, on nous a donné à chacun une pièce de quinze sous, tandis que lui a eu un petit écu !

— Eh bien, ça ne m'étonne pas ! reprit Miroton; il y a des gens, voyez-vous, qui sont destinés à réussir ; on naît avec la chance comme avec un nez aquilin. Qui est-ce qui aurait dit qu'un bon pauvre du petit porche comme le vétéran gagnerait plus à lui seul que nous tous, les ceux du grand portail ?

— Dam ! fit observer Riflou, c'est un vieux soldat..... qui a des cheveux blancs sans perruque, dix-sept blessures pour de bon, qui est manchot et quasi aveugle !.... Vous comprenez ; il abuse de ses avantages !

— Et voilà pourquoi on l'a fait syndic de la corporation, dit Céleste.

— Il peut se vanter de n'avoir pas eu ma voix ! répliqua son interlocuteur ; — un ladre qui ne vous ferait jamais une politesse au cabaret !.... qui parle morale quand on n'est qu'entre soi !

— Et qui a empêché de recevoir mon neveu Coquillard parmi les bons pauvres ! s'écria Mme Rossignol. — Le garçon le plus adroit de tous les valets de place de Versailles ! — Car il n'y a pas son pareil pour remettre un billet sans qu'on le voie, et savoir ce qui se passe dans une maison ; — enfin, c'est ce qu'on appelle un sujet !

— Oui, oui, il a tout plein de moyens ! dit sérieusement Miroton ; s'il évite la corde, il fera son chemin ! c'est une vraie bonne graine de coquin !

— Plaît-il ? Qui est-ce qui parle de moi ? s'écria une voix joviale.

Et un gros garçon de bonne mine, portant la souquenille des laquais de louage, frappa sur l'épaule de Miroton. Les mendiants se retournèrent.

— Tiens, le neveu ! s'écria Mme Rossignol.

— A vous rendre mes devoirs si j'en étais capable, répondit le nouveau venu en saluant du pied comme les serviteurs qui voulaient se donner l'air naïf des campagnards.

— Et par quel hasard te trouves-tu à Paris ? demanda la vieille femme.

— C'est pas un hasard ! répliqua le garçon de place confidentiellement : je suis venu pour un particulier qui m'a demandé des renseignements, et comme il me donnait rendez-vous dans une église, j'ai choisi Saint-Roch, rapport que ça me procurait l'occasion de causer de mon affaire avec vous.....

— Ah, ah ! tu veux donc toujours entrer dans notre corporation ? demanda le faux paralytique qui prit l'air protecteur.

Coquillard plia les épaules.

— Dam ! vous concevez, M. Miroton, dit-il d'une voix caline, je voudrais être reçu pauvre..... pour me trouver plus à mon aise.

— Possible ! reprit Mme Rossignol ; mais on t'oppose que tu es trop jeune et que tu as un état.

— Un état ! répéta le valet de place, puisque je le quitterai, j'en aurai plus ! et quant à la jeunesse, c'est un défaut dont je me corrigerai tous les jours.

Les mendiants se mirent à rire.

— Allons ! tu es un bon drille ! s'écria Riflou en lui frappant sur la joue.

— C'est connu, ajouta Miroton ; mais ça ne suffit pas ! Pour être admis à la mendicité, faut avoir de l'argent ! Une place de bon pauvre, ça se vend comme une charge au parlement.

— Je sais, je sais, dit Coquillard ; aussi j'avais proposé d'acheter à la veuve la survivance du manchot qui est mort le mois dernier. Ils m'ont opposé que j'avais mes deux bras, comme si c'était une raison quand on ne veut pas s'en servir !.... Mais je viens de savoir qu'il y avait un sourd et muet ambulant qui s'est noyé hier..... Celui qui jouait du flageolet..... Et je me suis dit que je pourrais le remplacer !

— Faudrait avoir la protection du syndic, objecta Mme Rossignol, et il est contre toi ! J'ai eu beau lui parler, inutile ! Le vétéran est un vrai tigre, vois-tu ! Il oppose toujours la justice, la conscience.....

— Il parle de conscience ? s'écria Coquillard ; alors, c'est qu'il veut de l'argent. Je connais la chose, tante Rossignol ; je m'en sers aussi au besoin.....

— De la conscience ?

— Non, du mot. — Si je pouvais seulement parler au syndic, gage que ça s'arrangerait.

— Pour lors, tu n'as qu'à voir, il doit être au petit porche.

— Eh bien, c'est dit ! Je vais le trouver ; je reviendrai vous raconter ce qu'il m'aura répondu ; et si je réussis, je paie un vin épicé *Au chat qui file*.

Miroton lui fit de la tête et de la main un geste d'approbation.

— A la bonne heure, dit-il, tu as mon estime, Coquillard ! va, mon petit, va, nous t'attendons.

— Un moment ! reprit Mme Rossignol en se rapprochant de son neveu et parlant à demi voix ; dans le cas où le vieux ne voudrait rien entendre, viens me chercher. Depuis hier, je sais quelque chose qui peut-être bien le rendra plus gentil.

— Quoi donc ? demandèrent les mendiants qui prêtaient l'oreille.

La vieille femme regarda autour d'elle.

— Eh bien, voilà ! dit-elle, tout est mystère avec ce vétéran ! Aussi il y avait long-temps que j'avais des soupçons. Je me disais toujours, un bon pauvre qui a l'air si rangé, si honnête, c'est louche !... Avec ça qu'on ne peut dire d'où il vient, où il va, ni ce qu'il fait de son argent. — Faut qu'il cache quelque vice !

— Ou quelque bonne action, hasarda Coquillard.

— Vaut mieux croire que c'est un vice, répliqua sentencieusement Mme Rossignol ; c'est plus naturel ! — Et puis, comme je vous disais, j'ai fait une découverte ! Vous savez que le syndic demeure là aux mansardes de la maison qui fait le coin des deux rues..... Hier soir, je voulais lui parler en particulier rapport à Coquillard ; je monte chez lui, j'arrive au corridor d'en haut, je cherche sa porte, et, avant de frapper, je regarde au trou de la serrure, — par discrétion ! — Au lieu du vétéran, savez-vous bien ce que je vois ?

— Une vétérante ? demanda Miroton ironiquement.

— Non, reprit la vieille femme ; un bourgeois en lunettes, en culottes de velours et en habit violet.

Les mendiants firent un geste de surprise.

— Vous comprenez que ça m'interloque ! continua Mme Rossignol ; je crois que je me suis trompée et je vais aux autres portes, — personne ! — Pour lors je reviens à la première, je regarde encore, et, qu'est-ce que j'aperçois cette fois ? le vétéran vêtu de son vieil uniforme !

— Et le bourgeois ? demandèrent en même temps Mlle Céleste et Riflou.

— Disparu ! répondit la pauvresse avec une énergie mystérieuse.

— Sans qu'on l'ait vu sortir ? demanda Coquillard.

— Et j'avais pas quitté le corridor ! acheva sa tante.

Les bons pauvres se regardèrent en poussant une exclamation de surprise.

— Vous comprenez qu'au premier moment ça m'a confondue ! continua la vieille femme : mais à la réflexion je me suis dit : c'est incompréhensible, ça m'explique tout ! Si le vétéran se déguise, c'est pour se cacher, et s'il se cache, il fait quelque chose qu'il ne veut pas qu'on sache. Donc j'ai barre sur lui et faudra qu'il file doux !

— C'est clair ! répondirent toutes les voix.

— Seulement, continua Mme Rossignol, comme il faut parler avant de mordre, je veux que Coquillard essaie encore les moyens de douceur et les petits écus ; si ça ne prend pas, je ferai savoir au syndic qu'on connaît son numéro !

— Vrai, ma tante, s'écria Coquillard avec une admiration sincère ; vous êtes une femme..... mais une femme..... qui serait digne d'être un homme !

— C'est bon! interrompit la pauvresse d'un ton péremptoire; ne t'attarde pas et va faire ce que tu as dit.

— Voilà! dit le valet de place tournant les talons.

Et il entra dans l'église pour la traverser et gagner plus vite le petit porche où se tenait le vétéran.

II

La chapelle des trépassés.

Lorsque M. Moreau était arrivé, environ un quart-d'heure auparavant, les derniers fidèles, dont les prières s'étaient prolongées au-delà de l'office, avaient tous disparu, et l'église se trouvait déserte. Le soleil qui n'avait pu se dégager du brouillard ce jour-là, ne répandait dans la nef qu'une lueur douteuse, encore assombrie par l'ombre des colonnes, et les chapelles latérales formaient, çà et là, des retraits obscurs où descendait un vague rayon teint par les vitraux coloriés. Le parfum de l'encens flottait au-dessus de ces demi ténèbres, enveloppant les autels et les saintes images d'une légère vapeur.

L'intendant traversa d'abord l'église de son pas mesuré; puis il promena un regard perçant et rapide autour de lui, comme s'il eût voulu s'assurer de sa solitude, gagna la chapelle des trépassés et s'agenouilla devant la balustrade de fer qui entourait les marches de l'autel.

Il y demeura quelque temps le front appuyé sur ses mains jointes et murmurant à voix basse une prière; enfin, l'accent faiblit; les paroles devinrent plus confuses; il y eut comme des intermittences pendant lesquelles ses lèvres continuaient à s'agiter sans faire entendre aucun son.

Qui eût pu apercevoir alors ses traits cachés, eût été saisi de leur âpre expression d'angoisse; mais qui eût entendu les mots inarticulés qu'il entremêlait à sa prière, eût bientôt deviné la cause de son agitation!

Ces mots étaient des chiffres qu'il combinait en vain pour la millième fois sans pouvoir y trouver autre chose que la constatation d'une ruine amenée par ses audacieuses entreprises.

En renonçant volontairement aux voluptés mondaines, l'intendant de Saint-Lazare avait reporté ailleurs son activité et ses ambitions.

Ce que d'autres donnaient aux plaisirs bruyants, il l'avait donné aux spéculations hasardeuses ; c'était là que s'étaient concentrées toutes ses ardeurs. Le roman que chaque homme bâtit en imagination avec les joies de l'amour, de la puissance ou de la sensualité, lui l'avait bâti avec des nombres ! Devenir le plus riche financier du royaume ; remuer les millions d'un trait de plume, recommencer ce Jacques Cœur ou ce célèbre Ango, qui faisait la guerre au Portugal pour son compte, et régner par le crédit de l'or comme le roi par droit de naissance, tel avait été son unique rêve ! Il l'avait poursuivi avec la tenacité silencieuse des gens qui n'ont qu'une idée et qui y subordonnent tout le reste. Monomane téméraire, il était allé droit vers sa chimère, sans s'inquiéter de ce qu'il fallait fouler aux pieds, et, dans sa course au clocher vers cet étrange idéal, tous les sentiments d'honneur, de tendresse et de pitié, s'étaient successivement éteints dans son ame. Pareil au sauvage qui, pour frapper l'ennemi, multiplie les artifices et épuise les trahisons, il n'avait reculé devant aucun moyen ; le devoir à ses yeux était devenu le succès !

C'était pour l'assurer qu'il avait revêtu ces habitudes de piété apparente qui doublaient la confiance et attiraient l'argent des dépositaires. La religion n'avait été pour lui qu'un instrument de crédit.

Et ce crédit, il le voyait perdu sans retour ! Encore quelques semaines, au plus quelques mois, et les pertes jusque là connues de lui seul, allaient être révélées ; les dernières ressources qui l'aidaient à déguiser son désastre seraient épuisées ; à bout d'expédients, il devrait tout avouer ! Cet édifice de fortune, si longuement construit pierre à pierre, croulerait dans la honte !

A cette pensée, tout son être se révoltait. Tant d'obstacles surmontés, de si durs sacrifices, une si longue patience ! tout inutile faute d'un répit qui permît de retrouver la chance plus heureuse ! Il ne voulait point y croire, il ne pouvait l'accepter !

C'est que quelques jours auparavant rien n'était encore désespéré. L'union de sa fille avec son pupille qu'il prenait pour associé, lui apportait une somme avec laquelle il pouvait faire face aux premiers embarras, masquer ses pertes, s'en relever presque certainement. Cette union, convenue depuis long-temps, n'attendait que la fixation d'une époque pour s'accomplir. M. Moreau feignit de céder à l'impatience supposée des fiancés et choisit un terme

très prochain, en engageant Gaston à hâter ses préparatifs; mais, à son grand étonnement, le jeune homme parut se troubler, balbutia de vagues objections et finit par demander un délai.

M. Moreau n'insista pas ; comprenant que ces tergiversations inattendues cachaient quelque mystère, il s'informa avec adresse et apprit que depuis deux mois M. de Vignolles faisait de fréquents voyages à Versailles sans qu'on pût lui en expliquer les motifs. Il mit aussitôt en campagne un de ses hommes de confiance, Lavarane, et découvrit que Gaston se rendait chez une dame Armand qui habitait seule avec sa nièce l'impasse la plus solitaire d'un des faubourgs. Tremblant de comprendre, mais voulant pousser jusqu'au bout, il prit prétexte d'un procès dans lequel le jeune homme se trouvait intéressé, pour l'envoyer à Orléans où l'affaire devait se juger, et, sûr d'avoir le champ libre pendant son absence, il chargea Lavarane de tout découvrir.

Trop connu pour se présenter lui-même, ce dernier eut recours au neveu de Mme Rossignol dont il avait déjà expérimenté l'adresse, et c'était lui que M. Moreau attendait à Saint-Roch.

En traversant l'église, comme nous l'avons dit, pour gagner le petit porche, Coquillard passa devant la chapelle des trépassés et aperçut l'intendant agenouillé à la grille de l'autel. Bien qu'il ne l'eût jamais vu, le lieu, l'attitude et le costume, semblaient lui indiquer la personne désignée par Lavarane. Il tira du gousset de sa culotte de panne une grosse montre de cuivre, et reconnaissant que l'heure du rendez-vous était sonnée depuis long-temps, il ralentit le pas en hésitant. Quelle que fut l'utilité de son entrevue avec le vétéran, celle pour laquelle il venait à Paris avait une importance plus immédiate; en la retardant il risquait de la manquer, et, par suite, de perdre la récompense convenue! Cette dernière raison lui parut décisive. Ajournant sans balancer sa négociation avec le syndic de la corporation des bons pauvres, il s'approcha de l'autel et s'agenouilla à côté de M. Moreau.

Celui-ci fit un léger mouvement, mais ne changea point d'attitude. Coquillard qui s'était signé se mit à murmurer à demi-voix une prière avec une sorte de sincérité naïve. Chez lui, comme chez la plupart de ses pareils, la corruption n'avait point supprimé les pratiques pieuses, et, en perdant ses croyances, il avait gardé sa dévotion! — Ce fut seulement après l'oraison achevée qu'il se pencha vers l'intendant de Saint-Lazare et dit à demi-voix.

— *Que Dieu protége les hommes de bonne volonté !*

— Qui vous envoie ? demanda M. Moreau très bas.

— Lavarane !

L'intendant tressaillit, se redressa brusquement et enveloppa d'un regard le valet de place comme s'il eût voulu s'assurer de son identité.

Qui l'eût remarqué quelques instants auparavant, au moment de son entrée dans l'église, l'eût à peine reconnu. La sérénité composée de ses traits avait fait place à une expression de dureté inquiète; ses yeux s'étaient arrondis et allumés ; un tremblement d'impatience agitait ses lèvres.

— Eh bien, que sais-tu, parle ! dit-il en élevant la voix et avançant le bras vers le valet de louage.

Celui-ci regarda derrière lui pour s'assurer qu'on ne pouvait les entendre. Ce mouvement rappela M. Moreau à sa prudence. Il s'interrompit brusquement, porta la main à ses lèvres comme un homme qui se rappelle lui-même au silence, et, faisant signe à Coquillard, il appuya de nouveau son front sur la balustrade, dans l'attitude d'une méditation pieuse.

Le valet de place comprit son intention et se pencha lui-même vers la grille en disant :

— Le bourgeois n'a rien à craindre ; il n'y a personne.

— N'importe, répliqua M. Moreau du ton bas et monotone de la prière ; ne me regardez pas, ayez l'air de faire vos dévotions et n'élevez point la voix.

Coquillard tira de sa poche un chapelet garni de médailles de cuivre qu'il se mit à égrener d'un air de componction.

— Vous vous êtes fait bien attendre, reprit l'intendant.

— Je viendrai plus vite si le bourgeois veut me payer le coche de Versailles ! répondit le valet de louage qui ne perdait jamais une occasion de recommander ses intérêts.

— Enfin..... que savez-vous ? interrompit M. Moreau.

— Tout ! répliqua Coquillard ; rapport que j'ai lié connaissance avec la servante, moyennant mes agréments personnels, et qu'à cette heure je suis employé comme commissionnaire dans la maison..... où j'ai pénétré le fond des choses.

— Vite, alors, voyons !

— Eh bien, d'abord et d'un ! Le jeune gentilhomme que vous

appelez M. Gaston, n'est connu chez Mme Armand que sous le nom de M. Hubert.

L'intendant tressaillit.

— Hubert ! répéta-t-il en redressant la tête, pourquoi ce changement ?.... dans quelle intention ?

— Minute ! vous allez le savoir, reprit le valet de place; mais tenez-vous tranquille, si vous ne voulez pas qu'on nous voie causer.

M. Moreau reprit sa pose méditative.

— Pour lors, donc, continua le valet de place, M. Hubert est maître de dessin et donne des leçons à la nièce de Mme Armand... une jolie blonde qui est très portée à la peinture, faut croire, car ces leçons font son bonheur.

— C'est-à-dire..... qu'ils s'aiment ? demanda M. Moreau d'une voix altérée.

— Si fort que depuis huit jours que le maître n'est pas venu, l'écolière en est triste à mourir sans que Mme Armand devine pourquoi.

— Et quelles sont ces femmes ? d'où viennent-elles ? que font-elles ?

— Inconnues ! Depuis deux ans qu'elles habitent Versailles, ça vit retiré comme les escargots dans leurs coquilles. Ni famille, ni amis, — sauf M. Marc, un vieux particulier dont ils parlent tous au logis, comme de leur saint patron, mais que je n'ai pas encore vu.

— Ainsi, vous ne savez rien autre chose.

Le valet de place fit un mouvement.

— Eh bien mais! dites donc, répliqua-t-il, m'est avis qu'en voilà pas mal comme ça; et plus que M. Lavarane ne m'en avait demandé. J'espère que le bourgeois s'apercevra que j'ai pas regardé à ma peine quand il paiera la bonne-main.

M. Moreau ne répondit pas. Il était facile de voir à son agitation qu'il se trouvait en proie à une perplexité douloureuse. Evidemment son esprit balançait entre plusieurs résolutions. Il y eut une pause assez longue; enfin Coquillard le regarda de côté :

— Et à cette heure, demanda-t-il, n'y a-t-il rien de plus à faire pour le service du bourgeois ?.... C'est-il M. Lavarane qui donnera les nouvelles instructions ?.... Et qui paiera ?.... Il avait parlé d'un louis.... mais.....

— Veux-tu en gagner quatre ? interrompit M. Moreau qui parut avoir enfin pris son parti.

— Moi ! s'écria Coquillard que la proposition fit sursauter..... Parlez, notre maître, qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Il faut, dit l'intendant qui appuyait sur ses paroles, que tu me conduises chez Mme Armand.

Coquillard redressa la tête.

— Chez Mme Armand, répéta-t-il ; mais le prétexte ?

— C'est à toi de le trouver.

— Bien ! pour lors je préparerai la chose de longueur.

— Non, non, je veux profiter de l'absence de Gaston..... de M. Hubert, comme tu l'appelles..... Il faut que tu trouves moyen de m'introduire aujourd'hui même..... sans quoi j'aurai recours à quelqu'autre.

— Un moment..... attendez !.... j'ai votre affaire ! interrompit le valet de place dont l'imagination s'exaltait à l'idée de la récompense promise ; Mme Armand veut quitter le pavillon de l'*impasse verte ;* l'écriteau y est de ce matin ; monsieur peut se présenter pour louer.

— Parfait ! dit M. Moreau, tu dis *impasse verte.*

— C'est le pavillon du fond..... qui a un jardin entre les deux routes.

— J'y serai dans deux heures : repars sur-le-champ ; il faut que je t'y trouves..... Je puis avoir besoin de toi.

Il s'était levé et se dirigeait déjà vers le petit portail ; Coquillard le suivit en jouant l'embarras.

— Pardon, excuse, bourgeois, reprit-il à demi voix..... Mais pour être là-bas dans deux heures, faudrait prendre un carrosse de louage.

— Tu en prendras, dit l'intendant, qui continuait à marcher ; il y en a aux deux porches.

— Je sais, je sais, dit le valet de place ; mais vu que je devais recevoir de M. Lavarane un acompte..... Je suis parti sans argent.....

L'intendant tira de la poche de son gilet deux louis qu'il glissa entre les doigts de Coquillard. Celui-ci reconnut l'or au tact, referma la main avec un empressement convulsif et voulut remercier ; M. Moreau l'interrompit par un signe.

— Le reste, ce soir,.... si je suis content, dit-il ; mais il ne faut point qu'on nous voie ensemble : remonte vers la sacristie et prends la porte de service ; je sortirai par le petit porche.

Le valet de place rebroussa vivement chemin sans autre observation, atteignit l'entrée des sacristains et disparut.

L'intendant qui avait attendu sa sortie, passa alors la main sur son visage comme s'il eût voulu en effacer l'expression soucieuse; ses traits semblèrent reprendre à commandement leur sérénité modeste ; ses paupières abaissées éteignirent son regard, ses coudes se rapprochèrent, son pas prit une allure plus raccourcie, et quand il reparut au grand jour, il était redevenu tel qu'on avait l'habitude de le voir, c'est-à-dire, la personnification de l'humilité calme et souriante.

III

Le petit porche.

Le petit porche par lequel M. Moreau allait sortir donnait sur un carrefour encombré de marchands criant leurs denrées, de mules, de litières et de voitures de louage dont les conducteurs offraient leurs services aux passants, de messagers faisant retentir leurs clochettes ou leurs crécelles et distribuant aux portes les missives avec les paquets. Il en résultait un mouvement et un tumulte qui frappait doublement au sortir de la solitude silencieuse de l'église. Le petit porche était une sorte de vestibule commun qui ouvrait d'un côté sur l'agitation, de l'autre sur le repos. Un vieillard semblait garder cette entrée de deux mondes contraires ; c'était le vétéran !

Il portait le costume militaire du règne précédent. Rien dans son extérieur ne révélait la misère qui s'étale et violente pour ainsi dire la pitié ; loin de là, son habit, bien qu'il accusât un long usage, n'avait point perdu sa propreté presque élégante ; la haute guêtre militaire, qui montait au-dessus du genou, ne laissait voir ni accroc ni souillure ; sa chaussure était cirée avec soin, ses cheveux ramenés en arrière par un ruban, et si la poudre leur manquait, c'est que l'âge en les blanchissant, l'avait rendue inutile. Assis sur le banc de pierre qui longeait les deux côtés du porche,

il avait près de lui son feutre de grenadier dans lequel on pouvait voir toutes les offrandes recueillies depuis le matin, comme si en faisant chacun juge de ses ressources, il eût voulu donner plus d'indépendance à la charité. — Aussi pouvait-on dire que l'aumône perdait avec lui son caractère habituel pour prendre celui d'un don spontané. Ce n'était point un secours accordé à l'indigence où à la plainte ; c'était un témoignage de sympathie amicale ; on ne croyait pas le sauver de la faim, mais lui rendre la vie plus douce : il n'y avait ni sollicitation d'une part, ni de l'autre surprise ; on donnait au vétéran pour le plaisir de lui donner ; il avait ennobli le présent par la manière de recevoir !

Et comment, en effet, passer avec indifférence devant ce noble et franc visage que sillonnaient de glorieuses cicatrices ? Qui n'eût été ému par le vague regard de ces yeux menacés d'aveuglement ? le moyen de ne pas s'attendrir à la vue de ce bras droit dont la main avait disparu ? Aussi, en laissant tomber une offrande, obéissait-on à un intérêt plus élevé que la pitié et semblait-on bien moins faire acte de générosité que réparer un oubli de la patrie.

M. Moreau ne manqua pas de joindre une petite pièce blanche à celles que le vétéran avait déjà reçues en murmurant selon son habitude un souhait compatissant ; le vieillard se contenta d'incliner la tête avec le remerciement grave qui lui était ordinaire ; mais quand l'intendant eut franchi le seuil, une marchande d'images, dont l'étalage occupait l'encoignure du petit porche, avança la tête vers l'intérieur en cherchant du regard l'ancien soldat.

— Eh ! M. Michel, dit-elle ; est-ce là tout ce que vous faites d'accueil à l'homme de confiance de votre corporation ?

— Qui cela, dame Berthet ? demanda le vétéran dont la voix avait l'accent timbré du Gévaudan, mais avec des inflexions moins précipitées et plus douces.

— J'étais sûre que vos pauvres yeux vous avaient empêché de le reconnaître, reprit la marchande ; et de fait, on ne le voit guère à notre paroisse ; mais le digne homme ne saurait passer devant une église sans y entrer.

— Parlez-vous de M. Moreau ? demanda Michel en redressant la tête.

— Et de qui donc ! reprit Mme Berthet ; quel autre que lui saluerait ainsi les pauvres gens ? — Dieu le conserve ! Si tous les ri-

ches lui ressemblaient, on ne songerait point à jalouser leurs carrosses ni leurs hôtels !

Le vétéran ne répondit rien, et son visage conserva une complète impassibilité. La marchande d'images en parut surprise.

— N'est-ce pas l'avis de M. Michel, demanda-t-elle d'un ton d'insistance, et aurait-il quelque chose contre l'intendant qu'il n'en dit mot ?

— Pardon, dame Berthet, répliqua le vétéran avec un léger sourire ; mais le prophète Amos dit que *« l'homme prudent doit se tenir en silence, »* seulement il ne parle pas de la femme..... ce qui vous autorise à émettre votre opinion.

— Eh ! Seigneur ! c'est celle de tout le monde ! reprit Mme Berthet ; ne savez-vous pas que nul ne donne avec plus de générosité aux quêtes des couvents, aux pauvres et aux hospices ?

— Ceci lui sera compté quand Dieu viendra juger les vivants et les morts ! répliqua sérieusement Michel.

— Et vous pouvez ajouter que M. Moreau aura sa place marquée aux premiers rangs des élus ! continua la marchande ; à moins que les juges du ciel ne voient de travers comme ceux du Châtelet.

Le vétéran secoua la tête.

— Ne craignez rien, dame Berthet, dit-il ; l'arrêt sera porté selon l'équité ; mais le laboureur seul connaît bien la terre qu'il cultive, et saint Paul l'a dit : « *L'homme est le champ de Dieu !* »

— Sur mon âme ! vous parlez comme le curé au prône, reprit la marchande avec une sorte d'admiration, et je m'étonne toujours de vous entendre citer de saintes paroles pour chaque occasion. C'est à croire que vous avez autrefois étudié dans quelque collége !

Le soldat sourit.

— Mon collége a été la cabane de ma mère-grand, devers Marvojols, dit-il, et c'est là que j'ai entendu répéter les versets qui sont restés dans ma mémoire !....

Puis, comme s'il eût craint de pousser plus loin les explications sur ce sujet, il se leva pour couper court, prit son chapeau et s'avança vers l'ouverture extérieure du porche.

Un messager portant la gibecière de sa profession venait de s'arrêter à quelques pas une lettre à la main en regardant à droite et à gauche. Le vétéran qui l'aperçut à travers le nuage dont ses yeux

étaient couverts, saisit l'occasion de changer l'entretien et le montra à la marchande en demandant ce qu'il faisait là.

— Eh ! c'est le Gascon, le messager de Versailles ! dit-elle ; Dieu me sauve ! il a l'air de chercher quelqu'un.

L'homme à la gibecière l'entendit et se retourna.

— Capdious ! voici mon affaire, s'écria-t-il avec le geste d'un homme que frappe un trait de lumière ; c'est mon saint patron qui vous a mis là, dame Berthet : dites-moi un peu voir si vous connaissez le bourgeois à qui je dois remettre ce billet ?

— Vous l'appelez ?... demanda la marchande.

— M. Hubert.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— L'adresse dit qu'il est peintre.

— Et vous êtes sûr que c'est ici ?

— Voyez vous-même, Carrefour Saint-Roch.

— Fallait au moins mettre le nom de la maison, fit observer Mme Berthet qui regardait la lettre ;.... Hubert, peintre !.... Avez-vous vu au logis des *Armes de Portugal ?*

— J'en viens.

— Et à la maison Morice ?

— Aussi.

— Pour lors, je ne saurais que vous dire, reprit la marchande qui regardait l'une après l'autre les maisons du carrefour, comme pour en rappeler les habitants à sa mémoire.... J'ai beau penser.... Il n'y a point de M. Hubert.... Faudrait voir peut-être rue Saint-Honoré.

— Mordioux ! en voilà assez, s'écria le messager ; j'ai eu beau chercher depuis une heure : j'y renonce.

— Ne désespérez point encore, fit observer Michel, vous touchez peut-être à la découverte ; saint Mathieu dit que « *celui qui persévérera jusquà la fin, sera sauvé !* Qui sait si la lettre n'est pas d'importance et impatiemment attendue.....

— Ça doit être de quelque dame, reprit la marchande qui continuait à regarder l'adresse.

Le Gascon se retourna vers elle.

— Eh ! péchaire ! A quoi reconnaissez-vous ça ? demanda-t-il.

— Au papier de Hollande et à la cire d'Espagne, répondit Mme Berthet, sans parler de ces jolies petites lettres si bien rangées qu'on dirait les barbes d'un épi de blé.

Le messager fit un geste d'émerveillement.

— Que saint Sechaire m'épargne ! s'écria-t-il, jamais chien braque n'a mieux éventé le gibier. — Capdioux ! la mère, il ne serait pas facile de vous en faire accroire. — C'est vrai que la lettre m'a été remise par une jolie blonde.

— Voyez-vous ça ! dit la marchande flattée de la justice rendue à sa perspicacité ; et peut-être bien vous l'a-t-on donnée en cacheminette?

— Peuh ! je n'oserais jurer du contraire, répliqua le messager qui cligna de l'œil ; c'est vrai que la demoiselle m'attendait à la petite porte rouge du jardin.

Le vétéran qui n'avait prêté jusqu'alors à la conversation qu'une oreille distraite, devint plus attentif.

— C'est bien à Versailles ? demanda-t-il.

— Eh ! mordioux, où donc ? reprit le Gascon ; je ne suis messager ni de Pontoise ni de Gonesse. Par les vertus de la Vierge, je crois encore voir cette petite sur le seuil, m'appelant du doigt....

— C'est sans doute quelque dame de la cour ? fit observer Michel.

— Non, non, le quartier n'est point celui des gens de qualité.

— Où donc..... l'avez-vous vue ?

— Ne vous l'ai-je pas dit ?... Au coin de la rue des Réservoirs...

Le vétéran tressaillit.

— Et vous êtes sûr que c'est à la porte d'un jardin.... reprit-il vivement, une porte rouge ?....

— Per jov ! je le dis parce que c'est la vérité. Et maintenant que je me souviens..... on a appelé la chère créature pendant qu'elle me donnait la lettre.

— Vous avez entendu son nom ?

— Certainement. Attendez donc ; il me semble qu'on criait quelque chose comme..... Henriette.

Michel laissa échapper une exclamation.

— Vous la connaissez ? demanda Mme Berthet.

— Je le crois..... dit-il en paraissant hésiter..... ou plutôt..... j'en suis certain.....

Et comme s'il réunissait par la pensée les différentes indications données par le messager.

— Oui, continua-t-il, il est impossible de douter..... c'est bien cela !.... Et cette lettre..... donnez.

Il avait tendu la main vers le messager qui lui remit le billet ; il l'approcha assez près de ses yeux affaiblis pour en reconnaître l'écriture.

— C'est sa main ! murmura-t-il avec une sorte de saisissement.

— Oui-dà, reprit le Gascon sans prendre garde à son trouble.... pour lors, vous savez peut-être où trouver le particulier que je cherche.

— Hubert ?

— Juste : si vous me disiez comment lui faire tenir la lettre.....

— Je m'en charge ! interrompit Michel qui glissa le billet dans sa poche d'uniforme et fit un mouvement pour rentrer sous le porche; — mais le messager l'arrêta.

— En douceur, vétéran ! s'écria-t-il ; je réponds de ce qui m'a été confié, capdious !... si la petite blonde allait me demander ce que j'ai fait de sa lettre...

— Vous répondrez qu'elle est à son adresse, répliqua le vétéran.

— Encore faut-il que j'en sois assuré, reprit notre Gascon.

— Puisque je vous le dis ! répliqua Michel qui gagnait la porte de l'église.

— Péchaire ! j'entends bien ! s'écria le messager ; mais on a ses scrupules, vétéran ! dans notre état pour avoir la conscience tranquille faut savoir que le message est à son adresse et pour cela il n'y a qu'une preuve...

— Laquelle ?

— Le paiement du port !

Michel porta vivement la main au chapeau qu'il tenait de son bras mutilé, et y prit une pièce d'argent qu'il présenta au Gascon; celui-ci fit un mouvement pour la prendre, puis, comme gagné par la honte il parut hésiter...

— Mais avez-vous foi qu'on vous le rendra, vétéran ? demanda-t-il.

— Ne vous inquiétez de rien et prenez ! répliqua brusquement Michel.

Le messager ne se le fit pas répéter ; il fit sauter la pièce dans la poche de sa ceinture de cuir.

— C'est donc par obéissance, dit-il ; pour lors le message est à votre compte et je ne réponds plus de rien. Dieu vous conduise, vétéran, et vous, mère Berthet, adiousias !

Il reprit sa crécelle qu'il se mit à faire tourner bruyamment et disparut au coude de la rue St-Honoré.

Michel n'avait point attendu son départ pour quitter le porche: poussant avec une impatience agitée la porte de l'église, il traversa rapidement la nef et ne s'arrêta qu'à l'entrée du chœur, près du pilier auquel était accrochée la lampe de veille. Il se plaça sous son rayon le plus vif, regarda encore une fois l'adresse de la lettre, puis, brisant le cachet, il se mit à la parcourir avec une visible angoisse.

Mais son demi aveuglement lui rendit la tâche longue et pénible. Forcé de s'interrompre presque à chaque ligne, il laissait paraître tour à tour sur ses traits le sentiment éveillé par les mots auxquels il avait dû s'arrêter. Son visage exprimait tantôt une anxiété poignante, tantôt une sorte de soulagement épanoui. Quand il eut achevé, il relut une seconde fois plus facilement, mais sans que cette seconde lecture parût dissiper ses inquiétudes. Le front plissé, la tête penchée et laissant échapper tout bas des mots entrecoupés, il demeura quelque temps à la même place comme un homme qui cherche la lumière et ne trouve que les ténèbres. Enfin il sembla sortir de cette délibération douloureuse par une résolution subite; il se redressa, dit à demi voix : — Allons ! et quitta l'église d'un pas précipité.

A peine fut-il sorti qu'un témoin jusqu'alors invisible sortit de l'ombre projetée par le pilier le plus proche : c'était la tante de Coquillard, la pauvresse du grand portail. Surprise de ne point voir revenir son neveu qu'elle croyait occupé à convaincre le vétéran, elle avait voulu traverser l'église à son tour pour le rejoindre au petit porche, et s'était arrêtée à la vue du vieux soldat debout sous la lampe de service. Elle avait observé ses changements de physionomie à la lecture de la lettre mystérieuse, elle avait remarqué son hésitation tourmentée et sa brusque sortie ; après la découverte de la veille c'était plus qu'il n'en fallait pour surexciter sa curiosité malveillante ! Aussi courut-elle sur le champ au grand portail pour avertir les autres bons pauvres de ce qu'elle venait de voir et pour tenir conseil.

Il parut évident à tous qu'il y avait là quelque secret dont on pourrait s'armer contre le vétéran, et l'envie les rendit unanimes sur la nécessité de le pénétrer à tout prix. Riflou se rendit sur le champ au petit porche afin de commencer l'enquête ; mais il y

apprit de la marchande d'images que Michel venait de rentrer chez lui.

Son absence à une pareille heure était trop préjudiciable à ses intérêts et trop inusitée pour ne pas confirmer les soupçons des mendiants. En conséquence, Mme Rossignol et Miroton se décidèrent à lui rendre visite. Ils s'acheminaient vers la ruelle obscure qui conduisait à son logis, lorsque la vieille femme s'arrêta tout à coup et saisit le bras de son compagnon.

— Voyez ! voyez ! s'écria-t-elle à demi voix en montrant l'entrée de l'étroit passage.

— Quoi donc ? demanda Miroton...

— Ce monsieur en culotte de velours et en habit violet !

— Eh bien !...

— Plus bas ! le voici !.... faut pas avoir l'air de le regarder.

Les deux mendiants se retournèrent et le vieux bourgeois désigné par Mme Rossignol s'avança vers eux.

Il portait un chapeau à larges bords qui lui ombrageait le visage, une perruque rousse et de larges lunettes à doubles verres. Ses deux mains étaient cachées par des gants de fin poil de castor ; mais tandis que la gauche tenait une haute canne à pomme d'ivoire, la droite pendait immobile à son côté.

Au moment où il passa près des deux mendiants, il parut tressaillir, s'avança plus vivement vers un carrosse de louage, y monta et dit au cocher d'un accent précipité :

— A Versailles !

A ces mots Miroton qui arrivait près de la portière se redressa avec un léger cri ; il avait reconnu la voix du vétéran et c'était lui que la voiture emportait sous ce déguisement.

Emile SOUVESTRE.

(La suite au prochain numéro.)

LES

PAYSAGISTES FRANÇAIS CONTEMPORAINS.

Si notre peinture reprend jamais la place qu'elle doit occuper, c'est à David que nous le devrons. Esprit juste, mais étroit, absolu, tyrannique, ce grand artiste fut doué de qualités et de défauts qui lui permirent d'accomplir dans l'art une révolution nécessaire. Il se mit comme une digue en travers du débordement de mauvais goût qui menaçait, à la fin du XVIIIe siècle, d'engloutir l'art français, et l'arrêta. Lui-même, cependant, dans les défaillances de la vieillesse et dans les chagrins de l'exil, abandonna ses propres doctrines, déserta sa propre cause, et essaya, sans beaucoup de succès, une peinture nouvelle ; soit qu'il se fût aperçu de l'exagération de son système, soit plutôt qu'ayant survécu à l'œuvre qu'il devait accomplir, il se fût laissé entraîner à son insu, par l'inévitable réaction qui protestait déjà contre la tyrannie de son empire. La restauration gréco-romaine créa le paysage héroïque de Bertin, de Bidauld, et même jusqu'à un certain point celui de Michalon. Si l'on allait apprendre la figure chez Guérin, c'est chez Bertin qu'on apprenait le paysage ; les deux écoles n'en faisaient qu'une et n'étaient pas indignes l'une de l'autre : des deux côtés, même enseignement du *noble*, du beau théâtral, de la forme de convention ; des deux côtés même oubli de la vie. La forme pyramidale des tableaux d'histoire se retrouve dans la disposition, savamment élaborée, des tableaux de Bertin. Cette école emphatique et théâtrale est morte, et certes nous ne la regrettons pas. Mais il faut reconnaître qu'elle a conservé et qu'elle a transmis à notre temps une tradition de noblesse et de sévérité qui n'a pas été inutile pour

tempérer et pour retenir dans les bornes les peintres de notre génération. Nos jeunes peintres ont presque tous entendu les conseils de ces hommes consciencieux et savants : maintenant que la bataille est bien gagnée et qu'on peut être juste sans danger, ils reconnaissent qu'ils leur furent utiles, et que s'ils n'ont pas eux-mêmes, pendant le plus fort du combat, exagéré leur propre manière, c'est à des exemples mêlés à leurs premiers souvenirs qu'ils le doivent.

Michalon ne manquait d'ailleurs pas de mérite, et sa mort trop précoce fut une perte véritable pour les arts. Il avait fait d'excellentes études. Sous le point de vue de l'exécution savante, de la science du détail, du rendu de la forme, ses tableaux peuvent encore être étudiés avec fruit. Les plantes de ses premiers plans, *bardanes, pas-d'âne, chardons,* sont célèbres. On a rarement rien fait de plus exact et de plus parfait, mais cette exactitude est puérile et cette perfection sans objet, puisque l'effet général est nul et que le tableau ne frappe pas. Michalon semble s'être aperçu à plusieurs reprises de la fausse voie dans laquelle il marchait; il fit des efforts pour en sortir, mais la mort le surprit avant qu'il y fût parvenu. L'école finit avec Michalon qui lègue à Rémond, grand prix de Rome comme il l'avait été lui-même, la formule du tableau de style. Il faut voir comment celui-ci en use ! De longs voyages en France, en Italie, en Sicile développent chez lui un instinct nouveau, le pittoresque. Voilà le réel qui force la porte et qui s'introduit malgré la doctrine. Rémond ne peut voyager les yeux fermés, et au lieu de peindre le paysage abstrait donné par l'école, il fait des vues : Vues du Dauphiné, d'Auvergne, des Vosges, de Calabre, de l'Etna ; il en peignit 300 en quelques mois, dit-on, et en orna son atelier. C'est un procédé qui rend mieux que le crayon ; il le trouve plus commode, plus expéditif, plus complet, parce qu'il donne la forme de l'objet et sa couleur; il croit faire de la peinture et ne fait que du décor. Ce genre jouit d'une vogue momentanée mais très vive. Il répondait au goût de voyages qui avait saisi tout le monde à la fin des guerres de l'Empire ; l'Europe était rouverte, on était avide de sortir de chez soi et bien aise d'avoir un avant-goût de ce qu'on allait voir.

Rémond ne se tenait du reste pas au genre qu'il avait créé. Pour prouver sa généalogie et la bonté de sa race, il revenait de temps à autre au paysage héroïque dans des proportions gigantesques. Le *Prophète Elie*, les *Enfants de Latone,* la *Mort d'Hyppolyte* sont

de véritables caritures du paysage de style. Un trait caractéristique de cette école, et qui aurait suffi à indiquer dès lors qu'elle n'aboutirait à rien, c'est qu'au lieu de remonter à la nature et aux maîtres, elle ne prenait de la nature qu'une formule abstraite, et quant aux maîtres, au lieu de s'attacher aux vrais modèles, à Titien, à Rembrandt, à Claude Lorrain ou à Poussin, c'était aux peintres de la décadence, au Dominiquin, ou à Philippe de Champagne, qu'elle s'adressait.

Jules Coignet, d'abord l'émule de Rémond, finit par le supplanter dans l'opinion. Il renonce bravement au style héroïque et s'attache exclusivement au pittoresque. Il alla le chercher fort loin : en Italie d'abord, ensuite en Orient. Sa peinture ne restera pas, mais son influence fut bonne. A l'étude d'atelier, il joignit l'étude de la nature. Il profita avec intelligence des progrès de la lithographie, et publia un cours de dessin qui eut du succès et qui introduisit l'esprit public dans une nature plus intime et plus vraie. Bourgeois, bien avant lui, avait publié un album de vues pittoresques d'Italie, qui n'est pas sans mérite.

M. Watelet ne diffère de M. Coignet que par le choix de ses sujets qui sont plus variés. Il *osa* le premier, si nous ne nous trompons, faire des moulins à eau, et nous ne répondrions pas que cette audace n'ait été regardée dans le temps comme bien grande. Il se tient aussi plus près de la nature, mais quelle nature — affectée, enjolivée, amoindrie! C'est le peintre du pittoresque commun, du genre banal. Cette petite nature recherchée et naïve à la fois, a pu faire un certain effet. Nous avons aujourd'hui, par fortune, autre chose et mieux, et nous comprenons difficilement la sensation très réelle que cette peinture a produite il y a quelque dix ans. Car on a beaucoup remarqué M. Watelet; le fait est vrai et vaut la peine d'être noté. On l'a prôné, on a acheté ses tableaux, on l'a mis au Luxembourg. Ce sont surtout les grisettes qui s'arrêtaient devant ces paysages romantiques et coquets. Aussi la devanture des marchands de tableaux était-elle parfois fort joliment encadrée. O l'homme heureux qui a pris tant de jolis minois dans ses filets! Oh! on rêvait devant ces petits chalets. C'était un moment l'âge d'or dans les rues de Paris. On allait s'asseoir sous ce toit d'écorces luisantes, à l'ombre de ces sapins mignons. Arrivent les fraises et le lait et bientôt toutes ces jolies lèvres barbouillées de crême de rire aux éclats. Surviennent les bergers. Ah! ces

bergers-là se lavent les mains avant de traire leurs vaches, assurément ! Je ne connais perdrix qui trotte comme la tête d'une grisette devant une toile de M. Watelet.

M. Watelet a certains sujets de prédilection auxquels il revient toujours. C'est d'abord un certain chalet et une certaine chaumière que nous connaissons tous. Mais ce n'est pas tout. Il peint des arbres ; et quels arbres! n'en parlons pas. C'est autre chose que je veux dire. Quoi donc ? le ciel, des nuages. Eh bien oui, qu'importe à M. Watelet le ciel et les nuages ! Non, c'est une fumée. Et quelle fumée ! Bleuâtre, proprette, ondoyante, une fumée d'herbes et de sarments choisis, une fumée qui sentirait les pastilles du sérail, si la fumée sentait quelque chose dans les tableaux. Oh ! quel jour que celui où ce chalet comme il faut et cette chaumière bien élevée sont apparus à M. Watelet pendant qu'il se chauffait dans son salon bien clos

Et pourquoi rire après tout? On dira peut-être de nous, dans dix ans, ce que nous disons aujourd'hui de M. Watelet. Nous accusons M. Watelet de ne pas comprendre la nature ; ne pourra-t-on pas nous répondre dans dix ans d'ici que M. Corot, que nous défendrons envers et contre tous, ne savait pas peindre; et on aura raison ; et on aura tort, grand tort, en même temps ! Ainsi sont les choses, justes et fausses tout à la fois et difficiles à voir sous ce double aspect, tant la mode, que les philosophes appellent habitude, et qu'on pourrait tout aussi bien nommer éducation, influe sur notre jugement. Pour en revenir à M. Watelet, n'est-il pas possible que nous ne voyions que le côté fâcheux de son talent et qu'il en ait un autre que nous négligeons ? D'ailleurs, n'a-t-il pas tenu sa place, place modeste, mais utile ? N'a-t-il pas aimé son art, et ne l'a-t-il pas pratiqué avec persévérance ? N'a-t-il pas jusqu'à un certain point et à un certain moment été révolutionnaire lui aussi? N'a-t-il pas osé (et c'était une audace) reproduire les choses simples et naïves de la nature? Et puis les reproches que nous faisons à M. Watelet, ne s'appliquent-ils pas à beaucoup d'autres mieux qu'à lui-même? Enfin faut-il accuser les vaincus d'avoir perdu une cause désespérée ? Ne faut-il pas au contraire remercier les derniers représentants de l'école classique de l'Empire, d'avoir pressenti, comme ils l'ont fait, la nécessité de se retremper à la source, de revenir à la nature, et d'avoir ainsi ouvert la voie à l'école nouvelle ?

I

C'est la peinture d'histoire qui retrouva la vie ; c'est elle qui par une route détournée, la rendit au paysage. Nous avons vu l'école de Bertin se traîner péniblement pendant trente ans, et dépositaire infidèle, perdre à chaque pas les traditions qu'elle n'avait pas su féconder, sans force pour les retenir, sans initiative pour y rien substituer. Cette lignée impuissante de David allait s'éteindre, mais c'est encore dans l'atelier de ce grand maître et sous son impulsion que se formait une génération nouvelle qui devait la remplacer. De quelque camp que l'on soit, c'est toujours à David qu'il faut remonter pour trouver la source, le point de départ de la peinture contemporaine. Le paysage gréco-romain était sorti de lui ; le paysage moderne allait par une greffe imprévue sortir encore de cette robuste souche. Ce n'est cependant pas directement, mais par l'intermédiaire de Gros et de Géricault, et sous l'inspiration plus directe de Bonington et de M. Delacroix, que l'école actuelle se rattache au peintre des *Sabines*.

Gros se crut toute sa vie le continuateur le plus fidèle de David. Tout en peignant la *bataille d'Eylau* ou celle des *Pyramides*, il parlait à ses élèves des Grecs et des Romains, et du maître qui les avait le premier compris. Mais il a beau vouloir violenter son génie et s'attacher aux lisières de l'école classique ; son tempérament, plus fort que la doctrine, l'entraîne bien loin de son maître. Il fit un pas involontaire mais important vers la réalité : ses œuvres en font foi, et ses élèves plus encore que ses œuvres. Géricault était élève de Guérin, et si l'on a de la peine à s'expliquer que Bonington et M. Delacroix soient l'un et l'autre sortis de l'atelier de Gros, l'audacieux créateur de la peinture dramatique, élève de l'auteur du *Marcus Sextus*, de la *Didon*, de la *Clytemnestre*, étonne bien davantage. C'est qu'en réalité Géricault n'était élève que de lui-même et de son temps, de son génie, de son audace, du sentiment profond qu'il avait de la réalité dramatique. Quelle individualité puissante que celle de cet homme ! Quel dédain légitime pour des doctrines épuisées et qu'il était capable de remplacer ! Dès qu'il met le pied sur son propre chemin, comme il retourne d'emblée aux deux seules, aux deux véritables sources de l'art : à la nature et à lui-même. Et quand il veut des maîtres

comme il sait les choisir! Lorsque Géricault dessinait ses admirables *Chevaux du Corso*, le souvenir de son maître Guérin était bien loin de son esprit: c'est à Phidias qu'il pensait!

La valeur intrinsèque de Géricault est très-grande; son influence sur les peintres de notre temps est incontestable. Remarquons cependant, qu'il agit plus sensiblement sur le genre et sur le paysage, par ses chevaux, par ses taureaux et par d'autres tableaux tels que son *Four à plâtre*, que sur la peinture historique par son *Naufrage de la Méduse.* Il ne se trouva personne pour continuer de pareilles audaces!

Bonington était Anglais de naissance, et sa couleur plus délicate que savante n'est pas sans analogie avec celle de son compatriote Reynolds. Il essaya vainement d'apprendre la figure et le grand style chez Gros, qui l'aimait, qui avait distingué son talent et qui le gourmandait souvent, ne pouvant s'expliquer qu'un homme de son mérite ne pût parvenir à faire un Romain qui n'eut pas l'air d'un chevalier du moyen-âge. Un jour qu'il avait plus mal fait que d'ordinaire, Gros qui rentrait de sa promenade, s'approcha de lui, le brusqua un peu et lui dit: « Ah! M. Bonington, je viens de me promener sur le quai, et j'ai vu chez un marchand une aquarelle, grande comme la main, mais qui n'est pas de vous assurément. C'est mal dessiné, ça n'a pas de style. C'est admirable! Si vous vouliez peindre un peu dans ce goût là! » Bonington reconnut l'aquarelle qu'il avait portée le matin chez le marchand. Nous ignorons s'il osa avouer, ce jour-là, à son maître, qu'il oubliait quelquefois Pyrrhus et même Napoléon pour la nature, et qu'il faisait en secret ces petites merveilles que les amateurs s'arrachent aujourd'hui. Du reste ce jugement de Gros n'est pas indifférent et prouve assez combien son goût et sa pente naturelle le portaient vers la nature naïve, et loin de la nature guindée de l'école à laquelle il appartenait.

Bonington quitta enfin Gros, et s'abandonna à la pente naturelle de son talent; on commençait à apprécier la finesse, la légèreté, la distinction, la couleur vraie et charmante de ses tableaux lorsqu'il mourut, tout jeune encore (il avait à peine 30 ans), en 1828. Son paysage ne procède ni de Poussin, ni des Flamands, ni de Claude Lorrain. S'il a étudié quelqu'un, ça ne peut être que Canaletti. Il a les qualités de ce maître, avec quelque chose de plus distingué, de plus précieux, d'inimitable. Son pittoresque même est particulier,

et il a une manière à lui de comprendre son sujet. L'impression qu'il reçoit se substitue au portrait. Il transfigure mais dans le sens de la nature; il la voit mieux qu'elle ne se montre, il la sent, il l'aime, et il la ferait aimer et sentir aux plus rebelles.

Voilà la liberté conquise; voilà le sentiment individuel substitué à la tradition. De là résulte la diffusion, la variété, l'absence de discipline de la nouvelle école. Il y a cinquante ans on se disait avec quelque orgueil élève de David et de Bertin; aujourd'hui plus de filiation avouée, — fils de père inconnu! — Chacun travaille dans le petit sillon qu'il s'est creusé. Nous verrons où cette excessive individualité mène, et si elle n'a pas aussi ses inconvénients et ses périls.

Ce fut de 1832 à 1838 que commencèrent à paraître ces premiers enfants trouvés de la peinture. Il y avait alors en dehors des ateliers, dans les bas-fonds obscurs de la classe ouvrière de Paris, des jeunes gens de seize à vingt ans, fils d'artisans pour la plupart, émailleurs, décorateurs, dessinateurs sur étoffes, sur porcelaine, badigeonneurs d'enseignes, qui fréquentaient le dimanche, par une sorte d'instinct, le Louvre et la banlieue de Paris. Ces dimanches étaient de bien vrais jours de fête! Ils suivaient les berges de la Seine (du *fleuve,* comme disait plus tard M. Cabat quand ses idées tournèrent au général), les remontaient jusqu'à Charenton, les redescendaient jusqu'à Neuilly: curieux rêveurs, avides de voir et de comprendre. Ils ne songeaient guère que Poussin, leur maître à tous, le grand Poussin, avait rêvé comme eux dans les vignes des environs de Rome! Il fallait revenir et rentrer dans la vie réelle, et on dessinait sur des fonds d'assiettes ce qu'on avait découvert dans les flaneries du dimanche. Mais on recommençait; les sites se gravaient dans la mémoire et s'y arrangeaient pour devenir plus tard des tableaux. On faisait même quelques études d'après nature, mais très en courant. C'étaient les chemins de halage piétinés par les chevaux, sinueux, semés de rares cailloux, bordés de gazons ras et poudreux du côté de la terre, de sable humide, défoncé, mêlé de grandes herbes du côté de l'eau, une barque échouée, amarrée au tronc d'un saule, un pêcheur immobile regardant flotter son ombre: il n'en fallait pas plus. Ou bien un abreuvoir ménagé dans une anse du rivage, où descendent par un chemin tournant des chevaux de trois couleurs blanc, rouge et noir; le conducteur coiffé d'un chapeau de paille, vêtu d'une blouse bleue est monté sur le cheval blanc; ou bien encore des usines fument dans des horizons plus

vastes, des grues à roues évoluent sur le haut des mamelons d'où l'on tire la pierre; le ciel est gris, la perspective ouverte sur des campagnes plates, des champs de luzerne, de maigres moissons; dans un coin quelques vaches et l'âne gris de Karl Dujardin.

Ces paysages simples, un peu maigres et chétifs, dont les lignes fuyantes se perdent dans des horisons à peine onduleux, révèlent à nos jeunes artistes quelques règles de dessin et de perspective aérienne, dont ils ne s'étaient jamais doutés. Ils remplacent par un dessin délicat, un peu menu mais vivement senti, les plans superposés du paysage en amphithéâtre de l'empire. Les voilà donc dessinateurs : pas trop encore mais assez pour essayer de peindre. Quoique le procédé soit défectueux, on retrouve dans les ébauches encore bien informes de ces premiers temps un sentiment vif, naïf, sincère de la couleur. L'école n'a rien enseigné à ces jeunes esprits, mais elle n'a pas non plus gâté leurs bonnes dispositions naturelles. Ils vont au Louvre ; ils y font des pochades d'après Ruysdaël, Huysman, Van der Veld. C'est en copiant le mécanisme raffiné des peintres flamands qu'ils découvrent des choses dont ils n'avaient pas l'idée : l'importance des dessous jouant à travers les couches supérieures de la peinture ; l'art de ménager ces dessous, d'en profiter en utilisant les accidents donnés par les hasards de la manipulation.

Voilà les premiers pas du paysage contemporain. C'est ainsi qu'ont commencé MM. Cabat, Dupré, Flers, Diaz. Ils ont subi sans doute l'influence des maîtres que nous avons indiqués, mais indirectement et obscurément d'abord. Ce n'est que plus tard, lorsque leur manière fut à demi formée et le pli déjà pris, qu'ils revinrent à l'étude de Gros, de Géricault, et surtout de Bonington qu'ils reconnurent pour un des leurs quoiqu'il les eût devancés et fût venu d'ailleurs.

Cependant, pour faire sortir la nouvelle école de son obscurité, il fallait un succès. Ce fut M. Cabat qui l'obtint par son *Etang de Ville d'Avray*. Succès d'étonnement et de scandale autant que d'admiration, mais succès malgré tout, qui le mit en lumière et l'encouragea à persévérer dans la voie qu'il suivait. M. Cabat se sentant à l'étroit dans la banlieue de Paris, résolut de faire un voyage de découverte du côté de la Normandie. Ce fut la première Odyssée de ces infatigables voyageurs ! C'est en montant, je ne

sais quel chemin, du côté d'Evreux, son petit carton sous le bras, mince et blond comme il est encore, regardant à droite et à gauche les ormes ébranchés de nos routes qui reviennent souvent dans ses tableaux, que M. Cabat fut abordé par un de ses compagnons de diligence, qui ne demandant qu'à causer, lui demanda son nom, le complimenta sur son tableau du dernier salon, se prit d'intérêt pour lui, et s'engagea à le patroner dans le monde artistique de Paris. Ce voyageur était M. Janin, l'auteur déjà célèbre de *l'Ane mort* et du *Chemin de traverse*. Ce voyage ne fut pas inutile à M. Cabat; il en rapporta *Le buisson* et quatre ou cinq tableaux du même genre qu'il vendit à vil prix, mais qui augmentèrent sensiblement sa réputation. La Normandie était conquise ; on l'exploita beaucoup, et, dans ce petit monde d'artistes jeunes et fervents, le *Normand* devint un nom générique comme l'avait été et l'est encore celui de *Flamand*. M. Flers suivit les traces de M. Cabat, mais il nous semble s'être aventuré plus au Nord du côté de la Picardie et des pays humides. Ce ne sont plus les ruisseaux et les petits ponts de M. Cabat, mais des canaux, des cours d'eau navigables, des barques qui passent à travers les campagnes plates, entre des chaussées plantées de saules et d'osiers. On sent le voisinage de la mer, on devine au fond du paysage l'embouchure évasée des canaux. M. Cabat aime les canards et en met souvent dans ses tableaux ; M. Flers introduit les grands troupeaux d'oies qui aiment les eaux plus larges et plus tranquilles. Quant à M. Dupré il doit s'être dirigé vers les campagnes plus sèches du Berry, de la Touraine, de la Beauce; la ligne du tableau est plus large et plus étendue. Il côtoie sans y trop entrer la lisière des grands bois; des arbres sont couchés sur les bruyères foulées, d'autres déjà marqués attendent la coupe prochaine, et se dressent de toute leur hauteur à cause de la ligne de l'horizon tenue presque toujours très bas.

Plus tard M. Cabat qu'un goût particulier poussait au style, qui avait étudié Huysman en même temps que Ruysdaël, qui consultait les eaux-fortes de Claude Lorrain et de Vischer, s'aventure sur un nouveau terrain. Du flamand il passa au classique secondaire, au Guaspre, au Dominiquin, au Carrache. Il part pour l'Italie, et en revient tranformé en rapportant des tableaux célèbres, *la route de Narni*, *le Samaritain*, *le lac de Némi*. Mais M. Cabat n'était pas homme à fournir une double carrière : il a quitté le paysage de

genre sans arriver au paysage de style. Il faut lui tenir compte cependant de cette tentative élevée, car s'il n'a pas réussi à reconquérir le style, ses tableaux d'Italie sont le meilleur compromis qu'on ait fait de nos jours entre le sentiment moderne et les idées générales des anciennes écoles. On remarque en particulier dans son *Samaritain* un mélange de style, de grandeur qui ne sont plus dans nos habitudes artistiques, et une teinte générale de mélancolie et de rêverie qui appartient bien à notre âge. C'est dans cette période de son talent que M. Cabat abandonna la scène qu'il avait tant côtoyée et étudiée dans sa jeunesse, et qu'il inventa le *chemin*. Nous nous expliquons. Nous avons dit plus haut que M. Cabat dans sa passion de généraliser, avait fait de la Seine une sorte de création individuelle, de type,— le fleuve. — Il l'avait prise et reprise de toutes les façons, il l'avait élargie, il lui avait donné plus d'ampleur et de dignité. Ce n'était plus la rivière médiocre que nous connaissons, mais un large courant, transportant hommes et marchandises, traversant les quais populeux et les campagnes immobiles; d'un côté le mouvement personnifié par cette eau qui coule et entraîne toutes choses, de l'autre et comme opposition la tranquillité, le calme de la rive. De même par un développement graduel du sentiment, ce petit sentier tant de fois suivi au bord du ruisseau ou le long d'un champ, ces routes poudreuses qui traversent le pays, routes de France ou d'Italie, vont prendre de l'importance, devenir le sujet du tableau. Routes montantes, arides, mordues du soleil, bordées d'ormes ébranchés, piétinées des chevaux et des hommes. La vie, mais la vie ingrate, aride, affamée: de l'autre côté du fossé à deux pas de cette route, la paix des champs, la vie encore, mais la vie sédentaire de l'homme attaché au sol par le travail. Une fois c'est un laboureur qui pousse sa charrue dans un sillon bien droit, une autre fois un homme courbé, péniblement courbé sur cette terre qui le nourrit, le mouvement monotone des occupations régulières, opposé au mouvement pressé, fiévreux de ces hommes affairés, de ces chevaux haletants.

Nous avons dit que cette transformation de M. Cabat ne peut pas être regardée comme un véritable progrès. Il faut nous expliquer. Il y a progrès dans l'idée, c'est un véritable développement. M. Cabat part du petit et arrive au plus grand ; ce qui n'était qu'un détail s'est développé, s'est complété, s'est ennobli et est devenu sujet. Du réel il arrive à l'imaginaire, du pittoresque il passe au

style. Tout cela, parlé, analysé, expliqué est fort bien, mais quand on en vient aux tableaux, et c'est bien là qu'il faut en venir, l'impression change. Il a quitté le genre pour le style auquel il n'est pas arrivé, et il se trouve maintenant dans une position embarrassée entre ces deux systèmes contraires. Par tempérament, M. Cabat était peintre de genre, mais par réflexion, par volonté, par goût de la vraie beauté, il a incliné vers le style. Le penseur a dénaturé l'artiste, et l'a entraîné dans une voie qui n'était pas la sienne.

Il est impossible de rapporter M. Corot à aucune école, et si nous nous occupons de lui dans ce moment, c'est bien plus pour le mettre à sa date qu'à sa place. Esprit vif et impressionnable, il est arrivé à l'art par la nature; la rêverie est plus son fait que la réflexion. M. Corot touche et attendrit. L'émotion qu'il fait éprouver désarme la critique, « sa grâce est la plus forte. » Bien différent en cela de ses contemporains le métier n'a que peu de part dans sa peinture. Soucieux d'une seule chose, de rendre son impression, il marche à son but sans s'inquiéter de choquer toutes les idées reçues. Gauche, maladroit, il ne possède ni le dessin sévère des peintres de style, ni la couleur séduisante des peintres naturalistes. M. Corot n'en est pas moins l'un des plus grands artistes de notre temps. Après tout qu'importe le métier? N'a-t-il pas pour unique utilité de rendre sensible la pensée? Est-il quelque chose en lui même? Quand il a *exprimé* n'a-t-il pas atteint son but et achevé sa tâche? Lorsqu'il attire l'attention ne la détourne-t-il pas du sujet? La perfection excessive du procédé a toujours correspondu à la décadence de l'art. Voyez la statuaire jusqu'à Périclès, et la peinture jusqu'à Raphaël. A quoi se réduit le métier à ces époques admirables? Au strict nécessaire. On pourrait même aller plus loin et soutenir que la pensée n'a toute sa valeur que dans les ouvrages d'art antérieurs à ces périodes de perfection. Quelle impression profonde, durable, élevée produisent les marbres d'Egine ou les mosaïques de Venise! Et pourquoi? sans doute, parce que les procédés encore élémentaires ne détournent pas l'attention de la pensée qui est le but suprême. Le métier pris en lui-même et exagéré nous fait l'effet d'une santé exubérante qui matérialise et dénature le plus beau visage. Nous mettrons toujours, comme œuvre d'art, la moindre vierge de Giotto bien au-dessus de la plus belle fille de Téniers. Toutefois nous sentons bien qu'il est impossible de défendre absolument M. Corot, car ses procédés sont non seulement pauvres, mais ils ont souvent une

maladresse vraie ou affectée qui a pendant longtemps fait hésiter le public et même ses amis. Or cela est aussi une manière de fausser la pensée. M. Corot nous fait l'effet d'un homme qui écrirait des choses sublimes, mais si mal et si vite qu'il faudrait un véritable travail pour le déchiffrer.

Il faut donc le reconnaître, jusqu'ici l'opinion n'a pas encouragé M. Corot. Son mérite est unanimément reconnu des artistes et des connaisseurs, mais le public est resté indifférent ou railleur. Nous ajouterons que si le public n'a rien fait pour l'artiste, l'artiste n'a rien fait non plus pour le public. Critiques et railleries n'y ont rien pu. M. Corot est resté comme un terme et n'a pas bougé d'une ligne. Est-ce indifférence, est-ce conviction? Nous ne savons. L'un et l'autre probablement. Vis-à-vis d'une opposition très-vive, il a su garder son sang-froid; il a persisté contre l'opinion rebelle à le comprendre, il s'est obstiné, sans mettre dans son obstination ni colère ni dépit; la légitime résistance de l'opinion à accepter le laisser-aller, l'inachevé de sa peinture ne l'a point porté, comme il arrive souvent, à l'exagération de sa manière. Il est resté lui-même, et il est probable que c'est le public qui cédera. D'ailleurs si M. Corot n'a pas eu jusqu'à présent l'assentiment général, il s'est formé autour de lui, non point une école, mais un cercle d'amis, d'admirateurs, d'adeptes, qui l'ont sans doute encouragé à ne pas risquer de perdre, en brisant la forme qui lui est propre, la vraie qualité de sa peinture, le sentiment exquis et délicat. Ils ont eu raison. M. Corot est trop malhabile pour jamais bien peindre, et, en faisant violence à son talent il aurait laissé évaporer, sans profit, les qualités excellentes qui le distinguent. Avant tout le sentiment pur, vrai, élevé, profond des choses; le reste n'est qu'une enveloppe grossière dont il faut peu se soucier.

M. Corot doit être né en Franche-Comté. Il serait ainsi compatriote de Charles Nodier, cet autre rêveur, amoureux de la forme pure, comme lui-même l'est du sentiment poétique et délicat. L'un a demandé à la nature la plus naïve, ce que l'autre a trouvé dans l'art le plus précis et le plus parfait. Nous avons dit le mot et nous y voulons revenir. M. Corot est naïf avant tout, de cette naïveté qui n'exclut pas la malice. Il a lu Montaigne et La Fontaine; à certains moments Plutarque dans Amyot; souvent, très souvent Théocrite et Longus. Content de peu, point envieux, point méchant (ce qui est

rare), il a la rêverie aimable d'une âme satisfaite qui vit en paix avec le monde et elle-même; il a l'enjouement facile d'un esprit naturellement bien portant. Peu d'artistes se sont autant que M. Corot mis dans leurs tableaux. En cherchant à discerner l'homme sous le peintre nous avons peut-être fait un roman. On nous le dit, mais nous ne le croyons pas. M. Corot doit être un homme excellent.

Si nous devions caractériser M. Corot d'un seul mot, nous dirions, au risque de scandaliser un peu, qu'il est Grec. Mais entendons-nous. Non pas Grec à la manière des sculpteurs et des architectes, mais d'une manière plus générale, en empruntant à cet art admirable quelques-uns de ses traits principaux, la distinction, la naïveté, et, avant tout, la vie. Ah! la sûreté de goût, l'exécution prodigieuse de ces maîtres de l'art manquent assurément. Mais avec des moyens différents, c'est une impression affaiblie, mais semblable. Il pourrait dire comme Béranger : « J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles!» Qu'on se figure bien de quelle manière les Grecs se représentaient la nature. Ils ne s'en faisaient pas la même idée que nous, tant s'en faut. Nous sommes un peu panthéistes, quoi que nous en disions; nous aimons la nature avec un sentiment nouveau, qui va jusqu'à la passion, une passion maladive et désastreuse dans certains esprits. Les peuples anciens, les Grecs tout au moins, ne connaissaient pas ce sentiment. Ils l'aimaient comme une belle demeure! Ils ne la comprenaient pas dans toute sa grandeur, comme nous le faisons. Ils avaient gardé pour l'homme toute leur puissance d'idéalisation. La terre est pour eux à la fois la mère nourricière des hommes, mais aussi le lieu préparé pour leur repos et pour leur plaisir. A défaut de la peinture qui manque, c'est dans les poètes et non pas chez les sculpteurs qu'il faut chercher leur sentiment à cet égard. Ce fragment de Théocrite prouvera plus que ce que nous pourrions dire : « Tournant ensuite à gauche, il dirigea ses pas vers Pyxa; et moi, suivi de mes deux amis, j'allais chez Phrasidamus, qui nous fit reposer sur des lits de joncs et de pampres frais. Sur nos têtes les peupliers et les ormeaux balançaient mollement leurs cimes, et près de là une source sacrée s'échappait avec un doux murmure de la grotte des nymphes. Les cigales chantaient avec ardeur, cachées sous des rameaux touffus; et au loin la chouette faisait entendre son cri noir au milieu des verts buissons. Les alouettes huppées et les

chardonnerets chantaient aussi, la tourterelle répétait son plaintif roucoulement, et les abeilles d'or voltigèaient en bourdonnant autour des fontaines. De tous côtés les arbres courbaient sous les fruits, l'automne exhalait ses doux parfums, les poires et les pommes tombaient à nos pieds, et les pruniers pliaient leurs rameaux jusqu'à terre » (1).

C'est cette donnée gracieuse et pastorale de l'antiquité qui a frappé M. Corot. C'est Théocrite, Horace aussi, moins la gaîté, qu'il exprime avec bonheur. Ce n'est pas le côté sculptural et prodigieux de l'art Grec, mais son côté naturel, celui où l'idéalisme a le moins de part, celui des poètes. Quant à l'autre face de la nature que les Grecs ont négligée pour l'homme, c'est Poussin qui l'a reprise et qui l'a portée d'un bond à sa plus grande hauteur. Les personnages eux-mêmes, chez M. Corot, sont Grecs. Ce ne sont pas des statues qu'il place dans ses paysages, mais les figures les plus gracieuses et les plus aimables de la mythologie païenne. Il a le goût vif de l'antiquité comme ces poètes Alexandrins qui s'exerçaient avec passion aux lettres grecques sans avoir plus ni les grandes conceptions ni la langue divine de leurs modèles.

Le moindre défaut des paysagistes contemporains est de se refuser à toute espèce de classification. Gros, Géricault, Bonington leur ont servi de point de départ assurément. M. Delacroix et Sigalon (ce dernier surtout par ses conseils), ont eu une influence très visible sur leur développement. Mais cela passé il n'y a plus le moindre fil conducteur. Point de doctrine, point d'école, point de filiation : l'individualisme le plus absolu. Chacun s'empare d'un coin de terre, y plante sa tente, et s'occupe bien plus d'exagérer sa manière que de chercher avec largeur d'esprit les règles du beau et sa pratique. Ce trait est du reste bien plus une difficulté pour l'historien qu'un symptôme alarmant pour l'art lui-même. Les formules de l'art ancien sont usées, il n'y a plus moyen de les réchauffer, il faut en chercher de nouvelles. Où? personne ne le sait. Aussi va-t-on au hasard, l'un ici, l'autre là. Nos peintres sont les pionniers du *far West* de l'art, mais que dans leurs hasardeuses pérégrinations ils se souviennent cependant que la seule étoile-polaire de l'art, c'est l'art lui-même, que ce qui change est la moindre par-

(1) Théocrite. Voyage de printemps.

tie, que la beauté dans ses traits fondamentaux ne varie point, que par conséquent les modèlés restent des modèles, que les grands artistes s'appelleront toujours des maîtres, et qu'il n'y a point d'humiliation à se nommer leurs disciples. La forme de l'art change avec la mode comme la forme de nos habits, mais la beauté en elle-même ne change pas plus que le corps humain.

Ce ne sont pas tant les paysagistes purs que les peintres de marine qui nous inspirent ces réflexions. Il y a moins à inventer là qu'ailleurs, car les phénomènes marins dépassent tout ce que peuvent concevoir les plus hardies imaginations. C'est le procédé qui importe, mais le procédé n'a-t-il pas été porté à la perfection dans des directions différentes par Cuyp et par Ruysdaël ? Bonington lui-même, dans un genre différent, n'est-il pas un maître accompli ? Qu'y a-t-il de plus gracieux, de plus charmant, de plus distingué, que ses grèves de Venise ou d'Ecosse? Eh bien, qu'ont fait de ces exemples excellents les peintres de marine contemporains ? Ils n'ont pas appris les procédés difficiles dont les maîtres se sont servis pour exprimer l'éclat et les reflets des eaux, les larges masses des nuages sculpturaux, l'immensité des horizons ; ils n'ont pas appris surtout à bien voir et à comprendre ce côté si plein d'intérêt, de variété, de charme, de la nature, et cette école, pendant un moment fort à la mode, est venue aboutir aux toiles incroyables de M. Gudin. M. Roqueplan, le chef de cette école, est cependant un homme de vrai mérite, également distingué dans le genre et dans le paysage. Elève, non pas de Bonington, mais de sa manière, plus de ses lithographies que de ses tableaux, il a parcouru dans une demi obscurité, que ne mérite pas son talent, une carrière très variée. Il est peintre de genre avant tout, cependant ses marines et ses paysages sont nombreux, importants, et méritent de fixer un moment l'attention. Sa manière est avant tout élégante, quelquefois d'une incroyable finesse, une peinture comme il faut, tenant un peu du parc anglais. On supposerait volontiers, dans ses élégants paysages, des personnages à la manière de Watteau, de belles dames et de galants cavaliers. Le dessin de M. Roqueplan n'est pas aussi sévère qu'il est fin, et nous doutons que ses figures atteignent à la correction et à l'élégance de celles du peintre de l'*Embarquement de Cythère*. Les marines de M. Roqueplan qui sont souvent de grande dimension, ne valent pas ses paysages. En

général les grandes toiles ne lui conviennent pas, son talent délicat s'y perd. M. Isabey, plus exclusivement peintre de marine que M. Roqueplan, a eu pendant un moment un grand, et, jusqu'à un certain point, légitime succès. Sa peinture a souvent un très bon caractère. Ses petites toiles en particulier ont beaucoup de finesse et de distinction, le ton est juste, l'ensemble poétique et délicat. Nous en dirons autant de M. Hoguet, de MM. Hildebrand et Darcy, qui suivent, ainsi que plusieurs autres, une voie à peu près semblable, mais sans succès marqués.

Quant à M. Gudin nous n'en parlerons pas. Sa peinture est la caricature du genre, mais la caricature dans des dimensions colossales. Il a tous les ans, au salon, un grand succès de haussements d'épaules et d'ébahissements de soldats. Où donc M. Gudin a-t-il vu ces ciels plombés et terreux, ces eaux colorées d'orange et de violet, ces oiseaux sans nom, ces rochers d'opéra? Et cependant M. Gudin annonçait beaucoup de talent à son début; mais on lui a fait un succès plus grand que son mérite qui l'a perdu.

Charles Clément.

(La fin à un prochain numéro.)

DE LA PISCICULTURE.[1]

Ce n'est pas d'hier seulement que les succès des pêcheurs des Vosges sont connus dans notre pays. En 1851 déjà un ami, M. le Dr Mercier, me proposa de m'adjoindre à lui pour tenter des expériences analogues; mais des circonstances imprévues nous empêchèrent de donner suite à ce projet. Il était réservé à M. Frédéric Verdan, ancien conseiller d'Etat, d'éveiller l'attention publique dans notre pays sur l'importance de la reproduction artificielle du poisson. Un voyage dans les Vosges le mit en relation avec Messieurs Gehin, Remy, Detzem et Berthot. Il put juger *de visu* de la grandeur de leurs résultats, et se mettre au fait de leurs procédés. Le grand-conseil lui accorda dans sa dernière session une subvention de 1200 francs, qu'il a appliquée à fonder près de l'Areuse, un premier établissement d'éclosion. M. Frédéric Verdan a commencé à expérimenter au mois de novembre dernier, et s'il n'a pas encore produit des millions de poissons et empoissonné le lac, comme quelques personnes semblent l'exiger, il a le grand mérite d'avoir surmonté déjà un grand nombre de ces obstacles imprévus, qui entravent toujours une entreprise à son début. La source dont il dispose n'est pas assez puissante pour entretenir dans ses appareils un courant suffisant, qui empêche la formation de ces algues, si dangereuses pour les œufs. Malgré cela de nombreux visiteurs ont déjà eu le plaisir de voir fretiller dans ses caisses plusieurs centaines de saumoneaux, éclos il y a quelques semaines d'œufs qui lui ont été expédiés de Bâle. A en juger par l'aspect satisfaisant des œufs de truite du lac, et d'un second envoi d'œufs de saumon, prêts à éclore, je suis assuré que M. Frédéric Verdan obtiendra cette fois un bien plus grand nombre d'éclosions que dans ses premières expériences. Il reconnaît lui-même que les circonstances dans lesquelles il s'est placé sont peu favorables, et c'est ce qui l'a

(1) Voir l'article précédent, n° de janvier 1853, page 55.

engagé à tenter de nouveaux essais dans le ruisseau de St-Blaise, où la truite du lac paraît devoir réussir parfaitement, et où de nombreuses éclosions ont déjà eu lieu. Quant à moi, je suis persuadé qu'il atteindra son but et qu'il résoudra complétement le problême de la reproduction artificielle *en grand* de nos espèces de rivière, pour peu qu'il ne se laisse pas rebuter par des difficultés aux trois quarts vaincues, et surtout par les criailleries de gens qui n'y entendent rien. Je profite en même temps de l'occasion pour le remercier de la bienveillance avec laquelle il m'a mis au fait de ses observations et m'a autorisé à en instruire le public.

Cependant, dans l'intérêt même du résultat, il serait très-heureux que des expériences nombreuses et variées fussent tentées à la fois sur un grand nombre de points, et dans notre pays et dans les cantons voisins. Toutes les sources n'offrent pas réunies au même degré les circonstances qui peuvent favoriser l'éclosion des œufs de telle ou telle espèce, et l'expérience seule pourra servir à décider quels seront les ruisseaux, qui devront être utilisés définitivement. Si les lignes que mes lecteurs ont sous les yeux, pouvaient engager quelques-uns d'entre eux à se livrer à des expériences semblables, j'aurais atteint mon but, et j'aurais ainsi contribué indirectement pour ma part au succès d'une entreprise qui peut devenir féconde en résultats et avantageuse pour tous les pays où elle sera mise à exécution.

Un grand nombre des lecteurs de la *Revue* ont, j'en suis sûr, à leur disposition ou dans leurs propriétés, ce qui vaut encore mieux, quelque source, quelque filet d'eau vive, qu'ils pourraient utiliser. Il suffit d'une fontaine ou d'un petit ruisseau limpide pour obtenir déjà des résultats. Si la source est puissante les œufs pourront s'y développer d'autant mieux, et il sera alors possible de la faire servir à alimenter de petits étangs destinés à l'élève du poisson éclos.

Le ruisseau dans lequel on veut opérer doit autant que possible renfermer une eau de source qui ait déjà coulé à l'air libre, ne gèle jamais en hiver, ne dépose pas de tuf, et ne puisse se troubler ou s'enfler sous l'influence de la pluie. Un terrain abrité, légèrement incliné et exposé au midi doit être préféré pour y disposer les appareils. La réunion de toutes ces conditions n'est cependant pas de rigueur. — MM. Gehin et Remy plaçaient les œufs dans des boîtes percées de petits trous. MM. Detzem et Berthot les renferment dans des caisses allongées, fermées aux deux extrémités par une toile

métallique, à tissu assez fin pour que le petit poisson au sortir de l'œuf ne puisse s'y engager. La forme de ces caisses peut varier et s'appliquer aux conditions locales. On en dispose un certain nombre à la suite les unes des autres dans le lit du ruisseau régularisé à cet effet, en ayant soin que le courant y soit sensible sans y être trop violent. L'expérience seule décidera dans les cas particuliers du nombre de caisses qu'on pourra disposer dans le lit du ruisseau sans que le développement des œufs souffre en aval. Il sera bon de laisser entre chaque caisse un intervalle où l'on déterminera si c'est possible une petite chute, très-avantageuse pour l'aérage de l'eau qui a déjà passé sur des œufs. Les dimensions des caisses peuvent varier; pour la facilité du transport on peut leur donner trois pieds de long, un pied et demi de largeur et un pied de profondeur. Le gravier que l'on dispose au fond doit avoir le grain assez grossier pour que les œufs puissent se loger dans les inégalités de la surface de la couche qui aura à peu près quatre pouces d'épaisseur. Il suffit d'une hauteur d'eau en mouvement de quatre à six pouces au-dessus des œufs pour qu'ils se développent. M. Verdan possède neuf caisses pareilles, disposées sur trois rangs et alimentées par un filet d'eau de fontaine, qui donne à peine un litre d'eau en trois ou quatre secondes. Chacune de ses caisses peut renfermer quelques milliers d'œufs de truite ou de saumon. Le fait qu'ils y ont fort bien réussi prouve qu'ils n'y étaient pas trop serrés. On pourrait même se dispenser complétement de caisses, recueillir toutes les eaux dont on dispose dans un bassin, duquel on ferait rayonner en pente douce des rigoles dont les bords seraient maintenus par des planches allongées fixées par des piquets. Il suffirait alors de creuser à l'extrémité de chacune un petit bassin destiné à recevoir les poissons à mesure qu'ils seraient éclos. Le fond de ces petits ruisseaux artificiels devrait être couvert de gravier sur lequel on déposerait les œufs comme dans les caisses. Cette disposition est plus économique que la précédente, mais il serait plus difficile d'enlever les œufs morts, et on aurait à défendre les poissons nouveaux nés contre les crevettes, petits crustacés qui pullulent dans tous les ruisseaux, et percent la vésicule vitelline encore adhérente à l'abdomen du jeune poisson de manière à le faire périr, fait que j'ai eu l'occasion de constater moi-même.

Pour plus de sûreté contre les changements de température, la malveillance, et les animaux destructeurs, domestiques ou autres,

M. Detzem et M. Verdan ont renfermé leurs caisses dans un hangard vitré traversé par le ruisseau. Cette précaution est excellente, sans être indispensable, lorsque l'on expérimente dans une propriété fermée et à proximité de son habitation.

Les appareils étant ainsi disposés pour recevoir les œufs, il ne s'agit plus que de se les procurer et c'est la moindre des difficultés. Nos deux espèces de truites fraient en novembre et décembre, et en se mettant en relation avec les fermiers des pêcheries de l'Areuse ou de l'Arnon, on obtiendra facilement des œufs fécondés de la grande espèce (*salmo trutta*), sur lesquels il est indispensable qu'on tente des essais afin de trouver les circonstances favorables à leur éclosion. Le succès sera plus facile à obtenir au moyen des œufs de la truite de rivière (*salmo fario*) qui est répandue dans toutes les eaux du Jura, et l'élève des jeunes réussira sans peine dans des étangs alimentés par ces eaux. Cette espèce est assez fréquente pour qu'en s'adressant à un pêcheur on en obtienne facilement de nombreux exemplaires prêts à se débarrasser de leurs œufs. Du reste je suis persuadé que M. Verdan qui habite les Iles, près de Boudry, se fera toujours un plaisir de répondre par des envois d'œufs fécondés de la truite saumonée, aux personnes qui s'occuperaient de pisciculture et lui en feraient la demande en temps opportun. Pour obtenir des œufs de saumons ou d'espèces étrangères, le meilleur moyen serait de s'adresser à MM. Detzem et Berthot, ingénieurs des ponts et chaussées à Lőchelbrűnnen, près de Huningue. Ces Messieurs, je l'espère, liront ces lignes et n'en voudront pas à l'inconnu qui les engage indirectement vis-à-vis de leurs voisins, car la communauté d'intentions est déjà un lien entre ceux qui cherchent la solution d'un même problême et la réalisation d'une même amélioration, surtout si elle doit être favorable au grand nombre. A ce titre la réciprocité des services n'éprouvera pas de difficultés à s'établir entre MM. Detzem et Berthot et les pisciculteurs suisses.

Les œufs à quelqu'espèce qu'ils appartiennent doivent être mûrs lorsqu'on veut essayer de les féconder, et ils le sont lorsqu'il suffit d'une pression légère pour les faire sortir de l'abdomen qui les renferme. Leur diamètre varie beaucoup selon les espèces, ceux de la truite saumonée sont de la grosseur d'un petit pois, transparens et d'un beau jaune; ceux du saumon sont un peu plus gros et colorés en rouge par une huile qui paraît être identique à celle qui déter-

mine la couleur des taches de leur corps; ceux des autres espèces de notre lac sont plus petits à divers degrés. Pour les féconder il faut les recevoir dans un vase à moitié plein d'une eau dans laquelle on laisse tomber la laitance d'un mâle (elle suffit pour féconder les œufs de plusieurs femelles), l'eau blanchit, on l'agite et après un contact de quelques minutes les œufs sont devenus aptes à se développer, le mouvement qui y avait déjà pris naissance peut continuer, et la vie, de latente qu'elle était, y est devenue une réalité. Les œufs et la laitance de poissons morts depuis des heures conservent encore leur vitalité et la possibilité de réagir lorsqu'on les met en contact par l'intermédiaire de l'eau. Un changement remarquable s'opère alors dans les œufs, ils perdent leur transparence et deviennent opalins, la membrane coquillère extérieure se gonfle peu à peu et se sépare de la membrane vitelline qui flotte à l'intérieur. L'observateur armé du microscope peut déjà constater sur un point de la surface de cette dernière la formation d'un renflement vésiculaire qui recouvre le disque huileux.

Il ne reste plus alors qu'à disposer les œufs sur la couche de gravier qui recouvre le fond des caisses en évitant autant que possible de les accumuler sur certains points. La nature se charge du reste, et tant que les œufs se maintiennent opalins, ils continuent à se développer. Lorsque leur contenu se coagule, ils se troublent, perdent leur translucidité et deviennent blancs. C'est un signe certain de la mort du germe; on doit les enlever avec soin au moyen d'une pincette, si l'on ne veut pas voir la mortalité gagner. La même opération est indiquée pour peu que l'algue, dont parle M. Vogt, les envahisse, ce qui provient, selon toute probabilité, d'un renouvellement trop lent de l'eau dans laquelle ils sont plongés. Le temps nécessaire à l'éclosion varie selon les espèces. Les truites et saumons exigent de sept à douze semaines. Ces différences paraissent provenir de la température variable des sources et de l'atmosphère, et surtout de l'époque du frai. Ainsi, la perche qui fraie en mai, éclot au bout de trois semaines environ, le brochet, qui se reproduit en février et mars, au bout de quinze jours, selon MM. Detzem et Berthot. En général les espèces qui fraient dans la saison chaude, les cyprins, par exemple, se développent bien plus rapidement que celles chez lesquelles l'incubation des œufs a lieu pendant l'automne.

L'embryon ne sort pas de l'œuf sans difficultés; la membrane

coquillère est encore assez résistante pour qu'il ait besoin d'efforts violens pour s'en débarrasser. Lorsqu'on place des œufs au moment de l'éclosion dans une assiette remplie d'eau, les mouvemens de la tête ou de la queue déjà dégagées, font mouvoir l'œuf entier et le frêle petit poisson ne tarde pas à périr exténué par des efforts inutiles. Lorsque, au contraire, les œufs sont arrêtés dans les interstices du gravier, les efforts de l'embryon sont suivis d'effet. On le voit s'arc-bouter au moyen de sa queue appliquée contre une petite pierre et réussir peu à peu à se dégager par une fente de la coque qui conserve sa forme sphérique. La structure du nouveau né explique parfaitement les difficultés de sa mise en liberté, car une vésicule presque aussi grosse que l'était l'œuf, pend sous son ventre et contient les substances qui, pendant plusieurs semaines, suffiront à son développement. Ses yeux sont proportionnellement énormes, saillans, et déjà noirs, son corps est mince effilé et transparent, et ses nageoires ne sont pas encore séparées. Retenu au fond de l'eau par le poids de sa vésicule, il y reste couché sur le flanc et en apparence immobile, il suffit de le toucher pour le voir agiter vivement sa queue. Les parois de sa vésicule sont extrêmement minces, on voit au travers plusieurs gouttes d'huile qui flottent à l'intérieur, jaunâtres chez la truite, d'un rouge pourpre chez le saumon. Rien ne donne mieux l'idée de cette vésicule du petit saumon qu'un grain détaché d'une grappe de groseilles rouges. Peu à peu, cependant, le corps s'allonge, perd sa transparence à mesure que la vésicule disparaît, et au bout de cinq à six semaines, le petit poisson finit par ressembler à ses parens et atteindre un peu plus d'un pouce de longueur.

Arrivés à cette époque de leur existence, les élèves ont besoin de nourriture. Le frai de grenouille qui flotte sous forme de masse visqueuse à la surface des mares, et qu'il est facile de se procurer en abondance, est complétement approprié à leurs besoins. On peut aussi jeter dans le vivier où ils sont renfermés, des boulettes de farine, mêlée à du foie hâché ou du sang desséché ; plus tard de la viande hâchée fine, et, ce dont je recommanderai l'usage, des vers d'abord coupés en morceaux, puis entiers. Il sera toujours facile d'en avoir beaucoup à sa disposition en créant des verminières artificielles au moyen de couches alternatives de matière animale, terre et crotin de cheval. Lorsque le poisson aura atteint deux ou trois pouces de longueur dans des viviers assez spacieux,

on pourra alors lâcher cet alevin dans les rivières qu'on veut empoissonner, ou dans des étangs artificiels ou naturels, si l'on désire en entreprendre l'élève en grand.

L'expérience démontrera si les saumons, artificiellement éclos et élevés, puis mis en liberté dans nos rivières, y reviendront de la mer au bout de quelques années. A en juger par les observations faites dans les pêcheries d'Ecosse, ce beau poisson reviendrait toujours dans les lieux où il est né, poussé comme l'hirondelle qui retrouve son nid, par cet instinct mystérieux des lieux dont la Providence a doté tous les animaux voyageurs. Rien, à ma connaissance, ne l'empêcherait de remonter du Rhin dans notre lac par l'Aar et la Thielle, où, du reste, on l'a déjà signalé, très rarement il est vrai. L'expérience vaut bien la peine d'être faite. Quant à notre *truite saumonée,* elle vit dans le lac et je doute qu'on puisse l'élever et la nourrir dans des étangs alimentés par l'eau de rivière. C'est un poisson très carnassier et qui exigerait beaucoup de nourriture, mais il croît vite, et si l'on réussissait à l'élever dans des étangs, ce serait une industrie excellente. En tout cas, sa reproduction artificielle est indispensable pour en repeupler le lac où elle diminue sans cesse, traquée qu'elle est dès qu'elle entre dans une rivière. Si elle ne pouvait pas frayer et se reproduire en paix dans la Thielle aux deux extrémités du lac, elle n'existerait plus dans une cinquantaine d'années, qu'admirablement coloriée dans l'ouvrage de M. Agassiz, notre savant ichtyologue, car toutes les truites qui entrent dans l'Areuse et l'Arnon, y sont prises avant et pendant le frai. Je possède un document de 1738, très intéressant sous ce rapport : c'est le compte de pêche d'un fermier concessionnaire de la pêcherie de l'Areuse. Il fut pris cette année environ 6 mille livres de truite au moins; on la vendait de 40 à 55 centimes la livre, et on l'expédiait même salée dans les cantons voisins. Maintenant on n'en prend guère plus de 2,500 livres dans les bonnes années, et on la vend de fr. 1»20 à fr. 1»60 la livre. Dans quelques années d'ici, quand les chemins de fer nous auront mis en communication journalière et facile avec Paris, le riche seul pourra savourer de temps en temps une truite pêchée sous ses yeux.

L'élève de la truite de rivière réussira indubitablement partout où elle sera tentée, dans nos vallées du Jura, arrosées par des cours d'eau. Là, rien de plus facile pour de grands propriétaires

riverains, les communes, l'Etat lui-même, que de créer de vastes étangs qui pourraient fournir chaque année des milliers de kilogrammes d'un poisson justement apprécié qui l'emportera évidemment sur tous les poissons d'eau douce qu'on tenterait de lui opposer sur le marché de Paris.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans des détails sur l'élève de la truite; ceux qui voudront s'y livrer, trouveront facilement tous les renseignemens nécessaires sur la construction des étangs, leur rendement, les soins à donner à ce poisson, etc. Je me borne à signaler qu'au moyen des procédés qui ont été indiqués, la question de se procurer en masse le fretin qu'on veut élever, n'en est plus une.

Il est trop tard maintenant pour commencer des essais sur les œufs de truite ou de saumon. Il sera temps d'y penser d'ici au mois de novembre prochain, et de se mettre au courant de questions que je n'ai voulu qu'effleurer. Si l'empoissonnement des rivières est utile, indispensable même, il est tout aussi important de songer aux moyens d'arrêter la diminution du poisson lacustre et de repeupler nos bassins. C'est pourquoi des tentatives de reproduction artificielle de perches, brochets, carpes, palées, etc., sont à faire. *A priori*, on peut croire qu'elles ne réussiront qu'entreprises dans les eaux du lac, sauf peut-être pour la perche, dont les œufs se développent très facilement. Mais c'est encore un fait à constater. Je crois que de bonnes lois sur la pêche, sévères même, et surtout appliquables et appliquées sur la surface entière de nos lacs, faciliteront beaucoup leur réempoissonnement; mais que ce soit là le seul moyen à employer, que les procédés, reconnus excellens pour la reproduction des espèces des rivières, soient ici insuffisans, c'est ce dont je doute, et ce que je me permets de recommander à l'examen de tous ceux de nos pêcheurs sérieux qui voient avec peine l'état de choses actuel. Personne n'est mieux placé qu'eux pour réussir dans des essais de ce genre, et la publicité est à notre disposition pour nous tenir au courant des progrès que nous pourrions faire faire à une question d'un si haut intérêt.

Dr VOUGA.

POÉSIE.

L'ESPÉRANCE.

L'éternelle espérance au fond du cœur sommeille
Ainsi que la rosée au nectaire des lis.
Quand l'orage a passé, riante elle s'éveille
Comme l'azur qui sort des lourds nuages gris.

L'espérance est semblable à la petite plante
Qui naît vers le sommet de quelque haut rocher :
Le sol est peu propice à la fleur consolante,
Et pourtant nulle main ne l'en peut arracher.

Elle brille à travers les pleurs et la tristesse,
Comme la blanche perle au sein profond des mers ;
A l'heure la plus sombre, aux jours les plus amers,
Elle a toujours pour nous un rayon d'allégresse.

Ami des pauvres cœurs, ô cher et doux espoir !
N'es-tu pas l'araignée à l'ardeur éternelle,
Qui commence au matin quelque toile nouvelle
Que le destin jaloux vient lui briser le soir ?

L. F.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

Paris, 9 Février 1853.

On a beau dire, et se passer la fantaisie de mauvais calembours : Téba est un nom poétique et romanesque, même romantique, un nom de la famille de ceux que l'on trouve en tête des pièces de Shakespeare ou de Lope de Véga ; à l'entendre, il semble déjà qu'on assiste à un de leurs drames ; et pourtant on le lit tout uniment dans des proclamations et des actes officiels. Mais qu'est-ce que le nom de l'héroïne, en comparaison de la pièce où elle vient de jouer le premier rôle ! C'est bien ici qu'on se croit en plein drame espagnol, avec coups de théâtre, changemens à vue, intrigues sous le masque, et aventures qu'on n'imaginerait pas. Enfin, pour dénouement, l'héroïne devient impératrice, absolument comme dans les romans de chevalerie. Et tout cela, à peine on le soupçonnait qu'on le voit publiquement annoncé, déclaré et réalisé en une semaine, du 22 au 30 janvier. Encore un peu, l'action se passait en un jour, et la pièce, conservant même l'unité de temps, était classique au suprême degré. Dans tous les cas, elle est une nouvelle preuve que si *le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable,* l'invraisemblable, en revanche, peut aussi quelquefois être vrai.

Voilà le côté poétique et littéraire du grand événement ; car nous ne parlons pas de la nouvelle cantate de M. Méry, qui continue à faire de la prose sans le savoir, de la triste prose malgré le luxe officiel de ses vers.

Au reste, Mme de Sévigné, qui, au rebours, écrivait en prose, mais n'en faisait pas, Mme de Sévigné elle-même aurait échoué à peindre

l'universel étonnement. Qu'est-ce que le *mariage de mademoiselle, de la grande Mademoiselle*, auprès de celui que nous venons de voir !

Vous pouvez croire s'il donne lieu ici, comme ailleurs, aux commentaires et aux bruits les plus divers. On ferait un volume, à l'heure qu'il est, rien que des anecdotes, des historiettes, des suppositions, des inventions, des couplets, des bons mots, des épigrammes qui courent sur ce sujet intarissable, un volume avec toutes sortes d'illustrations; mais aucun libraire, que je sache, ne pense à le publier. Le volume n'en poursuit pas moins son chemin, et s'en va grossissant de jour en jour sous le manteau.

En ce qui regarde le passé de la comtesse de Téba, on a dit tant de choses que, pour cette raison seulement, il est impossible qu'il n'y ait pas infiniment plus de faux que de vrai. Que ne dit-on pas de tous les mariages princiers ! Que n'a-t-on pas dit, par exemple, même dans l'honnête Wurtemberg, de la très-honnête et très-belle princesse russe qui en épousait le prince royal ! qu'elle avait fort mal vécu à la cour de son père, qu'elle y avait eu des liaisons secrètes, d'où il était résulté des enfans, bref, toute espèce d'aventures et d'histoires dans ce goût-là. Pour moi, si je ne suis pas disposé, je l'avoue, à admettre toutes les perfections de corps et d'esprit dont on gratifie à l'envi princes et princesses; si je ne me les représente pas aussi aisément comme des types de vertu, de sagesse et de beauté; si en un mot, dans ce qu'on en raconte, on ne croit pas tout le bien, il est juste et raisonnable de ne pas croire non plus tout le mal. Que vous en semble? cela empêche-t-il de rester Suisse et républicain? ou plutôt, ne paraîtrai-je pas, même en Suisse, le rester encore trop, si, comme on le dit, ce n'est pas seulement sous l'hermine et la pourpre des cimes que le soleil levant y a des adorateurs.

Ainsi, nous serions fort embarrassé de faire, même à notre seul usage, une histoire un peu impartiale et fidèle de Mlle de Montijo avant son avénement au trône; mais à coup sûr, nous n'en puiserions pas les matériaux dans ce volume dont nous parlions tout-à-l'heure, volume oral ou du moins en très-petite partie manuscrit, et dont le public, non bénévole, est tout à la fois l'auditeur et l'éditeur invisible et irresponsable. Bien plus, la vérité y fût-elle contenue, et fussions-nous en France sous le régime de la publicité, cette vérité-là, nous ne la répéterions pas. Il est vrai que sous un tel régime, si on écrit bien des choses, peut-être aussi, par compensation, n'en dit-on pas autant.

Un trait seulement pour montrer jusqu'à quel degré de folie la curiosité, la malignité ou le simple besoin du beau dire ont pu se porter

en fait de cancans rétrospectifs et d'incroyables imaginations. Ne sachant plus que répéter, et à bout d'invention, on a fini par découvrir que M[lle] de Montijo.... devinez! je vous le donne bien en mille, n'était et n'avait jamais été qu'un jeune homme, sans barbe au menton.

On n'est pas même parvenu à s'entendre sur la couleur de ses cheveux. Et pourtant il ne manque pas de gens qui vous disent : « Je l'ai vue comme je vous vois ! » soit aux fêtes de la cour; soit, le jour du mariage, au lent passage du splendide cortége, où des milliers et des milliers d'yeux étaient braqués sur elle, dans toute la longueur de la nouvelle rue de Rivoli, et de Notre-Dame, par les quais, jusqu'à la place de la Concorde et aux Tuileries. Il paraît bien que ces cheveux ne sont pas simplement blonds; mais rappellent-ils la descendance maternelle, et faut-il décidément se les représenter d'un blond écossais tirant sur le rouge, ou de cette indéfinissable couleur que les Anglais nomment *auburn?* ou bien, réchauffés par le soleil du midi, sont-ils d'un blond vénitien plus fauve et aux pointes d'or? C'est là-dessus qu'on dispute, et ce qu'on ne saura peut-être jamais exactement. On dispute bien encore sur ceux de Marie Stuart, les uns voulant qu'ils fussent d'un blond pur et vif, les autres, d'un brun sombre ou obscur, *dark brown*, les autres, roux; sur quoi son dernier historien, M. Dargaud, a pris le parti de dire qu'ils étaient *électriques*, mais ce n'est pas là une couleur. Et les portraits? et l'histoire? me répondrez-vous. Mais les peintres ont bien des moyens d'arranger les choses, témoin celui qui, voyant un de ses modèles se pincer les lèvres pour se faire une bouche plus petite, lui dit tranquillement : « Ne vous donnez pas tant de peine, Madame; si vous voulez, je ne vous en mettrai point du tout.» L'histoire aussi est une *arrangeuse*, qui ne dit pas tout ce qu'elle sait, et ne sait pas non plus tout ce qu'elle voudrait bien savoir.

Même incertitude sur les yeux. Tandis que le correspondant d'un journal suisse, le *Bund*, qui doit l'avoir vue au moins dans les fêtes officielles, les dit *noirs comme la nuit,* voilà un journal belge et, je crois même, le *Moniteur*, qui les déclare *bleu foncé.* On peut concilier ces deux versions, en se représentant sans trop de peine qu'ils paraissent noirs aux bougies; mais je présume que, dorénavant, nul, excepté un seul, n'osera les regarder de trop près : qui donc pourra jamais se flatter de savoir bien au juste leur nuance exacte? Les yeux sont, d'ailleurs, un miroir chatoyant : j'ai connu quelqu'un qui, après avoir vu tous les jours, durant des années, une personne douce et riante, était persuadé qu'elle avait les yeux bleus; elle les avait gris-bruns en réalité.

L'âge est un autre mystère, et le plus insondable de tous. Ceux qui veulent préciser les chiffres, varient entre vingt-trois, vingt-quatre, vingt-six et même vingt-huit. Nous pouvons donc nous en tenir à la moyenne, et un peu en dessous, sans être courtisan. C'est une jeune femme dans tous les cas, et elle en a l'air, bien que changée, dit-on, et souffrante pendant son séjour à l'Elysée, comme si la couronne, avant d'être posée sur sa tête, y pesait déjà.

Au dire de chacun, elle est remarquablement blanche. Cette grande blancheur de teint, que l'hermine ne pâlissait pas, faisait encore ressortir la pâleur qu'elle avait en revenant de Notre-Dame, et dont tout le monde a été frappé. D'autres veulent que cette singulière transparence de peau ait pourtant un ton méridional et doré, plutôt que la blancheur toute de neige des races du Nord. L'élégance de la taille et la perfection du buste, ne donnent lieu, en revanche, à aucun partage des voix. Plusieurs des gardes nationaux formant la haie du cortége, et par conséquent on ne peut mieux placés pour la voir, lui ont trouvé la tête un peu petite; mais un jeune artiste de nos amis, contemplateur idéal et fort désintéressé, en a rapporté l'impression d'une figure agréable et surtout sympathique: elle est en cela, dit-il, beaucoup mieux que dans les médailles et dans le buste, d'ailleurs assez ressemblant, exécuté par le comte de Nieuwekerke. En somme, il reste de tous ces jugemens divers, et on n'en disconvient pas, que l'impératrice est tout au moins une fort jolie et fort gracieuse personne, et il nous semble que ce n'est déjà pas si mal dans un pays comme Paris, où on est possédé d'une curiosité si frénétique, que naturellement on n'est jamais content de rien.

Au surplus, les portraits de l'impératrice ne manqueront pas sans doute à la prochaine Exposition. En attendant, il s'en vend pour quelques sous, dans les rues, trois ou quatre tous parfaitement différens; aucun ne ressemble à l'autre, d'où vous pouvez juger combien ils ressemblent à l'original. On en va avoir un meilleur, destiné aussi au public, mais pourtant en quelque sorte officiel. Un jour (déjà avant le mariage), un peintre d'assez de réputation, nommé Vidal, était dans son atelier, en costume de travail, c'est-à-dire en blouse, et le reste à l'avenant. Une personne se présente, et lui dit: « L'empereur vous demande, il vous attend : venez donc tout de suite, tout de suite! j'ai une voiture à la porte.» — « Mais je ne puis aller comme cela,» objecte le peintre, en montrant son costume. — « C'est égal! partons! » L'artiste passe cependant à la hâte un habit, et se laisse conduire par son visiteur. Aussitôt introduit : « M. Vidal, lui dit l'empereur, voici une dame dont vous allez faire le portrait; tenez, ici même, si vous voulez, dès au-

jourd'hui, car vous pouvez, n'est-ce pas? vous mettre à l'œuvre sur-le-champ.» — «Mais, répond le peintre, un peu étourdi de la rapidité de la *commande*, qui, venant d'une telle bouche, et bien que faite d'une manière gracieuse, ne laissait pas d'être un *commandement*, je n'ai rien de ce qu'il faut....» — «Oh! qu'à cela ne tienne, il est bien facile de nous le procurer.» L'empereur va chercher du papier, des crayons, et le portrait se commence aussitôt. Il sera sans doute reproduit par la gravure ou la lithographie, comme d'autres de M Vidal, qui dans ce genre lui ont valu sa réputation. Les dames, surtout, aiment beaucoup ses portraits au crayon, parce qu'ils ont quelque chose d'élégant, de coquet, de flatteur sans avoir l'air trop flattés, et qu'ils sont néanmoins ressemblans.

Les détails officiels du mariage impérial ne sont ignorés de personne; ils ont passé de bouche en bouche et de journal en journal jusque dans le dernier hameau où le bruit de l'Europe arrive. Je cherche donc, parmi les traits moins connus, parmi ce qu'on n'a pas dit, et parmi ce qu'on peut dire, ce qui est de nature à intéresser le plus. Il est un point, en particulier, sur lequel je me crois certain d'avance, de la curiosité de nos aimables lectrices. Ce serait.... — après un autre toutefois, dont je suis loin de méconnaître l'importance capitale et, en quelque sorte, la suprématie dans cet ordre d'événemens, je veux dire l'habillement de la mariée; mais il n'est aucune de nos dames qui ne le sache par cœur bien mieux que moi : robe de velours épinglé ou de soie blanche; nuage de dentelle (en point d'Alençon); forêt de diamans. Seulement, il y a pourtant ici un petit détail à noter. Le costume de la princesse Mathilde, (une robe en velours cerise ou grenat, si je m'en souviens bien, avec des brandebourgs et une espèce de tunique plus courte par dessus), ce costume a paru moins heureux que celui de l'impératrice, et de moins bon goût : ce que c'est que de descendre au second rang et de n'être plus la reine de la cour! Immédiatement après tout cela viendrait donc ce que j'avais d'abord en vue, lorsque j'ai été soudain arrêté par la prudente réflexion qui m'a fait faire cette longue pause, je n'oserais l'appeler une simple parenthèse Ce serait donc, pour être bref cette fois, de remonter un peu à l'origine de la liaison des deux augustes époux. Mais là le mystère redouble, les voiles s'accumulent, et ni nous ni personne ne pouvons nous flatter de les soulever.

Voici pourtant ce qui circule, et ce qu'un journal allemand, la *Nouvelle Gazette de Prusse*, dit venir de la comtesse de Téba, qui l'aurait raconté elle-même. Un jour à Fontainebleau, où elle était avec la cour, elle prenait part à la chasse, car elle est très-vaillante écuyère, elle a

la réputation d'aimer les exercices virils et corporels, ce qui, pour le dire en passant, a pu lui en faire une assez excentrique sans autre motif. On la vit plus d'une fois lancer son cheval à travers champs et fossés, en s'écriant : « Qui m'aime me suive! » L'empereur n'était pas des derniers à obéir au signal, et, quelque bon cavalier qu'il soit, il n'eut pas toujours, dit-on, l'avantage dans cette course au clocher. Un jour donc, elle faisait partie de la chasse; l'empereur l'ayant rencontrée, comme l'on était près de rentrer, il la pria de lui dire quelle heure il était. Elle regarda sa montre : sa montre était arrêtée. Le prince tira la sienne (ainsi, il ne l'avait pas oubliée, ce qui semble indiquer que sa question était seulement une manière d'engager l'entretien) : la montre impériale était aussi arrêtée, juste à la même heure, et on veut plus, à la même minute que celle de la belle chasseresse. Louis-Napoléon fut vivement frappé de cette singulière coïncidence et, toute la soirée, il en demeura rêveur et méditatif.

Plus tard, à une représentation de l'Opéra-Comique à laquelle il assistait, on avait fort bien remarqué, que, de sa loge, il ne cessait de tourner son lorgnon sur celle où se trouvait la comtesse de Téba, souriant derrière son éventail.

A ce coin de roman nous en avons entendu ajouter un autre qui se rapproche davantage de la politique, et même de la police secrète. On aura lu peut-être dans un journal belge, que l'empereur avait promis à sa future compagne de lui faire connaître tout ce qu'on dirait ou écrirait d'elle. Ce bruit n'est pas sans analogie avec celui qu'on nous a rapporté et qui est peut-être la source du premier. Lorsque l'empereur commença de songer sérieusement à épouser Mlle de Montijo, il chargea son ministre des affaires étrangères, M. Drouyn de Lhuis, de prendre des renseignemens sur elle dans les divers pays qu'elle avait visités. Le ministre était opposé au mariage; il crut avoir gagné la partie en se faisant remettre par ses agens des notes diaboliques. L'empereur en lut quelques-unes à la jeune comtesse en personne. Elle éclata en pleurs et en reproches, s'écriant qu'on la calomniait indignement, et encore au moyen de rapports de police, de sources suspectes, de bouches infâmes et vendues, que c'était là mal agir, que ce n'était pas *chevalier;* enfin, elle s'évanouit, elle était près de suffoquer. Il fallut la délacer, lui donner de l'air, la faire respirer, avoir recours, en un mot, à tous les moyens que l'on emploie en cas pareil. Et c'est alors, ajoute-t-on, que le principal témoin de cette scène se serait tout-à-fait décidé. Ainsi le ministre, qui cependant passe pour très-bon courtisan, se serait montré en revanche (les deux se voient quelquefois réunis) diplomate peu avisé.

En résumé, qu'il y ait eu ou qu'il n'y ait pas eu de roman, la couleur et l'effet général sont ceux d'un mariage d'inclination. Peu s'en faut même que Louis-Napoléon ne passe, dans l'esprit de quelques-uns, pour ensorcelé. La famille la plus intéressée à ce que ce mariage n'eût pas lieu, ni un autre pas plus que celui-là, affecte de n'y voir qu'un mariage de dépit; il aurait été conclu, d'après elle, seulement après cinq refus consécutifs, venus à la file de la part des différentes cours auxquelles on s'était adressé. Ce n'est là, évidemment, qu'un des côtés de la question, et l'empereur lui-même l'a touché dans son discours aux grands corps de l'Etat. Contrairement aux assertions de la correspondance de l'*Indépendance belge*, cette famille n'a nullement pris si vite son parti de ce mariage; nous le savons de bonne source, elle a toujours grand'peine à le digérer. Ceux de ses membres qui figuraient au cortége, portaient d'ailleurs la chose écrite sur leurs figures, tout le monde en a fait l'observation.

On sait que, parmi l'entourage habituel de l'empereur, il y avait aussi beaucoup d'opposans. M. de Persigny lui-même était du nombre. Le maréchal Saint-Arnaud passe pour avoir le plus essayé de lutter. Il se serait presque jeté aux pieds de son maître, et lui aurait dit: « Sire, ma fortune est liée à la vôtre, ainsi mon avis ne peut vous » être suspect; je vous en conjure, ne faites pas cela! » — « Pourquoi? » aurait demandé l'empereur. — « Parce que les aventures doi- » vent avoir un terme, et que c'est là encore une aventure. » Suivant les uns, celui auquel s'adressait ce libre discours, se serait fâché; suivant d'autres, il aurait répondu avec son calme ordinaire, que, loin d'être une aventure, c'était une chose longuement et sérieusement méditée, qu'il voulait avoir une famille à lui, que celle de ses proches était un gouffre de dépenses et l'une de ses principales plaies, que le choix d'une française mènerait à un résultat pareil, qu'une alliance étrangère ne lui procurerait aucun avantage solide, enfin les motifs rapidement énumérés dans la communication officielle.

Sur toutes ces oppositions, celle qui en était l'objet, aurait généreusement écrit à l'empereur qu'elle le déliait de ses engagemens. Voici quelle aurait été la réponse, si personne a pu réellement la savoir dans sa teneur véritable, et si ce n'est pas une réponse de théâtre, imaginée après coup par les beaux diseurs: « Dussé-je canonner toute la France, » le mariage se fera. »

Le public, en apprenant la grande nouvelle, fut d'abord assez partagé. A la Bourse, au premier bruit certain qui en courut, ce fut une vraie scène de fureur, où les plus gros mots étaient lâchés tout haut et à pleine volée; à tel point qu'un des assistans, dont nous vient le fait,

jugea prudent de dételer, craignant de voir tout ce monde vociférant empoigné par les sergens de ville. Les ennemis de Louis-Napoléon, particulièrement les orléanistes, se réjouirent, et ils s'en réjouissent encore, de lui voir, dans leur opinion, faire une chose qui l'*avançait*, comme on dit d'un fruit mûrissant et par conséquent plus près de tomber. « Ils pensent que le gâteau cuit pour eux, » nous disait un de nos amis, dans son langage expressif et pittoresque. La masse était, à son ordinaire, pareille aux flots qui se dressent au premier souffle du vent, mais qui semblent encore l'écouter, plutôt que lui répondre et le suivre. Le discours de communication fit généralement bon effet, et remonta l'opinion. Quelques-uns ne le trouvent pas si fort que les précédens, ou peut-être trop fort, trop habile. La phrase sur la duchesse d'Orléans est regrettable comme procédé envers une femme malheureuse. Quoique exprimant peut-être tout simplement la pensée de celui qui l'a écrite, elle frise presque le persiflage ; c'est une vraie phrase du grand monde, une phrase de salon ; elle est, de plus, impolitique ; elle a frappé à faux, même chez des ennemis ardens de la monarchie de Juillet : Louis-Napoléon n'est pas heureux à tous égards dans ce qu'il fait contre les d'Orléans ; en voulant les rabaisser, il produit un peu l'effet contraire, il les relève. Mais en somme, par ce discours, il a plutôt gagné la cause de son mariage devant le public ; celui-ci, pris en gros, lui a donné raison plus encore qu'à ses intimes et à ses ministres.

Le choix d'une Française, malgré ses difficultés, eût été sans aucun doute incomparablement mieux accueilli. « C'est presque cela, » disait-on, en apprenant le parti auquel s'était arrêté l'empereur : « c'est presque ce qu'il fallait faire ; » et la restriction ne va pas s'affaiblissant. Néanmoins, ce mariage a un côté populaire et relativement démocratique, sinon national. « *Il veut aussi avoir sa Joséphine !* » tel a été, au fond, le sentiment des masses. Plus tard, elles se sont émues, quand leur sont arrivés les mauvais bruits ; mais il dépend de l'impératrice que ce dernier nuage s'efface bien vite, en France surtout, où l'on oublie si aisément.

Le jour de la cérémonie, il n'y avait évidemment ni mauvais vouloir ni enthousiasme. Il n'y avait qu'une curiosité infinie ; elle étouffait tout autre sentiment : c'est, au reste, ordinairement le cas à Paris, excepté dans l'élan et le feu d'une révolution. Les acclamations, assez peu nombreuses, n'ont pas été compensées, le soir, par les illuminations privées, fort maigres en comparaison de celles de la proclamation de l'Empire. Mais la foule était indescriptible : serrée, entassée et juchée partout, sur les trottoirs, sur les décombres des nouvelles construc-

tions, aux moindres trous de maisons, et jusque sur les toits. Une dame qui, ainsi que bien d'autres, avait payé deux cents francs une seule croisée, disait qu'elle ne savait pas devant quelle dépense elle reculerait pour assister au sacre. C'est dans de telles occasions qu'on peut apprendre à connaître la curiosité, combien c'est une passion ardente, impitoyable, féroce, et, j'en demande bien pardon, surtout chez le beau sexe. Voici ce que j'ai vu.

On se disputait beaucoup les petits monticules et les tas de moëllons qui existent encore aux abords de la rue de Rivoli. Ceux qui en garnissaient déjà tout le sommet, défendaient naturellement la position; mais toujours un nouvel arrivant prétendait y trouver place. Alors les premiers occupans le repoussaient par la force ouverte ou par quelque ruse ingénieuse. Un de leurs stratagèmes consistait, par exemple, à le laisser péniblement se hisser des pieds et des mains sur la pente escarpée, jusqu'à mi-hauteur; puis là, zeste, on lui abattait d'un revers de doigt son chapeau ou sa casquette, en sorte que le malheureux, s'il ne pouvait supporter cette perte, était obligé de courir et de rouler après, sous l'immense et long rire des spectateurs. Mais voici qu'un homme en blouse attaque bravement un de ces petits tertres. Il monte résolument à l'assaut, ayant derrière lui sa femme qui, d'en bas, le soutient du regard et de la voix. Déjà il touche presque au sommet, il va y poser un pied victorieux; mais un dernier effort des assiégés lui fait perdre l'équilibre, et il retombe misérablement dans le pli de terrain d'où l'on ne pouvait rien voir. De là, il s'emporte en injures, en menaces, il montre le poing à ceux qui rient en haut; mais sa compagne, petite femme chétive, ne se contente pas pour si peu : elle, c'est à son mari qu'elle fait le poing, lui reprochant sans doute sa lâcheté; puis, avant de se résoudre à s'en aller, elle ramasse des pierres et les lance, haut le bras, aux vainqueurs impassibles, qui n'en restent pas moins triomphans et debout sur leur piédestal.

Le cortége était magnifique, tout ruisselant d'or et tout chamarré de broderies. Les écuyers et les cochers en tricorne, ceux-ci poudrés à frimas, les larges voitures à glaces qui ressemblaient à des cages d'or et de cristal, lui donnaient pourtant, malgré sa fraîcheur, quelque chose d'antique et de solennel comme dans les tableaux de la cour de Louis XIV qui se trouvent à Versailles ou dans les anciennes tapisseries. Le peuple s'en exprimait aussi parfois à la vieille mode parisienne. Deux hommes passaient dans une rue, tous deux assez grotesquement perchés sur un seul cheval. « Eh, eh! criait la foule autour d'eux : c'est ça! c'est ça! nous sommes en carnaval. » Ainsi plaisantaient les soldats romains, en suivant le char des triomphateurs. L'ensemble, néanmoins,

était imposant, et, à propos de ces drames publics à grand spectacle, il n'y a toujours qu'une voix sur l'habileté de la mise en scène. Paris ne connaissait plus de telles magnificences; or, on ne saurait nier qu'elles ne donnent une certaine idée de grandeur et de vie exceptionnelle. Toutefois, la vue seule des troupes ouvrant et fermant le cortége, donne bien mieux encore l'idée de force, et c'est sans contredit ce qui continue à produire l'effet le plus saisissant.

L'intérieur de Notre-Dame était décorée avec une richesse inouie, mais dans le goût français, qui se sent toujours un peu de l'Opéra. On a noté, comme bizarrerie du hasard, que le nonce du pape s'y trouvait assis à côté de l'ambassadeur turc, et qu'ils ont fait acte de bon voisinage, en s'adressant réciproquement la parole à plusieurs reprises. Dans le même genre de rapprochement, on fait observer aussi que l'empereur a été marié *civilement* par un Juif (M. Fould) et *religieusement* par un archevêque. Puisse, du moins, cela être de bon augure pour la tolérance et la liberté des cultes! Le clergé aurait beaucoup tenu à ce que le mariage religieux se fît avant le mariage civil; mais la loi est formelle, et l'empereur ne l'a pas voulu. Tout le monde aussi a remarqué qu'il était plein d'attentions pour son épouse, et qu'ils ont même fort bien et familièrement causé à eux deux pendant la cérémonie. Enfin, les esprits superstitieux ont fait une découverte qui a péniblement impressionné : on a compté sur ses doigts, mais trop tard, que le cortége se composait de treize carrosses officiels, nombre malheureux. De plus, au retour, qui a eu lieu par le jardin des Tuileries et non, comme le départ et comme c'est l'ordinaire, par le Carrousel, on n'avait pas pensé à mesurer la porte, plus basse, à ce qu'il semble, de ce côté du palais; la couronne surmontant la voiture impériale, s'y serait accrochée et serait tombée en passant : autre présage fâcheux, si les présages n'avaient pas toujours un champ d'explications illimité, aussi varié que l'infini et aussi insondable que l'avenir.

Tels ont été l'impression et les principaux incidens de cette journée; dans tous les cas, elle marquera dans l'histoire. Napoléon III semble vouloir dérouter la vieille politique, comme son oncle déroutait la vieille tactique. Son grand moyen est d'étonner, de tenir en haleine : c'est aussi peut-être sa nécessité. Il y a, certes, réussi cette fois non moins que les précédentes, quoique dans un genre opposé. Maintenant, dit-on, il lui reste le sacre; mais après?.... *Après*, comme *Demain*, pourrait-il répondre, se suffit à lui-même. C'est là cependant qu'on l'attend, et, non sans une sourde inquiétude, ce que l'on continue à se demander.

Ce qui étonnerait bien davantage et donnerait à Louis-Napoléon une bien autre popularité que celle des sept millions de voix, ce serait une

descente en Angleterre, si son étoile devait monter aussi haut, et que la destinée, ne cessant de lui être favorable, voulût le pousser jusque-là, après l'avoir tant repoussé. Le jour du mariage, je voyais l'œil d'un de mes voisins, homme du peuple, pétiller à cette idée. « Ces Anglais, disait-il, ces Anglais qui *réfugent* tout ! » Cela ne signifiait point : qui accueillent tous les réfugiés, mais : qui accaparent tout ; car il ajoutait : « C'est chez eux qu'on trouverait de l'argent et de l'or, et toute espèce de marchandises ! » — « Mais, » dit un autre, honnête Alsacien, sinon Allemand, et dans tous les cas ayant un accent moins français, « tout cela est à eux, et non pas à nous. » — « Laissez donc ! nous ne ferions que reprendre ce qu'ils nous ont pris, » répliqua aussitôt le premier. Il n'y avait pas à s'y tromper : on sentait là la vieille fibre secrète, toujours prête à vibrer. L'instinct des Anglais les avertirait-il aussi dans ce sens ? Il est certain qu'ils continuent leurs préparatifs, quand même. Dans trois mois, disent-ils, nous ne craindrons plus que personne vienne nous surprendre : nous serons en état de le bien recevoir. Puis, leur grande réponse est que, si Louis-Napoléon, aidé de la vapeur, réussissait à descendre en Angleterre, pour certain du moins il n'en reviendrait pas ; tout le monde, s'écrient-ils, tout le monde, dans toutes les classes, lui courrait sus et se jetterait sur lui ; il serait écrasé. En attendant, ils font tranquillement des paris pour ou contre la probabilité d'une invasion française ; le fameux Cobden, l'apôtre du libre-échange, qui tient pour la paix, vient d'en faire un de ce genre avec un général, qui est de l'avis contraire. Pour le moment, du reste, on n'en est encore qu'au mariage, et comme nouveauté, comme étonnement pour la vieille Europe monarchique, c'est déjà bien assez !

— Après une semaine si remplie et si bruyante, il semble qu'on soit retombé tout à coup dans un grand silence ; c'est à peine si on y entend encore le sifflement des épigrammes, qui continuent à exécuter dans l'ombre les vengeances de la politique, et peut-être aussi celles, plus féminines, de l'amour-propre blessé, de l'occasion trop tard aperçue et irrévocablement manquée. Il semble même que ce silence ait régné aussi avant le mariage ; qu'avant les jours qui en précédèrent l'annonce et le brusque accomplissement, on n'ait rien entendu, rien vu, qu'il ne se soit rien passé. Ainsi j'avais noté alors plusieurs petits faits, mais ils sont maintenant oubliés et de l'histoire ancienne. Que dire des premiers bals officiels de l'année, pourtant si somptueux et si brillans ? La nouvelle cour y paraissait à son aurore dans toute la fraîcheur du bas de soie et de l'habit brodé : la *fraîcheur*

est bien le mot; car plusieurs en ont eu, ce dit-on, des refroidissemens subits, qui, les prenant en traîtres par les jambes, et gagnant du terrain de proche en proche, devenaient ainsi des rhumes de cerveau remontés, des grippes rentrées, et ne voulaient plus déguerpir. Vous parlerai-je de la proscription du pantalon et de la restauration de sa sœur aînée, dont on nous menace même au civil, nous autres bourgeois ? Vous peindrai-je (mais par quel procédé ?) les entrechats d'un maréchal déjà grisonnant, qui, à l'un des bals des Tuileries, éclatait en sauts si prodigieux, que l'assistance faillit en avoir le fou rire ? il voulait sans doute ramener aussi sur ce point la mode de l'Empire, bien que le maître du logis, en prenant part aux quadrilles, se contentât de danser, c'est-à-dire de marcher, d'une façon plus moderne et plus tempérée. Relaterons-nous enfin que M. Sobrier, le farouche Sobrier, un moment la terreur de Paris avec son comité secret de montagnards à cravates et à ceintures rouges, a fini comme Huber, comme ont fini et comme finiront bien d'autres, par demander et obtenir sa grâce ? *Guarda, è passa* (Regarde, et passe) ! aurait dit Dante ; mais le *non ragioniam di lor* n'est pas à l'usage de tout le monde ; il est surtout peu à l'usage des Parisiens, qui aiment assez à dire leur mot, et, s'ils déraisonnent parfois, ne se taisent pas volontiers. Ainsi ont fait les légitimistes avec un de leurs transfuges (car ils ont aussi les leurs), avec M. de la Rochejacquelein. Ils ont trouvé une manière de lui témoigner leurs sentimens qui, pour être moins haute que celle du chantre de la *Divine Comédie,* ne laisse pas d'être assez piquante, et même encore plus brève que la sienne, comme vous allez voir. Ils sont allés à la file déposer leurs cartes chez le concierge de leur ancien député, et toutes étaient ornées des trois lettres sacramentelles : *p. p. c.* L'un d'eux y aurait même ajouté : *De la part de Deutz* (1). Voilà, j'espère, à coups d'épingles, une jolie petite cruauté bien civilisée et du plus bel air.

— Légitimistes et royalistes en général ne sont, d'ailleurs, pas près de s'entendre et de se rapprocher dans le malheur. Ils trouvent moyen de se chercher noise même pour un avenir plus qu'incertain. Ainsi, la *Gazette de France* reproduit de temps en temps sa thèse, que, si le comte de Chambord venait à mourir sans enfans, les d'Orléans ne seraient point ses héritiers naturels, mais bien les Bourbons de Parme. Qui diantre y songeait ? On en verrait de belles si, dans cette France où *tout arrive*, comme on le disait déjà au dix-septième siècle, on devait voir encore celle-là.

(1) On se rappelle que Deutz est celui qui trahit la duchesse de Berry.

— Les catholiques ne font guère non plus bon ménage, à en juger par les colères de l'*Univers*. La feuille ultramontaine tient toujours bon, sans désemparer : quoiqu'elle perde visiblement du terrain, elle n'abandonne pas la place; mais le nombre de ses ennemis va grossissant ; ses attaques ne sont plus que des sorties, comme celles d'assiégés qui se sentent battus en brèche. Voici maintenant une des colonnes du parti, M. Donoso Cortès, le de Maistre et le Montalembert de l'Espagne, qui est accusé par un ecclésiastique français occupant une assez haute position dans le clergé, de plusieurs notables hérésies. Il est curieux de voir comment M. Donoso Cortès a répondu à l'accusation : pour la superbe et le ton haut, c'est bien du de Maistre. Il écrit au rédacteur de l'*Univers :*

« Monsieur,

» Diverses raisons m'empêcheront de lire les articles qu'un journal religieux vient, à ce qu'il paraît, de publier sur mes écrits. Je suis très occupé, et le peu d'instans que je puis donner à la lecture, je les consacre aux maîtres. Je ne veux pas être tenté d'entrer en polémique avec qui que ce soit, encore moins avec qui m'est de tout point inconnu. Néanmoins, il me suffit de savoir que l'on m'accuse d'être tombé dans un si grand nombre d'hérésies pour déclarer, comme je le déclare, que je condamne tout ce qu'a condamné, tout ce que condamne, tout ce que peut condamner à l'avenir, dans les autres ou dans moi, la sainte Eglise catholique, dont j'ai le bonheur d'être le fils soumis et respectueux.

» Pour faire cette déclaration, je n'ai pas besoin que l'Eglise parle elle-même. C'est assez qu'un seul homme m'accuse d'erreur en matière grave. A de pareilles accusations, je suis toujours prêt à répondre par cette déclaration, sans examiner préalablement si celui qui m'accuse est prêtre ou laïque, obscur ou de grande renommée, ignorant ou savant.

» Agréez, etc.

« Juan Donoso Cortès.

C'est là ce que M. Louis Veuillot appelle « l'humble foi et le noble caractère de l'écrivain : » il prétend « qu'on les reconnaîtra bien dans sa lettre ! » Au reste, lui aussi, il est assez mal en point. Ses articles deviennent longs et lourds; il ne mord plus à si belles dents ; il a le sentiment de sa défaite. Aussi, vient-il de partir pour Rome, afin, sans doute, de se refaire et de se ravitailler. L'ennemi semblait mort; à force de bravades, il l'a réveillé. L'ennemi, pour lui, c'est le gallicanisme : assurément, il n'existe plus en France comme parti; mais l'esprit gallican y vit toujours, quoi qu'on fasse; on le retrouve jus-

que dans le clergé, à plus forte raison dans le peuple, et il n'est pas besoin de le dire, dans le gouvernement.

— Dernièrement, dans une très haute maison, la plus illustre de France, on jouait. Comme c'est l'usage dans le grand monde, de l'argent avait été mis sur la cheminée, pour fournir aux besoins des joueurs. Ils peuvent y puiser à leur gré, bien entendu en laissant leurs cartes et l'indication des sommes empruntées. Il y avait là, si l'anecdote est vraie, deux-cent-cinquante mille francs. Or, à la fin de la soirée, tout ce trésor avait été mis à sec, et de plus..... point de cartes! Le maître de la maison fronça le sourcil. « Quoi! s'écria son majordome, soupçonneriez-vous quelqu'un? » — « Je soupçonne tout le monde! » telle aurait été la foudroyante réponse.

— Un journal anglais, le *Morning Advertiser*, journal démocratique il est vrai, prétend qu'un paquet de lettres confidentielles et fort importantes aurait subitement disparu des appartemens particuliers de l'Empereur. Il a promis une très grosse somme à qui les retrouverait. Ces lettres seraient de personnes naguère haut placées, et desquelles on devait le moins les attendre. Le journal anglais ajoute qu'elles sont entre les mains de la famille d'Orléans. Vous pouvez penser si elle en sera bien édifiée, et le beau plaisir qui lui en reviendra!

— Jamais le *Moniteur*, qui continue d'être affiché sur les murs, n'avait eu des lecteurs plus réellement populaires et plus empressés que le jour où il se composait d'un seul et unique article, le décret d'amnistie et la liste, en trente-huit colonnes, des amnistiés. On a regretté de ne pas trouver parmi ceux-ci plus de noms politiques et connus; mais on oublie trop peut-être que les plus à plaindre dans l'exil sont encore ceux qui n'ont ni fortune ni réputation pour les aider à le supporter.

— Voici un petit trait, assez pittoresque et gracieux, que nous avions oublié, en parlant du mariage. Il est relatif à l'apparition de la jeune impératrice au balcon des Tuileries, du côté du jardin. Elle saluait fort bien et avec beaucoup d'aisance, comme dans la voiture; mais elle fut visiblement embarrassée pour se retourner et rentrer au salon. C'est qu'en effet, par suite de la position où elle se trouvait, il fallait faire un demi-tour un peu brusque, comme un soldat à la manœuvre. Elle hésitait. Enfin, son impérial époux vint à son aide; il lui donna le bras, et ainsi elle ne fut pas seule pour opérer son mouvement de conversion.

— Le soir, nous avons remarqué un transparent qui réunissait ces trois noms : *Joséphine, Hortense, Eugénie, bonnes, nobles et belles,* avec ce verset du *Cantique des Cantiques : Tu honorificentia populi nostri* (Toi qui fais l'honneur de notre peuple).

— L'empereur n'était pas précisément ce jour-là, ainsi qu'on l'a dit, en bottes à l'écuyère, qui montent au dessus du genou : les siennes s'arrêtaient un peu au dessous, comme dans le portrait de son oncle par Isabey.

— Le haut fonctionnaire qui passe pour avoir tant perdu à la Bourse, aurait répondu à son agent de change, lorsque celui-ci vint lui annoncer la fâcheuse nouvelle : — « Ah ça! est-ce que vous plaisantez? ne savez-vous pas que je ne joue que pour gagner ? » Cependant il fallut bien s'exécuter.

— La vente de la galerie du duc d'Orléans avait attiré une foule énorme. C'est que nous aimons la peinture, que nous nous connaissons en tableaux! et puis, on n'est pas fâché de faire un brin d'opposition, qu'en l'occasion s'en présente. L'école moderne se montrait là dans sa fleur avec ses principaux maîtres, Ingres, Ary Scheffer, Delaroche, Eugène Delacroix, Marilhat, Corot et les autres paysagistes. On ne peut, certes, lui dénier un beau rang, si pourtant on n'y sent pas le souffle tout-à-fait libre et supérieur de l'art à son sommet. Le point vrai n'est-il pas touché dans ce mot d'un artiste aussi impartial qu'éminent : « La peinture de Delaroche, si juste et si bien achevée, n'est pourtant que *de la belle prose.* » Son *Assassinat du Duc de Guise aux États de Blois*, le meilleur peut-être de ses tableaux, est un drame historique, plein de vérité et d'effet, mais où on ne sent ni Corneille ni Shakespeare; c'est précisément un drame en prose.

Cette toile célèbre a été rachetée par le duc d'Aumale, cinquante mille francs. La fameuse *Stratonice* de M. Ingres est allée au Musée de Rotterdam. La vente de la collection entière a produit plus d'un demi million. Elle n'avait pas coûté la moitié de cette somme, à en juger sur le prix du tableau de Decamps, *Joseph vendu par ses frères.* Il lui avait été commandé par un Hollandais, pour le prix de six mille francs. Le tableau fait, l'amateur ne voulut pas le prendre, disant, en véritable Flamand, qu'il s'était attendu à un tableau d'intérieur. Joseph dans le désert, un tableau d'intérieur! Le duc d'Orléans ouït parler de l'aventure. Il fit dire au peintre qu'il lui achetait le *Joseph*, ajoutant qu'il entendait le payer sept mille et non pas six mille fr. M. Decamps

répondit qu'il acceptait, à la condition qu'on lui permît d'ajouter au tableau une aquarelle pour la duchesse d'Orléans. Ainsi, de part et d'autre, la chose s'était noblement passée. Néanmoins, le prince n'avait pas fait un mauvais marché; car, à la vente de la galerie, ce même tableau est monté à trente-sept mille francs.

— L'*Oncle Tom*, dont on n'osera bientôt plus parler, parce que tout le monde en parle, est plus à la mode que jamais. Il continue à faire, sous toutes sortes d'habits, son tour d'Europe et de France. On en a déjà tiré deux pièces à grand fracas pour les théâtres des boulevards. Enfin, on vient de donner le nom de son héros au bœuf-gras, comme on avait appelé celui-ci *Monte-Cristo*, *Portos* ou d'*Artagnan*, dans le beau temps d'Alexandre Dumas.

— Le *Constitutionnel* publiait un matin la note suivante; c'était à propos du roman d'*Isaac Laquedem*, dans lequel l'auteur fait une histoire de Jésus-Christ et des apôtres, où il mêlait l'Évangile, la Légende, le Coran et surtout les imaginations de son propre cerveau: « Un sen-
» timent de haute convenance que nos lecteurs apprécieront (ce sentiment venait bien tard au *Constitutionnel)*, nous détermine à dis-
» continuer la publication de toute la partie du roman, qui se rapporte
» à l'histoire de Jésus-Christ. Nous espérons pouvoir reprendre sous
» peu de jours, la suite de ce travail, en donnant satisfaction aux
» susceptibilités qu'il a pu blesser. » Le *Juif errant* qui s'arrête! cela ne s'était *jamais vu:* encore moins qu'*un homme si barbu!*

Ceci nous rappelle encore un autre bon tour de son père, nous voulons dire Alexandre Dumas. Il avait proposé au duc d'Orléans d'écrire une histoire de chaque régiment de l'armée française, depuis son origine jusqu'à nos jours. Cela devait flatter l'armée; le prince accepte, et bientôt l'auteur vient lui lire son premier récit; il devait y avoir un chapitre ou un volume pour chaque régiment. On est si content de son travail, que pour ce début on lui fait compter sur l'heure six mille francs. La chose allait bien, et pouvait maintenant cheminer de soi-même. Quand l'auteur avait besoin d'argent, il allait déposer un nouveau rouleau de son ouvrage, en retour duquel il recevait d'autres rouleaux mieux sonnans. Le prince ne se donnait plus la peine de lire. Cependant, à la fin, il en eut de nouveau la curiosité. Il prend les rouleaux, déjà passablement nombreux. Il s'étonne, il lui semble reconnaître.... Il en déploie un autre.... puis un autre.... Tous se ressemblaient point pour point, fil pour fil, mot pour mot, lettre pour lettre. L'auteur s'était contenté de son premier chapitre, fidèlement reproduit. Dans tous les rouleaux dont il était venu successivement

toucher le prix, c'était toujours la même histoire, le même récit, le même régiment, absolument comme ces soldats de théâtre qui, passant et repassant de la scène dans la coulisse et de la coulisse sur la scène, doivent figurer une armée aux yeux des spectateurs ébahis.

— Malgré l'habileté qu'elle sait mettre, jusque dans son silence, la presse française est toujours fort embarrassée de savoir que dire et que taire, les correspondans des journaux étrangers encore plus. Un certain nombre d'entre eux viennent d'être arrêtés et mis en prison, pour être ensuite traduits devant les tribunaux.

A ce propos, nous devons faire une rectification. Le bruit qui avait un moment couru à la fin de l'année, que M. Emile de Girardin serait nommé sénateur, ne paraît pas avoir le moindre fondement : le ton de son journal, *l'air* et parfois les *paroles*, le montre assez.

— On annonce plusieurs nouveautés dramatiques : une comédie de M. Ponsard ; une autre de Mme de Girardin, *Lady Tartuffe*, dans laquelle jouera Mlle Rachel ; un opéra, la *Dernière Journée de la Fronde*, de notre compatriote Niedermeyer.

— M. Mérimée a publié un travail fort curieux, fin et savant jusque dans sa partie hypothétique, sur les *faux Démétrius :* c'est un récit qui ressemble à un roman par la multiplicité, la singularité des aventures, et qui n'en est pas moins historique. Lié autrefois avec Mme de Montijo, la mère de l'impératrice, M. Mérimée est, assure-t-on, fort bien en cour, et a ses entrées aux Tuileries.

M. Cousin continue ses études sur les femmes illustres du XVIIe siècle ; mais, parmi elles, c'est Mme de Longueville qui l'occupe le plus. Il vient de lui consacrer tout un volume, où il ne parle même que de sa jeunesse. Décidément, il s'est fait le cavalier servant de cette beauté célèbre ; mais comme il ne peut l'être, sans doute à son grand regret, qu'à deux cents ans de distance, cela prête un peu à rire, en dépit de son beau style.

M. Villemain a tiré un tableau éloquent et libéral d'une de ses anciennes leçons de la Sorbonne, leçon sur Démosthènes, à laquelle assistait le général Foy. Il y aurait encore à citer plus d'une autre publication de ce genre rétrospectif. Peut-être les écrivains célèbres de 1830 en sont-ils un peu trop à leurs souvenirs. On retourne ses poches ; on ramasse ses miettes. Malgré tout le talent et toutes les intentions qu'on y met, ce serait pourtant là un symptôme fâcheux, si la littérature et la pensée ne devaient pas trouver une voie plus véritablement nouvelle avec le temps.

Neuchâtel, 10 février 1853.

Aurons-nous la guerre? Les précautions de la Grande-Bretagne proviennent-elles d'indices certains ou d'intentions arrêtées? Les Russes vont-ils occuper les principautés du Danube, et la marche d'un corps d'armée autrichien aux frontières de Bosnie et d'Herzegowine annonce-t-elle un accord conclu, une crise décisive en Orient? Pour la plupart de nos concitoyens, ces questions ne sont qu'à demi posées, et pourtant on commence à s'en préoccuper. Le mariage de Napoléon III a fait le sujet de toutes les conversations; on s'est ému un instant au bruit d'un nouveau mouvement en Lombardie. La grosse affaire du traité général de commerce enfin conclu entre la Prusse et l'Autriche n'a produit qu'une médiocre sensation; on en parlait depuis si longtemps! Quant aux débats de notre parlement, dont la session vient de clore, ils ont été négligemment suivis, quoiqu'ils ne manquent assurément pas d'importance.

Si la motion d'un député catholique du Jura bernois, M. Elsässer, ancien conseiller d'Etat, demandant une loi organique sur la révision de la constitution fédérale, n'a réuni qu'une faible minorité, même dans la partie conservatrice de l'assemblée, c'est d'un côté parce qu'on a senti que l'état actuel des choses rend la révision plus facile que telle loi parfaitement constitutionnelle qu'on aurait pu imaginer et voter, de l'autre, parce que la demande a été motivée presque dans la forme d'une accusation contre la constitution, ce qui ne répond pas au sentiment général. — Autre est la constitution, autre la manière de s'en servir. — Une demande en grâce venue de Saint-Gall a jeté un jour assez inattendu sur la législation de quelques cantons et tout ensemble sur les garanties que présente l'organisation judiciaire fédérale. Un employé des postes à Saint-Gall, Thurgovien d'origine, a été condamné pour détournemens de valeurs, à recevoir des coups de bâton, dont la loi saint-galloise gratifie les étrangers à l'exclusion des coupables du pays. Et c'est en face d'un article formel de l'acte fédéral qui veut que les citoyens suisses soient partout égaux devant la justice, qu'un jury *fédéral* a appliqué cette belle disposition, comme si la législation fédérale ne primait pas la cantonale, et comme si, dans tous les pays du monde, une loi postérieure n'abrogeait pas de plein droit les dispositions contraires des lois précédentes!

La grosse affaire de la session c'est la loi pénale fédérale. Le conseil des Etats a sensiblement adouci l'article 43, sur les outrages envers les gouvernemens étrangers, que le conseil national a rejeté par deux fois et qu'il a fini par adopter, à la veille de se séparer, avec une majorité plus faible que celles qui l'avaient repoussé, et dans une

réunion beaucoup moins nombreuse. On a vivement reproché au conseil fédéral d'avoir emporté cette décision par surprise. Nous ne sommes pas très frappé de ce grief, vu que la question était à l'ordre du jour de la séance. Les députés qui sont partis avant la cloture, n'ignoraient point l'importance que le conseil fédéral mettait à ce que la question, toujours pendante aussi longtemps que les deux conseils ne s'étaient pas mis d'accord, fût définitivement résolue dans son sens. En principe, il nous paraîtrait assez naturel que la confédération, responsable vis-à-vis de l'étranger, eût aussi les moyens de prévenir les complications internationales; mais cette considération s'affaiblit singulièrement en présence d'un texte constitutionnel qui limite avec précision la compétence fédérale en matière de presse, et qui n'y fait point rentrer le cas dont il s'agit. Eluder l'article spécial sur la presse au moyen d'un autre article, qui permet de compléter la liste des affaires rentrant dans la compétence du tribunal fédéral, serait établir une jurisprudence mauvaise en principe, pire encore dans ses conséquences qui feraient des cantons une institution à bien plaire. Mais s'il y a par le monde des gouvernemens chatouilleux, il y a aussi des démocrates accommodans.

La question générale des chemins de fer suisses a fait peu de progrès, malgré la ratification de diverses concessions par l'assemblée fédérale et l'invitation qu'elle vient d'adresser au grand conseil de Thurgovie d'accorder à la ligne saint-galloise le passage de Winterthur, tel que le demande l'intérêt de Saint-Gall et de cette ligne elle-même. La bourgeoisie de Neuchâtel a décidé de prendre 1,700 actions de 500 francs du chemin de fer cantonal; il se forme des comités locaux, et les souscriptions des particuliers arrivent avec plus d'abondance que les premiers jours. Au canton de Vaud, la compagnie de l'ouest refuse de faire le détour par Lausanne. On s'attend généralement à voir le grand conseil revenir de sa première décision. On console Lausanne par la perspective de recevoir la ligne de Jougne au Saint-Bernard. Cependant c'est précisément la création de cette ligne qui forcerait le plus sûrement le commerce lausannois à se déplacer, si le point de bifurcation se trouve à quelque distance de la ville. Les convois ne seront pas assez grands sur nos lignes pour les multiplier outre mesure. La gare importante sera toujours, par la force des choses, au point où deux rayons se réuniront dans un tronc commun. Nous tenons à le répéter. Dans l'état présent du marché, on peut demander, du reste, si toute la condescendance imaginable accélérera beaucoup l'achèvement de ces chemins du sud-ouest où l'on a trop laissé la haute main aux capitaux étrangers. Cependant les travaux sont commencés au tunnel du Mauremont près d'Eclépens, entre les bassins de l'Orbe et de la Venoge, et l'inauguration vient d'en être célébrée. Les populations vaudoises ont pris le plus vif intérêt à cette solennité. A deux jours de là, on fêtait l'ouverture des travaux de

Dôle à Salins, qui nous touchent de bien près. — A l'autre extrémité de la Suisse, les travaux vont également commencer par la construction d'un quai à Romanshorn. Le peuple des Grisons s'est prononcé à une grande majorité (dans 30 cercles contre 7) pour ratifier le décret par lequel l'Etat s'intéresserait pour 2 millions au chemin de fer du lac de Constance en Italie par le col du Luckmanier, projet que le gouvernement sarde secondera puissamment, à ce qu'on assure. Cette année déjà, une nouvelle ligne ferrée viendra toucher notre frontière, la ligne de Lindau à Augsbourg, Munich, Leipsic, Berlin, Hambourg et la mer Baltique.

Pour clore la liste des faits de cet ordre, rappelons que la correspondance télégraphique avec l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, l'Autriche et les Etats de Parme, de Modène et de Toscane, est ouverte depuis huit jours par les lignes françaises et le bureau de Bâle.

Le conseil fédéral n'a point encore présenté son rapport sur la loi de presse bernoise. En revanche, le fameux procès de haute trahison intenté contre les membres du conseil de guerre des VII cantons devant les tribunaux lucernois par ordre de la Diète de 1847, vient de faire un pas. Après cinq ans d'enquêtes, le ministère public présente enfin un acte d'accusation concluant à 17 $^{1}/_{2}$ ans de bannissement et au tiers des frais contre M. Sigwart-Muller; les autres accusés seraient renvoyés de l'instance en supportant les deux tiers des frais. On demande maintenant quand le jugement interviendra? On demande aussi, depuis trop longtemps, à quoi peut servir de perpétuer les blessures de nos guerres civiles ? — Un autre fait en ranime le souvenir : c'est l'examen des comptes de la guerre fait par M. le colonel Schinz sur la demande des cantons intéressés. M. Schinz a trouvé pour plus de 700,000 francs d'articles non justifiés. Une commission du conseil des Etats est chargée de faire rapport sur cette affaire qu'il importe à tout le monde de tirer au grand jour et sur laquelle l'attention publique ne s'endormira pas. — En attendant, le comité central de la souscription nationale qui a provoqué l'an dernier la remise du restant de ces frais de guerre, vient de présenter un rapport détaillé par l'organe de son président, M. Pestalozzi-Hoffmeister. La somme recueillie s'élève au total de 292,600 francs. Zurich y figure pour 58,000, Bâle-Ville 35,000, Lucerne 33,000 (mais le comité ne se tient pas pour lié, parce que Lucerne se trouvant en arrière de ses paiemens, a dû rembourser quelque chose à ses co-états plus avancés). La souscription de Vaud monte à 18,500 francs, Saint-Gall 13,700, Argovie 12,800, Neuchâtel, 12,700, Berne 11,500, etc. Souscription des étudiants suisses 2,900. Des Suisses à l'étranger environ 28,000. Les Petits-Cantons consacrent aux écoles les sommes qui leur sont remboursées, Valais, à des constructions de route, Fribourg qui reçoit fr. 250,000,

propose d'en rendre 124,000 aux créanciers de l'impôt forcé, qui, se fondant sur la médiation fédérale, en réclament 489,000.

La majorité du gouvernement fribourgeois continue à travailler dans le sens d'un rapprochement. Elle promet un concordat avec le Saint-Siége, et vient d'établir, à ce qu'elle assure, un mode de vivre provisoire agréé par l'administration du diocèse relativement au séminaire et aux bénéfices ecclésiastiques.

Du reste peu de chose *jusqu'ici* dans la politique cantonale, même dans les Etats qui ont des élections générales à la porte comme Vaud, ou qui en sortent, comme *Genève*. Nous avons sous les yeux les premiers numéros d'un journal hebdomadaire de cette ville, le *National suisse*, dont le titre et la tendance annoncent quelque affinité avec le *Cercle national*, connu par son heureuse initiative pour adoucir la charge des VII cantons. Il veut représenter, à Genève, le parti libéral essentiellement suisse, qui, se rattachant sans arrière-pensée à la constitution suisse, demande que le bénéfice des principes qu'elle proclame s'étende également à tous les cantons, à tous les partis, et qu'il n'y ait plus de vainqueurs et de vaincus dans la patrie. Quelques mois plus tôt, ce journal aurait pu rendre des services réels dans la lutte électorale, en faisant sortir le Cercle national d'une infériorité apparente que la popularité réelle de ses idées ne méritait point. Cette opposition, formée par les circonstances, d'hommes qui se querellaient naguères, mais qui s'entendent aujourd'hui sur les questions d'aujourd'hui, a devant elle un bel avenir. Mais avant tout, il faut qu'elle se fasse écouter; il faut qu'elle surmonte une atonie politique que les exigences de nos institutions ne permettent pas, quoiqu'elle tourne au profit des choses qui valent mieux que la politique.— Nous signalions il y a un mois les indices d'une vie intellectuelle et religieuse puissante. Le protestantisme genevois, attaqué vivement, se relève moins par la polémique que par un renouvellement de vie intérieure. Les doctrines extrêmes perdent leur crédit, les antagonismes tendent à se concilier sur le terrain d'une foi positive et pratique. L'Eglise nationale, fortifiée par le travail sérieux de son clergé et par la participation des laïques à son gouvernement, prend une initiative missionnaire qui est son vrai rôle au sein des sociétés modernes, mais qu'elle eût vraisemblablement repoussée il y a quelques années. — La librairie abonde en productions de toute espèce. — Le théâtre s'essaie à revêtir un caractère national : le drame vaudois, le *Major Davel*, de MM. Gaullieur et Binet, vient d'y obtenir un beau succès, malgré l'insuffisance et le mauvais vouloir d'une partie des comédiens. En revanche, nous écrit-on, « les principaux acteurs, et celui surtout qui était chargé du rôle de *Davel* (M. Briard, ex-professeur de rhétorique à Provins), ont fait les efforts les plus louables, et le public leur a montré qu'il savait apprécier leur zèle et leur intelligence. M. Gaullieur, encouragé par la réception faite à *Davel*, a l'intention de faire représenter un autre drame, les

premiers suisses, qui a reçu l'approbation de M. Vinet. C'est la mise en action des premières scènes de l'émancipation de la Suisse, mais d'après des données récentes sur notre histoire et non d'après celles de Schiller. Le cinquième acte est la bataille de Morgarten. »

Le public lettré de *Bâle* se partage entre deux cours historiques et littéraires, ouverts par des professeurs de l'université : M. Jaques Burckart traite en allemand l'époque de Frédéric-le-Grand. Il se plaît à résumer de vastes sujets ; sa pensée se meut avec liberté dans le vaste champ de l'histoire, comme on le voit par la variété de ses travaux : jeune encore, M. Burckart vient de publier, à très-peu d'intervalle, un beau volume, assez littéraire de forme, sur l'époque de *Constantin le Grand*, et une étude savante sur l'*archevêque André de Carniole et sur un dernier effort tenté pour relever le concile de Bâle*. Cette brochure commence une nouvelle série des mémoires de la Société historique. L'enseignement public de M. Burckart réunit plus de 200 auditeurs, à peu près autant que le cours français de notre collaborateur, M. le professeur Girard, sur la littérature française au XVIIe siècle. M. Girard procède par études individuelles, s'attachant à quelques grands sujets, à quelques grandes figures qu'il analyse avec détail.

Nous avons promis de revenir sur les *Alpenrosen* (Rosages des Alpes), recueil annuel déjà fort ancien et justement apprécié dans la Suisse allemande. Tout est vraiment national dans ce volume, les auteurs et les sujets. Pour le mérite littéraire, nous attendions mieux. L'excellent auteur d'*Ulrich le valet* s'abandonne, malgré sa vigueur, aux séductions de la facilité et du succès. La piquante fidélité de ses tableaux de mœurs ne suffit pas à l'intérêt d'un long récit sans but saisissable, sans passion, sans idéalité, dont aucun personnage n'intéresse l'auteur lui-même. Les courses de montagnes de M. Hoffmann nous auraient charmé s'il les racontait avec plus d'abandon. L'excursion dans l'*Ajoie* de M. Isenschmid, est l'un des morceaux les plus agréablement variés. On regrette beaucoup, dans le pays même, que l'éditeur en ait retranché un aperçu historique sur Porrentruy et sur ses illustrations. Les vers de M. le professeur Hagenbach sont gais et faciles. Le poème sur les apôtres de l'Helvétie, dont l'éditeur du recueil, M. Fröhlich, donne un fragment étendu, présente des beautés d'un ordre élevé. La pensée religieuse s'y exprime simplement, les temps barbares sont rendus avec une vérité savante et pittoresque. L'autorité du talent et du caractère permettrait à M. Fröhlich de demander plus de ses collaborateurs. On peut louer sans réserve le récit anecdotique qui termine le recueil, sur les combats livrés dans le val de Muotta entre les Français, les Autrichiens et les Russes.

Un excellent citoyen, M. Louis Lauterbourg, a entrepris l'an dernier la publication d'un recueil analogue, mais d'un intérêt plus exclusivement historique, et purement bernois. Le titre primitif, *Etrennes bernoises*, nous a fait plaisir comme souvenir affectueux des *Etrennes*

helvétiennes; cette année on a préféré ne donner qu'un nom allemand, *Berner Taschenbuch*, à un recueil écrit tout entier en langue allemande. M. Lauterbourg, qui lutte avec énergie pour toute chose utile et bonne, et surtout pour la conservation et le progrès de la vie intellectuelle à Berne, s'est proposé de populariser les connaissances historiques et le goût de l'histoire par des récits fragmentaires, des biographies courtes et piquantes, des poésies nationales Tous les morceaux sont bernois, tous, sauf quelques vers très-gracieux de M. F. Isenschmid, se rattachent plus ou moins à l'histoire, mais tous ne servent pas également la pensée du fondateur. Le travail de M. Howald sur le château impérial de Nydek, antérieur à la fondation de Berne, porte encore un peu trop, malgré son intérêt très-réel, le caractère d'une recherche purement érudite; c'est encore plus le cas de l'Histoire des écoles bernoises avant la réformation, de M. Fetscherin. On lit beaucoup mieux la biographie des deux Wyttenbach, celle de Thomas, premier réformateur de Bienne, détachée par M. le Dr C.-A. Blösch d'une histoire inédite de cette ville, et surtout celle du savant pasteur de Berne, Jean-Samuel Wyttenbach (1748-1830), communiquée par M. Wolf. Les extraits du journal de cet homme, point parfait mais excellent, sont curieux, touchans, naïfs, c'est le cœur de l'homme. Gotthelf a égayé le recueil d'une charge assez plaisante. Les légendes et ballades de MM. Kocher et Isenschmid nous ont en général paru bien. Il y a chez les Bernois, comme chez les Vaudois, une naïveté première de sentiment poétique qui tient peut-être aux défauts mêmes qu'on leur reproche.

L'intérêt principal du *Taschenbuch* de 1853, gît à nos yeux dans le travail considérable qu'y a joint l'éditeur lui-même. M. Lauterburg travaille depuis plus de dix ans à continuer jusqu'en 1840 la *Bibliothèque de l'Histoire Suisse* d'Emmanuel de Haller, qui va jusqu'à l'an 1785; la période tout-à-fait contemporaine, à partir de 1840, restant confiée aux soins de M. Meyer (de Knonau) qui en enrichit les archives de la Société suisse d'histoire. M. Lauterburg, qui a déjà pour sa part rassemblé plus de 8000 publications relatives à la période qu'il a embrassée, communique au public un premier échantillon de ces immenses travaux : c'est un catalogue biographique de tous les Bernois et Bernoises de l'ancien canton allemand qui se sont distingués en quelque manière et dont il est parlé dans les livres imprimés de 1785 à 1840, avec l'indication des ouvrages qui les mentionnent. Un mot nous dit ce qu'ont été les personnages. La voie est clairement tracée à celui qui veut les connaître mieux. Ces 130 pages de bibliographie contiennent au moins 800 articles, qui se lisent parfaitement.

Dans plusieurs villes de la Suisse allemande on publie aussi, sous le nom de feuilles du Nouvel-an, des brochures plus courtes, accompagnées de gravures et traitant de quelques sujets patriotiques. On a essayé d'introduire cet usage à Lausanne il y a quelques années; les

premiers cahiers ont eu du succès, mais la tradition ne s'est pas établie. A Zurich, les feuilles du Jour de l'an (proprement du 2 Janvier) sont assez nombreuses, les sociétés savantes, les institutions de bienfaisance distribuent chacune la leur; ces écrits, fournissant l'occasion d'une sorte de collecte, en ont reçu le nom populaire de *Chauffe-poèles* (Stuben-hitzen).

« Les chauffe-poèles de 1853 ont été fort goûtés, nous écrit-on. Celui de la Société des antiquaires se place au premier rang par la solidité des recherches et l'excellence de la forme. Faisant suite aux cahiers des années précédentes, il contient le premier chapitre du second livre de l'histoire de l'abbaye de Zurich, de l'an 1213, où Zurich devint ville libre impériale, jusqu'à l'élection de Rodolphe de Habsbourg en 1273. C'est donc Zurich et son abbaye aux temps de Frédéric II et du grand interrègne. L'auteur a mis à profit de nombreuses chartes inédites, et partout l'on trouve la trace du savoir immédiat; mais partout aussi on sent le souffle de la vie, partout règne l'ordre, l'art, la pensée. M. G. de Wyss ne s'est pas borné à compulser les documents, il en a fait sortir l'histoire. Peut-être ses savants émules, à Lucerne et ailleurs, fixeraient plus complètement l'attention sur leurs découvertes, s'ils entraient dans cette voie. La Direction des orphelins a donné la biographie de Jean-Jaques Pestalozzi, membre du petit conseil et du conseil des finances (né en 1749, mort en 1831). La Société de secours, celle du célèbre fondateur de la Maison des orphelins de Halle, A.-H. Francke (1663-1727). La Société des sciences naturelles a fait d'une manière piquante l'histoire du jardin botanique de Zurich; la Bibliothèque de la ville, celle du Chapitre des chanoines de notre grand moûtier; la Société des artificiers a terminé son histoire de l'emploi des armes à feu en Europe jusqu'à l'établissement du collége zuricois d'artillerie (1351-1686). La Société des artistes raconte la carrière de Jean Aberli, de Winterthur, graveur en médailles et sur pierres fines; enfin la Société de musique, celle du fameux compositeur Adolphe Hasse, émule de Handel, qui a mis en musique les opéras de Metastase, et celle de sa femme, la célèbre cantatrice vénitienne Faustine Bordoni (1699-1783). Toutes ces monographies piquantes et savantes sont ornées de belles gravures; elles n'entrent pas dans le commerce de librairie, et elles n'en méritent que plus l'attention des amateurs. Celles de la Société des antiquités nationales ont une extrême valeur.

» Le libraire Schulthess vient de publier une biographie du lieutenant-feld-maréchal baron de Hotze, de Richterschwyl, qui s'est distingué, à la fin du dernier siècle et au commencement du nôtre, dans les guerres de l'Autriche contre les Français et les Turcs. L'Autriche, qui lui a élevé un monument à Brégenz, le compte mal à-propos au nombre de ses enfants. Cette biographie attachante, fruit d'un travail de plusieurs années, est signée par « l'auteur des *Campagnes d'Italie*. »

C'est M. Guillaume Meyer-Ott, dont le travail est reconnu le meilleur de tous ceux qui ont paru sur les dernières guerres de Radetzki en Lombardie.

» Nous avons deux cours publics fort courus sur le seul *Shakspeare*, l'un en allemand, de M. le Dr Fehr, l'autre de M. le professeur Behn-Eschenburg, en anglais. »

— Le décès de M. l'ancien professeur et pasteur Leresche vient de réveiller au canton de Vaud bien des souvenirs de jeunesse. Cet homme distingué avait conservé jusques dans une vieillesse très avancée toute la vigueur de l'intelligence et du corps. Il y a peu d'années qu'il franchissait encore à pied les cols de nos Alpes, au milieu desquelles il passa ses derniers étés. Son esprit caustique, mais juste et bienveillant, ennemi de toute enflure, a laissé une empreinte marquée sur plus d'une génération du clergé vaudois. L'âge et les événemens l'avaient adouci sans l'affaiblir. **.

UN MESSAGER DE LA BONNE NOUVELLE, par Frédéric Chavannes, pasteur de l'Eglise Wallone d'Amsterdam. 1 vol. 8° de 380 pages. Amsterdam, chez J. de Ruyter, et Bruxelles, à la librairie chrétienne évangélique, qui a le dépôt de cet ouvrage pour la France et pour la Suisse. Rue de l'Impératrice, 33.

Ce livre est destiné à l'édification chrétienne. Il renferme quelques études bibliques, quelques sermons, auxquels l'auteur a mêlé un petit nombre de critiques littéraires et d'articles de circonstance dont l'esprit et le ton sont en harmonie avec le caractère général du recueil. Les publications de cette famille sont heureusement toujours nombreuses. Le cadre de la *Revue* ne lui permet pas de les mentionner toutes; il en est même d'excellentes que nous serons forcés de laisser passer, en nous consolant par la pensée qu'elles ont d'autres moyens de publicité plus spéciaux et plus efficaces. Mais le *Messager de la Bonne Nouvelle* exige une exception. Ce n'est pas à cause des souvenirs personnels si vifs et si affectueux que son auteur a laissés dans la Suisse française et particulièrement dans le canton de Vaud. Je ne pense pas aux obligations de ce journal, qu'il a relevé dans un moment difficile, de concert avec un autre exilé, M. Espérandieu, et qu'il enrichit encore de communications trop rares mais précieuses. Non, c'est au *Messager* lui-même que nous devrions une étude attentive, indépendamment de toutes les circonstances personnelles; quoique l'œuvre se comprenne mieux, sans doute, lorsqu'on en connaît l'auteur.

M. Frédéric Chavannes est une nature riche et bien pondérée, qui avance en tout sens et toujours, en remplissant toute la surface qu'embrasse sa pensée. Nous estimions en lui l'habile mathématicien, le poète sensible et réfléchi, le littérateur curieux et savant, le croyant pénétré; depuis que, sur une terre hospitalière, la prédication chrétienne est

devenue son office régulier, il a senti le devoir de préciser les traits, d'approfondir les bases de sa foi. Malgré les dangers, malgré les amertumes du dedans et du dehors que nul ne pouvait mieux pressentir, sa conscience lui a dit que le pasteur protestant doit être théologien, surtout celui qui, dans une grande ville, prêche devant un auditoire éclairé. Il a voulu l'être; il l'est devenu; pour tout lecteur réfléchi, le *Messager de la Bonne Nouvelle* en fournit une preuve assurée. Mais le théologien n'a diminué ni l'artiste, ni surtout le chrétien. Possédé du besoin sérieux d'agir sur les âmes, le pasteur n'a pas voulu provoquer la fermentation des intelligences, exciter les controverses, jeter peut-être le trouble parmi ses paroissiens en leur faisant remarquer en eux-mêmes des contradictions de doctrine qui disparaissent dans l'acte religieux de la foi. L'instinct du poète confirmant les scrupules du missionnaire, il s'est appliqué à effacer les lignes de l'argumentation, bien plus, à faire disparaître de son discours l'argumentation elle-même. Au raisonnement devant l'auditoire, il a constamment préféré l'action sur l'auditoire. Cette prédication a sa logique, mais une logique interne qui repose sur la progression des sentiments et des motifs, plus que sur l'enchaînement des raisons. Et cependant le talent de M. Chavannes est plus limpide que véhément, plus didactique qu'oratoire, sa parole réchauffe plutôt qu'elle n'ébranle, et ce qui domine toujours chez lui c'est la pensée. Quant à la forme, avec un respect constant des convenances et de la dignité de la chaire, on remarquera bientôt le soin qu'il a pris d'écarter le langage conventionnel et technique improprement nommé langage biblique, parce qu'il multiplie les locutions empruntées à nos traductions des livres saints. C'est avec raison, je le crois, que M. Chavannes préfère exprimer les idées chrétiennes dans le style de l'expérience habituelle et du sentiment personnel; il a voulu parler comme tout le monde, dire les choses chrétiennes en honnête homme: style laïque si l'on veut, mais qui n'en est que plus grave, parce qu'il est plus vrai. Dans la bouche de M. Chavannes c'était le seul vrai, car c'était le seul conforme à sa manière de sentir et de comprendre. Les grandes questions de l'autorité des Ecritures et de la nature de leur inspiration ne sont pas même touchées; mais la manière dont les textes bibliques sont employés laisse deviner, sans la préciser, une solution pratique et positive. Soit conviction personnelle, soit pour rester sur un terrain commun à ceux qu'il s'agit de gagner, M. Chavannes ne se fonde guère sur l'autorité d'un passage pour justifier une conclusion; il prend son point d'appui de préférence dans l'expérience universelle ou dans l'intimité de la conscience, mais il puise constamment la vie aux sources évangéliques, et par cette puissance vivifiante qu'il constate en elles, il témoigne de leur origine.

Cependant, parlant à l'Eglise, il suppose dès l'entrée la vérité de tous les faits sur lesquels l'Eglise est fondée, il se place au cœur des idées chrétiennes. Il fait voir en Jésus-Christ la solution des énigmes de

la vie, la conciliation de la grande contradiction entre le fait et le droit' entre la conscience qui nous déclare ce qu'il faut être, et l'expérience qui nous atteste ce que nous sommes. Ce qu'il faut, c'est faire le bien pour le bien, c'est aimer Dieu pour lui-même, sans aucun motif intéressé. Le cœur et la raison ne peuvent rien rabattre de cet idéal sans le détruire ; c'est là la morale, ou il n'y en a point. Mais cette morale est impraticable, à quelque degré d'élévation qu'on soit placé ; impraticable si d'autres penchans nous dominent, impraticable si nous sentons quelque chose à expier, impraticable même si nous voyons dans notre amour pour Dieu la condition de notre bonheur. Voilà pourquoi le bonheur précède ; voilà le sens moral de ce don gratuit, de cette foi suffisante dont tant d'âmes sincères se scandalisent et qui sont redevenus l'objet de tant de calomnies depuis que l'imprudent signal d'assaillir le protestantisme a été donné. La contradiction gît dans les premiers axiomes. Toute philosophie sérieuse doit la constater et la constate. Le bien doit être voulu pour lui-même, c'est la vérité du stoïcisme et de la conscience. Le bien doit être la condition du bonheur ; c'est la vérité du théisme et de la raison. — Mais si le bien est reconnu comme la condition du bonheur, il est impossible de le vouloir absolument pour lui-même, car il nous est impossible de ne pas nous intéresser à notre bonheur. — Les philosophes qui se sont vus pris dans ce filet, ont essayé de s'en dégager et n'ont fait qu'en entortiller les mailles. Leurs solutions nébuleuses aboutissent finalement au scepticisme. L'histoire répond par le miracle, par l'impossible, mais c'est la raison elle-même qui nous contraint, d'évidence en évidence, à confesser la nécessité de l'impossible.

La foi qui saisit la grâce n'est pas une simple conviction de l'intelligence, puisque l'intelligence en est bouleversée et ne peut y adhérer qu'en se transformant ; c'est un acte énergique de la volonté, le premier effort d'une liberté renouvelée ; la grâce elle-même n'est pas l'exemption d'un châtiment, la promesse d'un bonheur indépendant de notre état moral, la grâce est le commencement d'une nouvelle vie, la grâce c'est de vouloir ce que Dieu veut.

Tels sont les premiers linéaments de la théologie que ces discours déroulent sans la discuter. Elle n'est pas absolument nouvelle parmi nous. Deux appréciations littéraires, tout à fait sympathiques, que l'auteur a mêlées à ses études bibliques, indiquent assez d'où il est parti. Il y a une affinité incontestable entre sa pensée et celle de Vinet, telle qu'elle se dessine surtout dans ses derniers ouvrages. La communauté d'intention fait ressortir la différence des procédés. L'âme de Vinet rayonne en tout sens, sa pensée est toujours en formation, elle revient, elle s'élance, excitant constamment l'activité propre de l'auditeur : ce n'est pas un système, c'est un levain. Pour en apercevoir l'unité, il faut s'en laisser inspirer et la produire soi-même. Les vues de M. Chavannes semblent plus arrêtées ; on en saisit déjà l'ensemble et le con-

tour ; c'est une théologie qu'il nous donne. Quoiqu'il n'en présente que les aspects immédiatement applicables, quoique bien des faces en restent dans l'ombre et soient peut-être encore inachevées, c'est même une théologie philosophique, il le faut bien avouer, au risque de la recommander assez mal. Mais si M. Chavannes est plus méthodique, s'il a plus constamment présente la totalité de sa pensée, il est aussi moins vif, moins immédiat, moins saisissant. Il exige moins d'effort peut-être, mais il fixe moins l'attention. Ceci touche à la fois au fond et à la forme. Ses prédications sont très-nourries, pleines de choses à mon gré excellentes et toujours très-neuves, puisqu'on n'en a pas encore tenu compte en les adoptant ou en les réfutant; je les voudrais un peu moins soignées. Je ne craindrais pas si fort la discussion directe. Je voudrais quelque chose de plus abrupte, de plus inégal, moins de perfection, et plus de trait. On sent que M. Chavannes a volontairement adouci le sien ; les passages les mieux sentis et les plus profonds sont tenus dans une lumière sereine où les contrastes s'affaiblissent. La parole vivante fortifiait sûrement toutes les nuances et donnait un grand charme à ces discours. Les lecteurs y trouveront encore beaucoup de jouissances; mais ils y trouveront surtout une instruction très-solide, soit qu'ils adoptent la manière de sentir et de comprendre de M. Chavannes, soit qu'ils s'en éloignent après s'être rendu compte exactement des différences qui les séparent.

HÉBEL ET AUERBACH, Scènes villageoises de la Forêt-Noire, traduites par MAX. BUCHON. Paris, Borrani et Droz. Berne, Dalp. 1853. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

Nous n'avons pas à nous étendre longuement sur Hébel et sur Auerbach. Dans les dernières années du siècle passé, à cette époque de toutes les révolutions, Hébel fit aussi la sienne dans le domaine de la poésie villageoise. Vers le temps où la muse de Gessner venait de mourir de langueur sur la tombe de Florian, Hébel trouvait dans la Forêt-Noire une nouvelle espèce d'Idylle, toute différente de l'ancienne. Ce qui plaisait à nos pères dans Gessner, ce qui nous charme encore dans Virgile, ce n'est point d'y retrouver la réalité, c'est au contraire de la perdre de vue plus que partout ailleurs; nous aimons à passer quelques instants dans leur Arcadie imaginaire, pour y apprendre de leurs bergers la délicatesse du goût et la pureté du langage. La nature même n'est plus chez eux celle que nous avons vue, c'est celle que nous avons rêvée : dans la *Mort d'Abel*, elle se ressent encore du voisinage de l'Eden, et, comme on l'a remarqué, il n'est jamais entré de loup dans les bergeries de Florian ; Virgile même, s'il chante les forêts, veut que les forêts soient dignes d'un consul. Le procédé de Hébel est diamétralement opposé à celui-là. Il reproduit la réalité villageoise telle qu'elle se présente à lui, et même lorsqu'il crée, lors-

qu'il s'élève le plus librement vers l'idéal, il donne à toutes ses créations une couleur campagnarde. La rivière qui presse vers le fleuve sa course aventureuse, le petit oiseau qui gazouille dans le feuillage, l'étoile du matin, le soleil levant, tout chez lui revêt le costume de sa province, et en parle le patois. Avant lui on avait urbanisé la campagne; Hébel, selon l'heureuse expression de Gœthe, *paysanise* tout l'univers.

Auerbach, notre contemporain, fils du peuple comme Hébel, a transporté dans le roman la manière de son prédécesseur. Ses *Nouvelles* nous font connaître dans ses traits caractéristiques la vie des paysans de la Forêt-Noire, comme celles de Gotthelf nous peignent celle des paysans bernois. Avec moins de variété peut-être que celui-ci et moins de préoccupation moralisante, il est plus sobre dans son style, moins satirique et moins amer.

Quiconque a jamais essayé de rendre en français un auteur allemand, même de ceux qui ont écrit dans le style le plus classique, comprendra quels obstacles on rencontre en cherchant à traduire les deux écrivains dont nous venons de parler. A la difficulté de faire passer dans notre langue le génie d'une langue si différente vient se joindre une difficulté toute spéciale. Ce n'est plus seulement l'esprit allemand qu'il faut reproduire, c'est cet esprit dans tout ce qu'il a de plus pur, de plus primitif, de plus étranger au nôtre. Le mérite principal de ces auteurs populaires est dans un certain goût de terroir qui se perd quand on le transvase; aussi ne serions-nous pas étonnés d'apprendre que certains délicats, à l'annonce d'une traduction de Hébel et d'Auerbach, eussent haussé les épaules en murmurant le mot *Impossible!* et condamné d'avance M. Buchon sans prendre la peine de le lire. Ils auraient eu tort cependant, et devraient se souvenir de ce que peuvent l'étude et un travail opiniâtre. Voilà sept ans que M. Buchon lutte avec la langue française, la plus rebelle de toutes les langues, pour la forcer à exprimer, sans les parer ni les parodier, les idées et les sentiments des poètes populaires de l'Allemagne. Pour notre part, nous croyons qu'il y est parvenu, et nous pouvons dire que le volume que nous avons sous les yeux dépasse ce que nous avions cru possible en fait de traduction. Nous souhaiterions, il est vrai, plus de correction dans la prose de M. Buchon, et parfois plus de souplesse dans sa versification. Quelques-uns de ses vers, sans coupe ni césure, tout d'une venue comme des soldats badois, déparent par-ci par-là l'harmonie habituelle de ses strophes. Nous reconnaissons volontiers les conquêtes de l'école moderne en fait de versification, et nous trouvons, par exemple, une grâce particulière dans des enjambements tels que ceux-ci :

Ton eau limpide avec ma limpide chanson

Comme un nuage autour de l'aurore naissante.

Mais nous ne saurions admettre les vers suivants :

La pauvre mère qui murmure en étouffant
Ses soupirs....

Et l'autre sur le sol tout verdoyant.

La distinction de ces deux sortes d'enjambements n'est point arbitraire ; elle repose sur une loi d'harmonie qui a ses règles exactes observées par tous les grands poètes modernes, par V. Hugo, par A. de Musset, malgré la liberté apparente de leurs allures. Ce n'est pas ici le lieu de développer ces règles ; M. Buchon d'ailleurs les connaît aussi bien que personne, et ne les enfreint que rarement. Il faut, au reste, laisser quelque latitude à un traducteur, il faut savoir passer par dessus quelques préjugés littéraires, si légitimes qu'ils puissent être, si l'on veut respirer dans son originalité l'arôme d'une poésie étrangère. Un traducteur se trouve souvent dans la fatale alternative de manquer d'exactitude ou de manquer de correction ; pour nous, nous trouvons qu'il ne doit pas hésiter, et nous lui pardonnons plus volontiers un péché contre Richelet ou Vaugelas qu'une infidélité à son auteur. La correction d'ailleurs peut s'acquérir, et depuis ses premiers essais, publiés en 1846, M. Buchon a déjà fait de grands progrès sous ce rapport. Ce qui ne s'acquiert pas et ce qu'il a reçu de la nature, c'est une verve rare chez un traducteur, une puissance de création, pour ainsi dire, en fait d'expressions et de style. Il a su rendre avec bonheur, et toujours avec une très-grande propriété de termes, les métaphores germaniques les plus risquées, les détails les plus minutieux. Malgré le léger reproche que nous faisions tout-à-l'heure à ses vers, nous sentons tout ce qu'ils ont d'artistique et d'exquis ; on peut les lire en regard de l'original, ils ne perdront rien à cette comparaison ; on y trouvera au contraire un nouveau sujet de jouissance en y admirant le triomphe de la difficulté vaincue.

L'éditeur de ce volume a sous presse une seconde série des contes d'Auerbach et une traduction complète des poésies de Hébel. Il nous tarde de les voir paraître, et nous serons heureux d'y trouver une nouvelle occasion d'entretenir nos lecteurs des poètes de la Forêt-Noire et de leur habile traducteur. Toute notre sympathie est acquise d'avance à ces publications : car leur succès concourra au but que se propose la *Revue Suisse*. En voyant comme l'art peut s'approprier la vie intime de chaque peuple, la couleur de chaque province, en faisant connaissance avec les *Schwaben* d'Auerbach et de Hébel, et bientôt, nous l'espérons, avec les Comtois de M. Buchon, nous apprendrons, nous aussi, à fouiller notre propre sol et à en faire sortir une littérature vraiment indigène et originale.

L'un des rédacteurs : L[s] Bovet.

DISCOURS SUR LES RICHESSES

PAR J.-J. ROUSSEAU.

(INÉDIT.)

Les pages qui suivent paraissent avoir été destinées par Jean-Jacques Rousseau à faire partie d'un traité sur les richesses. Déposées à la bibliothèque de Neuchâtel avec les autres manuscrits du philosophe, elles y sont restées longtemps ignorées. Dans les fréquents examens que j'ai faits de ces manuscrits, elles étaient souvent tombées sous mes yeux, mais je ne sais comment elles m'avaient toujours paru n'être que des brouillons insignifiants ; ce n'est que tout récemment que je les ai lues d'un bout à l'autre avec l'attention qu'elles méritent. L'étendue de ce travail, l'intérêt du sujet, l'originalité des pensées, m'ont engagé à les transcrire.

L'ouvrage n'est malheureusement qu'ébauché ; le commencement seul a été mis au net ; il est copié dans un petit cahier in-4°. Quant aux pensées que l'auteur voulait employer dans la suite de son ouvrage, elles sont griffonnées sur un grand nombre de petits morceaux de papier de forme diverse. Tandis que les premières pages, copiées sans beaucoup de ratures, paraissent avoir reçu leur rédaction définitive, les fragments placés à la suite ne sont encore que des brouillons. Ce n'est pas toutefois le premier jet de la pensée de Rousseau, car la plupart sont chargés de corrections. Je les ai tous transcrits, quoique quelques-uns ne présentent que

peu d'intérêt. On verra que Rousseau notait, à mesure qu'elles lui venaient à l'esprit, non-seulement les pensées dont il voulait faire usage, mais même les phrases et les expressions qui lui paraissaient heureuses et qu'il pensait pouvoir, une fois ou une autre, placer dans ses écrits. Quoique le soin extrême avec lequel l'illustre écrivain polissait son style, soit devenu presque proverbial, celui qui n'a pas vu ses manuscrits ne saurait encore s'en faire une idée. Telle expression, telle image, telle alliance de mots qui nous paraît toute simple et que nous lisons sans y prendre garde, a été changée et corrigée jusqu'à dix fois : souvent même la phrase a précédé la pensée. Rousseau prépare d'avance à ses idées des ornements qu'il trouvera tout prêts pour les en embellir une fois écloses. Ainsi l'on voit une jeune femme travailler avec un tendre zèle aux vêtements d'un enfant qui n'a pas encore vu le jour.

Assez embarrassé sur l'ordre que je devais suivre en transcrivant ces fragments, j'avais d'abord pensé à les classer comme les chapitres du Coran, en commençant par le plus étendu et en finissant par le plus court ; j'ai vu pourtant qu'il était possible de les ranger d'une manière un peu plus rationnelle ; et sans essayer, toutefois, de retrouver l'ordre exact dans lequel l'auteur les aurait disposés, j'ai rapproché les sujets qui ont entre eux quelque analogie.

Dans ce traité, qu'on appellera, si l'on veut, une *Lettre* ou un *Discours*, l'auteur s'adresse à un jeune homme auquel il donne le nom significatif de Chrysophile. Chrysophile veut devenir riche ; c'est là le terme de ses désirs, le but de ses efforts ; mais il ne veut être riche qu'afin de pouvoir faire plus de bien ; ses trésors ne seront employés qu'à soulager les misères de ses semblables. Rousseau réfute habilement cette justification de la cupidité, qui n'est qu'un sophisme de la passion ou une illusion de l'inexpérience. Comment, en effet, arriver à la richesse sans commencer par l'avarice ?— Comment, une fois devenu riche, conserver cette sympathie pour les maux d'autrui que l'on a éprouvée si vivement lorsqu'on était pauvre soi-même ? — Qu'est-ce enfin que ces richesses que nous désirons, croyant qu'elles pourront nous servir à faire le bonheur des autres hommes ? Elles ne pourront pas plus

nous donner le moyen de rendre heureux les autres que nous rendre heureux nous-mêmes.— Voilà, ce me semble, les trois parties de son discours. Conclusion : « Veux-tu faire une chose plus utile à » l'humanité? Loin d'aspirer à la fortune, apprends à te passer » d'elle ; méprise l'arrogance du riche, et apprends aux hommes » par ton désintéressement à chercher le bonheur dans de plus » nobles objets. » Tel me paraît être, à peu près et en gros, le plan que l'auteur avait devant les yeux en préparant les matériaux de son traité des richesses. On retrouve dans le développement de cette argumentation toutes les qualités habituelles du style de Rousseau, la chaleur de cœur de l'homme sincère et la fougue du réformateur convaincu de l'infaillibilité de sa dialectique. Heurtant des antithèses pour en faire jaillir des paradoxes, il arrive souvent, — surtout dans les fragments appartenant à ce que j'ai appelé la seconde et la troisième partie, — à des conclusions trop absolues qui se trouvent démenties d'avance par les faits. Au reste, nous n'aurions pas le droit de lui reprocher ces exagérations : en écrivant ses pensées, il se laissait emporter par le sentiment qui l'inspirait : c'était en les relisant et en les corrigeant qu'il les ramenait à leur vérité ; on ne peut douter qu'en enchâssant dans un discours suivi les pensées qui devaient composer cette seconde et cette troisième partie, il n'en eût rabattu les angles trop saillants et n'eût poli ces diamants bruts. C'est ce qu'il a fait pour la première partie, qui me paraît la plus remarquable par la pensée comme elle est la plus achevée quant au style ; l'exagération ne s'y fait guères sentir, et j'y vois un beau commentaire de cette parole de saint Paul : « Ceux qui veulent devenir riches tombent » dans des tentations et dans des piéges. »

Rousseau mentionne dans ses *Confessions* plusieurs ouvrages qu'il méditait et qui n'ont jamais été achevés, mais il ne parle nulle part de celui-ci. Il peut donc paraître difficile et même impossible de déterminer l'époque à laquelle il y travailla. Si l'on voulait essayer de le deviner par la nature du style, on courrait grand risque de se tromper : car Rousseau n'ayant commencé à écrire qu'assez tard, lorsque son individualité était déjà complétement formée, on ne peut guères distinguer chez lui différentes *manières* succes-

sives ([1]). Son écriture ne fournit pas non plus d'indices, car elle n'a pas varié pendant tout le cours de sa vie littéraire ; les lettres qu'il écrivait dans sa jeunesse, offrent seules quelque différence sous ce rapport avec les manuscrits postérieurs.

Plutôt que de faire des hypothèses en l'air, j'aurais donc renoncé à donner une date aux fragments qui nous occupent, si une circonstance fortuite ne m'avait mis sur la trace, et ne m'avait fourni le moyen d'arriver à une certitude à cet égard. Ces fragments, comme je l'ai dit, sont griffonnés sur des morceaux de papier de grandeur et de forme diverses, quelquefois sur les espaces blancs d'un billet déchiré, d'autres fois sur le revers d'une adresse de lettre. Or, une de ces adresses est conçue en ces termes : ***A Monsieur, monsieur Rousseau, rue de Grenelle Saint-Honoré***, et dans une autre de ces feuilles, on reconnaît un lambeau de billet de Mme Dupin. Nous savons donc déjà positivement que nos fragments ne sont pas antérieurs au temps où Rousseau vint habiter la rue de Grenelle Saint-Honoré, c'est-à-dire, à l'année 1749 : nous pouvions, du reste, le supposer d'avance, puisque c'est de cette année seulement que date la vie littéraire de Rousseau qui composa alors son premier discours. Mais il y a plus; je crois pouvoir conclure que ces fragments ne sont pas postérieurs à 1756, c'est-à-dire, à l'époque où Rousseau quitta la rue de Grenelle Saint-Honoré pour aller s'établir à l'Ermitage, et cessa d'avoir avec Mme Dupin des relations suivies. Il n'est pas probable, en effet, que Rousseau ait gardé bien longtemps ces billets insignifiants avant de faire usage, pour ses brouillons, des ***blancs*** qu'ils lui offraient encore ; chacun des nombreux déménagements par lesquels il passa dès-lors devait être pour lui une nouvelle occasion de détruire des papiers aussi inutiles. Du reste, ceci n'est pas une simple conjecture : nous savons positivement que Rousseau ne commença à garder les lettres qu'il recevait qu'à dater de son séjour à l'Ermitage. En effet, entre plus de deux mille lettres qu'il a conservées, et qui sont déposées maintenant avec l'ensemble de ses

([1]) Il va sans dire que je ne parle pas ici des essais poétiques et dramatiques de la jeunesse de Rousseau ; rien n'y révélait encore l'originalité de sa pensée.

papiers à la bibliothèque de Neuchâtel, il n'y en a qu'un très petit nombre qui soient antérieures à 1756 : ce sont les lettres de Voltaire et celles du comte de Tressan (écrites de la part du roi de Pologne). On voit qu'à cette époque de la vie de Rousseau, il fallait qu'une lettre vînt de bien haut lieu pour qu'il songeât à la conserver [1].

L'Essai sur les richesses est donc un des premiers ouvrages de Rousseau ; il trouve sa place à la suite du Discours qui remporta le prix à l'académie de Dijon, et du Discours sur l'inégalité des conditions ; il fut composé précisément à l'époque où Rousseau commença sa réforme, prit une perruque ronde, posa l'épée, vendit sa montre et se démit de son emploi, *trouvant,* nous dit-il, *qu'il n'aurait pas bonne grâce, caissier d'un receveur-général des finances, de prêcher le désintéressement et la pauvreté.* Le sujet du présent traité concorde parfaitement, comme on le voit, avec cette date. Rousseau, lui aussi, avait voulu devenir riche ou du moins faire son chemin dans le monde. Secrétaire de M. de Montaigu, caissier de M. de Francueil, il était sur le chemin de la fortune; peut-être est-il lui-même le Chrysophile qu'il met en scène; peut-être avait-il, comme celui-ci, cherché à justifier son ambition à ses propres yeux, en se disant que s'il voulait être riche, ce n'était, après tout, qu'afin de pouvoir faire plus de bien. Après avoir renoncé volontairement à toutes ces espérances, il veut se persuader qu'il a bien fait, et il écrit son traité pour se fortifier dans sa résolution, en prouvant à lui-même et aux autres hommes l'inutilité des richesses et les dangers auxquels s'exposent ceux qui travaillent à les acquérir. En se rappelant dans quelle société vivait alors Rousseau, on n'aura pas de peine à comprendre le ton sévère et même amer avec lequel il s'adresse aux riches dans ce discours ; bien des choses qui semblent exagérées et qui le sont

[1] Ainsi, pour ne citer qu'un seul exemple, on voit par le livre VIII des *Confessions* que Rousseau fut en correspondance avec la marquise de Créqui dès l'année 1750 ; il ne garda cependant aucune des lettres que cette dame lui écrivit alors, tandis qu'il conserva toutes celles qu'il reçut d'elle pendant qu'il habitait Montmorency. Quant aux lettres du comte de Tressan, on peut voir à la fin du même livre des *Confessions* combien elles étaient flatteuses pour Rousseau et quelle importance il y attachait.

peut-être, si on les applique à une société moins corrompue, ne s'appliquaient, sans doute, que trop bien à ce monde de traitants et de parvenus qui étaient alors les seules relations de Rousseau. Plus tard il eût peut-être énoncé les mêmes principes avec moins de dureté: il vit, ou crut voir, dans ses illustres protecteurs, le maréchal de Luxembourg et le maréchal d'Ecosse, la richesse unie à l'élévation de l'âme, comme elle l'était à l'élévation du rang. Mais jusqu'alors il n'avait connu des classes riches de la société que la classe des financiers et des fermiers-généraux : les La Poplinière, les Dupin, les Francueil et les d'Holbach.

Voilà tout ce que j'avais à dire de cet opuscule. Il mérite d'attirer l'attention, car il nous fait connaître plus complétement les opinions de Jean-Jacques Rousseau sur un sujet auquel il a touché souvent en passant, et qu'il ne traite expressément que dans ce discours (1).

FÉLIX BOVET.

O mon cher Chrysophile! je suis tellement enchanté du tableau de ton prochain bonheur crayonné dans notre dernière entrevue, que je ne puis me refuser au désir de le parcourir encore : donnons-y, je te prie, les derniers traits, et rendons-en l'image si charmante que ton cœur ne cesse jamais de se la proposer pour objet, et que le mien, en la contemplant, goûte d'avance le plaisir de te voir heureux.

Je te l'avouerai sans détour : je ne t'avois regardé jusqu'ici que comme un jeune homme ambitieux, prêt à sacrifier de grands talens à l'espoir d'une grande fortune, et les trésors de la nature à ceux de l'opinion. Je me plaisois à t'aborder, je me hâtois, pour ainsi dire, de jouir des douceurs de ta

(1) J'ai distingué par des astérisques les fragments écrits sur des feuillets détachés ; les points servent à séparer ceux qui se trouvent sur la même page.

conversation, comme de l'ombrage d'un jeune et bel arbre auquel on va mettre la coignée, et je ne te quittois jamais sans dire, en soupirant : Il pouvoit être homme, et veut être riche.

Mais que je fus surpris et charmé quand tu m'ouvris le fond de ton cœur, en y voyant la source aimable et pure de cette avidité qui m'avoit choqué; et que je me reprochai de bon cœur mon injustice, quand le défaut dont je t'avois accusé ne me parut en toi qu'un titre de plus de mériter mon estime !

Oui, me dis-tu d'un ton qui me pénétra, j'aspire à la fortune, mais c'est pour réparer ses injustices. Je gémis de voir des malheureux sans les pouvoir soulager; je me reproche de n'avoir pour eux qu'une pitié stérile, et je hais une situation qui ne laisse aucun exercice à l'humanité.

Sans doute, ajoutois-tu, je fais cas des richesses qu'on emploie à soulager la misère d'autrui, et de l'or dont on achète des biens inestimables. Soyez sûr que quelques trésors que je pusse acquérir, je n'en aurois jamais assez pour suffire à tout le bien que je voudrois faire. Je te l'avoue avec franchise, il s'en faut peu que ce discours, qui partoit de ton cœur, n'ait tout-à-fait ébranlé le mien. Je sens qu'en effet la pauvreté dont j'étois si fier vaut moins qu'une situation qui joint au désir d'être utile les moyens de le devenir, et qu'il peut être encore plus beau d'user honnêtement des richesses que de savoir s'en passer. Un riche bienfaisant me semble être ici bas l'organe de la divinité, la gloire de l'espèce humaine et l'imitateur de la Providence, dont le riche endurci n'est que l'instrument.

Je m'aperçois que plus je médite sur tes bons sentimens et plus je perds du bonheur que je goûtois dans ma condition : n'ayant point pour me consoler l'espoir qui soutient ton zèle, le désir de soulager la pauvreté d'autrui me fait

supporter moins patiemment la mienne, et je crains qu'en me parlant si vivement du bien que tu veux faire un jour, tu ne m'aies fait innocemment un mal présent et réel.

Ce qui me tranquillise un peu sur ce point, c'est qu'ayant vu beaucoup de pauvres penser comme toi, je n'ai jamais vu de riche user des mêmes maximes. Par où je soupçonne qu'il pourroit bien y avoir des causes qui font changer de système aux hommes en changeant de situation, et qui leur ôtent la volonté de bien faire en leur en donnant le pouvoir. Permets donc que j'éclaircisse avec toi mes doutes, et que je te suive un moment au chemin de la fortune, comme si j'étois à ta place ou que tu ne valusses pas mieux que moi, non pour te rebuter de tes bons projets, mais pour me consoler de n'en pouvoir former de semblables.

La première chose que j'aperçois dans cet examen, c'est un intervalle immense entre la richesse et la pauvreté, sans savoir de quoi remplir cet espace : car tu m'as bien parlé de ta conduite étant riche, mais tu ne m'as rien dit de ce que tu ferois en t'enrichissant. Cependant, en songeant de si loin à l'autre extrémité de ta vie, il me semble que tu ne dois pas en oublier le cours, et qu'il ne suffit pas d'envisager le terme de ton voyage, si tu ne t'enquiers aussi du chemin. Par exemple, il y a d'abord quelque attention à faire aux instrumens que tu veux mettre en œuvre pour arriver à ton but : car comme tu te proposes d'user des richesses que tu auras acquises d'une autre manière que ne font les hommes ordinaires, il me semble que tu ne dois pas employer les voies ordinaires de les acquérir, de peur de te mettre dès les premiers pas en contradiction avec toi-même. Ainsi pour les ennoblir par l'emploi que tu veux en faire, il faut que leur illustration commence à leur origine, et que la source en soit aussi pure que l'usage en doit être honnête.

Je ne crains pas que tu sois tenté d'aller à la fortune par

des voies illégitimes; je sais que tes amis et ton emploi te mettront à portée de faire sans injustice de fort grands profits. Mais j'ai peine à voir comment tu pourras accumuler ces profits sans déroger à tes principes, ou combien de tems tu dois être impitoyable pour devenir un jour bienfaisant.

Dis-moi, Chrysophile, l'ordre des choses sera-t-il suspendu pour toi durant tout le progrès de ton élévation? N'y aura-t-il ni maux à soulager, ni pauvres à secourir jusqu'à ce qu'il ne te reste plus rien à désirer? Ou bien faudra-t-il rebuter jusqu'alors tout honnête homme prêt à succomber sous le poids d'une infortune dont tu pourrois le délivrer? « Mon ami, l'hu-« manité m'oblige de vous laisser périr : car je n'ai pas en-« core les cent mille livres de rente qu'il me faut pour vous « faire du bien. Je suis dur, il est vrai, et je ne donnerois pas « maintenant un écu pour sauver tout le genre humain ; mais « revenez dans trente ans, quand je serai riche, et vous « verrez combien je serai bienfaisant. » Quelle étrange route pour aller au bien, que de commencer par mal faire, et de tendre à la vertu par tous les vices qui la détruisent! Penses-tu que la douce voix de la nature daignera toujours te parler après avoir été si longtems rebutée? Penses-tu que trente ans d'endurcissement te laisseront au bout de ce tems le pouvoir d'ouvrir ton cœur à la pitié et ta bourse aux malheureux? O mon ami! si tu veux n'être homme que dans ta vieillesse, prends caution de la nature qu'elle t'y fera parvenir, de peur que trompé dans ton attente, tu ne cesses d'être avant d'être bon, et ne meures sans avoir vécu! Vraiment, tu dois bien mépriser la pusillanimité de cet empereur qui regrettoit tant une seule journée, toi qui commences par rayer de ton compte la durée de ta jeunesse et les jours des trois quarts de ta vie, dont tout ce qu'on aura de mieux à dire sera qu'ils n'ont été que perdus.

Considère de plus qu'outre le risque d'une mort prématurée, tu cours encore celui du succès de tes soins. Ignores-tu que dans tout ce qui est du ressort de la fortune, elle a plus de force que le zèle et l'activité? Comme une beauté capricieuse, elle fuit ceux qui la recherchent et poursuit ceux qui la dédaignent. La vigilance, les talens, l'occasion même ne sont pas de sûrs garants de ses faveurs. La bizarre laissera quelquefois Aristippe pour Diogène, et le bureau du financier pour le cabinet poudreux du philosophe. Leibnitz mourra dans l'opulence et Las dans la pauvreté. Qui peut donc te répondre de l'événement? Quelle témérité de compter pour remplir tes devoirs sur un succès qui dépend si peu de toi-même, ou quel oubli de la raison de rejeter si loin au hasard d'un événement douteux tout ce qu'il doit y avoir d'honnête et d'humain dans tous les événemens de ta vie! Malheureux! oses-tu mettre ainsi les vertus au sort avec la fortune? Si tu meurs avant le terme, ou que le ciel n'ait pas béni ton travail, ta jeunesse employée à de vaines poursuites d'une chimère, couvrira tes derniers jours d'opprobre et de désespoir. Quel sort affreux d'avoir tout fait pour des richesses qu'on n'a point acquises, d'avoir vécu comme un avide usurier, et de mourir pauvre et délaissé comme un dissipateur, sans emporter avec soi ni les bénédictions d'autrui ni le contentement de soi-même, et sans faire au moins un heureux à sa mort.

* * *

Vous voilà pauvre et honnête homme. Mais savez-vous ce que vous deviendrez étant riche? Ignorez-vous que malgré vous vos idées et vos maximes changeront avec votre situation, et que malgré vous, quand vous ne serez plus ce que vous êtes, vous ne penserez plus comme vous pensez aujourd'hui.

Je voudrois, dites-vous, être riche pour faire un bon usage de mes richesses, et si je désire d'avoir du bien, ce n'est que pour avoir le plaisir d'en faire et de secourir les malheureux. Comme si le premier bien n'étoit pas de ne point faire de mal! Comment est-il possible de s'enrichir sans contribuer à appauvrir autrui, et que diroit-on d'un homme charitable qui commenceroit par dépouiller tous ses voisins pour avoir ensuite le plaisir de leur faire l'aumône! Vous qui raisonnez ainsi, qui que vous puissiez être, je vous déclare que vous êtes une dupe ou un hypocrite; ou vous cherchez à tromper les autres, ou votre cœur vous trompe vous-même en vous déguisant votre avarice sous l'apparence de l'humanité.

* *
*

En gagnant par des injustices de quoi répandre un jour des bienfaits, tu ferois comme ces dévots zêlés qui volent saintement le prochain pour faire des offrandes à Dieu.

* *
*

Mais quand on supposeroit tout cela et qu'on pourroit concilier l'habitude de la dureté avec l'objet de la bienfaisance, à quel degré précis as-tu fixé le terme de ta fortune? Quelle raison solide auras-tu d'en être content dans un point plus que dans un autre? Quelles bornes trouveras-tu dans la nature des choses où tu puisses raisonnablement dire: C'est assez? Hélas! si tu veux être en état de réparer tous les maux que feront tes semblables, si tu veux attendre que ton pouvoir s'étende aussi loin que nos misères, je te vois, insatiable et dur jusqu'à la fin de tes jours, accumuler sans cesse faute d'avoir assez à répandre, et mourir accablé d'or, d'années et

d'avarice, sans avoir jamais trouvé le tems ni les moyens de faire du bien à personne.

* *
*

Travaille donc, sois ardent et actif, gagne le plus que tu pourras, mais pour répandre à mesure; hâte-toi de faire profiter tes gains en les plaçant sur la tête du pauvre, et change promptement ce vil argent en de bonnes œuvres. Mais il faudra malgré toi qu'il se passe un tems entre le moment où les fonds te rentrent et celui où tu les distribues. O Chrysophile! redoute ce dangereux intervalle, tremble que tu ne sois tenté d'abuser de ce sacré dépôt, et souviens-toi que plus un homme est à l'épreuve, moins il s'expose aux tentations.

* *
*

La manière de penser des hommes dépend beaucoup des gens avec qui ils ont à vivre et des tentations qu'ils ont à vaincre. On garde difficilement des maximes incessamment combattues et par tout ce qui nous environne et par les passions qui sont au-dedans de nous. L'état où tu vis maintenant laisse à la voix de l'honneur et de la vérité un libre accès auprès de toi, et le luxe dont tu ne peux jouir te tente médiocrement; mais n'espère pas qu'il en soit de même quand tu n'entendras jamais traiter la modération que de pédanterie, que l'espoir donnera de la force à tous tes désirs, qu'il faudra braver à la fois l'attrait présent du plaisir et les railleries continuelles de tes égaux, et qu'à tous tes bons sentimens d'homme on opposera sans cesse les bienséances de ton état. Ainsi, dès que tu seras riche, il faudra choisir nécessairement de vivre en riche et d'être impitoyable, ou de

vivre en pauvre et d'être ridicule. Mais dans le rang où le ciel t'a placé, tu peux vivre modestement sans bassesse, et pratiquer la vertu sans combats. Comptes-tu pour rien un pareil avantage? D'ailleurs toutes les sommes qu'il faudra quelque jour consacrer à ton entretien sont maintenant réparties dans la société et y font peut-être plus de bien sans que tu t'en mêles, que tu n'en pourras faire toi-même après les avoir acquises : autre considération qui donne quelque poids à la première.

* *
*

Mais crois-moi, mon cher Chrysophile, ou ton intérêt persuadera bien des sophismes à ta vertu, ou tu n'accumuleras jamais de bien grandes richesses.

* *
*

Mais voyons! quelles merveilles feras-tu donc tant avec tes trésors? A t'entendre, on croirait que le seul riche sait être bienfaisant, et que nous sommes privés, nous autres pauvres, du plaisir d'exercer jamais le plus doux acte de l'humanité.

* *
*

A t'entendre parler des avantages que l'opulence procure à l'humanité, ne sembleroit-il pas qu'on ne peut être secourable qu'à force d'argent? Opinion plus convenable à celui qui croit tenir la suprême félicité dans ses coffres, qu'à qui la cherche dans les biens véritables.

* *
*

Les grands besoins naissent des grands biens, disoit sagement Favorin, et souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque est de s'ôter celles qu'on a de trop.

* *
*

Qu'a-t-il donc fait pour moi? Il m'a fait vivre. Eh! n'eussé-je pas vécu sans lui! Non, il ne m'a point fait vivre, il m'a fait languir et mourir dans le plus infâme esclavage. Il m'a deshonoré et avili, il a éteint en moi toute la fierté naturelle au génie, il m'a moins rassasié de pain que d'opprobres, et la vie que j'ai menée dans sa triste maison m'a fait cent fois désirer la mort. Mais moi, qu'ai-je fait pour lui dans le même tems? J'ai nourri sa vanité, j'ai délivré son âme épaisse de l'ennui d'elle-même, je l'ai fait vivre aux dépens de la mienne. Tandis qu'il n'en coûtoit pour moi qu'à sa bourse, j'épuisois pour lui mes soins, mes talens, ma liberté, ma substance; il buvoit mon sang et ma vie à prix d'argent, et prétendoit me faire vivre.

* *
*

Je sais que les plus scrupuleux de ces hommes vils qu'on appelle honnêtes gens, méprisent tant de délicatesse, et que leur probité commode, fière de ne point commettre d'injustice évidente, n'a garde de rejeter les profits qui, sans paroître illégitimes, portent préjudice à autrui. Mais toi, mon cher Chrysophile, à qui la sublimité de tes vues impose un devoir plus sévère, tu n'ignores pas que le premier bien à faire est de ne causer de mal à personne, et qu'il y a loin encore des lois de la justice à celles de la vertu. Quelque légitime que puisse être ton gain, d'autres, qui peut-être en

ont plus besoin que toi, l'auroient fait à ta place, et n'est-ce pas, au fond, leur ôter réellement tout celui que tu fais à leur préjudice? Je te vois donc, dans toutes tes affaires, sans cesse occupé de la crainte de nuire à quelqu'un sans en rien savoir, et je ne puis imaginer par quel moyen tu viendras jamais à bout de te rassurer contre ce doute insupportable à toute âme bienfaisante, de faire innocemment le malheur d'autrui.

* *
*

Si l'on ne peut être vraiment humain et rester riche, comment pourroit-on l'être et s'enrichir?

* *
*

Richesses. On les désire pour en faire un bon usage, mais on ne le fait plus quand on les a.

* *
*

Quand on se croit au-dessus des maux de l'humanité, on ne les plaint plus dans les autres.

* *
*

Je me garderois de faire ces difficultés à un homme ordinaire, et je sais bien qu'il se moqueroit de moi; mais pour toi qui veux être vertueux et qui n'aspires même à la fortune que pour cela, ces objections te regardent, et tu dois les résoudre.

..... Je pense que tu ne me répondras pas qu'il vaut autant que tu fasses pour ton profit ce qu'aussi bien quelque

autre feroit à ton refus, car ce seroit te glorifier de n'être pas le dernier des hommes, et renoncer à la vertu jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de méchans.

— *Ou bien :*

Beaucoup d'honnêtes gens me diroient volontiers qu'ils aiment autant profiter des friponneries qu'aussi bien d'autres feroient à leur place : humble aveu de quiconque se tient assez vertueux de n'être pas le plus scélérat des hommes, et ne se croit obligé d'être juste qu'après que tout le monde le sera devenu. O Chrysophile ! si je connois assez ton cœur, je n'auroi pas besoin de réfuter une semblable excuse, car tu n'auras jamais l'esprit de la trouver.

* *
*

Multipliez les portes de fer, les serrures, les chaînes, les gardes et les surveillans, élevez de toutes parts des gibets, des roues, des échafauds, imaginez chaque jour de nouvelles tortures, endurcissez votre âme à l'aspect de toutes les souffrances des indigens, érigez des chaires et des colléges où l'on n'enseigne que les maximes qui vous conviennent; attirez, payez sans cesse de nouveaux écrivains pour rendre le vol du pauvre encore plus infâme et celui du riche encore plus respecté; imaginez chaque jour de nouvelles distinctions pour autoriser dans l'un et punir dans l'autre les mêmes manœuvres sous d'autres noms. Mais soyez sûr que votre insatiable convoitise ne servira qu'à nourrir celle d'autrui, que vos friponneries ne feront qu'accumuler autour de vous une multitude d'autres coquins qui vous les rendront malgré vos soins et votre expérience; qu'une foule de femmes perdues, vils instrumens de vos plaisirs, n'en supporteront le dégoût qu'afin de se dédommager à vos dépens avec vos plus méprisables cliens; que votre sensualité ne

sera nourrie que des alimens les plus mauvais dans leur espèce; que votre table ne sera couverte que du rebut de celle des particuliers modestes, qui sont leurs pourvoyeurs eux-mêmes. Vos avides valets vous serviront à grand prix du fumier déguisé, méconnaissable à votre goût gâté et dont vos parasites n'oseront se plaindre; les uns et les autres riront en secret de voir le maître de la maison, c'est-à-dire l'arbitre du goût, s'empoisonner avec extase, goûter vertueusement dans des mets corrompus l'argent qu'ils lui ont coûté. Cependant vos biens mal acquis et plus mal gouvernés se dissiperont à la recherche d'un bonheur qui fuit sans cesse; ils ne vous laisseront que le remords de leur source et le regret de leur perte. On trompera tous vos soins, on enfoncera vos portes, on brisera vos serrures, on forcera vos coffres. Toutes vos précautions ne tourneront qu'à votre ruine, et si par hasard vous rencontrez jamais un homme de bien à qui vous fier, cent fripons se réuniront aussitôt pour le rendre suspect et vous voler plus commodément. Environné de mains avides, vous ne pourrez veiller sur un sans en laisser agir mille autres; tout prendra sous vos yeux des formes contraires à la réalité; tout ne vous parlera que d'attachement, et vous serez détestés de tout le monde; inexorable aux gens de bien, vous ne serez touché que des flatteries des fourbes; les seuls qui sauront vous émouvoir à pitié seront des malheureux qui n'en méritent de personne. Vos bienfaits mêmes, corrompus dans leur source et dans leur emploi, ne seront que de nouveaux crimes; enfin mille perfides et lâches amis voudraient verser leur sang pour votre service et mourir pour vous au besoin, qui n'aspirent en secret qu'à l'instant désiré de votre agonie. N'espérez pas même qu'ils attendent pour vous abandonner que vous ne puissiez plus vous en apercevoir : leur avidité ne leur en lais-

sera pas le tems, et la mort n'aura pour nul d'entre vous la pitié de prévenir ce désolant spectacle; vous les verrez courir aux seules choses qui les attachaient à vous! dépouillé de votre vivant et sous vos yeux, vous mourrez pauvre et délaissé pour avoir vécu riche et fêté de tous; et pour dire en un mot ce que votre sort a de plus horrible, dans tous les chagrins qui viendront vous accabler sans cesse, si l'intérêt feint quelquefois de prendre votre parti, l'humanité même se réjouira de tous vos malheurs.

* *
*

Les inquiétudes cruelles viendront contrister ton âme au sein des voluptés. Dans tes plus tumultueux festins, mille souvenirs amers, mille remords funestes crieront au fond de ton cœur plus haut que tous tes convives. Combien de fois des pleurs mal retenus humectant tes paupières, chasseront-ils tout-à-coup de la table la feinte gaîté qu'on s'efforçait d'y montrer! Combien de fois au lieu du vin parfumé qui remplira ta coupe, croiras-tu boire le sang des malheureux que tu te reprocheras d'avoir faits! Que si les peines viennent ainsi te chercher au milieu des plaisirs, quelle ressource te restera-t-il pour repousser leurs attaques?

Et ne pense pas que ce soit là le pire état où ta mollesse envers toi-même et ta dureté pour autrui peut te rabaisser. Les regrets et les remords, tout cruels qu'ils sont, ont encore je ne sais quel fond de douceur secrète d'une âme en qui le goût du bien et le charme du sentiment ne sont pas entièrement effacés. Crains surtout cette gangrène des cœurs corrompus, cet avilissement honteux et abominable, dernier terme de l'abrutissement et dernier fruit des combats qu'un riche stupide et barbare est forcé de livrer sans cesse à sa sensibilité naturelle.

* *
*

Qu'ils restent seuls dans leurs vastes palais, entourés de remords et d'ennuis pour tout cortége. Et puisqu'ils aiment tant la servitude, qu'ils ne voient que des valets autour d'eux!

* * *

Il voit sans pitié ces malheureux accablés de travaux continuels, en tirer à peine un pain sec et noir qui sert à prolonger leur misère. Il ne trouve point étrange que le profit soit en raison inverse du travail, et qu'un fainéant dur et voluptueux s'engraisse de la sueur d'un million de misérables épuisés de fatigue et de besoin. C'est leur état, dit-il, ils y sont nés, l'habitude égalise tout, et je ne suis pas plus heureux sous mes lambris qu'un bouvier sous son chaume, pas plus, devroit-il ajouter, que le bœuf même dans son étable. Mais parle-t-on de ces climats sauvages dont les habitans sans travaux et sans besoins vivent dans une indolence continuelle? Alors il plaint tendrement le sort de ces malheureux privés du seul bonheur de préparer pour autrui les commodités de la vie, et il ne saurait comprendre qu'on puisse vivre dans un pays où il n'y a point d'honnêtes riches qui sucent charitablement le sang du peuple. En effet, comment ne pas préférer la brillante destinée du malheureux qui nous sert, à l'oisiveté du sauvage qui ne nous est bon à rien? Telles sont les contradictions de nos prétendus sages, vils adulateurs de l'opulence, plus vils détracteurs de la pauvreté, et qui savent prudemment accommoder la philosophie au goût de ceux qui la paient.

* * *

.... Mais n'est-il pas fort étrange que ces gens efféminés qui n'épargnent rien pour quelques commodités imaginaires,

et qui dépensent quelquefois beaucoup d'argent pour se délivrer d'un bruyant voisinage, craignent d'employer quelques deniers à se délivrer de l'éternelle importunité d'un gueux? Il y a tant d'antipathie entre le riche et le pauvre que le premier aime encore mieux être incommodé lui-même que de contribuer au soulagement de l'autre.

* * *

La moindre de toutes les mises que l'on peut apporter dans un commerce de bienfaits est l'argent.

. . . .

Au lieu de te mettre bassement dans la classe des riches, reste dans celle des gens de mérite, et laisse entre ces deux classes l'éternelle séparation qu'y a mise la nature.

. . . .

L'un ne sait tirer que de sa bourse des témoignages d'amitié, tandis que l'autre prodigue ses soins, son tems, ses talens, ses sentimens, sa liberté, sa vie. Et après ce partage inégal, le riche ingrat, fier de quelques misérables dons, ose encore impudemment exiger de la reconnaissance.

. . . .

Nous avons des talens ou du moins des bras, laissons-leur leurs indignes richesses et gardons notre liberté; crois-moi, Chrysophile, ils seront plus embarrassés que nous.

* * *

La plus brillante fortune ne sauroit nous mettre à l'abri de ses revers; jamais nous ne l'asservirons avec ses propres

armes. Il faut pour la vaincre en employer d'autres qui soient de meilleure trempe.

* *
*

..... Tout cela se fait avec tant d'appareil, avec tant d'ostentation, que la vanité en fait son profit avant que l'humanité s'en ressente.

* *
*

..... C'est au moins lui témoigner que tu compatis à sa misère. Car quelle différence y a-t-il de lui dire cela avec un compliment ou avec un liard, si ce n'est que la dernière manière est plus commode, plus humaine et moins fausse? J'avoue pourtant qu'il est plus commode encore d'être dans un bon carrosse bien roulant, qui pour toute réponse couvre de boue le visage du pauvre.

* *
*

Mais veux-tu faire une chose plus utile à l'humanité? Loin d'aspirer à la fortune, apprends à te passer d'elle; méprise l'arrogance du riche et apprends aux hommes par ton désintéressement à chercher le bonheur dans de plus nobles objets.

. . . .

Souviens-toi que tous les dons du riche cachent infailliblement des pièges et qu'il faut plus craindre. . . . . .

. . . .

Ces misérables dons qui ne valent pas même la peine qu'on s'obstine à les refuser.....

* *
*

Quiconque a longtemps couché sur la dure ne désire point un bon lit; une femme des champs ne s'aperçoit ni du serein ni du soleil qui feraient mourir une femme de la ville, et le villageois mange avec plus d'appétit son lard jaune qu'un financier le gibier qui couvre sa table.

* *
*

.... t'exercer ainsi par degrés à rebuter de même l'honnête nécessiteux qui, s'il peut percer jusqu'à toi, viendra t'exposer en secret sa misère.

* *
*

.... ébranle d'un bras nerveux cet affreux colosse . . . .

. . . .

. . . . osent indignement transformer leurs amis en valets.

MICHEL LE MENDIANT.

IV

L'impasse verte. (1)

Pendant que M. Hubert, ou plutôt Gaston de Vignolles, mettait ainsi en mouvement les principaux acteurs de notre drame, lui-même s'était échappé d'Orléans, et avait regagné Paris.

Evitant la grande route de Sèvres où il eût pu rencontrer quelque connaissance, il avait tourné le faubourg St-Germain, traversé Vaugirard et il galoppait dans la direction de Versailles en suivant un des chemins de chasse tracé à travers les bois de Meudon. Mais quel que fût son empressement, il dut permettre à sa monture de reprendre le pas en arrivant au ravin de Viroflai. Il laissa aller les rênes, releva la tête et promena les regards autour de lui.

L'automne commençait à diaprer la cime des arbres de ses plus riches teintes ; à chaque raffale une pluie de feuilles tourbillonnaient sous les arcades de la futaie et allait se perdre parmi les mousses. On n'entendait, dans le silence du bois, que le cri rauque des oiseaux aquatiques qui tournoyaient au-dessus des étangs, ou le roulement éloigné d'un charriot sur le pavé des gardes. Gaston suivit quelque temps la montée raboteuse sans que son œil parût s'arrêter sur aucun objet ; mais, près d'atteindre la crête de la colline, il tressaillit tout-à-coup à la vue d'un sentier perdu qui perçait le fourré vers sa gauche, arrêta brusquement sa monture et plongea

(1) Voir la précédente livraison, page 97.

son regard au fond de l'espèce de fissure ouverte dans le feuillage.

Quelque souvenir bien puissant venait, sans doute, de s'éveiller chez lui à cet aspect, car il parut oublier un instant son impatience ; on eût dit qu'il s'efforçait de reconnaître les lieux dans leurs moindres détails ; qu'il y cherchait quelqu'un dont la présence les eût complétés, qu'il écoutait la brise arrivant du fond des vals, comme si elle eût dû lui apporter un bruit de voix.

Cependant, après une halte de quelques minutes, il laissa de nouveau aller la bride, et le cheval se remit en marche.

Seulement il ne le força point à reprendre sa course emportée ; son esprit avait changé de direction ; il s'était détourné du but de son voyage pour se replier en arrière. Plongé dans une rêverie demi mélancolique et demi souriante, il repassait, depuis le premier chapitre, le roman commencé quelques mois auparavant à cette même place.

Il se voyait gravissant la ravine aux lueurs empourprées du soleil couchant ; il croyait entendre au fond du fourré des accents confus, puis comme des appels ! Il mettait pied à terre, il prêtait l'oreille, et, tout-à-coup, les voix devenaient plus distinctes, deux femmes haletantes apparaissaient à l'entrée du sentier, poussaient à sa vue un cri de joie et accouraient à sa rencontre. — Parties de Versailles pour une promenade dans les bois, elles s'étaient insensiblement égarées, et en voyant la nuit venir, la tante avait été prise d'épouvante ; mille récits de meurtre et d'enlèvement s'étaient réveillés dans sa mémoire ; c'était elle dont les cris venaient d'être entendus de Gaston.

Celui-ci l'avait rassurée en s'offrant à la reconduire, proposition accueillie par la vieille dame avec empressement. Quant à la jeune fille, renfermée dans un silence modeste, elle n'avait d'abord frappé Gaston que par sa beauté. Mais lorsqu'un peu plus familiarisée avec leur nouveau compagnon de route, elle avait enfin parlé, le jeune homme s'était senti fasciné par le charme de sa voix ! C'était comme la traduction de sa physionomie fraîche et suave ; elle semblait la confirmer en la complétant !

Un bras passé dans la bride de sa monture et marchant à petits pas près des deux femmes, il l'avait longtemps écoutée dans une sorte d'extase ! A mesure que le jour tombait, la jeune fille s'emblait s'enhardir. On entendait sa parole s'élever plus sonore, et

retentir à l'oreille comme une mélodie, tandis qu'elle-même glissait dans l'ombre des feuillées, vision svelte et fuyante!

Peu à peu l'isolement et la longueur de la route avait amené les confidences. Les deux femmes avaient dit comment elles vivaient seules à Versailles, dans une humble retraite; la nièce s'était mise à raconter les soins donnés à ses fleurs et à sa volière; leurs promenades dans les bois dont elle dessinait les plus beaux sites: ses lectures à haute voix pendant les longues soirées d'hiver! Plus elle parlait, plus Gaston se sentait pris au piège de cette grâce tour à tour expansive et contenue! Près de trois heures s'étaient écoulées ainsi, et, lorsqu'ils avaient atteint les premières maisons de Versailles, il lui avait semblé qu'il était arraché en sursaut à un rêve enchanteur.

La tante l'avait remercié, et sur sa demande de les visiter, s'était excusé en répondant qu'elles ne recevaient personne.

Mais trop ravi pour renoncer à revoir la jeune fille, il les avait secrètement suivies jusqu'à l'*impasse verte*, où il était revenu dès le lendemain dans l'espérance d'apercevoir Henriette.

— Vaine tentative! — La maison était restée close et nul n'avait paru! A plusieurs reprises il avait inutilement renouvelé ses tentatives; la voix de la jeune fille s'était seule fait entendre dans le jardin, chantant un vieux air de Lully.

C'était assez pour redoubler les désirs de Gaston, mais non pour lui fournir le moyen de les satisfaire! Il cherchait en vain par quel détour il pourrait pénétrer dans cette demeure fermée, lorsque le hasard lui fit rencontrer le vieux maître de dessin de Henriette qui avait été également le sien.

M. Sauron était un de ces artistes dressés par les mœurs de l'époque à toutes les fructueuses complaisances. Plus d'un homme de cour avait glissé dans son carton de modèles le billet qu'il ne pouvait faire parvenir à quelque beauté trop bien gardée; plus d'une marquise avait secrètement posé chez lui pour un portrait dont le mari ne devait rien savoir. L'adresse et la discrétion du vieux peintre avaient fait sa réputation; afin de profiter de ses services on avait vanté ses talents!

Gaston n'eut pas de peine à obtenir de lui les moyens d'arriver jusqu'à Henriette. M. Sauron, un peu alourdi par les années, se faisait remplacer, de loin en loin, près de ses élèves bourgeoises par un neveu qu'il préparait ainsi à lui succéder. Il fut convenu

que Gaston prendrait sa place et son nom près de la jeune fille qui ne l'avait jamais vu. Un billet écrit par le vieux professeur fit savoir à la tante que des travaux pressés le retenaient à Paris, et annonça la visite de son neveu Hubert, dont il répondait comme d'un autre lui-même.

En reconnaissant leur guide inconnu dans les bois de Viroflai, les deux femmes avaient poussé un cri de surprise, mais sans soupçonner la supercherie. Accepté pour maître, Gaston était revenu d'abord deux fois par semaine, puis presque tous les jours, à la grande satisfaction de la tante qui admirait son zèle, et de la nièce pour qui sa présence devenait insensiblement un besoin.

Quant à lui, l'irrésistible attrait qui l'avait attiré s'était vite transformé en une véritable passion. Après quelques hésitations il l'avait avouée et la réponse de Henriette, bien qu'entrecoupée de réticences balbutiantes et effrayées, ne lui avait point permis de douter qu'elle fût partagée.

C'était au milieu même du trouble joyeux qui devait nécessairement accompagner une pareille découverte, que M. Moreau l'avait forcé à partir pour Orléans. Ne pouvant revoir la jeune fille il avait écrit pour lui tout expliquer. Il ignorait que la lettre, interceptée par l'intendant, n'était point parvenue à l'*Impasse verte*. Il espérait y trouver la jeune fille attristée, mais non inquiète de son absence.

Cependant, à la vue des toits de Versailles qui commençaient à poindre au-dessus des arbres, il sortit brusquement de la rêverie rétrospective dans laquelle il s'était oublié, et, se redressant sur son cheval qu'il éperonna, il reprit le galop.

Il eut bientôt atteint une petite auberge bâtie à l'entrée de la route de chasse où il laissa sa monture, puis, descendant jusqu'aux grandes avenues qui conduisent au château, il les traversa rapidement et se dirigea vers l'impasse habitée par Mme Armand.

Celle-ci se trouvait dans ce moment assise à l'une des fenêtres du petit salon du rez-de-chaussée tourné vers le jardin. Elle tenait sur ses genoux un de ces tambours à dentelles, en serge verte, hérissé de courtes épingles au-dessous desquelles pendaient les bobines de fil que ses doigts faisaient mouvoir avec une dextérité merveilleuse.

Le bruit d'un pas sous lequel criait le sable des allées lui fit re-

lever la tête; elle aperçut Coquillard tenant un écriteau de location sur lequel une main exercée avait écrit, en bâtarde magistrale :

PAVILLON A LOUER
AVEC JARDIN.

Elle se pencha en dehors de la fenêtre et appela le valet de place. A sa voix celui-ci tressaillit et s'efforça de dissimuler l'écriteau.

— Que faites-vous donc là? demanda-t-elle en indiquant du regard l'affiche que le neveu de Mme Rossignol montrait seulement de profil.

— Pardon, excuse! j'avais pas vu madame, dit-il, de cette voix lente et obséquieuse qu'il ne manquait jamais de prendre quand il se trouvait embarrassé; je viens de scier le bois pour Françoise..., du vrai cœur de faillard.... c'est dur comme fer?....

Mme Armand l'interrompit.

— Je vous demande où vous portez cet écriteau, dit-elle.

— Ah! l'écriteau! répéta Coquillard en balbutiant.... pardon excuse.... je l'ai trouvé là.

— Vous n'allez pas le remettre à la grille au moins, reprit la vieille dame; Françoise a dû vous dire que le propriétaire reprenait le bail et que, par conséquent, le pavillon n'était plus à louer.

— Voyez-vous ça! dit le valet de place, sans répondre directement; et pour lors madame a consenti?.... madame n'a pas préféré chercher un locataire pour la remplacer!

— Quel avantage pourrais-je y trouver?

— Ah! Sainte Vierge! quel avantage, s'écria Coquillard; madame ne sait donc pas comme nos gentilshommes recherchent à cette heure les petites maisons qui sont cachées comme celle-ci au fond des impasses!.... surtout quand il y a plusieurs sorties.... et madame en a trois... Gage qu'elle aurait sous-loué avec surenchère... sans compter les épingles!....

— Au fait... il a peut-être raison! dit Mme Armand se parlant à elle-même.

— J'en suis sûr! répliqua Coquillard qui s'approcha; à la cour, il n'y a pas d'homme de qualité qui n'ait deux ou trois pavillons pareils à celui-ci pour ses petits soupers, il y en a même d'aucuns qui en ont dans tous les quartiers.... à preuve M. de Fronsac.

Mme Armand fit un signe de la main en grossissant les yeux, et regarda si Henriette était là.

— Chut! dit-elle, à demi-voix; je vous défends de parler jamais de cet homme, Coquillard!

— Madame le connaît? demanda le valet de louage un peu surpris.

— Que trop! répéta la vieille dame avec un regard lancé vers le ciel... sans l'avoir jamais rencontré pourtant!... Je n'ai vu que l'équipage de l'infâme!... Un joli petit carrosse orange traîné par des chevaux superbes!... Il m'a donné assez d'inquiétude quand nous demeurions à Paris.

— Vrai! interrompit Coquillard, en se rapprochant; c'était donc rapport à la demoiselle!...

— Mme Armand lui imposa de nouveau silence.

— Songez, reprit-elle, que pendant près de quinze jours son carrosse s'arrêtait tous les matins au bout du faubourg St-Antoine, presque à notre porte!... sans qu'on pût deviner pour qui il venait dans le quartier!... Enfin on a su que c'était pour cette pauvre Mme Michelin!

— La mercière qui s'est tuée de désespoir?

— Juste! vous comprenez quel bruit ça a dû faire dans le faubourg! Tout le monde répétait que ce M. de Fronsac était un monstre; mais on ne s'occupait plus d'autre chose devant Henriette!.... Et je connais les jeunes filles; elles sont naturellement portées pour cette espèce de monstres-là!.... Aussi j'ai déménagé au prochain terme et je ne veux plus qu'elle en entende parler!

— Ça suffit, Mme Armand, dit Coquillard avec déférence; on s'y conformera!... mais, pas moins, lui ou quelque autre aurait pu louer ce pavillon...

— Taisez-vous! voici Henriette.

La jeune fille venait en effet de paraître au tournant d'une des allées du jardin. Elle arrivait en courant, un petit carton à dessin sous le bras, le visage coloré, l'œil brillant et ses beaux cheveux blonds sans poudre soulevés par le vent.

— Eh bien! qu'y a-t-il donc? demanda Mme Armand frappée de son agitation.

— C'est lui! je l'ai aperçu du petit pavillon! s'écria la jeune fille haletante.

— Qui cela?

— M. Hubert!

— M. Hubert! répéta la tante, ah! cette fois je n'aurai pas à le complimenter sur son exactitude. — Coquillard, vite, allez lui ouvrir la petite porte!

Mais le valet de place avait profité de l'arrivée de Henriette pour s'éclipser avec l'écriteau, et n'avait entendu ni l'annonce de la jeune fille ni l'ordre de Mme Armand. Avant qu'on eût pu le rappeler Gaston parut à l'entrée de la charmille.

La jeune fille monta vivement le perron pour rejoindre sa tante dans le petit salon : lorsque Gaston y entra, elle paraissait sérieusement occupée à préparer le guéridon qui lui servait habituellement pour dessiner, et elle répondit à peine au salut du jeune homme.

En revanche Mme Armand qui s'était levée s'avança à sa rencontre.

— Enfin, monsieur, s'écria-t-elle, enfin!

— Voilà un mot, madame, qui est tout un accueil! dit Gaston en s'inclinant; croyez qu'il n'y a point de ma faute si j'ai dû rester si longtemps loin de Paris....

— Vous avez quitté Paris? demandèrent en même temps Henriette et sa tante.

Le jeune homme les regarda avec surprise.

— Ma lettre ne vous en avait-elle point averti? s'écria-t-il.

— Quelle lettre? dit vivement Henriette.

— Quoi! n'auriez-vous rien reçu?

— Rien!

Gaston fit un geste de surprise.

— Est-ce possible! reprit-il; ainsi vous ignoriez la cause de mon absence.

— Et nous pouvions tout supposer, continua la jeune fille.

— Tout, excepté l'oubli, j'espère! acheva vivement Gaston. Ah! dites-moi que vous n'y avez point cru, que vous ne pouviez y croire! J'ai besoin de savoir qu'ici, du moins, on n'a pas douté de moi!

Bien que ces mots parussent adressés à Mme Armand, la jeune fille comprit à l'émotion de la voix qu'ils étaient prononcés pour elle seule; la sincérité de l'accent la fit rougir de son doute; elle baissa les yeux sans oser répondre; mais la tante qui n'avait rien compris à l'intention du jeune homme, se hâta de le rassurer.

— Soyez tranquille, cher monsieur, dit-elle avec une bonhomie protectrice; on connaît votre exactitude; mais vous avez donc fait un voyage?

Gaston déclara qu'il arrivait d'Orléans où l'avait appelé une affaire de famille. La perte du billet par lequel il en avait prévenu la tante et la nièce n'était point alors chose assez rare pour qu'on pût s'en étonner long-temps. L'inexactitude du service et les accidents fortuits auraient suffit pour l'expliquer, alors même que la main de la police n'eût point fouillé, à chaque instant, dans les correspondances privées ouvertes au hasard et détruites aussitôt, lorsqu'elles n'avaient rien appris.

Pendant ces explications qui justifiaient évidemment le jeune homme, Henriette avait tout préparé pour la leçon. Mme Armand la montra déjà assise et le crayon à la main.

— Allons, vous êtes absous! dit-elle en souriant à Gaston; mais il faut réparer le temps perdu. Henriette vous attendait avec tant d'impatience!.... Aussi a-t-elle été tout-à-l'heure la première à vous apercevoir.

— Est-ce vrai? dit vivement Gaston qui se retourna de son côté.

— Mon Dieu!.... parce que j'étais à la fenêtre, répliqua Henriette embarrassée.

— Tu attendais M. Hubert?

— Du tout, je dessinais.

— Ah! c'est juste, reprit la tante, depuis votre départ elle passait les journées entières au pavillon pour copier l'échappée que nous avons sur la route de Paris. Mais que le Ciel me conserve! depuis que vous étudiez ce paysage il doit être achevé, ma chère!

— Pas encore..... tout-à-fait,.... balbutia la jeune fille confuse.

Et comme Mme Armand s'approchait pour examiner le travail de ces huit jours passés à la croisée du kiosque, elle voulut recouvrir vivement son dessin; mais la tante l'arrêta et mit ses lunettes afin de mieux voir: elle ne distingua sur la feuille de velin que quelques lignes vaguement indiquées.

— Eh bien! s'écria-t-elle; mais..... mais rien n'est même commencé!

— Oh! pardonnez-moi, interrompit Henriette qui avait beaucoup rougi; vous voyez que j'ai indiqué les places..... Voici où seront les maisons,.... là, le côteau, et au bas..... la route.....

— Quoi! ce petit trait noir, c'est une route?

— Celle de Paris.

— Le moyen de s'en douter ! vous n'y avez même pas mis un voyageur !

— C'est que.... je ne voyais personne venir ! dit la jeune fille, qui jeta à la dérobée un regard vers Gaston.

— Par exemple ! s'écria la vieille dame, entendez-vous ce qu'elle dit là, M. Hubert ?

— Parfaitement, madame !

— Et vous trouvez une pareille raison ?...

— Excellente !

Mme Armand haussa les épaules.

— Allons, allons, vous êtes un flatteur, répliqua-t-elle en regagnant son fauteuil ; vous ne trouvez jamais rien à reprendre dans ce que fait ni dans ce que dit cette petite. — Au reste.... cela vous regarde ! Si vous êtes content, c'est bien..... — Je vous avertis seulement qu'il faudra que votre élève ait quelque chose d'achevé à la fin du mois pour montrer à ce bon M. Marc. — Vous ne le connaissez point encore ?.... Il ne vient à Versailles que tous les trimestres. — Un homme de l'âge d'or, cher monsieur !.... et qui, pour sa pupille Henriette, se ferait tirer à quatre chevaux !

Gaston ne répondit pas : il savait qu'une fois sur le chapitre de M. Marc, la vieille dame ne tarissait plus. Renfermée dans un cercle d'idées et de sentiments très-restreints, elle y tournait comme l'écureuil dans sa cage. C'était une de ces excellentes créatures à qui Dieu n'avait point accordé le charme de son utilité, et que l'on pouvait comparer à un meuble journalier dont on se sert sans y prendre garde.

Elle continua à parler quelque temps du bon M. Marc et à répéter sur son compte vingt anecdotes déjà racontées ; mais personne ne lui renvoyant la parole, elle se lassa de cette espèce de partie de volant qu'il fallait jouer toute seule ; le métier à dentelle fut repris, et les bobines recommencèrent à faire entendre leur cliquetis.

Par malheur, ce travail silencieux manquait rarement son effet. Dès qu'elle cessait de parler, Mme Armand ne pensait plus, et une sorte de langueur somnifère se répandait dans tout son être. Elle commença par bâiller à bouche close ; puis le mouvement de ses doigts se ralentit, ses yeux se fermèrent insensiblement, sa tête tomba sur sa poitrine et elle s'endormit.

Pendant ce temps Gaston s'était assis à quelques pas de Henriette, un petit album sur ses genoux, comme s'il eût voulu dessiner le paysage qu'elle copiait elle-même ; mais en l'observant avec soin, on se fût aperçu que son regard, au lieu de chercher le modèle, se fixait toujours sur la jeune fille. De loin en loin, seulement, il le retournait vers Mme Armand pour s'assurer qu'elle ne quittait point son tambour. Enfin, sa respiration régulière et bruyante lui apprit qu'il n'avait rien à craindre. Il se leva alors doucement et s'approcha de Henriette.

En le sentant au-dessus de son épaule, la jeune fille rougit, mais resta immobile. Il y eut un assez long silence. Enfin Gaston se pencha presque jusqu'à son oreille et murmura :

— Doutez-vous donc de ce que je vous ai dit tout-à-l'heure, Henriette, et m'en voulez-vous toujours ?

— Non,.... plus maintenant ! répondit-elle d'un accent si bas qu'il eut peine à l'entendre.

— Ainsi, vous m'avez d'abord accusé ! reprit le jeune homme sur le ton du reproche.

Elle parut embarrassée et hésita à répondre.

— Comment ne pas s'étonner ! dit-elle enfin ; vous étiez parti en promettant de revenir le lendemain et vous ne reparaissiez plus..... Les deux premiers jours, j'ai pris patience ; mais le troisième, je n'ai plus douté qu'il vous fût arrivé quelque malheur..... Je ne rêvais que maladie, meurtre, bastille, que sais-je ! tout me faisait peur !

— Mon Dieu ! dit Gaston que l'accent de la jeune fille troublait à son tour, et cette lettre, cette lettre qui vous eût tout expliqué !....

— Je l'attendais en vain, reprit Henriette. J'avais décidé ma tante à écrire à M. Sauron ! M. Sauron ne répondait pas ! Je ne savais plus à qui m'adresser. — Enfin, ce matin, à bout de patience et de courage, je vous ai écrit.

— A moi ? interrompit le jeune homme alarmé ; et où cela ?....

— Ne m'aviez-vous pas dit que vous habitiez à Paris le carrefour de Saint-Roch ? Je n'en savais pas davantage; mais le messager qui s'est chargé du billet m'a juré qu'il découvrirait la maison.

Gaston se pencha sur la jeune fille qui sentit son haleine lui effleurer la joue.

— Chère créature ! dit-il avec un amour attendri, et c'est moi qui, sans le vouloir, vous ai causé toutes ces inquiétudes !

— Prenez garde ! interrompit Henriette en se retournant effrayée.

Le jeune homme lui montra Mme Armand profondément endormie et dont la tête reposait sur son métier à dentelle.

— Vous voyez qu'on ne peut ni nous entendre ni nous observer, dit-il ; ah ! laissez-moi profiter de cette occasion pour vous dire combien moi aussi j'ai souffert de cette absence ! Quelle lenteur dans les journées ! quelle tristesse dans tout ce qui m'entourait ! La joie et le soleil étaient restés à Versailles ! tout avait perdu son intérêt ; les hommes passaient devant mes yeux comme des ombres ; leurs voix n'étaient pour mon oreille qu'un vain bruit ; j'assistais là bas à la vie à la manière de ces fantômes qui, dans les vieilles romances, s'asseoient aux festins sans en prendre leur part; vous aviez gardé ici mon âme tout entière !

— Alors..... pourquoi partir ! fit observer Henriette avec un accent de tendre reproche.

— Ah ! vous avez raison ! vous avez raison ! reprit Gaston emporté par son amour ; je ne veux plus m'exposer à ces cruelles séparations, je ne veux plus vivre ainsi à côté du bonheur sans pouvoir en jouir ! — A quoi bon de plus longs retards, puisque nos deux cœurs sont d'accord ?.... Car je ne me suis pas trompé, Henriette, vous aussi vous m'aimez ?...— Oh ! répétez-le-moi, je vous en conjure ; dites que ce projet d'union est, comme la mienne, votre espérance, et que vous le hâtez de vos désirs !

— N'est-ce pas vous qui avez parlé d'obstacles ? murmura Henriette.

— Je les briserai ! répliqua vivement Gaston ; oui, aujourd'hui même je veux que tout s'explique,.... et demain, Henriette, je serai libre ! je pourrai parler à votre tante, je pourrai tout vous dire..... demain, une nouvelle existence s'ouvrira pour nous.

Il pressait contre ses lèvres les mains de la jeune fille qui, troublée et palpitante, résistait à peine, quand la porte du petit salon s'ouvrit brusquement ; tous deux se retournèrent avec une exclamation.

— Mon tuteur ! s'écria Henriette qui se leva.

Michel était debout sur le seuil, dans le costume de ville décrit par Mme Rossignol. La jeune fille courut à sa rencontre.

— Ah ! cher M. Marc, quelle surprise ! s'écria-t-elle en parlant très vite comme quelqu'un qui veut déguiser son trouble.— Entrez donc, de grâce..... Savez-vous que c'est merveille de vous voir ainsi avant l'époque ordinaire..... — Prenez ce fauteuil,.... nous étions si loin de vous espérer !

— En effet, dit Michel qui avait répondu à l'empressement de Henriette avec une sorte de déférence respectueuse ; je suis venu aujourd'hui par extraordinaire ; et, — il jeta un regard sur Gaston, — je crois bien qu'on ne m'attendait pas.

— Cependant, ajouta la jeune fille qui continuait à cacher son trouble sous un entrain de paroles, il y a quelques instants nous parlions de vous.

— Vraiment ! répliqua le tuteur en promenant autour de lui ses yeux affaiblis qui ne distinguaient qu'à la longue et avec peine ; c'est donc cela qui aura endormi Mme Armand.

— Plaît-il ? bégaya celle-ci réveillée en sursaut par le bruit, qui est-ce qui me demande ?

Et reconnaissant le nouveau visiteur :

— Dieu nous protège ! s'écria-t-elle ; c'est ce digne M. Marc !

— Comme vous voyez, dit le vétéran qui s'était levé en saluant; vous avez bien dormi, chère dame.

— Moi, dormi ? répéta la tante de Henriette qui se frottait les yeux : du tout, du tout..... — Seulement, quand vous êtes arrivé je rêvais,.... c'est-à-dire, je réfléchissais.....

— Les yeux fermés ?

— Pour me recueillir..... Au reste, il n'y avait pas d'impolitesse..... Henriette tenait compagnie à M. Hubert.

Et comme si elle se fût ravisée tout-à-coup.

— Mais au fait, vous ne l'avez point encore vu, notre M. Hubert, reprit-elle ; c'est le nouveau maître de dessin de Henriette, un élève de M. Sauron.

Gaston s'inclina devant Michel qui, les yeux fixés sur lui, rendit faiblement le salut.

— Et avez-vous le plaisir de connaître monsieur depuis longtemps ? demanda-t-il.

— Mais, il y a bien environ trois mois, répliqua Mme Armand ; figurez-vous que notre première rencontre a eu lieu dans la forêt.... Une véritable aventure de roman.... Je vous conterai ça !... M. Hubert qui nous avait reconduites jusques ici avec de grandes

politesses, avait demandé à nous revoir; mais j'avais naturellement répondu que nous ne recevions personne; quand huit jours après M. Sauron nous annonce qu'il envoie son neveu pour donner leçon à sa place, et nous avons vu entrer qui?... notre inconnu des bois de Viroflai!

— Voilà, en effet, un hasard qui a l'air d'avoir de l'intention! dit Michel en continuant à observer le jeune homme; et monsieur vient depuis?

— Presque tous les jours, au grand contentement de Henriette, qui a maintenant une passion de peinture; quand vous êtes entrés, le maître et l'élève étaient au travail.

— C'est ce qui m'a semblé, dit Michel en se levant et s'approchant du fauteuil sur lequel Gaston avait posé son album; monsieur dessinait quelque chose.....

— Oh! rien..... un paysage, répliqua le jeune homme qui voulut étendre la main vers l'album; mais le vétéran s'en était déjà emparé et le regardait de très près.....

— En effet, reprit-il ironiquement; c'est un paysage..... où il n'y a encore qu'une tête de femme!

— Comment! une tête de femme! s'écria Mme Armand.

— Qui ressemble même beaucoup à Mlle Henriette! regardez plutôt.

La vieille dame s'approcha.

— C'est, ma foi! vrai, s'écria-t-elle; on dirait son portrait!

— Mon Dieu! balbutia Gaston embarrassé, ce n'est qu'un premier plan..... il y aura dans le fond de l'eau,... des arbres,... des nuages,... vous comprenez.....

— Qu'alors le portrait deviendra une vue de campagne, acheva Michel; parfaitement, monsieur! Aussi, que je ne vous dérange point, de grâce; continuez la leçon comme si je n'étais point là.

— J'espère, dit Mme Armand, que M. Marc nous reste jusqu'à ce soir?

— Si vous le permettez.

— Alors, Henriette va vous tenir compagnie pendant que j'irai donner quelques ordres; allons, allons, ma chère, reprenez votre crayon pour montrer à votre tuteur ce que vous savez faire; et vous, M. Hubert, donnez-lui l'exemple; je reviens tout-à-l'heure.

La vieille dame sortit en trotinant, et le maître et l'écolière reprirent leur place avec un visible embarras.

Le vétéran s'était assis en face des deux jeunes gens et promenait son regard de l'un à l'autre !

Qui eût pu étudier ce regard sous le double verre de lunettes qui le cachait, eût été frappé de ses expressions successives et opposées. Chaque fois qu'il s'arrêtait sur Henriette, il semblait exprimer la tendresse et le respect; mais lorsqu'il revenait à Gaston, on le voyait s'assombrir, et un éclair d'indignation le traversait.

Depuis le départ de Mme Armand, il n'avait point prononcé un seul mot ; ce silence obstiné augmentait, d'instant en instant, le malaise des deux jeunes gens. Gaston avait en vain essayé de le rompre par quelques conseils donnés à Henriette sur le paysage qu'elle continuait à crayonner au hasard ; enfin, il se décida à y échapper en se retirant.

Il referma son album, se leva et dit qu'il reviendrait le lendemain. Michel, qui jusqu'alors avait paru observer sans prendre de parti, se redressa comme un homme qui se décide, et regardant le prétendu professeur :

— J'espère, dit-il, que ma venue n'a point fait abréger la leçon? Je serais désolé de nuire aux progrès que Mlle Henriette ne peut manquer de faire sous la direction d'un maître aussi habile que M. Hubert.

Gaston s'inclina avec un remerciement embarrassé.

— C'est un vrai coup du ciel pour Mme Armand, continua Michel dont l'œil ne quittait point son interlocuteur ; avoir trouvé un homme de votre âge, en qui elle peut mettre sa confiance..... et incapable de la trahir !

— J'ose espérer..... qu'elle n'en doute point, balbutia Gaston.

— Et cependant la défiance serait permise, fit observer le tuteur de Henriette ; car nous vivons à une époque où la ville et la cour sont peuplés de jeunes gentilshommes qui ne s'imposent d'autre tâche que la séduction, qui ne cherchent d'autre gloire que la honte des femmes assez crédules pour croire à leur honneur.

Il y avait dans l'accent du vétéran, dans la fixité du regard qu'il appuyait sur le jeune homme, une sorte d'intention soupçonneuse qui troubla celui-ci. Son changement de nom aurait-il été découvert ! allait-il être démasqué avant d'avoir pu tout déclarer de son propre mouvement ? Cette pensée lui causa un saisissement qui fut remarqué de Henriette. Elle regarda avec surprise Gaston, puis Michel qui continua.

— Triste tâche, monsieur, que celle de veiller au repos d'une jeune fille, lorsqu'elle est poursuivie par la honteuse préférence d'un de nos seigneurs ! La prudence a beau se mettre en garde ; s'il veut pénétrer dans une humble et honnête maison, — comme celle-ci, par exemple, — il saura profiter d'une rencontre, se faire recevoir sous quelque déguisement.....

A ce dernier mot, l'embarras de Gaston devint plus visible, et l'étonnement de la jeune fille se changea en inquiétude.

— Un déguisement ! répéta-t-elle. Que voulez-vous dire ?... je ne puis comprendre.....

— M. Hubert me comprend, lui ! reprit le vétéran avec intention ; il connaît les principes de la grande école de M. de Fronsac.

— Pardon ! balbutia le jeune homme ;... ces principes... croyez que je ne les juge pas moins sévèrement que vous-même.

— Prenez garde ! monsieur, reprit Michel dont la voix s'élevait ; saint Jean nous recommande « *de ne pas nous juger les uns les autres ;* » tôt ou tard la vérité se découvre, et quelle que soit l'habileté de nos roués, le basard finit toujours par les trahir. Il suffit pour cela qu'ils prolongent une absence,... que celle qui s'est accoutumée à les voir, s'inquiète, qu'une lettre soit écrite pour elle,.... et tout est découvert !

— Comment cela ? s'écria Henriette qui ne pouvait plus douter de l'intention de son tuteur et qui respirait à peine.

— Tout est découvert ! reprit-il avec force ; parce que l'adresse indiquée se trouve fausse, parce que le messager ne peut rencontrer celui qu'il cherche, parce que voici la lettre écrite à M. Hubert au carrefour Saint-Roch,.... et que ce nom est mensonge !

Michel présentait le billet de sa pupille au prétendu professeur qui rougit, puis devint très pâle. Henriette reconnut son écriture, joignit les mains et poussa un cri.

— Ainsi, ce n'est pas le nom..... de monsieur !.... reprit-elle ; et..... cette parenté avec M. Sauron..... cette absence pour affaire..... tout ce qu'il nous a dit..... depuis trois mois.....

— N'était pas plus sincère ! acheva le vétéran.

La jeune fille recula avec une exclamation si poignante qu'elle arracha Gaston à son saisissement.

— Ah ! ne le croyez pas ! s'écria-t-il, en faisant un pas vers elle ; non, je n'ai point voulu vous tromper ! Si pour être reçu chez votre tante j'ai eu recours à un faux titre et à un faux nom, c'est

que je n'avais pas d'autre moyen d'arriver jusqu'à vous, et si j'ai tardé à tout avouer, c'est.... que je voulais,.... c'est que je devais écarter d'abord des obstacles..... Mais ma résolution était prise et j'allais parler.....

— Qui me le prouvera, monsieur, dit Henriette dont la voix tremblait.

— Ah! écoutez-moi, de grâce, s'écria Gaston, vous saurez tout.....

— Et comment saurai-je qu'aujourd'hui j'entends la vérité? interrompit la jeune fille dont le cœur blessé traduisait sa douleur en indignation; trompée une fois, n'ai-je pas le droit de douter toujours?

— Je vous jure,... s'écria Gaston.

— Tout-à-l'heure aussi vous juriez! dit-elle avec une impétuosité amère; je vous ai cru..... et vous abusiez de ma confiance.

Il voulut protester de nouveau.

— Assez, monsieur, ajouta-t-elle en se raidissant contre sa propre émotion pour n'écouter que son ressentiment; vous m'avez trop bien prouvé la nécessité de la prudence..... Désormais, je laisserai à de plus sages le soin de vous entendre et de démêler la réalité de la fiction!

A ces mots, elle courut vers la porte d'entrée et s'élança dans le jardin.

Le jeune homme, qui s'était efforcé de la retenir, voulut la suivre. Michel, silencieux et debout à la même place, avait jusqu'alors tout écouté d'un air sombre; mais au mouvement de Gaston, il lui barra brusquement le passage.

— Restez, monsieur, dit-il, avec une sévérité presque menaçante; quel que soit votre véritable nom, n'oubliez pas que vous êtes ici chez Mlle Henriette; qu'elle seule peut vous donner le droit de lui parler et que ce droit, elle ne l'accordera qu'à l'homme dont les intentions seront honorables et avouées.

— Elles le sont, monsieur, reprit vivement Gaston, et, je puis vous dire.....

— Rien, interrompit Michel qui avait repris son chapeau; jusqu'ici, les paroles ne vous ont servi qu'à tromper; désormais, il nous faut des preuves et nous les attendrons.

Il salua gravement et sortit à son tour.

En se trouvant seul, Gaston demeura d'abord étourdi de tout ce qui venait de se passer ; mais après le premier moment de trouble, il se rassura. On ne lui demandait, après tout, que ce qu'il était lui-même décidé à faire. La découverte du tuteur de Henriette hâtait une explication indispensable et déjà trop retardée ; toutes les preuves qu'on lui demandait pouvaient être fournies ; il allait les recueillir sur-le-champ, et dès le lendemain il serait justifié.

D'ici là, seulement, Henriette devait douter, et cette pensée lui poignait le cœur ! il ne pouvait accepter d'être soupçonné par elle, de la laisser toute une nuit livrée aux angoisses de la défiance ; il eût voulu la rassurer par quelques mots, lui donner au moins une espérance en attendant la justification ! Ne pouvant lui parler, il se décida à lui écrire.

V

Le carrosse orange de M. de Fronsac.

Nous avons vu comment Coquillard avait profité de l'apparition de Henriette pour quitter furtivement Mme Armand. Son premier soin fut d'aller replacer à la grille l'écriteau de location qui devait servir de prétexte à la visite de M. Moreau. Lui-même resta en sentinelle derrière la charmille, afin d'attendre l'intendant et de l'introduire. Il ne sut rien ainsi de l'arrivée de Gaston ni de celle de Michel, qui étaient entrés tous deux par la petite porte rouge.

Près de deux heures s'écoulèrent. Enfin M. Moreau parut enveloppé dans un surtout garni de queues de renards et coiffé d'un chapeau aux ailes rabattues qui le vieillissaient d'un quart de siècle.

A sa vue, Coquillard, que sa longue attente commençait à déconcerter, fit un geste de soulagement et courut ouvrir la grille.

— Dieu me sauve ! notre bourgeois, j'ai cru que j'avais mal compris, dit-il à demi voix, et que la visite n'était point pour aujourd'hui.

— Il a fallu prendre mes mesures, fit observer l'intendant ; j'ai amené mon carrosse et mes gens ; ils attendent dans la petite ruelle, au bout du jardin.

— Pourquoi faire, demanda Coquillard étonné.

— Je n'en sais rien, répliqua Moreau ; mais j'ai voulu les avoir

là sous la main à tout hasard..... Maintenant, montre-moi le chemin de la maison.

Le valet de louage passa devant, et tous deux suivirent l'allée tortueuse d'une charmille qui formait labyrinthe. Ils allaient en atteindre l'extrémité lorsque Coquillard s'arrêta avec une interjection de surprise. Il venait d'apercevoir, sur la terrasse, Gaston qui regardait autour de lui comme s'il eût cherché quelqu'un. A la vue du neveu de Mme Rossignol, il descendit vivement les marches et vint à sa rencontre. M. Moreau; prévenu par son guide, eut à peine le temps de se jeter derrière un massif de verdure.

Le jeune homme semblait très agité et tenait à la main une lettre. Il demanda à Coquillard où était la servante.

— Françoise! répéta celui-ci; faites excuse; mais j'en ignore.

— Et Mme Armand,.... Mlle Henriette?

— Ah! pour la demoiselle, je viens de la voir traverser le jardin et prendre la route du pavillon.

Gaston regarda du côté qu'on lui indiquait et parut hésiter; mais, prenant enfin son parti :

— Non, murmura-t-il, la voir serait inutile!

Et élevant la voix :

— Porte-lui ce billet sur-le-champ, ajouta-t-il : demain, avant midi, je serai de retour.

Il glissa dans la main du valet de place la lettre qu'accompagnait un petit écu, lui fit, du doigt, un signe de discrétion et s'éloigna d'un pas rapide.

A peine eut-il disparu, que M. Moreau sortit de derrière le massif et saisit le billet.

— Un moment, bourgeois, s'écria Coquillard en voulant le reprendre; c'est pour la demoiselle.....

— Silence! dit à voix basse l'intendant qui décachetait.

— Mais, permettez.....

— Regarde s'il ne vient personne!

L'ordre était donné d'un ton si absolu, que Coquillard obéit par habitude; il s'avança pour observer le tournant de l'allée, tandis que M. Moreau, qui avait reculé jusqu'à l'un des coins de la charmille, ouvrait la lettre et lisait :

« Vous n'avez point voulu m'entendre; votre tuteur demande » des preuves pour me croire! Demain, je vous les apporterai » toutes.

» Vous saurez alors comment un engagement imposé par la re-
» connaissance et pris avant de vous connaître, m'a empêché de
» parler jusqu'à ce moment. Je reculais à le rompre par honte
» ou par faiblesse ! Mais ce qui vient de se passer m'oblige à sor-
» tir enfin de ce douloureux embarras par une franche explication.

» Ce soir même, je vais tout avouer, me faire libre, et, demain,
» Henriette, je viendrai m'expliquer en présence de M. Marc et
» de Mme Armand ; demain, je pourrai vous offrir, en échange du
» nom mensonger d'Hubert, celui de

» GASTON DE VIGNOLLES. »

L'intendant resta un moment étourdi ! Quelles qu'eussent été ses craintes, elles se trouvaient toutes dépassées. Il avait espéré que l'amour de son ancien pupille serait une de ces passions destinées à demeurer dans l'ombre et qui, d'après les habitudes du temps, pouvaient se concilier avec un mariage officiel ; au lieu de cela, il trouvait l'annonce d'une rupture qui lui enlevait sa dernière chance de salut ! C'était sa fortune et son nom que Gaston offrait à la pupille de Mme Armand ! Retourné à Paris pour une explication définitive, il allait, selon son expression, *se faire libre*, et, dans quelques heures, les espérances de M. Moreau seraient ruinées à jamais ; sa perte se consommait !

Il se raidit contre ce dernier coup. Plus le péril était extrême, plus il réveilla vivement l'audace de cette imagination ambitieuse. Poussée à bout, elle courut aux remèdes suprêmes.

Ce n'était point la première fois que l'intendant avait dû se sauver par de brusques résolutions ; dans cette existence de dissimulation prolongée et de hasardeuses entreprises, il s'était accoutumé aux prompts expédients ; il en gardait toujours quelques-uns en réserve dans un coin du cerveau. Aussi, après une courte délibération, parut-il avoir pris son parti. Courant à Coquillard, il lui saisit le bras et l'entraîna à l'écart.

— Ecoute et réponds tout bas, dit-il d'une voix brève ; ne m'as-tu pas dit que cette petite demeurait seule ici avec sa tante ?

— Je l'ai dit, répliqua le neveu de Mme Rossignol.

— Il n'y a qu'une servante ?

— Françoise ! mais elle est sortie.

— Où sont la nièce et la tante dans ce moment !

— La tante doit être au logis.

— Et la nièce ?

— Au bout du jardin, dans le petit pavillon.

— Celui qu'on voit de la ruelle où j'ai laissé Lavarane avec le carrosse ?

— Juste.

— N'y a-t-il pas une porte rouge par laquelle on peut entrer et arriver à ce pavillon ?

— C'est la vérité véridique.

— Tu as moyen de l'ouvrir ?

— Aussi facilement que je tire mon chapeau.

L'intendant regarda autour de lui.

— Allons, murmura-t-il ; l'habitation est isolée,... la nuit commence,.... il n'y a pas à balancer.

— Quoi donc ? demanda Coquillard ; est-ce que le bourgeois aurait quelque nouvelle idée?...

— Silence ! interrompit Moreau d'un accent impérieux ; je vais demander à voir Mme Armand,..... je me charge de la retenir,.... toi, pendant ce temps, tu ouvriras la petite porte rouge,... tu trouveras Lavarane dans la ruelle,... tu le feras entrer avec ses gens,... tu les conduiras au pavillon...

— Où est Mlle Henriette ?

— Oui.

— Pourquoi faire?

— Parce qu'il faut que dans une heure elle soit à ma petite maison de Boulogne.

— Que dites-vous ?.... la demoiselle ? C'est impossible.

— Il y a dix louis pour toi si je l'y trouve.

Coquillard fit un soubresaut.

— Dix louis, répéta-t-il ; sainte Geneviève ! Elle y sera, bourgeois ; faut qu'elle y soit !

— Transmets mon ordre à Lavarane et laisse-le tout conduire.

Ils étaient arrivés à l'entrée du labyrinthe ; le valet de place s'arrêta.

— Mme Armand, dit-il en montrant la tante de Henriette qui se préparait à descendre le perron.

— Cours au pavillon, murmura l'intendant, je l'empêcherai de vous rejoindre.

Et quittant l'ombre de la charmille il s'avança résolument vers la vieille dame, tandis que Coquillard exécutait l'ordre qui lui avait été donné.

Le visage de M. Moreau, transformé à commandement, avait repris la bénigne placidité dont il avait l'habitude. Il rejoignit Mme Armand qui, surprise à la vue d'un étranger, attendait sur la première marche.

Il y avait dans les traits et dans les manières de l'ancien tuteur de Gaston une honnêteté sereine à laquelle tout le monde se laissait prendre ; dès le premier coup-d'œil, on se sentait disposé à la confiance.

La tante de Henriette subit l'inévitable influence de cette heureuse physionomie, et répondit au salut de l'intendant par sa plus belle révérence. Celui-ci s'excusa à plusieurs reprises de sa visite tardive, exprima la crainte de déranger, et multiplia à tel point les politesses, que Mme Armand, ravie de ses manières, dut lui offrir d'entrer.

M. Moreau, qui ne voulait que gagner du temps, accepta, non sans avoir encore demandé pardon ; il s'extasia en arrivant au salon, qu'éclairait le soleil couchant, parut frappé à la vue des dessins de Henriette qui garnissaient quelques-uns des panneaux de boiserie, et demanda le nom des fleurs étagées par ses soins sur la vieille console de gaïac.

Tout cela était fait avec une bonhomie si simple et si caressante, que Mme Armand répondait à chaque question sans s'apercevoir que son interlocuteur ne lui avait point encore fait connaître le motif de sa visite. Il parut s'en souvenir le premier, et interrompant tout-à-coup sa revue admirative.

— Eh ! je n'y pense pas ! s'écria-t-il ; j'abuse là de vos moments sans justifier la hardiesse que j'ai eue de me présenter ici,... de vous interrompre;.... évidemment je m'oublie, madame.... Ce que votre bienveillante politesse explique sans l'excuser !.... je ne sais, en vérité, comment me faire pardonner !.... Si vous le permettez, je vous expliquerai ce qui m'amène.

Mme Armand avait montré un fauteuil; l'intendant ne voulut l'accepter que lorsqu'elle-même fut assise. Il s'y installa avec de nouvelles excuses et se décida enfin à parler.

Au premier mot de location, la tante de Henriette l'interrompit en répétant ce qu'elle avait déjà dit à Coquillard ; l'écriteau avait été remis par celui-ci malgré ses ordres ; elle devait rendre la maison au propriétaire, et c'était à lui seul qu'il fallait s'adresser pour une nouvelle location.

Cette déclaration parut d'abord déconcerter M. Moreau ; il se récria sur un malentendu qui l'avait exposé à être importun, et se livra à une expansion de regrets et d'excuses qui forcèrent Mme Armand à une réponse polie dont il prit acte pour prolonger l'entretien. Si ce n'était plus à elle de louer la maison isolée de *l'impasse verte,* elle pouvait au moins le renseigner. L'intendant connaissait, dit-il, assez le monde pour savoir à qui il s'adressait; dès le premier coup-d'œil, il avait reconnu tout ce qu'il y avait chez elle d'expérience, de franchise et de bienveillance ; il s'en remettait complétement à son jugement et ne voulut se conduire que d'après ses conseils.

Cette verbeuse confiance avait un air de sincérité qui ne pouvait manquer de prendre Mme Armand. Pour l'esprit et le caractère, elle appartenait à l'innombrable famille des corbeaux de la fable, dupes prédestinées de tous les renards. Voulant répondre dignement à la bonne opinion de son visiteur inconnu, elle se mit à lui détailler les inconvénients et les avantages du logis, dont elle entreprit la description complète. M. Moreau avait soin de prolonger celle-ci en ouvrant, par intervalles, quelque longue parenthèse qui retardait d'autant, et se faisant complice de toutes les digressions de la vieille dame. Ravie de trouver un auditeur qui ne la forçait point d'abréger (chance singulièrement rare), elle se livrait avec enthousiasme à la fécondité de sa verve ; c'était comme une digue longtemps fermée et qui donnait enfin passage à des flots jusqu'alors arrêtés.

L'intendant semblait écouter avec un intérêt toujours croissant ; mais malgré les interjections approbatives et les points d'interrogation dont il entrecoupait, de loin en loin, le parlage de son interlocutrice, il était facile de voir, à une sorte d'agitation contenue et aux regards furtifs qu'il jetait vers le jardin, que son attention était ailleurs.

Mme Armand, toute entière à son improvisation, n'y prit point garde; elle venait d'achever l'aperçu topographique de la maison et proposait à M. Moreau de la visiter, lorsqu'un cri se fit entendre au-dehors.

La vieille dame, qui avait ouvert la porte du salon, se retourna saisie.

— Ecoutez ! dit-elle en prenant le bras du tuteur de Gaston.

— Quoi donc ? répéta celui-ci qui était devenu pâle, mais qui feignit de n'avoir rien entendu.

Un second cri s'éleva.

— C'est Henriette, reprit Mme Armand épouvantée.

L'intendant voulut nier ; il n'en eut pas le temps : de nouveaux cris, poussés cette fois par plusieurs voix, que dominait pourtant celle de la jeune fille, venaient de retentir derrière les massifs de verdure. La tante de Henriette y répondit en s'élançant vers le point d'où ils étaient partis. M. Moreau courut à la fenêtre du salon et se pencha pour mieux voir.

L'ombre du soir qui assombrissait les allées, ne lui permit d'abord de rien distinguer ; il lui sembla seulement entendre un débat entrecoupé d'exclamations et de menaces ; enfin quelqu'un tourna brusquement les charmilles en courant, et il reconnut Coquillard qu'il appela.

Le valet de place lui imposa silence par un geste effrayé.

— Eh bien! qu'y a-t-il? demanda M. Moreau en baissant la voix.

— Il y a que le coup est manqué ! répliqua le valet haletant.

— Malédiction ! vous avez pourtant trouvé la petite au pavillon?

— Oui; mais à la vue de vos hommes elle a eu peur, elle a crié....

— Qu'importe ! il fallait l'enlever.

— C'est ce qu'ils faisaient quand le vieux est accouru.

— Quel vieux ?

— Eh bien, le tuteur..... M. Marc !....

— Il était ici ?

— Entré par la porte rouge, faut croire.

— Et vous n'avez pu lui arracher cette enfant ?

— Par la raison qu'il aurait fallu le tuer..... et qu'il y avait pas d'ordre !

M. Moreau ne put retenir une imprécation.

— Ainsi Lavarane est parti ? reprit-il.

— Et le mieux est de faire comme lui, ajouta Coquillard qui, en entendant un bruit de voix derrière les charmilles, se retourna avec inquiétude ; voici qu'on vient, bourgeois ;... vous êtes averti ; sauve qui peut !

Il enfonça son chapeau, tourna sur ses talons et prit sa course vers la grille.—Au détour de l'allée, il heurta Michel qui ramenait Henriette.

Tous deux reculèrent avec un cri ; mais le vétéran qui avait reconnu un des ravisseurs de la jeune fille, s'élança pour le saisir et l'atteignit aux pieds du perron, sous la fenêtre même à laquelle se

tenait l'intendant. Ce dernier n'eut que le temps de s'accroupir en ramenant le rideau. Coquillard collé au mur, avait la tête à son niveau, et il n'en était séparé que par la serge verte qui le cachait.

Le valet de place, que Michel tenait de la main gauche, voulut d'abord protester de son innocence ; mais celui-ci l'interrompit en s'écriant qu'il l'avait vu parmi les gens qui s'efforçaient d'entraîner Henriette, et cette dernière confirma l'accusation. C'était Coquillard qui avait ouvert la porte du pavillon ; elle l'avait entendu encourager de la voix ceux qui tentaient de lui faire violence ; nul doute qu'il ne se fût introduit depuis quelques semaines dans la maison pour en connaître les dispositions et favoriser leur projet.

Malgré son effronterie, Coquillard demeura déconcerté et ne put que balbutier des excuses sans suite. Le vétéran qui tremblait de colère serra plus fortement le collet de sa souquenille, comme s'il eût voulu l'étrangler.

— Tu entends, misérable ! s'écria-t-il ; il est inutile de nier davantage;.... si tu veux éviter la cravate de chanvre, réponds sans mentir.... — Toi et ces scélérats qui ont pris la fuite, vous veniez pour enlever Mlle Henriette !.... n'est-ce pas la vérité,.... parle?

— C'est... c'est la vérité ! bégaya le valet qui respirait avec peine.

— Et par qui étiez-vous envoyé ?

— Par un bourgeois..... que je ne connais point.

— Tu mens !

— Que notre saint Père m'excommunie, si je sais son nom !

Eh bien, je te le dirai, moi ! tu étais envoyé par le prétendu, M. Hubert !

Coquillard releva la tête d'un air étonné.

— Moi ! s'écria-t-il ; foi d'homme, il y a erreur, M. Marc.

— Il n'y a pas erreur, j'en suis sûr ! reprit Michel avec force ; mais comme tu sais son véritable nom, je veux que tu nous le fasses connaître.

— C'est inutile ! interrompit d'une voix haletante Mme Armand qui arrivait l'air effaré et la coiffure en désordre ; je le connais, moi, ce nom, et je puis le dire !....

— Vous ! demandèrent en même temps le vétéran et Henriette.

— Oui ! répéta la tante d'un ton mystérieux ;.... tout-à-l'heure, quand j'ai entendu des cris, je suis accourue,.... des gens s'échappaient par la petite porte !.... Je me suis précipitée sur la terrasse et j'ai regardé dans la ruelle.

— Eh bien !

— Eh bien, je les ai vus s'enfuir vers le carrosse dans lequel ils comptaient emmener Henriette,..., et ce carrosse,.... je l'ai reconnu.....

— Reconnu ?

— C'était celui de M. de Fronsac !

A cette révélation inattendue, trois cris partirent. Henriette recula en pâlissant, Michel lâcha Coquillard et celui-ci se redressa stupéfait.

— M. de Fronsac ! répéta le vétéran ;.... mais alors.... ce prétendu neveu de M. Sauron ?...

— Etait le duc lui-même !

La jeune fille étendit les mains, chancela, et aurait glissé à terre si Mme Armand ne l'eût soutenue. Michel la prit dans ses bras et aida à l'asseoir sur les marches du perron.

— Seigneur Dieu ! qu'y a-t-il donc ? demanda la tante épouvantée.

— Rien.... rien ! répéta le vétéran d'une voix altérée.... elle a été saisie.... par cette brusque découverte.... Vite, Mme Armand, un peu d'eau !

— J'ai sur moi un flacon de sels.

— Donnez, alors,.... cela suffira,.... elle revient déjà à elle.... Mlle Henriette; au nom de Dieu ! remettez-vous.

Les paupières de la jeune fille se soulevèrent avec effort ; elle regarda un instant devant elle sans paraître rien voir, puis sa pensée se réveilla ; un frémissement doulóureux traversa ses traits et elle porta les deux mains à son front.

— M..... de Fronsac ! bégaya-t-elle éperdue.

— Oui, répéta Michel, et remercions le Ciel de l'avoir appris quand il était encore temps ! Car vous le voyez, ne comptant plus sur la ruse, il avait recours à la violence !

— Et où donc le scélérat voulait-il la conduire ! s'écria Mme Armand.

— C'est ce que nous allons savoir ! répliqua Michel qui abandonna la jeune fille pour se retourner vers Coquillard.

Mais ce dernier avait profité du court évanouissement de Henriette pour disparaître. Le vétéran voulut courir à sa poursuite ; les supplications de Mme Armand l'arrêtèrent.

— Au nom du Ciel ! restez, M. Marc, s'écria-t-elle ; si vous nous abandonnez, nous sommes perdues.

— Craignez-vous donc qu'ils ne reviennent ? demanda le vétéran.

— J'en suis sûre ! répliqua la tante épouvantée ; M. de Fronsac n'est pas homme à se décourager ; s'il a échoué aujourd'hui, il peut revenir demain.

— Que Dieu nous pardonne ! c'est la vérité, dit Michel en regardant autour de lui avec une visible inquiétude.

— N'est-il pas riche et puissant, ajouta la vieille dame dont l'effroi grandissait ; que pourraient contre lui deux pauvres femmes sans protection !

Henriette se redressa.

— Mais alors, comment échapper ! s'écria-t-elle éperdue.

— Il n'y a qu'un moyen, reprit vivement le vétéran, c'est de quitter Versailles, de vous cacher si bien qu'il ne puisse vous retrouver. Mais venez, ajouta-t-il, en voyant le mouvement de la jeune fille, ce n'est point ici que l'on peut causer de choses pareilles ; rentrons, de grâce, j'ai un projet que je veux vous expliquer.

Il offrit son bras à Henriette et tous deux montèrent le perron suivis de Mme Armand.

Moreau qui avait jusqu'alors tout écouté sans faire un mouvement, écarta le rideau avec précaution, et dès qu'il entendit leurs pas dans le corridor, il enjamba la fenêtre, sauta dans le jardin et gagna les charmilles.

L'erreur à laquelle venait de donner lieu le carrosse, qu'il avait acheté au duc de Fronsac quelques jours auparavant, et le brusque départ conseillé par le tuteur de la jeune fille, pouvaient encore tout sauver. La question était de savoir si le parti qu'allait prendre la nièce et la tante serait assez prompt pour prévenir une nouvelle entrevue avec Gaston. Tout était là désormais. Par malheur, l'intendant ne pouvait rien sur cette résolution. Les ressources de son esprit se trouvaient ici inutiles ; le résultat allait dépendre de cette espèce de consultation à laquelle il était contraint de rester étranger.

Debout derrière un des massifs de feuillage, il tenait les yeux fixés sur le salon où Michel et les deux femmes étaient entrées. A travers la fenêtre qui venait de s'éclairer, il pouvait suivre tous leurs mouvements. Il les vit quelque temps groupés, comme des gens qui se consultent ; puis Mme Armand sortit vivement, revint

avec sa mante et celle de Henriette. Evidemment elles se préparaient à quitter la maison.

L'intendant eut peine à retenir un cri de joie ; il se glissa derrière une touffe de lilas plus rapprochée de la fenêtre afin de mieux voir.

Henriette avait son mouchoir pressé sur ses lèvres, comme si elle eût voulu étouffer ses sanglots. Mme Armand et Michel, penchés vers elle, semblaient l'encourager ; enfin, ils lui prirent chacun un bras et l'emmenèrent doucement. M. Moreau les vit descendre le perron, gagner la grille, monter dans le carrosse de louage qui avait conduit Michel et qui repartit.

Il voulut voir la route qu'ils prenaient ; mais la grille était fermée. Il fut quelque temps avant de pouvoir l'ouvrir, et quand il y eut enfin réussi, le carrosse avait disparu.

En le cherchant dans l'ombre qui commençait à s'assombrir, son regard en rencontra un autre, arrêté au coude de l'impasse et à demi caché dans un renfoncement ; il crut le reconnaître et fit entendre un sifflement particulier auquel Lavarane accourut.

— C'est vous, monsieur, dit-il à demi voix ; ah ! Dieu soit loué ! nous vous attendions pour savoir ce qu'il fallait faire.

— Au diable les maladroits ! interrompit l'intendant, manquer une occasion unique !

—Si vous saviez ce qui est arrivé.....

— Je sais tout..... Ne venez-vous point de voir une voiture partir ?

— Oui.

— Par quel chemin ?

— Par l'avenue de Paris.

— Vite, faites approcher l'équipage ; si je puis la rejoindre et savoir où elle s'arrête, rien n'est encore désespéré !

Lavarane courut avertir le cocher, M. Moreau monta rapidement et le carrosse orange partit, dans la direction indiquée, de toute la vitesse de ses chevaux.

Emile Souvestre.

(La suite au prochain numéro.)

LES SUISSES EN RUSSIE.

Il est peu de pays dont les annales aient été l'objet de plus d'investigations que la Suisse, et cependant il reste beaucoup à faire pour que l'histoire de la Confédération, et celle de chacun des cantons dont elle se compose, soit arrivée au point de répondre aux vœux des hommes qui en cultivent le champ. Les travaux des dernières années suffiraient à nous en donner la preuve. Combien de voies ouvertes ! combien de questions soulevées, auxquelles il n'a pas été répondu ! Pour ne parler que de la Suisse romane, on peut dire que son histoire se présente sous un jour nouveau, à Genève, grâces aux publications de MM. de Grenus, Galiffe, Edouard Mallet, Chaponnière et de leurs amis ; à Lausanne, depuis celles de la Société d'histoire de la Suisse romande ; à Fribourg, après les travaux de MM. Werro, Daguet, Berchtold ; à Neuchâtel, après ceux de MM. Matile et de Chambrier. Nous ne pouvons que citer quelques noms, parmi le grand nombre de ceux auxquels se rattachent les progrès de la science historique dans nos contrées.

Ces études seront continuées. Ce n'est pas au moment où partout, et particulièrement dans les provinces, les études historiques prennent de nouveaux développements, où la paix, d'une part, et de l'autre, le dépérissement de plusieurs des branches de la vie littéraire, portent les esprits vers les travaux positifs, qui sont ceux de l'histoire, que ces travaux seront abandonnés dans nos cantons.

Il est cependant en Suisse une étude qui n'a pas été faite, ou qui ne l'a été que bien imparfaitement : c'est celle qui a pour objet les Suisses à l'étranger. Nous avons des histoires militaires des

Confédérés, qui retracent leurs services sur les divers champs de bataille de l'Europe. M. Monnard, dans sa continuation de Muller (1), a résumé, avec la concision que son cadre lui prescrivait, les services, de nature diverse, rendus dans le dix-huitième siècle par des fils de la Confédération aux peuples auxquels ils ont demandé l'hospitalité. Il a dit les trésors de savoir, d'idées ou de génie, qu'ils ont répandus sur les grands théâtres de l'Europe. Il a passé bien des noms en revue. M. Verdeil, dans son histoire du canton de Vaud (2), a cité les noms d'un grand nombre de généraux, vaudois d'origine, qui se sont signalés en France, en Angleterre, en Hollande, en Autriche et en Russie ; il est loin de les avoir énumérés tous, car le nombre des Vaudois, officiers-généraux à l'étranger pendant le cours du dix-huitième siècle, dépasse le chiffre de soixante-et-dix. M. Verdeil a fait connaître aussi les ressources lucratives et honorables que beaucoup de nos compatriotes ont trouvées à l'étranger dans d'autres carrières, les uns dans le négoce et dans l'industrie, les autres comme pasteurs, gouverneurs ou précepteurs. Il n'a pas négligé, non plus, de rendre attentif à l'émigration annuelle, toujours plus considérable, d'artisans et de domestiques, qui, de la Suisse française, se versent à Lyon, à Paris, à Londres et dans toutes les parties du globe.

Mais ni M. Monnard, ni M. Verdeil, n'ont pu donner que des traits généraux. Ils n'ont pu qu'éveiller la curiosité, non la satisfaire. Nous aurions besoin de savoir le nombre de nos émigrés, les motifs de leur émigration, et les directions diverses qu'ils prennent. Nous voudrions savoir aussi le nombre de ceux qui reprennent le chemin de leur patrie. Nous aimerions à être initiés à leurs expériences, apprendre d'eux à connaître les ressources qu'ils ont trouvées dans les pays divers qu'ils ont habités, les obstacles qu'ils ont rencontrés, en un mot, le fort et le faible de l'émigration, ses avantages et ses dangers.

Il est toute une histoire des Suisses *extra patriam*, laquelle reste à composer. Qu'ont-ils fait pour les progrès de la civilisation générale ? Quels fruits en ont-ils retirés ? Quels liens ont-ils conservés avec leur patrie ? autant de questions qui ne sauraient être pour nous sans intérêt. Nous voyons ces émigrés se rappeler à nous chaque fois qu'un événement provoque leur fraternelle sympathie.

(1) Au tome XV, entr'autres aux pages 37 et suivantes.

(2) Tome III, pages 183 et suivantes.

Contemplant du dehors ce qui se passe chez nous, ils le voient souvent autrement que nous, peut-être souvent d'un œil plus juste et qu'altère moins l'esprit de parti. Ils ont jugé à leur manière la guerre de 1847, et lorsqu'il a été question de fermer les plaies ouvertes par cette guerre, en remettant aux sept cantons le restant de leur dette, nous les avons vus, de toutes parts, vouloir participer à cette œuvre de réconciliation. Des faits pareils seraient précieux à recueillir.

Nous nous demandons aussi, à quels traits se font reconnaître les fils de l'Helvétie au milieu des peuples étrangers ; quelles sont les carrières dans lesquelles ils réussissent ; à quel degré ils résistent au contact de ces peuples, à leur amalgame avec eux, et conservent leur individualité. Il y a chez le Suisse quelque chose de la persistance de l'Israélite à demeurer fidèle à lui-même et aux mœurs de ses foyers. Cette persistance n'est que graduelle, il est vrai, et elle varie de pays en pays. C'est peut-être en Angleterre et en Amérique que le Suisse se laisse le plus tôt absorber par la population indigène et se confond le plus tôt avec elle. Il résiste davantage en France, quels que soient dans ce pays la similitude de la langue et l'attrait des esprits. Il demeure plus longtemps encore étranger en Italie. Les colonies suisses établies à Turin, à Gênes, à Florence, vivent en petites républiques; elles conservent, au milieu des Italiens, leurs mœurs, leurs usages, leur vie nationale. La religion peut y contribuer. Ce sont surtout les Suisses protestants qui vivent ainsi ; mais les catholiques conservent aussi leurs habitudes et leurs traits originaux. Un jour que nous cheminions avec un ami dans les rues de Turin, des chants frappèrent notre oreille : « Vous voilà chez vous, me dit mon Piémontais, vous reconnaissez les chants de vos Alpes. » C'étaient, en effet, des chants de nos montagnes. Ils partaient d'ouvriers à la monnaie. On choisissait ces employés parmi les Suisses, et principalement parmi les Suisses des cantons primitifs, parce que l'on avait besoin, dans la fabrication de la monnaie, d'ouvriers sur l'honnêteté desquels on pût compter, et que notre peuple a conservé en Italie sa vieille réputation de probité. Eh bien, ces enfants des Alpes avaient conservé, dans la ville qu'ils habitaient depuis longtemps, leur vie commune, leurs repas communs, l'usage de la langue allemande, et, en général, les liens qui nous rattachent aux lieux de notre origine.

Mais quels sont ces traits que le Suisse conserve ainsi sur la terre étrangère, qui le caractérisent en tous lieux et dont se compose l'individualité de la nation? Voilà ce dont il serait intéressant de savoir nous rendre compte. Nous n'avons pas la prétention de le tenter aujourd'hui. Notre but n'est que de livrer des matériaux à une étude qui ne serait pas sans fruit. La question que nous venons de poser ne doit pas être résolue à des points de vue préconçus. Persuadés qu'elle ne peut l'être que par une étude consciencieuse des faits, nous voudrions apporter notre tribut aux écrivains qui, plus tard, généraliseront ce qu'ils auront reçu de points divers.

C'est dans cette pensée que nous avons porté notre attention sur les Suisses en Russie. Nous nous bornons à ce champ, encore ne ferons-nous que l'effleurer. Nous ne possédons, même sur ce sujet limité, que des renseignements bien incomplets. Au moins aurons-nous ouvert la voie.

Nous devons nos renseignements à quelques Vaudois, rentrés dans leur patrie après un assez long séjour dans le nord et dans le midi de la Russie.

Commençons par le nord et par Saint-Pétersbourg.

LES SUISSES A SAINT-PÉTERSBOURG.

Combien de Suisses, depuis le général Le Fort, ont contribué au développement de l'empire des czars? Combien ont rendu à cet empire des services signalés! Mais nous devons nous garder d'étendre notre cadre et nous borner au dernier demi-siècle. Contentons-nous de passer en revue les noms de ceux de nos compatriotes qui, dans les cinquante dernières années, se sont fait en Russie un titre honorable dans la carrière de l'instruction publique, dans la carrière civile ou militaire, et dans celle de l'industrie ou du commerce.

I

Nous ne parlerons point de M. le général de la Harpe et de la haute position que cet homme illustre a occupée auprès d'Alexandre Ier. Nous passerons aussi sous silence le nom du baron Dupuget, d'Yverdon, précepteur de l'empereur régnant et de son frère

le grand duc Constantin. Ces noms appartiennent à la période qui précède celle dans laquelle nous voulons nous renfermer.

Mais c'est à cette dernière période qu'appartient le nom de M. Jean de Muralt, de Zurich, l'élève et l'ami de Pestalozzi. Longtemps le doyen de la colonie suisse de Saint-Pétersbourg, cet homme vénérable a été, jusqu'à sa mort en 1849, pasteur de l'église réformée allemande de cette ville. Fondateur de la Société helvétique de bienfaisance, il en a été, durant sa longue carrière, l'homme le plus actif et le plus populaire. Appelé à Saint-Pétersbourg en 1810, il y a créé le premier un établissement d'instruction publique d'après les idées de l'illustre pédagogue dont il était le disciple. Pendant vingt ans qu'il a présidé à cette institution, il a été l'éducateur, non-seulement de beaucoup de jeunes gens de la classe commerçante, mais aussi de Russes de la haute aristocratie qui occupent aujourd'hui les premières places dans l'administration de l'empire. Objet de la bienveillante confiance de LL. MM. les czars Alexandre et Nicolas, de Muralt n'a usé de sa haute influence que pour faire du bien, et particulièrement pour en faire à ses compatriotes, qui le considéraient comme un bienfaiteur et comme un père. Il est mort pleuré de tous, et laissant pour le remplacer un neveu, quelque temps son suffragant dans la chaire de l'Eglise réformée. M. Edouard de Muralt, bibliothécaire de l'empereur, philologue distingué, l'un des membres les plus actifs de la Société d'histoire et d'archéologie de Saint-Pétersbourg, a hérité de son oncle l'amour que celui-ci portait à la patrie suisse.

M. Florent de Gilles est après M. de Muralt le Suisse que sa haute position a mis le plus en évidence aux yeux de ses compatriotes. Originaire de Genève, et fils, si nous ne nous trompons, d'une mère vaudoise, il a commencé par enseigner la langue et la littérature françaises au grand duc, héritier du trône. Il a su, par ses grandes qualités, mériter la faveur de l'empereur et de la famille impériale. Conseiller actuel [1], bibliothécaire de l'empereur, décoré de plusieurs ordres russes et étrangers, il n'a, lui non plus, négligé aucune occasion de servir ses concitoyens et de se rappeler à sa patrie par des bienfaits.

(1) Le titre de conseiller *actuel* répond à celui de général, celui de simple conseiller au titre de colonel.

Autour de ces trois noms viennent se ranger ceux de MM. Mussard de Genève, secrétaire privé du duc de Leuchtenberg; Hesse, de Zurich, professeur de physique, de chimie, et membre distingué de l'académie des sciences; Anspach, de Genève, pasteur de l'Eglise réformée française; Reiff, de Neuchâtel, auteur d'un grand dictionnaire étymologique de la langue russe, d'un autre dictionnaire russe, français, anglais, allemand, de plusieurs autres excellents ouvrages philologiques; Glarner, de Glaris, chef de la maison de librairie française Ballizard et Comp^{e}, et membre actif de la Société helvétique de bienfaisance; Mazurier, de Lutry, professeur de langue française au Corps de Paul, et enfin Auguste Fallet, savant orientaliste neuchâtelois, devenu depuis peu l'un des conservateurs de la bibliothèque impériale.

Viennent ensuite un grand nombre de Suisses qui, comme instituteurs, ont fait l'éducation des premières familles de la Russie, MM. Gindroz, Descoulayes, Berthex, Wasserfall, Bugnet, Soulavy, Locker, Levrier, DuPasquier, Larsche, Wavre, Wurflein, Roulet, Petitpierre, et bien d'autres encore.

Plusieurs institutrices aussi se sont fait en Russie une place honorable. Mlle Calame de Neuchâtel, qui a fait l'éducation des filles du comte de Razoumowsky, plutôt comme une mère que comme une étrangère, et qui a possédé toute la confiance de l'impératrice, a rendu d'excellents services à de nombreux compatriotes. Mlle de Wildermett de Bienne, institutrice de S. M. l'impératrice régnante, et Mlle de Saint-Denis de Grancy, de Lausanne, institutrice de la grande duchesse héritière, ont joui, à Saint-Pétersbourg, d'une haute considération. — Mlles Sibourg et Mazelet, de Morges, institutrices de la grande duchesse sœur de l'empereur, ont partagé cette faveur. Bien des noms mériteraient d'être mentionnés encore, parmi lesquels se trouveraient ceux de Mmes Flore, Guenin, Dulon, Fabre, Terroux, Valette, Sylvestre, Dilliker, Meyer. Weibel, Hanzjacob, André.

II.

Dans la carrière civile se présentent les noms de M. Monnier, du canton de Vaud, ingénieur à l'arsenal: de M. Gonzenbach, de Bâle, secrétaire privé du comte Cancrin, ministre des finances, et de M. Weber, de Glaris, chargé en 1836 d'une mission commerciale

en Orient, nommé en 1841 correspondant du ministère impérial des finances, envoyé par lui à Constantinople, et qui a contribué à faire prendre au gouvernement les mesures par lesquelles il a vivifié le commerce de la Russie avec la Turquie.

Dans la carrière diplomatique et militaire, quelques Suisses sont parvenus aux positions les plus élevées. M. le général de Ribeaupierre, signataire du traité d'Ackerman en 1829, a représenté la Russie à Constantinople en qualité d'ambassadeur. L'illustre général Jomini appartenait, comme M. de Ribeaupierre, au canton de Vaud. Une notice, lue par un officier russe dans une séance de la société de la Suisse romane, a contribué à nous faire connaître le général Fæsi de Zurich, les services rendus par lui dans l'armée du Caucase, sa valeur et ses talents militaires. Le colonel Sturler, de Berne, blessé mortellement à la tête de son régiment de la garde dans l'insurrection qui a éclaté à l'avènement de l'empereur Nicolas, a reçu à son lit de mort la visite de Sa Majesté, qui l'a nommé général et a comblé de bienfaits sa veuve et ses enfants. Son fils est aujourd'hui l'un des aides de camp de l'empereur.

Parmi les officiers d'un rang inférieur, quelques-uns seulement nous sont connus : le capitaine Ducrest, du Valais, officier dans le régiment Paulowsky, de la garde; le major Prélaz, de Rolle, mort à Karkoff; M. Jules de Saugy, de Vinzel, qui a servi dans les hussards de la garde; M. Blumer, de Glaris, officier distingué de la cavalerie; mais il est en Russie bien d'autres officiers encore qui font honneur au nom suisse.

M. Picard, du canton de Vaud, a porté à Saint-Pétersbourg le secret de balles qui, s'enflammant au contact, sont destinées à faire sauter les caissons de l'ennemi.

III.

Mais c'est particulièrement dans la carrière industrielle et commerciale que les fils de la Suisse ont joué un rôle remarquable en Russie, et qu'ils ont rendu à cet empire des services signalés par l'introduction de branches d'industrie encore inconnues.

Il ne s'agit pas ici, il va sans dire, de transactions commerciales entre la Suisse et la Russie du nord; ces transactions ne peuvent être que très-limitées. Elles consistent principalement en importations de produits d'horlogerie, de soieries de Zurich, de rubans de Bâle et

de fromages bernois. Il y a vingt ans, la Suisse envoyait encore en Russie, pour des sommes considérables, des cotonnades imprimées; mais maintenant elles ne peuvent plus soutenir la concurrence des cotonnades russes, favorisées par un droit protecteur, et dont la production suffit aux besoins de l'empire. Elle expédiait aussi des soies façonnées, remplacées aujourd'hui par celles de Lyon, et de la bijouterie de Genève, qui a succombé dans sa concurrence avec celle de Paris.

Ce n'est donc point avec leur patrie que les maisons suisses de Saint-Pétersbourg et de Moscou font de grandes opérations; c'est avec l'Angleterre, la France, l'Allemagne et l'Italie. Il nous serait difficile de dire à quelle époque commença leur premier établissement. La maison la plus ancienne que nous connaissions est celle, encore subsistante, de MM. Seguin, Duval et Ce de Genève. Elle date du règne de Catherine II, et commença ses affaires en bijouterie et en horlogerie. Elle les étendit ensuite. M. Duval, longtemps consul suisse, et maintenant retiré à Genève, l'éleva au premier rang. MM. François et Jacques Duval, retirés aussi à Genève depuis quelques années, ont contribué à la faire fleurir. Sous son chef actuel, M. Seguin, elle continue d'être une des premières maisons d'affaires et de banque de l'empire russe. Elle s'est mise à la tête de plusieurs grandes fabrications; elle a monté, par actions, en 1838, une fabrique de stéarine, la première de la Russie, et a fondé, il y a sept ans, sous les auspices et pour le compte de S. A. I. le duc de Leuchtenberg, une fabrique de galvano-plastique et de bronze, la première qui soit en Europe par l'importance de ses produits et par l'excellence de son administration. Cette fabrique, dirigée spécialement par M. Jean Duval, l'âme des entreprises industrielles fondées par la maison dont il est l'un des chefs les plus distingués, ne craint point la concurrence française.

Vers l'an 1790, Léonard Weber, de Netstall, dans le canton de Glaris, fonda à Saint-Pétersbourg une maison de commerce, qui ne tarda pas à prendre un grand développement, à attirer l'attention de l'empereur Alexandre, et à s'élever au rang des premières de la capitale. Le crédit de Weber s'accrut encore par les services éminents qu'il rendit comme membre actif et influent de la chambre de commerce. Sa maison fut liquidée à sa mort, en 1813, parce qu'il ne laissait que des fils en bas âge; mais son activité se pro-

pagea par l'organe de compatriotes, qu'il avait appelés en grand nombre en Russie, et placés dans des carrières diverses.

Déjà en 1795, Michel Weber établit à Moscou une maison de commerce et de banque. Bientôt il se lança dans des entreprises industrielles. Il fonda en 1808, à Zarewa, à cinquante werstes de l'ancienne capitale de la Russie, une fabrique d'indiennes qui fut longtemps la première de l'empire. Cette fabrique est descendue à un rang bien inférieur depuis qu'elle a passé, en 1836, dans la main d'une compagnie d'actionnaires. En 1814, Weber établit à Schlusselbourg, à cent werstes de Saint-Pétersbourg, une nouvelle fabrique d'indiennes, qui fleurit comme la première. Il est le fondateur des fabriques de cotonnades imprimées en Russie. Attentif à tous les progrès de cette industrie, et particulièrement à ceux qu'elle a reçus en Angleterre, il les a toujours aussitôt appliqués à sa propre fabrication; mais il n'a pu le faire sans de grands frais, et sans faire des brêches considérables à une fortune acquise dans de premières opérations et dans des affaires de banque. Il occupait plus de trois mille ouvriers, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de Suisses. Ses établissements étaient devenus une école, d'où sont sortis des contre-maîtres, des coloristes, des hommes habiles en grand nombre, suisses ou russes, qui plus tard ont eux-mêmes fondé des établissements aujourd'hui florissants. Parvenu à un âge avancé, l'infatigable Weber créa encore près de Moscou, en 1835, une manufacture pour la filature et le tissage des laines. Il est mort en 1839, laissant un grand nom dans les annales industrielles de la Russie.

Après ces maisons de premier ordre, se rangent celles de MM. Jean et François Bonenbloust, d'Argovie, Lantz de Vevey, Mooser et Schugardt de Schaffhouse, Lutschke et Feldtmann de Glaris, Adolphe de Gonzenbach de Saint-Gall, Borel et Loubier de Neuchâtel.

M. Jean Bonenbloust, chef d'une maison de commerce jusqu'en 1847, a été douze ans consul suisse, et a rendu, à ce titre, de nombreux services à ses compatriotes. Il en a rendu aussi à la Russie, comme l'un des conseillers de la banque du commerce. — M. François Bonenbloust est à la tête de la maison de commission qui fait le plus d'affaires avec la Suisse. — La maison de M. Lantz entretient des relations étendues avez l'Angleterre et l'Italie. Il

possède une rafinerie de sucre qui prospère. — M. Mooser fait de grandes affaires en horlogerie. Il a une succursale à Moscou, et fait des expéditions considérables pour les foires de l'intérieur de l'empire. — M. Lutschke est à la tête d'une grande fabrication de cotonnades imprimées, dont les produits sont très goûtés. — La fabrique de M. Schugardt est moins considérable, mais elle se distingue par son excellente organisation et par la beauté de ses produits dans les qualités fines et dans les mousselines imprimées. Le goût exquis de ces produits les a fait admirer dans la grande exposition industrielle de 1849. — M. Gonzenbach a introduit, il y a quatorze ans, la fabrication des tulles en Russie. Les marchandises qui sortent de cette fabrique, propriété d'actionnaires, mais dirigée par notre compatriote, sont d'une rare beauté. — M. Borel, négociant en vins, possède une des caves les mieux assorties de Saint-Péterbourg. — Les parfumeries de M. Feldtmann, en grande partie composées par lui-même, ont une grande vogue dans tout l'empire. — Longtemps collaborateur de la maison Seguin, Duval et Comp[e], M. Loubier s'était retiré des affaires. Nommé en 1847 consul-général de la confédération, il a justifié ce choix par le dévouement le plus intelligent à la charge qu'il a généreusement acceptée.

Plusieurs Suisses se sont aussi fait chemin comme architectes, comme artistes et comme agronomes. — M. Fossati, du Tessin, a été choisi par le gouvernement russe pour aller construire à Constantinople le magnifique palais de l'ambassade, et plus tard, il s'est fait un nom dans cette capitale par la restauration de la mosquée de Sainte-Sophie. — M. Bernard Simon, de Glaris, qui a commencé par être élève de M. Perregaux à Lausanne, est déjà, jeune encore, l'un des architectes les plus recherchés de Saint-Pétersbourg; aucun ne le surpasse dans l'art des décors et dans celui de savoir distribuer avec goût l'intérieur des appartements. — Les noms de MM. Camuzzi et Rusca du Tessin, ceux de M. Schauffelberger de Zurich et de M. Zollikofer de Saint-Gall, méritent encore d'être cités. — MM. Maderni et Triscorni, du Tessin, se sont fait une réputation comme sculpteurs, et M. Piccard de Vaud, par ses miniatures. — M. Meyer, de Saint-Gall, a fondé, il n'y a pas trente ans, une ferme dans le genre suisse, qui est devenue ferme mo-

dèle, a pris une extension considérable, et a trouvé de nombreux imitateurs (1).

Nous n'avons point parlé, dans cette énumération sommaire, de bien des Suisses qui, après avoir fait leur fortune à Saint-Pétersbourg, sont venus en jouir dans leur patrie (2). Nous avons dit assez cependant pour faire comprendre ce que la Russie doit à des Suisses et ce que des Suisses doivent à la Russie. Le moment où ces rapports se sont formés était favorable. La Suisse était alors, dans tout l'empire, la nation la mieux traitée. Ses fils étaient accueillis. Le nom Suisse était une recommandation. Les choses ont bien changé. La plupart des carrières dans lesquelles tant de nos compatriotes se sont ouvert une voie honorable, leur sont aujourd'hui fermées; même la carrière industrielle et commerciale ne s'ouvre plus pour eux qu'à travers de grandes difficultés. C'est un des fruits de nos dernières agitations. Peut-être n'a-t-on pas assez considéré que les hommes qui vont chercher dans l'empire des czars un emploi de leur activité ne sont pas ceux qui ont fait, par les révolutions, leur chemin dans leur patrie. Peut-être à trop de faveur ont succédé des préventions trop peu méritées. S'il en est ainsi, le temps en fera justice.

Achevons en disant que les Suisses fixés à Saint-Pétersbourg n'ont pas négligé, dans la prospérité à laquelle plusieurs d'entre eux sont parvenus, leurs compatriotes moins fortunés qu'eux. Ils ont fondé, dans le but de les soulager, la Société helvétique de bienfaisance. Elle est née en 1816, sous les auspices de MM. Jean de Muralt et Michel Weber. Riche d'un capital de 50,000 roubles, elle compte une cinquantaine de membres effectifs. Ses intérêts sont confiés à un comité composé de MM. Anspach, président, Lou-

(1) Nous ne parlons pas des nombreux confiseurs, la plupart Grisons ou Tessinois, qui desservent les meilleurs établissements de Saint-Pétersbourg, MM. Wolf, Béranger (Branger), Dominique et Isler, sont les plus réputés. M. Isler, chef du meilleur café-restaurant de la capitale, a récemment établi un Vaux-hall, dans le genre de celui de Londres. Un Vaudois, M. Lange, occupe peut-être le premier rang parmi les tailleurs d'habits de Saint-Pétersbourg.

(2) Nous eussions pris plaisir à citer, parmi bien des noms, ceux de MM. Grussel et Rappold de Lausanne; on sait combien la maison de M. Grussel a long-temps été, pour les Suisses en Russie, une maison hospitalière. On se souvient aussi du cordial accueil que faisait à ses compatriotes M. F.-A. Meyrat, fondateur d'une des principales maisons d'horlogerie de Saint-Pétersbourg.

bier, vice-président, Al. Weber, caissier, Glarner, secrétaire, Mussard et Simon, conseillers. Une collecte annuelle se fait dans environ cent soixante maisons suisses. Cette collecte, et le revenu du capital, sont distribués à une vingtaine de pensionnaires, ou dépensés en secours éventuels. Le comité rend annuellement compte. A cette occasion, un banquet réunit, sans distinction de condition, tous les Suisses qui sont à Saint-Pétersbourg.

De Saint-Pétersbourg, nous devrions nous rendre à Moscou. Nous devrions suivre nos compatriotes sur ce nouveau théâtre et faire connaître leur activité dans le cœur de la Russie ; mais ici les renseignements nous font défaut et le temps nous a manqué pour nous les procurer. On les obtiendrait, nous avons lieu de le croire, de l'obligeance de M. Samuel Bourkardt de Bâle, consul suisse, associé de la maison fondée en 1810 par M. Jean-Louis Bourkardt, et devenue bientôt une des premières en rang de cette ancienne capitale de l'empire. Passons donc sur une nouvelle scène et donnons un coup-d'œil aux établissements formés dans le midi de la Russie, à Odessa et en Crimée, par des fils de la Confédération.

LES SUISSES DANS LE MIDI DE LA RUSSIE.

On peut diviser en trois classes les Suisses qui, depuis le commencement du siècle, se sont établis dans le midi de l'empire : les instituteurs, les négociants ou industriels, et les agriculteurs.

I

Le nombre des instituteurs qui ont cherché dans ces contrées l'emploi de leur activité, est considérable. Qu'il nous suffise de nommer ceux qui se sont distingués en fondant des établissements, ou en remplissant avec distinction des emplois dans les institutions publiques.

A leur tête, mérite d'être placée Mme la baronne de Schédeuver, née Dubois, originaire de Lausanne. Aussi distinguée par le cœur et le caractère que par le talent, Mme de Schédeuver fut appelée à Odessa en 1820, par M. le comte de Langeron, gouverneur-général de la nouvelle Russie, pour y prendre la direction de l'institut impérial des demoiselles nobles. Cet établissement, qui ne comptait

que douze élèves, prit, sous sa directrice, un rapide développement. Le nombre des élèves était d'une centaine en 1830, lorsque Mme de Schédeuver quitta l'institut impérial pour fonder une institution particulière de jeunes demoiselles. Le nouvel établissement, qui n'a pas tardé à réunir près de quatre-vingts élèves, a conservé ce nombre pendant les dix-sept ans qu'il a subsisté. S. M. l'impératrice, qui a visité l'institut impérial en 1829, a témoigné sa satisfaction à notre compatriote par le don d'un fermoir en diamants, et S. M. l'empereur, qui a visité l'institut privé en 1840, l'a témoigné à son tour par une gratification pécuniaire, faite alors que Mme de Schédeuver avait cessé d'être au service de l'Etat. Les deux institutions ont servi de modèle à toutes celles qui se sont élevées plus récemment dans le midi de la Russie. Mme de Schédeuver vit retirée à Lausanne.

Un Bernois, M. Trithen, a fondé, en 1824, un établissement d'éducation pour les jeunes gens, l'un des plus beaux que possède le midi de la Russie. Le chiffre de ses élèves s'est élevé à une soixantaine. Sa maison a subsisté dix ans. M. Trithen est aujourd'hui conseiller titulaire et professeur de littérature allemande à l'institut impérial des demoiselles nobles. Il vit entouré de la considération publique. La Société helvétique de bienfaisance d'Odessa l'a nommé son président.

Un établissement pareil à celui de M. Trithen, fondé par M. Rufieux de Fribourg en 1840, est destiné à préparer les élèves à entrer dans les classes supérieures du gymnase impérial. Il compte une soixantaine de jeunes gens. De la direction de M. Rufieux, maintenant de retour en Suisse, il a passé sous celle de M. Knœry, du canton de Berne. Parmi les professeurs qui secondent le nouveau directeur, on cite avec éloge M. Wurmly de Zurich, chargé de l'enseignement de la langue et de la littérature allemande.

M. Laurent de Lausanne, professeur au lycée fondé à Odessa par le duc de Richelieu, y a enseigné successivement la littérature française et l'histoire. Ses fils occupent tous des emplois dans diverses administrations publiques.

M. Weiss d'Orbe, aussi distingué par le caractère que par le talent, a été successivement attaché, comme professeur de langue française, au collége Richelieu et à l'institut des demoiselles nobles. Il rédige depuis dix ans le *Journal d'Odessa*, seul écrit périodique qui paraisse en langue française dans le midi de la Russie.

M. Richard de Rolle, vice-consul suisse à Odessa, sans être attaché à aucun établissement public, a été pendant vingt ans professeur de langue et de littérature françaises dans cette ville. Il y a été l'objet de l'estime particulière de plusieurs hommes haut placés dans l'administration de l'empire et de l'affection reconnaissante et bien méritée de ses compatriotes. C'est à lui et à M. Weiss que la colonie Suisse doit la fondation de la Société helvétique de bienfaisance du midi de la Russie. Cette institution était la première de ce genre qui fut créée à Odessa. Les Allemands et les Grecs l'ont imitée et en ont en grande partie adopté les statuts.

Depuis quelques années, M. Bailat de Vevey, a fondé à Ecatherinoslaff une pension de demoiselles, qui n'a pas encore acquis tout le développement dont elle est susceptible.

Nous ne pouvons citer les noms des instituteurs et des institutrices en grand nombre, des cantons de Vaud, de Genève, de Neuchâtel, de Fribourg et de Berne, qui ont été ou sont encore placés dans des familles du midi de la Russie. Les noms qui nous reviennent en mémoire sont ceux de MM. Ravenel, de Brot, et Bonjour de Neuchâtel, Charles Bécherat et Mathey du canton de Vaud, morts tous deux, Rimm et Raiss de Fribourg, Cusin d'Aubonne, et Herminjard de Vevey.

II.

La seconde des classes dans lesquelles nous avons partagé les Suisses établis dans le midi de la Russie comprend les commerçants et les industriels.

Mentionnons d'abord les maisons de commerce et de banque. L'une des plus anciennes a été celle de M. Landry, de Genève, cédée par lui à son neveu M. Philibert. La maison fondée à Odessa par M. d'Epine, de Genève, en 1807, a passé en 1817 aux mains de MM. Rey, Revillod et Comp^e^, qui se sont retirés des affaires en 1825. M. Alexandre Monnier leur a succédé et s'est à son tour retiré à Genève en 1841.

MM. Trumpy frères, de Glaris, ont eu quelque temps à Odessa une bonne maison de commerce, qui a pris fin à la mort du frère aîné. Cette maison était une succursale de celle des frères Ienny, établis à Borditscheff, et qui pendant bien des années a été l'une des plus fortes entreprises commerciales de la Russie.

M. Paschoud, de Payerne, possède à Kertsche, en Crimée, une tannerie prospère. — M. Diezinger, zuricois, a tenté en 1821 d'introduire la fabrication des tissus de coton. — MM. Marc Collin, de Lausanne, Mottet, d'Avenches, et Larguier, de Genève, se sont occupés avec succès du commerce des vins. M. Collin avait été consul russe à Sinope. M. Larguier a été longtemps directeur de la compagnie des vins de Crimée, fondée par les grands propriétaires de vignobles de la presqu'île. — M. Alphonse Collin a établi en 1819 la première librairie qui ait existé à Odessa. Il a eu pour successeur M. David Miéville, de Lausanne.

Nous ne pouvons que faire une mention générale des Suisses nombreux de la classe des artisans, qui exercent la plupart avec succès de petites industries dans ces contrées. Ce sont des confiseurs, des tailleurs d'habits, des chefs-maçons. Mais nous ne pouvons passer sous silence les noms de MM. Boffa et Torricelli, tessinois, constructeurs d'un grand nombre d'édifices à Odessa; de M. Tomasini, qui, comme entrepreneur, a attaché son nom à la construction de la quarantaine de Kertsche; de M. Rossi, qui s'est aussi fait, comme entrepreneur de bâtiments, une belle position, et des frères Trapolli, dont un descendant occupe un haut emploi dans la banque impériale.

III.

L'agriculture enfin occupe une grande place dans l'activité des Suisses établis dans la Russie méridionale. Les uns ont créé de vastes bergeries, les autres des établissements vinicoles.

Ayant obtenu du gouvernement russe une concession de terres aux environs d'Odessa, M. Pictet, de Genève, fit conduire en 1808 sur ces terres des moutons mérinos. Il y forma l'un des établissements les plus anciens de la contrée et l'un de ceux qui ont le plus contribué aux progrès de cette branche importante de l'agriculture russe. Un établissement du même genre, créé par M. Léon Revillod, s'est fondu dans celui de M. Pictet. Tout deux sont aujourd'hui la propriété de MM. Eynard, Pictet et Beaumont, qui y font élever vingt à vingt-cinq mille moutons mérinos, première qualité.

M. Jean Demole, de Genève, consul suisse à Odessa, a contribué beaucoup au succès de ces établissements. Appelé en 1825, à venir en prendre la direction, il s'est, pendant les quinze ans qu'il a

donnés à cet emploi, élevé au rang de l'un des premiers agronomes de la Russie et de l'Europe. On lui doit des écrits nombreux sur toutes les branches de l'agriculture de la contrée. Son *Manuel du berger* a promptement eu deux éditions. Ce Manuel a été publié par la Société agricole de la nouvelle Russie, dont M. Demole est l'un des fondateurs, et dont il est le membre le plus utile et le plus distingué. Le gouvernement russe a décoré notre compatriote de la croix de Sainte-Anne.

Un établissement plus considérable encore que celui dont nous venons de parler, et le plus considérable de tous ceux qui se sont faits dans le midi de la Russie, se trouve à Atmonaï, au nord de la presqu'île de Crimée et sur les bords de la mer d'Azow. Il remonte à l'an 1821, et provient d'une concession de terres faites à M. Saloz, de Moudon. Le premier médecin vétérinaire qui se soit établi dans la nouvelle Russie, M. Saloz, avait rendu de grands services pendant les pestes de 1812 et de 1829. Le gouvernement ne se borna pas à le décorer de plusieurs croix, il lui fit encore la concession dont nous venons de parler, et sur laquelle on élève plus de cent mille mérinos. Après avoir exploité cet établissement pendant quinze ans avec M. Philibert de Genève, M. Saloz a cédé sa part à son associé, pour se retirer dans sa ville natale.

L'exemple donné par MM. Pictet, Saloz et Philibert a été suivi par quelques Suisses encore. C'est ainsi que M. Samuel Mange, de Cuarnens, après avoir géré comme intendant quelques propriétés en Bessarabie, a formé dans ce pays un établissement pour son compte. Il est ensuite devenu directeur en chef des bergeries du sultan dans l'Asie Mineure.

M. Demole, l'excellent directeur des établissements de M. Pictet, a fondé aussi pour son compte, à Tiraspol, sur le Dniester, l'un des établissements les plus considérables du midi de la Russie, et dont l'objet est le lavage des laines.

D'autres Suisses se sont tournés plus particulièrement vers l'agriculture, et spécialement vers l'agriculture vinicole.

Deux frères, MM. César et Jacques Dantz, de Lausanne, ont donné l'exemple. Etablis d'abord comme négociants à Constantinople, ils ont ensuite planté en Bessarabie, près d'Akerman, un des plus beaux et des plus vastes vignobles de la contrée. La mort de son frère a laissé M. Jacques Dantz seul propriétaire de ces belles

terres, qui donnent d'excellents vins. — Encouragé par cet exemple, M. Borgeaud, de Lutry, s'est établi en 1820 en Crimée, pour y cultiver aussi la vigne. Son fils, qui lui a succédé, possède un beau vignoble sur la côte méridionale de la presqu'île. — L'année suivante, M. Tardent, de Vevey, est venu, à son tour, à la tête d'une colonie de Suisses, presque tous du canton de Vaud, fonder à Chabag, près d'Akerman, un établissement qui se compose d'une soixantaine de familles. M. Tardent est mort il y a quelques années. Son fils, M. Charles Tardent, est l'auteur d'une *Flore de la Bessarabie.* La colonie a eu des commencements pénibles, mais elle est maintenant l'une des plus florissantes du midi de la Russie. Elle doit en grande partie cette prospérité à son pasteur, M. Bugnon, de Lutry. Pieux, actif, dévoué, l'objet du respect et de la haute estime de tous les Suisses établis dans ces contrées, M. Bugnon a doté la colonie, dont il est le conducteur spirituel, d'une société de tempérance, d'une caisse d'épargne, d'une caisse de secours et d'une bibliothèque assez considérable. Une somme recueillie en divers lieux a permis d'élever un temple. Un jour par semaine, M. Bugnon réunit les colons pour leur faire lecture d'ouvrages d'agriculture, d'histoire et de piété. Lui-même il est auteur de plusieurs livres religieux estimés.

Il existe encore en Crimée une colonie zuricoise, mais sur laquelle nous ne possédons que des renseignements insuffisants.

Peut-être trouverait-on les renseignements que nous désirons dans le *Guide du voyageur en Crimée,* ouvrage de M. Montandon, de la Chaux-de-Fonds. Cet écrit, que l'on dit riche en faits, pourrait servir à compléter une esquisse trop rapide, et dans laquelle nous n'avons fait qu'effleurer notre sujet.

L. VULLIEMIN.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

Paris, 9 mars 1853.

Le comte de Linange, ou de Leiningen (prononcez : Léninjen), s'étant rendu à Constantinople en qualité d'ambassadeur extraordinaire, nous nous proposions de faire aussi un tour de ce côté-là, en notre qualité de chroniqueur. Mais le voilà déjà de retour avant que nous ayons pu nous mettre en route, et notre expédition se trouve ainsi forcément ajournée.

Elle était pourtant bien facile à exécuter. Qu'est-ce, aujourd'hui, que le voyage d'Orient, ce qu'on appelait autrefois le voyage d'outre-mer ! On faisait son testament avant de l'entreprendre ; on s'y préparait par des aumônes, par des prières et des jeûnes. Maintenant, on ne fait plus son testament pour si peu, et je crois bien qu'on ne prie guère, même parmi les ambassadeurs : l'aumône, en revanche, me direz-vous.... ; je l'espère, mais je vois toujours terriblement de gens qui jeûnent : au Tessin et ailleurs.

Quoi qu'il en soit (on dit comme cela : *quoi qu'il en soit !)*, aller outre mer aujourd'hui, c'est tout au moins traverser l'Atlantique et le Pacifique, visiter la Chine, l'Australie, et laisser bien loin derrière soi les Grandes Indes. Que dis-je? il n'y a plus de mers : la vapeur les a supprimées, en attendant qu'autre chose la supprime elle-même.

Faut-il l'avouer, au risque de trahir un secret? Cet *autre chose* existe déjà, et nous avions dessein d'en profiter pour notre excursion, d'ailleurs peu lointaine. C'eût été un jeu pour nous, l'affaire de deux ou trois coups d'aile. Nous serions allés en Orient... par le télégraphe? non, par quelque chose encore de plus subtil : la pensée, bien que

de grands esprits prétendent que la pensée n'existe pas. Ils n'existent donc pas eux-mêmes. Plusieurs d'entre eux sont bien capables d'avoir aussi, dans le temps, juré leurs grands dieux que le télégraphe électrique était une chimère. Cette chimère-là, qui se joue passablement de l'espace et de la matière, est pourtant adoptée. Elle a passé de son pays dans le nôtre, que nous appelons fièrement le pays des réalités : est-ce parce que nous nous y traînons un moment comme des ombres, s'évanouissant d'heure en heure, pour ne plus se montrer ? Ingrats que nous sommes, les merveilles de l'industrie, de la science et des arts, tout ce qui nous sert à embellir et à éclairer notre sombre demeure, tout cela, cependant, nous est d'abord venu et nous vient encore chaque jour de ce pays des chimères, dont on se moque si bien dans celui de nous autres rieurs. Nous profitons, sans scrupule, de ce qui nous en arrive de nouveau sur les ailes de quelque génie inspiré, mais nous serions fort d'avis, en échange, d'y renvoyer certaines vieilles inventions, de les y reléguer pour jamais, uniquement parce qu'elles sont vieilles ; l'âme et l'esprit, par exemple, seraient au premier rang de ces vieux hôtes incommodes qu'il faudrait ainsi déporter ; par malheur, si âgés qu'ils soient, ils appartiennent à une espèce de fluide encore plus irrésistible et plus vif que le fluide électrique, et les savans pour lesquels ils sont une gêne, ne parviendront pas de longtemps, je le crains, à s'en débarrasser.

Voilà donc l'antique véhicule dont je me proposais de me servir pour aller en Orient cette semaine, pendant que les diplomates s'y rendaient de leur côté. Je cinglais vers ses rivages et, sans m'inquiéter du Montenegro plus que d'un prétexte, je paraissais soudain devant Constantinople, je l'investissais par terre et par mer, et, après trois sommations pour la forme, j'y replantais le drapeau chrétien, en vrai fils des croisés. Puis, l'empire turc ainsi effacé de la carte, où il est une honte pour la chrétienté, je le partageais tout net. J'éprouvais bien quelque embarras à faire les parts ; Constantinople, surtout, me gênait ; je me rappelais les Vénitiens et les chevaliers du treizième siècle qui suivirent bonnement le parti de s'en adjuger à chacun un morceau, quitte à se l'envier d'autant mieux par la suite, et à se le voir plus facilement enlever. Mais prenons toujours, me disais-je : nous nous arrangerons après. *Prendre ?* eh non ! *reprendre :* car c'est ici notre bien. Cette prétendue Turquie d'Europe et d'Asie est le berceau du christianisme et de la civilisation moderne : elle fait partie essentielle d'un tout, que nos ancêtres avaient pris aux Romains, qui l'avaient pris aux Grecs, qui l'avaient pris aux Persans, ou Serpens, qui l'avaient pris aux Babyloniens, ou Babiboniens..... *Avocat !* ne re-

montons pas *au déluge !* il n'y en a que trop dans l'histoire, et nous en avons déjà vu plus d'un de notre temps. — L'Intimé *(d'un ton insinuant et finissant en fausset) :* Ainsi, tout ce qu'on prend, a déjà été pris plusieurs fois, messieurs ! Donc..... *(d'un ton sentencieux)*, donc, tout est de bonne prise en ce bas monde ; mais..... *(d'un ton ordinaire)*, mais il faut rendre gorge, et, en dépit du proverbe, ce qui est bon à prendre, n'est nullement facile à garder.

Cette dernière réflexion ne laissait pas de m'incommoder, moi, pauvre maître Petit-Jean qui aurais voulu voir aller lestement les choses. Elle me donnait un air perplexe et piteux. Toutefois, je ne pouvais m'empêcher de tourner les yeux vers tant de riches et fertiles contrées, les plus belles du globe, centre et jardin de l'Ancien Monde, à la porte de l'Europe et de l'Asie, au débouché de nos mers intérieures, et qui, ravagées par le cimeterre, croupissent maintenant sous ce sceptre rouillé, mais toujours exterminateur. Comme leurs maîtres sous les vapeurs enivrantes du kief, elles dorment du sommeil stérile des déserts, ou du sommeil empesté des marais. A quelques lieues de Smyrne, dans les terres concédées à M. de Lamartine, si l'on y passe seulement une nuit, on risque de n'en pas revenir : un venin non moins subtil et plus dangereux que celui de la *malaria,* y circule sous le plus beau ciel. Ces vastes solitudes en friche depuis des siècles, des bras intelligens et actifs sauraient bien les peupler et les assainir. Jetez donc là le trop plein de l'Europe ! ce serait aussi bien que l'Australie ou la Californie, et plus à proximité. Ce serait une diversion ; ce serait du nouveau pour les peuples et les rois, qui, semblables à de vieux époux, ne font peut-être si mauvais ménage que parce qu'ils sont toujours vis-à-vis l'un de l'autre à s'ennuyer. Si l'on essayait de ce remède avec la révolution et le socialisme ! il serait en tout cas plus benin que celui de la fusillade. Le grand mal, d'ailleurs, si les chrétiens d'Orient et de l'ancienne Macédoine, même les musulmans de ces divers pays, étaient mieux administrés, dussent-ils l'être sous un sceptre encore un peu primitif, et le premier, comme on sait, ne fut qu'un simple bâton ; mais il y a fagots et fagots, et par conséquent bâtons et bâtons.

Ainsi rassuré sur la légitimité de ma conquête, je m'en allais bravement en guerre contre le Turc, et, à l'imitation du comte de Linange, je lui tins à peu près ce langage, puisque d'ancien loup qu'il était, après avoir dévoré force moutons, il est devenu agneau à son tour ; je lui dis donc d'une voix tonnante :

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?....

Sa Hautesse ne sut trop que répondre. Je profitai de son trouble pour lui rappeler qu'il y avait, dans la présente année, juste quatre siècles que son prédécesseur, Mahomet II, nous avait pris Constantinople, à la date mémorable de 1453; que, quatre siècles, c'était bien suffisant; qu'il avait eu une assez longue jouissance; que nous avions montré beaucoup de condescendance et de support à le laisser en possession de notre bien si longtemps; que le moment précis était venu de le lui reprendre, et que j'étais là pour le lui signifier, moi, maître Petit-Jean, chargé d'affaires du bon vouloir et de l'intérêt européen. — Permettez!... dit mon collègue, en toussant : et l'équilibre européen, que moi, maître l'Intimé, je représente? vous l'oubliez un peu, ce me semble! A ces mots, il tira de sa poche de petites balances. Il mit Constantinople presque seule dans l'un des plateaux; mais il avait beau jeter dans l'autre provinces sur provinces, et même des morceaux entiers des Balkans, Ossa sur Pélion, Pélion sur Ossa, ce dernier plateau demeurait toujours trop léger; Constantinople, à elle seule, détruisait l'équilibre et emportait la balance. Je retombai alors dans toutes mes perplexités, et mon collègue et moi nous revînmes à Paris d'un trait de plume, selon notre manière de voyager, sachant d'ailleurs que le comte de Linange revenait aussi à Vienne à toute vapeur, mode de transport encore dans l'enfance de l'art et bien moins accéléré.

Telle est l'histoire de mon apparition dans l'empire turc, où je m'étais confié une mission extraordinaire. A mon retour cependant, les bruits sur cet empire n'ont pas cessé. Ce ne sont que des bruits, mais Paris en a été absorbé un moment. Ils bourdonnaient à mes oreilles, comme un écho de l'antique prophétie suivant laquelle les Ottomans eux-mêmes sont persuadés que les Chrétiens rentreront à Constantinople, et cela par une certaine porte, que dans cette crainte ils ont vainement murée. Les vieux musulmans de cette capitale auraient donc raison dans leur idée de se faire inhumer sur la rive d'Asie, pour que leurs tombeaux ne soient pas un jour foulés par les infidèles. Le temps serait venu, l'heure fatale va sonner. L'Autriche pousserait même l'aiguille sur le cadran, et la Russie, derrière elle, ne lui dit pas de reculer. La première a aussi des populations slaves, sœurs de celles de l'empire turc; la seconde est le centre religieux des populations de sang grec ou byzantin, qu'elle soulèverait, pour faire à la Porte une guerre de race et non plus de simples guerres politiques, comme par le passé! L'empire turc menace ruine; ses coffres même sont vides, et il risque de faire banqueroute un de ces matins. Au lieu de se tenir en échec à son sujet, et de le conserver par leur jalousie,

ses deux puissantes voisines jugeraient plus sage et plus opportun de prendre les devans pour recueillir son héritage sans attendre d'autres compétiteurs; elles trouveraient qu'il y a bien assez là pour deux, et de quoi partager. Ce serait comme pour la Pologne, en plus grand.

L'Autriche aurait la Servie et la Macédoine, où Salonique deviendrait pour elle et pour l'Allemagne une seconde Trieste; la Russie se contenterait de la Bulgarie et des rives de la mer Noire, avec Constantinople pour appoint. L'Angleterre, toute seule, serait hors d'état de rien empêcher; elle n'a pas deux ou trois cent mille hommes à jeter sur le terrain. D'ailleurs, si l'Angleterre tient toujours bon pour l'empire ottoman suivant les uns, elle s'accommoderait fort de l'Egypte suivant d'autres, et, moyennant ce, laisserait faire : les Dardanelles au pouvoir des Russes lui seraient cependant une rude épine à son pied, tout libre et bien posé qu'il soit sur les rochers de Corfou, de Malte et de Gibraltar. Quant à la France, ceux qui veulent bien penser à elle, lui donnent la Syrie et la garde des Lieux Saints ; d'autres, comme au quatrième officier de Malbrouk, ne lui donnent rien; on lui laisserait l'Algérie, et toute latitude de s'agrandir à perte de vue de l'autre côté de l'Atlas. Dans tout cela, il est peu question de l'Asie Mineure, qui serait pourtant une assez belle bouchée pour quelqu'un; mais à entendre les personnes un peu plus au fait de la géographie qu'on ne l'est communément à Paris, il y a par là des populations turques de la vieille roche, qui rendraient cette bouchée, et le reste, d'une digestion plus rude qu'on ne le prévoit. Qui sait? aller se camper à Brousse, n'est peut-être pas une si mauvaise idée d'Abd-el-Kader.

Voilà comme on arrange la carte, sur le papier, et quoique tout semble apaisé pour le moment, on n'en démord pas. Le pauvre Omer-pacha a dû donner sa démission, mais il se trouve toujours force gens qui vous parlent Montenegro d'un air capable et mystérieux. Des diplomates commencent aussi à s'apitoyer, d'un ton grave, sur les souffrances des chrétiens d'Orient. Et moi, c'est bien plus drôle! je reviens insensiblement à mon rôle de maître Petit-Jean, au risque de me voir encore longtemps avec d'autres *Gros-Jean comme devant.*

— Cette question de la fin prochaine et irrévocable de l'empire turc, n'en est pas moins la question du jour. Elle est tout-à-coup devenue, on ne sait trop pourquoi ni comment, la grande préoccupation des Puissances, et cela viendrait fort à point pour la Suisse, ajoutent ceux qui ne prendraient pas si aisément leur parti de la voir disparaître de

la carte, ou seulement amoindrie ou humiliée. L'Autriche n'est nullement portée de bon vouloir envers elle, et, dit-on encore, la Prusse et les puissances du Nord la pousseraient à agir contre nous. Mêmes sentimens chez plusieurs hauts personnages d'ici : l'empereur, au contraire, tiendrait mieux notre parti. Mais l'Autriche a la tête tellement montée à l'endroit de l'empire turc, que ceci l'emporte sur tout, et nous sauve pour le moment, au dire des observateurs politiques. L'odieux coup de dé essayé à Milan, le blocus du Tessin, l'attentat d'un fanatique sur l'empereur François-Joseph, n'ont pu détourner complétement l'attention de la question d'Orient. A peine soulevée, et par un coin seulement et bien à l'improviste, elle a pris aussitôt des proportions énormes; on a eu la perception claire que, pour les affaires du dehors, le grand flot serait là; sans voir encore déborder le fleuve, on a senti le courant.

Si donc cette question continue à se poser de la sorte, si elle ne retombe pas tout à plat, elle ne serait plus, comme par le passé, une simple question politique, plus ou moins grave; elle annoncerait un fait réellement nouveau dans la situation de l'Europe, celui d'un vaste mouvement extérieur, dont peut-être l'Europe a besoin, et elle en donnerait le signal.

Mais il y a un autre fait, un autre grand mouvement général, qui résume et caractérise la situation européenne avec celui-là : un mouvement intérieur. Le premier, de quelque côté qu'il entraîne l'Europe, en Orient ou ailleurs, suffira-t-il à absorber le second et à l'apaiser? Tous deux sont trop faibles encore pour pouvoir être appréciés dans un cas qui suppose au moins l'un des deux fortement déclaré. Nous voulons seulement constater l'existence de ce nouvel élément d'agitation pour l'Europe, élément renfermé dans son sein et indépendant de toute cause externe qui pourrait venir s'y associer. Ce n'est plus le vieil esprit révolutionnaire, à supposer toutefois cet esprit définitivement vaincu aujourd'hui par la force ou par sa propre faiblesse. Le second mouvement que nous avons en vue, affecte une nature ou une couleur religieuse. L'Europe a-t-elle encore assez de vie pour engendrer une lutte religieuse et, même sans de trop grandes crises matérielles, pour en supporter l'enfantement?... elle semble néanmoins, sous un vent secret, couver quelque chose de pareil. Les questions de théologie et d'église passaient pour ensevelies à jamais dans la poudre des bibliothèques : voyez pourtant comme de toutes parts elles renaissent! voyez la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie; toutes ont plus ou moins leurs préoccupations dans ce sens; voyez le catholicisme et le protestantisme exités l'un contre l'autre par leur

double réveil ! Et ne croyez pas qu'il n'y ait là en présence que ces deux grands rivaux, le catholicisme et le protestantisme seulement, y compris toutes les autres ramifications chrétiennes. La philosophie ne se tient point pour battue ; elle le sera d'autant moins qu'on voudra lui imposer sa défaite. On peut fermer la bouche aux systèmes, mais on n'étouffe pas la pensée libre. Pour qui sait lire et écouter, il est facile d'en distinguer encore la voix, dans ce qui se dit ou s'imprime : elle gronde sous terre, si elle ne circule plus aussi librement dans les airs. Chassée des questions politiques et sociales, la philosophie se jettera d'autant plus vivement sur les questions religieuses, dont le champ paraît vouloir se rouvrir ; cela est sensible déjà dans plus d'une feuille qui autrefois ignorait complétement cet ordre de sujets. Que résultera-t-il de tout ceci pour les religions et les églises officielles ? le pouvoir croit les appuyer pour s'appuyer sur elles ; mais *il leur met la corde au cou*, me disait brutalement un des penseurs les plus originaux de notre siècle. Enfin, quel vaste ébranlement peut sortir de tant de choses diverses ! On dirait que la Providence ferme successivement toutes les issues pour tourner les hommes du côté des questions religieuses, pour les forcer à montrer ce qu'ils pensent et, par là, ce qu'ils sont, quelle foi est cachée sous leurs œuvres, et, puisque les hommes ne sauraient se passer d'un Dieu, de quelle espèce est le leur.

Reste l'hypocrisie, je le sais ; et il est si vrai qu'elle reste, qu'elle est déjà là. On commence à sentir son immonde haleine dans mainte parole, dans maint écrit, dans maint journal. Combien qui exaltaient naguère la liberté de penser, le droit et le pouvoir divins des idées, qui n'en peuvent aujourd'hui trop médire, et seraient tout prêts à noyer de leur mains, dans son puits, la Vérité qu'ils se glorifiaient hier d'en avoir tirée ! D'autres, comme ce personnage des Mémoires du cardinal de Retz, si ce n'est, je crois, Retz lui-même, font un « *Salmigondis* de libertinage et de dévotion : » vieux voltairiens ou jeunes sceptiques, ils s'en vont à la messe après avoir été à l'opéra. Il y a là, j'en conviens, de quoi donner des nausées. Aussi, qu'arrive-t-il ? à la vue de ces voltairiens changés en dévôts, on se remet à lire Voltaire lui-même, Voltaire déjà si bien passé de mode, qu'il était devenu du bon ton de ne parler non plus de lui que d'un vieux trépassé littéraire. Eh bien, la *Presse* en faisait, dernièrement, des citations nombreuses. Elles ont agréablement surpris par leur fraîcheur et leur nouveauté : c'était comme un courant d'air vif et pur dans une atmosphère lourde et malsaine. Or, qui sait où Voltaire peut conduire une seconde fois ?

Mais, à travers toutes mes variations, je reviens à mon thème. La meilleure preuve du fait qui m'a semblé digne d'être signalé, savoir l'importance que semblent vouloir prendre les questions religieuses, c'est, précisément, que déjà l'hypocrisie cherche à s'en emparer. En effet, elle excelle à flairer les situations; elle voit courir le vent, avec ses yeux discrètement baissés. Elle revêt, d'ailleurs, tous les masques, et non pas seulement celui de la religion; mais aussi tous ses masques finissent toujours par tomber, et l'hypocrisie religieuse surtout est sujette à des réactions extrêmes; elle laisse le terrain social d'autant plus miné sous ses pas, qu'elle est le dernier abîme du mensonge et de la fausseté humaine.

— Le mandement lancé par l'archevêque de Paris contre le journal l'*Univers*, dont ce prélat interdit la lecture à tous les ecclésiastiques de son diocèse, n'a fait que mettre toujours plus en relief les divisions qui travaillent le parti catholique et le clergé français. Cette pièce est fort longue; elle décoche lentement ses foudres à la feuille incriminée; on y retrouve les développemens, pour ainsi dire, enveloppés, qui sont un des traits caractéristiques du langage officiel de l'Eglise; mais sous les nombreux argumens dont elle accable l'*Univers*, sous la juste censure qu'elle fait de sa polémique irritante et acrimonieuse, elle dit très-naïvement le secret, elle découvre le grand mystère. Elle reproche à l'*Univers* de vouloir introduire le *laïcisme* et le *presbytérianisme* dans l'Eglise. En d'autres termes, il y a ici une dispute d'autorité, et voilà pourquoi le débat, avec d'assez minces apparences extérieures, est si vif au fond et a pu en venir aux extrêmes. L'archevêque de Paris et les évêques de son bord sentent un rival dans l'*Univers*, dans ses partisans, son public et ses rédacteurs laïques, qui n'élèvent si haut le pape que pour tenir tête aux évêques, et diriger l'opinion religieuse en France, sans eux ou malgré eux. *Inde iræ*. Au surplus le journal censuré n'est pas seul, même en France; il a pour lui plusieurs évêques, qui le soutiennent aussi par des mandemens et des lettres pastorales. Reste l'appel à Rome; mais rien de plus diplomatique que la cour romaine. M. Louis Veuillot est déjà parti, et il vient de recevoir une audience du Saint Père. Que fera le pape? les habiles prétendent qu'il lui donnera sa bénédiction : c'est assez souvent sa manière de se tirer d'affaire.

Ce qui n'est pas d'un très bon effet, c'est qu'en descendant dans la lice du journalisme, pour le défendre ou pour le combattre, les évêques en ont pris involontairement la couleur dans leurs idées et dans leur style. Elle déteint sur eux. Cela est si vrai que le *Charivari* a pu

transporter dans ses colonnes des phrases textuelles du mandement de l'archevêque. Le clergé semble perdre même le ton et le sens de la forme, de la *lettre*, pourtant plus facile à retenir que l'esprit.

En France, il est en position de tracasser les protestans; mais aura-t-il le pouvoir et le temps d'aller au-delà ?

Le père Lacordaire a prêché une fois pendant le carême, à Saint-Roch. Son sermon court manuscrit. On assure qu'il est fort vif, et que le célèbre prédicateur aurait lancé une apostrophe des plus véhémentes, sans noms propres, mais en termes transparens, à l'archevêque de Paris, assis en face de lui.

Le parti clérical est tout crispé d'une anecdote, qui n'est peut-être pas bien exacte, mais dont il se croit très informé ; elle nous revient d'un des membres mêmes de ce parti. L'empereur, dans une lettre au czar, et en lui exprimant sa surprise de n'avoir pas été plus vite et mieux reconnu par lui, aurait ajouté qu'il ne voyait pas ce qui pouvait les empêcher de vivre en bonne intelligence; qu'il voulait restaurer l'empire d'Occident, mais que ni l'esprit ni les intentions de sa politique n'étaient d'entraver l'empire d'Orient dans sa sphère naturelle et ses développemens futurs. Le czar aurait fait répondre qu'il était d'autant plus charmé de cette assurance, qu'il ne s'y attendait guère, d'après l'attitude de la France dans la question des Lieux-Saints ! Là dessus, l'empereur se serait brusquement écrié, en termes fort vifs : « Eh ! je m'embarrasse pas mal des Lieux-Saints ! » Les catholiques aussitôt de courir par la ville et de colporter l'anecdote, les mains levées au ciel, et les poings peut-être. Hélas ! leur dirons-nous, *celui que vous cherchez n'est plus ici.*

— Malgré les changements d'idées et d'habits, les mœurs ne sont pas changées. C'est toujours la même soif du gain, la même fureur de briller, de voir et d'être vu. On frappe à toutes les portes pour être invité aux Tuileries ou aux autres bals officiels : on intrigue, on supplie, on quête; on achète même des billets. On ressort de ces bals tout déchiré, éclopé et meurtri; on y est perdu dans le flot, éclipsé, bousculé; on s'y ruine, on s'y noie; c'est égal : on s'y précipite, comme à un fleuve de délices. A celui du Luxembourg, plusieurs dames, pour être sûres d'entrer à temps et ne pas se voir obligées de passer par la longue et lente file des voitures, avaient imaginé d'arriver à six heures. Les ouvriers étaient encore occupés à terminer la décoration des salons, car à Paris rien ne se termine avant le dernier moment. Ces dames étaient donc là, assez embarrassées de leur contenance; mais enfin elles se trouvaient au port, et elles prenaient patience. Cepen-

dant, comme leur nombre allait croissant, d'autres ayant eu la même bonne idée, les ouvriers à la fin se plaignirent qu'elles les gênaient dans leur travail. On alla prévenir le général d'Hautpoul. « Mettez-moi ces femmes dans la cour ! » répondit le vieux soldat, dans un accès d'humeur toute militaire. Ce qui fut fait. Elles durent y rester plusieurs heures. Dans la cour, en toilette de bal ! c'était pis encore que l'empereur Henri IV, attendant dans la cour du château de Canosse le bon plaisir de Grégoire VII.

Notons en passant qu'au souper, qui eut lieu, comme on sait, dans la galerie du Luxembourg, l'empereur était placé, assurément par hasard, juste en face du beau tableau des *Illusions perdues*, de notre compatriote M. Gleyre. Cette toile se trouve, en effet, à peu près vers le milieu de la galerie. La personne de qui nous tenons l'anecdote, assurait pouvoir la donner comme certaine ; elle ajoutait que l'empereur avait non-seulement fort bien remarqué le tableau, mais que durant tout le souper il ne le quittait, pour ainsi dire, pas des yeux, et ne cessait de le regarder. Qu'est-ce qui attirait si fort son attention ? l'œuvre, ou le sujet lui-même ?

— Le théâtre est-il la peinture vraie des mœurs d'une époque ? Beaucoup moins qu'on ne le croit, et qu'on ne le dit dans les rhétoriques vulgaires. Cela vient non-seulement de ce qu'il a souvent un certain nombre de types donnés et tout faits, comme les Géronte et les Sganarelle de Molière, les *gracioso* du théâtre espagnol, les Dave et les Chrémès des Latins ; cela vient aussi, et surtout, de ce que les auteurs dramatiques et les acteurs mènent d'ordinaire une vie très à part et le plus souvent fort irrégulière. Mais par sa nature, qui est de dire et de montrer les choses en public, le théâtre indique bien ce que le public d'une époque peut supporter d'audace ou de licence à cet égard. Or, après avoir admis et applaudi sur la scène la courtisane amoureuse dans la *Dame aux Camélias*, un mentor de libertinage dans le *Bonhomme Jadis*, le public français applaudit maintenant les *Contes de Bocace*, ou de La Fontaine. Il les applaudit sans trop se scandaliser du sujet, non que la pièce soit bien faite, mais parce qu'elle est la dernière de l'auteur, mort subitement la veille de la première représentation et quelques heures après avoir donné un grand bal à ses amis. Voilà un coup de théâtre !

M. Bayard, à lui seul ou en collaboration, a produit plus de deux cents pièces, enjouées, faciles, libres, quelques-unes très-libres, comme on voit ; plusieurs ont eu un succès de vogue, aucune ne restera. Il avait de singulières idées sur le style : il pensait que, dans les mo-

ments d'émotion, la phrase doit toujours rester inachevée et se terminer par des points suspensifs ; il avait découvert cette règle du beau, et il la suivait rigoureusement dans sa pratique. C'était, du reste, un faiseur et un arrangeur très-habile, le plus fécond et le plus heureux après M. Scribe. Il n'allait pourtant pas aussi loin dans le métier que celui-ci ; il ne l'exploitait pas aussi carrément, avec autant d'aplomb et si peu de gêne. Pour citer un exemple de sa manière, M. Théodore Leclercq venait de faire jouer dans le monde le *Conseiller des Dames*, un de ses plus jolis Proverbes, alors inédits, et recueillis seulement par la suite. M. Scribe s'en empare aussitôt ; il le reproduit trait pour trait dans le *Confident*. La pièce réussit à merveille. L'auteur, le véritable, M. Théodore Leclercq, rencontre alors par hasard le faux, M. Scribe, et lui dit : « Si vous m'eussiez pris mon proverbe après l'impression, j'aurais encore compris la chose et l'aurais trouvée assez naturelle ; mais me le prendre avant, ceci me semble un peu dépasser la limite. » — « Eh bien, lui répond M. Scribe sans le moindre embarras, je mettrai aussi votre nom sur l'affiche, mais à condition que les droits d'auteur (sa part de recette) seront pour moi seul. » M. Scribe est très-riche, et il avait autrefois, peut-être a-t-il encore aujourd'hui sur sa voiture une plume pour armoirie : est-ce une plume qui vole, ou une plume qui écrit ? Parent de M. Bayard et plus âgé que lui, il a prononcé un petit discours sur sa tombe, oraison funèbre assez froide et sèche : ce qu'on y sent le mieux, c'est ce qu'il n'a pas dit, savoir une certaine satisfaction latente et intime d'être le survivant du mort, même son panégyriste, plutôt que son devancier : bien qu'il lui décerne l'immortalité, il le plaint évidemment plus qu'il ne l'envie. Quant à M. Bayard, malgré sa triste couronne mortuaire des *Contes de Bocace*, chacun le représente comme un très-galant homme dans la vie privée, nécessairement fort croyant en lui-même, mais spirituel, serviable, obligeant, chose peu commune parmi les gens de lettres et les artistes, toujours si occupés à cultiver leur esprit qu'ils en ont le cœur en friche, plein de mauvaises herbes et de serpens, et avec cela souvent dur comme le rocher.

— *Lady Tartuffe*, par Mme Emile de Girardin, prêterait à des remarques du genre de celles-là. On y entend, par exemple sur les *femmes informées*, plus d'un mot leste, qui pourrait aussi aider à prendre la hauteur morale des écrivains et du public. Notons seulement l'impression littéraire. Mme de Girardin a voulu tenter la comédie de mœurs, après avoir échoué dans la tragédie ; mais d'abord il en est de ce titre, *Lady Tartuffe*, comme d'un nom difficile à porter ; aussi, M. Jules

Janin, tout en louant galamment la nouvelle pièce, a-t-il eu la malice d'en rendre compte avec force citations, uniquement de Molière. Ensuite, on trouve généralement la fable mal agencée, le sujet peu ou mal creusé; le principal caractère manque de vérité, et de plus il ne se soutient pas jusqu'à la fin; il rompt brusquement, et se fait défaut à lui-même. C'est donc encore une tentative, mais on y va voir Mlle Rachel, qui joue le Tartuffe femelle en collet-monté.

Puisque l'occasion s'en présente, voici, sur Mlle Rachel, une histoire déjà ancienne, mais inédite, et qui rentre dans le cadre de nos dernières observations. Il y a quelques années, un prince russe était fort épris de la célèbre tragédienne. Elle ne lui accordait aucun privilége, elle lui permettait seulement de venir la voir aussi souvent qu'il voulait. Il n'y manquait pas, et se rendait donc fréquemment chez elle, toujours en grande toilette et bien *encravaté*. Le nœud donc de sa cravate, bien croisé, bien plissé, et décrivant la courbe voulue, était rehaussé, en outre, d'un fort beau brillant. Or, aussitôt qu'entrait le noble visiteur, le premier soin de Mlle Rachel, en s'approchant de lui, c'était de le débarrasser de son épingle, et de la piquer dans une pelotte sur la cheminée. Elle n'y manquait jamais, et se gardait bien de lui rendre le brillant : hors de chez elle, qu'en avait-il à faire? Le prince trouvait cela une gentillesse, qui le charmait. Il remplaçait l'épingle pour une nouvelle visite, et la scène de recommencer. On veut qu'elle se soit répétée pendant plus d'un an, souvent tous les jours, et que le prince aux épingles en ait perdu plus d'un cent. A la fin, se voyant sans doute à bout de diamans, et la jolie scène si fréquemment jouée ne lui paraissant plus avoir le même sel, il se présente un jour en simple nœud de cravate, sans aucun ornement. — « Qu'est-ce que cela! s'écrie Roxane, du plus loin qu'elle l'aperçoit : se présenter chez moi sans épingle!... » Peu s'en fallut qu'elle ne lui dît, comme à Bajazet, le fameux : *Sortez!* Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à moins d'avoir hérité de quelque mine de l'Oural, le pauvre prince russe n'aura pas osé remettre les pieds chez Mlle Rachel.

Une de ses camarades du Théâtre Français, Mlle Madeleine Brohan, ne traite pas moins rigoureusement ses admirateurs; mais ce n'est pas pour la même raison, lorsque seulement il leur arriverait de se présenter à sa porte trop pauvrement habillés. Elle aime, dit-on, un artiste d'un autre théâtre, et voudrait l'épouser. Elle repousse donc tous les soupirans, officiels ou non, princes russes ou princes français, au grand scandale de son directeur, qui lui en exprima une fois tout net son mécontentement. « On ne se fait pas comédienne quand on veut être vertueuse, » lui aurait-il déclaré d'un ton de docteur.

L'aphorisme est à conserver. Un jour, une autre actrice de ce nom, sœur de la première et actrice elle-même, Mlle Augustine Brohan, amène à l'improviste chez sa sœur un grand seigneur fort riche et fort apparenté. — « Voilà, lui dit-elle en entrant, M. *** qui désire savoir si tu es aussi jolie de près que de loin. » Ne voulant pas le recevoir, la moins actrice des deux n'eut que le temps de se sauver.

M. Léon Faucher, dans le temps qu'il était ministre, avait fondé des prix pour celles des pièces de théâtre représentées dans l'année qui se seraient fait remarquer par un but moral, et l'auraient atteint de la manière la plus heureuse. Une commission fut nommée. Elle vient de déclarer, par l'organe de son rapporteur, M. Sainte-Beuve, qu'il n'y avait pas lieu à décerner de prix, mais seulement quelques accessits pour des drames du boulevard ; que, parmi les pièces des premiers théâtres de la capitale, aucune ne satisfaisait aux conditions du programme, et que les récompenser pour leur but moral surprendrait trop les auteurs spirituels eux-mêmes.

— Le comte Camerata, cousin de l'Empereur, s'est tué. Il a conçu et exécuté ce projet avec une horrible détermination de caractère. Il avait perdu deux cent mille francs au jeu ; mais cela ne suffit pas à expliquer une telle résolution, et, comme on n'en soupçonne point d'autre motif extérieur, il faut croire qu'elle était déjà le commencement d'une sorte d'aliénation mentale.

— Mme de Solms, que la police vient d'expulser de Paris et de la France, appartient bien réellement, par sa propre famille, à la famille impériale ; mais, ayant épousé un allemand, elle n'avait pas le droit de prendre, comme elle le faisait, le nom de Bonaparte : elle ne vivait pas non plus de manière à l'honorer.

— Depuis son mariage, l'empereur semble vouloir tracer une ligne de démarcation entre son intérieur d'époux et son ancien entourage. L'étiquette lui en offre le moyen, et il s'en sert, au grand dépit, assure-t-on, de ceux contre lesquels elle est ainsi retournée. L'impératrice, accoutumée à vivre libre comme l'air, souffre bien un peu de cette gêne. « C'est ennuyeux, disait-elle un jour à une personne de sa maison ; mais Louis est si bon ! Et puis, dans un temps comme le nôtre, qui sait ce qui peut arriver ! » Ceci rappellerait un autre mot que lui prête un journal allemand. Avant le Deux-Décembre, elle aurait dit au Président, comme elle repartait pour l'Espagne : « Si jamais vous êtes malheureux, je vous offre un asile à Madrid. » Quand elle revint dans le courant de l'année dernière, l'empereur lui dit : « Je suis bien malheureux de n'avoir pas été malheureux. »

A ces histoires d'étiquette se rattache encore l'anecdote suivante, que l'on se racontait dernièrement. Les deux augustes époux assistaient à une représentation dramatique ; l'impératrice ayant aperçu dans la salle quelqu'un de sa connaissance, elle le salua de l'éventail. L'empereur la conduisit au fond de la loge, et la plaçant devant une glace, « Cette glace, lui dit-il, vous renvoie fidèlement votre image, mais elle ne vous ressemble pas. — Pourquoi ? — Parce que la glace réfléchit, et que vous ne réfléchissez pas. » L'impératrice à son tour, menant l'empereur devant une autre glace, lui dit de même : « Cette glace reproduit non moins fidèlement tous vos traits, mais elle ne vous ressemble pas davantage. — Pourquoi ? — Parce qu'elle est polie et que vous ne l'êtes pas. » L'anecdote est jolie, et pouvait être rapportée, quoiqu'elle ait tout l'air inventé. Au surplus, si le ménage impérial n'a pas d'autres querelles que celles-là, les choses n'y vont pas si mal.

— Comme événement politique, ou même simplement comme événement du jour, le mariage est déjà beaucoup oublié ; on n'en parle plus guère. A tout prendre, l'effet dans le peuple en a été assez maigre, superficiel, et, déjà en ce sens, plutôt fâcheux. Le peuple n'aurait bien admis qu'un mariage avec une princesse étrangère ou avec une Française ; il ne se doute pas que, pour des raisons faciles à voir et qui seraient les mêmes, quoique moins fortes, en France, il est interdit aux reines d'Angleterre d'épouser des Anglais. Il est vrai, me fait-on remarquer, que le peuple français ne sait ni ne comprend plus rien de l'Espagne, et mon spirituel observateur ajoutait : le peuple aurait su dire quelque chose d'une Allemande, d'une Suissesse, d'une Turque, mais l'Espagne ne lui représente aucune idée particulière sur laquelle son esprit puisse s'arrêter. En outre, pour cela comme pour le reste, le peuple attend ; il regarde tout ce qui se passe comme un enfant regarde un jouet, qui attire d'abord sa curiosité, mais qui bientôt ne l'amuse plus, parce qu'il n'en comprend pas le secret.

— Autre observation, cette fois de mon humble crû, et que je ne dois à aucune intervention étrangère. Je ne sais comment il se fait depuis quelque temps que les cheveux roux, même décidément rouges, ne craignent plus autant de se montrer à découvert sur les fronts féminins qui en sont dotés ; ils s'étalent beaucoup plus au grand jour et en plein soleil ; décidément, ils sont beaucoup mieux portés.

— La blessure de l'empereur d'Autriche a été bien plus grave qu'on ne l'a dit d'abord. Si elle eût pénétré plus avant d'une ligne, elle au-

rait causé instantanément la mort. Les médecins crurent même, au premier instant, que le malade ne passerait pas la nuit. Le célèbre Schœnlein, consulté, indiqua comme symptôme très fâcheux, au moins pour l'état futur du cerveau, le cas où l'empereur viendrait à loucher.

Dernièrement, dans un cercle, au moment où l'on apprit les premières nouvelles de cet attentat et de la manière dont l'assassin avait cherché à l'exécuter, chacun se répandait en exclamations sur le crime odieux de ce dernier et en vœux pour la guérison de l'empereur. Un des assistans qui faisait comme les autres, se mettait à l'unisson du sentiment général, d'un air extrêmement pénétré ; mais tout à coup, se penchant vers un de ses voisins, il ne peut s'empêcher de lui dire à demi voix, d'un ton tout différent et qui rendait beaucoup mieux sa secrète pensée : « Une blessure à la nuque, n'est-ce pas, c'est fort dangereux ? » Voilà un bon petit trait d'hypocrisie à noter.

— La réduction d'une trentaine de mille hommes dans l'armée française, a été accompagnée d'une autre mesure, beaucoup plus remarquée par ceux qui s'y entendent : c'est l'augmentation de paie de dix centimes par jour pour les sous-officiers. De plus, la réduction n'a point porté sur la cavalerie, par exemple, qui ne se forme qu'avec le temps. Il en est de même pour les sous-officiers. Ils sont comme la charpente et les os d'une armée ; ils en constituent la discipline et la force ; tant qu'on les a, on a toujours l'essentiel, les simples soldats étant faciles à remplacer. On renvoie chez eux les mauvais : que de grands capitaines ont fait ainsi avant la bataille, et ne s'en sont pas mal trouvés !

— Les Anglais pourtant se rassurent. Ils craindraient une descente, surtout à cause de l'effet moral : n'eût-elle pas réussi, le coup serait néanmoins porté. Au reste, tout le monde a peur, et fait peur, soit par ce qu'il pourrait tenter contre les autres, soit par ce qu'on pourrait tenter contre lui. Chacun sent que si quelqu'un marche, tout branle. Mais les plus découragés de tous, sont les Turcs, ceux du moins qui sont en communication avec nous, sinon les vieux fanatiques de l'intérieur. Ils ne peuvent se dissimuler qu'ils ne sont plus ce qu'ils étaient, et qu'en voulant nous imiter ils ne réussissent qu'à nous être inférieurs. On nous citait, à ce propos, un des principaux personnages de la cour du dey de Tunis, homme prudent qui s'est acheté ici une fort belle maison, et y fixe de plus en plus sa résidence ; d'abord il y venait seu-

lement quelques mois chaque année ; maintenant c'est à Tunis qu'il fait seulement des séjours, et il habite Paris.

— Les mesures prises par l'Autriche contre les émigrés lombards, ne sont pas seulement un acte d'inhumanité, mais peut-être une faute politique. Comme toute émigration, l'émigration italienne est divisée. Elle a un parti démocratique, qui accuse les classes élevées d'avoir voulu accaparer la révolution milanaise à leur profit, pour substituer à l'Autriche leur propre aristocratie. Les mesures décrétées vont donner de l'intérêt et de la force morale à ce dernier parti, peut-être le jeter dans les bras du premier et les réunir.

— Un homme fort aux aguets et très fureteur, mais un peu systématique, nous disait : « Soyez-en convaincu ! il y a un programme arrêté d'avance, et qui se suit pas à pas, selon l'occasion et les temps. Un de ses articles est l'Italie, avec une autre dynastie sur le trône de Naples. Les émigrés italiens, c'est un fait, même les républicains, sont généralement bonapartistes. Vous verrez que nous aurons la guerre, quand même nous ne respirons que la paix. » Ce même homme, s'il n'est pas prophète, est au moins conséquent : ainsi que plusieurs capitalistes, il place ses fonds aux Etats-Unis, pour les replacer plus tard en France, quand la vieille et folle Europe, après une nouvelle période de guerre, en sera revenue à une nouvelle période de paix. Le monde est-il réellement fait ainsi ? Il tourne toujours, il est vrai, dans le même cercle, mais n'y tourne-t-il pas toujours différemment. Il n'y a sans doute rien de nouveau sous le soleil ; mais, sous le soleil, la place est assez large pour que le passé ne rentre pas si vite en scène et que d'autres spectacles s'y varient et s'y déploient longtemps.

Neuchâtel, 10 mars 1853.

Berne et la Confédération viennent d'avoir un grand anniversaire. Cinq siècles sont révolus depuis que l'accession de la ville de Zæhringen à la « Ligue du serment, » a fait entrer notre Helvétie occidentale dans l'orbite de l'état encore sans nom qui se formait alors. Le gouvernement cantonal a noblement exprimé dans sa proclamation ce que la Suisse fut pour Berne ; les confédérés diront bientôt sous les chênes de Laupen, sous le tilleul de Villars, ce que Berne fut à la Suisse. Puisse la célébration de ce glorieux jubilé trouver la confédération

calme, unie, respectée! Puissent la prudence et la fermeté des conseils et du peuple écarter les dangers dont elle est menacée!

A la suite de la tentative d'insurrection dont Milan fut victime le 5 février, la frontière tessinoise a été garnie d'un cordon de troupes, toute espèce de communications ont été immédiatement rompues entre le Tessin et la Lombardie, enfin, par un décret daté de Vérone le 13 février, le maréchal gouverneur a expulsé tous les Tessinois établis en Lombardie, dont le nombre s'élève de 6 à 8 milliers. Les motifs officiellement énoncés pour justifier cette mesure sont étrangers à l'émeute; ce sont d'abord la sécularisation des séminaires de Poleggio et d'Ascona, puis l'éloignement de dix-huit franciscains lombards des couvents de Mendrisio et de Lugano, auxquels le gouvernement tessinois a pourtant accordé une pension pour trois ans.

Quoique le Tessin relève au point de vue ecclésiastique des diocèses de Come et de Milan, il n'est pas facile de comprendre en quoi repose le droit de l'Autriche à intervenir dans l'organisation de l'instruction publique en Tessin, ou à y garantir les biens du clergé contre l'Etat. L'expulsion d'une population entière mise au prix du renvoi de dix-huit moines mendiants est une « mesure de réciprocité » d'un genre tout-à-fait inattendu; aussi a-t-on généralement cherché les vrais motifs du gouvernement autrichien dans la conduite qu'il attribuait au Tessin vis-à-vis de la dernière entreprise révolutionnaire. Le langage des journaux autrichiens a confirmé cette idée, de même qu'une note du cabinet de Vienne au conseil fédéral, qui réclame l'éloignement immédiat des réfugiés qu'il désignera, en menaçant de se faire justice à lui-même. Cependant jusqu'ici aucun fait indiquant une participation quelconque du gouvernement ou de la population tessinoises aux troubles de février, n'a été ni établi ni rendu vraisemblable, et l'Autriche ne rapporte point ses mesures violentes. La menace d'expulser tous les Tessinois, prononcée il y a déjà quelques mois à l'occasion du renvoi des capucins, montre qu'alors déjà l'animosité contre ce canton était violente, et les réclamations sur les séminaires prouvent que l'Autriche se considère comme directement intéressée à la manière dont le Tessin dispose son propre ménage intérieur. L'émeute du 5 n'aurait donc été que l'occasion d'exécuter une mesure arrêtée. S'il s'agissait, comme on le suppose, d'amener une révolution en Tessin, ce but paraît aujourd'hui manqué. Les personnes les moins prévenues en faveur de la politique et de l'administration tessinoises, ne regretteront pas l'insuccès d'une révolution provoquée par une puissance étrangère, à l'aide des moyens les plus barbares. Le conseil fédéral a envoyé au Tessin un commissaire, M. le colonel Bourgeois, qui n'a pas réussi jusqu'ici à entrer en rapport avec les autorités autrichiennes. Il interne les réfugiés établis au midi des Alpes, il renvoie ceux qui se sont compromis, il expose l'état des choses aux cabinets européens, il répond aux notes autrichiennes, suivant l'exemple

des particuliers et de plusieurs gouvernements cantonaux, il envoie des secours (10,000 fr.) aux innocentes victimes de la politique. Il semble que c'est à-peu-près là tout ce qu'il pouvait faire jusqu'ici. Cependant on l'a accusé de part et d'autre avec une vivacité bien dangereuse à notre sens. Faut-il jeter nos bataillons dans les neiges des Alpes pour empêcher une occupation très-improbable, et nous affaiblir avant l'heure? Publier les notes autrichiennes et les réponses? — Vrai moyen d'empêcher tout rapprochement! — En saisir les gouvernements cantonaux? — Ce n'est pas leur rôle constitutionnel. — Convoquer l'assemblée fédérale? — Saisir de l'exécutif deux chambres délibérantes, à l'heure où la promptitude, la discrétion, l'unité d'action sont avant tout nécessaires, serait aller contre le but, et sous ce rapport nous aurions regretté l'initiative que la pression populaire voulait dicter au gouvernement genevois. Jusqu'ici le conseil fédéral nous semble avoir dit ce qu'il y avait à dire, n'importe après tout par quels journaux. A-t-il fait ce qu'il fallait faire? nous le saurons plus tard; ce n'est pas le moment de le juger, mais de le fortifier. C'est de devoir strict, même pour ceux qui, d'ailleurs, ne l'aiment pas.

Il y a un moyen tout simple de montrer sans bruit, sans menaces, sans placer son pays entre un conflit inégal et une retraite honteuse, de montrer que la Suisse se sent elle-même, et qu'elle n'est pas à la merci d'un régiment étranger. C'est de secourir largement, abondamment les Tessinois chassés de leurs demeures et privés de leur gagne-pain. Il serait déplorable que cette affaire, qui, pour être patriotique, n'en reste pas moins une affaire d'humanité, fût réduite, comme on a çà et là sujet de le craindre, aux proportions d'une question de parti. Les malheureuses victimes n'appartiennent à aucun parti! Leur crime serait-il d'être tessinoises? — Nous comprenons fort bien que les allures du Tessin en 1847, en 1848 et 1849 aient été du goût de peu de monde; mais est-ce le moment de s'en souvenir? Peut-on reprocher équitablement à ce pays, conquis sur le Milanais, uni à l'Italie par le sol, par la langue, par son église, par tous ses intérêts, d'être resté attaché à l'Italie? Et s'il n'est pas encore aussi complétement suisse qu'on le voudrait, la Suisse n'y serait-elle pour rien? La condition des baillages italiens était-elle bien propre à susciter des émules aux Gundoldingen et aux Bubenberg? Et que la politique tessinoise nous plaise ou non, convient-il à la Suisse allemande et française de voir la frontière autrichienne à l'hospice du Saint-Gotthardt? Jugeons-nous donc nous-mêmes avant de juger les autres, ou plutôt ne jugeons point, mais aimons-nous et secourons-nous. La situation actuelle est de nature à se prolonger. Quant à une attaque, nous n'y croyons pas encore; il faudrait le concours de la France, et l'opinion, si nécessaire aux pouvoirs qui s'établissent, ne l'accompagnerait point à Genève. Ce moyen ne simplifierait rien. Notre force est dans le repos. Mettons-nous en mesure de supporter les maux qui

nous arrivent. Soyons justes sans complaisance. Notre dignité ne peut souffrir que de nos fautes. Méprisons et les conseils timides, et les agens provocateurs. Point d'impatience, point d'assemblées populaires, un peu d'entrailles. Point de partis devant l'étranger, point de parti contre la charité.

— La science vient de perdre une illustration, et les naturalistes suisses un ami dans la personne du célèbre géologue Léopold de Buch, mort à Berlin le 4 mars après une courte maladie, à l'âge de 79 ans. Digne émule de de Saussure, M. de Buch est sans doute celui des élèves de Werner qui a fait faire le plus de progrès à la connaissance des couches minérales de notre globe.

— Les mesures hostiles dont la Suisse est l'objet, font sentir toujours plus généralement l'imprudence de laisser se perpétuer à l'intérieur une situation exceptionnelle sous l'empire de laquelle une population considérable s'aigrit et se dénationalise. Mais on peut espérer, malgré les violences détestables récemment commises dans les rues de Fribourg, de voir l'équilibre se rétablir naturellement dans ce canton, sinon sans crise, au moins sans intervention extérieure. Le grand conseil, aujourd'hui rassemblé, s'est prononcé par des votes assez significatifs dans le sens d'une transaction que la majorité du conseil d'Etat et les hommes les plus éclairés du canton s'efforcent de ménager. Nous doutons qu'une transaction puisse rien terminer, nous ne voyons d'autre issue que le retour à la loi commune, et nous serions bien surpris si les représentans des idées conciliatrices n'en avaient pas le sentiment comme nous; néanmoins, tout ce qui est tenté pour adoucir la transition, pour la régulariser, ne saurait produire qu'un bon effet; l'inévitable réaction en sera d'autant moins forte. Dans ce sens, un renouvellement partiel du grand conseil à la suite d'une loi sur les incompatibilités, ne serait pas sans importance. Si ce sacrifice encore volontaire d'une position jusqu'ici violemment maintenue ne suffisait pas, la nouvelle majorité aurait pour décréter des mesures ultérieures une liberté que les précédens enlèvent au conseil actuel. Tout mouvement tendant à précipiter les choses, retarderait, en réalité, l'heure où Fribourg rentrera dans son assiette et pourra jouir de la paix.

La faim consume les populations oberlandaises, toujours plus entassées sur un sol maigre et froid. Envoyons-leur du pain, en attendant qu'une initiative intelligente leur apporte du travail, une industrie productive, seul remède efficace aux maux des nations arrivées à ce point de leur développement.— Le procès intenté à M. Stæmpfli par les représentans de quarante-sept familles accusées d'avoir détourné à leur profit les fonds de la république en 1798, s'est vidé en tribunal de première instance: M. Stæmpfli, condamné à faire réparation d'honneur, à cent francs d'amende, à vingt jours de prison et aux frais, en

appelle du jugement. Le grand conseil en a fini de son côté, en prononçant l'ordre du jour sur cette affaire avec laquelle on a tant agité le pays. Il s'occupera prochainement de réorganiser l'université, où M. Monnard vient de recevoir un appel qu'il a décliné.

Notre chronique de Février était sous presse, quand une crise pressentie depuis quelque temps, s'est publiquement déclarée dans le conseil d'Etat de Neuchâtel par la démission de son président et de deux de ses collègues. Il ne nous appartient pas de rechercher les causes de ce dissentiment, qui n'ont été indiquées de part et d'autre que d'une manière très vague et plus que réservée. La commission chargée de les scruter par le grand conseil s'est bornée à constater l'impossibilité de rétablir la bonne intelligence. Elle a proposé au grand conseil de préparer une reconstitution complète du pouvoir exécutif en statuant par un décret spécial que la démission de la majorité du conseil d'Etat entraîne nécessairement celle du corps entier. Une disposition semblable serait peut-être une amélioration considérable au système politique de tous les cantons représentatifs de la Suisse, d'après lequel le conseil d'Etat est invariablement nommé pour un certain nombre d'années. Le canton de Vaud, en particulier, a fait à ses dépens l'expérience d'un conseil d'Etat coupé en partis, notamment de 1839 à 1845. Mais la profondeur même de l'innovation qu'il s'agissait d'apporter au droit public de la Suisse, montre que la proposition n'était pas défendable sur le terrain de la constitution neuchâteloise; aussi n'a-t-elle pas été réellement défendue, et le grand conseil n'a pas pu l'adopter, malgré son intention bien prononcée de conserver aux affaires la majorité du conseil d'Etat. Pour le moment, il a refusé les démissions; M. le président du conseil d'Etat a seul persisté dans la sienne. — S'il est vrai que la garantie d'intérêt pour le chemin de fer soit non-seulement l'origine, mais la cause persistante du dissentiment, s'il est vrai que cette idée, loin d'être abandonnée à la suite d'un premier échec, ait conquis d'anciens adversaires, la question se reproduira plus nettement au printemps, puisqu'une demande en concession est présentée moyennant garantie de 3 pour cent. — En attendant, les actionnaires du pays ayant réuni 2,600,000 francs de promesses, se sont formés en compagnie d'étude; un nouveau comité de 11 membres a été nommé; des plans détaillés de toute la ligne vont être levés avec activité.

Au moment où nous écrivons, le canton de Vaud offre un aspect très-confus. Nous ne nous flattons pas d'y voir clair avant que le nouveau grand conseil se soit dessiné dans les scrutins sur les membres sortans du conseil d'Etat et qu'une décision soit intervenue dans la question du chemin de fer. — La fusion des compagnies de l'Ouest et de Bâle, qui eût peut-être offert à Lausanne la chance d'obtenir un arbitre plus impartial, n'a pas réussi. Les intérêts de cette ville, étroitement liés à ceux du canton tout entier, mais négligemment appréciés au dé-

but, ont été compromis par la malheureuse idée d'influencer les décisions du grand conseil par l'appareil extérieur d'une assemblée populaire, que les tambours ont réunie le 13 février sous les chauves tilleuls de Montbenon. La manifestation a fort bien réussi, dans ce sens que les orateurs de Montbenon ont assuré le succès de leur candidature lausannoise au grand conseil, notamment le citoyen enthousiaste qui annonçait des millions de bénéfice annuel aux rails-ways vaudois, et qui voyait dans leur construction par l'Etat l'abolition future de tous les impôts.— Mais le reste du pays s'est cru menacé de grands retards dans l'achèvement des lignes vaudoises, peut-être de l'abandon définitif de l'une d'elles; il a protesté sous des formes, ici polies, ailleurs amères ou menaçantes, et tout espoir d'obtenir le passage direct de Berne à Genève a disparu pour Lausanne, à moins qu'il ne réussisse à prouver clairement à tout le monde que ce détour est dans l'intérêt financier des actionnaires. Quant à la question au moins aussi importante de la gare, Lausanne doit réussir, car d'un côté son plan ne nuit à personne et n'excède pas ses propres ressources, de l'autre, la ligne de Jougne à Lausanne, absolument liée dans les intérêts vaudois à celle de Lausanne à Vevey, se trouve maintenant réclamée par l'intérêt pressant de Genève.

Nous ne saurions dire de quel côté penchera la majorité du grand conseil qui sort du vote du 6 mars. A Lausanne, où trois listes toutes plus ou moins mélangées étaient en présence, l'opposition radicale a eu quatre élections, le gouvernement une, l'opposition libérale douze. L'opposition conservatrice l'a emporté dans nombre de cercles. Une soixantaine de noms connus lui appartiennent dans la liste incomplète que nous avons sous les yeux, mais tous les conseillers d'Etat ont été réélus (un dans cinq cercles), ainsi que nombre de membres de l'ancienne majorité. La fraction rouge est trop faible dans la campagne pour tirer immédiatement un grand parti des avances un peu compromettantes qui lui ont été faites. En tout cas, le gouvernement, s'il se soutient, trouvera devant lui une opposition vigoureuse ([1]).

Toutefois, celle-ci ressentira longtemps la perte de l'homme distingué qu'elle aimait à considérer comme son chef et qui en eût en effet rempli le rôle, si d'autres soins, d'autres devoirs n'avaient disputé aux affaires publiques une partie de son temps. Deux jours avant les élections générales, une maladie profonde a emporté, jeune encore, M. le colonel Louis Frossard de Vinzel, après avoir brisé en peu de mois la force d'une santé naguères florissante et vigoureuse. M. Frossard appliquait aux questions économiques, aujourd'hui si prépondé-

([1]) La majorité actuelle est affaiblie mais non déplacée selon le *Nouvelliste Vaudois*; le *Courrier suisse* annonce une augmentation de vingt voix pour l'opinion qu'il soutient; il pense que les oppositions de droite et de gauche formeront à peu près la moitié de l'assemblée.

rantes, une intelligence élevée et précise à la fois. D'un commerce aussi sûr que facile, activement dévoué, il laisse un grand vide, un long deuil intérieur dans sa famille, dans son pays et dans le cercle nombreux des amis dont il était le conseil, l'orgueil et l'appui.

— Les amis de l'art ont appris avec un grand plaisir qu'une seconde exposition de peinture aurait lieu à Lausanne au mois de juin 1853. On se souvient du succès que la première obtint en 1850, et surtout du profond intérêt excité par la *Mort du major Davel*. Le public lausannois a vu la belle composition de Gleyre reparaître dans les rues, la nuit de Sylvestre de la même année, en guise de procession et de tableau mouvant; elle a inspiré le drame de MM. Gaullieur et Binet, et tout dernièrement encore une composition distinguée d'un étudiant, M. Léo Renz. Il nous reste à souhaiter que le daguéréotype et un habile graveur nous donnent l'admirable tête du martyr; on ne saurait apporter trop de soin à la reproduction de cette physionomie d'une céleste idéalité, et pourtant si franchement nationale.

Il est malheureusement impossible d'espérer que le second tableau demandé par le gouvernement pour le musée de Lausanne, puisse être achevé pour le salon de cette année. M. Gleyre, sérieusement indisposé pendant l'hiver, est maintenant rétabli, mais ses travaux d'atelier ont subi une longue interruption. L'esquisse du sujet qu'il nous prépare, *Les Romains passant sous le joug de Divicon*, est, dit-on, fort belle et très-originale. « Mais M. Gleyre ne travaille qu'à ses heures, même en bonne santé. Il n'a, malheureusement peut-être, aucune ambition, aucune vanité : il médit de ce qu'il fait, trouvant que le monde pourrait parfaitement s'en passer; loin d'exploiter sa réputation et son talent, il les laisserait tomber tous les deux, si tous les deux ne se soutenaient d'eux-mêmes; car, avec cela, les commandes lui pleuvent. Il ne pourra jamais faire la moitié de ce qu'on lui demande sans qu'il l'aille chercher. Ce n'est point du découragement dans le sens vulgaire; c'est plutôt, avec beaucoup de modestie, avec très-peu de besoins extérieurs, une très-haute manière de sentir et de penser, un goût fin et supérieur, d'une justesse singulière, qui juge aussi bien les autres que lui-même, puis un grand désintéressement, une grande indépendance de caractère. » Dans l'esquisse confidentielle de ce caractère que nous prenons la liberté de transcrire, il y a, ce nous semble, comme dans la figure du Davel, un type national idéalisé.

M. Gleyre vient d'achever une page dont la pensée doit lui appartenir tout entière; l'effet en est saisissant et sérieux, mais point lugubre et sans espérance. Ce n'est pas le déluge à son plein ni à son commencement; ce sont les eaux décroissantes, laissant apercevoir l'arche et la colombe. Deux anges flamboyants viennent contempler les effets de la justice de Dieu; ils rappellent un monde de pureté et d'a-

mour, en plânant au-dessus de ce monde de souillure et de colère. — Ce tableau est déjà acheté par un musée français.

Attendons notre tour avec patience; c'est déjà une fortune que de posséder l'un des beaux ouvrages de cet artiste, si éloigné des chemins dorés et faciles de l'art industriel.

« Les événemens du Tessin ont ému *Genève*, nous écrit un ami, au double point de vue de la politique et de la charité. La souscription marche bien; plus d'une personne qui avait fait sourde oreille à la souscription pour les frais de la guerre, donne aujourd'hui sans hésitation, tout en critiquant la manière un peu officielle dont notre gouvernement a mis la chose en train. Celui-ci a vu l'*envers* des assemblées populaires. Celui qui les soufflait naguères, les modère aujourd'hui. L'évolution de notre chef politique est complète; dans cette situation nouvelle, il dit des choses fort sensées, qui n'en sont pas moins ébahissantes pour cela. Ces retours ne sont pas d'ailleurs sans inconvénient: on y laisse toujours quelques restes de popularité.

» Les conférences sur la *Foi réformée* ont commencé hier (6 mars) à sept heures. L'église était éclairée au gaz, la foule énorme et fort tranquille. M. Bungener a esquissé avec éloquence les causes et le fait de la Réformation qui comprend deux choses : retour au christianisme biblique et protestation contre les erremens de Rome. Développer ces deux points de vue en faisant prédominer le premier, montrer aux protestans ce qu'est l'Evangile de la Réforme, tel doit être le résultat de ces conférences. Les avis diffèrent sur la nécessité de ce service, mais on doit louer l'esprit élevé qui y préside et qui subordonne la controverse à l'exposition des principes positifs de la Réforme. Le fait principal pour notre Eglise, c'est l'initiative prise par le consistoire pour satisfaire les désirs de la communauté, même en innovant dans les heures, dans les formes et dans la nature du culte. On sollicite avec des raisons assez fortes, où la passion se mêle un peu trop, l'Eglise nationale d'aller plus loin encore, en supprimant le catéchisme. L'Eglise nationale, mal attaquée, est parfois aussi mal défendue. Les extrêmes se heurtent, les centres se rapprochent.

» M. Souvestre nous laisse un souvenir plein d'affection. — La *Société des arts* féconde son action en fondant des associations pour des objets spéciaux, en dernier lieu pour la culture des *arbres fruitiers*. Un pépiniériste de Lyon a donné plusieurs leçons théoriques, puis dirigé des travaux en plein air, interrompus trop tôt par la neige, devant son auditoire de propriétaires et de jardiniers. Un cours de M. A. Favre sur les glaciers, fait à la classe d'industrie, a attiré beaucoup de dames. — Les réunions mensuelles de la Société d'histoire et d'archéologie offrent un centre aux amis des études historiques. Ses *Mémoires et documens*, dont le VIII[e] volume vient de paraître, offrent moins de sources, moins de cartulaires que ceux de la Société *romande*, mais plus de variété. On y remarque surtout des mémoires, parfois conti-

nués dans plusieurs volumes, et accompagnés de planches ou de pièces justificatives. Les principaux auteurs des derniers volumes sont MM. A.-S. *Rigaud* (Beaux-arts à Genève, quatre mémoires); Fréd. *Soret* (Numismatique); *Blavignac* (Histoire de l'architecture, — Saint-Pierre de Genève, — Armorial genevois, — Archéologie); Ed. *Mallet* (donne sous divers titres la première histoire vraiment critique et *diplomatique* de Genève au moyen-âge); Dr *Chaponnière* (Monographies sur divers points relatifs à l'état économique, à la culture littéraire de notre cité, etc.). Le dernier volume publié renferme d'intéressans travaux des quatre derniers savans que je viens de nommer.»

Finissons par une lettre de *Zurich*: « La dissolution des anciens partis fait des progrès visibles; il n'y a rien là d'artificiel, c'est un mouvement presqu'involontaire. Je ne puis m'empêcher de sourire quelquefois en entendant les discours honnêtes et modérés de nos gouvernementaux, ou en voyant mes chers combourgeois s'essayer au libéralisme. Ainsi chaque objet reprend peu à peu sa mesure propre, le noir et le blanc ne sont plus les seules couleurs. Il n'est pas à craindre pour le présent que ceci nous conduise à l'indifférence. Le socialisme nous tient en haleine. Contre cet adversaire je ne connais pas de meilleure arme que d'agir, de produire. Les résultats acquis donnent du cœur au ventre et chassent l'esprit morose, qui est notre fléau. Sous ce rapport *la ligne de l'Est*, définitivement assurée par la réunion des actionnaires du 28 février, est d'un prix inestimable. M. Alfred Escher, qui a manqué bien des choses, a cette fois décidément réussi. L'affaire a été emportée de haute lutte, non sans un peu de contrainte morale, mais *il fallait çà*. Tout en regrettant sincèrement ce qu'il en coûte à Saint-Gall, Zurich sentait le besoin de s'assurer une issue indépendante des autres cantons. On nous interdit le plus court chemin de France, nous irons au moins au lac de Constance. Sur 30,000 actions émises, 23,000 sont définitivement souscrites, et le 5e du montant de toutes, sauf peut-être d'une vingtaine, a été versé immédiatement. La ligne de Romanshorn à Baden ne restera en arrière d'aucune autre en Suisse. On s'étonne de voir combien de petits particuliers ont souscrits, trop peut-être, car encore faut-il comprendre ce que l'on fait. Pendant tout l'hiver il y a eu ici un jeu de bourse assez vif sur un seul papier, les actions de la ligne du Nord, qu'on a fait monter, monter! quelques-uns qui s'y sont brûlé les doigts, ne s'en vantent pas.

» Ces actions en portefeuille inspirent des sentiments très-conservateurs à des gens naguère hauts en couleur; on l'a vu aux premières nouvelles du Tessin. L'avouerai-je? les malheurs du Tessin nous ont trouvé d'abord un peu froids; mais maintenant le sentiment national prend le dessus chez tout le monde, et ce n'est pas ici que les débris du parti libéral-conservateur, par exemple, sépareront leur destinée de celle de la patrie.

» La saison se passe bien, malgré les neiges. Ce n'est pas que les

universitaires chargés de faire des expositions publiques à l'hôtel-de-ville aient tous montré le même tact, mais passons. La leçon la plus élevée était celle de M. G. de Wyss sur les sources de notre plus ancienne histoire; la plus étincelante, un peu inégale, celle de M. Lange sur le moyen-âge. Le Dr Frei (de Francfort) a parlé d'une manière très-attachante (à un point de vue spiritualiste) sur l'importance du petit dans la nature; le Dr Frei (de Zurich) sur le théâtre des Athéniens. On ne saurait mieux peindre: Nous sommes entrés avec lui dans cet édifice de marbre, dont il nous a fait voir les parties en expliquant leur destination; puis *Antigone*, l'Antigone de Sophocle, a paru sur la scène. Un modèle admirable s'est gravé dans notre imagination.

» Mais les impressions les plus vives, nous les devons à Richard Wagner, le compositeur exilé qui demeure au milieu de nous depuis trois ans, et qui, malgré ceci et cela, a pris une position fort éminente. Je le trouve plus grand comme maître de chapelle que comme compositeur, c'est peut-être une hérésie (1). Au commencement de chaque année, Wagner nous donne deux ou trois symphonies de Beethowen, volontiers les mêmes, de sorte que peu à peu l'on se pénètre du grand compositeur. On vient à Zurich de bien loin pour ces soirées. Pour moi, j'applaudis comme un fou. Wagner possède son Beethowen à tel point qu'il n'a jamais sous les yeux la musique de ces compositions immenses. C'est un homme puissant, il faut qu'on l'avoue. » **

LA CHAINE SYMBOLIQUE, ORIGINE, DÉVELOPPEMENT ET TENDANCES DE L'IDÉE MAÇONNIQUE, etc. Par J.-B.-G. Galiffe, docteur en droit. — Un vol. in-8, de XXXII et 511 pages. — Genève, 1852.

Dans un temps comme le nôtre, on est heureux d'avoir à signaler un livre aussi généreusement inspiré que celui de M. Galiffe. L'ordre des francs-maçons est la chevalerie de notre époque, en ce sens qu'il se dévoue à la cause du bien et qu'il veut faire triompher l'esprit du christianisme. Seulement le franc-maçon ne reconnaît pas le prêtre, comme le chevalier : il veut l'émancipation complète de l'humanité ; son idéal est donc plus élevé que celui de la chevalerie, il se confond avec celui de la réforme : mais c'est toujours l'esprit chevaleresque dans ce qu'il avait de noble et d'élevé. Et il est doux de penser qu'au milieu du matérialisme de l'époque, il y a des hommes qui ont encore l'enthousiasme du bien. Or, ce noble esprit anime les pages de M. Galiffe et leur donne un singulier attrait. — Je me hâte de déclarer que je suis un profane en fait de maçonnerie : ainsi mon témoignage ne saurait être suspect de partialité.

(1) Nous avons reçu d'un autre correspondant une notice sur Wagner que le défaut de place nous oblige à renvoyer d'un numéro.

M. Galiffe s'est proposé pour but de donner une histoire de la franc-maçonnerie, surtout d'après les travaux allemands les plus récents. Comme on peut s'y attendre, il attribue une importance capitale à l'idée, au principe spirituel de l'ordre; et il s'est plus particulièrement occupé de son histoire, depuis l'époque où il devint une association humanitaire. Cette transformation s'opéra en Angleterre, au commencement du XVIIIe siècle, c'est-à-dire précisément à l'époque où les idées philosophiques, politiques et littéraires des Anglais allaient se répandre en Europe et préparer la civilisation actuelle. Ce fait prouve déjà que l'histoire de la franc-maçonnerie est étroitement liée à celle de la civilisation moderne en général : ce rapport est ce qui m'a le plus frappé, et je crois d'autant plus convenable de le faire ressortir que l'auteur l'a peu indiqué, absorbé qu'il était par l'intérêt de son sujet.

J'ai dit qu'il avait donné une importance toute particulière à la franc-maçonnerie moderne : cependant il n'a point négligé l'histoire des origines, et son livre ne laisse de côté aucun fait important. — Il commence par des vues théoriques sur l'association et sur l'harmonie qui doit règner entre les divers éléments de la vie collective : la religion, l'art et l'Etat. Il y a là des idées très-justes et trop oubliées aujourd'hui. Oui, c'est bien l'harmonie qu'il nous faut : la société doit reproduire en elle tout ce qu'il y a dans l'individu, elle doit être aussi complète que lui. Et au contraire, on semble maintenant prendre à tâche de diviser toujours plus. — Après ces généralités, l'auteur entre dans la partie historique de son sujet, et recherche les origines païennes de la franc-maçonnerie, dans les mystères et les sociétés secrètes de l'antiquité, par exemple dans celles des Pythagoriciens et des Esséniens. Tout cela me paraît un peu hasardé, et en outre, M. Galiffe n'a pas suffisamment distingué les associations sacerdotales, essentiellement despotiques, des sociétés laïques et libérales : il est trop favorable aux premières. Mais surtout, je crois peu à la filiation qu'il veut établir. La franc-maçonnerie s'explique très-bien par l'histoire du moyen-âge, et il est inutile d'aller chercher plus haut, au moins en général.

M. Galiffe passe ensuite aux associations du moyen-âge chrétien. Avant de parler des sociétés maçonniques, il étudie les ordres monastiques et la chevalerie, comme ayant été en relation intime avec les premières. Il y eut des moines-maçons qui s'associèrent des ouvriers laïques : puis les corporations formées par ces derniers se séparèrent des couvents. M. Galiffe me semble être trop favorable à l'idée monastique, comme il l'était déjà trop aux sacerdoces de l'Orient : il n'a pas vu assez nettement le vice radical de pareilles institutions, savoir leur caractère anti-humain : elles décomposent la personnalité humaine. — Il est plus facile de sympathiser avec M. Galiffe quand il exalte la chevalerie : ici, en effet, il y a déjà un commencement d'émancipation, bien que le chevalier ne soit pas encore l'homme complet. L'auteur n'a pas assez précisé ce progrès, comme il a négligé de prouver la supé-

riorité des associations maçonniques sur la chevalerie. En outre, il a trop insisté sur l'origine germanique de celle-ci, et pas assez sur sa base religieuse, évidemment bien plus importante. Mais on ne peut qu'approuver ses nobles paroles sur l'esprit chevaleresque : oui, il nous faudrait beaucoup de cet esprit : nous avons un idéal bien plus complet que celui du chevalier, mais nous le défendons mollement, comme si l'enthousiasme avait besoin d'idées étroites. — Les ordres chevaleresques ont été en relation avec la maçonnerie : ce fut en particulier le cas des Templiers, qu'on a vus reparaître à notre époque.

L'auteur arrive enfin aux corporations maçonniques. Il parle de leur origine mystique dans la construction du temple de Salomon, sous la direction d'Hiram. Puis, entrant dans le domaine du positif, il parle des *collegia* ou corporations des Romains, dont la principale était celle des constructeurs, et qui furent rapidement pénétrées par le christianisme : à ce propos, il défend avec éloquence le système des corporations contre celui de la libre concurrence : c'est l'idée de Sismondi ; je ne puis la discuter ici. — Les confréries maçonniques du moyen-âge paraissent d'abord en Lombardie : puis les Iles britanniques deviennent leur centre : l'Allemagne est ensuite au premier rang jusqu'au XVIe siècle, époque de la décadence de l'ordre sur le continent. M. Galiffe donne d'intéressants détails sur les loges allemandes, dont le centre était à Strasbourg.

Je regrette qu'il n'ait pas généralisé un peu plus ce qu'il dit de ces corporations essentiellement bourgeoises : elles représentent l'idée descendant jusqu'au peuple, après avoir été concentrée dans les classes privilégiées. Il aurait trouvé des faits analogues dans l'histoire littéraire : ainsi le drame est d'abord purement sacerdotal et monastique : puis il passe de l'Eglise à la place publique, et il est alors entre les mains de confréries tout-à-fait pareilles à celles qui construisirent les cathédrales gothiques. Plus généralement, pendant le moyen-âge, nous voyons la poésie descendre du clergé aux nobles, et de ceux-ci au peuple : et cette poésie populaire des derniers siècles du moyen-âge a grandement contribué à la Réforme.

M. Galiffe termine par l'histoire de la maçonnerie en Angleterre, de sa transformation dans le sens humanitaire au commencement du XVIII siècle, de sa diffusion sous cette dernière forme dans toute la chrétienté, et enfin de ses destinées jusqu'à notre époque, particulièrement en Suisse. Le rôle de l'Angleterre fut ici ce qu'il a été pour la civilisation en général : elle a été centre depuis la fin du XVIe siècle, et au XVIIIe, elle a émancipé les âmes dans toute l'Europe : son influence a en particulier régénéré l'Allemagne. Si elle a pu jouer ce rôle, c'est que son organisation était singulièrement harmonieuse et complète : elle a pu ainsi réaliser les conséquencesd e la réforme avant les autres peuples. — M. Galiffe commence par un éloge bien senti de cette noble nation anglaise, qui est, aujourd'hui comme toujours, le plus ferme

boulevard de la liberté. Puis il mentionne les trois principaux documents de la maçonnerie anglaise, dont le premier est du Xe siècle, et dont le second fut retrouvé par le célèbre Locke. — Il signale ensuite l'indépendance du clergé breton vis-à-vis des papes, et donne de curieux détails sur les moines *couldéens*, dont il prouve les relations avec les sociétés maçonniques : ils formaient au VIe et au VIIe siècle un des centres spirituels de la chrétienté. Ils succombèrent devant les moines envoyés par la cour de Rome et qui avaient converti les Saxons. Mais ceux-ci conçurent bientôt le christianisme d'une manière plus indépendante, comme on le voit par cette constitution d'York, le plus ancien titre de la maçonnerie. Avant l'établissement des castes, il y eut ainsi en Europe de vraies nations chrétiennes, et des types individuels d'une singulière grandeur, Charlemagne et Alfred, par exemple. — M. Galiffe suit l'histoire de la maçonnerie anglaise jusqu'à la fin du XVIIe siècle : il mentionne ses tendances catholiques comme ayant disparu à cette époque. Son chef était alors Christophe Wren, l'architecte de la basilique de Saint-Paul, le temple protestant par excellence.

J'ai déjà rappelé la transformation subie alors par la franc-maçonnerie en Angleterre : elle devint, au commencement du XVIIIe siècle, une association *humanitaire;* et on la vit se propager sur le continent avec les idées philosophiques et sociales de l'Angleterre. Le XVIIIe siècle est l'époque où le principe de la Réforme se réalise dans tous les domaines, et prépare la civilisation libérale de notre temps. M. Galiffe n'a pas assez marqué cette coïncidence. Mais, du reste, il y a beaucoup d'intérêt dans les nombreux détails qu'il donne sur la maçonnerie moderne dans les divers pays de l'Europe, sur ses luttes intérieures et ses rapports avec d'autres institutions analogues. J'observe que la franc-maçonnerie, étant la forme *laïque* du spiritualisme chrétien, a dû être persécutée et l'a été en effet par l'Eglise de Rome. Elle n'a jamais pu prendre solidement pied dans les pays décidément catholiques, et, au contraire, elle fleurit dans les pays protestants. Elle a été supprimée en Russie, par Alexandre. Son unité date surtout de la fin du XVIIIe siècle, et aujourd'hui elle poursuit en paix son œuvre bienfaisante. — Je note en terminant les détails que donne M. Galiffe sur l'ordre en Suisse, et particulièrement à Genève : il y a là de curieuses révélations.

On voit, par cette rapide analyse, combien le livre de M. Galiffe a d'intérêt : l'histoire de la maçonnerie se lie à celle de la civilisation moderne tout entière ; elle en reproduit les phases. Ses institutions pèchent à la vérité par un peu d'enfantillage : elle donne une importance un peu puérile aux symboles ; mais c'est quelque chose de rester jeune et de garder l'enthousiasme.

J'ai noté les points sur lesquels je puis être en désaccord avec l'auteur : j'aurais des reproches plus généraux à lui faire : il n'a pas montré toujours assez de philosophie et de critique, et son style pèche par un trop grand nombre de germanismes. Mais son œuvre n'en est pas

moins remarquable : elle inspire de généreuses pensées, elle élève l'âme, et à notre époque, c'est l'essentiel : il faut se prémunir contre le découragement. — Je termine donc, comme j'ai commencé, en félicitant l'auteur, et en le remerciant pour le bien que son livre ne peut manquer de faire. J. H.

BIOGRAPHIE DE HENRI PESTALOZZI, par l'auteur des biographies d'Albert de Haller et de Jean-Gaspard Lavater. 1 vol. 8°, publié par G. Bridel éditeur, à Lausanne. Prix : 4 fr.

« On a énormément écrit sur Pestalozzi, sur sa méthode surtout; les « livres qui cherchent à expliquer son mode d'enseignement, à racon« ter les effets déjà obtenus et les inductions que l'on peut tirer de ses « idées éducatives et plus encore humanitaires, pourraient, à eux « seuls, former toute une bibliothèque. » Nous commencerons, après cette citation, par remercier l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons, de ne pas s'être laissé rebuter par ce grand nombre d'écrits et d'avoir pris la peine d'extraire de ces matériaux la biographie intéressante que nous venons de lire. Nous croyons que malgré tant de travaux antérieurs, Pestalozzi est peu connu de la génération actuelle, même des hommes qui, par état ou par goût, s'occupent de l'enseignement. Mais l'intérêt principal de l'ouvrage n'est pas dans ce qui concerne la méthode de Pestalozzi, et le but de l'auteur n'a pas été, surtout, de la faire connaître à ses lecteurs; elle a voulu présenter le spectacle, toujours si attachant et si instructif, de la lutte d'un cœur droit et dévoué contre les circonstances et les hommes qui sont si souvent des obstacles à la réalisation des théories, en apparence, les meilleures. L'homme excellent, dont la vie est racontée, était un de ces esprits systématiques, comme le XVIIIe siècle en a produit un grand nombre, faisant dépendre le salut de la société de l'application d'une idée. Il faut avouer que si une telle illusion est permise, c'est à l'homme qui croit avoir trouvé un bon système d'éducation; aussi l'auteur ne nous étonne-t-il point en nous apprenant que ce fut la lecture de l'*Emile*, faite dans un âge encore tendre, qui fixa, chez Pestalozzi, une vocation encore indéterminée. Nous avons ici un nouvel exemple de l'influence de Rousseau sur notre temps, influence qui n'est, peut-être, pas encore assez reconnue et qui nous permet de dire que nous sommes plus les fils de Rousseau que les fils de Voltaire. Ce n'est pas ici le lieu de développer une idée que la littérature, la politique et les arts établissent, et qui venait si naturellement à l'esprit en lisant un livre qui concerne l'illustre zuricois. Il y aurait un curieux parallèle à faire entre le maître et le disciple; mais au moins ne devons-nous pas négliger de dire combien le dernier fut, par le caractère, supérieur au premier; comment tandis que celui-ci ne fut victime que de son imagination et de son égoïsme, Pestalozzi le fut de son dévouement sans bornes, d'erreurs réelles mais nobles et désintéressées, et de l'ingratitude d'hommes qu'il avait jugés à sa mesure. Pestalozzi ne ressemble guère non plus à tant de philanthropes modernes qui discutent sur les misères du pauvre au milieu des douceurs de l'opulence ou qui font d'une vocation artificielle un moyen de gloire ou de profit. Ici, rien de semblable; il y a un homme de foi, et cette foi, qui

se manifeste par la charité la plus complète, survit à la ruine d'entreprises un moment florissantes, à la perte des illusions les plus chères et les plus avouables.

L'auteur de la biographie, tout en signalant, avec vérité, les erreurs de celui dont elle raconte la carrière si pleine de péripéties émouvantes, inspire pour lui, parce qu'elle les éprouve, les sentiments les plus doux d'estime et d'affection; ses observations ont le ton du regret, non du reproche; s'il s'est trompé, c'est lui qui a le plus souffert de ses erreurs; et nous la félicitons sincèrement de cette délicatesse, qui ne sait pas s'appesantir sur les ombres légères d'un tableau si plein de vie, d'intérêt, de chaleur. Elle a voulu « peindre l'ami du pauvre, plus que l'inventeur de la méthode, » et il nous semble qu'en traitant ainsi son sujet, elle a mieux servi la cause de l'éducation qu'en exposant et développant longuement la dite méthode. De même qu'on a dit : Aimez Dieu et faites tout ce que vous voudrez! Ne pourrait-on pas dire : Aimez les enfants et ayez, pour les instruire, la méthode que vous voudrez! Si Pestalozzi a fait des élèves distingués, n'attribuerons-nous pas ce résultat plutôt à son dévouement qu'à sa méthode. Puis, en éducation, comme ailleurs, une méthode peut-elle se passer de celui qui l'a imaginée et les autres hommes ne font-ils pas fausse route en voulant la mettre en pratique eux-mêmes. S'il y a, pour un instituteur, intérêt à connaître différents systèmes d'enseignement, et des détails à utiliser, ne doit-il pas se faire à lui-même sa méthode; n'est-ce pas à ce prix seulement qu'il mérite son nom, et qu'il peut remplir un emploi qui est une vocation et même, comme on l'a dit, un sacerdoce. L'auteur nous paraît avoir très-b en compris tout cela, en intéressant beaucoup à celui qui, plus que tous, a accompli une mission et y a été fidèle jusqu'au terme malgré tant de traverses. Cependant, nous eussions désiré que l'auteu recherchât quelle a été l'influence de Pestalozzi sur l'éducation en général, et ce qui, dans les systèmes modernes, est resté de ses idées. Cette appréciation eût pu rentrer dans le sujet de la première partie, et eût été un complément intéressant de l'analyse qui y est faite de la vie et du caractère du novateur célèbre.

Nous aurions encore beaucoup à dire, beaucoup à citer; mais nous devons nous contenter d'engager nos lecteurs à se procurer une jouissance salutaire en parcourant le récit d'une vie si propre à faire réfléchir, à élever l'âme et à émouvoir le cœur. Pour ceux qui voudront des détails plus spéciaux, il les trouveront dans plusieurs appendices qui contiennent des citations propres à faire connaître les travaux de Pestalozzi et les opinions d'écrivains célèbres sur cet homme remarquable. Cette seconde partie de l'ouvrage a l'avantage de compléter le travail, sans nuire à l'unité du récit.

Nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer, en terminant, le regret que l'auteur ait cru devoir, cette fois encore, garder l'anonyme; le nom d'un écrivain qui a produit déjà tant de publications d'un grand intérêt national, devient une recommandation; d'autant plus qu'elle continuera, nous l'espérons, cette ga erie d'hommes, gloires si pures de notre patrie. Elle accueillera ce vœu, et nous pardonnera d'avoir un peu trahi l'anonyme, en faisant apprécier des qualités qui ne peuvent a ppartenir qu'à une plume féminine. *

L'un des rédacteurs : L^s Bovet.

LES TABLETTES DU PÉLERIN.

CONTINUATION DES FRAGMENTS PUBLIÉS SOUS LE TITRE DE

A BATONS ROMPUS. (1)

(CINQUIÈME SÉRIE.)

(Conseil.) — Entre partout et ne t'enferme nulle part.

(Espace.) — La pensée sans poésie et la vie sans infini, c'est comme un paysage sans ciel : on y étouffe.

(Vigilance.) — Si nous pouvions prévoir les regrets que nous coûtera une bagatelle oubliée, comme nous serions attentifs !

(Les procédés.) — Les procédés sont chose grave, car d'un côté ils sont comme la signature de l'individu et indiquent ce

(1) Un collaborateur du *Musée suisse*, publication littéraire qui paraît à Genève, nous a fait, pour les pensées détachées qu'il envoie à cette Revue (janvier et février 1853), l'honneur d'adopter notre titre. Un tel emprunt, même non autorisé, est encore un hommage. Flatté de cet hommage, nous avons changé de titre.

que vous êtes, et de l'autre ils révèlent l'estime que vous faites d'autrui. Leur importance tient précisément à ce qu'ils sont facultatifs. Aussi, ce que l'on pardonne souvent le moins, les femmes surtout, ce sont les torts de procédés. Qu'ils proviennent ou d'une certaine rusticité de nature, ou d'un manque d'éducation, ou d'une intention désobligeante, n'importe. Involontaires, ils choquent; volontaires, ils blessent : voilà toute la différence.

(Responsabilité.) — Le rayon de l'intelligence de chacun trace le cercle de sa responsabilité, et le devoir que tu devines te lie dès l'instant où tu l'as deviné.

(Gaieté.) — La gaieté est d'hygiène morale comme d'hygiène physique : sa grâce protège. En lissant son aile, le cygne s'en fait une cuirasse.

(Supériorité.) — Qu'on soit d'abord ce qu'on doit être dans chaque position donnée, avant de chercher à être plus : c'est la méthode des maîtres et le signe de la vraie supériorité.

(Sagesse pratique.) — Ne demandez pas des œillets au rosier ni à la pêche le goût de la fraise. Acceptez la lune avec son hémisphère caché. Regardez le mauvais côté de la pomme à acquérir, et mordez le bon de la pomme acquise..... Qui ne le sait? mais qui le fait?

(Récompense du travail.) — Les études antérieures sont des aptitudes rendormies.

(Lucidité.) — Les regards ou les pensées dont on est l'objet, sont comme des dards invisibles qu'un sens particulier, autre que la vue ou l'ouïe, peut percevoir. Cette irritabilité délicate et subtile dénote la sensibilité de l'imagination, du cœur ou de la vanité. Elle appartient aux âmes susceptibles par tendresse ou par amour-propre et aux organisations nerveuses et fines.

(Deux torts.) — Mieux vaut presque la défiance de soi qui rend faible, que l'estime de soi qui rend ridicule. Mais toutes deux sont mauvaises.

(En voyage.) — Il est toujours amusant en voyage d'observer les procédés d'*herméneutique* instinctive par lesquels chacun, à la fois scrutateur et scruté, assaillant et assailli, cherche, étant donnés les compagnons de route que lui envoie le hasard, à découvrir d'où ils viennent et où ils vont, ce qu'ils veulent et ce qu'ils sont. Battues adroites de reconnaissance; circonvallation par insinuations indirectes qui, sans en avoir l'air, resserrent insensiblement le problème; hypothèses successivement creusées, éliminées, amendées, qui s'avancent à petit bruit en zig-zag comme la sape des chemins couverts; mines et contre-mines..... Le curieux ressemble ici singulièrement à un officier du génie, et la conversation du voyageur à la guerre de siége. De minute en minute la crise approche; déjà la brèche s'élargit, le dernier obstacle tombe, l'inconnu va être connu, victoire! Mais l'heure sonne; diligence, wagon ou vapeur, arrivés, s'arrêtent. On se joignait, il faut se séparer. Ainsi va le monde!

(Les ombres.) — Rien sans peine, pas même le vrai plaisir! L'indolence n'est pas la mère des jouissances, mais de

l'ennui, tandis que l'activité donne à la fois au travail son mordant et au loisir sa saveur. — Rien sans peine, rien de grand surtout! C'est l'effort qui augmente la force et la langueur qui rend impuissant. La mollesse est un poison, la paresse un suicide. Consentie ou non, l'inertie est le crépuscule de la mort pour l'individu. Passez, malheureux qui vous êtes ensevelis vous-mêmes sous la chape de plomb de l'oisiveté. Place aux vivants! passez; vous n'êtes que des ombres.

(L'horoscope.) — L'aspiration fondamentale d'un individu est l'indice de ce qu'il est, sa manière de juger les maîtres est la mesure de ce qu'il sait, et son œuvre est la preuve de ce qu'il peut. Son horoscope est dans ces trois choses. Montre-moi ce que tu es, ce que tu sais et ce que tu peux, et je te dirai ce que tu deviendras.

(Un mot sur Vinet comme écrivain.) — ..... Comme penseur, comme chrétien et comme homme, Vinet restera un modèle et un type; sa philosophie, sa théologie, son esthétique, bref son œuvre, sera ou est dépassée sur tous les points. Vinet est une grande âme et un beau talent, mais pas assez bien servi par les circonstances; une personnalité digne de toute vénération, un grand homme de bien et un écrivain d'élite, mais pas encore un grand homme ni un grand écrivain. Profondeur et pureté, voilà ce qu'il possède à un degré éminent, mais non proprement la grandeur. Il est, pour cela, un peu trop subtil et analytique, trop ingénieux et raffiné, il a trop de pensée de détail et pas assez de veine, d'éloquence, d'imagination, de chaleur et d'ampleur. Essentiellement et constamment méditatif, il ne lui reste plus assez de puissance pour le dehors. La casuistique de conscience et la casuistique grammaticale, l'éternelle suspicion du moi, le perpétuel examen moral, expliquent son talent et ses limites. Vinet

manque de flamme, de masse, d'entraînement et par conséquent de popularité. L'individualisme, qui est son titre de gloire, est aussi la cause de sa faiblesse. On retrouve toujours chez lui le solitaire et l'ascète. Sa pensée est en chapelle, elle s'éprouve continuellement et ne s'épargne pas la discipline. De là cet air de discrétion, de scrupule, d'anxiété, qui la caractérise même dans son audace. Energie morale, mais délicatesse inquiétante; finesse d'organisation, mais petite santé, pour ainsi dire : voilà une des impressions qu'elle fait éprouver. Force toujours reployée sur elle-même contre elle-même, voilà le reproche, dirai-je? ou l'éloge à lui adresser. Plus d'élan dans l'allure, plus de muscles, en quelque sorte, autour des nerfs, plus de cercles de vie intellectuelle et historique autour de son cercle individuel; voilà ce que notre Vinet, celui peut-être des écrivains qui fait le plus penser, laisse néanmoins encore à désirer. Pour ceux qui aiment les formules abrégées, et ne craignent pas les termes scientifiques, je dirai : Moins de *réflexivité*, plus de *plasticité* et *d'objectivité*, voilà ce qui, du style de Vinet, si riche de substance, si nerveux, si plein d'idées et de tours, ferait un grand style. Vinet, pour me résumer, c'est *l'homme et l'écrivain conscience.* — Heureuses la littérature et la société, qui compteraient à la fois deux ou trois individus pareils, sinon égaux !

(Misanthropie et repentir.) — Il y a, dans la vie de chacun, des moments où le monde des hommes apparaît comme une ménagerie de vilaines bêtes qu'il faut dompter quand on ne peut les fuir. Ces moments, fixés et perpétués, conduiraient vite à la misanthropie. Mais le pardon vaut mieux que la vengeance et la charité que le mépris; d'ailleurs il est écrit : La colère n'accomplit pas la justice de Dieu.

(Méprise.) — Pourquoi des hommes parfaitement respectables et bienveillants dans leur vie privée, sont-ils parfois

sans pitié dans leurs opinions et détestables historiens ou politiques? Réponse: Parce qu'ils appliquent une mauvaise mesure. — Ainsi le bon sens vulgaire voulant juger l'idéal : première hérésie, celle de *l'herboriste* en fait d'art. — Ainsi le code et le catéchisme de la vie individuelle posés *tels quels* comme étalon de la vie des nations et des sociétés: seconde hérésie, celle des honnêtes gens. — Ainsi le point de vue commercial, juridique, artistique, ou tel autre point de vue particulier voulant faire loi dans les autres sphères: troisième hérésie, celle des gens spéciaux. Le type de cette illusion que j'appelle *déplacement de compétence,* c'est le myope se croyant presbyte, et parce qu'il voit très-clair, s'imaginant voir très loin. — Cette méprise énorme et continuelle est la source d'une infinité de discussions qui ne peuvent naturellement aboutir qu'à l'erreur. L'honnêteté ne met point à l'abri des paralogismes; souvent même elle les favorise en couvrant de l'autorité incontestée du caractère un raisonnement fort contestable. Le cœur droit ne garantit point l'esprit juste, et si pauvreté n'est pas vice, vertu n'est pas toujours raison.

(La justesse.) — L'habitude du vague, dans la pensée ou dans l'action, émousse toutes les facultés et engourdit tous les ressorts. Il faut vouloir avec décision, repousser avec fermeté, ordonner catégoriquement, regarder en face, exprimer avec exactitude. Cette attention vive, cette droiture du regard et de la résolution, est une immense économie de vie et de temps. Elle donne à l'esprit une vigueur peu commune. L'à-peu-près en tout est une faiblesse. *La justesse est donc une force.* — Et comme la base de la beauté, c'est la vérité, la réalité, la vie, c'est-à-dire, la détermination, l'individualisation de chaque être et de chaque chose, car toute existence est individuelle, la première condition pour l'élégance est la correction, et pour la grâce la netteté. L'incertain, le mou,

le flasque, est la destruction du style en tout genre. *La justesse est donc aussi une beauté.* — Et comme chaque chose a le droit d'être reconnue dans sa nature et dans son intégrité; que mal saisie ou mal rendue, elle est lésée dans son droit, droit muet peut-être, mais imprescriptible, *la justesse est donc aussi justice.* — Et comme tout ce qui est mal fait est mal et que le mal accuse son auteur, l'inexactitude, qu'elle dérive ou d'une certaine lâcheté des organes ou d'une mollesse de caractère ou d'un léger manque de respect pour la vérité, indique, avouons-le, un défaut de conscience. Par ce côté, *la justesse devient encore une vertu.* — L'aptitude à la justesse varie, il est vrai, suivant les individus, mais nul ne peut, sans tort, se croire dispensé d'y tendre ni d'y arriver. Bien faire tout ce que l'on fait est une obligation. *La justesse est donc enfin un devoir.* — Ainsi, l'habileté et la morale, la sagesse et l'art, se donnent ici la main.

(Le malentendu incurable.) — Différez sur l'homme, vous ne pouvez plus vous entendre sur rien d'important.

(Consolation.) — Hélas! nous préparons toujours et nous n'effectuons jamais..... Qu'importe? il n'y a qu'une chose nécessaire et cette chose est une préparation. Se préparer, c'est là la vie. Et quand la vie elle-même n'est que provisoire, comment chaque œuvre de la vie ne le serait-elle pas?

(Les révolutions.) — Modifiez la conception de Dieu et vous révolutionnez l'espèce humaine dans ses profondeurs sociales aussi sûrement qu'en modifiant l'inclinaison de l'axe de la terre sur le plan de l'écliptique, vous révolutionnez de fond en comble notre nature entière. C'est pourquoi les révolutions capitales sont les révolutions religieuses; c'est pourquoi

les révolutions politiques, qui n'ont rien de religieux, n'ont pas en elles de principe de durée et ne sont que d'une importance historique de second ordre, eussent-elles entassé des montagnes de ruines sur des monceaux de morts, et ébranlé les deux hémisphères. Rien n'est vraiment grand que ce qui dure, et que sont, dans la formation de nos continents, les plus turbulents tremblements de terre comparés aux prodigieux soulèvements géologiques ou aux immenses dépôts séculaires? de simples accidents.

(La parole.) — Quelle n'est pas l'importance des premiers dialogues dans la première enfance, et que nous devrions mieux la sentir! L'innocence et l'enfance sont sacrées. Le semeur qui jette le grain, le père ou la mère qui jette la parole féconde, accomplissent un acte de pontife et ne devraient le faire qu'avec religion, avec prière et gravité, car ils travaillent au règne de Dieu. Toute semaille est une chose mystérieuse, qu'elle tombe dans le sol ou dans les âmes. L'homme est un colon; toute son œuvre, à la bien prendre, est de développer la vie, de la semer partout; c'est la mission de l'humanité et cette mission est divine. Son grand moyen est la parole. Nous oublions trop souvent que le langage est à la fois un ensemencement et une révélation. L'influence d'un mot, dit à son heure, n'est-elle pas incalculable? O la parole! chose profonde, mais nous sommes obtus, parce que nous sommes charnels. Nous voyons les pierres et les arbres du chemin, les meubles de nos maisons, tout ce qui est chose et matière; nous ne distinguons pas les phalanges des idées invisibles qui peuplent l'air et battent perpétuellement de l'aile autour de chacun de nous.

H.-F. Amiel.

MICHEL LE MENDIANT.

VI

Un expédient de M. Moreau. [1]

Tous les efforts de M. Moreau, d'abord pour suivre les traces de Mme Armand et de sa nièce, puis pour découvrir leur retraite, avaient été inutiles. Soit heureux hasard, soit habiles précautions, toutes deux avaient échappé aux recherches combinées de Lavarane et de Coquillard.

Il n'était point douteux pourtant qu'elles se cachaient dans Paris, et leur présence y était d'autant plus dangereuse que Gaston pouvait les y rencontrer, et, qu'au premier mot d'explication, tout devait s'éclaircir. Douloureusement surpris de la disparution de Henriette, le jeune homme ne négligeait d'ailleurs aucun moyen pour la retrouver. L'intendant avait primitivement voulu lui expliquer cette disparution et plusieurs combinaisons s'étaient présentées à son esprit inventif; la crainte d'éveiller les soupçons de son ancien pupille l'avait retenu. Evidemment, le plus sûr était de paraître tout ignorer en mettant à profit le découragement et la tristesse de Gaston pour le ramener à son premier projet de mariage.

Mais pour cela il fallait avant tout lui enlever la chance de revoir Henriette. Aussi, Lavarane avait-il reçu ordre de continuer ses perquisitions.

Il venait précisément d'en rendre compte à l'intendant, qui, renversé dans un fauteuil, les yeux à demi fermés et l'air soucieux, l'avait écouté sans l'interrompre. Lorsqu'il eut achevé, il

([1]) Voir la précédente livraison, page 199.

se fit un silence ; M. Moreau réfléchissait : enfin il fit entendre une espèce de grognement inarticulé qui semblait une réponse à ses propres pensées, et, regardant Lavarane de côté :

— Ainsi, reprit-il à demi voix, lui aussi il cherche à découvrir ce que la tante et la nièce sont devenues ? — Très bien ! — il faut en finir avec ces créatures ! J'ai heureusement des blanc-seings, qui permettront de les cloîtrer dans quelque couvent de province d'où elles ne sortiront que sous le drap mortuaire ! — Mais avant tout, il faudrait les retrouver !

— J'ai quelque espérance depuis ce matin, fit observer Lavarane ; Coquillard assure qu'il a reconnu Françoise, leur servante, au petit marché des Innocents.

— Et l'a-t-il suivie ?

— Jusqu'à l'entrée du Pont-neuf où un embarras de carrosses les a séparés ; mais, maintenant du moins, nous ne battrons pas au hasard tous les quartiers de Paris ; nous savons dans quel canton se cache le gibier ; il ne reste plus qu'à trouver la piste et le terrier.

— Surtout, n'allez pas me l'effaroucher une seconde fois, reprit vivement M. Moreau ; songez bien qu'il faut mettre à ceci le même soin que si c'était affaire du roi ! Je veux qu'avant huit jours tout soit fini de ce côté ! — J'ai à m'occuper d'autre chose !

— M. l'intendant ne peut pas douter de notre bonne volonté, fit observer Lavarane.

— Au diable ! interrompit M. Moreau qui se redressa en frappant sur le bras du fauteuil ; il ne s'agit pas de bonne volonté, mais de réussite ! Je ne vous demande pas des sentiments, je vous demande de l'adresse.

— Sauf le respect que je dois à M. l'intendant, j'espère que je n'en ai jamais manqué ! reprit Lavarane d'un ton piqué ; quand on a été pendant dix ans garde de cabanons à Bicêtre.....

— D'où on s'est fait chasser ! interrompit Moreau.

— Non pas comme maladroit ! objecta l'affidé vivement.

— Alors, c'est comme fripon ! acheva l'intendant et il y a toujours sottise à le laisser voir..... — Mais il ne s'agit point de cela ; —je ne me suis point chargé de l'éducation de M. Lavarane ; c'est à lui de me prouver qu'elle est achevée !

Il s'était levé et avait fait quelques pas vers son bureau : Lavarane comprit que c'était une manière de le congédier ; il salua en

reculant jusqu'à l'entrée de l'espèce de couloir que formait le paravent dressé devant la porte. M. Moreau se retourna.

— Vous avez bien compris, ajouta-t-il en élevant la voix avec une impatience impérieuse ; il est temps d'en finir ! je vous donne huit jours. A la fin de la semaine, il faut qu'on ait retrouvé Mme Armand et sa nièce.....

Une exclamation l'interrompit, et la feuille du paravent, placée en face, fut brusquement repoussée. Gaston, qui venait d'entrer sans être vu, avait entendu ces dernières paroles.

M. Moreau recula d'un pas et devint très pâle.

— Qu'est-ce donc, que voulez-vous ? demanda-t-il avec une impatience de saisissement.

— Pardon ! dit le jeune homme troublé ; il n'y avait personne dans l'antichambre,..... la porte était entr'ouverte,..... j'ai cru pouvoir me présenter,..... et,..... veuillez m'excuser, monsieur..... Quand je suis entré, vous prononciez deux noms !..... ceux de Mme Armand et de sa nièce.

— Vous avez entendu ?....

— Que vous donniez ordre de les chercher.

M. Moreau tressaillit.

— Pardon, monsieur, reprit le jeune homme qui regardait son ancien tuteur avec une sorte d'angoisse étonnée ; ainsi,..... vous les connaissez ?

— Permettez !....

— Ah ! répondez-moi, monsieur ! qui les a fait quitter Versailles? que sont-elles devenues ? courent-elles quelque danger. Dites-moi ce que vous avez pu apprendre !

— Vous vous préoccupez donc beaucoup de ces deux femmes ? demanda l'intendant qui commençait à se remettre.

— Mais, vous-même, monsieur, dit Gaston embarrassé, ne disiez-vous pas qu'il fallait les retrouver à tout prix.

— Moi ! reprit M. Moreau redevenu maître de lui-même : j'ai des raisons particulières !

Gaston fit un mouvement.

— Des raisons..... que je ne puis révéler, ajouta-t-il.

— Qui vous en empêche ? demanda le jeune homme.

— Mon devoir.

— Ainsi, vous connaissez la cause de leur fuite ?

— Peut-être !

— Ah! je veux la savoir! s'écria Gaston; au nom du Ciel! dites-moi ce qui s'est passé; ne me cachez rien! je vous en conjure à mains jointes.

— Un moment! interrompit M. Moreau qui le regarda fixement; j'ai peine à comprendre tant d'insistance! A mon tour, je demanderai quel intérêt si vif vous pouvez prendre à deux malheureuses créatures.

Gaston tressaillit.

— Prenez garde, monsieur, s'écria-t-il; vous ne parlez point, sans doute, de Mme Armand et de Mlle Henriette.

— Qui vous le fait croire?

— Ce que j'ai vu, ce que je sais!

— Et que savez-vous?

— Que toutes deux méritent le respect.

M. Moreau saisit le bras du jeune homme et le regarda en face.

— Parlez-vous sérieusement, dit-il d'un accent étonné.

— Quel motif avez-vous d'en douter? demanda Gaston.

— Quel motif! répéta l'intendant avec une stupéfaction si bien jouée que le jeune homme se sentit froid jusqu'au cœur; mais alors vous ignorez?.... mais vous n'avez donc pas deviné.... si je fais rechercher ces deux femmes.....

— Eh bien?

— C'est que toutes deux sont échappées de Saint-Lazare!

Gaston recula éperdu.

— De Saint-Lazare! répéta-t-il; Henriette,.... Mme Armand!.... c'est impossible! il y a quelque malentendu, monsieur.

— Je le voudrais! dit Moreau en secouant la tête, — car votre trouble me prouve combien ces malheureuses vous intéressent: — mais voyons, s'agit-il de deux femmes qui habitaient à Versailles l'*Impasse verte*.

— Justement!

— La plus vieille a cinquante ans.....

— La plus jeune est blonde.....

— Elles étaient protégées par un M. Marc.

— C'est cela! c'est cela!

L'intendant plia les épaules.

— Alors le doute n'est plus permis, reprit-il; ce sont nos fugitives! Elles se cachaient là bas par prudence; un agent de M. le lieutenant de police qui est, je crois, valet de place à Versailles,

les a dénoncées ; nous avons été avertis, mais quand nos gens se sont présentés, la tante et la nièce, qui avaient soupçonné le danger, étaient parties. J'ai lieu de croire qu'elles ont gagné la Hòllande où il leur sera plus facile de rétablir, sous quelque nom supposé, un de ces salons équivoques dans lesquels vont se ruiner et se perdre les fils de famille. — Il faut remercier Dieu de nous en avoir délivrés. — Mais qu'avez-vous? Gaston ; comme vous voilà pâle.... Vierge sainte ! que vous arrive-t-il ?

Le jeune homme ne put répondre. La révélation de son ancien tuteur l'avait si douloureusement et si subitement frappé, que ses yeux s'étaient couverts d'un nuage, les forces l'avaient abandonné.

En le voyant chanceler, M. Moreau se hâta d'avancer un fauteuil dans lequel il se laissa tomber. Ses lèvres essayèrent en vain de balbutier quelques mots. Le choc avait été trop rude pour ce cœur tendre que ne soutenait point l'énergie d'un caractère. Gaston était un de ces hommes dont l'acceptation est toute la force, et qui, le coup reçu, croisent les mains sur la blessure plutôt que de chercher à la guérir. — Etres charmants, mais sans défense, qui ne trouvent leur place que dans une vie toujours abritée.

L'intendant connaissait de longue main cette nature incapable de résister à la violence et de déjouer la ruse. Il savait de quels réseaux il fallait l'envelopper pour lui ravir jusqu'à la volonté. S'il ne l'avait point fait jusqu'alors, c'est qu'il n'en avait point trouvé le temps et n'en avait pas senti la nécessité. Mais cette fois, il épuisa toutes ses séductions pour obtenir l'entière confiance de Gaston. L'occasion ne pouvait être plus favorable. Aux heures où notre rêve favori fait naufrage, les espérances les mieux cachées poussent un cri de détresse et demandent à tout ce qui les entoure une chance de salut. Livré à son trouble douloureux, le jeune homme ne sut rien cacher.

M. Moreau reçut ses aveux avec une douceur compatissante qui ne fit qu'exalter son expansion. Tout en ne lui laissant aucune illusion sur celle qu'il aimait, il se montra si désintéressé pour son propre compte, si prêt à pardonner l'espèce de trahison de son ancien pupille, si uniquement préoccupé de le consoler, qu'au milieu même de son désespoir, celui-ci en fut frappé et attendri. Pressant dans ses mains les mains de M. Moreau, il entremêlait ses témoignages de reconnaissance d'expressions de repentir que l'habile consolateur se hâta d'interrompre.

— Ne parlons point de cela, dit-il, en donnant à sa voix une vibration qui faisait supposer des larmes contenues ; ne pensez point à moi .... ni à ma fille..... Louise a du courage,... elle pourra souffrir, mais sans se plaindre ni s'irriter; le cœur des femmes est inépuisable dans sa miséricorde.

— Que dites-vous ? s'écria Gaston ; ah ! j'espérais au moins qu'elle ne serait point attristée ! je n'ai rien fait pour mériter sa préférence.

— Aussi, n'est-ce point un paiement, mais un don gratuit, répliqua l'intendant avec un triste sourire ; ne savez-vous pas que les femmes se ruinent en générosités de ce genre ; elles donnent toute leur âme avant de savoir si elles pourront seulement obtenir un remerciement en retour..... Mais ne pensons point à cela, ne nous occupons que de vous. — Voyons, cher enfant, vous voulez guérir, n'est-il pas vrai ? mais pour cela il faut oublier !

— Oublier ! répéta Gaston avec une angoisse désespérée; et le moyen ! quand tout me parle de ce que je voudrais éloigner de mon souvenir ; quand chaque matin je cours malgré moi à cette maison déserte, comme si j'espérais l'y retrouver ; quand la grille, les arbres de la terrasse, les toits du vieux logis, me rappellent tant de projets et d'espérances ! — Non, non, je le sens ; aussi longtemps que je resterai entouré de ce qui m'entretient d'elle, tous mes efforts seront inutiles ! il faut que je brise ce cercle d'enchantements, que je parte, que je m'étourdisse dans le mouvement et le bruit !

Un éclair de joie traversa l'œil de M. Moreau, mais s'éteignit à l'instant.

— Hélas ! le mal est-il donc si grand ! dit-il avec affliction ; avez-vous laissé prendre un tel empire à cette triste passion qu'il faille nous quitter pour la combattre !

Gaston cacha son visage dans ses deux mains sans répondre.

— S'il en est ainsi, reprit l'intendant avec effort et du ton d'un homme qui se sacrifie, faites ce que vous croyez nécessaire. Quelque douloureuse que puisse être la séparation, je n'essaierai point de vous retenir. Mais je dois pourtant vous rappeler les intérêts temporels que vous laissez derrière vous.

— Que m'importe ! interrompit Gaston.

— Oubliez-vous ce procès poursuivi à Orléans et qui peut compromettre une partie de votre fortune?

— Et que ferai-je maintenant de cette fortune?

M. Moreau lui posa une main sur l'épaule.

— Allons, vous êtes un enfant, dit-il avec une compassion caressante; plus tard, quand vous aurez retrouvé le calme, vous comprendrez que la richesse est un instrument de bonheur pour les autres et pour nous-mêmes; qu'on ne doit point la négliger quand on est sage et chrétien! Mais je ne veux pas vous gronder aujourd'hui. Partez, cher enfant: je prends les soins à ma charge; je veillerai sur tout.

— Ah! comment reconnaître tant d'indulgence et de dévouement! s'écria le jeune homme ému.

— En nous revenant guéri, répliqua l'intendant avec douceur: ne tardez pas davantage. Si vous hésitiez, peut-être manquerais-je moi-même de courage et voudrais-je vous retenir!.... Puis, je crains vos adieux à Louise:.... épargnez-lui cette épreuve. Partez sans rien dire;.... je vous excuserai.

La voix de M. Moreau était entrecoupée comme s'il eût fait un effort pour comprimer son attendrissement; Gaston lui prit les mains.

— Oh! merci! dit-il d'un accent pénétré; dans ce moment, je ne puis vous dire combien votre bonté me touche; mais croyez que je la comprends, que je l'apprécie.

— Bien, bien! interrompit l'intendant qui essuya du bout du doigt une larme invisible; en voilà assez, Gaston,... il ne s'agit pas de s'attendrir, mon fils.... Partez, vous dis-je, et que Dieu vous conduise!....

Puis, comme s'il se ravisait tout-à-coup.

— Seulement, j'y pense, ajouta-t-il; pour vous remplacer ici, j'aurais besoin d'une procuration générale..... Je cours avertir le notaire et demain nous irons la signer. Du courage, mon enfant; Dieu n'abandonne jamais ceux qui souffrent! ayez confiance dans sa miséricorde!... — Je vais faire libeller la procuration.

Il serra la main du jeune homme, poussa un soupir et sortit en levant les yeux au Ciel.

Mais à peine eut-il franchi le seuil, que ses traits composés se détendirent, une expression de triomphe les illumina, il ne put retenir un geste de folle joie, et frappant de sa canne le parquet:

— Sauvé! pensa-t-il; avec la procuration, je puis disposer de deux cent mille écus; c'est assez pour faire face aux échéances et maintenir mon crédit.

VII

Un vieux serviteur.

La muse du romancier ressemble à ce démon de Le Sage, qui transporte successivement son protégé d'une demeure à l'autre et ouvre à son regard les réduits les plus secrets. Il n'est pour elle ni distance ni mystère. D'un bond elle franchit l'espace, elle sait ouvrir toutes les portes, comprendre tous les langages, traduire tous les gestes, deviner toutes les pensées, et on pourrait lui appliquer ce qu'un poète anglais dit de la muse épique : « Le monde est son champ et les sentiments humains sa moisson. »

Nous profiterons des ressources que nous offre cette ubiquité pour nous échapper avec elle de l'hôtel de M. Moreau et pénétrer dans la chambre la plus reculée d'une maison située à l'extrémité du faubourg Saint-Jacques.

Il pouvait être neuf heures du matin : un rayon de soleil, glissant à travers les petites vitres verdâtres d'une haute croisée, semblait éteindre la lumière d'une bougie qui achevait de se consumer sur une table de Boule, devant laquelle Henriette était assise. Sa tête, rejetée en arrière, s'appuyait au dossier du fauteuil, ses yeux étaient fermés, et l'égalité de sa respiration prouvait que le sommeil venait enfin de la surprendre.

Une porte sous tenture s'ouvrit tout-à-coup à l'autre extrémité de la chambre, et Michel y parut conduit par Mme Armand. A la vue de la jeune fille endormie, tous deux s'arrêtèrent.

— Voyez ! dit la tante qui montra la bougie près d'enflammer la bobèche de papier ; elle a encore passé la nuit sans se coucher.

— Et ce n'est pas la première fois ? demanda le vétéran.

— Hélas ! cher M. Marc, depuis que nous avons quitté Versailles, sommeil, appétit, gaîté, tout a disparu ! sa tristesse augmente chaque jour. Rien ne fait pour la distraire ; elle reste des heures entières assise à la même place, une tapisserie à la main, sans lever la tête, sans rien dire ; on croirait qu'elle travaille ; mais si on s'approche, on voit son aiguille immobile et de grosses larmes qui roulent de ses joues sur le canevas.

Michel fit un geste de tristesse découragée.

— Ah ! je la reconnais, murmura-t-il ; c'est le cœur de son père, aimant tout bas, mais pour jamais. Les autres oublient ou se consolent, elle, vous verrez qu'elle ne saura que mourir !

— Jésus ! ne dites point ça ! interrompit Mme Armand ; c'est une crise à passer. A la longue, il faudra bien que le souvenir de ce prétendu maître de dessin (que Dieu confonde !) finisse par s'user, d'autant que le hasard nous favorise. Ce fils de Satan, qui semble né pour notre perdition à nous autres pauvres femmes, a décidément rejoint l'armée.

— Oui ! répliqua Michel : car je viens d'entendre les crieurs de nouvelles annoncer la part qu'il avait prise à l'attaque de je ne sais quel fort. Mais si nous sommes à l'abri de ses poursuites, madame Armand, nous ne sommes pas à l'abri de son souvenir.

— Seigneur, mon Dieu ! je le sais bien, dit la vieille dame qui avait fait un pas vers la table ; regardez ! la malheureuse fille aura encore passé la nuit à écrire.

— C'est donc une habitude ?

— Depuis que nous sommes ici, je la vois toujours, dès qu'elle est seule, une plume à la main.

— Correspondrait-elle avec le dehors ?

— Impossible ! elle n'est point sortie et je suis sûre de Françoise. Vous voyez, d'ailleurs, sur le parquet ces papiers en morceaux ; elle-même déchire ainsi tout ce qu'elle écrit.

— Je comprends, murmura Michel qui semblait se parler, elle fait ses confidences au papier, faute de quelqu'un à qui elle puisse tout dire..... Il faut pourtant que je l'amène à s'expliquer ; cela ne peut continuer ainsi.

Et se retournant vers la tante.

— Pardon, madame Armand, ajouta-t-il ; j'ai pensé que des fleurs égaieraient mademoiselle Henriette et je suis passé chez le jardinier du grand clos pour en choisir. On va les apporter dans un instant ; ayez la bonté de les recevoir et de les faire ranger sur le petit belvédère.

— C'est ça, dit la vieille dame; et quand elle s'éveillera, vous la conduirez pour les voir. — Ah ! sainte Vierge Marie ! que de tourments vous avez pris avec cette enfant, cher M. Marc.

Le vétéran lui imposa silence de la main ; elle poussa un soupir, leva les yeux au ciel et sortit.

Dès qu'elle eut disparu, Michel s'approcha doucement de la jeune fille et se mit à la regarder.

Ce n'était plus le riant et lumineux visage que nous avons entrevu dans le petit salon de l'*Impasse verte ;* la fraîcheur rosée, qui semblait transluire à travers l'albâtre de son teint, avait fait place à une lividité maladive ; les joues s'étaient creusées, un cercle brun estompait ses yeux profondément enchâssés ; le nez, devenu plus fin, semblait crispé par une souffrance contenue, et les lèvres pâlies étaient agitées d'un léger tremblement.

Le désordre du sommeil avait encore ajouté à l'expression de cet ensemble douloureux. La blonde chevelure de la jeune fille s'était échappée du réseau de soie qui la retenait et avait roulé jusqu'à ses épaules. Quelques boucles dorées voilaient à demi son visage comme pour en cacher la tristesse, et, sous les longs cils humides, une dernière larme se tenait suspendue.

Michel, debout et immobile, regarda longtemps ce visage si tôt ravagé par les orages du cœur. Une expression de pitié désolée se mêlait sur ses traits à une sorte d'indignation. Enfin, il prit son front à deux mains, comme s'il eût voulu fixer ses idées et se forcer lui-même à réfléchir. Mais sa méditation fut courte. Il sembla tout-à-coup se décider, laissa échapper un geste de résolution irrévocable et fit un pas vers Henriette.

Il allait la réveiller, lorsque ses regards rencontrèrent une feuille froissée sur laquelle la jeune fille avait tracé quelques mots ; après un peu d'hésitation, il la saisit et s'approcha de la fenêtre pour la lire.

A ce moment, une voix lointaine se fit entendre dans une des rues qui aboutissaient au Faubourg. D'abord confuse, elle ne tarda pas à devenir plus distincte et Michel reconnut le crieur de nouvelles qui répétait :

— Demandez, demandez tous, voilà ce qui vient d'arriver.

Il se retourna vers la jeune fille ; elle avait fait un mouvement.

Il y eut une pause, puis la voix reprit plus élevée :

— Bulletin de l'armée du roi !

Henriette rouvrit les yeux et prêta l'oreille comme si elle eût reçu, à travers l'engourdissement du sommeil, une perception incertaine.

La voix reprit :

— Victoire remportée par les troupes françaises.

La jeune fille se redressa.

— Part prise à l'action par M. le duc de Fronsac !

Elle se souleva en tressaillant.

— Sa bravoure et sa blessure !

Henriette poussa un grand cri.

— Blessé ! dit-elle en se levant pour courir à la fenêtre.

Mais elle s'arrêta à la vue de Michel et ne put que répéter :

— Blessé !

— Seulement au bras et légèrement, acheva le vieux soldat : rien que ce qu'il faut pour avoir les honneurs de la journée ; je viens d'entendre lire la dépêche affichée aux portes de toutes les églises; elle annonce que M. de Richelieu doit rapporter lui-même dans quelques jours les drapeaux pris sur l'ennemi ! — Plut à Dieu que Mlle Henriette pût guérir aussi facilement.

La jeune fille tressaillit.

— Moi, guérir, reprit-elle ; et.... de quel mal ?

— De celui qui vous fait regarder la vie comme un fardeau trop lourd à porter ! répliqua Michel tristement.

Henriette voulut protester.

— Oh ! ne le niez pas, continua-t-il ; c'est écrit ! écrit de votre main : voyez plutôt !

Il lui montrait la page trouvée sur la table un instant auparavant. La jeune fille rougit en la reconnaissant, fit un geste pour la reprendre, puis devint plus pâle.

— Et.... comment.... ce papier est-il tombé entre vos mains ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Je l'ai pris là encore mouillé de vos pleurs ! répondit Michel avec un accent de reproche tendre.

Henriette tressaillit ; une contraction de dépit irrité crispa ses traits.

— Ainsi, dit-elle d'un ton amer, le secret que je n'avais confié à personne, M. Marc a cru pouvoir le surprendre ? Je n'ai plus la liberté de ma douleur ? On entre de force dans mon âme ; on y lit malgré moi, sans que je puisse même savoir dans quel but et de quel droit ?

Michel fit un mouvement.

— De quel droit ! répéta-t-il ; oh ! c'est juste ! Mademoiselle Henriette ignore celui que je puis avoir sur ce qui l'intéresse ; elle ne

sait rien de notre passé à tous deux. Je ne suis pour elle qu'un étranger.

— Pardon ! interrompit la jeune fille qui regrettait déjà sa vivacité ; je n'aurais pas dû oublier votre titre de tuteur !....

— Et si ce titre ne m'appartenait pas ! reprit Michel en la regardant.

— A vous ! s'écria Henriette ; mais ne vous est-il pas donné par ma tante elle-même ?

— Et si elle avait également usurpé celui qu'elle porte.

— Comment ?

— Si vous étiez une orpheline qui ignore jusqu'à son nom !

— Ciel ! que voulez-vous dire ?

— Ce que j'ai cru devoir taire longtemps par prudence ; ce que vous ne sauriez point encore aujourd'hui, si je n'avais besoin de me justifier, de gagner votre confiance par la mienne, de relever votre courage en vous disant ce que vous êtes et ce qu'on doit attendre de vous.

— Ah, parlez ! parlez ! dit la jeune fille dont le visage avait repris ses couleurs et qui, à demi soulevée de son siége, fixait sur le vétéran des yeux qu'une flamme subite avait ranimés.

Ce dernier l'invita à se rasseoir par un geste respectueusement impératif ; lui-même prit une chaise et se plaça de l'autre côté du pupitre. Son émotion était visible. Il passa plusieurs fois la main sur son front et parut hésiter ; mais enfin il fit un effort.

— Avant de parler à mademoiselle de ce qui la regarde, je suis forcé de lui parler de moi-même, dit-il, vu qu'il faut prendre les choses au commencement. Je lui dirai donc que je suis né dans une pauvre cabane du Gévaudan, et que je n'ai jamais connu que ma grand'mère, une chrétienne dont les catholiques auraient fait une sainte si elle avait été de leur église, mais qui lisait la Bible et priait debout. Mon père et ma mère étaient morts presque dès ma naissance ; ils m'avaient laissé à la digne femme qui m'éleva en grande misère, mais avec les consolations de l'Evangile. A chaque épreuve, elle savait trouver un passage du livre saint qui donnait patience.

Cependant la charge serait devenue trop forte sans la charité d'un généreux gentilhomme qui était, comme nous, de la religion et demeurait dans le voisinage. M. le chevalier de Barmont nous

prit chez lui, et ma grand'mère mourut sous son toit en me recommandant de rester fidèle à Dieu et à mon maître.

Pour ce dernier, la recommandation était inutile, car mon cœur m'y portait d'inclination. Aussi, quand M. le chevalier partit pour l'armée du roi, je demandai à le suivre et à servir dans sa compagnie.

J'ai fait avec lui les grandes campagnes de M. de Turenne, et assez bien rempli mon devoir pour qu'on m'ait cru digne d'un sabre d'honneur. Je l'ai dû aux sollicitations de M. de Barmont : jamais meilleur maître n'eut (j'ose le dire) plus fidèle serviteur. Dans la bataille, je combattais à ses côtés, au bivac, je dormais à ses pieds : je le respectais comme mon chef et je l'aimais comme mon père !

Il le savait bien et me rendait en confiance ce que je lui donnais en dévouement. Ce fut la cause de ma perte. Les officiers inférieurs me jalousaient et cherchaient toutes les occasions de me pousser à bout. J'étais trop accoutumé à la bonté de M. le chevalier pour ne pas supporter avec impatience leur brutalité. Un jour (c'était après une accusation qu'il n'avait pu justifier), l'un d'eux s'emporta plus fort que d'habitude et leva la main pour me frapper. J'étais à bout de patience ; le sang me monta au cerveau..... et..... je prévins le coup en frappant moi-même !

Henriette, qui avait écouté jusqu'alors avec une attention avide, ne put réprimer un geste et une exclamation.

— Vous devinez la gravité d'une pareille faute, continua Michel ; la discipline n'admettait aucune excuse ; j'allais être condamné à mort ! Il ne restait qu'un seul moyen de salut : M. le chevalier gagna des médecins qui me déclarèrent fou et il me fit envoyer à Bicêtre !

Il avait promis de ne point m'y abandonner. Quelques mois devaient suffire pour que je fusse oublié, et alors il devait obtenir mon élargissement ou faciliter ma fuite. Mais, hélas ! il ne songeait pas que lui-même avait tout à craindre.

La persécution contre les huguenots s'était réveillée. Revenu au pays, M. de Barmont se trouva naturellement le recours de tous les persécutés. C'était à lui qu'on demandait protection ou conseil. Son manoir était devenu le rendez-vous commun ; on y allait pour chercher les consolations des pasteurs proscrits et cachés. Le gouverneur en fut averti. Un détachement de dragons arriva au mo-

ment du prêche, et, comme quelques jeunes gens voulaient résister, l'officier ordonna de faire feu! M. et Mme de Barmont, qui s'étaient jetés en avant pour protéger leurs hôtes, tombèrent frappés à mort : le reste prit la fuite. Quelques vieillards et quelques enfants furent seuls faits prisonniers.

— Et pendant ce temps vous restiez retenu à Bicêtre? demanda Henriette dont les regards impatients semblaient vouloir hâter le récit de Michel.

— Pendant ce temps, j'avais moi-même réussi à gagner un des gardiens et à m'échapper! reprit le vieux soldat. Je savais que le plus sûr moyen de me dérober aux recherches était de me cacher dans la foule de la grande ville; j'allai, en conséquence, m'établir au faubourg Saint-Marceau parmi les ouvriers pour huis et serrures, dont le métier m'avait toujours fait envie. M. le chevalier, qui battait lui-même le fer avec une rare adresse, s'était bien souvent servi de moi à la forge du manoir; aussi me fis-je recevoir sans peine compagnon serrurier. Au bout de quelques mois, le goût et la bonne volonté aidant, j'étais recherché par les plus habiles maîtres. On me confiait la fabrication des fermetures à secret pour les petits meubles des grandes dames et les coffres des financiers; mon salaire n'était plus proportionné au travail, mais au besoin qu'on avait de mon adresse, et je l'élevais presque à volonté.

J'avais plusieurs fois essayé d'obtenir quelques nouvelles de M. de Barmont et de lui en donner, mais sans réussir. Je n'osais point écrire, de peur de compromettre mon ancien maître ou de faire deviner ma retraite, et je ne connaissais personne qui pût me servir d'intermédiaire. Enfin, le hasard me fit rencontrer un compagnon qui arrivait de Javoulx et qui me raconta la triste aventure du manoir de Barmont.

Depuis la mort de ma grand'mère, je n'avais point reçu de coup si rude. Mon procès et le cabanon de Bicêtre, n'étaient rien en comparaison de ce malheur. Pendant dix-huit ans que j'avais vécu près du chevalier, je m'étais habitué à le chérir comme mon protecteur et à le respecter comme mon maître. Dans ce long service, il n'y avait pas eu une heure de dépit ou de refroidissement. On aurait pu, à chaque minute, me demander ma vie pour M. de Barmont et je me serais trouvé content de la donner. A la nouvelle de son malheur, je restai d'abord terrassé. Mais un souvenir tra-

versa tout-à-coup ma peine. M. et M[me] de Barmont avaient une fille ! tous deux morts, qu'était-elle devenue ? Le compagnon qui m'avait raconté leur triste sort ne put me rien dire, sinon que les enfants faits prisonniers au manoir, avaient été conduits d'abord à la prison de Marvejole puis dirigés sur Paris. Il ne m'en fallait pas davantage pour me mettre en quête. Après beaucoup de démarches, j'appris qu'on avait conduit les orphelins huguenots à Saint-Lazare pour être convertis. Je pris des informations. Parmi eux se trouvait bien une petite fille de cinq à six ans qui arrivait du midi ; on me permit de la voir et (jugez de ma joie !) c'était la fille du chevalier ! c'était vous !

Henriette se redressa.

— Moi ! s'écria-t-elle saisie ; ai-je bien entendu, grand Dieu !.... êtes-vous sûr ?.... moi, fille de M. de Barmont.

— Et j'en ai les preuves, ajouta vivement Michel ; car en vous arrachant aux mains de vos géoliers, je voulais être certain que je sauvais l'enfant de mon maître.

— Mais comment pûtes-vous réussir ?

— Je me rappelais avoir entendu dire à M. le chevalier, qui le savait par expérience, que l'intendant de Saint-Lazare vendait à prix d'argent les orphelins confiés à sa garde ; j'avais des épargnes que je fis offrir et qui furent acceptées.

— Ainsi, interrompit la jeune fille, c'est à vous que je dois ma délivrance !

— Oui, reprit le vétéran qui sembla remué par ce souvenir ; oh ! je vivrais mille années, que je n'oublierais jamais ce moment ! C'était un soir d'hiver ; le gardien m'avait donné rendez-vous à l'une des petites portes du jardin. Dix heures sonnaient quand je l'entendis venir. Il vous portait dans ses bras toute endormie et vous remit dans les miens qui, alors, étaient robustes et entiers. Je ne lui dis pas un seul mot, mais je lui donnai la somme convenue qu'il compta ; puis je vous enveloppai dans mon tablier de travail pour vous garantir du froid et vous cacher. J'étais si joyeux que mes jambes tremblaient sous moi. Je pris par les rues les plus désertes et j'arrivai au nouveau logement que j'avais loué.— Ah ! je me souviens encore de tout comme si c'était hier ! — Je vous couchai sur le petit lit préparé pour vous près de la miniature de votre père, qu'il m'avait remise au moment de le quitter, et sous le sabre d'honneur gagné en Allemagne. J'avais ainsi, dans le même coin

de ma mansarde, toutes mes richesses et tous mes bonheurs ! Je sentis alors mon cœur se gonfler..... les larmes me vinrent aux yeux ; je me mis à deux genoux devant le petit lit et je restai là, bien longtemps, à regarder dormir l'enfant de celui dont j'avais été le serviteur et le soldat !

— Cher M. Marc ! dit Henriette en tendant la main au vétéran ; et, jusqu'ici vous m'avez laissé ignorer ce que je vous devais.

— Vous ne me devez rien, reprit Michel, je ne faisais que payer une dette, mais il fallait la payer toute entière ; car je ne voulais point laisser décheoir la dernière descendante des Barmont; il fallait qu'elle fût élevée comme une fille de gentilhomme. C'était mon devoir, mon honneur ! puisque j'étais là, elle ne devait plus paraître orpheline.

— C'est alors que vous m'avez confiée à Mme Armand ?

— Afin de vous faire retrouver des soins de mère. J'avais toujours peur qu'on ne vous reconnût pour une des orphelines de Saint-Lazare; qu'on ne vous arrachât d'entre mes mains pour vous emprisonner au fond de quelque couvent. Je cachai votre nom à Mme Armand elle-même, qui consentit à vous élever comme sa nièce. Moi j'étais robuste et habile ouvrier ; en redoublant de travail, je pouvais fournir à tous vos besoins. J'étais fier de vous voir grandir, belle, contente, et ne manquant de rien.

Henriette l'interrompit par une exclamation d'attendrissement et de reconnaissance.

— De sorte que cette aisance qui m'a entourée dès mon enfance, dit-elle, je la devais à votre travail.

— Hélas ! reprit Michel dont le visage s'était assombri ; mes forces ne répondirent pas longtemps à ma volonté. Depuis quatre années je travaillais sans relâche ; pendant tout ce temps, le soleil ne s'était guère couché pour moi ; je sentis subitement qu'il allait disparaître. Une blessure que j'avais autrefois reçue au front, se r'ouvrit, ma vue s'affaiblit ; je devenais aveugle !

La jeune fille joignit les mains.

— Aveugle ! répéta le vétéran ; comprenez-vous tout ce qu'il y avait de désespoir dans ce mot ? Aveugle ! Quand mon travail de toutes les heures pouvait à peine suffire. Aveugle ! c'est-à-dire, prisonnier dans une nuit sans fin ; inutile, impuissant ! L'épreuve était trop forte, je ne voulus point l'accepter ! je me raidis contre le mal ; je me dis que j'arriverais à le vaincre à force de courage.

Je continuai mon travail acharné. Au lieu de reconnaître comme Salomon dans l'Ecclésiaste : « *Qu'on ne saurait rien ajouter ni rien diminuer de ce que Dièu a voulu,* » je luttai contre lui en me confiant à mes seules forces. La punition ne se fit pas attendre. Un jour que l'éclat de la forge avait accru mon aveuglement, j'avançai la main vers l'enclume, sans voir le marteau levé d'un de mes compagnons, la main fut broyée du coup ! On me porta à la plus prochaine infirmerie d'où je sortis deux mois après.... tel que vous me voyez.

Michel avait retiré le gant qui déguisait habituellement sa blessure et montrait son bras mutilé. Henriette joignit les mains avec un cri de surprise et de douleur ; le vétéran continua :

— Ma dernière espérance était perdue ; non-seulement le jour s'éteignait pour moi, mais Dieu venait de briser l'instrument dans lequel je m'étais jusqu'alors confié. Si j'avais été seul, j'aurais pu me résigner ; mais cette tâche que j'avais entreprise, il faudrait donc y renoncer? La fille de mon maître allait retomber aux mains de ses ennemis ou subir tous les tourments du besoin. Je cherchais en vain quelque expédient ; les jours se succédaient sans rien apporter. Mme Armand m'avait écrit deux fois pour me dire que ses dernières ressources étaient épuisées : je reçus une troisième lettre qui m'avertissait que vous étiez au lit, atteinte de la contagion qui ravageait alors Paris, sans médecin, sans remèdes et sans argent.

A cette nouvelle, je sentis mon courage faiblir et ma raison se troubler. Privé de recours et d'espoir, je fus près de laisser là ma vie inutile comme un fardeau devenu trop lourd. Pendant quelques instants, je ne songeai qu'à m'échapper d'ici-bas et à me réfugier avec Job dans le sépulcre «*pour y dormir mon sommeil !*» Mais au milieu de mon désespoir, le souvenir des enseignements de ma vieille grand'mère me revint ; je me rappelai la parole de saint Paul aux Corinthiens : « *Béni soit Dieu qui nous console pour que nous partagions ensuite cette consolation à ceux qui souffrent !* » et je me dis : puisque ton Père céleste t'a laissé la vie, c'est qu'il veut se servir de toi, mais c'est à lui seul de choisir la manière dont il desire t'employer. Tant que tu as eu des forces, tu as demandé tes ressources au travail ; maintenant que tu les as perdues, demande-les à la générosité de tes frères.

Et comme l'orgueil humain se révoltait en moi, le souvenir du

chevalier sembla se réveiller et prendre la parole pour me dire :
— A tout prix, il faut que tu sauves l'orpheline de ton maître du froid et de la faim. Quand tu étais soldat, tu n'as jamais reculé devant la fatigue ni le danger ; maintenant, rappelle-toi que tu es chrétien pour ne pas reculer devant l'humiliation.

Je me parlai ainsi tout le jour. Enfin, le soir venu, mon cœur fit violence à mon orgueil, je descendis mon haut escalier à tâtons, j'arrivai dans la rue, et là, sans rien dire, la rougeur au front, des pleurs de honte à chaque paupière,.... je tendis la main.

La jeune fille l'interrompit par une exclamation si poignante qu'il releva les yeux; elle avait la tête rejetée en arrière, les mains jointes, et le visage couvert de larmes.

— Vous ! murmura-t-elle d'une voix balbutiante ; et c'était..... pour moi !

— Dieu voulut me récompenser, reprit Michel ; j'avais fermé les yeux afin de ne rien voir ; mais, au bout d'un instant, j'entendis quelqu'un s'arrêter avec une interjection de pitié, mon uniforme (seul habit qui me restât et que j'avais dû prendre) venait de le frapper, et je sentis qu'il me glissait dans la main une pièce d'or. En toute autre occasion, j'aurais rougi de cette première aumône ; eh bien, je ne pus retenir un cri de joie en pensant que c'était pour vous.

— Ah ! c'est trop ! s'écria Henriette qui saisit la main du vétéran et la pressa sur son cœur ; comment pourrai-je jamais reconnaître..... et vous m'aviez laissé ignorer jusqu'ici tant de dévouement !

— Parce que j'en étais assez récompensé par votre bonheur, reprit Michel; Dieu m'avait pris sous sa protection; il avait changé ma misère presque en richesse, et j'avais pu vous faire une existence selon mes souhaits. En vous voyant près de Mme Armand, joyeuse et ne manquant de rien, je me disais orgueilleusement, comme David après sa victoire sur les Philistins : « *Dieu m'a donné selon mes mérites !* » votre joie était le luxe de ma pauvreté, mais depuis, tout est changé ; un moment a détruit l'ouvrage de quinze années. A la place de ce sourire qui me coulait dans le cœur, comme un rayon de soleil, je ne trouve plus qu'un visage pâli par les veilles.

La jeune fille tendit les mains.

— Non, balbutia-t-elle ; M. Marc..... Si vous saviez,.... mon Dieu ! mon Dieu !

Les larmes qui la gagnèrent lui coupèrent la voix et elle se cacha le visage.

Le vétéran soupira en secouant la tête avec tristesse.

— Vous voyez, dit-il : je vous fais encore pleurer ; il eût mieux valu ne point parler !.... mais mon cœur s'est ouvert malgré moi. Je me suis dit : — Quand elle saura ce que j'ai fait, elle comprendra que son repos m'appartient, que j'y ai droit : elle ne voudra pas que tous mes efforts aient été inutiles ; qu'il ne me reste rien de tant d'espérances ! elle tâchera de guérir pour que j'aie encore une raison de vivre, elle aura pitié d'un vieux serviteur qui n'a jamais attendu d'autre récompense que le bonheur de la fille de son maître et qui le lui demande..... à genoux !

En parlant ainsi, Michel s'était levé les yeux humides, les lèvres tremblantes et s'était agenouillé près du fauteuil de Henriette. Celle-ci, qui éclatait en sanglots, le força à se relever et se jeta sur sa poitrine. Elle eût voulu le remercier, le rassurer : l'émotion était trop forte. Pendant un moment, tous deux ne purent que confondre leurs larmes. Enfin, le vétéran se dégagea avec une sorte de modestie respectueuse et essuyant ses yeux :

— Si seulement, dit-il, mademoiselle me promettait de prendre courage !....

— Ah ! je vous le promets,.... s'écria Henriette ; oui,.... oui,... je veux reconnaître tant de générosité ;.... ne craignez rien ; j'oublierai,.... j'oublierai.....

Les larmes lui coupèrent la parole ; Marc fit un geste désolé.

— Non, reprit-elle plus vivement en essuyant ses yeux :.... je ne pleure pas,.... cher M. Marc, — c'est nerveux. — Désormais je veux être toute entière à la reconnaissance, au bonheur que je vous dois.

— Alors, reprit le vétéran d'un ton de prière, pourquoi refuser les moindres distractions ?

— Je ne les refuserai plus, interrompit la jeune fille précipitamment et comme quelqu'un qui cherche à s'étourdir ; je serai gaie, M. Marc ; je vous le jure.

— Eh bien, prouvez-le moi, dit le vieux serviteur, en vous occupant des fleurs que j'ai fait porter pour vous sur la petite terrasse.

— Des fleurs ! répéta Henriette ; ah ! je veux les soigner moi-

même,... vous verrez;..... je les aimerai comme celles..... d'autrefois !....

Ici, sa voix s'éteignit au souvenir du parterre cultivé à Versailles et qui lui rappelait tant de douces images ; mais en voyant le nuage qui passa sur le front du vétéran, elle reprit aussitôt d'une voix entrecoupée.

— Pardon,.... M. Marc,... ce n'est rien,... absolument rien:... — je vous assure que c'est nerveux !... Tenez, voilà mes larmes essuyées :... — je veux aller voir vos fleurs.— Ah ! il ne faut pas m'en vouloir,... il faut être indulgent,.... vous verrez que j'aurai du courage,.... que je serai digne de vous.

Elle serra encore la main de Michel et courut à la terrasse, autant pour laisser un libre cours à son émotion que pour visiter le présent de son protecteur.

Celui-ci la suivit un instant du regard. Il la vit s'approcher des caisses de fleurs, aller lentement de l'une à l'autre, essuyant une larme à chaque station, et s'accouder enfin sur la balustrade, les yeux perdus dans le long faubourg où tourbillonnait une foule agitée.

Le vétéran secoua la tête et tomba lui-même dans une sombre méditation. Il cherchait les moyens d'arracher la jeune fille à sa préoccupation, de détourner son cœur en occupant son esprit, de profiter de la soumission attendrie que sa révélation venait de lui inspirer, pour obtenir d'elle quelque résolution énergique. Il flottait encore entre plusieurs projets lorsque Mme Armand parut à la porte du salon.

La vieille dame portait sur tout son visage l'expression d'une surprise effrayée ; ses pas étouffés et ses mains étendues, annonçaient la crainte d'être découverte. A l'exclamation que laissa échapper Michel en l'apercevant, elle lui imposa silence par un geste répété.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda le vétéran à voix basse et en s'approchant.

Mme Armand lui prit la main, l'entraîna vers une petite porte vitrée par le haut, écarta un rideau de toile de Bergame et lui montra un homme en veste occupé dans le corridor à détacher de son crochet une caisse de fleurs.

— Voyez ! murmura-t-elle à son oreille.

— Eh bien ? dit Michel qui ne pouvait comprendre ce mystère ; c'est sans doute un des garçons jardiniers du voisin.

— Vous ne le reconnaissez donc pas ?

— Mais.... non.

Elle le fit reculer de quelques pas dans la crainte d'être entendue.

— Vous vous rappelez, n'est-ce pas, ce prétendu valet de place qui s'était introduit chez nous à Versailles et qui n'était qu'un agent déguisé de M. de Fronsac ?

— Sans doute ; mais quel rapport peut avoir ce garçon jardinier ?

— C'est lui !

— Que dites-vous ?

— Je m'en suis assurée, ce sont les mêmes traits, la même voix.... Je l'ai aperçu écoutant aux portes, regardant autour de lui pour se mettre au fait du logis....— et, tenez, tenez.... il s'approche de la terrasse ;.... voyez son geste de joie,.... il a aperçu Henriette.... N'en doutez pas ; c'est M. de Fronsac qui l'envoie....

— M. de Fronsac?... répéta Michel étonné ? comment le croire quand il est absent.

Un cri poussé par Henriette l'interrompit : la jeune fille s'élança dans le salon, pâle et haletante, en appelant :— Madame Armand, monsieur Marc ?

— Qu'est-ce donc demandèrent-ils en même temps.

Elle les prit par la main, et les entraînant vers la terrasse :

— Là, regardez ! s'écria-t-elle, à la portière de ce carrosse arrêté devant la maison du notaire ces deux hommes !....

— Il me semble, reprit Michel, que le plus vieux est M. Moreau.

— Mais l'autre, l'autre !....

Mme Armand avança la tête :

— Que Dieu nous fasse miséricorde ! interrompit-elle ; c'est le prétendu M. Hubert.

— Oui, reprit vivement Henriette ; M. Hubert ici quand nous savons que le duc de Fronsac est à l'armée ; qu'une blessure l'y retient.

— Mais alors, fit observer le vétéran ; nous avons été trompés ; celui que vous receviez à Versailles n'était point le duc.

— C'est ce que ce vaurien pourrait nous dire, interompit Mme Armand en montrant Coquillard qui venait d'avancer la tête à la porte vitrée.

Michel courut à lui, le saisit au collet et le força à entrer.

Le valet de place fut d'abord déconcerté, et répondit en balbutiant aux premières questions du vétéran ; mais après l'avoir examiné, il parut se rappeler tout-à-coup un souvenir, et comme Michel, qui continuait à le secouer, lui répétait de déclarer le véritable nom de l'homme par qui il était envoyé, il s'écria à son tour :

— Un moment ! Commencez par me laisser, sans quoi j'en dirai peut-être plus que vous ne voulez.

— Et que diras-tu ? demanda le vétéran.

— Je dirai, reprit le valet de place en clignant de l'œil, ce que m'a appris Mme Rossignol.

Michel tressaillit.

— Mme Rossignol, répéta-t-il en baissant la voix et prenant le valet à part ; tu la connais donc ?

— Comme un neveu connaît sa tante.

— Quoi ! tu serais.....

— Nicolas Coquillard, candidat à la place de sourd et muet..... et je sais l'histoire du vétéran qui est établi au petit portail de St-Roch.....

Michel lui mit la main sur les lèvres.

— Tais-toi, malheureux, dit-il.

— A la bonne heure, reprit Coquillard ; mais le syndic voit, comme dit cet autre, « qu'on est gardé à carreau ! »

— Soit, reprit le vétéran qui venait de rencontrer les regards de Henriette et de Mme Armand surprises de cet étrange *à parte ;* mais réponds à ce que je te demande. Tu connais celui que Mme Armand recevait à Versailles sous le nom d'Hubert.

— Possible ! répliqua Coquillard ; seulement j'ai promis le secret, et une promesse c'est sacré, aussi c'est inutile de m'interroger ; je serai muet comme un poisson.

Le vétéran lui saisit le bras :

— Ecoute, dit-il ; tu sollicites une place dans notre corporation.

— Oui.

— Tu sais qu'il dépend de moi de te faire agréer.

— Et je sais aussi que vous me refusez votre protection.

— Eh bien, je te l'accorde.

— Est-ce possible ?

— Je te fais recevoir, si tu veux répondre franchement à mes questions.

Le valet de place fit un saut en arrière.

— Vrai ! s'écria-t-il joyeusement ; je n'ai qu'à parler pour passer sourd et muet ! Eh bien tant pis ! je dis la vérité.

Ah ! enfin, interrompit Mme Armand qui s'était approchée et avait entendu l'exclamation de Coquillard ; voyons ; vite, alors !... Ce M. Hubert ?....

— Se nomme Gaston de Vignolles, répliqua le valet de place.

— Et c'est lui qui a tenté l'enlèvement de Henriette ?

— Du tout, c'est son ancien tuteur, M. Moreau.

— L'économe de Saint-Lazare ? s'écria le vétéran.

— Juste ! reprit Coquillard ; il a tout conduit à l'insu du jeune homme.

— Mais dans quel intérêt ? demanda Henriette.

— Dans quel intérêt ! répéta le neveu de Mme Rossignol ; au fait, la demoiselle ne sait pas..... L'intendant a une fille qui était promise à M. Gaston ; quand le père a vu que son futur gendre cherchait une femme ailleurs, il a voulu faire place nette.

— Ainsi, M. Hubert n'y était pour rien ?

— Du tout ! à preuve que depuis la disparution de la demoiselle, il l'a cherchée partout.

— Moi ?

— Que depuis qu'il a perdu l'espoir de la retrouver, il dépérit de tristesse.

— Se peut-il ?

— Et que M. Moreau va lui faire quitter la France, sous prétexte de le distraire.

— Ah ! ne le permettez pas, M. Marc ! s'écria Henriette qui avait repris ses couleurs et dont les yeux brillaient ; au nom du Ciel ! détrompez-le ; retenez-le ! que je ne le revoie plus s'il le faut ; qu'il en épouse.... une autre ; mais qu'il reste ici..... qu'il soit heureux. Oh ! maintenant que je sais qu'il ne m'a point trompée, j'aurai du courage,... je puis me résigner à tout ; son bonheur me consolera du reste. M. Marc ! oh ! je vous en prie à mains jointes, ne le laissez point partir.

— Non, dit le vétéran qui semblait refléchir ; que mademoiselle soit sans inquiétude ; je saurai bien empêcher ce départ et peut-

être même;... oui j'en ai l'espérance;.... peut-être pourrai-je faire davantage.

Henriette le regarda sans oser l'interroger ; il parut hésiter un instant, puis, lui prenant la main :

— Mademoiselle veut-elle faire ce que je lui demanderai ? ajouta-t-il brusquement ; aura-t-elle le courage de m'aider à défendre son bonheur ?

— Je l'aurai ! répliqua la jeune fille.

Michel fit un geste de résolution.

— Eh bien ! s'écria-t-il : c'est chose dite : tout-à-l'heure notre sort sera décidé. Que mademoiselle se prépare à me suivre ; Mme Armand, donnez vite la mantille et faites demander un carrosse de louage.

— Jésus ! que voulez-vous faire ? demanda la vieille dame qui obéit toute saisie.

— Vous le saurez, interrompit le vétéran en cherchant son chapeau ; ceci va être comme dit l'apôtre, « *un jugement de Dieu !* » Priez, Mme Armand, priez pour la réussite, tandis que moi je vais y travailler.

EMILE SOUVESTRE.

(La suite au prochain numéro.)

LES

PAYSAGISTES FRANÇAIS CONTEMPORAINS.

DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE. ([1])

MM. Dupré et Rousseau, tous deux très-originaux, tous deux également distingués, forment le point de départ d'une transformation qui s'est opérée chez les plus jeunes de nos paysagistes contemporains. Leur manière est cependant bien différente, et, si ce sont deux frères, ce sont deux frères ennemis. Quoique M. Dupré se soit beaucoup rapproché de M. Rousseau dans ces derniers temps, ils ne se ressemblent ni par leurs procédés, ni par la façon dont ils comprennent, dont ils interprètent la nature. M. Rousseau ne s'inquiète que de rendre avec force et vérité une impression quelconque; ce qu'il peint ce n'est pas un visage, mais un seul trait de ce visage, un aspect unique et frappant, toujours vrai mais ordinairement plus curieux que beau. Les préoccupations de M. Dupré sont bien différentes et plus générales. Le sujet joue le principal rôle dans ses tableaux. Il cherche avant tout les convenances, les concordances de lignes ; il subordonne les accessoires, il concentre l'intérêt sur le point central de la composition, et se rapproche ainsi de la peinture de style. Ce n'est cependant pas le dessin qui forme le trait principal du talent de M. Dupré, mais la couleur, la manière dont il la comprend et dont il la pratique. Sa préoccupation constante est d'arriver au ton exact, au ton donné par la nature; il y arrive, mais en faussant, à ce qu'il nous paraît, l'un des

([1]) Voir la première partie de ce travail, livraison de février de cette année, page 122.

plus grands principes de l'art. La question est celle-ci : l'art doit-il être la représentation exacte, le calque de son modèle ou son interprétation? Pour nous, la réponse n'est pas douteuse; l'art transforme le sujet. Il en doit faire autant pour la couleur. Et pourquoi cette nécessité? parce qu'il représente la nature avec des moyens autres que ceux qu'elle emploie elle-même. La peinture se sert d'un plan unique pour exprimer des plans divers; de couleurs imparfaites, et dont le nombre est limité, pour représenter des tons très-variés et des nuances infinies, de substances minérales et plus ou moins opaques, pour faire saisir à l'œil l'ombre, par exemple, qui, dans la nature, n'est pas un corps, mais une négation, l'absence complète ou relative de la lumière. Pour en revenir à notre sujet, qu'arrive-t-il, lorsqu'un peintre méconnaissant, non pas les règles arbitraires de son art, mais ses nécessités, donne à une partie quelconque de son tableau sa valeur absolue, son ton réel; il arrive que, comme il faut absolument établir l'harmonie entre cette partie et l'ensemble, on ne peut plus donner ni assez de lumière aux portions les plus éclairées de la composition, ni assez d'intensité aux ombres, aux premiers plans, aux vigueurs. L'harmonie se trouve détruite, et on rachète une qualité partielle et d'une utilité secondaire, par un défaut capital. La gamme de la palette n'est pas aussi étendue que celle de la nature, et, lorsque l'on rencontre des effets impossibles à rendre sans inconvénients, il faut faire comme les chanteurs qui ne peuvent pas atteindre à certaines notes graves ou élevées, il faut transposer. La transposition change la valeur des notes; elle ne change en rien la mélodie.

En outre, comme dans cette méthode qui consiste à mettre l'exactitude matérielle à la place de l'effet vrai, il faut revenir à plusieurs reprises sur les premières couches de la peinture par des glacis successifs, on arrive à produire une couche opaque, dénuée de toute transparence, qui ne donne qu'une image désagréable et fausse. On obtient, il est vrai, une apparence de solidité, quelque chose de robuste, qui est le trait distinctif du talent de M. Dupré, mais c'est au détriment de la vérité. Quelques-uns des tableaux de M. Dupré sont des sortes de gageures, de véritables tours de force, dont il sort souvent à son honneur, mais c'est un jeu dangereux que nous ne lui conseillons pas de pousser plus loin. Qui ne se rappelle une compositon bien remarquable de ce peintre

distingué : *Le passage du gué?* C'est un tableau tout blanc ou tout blond, comme on voudra. Un ciel d'automne chargé de nuages extrêmement pâles, blafards; une large rivière qui reflète entièrement le ciel; sur le bord, et dans l'eau, quelques vaches blanches et rouges, un âne gris, un cavalier en blouse blanche, monté sur un cheval de même couleur que la blouse; le chien lui-même est blanc. Les terrains sont jaunes, à peine bruns, l'horizon est automnal et d'un fauve très-clair. Ce tableau est prodigieux de solidité, de lumière et d'éclat, mais il est plus étonnant qu'agréable, et témoigne surtout de la hardiesse et de l'habileté consommée de l'artiste. Il ne faudrait pas se figurer, sur cet exemple, que M. Dupré affectionne beaucoup et peigne souvent des sujets clairs et dans la gamme blanche du *Passage du gué.* Il aime, au contraire, et choisit de préférence les tons chauds, ardents, vigoureux, les rouges, les bruns, les vert-jaunes, ce que la palette fournit de plus intense et de plus brillant. C'est autour du ton le plus extrême que M. Dupré fait tourner son tableau. C'en est le vrai centre, l'ordonnateur tyrannique. Il faut que tout monte bon gré mal gré à ce diapason, que tout s'harmonise d'après cette donnée excessive. M. Dupré réussit souvent, mais il doit s'apercevir quelquefois qu'il a tenté l'impossible. Nous avons parlé du dessin distingué de M. Dupré, du soin qu'il apporte à concentrer l'intérêt, à donner un sujet à son tableau: nous pourrions dire encore que cet artiste éminent possède à un haut degré le sentiment de la grandeur, et cela n'est pas une médiocre louange. Mais tout le monde connaît les qualités de M. Dupré, et nous ne parlerons plus aujourd'hui que de deux défauts, ou plutôt de deux dangers de sa peinture. M. Dupré abuse des moyens pour ainsi dire matériels, des procédés mécaniques : il donne à sa peinture une épaisseur qui nuit à l'effet, qui le dénature. Les procédés mécaniques ont le grave inconvénient de donner des résultats uniformes, faciles à obtenir, une fois la recette connue, mais qui ne prêtent que peu docilement aux mille combinaisons d'un esprit inventif qui veut suivre la nature dans ses variations infinies et incessantes. On risque, en abusant de ces moyens, de faire les eaux un peu de la même manière que les terrains, les arbres, que les ciels. M. Dupré est quelquefois tombé dans cette *embuche* de sa manière. Quant à l'épaisseur produite par la vigueur des empâtements, le danger n'est pas moins grand, et il est double. Il est évident que les empâtements exagérés

forment sur la toile des espèces d'élévations qui reçoivent la lumière, lorsque le tableau n'est plus dans la position où il a été peint, de manière à fausser entièrement l'effet. Puis, cette manière de peindre en relief est un art nouveau, qui devrait prendre un nouveau nom. On fait depuis quelque temps des cartes de géographie en relief qui amusent beaucoup les enfants; une peinture semblable réussirait peut-être, et on pourrait en essayer. Ce que nous en disons n'est pas pour M. Dupré, qui a droit à tout notre respect, mais pour ses imitateurs, qui ont exagéré et compromis une manière qui, sous une main habile, a des avantages considérables. Ne pourrait-on pas attribuer à ces exagérations de métier, l'accueil moins sympathique que les tableaux d'un homme de talent, M. Paul Huet, reçoivent depuis quelque temps? Ses tableaux des Pyrénées, exposés il y a une année, ont un incontestable mérite. Cependant M. Huet n'a pas gardé dans l'opinion le rang auquel il pouvait prétendre.

Grâce à l'entêtement du jury qui l'excluait systématiquement du Salon, M. Rousseau avait acquis, avant d'être connu, une très-grande réputation. On se demandait : avez-vous vu des tableaux de M. Rousseau? — Non. — Ni moi non plus, mais ils sont admirables! — Le jury les refuse (ce jury… vous entendez!). M. Rousseau est le plus grand peintre de notre temps. — Le jury est devenu plus traitable; quelques tableaux admis aux derniers salons, une vente assez considérable qui s'est faite à Paris, permettent d'asseoir un jugement assez complet sur le talent de M. Rousseau. L'attente générale a été trompée, les réputations anticipées sont dangereuses; M. Rousseau l'a éprouvé. Mais le public se ravisera et reconnaîtra que M. Rousseau n'est pour rien dans les éloges emphatiques que des amis imprudents lui ont décernés; qu'il y a dans son talent l'étoffe d'un artiste véritable, et qu'il ne tient qu'à lui de le devenir. Les ouvrages que M. Rousseau a montrés au public ne sont, pour la plupart, que des études qui doivent garder ce nom, pour recevoir les éloges qu'ils méritent.

Sensible à tout, sans parti pris de couleur, sans habitudes d'atelier sans préférences de sujets ou d'effets, M. Rousseau ne semble avoir peint jusqu'à présent que d'après nature. Son génie, c'est la sincérité. Ne lui demandez pas de choisir ses sujets, d'harmoniser ses lignes, de combiner les parties diverses de son paysage pour produire une impression qu'il n'a pas vue, de composer. Pour lui

la peinture est la représentation textuelle de la nature: il s'occupe peu de la beauté. Ce qu'il cherche avant tout, c'est le caractère, et peut-être la singularité; il pense que l'insignifiant seul est laid. Nous avons tous remarqué certains phénomènes de la nature, certaines combinaisons de lignes, certains effets bizarres de lumière, tellement en dehors des règles du goût et des ressources de la palette, que nous avons dit : « On ne peindra jamais cela. » Nous comptions sans M. Rousseau. Il s'attaque hardiment aux sujets les plus extraordinaires et les plus rares, pourvu qu'ils soient vrais, nouveaux, et qu'il les ait vus. Son grand tableau des *Bords de l'Oise,* par exemple, est inondé d'une lumière blanche et blafarde qui est vraie, mais sans agrément. C'est un effet de printemps; le paysage est traversé d'une large rivière bordée de petits saules; l'eau est éclatante et métallique; elle ressemble à du mercure. La campagne est plate et étendue, les foins en fleurs commencent à jaunir. Le ciel est plombé, lourd et chaud, un ciel de juin vers midi. Mais là n'est pas encore l'extraordinaire du tableau. En général le paysage, d'une intensité de tons plus grande que le ciel, s'en détache en formant la partie obscure de la composition : ici c'est le contraire, et le paysage s'enlève en lumière sur le ciel. Cet aspect est loin d'être agréable; il produit chez le spectateur plus d'étonnement que de plaisir. Cependant il est si vrai, c'est tellement la nature prise sur le fait, qu'on se le rappelle non pour sa beauté, mais pour son extraordinaire réalité.

M. Rousseau est sensible aux aspects les plus variés de la nature, et son exécution est aussi variée que ses impressions. Peintre naturaliste avant tout, il donne un cachet singulier de vérité à tout ce qu'il représente. Personne n'indique mieux que lui l'heure du jour, la saison, la nature des arbres, la qualité des terrains. Son talent est souple, varié, multiforme, inégal. Il a des négligences apparentes et des défaillances, des gaucheries mises à propos, qui sont des imperfections dans l'art, mais qui représentent, avec une grande exactitude, les objets tels qu'ils sont. L'absence de parti pris, de manière, l'entraîne souvent à une exécution relâchée et insuffisante. M. Rousseau a eu le grand malheur de n'être entouré que d'amis et de prôneurs, pendant toute la première partie de sa carrière. Il vient de se mettre en communication avec le public, dont le contact lui sera utile. Il sentira le besoin de se faire comprendre du grand nombre. Il n'a plus à faire à des admirateurs

complaisants d'atelier, mais à la foule qui se soucie peu d'études et de fragments, mais qui veut des tableaux, qui demande qu'on lui présente, non pas des impressions individuelles et incomplètes, mais des impressions générales et synthétiques, des œuvres d'art. Eh! la nature, la nature court les rues! Ceux qui en sont curieux n'ont qu'à se mettre à la fenêtre pour la voir passer. Si sa représentation exacte et littérale était le but de l'art, le daguerréotype et le diorama en seraient le terme. Il faudrait renoncer au dessin et à la peinture, et s'adresser à la mécanique! Nous n'ignorons pas qu'il y a de l'idéal aussi dans la manière de rendre, d'exprimer: les naturalistes sont plus idéalistes qu'ils ne pensent. C'est de ce côté que M. Rousseau atteint à l'art; mais il ne faut pas qu'il s'arrête en si beau chemin: il a trop de talent pour en rester là. On dit qu'il s'occupe dans ce moment de grandes compositions qui mettront l'artiste au niveau du peintre habile et sincère que nous connaissons.

M. Troyon appartient pleinement à l'école naturaliste. Il a, de ses émules, la fougue, l'audace, l'exubérance, parfois des empâtements excessifs qui donnent de la lourdeur à sa peinture; mais ayant de bonne heure étudié les maîtres flamands, il a perdu dans leur commerce ces singularités qui nous chagrinent chez les contemporains. Une expérience de quelques années a suffi pour modifier l'exagération de couleur et la brutalité de tons qui déparaient ses premiers ouvrages. Aujourd'hui M. Troyon est dans la plénitude de son talent; à part quelques mauvaises traces de ses premières habitudes, il peint comme on a fait dans tous les temps, et, pour notre part, nous lui en savons bon gré. Du reste on sentait déjà, au milieu de ces bouillonnements de jeunesse, l'homme qui cherche à se diriger. L'exagération était plus dans sa main que dans son esprit. Maintenant que M. Troyon se possède et ne ressemble plus qu'à lui-même, il doit compter parmi les peintres les plus originaux, les plus francs, les plus complets de notre temps. Ses premiers ouvrages se ressentent de l'influence de M. Dupré. Ce sont des paysages qui voudraient être, comme ceux du maître, habilement disposés. Mais la fougue de son tempérament emporte M. Troyon bien loin de sa première intention; la main prompte et hardie ne peut s'arrêter à ces combinaisons compliquées de lignes et de plans. Il essaie des toiles de grandes dimensions; ses arbres et ses terrains prennent de l'importance; les fonds ne servent plus

qu'à faire valoir les premiers plans qui forment bientôt la partie principale, presque unique du tableau. M. Troyon est Flamand, et, s'il doit être jamais compté parmi les peintres de style, ce sera entre Paul Potter et Rembrandt. C'est à ce dernier maître, ou à la nature elle-même, qu'il doit un clair-obscur excellent, qui donne à ses tableaux leur principale valeur. La nature que représente M. Troyon, n'est pas du goût de tout le monde. Ce n'est pas la nature ornée et coquette de Watteau, encore moins celle de Poussin, si grandiose et si sublime; ce ne sont pas les bois où vont rêver les philosophes et les amoureux, pas davantage les guinguettes où les petits bourgeois se divertissent le dimanche: c'est la nature qu'aime le laboureur, féconde et cultivée, couverte de troupeaux et de moissons. M. Troyon est avant tout rustique. Ce n'est pas un berger de comédie, un campagnard à l'eau de rose; ses moutons sentent l'étable, leur laine est pendante, huileuse et souillée; ses petites filles gardent des oies; ses enfants cherchent des nids dans les haies de sureaux; ses canards barbotent dans l'eau croupissante des abreuvoirs; ses maisons, couvertes de chaume pourri sont entourées de fumiers et de tas de fagots. C'est la vraie campagne : on y parle patois, et le lait qu'on y boit sent la litière de l'étable. Eh bien! tout cela est poétique. C'est la vie des champs, ce rêve dont on ne sait que faire quand il devient réalité. Les odalisques de M. Diaz ne vaudront jamais ces belles vaches rouges et blanches qui vous regardent bêtement passer, avec leurs gros yeux que les Grecs, qui ont toujours raison, trouvaient si beaux. Les hommes nous ont rarement fait autant de plaisir à voir que les moutons de M. Troyon; ils ne pensent cependant qu'à ruminer; ils n'aiment que l'herbe grasse et touffue, ils ne détestent que les pâturages maigres et brûlés. Et ce paysan, ce semeur, qui passe et repasse derrière eux en les surveillant, c'est du blé qu'il jette dans les sillons, du mouvement régulier et monotone de son bras. Il a une femme, des enfants, une maison, il pense qu'il soupera ce soir: il sera las, il dormira bien. Tout cela n'est pas sublime assurément, mais nous quittons ordinairement ces misérables réalités pour de bien sottes chimères!

La couleur de M. Troyon est très-juste. Son dessin est ferme et très-franc. Il pourrait avoir plus de justesse et de précision, mais ces qualités ne viennent qu'à la longue avec l'étude. Quant à sa manière de peindre, nous ne saurions qu'en dire, si ce n'est qu'elle

est très-bonne; c'est ainsi que l'on a toujours peint et que l'on devrait toujours peindre. Elle est saine et robuste, appropriée au sujet. M. Troyon peint *bonnement*, sans autre idée que de bien faire. Cette méthode réussit toujours.

Nous ne parlerons pas de M. Français aussi longuement que nous le voudrions et qu'il le mérite. Un séjour prolongé qu'il a fait en Italie, d'où il a rapporté de fort belles études qui promettent de bons tableaux, ne lui a pas permis d'élargir et de compléter la réputation que ses premiers travaux lui ont acquise. Bien que plusieurs années nous séparent de ses débuts, personne n'a oublié le charmant paysage qu'accompagnaient des figures de M. Meissonnier. Son tableau de *Novembre* a plus de mérite encore; il est plein de rêverie et d'un sentiment juste et délicat. C'est une allée de bois en automne; les arbres sont presque dépouillés, quelques feuilles qui restent attachées aux rameaux noirs sont rougies par les premiers froids ; les nids de pies sont à découvert dans les cimes; les corbeaux se rassemblent en faisant de grandes évolutions dans le ciel ; les brumes violettes du soir enveloppent les profondeurs du tableau; le terrain est caché sous une couche épaisse de feuilles desséchées. Tout cela est très-vrai, très-vivement senti, très-finement exécuté. Il y a cependant quelque chose de sec et de dur qui se retrouve dans la plupart des ouvrages de M. Français. Nous nous sommes demandé si la lithographie, que M. Français pratique avec beaucoup de succès, si cette habitude de dessiner sur la pierre avec une minutie et certaines recherches qui ne conviennent pas à la peinture, n'avait pas nui à son talent. La gravure, de quelque sorte qu'elle soit, est un art dangereux que nous ne conseillerions pas aux peintres de trop pratiquer. Le pinceau n'a rien de commun avec le burin ou le crayon. Il faut se garder avec soin de lui ôter sa liberté d'allure et sa largeur. M. Français dessine avec beaucoup de correction et d'élégance; nous comprenons que la lithographie l'ait tenté. Mais le dessin d'un tableau ne doit pas être celui d'une vignette. Il doit avoir de l'indépendance et de l'ampleur. Le détail domine trop dans les tableaux de M. Français; étudié avec un soin extrême, il s'élargit et s'agrandit de manière à diminuer l'intérêt de l'ensemble. Lorsqu'on a d'excellentes qualités, il n'en faut pas faire des défauts et rendre la peinture menue par une recherche excessive des traits déliés et délicats. La couleur de M. Français n'a pas l'éclat de celle de

M. Diaz, ni la franchise et la hardiesse de celle de M. Troyon; elle est un peu grise et uniforme, mais elle ne manque ni d'harmonie ni de charme. C'est la couleur modérée et un peu sacrifiée d'un dessinateur plutôt que celle d'un coloriste. M. Français a du goût pour le style. Ses études sérieuses lui permettent de tenter la grande peinture, mais il ne parviendra à ce degré supérieur de l'art, qu'en donnant à ses compositions, qui sont jusqu'ici plutôt des fragments que des tableaux, plus de largeur et d'unité.

S'il fallait résumer par un mot notre opinion sur les peintres que nous venons d'étudier, nous dirions qu'ils sont romantiques. Avec des génies et des procédés divers, ils ont un caractère commun. Ils divisent l'impression que doit produire un objet; ils jettent sur certains points de leurs compositions, toute la lumière, tout l'intérêt; et, par ces recherches du détail, compromettent l'effet général. Un tableau fait ainsi par fragments, éparpille, divise l'attention, et ne produit pas une impression vive et durable. On admire l'habileté du peintre, la fertilité de ses ressources, l'éclat de sa palette, mais on ne ressent pas cette émotion profonde que font éprouver les monuments de la beauté. Il ne vaudrait pas la peine de s'être débarrassé de la défroque surannée de la peinture de l'empire, pour prendre un habit d'Arlequin. Le vice d'alors est celui d'aujourd'hui. Le système a toujours été fatal aux arts. La science et l'art sont aux deux pôles. Lorsque la science abandonne son terrain, l'analyse, pour s'élever à la généralisation, à la synthèse, elle se fait littérature, c'est-à-dire, art. C'est la science que nous avons nommée, en parlant de peinture, le métier, qui est l'écueil véritable de l'art contemporain; c'est elle aussi qui, en exagérant l'importance du mot et du style matériel, en grossissant le détail au détriment de l'ensemble, a dénaturé, à bien des époques, et d'une manière funeste, la littérature. Au lieu de s'attacher à exprimer l'impression générale que doit produire un objet composé, le romantisme divise, prend un trait, l'expose au plus grand jour, lui donne une valeur qu'il n'a pas. Ce trait n'est pas même toujours principal et caractéristique, il est avant tout *singulier*, et nous prenons ce mot dans son double sens, *unique* et *bizarre*. Au lieu de voir l'objet d'un lieu d'où l'on distingue sa masse imposante et ses détails dans leur subordination, on va se placer près de l'un de ses détails, on l'examine curieusement, on le dissèque, on détourne l'attention de l'ensemble. Cette méthode est aisée; il est

plus facile de se procurer un microscope que le génie dont on manque; mais, pendant ce temps, que devient l'art? il se perd, et lorsque nous aurons faussé ses lois qui sont dans notre intelligence, nous ne le retrouverons pas à notre volonté. L'art n'est ni analytique, ni scientifique: il est généralisateur. La nature se produit par des forces aveugles dont les résultats sont obscurs et diffus. Ce sont ces résultats que le génie humain reprend, ordonne et dispose d'après le modèle absolu qu'il en possède.

La France avait été parcourue dans tous les sens. C'est en Orient, en Algérie, en Egypte, et dans l'Asie Mineure, que les paysagistes vont chercher des impressions et des sujets nouveaux. Cette terre classique du pittoresque et de la lumière développa deux des talents les plus différents et les plus distingués de notre temps, M. Marilhat et M. Decamps.

Bien que la tournure fantasque de son esprit porte de préférence M. Decamps vers la peinture de genre, ses paysages ont tant de mérite, ils ont eu une influence si marquée sur les contemporains, que nous ne pouvons nous dispenser d'en dire un mot, tout en regrettant de donner une place, qui pourra paraître secondaire, à un homme éminent qui mériterait d'être étudié à part, et d'une manière approfondie. Elève de M. Abel de Pujol (il faut le savoir pour le croire), M. Decamps ne suivit pas longtemps l'ornière de son maître. Bonnington, et surtout Murillo et Rembrandt, semblent s'être réunis pour former ce singulier génie, composé curieux et rare de finesse et de brutalité, d'observation et de rêverie, de simplicité et d'hyperbole, d'exactitude et de chimère. Avant d'être un grand peintre, M. Decamps était un grand caricaturiste (voir le journal la *Caricature*). Il a fait des aquarelles, des eaux-fortes, des lithographies; et, dans ces arts si divers, il se trouve sinon toujours au premier rang, du moins à cette place à part, en dehors des écoles et des traditions, place qu'il occupe sans partage et que nul n'est tenté de lui disputer. M. Decamps est avant tout fantaisiste; mais sa fantaisie repose toujours sur une donnée réelle et palpable, elle a sa raison d'être: c'est, si l'on peut dire, la fantaisie du bon sens, celle de Sterne et d'Hoffmann, plutôt que de Jean-Paul; elle est sérieuse, soucieuse même, et nous ne lui connaissons pas d'analogue en peinture. A mesure que M. Decamps s'éloigne des souvenirs et des premières sympathies de sa jeunesse, son individualité se caractérise. Ses procédés subissent aussi une transformation in-

téressante à suivre : le dessin s'accuse, la touche se précise, l'exécution prend de l'accent et de la largeur. Il retrouve la vigueur du ton perdue depuis Rembrandt, et l'applique avec un bonheur qui lui valut bien des chicanes, aux murailles et aux terrains.

L'Orient est, à vrai dire, la patrie des poétiques platras. La muraille est pour nous, Français, un juste sujet d'horreur. Ces surfaces grises et ternes, percées de fenêtres régulières, trop nombreuses et de mauvais goût, ne ressemblent guère à ces maisons espagnoles dont parle Jean Paul, à propos du cœur des jeunes filles : « Le cœur des jeunes filles ressemble à ces maisons espagnoles qui ont beaucoup de portes et peu de fenêtres ; il est plus facile d'y entrer que de regarder dedans. » Il faut aller dans le midi, ou en Orient, pour trouver ces belles surfaces discrètes, a peine percées de quelques ouvertures, rongées, égratignées, rapiécées de partout, marbrées de plâtre et de briques rouges, coupées de larges bandes d'ombre et de lumière, dorées comme les arbres sous le soleil des longs étés. Les maisons de l'Orient sont taciturnes et impénétrables comme le peuple qui les habite : rien ne transperce au dehors, rien n'apparaît des mystères du dedans. Chacun des petits trous noirs, dont nous aurions fait des fenêtres, ressemblent à des yeux d'espion qui vous surveillent sans qu'on en sache rien. C'est par l'architecture et par ce qui, dans la nature, s'en rapproche le plus, par les terrains, que M. Decamps est paysagiste. Ne lui demandez pas cet assortiment d'arbres, de plantes et d'eaux, d'horizons et de ciels variés, qui constituent ordinairement le paysage. Il s'est pris de passion pour les lignes roides et monotones, pour l'aride grandeur des campagnes dépouillées de l'Orient. Aussi fait-il peu de cas de notre verte nature d'occident, et a-t il peu de goût pour les sujets gracieux, et pour les saisons où les plantes et les arbres sont en pleine végétation. Il préfère les tons roux et bruns aux tons verts, et il estime d'autant plus un arbre qu'il a moins de feuilles, et qu'on en distingue mieux le branchage vigoureux et compliqué. Entré le premier dans cette voie nouvelle, il y est resté le maître ; non qu'il ait reproduit avec une exactitude puérile cette nature exceptionnelle, ni qu'il en ait fait la *vue* et le *portrait,* comme le fit depuis Marilhat, mais il en a pris le caractère, qu'il a transporté jusque dans ceux de ses tableaux dont les sujets sont étrangers à ce pays. M. Decamps interprète ; mais il y a dans son interprétation tant de vigueur et de réalité, que tous les peintres

qui, après lui, ont visité l'Orient, n'ont pu s'empêcher de le voir, jusqu'à un certain point, avec ses yeux, et de subir l'ascendant de son exemple. Son exécution, nouvelle comme les sujets qu'il affectionne, a fait école. On a pris la forme avec le fond, et nos salons sont chaque année encombrés de *faux Decamps*, qui prouvent une fois de plus que les procédés ne sont rien en eux-mêmes, que le génie est à lui seul le maître et l'artisan des œuvres d'art, et qu'il possède à la fois l'inspiration et la manière de s'exprimer. M. Decamps n'est ni peintre de genre, ni peintre de style. Sa manière est avant tout originale; elle lui appartient. C'est le style empreint du caractère individuel de l'homme; c'est le pittoresque à la fois simplifié et outré, tendu jusqu'à un certain niveau qui le rapproche du style.

La vigueur, je ne sais quoi de robuste quand même, est le trait principal et distinctif du talent de M. Decamps. Nature entière, impérieuse, toute d'une pièce, l'impression la plus vive ne parvient pas à l'assouplir. Son exécution elle-même est tenace, et, dans ses plus audacieux tableaux, la raison la plus froide et le bon sens le plus parfait ne l'abandonnent jamais.

M. Decamps venait de révéler le côté saisissant et bizarre des scènes de la vie d'Orient, mais l'imagination fantasque du peintre de la *Patrouille turque* et du *Café de Smyrne*, modifiait la fausse idée qu'on s'était faite de ce pays, sans en donner une notion tout-à-fait exacte. Pour prouver définitivement que l'Orient n'était pas comme on se l'imaginait, éclairé par des feux de Bengale, et enveloppé d'un flot de sable mouvant, il était nécessaire qu'un peintre exact, naturaliste, doué d'un esprit net, plutôt que d'imagination, nous en fît le portrait, nous en donnât la représentation sincère et pour ainsi dire textuelle. Certaines personnes ne peuvent oublier que la mer rouge a fait des miracles, et que la Haute-Egypte est le lit mortuaire de l'armée de Cambyse. Il y a autre chose que ces grands souvenirs dans ce pays fameux : des arbres nouveaux pour nous, une architecture élégante, des eaux limpides, un ciel doux et profond, que M. Marilhat devait nous rendre avec beaucoup de charme et de vérité

M. Marilhat, encore très-jeune et tout-à-fait inconnu, sortait de l'atelier de M. Roqueplan lorsqu'il entreprit, en 1831, un voyage qui devait décider de sa destinée. Il séjourna longtemps au Caire, remonta le Nil jusqu'en Nubie, le redescendit jusqu'à Rosette, tra-

versa le désert pour se rendre à Jérusalem, visita le Liban et Balbeck, puis, après s'être arrêté à Rhodes dont il garda une vision enchanteresse, il revint par l'Italie chargé d'études et de croquis qui devaient amplement défrayer sa trop courte carrière. L'Italie faillit lui être fatale. Il y subit un instant l'influence de M. Aligny, sortit de son genre, et tenta le style dans son tableau : *Les jardins d'Armide*. Cet essai fut malheureux : il ne le renouvela guère que dans ses *Bains de Diane ;* encore cette composition laisse-t-elle entrevoir tout le réalisme du peintre : le naturaliste y domine le rêveur !

Pendant quelques années, comme s'il n'était pas entièrement dégagé de l'influence de M. Decamps, et maître de ses propres impressions, Marilhat s'attache à l'architecture (Ruines de Balbeck, vues du Caire, etc). Il hésite entre ses souvenirs d'Egypte, de Rhodes, et de Syrie; il cherche sa manière qu'il ne devait trouver qu'après des essais assez longs, et par des transformations graduelles. Il essaie les toiles de grandes dimensions. Pendant cette première période de son développement, sa couleur est rouge et violente, sa peinture empâtée et comme surchargée. Ce n'est qu'après de bien longs efforts, qu'il arriva à ce qu'on pourrait appeler sa seconde manière. Sa couleur de rouge devient dorée, l'exécution est plus simple, plus ferme, un peu sèche. Nous avons de cette époque de charmants tableaux : la *Vue de Tripoli de Syrie,* les *Bords du Nil*, *Une mosquée à Rosette,* etc. Mais il devait faire encore un dernier et notable progrès. Personne n'a oublié le Salon de 1844. Marilhat venait d'atteindre à ce but si courageusement poursuivi. Il exposait huit tableaux qui furent, pour le public, peu familiarisé encore avec son nom, un début éclatant et le mirent en possession de la renommée. Ce n'est plus la gamme violente de ses premiers ouvrages, ni la découpure un peu sèche des seconds; mais la nature prise sur le fait, dans toute sa variété, avec tout son éclat. A côté de ces grands sycomores, se détachant sur un ciel tout pailleté par le soleil couchant, on s'étonnait de trouver un petit effet de matin gris et vert. Un pont est jeté sur un bras du Nil, et, dans le brouillard qui monte des eaux, paraissent quelques personnages montés sur leurs chameaux. Mais rien n'était comparable, assurément, à une petite caravane dans le désert, appelée : *Arabes syriens en voyage*. Il est impossible de se figurer une observation plus vraie et plus simple de la nature, et,

comme résultat de sa sincérité, l'impression vive et durable que ce tableau laisse dans l'esprit. C'est le moment de la plus grande chaleur ; le ciel n'a pas un nuage, et l horizon onduleux du désert nage dans une lumière ambrée, blafarde à force d'intensité. Les deux personnages montés sur les chameaux, les pélerins qui suivent à pied, accablés de fatigue et de chaleur, et traînent après eux un grand buffle pensif, seraient, par la vigueur de leur relief et par l'intensité des ombres, en désaccord avec la décoloration du ciel et des fonds, si la lumière étouffée par les tons sourds des vêtements ne se retrouvait en vifs éclats sur quelques points du tableau, nommément sur l'extrémité de la lance du premier chamelier. Tout cela est parfaitement entendu et étudié avec un soin merveilleux. Les hommes ont le dos tourné au soleil, et l'on devine qu'ils ont les yeux fermés sous les capuchons rabattus de leur haïk. Nul ne regarde à droite ou à gauche, nul ne s'inquiète de celui qui le précède ou de celui qui le suit. Ils marchent les uns après les autres silencieusement et courbés ; c'est la stupidité de la marche en plein soleil !

Marilhat abandonna, pendant un moment, l'Orient pour la France et pour l'Italie. Ses paysages d'Auvergne, ses beaux pastels de la villa Pamphili, auraient suffi à la gloire d'un autre, mais n'ajoutent rien à la sienne. Si Marilhat eût vécu, il se serait laissé entraîner souvent, par l'exemple de ses contemporains, hors de son propre chemin. Nous l'avons vu suivre un instant les errements de M. Aligny : c'est tout dire ! Il avait moins de puissance que de facilité dans le talent. Il ne portait pas dans son esprit, comme les plus grands artistes, le modèle, le type de son œuvre. Il fallait qu'il vît. Mais comme il voyait ! Son œil était excellent, d'une justesse extrême, perméable à l'excessive lumière, exact, pénétrant, minutieux. Quant à sa peinture elle-même, c'est par l'exactitude qu'elle arrive à l'art. Avec un goût et un sens parfaits, Marilhat excelle dans l'arrangement. Ce n'est pas un artiste de premier ordre, mais un peintre excellent qui n'a visé qu'à ce qu'il pouvait atteindre, et qui a atteint le but qu'il se proposait.

Grâce à Marilhat, nous connaissons la nature orientale sous la plupart de ses aspects, surtout aux heures mystérieuses du premier matin et du soir. Nous avons suivi les berges du grand fleuve, habité ses petites anses où les canges bariolés sont amarrés au bord des talus chargés de marchandises ; nous avons vu le soir,

après la nuit tombée, la lune nouvelle étant dans le ciel, les troupeaux de buffles noirs passer le Nil à la nage et tracer de longs et brillants sillons dans l'eau ardente, assoupie par la chaleur du jour, pendant que, de l'autre côté du fleuve, les lumières s'allument sous les palmiers dans les huttes du fellah! Marilhat n'est pas rêveur, mais il fait rêver, et, à force d'exactitude, il arrive aux effets de la nature. Il ne s'adresse point aux visionnaires, mais aux voyageurs sensibles, et curieux de comprendre et de bien voir.

Marilhat n'a pas, à proprement parler, laissé d'élèves, mais son exemple a été suivi par une foule de peintres qui l'ont imité avec plus ou moins de bonheur. Le succès fait toujours des prosélytes! Parmi les paysagistes qui, en débutant, ont suivi son exemple, M. Fromentin se place au premier rang. Ses paysages de l'Algérie et du grand désert, exposés au dernier salon, ont vivement impressionné les amateurs et le public. Coloriste dans le meilleur sens de ce mot, M. Fromentin ne s'est pas laissé entraîner à l'exagération de quelques-uns de ses émules. Son dessin est net et précis sans sécheresse, sa peinture onctueuse et brillante à la fois, et, ce qui est plus important, les larges plans, les collines sableuses, les arbres à formes arrêtées des paysages orientaux, l'ont ramené au style auquel il ne pensait peut-être pas. Il a donné jusqu'ici des preuves sérieuses mais non pas la mesure de son talent, et nous pensons que, de la route qu'il suivra désormais, dépendra son avenir. L'Orient lui a été profitable, mais doit-il y rester et suivre les traces brillantes et dangereuses de Marilhat et de M. Decamps? Seul, il peut en décider, et, si son goût et son talent le poussent dans cette voie, qui le conduira tôt ou tard à la peinture de genre, nous n'avons rien à dire, mais dans l'incertitude où nous sommes, nous lui demandons si cette nature orientale est bien réellement le terrain du paysagiste? Elle a la lumière, mais la lumière est le milieu et non pas le sujet d'un tableau. Elle a le pittoresque, mais le pittoresque n'est que l'un des côtés et l'un des moindres côtés de l'art. Ne lui manque-t-il pas la variété, l'abondance, les aspects divers de la nature européenne? Ce n'est pas la terre féconde et superbe, l'*Alma parens* de Virgile, la mère commune des hommes, qu'elle nourrit et qui lui rendent ses bienfaits par une affection presque filiale, mêlée d'émotion et de bonheur. C'est une terre ingrate, aride, sans autre grandeur que celle de l'étendue. Ce n'est pas la patrie des arts qui n'y ont jamais

prospéré. L'exemple de M. Marilhat n'est pas un argument. Ses tableaux sont peu nombreux ; les sujets en sont presque tous pris dans la basse Egypte, qui n'est pas encore l'Orient; enfin, il revenait à notre nature lorsque la mort l'a surpris. Non, la nature orientale est une nature d'exception, dont un paysagiste peut essayer une fois ou dix fois, mais où il ne doit pas s'enfermer. Et la meilleure preuve que nous en puissions donner, c'est qu'on ne peut y être sans passer aussitôt à la peinture de genre. Cette nature ne parle pas assez. Il faut la peupler, l'animer. Nous ne voulons pas soulever cette question de la peinture de genre, de ce compromis bizarre entre le paysage et l'histoire : peinture bâtarde que le génie et surtout le talent ont bien souvent illustrée, mais nous ne comprenons pas que, sans y être fatalement poussé, on en ait l'ambition. Que M. Decamps reste dans le genre : rien de mieux ! Il y excelle, et son génie l'y retient. Mais que M. Fromentin (quelques-uns de ses tableaux nous ont donné cette crainte) s'engage de gaîté de cœur dans cette voie, nous ne le comprendrions pas. A quoi pourrait-il prétendre? A égaler le Bourguignon. Quoique nous ayons plus de respect pour ce peintre que l'on n'en a généralement, nous ne pensons pas qu'il soit un modèle digne du talent de M. Fromentin, et de bien d'autres jeunes peintres que nous n'avons pu nommer, et que nous voudrions avoir prémunis contre ce goût d'Orient à tout propos, qui est un danger et qui menace de devenir une manie.

De tous les peintres naturalistes et romantiques sortis du mouvement artistique qui suivit 1830, nul n'a peut-être plus occupé, plus intrigué le public, plus modifié son opinion que M. Diaz. Son début n'eut cependant pas l'éclat de ceux de Géricault, et de M. Delacroix. Les grands coups avaient été portés, bien des années auparavant, par l'auteur du *Naufrage de la Méduse*, et depuis, M. Delacroix avait supporté presque seul, pendant dix ans, l'effort du combat. M. Diaz occasionna une sorte de stupéfaction et de scandale chez les peintres, et bientôt après dans le public, dont les sentinelles avancées ne tardent pas à recueillir et à répandre les jugements bons ou mauvais des artistes. On fut frappé de son originalité, de la fertilité de ses ressources, de son dédain pour la forme convenue, et pour la forme en général : c'était pour la nouvelle école une recrue qui n'était pas à dédaigner. On le prôna moins pour son mérite que pour ses extravagances, et, depuis, le

public n'a pas cessé de suivre avec intérêt ce jeune peintre qui se débarrasse, de jour en jour, de ce qu'il y avait de faux et d'affecté dans sa manière de comprendre et de représenter la nature. M. Diaz n'a jamais fait d'œuvres de longue haleine. Ses tableaux ressemblent presque toujours un peu à des pochades, à des esquisses, au premier jet d'un esprit qui sent vivement et qui ne se donne pas la peine d'expliquer longuement sa pensée. Ses tableaux les plus travaillés ont la vivacité et le charme, mais aussi l'incorrection d'une improvisation. Il indique sa pensée au moyen d'un trait, d'un point lumineux, d'une touche habile, laissant au spectateur le soin de compléter. Ce qu'il faut à M. Diaz, c'est la feuille volante, qu'on se passe de main en main, que tout le monde lit ; la publicité prompte, immédiate, incessante. Aussi, au lieu de rassembler ses forces et de concentrer dans un tableau, dans une œuvre, tout ce qu'il a de puissance, se répand-il à l'infini et recommence-t-il sans cesse. Pour lui un tableau manqué n'est pas un échec, pas plus qu'un tableau réussi n'est un succès. Ce sont deux *accidents* de cette infatigable production qui se ressent de toutes les inégalités de l'inspiration, et qui produira dans son ensemble une œuvre infiniment intéressante, quoique discutable dans ses détails.

Comme tant d'autres, M. Diaz a subi l'influence de M. Decamps, il a débuté par des Orientales. Mais M. Diaz n'a pas vu l'Orient, et ses tableaux de cette première époque sont chimériques, et manquent de ce qui donne tant d'intérêt à ceux de M. Decamps, de couleur locale. On aimerait assez que l'Orient fût tel que le représente M. Diaz : un écrin de topazes, d'émeraudes et de rubis, avec des femmes diaprées, vêtues de gaze et vivant d'éther comme les papillons, brillantes et légères comme des colibris. Hélas ! tout cela nous paraît se passer dans le monde des fleurs et des brillants scarabées. La réalité est une vilaine borne contre laquelle nos plus beaux rêves viennent se briser. Du reste, M. Diaz paraît avoir compris que l'Orient appartient à un autre. Il a quitté les intérieurs de harems pour les intérieurs de forêts, et il a bien fait. Avec les arbres, avec les fleurs, avec les éclats de lumière dans l'épaisseur des taillis, M. Diaz est à son aise. Sa palette est vraiment féérique. Il fixe d'un coup de pinceau sur sa toile, ce souffle, ce rien, cette lumière, désespoir des peintres passés, qui sera celui des peintres futurs.

Maintenant M. Diaz ne quitte plus les taillis de Fontainebleau, les terrains moussus sous les arbres épais, les grès tachetés de lichens, les beaux troncs polis et droits des hêtres ou des bouleaux. Le soleil, en passant à travers l'épais feuillage des arbres, les inonde d'une lumière dorée, étincelante, divisée en mille rayons qui tombent sur les terrains ou sur les rochers, en y faisant éclater des couleurs d'une vivacité et d'une variété inouies ; peu importe que le peintre y mette, suivant sa fantaisie, un troupeau de vaches tachetées, ou qu'il y fasse passer par un chemin défoncé par l'hiver, une bande joyeuse de Bohémiens en voyage, ou des piqueurs avec quelques chiens qui suivent une chasse invisible, ou encore de beaux cavaliers et de non moins belles dames, qui devisent et coquettent comme dans Boccace. Nul ne s'y trompe. M. Diaz ne croit pas plus aux brillants personnages d'un autre âge, qu'à ses nymphes ou à ses chasseurs ; il ne croit qu'à la lumière ; c'est elle qu'il poursuit, c'est elle qui fait l'inépuisable sujet de ses compositions.

Si nous nous étendons autant sur M. Diaz, ce n'est pas tant pour ce qu'il a fait que pour ce qu'il fera. Sa réputation bruyante ne l'a pas assez étourdi pour l'empêcher de voir qu'il lui manque encore beaucoup. Il s'est mis depuis quelques années, avec un courage et une persévérance que nous ne saurions trop louer, à étudier sérieusement la figure. Nous ne pensons pas qu'il arrive jamais à la grande peinture ; ses premières habitudes et la pente de son talent s'y opposent. Mais la forme humaine, la plus nette et la plus belle des formes de la nature, donnera plus d'ampleur à ses compositions, et, à son dessin, la précision et la sévérité qui lui manquent. Ses derniers ouvrages témoignent déjà de l'heureuse influence que ses nouvelles études ont eue sur son talent, et font bien présager de l'avenir.

Nous pourrions nous arrêter ici. Toute l'importance de l'école moderne de paysage, est dans les coloristes, dans les naturalistes que nous avons étudiés. Cependant leur exagération a fait naître une école peu nombreuse, il est vrai, et nous le craignons, sans avenir, mais qui a vivement protesté contre des excès qu'on ne saurait nier. C'est M. Aligny qui, le premier, a relevé le gant au nom du dessin et du style. Mais son propre dessin ne donne que le squelette, la forme dure et élémentaire de ce qu'il veut représenter. C'est en quelque sorte de l'architecture en peinture et appliquée au paysage, un dessin géométrique qui n'est qu'un contour,

jamais un mouvement, la découpure d'un objet sur un autre, l'intersection de deux lignes qui se coupent. Partant de cette idée juste que la simplicité est un élément de la beauté, que ce qui est grand est toujours simple, il n'applique ce principe qu'au dessin général de ses tableaux, jamais à l'effet qui est nul, ni à la couleur dont il paraît peu se soucier. Le dessin est pour lui une idée fixe, et il dépouille en son nom la nature de sa grâce, de son imprévu, de sa vie. Hâtons-nous de dire, cependant, que si M. Aligny n'attendrit pas, il élève l'esprit, il le transporte au dessus de son niveau ordinaire. L'austérité de la forme, la sécheresse même de cette peinture ascétique, a des effets grandioses qui frappent noblement et qui font vibrer les cordes les plus profondes de l'âme. Le *Prométhée* du Luxembourg, et le *Samaritain,* sont les meilleurs ouvrages de ce talent sévère et froid. On regrette vivement qu'un si grand esprit soit resté au-dessous de lui-même par une négligence, peut-être systématique, de quelques-unes des parties importantes, nécessaires de son art. La vie de M. Aligny a été une lutte constante. Un esprit élevé, et convaincu comme le sien, ne pouvait pas voir avec indifférence la peinture s'éloigner, d'une manière aussi marquée, de ce qu'il regardait comme la vérité. Il paraît qu'il fit, pendant quelques années, une propagande énergique à Paris et à Rome. Il exerçait un empire singulier sur tous ceux qui l'approchaient. Marilhat se sentit faiblir un instant sous l'ascendant de cet homme convaincu. Nous avons vu que son tableau, *Les jardins d'Armide*, avait subi l'influence d'un système qui ne convenait pas à son talent exact et fin.

M. Paul Flandrin est élève de M. Ingres, et on retrouve, dans les préoccupations archéologiques du paysagiste, quelque chose du goût et de la manière de l'auteur de la *Stratonice.* M. Flandrin est antique, il est latin, — latin du temps d'Auguste et de l'école d'Horace dont il a la mythologie, la fête païenne, le chant séculaire :

Nunc et in umbrosis fauno decet immolare lucis.... (1)

Ces personnages enveloppés dans leurs toges, qui se promènent sous les ombrages de Tibur, ce sont des Romains dégoûtés des affaires ou des plaisirs, qui demandent à la nature le repos. En voyant

(1) Lib. 1, od. 4, ad Sestium.

les tableaux de M. Flandrin, on se souvient involontairement des poètes dont il s'est lui-même inspiré. Derrière ces vastes terrains sévèrement ondulés on aperçoit le Soracte ; ce sont les coteaux boisés, les vallées ombreuses, les pentes vertes de Tivoli.

> Dicunt in *tenero gramine* pinguium
> Custodes ovium carmina fistula ;
> Delectantque Deum cui pecus et *nigri*
> *Colles* Arcadiæ placent. (1)

Cette inspiration antique et poétique n'a pas suffi pour faire un peintre de M. Flandrin. Il s'est trompé d'art : il était né poète. Ses tableaux sans couleur et sans vie, ont des balancements, des harmonies, je ne sais quelle cadence de lignes qui appartiennent au rhythme. On y sent la mesure, la césure, tout le mécanisme musical du vers latin. Comme peinture les tableaux de M. Flandrin sont faibles, mais ils intéressent vivement. Son dessin très-distingué, et d'une grande finesse, exprime des sentiments graves, élevés, souvent très-poétiques. Sa ligne est plus simple, moins sèche et anguleuse que celle de M. Aligny. Ses dessins doivent être meilleurs que ses tableaux, et on lui rendrait un grand service en gravant ses belles compositions.

Quel que soit le mérite de MM. Aligny et Flandrin, la peinture de style ne se régénérera pas entre leurs mains. Cette nature abstraite et glacée n'est pas la nature ; cet art à grandes intentions, mais qui manque de réalité, n'est pas l'art. Ces vastes conceptions austères et habilement balancées, atteindraient leur but et éleveraient l'esprit, si elles pouvaient toucher et émouvoir, mais on reste froid à leur aspect : rien ne respire, rien ne vit dans cette nature grandiose et pétrifiée, et, lorsque la vie manque, tout manque. Quant à l'école naturaliste que nous venons plus particulièrement d'étudier, doit-elle faire concevoir de meilleures espérances ? Nous ne pouvons nous dissimuler certains symptômes qui nous effrayent. Née d'une nécessité, elle s'est jetée dans un extrême. Ces soldats indisciplinés de la conquête, pourront-ils, après s'être livrés, pendant la moitié de leur vie, aux excès que l'entraînement du combat et la nécessité de vaincre nécessitent et excusent, pourront-ils rentrer dans la pratique régulière de la vie ordinaire ? Les habitudes de violence et d'exagération, prises en combattant, disparaîtront-elles

(1) Lib. IV, od. 11, ad Virg.

maintenant que victoire est complète, et, nous l'espérons, définitive? Nous ne faisons que poser ces questions, car nous savons que, par bonheur, le génie n'attend pas la permission de la critique pour naître, pour briller, pour convaincre, et mettre à néant les plus habiles prévisions.

Nous convenons volontiers que le dessin proprement dit, le contour précis de la forme, est d'une importance moins grande dans le paysage que dans la figure. La nature humaine est, en effet, déterminée, et la fantaisie du peintre de style ne peut se mouvoir que dans des limites assez restreintes. La nature inanimée, au contraire, a mille caprices qui prêtent au vague et aux interprétations les plus diverses. Les imaginations extravagantes trouveront toujours quelques phénomènes extraordinaires, pour défendre et pour excuser la bizarrerie de leurs ouvrages. Aussi est-ce moins de la nature que du goût, moins de la vérité que de la beauté, qu'il faut se préoccuper dans ce genre de peinture plus que dans tout autre; plus l'objet, par ce qu'il a de vague, prête de liberté à l'artiste, plus celui-ci doit user de cette liberté pour interpréter son modèle d'après les règles d'un goût sévère et pur. La nature est le point de départ, le terrain solide, d'où l'art doit s'élever dans une région poétique et absolue. Nous ne demandons pas à nos jeunes peintres d'atteindre à ces compositions prodigieuses, qui, jusqu'à ce qu'elles soient tombées en poudre, raviront tous ceux qui aiment la beauté. Dans notre siècle médiocre, nous nous contentons d'œuvres imparfaites, et on a pu voir que nous ne dénigrons pas notre temps! Mais la peinture moderne, tout en subissant les nécessités qui arrêtent son essor, ne pourrait-elle cependant pas s'agrandir et surtout se compléter? Nous ne parlons pas du style proprement dit (notre ambition ne va pas là pour le moment). Le style ne rentrera dans le paysage que par la peinture d'histoire, à bout de sujets, lasse d'archéologie, et qui se rabattra sur cet inépuisable terrain, en attendant que de nouvelles convictions lui fournissent des textes nouveaux. Sans viser si haut, notre jeune école peut aspirer à prendre une place honorable, non pas à la suite, mais à côté de l'école flamande, qu'elle surpasse peut-être en poésie, en diversité, et en distinction. Que lui faudrait-il pour cela? Donner plus d'unité, de force et d'importance à la composition, se débarrasser avec courage de quelques procédés expéditifs et faciles, mais faux et dangereux, parce qu'ils tiennent

leur vertu du hasard ; en un mot, mettre l'esprit et le sentiment à la première place, et le métier à la seconde, comme il convient.

Le métier, trop pauvre chez les peintres de l'empire, et chez MM. Aligny et Flandrin, est, en effet, devenu excessif et surabondant dans la peinture moderne. La trop grande richesse de l'exécution est un danger dont on ne se méfie pas assez. Elle s'oppose à la forte expression de la pensée, qui ne peut plus se faire jour à travers l'enveloppe trop importante, et, en quelque sorte, trop épaisse qui la recouvre. Le but a été dépassé sur bien des points : aussi remarque-t-on chez les peintres que nous avons étudiés, chez ceux surtout qui ont le plus été mêlés à la lutte, une sorte d'hésitation. Ils ont perdu la voie et la cherchent, en tournant sur eux-mêmes, sans avancer. L'avenir nous apprendra si ce moment d'arrêt est le repos d'hommes vigoureux qui prennent haleine et se reconnaissent, ou le terme d'une course entreprise par des lutteurs présomptueux, qui tombent de lassitude avant d'avoir atteint le but. Toutefois, un honneur non disputé restera attaché au nom de l'école moderne. Elle a retrouvé la vie qui est la première condition de l'art. En poussant ses recherches dans des directions diverses, elle s'est souvent égarée, mais elle a élargi le champ de la peinture. Maintenant que les entraves sont brisées, que l'affranchissement est consommé, il lui reste à montrer ce qu'elle peut, en créant des ouvrages nombreux et complets, en élevant à l'art de véritables monuments. Il se peut que quelques-uns des peintres de la nouvelle école, se soient usés dans la lutte qu'ils ont soutenue. Ce serait alors aux plus jeunes d'entre eux que reviendrait l'honneur de continuer et de mener à bonne fin l'entreprise commencée.

Charles CLÉMENT.

POÉSIE.

TROIS PENSÉES.

TRADUITES DE WILHELM MULLER.

I

L'insensé, quand la bise au loin cesse de bruire,
Se hâte de jeter son vieux manteau d'hiver :
Si l'étoile se lève et commence à te luire,
Si la nuit est sereine et le jour moins amer ;
Oh ! si tu vois enfin le bonheur te sourire,
— C'est moi qui te le dis, et souviens-t'en toujours, —
Garde-toi d'oublier l'ami des mauvais jours !

II

Comme l'abeille qui s'empresse
De recueillir les sucs au calice des fleurs,
Oh ! goutte à goutte aussi recueillons la sagesse,
Car ce miel amassé, dans les jours de tristesse,
Peut nous épargner bien des pleurs.

III

Chacun poursuit avec effort
Un bonheur, un but, quelque chose,
Et le poursuit jusqu'à la mort ;
Mais hélas ! — dites m'en la cause, —
Pour la plupart ce but joyeux,
Ce but où leur bonheur repose,
C'est une plume, un rien qu'ils soufflent devant eux.

Ls Favrat.

BOUTADES.

— Acquérir la connaissance de soi-même, c'est s'approvisionner d'indulgence pour autrui.

— Il semble que les égoïstes trouvent les morts heureux, pour n'avoir pas à les regretter.

— L'homme juge d'après les actes qu'il voit, et Dieu sur les intentions qu'il connaît.

— Une belle âme garde toujours quelque chose du bonheur qu'elle donne.

— Les gens qu'on connaît flattent moins l'orgueil que ceux que l'on prétend connaître.

— Le courtisan, comme le prisme, reflète toutes les couleurs de l'astre du jour sans en avoir aucune.

— Les vertus vivent de nos rentes, mais les vices mangent nos capitaux.

— La conscience nous sert surtout à juger les actions d'autrui.

— A l'auteur qui fait aimer ses livres, je préfère celui qui s'y fait aimer.

J. PETITSENN.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

—

Paris, 9 avril 1853.

Le prince Menschikoff a continué la scène du comte de Linange, seulement d'une façon encore plus théâtrale et plus tragi-comique. Tout le monde sait comment le Divan a été terrifié de le voir arriver en simple redingote et en chapeau qui n'était plus neuf. Les trois queues de tous les pachas en ont frémi. Un vieux chapeau passé de mode, c'est bien autre chose encore que celui de Gessler, et il ne paraît pas qu'il faille s'attendre à voir parmi les Turcs ottomans se lever un Guillaume Tell. Tous les turbans (je ne puis pas me représenter un Turc autrement qu'enturbané, quoique je sache fort bien que ce n'est plus leur coiffure officielle), tous les turbans, dis-je, ont fait le plongeon devant le mauvais couvre-chef de l'ambassadeur russe. Qu'on dise après cela que les diplomates ne sont pas d'habiles comédiens! ils entendent même le costume à merveille.

Nous n'étions donc pas si mal avisés, il y a un mois, quand nous voulions faire aussi notre tour d'Orient, malgré le prompt retour du comte de Linange. On dit que tout est apaisé pour le moment. Nous verrons bien. Je me défie toujours pour ma part des tours de chapeau, et je m'attends à en voir sortir encore, comme de celui d'un escamoteur subtil, mille choses surprenantes.

En attendant, nous n'étions pas si mal informés non plus, en rapportant certaine anecdote sur les Lieux-Saints et ce qui nous était revenu d'une sorte d'explication impériale dont ils avaient été le sujet. Ils paraissent être aujourd'hui le cas particulier en litige, l'incident actuel du grand procès toujours remis à huitaine, huitaine de mois ou

d'années, peu importe, car il reste toujours pendant; bref, les Lieux-Saints sont le Montenegro de la diplomatie russe. Si l'empereur des Français n'y tient pas, à quoi bon faire partir une flotte pour le Levant? L'Angleterre a tout l'air de rire, en déployant et reployant les voiles de la sienne, qui finalement n'a pas bougé du port. La France serait-elle dupe, ou jouerait-elle la comédie?

Ce ne serait pas le compte du parti catholique. Dans cette question du moins, il est d'accord sur toute la ligne : ultramontains et gallicans jettent feu et flamme contre l'idée de faiblir sur les Lieux-Saints, d'abandonner la position que la diplomatie française travaillait à y reconquérir aux Latins, d'y laisser primer les Grecs, triompher l'influence russe, et de voir le patronage de fait que le czar exerçait déjà sur l'église d'Orient se transformer en protectorat reconnu et officiel. Un catholicisme rival de celui de l'Occident, voilà en effet le point sensible! C'est un trône qu'on se dispute en se disputant le Saint-Sépulcre; et c'est toujours du royaume du monde qu'il s'agit. Pour nous, nous répétons la déclaration de l'Evangile: *Celui que vous cherchez n'est plus ici;* et cette autre: *Le Christ n'est ni ici ni là;* comme sa parole, *il est près de toi*, *il est dans ton cœur* : puis, quand les temps seront venus, *comme un éclair sort de l'orient et se fait voir jusqu'à l'occident*, *il en sera ainsi de l'avénement du Fils de l'homme,* et *là où sera le corps mort, là s'assembleront les aigles.* Quel tableau! le plus grand génie n'aurait jamais pu le concevoir, ni l'exprimer de ce seul coup de pinceau, si magnifiquement simple et sublime. Et que sont, ajouterons-nous, nos misérables disputes de prééminence et d'empire auprès de ce grand avénement et de cette suprême lutte!

Pour en revenir à la question d'Orient, à laquelle on ne peut toucher (on l'a vu dans ce mois) sans qu'on sente aussitôt retentir et trembler tout le vieil édifice européen comme une tour lézardée sous le branle du beffroi, M. Thiers, dans la sphère politique, aurait-il dit le vrai mot? Souvent, pour éclairer la situation de l'Europe actuelle, on la compare aux Etats qui ont eu aussi une vie complète et possédé à leur tour le sceptre du monde; on cherche volontiers des points de comparaison rétrospectifs dans l'histoire romaine, qui nous est la plus familière; M. Thiers les prend dans l'histoire grecque. A cet égard nous ferons remarquer que la Grèce et l'Orient ont toujours été le grand champ de bataille des empires et des civilisations arrivés au faîte et n'ayant plus qu'à descendre après avoir touché le sommet : comme il ne s'agit plus en effet que de jouir, que de se disputer le butin, chacun court naturellement à la part la plus facile en même temps que la plus

riche. Qui sait donc si l'avenir ne reverra pas, pour le partage du monde, des batailles d'Actium, de Pharsale ou d'Ipsus? Quant à M. Thiers, il se contente de montrer l'Europe divisée en face de la Russie, dans une situation analogue à celle des républiques grecques en face de Philippe. Dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire* il cite une pièce officielle constatant un projet de partage de l'empire turc entre l'empereur Alexandre et Napoléon, en 1808; les Dardanelles furent la principale pierre d'achoppement de ce projet; la Russie voulait les deux rives du Bosphore, et faisait bon marché du reste; Napoléon, dont les plans n'allaient à rien moins alors qu'à une expédition dans l'Inde pour l'enlever aux Anglais, n'entendait pas céder la côte d'Asie. On ne put donc tomber d'accord, et d'ailleurs Napoléon, maître de l'Europe, en attendant de devenir aussi maître de l'Asie, ne tarda pas à avoir, en Europe même, bien d'autres affaires sur les bras. Après avoir produit ce document remarquable, M. Thiers conclut en ces termes : « C'était bien assez, en livrant la Finlande aux Russes, de leur » avoir procuré le moyen de faire un pas vers le Sund, autre détroit » d'où ils ne seront pas moins menaçans dans l'avenir. Lorsque, en ef- » fet, le colosse russe aura un pied aux Dardanelles, un autre sur le » Sund, le vieux monde sera esclave, la liberté aura fui en Amérique : » chimères aujourd'hui pour les esprits bornés, ces tristes prévisions » seront un jour cruellement réalisées ; car l'Europe, maladroitement » divisée, comme les villes de la Grèce devant les rois de la Macé- » doine, aura probablement le même sort. »

—

— Les anecdotes secrètes continuent à circuler. C'est le secret de la comédie, en ce sens que tout le monde les sait et les répète, sous les formes et avec les embellissemens les plus divers ; mais personne ne sait au juste ce qui s'y cache de vérité, hormis les acteurs mêmes de ces drames ou de ces comédies intimes. Ce sont eux nécessairement qui en ont laissé courir le premier mot ; en France, on ne le retient jamais ; une fois lâché, il prend aussitôt la poste, et il n'est pas question de le rattraper ; mais, comme il change d'habillement à tous les relais, ceux qui lui ont donné la clé des champs sont libres de ne pas le reconnaître lorsqu'il leur revient ainsi affublé ; ils le désavouent tout haut, quitte à lui faire tout bas un petit signe muet d'intelligence et d'amitié.

Quant au public, il croit tout : on peut lui glisser n'importe quoi dans l'oreille, il le tient pour indubitable, et le lendemain il n'accepte pas moins le bruit contraire, tout aussi bien fondé. C'est incroyable, ce

qu'il croit! et encore plus, qu'il le croie. Le maréchal Saint-Arnaud est malade; il souffre des entrailles: c'est un coup d'épée qu'il a reçu dans le ventre, et il en a donné un beaucoup plus sérieux à un adversaire indiscret, dont la mort inattendue a été attribuée à l'épidémie régnante ou à quelque cause pareille. On ne voit plus le colonel Ney: on ne sait pas où il est: eh bien, lui aussi a disparu d'une façon tragique et mystérieuse. Aux fêtes de Compiègne, il aurait insulté une grande dame, destinée à devenir plus grande encore, et le chevalier de celle-ci aurait tué l'audacieux dans un mouvement de colère, comme autrefois Alexandre tua Clitus. On se disait cela, en se rencontrant comme on se dit bonjour, de l'air le plus simple et le plus dégagé. « Le colonel Ney, vous savez..... » Or voilà qu'il reparaît tout à coup ces jours-ci, en qualité de témoin dans le procès d'un colonel, son ami, accusé d'escroquerie: il a fallu l'entendre déposer en justice pour être bien persuadé qu'il n'était pas mort. Par ce trait vous pouvez juger du reste. Je ne parle pas de ce que tout le monde a pu voir, assure-t-on, le Vendredi-Saint à la promenade de Longchamps: l'usurpation, fort sotte et de mauvais goût, de la livrée impériale par ou pour Mlle Rachel. Un décret limitant rigoureusement l'emploi de cette livrée, est venu donner à ce bruit toute la réalité d'un fait, sans qu'on en sache beaucoup mieux pour cela les détails et les résultats intimes, qui naturellement n'ont pas été rendus officiels.

— Le Musée des Souverains, ajouté cette année aux nombreux Musées du Louvre, est ouvert depuis quelque temps au public, qui les premiers jours s'y est porté en foule. Il contient, disposés dans des salles contiguës et par ordre de dynasties, des objets de nature fort diverse, armes, armures, tentures, meubles et vêtemens ayant appartenu aux monarques les plus illustres de la France, depuis Charlemagne jusqu'à Napoléon. C'est ce qu'on pourrait appeler leurs *effets personnels*. La salle consacrée à celui qui voulut restaurer une seconde fois l'empire d'Occident, contient un peu trop de souvenirs auxquels on ne saurait guère appliquer d'autre nom; car, outre ses habits d'apparat, ses costumes du couronnement et du sacre, on y a mis jusqu'à ses souliers et ses gants. Il y a, entre autres, une certaine tunique de soie blanche, dont l'exhibition n'est rien moins qu'agréable à l'œil; malgré la belle vitrine où elle s'étale, elle a l'air d'une chemise déjà portée, pendue à un clou; on y voit encore les traces des mouvemens, des froissemens du corps, et même, sous les bras, celle de la couleur à laquelle une majesté catholique donna son nom. Cela tourne décidément à la friperie, et, si l'on objecte le culte des souvenirs, encore

ne faudrait-il pas le faire descendre jusqu'au fétichisme et au mauvais goût. A côté d'objets réellement curieux, sinon pittoresques comme le sont ceux du moyen-âge et du seizième siècle, cette salle en renferme ainsi plus d'un que tout au moins on ne devrait montrer que discrètement, au lieu de les exposer au grand jour.

— M. de Lamartine trouve l'impératrice jolie : c'est toute son opinion politique pour le moment. On ajoute, comme trait de caractère, qu'il y a quelque chose par où le régime actuel ne lui déplaît pas trop, et qui fait qu'il s'en accommode assez bien : c'est la complète solution de continuité entre ce régime et celui dont M. de Lamartine a été incontestablement le grand homme et, pour ainsi dire, l'évocateur. On a dit de l'empereur Auguste qu'il n'avait pas été fâché de pressentir un successeur qui le ferait regretter [1]. M. de Lamartine éprouverait à son insu un sentiment analogue : il ne serait pas fâché non plus, les choses ayant tourné et quel que soit le régime actuel, de garder pour lui et son œuvre une place unique dans l'histoire de nos temps, de n'avoir, en un mot, point de successeur.

— Le général Cavaignac conservera cependant une place bien marquée et à part dans nos fastes orageux. Le souvenir des journées de Juin, quelque jugement qu'on en porte au point de vue militaire, durera pour le moins autant que celui du discours dont le souffle, pourrait-on dire, repoussa le premier le drapeau rouge et le fit tomber ; sans doute aussi la parole est un glaive, mais pour graver sur la pierre, le simple fer vaut peut-être encore mieux.

Il y a un autre général Cavaignac, oncle du véritable, mais ne se piquant pas d'être républicain ; datant de l'ancien empire et recherchant fort le nouveau, il se montre dans toutes les solennités. De là, par suite de l'identité de nom et de titre, des confusions et des bruits qui viennent parfois désoler son neveu. Celui-ci mène une vie très retirée ; mais il travaille, il poursuit ses études politiques et militaires, à ce qui nous revient d'une source très directe et sûre. En bien des points, dit-il lui-même, ses idées se sont beaucoup modifiées. On nous assure aussi que, durant son passage au pouvoir, les puissances étrangères l'avaient pris en très haute estime, et que cette estime n'est pas diminuée. Mais sa carrière politique n'est-elle pas finie, comme le pense la personne à qui nous devons ces détails ? Ce qu'il y a de certain, c'est que pour le reporter à la hauteur où on le vit un moment,

[1] « Comparatione deterrima sibi gloriam quæsivisse. » Tacite, *Annales*, 10.

il faudrait tout au moins une seconde révolution, plus difficile encore et plus improbable que la première. On ajoutait un autre trait qui honore sa vie privée. Son frère Godefroid, dont le parti républicain a toujours déploré la perte, avait laissé de nombreuses dettes, contractées pour soutenir la cause qu'il avait embrassée. Elles étaient ignorées de sa mère, et pour lui éviter le chagrin de cette découverte, on les tint secrètes de son vivant; mais à la mort de Mme Cavaignac le général paya toutes les dettes de son frère Godefroid, et, sauf les appointemens de son grade, il ne lui resta ainsi que vingt-cinq mille francs pour toute fortune quand il descendit du pouvoir.

— Depuis le Deux-Décembre, le parti démocratique paraissait mort, ou plutôt faisait le mort. Comme un corps d'armée licencié, dont les soldats, renvoyés dans leurs foyers, ont dépouillé l'uniforme et déposé les armes, ce parti couvait sourdement sa haine du régime nouveau, mais ne témoignait plus de son existence. Les funérailles de Mme Raspail lui ont été l'occasion imprévue d'une manifestation qui n'a pas laissé de donner à réfléchir. Trente mille personnes ont suivi à travers Paris, pendant un trajet d'une heure et demie, de la place de l'Odéon au cimetière du Père Lachaise, le cortége funèbre. Un de nos amis a constaté, montre en main, que le défilé avait duré cinquante-cinq minutes. Cette foule immense a gardé le plus grand ordre pendant ce long trajet. Elle marchait par rangs réguliers de cinq personnes, une colonne d'hommes en avant, puis une colonne de deux mille femmes environ, suivie d'une nouvelle colonne d'hommes. La plupart portaient à la boutonnière des fleurs d'immortelles. Aucun cri, aucune parole; un silence profond, et qui avait bien aussi son air menaçant. Cette cérémonie funèbre a pris ainsi le caractère d'un événement politique.

La famille Raspail n'avait fait aucune espèce d'avances, et ne s'attendait nullement à une affluence pareille. La police a été prise complétement au dépourvu; en apprenant tout à coup, pendant que le cortége suivait sa marche, la présence d'une telle foule, elle a envoyé, à tout hasard, des sergens de ville en grand nombre, et plusieurs compagnies de gardes-municipaux à pied ou à cheval, qui, pour la plupart, sont arrivés au Père Lachaise lorsque déjà tout était terminé.

Les motifs de cette réunion considérable dans les circonstances actuelles, où tant de gens craignent de se compromettre, n'ont échappé à personne. M. Raspail, comme homme, est très-connu et très-estimé dans les classes populaires; comme médecin, il leur a souvent rendu de grands services par ses consultations gratuites, où accouraient une foule de malades; mais ces circonstances personnelles n'auraient pu

amener une aussi grande foule aux funérailles de Mme Raspail. C'est évidemment au prisonnier, à l'un des principaux et des plus anciens chefs du parti démocratique, que la manifestation s'adressait, et par lui à la cause qu'il représente. C'est ainsi que l'a compris le gouvernement, et le parti démocratique est loin de répudier cette appréciation. Aussi, M. Benjamin Raspail, l'un des représentans exilés du Deux Décembre, qui avait été autorisé à passer quinze jours à Paris pour régler des affaires de famille, a-t-il reçu l'ordre, du ministère de la police, de retourner immédiatement à Bruxelles, et en même temps M. de Maupas a écrit à tous les préfets une circulaire, dans laquelle il leur enjoint de s'opposer, par tous les moyens, à toute cérémonie funèbre qui pourrait avoir quelque caractère politique. Ainsi, disent les démocrates, on ne nous laisse pas même la liberté d'enterrer nos morts. Il ne faut pas sans doute s'exagérer la portée de ces funérailles, l'un des événemens du mois; mais en somme, comme le remarquait l'*Indépendance belge*, elles ont montré que le parti républicain n'est pas mort, qu'il n'est qu'endormi.

— M. Sauzet, l'ancien président de la Chambre des Députés, vient de recouvrer la voix, qu'il avait perdue dans l'orage du 24 Février; il ne s'y était rien moins montré qu'un Boissy-d'Anglas, et depuis ce temps-là s'était tenu à l'écart. Il a reparu tout à coup par une brochure sur le mariage, dans laquelle il propose le maintien, comme à Naples, du mariage civil, mais avec l'obligation du mariage religieux pour que le premier ait ses effets légaux et toute sa validité. Ce serait donner au second la prééminence, et rendre ainsi tout doucement à l'Église un des meilleurs fondemens de son ancienne autorité, lui reforger une des principales anses par lesquelles elle tenait le temporel. La brochure est, d'ailleurs, peu remarquable en soi : ne pouvant plus agiter la sonnette, M. Sauzet s'est chargé du moins d'attacher le grelot. Les ultramontains et l'*Univers* ont aussitôt répondu à l'appel.

Mais les conflits entre l'Eglise et l'Etat; mais le retour des appels à Rome; mais les protestans, les Juifs, les catholiques qui ne le sont pas, les scrupules de conscience?.... Exagérations, craintes puériles! s'écrie l'*Univers :* l'immense majorité des Français est catholique, et catholique de bon aloi; les protestans sont une minorité infime, dont il ne vaut pas la peine de s'inquiéter; au surplus, l'Eglise ne saurait admettre et n'a jamais admis en principe la liberté des cultes, elle se borne à la tolérer quand elle ne peut faire autrement; et en général, c'est bien vainement que l'on cherche à lui contester dans le temporel sa part nécessaire d'action et de puissance, rien ne peut la lui ôter,

il est toujours dans sa nature de la reprendre ; dans une foule de matières civiles qui sont aussi de son ressort, l'Eglise inspire, enseigne, dirige l'Etat, et celui-ci lui doit aide et protection de son côté ; elle est la tête, il est le bras. Voilà, au fond, le système. Loin d'en déguiser la crudité, l'*Univers* s'y est donné pleine carrière ; il l'expose avec ses éclats de voix ordinaires, mais en termes encore plus exprès. Le *Journal des Débats* en a fait justice par la plume de M. de Sacy, la meilleure plume assurément de tout le journalisme : fine, polie, insinuante et ferme, surtout merveilleusement claire, elle pénètre de proche en proche au cœur d'une question, la dissèque, la déplie, et finalement vous la montre à nu ; on ne saurait mieux mettre le doigt sur l'erreur, ni démontrer plus doucement à un homme, avec plus de certitude, de franchise, de mesure et de justesse, qu'il est un sot. M. de Sacy laisse bien loin derrière lui tous ses confrères de la presse quotidienne. Ses articles sur le mariage civil ont porté coup. Prenez garde ! y disait-il entre autres : *nous sommes las, nous ne sommes pas convertis*. Il n'est personne qui n'ait senti la parfaite vérité de ce mot.

L'*Univers* a bien vu qu'il s'était trop hâté de saisir la balle au bond, et que l'opinion n'était pas pour lui. Il en a été un moment étourdi. Comme un orateur mal accueilli qui se balance sur lui-même à droite et à gauche, en tâchant de reprendre le fil de son discours interrompu, il n'a su que répéter ses idées d'une voix embarrassée et moins haute, mais sans rien rabattre de ses prétentions. A cet égard, le parti ultramontain ne voudrait pas seulement ramener la France à la Restauration, à la religion d'Etat et à ses conséquences ; il ne lui suffirait pas même de remonter à ce qu'était l'Eglise sous Louis XIV, où il rencontre, fortement assis et régulièrement constitué, le gallicanisme, sa véritable bête noire, sa pierre de scandale et d'achoppement : son idéal logique, et il l'avoue quelquefois, c'est le moyen-âge, c'est Grégoire VII et Innocent III. Il ne fera pas reculer l'Europe jusque là, pas même la France jusqu'au régime religieux de la Restauration. Ce parti est bien fin, mais il est encore plus passionné ; sa passion est telle, qu'elle l'aveugle et, dans son propre intérêt, le conduit très mal ; à force de côtoyer les précipices, il les montre ; il a ainsi dessillé bien des yeux ; son influence a beau être grande, il a en somme moins gagné que perdu depuis une année, car son profit le plus net a été la division profonde et croissante du clergé français. La haine théologique, la pire des haines, s'est éveillée, et les premières étincelles qu'on en a vues montrent déjà suffisamment quel feu couve dans les cœurs. Cardinaux, archevêques et évêques se font une guerre à ou-

trance, qui prête à rire au monde, ne doit guère réjouir les fidèles, et dont le Saint-Siége se serait bien passé. En outre, pour arriver à son but, ce parti, si fin qu'il soit, aurait à faire à plus fin que lui, ce nous semble, à quelqu'un qui peut bien avoir l'air de se laisser conduire, mais seulement jusqu'où il le voudra bien. Déjà, sur la question du mariage civil, le *Moniteur* vient de couper court, en déclarant que rien n'y serait changé.

Le pape ne s'est pas encore prononcé sur l'appel de l'*Univers* et des évêques qui sont pour ou contre ce journal. On a été furieux à Rome de la communication prématurée de la lettre de l'archevêque, avant qu'elle pût être arrivée à son adresse : c'était par le fait en appeler à la presse et à l'opinion, au moment où l'on disait ne reconnaître d'autre juridiction que celle du pape, et où on le disait le plus haut ; mais telle est la force de l'esprit du temps : ceux-là mêmes qui le condamnent lui obéissent à leur insu. Outre ce vice de forme, il y a le fond du procès, qui n'est autre en dernière analyse que l'ultramontanisme ; on voit donc bien de quel côté penche le pape ; mais immoler un prélat à un simple journaliste, à M. Louis Veuillot l'archevêque de Paris, c'est un cas énorme, et qui doit tenir la prudence romaine en suspens, la rendre perplexe ; on ne sait trop le biais qu'elle prendra. — On le sait maintenant. Ce biais, c'est l'archevêque de Paris qui a été chargé de le trouver. « Desirant, dit-il, contribuer à l'apaisement des discussions, et réjouir le cœur du Souverain Pontife, il lève *spontanément* les défenses. » Ainsi, l'*Univers* triomphe ! le voilà devenu le véritable primat de la France. Il ne lui reste plus qu'à s'élever au dessus du pape lui-même. Et qui sait? On a vu tant de choses! L'*Univers* voudra peut-être aussi ressusciter les conciles, et il serait alors tout naturellement le *Moniteur* du concile universel.

Le pape viendra-t-il ou ne viendra-t-il pas faire le sacre? Le mois passé on disait : Pour sûr, il viendra. Et, chose positive, on avait déjà commencé à lui préparer ses appartemens aux Tuileries. L'affaire paraissait donc résolue. C'est au mois de mai que le pontife devait se rendre à Paris. Maintenant, ce n'est plus qu'au mois d'août. Au mois d'août, quand sera-ce? si le pape remet encore son voyage à une autre époque, Louis-Napoléon ne pourrait-il pas faire comme pour son mariage, se lasser d'attendre, et prendre tout seul son parti? A quoi sert un sacre? on n'y croit plus. Le grand profit que le captif de Sainte-Hélène avait retiré du sien!

Lui qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.

— Le père Lacordaire a démenti, par deux lettres insérées dans les journaux, les versions qui avaient couru sur son discours à Saint-Roch, et dont nous avons dit un mot dans notre précédente livraison. Assurément il faut l'en croire : nous constatons seulement que ces lettres n'ont répondu ni à l'impression de plusieurs de ses auditeurs, ni à l'attente du public.

— Nos lecteurs se rappellent la vente du *Constitutionnel* à une société déjà propriétaire du *Pays*, et qui a pour agent M. Mirès. M. Véron, dont on voulait se débarrasser à cause de son humeur caustique et gênante, avait reçu, pour consentir à sa retraite, sept à huit cent mille francs, représentant sa part de propriété, son droit de gérance, le gain de ses articles, etc., etc. On se laisserait faire à moins ; le riche et spirituel docteur s'exprime pourtant avec une naïveté qui ressemble presque à de la franchise, sur son regret d'abandonner la vie de journaliste, vie affairée, surexcitée et inquiète, mais attrayante par cette surexcitation même et parce qu'elle vous tient toujours en éveil. « Ainsi surmené, » dit-il, il fallut bien se rendre, quitte à jouir en paix de ce que son abdication lui avait produit ; mais on a bien raison de dire que rien n'est sûr en ce monde : peu de temps après la vente, M. Véron se voit intenter un procès par la famille Aguado, qui avait quelques actions au *Constitutionnel*. M. Véron vient de publier un mémoire à ce sujet ; il y raconte, à sa manière toujours un peu drôle, mais piquante et volontiers indiscrète, force choses curieuses sur les autres et sur lui-même; on en peut voir de longs échantillons dans la *Presse*. C'est encore ici une de ces révélations, cette fois par voie indirecte, une de ces causeries familières avec le public, auxquelles se laissait aller M. Véron, en docteur très informé qu'il est des hommes et des mœurs de son temps; mais son mémoire aura-t-il la célébrité de ceux de Beaumarchais? il ne le paraît pas jusqu'à présent. Et quant au fond du procès, M. Véron en retirera tout au moins de fâcheuses éclaboussures.

— *Lady Tartuffe* attire toujours les curieux, bien qu'on soit généralement d'accord sur le fond de l'ouvrage, et sur l'impossibilité pour l'auteur de mener à bien un tel sujet. Ce jugement s'est même formulé en un calembourg qui nous revient du fond du Marais, et dont nous voulons faire hommage aux amateurs. La comédie de M[me] de Girardin, comparée à celle de Molière, c'est Tartufe enlaidi; vous comprenez : en *lady;* car tout le monde prononce maintenant ce mot à l'anglaise, chacun aujourd'hui voulant au moins avoir l'air de savoir l'anglais. Un arrêt plus sérieux, mais non moins sévère, est celui

d'une personne d'un goût parfait, qui assistait à l'une des dernières représentations; elle en est revenue très mécontente, et encore plus de Mlle Rachel ; voici son impression : Mlle Rachel joue horriblement faux dans un ouvrage faux.

A l'Odéon, l'*Honneur et l'Argent*, par M. Ponsard, a un succès de vogue, auquel la situation présente n'est pas étrangère : le sujet prête aux allusions, et on ne manque pas de les saisir, de les relever hautement, comme si on admirait des beautés purement littéraires ; l'esprit d'opposition, partout traqué dans la presse, trouve là le moyen de se retourner, et il en profite. Quant à l'œuvre en elle-même, elle a encore le défaut de ses aînées, défaut auquel l'auteur reste malheureusement trop fidèle jusqu'ici ; elle manque d'action et de véritable vie dramatique. C'est une conversation plutôt qu'une pièce. On applaudit des situations et des sentences un peu triviales, élégamment rendues et en vers habilement tournés, quoique sur le nombre il y en ait d'assez faibles et que le syle soit toujours aussi un peu marqueté.

Philiberte, au Gymnase, a un succès d'un genre analogue. M. Augier est de l'école de M. Ponsard : il pèche aussi par le manque de nerf et de force comique ; le style de l'élève trahit encore plus que celui du maître l'artifice de son procédé ; il est plus fait de pièces rapportées, et en outre il dégénère parfois jusqu'à la crudité. Avec tous ses défauts néanmoins, avec son mélange de Marivaux et de Molière, cette petite comédie, en somme, plaît beaucoup et attire la foule. Nous sommes dans un siècle où les pierres précieuses sont partout remplacées, dans la toilette et ailleurs, par du strass plus ou moins habilement monté.

— M. Jules Janin réunit en volume ses feuilletons épars. Assurera-t-il mieux par là le destin de ces feuilles légères ? tiendront-elles mieux contre le vent ? leur continuel papillotage fatiguera-t-il moins ? vu à distance, restera-t-il amusant ? question grave, même pour un auteur léger. Reconnaissons toutefois que M. Jules Janin ne l'est pas envers l'infortune, qu'il a su rester fidèle et digne, en un temps où on l'est si peu. Au lieu de jeter lâchement la pierre, comme tant d'autres, à la monarchie de Juillet sous laquelle il a prospéré, il en a toujours parlé avec un respectueux regret, et dans ses feuilletons dramatiques c'est aussi un de ses plaisirs courageusement malins de ramener innocemment le nom de Victor Hugo, pour en faire souvent l'éloge depuis qu'il est exilé. Tout dernièrement encore il citait de lui ce fragment de lettre : « A l'heure où je vous écris, mon ami, le printemps, cet ami de

» l'exilé, nous revient enfin avec toutes ses grâces charmantes, et j'en » rends grâces à Dieu tout-puissant ! Je sens déjà dans ma fenêtre un » souffle d'avril ! Mon petit jardin est plein de pâquerettes comme pour » Gœthe, et de pervenches comme pour Jean-Jacques ! Les poules de » mes voisins sautent par dessus le mur et viennent becqueter fami- » lièrement mes brins d'herbe. A vingt pas de l'enclos, la mer fait » comme les poules et sort écumante par dessus le parapet. Le soleil » joue et rit sur tout cela ; à travers une déchirure de nuages j'aper- » çois la France à l'horizon.... *Italiam ! Italiam !* » Au milieu de tant de plumes qui tournent à tout vent, celle de M. Jules Janin, malgré sa légèreté coutumière, a su s'honorer, en restant fidèle au malheur.

— Les Mormons, ou les *Saints du dernier jour*, comme ils s'appellent dans leur prétention d'être le peuple élu qui doit préparer l'accomplissement final, ont attiré l'attention de M. Mérimée, l'homme assurément le moins disposé à s'intéresser personnellement à ces sortes d'entreprises, mais esprit chercheur et conteur, toujours à l'affût de ce qui offre un caractère générique et réel, épicurien mettant de plus en plus avec l'âge sa dernière passion dans la curiosité. Il a donc consacré aux Mormons, dans le *Moniteur*, une suite d'articles que nous avons lieu de croire bien informés sur les faits. Nous savons même qu'avant de terminer son travail, il a demandé un entretien à l'un de nos amis, fort capable de le renseigner et bien au courant des idées des Mormons, car cet ami s'est trouvé longtemps en relations d'affaires avec ceux de leurs apôtres venus à Paris, et c'est lui qui a imprimé la traduction française de leur bible, ou du *Livre de Mormon*. M. Mérimée, au reste, n'entre point dans l'exposé de ce livre ; il ne fait guère de théologie, si ce n'est pour y trouver l'occasion de rire tout haut aux dépens des Saints, et tout bas, par contre-coup, aux dépens de toutes les religions. Ce côté de son sujet n'est pas celui qui lui a paru le moins curieux et le moins instructif, comme il l'entend. Les faits, sous sa plume, distillent agréablement le poison : art dangereux et qui trompe l'auteur lui-même ; il dit la vérité, mais dans un esprit mauvais, et il y mêle par là le mensonge. Telle est la manière de M. Mérimée dans ce travail, d'ailleurs assez consciencieux comme histoire et comme érudition. Il suit les Mormons dans leurs principales aventures, déjà nombreuses et extraordinaires. Il raconte les commencements de leur prophète Joseph Smith, ses progrès, ses établissements successifs, entre autres à Nauvoo dans l'Illinois, son emprisonnement et son assassinat par la milice de ce comté, la persistance et le courage indomptable de ses sectateurs, leur long et périlleux

voyage d'émigration au-delà des Montagnes Rocheuses, et ce qui en a été l'accomplissement, la fondation d'un Etat déjà riche et redoutable, à Utah, sur les bords du Lac Salé. Leur polygamie, dont on accusait ces nouveaux Anabaptistes, d'abord niée et tenue secrète, mais à présent ouvertement professée et préconisée par eux, fournit à l'auteur des plaisanteries sur lesquelles il s'étend avec une complaisance qui a bien aussi sa signification : il y a là, dans cette partie du récit, autant de polygamie, je le crains, que parmi les Mormons, je veux dire une polygamie d'esprit qui ne diffère pas beaucoup de la leur dans ses conséquences. D'autres passages, purement narratifs, sont des modèles dans l'art de conter en riant des faits singuliers et vrais, quoique exceptionnels; celui-ci particulièrement, que nous voulons citer comme tableau de mœurs américaines : il est relatif au séjour momentané de Smith et de sa secte dans leur ville de Nauvoo, où, se conformant aux institutions des Etats-Unis, Smith s'appelait *juge de paix* pour les infidèles, tandis que pour ses adeptes il était le *prophète* et le *patriarche*.

« D'ailleurs, dit M. Mérimée, Smith s'appliquait plus que jamais à éviter toute collision entre son peuple et les Gentils. Les occasions étaient fréquentes, et ceux de ces derniers qui s'aventuraient à Nauvoo étaient pour la plupart gens à donner de l'occupation aux magistrats de tous les pays et de toutes les croyances. Mais Smith était ingénieux à éluder les difficultés, et lorsque les institutions qui l'enchaînaient ne lui laissaient pas tout le pouvoir qu'il eût voulu, il avait des moyens détournés d'en venir à ses fins sans que le gouvernement de l'Illinois y pût trouver à redire. Quelques Gentils venaient à Nauvoo pour épier la nudité de la terre, d'autres dans l'espoir de s'enrichir promptement parmi des gens si crédules, enfin, pour beaucoup d'autres, la ville des Mormons semblait comme l'ancienne Rome, une cité de refuge, et il était à craindre que tous les mauvais sujets des provinces orientales n'en fissent leur résidence. Voici comment la police de la nouvelle ville en agissait avec ces messieurs. Aux Etats-Unis, point de passe-ports, et pour arrêter un coquin, il faut des formalités infinies. On se gardait bien d'y avoir recours. Dès qu'un individu suspect au prophète avait élu domicile à Nauvoo, on lui détachait trois grands gaillards, robustes, sérieux surtout, pourvus chacun d'un morceau de bois tendre et d'une serpette. — Il faut savoir qu'en Amérique c'est une manie nationale de tailler du bois en menus copeaux, seulement pour occuper les doigts quand on n'a rien à faire : cela s'appelle *to whittle*, mot qui manque à notre langue. En Angleterre, où l'on aime à rire aux dépens des Américains, on représente ordinairement le Yankee ratissant un morceau de bois, et l'on vous dit gravement que tout membre du Con-

grès, en arrivant à Washington, reçoit par les soins du ministre de l'intérieur, un canif et une buche de cèdre, dont il se fait un cure-dent à la fin d'une session. — Ces trois tailleurs d'allumettes, donc, allaient se planter devant la porte de l'individu qui leur était signalé, coupant, rognant, faisant des copeaux et attendant leur homme. Sortait-il, ils s'attachaient à lui comme son ombre, marchant lorsqu'il marchait, s'arrêtant quand il s'arrêtait, ne riant jamais et toujours occupés de leur buchette. — Pourquoi me suivez-vous? — Point de réponse, et toujours les trois gaillards sérieux dolant leur morceau de cèdre. Se fâcher était imprudent, les trois Mormons étaient choisis d'une encolure respectable, et d'ailleurs ils n'eussent pas manqué de se plaindre au premier constable qu'on insultât des citoyens paisibles de l'Etat d'Illinois occupés à ne rien faire. Cependant les femmes se mettaient aux fenêtres pour voir passer la procession, et les enfants faisaient cortége. Pas la moindre insulte, mais aux copeaux le long des rues on pouvait suivre tous les pas du malheureux suspect. Quelle que fût la dose d'impudence dont il fût doué, rarement il résistait plus de deux heures à l'ennui de ces copeaux et de ces trois figures impassibles. On raconte qu'un drôle fortement trempé se laissa suivre pendant trois jours, au bout desquels il s'avoua vaincu et fit son paquet. Cette mesure de police préventive s'appela *whittling-off,* ratisser dehors. »

Ah! si chacun pouvait ainsi *ratisser dehors* ce qui lui déplaît en ce monde! Il est vrai que, de proche en proche, il n'y resterait plus rien. En attendant, ne me ratissez pourtant pas dehors, cher Lecteur.

Neuchâtel, 11 avril 1853.

La situation, très sérieuse il y a un mois, a peu changé depuis lors.

La demande de réunir l'Assemblée fédérale, arrachée au gouvernement de Genève par une faible majorité du grand conseil, n'a trouvé d'écho dans aucun canton. La publication, d'ailleurs très décousue, des notes échangées entre le cabinet autrichien et le conseil fédéral, a contribué à modérer les impatiences en satisfaisant la curiosité, sans toutefois rien apprendre de bien nouveau. On a vu avec quelque surprise le ministère impérial motiver franchement le blocus du Tessin sur une opinion préconçue contre ce canton. D'un autre côté, la manière insistante dont la diplomatie fédérale a chargé la Sardaigne pour se décharger a été remarquée à l'étranger, et pouvait d'autant plus l'être que l'Autriche n'est guères en meilleurs termes avec Turin qu'avec Berne. En Suisse, on a relevé dans les dépêches du conseil fédéral, une phrase de récriminations sur les événements de 1847

(note du 21 mars), qui ne pouvait ni simplifier la position diplomatique, ni fortifier l'union à l'intérieur. La question d'opportunité mise à part, nous doutons qu'il soit dans l'intérêt bien entendu des institutions fédérales d'exiger que tous ceux qui y adhèrent reconnaissent par cela même, la légalité de toutes les mesures prises par la majorité de la Diète dans la crise dont ces institutions sont sorties. Ce doute serait plutôt confirmé qu'affaibli par la marche de la souscription tessinoise qui doit s'élever maintenant à plus de 180,000 francs, et où nous avons vu les gouvernements de l'Unterwald, entr'autres, s'intéresser officiellement. Notre observation est littéraire autant que politique. Les notes du conseil fédéral, d'un style clair et généralement digne, seraient mieux lues et produiraient ainsi plus d'effet, si elles étaient moins étendues. C'est une qualité d'être complet, mais il ne faut pas l'acheter trop cher.

L'affaire entre maintenant dans une phase nouvelle; d'un côté, le gouverneur de la Lombardie est autorisé par sa cour à entrer en négociations, ce qui ne veut pas encore dire qu'il négocie en effet; de l'autre, on parle avec quelque insistance d'autres sujets de difficultés avec les puissances allemandes du côté de l'Autriche, et de négociations ouvertes pour étendre le blocus à notre frontière du Rhin.

La reprise de la session du grand conseil de Fribourg n'a pas amené les résultats qu'on annonçait. La loi sur les incompatibilités, promise après l'assemblée de Posieux, a été rejetée; la proposition de renouveler intégralement le grand conseil n'a réuni qu'une faible minorité: néanmoins la tranquillité publique n'a pas été troublée et ne paraît pas devoir l'être, mais les partis sont aussi tranchés que jamais, et il faudrait des événements tout-à-fait imprévus pour en changer la proportion numérique. Le décès de M. le Dr Bussard va donner un nouveau député à l'opposition fribourgeoise dans l'Assemblée nationale. Un cortége très nombreux assistait aux funérailles de M. Bussard. Professeur de droit depuis vingt ans, il avait rendu des services à la jeunesse; on le jugerait mal en s'attachant exclusivement aux derniers temps de sa carrière politique.

— Nos chemins de fer avancent, non sans traverses. On a commencé le percement du Hauenstein; le tunnel de Mauremont a déjà fait des victimes. Le nouveau grand conseil du canton de Vaud, dont la forte minorité a commencé par s'effacer en s'abstenant de proposer un candidat à la présidence, sans obtenir de remerciement pour cette politesse, a repris ses travaux le 4 avril. Le surlendemain, il a tranché les questions relatives à la direction du chemin de fer de l'Ouest dans un sens opposé au dernier vote de la précédente législature. Une majorité des deux tiers environ, a décidé de laisser à la commune de Lausanne le soin d'obtenir le passage de la ligne d'Yverdon à Morges en négociant directement avec la compagnie, qui n'en veut absolument pas, sans subordonner à cette question les concessions de pro-

longement sur Genève et sur Berne. Vingt-un mille pétitionnaires pressaient le grand conseil de voter dans ce sens, mus par la crainte de voir le réseau vaudois en suspens. On comprend cependant, qu'après les décisions qui amènent forcément à Berne les lignes de Bâle et du lac de Constance, un prolongement de Berne à Genève est inévitable, et que par conséquent, tout en respectant l'ancienne concession Sulzberger, le canton de Vaud restait le maître de sauvegarder l'intérêt de son chef-lieu et le sien, en persistant dans la résolution de n'accorder les complémens qu'à l'entrepreneur qui, rachetant au besoin la ligne concédée, en modifierait la direction dans le sens voulu. En effet, le tronçon d'Yverdon à Morges ne saurait devenir avantageux à lui seul, une fois la ligne des lacs abandonnée. D'ailleurs, on venait de répandre un mémoire de M. l'ingénieur Mellet, affirmant que la ligne unique infléchie sur Lausanne serait plus courte d'un kilomètre que la ligne de la Venoge avec l'embranchement, et procurerait à la compagnie, en économies de frais de gare et de service spécial, une mieux-value de 100,000 francs par an, chiffre assurément digne d'un examen très sérieux pour une entreprise au capital de huit millions. Mais les intérêts de la compagnie de l'Ouest sont essentiellement gérés par Genève, et Genève avant tout prétend ne partager avec personne les profits du commerce avec l'Allemagne et la France, dont la ligne de l'Ouest doit devenir le canal. Ainsi l'habileté dont Soleure a fait la première expérience, l'impatience et la timidité des Vaudois, la tension entre le conseil d'Etat et la population lausannoise, ont porté au canton de Vaud un coup qu'il ressentira bien longtemps.

Quant aux autres lignes vaudoises, la même compagnie a offert d'entreprendre le prolongement sur Vevey à des conditions qui équivalent à une assez forte subvention de l'Etat, et la ligne de Jougne, dont on se préoccupe beaucoup, sur un pied plus onéreux encore. Conservant tous les bénéfices, elle y affecterait par kilomètre le cours moyen de sa ligne en plaine, l'Etat comblerait la différence. Ces résultats économiques nous semblent le fait cantonal le plus important de l'administration de 1845, avec la révolution ecclésiastique et la suppression de l'académie, il y a bien tôt sept ans.

La vie intellectuelle essaie de se relever; une nouvelle génération donne déjà plus que des espérances. La société d'utilité publique a pris une heureuse initiative en provoquant plusieurs cours; le passage de M. Souvestre sera, nous l'espérons, plus qu'une agréable distraction. 360 auditeurs se pressent à ses causeries publiques, le lendemain 130 étudiants et professeurs, à Vevey 200. « On a remarqué, nous écrit un homme de lettres vaudois, que si Paris est nécessaire au développement des talents littéraires, le talent ne naît pas à Paris. Peu des hommes de lettres dont s'honore la France, ont vu le jour dans la capitale. Ainsi de Souvestre : on distingue aisément deux côtés en lui, le fond de la pensée, par lequel il nous charme; le cœur, l'âme

du provincial, par lequel il nous touche de plus près, nous appartient et nous comprend. Point d'emphase, rien du faux éclat de la littérature contemporaine; c'est par sa simplicité, par sa candeur, par son accent humain, que le professeur nous touche, avant de nous séduire par la finesse de son tact, par la fluidité de ses paroles, par la grâce et l'attrait de sa causerie. Aucun rôle, mais une mission. Le causeur, le littérateur, le moraliste, sont un seul homme, et l'attrait pour la personne se confond avec celui qui s'attache aux idées et à la manière de les présenter. Voilà ce qui fait comprendre le succès de Souvestre parmi nous. »

Il semble que nous ne puissions quitter le canton de Vaud sans inscrire une date funèbre. Aujourd'hui c'est la perte de M. Charles Baup, professeur de théologie pratique à la faculté de l'Eglise libre, enlevé subitement à quarante-quatre ans par la rupture d'un anévrisme : âme sereine et bienveillante, pleine de sympathie et de chaleur, chéri des compagnons de sa jeunesse, cher à la nombreuse paroisse de Lausanne, aux enfants qu'il enseignait, guide bienveillant, ami de toute heure du petit groupe d'étudiants au milieu duquel il passait sa vie.

— Neuchâtel est aussi fort absorbé dans son chemin de fer. La question de garantie s'est effectivement reproduite à l'occasion d'une proposition venue de Paris. La compagnie ne demandant que 3 p. °/₀ d'intérêt garanti, a trouvé d'abord accueil auprès de quelques personnes influentes opposées à ce système dans l'origine; mais la certitude obtenue dès lors, que dans le cas d'un changement politique, les engagements souscrits par les conseils seraient remis en question, pourrait bien contribuer à faire prendre un autre cours aux idées. Des entretiens publics, sans intention scientifique et sans grande préparation littéraire, mais variés, ont été ouverts au gymnase par quelques personnes, au profit des pauvres des Alpes bernoises. M. Desor a parlé de l'éducation des femmes en Amérique, M. Vouga des poissons du lac de Neuchâtel et des diverses manières de les prendre, M. Secrétan de la nature des beaux-arts, M. Kopp des divers systèmes de chemin de fer essayés jusqu'à ce jour, qu'il croit destinés à se suppléer les uns les autres et qu'il a démontrés clairement à l'aide de tableaux fort bien exécutés; enfin M. Richard a parlé de l'esclavage chez les peuples anciens et modernes. Le public a suivi ces expositions avec une bienveillante assiduité où les Oberlandais entraient pour beaucoup, et le désir d'une distraction intellectuelle pour quelque chose.

La correspondance suivante, dont on veut bien nous promettre la continuation régulière, nous parle d'un canton que nous voudrions pouvoir étudier ici de près, dans les éléments permanents de sa vie.

Berne, mars 1853.

La vie politique ne joue qu'un faible rôle dans le canton de Berne, au prix de l'agitation qui le travaillait d'un bout à l'autre, l'an dernier,

à pareille époque. Cependant le grand conseil est arrivé dans sa dernière session, close le 17 mars, à résoudre, sans grand éclat, mais heureusement, plusieurs questions importantes et dont on s'occupait depuis longtemps. Dans l'affaire du trésor, que la *Revue* a déjà touchée, les recherches assidues de M. de Gonzenbach, secondées par un hasard favorable, ont singulièrement éclairci un point intéressant de notre histoire. L'an dernier, on a découvert dans les archives ministérielles à Paris, l'état de toutes les sommes qui sont tombées entre les mains des Français. D'autres lumières ont jailli du procès intenté par la veuve du maréchal Brune aux ennemis qui accusaient son mari d'infidélité à l'occasion de ce trésor. On sait maintenant que le 5 mars 1798, le trésor de la république, que l'on évaluait jusqu'ici de 10 à 15 millions de livres tournois, n'en contenait réellement que 6,776,118, non compris une somme de 2,200,000 qui en avait été sortie quelques jours auparavant et envoyée à Interlaken, ce qui n'empêcha pas les Français d'en atteindre la plus grande partie (*Oberländer gelder*). On connaît maintenant très-bien, par les quittances et d'autres documents, ce que devinrent toutes ces valeurs, à 126,000 livres près, somme relativement insignifiante. Il est plus naturel de croire qu'elle a suivi le sort de la masse, que d'admettre un détournement de la part de ceux qui sauvèrent, au péril de leur vie, des valeurs bien autrement considérables, pour les restituer au gouvernement légitime. Pour grossir autant que possible le trésor de 1798, on s'est avisé dans la discussion, d'un calcul bien singulier, qui consistait à compter en plus les sommes sorties des coffres de l'Etat depuis 1772, et affectées aux services publics. Ainsi celui qui, possédant 100 francs en dépenserait 20, en aurait 120. De cette manière on arrivait sans peine à de fort beaux chiffres.

La nouvelle loi sur la presse entre en vigueur au 1er avril. Les pénalités en sont assez sévères, et la poursuite pour fait d'injure et de diffamation est rendue beaucoup plus facile qu'elle ne l'était du passé. La presse des deux partis y trouvera de puissans motifs de prudence, car, comme il est devenu loisible au plaignant de porter sa cause devant telle cour d'assise du canton qu'il lui plait, *nul* n'aura d'embarras à trouver des jurés disposés à frapper les journaux qui l'attaqueraient.

La loi *sur quelques modifications à la procédure pénale* a passé sans beaucoup de sensation, quoique la portée en soit assez grande. L'institution du jury, dans la forme où les conseils issus de 1846 l'avaient consacrée, présentait beaucoup d'inconvénients pratiques. La compétence du jury avait été si fort étendue, que les assises s'en trouvaient surchargées. Les sessions se prolongeaient jusqu'à cinq semaines, et néanmoins une masse de causes restaient en arrière. Les prisons de district étaient encombrées, la détention préventive durait quelquefois plus d'un an, et toute espèce de maladies, particulièrement le scorbut, assaillaient les prévenus dans ces prisons de préfecture,

assez mauvaises pour la plupart. Dans le Mittelland (environs de Berne) il avait fallu, pour déblayer l'arriéré, nommer une commission criminelle *ad hoc*, et tenir trois sessions extraordinaires du jury. Une comparaison permettra d'apprécier aisément la cause d'où provenaient de tels résultats : En France, sur une population de 36 millions d'âmes, 5000 causes sont renvoyées annuellement au jury ; à Berne, pour 450,000 âmes, on en comptait environ 400.— En France donc, une affaire criminelle pour 7200 âmes, à Berne pour 1125. Ceci n'est point, veuillez le croire, une mesure de la moralité relative des deux peuples, mais l'effet de la manière dont sont établies les compétences respectives des assises et des tribunaux correctionnels, plus expéditifs et plus économiques. Il s'agissait donc de restreindre la sphère du jury, et de renvoyer au correctionnel, aux tribunaux permanents, la masse des affaires de moindre importance. Tel était l'objet principal de la dernière loi. Elle a supprimé de plus l'inconvenante publicité des délibérations de la chambre criminelle, et l'obligation absolue de donner un avocat aux prévenus dans tous les cas, même dans les petites affaires où le délit était patent. Mais en limitant l'office obligatoire de l'avocat, on n'a pas supprimé la défense. Dans ces cas-là, le soin de faire valoir les considérations à décharge du prévenu est imposé au président, qui s'en acquitte dans son résumé des débats. Ces modifications et d'autres encore donnent à notre procédure pénale une valeur pratique plus réelle et qui sera promptement appréciée.

Les préparatifs du Jubilé que nous allons célébrer au solstice, les jours de Laupen et de Morat, occupent beaucoup les esprits. Une splendide cavalcade de 700 chevaliers, écuyers, etc., représentant les vainqueurs de ces deux journées, sera le bouquet de la fête. Dans le principe, bien des personnes auraient préféré consacrer les sommes considérables affectées à ces solennités éphémères, à quelque fondation charitable ou patriotique, à quelque durable monument : on parlait d'achever la collégiale de Saint-Vincent, d'un musée des beaux-arts. Les neveux de Rodolphe d'Erlach et de Jean de Hallwyll, et bien d'autres, répugnaient à promener dans la cité cette pompe théâtrale qui contraste avec les souffrances du présent. C'est dans cet esprit que la noble corporation du Chardonneret (abbaye des Gentilshommes) avait d'abord résolu d'employer sa contribution à soulager la disette de nos malheureux Oberlandais. Mais l'opposition à la cavalcade costumée s'est tue à la voix d'un de nos concitoyens placé très-haut par la confiance du pays, qui attachait une importance particulière à ce côté historique de la fête. Un grand nombre de bernois des premières familles se préparent donc à figurer sous le harnois d'acier, sous le paletot de velours et de soie, représentant leurs propres aïeux, ou les comtes et seigneurs alliés de Berne. Nous reverrons chevauchant à côté des vieilles bannières de Morat, de Grandson, de Nancy, les Hertenstein, les Waldman, les Bubenberg, les comte de Thierstein, les

comte de Gruyères et le duc René de Lorraine.... Beau spectacle, certes, fier et rayonnant d'or, si le soleil le favorise. Et pourtant, tel, endossant pour la parade la cuirasse inaccoutumée sous laquelle ses aïeux guidaient au combat les compagnies bernoises, pourra-t-il comprimer un triste retour, et les vers du poëte souabe ne lui viendront-ils pas en mémoire :

« Das Herz im Leibe thut mir weh (1)
Als ich der Väter Rüstung seh. »

De tels mouvements n'altèrent point la joie de nos industriels, gantiers, coiffeurs, tailleurs d'habits, à la perspective d'un si beau travail et de profits grandioses. Soleure et Fribourg nous enverront la crème de leur jeunesse figurer leurs pères à Morat et les quatre-vingt casques soleurois au combat de Laupen.

Et puis, derrière ces préparatifs de pompe, la misère dans les vallons pleins de neige. Un comité formé des hommes les plus respectables s'occupe à répartir sagement les secours que nos confédérés de langue française en particulier nous envoient avec une généreuse abondance. Je vous communiquerai les observations recueillies et les résultats obtenus par ce comité. N.

Dans la ville de Bâle, où les intérêts de l'instruction publique et de l'intelligence tiennent une place d'autant plus grande dans la vie publique qu'il faut la disputer à d'autres intérêts fort puissants, l'ouverture d'une nouvelle école supérieure est un événement dont on sait apprécier l'importance. Jusqu'ici les mêmes établissements, divisés en deux sections parallèles, servaient aux études classiques et industrielles. La séparation complète des deux ordres en deux écoles, ordonnée par une loi de l'an dernier, s'est opérée en automne pour le gymnase inférieur par l'établissement d'un gymnase allemand ou *réaliste*, comme on dit à Bâle par opposition aux *humanités ;* elle va se compléter au 1er mai par l'ouverture d'un gymnase supérieur qui prendra le nom d'école industrielle. Les deux nouvelles institutions sont placées sous la direction du même recteur, M. Schmidlin. L'ancien gymnase inférieur a donné au nouveau une partie de son personnel; plusieurs instituteurs enseignent encore dans tous les deux. Pour l'école industrielle, à la suite de quelques refus de l'université, qui n'a pas vu sans ombrage ce nouveau développement des tendances utilitaires, il s'est formé un corps d'enseignement essentiellement nouveau, composé d'hommes distingués. Les traitements sont fixés en moyenne à 3500 fr. La langue française et l'élément français sont représentés par MM. Grivet et Dupraz : M. Grivet, l'un des professeurs les plus distingués par ses talents et son caractère de l'école supérieure de Fribourg, remarquable à plus d'un égard, a vu sa carrière se briser

(1) Mon cœur se contracte quand je vois les armures de nos pères.

dans les orages de ce canton ; M. Dupraz, licencié en théologie de la faculté libre de Lausanne, est un de ces jeunes vaudois comme il en faudrait beaucoup dans son pays. Sur ce que nous connaissons, nous félicitons les Bâlois et nous pouvons bien augurer du reste. M. le recteur enseignera l'économie politique et une partie des mathématiques, le Dr Stähelin, professeur à l'université, la physique, M. Fr. Becker, fils du célèbre grammairien, est chargé de l'allemand et de la chimie.

De Zurich, nous n'avons rien de nouveau, et les journaux ne nous mandent guère que les discussions sur la direction du chemin de fer de Winterthur. Nous voyons par une annonce que la Société de Musique va s'occuper, si elle réunit des souscriptions suffisantes, à organiser un grand orchestre d'amateurs et d'artistes appelés de loin, pour exécuter au théâtre, les 21, 22 et 23 mai, des morceaux choisis des opéras et des symphonies de M. Wagner, sur lequel nous avions promis quelques détails que voici.

Zurich, 23 février 1853.

Un étranger fort intéressant habite notre ville depuis trois ans. Le célèbre compositeur *Richard Wagner* (1), avait accepté en 1848 les fonctions de maître de chapelle à Dresde, mais, chassé bientôt de ce poste par l'orage révolutionnaire, il a trouvé chez nous une retraite paisible. Le nom de Wagner est l'un des plus considérables entre les musiciens contemporains, comme on le voit par la vivacité même de la polémique qu'il soulève; je cite, en exemple, la série de lettres publiées à son sujet, par Fétis père, dans la *Gazette musicale* de Paris. En revanche Wagner a trouvé dans la personne de François List, un champion enthousiaste, aussi prodigue d'éloges exagérés que M. Fétis d'injuste blâme. On ferait une petite bibliothèque des écrits pour et contre; mais peut-être ne la lirait-on pas. En attendant les derniers opéras de ce maître contesté, *Tannhaüser* et *Lohengrin* ont été récemment accueillis par les plus vifs applaudissements sur plusieurs des principaux théâtres de l'Allemagne, et les adversaires de notre hôte sont réfutés par des triomphes. L'Angleterre persiste cependant dans son opposition contre le novateur, si nous en jugeons par les condamnations sévères que l'Athenæum fulmine assez fréquemment; mais cette insistance elle-même montre que la critique britannique est aux prises avec un antagoniste sérieux. Je ne me sens pas de force à caractériser ici l'espèce de révolution que Richard Wagner prétend introduire dans la musique. Je dirai seulement que pour juger l'artiste il faut entendre ses œuvres musicales, et ne pas lire sa prose. Les livres où il expose ses vues sur l'art et sur la transformation de l'opéra sont écrits dans un style inadmissible. Ils ne sont rien moins que clairs. Des déclamations sonores, quelques contradictions, des appréciations injustes et

(1) Oncle d'une cantatrice distinguée, Mlle Jeanne Wagner.

dédaigneuses, voilà ce qui frappe d'abord dans son livre en trois volumes, et dans les préfaces de ses opéras. Mais je n'ai parlé que de la prose. Wagner écrit ses *libretti* lui-même, et c'est un avantage incontestable. Ensuite ces *libretti* sont vraiment pleins de poésie : poésie rêveuse, brillante, hardie, ce sont incontestablement de beaucoup les meilleurs textes d'opéra que nous possédions, ce qui fait un assez mince éloge ; mais il y a plus, ils sont vraiment beaux, et je crois qu'en les déclamant au théâtre comme de simples drames, ils charmeraient encore le parterre. Wagner a raison de prétendre que pour un bon opéra, il faut un bon texte ; il fait mieux que de le demander, il le crée. A ces poétiques beautés, joignez une musique originale, énergique, et vous comprendrez l'effet puissant d'une telle représentation. J'ai entendu il y a plus d'un an au Casino l'ouverture de *Tannhaüser*, et au théâtre de Zurich un autre opéra de Wagner, « *le Hollandais volant.* » L'orchestre, dirigé par le maestro lui-même, avait été complété par un grand nombre d'amateurs, les chœurs étaient excellents. Le public était transporté, et les impressions que je reçus dans ces deux soirées n'ont rien perdu de leur fraîcheur ni de leur vivacité.

L'homme auquel notre hôte distingué doit principalement ses récens et brillants succès en Allemagne, s'applique à le défendre avec les armes de son protégé lui-même, et c'est fâcheux. Les écrits de Liszt sur Wagner, ses lettres à W. qu'on a publiées respirent le plus vif enthousiasme; elles sont pleines de feu, d'esprit, de zèle, et même d'idées excellentes, comme on en trouve aussi chez Wagner lui-même. L'un et l'autre manquent également de calme, de logique et de clarté. Les lettres sur Chopin que l'illustre pianiste a écrites de Weimar dans la *Gazette musicale*, sont un autre échantillon de cette manière brillantée et nébuleuse qui compte encore des admirateurs en Allemagne.

Comment se dessinera l'avenir de notre artiste ? Les voix qui saluent en lui le premier des compositeurs vivants ne seront-elles que le cri d'un jour, ou dicteront-elles un jugement à l'histoire ? Je ne sais ; le plus sûr c'est que ce maître de chapelle, qu'il traduise ses propres œuvres ou celles d'autres maîtres, de Beethowen surtout, enivre nos oreilles zuricoises et fait envier notre sort par les amateurs des plus grandes capitales. L.

A *Genève*, grande et chaude lutte entre le conseil de ville qui veut des centimes additionnels pour équilibrer son budget, et le conseil d'Etat qui les refuse et presse la ville d'entrer dans la voie des emprunts où il marche lui-même d'un pas si résolu et si rapide. L'affluence se soutient aux conférences protestantes. Plusieurs saluent, dans ce réveil vif et franc de l'intérêt ecclésiastique, l'aurore de jours meilleurs, la perspective de précieuses conquêtes. D'autres protestants, s'interrogeant sur les arguments dont ils disposent comme église et système constitué vis-à-vis du système et du fait opposé, s'interrogeant aussi sur tout ce qui les entoure, nouvelles maisons, nouvelles

gens, surtout nouvelles mœurs, se prennent à penser que cette vive lueur pourrait bien jaillir d'une lampe expirante. Ils se demandent si ce n'est pas un adieu de la Genève de la réforme, qui s'en irait forte encore et glorieuse, devant la nouvelle Genève cosmopolite, dont le calcul des hommes et la force des choses ont préparé le règne, et qui franchissant des remparts aplanis, fera son entrée triomphale sur les rails du premier chemin de fer.

LES MONUMENTS DE NEUCHATEL, ouvrage posthume de M. F. DuBois de Montperreux. Première partie : le Bourg, la Collégiale et le Château de Neuchâtel. ([1])

L'ouvrage qui a paru récemment sous ce titre, chez les libraires Meyer et Zeller, à Zurich, forme le cinquième volume des communications de la société zurichoise pour les antiquités nationales; il nous paraît mériter toute l'attention des amis de l'histoire suisse, aussi bien que celle des archéologues étrangers.

M. F. DuBois, dont la valeur et les services sont trop généralement appréciés pour avoir besoin d'un nouvel éloge, a fait, pendant plusieurs années, une étude assidue des monuments anciens de la Suisse occidentale, et tout particulièrement de Neuchâtel, son pays. Il a consacré, à les examiner, à les dessiner et à les décrire, le zèle le plus consciencieux, le coup-d'œil du connaisseur exercé, la main de l'artiste, toutes les qualités en un mot qui distinguent ses admirables travaux. En correspondance suivie, sur cette matière, avec son ami le président de la société des antiquaires de Zurich, il projeta de publier un ouvrage détaillé sur les antiquités de Neuchâtel, en s'aidant des ressources artistiques que notre ville pouvait lui fournir. Une association de généreux amis de la science à Neuchâtel, se chargea des frais de l'entreprise, à laquelle M. DuBois se voua dès-lors avec prédilection. Le plan primitif de Neuchâtel, ses anciennes fortifications, sa belle collégiale et le château de ses princes furent étudiés avec une rare exactitude; des plans, des vues, des dessins variés, reproduisirent ces constructions dans toutes leurs parties. Deux habiles graveurs, Messieurs Hegi et Appert, reproduisirent sur le cuivre les dessins élégants de l'auteur et préparèrent, sous la surveillance de la société de Zurich, les planches qui parent ce beau volume. Cependant DuBois amassait sans relâche les matériaux historiques nécessaires à l'intelligence et à l'histoire de ces monuments; il consignait ses recherches, soit dans sa correspondance avec ses amis zurichois, soit dans des notes qui

([1]) Nous devons ce compte-rendu à l'initiative obligeante d'un savant de Zurich.

n'avaient plus besoin que d'une rédaction générale pour être offertes au public.

Le temps ne lui fut pas donné pour ce travail.... Ses amis affligés de Neuchâtel et de Zurich n'ont pu que publier ce qui était fait, en mémoire de celui que leur arrachait une mort prématurée. M. de Sandoz, ancien conseiller d'État, a eu l'obligeance d'extraire et de coordonner, à cet effet, les éléments principaux contenus dans les notes de M. DuBois. A ce texte succint, on a joint les planches gravées. Une courte biographie forme l'introduction : elle est due au paternel ami que nous venons de nommer.

Tel qu'il est, ce travail est digne du plus vif intérêt : soixante planches, toutes excellentes, et quelques-unes d'une admirable beauté d'exécution, reproduisent les antiquités neuchâteloises avec un soin, une clarté, une richesse de détails et de vues d'ensemble, assez rarement réunis dans les ouvrages de ce genre, sauf dans les somptueuses publications académiques de deux ou trois capitales. On y trouve figurés, caractérisés et distingués avec précision, les premières tours fortes des Romains, les plus anciennes constructions du moyen-âge, le château primitif et les plus vieilles parties de l'église, enfin les aggrandissements apportés au château, dans le XIV[e] siècle, par les comtes de Neuchâtel. Le texte rappelle les principaux faits historiques qui se rattachent à ces monuments. Les investigations de DuBois, notamment sur les différentes parties de l'élégante collégiale, remarquable, entre autres, par le riche monument des comtes de Neuchâtel, unique en son genre dans nos contrées, ont une valeur scientifique qu'on ne saurait méconnaître.

Nous recommandons cet ouvrage à tous les amis de l'histoire nationale. Sa publication elle-même est un fait honorable. Ce rameau de laurier déposé sur la tombe de DuBois, témoigne en quelle estime le tenait son pays. La société de Zurich aussi a témoigné, comme il le fallait, sa reconnaissance éternelle envers un homme qui, lui-même, a répondu par des dons si magnifiques à ce qu'on avait voulu faire pour seconder ses travaux.

L'un des rédacteurs : L[s] Bovet.

LE BEATENBERG.

Les étrangers qui traversent rapidement notre patrie peuvent sans doute se rendre compte des beautés de nos montagnes, mais les mœurs et les habitudes du peuple demeurent lettre close pour eux, car ils ne voient de la vie suisse que celle qu'ils ont façonnée à leur usage, partout où ils ont l'habitude de passer. Pour apprendre à connaître le véritable état du peuple, il faut s'éloigner des grandes routes et des hôtels, et suivre l'étroit sentier qui conduit aux villages écartés ; plus ce sentier sera difficile, plus on sera certain d'être amplement dédommagé de ses peines en découvrant une Suisse nouvelle à côté de cette Suisse des touristes, si connue et si souvent décrite.

La rive septentrionale du lac de Thoune est dans cette position d'isolement, due à l'absence de chemins praticables. Je l'ai visitée l'automne dernier, accompagné d'un habitant de ces contrées, qui, tout en me servant de guide, a satisfait à mes questions sur l'état actuel du peuple. Aussi, dans le récit de cette excursion, je raconterai, à la fois, ce qu'il m'a appris et ce qu'il m'a fait voir.

Partis de Thoune avant le jour, nous laissons derrière nous Oberhofen aux premiers rayons du soleil, et nous entrons dans le sentier escarpé qui longe la rive du lac. Le premier village qui s'offre à nous est Merligen : la position en est charmante, l'aspect n'en est pas réjouissant ; c'est un amas de maisons, misérables pour la plupart, entassées dans l'étroit espace entre la montagne et le lac ; la population, com-

posée uniquement de pauvres, vit chétivement du produit de mauvaises vignes qui dominent le village, et de champs en grande partie situés sur la rive opposée du lac. Les maisons ont l'élégance de construction de tous les chalets bernois, mais on en voit sortir des enfants sales et en haillons; la plaie du paupérisme se dévoile ici dans tout ce qu'elle a de triste. — Nous continuons notre route et nous gravissons la montagne du Beatenberg. A mesure qu'on s'élève, la scène change, et au sortir d'une forêt de hêtres, après une heure et demie de marche, nous arrivons dans la région des fermes de montagnes. Ici les chalets sont superposés d'étage en étage au bord d'un limpide ruisseau qui descend du sommet. Chaque maison est entourée d'un modeste enclos qui doit fournir aux besoins de la famille, et qui ne contient qu'un petit champ de pommes de terre, un champ de blé plus petit encore, et quelques arpents de pré pour la nourriture des chèvres. Les habitants sont mieux vêtus que leurs voisins de Merligen; ils nous saluent avec cordialité, mais surtout avec étonnement; ils ne sont pas habitués à voir des étrangers s'aventurer dans leurs montagnes. En examinant l'étroit espace réservé à chaque habitation, j'ai peine à concevoir qu'une famille puisse y trouver sa subsistance annuelle, et j'interroge mon compagnon sur cette question du paupérisme si inquiétante pour l'avenir du canton de Berne, et d'un intérêt si puissant pour tous ceux qui aiment leur pays. Il reconnaît avec amertume que la position du peuple bernois a bien changé depuis un demi siècle. Jadis, en effet, le nom de Berne était synonyme en Suisse de force et de prospérité. L'agriculture suffisait à entretenir l'aisance, et les paysans avaient généralement l'habitude d'imiter leur gouvernement par les réserves en or et en argent dont mainte ferme était pourvue pour parer aux mauvais jours. Le temps de l'accroissement annuel du trésor est passé pour l'Etat, réduit désormais au système des emprunts, et pour un grand nombre de familles, autrefois aisées, la ruineuse hypothèque a remplacé les économies soigneusement amassées.

Les causes d'un changement aussi triste dans la position

de tout un peuple sont nombreuses et difficiles à apprécier. J'essaierai cependant de résumer celles qui m'ont été indiquées. La source du paupérisme paraît ne pas être dans les révolutions qui remanient si souvent le gouvernement ; elle n'est pas non plus dans le système communal, quelque vicieux qu'il puisse être ; ce ne sont là que des circonstances secondaires, dont je ne nie pas l'importance, qui ont augmenté le mal sans aucun doute, mais qui n'en sont pas la racine. D'autres cantons ont subi les mêmes vicissitudes sans être entraînés dans le même abîme.

Voyons ce qui s'est passé et ce qui se passe encore dans ce pauvre village de Merligen que nous venons de traverser, dans ces fermes échelonnées en si grand nombre sur ce sol montagneux et peu fertile. A mesure que la population s'est accrue, on a divisé les terres ; d'une ferme suffisante pour une famille, on en a fait deux, trois, quatre quelquefois ; et la tentation était grande pour ces habitants des Alpes, si fort attachés au sol qui les a vus naître ! car le bois et la main-d'œuvre étant à très bas prix, une maison est construite en un été et habitée dès l'hiver. Habitués à une vie très frugale, ces gens croient avoir beaucoup, quand ils ont un toit où s'abriter et un petit enclos à cultiver. Ils se trompent cependant : l'agriculture peut suffire à une population peu nombreuse, mais elle devient la ruine d'un peuple trop aggloméré, si l'industrie ne lui vient en aide ; aussi, les sommes énormes dépensées annuellement pour le soulagement du paupérisme, loin de remédier au mal, ne feront que l'augmenter, comme c'est, dit-on, le cas en Angleterre.

Une autre cause de l'accroissement du paupérisme, paraît être l'accroissement du luxe, si l'on peut appeler luxe la satisfaction des besoins nouveaux créés par la civilisation chez un peuple si dénué de tout ce qui fait le comfort de la vie dans des pays plus favorisés. Chose curieuse ! l'influence des étrangers s'est fait sentir même dans les endroits où ils ne vont jamais, et la contagion a gagné de proche en proche, produisant chez les femmes le goût d'une toilette plus recherchée, et chez les hommes le besoin toujours plus grand

de chercher dans les boissons enivrantes quelque soulagement à leur misère.

Ces causes, toutefois, n'auraient pas eu d'aussi tristes effets, si elles n'avaient été favorisées par le caractère des montagnards bernois. Intelligents, robustes, très aptes au travail, laborieux même une fois qu'ils sont à l'ouvrage, ils n'ont cependant aucun goût pour l'industrie, aucune énergie pour chercher à sortir de leur misère; ils acceptent les plus dures privations avec une déplorable apathie, avec une imprévoyance inqualifiable. Aussi, les lois et les circonstances qui avaient maintenu l'aisance pendant plusieurs siècles ayant changé, ce peuple a accepté ce changement sans en prévoir les conséquences inévitables, sans s'occuper en aucune façon à y porter remède.

Une loi particulière aux montagnes de l'Oberland, du Gougsisberg et de l'Emmenthal, empêchait la division de la propriété, en établissant, non pas le droit d'aînesse, mais (chose assez bizarre et qui ne se retrouve peut-être dans aucune autre législation) le droit du cadet. Le plus jeune des fils de chaque famille héritait de tous les biens paternels, à l'exclusion de ses frères aînés et de ses sœurs; on comprend aisément comment l'abolition de cette loi, lorsque tout le canton de Berne a été soumis à une législation uniforme, a favorisé l'accroissement de la population et le morcellement des propriétés.

Ce changement dans les institutions avait lieu à peu près à la même époque qu'un autre changement, non moins important pour les habitants des Alpes bernoises. Les régiments suisses au service étranger se recrutaient essentiellement dans cette partie du canton; et il fut un temps où un jeune homme ne trouvait pas à se marier honorablement, s'il n'avait fait au moins ses quatre ans de service militaire à l'étranger. Cette ressource a diminué d'année en année, et finira par manquer tout-à-fait; car le montagnard bernois, malgré son goût prononcé pour la vie de soldat, entend ne servir que dans un régiment bernois, sous des officiers de son pays et sous le code militaire suisse. Les services étrangers, en dehors des

capitulations, ne sont donc point une ressource pour lui ; mais cette porte lui étant fermée, il n'a pas su s'en ouvrir d'autres ; il n'a su se créer aucune industrie qui l'aidât à vivre sur le sol natal, décidément trop pauvre pour le nourrir. Il n'a pas imité non plus ses voisins du Gouggisberg fribourgeois, chez qui l'usage n'autorise à se marier qu'un fils dans chaque famille, afin de conserver intact l'héritage paternel.

Mon compagnon me donnait ces renseignements tout en gravissant la montagne, et nous sortîmes bientôt de la région des fermes habitées toute l'année, pour entrer dans celle des pâturages où les chalets sont abandonnés en hiver. Avant d'y arriver, nous nous trouvons au pied d'une rampe tellement rapide, qu'on a dû, pour pouvoir la gravir, y pratiquer un escalier formé de branches de sapin. — Après plus de quatre heures de marche, une heure d'escalier méritait un instant de réflexion. Nous nous assîmes sur le tronc d'un sapin, et bientôt un jeune garçon, portant sur son dos une charge de petits fromages, vint se reposer près de nous. Je ne comprenais pas son allemand, mais sa figure m'intéressait. Ses grands yeux bleus mélancoliques, son teint pâle, sa bouche noire, m'inspiraient de la tristesse. Il ne tarda pas à nous quitter et à continuer lestement sa route en entonnant une gaie chanson des montagnes, qui me rappela que contentement passe richesse, et que Dieu a des trésors de joie pour toutes les positions. La noirceur bleuâtre de ses lèvres m'avait étonné ; la cause en était cependant très simple. Cet enfant avait fait, en passant, son repas de myrtilles, et mon guide me fit remarquer que les pâturages étaient tellement couverts de ces petites baies, que dans certains endroits les vaches ne trouvaient pas à se nourrir et qu'ils étaient réservés aux chèvres. Cette circonstance qui paraît un désavantage pour ces contrées, est au contraire une grande ressource : le myrtille, si dédaigné dans le Jura, est très apprécié dans les Alpes où il est plus gros et plus savoureux. Les habitants des fermes inférieures envoient leurs enfants pour le cueillir ; on leur donne une tasse de lait au départ, un morceau de

pain suffit à leur dîner, et ils reviennent le soir avec leurs paniers pleins, qu'on vend à Interlaken et à Thoune, ou qu'on sèche pour l'hiver. Cette ressource dure tout l'été, car la maturité étant plus retardée à mesure qu'on s'élève davantage, ce n'est guères que vers l'automne que le myrtille mûrit au sommet même du Beatenberg.

Enfin nous touchons à la cime; nous avons marché près de sept heures. Avant de contempler la vue qui se présente à nous, nous nous arrêtons quelques moments aux mines de houille récemment exploitées par le gouvernement bernois. Une paroi de rochers perpendiculaires, d'environ 2,000 pieds, descend dans la vallée de Justis-Thal, et c'est au haut de cette paroi qu'on a pratiqué les étroits sentiers qui conduisent aux galeries où se trouve le charbon de pierre. Cette mine a alimenté jusqu'à ces derniers temps l'éclairage au gaz de la ville de Berne, mais ce débouché n'existe plus, depuis que des filons plus riches ont été découverts dans la partie vaudoise des Alpes. Néanmoins le gouvernement fait continuer les travaux souterrains pour chercher une couche meilleure, dans le but de donner du travail en hiver aux habitants de cette montagne. Le besoin d'ouvrage est si grand, que les ouvriers viennent chaque jour de deux lieues de distance, même dans la saison la plus rigoureuse, pour gagner un salaire de quatre-vingt-quatre centimes. Comme ils travaillent douze heures, ils font le trajet de nuit, matin et soir, et il est rare que, malgré la neige, ils manquent une seule journée. Si cette exploitation peut donner un jour des résultats plus considérables que ceux que l'on a obtenus jusqu'ici, ce sera un avantage inappréciable pour cette partie du canton de Berne. Espérons que ces recherches réussiront, et que, si jamais les chemins de fer sillonnent notre patrie, ils pourront être alimentés par un combustible indigène dont l'exploitation donnera du travail à tant de malheureux. Le transport du charbon n'est point un obstacle; il se fait au moyen de coulisses qui descendent jusqu'au bord du lac, où se trouve le dépôt et où l'expédition a lieu par eau jusqu'à Berne d'une manière aisée et peu coûteuse.

Le point de vue du Beatenberg n'est nullement connu; il égale cependant, s'il ne le surpasse, celui du Faulhorn qui est si justement célèbre. Du côté du midi se déploient les brillants sommets de la chaîne bernoise, plus bas les vallées de Frutigen, du Simmenthal, de Diemtigen; plus bas encore, le lac de Thoune et ses noirs rivages. On est comme au Faulhorn, au centre des grandes Alpes, mais du côté du nord la vue est plus complète. Du haut de l'escarpement, le regard plonge dans la sauvage vallée du Justis-Thal et rencontre plus loin les montagnes de l'Emmenthal, plus à l'ouest la plaine suisse, le cours de l'Aar dans toute son étendue, la ville de Berne qu'on aperçoit très distinctement à l'œil nu, celle de Soleure qu'on découvre à l'aide d'une lunette, enfin, les lacs de Morat et de Neuchâtel, et la ligne bleue du Jura à l'horizon. On peut, comme je viens de le faire, indiquer un pareil spectacle, mais qui rendra l'impression que l'on éprouve en face de cette nature grandiose? J'étais muet d'admiration, et mes yeux se promenaient des cimes neigeuses à la plaine, de la plaine au Jura, sans remarquer autour de moi le phénomène de la végétation qui s'arrête, des pins qui rampent sur le sol, et des dernières fleurs qui réjouissent encore le regard si près de la limite des neiges éternelles.

Il fallait redescendre pour rejoindre à Neuhaus le bateau à vapeur. La journée entière n'eût pas été de trop pour tout ce que nous avions à admirer; mais le soleil avait déjà tourné la pointe du Mittaghorn et nous n'avions plus de temps à perdre. Nous nous mîmes donc en route pour regagner la plaine; ce n'était rien de monter l'escalier dont j'ai parlé plus haut; mais le descendre m'a paru l'exercice le plus fatigant que l'on puisse rencontrer en voyage; les marches sont inégales en hauteur et en largeur, souvent glissantes, quelquefois garnies de pierres sur lesquelles il faut poser le pied avec précaution. Quitter l'escalier et descendre la pente sur l'herbe, eût été une périlleuse entreprise, car je n'aurais pu m'arrêter et j'aurais craint d'arriver au bas plus vite que je ne l'aurais voulu. La difficulté fut pourtant surmontée, mais, plu-

sieurs jours après, mes jambes m'en rappelaient encore le souvenir.

Au lieu de suivre la route parcourue le matin vers Merligen et Thoune, nous avions résolu de nous diriger vers Neuhaus, afin de connaître le Beatenberg dans toutes ses parties. Nous retrouvons à notre gauche le même genre de fermes que sur la droite, et nous passons près du village de Beatenberg. Il est bâti sur le seul plateau qui coupe la pente de cette montagne escarpée; c'est un des villages les plus élevés de la Suisse; il est assez considérable pour avoir une église et un pasteur qui consacre sa vie aux soins religieux de cette population, au soulagement de ses misères morales et matérielles. Pour apprécier, dans toute son étendue, le dévouement du pasteur qui occupe ce poste, il faut se rappeler que, pendant sept mois d'hiver, le sentier qui conduit au village n'est praticable que pour les montagnards les plus robustes, que cette contrée ne renferme aucune des ressources dont jouissent les habitants de la plaine, et qu'il faut se résigner à vivre là haut dans un isolement absolu de toute société cultivée. Tout s'y transporte à dos d'homme, et les modestes meubles de la cure se transmettent de pasteur en pasteur, pour éviter des déménagements presque impossibles.

La moisson n'est pas encore mûre, et néanmoins nous rencontrons une femme, une mère de famille, occupée à couper quelques épis; elle nous dit que le pain va lui manquer et qu'elle ne peut pas attendre; plus loin, une autre femme arrachait des pommes de terre d'une maturité douteuse et déjà attaquées par la maladie; la même nécessité l'y contraignait. Ah! il est bien vrai de dire que la moitié du genre humain ne sait pas comment l'autre vit; et puisque je me suis permis quelques réflexions sur les causes du paupérisme, je signalerai encore celles qui se présentèrent alors à moi.

J'avais déjà remarqué que la plupart des travaux des champs étaient faits par des femmes, et que dans mainte ferme le chef de famille était absent. Que font donc les hommes en été? Hélas! qui de nous ne le sait, pour les avoir rencontrés sur toutes les routes de la Suisse française, allant dès le prin-

temps, le sac sur le dos et la faux à la main, chercher de maison en maison le travail que leur refuse leur propre pays? Telle est, en effet, leur déplorable industrie, et sans nul doute une des causes de leur misère. — Ces pauvres gens ne comprennent pas qu'ils enrichissent leurs voisins à leurs dépens, et que leur travail, quelque pénible qu'il soit, ne leur est nullement profitable. En effet, les paysans des cantons français occupent presque tous des ouvriers bernois pendant les fenaisons, les moissons et les vendanges; dès qu'on peut s'en passer, on les renvoie: de cette manière, l'agriculteur se tire d'affaire, parce qu'il se fait aider au moment convenable et qu'il est occupé le reste de l'année. Pour lui, point de chômage, mais un travail constant qui lui procure l'aisance. Quant à cet ouvrier qui a travaillé chez lui six mois de l'année, qu'a-t-il gagné? le salaire de la journée dépasse rarement quatre-vingt-quatre centimes, et il est souvent moindre encore. Ses dépenses de vêtements payées, il lui reste au bout de la saison quarante à cinquante francs au plus, et il retourne à sa montagne, où il n'a point d'ouvrage pendant l'hiver, puisqu'en été même il ne trouvait pas à s'y occuper; il doit, pendant six mois de l'année, vivre dans l'oisiveté des chétives épargnes qu'il a rapportées chez lui; il passe donc l'hiver au coin du poële, fumant toute la journée, et le tabac endort son estomac et lui fait oublier un peu l'insuffisance de la nourriture.

Le paupérisme existait et allait croissant avant que la maladie des pommes de terre fût connue ; cette calamité n'est donc qu'une nouvelle cause qui est venue fatalement se joindre aux autres. Avec de bonnes pommes de terre on ne meurt pas de faim; mais lorsqu'une population en est réduite à ce seul aliment, elle est déjà dans la misère. La frugalité poussée ainsi à ses dernières limites devient un danger et un malheur; un danger, puisqu'il suffit d'une diminution de récolte pour amener la famine; un malheur, puisqu'une mauvaise nourriture ôte la force, altère la santé, et produit enfin chez les populations cette apathie de caractère contre laquelle on ne peut lutter avec succès.

Quoi qu'il en soit des causes de la misère dans la plus grande partie des Alpes bernoises, il est malheureusement plus facile de les constater que d'y trouver un remède, et cependant c'est un état de choses qui menace l'avenir du canton tout entier; le gouvernement s'en est ému: certain que l'argent dépensé chaque année ne soulage le mal que momentanément, l'augmente peut-être, il a d'abord fait construire des routes afin de procurer du travail à ceux qui en manquaient; longtemps aussi on a cherché à introduire une industrie; celle du tissage de la paille n'a pas pu réussir dans un pays où la matière première n'est que d'une qualité inférieure ; quant à l'horlogerie, elle exige une aptitude particulière que ce peuple ne possède pas: on a dû y renoncer aussi; la broderie a donné dans l'Emmenthal quelques résultats satisfaisants, et on songe aujourd'hui à essayer dans le Gouggisberg la filature du coton. Mais une industrie, quelle qu'elle soit, ne s'implante pas aisément, si le caractère du peuple ne la favorise; aussi, la plus grande prudence est-elle nécessaire dans ces tentatives; les essais ne doivent être faits que sur une petite échelle, de manière à ne pas entraîner de grands sacrifices.

On a songé aussi à faire émiger la population surabondante; mais ce moyen-là n'est pas facile, car on a à lutter contre l'attachement profond de ces montagnards pour le sol natal; ils consentent bien à s'éloigner de leurs chalets pour chercher, comme nous venons de le voir, un peu d'ouvrage pendant l'été, — mais en Suisse seulement ; l'idée de perdre de vue leurs Alpes chéries leur est insupportable, — semblables à ces enfants qui se croient perdus dès qu'ils ne tiennent plus la robe de leur mère. Partout en Suisse ils retrouvent leur langue maternelle, et d'ailleurs une ou deux journées de chemin leur suffisent pour revenir chez eux. On ne doit pas toutefois renoncer au moyen proposé, et il serait à désirer que les sociétés de bienfaisance missent en réserve une partie de leurs fonds pour fournir des subsides à l'émigration ; elles pourraient, de la sorte, aider chaque année quelques familles manquant de pain à se rendre en Amérique ou ailleurs, pour

y trouver une existence que leur refuse une patrie trop pauvre pour les nourrir. Il y aurait tout à gagner pour elles à ce changement, et le canton retrouverait largement plus tard les sacrifices qu'il aurait faits dans ce but.

Notre course touche à son terme; nous venons de passer au-dessus des rochers de Saint-Béat qui plongent dans le lac et qui sont bien connus des voyageurs pour la beauté de leurs échos, et pour les légendes de la grotte qui est indiquée comme une des curiosités de la contrée. Le sentier difficile que nous suivons nous amène bientôt à Neuhaus; la vallée qui sépare le lac de Brientz du lac de Thoune vient d'être ravagée par une inondation; le gravier couvre maintenant des prairies fertiles et des champs qui promettaient une abondante moisson. Le retour de plus en plus fréquent de ce fléau vient d'attirer l'attention du gouvernement, et la *Revue Suisse* aura prochainement l'occasion de parler des projets proposés par d'habiles ingénieurs pour rendre la sécurité à cette vallée. Cette partie de l'Oberland est, du reste, trop connue pour que j'en parle; c'est la Suisse des touristes; le bateau à vapeur, que nous prenons pour rentrer à Thoune, en est chargé; la plupart ressemblent à des dandys des boulevarts de Paris, venant de s'équiper au Bazar du voyage, plutôt qu'à des amateurs de montagnes. Aussi, la conversation est à l'avenant: on parle de la société réunie à Interlaken, du prix des guides, de l'excellente table de tel ou tel hôtel. Pourtant, notre arrivée excite quelque attention; nos souliers poudreux, nos cheveux mouillés de sueur, nos habits en désordre, provoquent quelques questions. Nous faisons voir le chemin que nous avons parcouru, le village de Beatenberg où nous venons de passer et les morceaux de houille rapportés du sommet dont nous vantons la vue magnifique. — Oui, mais il n'y a pas d'hôtel là haut. — Point d'hôtel, partant, point de touristes.

**

MICHEL LE MENDIANT.

VIII

Tel maître, tels valets. [1]

En sortant de chez Mme Armand avec Henriette, le vétéran ordonna d'abord au cocher de les conduire chez M. le Rivelle, ancien avocat au Châtelet, autrefois employé par M. de Barville dans le procès militaire qui avait failli coûter la vie à Michel. C'était entre ses mains qu'avaient été déposés par celui-ci les différents papiers remis avec l'orpheline quand il l'avait rachetée de Saint-Lazare et qui constataient son identité.

Pendant ce temps, Coquillard courut chez M. Moreau. Prévoyant une explication orageuse entre l'intendant et Michel, il tenait à en décliner d'avance la responsabilité en avertissant le premier, comme il avait averti le second ; en même temps qu'il s'assurait ainsi deux récompenses, chacune de ses trahisons masquait l'autre.

Il fit donc demander Lavarane, lui annonça que non-seulement il avait découvert la demeure de la tante et de la nièce, mais qu'une conversation entendue par hasard, lui avait appris que toutes deux avaient réussi à découvrir la vérité et préparaient quelque chose contre M. Moreau. Lavarane effrayé allait conduire le valet de place à l'intendant pour qu'il pût lui répéter ces importantes révélations, lorsque le bruit d'une voiture qui s'arrêtait

[1] Voir l'article précédent, n° d'avril 1853, page 281.

devant la grande porte, attira l'attention de Coquillard ; il écarta le rideau et fit un mouvement.

— Dieu nous sauve ! les voici ! s'écria-t-il.

— Qui cela ? demanda Lavarane.

— La demoiselle et son protecteur..... vous savez,..... celui qu'elles appellent M. Marc.

— L'affidé de l'intendant avança la tête et regarda à travers les vitres.

— Tu es sûr? demanda-t-il.

— Aussi sûr que de mon nom, répliqua Coquillard : tenez, tenez : c'est lui qui aide la petite à descendre ;.... il a l'air de la rassurer ;.... le voilà qui se retourne ; il n'y a pas à s'y tromper ; c'est le syndic en personne.

— Lavarane, penché à la fenêtre, regardait Michel avec une attention singulière : plus il l'examinait, plus il semblait frappé d'une ressemblance ; lorsqu'il le vit prendre le bras de Henriette et s'avancer vers la grande porte, il laissa échapper une exclamation.

— Il n'y a pas à douter ! s'écria-t-il, sa figure,.... sa démarche :.... c'est lui, c'est bien lui !

— Vous le connaissez ? demanda Coquillard.

— Comme un ancien pensionnaire de Bicêtre ! répliqua Lavarane.

— Bah ! mais c'est, soi-disant, un vieux soldat.

— Qui a fait les guerres d'Allemagne?

— Juste ! même qu'il porte d'habitude son uniforme et qu'on l'appelle le vétéran.

— C'est cela, c'est cela. Ah ! le diable vient à notre aide !

— Le voici qui entre, fit observer le neveu de Mme Rossignol penché à la fenêtre.

— Il ne faut pas qu'il ressorte avant mon retour, interrompit Lavarane ; tu vas le recevoir, Coquillard ; tu le retiendras, sans lui permettre de voir M. Moreau !....

En parlant ainsi, il avait pris son chapeau et courait vers une porte donnant sur le petit escalier.

— Un moment ! s'écria Coquillard qui le suivait, comment le faire attendre ?

— Comme tu voudras !

— Mais s'il refuse ?....

— Nous n'aurons plus besoin de tes services.

Lavarane avait prononcé ces derniers mots sur le seuil et disparut dans l'escalier. Le valet de place resta murmurant et indécis.

— On n'aura plus besoin de mes services,.... répéta-t-il tout bas :.... ils n'ont que ça à vous dire!.... Faudrait faire l'impossible !.... Après tout, je ne demanderais pas mieux que d'avoir plus besoin d'en rendre, de ces services.... le syndic n'a qu'à tenir sa parole!.....

Et comme si cette pensée lui ouvrait une nouvelle voie.

— Tiens, au fait, pourquoi non? reprit-il entre ses dents; voici une occasion,... faut en profiter.

Il fut interrompu par la voix de Michel qui insistait près d'un valet de garde dans l'antichambre et demandait à voir M. Gaston de Vignolles.

— Je vous répète que M. de Vignolles est occupé, objectait le valet.

— J'attendrai, répondit le vétéran.

— C'est inutile, M. de Vignolles ne pourra recevoir ; il part dans une heure.

Michel sentit le bras de Henriette tressaillir sur le sien.

— Je ne sortirai pas sans l'avoir vu! reprit-il d'un accent ferme : où est-il dans ce moment?

— En conférence avec M. l'intendant.

— Avec M. Moreau? très bien : annoncez-nous à tous deux.

Le valet semblait hésiter ; Coquillard poussa la porte entr'ouverte.

— Pardon, excuse! dit-il de son air le plus aimable, si M. Marc veut entrer.

— Toi ici! s'écria le vétéran surpris.

Le valet de place lui imposa silence par un geste, l'introduisit avec Henriette et referma soigneusement la porte.

— Comment se fait-il que je te retrouve chez M. Moreau? demanda Michel d'un ton soupçonneux ; et que venais-tu y faire?

— Vous rendre service! répliqua Coquillard ; vu que sans moi vous n'arriverez jamais ni à M. de Vignolles ni à l'intendant ; il y a défense.

— Et toi, tu peux nous les faire voir? reprit le vétéran.

Coquillard posa un doigt sur ses lèvres et l'attira près de la fenêtre.

— Parlons bas, syndic, dit-il en regardant autour de lui ; je vous ai déjà donné des renseignements pour lesquels vous m'avez promis votre protection.

— Et je te la promets encore.

— Merci, mais vous savez le proverbe : « Les promesses sont nourriture pour gens qui ont bien dîné. » Il me faudrait quelque chose de plus substantiel.

— Explique-toi ; mais vite, je n'ai pas de temps à perdre.

— Eh bien, voici la chose ! j'ai là ma demande à la corporation des bons pauvres pour succéder au sourd et muet ; mettez-y seulement votre seing, je serais en règle et je pourrais entrer en fonctions.

— Est-ce là ce que tu veux?

— Exactement, syndic.

— Donne ta demande.

— La voici.

— De l'encre, une plume.....

— Vous trouverez tout sur le guéridon.

Michel parcourut rapidement le papier que lui avait remis Coquillard, s'approcha de la petite table et signa avec quelque difficulté de la main qui lui restait.

Dès qu'il eut la pièce, le valet de place ne put retenir un geste de joie, et la faisant disparaître dans la large poche de sa souquenille :

— A cette heure, dit-il en baissant la voix, attention à vous, syndic. Vous apercevez bien, au bout de ce corridor, la porte ouverte qui laisse voir un petit salon?

— Oui.

— Entrez-y ; au fond est le cabinet de M. Moreau.

— Et tu es certain qu'il s'y trouve ?

— Avec M. Gaston ; je les ai vus entrer tous deux.

— Allons ! dit Michel ; c'est Dieu qui les a réunis. Il ne nous abandonnera pas, car c'est lui qui a dit : « *La justice gardera celui qui est intègre dans sa voie ;* » venez, mademoiselle, et répétez en vous-même, avec David : « *Dieu est mon rocher et ma forteresse.* »

La voix du vétéran avait une fermeté hardie ; son œil brillait d'une confiance religieuse. Il présenta la main à Henriette qui tremblait, et se dirigea avec elle vers la porte indiquée.

Elle conduisait bien réellement à la pièce retirée où l'intendant avait coutume de travailler seul, loin de tout dérangement.

Il y avait pourtant introduit cette fois son ancien pupille en sortant de chez le notaire où il venait de lui faire signer une procuration générale. Avant de le laisser quitter Paris, l'intendant avait voulu resserrer les liens de gratitude qui plaçait le jeune homme dans une sorte de dépendance morale, en lui révélant certaines circonstances qu'il avait réservées pour le moment où leur révélation pourrait le servir. Gaston était assis devant une table couverte de lettres, autrefois écrites par sa mère, et qu'il venait de parcourir avec un étonnement et une émotion dont on retrouvait encore l'expression sur son visage. Le front appuyé à une de ses mains, il relisait les dernières, tandis que l'intendant, debout devant la cheminée, l'observait du regard.

— Vous devez enfin comprendre, cher enfant, reprit-il, après un long silence, tout ce qui, jusqu'à ce moment, avait pu vous paraître obscur dans la vie de votre malheureuse mère. Cette vie a d'abord été celle d'une foule de pauvres filles riches de notre bourgeoisie, que l'orgueil des parents sacrifie à une noble alliance. Mariée à M. de Vignolles, elle fut bientôt délaissée par lui. Vous veniez de naître, et l'amour d'un enfant ne pouvait suffire à un cœur si jeune, enrichi par des épargnes de tendresse jusqu'alors sans emploi. La rencontre du chevalier de Clémenti éveilla tous ses rêves. M. de Vignolles, parti pour l'Amérique, avait, dit-on, péri avec le navire qui le portait. Par malheur, le veuvage ne put être constaté : la disparution du mari prouvait seule sa mort. Des difficultés inextricables s'élevèrent pour une seconde union, et celui qui avait tourmenté votre mère pendant sa vie , semblait destiné à lui interdire le bonheur, même après sa mort. Elle n'eut point le courage d'accepter ce nouveau chagrin ; un mariage secret l'unit au chevalier. Mais son union fut de courte durée. Le nouvel époux, qui semblait destiné à lui faire oublier les afflictions d'un premier mariage, fut bientôt emporté par le fléau qui ravageait Paris.

— Oui, dit Gaston dont les yeux s'étaient remplis de larmes; voici les lettres dans lesquelles ma mère vous apprend le coup qui l'a frappée....

— Hélas ! l'épreuve n'était point achevée, reprit M. Moreau en soupirant; celles qui suivent vous font connaître le retour inattendu

de M. de Vignolles et le procès intenté à votre mère pour la dépouiller de l'administration de ses biens, que son contrat de mariage lui avait prudemment réservée.

— Et c'est alors surtout que vous êtes venu à son secours! fit observer Gaston : je trouve à chaque pas, dans cette correspondance, l'expression de la reconnaissance de ma mère et de nouveaux motifs pour vous remercier.

— Ne songez pas à moi, interrompit M. Moreau : votre mère avait gardé des faibles services que j'avais pu lui rendre, un souvenir qui a été ma récompense; c'est à lui que je dois les dispositions de son testament, en vertu desquelles je suis devenu votre tuteur, et qui exprimaient l'espoir d'une union..... dont je ne veux plus vous parler maintenant. — Ma fille et vous, êtes encore jeunes, cher enfant : le temps décidera de vos sentiments ultérieurs. Quelle que soit la volonté de Dieu, j'espère m'y soumettre.

— Ah! je ne puis répondre à tant d'indulgence, reprit Gaston d'une voix entrecoupée; les mots me manquent! Croyez bien seulement que mon silence n'est point de l'ingratitude, mais de l'impuissance; et permettez-moi encore une question. — Dans une des lettres que vous venez de me faire lire, je trouve une allusion que je n'ai pu comprendre. C'est ici; voyez!....

Il avait posé le doigt sur un passage et l'intendant se penchait pour lire, quand trois coups lents, mais fermes, furent frappés à la porte du cabinet. Presque au même instant celle-ci fut ouverte et le vétéran entra.

IX

Le cabinet de M. Moreau.

L'intendant ne reconnut pas Michel au premier abord, mais Gaston, qui s'était retourné, se leva saisi.

— M. Marc! s'écria-t-il.

A ce nom, M. Moreau fit un pas en arrière.

— Marc! répéta-t-il.

Et reconnaissant alors les traits de l'homme qu'il avait aperçu à la petite maison de l'*Impasse verte*, il s'écria :

— Que vous faut-il ? qui vous a permis d'entrer, qui demandez-vous ?

— Ceux que je vois ici, répliqua Michel, en regardant alternativement M. de Vignolles et l'intendant.

— Si vous avez à me parler, venez ! reprit vivement celui-ci qui voulut entraîner le vétéran vers un second cabinet.

Mais Gaston l'arrêta du geste.

— Non ! s'écria-t-il ; puisque le hasard me fait rencontrer cet homme, qu'il reste ; je veux que tout s'explique.

— Je viens pour cela répliqua le vétéran.

M. Moreau voulut l'interrompre.

— Ah ! laissez ! s'écria le jeune homme pâle et troublé ; il faut que je sache la vérité toute entière.

Et s'approchant de Michel :

— Parlez, continua-t-il impétueusement : où est celle dont vous étiez le protecteur ? que je sache pourquoi, lorsque je venais de lui écrire pour me justifier et me faire connaître, vous ne m'avez répondu que par la fuite ?

— Pourquoi ! répéta le vétéran : demandez à ceux qui, après avoir sans doute intercepté votre lettre, ont essayé contre Mlle Henriette la violence et se sont dits envoyés par vous.

— Par moi !

— Interrogez celui qui, en employant dans cet essai d'enlèvement le carrosse de M. de Richelieu, nous a fait croire que le duc lui-même s'était caché sous le faux nom d'Hubert et nous a ainsi forcés à nous cacher.

— Mais qui donc a osé ?...

— L'homme dont votre préférence pour Mlle Henriette dérangeait les plans.

— Que dites-vous ? ce serait ?....

— Celui que vous écoutiez là tout-à-l'heure ; qui, pour débarrasser sa fille d'une rivale, n'a reculé devant aucun moyen ; qui allait vous faire partir de peur qu'une rencontre, une explication, ne dévoilât ses mensonges..... et si vous en doutez encore, regardez ! son trouble suffira pour le trahir !

M. Moreau semblait, en effet, anéanti. Immobile, l'œil errant et les lèvres tremblantes, il s'efforçait en vain d'interrompre Michel par quelques mots entrecoupés. Son hypocrisie avait été prise évidemment au dépourvu ; il sentait le masque lui glisser du visage

et ne savait comment le retenir. Ce trouble fut pour Gaston un trait de lumière.

— Quoi ! s'écria-t-il en joignant les mains avec une sorte de doute mêlé d'horreur ; tout aurait été conduit par..... non, c'est impossible ! Au nom du Ciel ! parlez, monsieur, justifiez-vous !

— A quoi bon ! puisque l'accusation d'un inconnu suffit pour vous faire oublier tout le passé ! dit M. Moreau qui tâchait de gagner du temps, afin de préparer tout bas un plan de défense.

— A quoi bon, en effet, répéta Michel ironiquement, lorsque les faits parlent trop haut pour qu'on puisse les contredire ! lorsque, grâce à votre tentative et à l'erreur qui en a été la suite, celle qui faisait obstacle à vos espérances a failli succomber de douleur !

— Que dites-vous ? s'écria Gaston ; quoi, Henriette.....

— Ce matin encore, elle voulait mourir, répondit le vétéran avec une émotion involontaire, et c'est seulement en découvrant que M. Hubert n'était point le duc de Richelieu, qu'elle a repris le courage de vivre.

Le jeune homme fit entendre une exclamation d'attendrissement.

— Et vous êtes dupe de pareilles histoires ! cher enfant, dit l'intendant qui commençait à se reconnaître. — Vous voilà tout troublé du prétendu désespoir de cette petite ! Vous croyez ce que vous dit cet homme ?

— Ah ! je savais qu'on le mettrait en doute, interrompit Michel qui recula de quelques pas : aussi ai-je voulu avoir des preuves. Vous pouvez nier ce que j'ai dit de celle qui souffre pour vous depuis si longtemps ; mais peut-être ne nierez-vous pas au moins sa pâleur et ses larmes.

Il avait regagné la porte qu'il ouvrit, et courant au petit salon qui précédait le cabinet de M. Moreau, il reparut en tenant par la main Henriette.

Les traces laissées par le chagrin sur son visage sillonné, étaient si visibles, que le cri de joie qu'avait poussé Gaston à sa vue, sembla s'éteindre dans la surprise et la douleur. La jeune fille tremblante se soutenait à peine. Michel la fit avancer lentement.

— Me croyez-vous maintenant ? demanda-t-il en fixant les yeux d'abord sur M. Moreau, puis sur Gaston.

Celui-ci fit un geste de désespoir et s'élança vers la jeune fille en criant :

— Henriette!....

— Pardon ! interrompit Michel avec une gravité respectueuse : mademoiselle est la comtesse de Barmont.

L'intendant et le jeune homme firent un mouvement.

— La comtesse de Barmont ! reprit Gaston ; mais alors,.... ce que m'a dit M. Moreau est impossible..... — Ah ! ma tête se perd au milieu de ces contradictions. — Henriette ! au nom de Dieu ! éclairez-moi, répondez-moi ! J'en appelle à votre loyauté ; je ne veux croire que vous. Ce que vient de dire M. Marc est-il vrai ?

— C'est la vérité ! répliqua Henriette d'une voix tremblante, mais qui ne pouvait laisser de doute.

Le jeune homme se prit le front à deux mains.

— Alors, qui donc me trompe ici ? continua-t-il avec une angoisse déchirante. — Henriette!.... si vous saviez !.... — Maintenant,.... je rougis de le répéter !.... Tandis que pour vous j'étais le duc de Richelieu, pour moi,... vous n'étiez qu'une malheureuse condamnée par arrêt à la captivité de Saint-Lazare.

Henriette poussa un cri d'horreur.

— Infamie ! balbutia-t-elle ; et l'auteur de ce mensonge ?....

— Le voici ! acheva Michel en désignant l'intendant ; mais cette fois, sans le savoir, M. Moreau avait presque dit la vérité.

Gaston se retourna vers lui stupéfait.

— Quoi ! s'écria-t-il, la maison de Saint-Lazare ?....

— A été le premier asile de Mlle Henriette, continua Michel, car en même temps qu'elle était la prison des filles perdues, on en avait fait le refuge des orphelines protestantes arrachées à leurs familles.

— Ainsi, interrompit l'intendant, cette jeune fille ?....

— Est l'enfant que je vins chercher, voilà quinze années, et qui me fut vendu par un de vos gens. Ne cherchez point à le nier ; j'ai les preuves écrites, les voilà !

Il avait retiré de la poche de son surtout un porte-feuille de maroquin noir, dans lequel il prit plusieurs papiers qu'il remit à Gaston. Celui-ci les déplia d'une main tremblante et se mit à les parcourir pendant que Michel conduisait Mlle de Barmont jusqu'à un fauteuil et l'y faisait asseoir.

M. Moreau, qui s'était avancé derrière Gaston, semblait exami-

ner, par dessus son épaule, les titres remis par le vétéran : mais cette lecture n'était qu'un prétexte pour se recueillir et chercher un expédient. Avec cette rapidité de réflexion qui naît des circonstances extrêmes, il repassa tous les plans précédemment projetés, cherchant dans ce vaste arsenal de mensonges préparés et de ruses ourdies, quelque moyen d'échapper au nouveau danger qui le menaçait. Son regard fixé sur les papiers que lisait Gaston, n'exprima, pendant quelques instants, que l'âpre concentration d'un esprit qui réunit toutes ses ressources ; mais enfin, un éclair le traversa ; il se retourna lentement vers Michel et vers Henriette, immobile à quelques pas.

— Alors, dit-il, mademoiselle est bien l'enfant qui fut livrée à un vieux serviteur de la famille de Barmont.

— Et ce vieux serviteur, c'était moi ! ajouta Michel.

— Ces papiers sont ceux qui vous furent alors remis pour constater l'identité de l'orpheline ?

— Précisément.

— Et vous n'en avez point d'autres ?

— M. Moreau prétendrait-il contester leur authenticité ?

— En aucune façon, reprit l'intendant ; mais j'avais besoin de cette confirmation.

Et joignant les mains avec l'air de componction qu'il savait si bien prendre :

— Les destins de Dieu sont immuables ! dit-il ; il a voulu confondre ma prudence, que sa volonté soit faite ! J'avais en vain espéré jusqu'ici éviter une explication douloureuse pour tout le monde ; maintenant elle est devenue indispensable.

— Cette explication n'a point, j'espère, pour but de contester ce que je viens de dire, fit observer Michel ; j'avertis M. l'intendant que je puis fournir tous les témoignages....

— C'est inutile, c'est inutile ! reprit Moreau : je le sais bien, hélas ! Tout ce que vous venez de nous révéler n'est que trop vrai !

Gaston fit un mouvement.

— Alors, vous convenez que vous m'avez trompé ! s'écria-t-il.

L'intendant plia les épaules en soupirant.

— Il le fallait, cher enfant, dit-il tristement : — l'intention justifie les moyens ! — Je les aurais tous acceptés pour vous séparer de celle que le hasard avait si fatalement placée sur votre chemin.

— Vous l'avouez! reprit le jeune homme ; ainsi, en flétrissant Mlle de Barmont à mes yeux, vous n'aviez d'autre but que de me séparer d'elle ?

— Quand vous connaîtrez mes motifs, fit observer l'intendant d'un air paterne.....

Mais Gaston ne le laissa point achever ; le sang lui était monté au visage et ses yeux étincelaient.

— Ah ! je les devine, s'écria-t-il en reculant d'un pas ; maintenant je m'explique tout! Votre essai d'enlèvement, vos recommandations à Lavarane pour retrouver Mlle de Barmont, le mensonge qui la déshonorait et votre empressement à me faire quitter Paris ! — Mille détails me reviennent à la mémoire et m'éclairent. — Mon amour contrariant des espérances qu'il fallait réaliser à tout prix, et pour cela, on n'a reculé ni devant la violence, ni devant la fraude, ni devant la calomnie! — Mais Dieu soit loué, monsieur, tout est enfin éclairci et, avec la connaissance de la vérité, je reprends possession de moi-même.

Il courut vers Mlle de Barmont, dont il saisit les deux mains, et devant laquelle il se laissa tomber à genoux.

— Pardon, Henriette, continua-t-il d'une voix dans laquelle se mêlaient les expressions contraires de l'indignation, de la tendresse et de la joie ; oh ! pardon d'avoir pu vous méconnaître un seul instant ! ma vie entière sera employée à vous faire oublier cette coupable faiblesse ; car maintenant que je vous ai retrouvée, rien ne pourra nous séparer.

En parlant ainsi, il baisait les mains de la jeune fille qui, étouffée par les larmes, ne pouvait que murmurer son nom. Michel les regardait dans un attendrissement silencieux. Le jeune homme se releva tout à coup et saisissant le bras de Henriette.

— Venez, continua-t-il vivement ; votre place n'est point ici et la mienne est désormais où vous serez.

Il avait forcé Henriette à se lever et s'avançait avec elle vers la porte d'entrée. Moreau resté jusqu'alors le front dans ses deux mains, comme un homme qui demande à Dieu la force, releva tout à coup la tête. Une sorte de transfiguration s'était opérée en lui. Tous ses traits avaient pris une fermeté austère et son attitude une expression de commandement. Il arrêta les deux jeunes gens par un geste impérieux.

— Restez, dit-il ; vous l'aurez voulu !.... il faut que je parle !

J'ai écouté jusqu'ici l'insulte avec patience ; vous écouterez ma justification ! Puisqu'on m'a reproché des détours qui n'étaient que pitié et prudence, vous subirez la vérité.

Gaston et Henriette le regardèrent.

— M. l'intendant ne se trompe-t-il point encore ? demanda ironiquement Michel ; et est-ce bien cette fois la vérité vraie ?

Moreau lui jeta un regard de dédain.

— M. de Vignolles en jugera, dit-il froidement ; car je ne puis la faire connaître qu'à lui..... et à mademoiselle de Barmont.

— Je n'ai rien de caché pour M. Marc ! objecta vivement Henriette.

— Pardon ! reprit l'intendant avec gravité ; mais ce secret a été confié à mon honneur ; je suis seul juge de ce qu'il m'impose ; quand il vous appartiendra, vous en userez selon votre conscience !

La jeune fille et Gaston regardèrent Michel ; il y eut un moment d'hésitation : enfin, celui-ci parut prendre son parti.

— Soit, dit-il, je me retire : mais je serai là, dans la pièce voisine, et j'attendrai.

Il jeta encore un regard autour de lui, comme s'il eût voulu s'assurer qu'il n'y avait rien à craindre pour Henriette ; la recommanda par un signe à Gaston et sortit.

X

Une révélation de l'intendant de Saint-Lazare.

Resté seul avec les deux jeunes gens, M. Moreau demeura quelques instants immobile. Enfin, il s'avança vers la porte par laquelle le vétéran avait disparu, poussa le verrou afin de s'assurer contre toute tentative de retour, montra deux siéges à Gaston et à Henriette, et, s'approchant d'un bureau placé dans un des coins du cabinet, il ouvrit un tiroir caché, y chercha quelque temps et, après y avoir pris des papiers froissés et jaunis, il revint vers le milieu de la pièce et se mit à se promener d'un air pensif. Gaston fut le premier à rompre le silence.

— Nous voici seuls, monsieur, et nous attendons vos confidences, dit-il du ton d'un homme que le retard irrite.

Moreau lui jeta un regard sévère.

— Prenez patience, dit-il lentement : vous saurez toujours assez tôt ce que j'ai à vous apprendre : que Dieu vous pardonne de m'avoir obligé à vous le faire connaître !

La jeune fille ne put réprimer un tressaillement : Gaston la rassura du geste.

— Parlez, monsieur, dit-il à l'intendant.

Celui-ci approcha un fauteuil, s'assit et passa la main sur son front.

— Pour vous faire ce douloureux récit, reprit-il lentement, je suis forcé de remonter très loin dans mes souvenirs. Il y a de cela environ dix-huit années ; une femme était là, devant moi, comme vous l'êtes en ce moment, mais les mains jointes, étouffée de sanglots, noyée de larmes !

Il s'arrêta comme si ce souvenir eût réveillé son émotion.

— Et d'où venait cette douleur ? demanda Gaston.

— Vous le savez, monsieur, reprit l'intendant : car, il y a un instant, j'avais commencé à vous révéler cette triste histoire !

— A moi ?

— Avez-vous oublié cette femme mariée à un gentilhomme dont elle fut abandonnée et qui, se croyant libre, contracta un mariage secret, bientôt suivi d'un second veuvage ?

— Comment ?....

— Ne vous souvenez-vous plus de ce retour du premier mari, venant réclamer ses droits ?

— Pardon, monsieur : vous-même m'avez dit tout-à-l'heure comment il essaya de dépouiller celle qu'il avait délaissée ; la correspondance qui raconte ce procès est encore là !

— Oui, reprit Moreau en avançant la main vers la table et cherchant parmi les lettres dont elle était couverte : mais reste à vous expliquer cette allusion à une tierce personne inconnue que vous vous plaigniez tout-à-l'heure de ne pas comprendre.

— Eh bien, monsieur, parlez ! interrompit Gaston avec impatience ; cette personne était ?.....

— Un enfant né du second mariage avec le chevalier de Clémenti.

— Ciel !

— Or, je vous l'ai dit, ce mariage n'avait aucune consécration légale. Célébré en secret par un prêtre, il pouvait être justifié devant Dieu, mais non devant les tribunaux ; on l'eût vainement

invoqué pour légitimer la naissance de l'enfant ! Cette naissance découverte, l'indigne époux pouvait s'en armer contre la malheureuse mère, y trouver la preuve de l'oubli de ses devoirs, et en la faisant condamner comme adultère, la dépouiller de ses biens et l'envoyer mourir au fond d'un couvent.

— Ah ! je comprends, s'écria Gaston qui avait pris la lettre et qui relisait le passage dont l'obscurité l'avait frappé ; oui, c'est bien cela !

— La malheureuse femme sentit le danger, reprit l'intendant ; entourée d'espions, toujours près d'être trahie, elle vint me supplier de cacher l'enfant qu'elle m'apportait dans ses bras.

— La cacher, vous, monsieur ! et par quel moyen ?

— Grâce aux vides que la mort faisait chaque jour à Saint-Lazare parmi les orphelines protestantes qui nous étaient confiées. En substituant la fille du chevalier de Clémenti à l'une des victimes qui venait d'être frappée, je la dérobais d'une manière certaine à toutes les recherches jusqu'au jour où la mère pourrait la reprendre sans danger.

— Et cette substitution eut lieu ?

— En voici la preuve, dit M. Moreau en remettant à Gaston un des papiers qu'il avait pris dans le tiroir secret ; un billet écrit par la mère elle-même et qui me demande les moyens de revoir son enfant sans éveiller de soupçons.

— Achevez, monsieur.

— Elle le revit, en effet, plusieurs fois ; mais tant d'épreuves avaient épuisé ses forces ! Au moment même où son persécuteur, tué dans un duel, la faisait libre et allait lui permettre de reprendre ses droits de mère, elle fut emportée dans quelques heures, me laissant ostensiblement votre tutelle et secrètement celle de l'enfant que je cachais à Saint-Lazare sous le nom d'une autre.

— Et cet enfant, monsieur, interrompit Gaston avec une impatience fébrile ; qu'en avez-vous fait ? qu'est-il enfin devenu ?

L'intendant plia la tête.

— Hélas ! nous touchons au plus triste moment de cette confidence, dit-il ; j'avais toujours favorisé les efforts des familles pour reprendre les orphelines confiées à ma garde. De loin en loin, quelques-unes d'elles étaient secrètement rendues à des parents ou à des amis, et, comme la persécution avait perdu sa première ardeur, on fermait les yeux sur ces infractions. Les gardiens, qui le

savaient, se laissaient facilement persuader. Or, pendant une de mes absences, un ancien serviteur du comte de Barmont vint réclamer la fille de son maître, autrefois conduite à Saint-Lazare.

— C'était M. Marc! interrompit Henriette.

— Oui, répliqua l'intendant; il réussit à gagner une des surveillantes.

— Et la fille du comte lui fut livrée? demanda Gaston.

L'intendant secoua la tête.

— La fille du comte, non, monsieur, reprit-il lentement; car depuis plusieurs mois elle n'existait plus!

— Que dites-vous! s'écria Henriette.

— Et qui donc alors fut remis à M. Marc? demanda le jeune homme.

— Celle qui avait pris la place de la morte, répondit M. Moreau; la fille du chevalier de Clémenti.

Les deux jeunes gens se levèrent en poussant deux cris; mais celui de Henriette était de surprise, celui de Gaston d'épouvante.

— Ainsi, reprit vivement la première, le serviteur qui m'a recueilli a été trompé? ce nom de Henriette de Barmont ne m'appartient pas et je suis Henriette de Clémenti?

Gaston, qui était devenu livide, lui posa une main sur les lèvres.

— Non, s'écria-t-il éperdu; c'est impossible! c'est une erreur.... un mensonge!.... on veut encore nous tromper!.... mais maintenant je suis sur mes gardes:.... il me faudra des preuves!

— Vous les aurez, monsieur, dit Moreau avec dignité.

— Certaines, irrécusables! cria Gaston.

— Signées de celle qui m'avait confié son enfant. — Les voici.

— Une lettre?

— Ecoutez!

L'intendant avait déplié le billet qu'il tenait à la main et lut à haute voix.

« Cher monsieur Moreau,

» Avant que tout finisse pour moi, je vous recommande encore
» une fois la fille que vous avez su dérober jusqu'ici à tous les
» yeux. Mon vœu le plus cher est qu'elle ignore les malheurs de
» sa mère: mais si quelque jour elle devait tout apprendre, ces
» lignes écrites dans la prévision d'une mort prochaine, vous ser-

» viront de témoignage près d'elle et près du fils dont la naissance, » du moins, n'a pas besoin d'être cachée et auquel je confie l'ave- » nir de sa sœur ! »

— Et qui m'assurera de l'authenticité de cette lettre ? dit Gaston éperdu.

— Vous-même, dit Moreau ; car vous en connaissez l'écriture.

Il avait tendu le billet au jeune homme qui le saisit, s'approcha de la fenêtre comme pour mieux voir ; mais à peine y eut-il jeté les yeux, qu'il chancela.

— L'écriture..... de ma mère ! bégaya-t-il.

Henriette qui avait jusqu'alors tout vu et tout écouté sans comprendre, se redressa.

— De..... sa mère ! répéta-t-elle en regardant M. Moreau.

— Oui, reprit l'intendant avec force ; et maintenant est-il besoin de vous expliquer le reste ? Ne comprenez-vous point comment celui qui avait cru emmener de Saint-Lazare Henriette de Barmont, fit tous ses efforts pour la cacher et put échapper à mes recherches ? Si, plus tard, quand le hasard m'a fait découvrir votre retraite à Versailles, j'ai voulu vous faire disparaître aux yeux de M. de Vignolles ; si je me suis efforcé de le détacher de vous : si j'allais le faire partir, c'est que j'espérais rompre ainsi des liens funestes ; c'est que je comptais sur le temps pour amener l'oubli ; c'est que j'espérais pouvoir éviter cette explication cruelle et n'avoir point à dire à celui que je regardais comme un fils : — La femme que tu as choisie, que tu aimes, que tu veux épouser,.... c'est ta sœur !

Henriette n'en entendit pas davantage ; elle ouvrit les bras en poussant un cri étouffé et retomba dans le fauteuil. Un instant, ses sanglots cherchèrent à se faire passage, mais comme étouffée par le saisissement, elle laissa bientôt retomber sa tête en arrière ; son corps se roidit, ses yeux se fermèrent et elle s'évanouit.

Gaston, la tête cachée dans ses deux mains, ne s'en aperçut pas : la déclaration de M. Moreau l'avait foudroyé. Il s'efforçait en vain de reprendre possession de lui-même ; son esprit n'était qu'un tourbillon de sensations poignantes, au milieu desquelles ce mot retentissait comme un glas funèbre : sa sœur ! sa sœur ! Au trouble déchirant de tout son être, il lui sembla d'abord que sa raison le quittait. Il ferma les yeux, appuya sa tête contre la muraille et demanda à mourir.

Cependant sa voix et celle de Henriette en s'élevant, avaient frappé l'oreille de Michel qui épiait dans la pièce voisine; il entendit les deux cris, puis les gémissements inarticulés de la jeune fille..... et poussa vivement la porte pour entrer; le verrou résista.

— Ouvrez, ouvrez ! cria-t-il en frappant avec violence.

Et ne recevant point de réponse, il appuyait son épaule contre le frêle battant qui allait fléchir, quand Lavarane parut suivi de trois hommes à mines sinistres. Au bruit de leurs pas, Michel se retourna, reconnut son ancien geôlier et ne put retenir une exclamation surprise.

— *Poing de fer !* ici ! s'écria-t-il.

— Vous voyez qu'il sait mon nom de geôle ! s'écria l'affidé de l'intendant; lui-même s'est trahi ! — Allons, vite, qu'on lui mette la main au collet et qu'on l'emmène.

— Qui ? moi ! s'écria Michel en reculant vers le coin du salon; et de quel droit ?

— Du droit que donne la loi sur un fou fugitif ! répliqua Lavarane en s'élançant sur le vétéran.

Celui-ci jeta un cri et voulut se débattre; mais, saisi par huit bras vigoureux, il fut aussitôt terrassé et il se sentit rapidement bâillonné et garrotté. Après l'avoir ainsi condamné au silence et à l'immobilité, les trois inconnus l'enlevèrent et il entendit la voix de l'ancien geôlier murmurer :

— Aux cabanons de Bicêtre !

EMILE SOUVESTRE.

(La suite au prochain numéro.)

BERNE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

PAR J.-R. SINNER DE BALLAIGUES.

Extrait d'un volume inédit du *Voyage dans la Suisse occidentale.* 1781 ([1]).

II. ÉDITS CONTRE LE JEU ET CONTRE LE LUXE. — ANECDOTES A CE SUJET.

Les Bernois, disons-nous, ont toujours aimé la dissipation, les plaisirs et le luxe : le gouvernement y a, de temps en temps, opposé des édits fort sévères. On a proscrit les jeux de hasard, le gros jeu en général et tous les paris, sous peine d'amendes considérables. Après huit heures du soir, il est défendu de danser; après neuf heures, on n'ose plus jouer aux cartes ; aucun carrosse n'ose rouler après la même heure, et jamais pour aller au bal ou au spectacle. Les annales de la république nous ont transmis une anecdote assez singulière sur l'origine de ces lois somptuaires.

Un prêtre ayant volé à l'autel de l'église cathédrale un ciboire fort riche, on n'eut d'abord aucune connaissance de l'auteur de ce coup hardi, et l'on attribua l'événement à la colère du ciel, irrité contre les péchés régnants. Ce fut l'occasion d'un édit sévère, où l'on mettait des bornes au luxe des habits. On proscrivit les pierreries et les perles ; on défendit les jurements, les cartes, les dés; on excepta de la défense les jeux des échecs et du trictrac. La noblesse se distinguait par des modes singulières : les hommes portaient de longs becs à leurs souliers et les femmes des robes à queue traînante. Tout cela fut interdit. La noblesse crut avoir lieu de se plaindre, les femmes se mêlèrent de cette affaire avec cha-

([1]) Suite ; voir le n° de janvier de cette année, page 44.

leur. On vit se renouveler le combat qui avait eu lieu à Rome entre Caton le censeur et les matrones, quand on proposa d'abolir la loi oppienne. Les gentilshommes et leurs femmes furent cités et leur cause plaidée. Condamnés à subir la loi, ils préférèrent l'exil à l'obéissance : cette querelle pensa bouleverser la république. On céda enfin de part et d'autre, et la noblesse rentra dans la ville. Les Diesbach furent principalement mêlés à ces débats qui arrivèrent en 1470, plusieurs années par conséquent avant les guerres du duc de Bourgogne. On voit par ce qui se passa alors, qu'il y avait à Berne, en ce temps-là, une noblesse nombreuse et riche, et que Commines ne connaissait pas les Suisses quand il les représentait comme un peuple de paysans pauvres.

De nouvelles disputes s'élevèrent en 1731 à l'occasion des titres et des prérogatives que plusieurs familles prétendaient. Après d'assez longs débats, on défendit l'usage des armoiries écartelées et de toute espèce de titres de comte ou de baron donnés par des princes étrangers, et par une clause assez bizarre du même code, on interdit à tout citoyen de *s'élever au-dessus d'un autre :* ce qui est aussi étrange que si on défendait à un homme d'avoir plus d'esprit que son voisin.

Le dernier édit contre le jeu est de 1764. Quelques parties où il s'était fait de grosses pertes, et dont on avait trop parlé, occasionnèrent cette nouvelle loi qui oblige tous les magistrats à être délateurs. Il en est résulté que ces messieurs évitent les occasions de voir jouer des jeux défendus. C'est ainsi que Caton se retira des jeux floraux pour ne pas déranger le peuple romain. Depuis cette époque, les jeunes gens jouent plus en secret et plus gros jeu.

Cette multitude de gênes a fait imaginer le conte suivant :

Un voyageur qui se proposait de faire quelque séjour à Berne arrive aux portes de la ville, il ne peut entrer parce que c'est dimanche et qu'on n'ouvre qu'après le sermon. Il veut loger en maison bourgeoise, on lui apprend que les bourgeois n'osent loger personne. Arrivé à l'auberge il demande à aller dans un café, on lui dit qu'il n'y en a pas, si ce n'est deux ou trois cafés fermés où l'on n'entre qu'après avoir été présenté et reçu au scrutin. Après dîner il fait venir un carrosse pour parcourir la ville et faire des visites : un gendarme l'arrête et le met à l'amende, parce que ses chevaux vont au grand trot. On le présente dans une assemblée ; il ne joue que des jeux de hasard ; on lui dit qu'ils sont dé-

fendus. A neuf heures, il veut se retirer et apprend que les carrosses n'osent plus rouler. N'ayant pas envie de souper, il va prendre l'air à la grande terrasse ; la fraîcheur et la beauté de la nuit le plongent dans une douce rêverie, et quand il veut se retirer, il se trouve prisonnier, parce qu'à onze heures la terrasse se ferme. Un autre jour, il veut aller au spectacle, on lui apprend qu'il doit aller à pied ; il demande à louer une loge, on lui dit qu'il n'y a pas de loges, et qu'il est défendu de louer des places. Un jour, on le conduit au bal, il s'amuse un moment à regarder les danseurs, puis il engage une dame ; mais au moment où il se place pour une contre-danse, un signal fait cesser la musique et lui apprend que les bals doivent finir à huit heures sonnantes. Las de toutes ces contrariétés, il veut quitter Berne le soir même, mais on n'ouvre pas les portes après neuf heures. Le lendemain, il peut enfin partir; mais comme c'est dimanche, il est auparavant obligé de faire solliciter auprès de l'avoyer régnant un billet de permission, sans lequel on ne lui ouvrirait pas les portes. Très mécontent des républiques libres de la Suisse, il s'en retourne en France où l'on fait ce qu'on veut pour son argent, pourvu qu'on ne trouble le repos de personne et où chacun vit à son gré le jour ou la nuit.

III. ÉGLISE DU SAINT-ESPRIT. — MUSIQUE D'ÉGLISE. — TOUR ET PORTE DE SAINT-CHRISTOPHE. — FOSSÉ AUX OURS.

L'Eglise de l'Hôpital ou du Saint-Esprit se présente à l'entrée de la ville, après qu'on a passé les deux portes, entre lesquelles est un faubourg qui a été ajouté à l'ancienne enceinte. Il y avait autrefois en cet endroit un hôpital desservi par des religieux de l'ordre du Saint-Esprit. L'architecture de cet édifice est élégante. Le portail est décoré de deux colonnes formées chacune d'un seul bloc de grès. Tout le bâtiment est de la même espèce de pierre, excepté le soubassement qui est de marbre brun. La nef est de forme elliptique, et la chaire est placée au haut de la nef. Cette église n'a point de chœur, et cela eût, en effet, été inutile pour le culte protestant ; mais il est surprenant qu'elle soit sans orgues et que cette paroisse, la seconde de Berne, soit obligée de se contenter de la terrible musique des trompettes (en allemand *Posaunen*) qui

accompagne le chant des Psaumes. Ces instruments, aussi bien qu'une espèce de cornet ou de clarinette dont le son est très aigu, font une musique insupportable. La lenteur du chant dont toutes les notes se soutiennent également, en augmente le désagrément. Les orgues seules pourraient en faire supporter la monotonie. Il n'y a pas plus de vingt ans qu'on se servait encore de ces *posaunen* dans l'église cathédrale. Les amateurs de l'antiquité prétendaient que ces instruments étaient inséparables des psaumes. Ce fut même inutilement que les partisans d'une musique plus moderne tentèrent de mettre de la variété dans la *tenue* ou longueur des notes. On décida qu'elles seraient toutes égales, comme les citoyens, et les choses en sont restées là, dans toutes les églises du pays.

Cette Eglise de l'Hôpital a été achevée en 1729 et fait honneur à l'architecte. On l'obligea, malgré lui, de défigurer l'intérieur de la nef par des tribunes qui portent sur des piliers et des arcs fort bas. Les bancs de cette église, ainsi que de toutes celles de la ville, sont des propriétés de familles et sont tous marqués aux armes des propriétaires. Les femmes occupent le milieu de la nef et les hommes sont rangés tout autour. Les bancs d'hommes ont seuls des dossiers, comme si l'on eût voulu marquer par là la supériorité du sexe masculin. Du reste, les dames de Berne observent scrupuleusement les distinctions sociales en prenant place dans le lieu saint: la vanité se loge ici comme partout. Il est même assez surprenant de voir, aux grandes fêtes de l'Eglise, les combats qui se livrent pour la préséance. Ces espèces de luttes à coups de coudes rappellent à celui qui en est témoin qu'il est dans l'Eglise militante. Tout cela n'est pas bien conforme à l'humilité et à l'égalité qui devraient régner chez les chrétiens. Je fais ces observations parce qu'elles m'ont paru caractériser la bizarre fierté des républicaines. Ce même amour du rang et de la préséance se retrouve dans les sociétés et dans les assemblées où l'on joue: la femme d'un avoyer ou d'un trésorier ne manque pas de prendre le haut du sopha. On peut se convaincre ici que Pope a dit vrai, lorsqu'il a dit dans une de ses épîtres morales, que les femmes sont gouvernées par deux passions, celle du plaisir et celle de la domination:

« Men, some to business, some to pleasure take;
» But every woman is at heart a rake.
» Men, some to quiet, some to public strife;
» But every woman would be queen for life. »

L'enceinte de la ville de Berne finissait autrefois à la grande tour qui porte le nom de Saint-Christophe ou de Goliath. La vieille enceinte s'étend depuis cette tour à droite jusqu'à la porte d'Arberg. On a laissé subsister les anciens fossés qui flanquent extérieurement cette enceinte. Près de cette porte on voit une partie du fossé de la ville, qui sert de demeure à quelques ours qu'on y nourrit pour l'amusement du public. Les historiens de Berne disent qu'après la bataille de Novare, les Bernois ramenèrent en triomphe un jeune ours qu'ils avaient trouvé dans le camp de M. de la Trémouille. Cet ours lui avait été donné à Lucerne où il s'était rendu l'année précédente pour traiter avec les Suisses au nom de Louis XII. On construisit près de la tour des prisons un fossé pour loger cet animal, sans doute en mémoire de la victoire qu'on venait de remporter. Dans la suite des temps, on augmenta le nombre des ours et l'on construisit un second fossé. Une citoyenne de Berne eut la singulière fantaisie de fonder une rente perpétuelle en grains pour leur nourriture. On ajouta une petite maison entre les deux fossés : les murs de ce bâtiment furent ornés de peintures qui représentaient l'histoire de la fondation de Berne. On établit un *intendant des ours* qui fut chargé de leur entretien. Chaque année on mettait un grand sapin au milieu de chaque fossé, et par je ne sais quelle bizarrerie, le Vendredi-saint était le jour réservé à cette belle fête. Ces fossés ont subsisté pendant deux siècles et demi. On proposa, il y a une vingtaine d'années, de mettre à la réforme ces pensionnaires inutiles et gloutons. Mais ils trouvèrent des défenseurs ; l'attachement aux anciennes institutions engagea à les conserver, on ne fit que changer leur demeure; l'ancien fossé qui défigurait une belle place fut comblé et la maison rasée. Un certain Bruys, qui voyagea en Suisse en 1728, rapporte au sujet des ours de Berne une anecdote plaisante que les curieux trouveront dans ses mémoires.

IV. GRAND HOPITAL. — HOPITAL DE L'ILE. — CONSEIL DE SANTÉ. — MAITRISES. — RÉGLEMENTS SUR LES BLÉS. — GRENIER.

Le bâtiment du *Grand Hôpital* a été achevé en 1741. C'est un bel édifice carré, situé entre les portes ou dans le faubourg. Ses

revenus, provenant en partie de legs pieux, sont très considérables. Cet hôpital est propriétaire de la belle île de Saint-Pierre dans le lac de Bienne. Il distribue des aumônes en argent, en pain et en soupes, aux indigents du corps de la bourgeoisie. L'origine de cet hôpital remonte à l'année 1233. Il fut longtemps desservi par deux religieux et un maître de l'ordre du Saint-Esprit; mais la corruption qui était devenue générale parmi les moines, gagna ceux-ci au point que l'an 1499 on leur fit leur procès. Il fut prouvé qu'ils consommaient annuellement 4,800 pots de vin. Une querelle qui s'était élevée entre le *maître* de l'hôpital et les frères, donna lieu à dévoiler leurs scandales. Les historiens de Berne, qui nous ont transmis les détails de ce procès, rapportent l'accusation du maître contre les frères en ces termes: « Il déclara qu'ils étaient paillards, impies, voleurs et ignorants comme des ânes. Les frères répliquèrent que le maître était épicurien, athée, hérétique, joueur et goulu. » Le maître ayant été mis en prison se pendit lui-même. Les annales suisses sont remplies de pareilles histoires.

Aujourd'hui cet hôpital sert à loger les pauvres paysans à qui on donne à manger et quelque argent pour continuer leur route. On y reçoit des pensionnaires qui ont d'assez bonnes chambres; d'autres logements sont occupés par des fous ou par des gens que leur mauvaise conduite y a fait enfermer à la réquisition de leurs familles. La grande charité des établissements bernois et la beauté des bâtiments qu'on y a destinés a passé en proverbe; on dit que dans cette ville les pauvres sont logés comme des princes et les grands comme des pauvres. Ce bâtiment du Grand Hôpital est cependant critiqué à juste titre: la principale porte de la grande façade est trop petite; tout le socle de l'édifice est attaqué par l'humidité du sol où il y avait autrefois des jardins. Les particules nitreuses contenues dans ce terrain ont gagné la pierre de grès qui tombe en efflorescence. Le voyageur Andræ, dans ses lettres sur la Suisse, attribue cet accident à de petites marcassites invisibles contenues dans le grès: il cite même des exemples de pierres dures qui subissent le même sort, et croit que cette maladie est la lèpre des bâtiments dont il est parlé dans les Livres de Moïse. Aujourd'hui on prévient cet accident en établissant tous les bâtiments neufs sur des socles de marbre bâtard qui les préserve parfaitement. Sur la grande porte on lit cette inscription:

« Christo in pauperibus. »

Cet hôpital a un intendant et un receveur qui sont logés dans le rez-de-chaussée. Ils sont, aussi bien que le prédicateur attaché à la maison, entretenus aux frais de l'institution qui est administrée par des membres du gouvernement sans aucun salaire. Les gens de service appartenant à l'hôpital sont appelés *Bettelvogt;* ils portent la livrée de la ville : noir et rouge. Un usage pieux attaché à leurs fonctions est de collecter tous les dimanches, à l'issue du sermon, des aumônes qu'on leur donne dans un grand nombre de maisons particulières ; ils portent à cet effet une clochette et une boîte de fer-blanc, où l'on jette ce qu'on veut bien leur donner pour être distribué à la porte de l'hôpital. C'est dans cette même maison qu'on prépare les repas des galériens dont le domicile est à côté ; leur travail n'est pas fort rude, et l'on a vu des gens parmi eux qui ont préféré cette existence à la liberté indigente qu'on voulait leur rendre.

L'*Hôpital de l'Ile* (1), destiné uniquement aux malades, est un bâtiment en pierres de taille, situé dans la plus belle exposition; il a des terrasses et des jardins très remarquables. Ses revenus sont de la même nature que ceux de l'hôpital des pauvres. Les facultés de médecine et de chirurgie y sont annexées. Un conseil de santé composé de magistrats et de médecins veille à tous les cas qui intéressent la vie et la santé publiques; c'est une des parties du gouvernement les mieux administrées. Un édit récent de ce tribunal interdit l'inoculation de la petite vérole dans les villes ; il la restreint à la campagne et aux saisons du printemps et de l'automne. On s'est aperçu, en effet, dans ce pays que l'inoculation, se répandant de jour en jour, perpétue le mal qu'on prétend prévenir. La visite dont M. le comte de Falkenstein (2) a honoré M. Haller à son passage à Berne, avait en grande partie la matière médicale pour objet. Elle fait également honneur à l'un et à l'autre.

Le droit de vendre des remèdes est encore un privilége des citoyens. Les pharmacies de la ville appartiennent à des familles qui en tirent de très beaux revenus. Elles sont soumises à l'inspection de la Faculté et fournissent à tour, d'année en année, les hôpitaux publics.

(1) Du temps de l'empereur Rodolphe Ier, une communauté de religieuses établie jusqu'alors dans une petite île de l'Aar, transporta son couvent dans l'endroit où est maintenant cet hôpital. De là son nom.

(2) C'est le nom que l'empereur Joseph II prenait dans ses voyages.

Tous les métiers sont incorporés dans des *maîtrises ;* il n'est permis de vendre des souliers, des chapeaux, etc., qu'avec leur permission. Ces sortes de gênes n'empêchent jamais la contrebande et nuisent à l'industrie. Les bouchers forment à Berne une corporation très considérable et jouissent de grands priviléges. Ils ont entre autres le droit de rétraction sur les marchés ; mais le prix de la viande est taxé par le gouvernement ; il paraît singulier que dans un pays où le prix de toutes les denrées est libre, celle-ci soit la seule assujettie. Dans les temps de la cherté des blés, en 1770 et 1771, le gouvernement travailla à régler les profits des boulangers qui composent de même une maîtrise. On publia un réglement pour les meûniers, un autre pour les boulangers ; on établit une proportion entre leur gain et le prix de la denrée. Mais tous ces réglements n'ont pu empêcher le cours naturel des choses : les hommes n'ont pas le temps de calculer si juste leurs besoins journaliers. On s'occupa dans le même temps du prix des blés, on permit l'entrée des grains étrangers sans fixer le prix, et cette liberté d'importation, accompagnée de la défense d'exporter les blés du pays, fut accompagnée de la résolution de faire de grands achats pour le gouvernement. Il en coûta de grandes sommes ; la crainte de la disette fit plus de mal que la cherté. Le prix du boisseau de froment, du poids de vingt livres, monta à six livres, argent de France, prix dont on n'avait pas eu d'exemple. Le pays fut surchargé de blés étrangers. Ne semble-t-il pas que le meilleur des réglements serait de fixer un prix, qui devrait être le baromètre de l'exportation et de l'importation ? Dans ce pays, quarante-cinq sols de France ou trente sols de Berne sont à-peu-près le prix moyen au-dessous duquel la denrée ne paie plus la culture, et au-dessus duquel le public est en souffrance. Aujourd'hui, l'importation des grains étrangers reste permise, quoique le prix soit déjà au-dessous de ce taux.

Le *Grenier public* de Berne est un des plus beaux bâtiments de la ville. Les caves voûtées qui sont dans les souterrains servent à garder des provisions de vin considérables. Il faut observer ici que le système de la république de Berne est de payer la plus grande partie des bénéfices et des charges publiques en denrées beaucoup plus qu'en argent. Cela me paraît fort sage : car l'homme vit toujours à-peu-près de la même quantité de denrées, tandis que la valeur relative de l'argent monnayé est sujet à de grandes va-

riations : cent livres numéraires suffisaient autrefois à la dépense annuelle d'une maison. Aujourd'hui, pour les mêmes usages, il en faudrait plus du double. C'est en pensions de cette espèce qu'une grande partie des revenus de la république en blé et en vin sont annuellement employés. C'est une grande famille, dont l'Etat est le père et qui nourrit ses enfants, qui sont les citoyens.

V. ÉGLISE FRANÇAISE.

L'*Eglise française*, autrefois des Dominicains ou des frères prêcheurs dont elle porte encore le nom, n'a de remarquable que son histoire. Elle fut bâtie en 1265, lorsque ces religieux s'établirent à Berne. On y voit encore dans le mur, du côté du nord, une ouverture qui répondait à l'image de la Vierge. Les Dominicains soutenaient la conception maculée de la mère de Notre Seigneur contre les cordeliers qui enseignaient le contraire. Cette dispute théologique engagea les premiers à établir dans leur Eglise une fabrique de miracles. Ils se servirent pour cela de la simplicité d'un garçon tailleur de Zurzach en Suisse, nommé *Jezer*, nouvellement reçu dans leur ordre. Ils commencèrent par l'effrayer la nuit dans sa cellule. Tantôt l'un des moines lui apparaissait sous la figure d'un spectre épouvantable, suivi de quatre chiens, et se donnait pour une âme en purgatoire ; tantôt c'était la sainte Vierge, tantôt sainte Barbe qui lui révélait que la mère de Jésus avait été conçue en péché. Ils s'avisèrent aussi de faire teindre des hosties couleur de sang, et de faire suer des gouttes de sang à la statue de la Vierge. Jezer fut longtemps dupe de ces impostures ; il se laissa enfoncer des clous dans la main par la prétendue Vierge : enfin, accablé de fatigues et de plaies, il crut reconnaître la voix du sous-prieur. L'affaire fit du bruit, et à la suite d'un très long procès, quatre moines, les principaux auteurs de la fourberie, furent brûlés vifs ; après ce jugement, rendu par des juges ecclésiastiques que la cour de Rome ordonna à la réquisition du magistrat, les évêques de Lausanne et de Sion, avec un commissaire du pape, Achille de Grassis, évêque de Castello, depuis cardinal, se rendirent à Berne à cet effet. Les annales de Stettler rapportent ces mots naïfs du commissaire qui font en même temps connaître la latinité des prélats de ce temps : *Hi*

fratres, toti quanti, sunt poltroni et ecclesiæ sanctæ devoratores. On prétend qu'il dit cela à l'évêque de Lausanne. Jezer, qui avait varié dans ses dépositions, tantôt dupe, tantôt fripon, fut condamné à périr du dernier supplice, mais il s'échappa de sa prison. Malgré cette scandaleuse histoire, l'Ordre eut assez de crédit pour empêcher la suppression du couvent. La procédure coûta 8,000 florins d'or, somme prodigieuse pour ce temps. Cette affaire dura de 1507 à 1509 et commença à disposer les Bernois à quitter la religion de Rome.

Cette église sert aujourd'hui au culte public en langue française; ce culte y fut établi en 1623, à la réquisition de M. le comte de la Suze, de la maison de Champagne, qui dans ce temps était commandant en chef de tout le militaire du canton de Berne; il était protestant et s'intéressait aux réfugiés français. Le chœur de cette église étant devenu inutile, on y a construit des greniers, et l'étage supérieur a été converti en salle de concert; depuis quelques années, des jeunes gens y ont établi un petit théâtre de société et y ont joué des comédies et des opéras-comiques. Voilà le sort des choses de ce monde! Mais la comédie française vaut mieux que les apparitions des moines. Ce qui achève de rendre tout ceci bizarre, c'est qu'à Berne on ait défendu les spectacles profanes dans un hôtel bâti exprès pour cela, et qu'on les tolère dans les murs d'une église.

Ce fut dans le couvent des frères prêcheurs qu'on logea en 1414 l'empereur Sigismond, qui s'arrêta plusieurs jours à Berne en revenant d'Italie. Les détails des honneurs qu'on lui rendit sont très singuliers et caractérisent l'esprit de ce temps. On peut les lire dans Justinger et dans Stettler.

VI. ANCIEN FOSSÉ. — PRISON. — INSTRUCTION CRIMINELLE. — CONSISTOIRE. — ARSENAL.

Autrefois la ville de Berne se terminait à la Tour de l'Horloge; un fossé fermait la ville dans sa largeur qui n'est que d'environ 100 toises, et en formait une île parfaite entourée par l'Aar. Les annalistes nous disent qu'en 1228, un comte de Savoie, dont Berne avait fait son protecteur, continua de la bâtir, et que ce fut sous ses ordres que cette ville fut prolongée jusqu'à la tour des prisons,

d'où la rue porte le nom de *Neustadt* (ville neuve). On ne trouve pas assez de lumière dans les monuments historiques pour comprendre quelle espèce de protection ce comte de Savoie exerçait sur Berne ; mais il est très vraisemblable, qu'entourée de voisins jaloux, cette ville chercha l'appui d'un prince qui avait des prétentions sur une partie de la Suisse occidentale. Cette tour et quelques logements contigus servent de demeure aux prisonniers. Les accusés y sont interrogés par le greffier de ville et par le *grand sautier* qui est à la fois juge de paix, lieutenant de police et lieutenant criminel. Ces deux magistratures sont départies par le sort, de quatre ans en quatre ans, à des membres du grand conseil. On remet ainsi au hasard l'emploi difficile et dangereux de découvrir la vérité dans des cas dont dépend la vie d'un homme.

La *question* n'est pas encore abolie à Berne, malgré les lumières qui se sont répandues jusqu'en Suisse depuis quelque temps. Ce funeste moyen d'arracher des aveux, qui a fait périr tant d'innocents et échapper tant de coupables, est d'autant plus dangereux ici que Berne n'a point de lois criminelles.

Les causes de divorce et les délits contre les mœurs sont jugés par un *Consistoire*, composé de magistrats et des deux premiers ecclésiastiques de la capitale ; l'origine de ce tribunal remonte à la Réformation. Les lois relatives aux mœurs sont un peu moins sévères qu'elles ne l'étaient sous l'édit de 1661. On lit cependant encore chaque année, au mois de mai, un édit imprimé semblable à celui-là, qui range les délits dans l'ordre des dix commandements ; quoiqu'il ne porte que le titre d'*admonition contre les péchés régnants*, c'est véritablement un édit civil où l'on trouve entre autres la loi contre les duels. Dans l'édit de 1661, on fit rentrer dans le VII[e] commandement, qui condamne l'adultère, la défense *de l'ivrognerie*, *de la danse*, *du luxe des habits et du tabac*. Dans la classe du larcin défendu par le VIII[e] commandement, on trouve la défense du jeu, « étant, dit l'édit, un subtil » moyen et désir d'avoir le bien d'autrui, et par ainsi du nombre » des espèces de larcin. » Quant au tabac, voici comment l'édit en parle : « L'usage du tabac étant depuis peu d'années parvenu si » ordinaire et commun, que toutes sortes de personnes en fument » par excès, qui est nuisible en bien et santé de corps et d'esprit, » voire préjudiciable à la vie, etc. »

L'*Arsenal* de Berne est assez remarquable par son artillerie qui a été presque entièrement refondue depuis environ trente ans par les soins du sieur Moriz, artiste habile, dont la famille est connue dans les arsenaux de France. On voit dans une des salles de celui de Berne une grande pièce d'artillerie achetée à Nuremberg en 1413, et que les Bernois employèrent deux ans après au siége de Baden. Ce fut la première fois que les Suisses firent usage d'artillerie. On y remarque aussi quelques petites pièces de campagne ou couleuvrines, prises à la bataille de Morat, et un amas considérable de casques, de cuirasses, de haches-d'armes, de massues garnies de clous de fer, monuments inutiles et glorieux des anciennes victoires des Suisses. On montre encore aux voyageurs une grande quantité de cordes qui, selon la tradition reçue, furent trouvées dans le camp de Charles-le-Hardi devant Grandson, et que ce prince avait prises avec lui pour pendre les prisonniers qu'il comptait faire. Cette tradition n'est sans doute qu'un conte, fondé sur l'idée qu'on s'était faite de l'ame sanguinaire et implacable du duc de Bourgogne. J'ai trouvé dans nos chroniqueurs plusieurs traits semblables, qui prouvent l'effet des préjugés. Ainsi Stettler dit dans son Histoire, que le duc avait fait broder sur ses drapeaux des flammes et des pierres-à-fusil pour marquer à quel point il était enflammé contre les Suisses. Ces symboles menaçants n'étaient autre chose que les attributs de l'ordre de la Toison-d'or, fondé par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Ils se trouvent également sur les beaux tapis pris à Grandson et déposés actuellement à la bibliothèque. On voit encore dans les salles de l'arsenal quelques figures de bois grossièrement taillées, armées de pied en cap et tenant de grandes hallebardes ; on les fait passer pour les effigies et les armures du duc de Zæhringen, fondateur de Berne, et de Jean de Bubenberg qui conduisait cette entreprise sous les ordres du duc, et dont la famille a longtemps occupé les premières dignités de la république ; à l'extinction des Bubenberg, les d'Erlach leur ont succédé dans leurs biens.

POÉSIE.

DIALOGUE DE LA VIEILLESSE.

LE CORPS.

Ainsi qu'une voile qui sombre
Sous les vagues de l'Océan,
Je vais m'évanouir dans l'ombre
Du sépulcre, à mes pieds, béant.

L'AME.

Ainsi que l'oiseau qui s'élève
A l'aube des riants matins,
Il me semble, au sein d'un beau rêve,
Voler à de meilleurs destins.

LE CORPS.

En plaisirs le monde est aride,
Plus de joie où tendent mes vœux,
Chaque jour me creuse une ride,
Chaque jour blanchit mes cheveux.

L'AME.

Au péché dont j'étais la proie
Je m'efforce de m'arracher,
Et plus pure, je suis la voie
Où l'on n'a point à se cacher.

LE CORPS.

Mon œil ne voit plus qu'avec peine,
Mon pied chancelle en mon chemin,
A pas lents si je me promène,
Mon bâton tremble dans ma main.

L'AME.

Moi, je pressens dans l'étendue
Un monde ignoré des chagrins,
Où la paix n'est jamais perdue
Sous des cieux à jamais sereins.

LE CORPS.

Mon oreille aux bruits s'est fermée,
Et ne m'apporte plus les chants
Des rossignols sous la ramée,
De l'alouette dans nos champs.

L'AME.

Il me vient des notes étranges
Au travers de l'azur des cieux,
Et sur mon front, la voix des anges
Tombe en concerts mélodieux.

LE CORPS.

Toujours plus faible, je m'incline
Vers le sol qui va me couvrir;
Je touche au bas de la colline
Où je vois ma tombe s'ouvrir.

L'AME.

Mon espoir est toujours plus ferme
Dans les promesses de mon Dieu;
De mon sort en voyant le terme,
Sans peur je dis au monde : Adieu!

LE CORPS.

La mort va m'ôter la lumière,

L'AME.

Je vois poindre un jour glorieux!

LE CORPS.

Je retourne dans la poussière,

L'AME

Moi, je remonte dans les cieux!

J. Petit-Senn.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

Paris, 7 mai 1853.

Ce n'est plus seulement à Constantinople, c'est maintenant jusqu'au fond de l'Orient, c'est en Chine qu'il faudrait se transporter de son pied léger pour suivre à la piste la chronique du jour. Le vent des révolutions souffle aussi dans le Céleste Empire ; il semble vouloir ébranler cette antique machine, réglée depuis des siècles comme une horloge, et dont le Fils du Ciel est le balancier. Après avoir eu sur les bras les *Barbares aux cheveux rouges,* il a grand'peine aujourd'hui à se défendre contre le chef de nombreux et hardis insurgés. Bien plus, s'il fallait en croire certains bruits qu'il n'est pas facile, il est vrai, de vérifier, le chef de l'insurrection serait chrétien, ou du moins inclinerait aux doctrines chrétiennes ; suivant d'autres, c'est l'empereur au contraire qui serait bien disposé en leur faveur. Qu'il soit embarrassé et inquiet ; que ses coffres soient vides, qu'il provoque, qu'il demande et quête presque des secours d'argent ; qu'il se défie de ses troupes et des renseignements officiels ; qu'en un mot le soulèvement le mette assez mal à l'aise, ceci est beaucoup moins douteux, sa récente proclamation sur papier jaune en fait foi. Ainsi, voilà une nouvelle et riche matière pour les élucubrations des journaux. La *Patrie* en a déjà fait son premier-Paris, M. Capefigue le texte d'une de ses *Lettres Diplomatiques*. Leurs confrères ne manqueront pas de les suivre à la file. On peut donc s'attendre à voir encore maint article où l'on disserte magistralement sur la Chine et sur ses habitans, sur leur habileté matérielle et de détail, sur leur esprit stationnaire et peu généralisateur, sur l'expédition américaine contre le Japon, enfin sur tout

ce vaste monde ouvert au nôtre depuis que les Anglais ont fait une « trouée à la grande muraille, » laquelle est située, comme on sait, du côté opposé à celui où ils ont débarqué : mais peu importe! quoiqu'elle tombe en ruine et que son immense étendue la rende encore plus inutile que ne le sont les fortifications de Paris pour la même raison, la grande muraille fait toujours bien dans une phrase sonore et bien jetée au vent : la grande muraille, c'est le fond de l'histoire de la Chine, comme *goddam* est le fond de la langue anglaise, selon Figaro : quand on sait sa grande muraille, on sait sa Chine par cœur. Pour nous qui n'en savons pas tant, nous devons nous contenter de dire que quelque chose semble couver et se remuer en Chine, comme ailleurs.

— Nous revenons, comme Boileau, *du Japon jusqu'à Rome*, c'est-à-dire à Fribourg. Voilà donc, par cette folle prise d'armes et l'entraînement de quelques paysans égarés, ce malheureux pays plus malheureux que jamais. L'Europe est placée entre deux fanatismes, Milan et Fribourg l'ont montré : celui de la révolution quand même, et celui du parti jésuite ou ultramontain ; celui de l'avenir ou qui se prétend tel, et celui du passé. Ce dernier, non moins que l'autre précédemment, pousse maintenant à la roue, au risque de faire verser le char. C'est ainsi que de partis en partis, on va de cahots en cahots, de culbute en culbute, et qu'un pauvre canton suisse est à présent couché tout à plat dans le fossé.

— Cette tentative n'a pas laissé d'embarrasser ici les feuilles cléricales ou légitimistes, et celles qui se prêtent au mouvement religieux pour suivre le vent. On ne pouvait décemment absoudre tout-à-fait à Fribourg ce qu'on venait de condamner à Milan. Le *Constitutionnel*, surtout, a été fort déconcerté, lui qui *fait* maintenant de la religion, comme il faisait naguère et comme il refera sans doute encore tout l'opposé ; car on est ainsi bon catholique en France dans ce moment. Il faut donc s'intéresser à la cause catholique à Fribourg; mais de s'intéresser au petit peuple fribourgeois et à la Suisse, ne l'attendez pas de gens qui, en ayant l'air de parler pour les autres, ne parlent au fond que pour eux, et vous tranchent une question d'un ton de docteur, parfois sans en connaître le premier mot. Je ne sais plus quel journal jetait dernièrement feu et flammes contre le gouvernement *protestant* de Fribourg. Quant à la Suisse, le Parisien pur sang (et on en trouve plus d'un parmi les journalistes) se la représente essentiellement comme un pays qui ne produit que des fromages et où tout le monde porte des habits rouges : il n'en a pas d'autre notion ni de

plus spirituelle ; avec cela il en sait tout ce qu'il en faut savoir ; et vraiment cela suffit pour en raisonner comme il fait.

— Les chemins de fer ont aussi attiré l'attention sur notre pays, particulièrement la récente concession de celui de Lyon à Genève, avec embranchement sur Mâcon. A distance, on voit trop en gros pour s'arrêter aux détails, même à celui dont Lausanne s'est émue, malheureusement un peu tard. D'ici, cependant, quelques personnes instruites ont fort bien su distinguer qu'il y a là, en effet, plus qu'un détail pour cette ville et pour la partie orientale du canton de Vaud. L'embranchement sur Mâcon, d'où l'on ira en quelques heures à Genève, compromet fort la ligne de Jougne, s'il ne lui donne pas le coup de grâce. On nous assure aussi que le chemin du Saint-Bernard est décidé, et doit être construit tout entier sur le territoire valaisan, au moins jusqu'en face d'Aigle, si ce n'est plutôt jusqu'au Boveret : grande tentation pour gagner de là Genève par la Savoie. Par la force des choses ou autrement, le canton de Vaud n'a décidément pas la bonne part ; certaine prophétie sur Lausanne : *Il faut que l'herbe croisse dans ses rues*, serait-elle en train de se réaliser ? Les amateurs du pittoresque en feront aisément leur deuil, mais nous ne pensons pas que leur goût soit encore devenu celui de la majorité, et d'ailleurs ils ont aussi celui de voyager. Enfin, à moins qu'on ne découvre le secret de diriger les ballons, ce qui permettrait alors de contenter tout le monde, les chemins de fer sont trop dans l'esprit du siècle pour qu'on n'en mette pas de proche en proche partout où il en faut, quitte à en mettre même un peu plus qu'il ne faudrait : espérons donc que tout finira par s'arranger pour le mieux.

— Notre époque semble vraiment vouloir nous réserver toutes les surprises, grandes et petites. Voilà un descendant des anciens empereurs d'Orient, un Comnène, prêt à exhiber tous ses papiers bien en règle, qui vient d'adresser à la reine de la Grande-Bretagne, au pape et à l'empereur des Français, une protestation publique, insérée dans les journaux, contre l'idée de laisser la Russie s'emparer de l'empire sur lequel ses ancêtres ont régné. Ainsi, ce n'est pas seulement l'avenir qui se dresse au milieu des ruines, c'est encore le passé qui se relève tout à côté : les tombeaux même sont vivans ; tout tressaille, tout s'agite, tout se mêle, et l'on dirait que notre âge, comme il a rapproché les lieux, veuille aussi rapprocher les siècles, et nous affranchir à la fois de l'espace et du temps.

— Cette année comme l'année dernière, M. Guizot a présidé la réu-

nion annuelle de la Société protestante pour l'encouragement de l'instruction primaire. On se rappelle que dans son précédent discours il avait fort choqué, et non sans raison, les sentiments de ses coreligionnaires, en appuyant outre mesure sur les œuvres du catholicisme; il avait l'air par là, involontairement sans doute, de lui faire les honneurs de la séance, aux dépens de la communion dont il est membre et de ceux qui l'avaient chargé de les présider. Cela fut d'un très-fâcheux effet parmi tous les protestans, et cette impression pénible n'est point encore effacée. On attendait donc M. Guizot à son discours de cette année, avec d'autant plus de curiosité. Il a mieux tenu la balance, mais c'est encore un discours de *fusion*. M. Guizot passe pour la vouloir en politique dans le camp royaliste. Il la veut certainement en religion, où elle aurait du moins un point commun de ralliement, la charité; mais si la charité est, en effet, le principe des principes, c'est aussi le moins pratiqué. Preuve en soit ce qui est arrivé à M. Guizot lui-même. Dans un autre écrit publié l'année dernière, il avait fait un appel pressant et direct aux diverses opinions chrétiennes de se réunir contre l'incrédulité; il disait: « Il y a entre tous les chrétiens une » foi commune; ils croient à la révélation divine contenue dans les » Évangiles, et en Jésus-Christ venu sur la terre pour sauver le monde. » A quelque église qu'ils appartiennent, il y a aujourd'hui pour tous » les chrétiens une cause commune: ils ont la foi et la loi chrétienne » à défendre contre l'impiété et l'anarchie. Cette foi commune et cette » nécessité commune à tous les chrétiens sont infiniment au-dessus de » tous les dissentimens qui les divisent.... C'est donc pour tous les » chrétiens, quelles que soient leurs dissidences dans la sphère chré- » tienne, un intérêt évident et un devoir impérieux de s'accepter et de » se soutenir mutuellement comme des alliés naturels contre l'impiété » anti-chrétienne. Ce ne sera pas trop de toutes leurs forces et de tous » leurs efforts réunis pour triompher enfin dans cette guerre, et pour » sauver à la fois le christianisme et la société, ... la foi chrétienne et » la liberté religieuse: le salut des peuple est à ce prix. »

Nobles paroles assurément, malgré ce qu'elles peuvent laisser encore à désirer! Eh bien, comment y a-t-on répondu? L'auteur des *Etudes philosophiques sur le Christianisme*, M. Nicolas, que ce livre a mis en grand crédit parmi les catholiques français, en a fait un second, non moins bien accueilli, et motivé, déclare-t-il, par l'écrit de M. Guizot dont nous venons de citer un fragment. Or, bien loin d'entrer aucunement dans cette idée de l'union de tous les chrétiens par les doctrines qui leur sont communes, il prétend prouver que le protestantisme est « voué dès sa naissance, et par sa naissance mê-

» me, au naturalisme d'abord, ensuite au panthéisme, et par consé» quent au communisme ; » il l'accuse de toutes les erreurs, de toutes les fautes et de tous les crimes des siècles modernes ; enfin, il le fait remonter à Satan, à l'archange tombé, à celui qui a dit dans le ciel : *Je serai semblable au Très-Haut!* « Voilà le premier protestant, voilà » le premier panthéiste, ou plutôt le seul, qui n'a cessé de changer de » forme et d'animer successivement toutes les hérésies, toutes les ré» voltes, toutes les aberrations de l'esprit humain contre Dieu ([1]). » Nous n'exagérons rien. Pour M. Nicolas, qui met l'Eglise catholique et la papauté à la place de Dieu, tout cela est logique. On peut voir l'ensemble et la suite de son raisonnement très impartialement exposés, puis réfutés avec calme et vigueur, dans un ouvrage tout récent d'un protestant français, *Le protestantisme et la Société*, par M. Lecerf ([2]). Mais telle est en substance la réponse des catholiques, par la plume d'un de leurs écrivains actuels les plus renommés et assurément d'un de leurs meilleurs défenseurs, à l'appel de M. Guizot, à son vœu d'une alliance chrétienne.

Le premier ouvrage de M. Nicolas, ses *Etudes*, contient certainement sur le christianisme beaucoup de choses très bonnes; d'autres hasardées, dans lesquelles il veut devancer la science, mais ne l'avance pas; d'autres au contraire, où, sans qu'il s'en doute, il n'est pas au niveau de la théologie actuelle et de la critique moderne, ni en général suffisamment armé pour se poser en face de l'esprit du siècle; d'autres enfin, qui se ressentent déjà de ses préjugés catholiques. Dans son second ouvrage, il s'y est abandonné pleinement, avec toute la hauteur et la fougue des écrivains de son église et de son école; de ce qui, dans les *Etudes*, n'était qu'une pointe contre le protestantisme, il en a fait une charge à fond de train. On a vu qu'elle l'emporte un peu loin. Mais il est remarquable qu'elle l'emporte en arrière, vers le passé. Pour lui aussi, le catholicisme romain, qui seul est le christianisme et qui l'est tout entier, se prouve comme à l'œil par les cathédrales, « dans lesquelles on peut faire un cours en» cyclopédique non-seulement de toutes les sciences physiques et ma» thématiques, mais encore de toutes les connaissances divines et hu» maines : » c'est là une des découvertes de M. Nicolas dans sa course à bride abattue en faveur du catholicisme, l'auteur de tout bien, et contre le protestantisme, l'auteur de tout mal ; on voit que c'est véritablement une course au clocher. Ne riez pas de ce genre d'argument :

([1]) *Du protestantisme et de toutes les hérésies dans leur rapport avec le Socialisme, précédé d'un examen de l'écrit de M. Guizot*, par M. Nicolas.

([2]) Paris, 1853. Librairie de Marc Ducloux.

si énorme et bizarre qu'il vous paraisse, il est caractéristique. Non seulement l'auteur y tient, mais il y croit, et il doit y croire. Les cathédrales, en effet, sont la résidence de l'Eglise visible, les palais de son gouvernement, la preuve solide de son autorité : comme cette Eglise elle-même, elles servent donc aussi de base et de support à la foi. Nous avons déjà eu occasion de signaler ce côté archéologique des défenseurs actuels du catholicisme : il y a de la passion d'antiquaire dans leur foi; elle est moins une aspiration vers une vie nouvelle qu'un regret vers des temps disparus, moins une espérance qu'un souvenir. Le passé est ce qu'ils veulent en dernière analyse, et ce qu'ils sont forcés de vouloir. Le vrai croyant, quelle que soit son opinion sur les points controversés, dit : *Que ton règne vienne!* et il l'attend d'autant mieux qu'il ne croit pas qu'avec aucune Eglise visible ce règne soit déjà venu.

N'y a-t-il pas aussi de ce regard, de ce retour vers le passé dans l'idée de M. Guizot sur un rapprochement et une fusion des diverses opinions chrétiennes ? Il la fait reposer sur la charité, mais c'est à un point de vue défensif, et par conséquent toujours plus ou moins négatif, qu'il conçoit cette idée et qu'il la prêche. Tel en est, selon nous, le point faible et le vice secret. A supposer que l'illustre orateur pût trouver ainsi une tribune nouvelle, et que les partis religieux, comme naguère les partis politiques, reconnussent l'ascendant de sa voix, on se défendrait ensemble, mais on ne s'unirait pas. On ne se rapproche que momentanément par la peur : la peur glace, elle est foncièrement stérile. Pour s'unir, il faut cesser d'être à part, cesser d'être à soi, se subordonner et s'abandonner à un nouveau principe de vie ; il faut quelque chose qui réchauffe, qui transforme et qui domine. Or, nous ne voyons encore nulle part apparaître ce souffle créateur.

— M. Donoso Cortès, marquis de Valdegamas et ambassadeur d'Espagne à Paris, vient de mourir à la suite d'une douloureuse maladie et dans la force de l'âge, car il avait à peine quarante-cinq ans. Après une jeunesse, dit-on, fort dissipée, il s'était tourné du côté des études philosophiques et théologiques. Ses écrits lui avaient fait un grand nom dans le monde catholique, qui le regardait comme une des plus hautes lumières du siècle. Quoiqu'ils fussent dans le sens ultramontain et rétrograde le plus prononcé, on a vu cependant qu'ils prêtaient à des accusations d'hérésie sur des points importants de doctrine. L'auteur appartient à l'école de de Maistre, mais avec la couleur espagnole : on pourrait dire de lui que c'est un de Maistre hyperboli-

que ; avec non moins de hauteur et de superbe, il a moins de nerf et de netteté, dans la pensée comme dans le style. — M. Louis Veuillot a repris la plume dans l'*Univers* pour annoncer cette mort de M. Donoso Cortès. Voici un passage à noter dans son article : « Si cette âme » vraiment catholique a emporté quelques taches humaines devant le » tribunal de Dieu, les prières de l'Eglise reconnaissante l'aideront à » satisfaire la justice divine. » Ainsi, uniquement l'Eglise. Et Jésus-Christ ?

— Dès son retour à Paris, retour triomphant après l'Encyclique, le premier soin de M. Louis Veuillot a été de faire modestement une visite à l'archevêque, pour le remercier d'avoir retiré son arrêt contre lui : on doit des égards à un ennemi vaincu. Mais ç'a dû être une bonne chose que cette entrevue !

Les gallicans, du reste très modérés et qui sont bien loin de Bossuet, ne se tiennent cependant point pour battus; ils vont même avoir, dans la *Presse religieuse*, un journal quotidien comme l'*Univers*. Le gouvernement ne paraît pas avoir vu de mauvais œil cette tentative de donner une rivale à la feuille ultramontaine. A ce propos, voici une anecdote que nous pouvons garantir. Le directeur d'un recueil bien célèbre fut un jour mandé à la police : on lui conseilla, dans son intérêt, de mettre une sourdine à l'opposition qui se glisse parfois au sein de sa *Revue*, sous forme de souvenirs littéraires et d'études rétrospectives. D'autre part, ayant eu à peu de temps de là une audience d'un ministre, ancien homme de lettres, mais qui ne s'occupe pas seulement de l'instruction publique, ce dernier en vint à lui dire dans le courant de la conversation : « Le clergé nous entraîne ; nous ne pourrons résister si nous ne sommes pas soutenus. Il faut nous venir en aide. Ainsi, attaquez ! » ce fut la conclusion.

— Aucune nouvelle importante de la cour, ni de rien; aucune anecdote un peu certaine et que l'on ose répéter. Le *Moniteur* a appris ce que tout le monde savait, que l'impératrice avait fait une fausse couche. Il va sans dire que l'on a mis en circulation sur la cause de cet accident les bruits les plus grotesques et les plus divers, comme ceux qu'on pourrait imaginer pour les plus vulgaires mariés, chez qui la lune rousse aurait succédé trop brusquement à la lune de miel. Que l'étiquette pèse souvent à la jeune impératrice, et qu'il lui arrive de regretter parfois la liberté d'allure et de vie de la comtesse de Téba, c'est ce que chacun répète et ce qui paraît au moins très vraisemblable sans être pour cela nécessairement vrai au même degré. Quant à l'accident, la cause en est, nous assure-t-on, des plus ordinaires, sa-

voir des bains chauds qu'on a voulu prendre et qu'il aurait fallu éviter. Une jeune femme élégante, qui s'était fort liée avec l'impératrice avant son mariage, pendant un séjour aux eaux des Pyrénées, disait d'elle à une autre dame de notre connaissance, qu'on ne peut voir une personne mieux faite, si la tête n'est pas d'une aussi remarquable beauté; mais elle ajoutait qu'aux eaux la comtesse de Téba était réellement et sérieusement malade, qu'elle crachait du sang et devait prendre les plus grandes précautions, ne pas monter à cheval; elle était atteinte d'une phtisie laringée. Un chagrin profond, se rattachant au mariage de sa sœur, la duchesse d'Albe, chagrin qu'elle prit avec une vivacité extraordinaire, avait sans doute ébranlé sa constitution; elle paraît cependant s'être fortifiée dès lors. L'empereur a aussi été souffrant dans le courant du mois dernier; mais il avait tout simplement des cloux, s'il faut les appeler par leur nom, quoiqu'on n'ait pas manqué non plus de croire à tout autre chose au premier moment.

— Que n'a-t-on pas dit aussi, et mille fois plus encore, de la maladie du maréchal Saint-Arnaud, surtout de la coïncidence de cette maladie avec la mort du général Cornemuse! accusé par celui-ci d'un acte des plus vils, il l'avait tout au moins tué en duel à huis clos. Son retour a naturellement relevé tous ces bruits; puis ils sont retombés de même au bout de quelques jours, n'ayant aucune base certaine. On veut qu'il soit encore dans un état nerveux et violent, qui ne rendrait son abord ni agréable ni facile. Nous savons cependant qu'un ingénieur, chargé par lui d'un travail sur l'Algérie, l'étant allé voir, en a été très bien reçu. — « Vous voyez un ressuscité! » lui a dit aussitôt le maréchal, qui s'est mis à lui conter familièrement sa maladie. Arrivé à Marseille, il n'en pouvait plus. Là, il rencontre un de leurs amis communs, un ancien camarade, médecin homéopathe. — « Mais vous vous en allez! » lui dit le docteur. — « Je le sais. » — « Eh bien, reprend l'autre, si vous voulez vous confier à moi et suivre ponctuellement mes prescriptions, je ne désespère pas de vous tirer de là. » — « Demandez à madame de Saint-Arnaud, cela ne me regarde pas. » Madame de Saint-Arnaud accepte. Au bout de quelques jours son mari éprouvait un mieux sensible. — « Bref, ajouta le maréchal, notre docteur m'a guéri; je ne mangeais plus, je ne dormais plus, et maintenant je mange comme un ogre, et je dors comme un sabot. » Ainsi, voilà un éclatant triomphe à enregistrer pour l'homéopathie.

— Ce n'est pas le colonel Edgar Ney, mais son frère ou son cousin, qui a paru comme témoin à décharge dans le procès du colonel Sercey, condamné comme coupable d'escroquerie. Celui des Ney que l'on

disait mort (voir notre précédente *Chronique*) n'en est pas moins très vivant : il est grand veneur ; son régiment est à Fontainebleau, où il commande en maître et qui lui sert ainsi de royale retraite.

— Avec les grandes entreprises publiques et privées que voit naître chaque jour, les grands tripotages de Bourse et d'affaires continuent aussi de leur côté : pots de vin de courir, de main en main, et de monter, de hausser de rang en rang, comme par le passé. Il y a eu, dans le *Siècle*, un article curieux, intitulé : *Du Pour-boire* et de son influence démoralisante dans la société. L'auteur, M. Auguste Luchet, y donne la physiologie du pour-boire ; il le suit à tous les étages de la vie sociale, depuis le cocher de fiacre, en passant par l'épicier, par le boucher, qui vendent plus cher aux maîtres pour faire des avantages aux domestiques, jusqu'au pharmacien, qui, voulant s'achalander, fait une remise, non pas aux malades, mais au médecin qui lui envoie ses ordonnances, et de là, toujours en montant, jusqu'aux dernières sommités; mais ici, dit l'auteur, je sens que le terrain devient glissant, et il s'arrête au bord de l'abîme, se contentant d'y jeter à l'écho les noms des Teste et des Pellaprat, en manière d'avis au présent par une récente leçon du passé.

— Le *Pays* a en cours de publication depuis quelques mois un roman d'Alexandre Dumas, le *Pasteur d'Ashbourn*, qui ne manque pas d'intérêt, quoique d'un genre tout différent de celui des précédents ouvrages du fécond romancier. Il offre en outre ceci de remarquable, qu'il est le même, fil pour fil, qu'un certain roman d'un certain Auguste Lafontaine, qui en a fait aussi beaucoup dans son temps. Cette identité parfaite nous est attestée, entre autres, par une infatigable lectrice, d'une mémoire assez naïve pour conserver encore quelque bon souvenir de ce pauvre Auguste Lafontaine. Néanmoins, M. Alexandre Dumas, qui ne paraît pas non plus le dédaigner, a grand soin de mettre en note au bas de son roman, que toute *reproduction* en est interdite : effectivement, cela ferait double emploi. Mais on le voit : il n'y a rien de tel que d'avoir gagné son bien *à la sueur de son front* pour bien le garder.

— Un journal, un seul je crois, a annoncé la mort d'un homme qui a eu aussi son moment, de M. Sewrin, auteur dramatique ; il a fait plus de deux cents pièces de théâtre, dont la plupart ont été jouées. Qui se souvient aujourd'hui de M. Sewrin ? qui savait son nom, ou celui d'une de ses pièces ? Avis aux Alexandres Dumas. M. Sewrin était grand amateur de la pêche, pour laquelle il avait fini par abandonner le théâtre. Mais deux cents ouvrages ignorés, drames, vaudevilles, co-

médies, etc.! il ne serait pas impossible qu'il y eût là quelque chose à *pêcher*.

— M. Ponsard a été élevé en grade dans la Légion d'Honneur, et le bruit a couru qu'on avait voulu en outre lui donner une pension; il l'aurait, assure-t-on, refusée. Croix et pension, l'*honneur* et l'*argent*, cela eût par trop répondu mot pour mot au titre de sa pièce, sinon au sujet. Elle continue, d'ailleurs, d'avoir la plus grande vogue, et dans le nombre de ses partisans il y en a qui sont vraiment enthousiastes de l'auteur. On la joue tous les jours, excepté le dimanche, car ce jour-là, comme il y a plus facilement foule, on ne donne jamais les pièces nouvelles qui ont du succès; autrement, c'est mauvais signe pour elles et un symptôme de chute ou de decadence. La comédie de M. Ponsard en sera bientôt à sa cinquantième représentation, à six représentations par semaine; elle sera probablement jouée ainsi sans interruption jusque vers le milieu de juin, époque où l'Odéon ferme pendant l'été. Elle rapporte à l'auteur huit cents francs par soirée, et il a reçu cinq mille francs d'un libraire pour le droit de la publier. Voilà tous les élémens d'un calcul facile à faire : il ne reste plus qu'à additionner.

— On veut que l'empereur soit très décidé à se concilier les artistes et les gens de lettres. Sa cassette particulière passe pour être plus libérale et d'un plus facile accès, comme aussi moins sujette aux intermittences et aux variations de recettes, que les caisses du trésor public et des ministères. On nous citait à ce propos un mot de M. Cousin : « A l'Académie, disait-il, nous sommes cinq ou six vieux grognards qui faisons de l'opposition; mais si l'on veut dépenser quelque argent, les trois-quarts des immortels déserteront. »

— M. de Lamartine continue, lui, de traiter uniquement avec le public. Après son *Histoire de la Restauration*, on annonce déjà celle de la *Constituante*, et, outre la vente de ses œuvres complètes à une société formée dans ce but, il va publier l'*Histoire du Siècle des Médicis*, dont les huit volumes lui sont payés chacun vingt-cinq mille francs.

— Il a été fort question ces temps-ci de l'achèvement du tombeau de Napoléon. L'inauguration devait avoir lieu le 5 mai, anniversaire de la mort du captif de Sainte-Hélène; mais elle a été renvoyée. Il a couru à ce sujet divers bruits, plus ou moins exacts; voici un détail que nous croyons pouvoir garantir. L'empereur dit un jour à ses ministres : « Nous allons donc bientôt faire l'inauguration du tombeau

de l'empereur mon oncle; mais quant à ses cendres, je desire qu'elles soient déposées à Saint-Denis. » A cette déclaration inattendue, chacun de se récrier. Quoi! laisser vide un tombeau élevé à si grands frais!.... Enfin, chacun développe cette objection bien naturelle, et de son mieux en varie le thème. Le maître écoute en silence, avec son calme ordinaire ; puis, il répète purement et simplement sa phrase : « Je desire que les cendres de l'empereur mon oncle reposent à Saint-Denis. » A son point de vue, il a raison : mettre Napoléon aux *Invalides*, c'est le traiter seulement comme un vieux soldat, et ne voir en lui qu'un grand capitaine. Néanmoins, voilà un monument très riche, mais fort mal conçu du reste, pour lequel on a dépensé six millions, et qui ne servirait à rien. Je me trompe : il aura toujours servi à l'architecte, s'il est vrai que celui-ci en ait tiré cent mille francs de rente, comme on le dit. Ce serait alors le cas de répéter :

Il économisa cent mille francs de rente
Sur ses appointemens qui n'étaient que de trente.

— Après avoir rencontré d'abord beaucoup d'inattention ou de dédain, les tables tournantes viennent de faire aussi leur entrée à Paris. On ne peut plus aller nulle part sans tomber au milieu d'une expérience. L'ironie et l'impatience françaises n'étaient pas des conditions très favorables à la production du mystérieux phénomène; mais, en revanche, *nos gens ont du feu*, comme dit La Fontaine, et maintenant tables, meubles et chapeaux de tourner, de virer à qui mieux mieux. Il n'est donc rien qui ne tourne ou ne puisse tourner sur ce globe tournant : quand ce ne sont pas les chapeaux, ce sont les têtes.

Neuchâtel, 11 mai 1853.

Le différend entre la Suisse et l'Autriche persiste ou s'aggrave. Le Conseil fédéral a vainement établi dans ses amples mémoires qu'il n'existe à la charge du canton du Tessin, aucun fait actuel de nature à motiver un blocus ou des réclamations quelconques; vainement il s'est efforcé d'obtempérer aux demandes antérieures du cabinet viennois ; par une dernière note du 13 avril, l'Autriche pose comme conditions préliminaires à toute amélioration des rapports: Que la Suisse s'engage à ne tolérer aucun réfugié politique quelconque dans les cantons du Tessin et des Grisons, et qu'il ne soit apporté d'exception à cette règle qu'avec son consentement; qu'en exécution de ceci, les onze réfugiés qui séjournaient encore au Tessin soient éloignés; que

l'observation de la règle posée soit garantie par un contrôle dont elle approuverait le mode; enfin, que les réfugiés qui abuseraient notoirement du droit d'asile, soient expulsés à la première réquisition. Ces points accordés, l'Autriche verrait ce qu'elle pourra faire de son côté. La difficulté tient moins peut-être au fond des choses, qui comporte divers tempéraments, qu'au fait que ces demandes ont été précédées de mesures hostiles justifiées par des allégations sans preuves, et, d'après tout ce qui a paru jusqu'ici, sans fondement. Une partie de ce que l'Autriche demande est admis d'avance, le reste paraît inadmissible à moins d'explications. C'est ainsi que l'a compris le conseil fédéral, qui, dans sa réponse du 4 mai, déclare d'abord que l'internement des réfugiés est le principe, et que les rares exceptions accordées au canton du Tessin ne peuvent fournir le sujet d'aucune plainte; il annonce ensuite que le canton du Tessin va, sur la demande du commissaire fédéral, reviser sa loi sur la police des étrangers, mais il repousse toute intervention diplomatique dans cette question de législation cantonale; le conseil n'accorde pas non plus le principe que l'expulsion d'un réfugié puisse jamais être exigée de plein droit, mais il fait observer qu'il ne s'est élevé aucun conflit sur cette matière. L'intention du conseil fédéral, d'accorder tout ce qui est possible sans s'abaisser, ne saurait être méconnue.

Nous disions le mois passé (dans une phrase obscurcie par une faute d'impression), « On parle d'autres sujets de difficultés avec les puissances allemandes et de négociations ouvertes par l'Autriche pour étendre le blocus à notre frontière du Rhin. » Ces bruits ont été partiellement confirmés par deux notes récentes du roi de Wurtemberg et du grand-duc de Bade au conseil fédéral, où ces souverains expriment eux-mêmes, dans un ton d'ailleurs tout bienveillant, la crainte que si les difficultés entre la Suisse et l'Autriche se prolongeaient, les autres états de l'Allemagne méridionale ne soient entraînés à y prendre part. Cette démarche a eu lieu certainement de l'aveu du cabinet autrichien, ou plutôt à son instigation, mais on peut l'entendre au moins aussi bien comme un nouveau pas en avant que comme un premier indice de retraite. Le conseil fédéral a répondu aux deux notes, en exprimant l'espoir d'une solution amiable, et en communiquant la correspondance qu'il a échangée avec le cabinet autrichien.

On commençait à se préoccuper de cette note du 13 avril, quand la nouvelle d'une tentative insurrectionnelle à Fribourg, le 22, et de sa répression sanglante, a produit partout une sensation douloureuse. Huit jours auparavant, entendant les plus ardents, les plus imprudents, gourmander à demi-voix la patience et le phlegme du peuple, nous écrivions : « La tranquillité publique ne paraît pas devoir être troublée. » Nos prévisions ont été tout ensemble démenties et confirmées, puisque l'immense majorité de la population fribourgeoise n'a pris aucune part au mouvement du 22 et n'en était pas même instruite.

On a vu dès le lendemain que cette échauffourée était le fait d'un seul homme, brave militaire, nouveau venu dans les rangs de la majorité, et poussé au désespoir par des causes toutes privées ; le fanatisme de Carrard et d'un seul curé ont soulevé autour de lui quelques centaines d'hommes, auxquels deux ou trois patriciens ont été matériellement contraints de se joindre au dernier moment. A quelque point de vue que l'on se place, l'entreprise était à peu près aussi coupable que si la violence eût été dirigée contre un gouvernement librement choisi, car les insurgés ne tenaient leur mission que d'eux-mêmes et n'exécutaient point la volonté du peuple dont ils ont cruellement compromis les intérêts. Avant le 22 avril, tout marchait lentement, mais sûrement, dans le sens d'une pacification honorable. La majorité était sûre de rentrer, au bout de quelques années, dans la plénitude de ses droits, et dans l'intervalle, le gouvernement, placé sous le double contrôle d'une majorité organisée et de la confédération toujours moins disposée à écraser l'un de ses membres, acceptait la nécessité de la modération. Et maintenant, après une répression militaire courageuse, modérée, mais sanglante, nous sommes retombés en plein dans les tribunaux exceptionnels, dans le séquestre des fortunes, dans les arrestations préventives, dans l'émigration et dans le terrorisme électoral ; sans parler du serment politique imposé aux électeurs, retiré à la suite d'une assemblée populaire de 18000 hommes, et dont une réunion de 7 à 800 personnes se croit maintenant en mesure d'exiger le rétablissement.

Huit jours après l'attaque de Fribourg, le dimanche 1er mai, le grand cercle électoral de la Gruyère était réuni à Bulle pour nommer un député au grand conseil ; les conservateurs portaient M. l'avocat Vullieret, membre du comité de Posieux et détenu préventivement à ce titre ; le gouvernement, M. le président Fracheboud, citoyen d'opinions très modérées ; ce dernier a été proclamé député et une rixe assez vive s'en est suivie. Les journaux conservateurs renferment des protestations et des lettres qui présentent cette affaire sous les traits les plus sinistres. Les amis de M. Vullieret auraient été au moins les deux tiers contre un tiers, le refus de compter les voix, ainsi que la loi le veut, aurait amené des réclamations à la suite desquelles, sur un signal donné du bureau, la garde civique et d'autres hommes armés auraient chargé le peuple à coups de sabre, de crosse de fusil et de baïonnette. Les tentatives de résistance auraient été brisées en faisant avancer du canon contre la foule ; le nombre des blessés serait considérable et plusieurs blessures assez graves. Les journaux radicaux taxent ces faits de pures calomnies, leur candidat avait la majorité, les conservateurs auraient pris l'initiative des démonstrations menaçantes, l'on n'aurait pas employé d'armes contre eux et il n'y aurait pas de blessures sérieuses. Nous ne pouvons apprécier ces versions contradictoires ; ce qui est positif, c'est que le seul membre conservateur

du bureau, M. le notaire Toffet, a apprécié la majorité autrement que ses collègues et qu'il a fait constater au protocole que ceux-ci lui ont refusé de compter le nombre des votants. Ce recensement est-il réellement ordonné par la loi ? Peut-on apprécier exactement une majorité partagée en faisant lever les mains à quatre ou cinq mille personnes ? Peut-on considérer comme sincère un mode de votation qui remet tout à un bureau nommé par le préfet ? Nous nous bornons à poser ces questions à la conscience de chacun. — Il est clair, du reste, que la nomination d'un grand conseiller n'avait qu'une importance secondaire. L'affaire sérieuse dans un canton gouverné pour le compte et par l'autorité de la Confédération, comme l'a dit à Berne M. le député N. Glasson, c'est l'élection d'un député au conseil national qui doit avoir lieu prochainement dans le même collége. Le succès de la candidature imposée à M. Fracheboud n'eût donc été qu'un mince avantage à elle seule ; les faits qui l'ont suivie ont une bien plus grande portée pour le gouvernement : la Gruyère sachant maintenant qu'on ne compte pas les électeurs à Bulle, mais qu'on les sabre, il est clair que la candidature de M. Von der Weid a perdu ses dernières chances de succès. — Nous ne savons ce que l'autorité fédérale décidera sur les plaintes qu'elle a reçues.

— La concession du chemin de fer de Lyon et Mâcon (Paris et Marseille) à Genève est enfin officielle ; les Etats intéressés fournissent une subvention considérable, la France garantit 3 p. °/₀ d'intérêt. La construction aura lieu simultanément à celle de Lyon-Marseille et des lignes suisses, de sorte que dans peu d'années, un chemin de fer continu reliera la mer Baltique avec Marseille comme avec Trieste. De Rorschach à Lindau il tournera le lac de Constance. Les deux compagnies du lac de Constance à Zurich et de Zurich sur l'Aar vont opérer leur fusion, de même que les deux compagnies concessionnaires de la ligne de Bâle à Genève ; la maison Fox Henderson, de Londres, propriétaire d'un puissant outillage, se chargera de l'exécution des travaux sur une partie de cette ligne occidentale.

Il se prépare à Zurich un travail législatif important et qui réveille bien des souvenirs. Une commission nombreuse y discute le projet de code civil élaboré par M. Bluntschli. « Je ne crois pas, nous écrit un ami commun, que l'auteur ait jamais rien fait avec autant de persévérance, de recueillement et de joie, qu'aucun autre travail convînt autant à sa nature, ni qu'aucun autre en porte une plus vive empreinte. C'est une œuvre de méditation et d'inspiration. Dès l'entrée, M. Bluntschli a mis cette affaire en dehors des divisions politiques, et dès l'entrée un bon nombre de ses adversaires politiques l'ont accueilli avec confiance sur ce terrain. A l'apparition du premier cahier, feu M. le colonel Weiss, homme passionné, adversaire personnel de M. Bluntschli, s'écriait dans son journal : « Ah ! si M. Bluntschli avait toujours consacré ses magnifiques talents à de telles choses, au lieu

de, au lieu de, etc.» D'autres, sans doute, ont fait la moue. La justice veut du temps; mais le temps paraît être arrivé. Des jurisconsultes de toutes les écoles, de tous les partis, depuis le grand-maître, M. le docteur Finsler, à M. Treichler le socialiste, en passant par M. Dubs, discutent pacifiquement cet ouvrage, les uns avec quelque prévention, d'autres avec plus de liberté d'esprit, mais tous dans l'intérêt de la chose elle-même. Proprement, vous le savez, M. Bluntschli appartient à l'école historique de Savigny dont il passe pour l'une des gloires; il ne l'a point reniée, il l'a dépassée. Le sentiment de sa puissance créatrice a surmonté les répugnances de son école pour la codification. Son travail laisse debout les anciennes bases de notre droit, en les débarrassant du fatras et de la poussière; mais il sème aussi de nouveaux germes, il tient compte des besoins constatés d'un temps nouveau. Le présent n'aurait-il pas son droit, et les changements qui ont fait que le passé est passé, n'appartiendraient-ils pas à l'histoire? Au temps qu'il était un demi-dieu, M. Keller fut chargé de ce code, dont il a brièvement esquissé quelques parties; maintenant il se chauffe au soleil de Berlin. M. Bluntschli, fixé à Munich depuis cinq ans, s'occupe toujours de notre histoire nationale; il travaille pour son pays, et le pays lui en sait gré.»

Quelques particuliers viennent d'ouvrir un concours littéraire sur un sujet dont l'actualité semble pressante dans la Suisse allemande, où malgré la prospérité de l'industrie des tissus et des filés, la condition des ouvriers laisse beaucoup à désirer. On demande une exposition détaillée des moyens réellement essayés dans les divers pays industriels pour améliorer la position matérielle et morale des ouvriers de fabrique. Les concurrents doivent étudier ce que la charité particulière a fait dans sa sphère, comme les institutions, les lois et les réglements publics tendant au même but, en insistant naturellement sur les combinaisons qui ont déjà donné de bons résultats. En seconde ligne ils sont invités à discuter les projets mis en avant, en tenant compte des conditions qui résultent des institutions de la Suisse et de ses besoins particuliers.

Deux prix sont offerts, le premier de 500, le second de 250 francs.

Les prix seront décernés par un jury composé de MM. C. Escher de Muralt, au Felsenhof; Gysi, secrétaire de ville; Hoffmeister, ancien conseiller d'éducation; D. Schindler, ancien landammann, et Cramer-Hirzel, tous à Zurich.

Le résultat du concours sera rendu public; l'auteur des ouvrages couronnés en conservera la pleine propriété et la libre disposition.

Les manuscrits devront être adressés à M. Cramer-Hirzel, avant le 1er janvier 1854, munis d'une épigraphe et accompagnés d'un billet cacheté renfermant la même épigraphe, avec le nom de l'auteur et son adresse. Les manuscrits seront renvoyés à leurs auteurs, six mois au plus tard après la clôture du concours.

La nouvelle école industrielle de Bâle a ouvert ses cours le 4 mai, avec soixante élèves, ce qu'on tient pour un fort beau commencement. Le gymnase supérieur avait commencé la veille par une cérémonie publique, où M. le professeur Gerlach a repoussé chaudement les attaques, aujourd'hui banales, contre ce que dans notre jeunesse nous appelions encore les *arts libéraux*. Le billet suivant, que nous traduisons, donne quelques renseignements sur d'autres matières.

Bâle, 9 mai 1853.

Le remplacement de feu M. A. Bischoff au conseil national, a excité beaucoup d'intérêt, mais point de passion. Le parti avancé désigna M. Stehlin, du Conseil, comme son candidat; les conservateurs l'acceptèrent très-volontiers, et tout le monde fut content. M. Stehlin a déjà rendu des services considérables à notre république par sa persévérance et par ses talents; une culture variée et solide lui a conquis une place assez éminente au conseil des États; pour l'élection d'un tel candidat, des manœuvres eussent été déplacées, et il n'y en a pas eu. Le remplacement de M. Stehlin au conseil des États a été différé.

Le ministère public de la confédération a chargé nos tribunaux, il y a quelques semaines, d'une enquête au sujet d'infidélités commises dans notre bureau de poste. Il paraît que l'employé Martin, condamné par les assises, a fait des aveux compromettants pour d'autres fonctionnaires du même établissement. Plusieurs arrestations ont eu lieu, mais les prisonniers ont été bientôt élargis, un seul reste soumis à la détention préventive. La prudence et l'habileté de notre procureur-général font espérer que la lumière sera faite plus promptement et à moins de frais que par la justice fédérale. Ces tristes expériences devraient montrer la convenance d'élever le traitement des subalternes dans le service des postes. Au taux actuel, il est malaisé de trouver des hommes capables et qui sachent résister à des tentations multipliées. Espérons que le nouveau directeur et l'installation de la poste dans son nouvel hôtel feront remplacer une organisation très-insuffisante par un contrôle consciencieux et sévère, sans lequel il n'y a pas de postes possibles. T.

Les journaux vaudois nous annoncent l'établissement prochain d'une école spéciale pour l'industrie, les travaux publics et les constructions civiles, entreprise particulière de MM. Gay, professeur de mathématiques à l'académie, et J. Marguet, professeur de mathématiques à l'école moyenne de Lausanne, avec le concours du père de M. Marguet, ancien ingénieur en chef des ponts et chaussées en France. Un établissement de ce genre trouvera parfaitement sa place à Lausanne, où diverses circonstances tendent à produire le bon marché des subsistances et des loyers comparativement à des voisins plus favorisés à d'autres égards. Les besoins immédiats que cette école, plus ou moins calquée sur l'école centrale de Paris, serait appelée à satisfaire, sont assez nombreux pour en assurer le succès sous une direction aussi

bonne que le font augurer le talent et le caractère des fondateurs. Il est naturel que Lausanne, ancienne ville de science, et qui s'essaye à l'industrie, cherche à remplacer par des études conformes aux tendances de notre époque la vie littéraire qui la relevait autrefois. On peut même espérer, jusqu'à un certain point, que cet établissement particulier, dirigé par des hommes placés dans l'enseignement officiel, qui ont su mériter la confiance générale, deviendra comme un terrain neutre où se réuniront dans un intérêt commun des éléments trop séparés de la société vaudoise. Jusqu'ici, malgré de grands efforts, la fusion n'a fait que peu de progrès sérieux. « Le fait caractéristique de notre pays, nous écrit, dans une lettre particulière, un laïque de l'église libre, c'est que la lutte cesse, non par esprit de réconciliation, mais par indifférence : c'est un divorce. Nous savons à peine ce qui se passe à côté de nous. Si nos relations sociales nous amènent à voir des hommes du bord opposé, nous évitons tout sujet qui pourrait amener non pas une discussion, mais une allusion. Deux pays en un seul ! Royaume divisé ! L'esprit d'exclusion où le gouvernement s'est obstiné y est pour beaucoup ; mais peut-être a-t-il réussi au-delà de ses propres désirs, car maintenant il nous faudrait un certain courage pour accepter une position officielle, quelque honorable qu'elle fût, même en dehors de toute politique.» Telle est la position d'une minorité, moins considérable par le nombre que par l'aisance, les lumières et la conviction. Notre correspondant la regrette lui-même, la masse du pays sent le besoin de restaurer l'unité nationale, et toutes les démarches qu'on fait dans ce sens ont son adhésion. Cette tendance a été fort sensible dans les dernières élections ; mais jusqu'ici le pouvoir a opposé à ces tentatives de rapprochement une résistance assez facile à expliquer, et les hommes de conciliation n'ont pas encore trouvé, en dehors de la politique proprement dite, un champ où leurs intentions puissent se réaliser dans quelque œuvre sérieuse et durable à la fois. Dans les masses donc, besoin de paix à tout prix ; dans la partie ostensiblement agissante de la nation, le gouvernement et tout ce qui s'y rattache, l'opposition radicale et le libéralisme conservateur, soit qu'il s'avoue, soit qu'il travaille à s'atténuer, à se déguiser, à se transformer. Pour le moment nous ne saurions voir que cela.

Le correspondant que nous venons de citer, nous fait part des impressions que lui a laissées M. Souvestre, dont le cours va s'ouvrir à Neuchâtel. Aux premiers moments, la forme un peu sévère des lectures de l'aimable écrivain ne lui semblait pas rachetée par la nouveauté des pensées et la vivacité du trait ; il ne trouvait ni l'idéal complet du professeur, ni tout ce que le *Nid* et le *Philosophe sous les toits* contiennent de promesses. « Mais de leçon en leçon, poursuit-il, j'ai mieux goûté la vérité, la simplicité, la grâce du style, j'ai senti le charme des transitions gracieuses, des mots heureux, d'une animation continue et de bon goût, de l'art de bien dire sans la prétention d'étonner,

et j'ai mis à son prix le talent de rajeunir par la vérité du style et du sentiment le meilleur des idées en circulation. Une citation qui m'est revenue en mémoire, m'a fait comprendre l'utilité durable que la Suisse française retirera de cet enseignement, je l'espère, lors même qu'on ne s'en rendrait pas compte bien clairement. « Certains provinciaux » qui se piquent de bel esprit, n'osent rien dire qui ne leur paraisse » exquis et relevé ; ils croiraient s'abaisser trop en nommant les cho- » ses par leur nom.»

» J.-J. Rousseau nous avait déjà caractérisés sous ce rapport. Il est certain que rien ne nuit plus au charme de nos sociétés que le manque d'abandon et de simplicité. Nous portons trop nos prétentions dans le monde, nous sommes trop critiques, pas assez artistes. Comme nous jugeons sans cesse, nous nous croyons toujours jugés, nous ne voulons pas donner prise, et cela nous rend timides, embarrassés, serrés, comme les enfants honteux. M. Souvestre n'est point provincial par cet endroit, et je lui en ai su gré. J'ai donc fini par trouver le professeur; dirai-je comment j'ai retrouvé l'homme, l'homme du *Philosophe sous les toits?* Je l'ai trouvé dans son cours sur l'art de lire, à l'école supérieure des jeunes filles, où il nous a lu comme exemple un récit charmant : *le Poète et le Paysan.* Mauvais exemple ! car il m'a fait oublier toute la théorie, je n'ai plus pensé qu'au conte et au lecteur. Faire disparaître tout artifice, si bien que chacun pense en pouvoir faire autant, serait-ce vraiment le secret de la lecture, et du style, et de l'art ? Et puis j'ai trouvé l'homme en société ; on a eu le tort de le faire lire, et il a lu avec grâce et malice, mais il a causé aussi, avec esprit, avec naturel, avec bonhomie. Rester tout simple, au milieu d'un cercle à l'affût des traits brillants, comme le sParisiens de mon temps étaient à l'affût de l'*ut de poitrine* du pauvre Dupré, s'écriant : Ah ! le voilà !.. Rester simple en un tel salon, crois-en ton ami, c'est méritoire et cela révèle un homme. »

Notre dernière chronique s'imprimait déjà, lorsque nous avons reçu la nouvelle de la mort subite de Mlle Herminie Chavannes. Douée de talents variés et d'une activité persévérante, Mlle Chavannes a écrit beaucoup d'ouvrages destinés surtout à la jeunesse ; ce recueil lui doit d'assez nombreuses communications ; au mois de mars encore, c'est elle qui nous a transmis ce que nous avons appris des derniers tableaux de Gleyre. Nous ne tenterons pas ici l'appréciation littéraire d'écrits fort répandus et suffisamment connus, quoiqu'ils ne portent pas de nom d'auteur; mais nous devons un hommage au cœur ferme, résigné, dévoué, à la charité sincère de cette dame que regrettent beaucoup d'amis. — Nous avons nos deuils particuliers ce mois-ci : peu de jours après la mort de Mlle Chavannes, nous avons appris le décès du premier éditeur de la *Revue Suisse*, M. Marc Ducloux, qui en eut la première idée et qui en fit l'entreprise en 1837. Celui qui, à cette époque, essaya d'organiser cette publication, s'y retrouve après

une interruption de quinze ans, pour y inscrire la fin de son premier compagnon d'œuvre. M. Ducloux s'était donné lui-même un développement incomplet peut-être, mais qui ne manquait ni d'un certain éclat ni de force réelle. Auteur de sa fortune comme de son instruction, il fonda à Lausanne un établissement d'imprimerie plus considérable qu'aucun autre dans la Suisse française, et qui peut-être est encore le premier. Il donna à nos publications suisses une élégance alors toute nouvelle, et prit, comme éditeur, une part notable au mouvement littéraire du canton de Vaud, qui fut si vif pendant quelques années. Un projet d'émigration en Amérique conduisit M. Ducloux à vendre son établissement de Lausanne; il se fixa à Paris peu de temps après la révolution vaudoise, et déploya sur ce théâtre plus vaste l'esprit d'organisation, l'intelligente énergie qu'il avait exercés au canton de Vaud. Il monta des ateliers considérables et devint le principal éditeur de publications protestantes en langue française. Une fièvre typhoïde vient de l'enlever à sa famille, à ses amis et à ses affaires, à l'âge de quarante-trois ans. Le vide qu'il laisse sera très-senti. M. Ducloux se mettait à toute chose avec une remarquable vivacité. Le mouvement de ses propres affaires ne lui faisait point perdre de vue les questions générales; la préoccupation des intérêts sociaux ne diminuait point son active sympathie pour les individus. Dans sa vie courte, agitée au dedans, pleine de travail, il eut le privilége de rendre d'importants services à beaucoup de monde. Pour les Suisses de Paris, c'est une grande perte; pour ses amis, un long souvenir. **

Berne, 8 mai 1853.

Le mois d'avril a décidément introduit chez nous une nouvelle force jusqu'alors à peine soupçonnée, qui met en mouvement têtes, tables, siéges et sociétés. Je parle du phénomène des *table mowing*, connu depuis longtemps en Amérique, constaté récemment à Brême, et qu'une lettre du D[r] Andreæ vient de faire connaître dans toute l'Allemagne. Sans rappeler des faits connus de vos lecteurs, et sans doute vérifiés par nombre d'entr'eux, permettez-moi de vous communiquer quelques détails sur des effets moins souvent observés de cette force dont j'ai été témoin moi-même.

On sait qu'une chaîne formée par plusieurs personnes qui appliquent leurs mains sur un meuble en se touchant par le petit doigt, détermine, au bout d'un temps qui varie entre les limites de dix minutes à une heure, la rotation de tables, de commodes, trop lourdes pour permettre d'attribuer leur mouvement à des causes mécaniques. Cependant cette solution devait être proposée; on a voulu voir dans ce mouvement énigmatique l'effet des pressions inégales exercées sur l'objet par les mains appliquées sur lui. Mais la table continue à tour-

ner sans ralentissement lorsque les mains ne la touchent plus que très légèrement, sans pression quelconque; puis comment expliquer par la pression, ce changement subit qui s'opère dans la direction du mouvement lorsqu'on change la position relative des petits doigts? comment expliquer la régularité de ce mouvement même qui, pareil à celui des astres, s'accomplit sur l'axe du corps lui-même, tout en décrivant un cercle, une ellipse, ou une parabole autour d'un centre encore inconnu?

Curieux de sonder, si possible, la nature de cette force mystérieuse et d'en éprouver les effets moi-même, je me suis fait appliquer autour de la poitrine, des épaules et du dos, une chaîne de mains formée de la manière ordinaire. Au bout de dix minutes, je constatais déjà une tendance irrésistible à tourner de droite à gauche. J'essayai de résister, de me raidir, — impossible; les jambes suivirent le tronc bon gré malgré dans sa rotation, et je me vis promené en cercle par une impulsion lente, il est vrai, mais insurmontable. L'impulsion se fit sentir de gauche à droite aussitôt que la position des petits doigts eût été changée. Il est donc démontré que la force qui produit le mouvement de la table dansante agit sur des êtres vivants. A cette observation se lient d'autres faits non moins étranges. Une demoiselle de bonne maison de notre ville, à qui l'expérience de la table mouvante réussit toujours fort rapidement, a développé par l'exercice une telle richesse de cette force *odilo-magnétique* ou électrique, qu'elle force une autre personne, par la simple application de la main sur le dos ou sur le côté à se plier dans le sens de son attraction; elle a même réussi par l'application des mains sur la poitrine d'une troisième à la suivre par toute la chambre. J'ai vu faire cette expérience sur des messieurs dans toute la force de l'âge. Ceci se passait en famille, et soit le caractère, soit la position des acteurs, ne permettent pas le plus léger soupçon de supercherie. Que penser de ce côté ténébreux de la nature qui vient d'être si subitement dévoilé?

A propos des tables mouvantes, les journaux allemands rapportent quelque chose de bien plus incroyable encore. Ils assurent que lorsque les personnes qui font mouvoir un objet, lui adressent des questions par la volonté, la table obéit par une série de chocs très perceptibles dont le nombre correspond invariablement à une lettre donnée de l'alphabet, ainsi les tables allemandes parlent allemand à la manière du télégraphe. Nombre d'hommes considérés de Bonn et de Berlin, parmi lesquels je ne citerai que le professeur Simrock, certifient publiquement par leur signature qu'ils ont obtenu eux-mêmes des tables ainsi évoquées les réponses les plus exactes et les plus frappantes. On nomme cela *Geister klopfen*. Pour moi, je n'ai rien vu de semblable, et ce sont des choses qu'il faut voir deux fois pour y croire, car la crédulité sur ce dernier point me semblerait entraîner aux plus dangereuses conséquences. Il y a sans doute sur ces confins de la vie

animale et de la vie spirituelle, bien des faits encore à constater avant que la science puisse hasarder un commencement d'explication.

— On parle beaucoup de l'érection d'une église catholique à Berne. Depuis l'époque de la Réformation jusqu'à 1798, le culte catholique fut interdit dans notre cité. Lors de la translation du gouvernement helvétique à Berne en 1799, on organisa un culte de cette confession dans le chœur de la collégiale, mais il ne fut expressément autorisé que par un décret du petit conseil du 1er février 1804. En 1815, une population catholique assez considérable ayant été incorporée au canton, la paroisse de Berne s'accrut bientôt tellement, que la place lui manqua dans le chœur. Elle demanda une église et obtint l'ancienne église des Dominicains qui, bâtie en 1265, est le plus vieux temple de Berne. Depuis l'an 1623, cet édifice avait été affecté, sur la demande de l'ambassadeur français, comte de la Suze, qui était de la Religion, au culte réformé de langue française. La messe y fut célébrée de nouveau pour la première fois à la Pentecôte de 1821, et depuis lors il a servi simultanément aux deux usages. On comprend assez les inconvénients d'un arrangement qui oblige les catholiques à commencer leur culte avant huit heures pendant toute l'année, et la paroisse française à faire le sien après dix. Aussi pensa-t-on bientôt à bâtir. En 1842, un rapport sur ce sujet fut demandé à M. le curé par le préfet de Berne. En 1850, la paroisse catholique de Berne comptait 1477 membres, et 2425 si l'on y joint les catholiques établis ailleurs dans l'ancien canton. Les 54000 catholiques du Jura bernois ont avec Berne des rapports multipliés. Les ambassades des puissances catholiques y résident. Les députés catholiques à l'assemblée fédérale, qui font annuellement dans la ville fédérale des séjours de plusieurs mois, doivent tenir à ce que leur culte y soit célébré dignement, et ils y ont sans doute quelque droit. En voilà plus qu'assez, je crois, pour justifier le désir de la communauté catholique de posséder une église à elle. Aussitôt qu'un besoin religieux réel se manifeste, il me semble que l'Etat doit le satisfaire, surtout dans un pays dont les citoyens professent plusieurs religions. C'est ainsi que je comprends la véritable tolérance.

N.

LUCIOLES, par M. Marc Monnier. Genève et Paris, Cherbuliez. — VOYAGES AU PAYS DU COEUR, par M. Etienne Eggis. Paris, Lévy.

Les lucioles, nous dit-on, sont de petits coléoptères de la tribu des Lampyrides, inconnus chez nous, très communs en Italie; elles jettent pendant les nuits d'été des clartés phosphorescentes, comme le font nos vers luisants, et tout petits insectes qu'elles sont, elles ren-

dent la nuit moins sombre. Telles sont les lucioles de l'histoire naturelle, telles sont celles de M. Marc Monnier ;

Hæc propter, culicis sint carmina dicta.

Aimables insectes, aimables poésies que ces lucioles! Modestes malgré leurs ailes, ne se laissant pas éblouir par leur propre éclat! Elles ne s'élèvent pas dans les hauteurs de l'empyrée, comme l'oiseau qui portait Ganymède aux cieux ; elles ne vont pas s'ensevelir dans les tombeaux de l'espace, comme l'alouette de Fréd. Monneron. Elles se contentent de papillonner dans cette atmosphère moyenne où voltigent les hirondelles, — les *Hirondelles* de Béranger, par exemple, — région intermédiaire assez près du ciel pour en recevoir la lumière, la chaleur, la sérénité; assez voisine de la terre pour refléter le mouvement et la diversité qui y régnent, pour qu'on y respire encore le parfum des fleurs et qu'on y entende, — affaiblis, il est vrai, et harmonisés déjà par la distance, — les soupirs des hommes et leurs cris de joie. C'est là le vrai pays de la Muse, c'est là son élément naturel; *hic illius arma*, *hic currus*. Car, si tous les domaines appartiennent à la Poésie, celui-là seul n'appartient qu'à elle.

Cette moyenne, ce tempéré, ce *rien de trop* est le caractère distinctif du talent de M. Monnier. Le style de ses poésies est d'un goût singulièrement pur, le vers coule sans effort, la rime est esclave, l'image ne voile jamais la pensée. Toutes les fantaisies de l'imagination, tous les sentiments du cœur prennent mesure avant d'entrer dans le monde de notre poète. L'Amour même, — voyez la page 72 du volume, — l'Amour même est forcé, pour y trouver place, de ployer ses ailes et de briser ses flèches classiques. Au reste, M. Monnier nous a livré lui-même son secret; dans une charmante pièce intitulée *Propos de jeune homme*, il nous a fait connaître ce qu'il aime et ce qu'il désire :

Me plaire en mon obscurité ;
Ne pas sonder la vérité,
N'en effleurer que la surface;
Dormir sans songer au réveil ;
Croire au bon Dieu, comme au soleil,
Sans l'oser regarder en face;

Vivre de peu, libre et content,
Heureux, si j'écoute un instant
La chanson que l'oiseau fredonne,
Ou si je rencontre en chemin
L'ami qui me prête sa main,
La compagne qui me la donne.

Voilà quel était son rêve. Il a découvert dès-lors, nous dit-il, que *la vie est un champ de bataille;* il s'est vu contraint de prendre aussi les armes ; et puisque le devoir l'ordonne, il se battra bravement, nous n'en doutons pas, mais il marchera toujours au combat en cons-

crit et non pas en volontaire; l'amour de la paix demeure au fond de son être. Ce n'est point par égoïsme cependant, car son cœur est ouvert à toutes les souffrances de l'humanité, accessible à toutes les émotions saintes et pures. Dans les vers qui servent de préface à son livre, dans ses stances *pour les ouvriers*, et dans la *Scène d'intérieur* qu'il a peinte avec tant de vérité, il laisse voir à travers l'enjouement de son esprit une âme religieuse dont la sagesse naturelle a été de bonne heure mûrie par l'expérience. Aussi croyons-nous qu'il y a plus de piété que d'insouciance dans la conclusion à laquelle il arrive à la fin d'une de ses poésies et qui pourrait être celle de tout le volume :

Au fond, puisque Dieu nous les donne,
La terre est assez belle et la vie assez bonne.

M. Eggis, né en Suisse comme M. Monnier, est d'une toute autre nature. Il ne craint ni l'exagéré, ni le heurté, ni l'étrange, ni l'extrême. Disciple avancé de l'école fantaisiste, il se plaît à marier les couleurs les plus criardes. S'il aime à s'élever dans l'idéal, c'est afin de pouvoir se précipiter de plus haut dans le trivial. Il exécute parfois ce saut périlleux avec une certaine grâce, mais il n'y réussit pas toujours. Son *Chant du Printemps*, par exemple, nous paraît une *charge* de mauvais goût, et ce n'est malheureusement pas la seule. Au reste notre intention n'est point de nous appesantir sur ce que nous aurions à lui reprocher; nous ne voulons point, critiques indiscrets,

Pour tuer une mouche apporter un pavé,

et nous lui passons volontiers les erreurs de ce petit volume qui n'est, après tout, qu'un caprice de jeunesse; il s'est certainement amusé beaucoup à l'écrire, et nous conviendrons sans peine que nous nous sommes quelquefois amusés aussi en le lisant. Nous pourrions nous contenter de ce plaisir fugitif et remercier l'auteur qui nous l'a procuré, si nous ne le croyions pas né pour de meilleures choses. Il nous semble qu'il n'a pas une assez haute et assez juste opinion de lui-même. S'il connaissait tout son talent, il y regarderait à deux fois avant de le gâcher d'une pareille façon. Car M. Eggis est vraiment poète; nous avons rencontré dans son recueil un certain nombre de beaux vers, auxquels nous n'avons rien à reprocher, si ce n'est de se montrer en si mauvaise compagnie, des vers riches de pensées, amples d'expression, et que ne désavoueraient pas les maîtres. Pourquoi faut-il qu'il néglige si souvent la nature naturelle et la vérité vraie pour chercher ses inspirations dans le monde factice de la Bohème.

Quand on a le soleil, à quoi servent les lustres?

s'écrie-t-il quelque part. Nous lui adresserons la même question, car elle contient un éloge aussi bien qu'un avertissement.

C.-F.-ALPHONSE VUY, notice biographique, par Jules Vuy, avocat. Genève, 1852, br. in-8°.

Les lecteurs de la *Revue Suisse* ont gardé sans doute le souvenir de l'excellent travail publié dans ce recueil (tom. XI, p. 520), sur l'ouvrage de Mme Ferrucci, « De l'éducation morale des femmes italiennes. » La patrie de Pestalozzi et du P. Girard ne pouvait manquer de bien accueillir le compte-rendu d'un ouvrage pédagogique important, qui jouissait d'une réputation méritée; ainsi arriva-t-il, et tous les amis de l'instruction furent reconnaissants à l'écrivain, modestement caché sous le voile de l'anonyme, qui leur révélait cette étude d'une femme de grand talent et de noble cœur.

C'est la vie de cet écrivain, trop tôt perdu pour la science et pour ses nombreux amis, que nous retrace aujourd'hui son frère, M. Jules Vuy, le poète des bords de l'Arve. Une pensée pieuse a dicté cette notice; on sent, au courant de tristesse qui effleure chaque page, à la lecture de ces fragmens trop courts d'une correspondance intime, que la plume fraternelle écrivait sous l'impression d'une douleur vraie et profonde. Nous n'avons pas une biographie proprement dite, avec ses froides énumérations de faits et de dates; bien mieux, nous sommes assis au cercle de famille, et dans « la grande maison blanche, entourée de noyers et de frênes, » qu'affectionnait Alphonse Vuy, nous relisons une à une les lettres qu'il adressait aux siens, recomposant ainsi ses jours si bien remplis depuis son départ de la maison paternelle jusqu'à sa mort. En résumant cette vie dans un article de quelques lignes, nous enlevons au travail que nous citons ce suprême parfum d'intimité et de tristesse, mais nous n'en accomplissons pas moins un devoir; cet hommage revient de droit à la mémoire de notre compatriote.

Alphonse Vuy naquit à Malbuisson (Savoie), le 27 novembre 1813; il fit ses études successivement à Carouge et à Genève, et quitta l'académie de cette dernière ville en 1833 pour se rendre en Allemagne. Il y demeura plus de cinq années, et fit ses études de droit à Berlin et à Heidelberg. Reçu docteur en droit en 1837, il revint dans sa patrie, emportant de son séjour à l'étranger d'inaltérables souvenirs, l'amitié de savants illustres, tels que MM. Thibaut et Mittermaier, et une distinction flatteuse, une médaille d'or de la faculté d'Heidelberg qui avait couronné son travail *sur les origines et la nature du droit emphitéotique chez les Romains*. Une chaire de droit était vacante à Genève, Alphonse Vuy l'ambitionnait; il se présenta, mais fut déçu dans ses espérances. Le jeune jurisconsulte quitte alors le pays une seconde fois, et arrive à Paris en octobre 1838. Il y resta jusqu'à la fin de 1841, poursuivant ses études juridiques, surtout au point de vue de la philosophie et de la science, et y acquit bientôt une place distinguée parmi les légistes français. Un article publié dans la *Revue de législation*

touchant l'école de Thibaut et de Savigny l'avait fait connaître et avait établi sa réputation. Les journaux de jurisprudence s'étaient aussi occupés de son ouvrage sur l'*emphytéose;* dès-lors, les recueils de législation lui furent ouverts, et il y écrivit nombre d'articles, notamment dans le *Droit.* Alphonse Vuy quitta Paris, après avoir rendu les derniers devoirs à son ami Lepontois, jeune avocat de talent, mort dans la catastrophe du chemin de fer de Versailles; il se rendit en Belgique, pour accompagner de là dans des voyages et dans les universités allemandes les deux fils du duc d'Arenberg; cependant cette position honorable ne l'empêchait point de regretter souvent les sociétés scientifiques d'Allemagne et de Paris. Les dernières années de la vie d'Alphonse Vuy, de 1844 à 1850, furent tristes et solitaires. Des raisons de santé exigeaient de lui les plus grands ménagements; sa poitrine délicate le forçait de renoncer souvent à l'étude. En été, il se rendait aux Eaux-bonnes, dans les Pyrénées, chez ses parents, ou à Viareggio, et passait l'hiver à Pise; ce fut dans cette ville qu'il mourut, le 1er novembre 1850; il fut enterré au Compo santo, le cimetière des savants et des poëtes.

Alphonse Vuy avait une prédilection marquée pour la philosophie, et ce fut vers cette science préférée qu'il tourna ses dernières études. « Il désirait, nous dit son biographe, exposer dans un ouvrage développé, les divers systèmes des philosophes allemands, et faire suivre d'une étude critique cette œuvre considérable, résultat d'un examen direct et approfondi des ouvrages publiés en Allemagne sur la philosophie. Il devait s'attacher plus spécialement à Kant, à Fichte, à Schelling et à Hegel; ces quatre auteurs auraient fait en quelque sorte le centre de l'ouvrage.... Ce travail achevé aurait formé un ensemble utile et intéressant sur la marche philosophique de l'esprit humain en Allemagne.» La Providence n'a point permis que l'ouvrier achevât sa tâche; mais, du moins, l'œuvre philosophique d'Alphonse Vuy n'est pas perdue complètement. M. Jules Vuy en possède de nombreux matériaux; il a des fragments considérables sur Kant et Fichte. Espérons qu'il ne gardera pas devers lui ces pages si bien mûries, si consciencieusement méditées. Il en doit la publication à notre Suisse romande, à son noble frère; en élevant un monument durable à celui-ci, il en érige un encore à la science dans sa patrie.

Alphonse Vuy n'avait pas 37 ans accomplis au moment de sa mort. M. Mittermaier, son ancien professeur et ami, nous en trace le portrait suivant: « Il possédait d'une manière distinguée de remarquables avantages: un caractère pur et sans tache et les plus brillantes qualités de l'intelligence.»

X. K.

L'un des rédacteurs : Ls Bovet.

LE LAC DE LECCO.

LETTRE A UN AMI.

Mandello, juillet 1852.

Les bords de la branche orientale du lac de Côme, qui se termine à Lecco, sont peu connus. Avant que les routes du Splügen et du Stelvio fussent construites, les villages qui bordent le lac, à l'est, n'étaient en communication que par d'étroites rampes pavées, tracées souvent en escaliers et inaccessibles à toute espèce de véhicule. Tels sont encore maintenant les villages qui s'élèvent vers la montagne et dont les chemins, de quatre à cinq pieds de largeur, bordés ordinairement de murs élevés, suivent tous les accidents du terrain. L'époque de la construction des deux grands passages des Alpes, coïncide avec celle de l'établissement des bateaux à vapeur: or, ceux-ci ont rendu la belle chaussée longeant le lac presque inutile pour les touristes ordinaires. Voilà qui explique encore pourquoi cette partie des Alpes italiennes est si peu connue. Je voudrais, mon cher ami, vous donner d'abord une idée générale du pays, pour vous prier ensuite de m'accompagner dans quelques excursions.

Montez avec moi dans un des esquifs de notre campagne, déployons un élégant pavillon bleu et blanc (mon hôte est Zuricois), et éloignons-nous du bord pour jeter un coup-d'œil sur le tableau qui va s'offrir à nos regards. Mais, pendant que nous cinglons, que je vous rappelle, pour ne pas l'oublier, un phénomène assez

curieux que présente cette branche du lac. Lorsque le temps est beau, il s'élève, vers le milieu de la matinée, un vent du nord, le Divano, qui souffle avec une grande régularité, et entraîne rapidement les bateaux des nombreux villages du littoral qui se rendent au marché de Lecco, ensorte que, chaque matin, une multitude de voiles blanches animent ce lac gracieux dont la largeur n'est guère de plus d'un quart de lieue, et les bateliers, ici déjà amateurs du farniente comme de véritables Italiens, laissent volontiers le vent faire leur besogne. Vers midi, ce vent tombe et une brise du sud, la Breva, s'élève tout aussi régulière, souffle de Lecco pendant quelque temps, et ramène les bateaux, sans plus de labeur, dans les ports d'où ils sont partis plusieurs heures auparavant. J'ai vainement cherché à me rendre compte de ces petites moussons journalières dont j'ai été témoin presque tous les jours, dont la régularité est si grande qu'il y a rarement une heure de différence quant au temps pendant lequel elles soufflent, et qui, au milieu de l'été, donnent à ces rives une fraîcheur délicieuse. Un fait à rappeler encore, c'est que le Divano, qui descend du nord, est un vent assez chaud, tandis que la Breva, qui souffle du sud, est beaucoup plus fraîche, souvent même assez froide. Je livre ces détails aux commentaires des météorologistes ; quant aux riverains, assis nonchalamment sur la poupe de leurs bateaux, glissant merveilleusement vite, ils se gardent bien de rien demander de plus ; je me suis vu même ouvrir de grands yeux quand j'ai hasardé quelques questions sur ce sujet.

Maintenant que nous sommes parvenus au milieu du lac, jetons les yeux sur les divers points qui nous entourent. Il y a dans ce tableau un mélange de beautés sévères et douces, de natures sauvage et cultivée, d'aridité et de végétation luxuriante, de lignes brisées et de gracieux contours, qui compose l'ensemble le plus pittoresque. Mandello, qui paraît d'ici ne former qu'un seul groupe avec les villages voisins de Tonzanico et des Molini, est placé sur un delta incliné, produit par les alluvions de la Neria ; ce torrent descend d'une gorge profonde qui s'élargit en arrière et qui est dominée par une chaîne calcaire, découpée avec une hardiesse et une variété surprenantes et s'élevant jusqu'à 7,500 pieds. Cette chaîne, crénelée d'arides rochers et terminée aux extrémités par les deux sommets nommés Grigna, forme à deux lieues en arrière un vaste enfoncement, à moitié fermé du côté du lac par les monts

moins élevés qui, comme de puissants contreforts, dominent les villages à droite et à gauche. Les côteaux de ces monts inférieurs, inclinés doucement vers le lac, sont coupés de jolis villages dominés par la haute tour d'un ancien château, et à demi noyés au milieu d'arbres d'une taille immense que l'olivier accidente de son feuillage argenté. Ce point de vue est d'une rare magnificence, et ce que je vous dirai bientôt de la végétation de ces contrées, vous le fera encore mieux comprendre.

En face de Mandello, de l'autre côté du lac, est le village d'Onno, dont les maisons blanches s'étagent si bien au pied d'un rocher semblable à une muraille de quelques cents pieds d'élévation. Cet emplacement a été choisi après que le village primitif eut été détruit par un éboulement, dont on voit encore le rapide talus, à quelque distance au midi. Un tel souvenir couvre comme d'un voile ce riant village tellement serré entre le lac et le rocher, que le plus petit mouvement de cette paroi inaccessible, suffirait pour jeter dans les eaux, à côté de leurs pères, les habitants qui s'endorment pourtant bien tranquilles entre ces deux tombeaux. Du reste, le souvenir de ces grandes catastrophes est si commun dans nos Alpes, qu'il est devenu comme un trait du paysage et ne fait qu'ajouter une teinte de plus aux nuances fortes qui le colorent. La chaîne, au pied de laquelle est le village d'Onno, se prolonge presque perpendiculaire depuis Malgrate, en face de Lecco, jusqu'à la pointe de Bellaggio. De vastes et nombreux fours à chaux et à charbon, espacés le long de cette rive, forment, le soir, un détail plein de couleur dans ce tableau majestueux et sévère.

Au midi, l'horizon plus large n'est limité que par la chaîne si régulièrement dentelée du Resegone (scie) et par les derniers sommets qui, accompagnant l'Adda quelque temps encore, vont mourir à la plaine lombarde. Vous voudrez bien visiter plus tard avec moi ces lieux, ainsi que Bellaggio dont la pointe escarpée paraît une île, et laisse apercevoir derrière elle les hautes montagnes situées entre le lac de Côme et celui de Lugano. On voit encore en face de Bellaggio la petite ville de Varennes, dont la presqu'île élevée semble près de glisser dans le lac, ainsi que les villages de Lierna et d'Olcio que traverse maintenant la route du Splügen, tantôt serpentant le long du bord au milieu des vignes et des oliviers, tantôt se frayant un passage dans les roches de marbre noir qui forment la base de la montagne.

J'ai parlé de végétation luxuriante. C'est, en effet, un caractère de ces rives, situées seulement à six cents pieds au-dessus de la mer. Avec les fruits des climats tempérés, nous avons ici les cultures du midi : à côté de la cerise, de la prune, de la poire, mûrissent, en pleine terre, la pêche, l'olive et l'orange. Tous les produits sont obtenus ensemble sur le même sol, ce qui donne à la campagne un air de vigueur et d'abondance très remarquable. Sur un petit coin de terre, le paysan plante des mûriers dont la feuille est consommée par les vers à soie qu'il élève : de la vigne dont il vend les produits : quelques oliviers et noyers dont l'huile sert aux apprêts et à l'éclairage : du maïs enfin qu'il moud grossièrement pour en faire de la polenta. C'est ainsi qu'un champ d'une médiocre étendue nourrit une famille entière, et permet à l'agriculteur de ne travailler qu'à ses heures et de se livrer, la veste sur l'épaule et la pipe à la bouche, à l'oisiveté fière et contemplative des peuples du midi. Les hommes sont en général assez beaux : il n'est pas rare de rencontrer de ces figures expressives, encadrées par les flots ondulés d'une épaisse barbe noire et devant lesquelles on s'arrête avec admiration. Quant à leur caractère, je ne puis prononcer un jugement ; cependant, je crois qu'à la ruse et à l'avidité assez communes chez les agriculteurs, se joignent des sentiments plus violents et que, lorsque les moyens ordinaires conduisent trop lentement au but, on craindrait moins que chez nous de trancher les difficultés à la manière d'Alexandre. La patience n'est pas une vertu italienne, à moins que de grands intérêts semblent mériter un tel effort, qui pourra alors être poussé jusqu'à l'héroïsme. On m'a raconté certaines anecdotes qui sont, malheureusement, trop récentes pour que j'ose vous les redire, mais qui me semblent manifester un parentage assez étroit entre les montagnards de ces bords et les Corses. Les femmes, plus laborieuses que les hommes, sont, en général, moins belles : un air de résignation douce est le caractère habituel de leurs figures : les traits de race qui leur restent disparaissent sous le costume français qu'elles ont adopté.

Après ce coup-d'œil général sur la belle contrée qui m'entoure, et avant de vous la faire parcourir avec moi, je voudrais vous parler encore de son industrie principale, la production de la soie. Mon excellent hôte étant le premier filateur de l'Italie et employant près de 2000 personnes dans ses divers établissements, il m'a été facile de suivre le développement de cette riche industrie qui est

pour tout le pays une ressource immense et qu'il a beaucoup améliorée.

Vous savez que la production de la soie se compose de trois opérations principales : l'élève du ver, la filature du cocon et le moulinage de la soie. La première est celle à laquelle participent le plus de mains. Comme je vous l'ai dit, chaque paysan a ses mûriers dont il recueille la feuille; s'il ne veut ou ne peut pas *élever*, il vend sa feuille au marché comme il y vendrait du légume; c'est là, pendant la saison, un objet de commerce considérable, car il y a des personnes qui élèvent des vers à soie sans avoir de mûriers, et et il y a peu d'éleveurs en grand qui en aient une quantité suffisante. C'est à la qualité de la feuille qu'est due surtout la qualité de la soie, ensorte que les filateurs ont, sous ce rapport, les bonnes et les mauvaises années, comme chez nous les propriétaires de vignes. Les cocons sont vendus aux filateurs. Les filatures sont des établissements où travaillent jusqu'à deux cents jeunes filles. Chacune est placée devant un petit bassin rempli d'eau chaude: avec un léger balai elle fouette les cocons flottants sur l'eau et dont les fils s'attachent aux branches du balai, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé celui qui peut être dévidé. De plusieurs de ces fils, elle en compose un de soie ordinaire, et une fois le rouet mis en mouvement par un mécanisme à vapeur ou par une autre jeune fille, la fileuse n'a plus qu'à remplacer les cocons épuisés ou ceux dont le fil est accidentellement rompu. Il est assez curieux d'observer le mouvement rapide de ces nombreux rouets autour desquels s'enveloppe un écheveau d'une couleur si pure, et de voir sautiller sur l'eau ces cocons liés au rouet par un fil si ténu qu'il faut regarder de près pour comprendre la cause de leurs rapides évolutions. L'office de l'eau chaude est de dissoudre la gomme dont les vers ont enduit leurs fils pour en former un tissu où la chrysalide pût être à l'abri du froid et de l'humidité. Comme vous le comprenez, pour que le cocon puisse être filé, il faut faire mourir la nymphe qu'il renferme, soit en l'exposant à une chaleur considérable, soit par des moyens chimiques moins dangereux pour la soie, dont une température trop élevée peut altérer la qualité. A midi et le soir, chaque fileuse apporte son écheveau qui est numéroté et envoyé ensuite au moulin, établissement plus curieux encore que la filature.

Dans notre campagne est un magnifique moulin, dont les rouages sont mis en mouvement par l'eau de la Néria. Il a été construit

par mon hôte qui y a réalisé des améliorations propres à augmenter la qualité de sa soie. Cent cinquante jeunes filles de Mandello et des villages voisins, âgées de sept à vingt ans, sont nourries dans l'établissement; quelques-unes y sont logées. Elles surveillent le dévidage destiné à doubler, à tordre et à purifier la soie. Leur tâche consiste à être attentives aux fils qui se rompent ou se déplacent et à les changer; il est moins pénible encore que celui des fileuses proprement dites, et l'apprentissage en est très-facile. On ne peut pas imaginer un travail plus propre et plus agréable que celui-là. A midi, au son d'une cloche, les jeunes filles vont à la cuisine recevoir un grand morceau de polenta qui seul compose leur dîner. On cuit cette polenta dans une immense chaudière, sans autre ingrédient que de la farine de maïs, de l'eau et du sel. Cette pâte est remuée pendant une heure au moyen d'une machine; et lorsqu'elle est cuite à point, on la coupe en morceaux de deux à trois livres que ces enfants mangent avec plus de plaisir que tout autre mets. La polenta est d'un goût fade; mais avec d'autres aliments, elle est assez bonne. Ici, c'est un mets national, et les deux tiers des habitants ne mangent guère autre chose. Le soir, après le travail, les jeunes filles prennent leur dernier repas, consistant ordinairement en un potage au riz. Nos agriculteurs les plus pauvres ou les plus simples, n'ont pas l'idée d'une telle sobriété, et l'on serait chez nous disposé à plaindre des jeunes gens qui, pendant une journée commencée à cinq heures du matin après un léger repas, ne mangeraient qu'un morceau de polenta à midi et le soir une soupe au riz; je ne doute pas cependant que les ouvrières de mon hôte ne soient des mieux partagées quant à l'abondance et à la qualité des vivres. Aussi, elles paraissent se bien porter et sont fort gaies. C'est pour moi un plaisir de les entendre passer sous ma fenêtre, comme dans ce moment où je vous écris, avec leurs chaussures consistant en une semelle de bois toujours prête à tomber du pied et produisant sur le pavé de la cour un battement de castagnettes assez gracieux. Elles vont tous les jours manger la polenta au pied d'une haie de lauriers-roses chargés de fleurs éclatantes, et formant au bord du lac un ornement du plus splendide effet. En entendant ces jeunes filles chanter à l'ombre de ces arbustes magnifiques, je me rappelle ceux que Chateaubriand voyait à Sparte: « Arrivés au » bord du fleuve, nous passâmes à gué ses eaux limpides, au » travers de grands roseaux, de beaux lauriers-roses en pleine

» fleur. Ce fleuve que je passais ainsi, sans le connaître, c'était » l'Eurotas. » Ce n'est pas l'Eurotas que j'ai devant moi, et les souvenirs historiques de ces lieux n'ont point la célébrité classique de Lacédémone; mais je ne sais; quand, attiré à ma fenêtre par le cliquetis de ces légers sabots, bientôt suivi de chants qui ont encore l'énergie des Alpes et déjà la grâce italienne, de ces chants nationaux, types mélodieux que les générations se transmettent sans en connaître l'origine, de ces chants quelquefois si doux et si mélancoliques, qu'ils semblent destinés à faire comprendre qu'il faut une voix aux soupirs de l'homme, même dans les lieux les plus favorisés; quand, à côté de ces jeunes Italiennes, riant, causant ou chantant avec l'insouciance de leur nature et de leur âge, je vois ce lac dont l'intensité de couleur ne peut être comparée qu'à cette profondeur de l'azur du ciel, inconnue au nord des Alpes, et ces montagnes qui se reflètent si douces dans l'eau ou se découpent si hardies dans l'air; au milieu de cette nature et de ces mœurs si nouvelles pour moi, je me sens aussi surpris et aussi rêveur que l'illustre voyageur au milieu des ruines du Péloponèse.

Il y a aussi ici des souvenirs historiques à rappeler; on pourrait voir errer aussi non pas les ombres de Léonidas ou de Philopæmen, mais celles de guerriers du moyen âge dont le sang rougit souvent les ondes du lac maintenant si limpides et si pures. Dans les temps qui précédèrent l'érection du duché de Milan, ces rives furent souvent les témoins et les victimes de la rivalité de Milan et de Côme. Il paraît qu'à cette époque, il y avait sur ce lac des flottes considérables de navires de guerre assez grands, au moyen desquels ces villes assuraient leur domination sur les contrées riveraines. Souvent des luttes meurtrières eurent lieu sur le lac; les chroniques parlent d'un combat naval livré, en 1125, devant Mandello, entre les gens de Côme et ceux de Milan qui furent victorieux. Les Milanais firent pleuvoir, des tours de leurs vaisseaux, une pluie de feu sur leurs ennemis. Ce feu (probablement le feu grégeois) était produit par un mélange de poix et d'autres matières inflammables, de nature à ne pouvoir être enlevées ou éteintes, lorsqu'elles étaient allumées. La Bréva, qui soufflait avec force, portait les flammes au visage de l'ennemi. Le temps n'est peut-être pas éloigné où l'on recherchera avec plus de soin les traces des hommes qui vécurent aux origines de la société moderne, que celle des héros de l'anti-

quité au milieu des débris qui rappellent leurs hauts faits sur le sol historique de la Grèce.

Me voilà arrivé bien loin de mes fileuses, sur l'aile de leurs chants et sur les pas de notre grand poète. Pour en revenir à la filature de la soie, j'ajouterai que cette industrie est une ressource précieuse pour ces contrées, et qu'elle a l'avantage de ne pas réunir dans les mêmes établissements les jeunes gens des deux sexes, de demeurer nationale en n'attirant pas des ouvriers étrangers et de donner du travail aux membres de la famille ordinairement les moins occupés; on pourrait la comparer à ce qu'était, pour le Jura neuchâtelois, la fabrication de la dentelle en fil de lin, avant l'invention des machines et l'introduction de l'horlogerie. L'industrie de la soie est si ancienne et si générale dans le nord de l'Italie, qu'elle a même sa littérature et que dans le roman historique de Manzoni, *les Fiancés,* dont j'aurai à vous parler, les deux héros principaux sont des ouvriers fileurs.

Après ce coup-d'œil général sur le pays et ses habitants, préparons-nous pour notre première excursion. Il s'agit d'aller visiter la Ferera, grotte naturelle située au pied des rochers de la Grigna méridionale, ou Monte-Campione. Nous monterons le long de la rive droite de la Neria pour revenir de l'autre côté. Nous apprenons à Somana qu'un paysan vient de tomber du haut des rochers en recueillant du foin. Sur les pentes presque inaccessibles de ces hautes montagnes, sont quelques espaces entre les rochers où croît une herbe excellente que l'on coupe et rapporte dans des *gerla*, grandes hottes à claire-voie, qui servent aussi à transporter le bois mort de la forêt. Ces sommets sont comme des terrains abandonnés aux plus courageux et aux plus adroits. Le récit de ce triste accident accroît en nous le recueillement que fait toujours éprouver la vue des grandes solitudes et des beautés sévères de la nature. Après Somana, nous suivons un sentier qui serpente au-dessus du profond abîme où coule l'eau fraîche de la Neria. Plus loin, nous apercevons à gauche, sur une pointe élevée, l'église de Sainte-Marie appartenant jadis à un couvent qui n'existe plus. Cette église, dans une position pittoresque, est visible de tous les points que nous allons parcourir, et domine sur ces profondeurs désolées et tumultueuses, comme une douce pensée dans une âme agitée. Chaque année, les habitants du village d'Olcio y font tous ensemble

un pélerinage et assistent à un culte qui y est célébré ; c'est une fête champêtre et religieuse en même temps.

Parvenus au niveau du torrent, et après l'avoir traversé sur un pont élancé, nous nous élevons sur la rive gauche, dans des lieux toujours plus sauvages. L'eau mugit plus sourdement dans des gouffres blanchis d'écume ou se précipite avec un bruit plus éclatant, battant avec fureur les blocs énormes qui arrêtent son cours : nous apercevons bientôt le sommet de la Grigna, dont les pointes élancées semblent des ruines immenses de châteaux gothiques. Enfin, voilà l'*Eau Blanche*, petit ruisseau qui tombe près de l'entrée de la grotte. Cette Eau Blanche a, au dire des habitants, les plus excellentes propriétés : elle ne fait jamais mal, lors même qu'on en boit ayant très chaud, et le malade qui va en boire, quarante jours de suite, avant le lever du soleil, est sûr d'être guéri. C'est ce qu'on nous dit près de la source : et nous qui venons de faire, pour y arriver, une course de deux lieues assez pénibles, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que celui qui ferait tous les matins un pareil chemin, ne serait, en effet, pas très malade. Quoi qu'il en soit, cette eau est excellente, et une dame riche de la contrée va, dit-on, faire construire là une chapelle où l'on pourra en boire à l'abri des intempéries. Cette construction fortifiera peut-être quelques idées superstitieuses à l'endroit de l'Eau Blanche ; j'avoue pourtant que je ne saurais comment y trouver à redire.

A peine sommes-nous assis au bord du petit ruisseau et avons-nous goûté à la source célèbre, qu'arrivent deux jeunes garçons portant des gerla pleines de foin et de bois. Nous leur demandons s'ils connaissent le malheureux auquel est arrivé le terrible accident ; ils répondent que c'est leur père. Bientôt suivent quatre hommes, dont l'un portait le corps du paysan dans sa propre gerla. Ils s'arrêtèrent à la source, et tandis que l'un d'eux posait le cadavre sur une pierre, les autres nous firent le récit. Le malheureux, en s'avançant au bord d'un rocher pour recueillir de l'herbe, avait glissé et était tombé, la tête en bas, d'une hauteur de trente pieds. Arrivés près de lui, ils le trouvèrent respirant encore, sans quoi, dirent-ils, ils ne l'auraient pas touché. L'un d'eux descendit tout de suite au village, pour quérir le curé et le magistrat. Le curé partit avec un tel empressement, qu'il était épuisé de fatigue en arrivant : cependant il ne voulut prendre aucun repos avant

d'avoir accompli les devoirs de son ministère à l'égard du malheureux qui donnait encore quelques signes de vie. Il s'approcha du corps, et, tandis que les assistants étaient tous découverts et à genoux, il administra le dernier sacrement et prononça la dernière prière, recommandant le mourant à la miséricorde de Celui dont tant de voix, au milieu de ce majestueux temple de la nature, proclamaient la grandeur et la puissance. Aussitôt après, dirent les paysans, leur compagnon expira, et le curé, prêt à succomber d'épuisement, prit du repos et de la nourriture. Ce prêtre est en vénération parmi eux, malgré ce qu'ils appellent sa bizarrerie; car, ajoutaient-ils avec un naïf étonnement, il donne tout ce qu'il a, ne mange que de la polenta, et quelquefois même il donne la marmite dans laquelle il la cuit, et ne s'aperçoit que trop tard qu'il ne peut plus préparer son repas. On lui vient en aide, jusqu'à ce que, de nouveau, il se dépouille pour quelque pauvre de sa paroisse. Hélas! dans leur simplicité, ces hommes exprimaient une grande mais triste vérité, c'est que le dévouement, poussé au-delà de certaines limites, paraît quelquefois aux chrétiens mêmes une bizarrerie. Cependant, malgré le sourire avec lequel ces paysans parlaient des singularités de leur pasteur, il était facile de voir que, semblable à la sève qui couvre de belles plantes les rocs arides et desséchés, sa charité ardente touchait profondément leurs cœurs. Pendant le repas que nous fîmes tous ensemble avec les provisions que nous avions apportées, l'un des paysans ne voulut point accepter de vin; il buvait à la source, persuadé qu'il y avait dans son eau plus de vertus propres à ranimer ses forces que dans les liqueurs les plus estimées. Après l'éloge du mort et du curé, vint celui de l'Eau Blanche dont ils parlaient tous avec une si profonde reconnaissance, qu'ils semblaient regretter de n'avoir pu en faire boire à leur compagnon, comme si elle eût dû peut-être lui sauver la vie.

Après ces récits et le léger repas pris à côté de ce corps désormais insensible, l'un des paysans le chargea de nouveau sur ses épaules et descendit le rapide sentier suivi de ses compagnons. Emus encore de la vue de ces hommes à barbes brunes et à physionomies expressives, de ce cadavre qu'ils portaient sur leur dos comme un tronc d'arbre desséché, de cette nature si sévère, qui n'offrait aux regards que des torrents et des abîmes, nous nous félicitions d'avoir pu prévoir une semblable rencontre, et de n'avoir

pas eu plus encore de couleur locale. C'est sous cette impression que nous entrâmes dans la grotte, salle circulaire de deux à trois cents pieds de diamètre. On peut pénétrer plus avant par plusieurs ouvertures, mais nous ne le tentâmes pas. A la clarté de quelques bougies, nous explorâmes cette vaste enceinte sur un sol accidenté et formé de grands rochers éboulés. La grotte est dans une roche semblable au calcaire jurassique et les stalactites formés par le suintement de l'eau qui contient, sans doute, des sels calcaires en dissolution, sont entièrement cristallisés et ont l'apparence d'un marbre blanc. Sous l'impression de la scène que nous venions de voir, je fus moins intéressé que je ne l'eusse été, une autre fois, par les phénomènes naturels que présente cette grotte, et je fus particulièrement frappé de la profondeur des ténèbres qui y régnaient et que nos faibles flambeaux ne faisaient que rendre plus semblables aux ténèbres visibles dont parle Milton. Un de nos chiens nous ayant suivis dans la grotte sans que nous nous en fussions aperçus, et s'étant avancé dans l'obscurité, se trouva tout-à-coup sur un rocher, d'où il ne voyait aucune issue, et se mit à pousser des hurlements qui retentissaient d'une façon fort lugubre dans cette sombre caverne. Nous allâmes à son secours et nous dirigeâmes sans tarder vers l'entrée de la grotte, qui apparaissait comme un point lumineux.

Le retour au logis ne fut marqué par aucun incident. A peine arrivés, nous allâmes, sur le lac, nous reposer des fatigues et des émotions de notre course et admirer les teintes dont le soleil couchant colorait les brillants sommets des Grigna, qui se détachaient sur l'azur du ciel comme d'immenses roches de l'or le plus pur, tandis que le reste de la chaîne était déjà dans l'ombre. Cette vue du coucher du soleil, au soir d'un beau jour, est une des plus splendides particularités de ces contrées.

Le lendemain, mon hôte devant aller à Lecco, je prends place dans sa voiture pour faire le tour du *Monte-Baro*, qui s'élève à peu de distance de cette ville. Lorsqu'après avoir traversé Lecco, on m'a déposé au pied du sentier qui conduit à Galbiate, je monte seul, sans autre guide que *les Fiancés* de Manzoni. Je désirais voir, le livre en main, la contrée où se passent plusieurs des scènes de ce drame, si simple par la condition de ses principaux personnages, si touchant et si profond par le développement des faits et des caractères, et par leur liaison avec l'histoire d'hommes

comme Federigo Boromée et d'événements tels que la peste de Milan. Je ne sais si l'on pourrait unir avec plus d'intérêt et de vérité de grands faits à de petits événements, et mettre en rapport, d'une manière plus utile, des hommes de haute distinction et d'obscurs artisans. Les héros du chef-d'œuvre de Manzoni sont, en effet, de simples fileurs de soie, semblables à ceux que j'ai vus chez mon hôte, car à l'époque où il les met en scène, c'est-à-dire au commencement du XVIIe siècle, la production de la soie était déjà une industrie florissante, et les ouvriers habiles de Lecco étaient très recherchés dans les pays voisins, surtout dans les Etats appartenant à la république de Venise, envieuse du duché de Milan, qui dépendait alors de l'Espagne.

Parvenu à une certaine élévation. je choisis une place à l'ombre et je m'assieds mon livre à la main. Dans ce lieu est une chapelle en ruines autour de laquelle sont de magnifiques noyers, qui ombragent aussi un ossuaire rempli de crânes déjà anciens, ruines humaines de ceux qui construisirent ces murs, à côté de ces ruines de pierres que rien ne défend plus contre les orages, mais qui demeurent comme un défi jeté par les œuvres de l'homme à sa propre poussière. A mes pieds est une plaine presque circulaire bordée par le lac, par le mont San-Martino au pied duquel est l'entrée du val Sassina situé de l'autre côté de la chaîne des Grigna, par celle du Resegone et par le mont Baro, sur le penchant duquel je suis assis. Au milieu, coule l'Adda qui, peu après sa sortie du lac de Lecco, forme un autre lac plus petit, couvert maintenant de bateaux de pêcheurs. C'est dans cette enceinte que se passent les premiers événements du roman de Manzoni, c'est là la patrie de ses modestes héros qui se fussent sans doute passés d'un tel excès d'honneur. Voilà Lecco, « grand bourg aujourd'hui, comme dit » Manzoni, et qui prend la tournure de devenir ville ; » Lecco, jolie ville en effet, entrepôt d'un grand commerce de grains destinés à la Suisse orientale, et que la Breva pousse vers le Splügen ; Lecco, où le pauvre Renzo arrive, tenant à la main, « avec leurs huit pattes attachées comme les fleurs d'un bouquet, » les quatre chapons qui devaient être mangés à cette noce si malencontreusement retardée ; Lecco, où il arrive pour chercher du secours auprès d'un avocat, qui le renvoie sans accepter ses présents quand il apprend qu'il a affaire avec le puissant seigneur Rodrigo. Voilà Pescarenico, où était le couvent du père Cristoforo, figure si tou-

chante qui apparaît là, comme la providence de ces pauvres fiancés, qui consacre sa vie au service des autres, et qui meurt enfin frappé de la peste dont il a soigné tant de victimes dans le lazaret de Milan, que je voyais l'autre jour tel encore qu'il était il y a trois siècles. Voilà le long pont sur l'Adda, que Renzo passait plus tard avec tant de joie, après avoir retrouvé Lucia guérie de la peste à Milan. et le chemin de Pasturo, dans le val Sassina, où il va trouver la mère de Lucia pour lui apprendre la bonne nouvelle. A la vue de ces lieux, dont le roman donne les noms, je cherche le village où naquirent les fiancés et que l'auteur ne nomme pas. Est-ce un lieu imaginaire? N'est-ce pas plutôt Germanedo, que je vois en face de moi, au pied du Resegone? le château de ce hobereau de Rodrigo n'est-il pas sur cette éminence, et cette gorge étroite ne conduit-elle pas à la vallée, demeure du seigneur Inconnu? N'est-ce pas là le sentier où chemine le pauvre curé, dom Abbondio, chancelant sur sa mule qui suit, d'après son instinct, le bord de l'abîme? Il me revient à la mémoire les paroles qu'il lui adresse et qui sortent si naturellement de ce cœur craintif, que les circonstances ont lié aux plus terribles événements sans lui donner du dévouement et du courage, et qui, au milieu d'affreuses catastrophes et des devoirs que lui impose un ministère sacré, ne se doute pas qu'il puisse être autre chose que *fruges (cum pace) consumere natus*. « Toi aussi, disait-il en son cœur à la bête, tu as ce malheureux penchant d'aller chercher les endroits périlleux, quand le sentier est si large! » Ce caractère de dom Abbondio me semble développé d'une manière irréprochable, et le contraste qu'il offre avec celui de l'archevêque de Milan, est du plus puissant et du meilleur effet.

L'intérêt de l'œuvre de Manzoni me fait trouver du charme à suivre cette recherche des lieux, qui vous semble peut-être puérile. Ah! quand on voit comme on écrit l'histoire, même contemporaine, on perd beaucoup de son respect pour les documents appelés historiques, et l'on finit par ne plus trouver de vérité que dans l'histoire intime du cœur humain, de son espoir, de ses doutes, de ses faiblesses, de ses douleurs, de ses relèvements, de ses félicités, quand, surtout, c'est un Manzoni qui la raconte. Que sont vos faits tant de fois controuvés, vos paroles cent fois démenties, à côté de ces annales vivantes de l'ame où chacun reconnaît sa propre histoire, de ces cris du cœur qui semblent arrachés à

notre cœur ; voilà de l'histoire qui ne ment pas, tout en racontant la vie et les aventures d'êtres imaginaires. C'est pour cela que je ne puis détacher mes regards de ce paysage, qu'après avoir cherché le lieu où mon imagination pût placer le château du seigneur Inconnu ; je reviens avec lui auprès de l'Archevêque et j'écoute avec lui ces paroles, que j'ose appeler divines, que lui adresse l'homme de Dieu et qui font descendre dans ce cœur violent, mais aride et mécontent, comme une bienfaisante rosée, s'échappant en douces larmes de ces yeux étonnés que ne voilèrent jamais que celles de la fureur et de l'orgueil blessé.

Je puis, du reste, si vous vous impatientez de ces recherches, vous citer aussi l'histoire. Le 26 avril 1799, au pied de ce mont où je suis assis, se préparait une grande bataille. Moreau avait placé une poignée d'hommes pour garder le pont de Lecco, et Serrurier s'étendait à droite de cette ville jusqu'à Trezzo, où Victor et Grenier avaient réuni le gros de l'armée. Mélas, cependant, attaqua Cassano et en passa le pont. Les Russes, tournant à gauche, livrèrent bataille à Lecco et firent sauter plusieurs arches du pont... Voilà de l'histoire, presque contemporaine, et je cite mot à mot. Trezzo et Cassano sont des localités situées à quelques lieues au sud de Lecco, sur l'Adda, et à Cassano était le premier pont sur cette rivière depuis Lecco. Il s'agissait pour les uns de passer l'Adda, et pour les autres d'empêcher le passage ; c'est dans ce double but que les Russes et les Français combattirent à Lecco. C'est ce combat que les habitants de Galbiate contemplaient du lieu où je suis maintenant, comme des stalles d'un amphithéâtre, et qui a laissé des souvenirs dans la mémoire des habitants. Je suis disposé à croire qu'il y a autant de vérité dans le récit des combats qui se livrèrent dans l'ame de l'homme que le pieux archevêque avait rappelé à l'espérance par le repentir, qu'à ce récit de quelques lignes que je vous ai fait, d'après un historien, du combat de Lecco. Pour moi, mon choix est tout fait, et en continuant ma course après une heure de la plus douce contemplation, mon dernier regard sera pour les lieux où mon imagination place les héros de Manzoni, plutôt que pour ceux où les bataillons russes combattirent les bataillons français, amenés là les uns et les autres, comme par une dérision de l'histoire, à qnelques centaines de lieues de leur patrie, pour combattre dans des intérêts qui leur sont étrangers à tous. Voilà encore une autre espèce de mensonge

historique : des Français et des Russes s'égorgeant sur le pont de Lecco !

Manzoni vit à Milan dans la retraite et dans les pratiques d'une haute dévotion. Sa retraite est empreinte d'une mélancolie, sinon amère, du moins profonde, qui n'est pas rare chez les auteurs dont les écrits sont pleins cependant d'une franche gaîté, et des traits d'une raillerie fine et piquante. Si son théâtre brille surtout par cette dernière qualité, il n'est pas difficile, non plus, de retrouver dans *les Fiancés*, avec beaucoup de mots de la plus aimable plaisanterie, une grande élévation dans les sentiments religieux et un retour assez triste sur les choses de ce monde. On y lit, exprimé d'une manière bien sentie, ce que la société humaine présente d'affligeant pour les ames hautes et dévouées, et ce combat, de tous les temps, entre la faiblesse qui n'a que sa vertu et sa résignation, et la force ou la méchanceté aidée par les circonstances, par la bassesse et la lâcheté des hommes. Pendant le peu de jours que j'ai passés à Milan, on m'a dit que j'eusse pu voir l'auteur dont cette ville est fière à juste titre ; on m'en eût facilité les moyens, mais outre la briéveté du temps dont je pouvais disposer, il y a chez moi une retenue invincible, je devrais dire peut-être, une sotte timidité, qui ne me permet guère de rendre visite, sans autorisation suffisante, à des hommes célèbres, pour cela seul qu'ils le sont ; cette curiosité qui, chez moi, n'eût rien eu pourtant de léger, me semble une espèce d'injure pour ceux qui en sont les objets. Puis, le dirai-je encore (quoique je n'eusse aucune raison d'avoir une telle crainte dans ce cas particulier), semblable au pauvre adorateur qui craint, instinctivement, de briser son idole, de peur de voir la grossière argile dont elle est composée, je crains, pour l'avoir plusieurs fois éprouvé, le désenchantement que l'on ressent souvent à voir de trop près les hommes du caractère ou des talents desquels on a une haute idée, les hommes qui détruisent, par leur commerce, le bien qu'ils nous avaient fait par l'expression de beaux sentiments et de grandes pensées. C'est faiblesse, direz-vous ; peut-être, mais ne vaut-il pas mieux la faiblesse qui conserve de salutaires illusions, que le triste courage qui découvre toutes les misères en arrachant tous les voiles.

Avant de reprendre ma course, je jette un coup-d'œil à travers la fenêtre grillée de l'ossuaire, et je lis les inscriptions latines ou italiennes qui couvrent ses murs intérieurs au-dessus des rayons

sur lesquels les crânes sont rangés avec une symétrie cruellement minutieuse. Ce sont des paroles de menace, d'encouragement ou de consolation mises, soit dans la bouche de ces têtes béantes et muettes, dont le silence est la plus saisissante éloquence, soit dans celle de l'Etre qui seul a le droit de les faire entendre. Jamais contraste ne me frappa davantage que celui de ce lieu et de ces ruines, avec la radieuse et brillante nature qui m'entourait, en un jour sans nuage, et où tout proclamait la vie et la gaieté. A mesure que le sentier tourne au midi, l'horizon s'élargit davantage sur le cours de l'Adda, et la vue s'étend sans être moins riante. A l'angle sud-est du large sentier, est une petite chapelle placée au point où la vue est le plus étendue. La chaleur est déjà assez grande pour faire apprécier l'ombre du porche soutenu par deux colonnes, et d'où les regards découvrent, au travers du paysage le mieux accidenté, la riche et vaste plaine lombarde.

A Galbiate est une merveille : c'est un écho qui répète les sons avec une vérité d'intonation telle qu'on en a presque de l'émotion. On se place à quelques cents pas, en face d'une petite maison, et l'on jette à l'écho quelques mots de la patrie ou du cœur, que l'on tressaille d'entendre redire si bien, sous ce ciel qui ne les connaît pas, comme si l'on entendait tout-à-coup une voix amie, ou si quelqu'un venait de lire dans le cœur et d'y réveiller des souvenirs qui y sont ensevelis. Cet écho, auquel nul de ceux que j'ai entendus ne peut être comparé, est vraiment prodigieux par sa fidélité et son étendue. Le temps qui s'écoule, entre la parole prononcée et son retour, permet de dire les plus longues phrases et de se préparer à son aise à en écouter la répétition qu'un si long retard rend plus extraordinaire encore. Un jour, un de mes amis qui, parlant plusieurs langues également bien, prononce le français avec un accent agréable, mais étranger, ayant adressé à l'écho une question assez longue, nous éclatâmes tous ensemble de rire, en l'entendant la répéter avec les moindres nuances de cet accent, comme une personne qui, pour faire une malicieuse critique, chercherait à prononcer exactement comme celle qu'elle voudrait railler.

Cet écho m'en rappelle un autre plus connu. La noble et riche famille Simonetta possédait, aux portes de Milan, un magnifique hôtel où, par des fêtes, que la proximité de la capitale rendait plus fréquentes et plus nombreuses, elle fut enfin ruinée et le palais

abandonné. C'est seulement alors qu'on découvrit l'écho produit par une des faces intérieures de la cour. Quand un bruit se fait entendre d'une fenêtre de la face opposée, il est répété un grand nombre de fois avec une intensité vraiment effrayante, tellement qu'un cri d'enfant devient semblable aux hurlements de cent bêtes féroces. Il semble que tous les bruits qu'a entendus cette demeure, jadis si tumultueuse, éclatent à la fois et crient comme une voix terrible, au milieu de cette solitude : « Vanité des vanités! » On tire ordinairement un coup de pistolet de la croisée contre la face opposée, dont toutes les ouvertures doivent être hermétiquement fermées; on dit que Napoléon, dans une de ses campagnes d'Italie, ayant fait placer un canon dans la cour, l'écho répéta pendant plusieurs minutes le coup tiré par l'ordre de celui qui fit tant de fois résonner les échos du monde.

J'eusse trouvé bien beau le retour de Galbiate à Lecco ; en contournant tout-à-fait le mont Baro, sans une chaleur étouffante; car il était onze heures du matin, et nous sommes au milieu de juillet. La vue de ce côté de la montagne a quelque rapport avec celle du flanc oriental, seulement elle est moins étendue. Au lieu des lacs que forme l'Adda après sa sortie de celui de Lecco, je vois ici ceux d'Annone, de Pusiano, d'Alsério, près desquels coule le Lambro qui, prenant sa source au val Assina, au milieu des montagnes situées entre les deux branches méridionales du lac de Côme, va se jeter dans le Pô, un peu avant Plaisance, après avoir alimenté, en passant, le canal navigable qui unit l'Adda au Tessin et traverse Milan.

Mais si l'admiration même a sa fatigue, c'est surtout sous les rayons dévorants d'un ciel d'Italie, quand on ne peut trouver une goutte d'eau pour étancher sa soif, et qu'on n'a pour récréation que le cri incessant de la cigale. Cet horrible insecte, inconnu chez nous, a un chant si fort, si perçant et si monotone, qu'il semble une amère dérision pour le pauvre voyageur qui sue sur une route poudreuse; son intensité est telle que deux personnes causant auprès d'un de ces petits animaux, ont peine à s'entendre sans élever beaucoup la voix. Tandis que je chemine au bruit de ces insectes cruels, je ne puis m'empêcher de redire en moi-même la fable de Lafontaine, et je suis tout prêt à excuser la fourmi qui, sans doute, pendant son travail de l'été, avait été souvent ennuyée par le

chant de la cigale, et lui gardait une leçon. Que j'eusse accueilli avec reconnaissance quelques bouffées de cette bise qui, chassant la cigale vers sa voisine peu prêteuse, eût rafraîchi l'air enflammé! La Breva elle-même, qui est la bise de ces contrées, fut sourde à mon appel. Je voudrais bien savoir quelle était la cigale pour laquelle les Grecs avaient tant d'admiration et de reconnaissance qu'ils lui élevaient des monuments, et dont Anacréon dit : « Sur son » trône de feuillage, humant la suave rosée, telle qu'un roi, la ci- » gale fait entendre des chants pleins de mélodie: doux prophète « de l'été, la cigale est révérée de tous les mortels. » Sans doute que sous le ciel harmonieux de la Grèce, la cigale elle-même adoucit sa voix et est le chantre de l'été, au lieu d'en être l'effroi: à moins que ses propriétés esculentes ne parussent un correctif suffisant à l'aigreur de son chant, car vous savez que les Athéniens, friands comme beaucoup de gens d'esprit, mangeaient volontiers cet insecte; les Romains, au contraire, n'en goûtèrent pas, et le poète de Mantoue, qui parcourut souvent les lieux que je décris, disant dans un sentiment semblable au mien :

Et cantu querulæ rumpunt arbusta cicadæ,

semble montrer les cigales ennuyant les arbres mêmes par leur chant.

Je pourrais vous citer, à l'appui de ma rancune, de fort jolis vers plus modernes, mais mes citations seraient hors de proportion avec leur objet, et avant d'arriver à Malgrate et de m'y embarquer pour Lecco, je veux vous parler encore de quelques insectes communs dans ces contrées; c'est d'abord une araignée énorme, aussi laide que grosse, mais qui, comme la cigale, paraît avoir des qualités nutritives; quand un naturel aperçoit quelques-uns de ces insectes au milieu de leur large toile en ombelle, il se hâte de couper une tranche de pain ou de polenta sur laquelle il écrase les dites araignées, comme on fait une beurrée, et croque à belles dents; je ne vous dirai pas quel goût a ce mets singulier, très estimé dans ces contrées. En cheminant un soir dans les prairies qui entourent Milan, j'ai admiré des myriades de mouches ou de lucioles phosphorescentes dont la lumière a une grande vivacité. Leur vol rapide est un phénomène curieux, et donne aux prairies l'aspect d'un ciel dont les étoiles seraient devenues tout-à-coup filantes dans toutes les directions. Enfin, et pour terminer

cette page d'histoire naturelle, je vous raconterai qu'en arrivant à Lecco, ce matin, j'ai aperçu de la voiture une énorme chenille égarée sur un des boute-roues qui bordent la route. Je l'ai prise, placée dans une boîte, où immédiatement elle a commencé à filer son cocon, qu'elle mettra deux ou trois jours à faire ; ensorte que nourrie des feuilles de Lecco, elle aura commencé sa toile au Monte-Baro, la continuera au Splügen, où nous passerons dans deux jours, et éclora, j'espère, dans ma gibecière, sur les bords du lac de Zurich ou à Neuchâtel. Cette chenille est merveilleusement belle et grosse, et je compte sur un rapport flatteur de notre section des sciences naturelles, à qui je dédierai mon papillon.

La Breva, si longtemps désirée, arrive enfin; je monte en bateau, et elle me conduit en moins d'une heure à Mandello, en compagnie d'un homme de loi en habits noirs, qui feuillette une liasse de papiers, et me rappelle le docteur Azzecca-Garbugli (Cherche-Grabuge) des *Fiancés*, et une jeune fille, qui ne me rappelle guère cette Lucia, admirable création de Manzoni, si belle et si modeste. si simple avec des sentiments si élevés; si douce, si pure, et en même temps si aimante et si dévouée: jeune fille dont le développement moral est grand, mais dont le cœur demeure naïf et délicat, et qui avec des pensées dignes d'une éducation plus relevée, n'en est pas moins toujours l'humble paysanne, la Bagiana de Lecco.

Le lendemain est fixé pour une course du côté opposé; il s'agit de visiter la campagne Serbelloni qui couvre le cap élevé de Bellaggio. Ce cap, comme vous le savez, s'avance entre les deux bras méridionaux et fait face à la partie du lac qui s'enfonce vers le nord. A cinq heures du matin, je trouve au port la chaloupe toute prête. En recevant mon adieu, mon hôte, qui ne peut m'accompagner, me serre la main et me glisse, en souriant, ces dernières paroles : N'oubliez pas, mon cher, que vous allez voir les plus beaux lieux du monde. Je croyais devoir faire, en moi-même, la part de l'hyperbole, quand le bateau s'éloigna de la rive, se dirigeant au nord, au moment où les rayons du soleil commençaient à frapper la surface de l'eau à l'ouest. Un des bords est encore dans l'ombre, tandis que les blanches maisons des villages de la rive opposée resplendissent sous les feux du matin. A Lierna, je renvoie mon bateau et je monte dans celui d'un villageois qui va couper de l'herbe et qui me déposera au village de Bellaggio. A mesure que

l'on avance, on découvre mieux, à droite, la haute pointe de Varenne et, à gauche, la magnifique villa Giulia, richement restaurée par le roi des Belges, son propriétaire actuel. Assise sur la croupe du cap à sa naissance, elle a une belle vue sur les trois golfes et se fait remarquer par ses majestueuses avenues d'arbres séculaires et ses jardins en étages. On a dit que la reine Amélie voulait y fixer sa demeure et achever, sur ces rives si calmes et si douces, des jours qu'ont signalés tant d'agitations et de douleurs. Pour une âme qui ne voudrait plus rien attendre de ce monde, et qui ne demanderait plus à Dieu que quelques jours de tranquillité et de recueillement au milieu de ses œuvres, nulle retraite ne serait mieux choisie, nulle part un calme aussi profond ne pourrait être allié à la contemplation d'un plus ravissant tableau.

Le village de Bellaggio est composé de trois parties distinctes : un port du côté de Lecco d'où l'on s'élève par une étroite rampe en escalier ; du côté de Côme, un autre port où est un bel hôtel au bord de l'eau qui bat les murs du salon et où se jouent de nombreux poissons avides de partager mon déjeûner ; enfin, sur le sommet du monticule, la partie du village la plus considérable, entre les villas Giulia et Serbelloni. Arrivé devant une grille de fer, je tire le cordon et un homme à barbe noire vient m'ouvrir. Je frémis à la pensée d'être piloté par un cicerone qui ne m'épargnera aucun détail, expliquera chaque objet, m'accablera d'exclamations admiratives, le tout dans un langage que je ne comprendrai pas, et surtout m'obligera à précipiter ma course et à redescendre promptement. Heureusement, il n'en est rien ; la grille ouverte, le portier ôte gracieusement son bonnet et s'inclinant avec une flexibilité italienne, me fait, en refermant la porte, la plus aimable révérence, accompagnée d'un sourire qui semble dire : Vous y voilà, restez-y tant que vous voudrez, mais vous n'en sortirez pas sans moi. J'étais si ravi, que mon sourire dut être au moins aussi gracieux que le sien, et nous nous tournâmes le dos parfaitement satisfaits, lui pour reprendre son travail, et moi, ne voyant pas, comme Adam, le monde s'ouvrir devant mes pas, mais le voyant se fermer derrière moi et ayant, en avant, un jardin délicieux que je serais maintenant disposé à appeler aussi, comme mon hôte, un paradis terrestre. O vous, qui avez de belles campagnes, et, ce qui vaut mieux encore, assez d'esprit et de cœur pour en faire jouir les autres, je vous recommande cette méthode ;

que le visiteur ne puisse s'en retourner sans témoigner sa reconnaissance, c'est trop juste : mais laissez-le admirer à sa manière et à son aise, s'arrêter où il se trouve le mieux, jouir lentement et en silence ; prenez-le dans une trappe d'où il ne pourra s'échapper sans votre permission, mais non dans un filet qui embarrassera constamment ses pas, et fera de la plus riante promenade un long ennui. Et soyez persuadés que cette méthode est encore la plus sûre, car s'il est des personnes que ne touche pas un si noble procédé, elles reculeront néanmoins devant la moindre indiscrétion, à la pensée d'avoir à affronter le regard placide du portier confiant.

Près de la porte, un poteau supporte un écriteau contenant une humble demande de ne rien toucher ; mais une fois entré, vous êtes aussi libre que le propriétaire lui-même. Ce propriétaire est le général Serbelloni, qui, en 1848, commandait un corps autrichien de l'armée de Hongrie et est maintenant en retraite. Il visite bien rarement sa belle villa, qu'habitent, en été, des membres de sa famille.

La large avenue, qui s'élève lentement, tourne d'abord au midi et laisse découvrir tout entier le lac de Lecco et les montagnes de l'Adda. On voit très bien d'ici la Giulia que l'on domine. Après quelques contours, j'arrive au pied du bâtiment d'habitation, longue et haute maison, sans goût, sans symétrie, sans élégance, semblable à une vieille caserne ou à un magasin, mais posée dans un site magnifique et que remplacera, sans doute, bientôt, une construction plus convenable. La végétation est partout d'une grande richesse ; je remarque en particulier une longue haie d'aloès, en pleine terre, dont les feuilles de six à sept pieds de longueur et de sept à huit pouces de largeur, rappellent la végétation des tropiques, ainsi qu'une autre haie de grenadiers en fleurs, dont l'aspect est d'un luxuriant vraiment merveilleux.

C'est depuis le bâtiment, qui n'est qu'aux deux tiers de la hauteur du cap, que la vue est surtout remarquable : les nombreuses allées se croisent au milieu d'une forêt de pins ou de châtaigniers, ou dans des champs, dont l'agreste verdure repose la vue. Sur le sommet du cap, qui en est aussi l'extrémité, sont des ruines peu élevées, formant une étroite enceinte demi-circulaire au milieu d'un bois de pins au tronc rouge à larges écailles, et au feuillage de couleur claire. Tout à coup apparaît, à trois cents pieds de profondeur, l'eau bleue du lac, et en face, Varenne et le golfe qui

s'avance vers le nord. En recueillant avec soin les eaux peu abondantes qui coulent du sommet, on a pu même former un petit ruisseau, dont les chutes, multipliées au milieu du bois, font éprouver par leur murmure un plaisir où l'étonnement entre pour une grande part. Lorsque la vue est momentanément masquée par les arbres, on croirait être sur une véritable montagne et non sur un monticule d'un quart de lieue d'étendue.

En descendant du sommet, je traverse un champ bordé de châtaigniers et de mélèzes, et je vais m'asseoir sur un banc, au haut d'un tertre d'où s'étend la vue la plus vaste dont on puisse jouir à Bellaggio. Faut-il essayer, non pas de la décrire, mais au moins de vous en présenter quelques traits? Tout en regrettant de ne pouvoir le faire en même temps avec assez de vérité et avec assez de magnificence, il me semble que je ne puis me dispenser de vous dire ce que je vois de ce banc où je suis assis pendant plusieurs heures d'une belle matinée, ne fût-ce que pour vous engager à ne pas passer devant Bellaggio sans visiter la campagne Serbelloni.

De la position que j'occupe, je croirais être dans une île élevée, au point de jonction des trois golfes dont on aperçoit de tous les côtés les eaux diversement nuancées. Derrière moi est celui de Lecco qui se perd au midi au milieu des montagnes si hardiment découpées qui longent ses rives et vont se réunir, à l'horizon, aux sommets plus humbles dont le pied est baigné par l'Adda. A gauche, le golfe de Côme, profondément encaissé, mais dont les bords accidentés, couverts de villages et de campagnes, forment comme une blanche couronne autour de ces belles eaux; on y distingue la pyramide ombragée de Balbiano, s'avançant dans le lac, et la célèbre villa Sommariva, où l'on admire des sculptures de Canova et de Thorwaldsen; car les arts donnent encore à ces beaux lieux leur éclatant prestige. En face, au pied des monts qui séparent ce lac de celui de Lugano, sont encore de nombreux villages qui continuent bien loin vers le nord cette guirlande non interrompue d'habitations, semblables à de blanches fleurs rafraîchissant leurs racines dans les eaux pures et colorées; à droite, les deux golfes se sont réunis en un seul bassin et s'enfoncent au loin, au milieu de montagnes d'un aspect plus sévère, et enfin, à mes pieds, le village de Bellaggio d'où sortent de nombreuses embarcations.

Essayez maintenant de vous faire une idée du tableau qui se déroulait à mes regards ; étalez au-dessus de ce tableau un ciel profondément azuré ; éclairez-le de la lumière abondante d'une matinée de juillet ; faites courir sur ces eaux, qui parfois semblent trois lacs différents, quelques brises légères qui en nuancent ou en miroitent la surface ; revêtez ces montagnes et ces rives de la végétation riche et variée de la contrée ; écoutez le chant mollement cadencé de l'oiseau posé sur ce buisson voisin, et si vous n'êtes pas rempli d'admiration, n'en accusez qu'une plume inhabile qui ne sait pas redire ce que l'œil a si bien vu, ce que le cœur a si bien senti. Que de temps j'ai passé sur ce banc solitaire ! Que d'êtres charmants j'ai conviés à ma rêverie silencieuse ! Que j'eusse aimé serrer la main d'un ami, au milieu de cette nature qui écrase sous le poids de sa magnificence ! Et cependant, un trait manque à ce tableau. Voilà de belles montagnes, des eaux pures, une riche végétation, des accidents variés de lumière, de masses, de reflets : il faudrait encore un plus grand espace, une vue de hautes Alpes neigeuses pour donner un caractère plus prononcé de grandeur et de force ; il faudrait un bassin plus large, un plus lointain horizon enfin ; au midi, la vue est moins belle, peut-être, mais par son étendue elle intéresse et fait rêver davantage ; ici, en face, on voit de trop près et trop distinctement. D'ailleurs, ne manque-t-il pas toujours au plus beau point de vue, ce je ne sais quoi, qu'on ne peut dire, qui fait que la contemplation la plus délicieuse est aussi la plus pleine d'attendrissement ? Ne semble-t-il pas, qu'en contemplant une sublime nature, on sent, sans se l'expliquer, qu'on est sur la terre étrangère, comme en goûtant une joie intime, on comprend, aux larmes involontaires qu'elle excite, que ce n'est qu'un avant-goût de la véritable patrie ? Enfin on éprouve, en face de tant de choses admirables, une espèce d'accablement que je comparerais à l'effet produit par une harpe dont on ferait vibrer ensemble toutes les cordes à l'unisson ; il en résulterait une harmonie, sans doute, mais peu distincte, une impression forte, mais vague et indéfinie ; n'est-ce pas pour cela que les peintres ont bien rarement essayé, plus rarement encore réussi la reproduction de semblables tableaux.

Malgré cela, je pense que l'habitant de ces bords peut dire comme Voltaire :

Mon lac est le premier !

même en le comparant à ses voisins et rivaux les lacs Majeur et de Lugano. On me parle ici des beautés sévères de celui de Garda et des gracieux aspects de celui d'Iseo: j'espérais pouvoir vous entretenir de ces lacs peu connus ; le temps ne m'a pas permis de les visiter, je veux espérer que ce sera pour une autre fois ; au reste, plus j'admire celui-ci, moins je regrette de n'avoir pas maintenant à partager mon admiration.

Pendant ma longue station à Bellaggio, je suis toujours moins étonné que les Romains eussent déjà construit de nombreuses campagnes dans ces lieux où maintenant les princes, les généraux, les financiers et les artistes enrichis viennent passer l'été. J'ai aussi ici un livre avec moi ; ce n'est plus un chef-d'œuvre de Manzoni, mais les lettres de Pline-le-Jeune. Je voudrais voir sur quels fondements repose l'opinion que m'exprimait, il y a peu de temps, un homme de lettres de notre pays, qui a parcouru l'Italie, ses classiques à la main ou dans sa mémoire. Il croit que Bellaggio était l'une des deux campagnes décrites dans la lettre 7me du Livre IXme, celle que Pline nomme *la Tragédie* ; c'est aussi l'opinion de Giovio, auteur italien. Cette lettre est si courte que je vous demande de me permettre de vous la citer ici, d'autant plus qu'elle me fournira l'occasion de vous parler de Pline, qui est né à Côme et a passé sur les bords de ce lac une grande partie de ses jours de loisir et d'étude. Cette lettre est écrite à son ami Romanus ; je vous la traduis aussi littéralement que possible.

« Tu m'écris que tu bâtis ; c'est très bien ; j'ai trouvé une excuse, car je bâtis aussi et sans doute j'ai raison, puisque je fais comme toi. Et ceci encore est semblable, c'est que tu bâtis au bord de la mer et moi au bord du lac Larius (lac de Côme). J'ai sur ses bords plusieurs villas, mais deux entr'autres qui, comme elles me donnent plus de plaisir, me causent aussi plus d'embarras. L'une, posée sur des rochers comme celles que l'on voit à Baies, domine le lac ; l'autre, aussi comme celles de Baies, est sur son rivage. C'est pourquoi j'ai l'habitude d'appeler l'une, la tragédie, et l'autre, la comédie ; la première, comme si elle était élevée sur le cothurne, la seconde, comme n'ayant que le brodequin. Elles ont, chacune, leurs agréments et plaisent, par leur diversité même, à celui qui les possède toutes deux. Celle-ci jouit du lac de plus près ; celle-là de plus loin. Celle-ci embrasse un golfe aux doux contours ; celle-là, par sa croupe élevée, en forme deux ; là est une longue promenade qui borde le rivage ; ici une allée

ombragée est légèrement infléchie ; celle-là ne sent pas les flots ; celle-ci les brise ; de la première, on peut voir les pêcheurs ; de la seconde, pêcher soi-même et jeter l'hameçon de sa chambre et presque de son lit, comme d'un bateau. Voilà pourquoi je veux ajouter ce qui manque à chacune, à cause de ce qu'elles ont déjà. Mais pourquoi t'en donner la raison, à toi, auprès de qui faire la même chose est une raison suffisante. Adieu. »

Ne vous semble-t-il pas difficile de décider quelque chose sur une description dont les traits sont si vagues et si généraux ? Il faut avouer qu'on chercherait longtemps une pièce qui pût mieux prêter à la discussion, et au sujet de laquelle on pût dire autant de choses ingénieuses, sans avancer en rien. Ne dirait-on pas une procédure où les parties ont réussi à faire descendre, sous forme d'arguments et de preuves, une couche épaisse de voiles que le juge devra tout simplement écarter, s'il veut y voir clair, comme l'ami de Pline aura dû lui rendre visite pour se faire une idée de ce qu'il a voulu lui décrire. Cependant, telle qu'elle est, la description me paraît suffisante pour me faire croire qu'elle ne s'applique pas à Bellaggio. D'ailleurs, Pline habita plus près de Côme ; tous ses récits le font supposer. Tout à Bellaggio paraît moderne, excepté les ruines du sommet, si peu considérables qu'elles semblent à peu près appartenir à un petit fort construit dans un intérêt de défense. Cette partie du lac a dû être peuplée plus tard que les environs de Côme, et à l'époque de Pline, le cap de Bellaggio devait être couvert de forêts, car on ne trouve aucune trace des travaux qu'eût nécessités la construction et l'arrangement d'une campagne, comme celles dont on peut lire la description dans plusieurs lettres de Pline, et de la splendeur desquelles les plus magnifiques de nos temps ne donnent pas même une idée. Si cela était nécessaire, j'ajouterais encore que, malgré ce que je pense du style de Pline, je ne puis croire que le cap élevé de Bellaggio, dans un site pareil, ne lui eût inspiré d'autre image que celle du classique cothurne de l'acteur tragique.

Vous connaissez sa lettre sur la fontaine intermittente qui existe encore à quelque distance de Côme, et qui, trois fois par jour, s'élève et s'abaisse par un flux et un reflux réguliers. Il propose, sous forme dubitative, plusieurs explications de ce phénomène, qui toutes prouvent des connaissances réelles et une sérieuse étude de la question, et dont l'une s'approche, je crois, de la vérité.

» Peut-être, dit-il, les veines qui alimentent la fontaine, ont-elles » une capacité déterminée : tandis qu'elles rassemblent de nou» veau la quantité d'eau qu'elles viennent d'épancher, le ruisseau » s'abaisse : au lieu qu'il s'enfle, quand ces veines sont remplies. » La lettre, d'où ce passage est tiré, est adressée à un Licinius qui doit pouvoir découvrir les causes réelles de ce prodige naturel. Je ne sais ce qu'a répondu le naturaliste inconnu, mais je pense que Pline eût entendu avec plus de satisfaction la leçon que notre savant ami, le professeur Guyot, nous faisait un jour sur les sources intermittentes.

N'avez-vous pas été surpris du ton de la lettre que je vous ai citée plus haut tout entière? N'y a-t-il pas là, comme une teinte de préciosité qui est un des caractères du style de cet auteur que j'appellerais, quoique sans doute dans le meilleur sens, mais par excellence, un bel esprit. Cette prétention à si bien dire, cette recherche continuelle du tour fleuri et de l'expression académique, ce balancement régulier de la phrase semblable à celui de la vague dont elle a le mouvement, mais aussi la monotonie, tout cela ne nuit-il pas à l'effet des excellentes choses qu'il dit souvent, en particulier, dans son *Panégyrique de Trajan,* où il fut l'organe du peuple entier qui, probablement, eût préféré qu'il fît avec plus de simplicité l'éloge de celui qu'il avait lui-même surnommé *optimus,* sous lequel Rome eut presque un second siècle d'Auguste, puisqu'il vit fleurir des hommes tels que Tacite, Pline, Quinte-Curce, Plutarque, Florus, Juvénal, Suétone, Quintilien, et d'autres encore? Si l'on a comparé souvent le siècle de Louis XIV au siècle d'Auguste, ne peut-on pas aussi comparer celui de Trajan au 18me siècle. Ne voyons-nous pas les mêmes signes de décadence dans la langue et dans les mœurs. Ces deux époques n'eurent-elles pas aussi quelques-unes des mêmes tendances heureuses, et, en particulier, pour en revenir à notre auteur, ne retrouvons-nous pas dans des hommes comme Bernardin de Saint-Pierre et Buffon, cette étude sérieuse, mais toujours littéraire, de la nature à laquelle se livrèrent les deux Pline. Ce n'est pas le lieu de développer ici ces rapprochements que les noms de Pline et de Trajan m'inspirent sur le banc solitaire de Bellaggio.

Nulle part cette espèce d'affectation, ce manque de naturel et de simplicité que je reproche à Pline, ne me paraît plus frappant que dans sa fameuse lettre, adressée à Tacite, sur l'éruption du

Vésuve qui détruisit Herculanum et Pompeïa, et sur la mort de son oncle, Pline-l'Ancien, l'an 79. Il semble d'abord dire, en commençant, qu'il sera tout consolé de la mort de son oncle, si Tacite l'immortalise en en retraçant l'histoire ; comme aussi il est moins disposé à déplorer la ruine de plusieurs villes, puisqu'elle ne peut manquer d'ajouter à la gloire de celui qui périt dans le même désastre. Mais avançons ; au moment où le Vésuve est en pleine éruption, Pline, le naturaliste, qui commandait la flotte à Misène, désirant examiner de plus près le prodige, fait appareiller un léger navire et propose à son neveu de l'accompagner ; celui-ci, en rhétoricien modèle, répond qu'il aime mieux étudier, et sans penser à partager un danger avec son oncle, ni à admirer un spectacle si remarquable et si nouveau, il continue à lire Tite-Live. Après une nuit où (c'est lui qui parle) le tremblement de terre fut si violent qu'on eût dit, non pas une agitation, mais un bouleversement général, sa mère entre brusquement dans sa chambre, et ils se rendent dans la cour : « Comme je n'avais que 18 ans, ajou-» te-t-il, je ne sais si je dois appeler fermeté ou imprudence ce » que je fis alors ; je demandai un Tite-Live, je me mis à le lire, » comme dans le plus grand calme, et je continuai à en faire des » extraits, ainsi que j'avais commencé. Un ami de mon oncle, nou-» vellement arrivé d'Espagne pour le voir, nous trouve, ma mère » et moi, assis tranquillement, et moi tenant un livre : il nous re-» proche, à ma mère son sang-froid, à moi ma confiance. Je n'en » continuai pas moins ma lecture avec attention. » Ne pensez-vous pas que ce calme mériterait un nom autre que ceux entre lesquels il hésite pour qualifier sa conduite ? Et n'oubliez pas qu'il était au cap Misène, en face du Vésuve enflammé, et qu'il fait ensuite une description terrible de ce qui se passe dans la ville, qu'il se décide enfin à fuir. Il faut avouer que le récit de sa fuite avec sa mère « affaiblie et appesantie par les années » et des dangers qu'ils coururent, est, par contre, fort belle ; on voit qu'il a oublié Tite-Live : il a senti, et la vérité a enfin percé son écorce de rhéteur.

Vous savez que Pline-le-Jeune fut consul à Rome, puis proconsul dans le Pont et la Bithynie. C'est, je suppose, dans ces diverses charges qu'il acquit la fortune immense que ses lettres font supposer. Quoiqu'il ait administré avec douceur, et en particulier qu'il ait été favorable aux chrétiens, au sujet desquels il a adressé à Trajan le rapport souvent cité, cependant, nous savons que les

proconsuls Romains étaient de vrais monarques par les revenus qu'ils touchaient, aussi bien que par l'autorité qu'ils exerçaient. Outre les campagnes de Laurente et de Toscane, dont Pline fait des descriptions qu'il faut lire pour avoir une idée du luxe des Romains à cette époque ; outre celles de Tusculum, de Préneste, de Tibur et d'autres encore, il en possédait, comme il le dit dans la lettre que j'ai citée, plusieurs au bord du lac Larius ; l'une, à deux lieues de Côme, porte encore le nom de Pliniana. Dans la lettre dix-neuvième du Livre III, il demande à l'ami auquel il l'écrit, s'il lui conseille d'acheter une campagne enclavée dans l'une des siennes, et balance les raisons pour et contre cette acquisition, avec une complaisance vraiment amusante. Quant à la somme, il s'agit de trois millions de sesterces, qui, en prenant le petit sesterce à la valeur de dix-huit centimes qu'il devait avoir au temps de Trajan, font environ cinq cent quarante mille francs. Voilà quelle était la fortune de certains hommes de lettres de ce temps : quant à leur genre de vie à la campagne, je le trouve raconté dans une lettre de Pline qui me paraît assez curieuse et assez propre à justifier les observations que j'ai faites sur cet auteur.

Pline à Fuscus.

« Vous demandez comment je règle ma journée en été dans ma terre de Toscane? Je m'éveille quand je puis, ordinairement vers la première heure (six heures du matin), quelquefois avant, rarement plus tard. Je tiens mes fenêtres fermées ; car le silence et les ténèbres laissent à l'esprit toute sa force ; n'étant pas distrait par les objets extérieurs, il demeure libre et maître de lui-même. Je ne veux pas assujétir mon esprit à mes yeux, j'assujétis mes yeux à mon esprit ; car ils ne voient que ce qu'il voit, tant qu'ils ne sont pas distraits par autre chose. Si j'ai quelque ouvrage commencé, je m'en occupe ; je dispose jusqu'aux paroles, comme si j'écrivais et corrigeais ; je travaille, tantôt plus, tantôt moins, selon que je trouve plus de facilité à composer et à retenir. J'appelle un secrétaire, je fais ouvrir les fenêtres et je dicte ce que j'ai composé. Il me quitte ; je le rappelle encore une fois, et je le renvoie. A la quatrième ou cinquième heure, selon le temps qu'il fait, je vais me promener, ou dans une allée ou dans une galerie ; je continue de composer et de dicter. Ensuite, je monte en voiture ; et là, mon attention étant ranimée par le changement, je reprends l'ouvrage entrepris pendant que j'étais couché ou que je me promenais. Ensuite je dors un peu, puis je me promène ; après, je lis

à haute voix quelque harangue grecque ou latine, non pas tant pour me fortifier la voix que la poitrine; mais la voix elle-même en profite. Je me promène encore une fois; on me frotte d'huile, je fais quelque exercice; je me baigne. Pendant le repas, si je mange avec ma femme ou avec un petit nombre d'amis, on fait une lecture. Au sortir de table, vient quelque comédien, ou quelque joueur de lyre. Après quoi je me promène avec les hommes employés dans ma maison, parmi lesquels il y en a de fort instruits. La soirée se prolonge ainsi par une conversation variée, et le jour, quoique fort long, s'est assez rapidement écoulé.

» Quelquefois je dérange un peu cet ordre. Car si je suis resté au lit, ou si je me suis promené longtemps après mon sommeil et ma lecture, je ne monte pas en voiture, mais à cheval; je vais plus vite et reviens plus tôt. Mes amis me viennent voir des villes voisines, et m'occupent une partie de la journée; ils me délassent quelquefois par une utile diversion. Je chasse de temps à autre, mais jamais sans mes tablettes, afin que si je ne prends rien, je n'en rapporte pas moins quelque chose. Je donne aussi quelques heures à mes fermiers, trop peu à leur avis; mais leurs plaintes rustiques ne servent qu'à me donner plus de goût pour les lettres et pour les occupations de la ville. Adieu.»

Je ne sais si la ville de Côme a jamais élevé un monument à son concitoyen Pline: il n'y a pas longtemps qu'elle en a fait un pour un autre de ses enfants, le célèbre physicien Volta, connu par la pile qui porte son nom, dont l'application à la télégraphie électrique est d'une si grande importance.

Pendant que je lis et que je contemple, j'aperçois le bateau à vapeur *le Larius*, qui descend de Colico vers Côme. Qu'eût dit Pline en voyant ce beau navire cheminer sans voile avec une rapidité si grande? Qu'eût-il pensé de cette industrie humaine, renfermant une onde bouillonnante dans les flancs étroits d'une chaudière, d'où elle ne sort qu'en obéissant à la volonté de l'homme, mais avec une force aussi irrésistible que celle d'un torrent furieux. On parle beaucoup du prosaïsme des pyroscaphes et des locomotives; pour moi, je trouve une poésie puissante dans cette réalisation des rêves de notre imagination qui semblaient les plus insensés, et les inventions modernes ne me paraissent manquer d'aucun des éléments qui ont caractérisé les grandes choses ou les grands événements chantés par les poètes d'autres époques; il me semble même que ces merveilles sont des véhicules aussi utiles pour les es-

prits que pour les corps, et leur permettent de s'élancer dans les domaines de l'inconnu avec plus de confiance que leurs rêves ne seront que les précurseurs de la réalité. Celui qu'un wagon a transporté en quelques heures des climats du nord à ceux du midi; celui qu'un steamer a déposé sain et sauf au port, en se jouant, avec autant de facilité, des écueils du rivage que des vents contraires ou des flots soulevés par la tempête: celui qu'un aërostat a majestueusement enlevé vers le ciel et qui, en quelques instants, a plané, comme un aigle, sur de vastes contrées inconnues: celui qui a conversé instantanément à cent lieues de distance avec un ami, écoutant, plein d'émotion, comme un écho de sa pensée, plus rapide que la parole même; cet homme n'a-t-il pas le droit de laisser son imagination et son cœur errer un peu dans les plages de l'infini, et d'attendre de faits pareils quelque chose pour l'humanité? et si la poésie ne pouvait les chanter, ne serait-ce pas par impuissance plutôt que par dédain, comme si sa langue n'était plus assez riche et assez forte pour les célébrer dignement?

Mais il est temps de partir. En descendant, je suis péniblement frappé à la vue d'une longue treille dont tous les raisins sont noirs et desséchés. J'avais déjà vu cette maladie dans les vignes de Mandello; c'est la première fois qu'elle sévit dans le nord de l'Italie, et j'apprends que de nombreux vignobles en sont atteints. Il y a, vous le savez, de très bons vins dans le Piémont et dans la Valteline; ceux des bords du lac de Côme sont plutôt mal faits que mauvais. La fermentation du moût qui a lieu avant que la grappe en ait été séparée, lui donne un goût âcre et dur. Mon hôte a essayé de faire le vin comme on le fait en Suisse, et a réussi à obtenir une qualité très-supérieure à celle des produits ordinaires. On a encore ici le tort de mêler la vigne à d'autres cultures sur le même sol et de laisser prendre à son bois un développement trop considérable. Puis, faute de labours assez fréquents, les mauvaises herbes croissent avec une telle abondance, que souvent une vigne à l'air d'un épais taillis. Le paysan a pour maxime, ou plutôt pour habitude, de laisser faire la nature, et cette bonne nature est en effet si généreuse, qu'on est moins étonné d'une semblable habitude. D'ailleurs il est rare que l'intérêt se porte sur deux industries ou deux cultures au même degré, et ici la soie a avec raison la préférence.

Ne croyez-vous pas qu'il y a une liaison intime entre les phéno-

mènes de la nature et ce qui se passe dans la société humaine? Il serait, je pense, plus extraordinaire que l'homme n'éprouvât pas l'influence immédiate de la terre qu'il habite, et la coïncidence entre certains événements graves et des crises naturelles du globe, est assez remarquable depuis un quart de siècle pour valoir au moins la peine d'arrêter un moment la pensée. Ce n'est pas le lieu d'approfondir les faits qui se présentent à mon souvenir, au moment où j'observe cette treille couverte de grappes arrêtées dans leur développement par un mal inexplicable, ne se révélant au dehors que par une légère toile qui enveloppe le grain et en consume la sêve, jusqu'à ce qu'il soit complétement desséché. Cet aspect, joint à l'odeur fétide et étouffante qui s'exhale de la vigne, rappelle l'idée d'un fléau instantané, d'une plaie semblable à celles de l'Egypte aux temps de Moïse. Les faits qui se passent autour de nous sont propres à nous donner une idée plus saine de certains faits historiques dont nous lisions le récit avec intérêt, mais que nous regardions comme des choses à jamais passées et dont le retour était impossible. Préparés par de longues années de paix et de prospérité, nous étions habitués à croire à un privilége pour notre époque, et le premier sentiment qui s'empare de nous, à la vue de choses extraordinaires, c'est un étonnement profond, qui va jusqu'à paralyser notre activité. Du reste, quant au fléau qui était à Bellaggio l'objet de mes réflexions, il n'y a de tout-à-fait nouveau que son intensité qui semble augmenter sans cesse, et cette année frappe en Italie, en Grèce et à Madère des vignobles qui jusqu'à présent ne le connaissaient pas. Pline, l'ancien, dit dans le dix-septième livre de son histoire naturelle : « Les vignes » et les oliviers sont sujets à une maladie particulière, qu'on nomme » toile d'araignée et qui consiste en ce que leur fruit se trouve » enveloppé d'une espèce de toile qui le fait périr. »

A la grille, je retrouve le portier qui connaît assez la prison dont il est le geôlier, pour ne paraître point surpris que j'y sois resté plusieurs heures. Je cherche à lui faire comprendre que j'approuve son système; il n'a pas trop de peine à le saisir, et nous nous quittons avec un sourire encore plus gracieux que la première fois. Au retour, j'ai pour conducteur un vieux batelier, jambes et bras nus, qui lève en vain les yeux en haut pour y chercher quelques souffles du Divano; mais l'heure est passée, et la seule chance qui reste, c'est d'arriver avant que la Breva se soit élevée. Nous sui-

vons la rive droite plus sauvage et plus escarpée, pour traverser le lac en face de Mandello. Suivant mon habitude, j'entre en conversation avec mon pilote qui parle un langage dont je ne crois pas entendre vingt mots, quand je m'aperçois que le dit langage ressemble beaucoup à notre patois du Jura. Lorsque je suis embarrassé pour trouver le mot qui exprimera mon idée, je le demande aux ayeux qui tant de fois me firent entendre ce dialecte énergique de nos montagnes, et souvent cela me réussit; mon batelier répète le mot avec une variante et nous finissons par nous entendre. Je ne dirai pas sans doute comme le comte d'Erfeuil, dans *Corinne,* le dit du français, qu'il y a tant de patois du Jura dans les langues, qu'il est facile à un habitant de ses vallées de les parler toutes; je suis, au contraire, frappé de ce rapprochement que j'ai eu plusieurs fois encore l'occasion de remarquer. Y a-t-il eu quelque communauté d'origine, quelque émigration inconnue? Je livre ce fait aux commentaires des linguistes et des historiens, me contentant de prendre date, au cas que l'on vînt à découvrir quelque fait aussi curieux et aussi inattendu que celui de la translation de l'histoire de Guillaume Tell des Alpes scandinaves aux Alpes suisses.

J'aurais sans doute encore beaucoup à vous dire sur les lieux où je suis, plusieurs courses à vous raconter et de nombreux détails à ajouter à ceux que je vous ai déjà donnés; mais il est temps de finir, et je prolongerais trop une lettre déjà démesurément longue. Mon but sera atteint, si par ce que je vous ai dit, j'ai pu vous engager à visiter vous-même ces contrées.

J'ai souvent cité Pline; je lui emprunte encore, en vous disant adieu, la formule de salutation qui termine toutes ses lettres, à laquelle on ne peut certes pas faire le reproche de prétention et de longueur, et qui était dans ses épîtres, comme dans les mœurs, un des derniers souvenirs de l'ancienne simplicité romaine: Vale!

F. Borel.

MICHEL LE MENDIANT.

XI

Un cabanon de Bicêtre [1].

Deux jours entiers se sont écoulés depuis les faits rapportés dans le chapitre précédent. Au fond d'un des cachots destinés aux prisonniers importants ou furieux, Michel est étendu sur une paillasse presque vide. Au chevet de cette misérable couche deux anneaux scellés au mur laissent pendre des bouts de chaînes armées d'un cadenas ; ce sont les points d'attache de la camisole de force, lorsque le captif doit être privé de tout mouvement. Une cruche de terre, une écuelle de hêtre et un lourd escabeau composent tout le mobilier du cabanon.

Au moment où nous y introduisons le lecteur, un vif rayon du soleil à son déclin pénètre à travers le soupirail grillé et semble barrer l'obscurité d'une ligne de flamme. Le vétéran a le dos appuyé à la muraille, la tête penchée sur sa poitrine et les bras pendants. Son costume est remplacé par l'espèce de sarreau de gros drap grisâtre adopté pour les pensionnaires de Bicêtre, et par la chemise de toile rousse dont le col entr'ouvert laisse voir la poitrine encore robuste de l'ancien forgeron.

Longtemps immobile, il vient d'être atteint par le sillon lumineux qui traverse la cellule ; son front se relève et il regarde autour de lui.

Quel changement opéré dans ces deux jours ! Ce visage naguère

[1] Voir l'article précédent, n° de mai 1853, page 364.

ferme et calme a pris une expression d'inquiétude égarée. Les joues amaigries et livides sont marbrées de taches rougeâtres, un frémissement convulsif agite les lèvres contractées, et, au fond des yeux toujours en mouvement, étincelle une rage mal contenue.

A la vue de son cabanon vaguement éclairé par le soleil couchant, il s'est redressé en tressaillant; il a fouillé du regard, pour la millième fois, les moindres recoins de son cachot, comme s'il espérait découvrir quelque moyen de salut. Depuis deux jours qu'il se débat entre ces quatre murs humides, il n'a pu accepter encore la réalité de son emprisonnement. Exalté par le désespoir et l'indignation, il flotte dans ce demi délire qui ôte au fait lui-même son caractère irrévocable ; il ne peut croire à ce qui lui arrive ; il attend un réveil ou un miracle! A chaque instant, il lui semble qu'une voix va l'appeler pour lui dire : — Tu es libre! Qu'une porte mystérieuse va s'ouvrir dans le mur pour lui livrer passage. Il a tant appelé Dieu à son aide, il a si longuement repassé, dans sa mémoire, tous les motifs de délivrance, il s'est rappelé tant de gens que sa disparution doit occuper et qui travailleront à rouvrir son cachot, qu'il ne peut cesser d'espérer et d'attendre.

Mais les heures ont succédé aux heures ; c'est la troisième fois que les rayons du soir viennent éclairer son cabanon, et aucun libérateur n'a paru. Il voit toujours autour de lui ces murs où des ongles furieux ont creusé la pierre, où le désespoir a gravé de douloureuses inscriptions et de funèbres images de mort ; il entend toujours, à travers le grillage de sa porte ferrée, les hurlements insensés de ses compagnons de captivité mêlés aux murmures des geôliers, au bruit du fouet s'éteignant dans les chairs meurtries !

Il s'agite quelques instants, en proie à une angoisse progressive; puis un cri lui échappe, un cri de désolation et de fureur. Son poing fermé se relève et il s'en frappe le front, comme s'il voulait se punir lui-même de ses folles espérances. Des mots entrecoupés lui échappent ; monologue incomplet qui s'achève dans le silence de la pensée : — Non, non, répéte-t-il tantôt à demi voix, tantôt en lui-même ; les misérables ont raison, je suis fou!.... fou de croire qu'on se souviendra de moi ; qu'on songera à me délivrer! — Sur qui puis-je compter désormais ? Sur ma corporation ? elle ne sait rien de moi ; elle ne peut soupçonner ce qui m'arrive, et, lors même qu'elle en serait instruite, qui voudrait perdre son temps à

me secourir ? Ma disparution ne retourne-t-elle pas au profit des autres ? c'est un héritier de moins au partage ! reste donc Mme Armand. Mais elle-même ignore mon passé ; et que pourrait d'ailleurs une femme sans famille, sans protecteurs ! qui sait si elle-même a échappé aux piéges de M. Moreau : s'il n'aura point réussi à enlever ce dernier appui à Mlle Henriette ?.... Mlle Henriette,.... ah ! malheureux ! c'est à elle surtout que tu devrais penser ! — Que s'est-il passé dans cette entrevue secrète avec M. de Vignolles et l'intendant ? Pourquoi ce cri entendu à travers la porte refermée ? Qu'est devenue celle que tu avais juré de défendre ?

Ici la pensée de Michel s'arrêtait comme interrompue par un élan de désespoir. Le vieux soldat s'agitait sur sa couche de paille avec des exclamations entrecoupées. L'idée de Henriette livrée sans protection à la méchanceté du directeur de Saint-Lazare troublait sa raison. Il sentait dans son cerveau comme un tourbillon douloureux ; il appuyait sa tête sur ses genoux en fermant les yeux et appelant à lui sa volonté vacillante pour dissiper cette espèce de vertige. Sa voix s'élevait et il se parlait à lui-même en s'encourageant.

— Allons !.... il ne s'agit pas de désespérer, reprenait-il : point de faiblesse !.... pense à ce que tu dois faire !.... à tout prix il faut sortir d'ici,.... retrouver Mlle Henriette. — O mon Dieu ! donne-moi la présence d'esprit et le courage ! Tu as dit, par la bouche de Samuel : « L'homme ne sera pas le plus fort par la force ! » Fais donc que le triomphe soit à la justice ! Mais pour cela, il faut savoir accomplir son devoir ! tu ne veux aider que celui qui s'aide lui-même. Voyons ! que faire ? à qui m'adresser ? J'ai écrit hier à M. Moreau : j'avais espéré que si je le voyais, je pourrais l'effrayer, l'attendrir,.... que sais-je ! obtenir ma délivrance à quelque condition. Il n'est point venu, il ne viendra pas : je n'ai plus qu'un recours, M. Le Rivelle. Mais si je lui écris directement j'éveillerai des soupçons : aucun geôlier ne voudra faire parvenir ma lettre à un avocat du chatelet. Il vaut mieux écrire à Mme Armand : elle-même ira le trouver : elle lui dira tout ce qu'elle sait ; elle le pressera. Oui .... c'est le seul moyen ; ne perdons pas un instant !

En parlant ainsi, il avait retiré de sa paillasse un porte-feuille heureusement dérobé aux recherches des gardiens de cabanons ;

il en arracha une page blanche et se mit à écrire au crayon. Ce fut pour lui chose longue et difficile. Sa main gauche peu exercée, avançait lentement : le rayon qui l'éclairait par le soupirail s'était raccourci et allait s'éteindre. Il monta sur l'escabel afin de se rapprocher de l'étroite ouverture pour mieux voir.

Dans ce moment un bruit confus arriva à son oreille. Il dressa la tête, le bruit arrivait par le soupirail et venait du dehors : c'était un retentissement de pas sur la terre battue, puis des rumeurs confuses de voix, des sifflements cadencés d'ouvriers revenant du travail. Il n'en pouvait douter, une ruelle longeait sa prison et passait sous l'espèce de fenêtre qui l'éclairait. La communication avec le dehors n'était donc pas impossible : en jetant un billet à travers les barreaux, le hasard pouvait le faire tomber entre des mains généreuses qui le porteraient à son adresse. Rien n'empêchait au moins de solliciter ce service : c'était une chance à courir.

Le vétéran ne voulut pas la négliger. Il écrivit à la hâte quelques mots sur une seconde feuille dont il enveloppa un platras enlevé à la muraille, et il attendit pour le lancer à travers les barreaux qu'il entendît passer quelqu'un.

Plusieurs minutes s'écoulèrent sans aucun bruit. Le soir était venu et les dernières lueurs s'étaient évanouies. Michel commençait à craindre qu'il ne fût trop tard pour qu'on se hasardât dans la ruelle déserte, quand le son d'un flageolet s'éleva dans le lointain. Aux notes aiguës et fausses qui semblaient s'égrener dans les airs sans que l'oreille la plus attentive pût y retrouver l'apparence d'une mélodie, le syndic des bons pauvres ne put retenir un mouvement de surprise. Si le sourd et muet qui avait l'exploitation de la petite banlieue ne fût mort depuis plusieurs semaines, il eût cru le reconnaître. Le son approchait de plus en plus, et, à chaque instant, la ressemblance paraissait plus complète. Enfin, le bizarre solo retentit à quelques pas du soupirail : Michel ne balança plus, et, prenant son moment, il lança le billet au dehors.

Il lui sembla entendre une exclamation, puis le son du flageolet s'arrêta.

Il y eut pour lui un moment d'attente affreuse. Le billet avait-il été relevé? Le lisait-on? Quel secours attendre de celui à qui le hasard venait de le livrer?

Pendant qu'il s'adressait encore ces questions, il entendit le bruit d'un frottement contre le mur du dehors ; on semblait faire

quelque tentative qu'il ne s'expliqua point au premier moment ; mais par un mouvement machinal, ses regards allèrent chercher le soupirail, et il y vit paraître d'abord une main, puis un bonnet, enfin une face grimaçante qui le fit reculer.

— Le neveu de Mme Rossignol ! s'écria-t-il.

Coquillard sembla d'abord avoir quelque peine à distinguer les objets dans l'obscurité du cabanon ; mais enfin ses yeux s'y accoutumèrent et il reconnut Michel.

— Vous ici, syndic ! dit-il à son tour.

— Fais donc semblant de l'ignorer, scélérat ! interrompit Michel avec un geste menaçant.

— Que je sois pendu si j'en savais un mot, reprit vivement l'ancien valet de place ; comment la chose est-elle donc arrivée ?

— Grâce à celui que tu sers.

— M. Moreau.

— Qui donc ?

— D'abord vous saurez qu'il ne m'est plus de rien, fit observer Coquillard ; depuis hier je suis entré dans l'exercice de mes fonctions.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, que j'ai commencé à être sourd et muet, parbleu ! Vous n'avez donc pas entendu mon flageolet....

— Comment, c'était toi ?

— Est-ce que vous n'avez pas reconnu l'air ? Je regagnais le gîte quand ce billet est tombé à mes pieds.

— Tu l'as lu ?

— Certainement.

— Alors tu sais que tu peux me rendre un service ?

— Oui, vous aider à sortir de cage, pas vrai ?

— Aurais-tu un moyen ?

— Dame, syndic, j'ai toujours entendu dire que quand on ne pouvait pas sortir par la porte, il fallait prendre le chemin de la fenêtre.

— Celle-là est au-dessus de la ruelle ?

— De huit petits pieds.

— Ainsi, tu crois qu'on pourrait la franchir ?

— S'il n'y avait pas ces barreaux de fer.

— On peut les scier.

— Si on avait une lime : mais faudrait de plus une corde pour descendre commodément dans la ruelle.

— Et une arme pour se défendre au besoin.

— Ça fait trois choses, syndic.

— Oui, dit Michel qui s'était élancé sur l'escabeau pour être plus près de Coquillard et qui baissait la voix ; trois choses que tu vas me procurer tout-à-l'heure.

— Moi ?

— Tu ne peux me refuser !

— Mais, au contraire, je refuse ! interrompit Coquillard vivement ; diable ! comme vous y allez, vétéran ; je ne veux pas me compromettre pour vous !

— Misérable ! oublies-tu que c'est moi qui t'ai donné ton brevet de bon pauvre ?

— Justement, justement ; je tiens à le garder, syndic ; et pour cela faut pas que je me compromette. Puisque M. Moreau a eu la puissance de vous encager à Bicêtre, il aurait celle de m'en faire autant, si je me mêlais de vos affaires, et, comme ça, je perdrais mon état. Il y a quelques jours, j'aurais pu me hasarder ; mais vous comprenez, à cette heure que j'ai droit de mendier, me voilà un homme public ! je ne veux pas me mettre mal avec les gens en crédit.

— Quoi ! s'écria Michel en tendant vers lui son poing fermé ; tu aurais la lâcheté de m'abandonner ici !

— Du tout, reprit Coquillard : foi d'homme, je m'intéresse à vous : aussi, je vous promets de faire dire en votre intention une petite messe..... A l'honneur de vous revoir, syndic ; j'entends du bruit : j'ai peur qu'il ne vienne quelqu'un ; bonne santé et bonne patience !

Michel voulut le retenir en l'appelant ; mais la tête de l'ancien valet de louage disparut et il l'entendit redescendre.

Il se laissa aller la face contre le mur avec un gémissement de douleur. A peine une espérance avait-elle brillé, qu'il la perdait ; il y avait sur lui une malédiction !

Il se fit dans le cabanon un silence sinistre qui fut interrompu par la voix de Coquillard. Il venait de reparaître à la lucarne et appelait tout bas le vétéran.

— Pourquoi revenir ? Que te faut-il encore ? demanda celui-ci.

— Ne croyez pas, au moins, que j'y mette de la mauvaise volonté, reprit le neveu de Mme Rossignol ; je ne demanderais pas mieux que de vous servir, si ça me servait !

— C'est-à-dire, alors, que tu veux me vendre ton secours, reprit Michel ; eh bien soit ; parle !

— Pour lors, donc, voici la chose, reprit Coquillard : grâce à vous, syndic, je suis passé sourd et muet : certainement c'est une position : mais les pauvres ambulants, ça n'est encore que du peuple, tandis que vous autres, les douze bons pauvres de Saint-Roch, vous êtes comme qui dirait les douze pairs de France de la gueuserie !

— Après, après ! interrompit le vétéran avec impatience.

— Après ! reprit son interlocuteur : je vous dirai, syndic, que moi aussi j'ai l'ambition d'être un jour parmi les pairs de France et ça dépend de vous.

— Comment cela ?

— Vous n'avez qu'à me choisir d'avance pour vous succéder ; vous, vous serez le roi, je serai le dauphin.

— Et à cette condition, tu travailleras à me tirer d'ici ?

— Et je vous en tirerai !

Michel tendit la main vers lui.

— Convenu, dit-il ; tu as ma parole.

— Vrai ! s'écria Coquillard avec un geste de joie : eh bien, syndic, ça me suffit ; vous allez avoir ce qu'il vous faut.

Il fit un mouvement pour redescendre, puis, comme s'il se ravisait :

— Au fait, on ignore qui vit et qui meurt, reprit-il ; savez-vous, syndic, j'aimerais mieux tenir votre parole sur papier : ça me donnera le plaisir d'avoir de votre écriture.

— Soit ; interrompit Michel qui courut à son porte-feuille : je vais te faire un billet : mais, donnant, donnant, tu ne l'auras que contre ce que tu m'as promis.

— C'est juste, c'est juste ! dit Coquillard : il faut des deux côtés une égale confiance. Attendez seulement un moment ; vous allez avoir ça en poste.

Il lâcha les barreaux, sauta à terre et Michel l'entendit courir.

Cette fois, tout semblait favoriser le prisonnier ; les gardiens étaient allés souper ; la nuit venait de descendre ; il avait le temps

de limer ses barreaux et de fuir avant la ronde de minuit! il se hâta d'écrire le billet promis à Coquillard. Comme il l'achevait, un bruit de clé retentit dans le corridor, les verroux furent tirés bruyamment et la porte du cabanon s'ouvrit.

Michel voulut cacher son porte-feuille et son crayon, mais il avait été aperçu du gardien.

— Ne vous gênez donc pas, compère, dit-il avec cette familiarité que les gens grossiers prennent pour de la bonne humeur; le réglement permet l'écriture à vos pareils. Vous pouvez entretenir une correspondance avec la lune ou la reine de Saba; je me chargerai même de faire parvenir les lettres à leur adresse.

— Que vous faut-il? Que demandez-vous? interrompit Michel qui voulait couper court.

Mais le gardien de cabanon était un homme jovial qui avait toujours quelques plaisanteries en réserve et qui tenait à leur placement.

— Oh! oh! on est donc dans le feu de la composition, dit-il en s'approchant; c'est peut-être à une tragédie que travaille monsieur? Pour lors, il a déjà ici des confrères: car Dieu me pardonne, on dirait qu'il suffit d'être fou pour devenir homme de lettres: nous avons des poètes dans presque tous les cabanons; dès qu'un cerveau tourne, les vers s'y mettent!

Le gardien s'arrêta à ce trait, espérant qu'il ne passerait point inaperçu; mais voyant que Michel n'y avait point pris garde, il se décida à s'applaudir lui-même par un long éclat de rire. Le vétéran l'interrompit en lui demandant de nouveau ce qui l'amenait à cette heure.

— Allons, vous êtes bien pressé, reprit le porte-clés un peu piqué de son échec; on vous dit des farces et vous ne vous y prêtez pas. Décidément la boule est perdue, compère; faudra des douches à mort!

— Finissons! interrompit Michel qui craignait que Coquillard ne revint et dont l'œil se tournait à chaque instant vers la lucarne.

— Eh bien donc, en route, répliqua brusquement le gardien; on vous attend au grand guichet.

— Moi? qui donc?

— L'économe de Saint-Lazare.

— M. Moreau! que peut-il me vouloir?

Le geôlier le regarda en face.

— Ah ! bien, en voilà une bonne ! s'écria-t-il ; ce qu'il veut ? Mais, folâtre que vous êtes, avez-vous donc oublié que vous lui avez écrit pour qu'il vienne ?

Michel ne répondit rien ; il pensait avec perplexité aux conséquences de cette visite intempestive. Si Coquillard revenait pendant son absence ! si, ne le trouvant point, il partait sans retour !

Cependant le porte-clés, qui avait regagné la porte, se lassait d'attendre et appelait en jurant. Le vétéran, après avoir hésité quelques instants, allait le suivre ; mais il s'arrêta tout-à-coup. Le son aigre et faux du flageolet venait de se faire entendre au bout de la ruelle ; il recula brusquement et déclara qu'il ne voulait plus voir M. Moreau. Le gardien essaya d'insister jusqu'au moment où Michel, qui tremblait que le neveu de Mme Rossignol ne parût à la lucarne, s'arma de son tabouret en le menaçant de lui briser le crâne s'il ne le laissait en repos, ce que notre homme s'empressa de faire.

Dès qu'il fut parti, le vétéran courut à la fenêtre et appela doucement Coquillard.

— Présent ! répliqua celui-ci qui se montra presque au même instant entre les barreaux.

— As-tu ce qu'il me faut ? demanda précipitamment Michel.

— Voilà, répondit le sourd et muet, en montrant la lime et le couteau liés à l'une des extrémités de la corde ; mais le billet ?

— Voici !

— Pour lors, attachez à l'autre bout.

— C'est fait.

— A cette heure, laissez venir à moi le papier, je laisserai descendre à vous les outils ; ce sera comme vous disiez, syndic : donnant, donnant !

La chose fut exécutée, et au moment même où le billet arrivait à Coquillard, Michel saisissait la lime et le couteau.

Il fut interrompu par un bruit de voix qui se faisait entendre dans le corridor. Il n'eut que le temps d'avertir Coquillard qui s'éclipsa, et de courir à sa paillasse sous laquelle il cacha son trésor. Dans ce moment même, la porte du cabanon se rouvrit et le gardien reparut accompagné de M. Moreau lui-même.

XII

Un expédient de prisonnier.

L'intendant de Saint-Lazare portait par dessus son costume ordinaire, une espèce de douillette de soie piquée : son chapeau galonné était penché en avant, de manière à ombrager le haut du visage et à cacher son regard : appuyé de la main droite sur une canne un peu haute qu'il tenait au-dessous du pommeau pour se donner un air de pacifique bonhomie, il avait la main gauche plongée dans la vaste poche de son surtout.

A sa vue, Michel s'était reculé lentement vers le mur placé au chevet de sa couche de prisonnier ; M. Moreau s'arrêta à quelques pas, en clignant des yeux, comme si l'obscurité du cabanon l'eût empêché de bien distinguer. Le gardien éleva la lanterne qu'il tenait à la main et en dirigea le rayon lumineux sur le vétéran.

— Voilà notre paroissien, dit-il du ton grossièrement jovial qui lui était habituel ; hier, il demandait M. l'intendant comme un amoureux demande sa maîtresse ; aujourd'hui, il ne veut plus en entendre parler.

— Est-ce vrai, mon bon M. Michel, dit le visiteur d'un accent doucereux : j'ai pourtant reçu de vous un billet qui réclamait un entretien immédiat, et j'ai dû penser que vous aviez quelque chose d'important à me communiquer.

— M. l'intendant s'est trompé, répliqua brusquement le prisonnier.

— Vous aviez pourtant une intention en m'écrivant !

— Peut-être, mais j'en ai changé.

L'intendant lui jeta un regard scrutateur qui cherchait à pénétrer le motif de ce subit changement L'expression de Michel avait quelque chose de sombre et de contenu dont il fut frappé : il pensa qu'en se ravisant, il avait renoncé à quelque révélation d'abord projetée, et qu'il désira d'autant plus connaître.

Il s'approcha donc lentement et prit sa voix la plus sympathique.

— A la bonne heure, dit-il doucement : je vois que dans ce cas ma visite était inutile pour M Michel : j'avais pensé, en recevant

son billet, qu'il voulait réclamer contre son envoi à Bicêtre ; il me semblait qu'il devait se trouver mal ici.

— Moi ! répliqua Michel avec une ironie amère ; pourquoi cela, monsieur ; n'est-ce donc point ma place ? Enfermé dans cette maison, je ne gêne plus personne ; on peut impunément tromper ceux que j'avertissais, sacrifier celle dont j'étais l'appui ; joindre à la violence l'hypocrisie ! Me sachant sous les verroux, on va rattacher son masque, certain que je ne pourrai venir l'arracher.

L'intendant se tourna vers le gardien.

— Toujours la tête qui travaille ! dit-il avec un soupir de compassion.

Le vétéran ne put retenir un mouvement.

— Oui, oui, feignez de croire à une folie qui vous sert, reprit-il d'un accent de sourde indignation : qui sait si, à la longue, le mensonge ne deviendra pas vérité ? Vous espérez que le cabanon de Bicêtre finira par faire son office ! On sait bien qu'ici la démence se respire dans l'air, qu'elle suinte des murailles ! Le jour, la nuit, elle vous assaille et vous enveloppe : on la sent venir dans les cris des malheureux que le bâton punit de leurs souffrances. On retient en vain sa raison avec épouvante ; ces flots de délire qui vous entourent, finissent par l'emporter et on se sent devenir fou de la folie des autres ! — Non, non : le lieu est bien choisi pour les plans de M. Moreau ; c'est ici que je dois rester et nulle autre prison ne conviendrait aussi bien.

— C'est-à-dire, qu'au contraire toute autre vous conviendrait mieux, cher M. Michel, reprit l'intendant de son même ton caressant : ce lieu vous rappelle un passé fâcheux : vous y revenez sans cesse aux mêmes idées : aussi, en passant tout-à-l'heure chez le directeur, ai-je appris avec plaisir que vous alliez changer d'air.

— C'est donc pour ça qu'on prépare le panier à salade ? demanda le gardien.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Michel.

— Eh bien, parbleu ! qu'on a ordonné d'atteler la carriole des condamnés de conséquence ! — Un carrosse rembourré de fer et cadenassé à triple serrure, où l'on voyage sans craindre les coups d'air !

— Et où donc veut-on me conduire ? demanda le vieux soldat saisi.

— Dans un endroit où vous n'entendrez jamais parler de ce qui

vous a tourmenté jusqu'ici, reprit l'intendant avec une intention qui donnait un double sens à ses paroles; aux îles Saintes-Marguerites, en Provence.

Michel poussa un cri.

— Ciel! et c'est aujourd'hui?

— A l'instant même; M. le directeur vient de me remettre l'ordre de départ.

En parlant ainsi, il retira la main jusqu'alors cachée dans la poche de son surtout et montra un papier qui portait le timbre du roi. Michel recula jusqu'à l'angle du cabanon, comme s'il eût aperçu un reptile.

— C'est impossible! balbutia-t-il; je n'ai point demandé ce changement de prison; qu'on me laisse où je suis; je me soumettrai à tout, je ne me plaindrai pas; que peut-on craindre de moi dans ce cachot?

Mais l'intendant n'écoutait point et parlait bas au gardien. Celui-ci s'approcha du prisonnier.

— Allons, soyons gentil, dit-il avec sa gaîté habituelle; il s'agit d'un voyage d'agrément entrepris dans l'intérêt de la santé de monsieur; son équipage est prêt dans un instant.

— Je veux rester; je n'irai pas! interrompit Michel qui saisit convulsivement, de la seule main qui lui restait, les chaînes soudées à la muraille, comme s'il eût voulu s'y retenir.

Le porte-clefs haussa les épaules.

— Je ne veux pas! répéta-t-il en imitant l'accent du prisonnier; eh bien, dites donc, le roi est moins fier, savez-vous: il dit, lui: Nous ne voulons pas! — Croyez-moi, mon cher, ne perdons pas notre temps à faire des façons. Pour avoir une cervelle de lièvre, on n'est pas incapable de tout raisonnement. Vous savez bien que si vous ne venez point de bonne volonté, il faudra venir de force; je n'ai qu'à appeler mes enfants de chœur qui vont arriver pour me donner un coup de main.

Il désignait le corridor dans lequel se promenaient plusieurs porte-clefs; M. Moreau s'entremit.

— C'est inutile, fit-il observer d'un ton conciliant; M. Michel comprend bien que la résistance est inutile; mais peut-être veut-il le temps de se reconnaître et revient-il à sa première intention de s'entretenir avec moi.

Le vétéran tressaillit et regarda l'intendant; ses yeux s'allumè-

rent, comme si une idée subite avait traversé son esprit; il sembla hésiter un instant, puis se décida.

— Oui, reprit-il brusquement, il faut que je parle à M. Moreau; mais à lui seul; qu'on nous laisse ensemble.

— C'est bien, dit l'intendant, qui se retourna vers le gardien; votre directeur m'a autorisé à retarder le départ; je vous remettrai l'ordre d'extradition après l'entrevue.

— A votre aise! répliqua le porte-clefs qui déposa sa lanterne sur l'escabeau: voici de quoi vous voir parler! Quand vous en aurez assez de la conversation de monsieur, vous n'aurez qu'à appeler par le guichet, je suis là avec les autres dans le corridor.

A ces mots il sortit, referma la porte et poussa les verroux.

Michel resta immobile jusqu'à ce qu'il eût disparu, et écouta le bruit de ses pas se perdre sous les voûtes. A mesure qu'il s'éloignait, lui-même s'était lentement rapproché de l'entrée du cabanon. Lorsqu'on n'entendit plus rien, il se trouva debout devant la porte, en face de M. Moreau qui le regardait avec un peu de surprise. Il y eut une courte pause.

— Nous voilà seuls, dit enfin l'intendant, et on ne peut nous entendre.

— Mais on peut encore nous voir! répondit à demi voix Michel qui du geste indiquait le coin obscur de la cellule.

— Soit, dit M. Moreau en reculant de quelques pas vers l'endroit indiqué: maintenant parlez; qu'avez-vous à me dire?

— Ce que j'ai à vous dire, répéta le vétéran qui jeta un dernier regard vers le guichet ouvert; c'est que vous êtes maintenant à ma merci!

Et s'élançant vers son interlocuteur, il le saisit si brusquement de la main qui lui restait, qu'il le força à reculer jusqu'à la couche de paille qu'il rencontra et sur laquelle il tomba en arrière. Il voulut pousser un cri, mais Michel avait déjà un genou sur sa poitrine et sa main fouillait dans la paille sur laquelle il l'avait renversé.

— A moi, à moi! bégaya l'intendant suffoqué.

— Silence! ou vous êtes mort, dit le vieux soldat qui venait de saisir le couteau remis par Coquillard.

M. Moreau en vit la lame scintiller dans l'ombre, et s'écria:

— Malheureux! voudriez-vous m'assassiner.

— Pourquoi non, interrompit le prisonnier les dents serrées; ne

suis-je point fou? en me faisant conduire ici ne m'avez-vous pas ôté la responsabilité de mes actions? je me trouve désormais en dehors de la morale et de la loi: tout m'est possible, tout m'est permis: je suis fou!

— Mais enfin, que vous faut-il? demanda Moreau qu'épouvantait la voix stridente et le regard enflammé du vétéran.

— Ma délivrance, repliqua-t-il.

L'intendant voulut promettre.

— Oh! c'est inutile! interrompit Michel, vous me tromperiez encore, je ne veux la devoir qu'à moi seul; et pour cela, livrez-moi d'abord le costume dont j'ai besoin.... cette canne.... ce chapeau.... ce surtout....

Et à mesure qu'il désignait un des objets, il en dépouillait M. Moreau, qui s'y prêta sans résistance.

— Est-ce tout enfin? demanda l'intendant.

Le prisonnier ne répondit pas: il avait retrouvé la corde cachée un instant auparavant: il venait de la passer aux anneaux scellés dans la muraille, et M. Moreau sentit qu'il s'efforçait de le lier à la place où il se trouvait.

— Que faites-vous? s'écria-t-il en se débattant.

— Ne résistez point, dit Michel haletant, je dois m'assurer contre toute trahison.

Mais M. Moreau avait dégagé un de ses bras et s'efforçait de se relever en appelant au secours d'une voix étouffée. Michel se jeta sur lui à corps perdu.

— Tu ne comprends donc pas que je veux être libre, fût-ce aux dépends de ta vie, reprit-il d'une voix que la résolution rendait terrible....

— On m'a entendu.... on vient! balbutia l'intendant qui continuait à se débattre.... les gardiens sont là dans le corridor.... tout près....

— Moins près que mon couteau de ta poitrine! acheva le vétéran: songe que je n'ai rien à risquer, que l'impunité m'est assurée, que je puis frapper sans qu'on me demande compte du sang répandu! je suis fou! je suis fou!

Le visage pâle et menaçant du vieux soldat s'était abaissé sur celui de M. Moreau, qui sentit contre sa poitrine le froid de l'acier. Un frisson le parcourut; il demeura immobile en murmurant: — je me tais! je me tais!

Dans ce moment même, le gardien qui avait entendu quelque bruit avança la tête au guichet : mais le pâle rayon de lumière projeté par la lanterne n'arrivait point jusqu'à la couche du prisonnier Il ne vit que deux ombres confusément groupées dans les ténèbres, tandis que Michel, l'œil fixé sur le guichet lumineux, l'apercevait distinctement; il y eut pour lui un moment d'attente suprême: l'intendant glacé de terreur, frissonnait sous le couteau qui s'appuyait toujours davantage comme une menace muette. Enfin le gardien disparut.

— Il est parti.... murmura M. Moreau, et vous le voyez.... j'ai gardé le silence....

— Oui, reprit le vétéran à voix basse en se servant de sa main et de ses dents pour lui lier les deux bras en arrière : mais je ne veux pas que vous puissiez dénoncer ma fuite avant que je l'aie assurée.... Sur votre vie, pas de résistance! je n'ai point de temps à perdre!... non-seulement je veux vous empêcher de me suivre, mais d'appeler!

Il avait dénoué la cravate de celui qui était devenu son prisonnier, et il l'en baillonna sans que ce dernier pût opposer aucune résistance. Se relevant alors vivement, il s'enveloppa dans le surtout de soie piquée, s'empara de la canne, rabattit le chapeau sur ses yeux, puis s'avança vers la porte du cabanon.

Mais près de l'atteindre, sa résolution sembla faiblir; il sentait que cette chance extrême était pour lui la dernière; le sort de Henriette et le sien allait dépendre du hasard d'un instant! pâle, les lèvres tremblantes, il joignit les mains et levant les yeux au ciel :

— Mon Dieu ! dit-il avec un inexprimable élan de prière, ne m'abandonne point dans le péril! rappelle-toi les paroles du psalmiste : « Ils se sont tous attroupés contre l'âme du juste et ils ont condamné le sang innocent! » montre-leur que tu es leur maître, toi qui protège les faibles et les opprimés. J'ai fait tout ce que pouvait l'adresse et la prudence humaine, à toi le reste!

A ces mots, il ramena les pans du large surtout, enfonça le chapeau sur son front et frappa à la porte du cabanon.

Le gardien ouvrit.

— Eh bien, est-ce fini, demanda-t-il, et avez-vous fait entendre raison à notre locataire.

— Chut! murmura Michel, en baissant la voix, il vient d'avoir une crise...

— Ah ! ah! et où est-il ?

— Là bas sur sa paille, il sommeille.

— Je veux voir çà! dit le porte-clés qui se baissa pour relever la lanterne.

Le vétéran n'eut que le temps de la repousser du pied ; elle alla heurter le mur contre lequel le verre se brisa et elle s'éteignit.

Michel laissa le gardien la chercher en maugréant dans l'obscurité, et se glissant jusqu'à la porte, il gagna le corridor éclairé, puis le grand guichet qui lui fut ouvert, puis la cour et enfin la campagne.

La nuit était close et le chemin désert : il dépouilla, en un clin-d'œil, le déguisement qui venait de faciliter sa délivrance, et, se jetant dans un champ à droite, il traversa en courant les terres labourées, prit un sentier de traverse et arriva à la route de Fontenai, par laquelle il se dirigea sur Paris.

EMILE SOUVESTRE.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

Paris, 9 juin 1853.

Ce pauvre gouvernement parlementaire, comme on le traite aujourd'hui ! est-il assez conspué ! Il est le bouc émissaire sur lequel chacun à l'envi, peuple et magistrats, rejette ses péchés.

Il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.

Vraiment, on en fait la critique avec tant d'ardeur et de colère, qu'il semble que ce soit pour s'empêcher de le regretter. Peut-être cela viendra. Pour le présent, en l'absence de tribune et de publicité comme celles qu'on avait dans ces temps malheureux du régime parlementaire, c'est la Bourse qui discute et qui vote sur les événemens du jour. Avec la hausse ou la baisse, elle dépose des boules blanches ou des boules noires dans l'urne de la spéculation. Et quelle urne que celle-là ! une caverne, un gouffre, un abîme, un immense pot-au-noir. On a beau la raisonner, la tancer, lui adresser de dures remontrances, comme le faisait dernièrement M. Granier de Cassagnac dans l'un des journaux du pouvoir, s'écrier que les Parisiens sont bien toujours les mêmes, prêts à prendre peur comme à prendre feu pour un rien, tournant comme la feuille au moindre vent, la Bourse n'en va pas moins à sa guise, montant ou descendant les yeux fermés, ou bien ne bougeant ni ne sonnant mot, et, malgré les plus belles assurances, se grattant la tête. — La France et l'Angleterre sont d'accord : que pouvez-vous donc craindre du prince Mentchikoff ! il aurait beau

arborer son chapeau râpé sur le grand mât et déployer son paletot de voyage au plus haut des airs; qu'est-ce que cela en face des cent voiles de nos deux flottes combinées! — La Bourse n'en continue pas moins à hésiter, à reculer et à faire la mauvaise. Le diplomate russe semble bien s'être un peu trop avancé, et n'avoir pas quitté Constantinople avec les honneurs de la guerre; mais enfin il est parti sans que l'affaire soit encore arrangée; la Bourse le suit toujours des yeux, et son maudit paletot lui apparaît comme l'outre d'Eole, d'où peuvent d'un instant à l'autre s'échapper les tempêtes.

Peut-être, après tout, n'a-t-elle pas aussi tort qu'on excelle à le lui démontrer. Le fait est que la Russie a commencé de parler et qu'elle n'a pas dit son dernier mot. Restera-t-elle la bouche ouverte et la phrase inachevée? Sa position tourne un peu au ridicule, ne fera-t-elle rien pour s'en tirer ou pour s'en venger? Dans la question d'Orient, c'est elle qui a le moins à craindre et qui peut le plus oser. Se retirera-t-elle purement et simplement, comme d'une partie mal engagée, sans avoir rien gagné au jeu? Et si peu qu'elle y gagne, ou même encore mieux, n'y gagnât-elle rien, n'aura-t-elle pas maintenant d'autant plus envie et hâte de recommencer? La France et l'Angleterre sont d'accord: l'étaient-elles au début, et est-il bien sûr qu'elles le seront à la fin? Si tout se termine par le maintien du statu-quo, c'est à la France sans contredit qu'en reviendrait le principal honneur; car elle a la première envoyé sa flotte, et l'amiral qui la commande aurait eu même, dit-on, l'ordre de franchir les Dardanelles et d'agir énergiquement à la moindre démonstration hostile de la part des Russes. Mais, s'il y a quelque chose, l'Angleterre accepterait-elle d'être ainsi au second rang? et s'il n'y a rien, la France alors aurait encore mieux tiré les marrons du feu. Cette situation peut-elle produire une bien cordiale entente entre deux peuples et deux gouvernemens qui, au fond, s'entendent si peu? Puis, la France et l'Angleterre d'un côté, la Russie et probablement l'Autriche de l'autre, ce sont plus que des Etats en guerre, ce sont deux principes ennemis, c'est l'Europe divisée en deux camps, et s'ils s'organisent et se dressent jamais l'un en face de l'autre, sait-on bien ce qui pourrait en sortir? L'accord de la Russie et des autres puissances, voilà ce qui seul, à ce point de vue, donnerait vraiment de la sécurité; mais cet accord est-il dans la nature des choses, est-il possible autrement que pour un replâtrage, lequel rappellerait seulement que l'édifice menace ruine, et qu'il est toujours prêt à tomber? Le gouvernement turc fût-il même assez sage pour prendre les devans sur la Russie, en accordant à ses sujets grecs tous les avantages que celle-ci leur promet,

en se faisant leur patron, les traitant en égaux et les élevant, pour ainsi dire, au rang de citoyens, ce serait de sa part un coup de maître, qui l'aiderait au moins à gagner du temps, mais qui finirait nécessairement par se retourner contre lui et ne sauverait rien; car enfin il n'est pas probable que les Turcs abandonnent le mahométisme et qu'un de leurs sultans joue le rôle de Constantin : or, c'est évidemment l'élément chrétien, européen qui s'agite et se réveille en Orient; de façon ou d'autre, il aspire à y reprendre la prépondérance qu'il y possédait autrefois. Tout cela ne se fera pas dès demain, mais tout cela est inévitable. Aussi, dès qu'on touche à l'empire turc, l'Europe en reçoit-elle une commotion soudaine. Voilà pourquoi la tentative de la Russie, échouât-elle complétement, laissera une impression qui ne s'effacera pas de si tôt, et pourquoi la Bourse de Paris, malgré tout ce qu'on pouvait dire, n'en tremblait pas moins. Elle a eu trop peur, si l'on veut; on a pu craindre un moment une de ces paniques où l'impétuosité française se retrouve et fait encore des siennes, mais à rebours, chacun ne voyant plus alors qu'une chose : se précipiter le plus vite possible dans le fossé et y précipiter son voisin. Mais il faut convenir aussi que la Bourse de Paris est payée pour s'attendre à tout, et qu'en fait de crises et d'événemens imprévus il lui est bien permis de ne douter de rien.

Enfin, comme ces assemblées représentatives auxquelles nous l'avons comparée, la Bourse a aussi ses tacticiens, qui, au moment de l'orage, ne perdent pas la tête. Quelques-uns en profitent d'autant mieux, qu'ils l'ont vu d'avance, si même ils ne l'ont préparé. Quand on a fait la vague, il est bien juste qu'elle vous porte et vous soulève, au lieu de vous submerger. Aux autres donc, à ceux-là qui n'ont ni fait ni prévu l'orage, et ils sont naturellement très nombreux, à ceux-là, disons-nous, de boire à grands traits l'onde amère! Il faut qu'ils y passent; le gouffre est là entr'ouvert devant eux. Eperdus, haletans, ils s'y jettent en toute hâte, espérant par là plus tôt se sauver. Le monstre les prend, les dévore, les tourne et retourne un instant dans ses flancs tortueux, puis, de sa large bouche aux blanches dents d'écume, les rejette à moitié nus sur le sable, avec un bruit qui ressemble à un rire moqueur. Cependant, peu à peu tout s'apaise; l'onde redevient tranquille et sereine, et on se rembarque de plus belle, sans se souvenir du précédent naufrage, ni surtout des naufragés.

Et, qu'on ne s'y trompe pas, ç'a été là le côté le plus sérieux de toute cette émotion au sujet de la question d'Orient, nous voulons dire son côté purement matériel, l'influence fâcheuse qu'elle menaçait d'avoir sur les fonds publics, la spéculation, le commerce et les affaires.

Quant au côté politique et à la chose en elle-même, vraiment le grand nombre s'en inquiète encore assez peu. Il n'y a rien là qui le passionne et lui donne la fièvre; il craint plutôt tout ce qui pourrait la lui rendre et troubler son sommeil. La vieille politique peut bien intéresser, effrayer, mais non pas enflammer les cœurs. On n'attend rien, ou on attend autre chose; et on ne voit pas surgir de nouveaux principes, on ne voit que des faits. De là ce sentiment général d'inquiétude, dès que ceux-ci semblent prendre une certaine importance et vouloir aller un peu loin : on sent trop bien qu'on ne ferait que les subir sans y avoir foi, sans savoir où ils mèneraient. De là aussi cet autre sentiment qui fait qu'on se rassure assez vite, parce que tout le monde est intéressé à ce que rien ne bouge; en d'autres termes, et cette raison de sécurité peut paraître singulière, mais elle n'en est pas moins très réelle et très forte, on se rassure parce que tout le monde craint. Mais s'il survenait quelqu'un qui n'eût pas peur?... eût-il même contre lui toute la peur des autres, est-on bien sûr de ce qui arriverait?

En fait, que voulait au juste la Russie, qu'a-t-elle espéré? et si elle s'est réellement fourvoyée, qu'allait-elle faire dans cette galère? Assurée, comme nous l'avons dit, que la France se montrerait de composition facile avec elle sur les Lieux-Saints, a-t-elle voulu profiter de ce que l'attention se portait uniquement et faiblement de ce côté, pour faire ce qui s'appelle *un coup* en langage vulgaire? et serait-ce tout simplement un coup manqué? Elle n'aurait plus alors qu'à s'écrier comme Géronte : *Ah! maudite galère! traître de Turc, à tous les diables!* Mais, au lieu de Géronte, n'y a-t-il point plutôt par là du Scapin, n'y faut-il pas soupçonner quelque dessous de cartes? Bien des personnes s'obstinent à le croire, et il s'en trouve même pour vous dire : « Vous verrez! nous n'en sommes encore qu'aux bagatelles, qu'au prologue, qui annonce mais qui cache encore le spectacle et la scène : les quatre grandes puissances se sont entendues, le sort de l'empire ottoman est décidé. La Russie et l'Autriche en auront la plus grande part; la France, en compensation, recevra l'Italie, et l'Angleterre l'Egypte; quant à la Prusse, on lui abandonnera quelques petits Etats allemands pour la consoler.» Au rebours, si vous écoutez d'autres bruits, le czar conserverait toujours des façons de faire assez dédaigneuses envers la France impériale, et ici le mariage d'une archiduchesse avec l'héritier de la couronne belge aurait fort blessé, aurait été regardé presque comme une offense personnelle en haut lieu; en sorte que, n'étaient les efforts de l'entourage et des conseillers, puis

la réflexion, la prudence, le don de patienter et d'attendre, la Belgique elle-même eût déjà couru risque de regretter ce mariage. C'est ainsi, dans les deux cas, que nous marcherions, à la sourdine et sans nous en douter, vers un grand remaniement de la carte du monde, tandis que, grâce à Dieu, le monde dort encore en paix.

— Dans ce ciel troublé, mais encore indécis, dont s'est subitement chargé l'horizon politique, la Suisse a aussi fourni son contingent de nuages. J'espère qu'elle aurait d'autres *contingens* d'une nature solide à opposer au péril. Du reste, ici on s'est ému et rassuré à son sujet dans le même sens et par les mêmes raisons générales que j'indiquais tout à l'heure; car de croire à aucun véritable intérêt pour nous dans aucun des partis, nous serions bien fous d'y compter. Seulement, aux yeux du grand nombre, la conduite de l'Autriche a paru aussi peu honorable pour un grand Etat vis-à-vis d'un petit, que ses prétentions étaient étranges en elles-mêmes et inacceptables: en effet, ses propositions sont du genre de celles de la Russie à la Porte, elle nous traite de Turc à More, car ce sont maintenant les chrétiens qui font les turcs. On approuve donc la manière dont la Suisse a répondu; mais cela se borne à une inclination de tête, comme quand on approuve une pensée juste, un discours bien écrit, sans autrement s'engager par là à le soutenir : en toutes choses du reste, n'est-ce pas beaucoup la seule manière dont on approuve aujourd'hui.

Il n'y a guère que les catholiques qui ne donnent pas même à la Suisse cette pauvre approbation-là : j'entends les catholiques de parti et non pas simplement religieux, les catholiques qui le sont ou qui font grand bruit de l'être par politique ou par fanatisme clérical. Malheureusement, entre fanatismes, on n'a souvent que l'embarras du choix : je n'aimais pas l'ancien, et je n'aime pas mieux le nouveau qui lui a succédé à Bulle et à Fribourg; mais il est certain qu'il y a des gens aujourd'hui qui, si on les écoutait, mettraient l'Europe en feu pour un couvent.

Abime tout plutôt; c'est l'esprit de l'Eglise.

Ce vers ingénieusement profond est toujours vrai, et semble vouloir redevenir de saison. Ce qui n'est que risible, c'est la fureur de ceux qui, en voulant à la Suisse de longue main, n'espéraient pas une solution pacifique de son différend avec l'Autriche. *L'Assemblée nationale*, entre autres, en a un dépit rentré, dont elle s'est soulagée d'une façon comique, en disant que la Suisse avait tout cédé dans le fond, mais que, par respect pour les nécessités démocratiques de son gou-

vernement, on lui avait laissé l'*innocente satisfaction* de la forme et l'apparence d'avoir eu raison.

— On a fort remarqué les premiers articles du *Journal des Débats* sur la question d'Orient. Cette feuille passe pour avoir reçu ses renseignemens, moins de sa propre correspondance à Constantinople que de l'ambassade russe à Paris, et ses conclusions tendaient à montrer la Russie comme moins exagérée et plus fondée qu'on ne l'accorde généralement, dans ses prétentions. L'*Union* et l'*Assemblée nationale* ont suivi la même tactique. Ce dernier journal est celui de la fusion, mais dans le sens orléaniste ; les *Débats*, tout en gardant une attitude extrêmement prudente et toujours scrupuleusement convenable envers le régime actuel, ont conservé leur sympathie pour le gouvernement représentatif et la monarchie de Juillet. Cet accord des trois principaux organes du parti royaliste en faveur de la Russie, a fâché tout rouge les journaux du pouvoir, et n'a pas laissé de faire un moment une certaine sensation. Les feuilles démocratiques, la *Presse* et le *Siècle,* se sont rangées de prime abord du côté de l'alliance anglaise et de l'empire ottoman : non point, cela va sans dire, pour les beaux yeux des Turcs, mais par patriotisme, pour sauver l'avenir de la démocratie et conserver à la France son rang de grande nation. Nous craignons que le salut de la démocratie et de la France ne s'achemine pas si facilement, qu'il y faille un peu plus de façon. Le maintien de l'empire ottoman ne serait, à tout prendre, qu'un temps d'arrêt; entraînât-il même la guerre, qui est pour plusieurs, dans divers camps, l'espérance secrète, si l'Europe n'a rien de mieux que la guerre, elle court grande chance de n'être pas plus avancée, et probablement de l'être moins qu'auparavant.

—

— La littérature et la poésie sont toujours dans un état de marasme, qui peut venir du manque d'air libre au dehors, mais qui tient avant tout, nous l'avons dit souvent, à une cause plus profonde, à l'absence d'une nouvelle inspiration, à l'épuisement de la vie intérieure. Ne fussent-elles pas dans cet état, elles auraient peine d'ailleurs, il faut en convenir, à lutter d'intérêt et de curiosité avec les véritables nouveautés du temps : l'empire chinois et l'empire turc, ces deux bouts de l'Orient qui s'ébranlent à la fois ; les chemins de fer, le télegraphe, qui fera bientôt converser les antipodes ; la charrue à vapeur qui révolutionnera l'agriculture et la propriété; la photographie appliquée aux étoffes; le chloroforme, le somnambulisme, le magnétisme, les

tables tournantes, et que sais-je? des découvertes peut-être encore plus étonnantes qui s'agitent à cette heure dans quelque cerveau américain; car, si l'Amérique n'est pas la seule à vouloir et à chercher du nouveau, c'est elle décidément qui en fournit le plus. Quelle poésie en idée pourrait suivre cette poésie en action, et qu'est-ce que la ritournelle classique ou romantique pour y répondre!

Aussi, à part l'*Oncle Tom* (autre produit américain), n'y a-t-il rien eu depuis longtemps en littérature qui ait fait bruit. Paris lui-même ne s'est guère distingué cet hiver, ce nous semble. Comme toujours, il a eu pour se divertir et passer le temps plusieurs jolies petites choses (il n'en est jamais dégarni) : d'aimables fleurs, d'aimables fruits, mais qui seront remplacées par d'autres l'an prochain; la continuation de quelques œuvres graves, surtout en histoire, mais qui, supérieures ou inférieures aux précédentes, ne font plus que prolonger un écho affaibli. Il n'a vu paraître aucun livre, aucun drame dans lequel on sente une véritable nouveauté de vie, et dont on puisse dire le mot sacramentel, que c'est un événement.

— Paris, en revanche, a eu dans ce mois, sinon son événement, du moins son *lion* littéraire, Jasmin, le coiffeur-poète d'Agen. Venu à Paris pour le couronnement d'un de ses ouvrages par l'Académie française, il a été très fêté dans le monde des lettrés, des artistes et des salons, particulièrement dans le noble faubourg. Il se mêlait sans doute à tout cela un peu de curiosité pure, le desir de voir un homme célèbre, et aussi de le faire voir, de le montrer; c'était une occasion, un moyen de soirée dans cette saison morte pour les bals et les fêtes; mais il n'en est pas moins vrai que Jasmin a été personnellement très goûté, a réussi, a eu son succès, a produit son effet, ici comme dans le Midi, et qu'on se l'est disputé.

Nous laissons de côté son œuvre poétique et toutes les questions intéressantes qui s'y rattachent, celle entre autres de l'idiome qu'il a employé. Il l'a choisi d'instinct, et il a bien fait; l'emploi de cet idiome a incontestablement servi sa popularité, sa gloire même dans le présent; n'en sera-t-il point autrement dans l'avenir? le gascon de Jasmin, malgré ses mérites, non-seulement n'est point l'ancien provençal, qui ne se parle plus, non-seulement n'a pas de valeur générale, est un idiome restreint, mais surtout, il faut bien le dire, ce n'est pas une vraie langue, c'est un patois; il en a les sons doux, coulans, plus larges et sonores que fermes, en un mot les graces enfantines, plus que les qualités viriles, comme ces sortes de langues retombées dans l'enfance ou qui n'en sont pas sorties. Malgré le parti que Jasmin a su

tirer de la sienne, malgré l'habileté d'artiste avec laquelle il la manie, ce caractère subsiste. Mais, encore un coup, nous ne voulons point juger ici l'œuvre ni l'écrivain, dont nous sommes loin d'ailleurs de nier ni de diminuer le mérite réel; c'est de l'homme seulement que nous voudrions dire quelques mots.

Deux de nos amis, fort différens d'esprit, de caractère et de profession, observateurs en outre désintéressés, car ils ne se mêlent aucunement d'écrire, ont été à portée de le bien voir, l'un même à plusieurs reprises; ils ont eu de lui une impression assez analogue, dont nous allons tâcher de rendre fidèlement le sens et les anecdotes à l'appui : nous n'allons pas plus loin; nous ne donnons point ceci comme un jugement complet ni définitif; nous ne jugeons pas même; nous nous en tenons à notre rôle habituel de narrateur, de collecteur de renseignemens biographiques sur les célébrités contemporaines.

Nos deux observateurs sont d'accord pour reconnaître à Jasmin un vrai talent, non-seulement d'auteur, mais d'acteur. Quand il va lire un de ses poèmes, il commence par en donner une traduction, puis il le déclame dans l'original avec beaucoup de feu, d'intonation et des gestes très expressifs. Il rit, il pleure, il a le don des larmes, il a des tremblemens dans les mains et dans la voix. Il a toute la vivacité, la mobilité d'impression et d'allure des hommes du Midi, leur facilité d'élocution, leur volubilité, qu'il conserve aussi en français, mais avec un accent gascon assez prononcé. Intrépide causeur, il prend aussitôt le dez de la conversation, et les langues les plus déliées ont peine alors à placer un mot. Qu'il parle ou qu'il récite des vers, il est toujours naturel, toujours à son aise, et, ce qui est le propre des acteurs consommés, toujours à son rôle, il s'y abandonne, mais il ne s'y oublie jamais.

Ce rôle, c'est lui-même; ce n'est pas un rôle inventé : cependant c'est un rôle, une vie, si l'on peut dire, non-seulement vécue, mais jouée. Et ce rôle se compose de trois caractères, parfaitement fondus en un seul, intimement, indissolublement liés, sans la moindre trace de fêlure ni de soudure, mais aussitôt reconnaissables et très marqués. Il y a dans Jasmin tout à la fois du Gascon, du coiffeur ou du perruquier, et du poète; ces trois personnages forment un seul tout, un mélange parfaitement naturel; ils sont bien un homme vivant et agissant; et même un homme positif, qui a du coup-d'œil, de la suite, de l'entre-gent, du talent et du savoir-faire, de l'imagination et de la tête, et qui dans tout cela obéit au triple instinct de la race, de l'art et du métier.

La première fois qu'il vint à Paris (il y a de cela déjà bien des an-

nées, et il n'y était pas revenu dès lors), l'accueil qu'il reçut ne lui fit du tout point perdre la tête. Il comprit aussitôt ce que c'était qu'un succès, surtout un succès parisien, qu'il ne fallait point le forcer, ni l'étendre et s'y prodiguer outre mesure. Il sentit juste à point quand il devait s'éclipser et battre en retraite. Dans un salon, où il annonçait son départ, une grande dame lui ayant dit : « — Et pourquoi déjà nous quitter ? » — « *Les barbes pousson à Adgen* (les barbes poussent à Agen), » répondit-il tout haut, comme s'il n'était qu'un barbier.

Loin de paraître humilié de sa profession, il la rappelle au contraire et ne la laisse point oublier. Ce sentiment est certainement honorable, et témoigne d'un homme qui sent sa valeur personnelle et sa force ; mais il s'y mêle aussi du calcul, un calcul légitime et franc, qui n'a rien de blâmable en soi ; cependant, un calcul et de l'habileté. Son plat à barbe sert d'enseigne non-seulement à sa boutique, mais à sa renommée ; c'est comme un repoussoir qui donne encore plus d'éclat à la gloire du poète, comme un miroir qui n'en renvoie que mieux les rayons par sa singularité même.

Et que l'on nous comprenne bien, nous ne voulons point dire que cela soit un jeu, comédie pure et fantasmagorie de théâtre ; non, il faut voir là un caractère, une nature, une vie, la réalité pratiquée. Jasmin ne joue point sa profession, il l'exerce. A Agen, il est véritablement coiffeur et barbier ; il tient et dirige lui-même sa boutique, et il coiffe et rase au besoin : quand quelqu'un entre, un coup-d'œil lui suffit pour reconnaître s'il doit fonctionner en personne ou laisser le nouveau-venu en de secondes mains. Des voyageurs, des étrangers, de riches propriétaires du voisinage viennent se faire coiffer chez lui, pour avoir l'occasion de le voir et de l'entretenir, et dans le nombre il s'en trouve naturellement plus d'un qui, en s'acquittant au comptoir, se sent trop charmé de sa visite pour la gâter et la rabaisser à la fin par un vulgaire détail de centimes et de trop petite monnaie.

Il a un fils, établi à Paris comme représentant d'une maison de Bordeaux qui fait le commerce des vins. Le fils n'a aucunement hérité du talent paternel pour la poésie : c'est le Gascon sans autre trait distinctif, car les Jasmin sont du pur coin gascon, de celui des Gascons de Molière, quoiqu'on n'y dise plus *sandis* ni *cadédis*. Ce nom de Jasmin et la célébrité du père ne seraient, dit-on, pas inutiles au fils pour se mettre en crédit, donner du relief à son négoce et faire prospérer ses affaires. Durant ce dernier séjour, c'est naturellement chez lui que le père a logé, et les illustres et riches amis de celui-ci devaient par conséquent aller le voir chez son fils le marchand de vins.

Sans être précisément dévôt, Jasmin se prête aux cérémonies et

aux fêtes religieuses. Il y figure au premier rang, il y déclame ses vers, et les quêtes en sont plus fructueuses. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il n'y est personnellement intéressé en rien; il n'en retire pas une obole; mais, et c'est bien le moins qu'on puisse faire, il est d'autant plus choyé par les prélats et par les hauts personnages : puis, on lui décerne des couronnes d'or, dont on lui ceint le front sur la place même. A Bordeaux, il en reçut ainsi plusieurs à la fois. « Bordeaux m'accable! » s'écriait-il en courbant les épaules et prenant la posture d'un homme pliant sous le poids.

Si donc il ne se fait pas prier pour mettre son talent au service de ses concitoyens, il ne peut pas se plaindre de le voir mal récompensé. Il parle souvent de sa *bigne* (de sa vigne), « présent de la Muse et *que couvriraient six draps;* » mais cette *bigne* a tout l'air de devoir finir par être une ferme ou une petite villa, puisqu'elle contient déjà *neuf cerisiers*. Quelques-uns même le croient riche; avec ses succès et le côté positif de son caractère, il semble difficile qu'il ne soit pas au moins dans l'aisance et qu'il n'ait déjà de quoi songer à l'avenir avec tranquillité. Mais il ne paraît pas avide, ni pressé du besoin d'entasser; il partage même, dit-on, sa pension d'homme de lettres avec un parent pauvre, et autant que j'en puis juger d'après tous ces traits, je me le figure occupé avant tout de sa position, de son rôle, soigneux de les conserver et de les augmenter, plus sensible en un mot à la gloire qu'à la fortune et à l'argent.

Tout comme on sent dans Jasmin le Gascon avec ses défauts et ses mérites, vif, hâbleur, spirituel, alerte, et jusqu'à la faconde et au tour d'esprit du barbier, on retrouve aussi en lui tout le poète; non-seulement par le talent, mais encore par le caractère, l'impressionnabilité, la susceptibilité de cette *race irritable*, comme l'appelle quelque part Horace, le besoin naïf de l'éloge, et ce sentiment de tendresse et de possession paternelle qu'un poète éprouve pour ses vers. Parlant un jour d'une réponse poétique qu'il avait faite je ne sais plus à qui ni sur quel sujet, il termina en disant : « C'est admirable! » mais comme il était alors seul avec son auditeur dans une grande salle, ce mot *admirable* y résonna un peu trop fortement; il le sentit, et ajouta aussitôt sans embarras : « On me l'a dit du moins. » Il a une dent contre George Sand, à qui il reproche de lui avoir pris, dans ses *Deux Jumeaux*, l'idée de la *Petite Fadette*. « Jé lui dirai, jé lui dirai! » va-t-il répétant. Et en attendant il a fait un morceau où il s'écrie : « Socialiste, prends ma tête, mais ne me prends pas mes *bers* (mes vers). Il est intarissable sur ce sujet, qui lui tient au cœur, et s'en ouvre à chacun aisément : « Cueillir une fleur dans une prairie, cela flatte, mais ca-

cher à qui on la doit, ce n'est pas bien !» A un autre il disait plus fortement encore et aussi avec plus de malice et d'adresse : « Me prendre mes *Deux Jumeaux*, à la bonne heure! mais me les gâter!» et levant les mains: « me les gâter !!» répétait-il avec un tremblement de douleur dans les mains et dans la voix.

Tel serait Jasmin, suivant mes deux auteurs, auxquels je dois la plupart de ces renseignemens. L'un d'eux le caractérisait ainsi en résumé : perruquier, gascon et poète; il y a en lui ces trois hommes, chacun à un degré bien marqué, chacun et tous les trois ensemble bien naturels. Acteur, mais non pas par momens, acteur toujours en scène au contraire, il aurait porté dans toute autre carrière des qualités analogues, il eût pu être orateur par exemple, et, orateur de tribune ou de carrefour, il y aurait déployé le même naturel et la même facilité. C'est une sorte de type vivant. Pour l'entrain, la vivacité, la prestesse et la veine, l'esprit de ressources, la fertilité d'imagination et d'idée, il rappelle assez bien, mais sans aucune allusion mauvaise, un autre célèbre barbier, auquel mon second auteur ne pouvait s'empêcher de le comparer, en le définissant : Un Figaro moderne et réel, un Figaro-poète.

Il a cinquante-trois ans, mais il est bien conservé. Ici encore, l'art se mêle bien un peu à la nature ; on parle avec étonnement de ses cheveux toujours noirs, mais on n'y a pas regardé d'assez près ; quelqu'un qui a pu le faire, nous assure ne conserver aucun doute à cet égard ; çà et là, dans la barbe, la racine d'un poil oubliée par mégarde et restée blanche, puis la couleur mate, le noir mort des cheveux trahissent une opération qui rentre d'ailleurs tout-à-fait dans l'art du coiffeur. La tête est forte et bien accusée, une tête d'acteur et d'orateur. On remarque une assez grosse loupe sous l'œil droit; mais les yeux sont beaux, clairs et brillans ; le regard embrasse bien, il a de l'envergure et de l'angle, et le coin de l'œil beaucoup de prise et de *pince*, comme aurait pu dire Marot. Jasmin posant un jour pour son portrait, il recommanda au peintre divers détails, mais particulièrement ses cheveux. « D'abord, dit-il, comme coiffeur, j'en ai toujours pris soin; ensuite je tiens à ce qu'il y ait de l'harmonie dans ma chevelure; de l'harmonie, c'est un point essentiel. Ainsi, n'oubliez pas ces deux rouleaux, là, sur les tempes, ni surtout cette mèche (le toupet), ici, sur le front, un peu de côté et se renversant sur la gauche. Je vous prie encore : mon gilet bien en pointe! c'est plus élégant; le plus possible en pointe! Et puis, n'est-ce pas? vous ne me donnerez pas trop de ventre; j'en ai aujourd'hui, mais je n'en avais pas autrefois; ainsi, en me le diminuant, cela fera mieux et le portrait n'en sera pas

moins ressemblant.» Au point de vue de la toilette, du pittoresque et de la vraie élégance, le peintre trouvait tout cela d'un goût affreux; mais il s'est conformé à celui du modèle, et il n'en est pas moins résulté un portrait qui a de l'attitude et du caractère. Jusque dans ces détails, Jasmin s'est montré original, naturel, fidèle à lui-même : aussi, en voyant sa figure, on se dit : Ce doit être cela, c'est bien lui!

— Les *Filles de marbre* renouvellent maintenant pour le Vaudeville le succès et la vogue de la *Dame aux Camélias*, dont elles sont le pendant et la contre-partie. Au lieu de la courtisane réhabilitée, c'est la courtisane fustigée; au lieu de celle qui éprouve un véritable amour, celle qui n'aime que l'argent; mais c'est toujours la courtisane, le même type, la même médaille, dont on montre maintenant le revers, le côté le plus réel et le plus habituel, il est vrai. A la première représentation, l'une de ces dames (elles avaient encore espéré quelque apothéose du genre de la précédente) s'est, dit-on, trouvée mal : il a fallu l'emporter, et en passant devant le bureau, elle se serait écriée: « Vous êtes tous des polissons! » Une autre, restée plus calme dans sa loge, aurait dit, en se tournant vers ses voisins et ses adorateurs : « Comment voulez-vous qu'avec de telles pièces le public perde ses préjugés contre nous! » Ce mot n'est-il pas du plus haut comique? il vaut mieux à lui seul que toute la comédie nouvelle, spirituelle cependant, mais sans grande profondeur d'observation. Celles qui en sont, après tout, les héroïnes, en ont bien vite pris leur parti, et nous ne voyons pas en quoi la perpétuelle mise en scène de ce genre de personnages et de sujets peut être utile aux mœurs, ni même qu'elle signale une bien heureuse tendance du goût dans les auteurs et dans le public.

— M. Théodore Muret nous appartient par son nom, par sa famille et par le bon souvenir qu'il conserve à la Suisse. Critique et historien, il a aussi donné au théâtre plusieurs ouvrages qui ont eu du succès; en ce moment, il rédige le feuilleton dramatique d'un des grands journaux quotidiens, de l'*Union*, l'un des rares feuilletons dramatiques auxquels on peut se fier : le sien se distingue non-seulement par l'esprit, mais par un sens droit et par l'impartialité. M. Muret vient en outre de publier un petit écrit, qui nous intéresse de près comme protestans, et qui déjà à ce titre mérite l'attention de nos lecteurs. C'est l'*Histoire d'Henri Arnaud, pasteur et chef militaire des Vau-*

dois du Piémont (1). L'auteur explique ainsi le but qu'il a eu en composant cet opuscule.

« Faire connaître aux protestans les annales de leur propre Eglise, les épreuves et l'héroïsme de leurs pères : redresser, par la puissance des faits, chez les personnes de bonne foi d'une communion différente, les erreurs et les préventions; telle est la grande et noble tâche à laquelle j'apporte mon humble contingent. Je souhaite que les amis de la vérité historique et religieuse accueillent, dans la pensée qui me l'a suggéré, l'essai que je leur présente, et veuillent bien contribuer à sa propagation. D'autres s'adressent au monde lettré : pour moi, j'ai travaillé en vue de l'école et de l'atelier, de la mansarde et de la chaumière, champ plus modeste, mais qui renferme de fécondes et abondantes moissons. »

L'auteur ajoute que, si cet ouvrage est accueilli, son intention serait d'en publier encore quelques-uns du même genre, celui-ci, entre autres, dont le titre seul suffit à montrer l'intérêt : *Les Galériens protestans*. L'histoire de l'énergique et pieux chef des Vaudois du Piémont, prouve déjà tout le parti que l'on peut tirer de cet ordre de sujets. C'est une lecture aussi solide qu'émouvante. On y retrouve tous les faits principaux de cette étonnante entreprise, où l'on vit quelques centaines de montagnards tenir en échec la Savoie et la France, et battre même de vieux soldats commandés par Catinat. Même pour ceux de nos lecteurs qui connaissent déjà cet héroïque épisode d'une histoire souvent liée à la nôtre, il y aura plaisir à le voir si bien raconté, dans un style clair et rapide, ferme et net, animé d'un sentiment de sympathie, et dont la sobriété n'exclut pas la chaleur.

— Dernièrement, dans un dîner auquel assistait M. Guizot, la conversation s'étant portée sur les ouvrages historiques de M. de Lamartine, « C'est une suite de mélodrames, » dit l'ancien président du Conseil. L'entretien continua sur ce ton, et on en vint naturellement au rôle politique de celui qui en était l'objet. La maîtresse de la maison, personne aussi distinguée par le cœur que par l'esprit, voulut, en ajoutant quelques mots, adoucir du moins la sentence, plaider les circonstances atténuantes, comme on dit ; mais M. Guizot, enchérissant encore sur son premier arrêt, « Assurément, conclut-il, M. de Lamartine est incapable de rien faire contre la délicatesse et l'honneur, mais il a commis et il commettra des crimes. » Sans doute il ne

(1) Paris, 1853. Librairie de Marc Ducloux. Prix : 60 centimes.

faut pas prendre ce jugement au pied de la lettre; nous le citons seulement comme un mot d'un contemporain illustre sur l'un de ses pairs, qui figurera dans l'histoire en face de lui.

— Le général Cavaignac avait été convié à une cérémonie de famille; elle était terminée et il allait sortir du salon, lorsqu'il sent tout à coup un bras s'enlacer dans le sien. — « Eh! bonjour, général, » lui dit une voix. Il se retourne et voit M. B**, un haut fonctionnaire du régime nouveau, et qui l'était déjà sous la république. — « Monsieur, je ne vous connais pas. » — « Allons! général, faut-il se brouiller pour des questions politiques? » — « Ce n'est pas une question politique qui nous divise, c'est une question d'honneur. » Et sur ce, le général républicain sortit; mais il va sans dire que pour cette fois il sortit seul.

— Les deux précédentes anecdotes nous viennent de bon lieu; en voici une autre, que nous ne pouvons aussi bien garantir, mais elle ne laisse pas, nous assure-t-on, d'être assez dans le caractère de ceux qui en sont le sujet. Le prince Napoléon Bonaparte conserve toujours certaines allures démocratiques. Un jour, il voit entrer dans son cabinet M. Romieu, qui, traversant salles et salons, était venu sans se faire annoncer tout droit jusqu'à lui. — « M. Romieu, lui dit-il, vous avez voulu avoir des princes, eh bien vous en aurez: faites-moi le plaisir d'aller dans l'antichambre attendre votre tour. » On raconte aussi que M. Alexandre Dumas, lequel par parenthèse ne craint pas de se montrer souvent à Paris, à la barbe de ses créanciers et malgré sa faillite, cherche à se rapprocher du pouvoir, et qu'avec le prince Napoléon il se serait écrié, en lui baisant presque le pan de l'habit: — « Ah! Monseigneur, quel bonheur de revoir Votre Altesse!» Sur ce beau compliment, le prince ancien démocrate lui a-t-il fait un meilleur accueil qu'à M. Romieu? c'est ce qu'on ne nous a pas dit.

— La danse des tables n'est déjà plus le divertissement à la mode, elle n'envahit plus les salons. Les expériences sont fatigantes et souvent ennuyeuses; le grand nombre, les jeunes gens surtout, s'en sont rebutés. Cependant, sans faire autant de bruit ni occuper tout le monde sans exception, comme il y a un mois, le mystérieux phénomène continue de tenir l'opinion en suspens, et la *Patrie* lui consacre régulièrement quelques-unes de ses colonnes, dans une série d'articles qu'elle intitule bravement: *Bulletin des sciences occultes*. Effectivement, ce n'est plus simplement de la rotation des tables qu'il s'agit, ceci est déjà une vieillerie, c'est de leurs réponses et de leurs oracles. Les *esprits frappeurs*, qui comptent, dit-on, aux Etats-Unis, des cen-

taines de milliers d'adeptes et une douzaine de journaux, commencent même à nous arriver et à passer l'Atlantique. Nous ne voulons plus faire sur tout ceci qu'une simple et sérieuse observation, croyant qu'elle peut être utile et donner à réfléchir.

En ce qui nous regarde personnellement, nous n'avons par devers nous aucune opinion assurée sur le phénomène en lui-même; mais nous disons : Ou il est purement mécanique, comme les savans le prétendent : et alors ce n'est plus qu'un jeu de curiosité, parfois dangereux pour les nerfs, et qui a duré assez longtemps, qui risque de dégénérer en mauvaise plaisanterie. Ou c'est une force naturelle, dans le genre des fluides : et alors on s'expose à tous les accidens du contact avec l'inconnu; c'est comme si l'on jouait avec les poisons, avec la foudre et l'éclair; qu'il y ait lieu à faire, dans ce cas, des recherches, des expériences, c'est possible, mais des recherches sérieuses et comme la science y procède, avec sagacité, avec prudence, avec précaution, et non des expériences en l'air. Ou, enfin, car il ne reste que cette troisième explication, nous entrons ici non plus seulement dans l'inconnu, mais dans l'invisible, dans le monde des esprits : or, à supposer que ce monde nous soit réellement ouvert, est-il tel (nous le demandons à des personnes graves et pieuses de notre connaissance qui se sont occupées de ce phénomène comme d'un simple amusement), ce monde des esprits est-il tel, disons-nous, qu'il faille s'y jeter à l'aventure, sans savoir où il mène ni qui on y rencontre? Quand nous arrivons dans un pays nouveau pour nous, dans une grande ville par exemple, ne sommes-nous pas sur nos gardes, nous lions-nous avec le premier venu, au risque d'être mal dirigé, mal renseigné, mal conseillé par lui, de ne pouvoir ensuite nous en débarrasser et de subir, peut-être pour longtemps, son influence? Et ce que nous évitons dans notre monde visible, où l'œil et nos sens nous avertissent, nous ne l'éviterions pas dans un monde invisible où rien de tout cela ne nous garantit! Non, tenons-le pour certain : cette communication mystérieuse, si elle existe, comme le magnétisme, l'extase et tout ce qui rentre dans cette sphère occulte, rien de tout cela n'est dans l'activité naturelle et saine de l'âme ici-bas; tant qu'elle est dans le corps, elle a autre chose, elle a mieux à faire, c'est une autre voie qui lui est prescrite, même pour entrer dans le monde des esprits, quand le moment en vient pour nous, et y entrer alors sans crainte et sans péril.

Neuchâtel, 12 juin 1853.

Plus les affaires du pays se compliquent, plus nous en parlerons sobrement. Nous ne voulons pas nous laisser envahir par la politique; les quelques lignes que nous lui donnons n'ont pour but que de placer les faits intellectuels et moraux dans leur cadre naturel, tout en faisant connaître les événements les plus saillants à ceux de nos lecteurs à l'étranger qui ne reçoivent pas d'autre journal suisse que cette *Revue*.

Le cercle des questions est toujours le même, mais dans les préoccupations de la Suisse occidentale, celle de Fribourg s'est placée au premier rang. L'établissement inconstitutionnel d'un tribunal militaire pour juger les insurgés du 22 avril, l'impôt forcé voté à la suite de cette affaire, les scènes sanglantes qui ont accompagné l'élection de Bulle du 1er mai, ont ému l'opinion. Le cercle national de Lausanne a fait circuler une pétition pour demander à l'assemblée fédérale, dans l'intérêt des idées libérales, de la tranquillité publique et de l'union du pays menacé, « que le peuple fribourgeois soit mis en mesure de se prononcer sur sa constitution. » On nous assure que cette pétition trouve beaucoup d'écho dans le canton de Vaud. Les deux journaux les plus répandus de la Suisse allemande, représentant deux nuances différentes, mais d'accord à penser que Fribourg est opprimé, la *Nouvelle Gazette de Zurich* et la *Gazette de Bâle*, reculent devant l'idée de reproduire au sein de l'assemblée fédérale une demande qu'elle a repoussée lorsque les Fribourgeois la présentaient eux-mêmes. Mais quelle que soit la décision de l'Assemblée, si la réclamation chaleureuse du *Cercle national* prenait vraiment le caractère d'un vœu populaire du canton de Vaud, elle ne saurait manquer d'avoir une sérieuse influence à Fribourg, après ce qui vient de se passer à Berne. Le conseil d'état bernois, dont le président s'est prononcé si nettement l'an dernier contre l'idée de remettre en question la charte fribourgeoise, veut que cette charte soit respectée; il s'y trouve intéressé comme voisin, appelé éventuellement à prêter au gouvernement fribourgeois une assistance dont l'obligation ne repose que sur la garantie accordée à la constitution du canton. C'est ce qu'il a déclaré nettement au conseil fédéral par une lettre publique du 18 mai. Cette démarche, attaquée par l'opposition bernoise, a été formellement approuvée par le grand conseil à la majorité significative de 96 voix contre 50. Le conseil fédéral a répondu, le 31, d'un ton fort poli au conseil d'état bernois : il prend ses réserves contre la possibilité d'un refus de secours armé, il doute de l'opportunité d'une sollicitude qui peut alimenter l'agitation dans le canton qui en est l'objet, mais il reconnaît le droit du gouvernement de Berne à faire cette démarche, il en ap-

prouve le but, et déjà il avait pris les mesures nécessaires. En effet, le 3 juin, le conseil fédéral a prononcé l'inconstitutionnalité du tribunal militaire et la nullité des sentences qu'il a rendues. Le grand conseil de Fribourg obéissant, a décidé le 7 juin, sur le préavis de sa commission, que les prévenus seraient renvoyés devant les tribunaux ordinaires (le jury). L'emprunt forcé, condamné aussi par l'autorité fédérale, a été supprimé par le grand conseil; le gouvernement de Fribourg y avait déjà renoncé. — Quant à l'élection de Bulle, le conseil fédéral attend encore le rapport du conseil d'état fribourgeois. L'élection d'un député de la Gruyère au conseil national est ajournée. Les faits que nous venons de résumer annoncent un changement considérable dans la manière de voir de l'autorité fédérale. Entre les actes officiels qu'elle a condamnés et sa décision sur un point de droit trop évident pour avoir été contesté par personne, il s'est écoulé plus d'un mois et demi; et les sentences du tribunal inconstitutionnel dont les opérations sont mises à néant, ont servi de base à une décision du conseil fédéral lui-même, rendue avant que la légalité de ce tribunal eût été mise en question. Si le gouvervement de Fribourg eût reposé jusqu'ici sur ses propres forces, le désaveu qu'il vient de subir devrait sans doute être considéré comme le prélude d'une reconstitution intérieure; dans l'état actuel des choses, tout dépend du parlement suisse. Nous sommes heureux de penser que les décisions du conseil fédéral n'ont été inspirées que par l'appréciation du droit et des sentiments nationaux. S'il en eût été autrement, si une partialité obstinée contre tant d'avertissements et de prières eût amené d'autres conseils, quelle responsabilité!

On espère une solution pacifique et prochaine de nos démêlés avec l'Autriche. Nous ne savons quelles seraient les bases de l'arrangement. Le gouvernement suisse ayant donné à sa note du 4 mai la forme d'un refus d'entrer en matière sur les propositions du cabinet impérial, celui-ci a rappelé momentanément son envoyé; le conseil fédéral, qui ne pouvait en user de même, parce que M. Steiger réside à Vienne pour ses propres affaires aussi bien que pour les nôtres, lui a donné l'ordre de cesser ses relations diplomatiques; le ministre des affaires étrangères a paru surpris de cette déclaration; il a expliqué que, dans son intention, le rappel de M. de Karnicki n'avait pas la portée d'une rupture; et, sur cette explication, le conseil fédéral est revenu en arrière. En attendant, la Bavière nous conseille de céder, le cabinet français pense aussi qu'il y a quelque chose à faire relativement aux réfugiés; le Tessin souffre beaucoup du blocus, et le conseil fédéral ouvre des crédits sur la caisse fédérale pour le soulager. La loi sur la police des étrangers, mentionnée dans la dernière note suisse comme de nature à satisfaire l'Autriche, a été adoptée par le grand conseil tessinois à une très-forte majorité.

Deux accidents ont fait de nombreux orphelins. A Neuchâtel, une barque sombre à quelques pieds du rivage et du port, sous les yeux de la population tout entière, et une dizaine d'hommes qui venaient de s'y précipiter pour la conduire à l'abri, périssent dans les flots. A Genève, c'est un pont suspendu sur le Rhône, à deux lieues au-dessous de la ville, dont les chaînes rompent au moment de l'essai, et qui se précipite, entraînant avec lui le maire de Satigny, l'ingénieur, deux entrepreneurs, un expert et plusieurs ouvriers; la plupart des victimes ont été misérablement écrasées. Pour les finances publiques déjà si largement engagées, cette catastrophe est un échec assez sensible.

Quant à la vie publique de Genève, les deux faits les plus saillants sont les *Conférences protestantes*, dont la dernière sort de presse, et la crise municipale que nous avons signalée au mois d'avril. « Pour le gros du public, nous écrit-on, la lutte entre la municipalité et le conseil d'état n'a éclaté que cet hiver. A propos des dépenses à faire par la ville dans les nouveaux quartiers, le conseil d'état, après de longs tiraillements, a écrit au conseil administratif une dépêche très-vive; c'était au mois de janvier. Un rapport ferme du conseil administratif a nanti le corps municipal de cette affaire, qui reviendra bientôt sur le tapis. Quant à la démission de la majorité des membres du conseil municipal, elle n'y tient pas directement. L'occasion immédiate de cette crise importante, se trouve dans le refus fait par le conseil d'état de sanctionner le budjet de la ville de Genève tel qu'il avait été réglé par ses magistrats. Ceux-ci demandaient à couvrir des dépenses, prévues dès longtemps et légalement obligatoires pour l'amélioration des anciens quartiers, au moyen d'une imposition de 30 centimes additionnels. Le refus du conseil d'état tend à contraindre la ville à recourir à un emprunt, sa prétention de trancher la question lui-même sans la porter devant le grand conseil, peut être considérée, au point de vue constitutionnel, comme un empiétement sur les droits des communes et sur ceux du pouvoir législatif.

» La question financière renferme une question morale. L'état, qui a pourtant su doubler certains impôts, préfère en principe que l'on procède par emprunts, pour dépenser sans scrupules, laissant à l'avenir les comptes d'un joyeux présent; la Ville, fidèle à des traditions dont le respect n'a pas ruiné Genève, que nous sachions, mesure ses dépenses à ses revenus, et s'impose des charges nouvelles quand l'augmentation de dépenses est forcée. D'un côté donc, une administration intelligente et consciencieuse, quoique tout n'y soit pas irréprochable; de l'autre, un système de casse-cou financiers.

» Politiquement, il importe que le conseil d'état n'absorbe pas tout dans son omnipotence, et la résistance légale de la commune intéresse tous les citoyens qui tiennent à la liberté. Ces deux points, liberté communale, solidité financière, étaient directement engagés dans la dernière élection. Mais l'affaire présente d'autres aspects encore, car

tout se touche dans la vie publique. La municipalité représente avant tout l'ancienne ville, le conseil d'état, la ville nouvelle qui s'élève sur le terrain des fortifications, c'est-à-dire une entreprise fort mal conduite et dans laquelle on soupçonne plus d'une transaction passablement véreuse. — L'antagonisme confessionnel semble à mille lieues de cette question de taxe et de budjet, mais on assure que le conseil administratif marchait trop bien avec le consistoire pour pouvoir s'entendre avec le gouvernement.

» Les éléments de la question ne se sont présentés que successivement; mais peu à peu, en se combinant, ils ont fait fermenter les esprits et déterminé un mouvement d'opinion dans lequel des fractions jusqu'alors opposées se sont trouvées d'accord. On a compris qu'il ne s'agissait pas de choisir des individus, mais d'apprécier des actes, de se prononcer entre deux tendances. Aussi les démissionnaires ont ils été reportés par des hommes qui politiquement leur sont très-peu sympathiques : ils ont eu, vous le savez, deux mille voix et le gouvernement mille. C'est un échec considérable pour le système actuel tout entier; mais j'y vois quelque chose de mieux, j'y vois un groupement des opinions plus sincère que du passé. Les éléments de la majorité sont fort hétérogènes, et cependant ils ne se sont pas coalisés contre un homme, pour l'œuvre d'un jour; les groupes agrégés sont d'accord sur un certain nombre de questions, ils peuvent rester unis aussi longtemps que ces questions seront prédominantes; et si, d'autre part, les préventions nées d'un antagonisme précédent s'effacent ou s'atténuent, la base serait donnée pour une reconstitution de parti plus en rapport avec les sentiments réels de chacun et plus favorable au bonheur de Genève. »

Les questions intérieures qui travaillaient Neuchâtel ont été tranchées par le grand conseil. Une majorité assez forte a exclu formellement la garantie d'intérêt du nombre des moyens admissibles pour assurer au pays la possession d'un chemin de fer. Sur la question de gouvernement, le corps législatif s'est scindé en deux fractions à peu près égales. La majorité du conseil d'état persistant dans sa démission que 6000 pétitionnaires demandaient de refuser, l'opinion de la commission écartée au mois de mars a repris faveur, 38 votants contre 33 ayant prononcé la dissolution du conseil d'état, les démissionnaires ont été immédiatement réélus, tandis que MM. Girard et Leuba ont été remplacés. La constitution statue que les conseillers d'état sont nommés pour six ans, sans dire s'ils sont révocables ou non. L'affirmative, qui vient d'être prononcée, donne à la constitution neuchâteloise un trait tout-à-fait étranger aux autres démocraties représentatives de la Suisse. Dans l'organisation du pouvoir exécutif, Neuchâtel est l'antipode de Genève. Ici une autorité émanant du grand conseil et toujours révocable par lui, là un pouvoir issu du peuple et balançant le grand conseil.

L'issue du débat sur le railway neuchâtelois semblait relever les chances de la ligne de Jougne au Saint-Bernard, dont le grand conseil du canton de Vaud s'occupe en même temps que des rayons de Genève à Morges et d'Yverdon à Morat. La compagnie du chemin valaisan, représentée par M. de Lavalette, offrait d'entreprendre immédiatement la ligne de Lausanne au Valais, et celle de Jougne à Lausanne aussitôt que le raccordement sur Salins serait assuré. La condition principale de la concession était une garantie d'intérêt pour un capital de 14 millions à $3^1/_2$ p.°/₀ pendant quinze ans ou à 4 p.°/₀ pendant dix. Les recettes dépassant 6 p.°/₀ l'an, auraient été d'abord affectées à rembourser les avances de l'État. On a élevé des doutes sur la solidité de la compagnie ; on a proposé de restreindre davantage le maximum du sacrifice éventuel, même au risque de le rendre plus certain ; on a proposé d'imposer l'exécution de la ligne tendant au Valais à la compagnie qui demande à faire celle de Morges à Genève, et en fin de compte le grand conseil s'est prononcé à 5 voix de majorité (82-72) contre le principe d'une garantie ou d'une subvention de l'État en faveur de la ligne d'orient. Le lendemain, une majorité beaucoup plus forte a accordé sans condition, à la compagnie de l'ouest, le prolongement sur Genève et sur Morat qu'elle demandait. Il nous semble bien difficile que le canton de Vaud en reste là. On reconnaît généralement qu'une ligne conduisant de Lausanne au pied des Alpes, ne saurait s'exécuter sans subvention. Et pourtant, tel est l'état économique du canton, que le vignoble oriental du Léman ne pourrait pas sans les inconvénients les plus graves, rester, même pour un temps limité, éloigné des chemins de fer, tandis qu'une voie ferrée traverserait le vignoble occidental. L'unité politique du pays n'en serait pas moins compromise que le mouvement de sa principale ville de commerce et la population de trois districts importants ; il est vrai que celle-ci n'a pas trop l'air de s'en apercevoir.

Les motions politiques se succèdent rapidement à Lausanne. Sur la proposition d'un député de l'opposition radicale, la majorité du grand conseil a d'abord formulé une plainte contre les empiétements du conseil fédéral. Quelques jours après, sur l'avis d'un député de l'opposition libérale, il a décidé à l'unanimité de repousser toute concession à l'étranger, en promettant au conseil fédéral l'énergique appui du canton de Vaud dans tout ce qu'il fera pour maintenir l'indépendance nationale. Ce vote exprime fidèlement le sentiment du pays. Enfin, un membre de la majorité, M. Meystre, ancien préfet de Lausanne, récemment élu au conseil national, vient de proposer une censure amère des démarches tentées par le conseil d'état de Berne et des mesures prises par le conseil fédéral, pour faire respecter la constitution de Fribourg. Le but de cette motion paraissait être moins encore de répondre à la manifestation des autorités bernoises que de provoquer à temps un vote du grand conseil contre la pétition dont

nous parlions en commençant ce résumé. Les journaux nous apprennent que cette motion a été retirée par son auteur au moment où le grand conseil allait se séparer.

Un journal vaudois qui fut longtemps fort apprécié au dehors, sans obtenir jamais dans son canton l'adhésion complète du parti qu'il défendait, le *Courrier suisse*, cesse de paraître à la fin du mois. Le changement que la *Gazette* a subi en passant au parti de l'opposition, rendait la publication du *Courrier* non pas inutile peut-être, mais à la longue impossible. Il sera remplacé par une feuille d'un prix plus bas paraissant deux fois la semaine. Celle-ci viserait moins à une action immédiate sur les affaires qu'à modifier à la longue la direction de l'opinion publique, par sa manière constante d'apprécier les événements; elle appliquerait la morale chrétienne à l'histoire contemporaine. Le programme du rédacteur témoigne une intention courageuse. Puisse-t-il être fidèle à son projet de « soutenir et propager, en dehors de la sphère purement politique, tout ce qui pourrait servir à améliorer la position des classes pauvres ou peu aisées et à amener une réforme de la société par la charité. » Il importe qu'on soit convaincu que la vraie réforme ne saurait être obtenue autrement, il n'importe pas moins de sentir qu'une telle réforme est nécessaire. Les anarchistes et les niveleurs seraient bien moins redoutables, si l'amour du bien surmontait l'amour de soi chez leurs adversaires. — Une autre publication lausannoise intéressante est celle du *Journal des tribunaux et de jurisprudence*, qui paraît tous les quinze jours, depuis le mois de mai, sous la direction de M. l'avocat Pellis. Chaque n° est d'une feuille 8°, prix 10 fr. par an. Les trois livraisons que nous avons sous les yeux, contiennent onze jugements en matière civile rendus par des tribunaux vaudois, avec de courtes observations du rédacteur et quelques citations textuelles de jurisconsultes considérables sur la matière en discussion. Nous y trouvons en outre une indication succinte des sources du droit fédéral et une analyse textuelle de la loi fédérale sur l'expropriation pour cause d'utilité publique; enfin, comme variétés, l'indication des pénalités qui existaient contre le vol au moment de la conquête bernoise, époque où l'on ne connaissait point l'emprisonnement pour délits privés, et le relevé de la procédure de Marie Bettex, de Combremont le petit, brûlée à Lucens pour délit de sorcellerie, le 22 octobre 1663, après des aveux obtenus par la torture.

— Au milieu des préoccupations pénibles que fait naître le blocus autrichien, des conférences se sont ouvertes à Locarno, pour décider enfin la question de savoir si le chemin de fer venant du lac Majeur et de Gênes sera continué jusqu'au pied du Lukmanier, pour se relier à celui de la vallée du Rhin ou s'il se dirigera sur le Saint-Gothard. Une

compagnie anglaise offre son concours à l'exécution du passage du Lukmanier.

— Zurich et Bâle ont eu successivement de grandes fêtes musicales. Les artistes de la Souabe se sont réunis à ceux de la Suisse orientale pour exécuter à Zurich la musique nouvelle de Richard Wagner; les musiciens bâlois, alsaciens et badois ont traduit ensemble les partitions classiques de Handel et de Bach, de Weber et de Beethowen. Ces deux fêtes de trois jours chacune semblent avoir parfaitement réussi.

— A Berne, l'attention se partage entre deux sujets bien discordans, Fribourg et le grand Jubilé national. Partout on tresse des guirlandes pour décorer les maisons; cinq à six cents tailleurs et tailleuses sont occupés dans le vaste local des Greniers à préparer les costumes du cortége historique, qui forment là comme un musée improvisé. On y voit, appendus aux parois, les vêtements des chevaliers, des écuyers, des valets-d'armes, aux couleurs d'Autriche, de Lorraine, des treize abbayes de la ville de Berne. Tandis que les doigts et les langues luttent d'agilité dans cet édifice, la salle des banquets et l'amphithéâtre s'élèvent sur le grand bastion, en vue de la ville et des Alpes. Cent mille personnes environ se presseront sur cet espace trop étroit encore, malgré ses vastes proportions, car sans parler des visiteurs plus éloignés, les populations de cinq lieues à la ronde s'apprêtent jusqu'au dernier homme à prendre leur part de la fête la plus grandiose qui ait jamais été célébrée en Suisse.

Le lundi 20 juin au matin, les corps de cadets d'Arwangen, Bienne, Berthoud, Delémont, Herzogenbuchsée, Huttwyll, Langenthal, Neuveville, Porrentrui, Thoune et Wynau feront leur entrée avec onze canons aux accents d'une musique juvénile. L'après-midi, les députations des autorités fédérales, des huit anciens cantons et de Soleure arriveront dans les voitures de gala qui leur sont préparées, escortés par une garde d'honneur à cheval. Après les salutations officielles, un banquet, aux Boulangers, réunira les députations et les autorités bernoises. — Le 21, la fête commencera par un service d'actions de grâces, puis les députés, les corps constitués du canton, le corps des officiers, les chanteurs, etc., formant un cortége de trois mille personnes, se rendront au bastion, où quelques paroles seront échangées. L'après-midi, revue et manœuvre de l'armée des écoles au Wylerfeld, le soir, banquet des cadets, des officiers et des chanteurs.

— La journée du mercredi s'ouvrira par une joûte des lutteurs d'Uri, de Schwyz, d'Unterwald, de l'Entlibuch, de l'Emmenthal et de l'Oberland au tirage. Le soir le cortége historique parcourra la ville; les quatre divisions dont il se compose représentent l'ancienne ville de Berne, les huit anciens cantons, le triomphe de Laupen et le retour des vainqueurs de Morat.

Le cours du temps ne dépend pas de nous. Ce n'est la faute de personne si le grand anniversaire que Berne va célébrer tombe en 1853, et Berne ne pouvait guère se dispenser d'appeler ses confédérés autour d'elle en un pareil jour. Néanmoins le patriotisme de notre correspondant est resté frappé du contraste entre ces pompes et les misères du présent. Il sait trop bien pourquoi le plus ancien, le plus proche allié de Berne manquera à la fête de la fédération. Les souvenirs de cette rude prouesse, qui a vaincu l'Autriche et brisé la Bourgogne, l'empêchent d'oublier quelle est, au moment du péril, la docilité de tel convié puissant dans la Suisse actuelle. Tandis que Berne, naguère encore opulente, déploie un plus grand faste qu'aux jours les plus glorieux, il pense aux milliers de Bernois qui souffraient de la faim il y a quelques semaines, que des secours recueillis au dehors ont soutenus, et qu'un printemps trop pluvieux menace de replonger bientôt dans la détresse. Faisons la part de l'inévitable, et souhaitons avec notre ami que ces solennités imposantes, quoique attristées, contribuent à resserrer les vieilles alliances entre la cité bourguignonne et la Suisse primitive, à ranimer surtout l'esprit des temps héroïques dans les générations qui s'apprêtent à lui rendre hommage.

**

ESQUISSE D'UNE NOUVELLE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, destinée à intéresser la jeunesse à l'étude de cette science, à l'aide de l'histoire naturelle, de la description d'animaux, de minéraux, de plantes utiles, etc., et d'un grand nombre de gravures intercalées dans le texte, par A. Vulliet; 1er vol. (contenant l'introduction, les océans et l'Asie). Paris, chez M. Ducloux, 1853.

M. Vulliet est connu de tous nos lecteurs par son excellente *Esquisse d'une histoire universelle*, et tous aussi recevront avec joie de sa main cette *Géographie nouvelle.* Ils y retrouveront la même étude consciencieuse des faits, le même talent de saisir partout la chose principale et de la mettre en relief, et cet art d'un cœur pieux à ramener sans affectation la pensée du lecteur vers le Dieu de la création et de l'Évangile. Ce livre, qu'ornent de fort jolies gravures, répond complètement à son but principal, qui est d'intéresser l'enfance à l'étude de la Terre, et nous voudrions le voir entre les mains des parents, des maîtres de collége, des régents, des écoliers, qui apprennent et enseignent la géographie. Il ajoute aux squelettes des manuels ordinaires, les chairs, la couleur, la scène et le paysage. Il a d'ailleurs aussi le mérite d'être sans rival dans la littérature française; c'est, à notre connaissance, le premier essai de ce genre.

Cependant cet essai ne nous paraît pas irréprochable. M. Vulliet adopte bien la méthode allemande de diviser l'enseignement en deux cours, l'un de géographie physique, l'autre de géographie politique. Mais s'est-il rendu compte du public auquel il destinait son *Esquisse?* Il l'avait entreprise pour sa fille de neuf ans, et il l'a publiée *telle quelle.* Elle s'adresse, en effet, à des enfants de huit à douze ans qui sont élevés sous le toit domestique, et elle est à la fois trop concise, trop incomplète dans l'exposition de la forme générale des continents, et trop chargée de détails, trop volumineuse pour jamais servir de manuel dans une école publique. Si l'on excepte donc le petit nombre de familles où les parents instruisent eux-mêmes leurs enfants, l'*Esquisse* sera un recueil de faits pour les maîtres d'école, un livre de lecture pour les écoliers. Mais alors, pourquoi la faire précéder d'une *Introduction* qui ne diffère en rien d'essentiel des premiers chapitres de tous les livres classiques de géographie, et qui par son aridité et son ton scientifique fait disparate avec le corps de l'ouvrage? L'Introduction est de trop; la description de telle chaîne de montagnes fort peu connue est de trop; la mention de telle plante ou de tel animal est de trop. En revanche, M. Vulliet ne cherche pas assez à intéresser l'enfant à la Terre par la Terre elle-même; elle est bien assez belle pour le captiver sans le secours des bêtes qu'elle nourrit. Les pages de M. Dumont-d'Urville sur le spectacle que lui ont offert les glaces du pôle austral, font une bien plus forte impression qu'un paragraphe sur le safran ou sur l'assa fœtida.

Une autre critique plus grave porte sur l'ordre suivi dans la description de l'Asie. Chaque grande région d'un continent peut être comparée à un tableau, un paysage, qui a son ciel, ses plaines ou ses montagnes, ses eaux, ses arbres, ses animaux, son groupe d'hommes. L'Asie compte une quinzaine de ces tableaux : si l'on veut que l'enfant se les grave dans l'imagination et dans la mémoire, lui fera-t-on passer en revue d'abord toutes les montagnes, puis toutes les plaines, ensuite tous les lacs et enfin tous les fleuves de ces quinze paysages? Non certainement : on étudiera d'abord à fond un des tableaux, et l'on ne passera au second qu'après avoir épuisé tout ce que le premier présente d'intéressant. Telle n'est pas la méthode suivie dans l'*Esquisse* : ainsi le Liban se trouve à la page 112; le plateau de la Judée, à la p. 127; la mer Morte, à la p. 152, et enfin le Jourdain, à la p. 168. Il est sans doute très facile au lecteur de réunir ces *disjecti membra poëtœ*, et chacun de ces articles pris à part est plein de vérité et de vie. Mais s'ils avaient été groupés sur le papier comme ils le sont dans la nature, ils auraient parlé plus vivement encore à l'esprit du lecteur.

L'un des rédacteurs : L[s] Bovet.

FRÉDÉRIC DUBOIS DE MONTPERREUX.

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE.

Il existe dans le monde certains pays (et ce ne sont d'ordinaire ni les plus grands, ni les plus riches, ni les mieux doués sous le rapport du sol et du climat) auxquels la Providence semble avoir départi le don de produire un plus grand nombre d'hommes d'élite. Sans doute en cherchant bien on pourrait découvrir quelques-unes des lois physiques, sociales, politiques mêmes, auxquelles ce don doit être rapporté. Contentons-nous de reconnaître le fait et de constater qu'entre ces pays d'élection, la Suisse occupe une des premières places. C'est en vain que l'on chercherait autre part, en Europe, des Etats d'une grandeur et d'une importance très modestes, comme Zurich, Bâle, Genève, Neuchâtel, ayant fourni un contingent aussi ample d'illustrations de tous genres. Et, pour nous restreindre au dernier de ces cantons, qu'on nous cite ailleurs une contrée de trente et quelques lieues carrées, riche en théologiens comme les Osterwald; en publicistes comme Vattel; en artistes comme Léopold Robert, Brandt, les Grosclaude, les Girardet; en horlogers de génie comme Richard, Breguet, Berthoud; en négociants éminents comme Pourtalès, Pury, Meuron; en naturalistes et en géographes comme Bourguet, Rougemont, DuBois, Guyot, Lesquereux; en opticiens comme Guinand. Nous citons presque au hasard et en nous bornant aux premiers noms qui se présentent à notre mémoire, car il serait facile d'allonger

la liste, surtout si l'on voulait y comprendre quelques carrières plus politiques encore que littéraires et scientifiques.

C'est la vie de l'un de ces Neuchâtelois d'élite, Frédéric DuBois de Montperreux ([1]), que nous voulons retracer aujourd'hui. Nous essayerons de montrer comment, dans des conditions très ordinaires et parfois même très fâcheuses, sans autre stimulant que son courage et son génie, cet homme de talent et de vertu a su arriver à la renommée. Cette notice se divisera en trois parties : 1° La jeunesse de Frédéric DuBois ; 2° ses voyages et ses recherches archéologiques et géographiques dans les pays lointains : 3° ses travaux depuis son retour dans sa patrie.

I

Frédéric DuBois naquit, à la fin du siècle dernier ([2]), à Môtiers, dans le Val-de-Travers, lieu qui, avant de devenir célèbre par le séjour orageux de Jean-Jacques Rousseau, avait eu dans le moyen-âge un renom religieux à cause de son prieuré qui fut sécularisé à la Réformation. Par son père, négociant en dentelles, DuBois appartenait à la population montagnarde du pays de Neuchâtel, à celle qui se voue essentiellement à l'industrie et au commerce ; par sa mère il tenait à la partie riveraine du lac, dont les habitants sont avant tout vignerons et agriculteurs. Son grand-père paternel ([3]) était un peintre sur émail réputé dans son art, bon dessinateur, et amateur d'estampes anciennes. Son grand-père ma-

([1]) Le nom de *Montperreux*, que Frédéric DuBois avait ajouté au sien, ne dénote pas, comme quelques personnes l'ont cru, des prétentions nobiliaires dont cet homme si simple était fort éloigné. Mais il se trouvait en même temps que lui, à Berlin, deux autres naturalistes voyageurs du nom de *Dubois* qui avaient fait paraître des livres qu'on aurait pu facilement confondre avec le sien. Pour éviter ces méprises, les amis de Frédéric DuBois lui conseillèrent de prendre le surnom de Montperreux, hameau aux environs du Locle où ses ancêtres, originaires d'Auvergne, étaient fixés depuis fort longtemps.

([2]) Le 28 mai 1798.

([3]) Claude-François DuBois, aïeul de M. Frédéric DuBois de Montperreux, avait comme peintre en émail une réputation à l'étranger. Il travaillait pour la cour d'Espagne et l'on voit de ses ouvrages à l'Escurial. Destiné au commerce, il avait été envoyé à Bâle où il commença à peindre des tabatières dans ses moments de loisir. Ses patrons ayant remarqué le goût et la finesse de ses essais, engagèrent son père à l'envoyer à Genève, la grande école de la peinture sur émail. De Genève il alla à Paris et à Londres. Les

ternel [1] était un ancien officier, vétéran de Fontenoy, qui avait rapporté dans sa patrie des habitudes élégantes et même littéraires, le besoin d'un certain comfort, et le goût des livres et des journaux. C'est à ce double milieu, dans lequel se passèrent les premières années de notre jeune homme, qu'il faut attribuer les instincts d'artiste et d'homme de lettres qui se développèrent chez lui de si bonne heure. Entouré d'objets d'art, de porte-feuilles de gravures, de livres et de cartes, il dessinait et il rédigeait des extraits de ses lectures à un âge où d'autres enfants savent tout au plus s'amuser. Les premiers objets qui frappent nos regards, dans les jeunes années, influent souvent sur toute notre destinée. L'enfant né, élevé dans une bibliothèque ou dans une galerie de tableaux, contractera naturellement des habitudes sérieuses, l'amour de la lecture, le goût des beaux-arts. C'est là une sorte d'éducation primitive que rien ne peut remplacer absolument, pas même la vie universitaire, la fréquentation et le commerce, dans l'âge de l'adolescence ou de la virilité, des gens de lettres et des savants

Mais les mauvaises années vinrent trop vite troubler l'enfance studieuse de Frédéric DuBois. Des revers de fortune obligèrent son père à aller vivre à Bordeaux du produit d'un modeste emploi de commis. Sa mère, restée avec quatre enfants et quelques modiques ressources, se consacra à leur éducation avec une sollicitude et une force d'ame admirables. Femme supérieure, elle veilla sur eux avec une tendresse éclairée. Dans la situation plus que modeste où ils étaient réduits, rien ne leur manqua de ce qui constitue une instruction libérale. D'une institution particulière [2], Frédéric DuBois passa au collége de Neuchâtel d'où la maladie, produite en partie par l'excès de travail, le ramena bientôt auprès de sa mère à Auvernier. C'est là que notre adolescent commença alors l'essai sur lui-même d'un système d'éducation, dont plus tard les effets influèrent sur sa destinée, et le servirent puissamment dans ses voyages. Ce système était un mélange d'expérimentations parfois pénibles et dures, et d'applications à la vie réelle de tout ce qu'il avait noté de curieux dans ses lectures. Ainsi il se fit de bonne heure jardinier, charpentier, menuisier, constructeur. Le

lettres de cet artiste dénotent un développement remarquable pour le temps, uni à cette simplicité montagnarde mêlée de finesse.

[1] François-Nicolas L'Hardy, lieutenant de justice à la Côte.

[2] La pension de M. Chanel à Saint-Aubin.

jardin de son aïeule maternelle et un domaine de peu d'étendue, situé dans un sol accidenté et pittoresque, à quelques minutes de sa demeure, servirent à cet apprentissage de divers métiers. Frédéric DuBois construisit ainsi des digues, des murs, des canaux, des bâtiments rustiques, des ruines même destinées à faire point de vue dans le paysage. Ce qui était vieux et antique avait surtout le don de captiver son attention. A cet égard il montra de bonne heure une aptitude étonnante, une sorte de sagacité instinctive. Ayant entendu dire, d'après les mémoires alors manuscrits du chancelier de Montmollin, que les murailles de l'antique Avenches, cette capitale des anciens Helvétiens dont Tacite fait une mention si curieuse, avaient été construites avec des pierres tirées des carrières voisines de Neuchâtel, il n'eut aucun repos avant d'avoir vérifié le fait. Pour cela, il entreprit une excursion, moitié par eau et moitié par terre, traversa le lac de Neuchâtel, parcourut dans tous les sens l'emplacement de cette cité dont les ruines attestent l'ancienne grandeur, visita les bords du lac de Morat et tout le champ de bataille des Suisses et des Bourguignons. Ses parents commençaient à avoir de sérieuses inquiétudes sur son absence prolongée, quand il revint chargé de débris de matériaux de toute espèce, pierres, marbres, mosaïques, sans compter une ample collection d'ossements des soldats de Charles-le-Hardi. Alors seulement, le jeune DuBois commença son travail d'investigations. Il ne prit aucun repos qu'il n'eût constaté la parfaite identité du calcaire jaune si connu des géologues, qu'on trouve près de Neuchâtel, avec les antiques murailles d'Aventicum ([1]). Il voulut déterminer

([1]) Le passage des *Mémoires du chancelier de Montmollin* sur les murailles d'Avenches est assez curieux pour mériter une citation.

« En 1647, le ministre Olivier Perrot m'ayant dit qu'un sien ami, pasteur d'Avenche, venait de l'informer qu'un particulier, creusant en un lieu proche des murs d'enceinte, avait découvert une inscription sur marbre laquelle semblait se rapporter à notre pays, vu qu'il croyait y lire le mot NOIDENOLEX, nous nous y transportâmes sur le champ et trouvâmes une grande et belle pierre ayant une face polie chargée d'une inscription en partie usée par le temps ou ébréchée par la bêche du laboureur. Nous consultâmes là-dessus les érudits de Bâle et de Genève, et le célèbre bourgmestre Wettstein rétablit le texte comme suit :

IMPERATORI CAES. VESPAS. AVG.
PONT. MAX. TRIB. POT. COS. IMPER. II.
LAPIDIBVS. NOIDENOLICE. MVLTO. LABORE.
TRACTIS AVENTICI MOENIA INSTAVRATA
TITVS. VESPASIANI. AVG. FILIVS. DEDICAVIT.

» Sachant le peu d'estime que les gens d'Avenche font de ces choses,

jusqu'à la carrière dont chaque fragment avait été extrait près de deux mille ans auparavant. Certes, ce fait, que nous citons entre beaucoup d'autres, prouve une aptitude native, une véritable vocation d'antiquaire à laquelle DuBois ne fit pas défaut.

Tout en suivant, quand sa santé fut rétablie, les leçons du collége et de l'auditoire de belles-lettres à Neuchâtel, il chercha à soulager sa famille, et à subvenir à son entretien, en entrant comme sous-maître dans une institution privée d'éducation ([1]). Ainsi il donnait déjà des leçons dans l'âge où l'on en reçoit encore, et il se préparait au métier ingrat de pédagogue, le seul que l'état précaire des affaires de sa famille, *res angusta domi*, laissât ouvert devant lui. Les livres, les gravures, les objets d'art de la maison paternelle avaient été vendus pièce à pièce pour subvenir aux besoins les plus pressants de l'éducation du jeune Frédéric. Il sentait le prix de ces sacrifices ; il avait hâte de montrer qu'ils n'avaient pas été faits en pure perte. Deux membres du clergé neuchâtelois, MM. Petitpierre, pasteur à Serrières, et Chaillet, ministre, demeurant à Auvernier, qui s'intéressaient vivement à cette vie rude, courageuse et méritoire du jeune étudiant, contribuèrent par leurs leçons et leurs conseils à mûrir son jugement, et à hâter le moment si désiré où il allait pouvoir se tirer d'affaire tout seul. M. Petitpierre dirigea son instruction religieuse et inculqua fortement dans cet esprit judicieux ces principes sévères, cet inflexible sentiment du devoir qui ne faiblirent jamais en lui. M. Chaillet orna et polit son esprit, encore un peu rude et porté à quelques bizarreries, par ces leçons d'un goût épuré et d'un tact littéraire, qui ont rendu son enseignement si précieux à tant de jeunes Neuchâtelois.

j'eus dessein de faire transporter par bateau cette inscription à Neuchâtel, mais le bailli y porta opposition, sur quoi le bon pasteur du lieu nous dit en branlant la tête : « *Votre inscription m'a bien la mine d'être employée » comme plusieurs autres à fonder caves ou écuries.* » Certain est-il que dix ou douze ans après, il ne s'en est retrouvé trace aucune. Je rapportai d'Avenche trois pierres prises à trois extrémités différentes de la grande muraille, laquelle est construite avec des grandes pierres jaunes de figure cubique. Je fis examiner ces pierres par nos plus habiles maçons et carriers. Tous les ont reconnues pour être de nos environs. Cette pierre jaune, que l'on ne trouve pas dans le territoire d'Avenche à plusieurs lieues à la ronde, n'existe dans sa véritable et plus intègre espèce que depuis Serrières jusqu'à Hauterive, bien que mélangée parfois de concrétions étrangères comme en certaines roches de cailloutage ès environs de Vieux-Châtel. »

([1]) La pension tenue par M. Droz, lieutenant du maire de Neuchâtel.

Ainsi préparé et muni d'une ample provision de science, de bons exemples et de bons conseils, Frédéric DuBois quitta Neuchâtel en 1817, à peine âgé de dix-neuf ans, pour aller à Saint-Gall occuper une place pénible, dans une institution d'éducation ([1]). C'était dans un moment difficile. La Suisse orientale, qui avait eu tant à souffrir du passage et du séjour des troupes alliées, était encore travaillée par le double fléau de la disette et du typhus. Notre jeune compatriote fut vivement frappé de ce spectacle de misère. Il vit dans les campagnes des troupes de malheureux enfants, que de vieilles femmes conduisaient dans les champs, pour arracher des herbes et des racines, leur seule nourriture. Ce spectacle le navra, et lui inspira de bonne heure des sentiments profonds de pitié pour les malheurs de ses semblables. Lui-même il fut atteint, dans ces temps de travail incessant et de privations pénibles, d'une grave maladie qui le força à revenir, en 1819, au sein de sa famille. Les médecins l'envoyèrent aux bains d'Yverdon, et le séjour qu'il fit dans cette antique colonie romaine raviva son goût pour l'archéologie et les antiquités. Il releva l'enceinte et le pourtour des fortifications de l'ancien *Castrum Ebrodunum*, et c'est à lui que l'on doit le premier plan exact de cette localité que tant de souvenirs rendent intéressante à nos yeux.

Quand sa santé fut raffermie, Frédéric DuBois partit avec l'une de ses sœurs pour la Courlande, dans l'été de cette même année 1819. La maison dans laquelle il entra comme précepteur ([2]) était, heureusement pour lui, un asile consacré aux arts et aux lettres bien plus qu'aux prétentions nobiliaires et aux tendances seigneuriales. Il y trouva de beaux livres, particulièrement de grands ouvrages sur l'architecture et les arts, des tableaux des bons maîtres qu'il se mit à copier ([3]), des marbres et une ample collection de voyages. Le jeune instituteur, tout en remplissant avec une conscience que ses patrons ne pouvaient trop reconnaître, tous les

([1]) La pension de M. Dietzi.

([2]) Celle de M. Ferdinand de Ropp à Mittau.

([3]) Dans la collection de Ropp on remarquait surtout des tableaux italiens, des *Jules Romain*, des *Andre del Sarto*, des *Léonard de Vinci* et même un *Raphaël*. On sait que les catalogues des galeries particulières, en Russie, sont parfois un peu prodigues de ces grands noms, et que l'on prend trop facilement de bonnes copies anciennes pour des originaux. Il y avait aussi des *Holbein* et des *Rubens*, enfin de beaux morceaux modernes très authentiques, et entre autres des bas-reliefs et une statue de Thorwaldsen.

devoirs de sa place, trouva ainsi les moyens de se perfectionner dans le dessin, dans la science archéologique, et dans les sciences indispensables au voyageur. Il acheva de cette manière cette éducation intime, repliée et pratique, qu'il avait commencée en Suisse au foyer domestique. Au bout de deux ans de séjour, quand il eut interrogé à fond tous les trésors que ce séjour intéressant pouvait lui fournir, M. DuBois, ne se trouvant pas assez occupé par les devoirs de sa place, demanda à M. Ferdinand de Ropp de le placer dans la maison de son frère, M. Théodore de Ropp, dont la famille plus nombreuse offrirait plus d'aliments à son zèle et à son activité. M. Ferdinand de Ropp consentit à cet échange, et c'est ensuite de cet arrangement que Frédéric DuBois quitta Mittau, pour aller habiter la terre de Pokroy en Lithuanie. Dans cette nouvelle résidence, il rendit à M. Théodore de Ropp d'éminens services, non-seulement comme gouverneur de ses enfants, mais comme directeur des constructions. des plantations, des travaux agricoles. Tout était à créer dans ce grand domaine, qui devint bientôt, grâce à l'accord parfait qui régnait entre le propriétaire et le jeune régisseur, l'un des plus remarquables de la province (1).

Après huit années d'un temps si bien employé pour tous deux, Frédéric DuBois, arrivé au bout de sa carrière de précepteur et de constructeur, quitta cette demeure hospitalière pour voyager dans le midi de la Pologne. Il se livra à des recherches géologiques, dessina une prodigieuse quantité de cartes, de fossiles, de plantes, et d'autres productions naturelles, se préparant ainsi à ces voyages d'exploration auxquels, dès son enfance, il avait fait vœu de se livrer aussitôt que les circonstances le lui permettraient. Il détermina entre autres le plan d'un grand voyage au Caucase qu'il méditait depuis longtemps, et auquel la guerre entre la Russie et la Turquie le força seule de renoncer alors. Notre voyageur s'arrêta, pour cette fois, aux rives du Dniester. Riche de cette première moisson, M. DuBois se rendit à Berlin, en 1829, auprès d'un jeune seigneur polonais (2) dont il devait surveiller les études

(1) Durant son séjour à Pokroï, Frédéric DuBois était devenu le favori de toute la population qui le voyait mettre la main à tout, dirigeant, enseignant, jardinant, mesurant, moulant et sculptant même au besoin. Il conquit l'affection des Israélites très nombreux dans ce lieu, en leur témoignant un intérêt qui était pour eux chose nouvelle. Il prit d'un de leurs rabbins des leçons de langue hébraïque.

(2) M. Alexandre Ratziborowski.

universitaires. C'est durant ce séjour qu'il publia son premier ouvrage[1] qui fut, à vrai dire, un modeste essai.

Le plus précieux résultat de cette publication fut de mettre le naturaliste neuchâtelois en rapport avec plusieurs savants éminents de Berlin. M. Léopold de Buch, que de nombreux travaux sur la géologie de la Suisse, et d'anciennes relations de science et d'amitié avec plusieurs familles neuchâteloises, rendaient doublement intéressant aux yeux de M. DuBois, le prit en amitié et l'encouragea. Sous ses auspices il fit la connaissance de Weiss, de Mitscherlich, de Rose, de l'helléniste Bœckh et de Carl Ritter. Les cours de ce dernier sur la géographie physique de l'Asie le captivèrent surtout extraordinairement, parce qu'ils se liaient à ses plans d'explorations en Crimée, et sur les flancs du Caucase. C'est de ce moment intéressant et décisif pour la carrière de DuBois, que nous ferons dater les extraits de sa correspondance que nous voulons introduire dans cette notice, dont ils constitueront le seul mérite.

Sa seconde sœur, sa mère même, bien que celle-ci fût arrivée à l'âge où le repos est plus naturel que le travail, avaient quitté la Suisse pour la Pologne, et trouvé facilement à se placer dans des maisons dignes d'apprécier leur dévouement. La Pologne était donc devenue, pour cette famille éprouvée par les revers, comme une seconde patrie où elle se trouvait réunie dans la communauté du travail et de l'exil volontaire. C'est à l'une de ses deux sœurs que Frédéric DuBois écrivait de Berlin, en 1830, la lettre dont nous allons citer les passages essentiels :

« Depuis que j'ai commencé la carrière littéraire, il s'est ouvert un nouveau monde devant moi. J'ai déjà publié quelque chose qui me place parmi les naturalistes de notre époque : c'est une petite description de la Lithuanie. M. de Buch, le fameux Léopold de Buch, auteur du Voyage en Norvège et en Laponie, du Voyage aux îles Canaries et de plusieurs autres ouvrages, a accompagné mon essai de notes favorables. Il a même donné une analyse de mon Voyage en Podolie avec la détermination de toutes les coquilles que j'en ai rapportées. Je suis entré, à ce sujet, en relation avec le célèbre Brongniart, à Paris. M. de Buch a annoncé lui-même que je continuerais la publication de mes recherches sur la Podolie et la Volhynie. Toutes ces raisons me forcent à retourner en Russie, et à faire ma course de Crimée,

[1] *Conchyologie fossile et aperçu géognostique du plateau Wolhyni-Podolien.* 1 vol. in-4°, avec cartes et planches. Berlin, 1831.

tant de fois résolue et abandonnée à contre cœur. J'en ai parlé souvent à M. de Buch, et l'autre jour encore, comme j'étais allé le voir à son retour de Bohème, il m'a parlé avec une bonté touchante de mon petit ouvrage qui vient d'être publié. « — Vous voyez bien, m'a-t-il dit, que nous devons désirer que vous retourniez là-bas. Combien de choses que vous pouvez nous expliquer maintenant! J'espère donc que vous tiendrez parole, car vous devez vous faire un nom et vous ne pouvez y manquer. » En lisant mon journal de voyage en Podolie, qu'il voulait faire publier immédiatement, il m'a dit encore : « — On aime à vous lire et à vous suivre ; vous écrivez clairement ; vous observez avec une attention rare ; en un mot, je ne puis assez vous remercier du plaisir que vous m'avez fait. »

» Quand j'ai vu tant de bienveillance, et qu'il me faudrait retourner un peu plus tôt ou un peu plus tard en Russie, j'ai demandé à M. de Buch quelles études il me conseillait de suivre pour le moment. C'est sur ses directions que je me suis livré à la minéralogie, à la géologie, et à la géographie de l'Asie. Je passerai en Lithuanie par la Prusse ; j'en examinerai les minéraux et les antiquités ; je redescendrai, si Dieu le veut, en Podolie, de là en Crimée, et, s'il est possible, en Géorgie. Ces messieurs ne veulent pas même me tenir quitte d'un voyage plus lointain. Peut-être le commencerai-je à rebours, mais ce ne serait que dans le but de ramener en Suisse ma sœur Marianne. »

Dans une lettre de la même époque, Frédéric DuBois raconte sa présentation à l'illustre Humboldt. Ce narré, comme le précédent, n'est pas exempt de cette sorte d'étonnement quelque peu emphatique, que l'on trouve presque inévitablement dans le style de tout jeune érudit, qui, au sortir de longues études solitaires, se trouve tout à coup en contact avec les notabilités du siècle. La simplicité, qui est propre à presque toutes les natures supérieures, paraît au débutant une condescendance particulière, un hommage rendu au talent naissant, un désir de se mettre vis-à-vis de lui sur un pied d'égalité. A part ce petit travers, ce récit est plein d'animation et de vérité.

..... « J'ai déjeûné, écrit Frédéric DuBois, chez M. de Humboldt, avec les compagnons du voyage en Sibérie que vient d'accomplir ce fameux naturaliste. C'était à propos de l'inauguration du nouveau Musée Parlons d'abord de cet établissement qui surpasse en beauté tout ce qu'il y a de plus superbe à Berlin. La façade a l'air d'une des antiques basiliques de Rome. Tout le plain-pied est destiné aux marbres.

On y a réuni tout ce que les châteaux royaux offraient de beau et de remarquable, et entre autres une partie de l'ancienne collection Polignac. Les plus belles pièces sont un Trajan assis sur son trône, un Antinoüs, une muse, et, parmi les modernes, la statue de Napoléon par Chaudet. Penses-tu qu'on eût osé placer l'image de ce grand homme seule parmi les antiques, si l'ouvrage n'était pas admirable? Et avec qui crois-tu que j'aie visité toutes ces merveilles? Avec Humboldt, avec Wahl lui-même. Je suis innocent de ce rapprochement qui m'a rappelé une anecdote de Potemkin. On devait faire de grands contrats pour l'armée russe. Une foule de gens se présentent pour soumissionner. On ne savait à qui donner la préférence. Un Russe plus habile, qui veut profiter de la circonstance, et qui était lié d'amitié avec le valet de chambre du prince, lui offre une grosse somme s'il obtient que Potemkin lui adresse par faveur un mot à l'oreille en présence de tout le monde. Il ne s'agissait de rien moins que du partage des profits. Potemkin effectivement, dans une audience publique, fit approcher notre Russe et lui dit: « *Dou Rachi* » (imbécile). L'habile homme interpréta cette épithète comme il voulut, préconisa l'amitié que lui portait le favori, mit la main à tous les contrats, et devint dix fois millionnaire. Eh bien! il m'est arrivé à peu près la même aventure, mais seulement d'une façon plus délicate. Mon ami, le professeur Lichtenstein, ayant vu mes cartes et mes travaux topographiques, a voulu les montrer à Humboldt. Il me fixe pour cela le lendemain à huit heures. Quelle est ma surprise en apprenant, lorsque je vais prendre mon professeur, que c'est à un déjeûner que je suis invité chez Humboldt, avec Ledebour de Dorpat et d'autres académiciens! J'avais été convié par apostille. Et quelle société ai-je trouvée là? Des savants qui le sont jusqu'au col! D'abord tous les compagnons de voyage de Humboldt, MM. Ehrenberg, Rose, Hoffmann, Helmersen, de plus le fameux physicien Ehrmann, Chamisso, qui a fait le voyage aux îles Aléoutes, Kundt, qui a travaillé au grand ouvrage des plantes équinoxiales. Après le déjeûner, on voulut voir mes cartes. On en fut content, mais je ne veux pas t'en parler avant de savoir le résultat de mes démarches. Ensuite, Humboldt nous invita à aller visiter le nouveau musée, ouvert seulement depuis huit jours. Et voilà comment les grands hommes chez les morts et les grands hommes chez les vivants se trouvent réunis. Je pouvais les comparer et dire: « *Fugit gloria mundi!* » Les gardiens royaux ne pouvaient revenir de voir *en un seul mas* une pareille réunion. « Nous ne reverrons de longtemps, me disait l'un d'eux, une société comme celle-là. » Ajoutez que c'était le professeur et conservateur Wahl lui-même qui nous faisait re-

marquer le système de classification qu'on avait suivi, et qui nous démontrait les beautés et les défauts des différentes écoles. M. Wahl m'a témoigné beaucoup d'amitié.

» En entrant dans le Musée l'on se trouve dans la plus belle salle du monde. La lumière tombe d'en haut, par une large ouverture pratiquée dans la coupole qui est de la plus grande élégance. Une colonnade supporte une galerie qui règne tout autour ; une partie des statues est placée entre ces colonnes et dans des niches. Les tableaux sont à l'étage, exposés dans le meilleur jour. M. de Humboldt m'a parlé très amicalement. C'est un pas de plus dans la route du Parnasse, et pour que tu ne croies pas que j'aie fait mon préambule de Potemkin comme un écolier, sache que le hasard, la fortune, m'ont servi et me serviront comme le *Dou Rachi* du Russe. Tout le monde a été convaincu que j'avais été invité solennellement à cette réunion de savants, et l'on me regarde déjà d'un autre œil. Celui que Humboldt a jugé digne de sa société est un homme classé. On ne s'imagine pas que je n'étais là qu'un intrus, un vagabond, introduit par hasard au festin. En attendant, je ne m'en vante pas. Ne sois pas plus fière que moi, et philosophe un peu avec moi sur le prix des réputations. Si l'on savait par quels incidents elles commencent, on n'en ferait pas tant de cas ! »

II

Frédéric DuBois passa deux ans à Berlin, se préparant incessamment, par des études universitaires, au voyage scientifique qu'il rêvait d'accomplir ; et, quand il partit de cette ville en 1831, il était connu de tout ce monde scientifique, au milieu duquel le hasard, ou un peu de bonheur, avait peut-être contribué à lui donner accès, mais où il s'était solidement assis par un mérite réel, comme un savant infatigable et exemplaire. L'académie de Berlin n'hésita pas à approuver ses plans, à en faciliter l'exécution. C'est le moment de dire en quoi consistaient ces projets.

M. DuBois, partant de l'idée, qui le travaillait depuis les observations faites dans son enfance, que les antiquités de la terre aident puissamment à étudier celles de l'homme, avait conçu le projet d'un voyage à la fois géologique, archéologique et historique, à travers quelque contrée célèbre dans les fastes de l'humanité. Il avait d'abord songé à l'Egypte, d'où bientôt son attention se porta, avec les peuples sortis de la vallée du Nil, sur la Judée, la Palestine, et la Grèce. De ce dernier pays il fut conduit naturellement, avec

les expéditions mythologiques et héroïques des Argonautes et des premiers colons grecs, sur les bords du Pont-Euxin, et dans la Colchide. Son séjour en Lithuanie, ses voyages en Podolie et en Volhynie, lui permirent d'étudier plus à fond que d'autres érudits, ses prédécesseurs, ce qui concerne ces anciens établissements des Grecs en Crimée, et vers les Palus-Méotides. Il se convainquit que l'histoire, telle qu'elle s'était passée, était l'inverse de l'histoire classiqué telle qu'on la fait ordinairement, et que le Caucase et le Pont-Euxin avaient envoyé en Grèce des colonies bien avant d'en recevoir d'elles. Il entreprit donc de rechercher la route qu'avait suivie la civilisation indo-germanique pour arriver dans l'Asie antérieure, en Thrace, en Thessalie, et dans l'Hellade. L'étude des mœurs, des traditions et des antiquités des Lithuaniens, au milieu desquels il avait vécu, lui démontra que ce peuple, ainsi que les Lettes, les Coures, les Slaves qui se rattachent à lui, était bien l'héritier et le descendant direct des Scythes, des Cimmériens, des Sarmates et des Goths, membres des grandes familles finoises et indo-germaniques. Dès-lors il n'hésita plus à suivre les migrations de ces peuples du nord au midi, jusqu'au point précis où l'on signale le contact de ce type asiatique avec le type égyptien, et les peuples appelés Autochtones et Aborigènes dans notre Europe et en occident.

Le vieil Orient étant devenu ainsi le but de toutes les études de notre savant compatriote, il résolut encore, pour ne rien négliger avant de l'explorer, d'aller étudier dans le nord de l'Europe les antiquités des peuples scandinaves, dont la civilisation plus immobile, moins mêlée aux migrations et aux révolutions de notre monde central, a conservé plus de traces d'un monde primitif. Tel fut le but de plusieurs excursions dans l'île de Rugen, en Suède et en Danemarck, qui précédèrent immédiatement le voyage de Frédéric DuBois en Asie.

Pour celui-ci, comme le champ était immense et les ressources du voyageur fort modestes, il résolut, avant de se mettre en marche, de s'imposer uue limite fixe. C'est le cas de faire remarquer que tout fut entrepris à ses frais dans cette vaste exploration. Il avait bien le patronage de sociétés savantes, les recommandations et la protection des autorités russes, mais aucun subside, aucune avance d'un corps constitué ou d'un gouvernement. Quel exemple de dévouement à la science que celui de ce jeune homme! A peine mis à l'abri de l'indigence et du besoin par les fatigues de douze

années consumées dans le métier ingrat de précepteur, il va consacrer les économies, fruit de ses labeurs et de ses veilles, à la réalisation d'une immense pérégrination dans des contrées à demi-barbares, inexplorées, et n'offrant d'autres ressources à l'intrépide voyageur que celles d'une hospitalité primitive et parfois dangereuse! N'importe! Rien ne l'arrête. Le voilà en marche vers l'Arménie. Il veut arriver au pied de ce mont Ararat qu'il envisage comme le centre du grand système de soulèvements de l'Europe orientale. «Remontant de peuple en peuple, dit-il quelque part[1],
» de civilisation en civilisation, ma pensée s'était arrêtée au pied
» de ce géant, berceau du monde, et je voulais voir de mes yeux
» les vieux souvenirs que le temps et les commotions volcaniques
» y avaient épargnés. La Judée, l'Egypte, la Grèce, les flots de
» peuples de la Russie m'avaient tous menés là. J'ai marché, j'ai
» vogué, aucun obstacle n'a pu me retenir, et j'ai rempli ma tâche.»

Elle fut en effet accomplie cette tâche dangereuse, pénible, mais noble, grande, devenue en quelque sorte sacrée par la vocation du voyageur. Il s'en acquitta comme il sut s'acquitter de tout dans sa vie laborieuse, c'est-à-dire d'une manière complète, consciencieuse, la main sur le cœur, et la vérité sur les lèvres! Bel éloge pour un voyageur qui est revenu de pays où peu de personnes iront après lui! Nous avons entendu DuBois causer de son voyage aux régions Caucasiennes avec des officiers russes qui l'avaient connu dans son exploration, qui avaient eu occasion de l'accueillir et de l'escorter. Ils ne tarissaient pas en éloges sur la simplicité, la bonne foi, l'amabilité, le sang-froid du savant. Ils avaient conservé de lui un souvenir vivant et affectueux, et ils étaient heureux de le retrouver en Suisse. Le beau livre qu'a produit cette exploration que les fastes de la science ont enregistrée d'une manière si honorable, était devenu, dans les loisirs de la vie militaire de cette guerre si extraordinaire et si chanceuse du Caucase, leur guide, leur compagnon, leur manuel.

C'est le moment de dire quelque chose des accusations qui furent portées contre notre compatriote, au moment où parut la relation de son voyage. On prétendit qu'il avait exploré la région caucasienne, dans l'intérêt, et à la solde du gouvernement russe. Jamais accusation ne fut plus fausse. Elle prit néanmoins de la consistance,

(1) *Discours de réception en qualité de professeur d'archéologie dans l'académie de Neuchâtel*, *prononcé le* 9 *novembre* 1843.

et trouva accès dans quelques journaux de l'Allemagne et d'autres pays. Frédéric DuBois fut sensible à ces insinuations que son caractère ouvert et franc avait peine à concevoir. Il est bien avéré qu'il n'avait aucun engagement avec la Russie, et qu'il n'accepta de son gouvernement que la protection rigoureusement nécessaire à l'accomplissement de la mission scientifique qu'il avait reçue de sa conscience seule, et de son ardeur de savoir. Si plus tard, quand les résultats de son voyage eurent été signalés par les sociétés savantes de la France, de l'Allemagne, et de l'Angleterre, il reçut de l'empereur de Russie des dons et des distinctions honorifiques, ces récompenses furent entièrement spontanées, et elles servirent à couvrir, en partie, les frais de publication du monument que DuBois éleva aux sciences géographique et archéologique (1).

Le naturel candide, cordial, franchement libéral de DuBois se

(1) Frédéric DuBois était reconnaissant de ce que le gouvernement russe avait fait pour lui faciliter son voyage d'exploration, mais il n'était ni flatteur ni servile. Le ton de la dédicace de son Voyage donne la juste mesure de ses sentiments. Voici en quels termes il s'adresse à l'empereur Nicolas :

« Sire,

» Au moment où je publie cet ouvrage que mes efforts ont achevé sous l'heureuse influence de votre protection impériale, vous me pardonnerez s'il m'est impossible de reporter ma pensée sur la carrière que j'ai parcourue, sans songer en même temps à la main tutélaire qui a soutenu mes pas.

» Je ne saurais oublier que je me suis présenté aux frontières de votre empire, seul, obscur, inconnu, et sans autre titre à votre bienveillance que la ferme résolution de consacrer mes veilles à des recherches qui pussent être un jour utiles à la science. Et, cependant, Votre Majesté a fait tomber toutes les entraves qui pouvaient peser sur mes premières démarches. Grâce à sa paternelle et puissante sollicitude, il m'a été donné de fouiller jusque dans ses mystères les plus voilés, cette terre qui renferme dans son sein le secret d'une civilisation nouvelle, et étale à sa surface les plus curieux monuments du travail des hommes, au milieu des magnificences de la nature la plus riche et la plus variée. D'un côté, les plaines fertiles de la Crimée où le soleil colore le vin et dore la soie; Odessa, qui tient les mers méridionales; plus loin, les vallées pittoresques du Caucase et de l'Arménie, et partout, par un heureux effet de la tolérance la plus conforme à cette merveilleuse situation de la Russie, embrassant à la fois l'Asie et l'Europe, ces deux mondes qui résument le mouvement intellectuel et moral du monde entier, les mosquées musulmanes près des temples chrétiens.

» Aussi, maintenant que, rentré dans mon pays, je vais enfin publier le résultat de mes travaux et chercher, en essayant tour à tour le crayon de l'artiste et la plume de l'historien, à déchirer les préjugés d'une ignorance envieuse, pour montrer au grand jour le majestueux avenir que les décrets de la Providence et la sagesse de votre règne, préparent à la Russie; s'il y a dans ce que j'entreprends quelque chose de bien, de noble, d'utile, c'est à Votre Majesté que j'en rapporte la gloire, l'honneur et la reconnaissance. »

serait révolté à la seule idée de faire tourner au profit d'un but politique, d'une tendance conquérante ou despotique, l'hospitalité qu'il allait courageusement demander aux Tcherkesses en lutte contre la Russie. Les mœurs de ces populations belliqueuses l'intéressaient vivement à divers titres. Il leur trouvait la plus grande analogie avec les mœurs féodales : et il a signalé, dans plusieurs passages remarquables de son livre, les traits de rapprochement entre la vie du chevalier du moyen-âge et celle du noble Tcherkesse.

« L'éducation, dit-il, fait du noble Tcherkesse un chef de brigands, un guérillas. Sa gloire est de revenir d'une expédition chargé de butin et de prisonniers. C'est son seul talent, sa seule étude, prince ou vassal. Dès qu'une expédition est résolue, soit contre les Russes, soit contre les Tcherkesses avec lesquels on est en inimitié, l'assemblée, qui s'est réunie à ce sujet, se choisit un chef qui l'est seulement pour le temps de l'expédition. Ce choix est libre et tombe sur le plus hardi, sur le prince ou sur le noble qui a le mieux su se faire un parti. Tout, dans les mœurs du prince ou du noble Tcherkesse, se ressent de son goût pour les aventures et le pillage : mœurs, occupations, sentiments, éducation. L'orgueil de la noblesse n'est poussé nulle part plus loin, et la plus grande honte repose sur une mésalliance. Tous les princes sont égaux entre eux, de même que les nobles. Dans toute cette vaste population opposée à la Russie, et qui peut mettre cent mille hommes sous les armes, aucune tête influente ne peut régulariser une coalition, un plan général d'attaque et même de défense; chaque prince, chaque noble, chaque affranchi, est son maître et n'obéit qu'à lui-même. Des milliers d'intérêts divisent donc ce peuple en une multitude de tribus, de familles indépendantes, jalouses les unes des autres, jalouses de leur liberté, et souvent séparées pour toujours par la terrible loi du sang, la loi de la vengeance qui perpétue pendant des siècles les haines entre les tribus et les familles.

» Chaque Tcherkesse voulant vivre isolé et dans son domaine, se choisit, loin de son voisin, une demeure qu'il a soin de placer près de quelques beaux arbres, et à la portée d'un bois où sa famille puisse se réfugier en cas d'attaque. Le serf travaille au champ de son prince, et est obligé par d'anciennes coutumes à certaines redevances. Ainsi, dans les Kabardah [1], chaque serf est obligé de payer quatorze sacs

[1] La grande et la petite Kabardah sont deux territoires sur le revers septentrional du Caucase.

de millet par paire de bœufs qu'il emploie. Le principal devoir du serf est d'accompagner son seigneur et de le défendre. »

On le voit, il est impossible de tracer un tableau de la vie d'un peuple qui offre plus de ressemblance avec notre moyen-âge et l'époque de la féodalité. Si DuBois, dans ses conversations et dans ses écrits, montrait peu d'enthousiasme pour ces peuples du Caucase qui combattent si intrépidement pour leur liberté, c'est qu'il estimait, d'après des points de comparaison puisés dans ses études historiques, que l'avenir de la civilisation n'était point lié au triomphe de la cause des Tcherkesses. D'après son point de vue, la Russie représentait bien mieux le parti civilisateur, la cause des lumières, de l'émancipation et de la liberté. On a reproché (et avec raison, selon nous) à notre voyageur de s'être exagéré les services rendus par les Russes dans cette mission de civilisation ([1]). Les sentiments de reconnaissance qu'il professait vis-à-vis du gouvernement russe, qui lui avait aplani les difficultés de sa route, le poussaient sans doute trop loin. Mais rien de servile ou d'intéressé, on peut en être parfaitement sûr, ne se glissait dans cette appréciation. Frédéric DuBois avait été élevé, ou plutôt il s'était élevé lui-même, dans des idées de considération et de respect pour l'autorité. Il était conservateur en un mot, mais sans étroitesse de vues, sans petitesses, sans fanatisme et sans vues personnelles ou égoïstes. Nous espérons que la suite de cet essai biographique le prouvera surabondamment.

Quatre années avaient été employées par Frédéric DuBois à l'exécution de son plan de voyage. Parti en 1831, avec les instructions et les directions de MM. Alexandre de Humboldt et Léopold de Buch, et muni de passeports et de recommandations auprès des autorités russes, obtenus par l'intervention dn ministère prussien

([1]) La meilleure appréciation, le compte-rendu le plus complet, le plus impartial, du grand voyage de Frédéric DuBois, se trouve dans quatre articles insérés par M. Ed. Desor dans la *Bibliothèque universelle de Genève* (numéros de janvier, mars, avril et mai 1843. Volumes XLIII et XLIV).

Le savant collaborateur d'Agassiz a su extraire la substance de cette vaste composition, de manière à la présenter dégagée de la multitude infinie de détails techniques et scientifiques, qui ont une grande valeur aux yeux de l'érudit, mais qui fatiguent et rebutent le lecteur qui est simplement homme du monde. C'est dans ce compte-rendu que l'on trouve cette phrase, citée plusieurs fois dès-lors pour donner une idée du champ entièrement neuf exploité par DuBois : « *Nul marteau de géologue n'avait encore frappé les rochers sur lesquels fut enchaîné Prométhée.* »

et de quelqnes membres du corps diplomatique de Saint-Pétersbourg, il avait traversé la Pologne, d'où il s'était rendu en Ukraine. Là commencèrent ses explorations. Il s'attacha à faire connaître des monuments inconnus ou mal décrits de cette contrée, et à faire ressortir entre autres ce que les mœurs, les coutumes, les ustensiles des peuples qui l'habitent présentent d'analogie avec les mœurs, les coutumes, les ustensiles décrits dans les auteurs classiques anciens ([1]). De là le voyageur passa en Crimée, l'ancienne Chersonèse Taurique, consacrée par tant de souvenirs qui tiennent aux premiers temps de l'histoire, à l'époque fabuleuse et héroïque. De la Crimée il gagna la chaîne du Caucase, autour de laquelle il commença et poursuivit, avec un zèle admirable, une série d'excursions chez les Tscherkesses, les Abkases, en Colchide, en Arménie, au mont Ararat, et enfin de nouveau en Crimée.

A la fin de l'année 1834 M. DuBois était au bout de sa tâche active ou voyageuse, mais il lui restait à mettre en ordre les immenses matériaux, fruits de tant de courses, à rédiger le texte de son voyage, et à publier les atlas qui devaient l'accompagner. C'est de ces travaux qu'il s'occupa incessamment, durant l'année 1835, qu'il passa en partie en Suisse, et en partie à Berlin et en Lithuanie, d'où il se rendit à Paris. C'est à la société de géographie de cette capitale qu'il voulait soumettre les résultats de ses investigations. Il tenait à savoir, de la bouche des hommes les plus compétens, s'il s'était exagéré l'importance de ses découvertes. Sa modestie eut tout lieu d'être rassurée. La société de géographie de Paris, sur le rapport de MM. Walkenaer, Jomard, Eyriès, décerna son grand prix à M. DuBois « pour avoir examiné les régions situées au nord » et à l'orient de la mer Noire, sous tous les rapports qui peuvent » attirer l'attention du géographe, du géologue, de l'historien, de » l'antiquaire, de l'artiste, et de cette honorable classe d'observa» teurs qu'intéresse l'étude de l'homme. » Faisant allusion à la qualité d'étranger du voyageur couronné, le rapport ajoutait : » La

([1]) On peut voir, dans une planche de l'atlas du Voyage de DuBois, consacrée à la reproduction des vases qui servent aux usages domestiques des peuples de l'Ukraine, quelle parfaite identité de formes ces vaisseaux de terre offrent avec les vases antiques que l'on déterre chaque jour. Ce simple rapprochement peut faire juger du parti qu'un observateur sagace sait tirer de l'étude de certaines peuplades peu connues.

» société regarde comme membres d'une même patrie tous les » hommes qui avancent les progrès de l'intelligence humaine. »

La société géologique de Londres ne resta pas en arrrière. Elle déclara, par l'organe de son président, le célèbre Murchisson « que » la tâche herculéenne entreprise par M. DuBois, donnait pour la » première fois un tableau vrai de la géographie physique et de la » structure géologique des côtes de la mer Caspienne et de la chaîne » du Caucase, tableau qui était à la fois d'un géographe, d'un his- » torien, et d'un géologue. »

Quand Paris et Londres eurent prononcé, les autres approbations ne se firent pas attendre. Le gouvernement russe, auquel le voyage de DuBois révélait tant de choses intéressantes sur un pays qui l'occupait et l'inquiétait à tant de titres, le gratifia d'un don de vingt mille roubles qui servirent à la publication de l'ouvrage et des atlas qui l'accompagnent. L'empereur de Russie décora aussi le voyageur neuchâtelois d'un ordre qu'il ne prodigue pas, celui de Saint-Stanislas, et lui fit présent d'une bague enrichie de brillants. Le roi de Prusse lui remit la grande médaille d'or pour l'avancement des sciences. Ces encouragements n'étourdirent pas un instant notre ami. Il n'y vit qu'une seule chose, savoir les facilités que ces récompenses lui donnaient pour la publication de son voyage, qui devint la grande affaire de sa vie. Durant quatre années (1), à Paris d'abord, puis à Neuchâtel, il s'occupa incessamment de cette tâche qu'on peut appeler immense, en raison de la quantité et de la variété des objets qu'elle renfermait (2).

(1) De 1839 à 1843.

(2) Le texte, publié à Paris par l'éditeur Gide, forme six volumes in-8°, intitulés : *Voyage autour du Caucase, chez les Tcherkesses et les Abkases, en Colchide, en Géorgie, en Arménie et en Crimée, avec un atlas géographique, pittoresque, archéologique, géologique etc., par* FRÉDÉRIC DUBOIS DE MONTPERREUX.

Un atlas de 200 planches, grand in-f°, publié à Neuchâtel par l'auteur lui-même, accompagne ce texte et lui sert de complément. Cet atlas est divisé en cinq séries :

1° La *série géographique*, composée de cartes faites en grande partie avec les matériaux recueillis par les officiers de l'état-major russe. A ces cartes est jointe une série de tableaux représentant la position géographique des différens peuples du Caucase, telle que l'ont comprise les historiens et les géographes depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

2° La *série pittoresque*, représentant les points de vue les plus intéressants des pays parcourus par l'auteur, tant sous le rapport pittoresque que sous le rapport historique et politique, avec un panorama de la chaîne du Caucase.

Il est bien rare, en effet, de rencontrer un auteur de voyages dont l'activité, la compétence et les recherches, roulent sur tant de branches à la fois. DuBois est à la fois géographe, géologue, antiquaire, architecte, historien et philosophe On est plus qu'étonné, on est réellement stupéfait, en feuilletant les cinq atlas qui accompagnent son ouvrage, de penser qu'ils sont le produit du travail d'un seul homme. Lui seul a tout vu, tout noté, tout recueilli, tout mesuré, tout dessiné, dans ces contrées qui offrent si peu de ressources à l'étranger qui tente d'y pénétrer. A la vérité, tout n'est pas également parfait et irréprochable dans le style et les dessins de Frédéric DuBois. Il en convient lui-même dans sa préface : « Souvent, dit-il, sans antécédents, sans guide, j'ai été obligé de me suffire à moi-même. D'ailleurs, toujours seul, toujours isolé, livré à mes propres forces, il m'était impossible de songer à tout, de tout voir, de tout examiner. Ceux qui parlaient de m'accompagner se sont laissé effrayer à l'heure du départ par la guerre, par les fièvres, si souvent mortelles dans le brûlant et humide climat de la Colchide, par les Tcherkesses, les Courdes, et surtout par les fatigues et les mille privations d'un semblable voyage. »

De pareilles raisons sont la meilleure excuse de quelques négligences. On a reproché au style de DuBois des idiotismes, une préoccupation trop constante, en décrivant les bords de la mer Noire et de la mer Caspienne, des mœurs, des sites, des mesures de la Suisse et du pays de Neuchâtel. Mais, comme on l'a fait observer dans le temps [1], cette critique renferme aussi un éloge, en ce qu'elle prouve à quel point le voyageur, au milieu de ses pénibles courses, était travaillé par le souvenir de la patrie absente.

En revanche de ces tournures familières, de quelques compa-

3° La *série d'architecture*, contenant des vues et des plans d'ensemble et de détails, de tous les monuments intéressants des pays caucasiens et de l'Arménie.

4° La *série archéologique*, représentant une foule de cryptes, de vases antiques, de tombeaux, de bas-reliefs, d'inscriptions, etc., appartenant aux époques les plus anciennes de l'histoire.

5° La *série géologique*, comprenant une carte géologique du Caucase et de la Crimée, des coupes de terrain, des vues de plusieurs localités remarquables pour l'histoire des révolutions de notre globe, et une série de planches représentant les fossiles les plus intéressants rapportés par l'auteur.

[1] Discours du recteur de l'académie de Neuchâtel, à la réception de M. DuBois, en qualité de professeur d'archéologie.

raisons parfois un peu risquées, de quelques phrases sentant le terroir, de quelques plaisanteries peu attiques, le style de DuBois s'élève par moments jusqu'à la noblesse. Il est presque toujours digne, clair, soutenu. Le ton est constamment vrai, convenable, naturel.

Dans les dessins on signale quelques inégalités. Les cartes et les dessins topographiques sont des modèles d'exactitude et de précision. Dans la reproduction des sites et des paysages, notre auteur sacrifiait volontiers le pittoresque, l'effet artistique à la vérité. Cela se comprend de reste. Il n'était pas peintre de profession. Le dessin n'était pour lui qu'un moyen et non un but. La monotonie que l'on reproche à ses paysages est encore une preuve de sa parfaite bonne foi, de sa véracité. Elle tient d'ailleurs aussi à la nature du pays parcouru.

Mais dans les planches d'architecture et d'antiquités, dont beaucoup sont coloriées avec grand soin, quelle scrupuleuse exactitude, quelle fidélité, quel amour de l'art, quel soin d'entrer dans la pensée des architectes de ces antiques monuments, quelle sagacité dans la reconstruction idéale des parties détruites! C'est ici que l'on voit briller le génie de l'archéologue auquel une pierre, une moulure, une frise, suffisent pour deviner le plus immense palais, le monument le plus compliqué. Frédéric DuBois montre dans cette science quelque chose de ce que Cuvier a été dans la sienne. Celui-ci devinait les œuvres de la création à l'aide d un fragment fossile. Celui-là refaisait l'œuvre de l'homme avec un débris que tout autre aurait foulé aux pieds comme insignifiant.

L'apparition du Voyage au Caucase fit le plus grand honneur à son auteur. Elle ouvrit une troisième et dernière partie de sa carrière, le temps où il revint dans sa patrie, non point pour s'y reposer de ses travaux passés, mais pour en entreprendre de nouveaux, et pour appliquer à l'étude des antiquités de la Suisse une expérience si chèrement achetée dans les pays lointains.

E.-H. Gaullieur.

(La fin prochainement.)

MICHEL LE MENDIANT.

XIII

Chez madame Armand [1].

Pendant que Michel échappait à ses gardiens de Bicêtre, comme nous l'avons rapporté dans le chapitre qui précède, d'autres événements s'accomplissaient dans la petite maison du faubourg Saint-Jacques, occupée par Mme Armand.

Celle-ci avait attendu avec une impatience pleine d'angoisse le retour de Henriette et de son protecteur : elle ignorait la résolution prise par le vétéran : mais ses dernières paroles, dans lesquelles il avait parlé d'un *jugement de Dieu*, l'avaient saisie et presque effrayée : elle allait sans cesse de la porte à la fenêtre, épiant les moindres bruits et priant Dieu tout bas (comme le lui avait recommandé Michel) pour le succès de son entreprise inconnue.

Cependant plusieurs heures se succédèrent sans ramener ceux qu'elle attendait ; aussi avait-elle atteint les dernières limites de l'inquiétude, lorsqu'elle entendit enfin le bruit d'une voiture ; elle descendit précipitamment l'escalier : Henriette venait d'être déposée sur le seuil, et la voiture repartait !

La jeune fille était pâle comme une morte et avait, dans le regard, quelque chose d'égaré ; mais elle s'avança vers Mme Armand d'un pas rapide, s'excusa avec une volubilité fébrile de l'avoir inquiétée en revenant si tard, et monta sans attendre la réponse.

— Jésus ! d'où venez-vous, et qu'est-il arrivé à M. Marc pour qu'il ne vous ait pas reconduite ! demanda la vieille dame lorsqu'elles furent au salon.

[1] Voir l'article précédent, n° de juin 1853, page 453.

— M. Marc! répéta Henriette, en cherchant autour d'elle comme si elle se fût aperçue pour la première fois qu'elle était seule; ah! oui; il sera resté chez M. Moreau!

— Vous venez de chez M. Moreau? grand Dieu! et qu'y alliez-vous faire? que s'y est-il passé?

Un frissonnement parcourut le corps de la jeune fille; elle se couvrit le visage de ses deux mains avec un cri étouffé; puis se rendant maîtresse d'elle-même.

— Rien, murmura-t-elle.... rien que je doive dire.... que vous puissiez savoir....

Et comme elle vit Mme Armand près d'insister.

— Au nom de Dieu! ne m'interrogez pas! ajouta-t-elle les mains jointes.... plus tard.... je tâcherai.... mais maintenant.... c'est impossible!

Il y avait dans son geste, dans son expression, dans sa voix une supplication si déchirante, que Mme Armand crut prudent d'ajourner toute question. La jeune fille tremblait de tous ses membres, ses lèvres étaient sèches et enflammées, ses yeux fixes, son teint pâle marbré de taches rougeâtres. Mme Armand l'engagea à se mettre au lit, et voulut faire demander le médecin; mais Henriette s'y refusa énergiquement; elle soutint qu'elle n'avait besoin d'aucuns soins, et se retira chez elle après avoir souhaité le bonsoir à sa tante adoptive.

Cette dernière écouta quelque temps en approchant l'oreille de la cloison qui la séparait de la jeune fille; n'entendant rien, elle se rassura un peu et finit par s'endormir.

Le lendemain Henriette parut à l'heure ordinaire; elle semblait plus calme, mais ce calme sentait l'effort. Les muscles de son visage, visiblement contenus par une volonté puissante, avaient la fixité d'un masque; il y avait quelque chose de si redoutable et de si fatal dans cette tranquillité factice, que Mme Armand n'osa point renouveler son interrogatoire de la veille; elle s'empressa autour d'Henriette comme autour d'un enfant malade avec mille attentions muettes et mille paroles caressantes, mais ce fut en vain; la jeune fille n'y prit point garde; retirée en elle-même, et devenue de marbre pour le monde extérieur, elle semblait poursuivre, dans le secret de son âme, quelque méditation solennelle ou chercher la solution de quelque problême douloureux.

Deux jours se passèrent ainsi. Mme Armand ne pouvant plus sup-

porter l'angoisse de ses incertitudes, rompit enfin le silence et posa péremptoirement les questions déjà faites.

— Qu'était devenu M. Marc? pourquoi n'avait-il point reparu depuis cette fatale soirée? qu'était-il arrivé à Henriette, et quelle était la cause de son muet désespoir?

La jeune fille répondit qu'elle ignorait le motif de la disparution de son protecteur. Séparée de lui un instant, elle ne l'avait point revu, et n'en était pas moins surprise que Mme Armand. Quant à la douloureuse préoccupation qui l'accablait, elle ne pouvait la faire connaître sans avoir consulté M. Marc lui-même, et elle suppliait Mme Armand d'attendre son retour.

Il fallut se contenter de cette réponse faite d'un accent bref et distrait, qui ne permettait point d'en espérer une autre.

Cependant on était à la fin du troisième jour et le vétéran n'avait donné aucun signe de vie; la tristesse concentrée de Henriette semblait grandir et s'exalter dans le silence. Son œil avait pris je ne sais quoi de résolu et d'hagard, qui tenait Mme Armand dans une sorte de tremblement intérieur. Elle venait de quitter le fauteuil qu'elle occupait habituellement près de la fenêtre, et, déposant le tricot qu'elle tenait à la main, elle s'était approchée d'une petite porte sous tenture qui conduisait à la chambre de Henriettte; elle appliqua l'œil au trou de la serrure, et aperçut la jeune fille assise à l'extrémité de la pièce: elle cachetait plusieurs lettres posées devant elle. Son profil amaigri, faiblement éclairé par une seule bougie, se découpait sur l'obscurité de l'alcove qu'elle avait à sa droite.

C'était toujours la même expression de douleur inflexible mêlée d'une animation fiévreuse. Après avoir achevé, elle se leva avec une lenteur qui avait quelque chose de solennel, prit la lumière et se dirigea vers la porte qui conduisait au salon.

Mme Armand n'eut que le temps de se rejeter en arrière: la jeune fille entra.

Il y avait dans toute sa personne une sorte de majesté sinistre dont il était impossible de ne pas demeurer saisi. Elle semblait avoir grandi dans ces trois derniers jours, et ses traits avaient pris cette expression de mélancolie presque hautaine qui repousse toutes les consolations.

Cependant à la vue de Mme Armand, ses traits se détendirent; un éclair traversa son regard.

Elle demanda si l'on n'avait reçu aucune nouvelle de M. Marc.

— Aucune, chère enfant, répondit la vieille dame qui, effrayée de l'air de sa nièce, eût voulu à tout prix l'amener à quelque confidence; mais en y réfléchissant, j'ai cessé de m'en inquiéter. Vous savez qu'il reste souvent plusieurs jours sans nous rendre visite; et s'il n'a rien de particulier à vous apprendre?....

Elle s'arrêta, attendant une réponse; la jeune fille alla s'asseoir en silence près de la fenêtre.

Il y eut une pause; enfin Mme Armand reprit en s'approchant :

— Peut-être l'entrevue de M. Marc avec M. Moreau l'a-t-elle obligé à quelques démarches. Qui sait s'il ne s'occupe point de vous, chère enfant ?.... s'il n'a pas vu M. de Vignolles ?....

A ce nom Henriette fit un mouvement; une de ses mains se replia vers son cœur comme pour en comprimer les battements; mais elle garda le silence.

— A chaque heure, à chaque instant, on peut le voir paraître, reprit la vieille dame en insistant : et avec quelque bonne nouvelle, je l'espère,.... il nous ramènera M. Gaston.....

Un léger cri de la jeune fille l'interrompit. Elle avait les yeux fermés comme quelqu'un qui résiste à une émotion trop forte.

— Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous! s'écria la tante en s'approchant.

— Au nom du ciel!.... Mme Armand !.... balbutia Henriette; ne prononcez jamais ce nom !

— Alors c'est lui qui vous chagrine! reprit vivement la vieille dame; nos premiers soupçons se sont confirmés? ce prétendu M. Hubert nous a trompées ?

— Assez, assez, interrompit la jeune fille; par grâce, par pitié! qu'il n'en soit jamais question..... Oh ! si vous saviez ce que je souffre !

— Mon Dieu, chère enfant, s'écria Mme Armand effrayée de voir pâlir encore sa nièce; je n'ai pas voulu vous affliger !

— Non, je le sais, répliqua celle-ci; mais, si vous le voulez bien, ne parlons jamais du passé! ensevelissons-le dans l'oubli.

— Ah! Seigneur! je ne demande pas mieux; je suis heureuse de vous entendre parler ainsi, chère Henriette; vous avez enfin compris qu'il fallait avoir le courage de tenter un effort, n'est-ce pas ?

— Oui, interrompit précipitamment la jeune fille;.... vous avez raison,.... il suffit d'un effort..... et je le ferai.

Ces derniers mots étaient prononcés d'un accent ferme qui frappa la vieille dame: Henriette rencontra son regard surpris et tendant vers elle les deux bras :

— Bonne madame Armand ! continua-t-elle avec un fléchissement dans la voix, comme je vous ai tourmentée !

— Ne parlons point de cela, interrompit la tante.

Mais la jeune fille lui prit les mains.

— Je veux en parler, au contraire, dit-elle avec émotion : je veux penser aux soins dont vous m'entourez depuis tant d'années; à cette tendresse qui ne m'était pas due et que j'ai souvent mal récompensée.

— Henriette!

— Ah! pardonnez-moi, pardonnez-moi! si je n'ai pas été assez reconnaissante, si j'ai pu jamais méconnaître votre dévouement, froisser votre cœur ou troubler vos joies de quelque amertume.... Dites que vous me pardonnez.

Elle avait jeté un bras autour du cou de Mme Armand et avait appuyé une joue à la sienne: la vieille tante attendrie l'embrassa.

— Vous pardonner! reprit-elle: non, non: je vous aime, et rien ne me manquerait si je pouvais vous voir heureuse.

Henriette cacha son visage sur le sein de celle qui lui parlait; une larme venait de mouiller ses paupières. Evidemment elle luttait contre un attendrissement involontaire, et peut-être son cœur allait-il s'ouvrir, lorsque l'entrée de Gertrude arrêta son épanchement.

Mme Armand se dégagea avec impatience en demandant à la servante ce qu'il lui fallait.

— Pardon, maîtresse, dit celle-ci avec un peu d'hésitation; c'est une lettre qu'on vient d'apporter pour vous.

— Qui cela ?

— Un sourd et muet, soi-disant, mais qui parle et qui entend aussi bien que vous et moi.

— Que voulez-vous dire?

La servante lui fit signe et l'attira à l'écart.

— C'est ce mauvais sujet de Coquillard, dit-elle tout bas ; il est à cette heure de la confrérie des bons pauvres. Le billet est, à ce qu'il assure, de M. Marc.

Mme Armand lui imposa silence en jetant un regard vers Henriette, et se hâta d'ouvrir la lettre.

C'était celle que le vétéran avait écrite avant de fuir et qui, jetée à travers les barreaux, avait été relevée par l'ancien valet de place. Michel y annonçait à la tante de Henriette son emprisonnement, la priait de courir sans retard chez M. Le Rivelle et lui expliquait, en quelques mots, ce qu'elle devait lui dire.

A la première ligne Mme Armand n'avait pu retenir une exclamation qui, heureusement, ne fut point entendue de la jeune fille, retombée dans sa rêverie. Elle en profita pour quitter le salon, prit sa pelisse, et, après avoir recommandé à Gertrude de ne point parler à Henriette de la lettre reçue et de l'avertir, si elle la demandait, qu'elle serait bientôt de retour, elle se rendit en courant chez l'ancien avocat au chatelet.

Gertrude rentra au salon sous prétexte de demander à sa jeune maîtresse si elle avait quelque ordre à lui donner: mais en réalité pour l'observer et lui parler. Elle aussi avait remarqué le changement subit qui s'était fait dans la jeune fille, et la curiosité se joignait à l'intérêt pour lui faire désirer d'en découvrir la cause.

Henriette l'ayant assurée qu'elle n'avait besoin de rien, elle tourna quelque temps autour du salon, feignant de remettre les siéges à leur place, de reculer le paravant, de ranger les vases de porcelaine sur le marbre de la cheminée, en entrecoupant le tout de réflexions à haute voix, qui n'avaient d'autre but que d'engager la conversation.

— Tiens! dit-elle en regardant les fleurs rangées sur une de ces petites étagères que l'on appelait alors des *hollandaises*; les anémones de mademoiselle sont près de fleurir. — Mademoiselle reste ici sans doute?...— elle veut peut-être lire...— faut alors que j'apporte une seconde lumière....— je vais toujours fermer les volets!

Elle s'approcha de la fenêtre qu'elle ouvrit.

De l'autre côté de la rue les vitres de la maison qui faisaient face à celle de Mme Armand étaient splendidement illuminées; on voyait passer des ombres parées, et le bruit des instruments se faisait entendre. Gertrude poussa une interjection d'émerveillement.

— Eh! sainte vierge! je l'avais oublié, reprit-elle; c'est aujourd'hui la noce de la fille du conseiller..... Regardez donc, regardez donc, mademoiselle, comme ils dansent!

Et voyant, en se retournant, que Henriette était restée la tête penchée sans avoir rien entendu.

— Au fait, continua-t-elle comme si elle se ravisait, ça ne peut

pas intéresser beaucoup mademoiselle.... — quand on est triste, la joie des autres vous donne envie de pleurer... — J'ai éprouvé çà, moi... — aussi je vais fermer les rideaux pour qu'on ne puisse rien voir ni rien entendre.

Elle fit ce qu'elle avait annoncé, et se retourna pour savoir si Henriette y avait pris garde; mais elle n'était déjà plus là!

La servante secoua la tête d'un air de dépit, et allait regagner sa cuisine, quand on frappa à la porte donnant sur le palier.

Elle courut ouvrir Un homme enveloppé d'un manteau et le chapeau rabattu sur les yeux entra.

— Madame Armand? demanda-t-il.

— C'est ici, monsieur, répliqua Gertrude intimidée.

Le jeune homme avança de quelques pas.

— Avertissez votre maîtresse, dit-il, que je veux lui parler.

— Faites excuse, reprit Gertrude, Mme Armand vient justement de sortir.

— Mais elle rentrera?

— Bientôt, je l'espère.

— Alors j'attends, dit le jeune homme qui jeta son chapeau sur un fauteuil et se dégagea de son manteau; et,.... en tout cas,.... je peux lui écrire.

— Il y a là tout ce qu'il faut, dit la servante en montrant le guéridon.

L'étranger fit un signe de remerciement, s'assit devant la petite table et prit une plume. Gertrude voulut ajouter quelques mots, mais il lui fit brusquement signe qu'il n'avait besoin de rien, et elle dut se retirer.

XII

Une dernière entrevue.

Resté seul, Gaston se laissa tomber dans un fauteuil, tira de sa poche un papier recouvert d'une enveloppe, y écrivit l'adresse de Mme Armand, puis resta le front appuyé dans ses deux mains.

Il y eut un long silence pendant lequel on n'entendit dans le salon, faiblement éclairé, que le bruit monotone de la pendule, entrecoupé de loin en loin par quelques murmures d'instrument qui venaient de la maison du conseiller.

Enfin, le jeune homme se leva et se mit à se promener d'un pas inégal en s'arrêtant à chaque objet qui rappelait Henriette : fleurs préférées, corbeille de travail, dessins commencés, tout le ramenait aux souvenirs de Versailles et son agitation semblait s'accroître devant ces réminiscences du passé! Deux ou trois fois il s'arrêta, en proie à une visible incertitude; puis secouant la tête, comme pour se refuser à lui-même ce qu'il semblait désirer, il reprenait sa marche fébrile en fermant les yeux.

Il venait de s'arrêter à l'extrémité du salon, dans le coin le plus obscur, et là, les bras croisés, la tête retombée sur sa poitrine, il semblait poursuivre quelque sombre réflexion, lorsque la porte de la chambre de Henriette s'entr'ouvrit lentement.

A la vue de la jeune fille, Gaston se redressa en reculant, mais retint le cri près de lui échapper.

Henriette avait quitté la petite mantille de taffetas qu'elle portait habituellement ; ses cheveux à demi défaits retombaient sur son cou, et son juste-au-corps à manches courtes laissait voir ses bras nus.

Elle semblait encore plus pâle, un tremblement nerveux agitait ses lèvres et elle s'avança jusqu'au milieu du salon en chancelant. Elle tenait à la main droite une lettre, et de la gauche un de ces petits flacons de cristal à fermoirs d'or destinés aux cordiaux ou aux parfums.

Elle s'arrêta un instant comme si la résolution lui manquait ; puis, faisant un effort, elle alla droit à la porte d'entrée, et la ferma au verrou. Sûre ainsi de ne pouvoir être surprise, elle s'approcha de la cheminée, y déposa la lettre, puis, se laissant tomber à genoux, sa tête s'inclina sur ses mains croisées, et au bout d'un instant Gaston la vit se rejeter en arrière en jetant un léger cri !

Jusqu'alors, il avait suivi tous ses mouvements avec une surprise mêlée d'angoisse ; à ce cri, il fit un pas vers la jeune fille ; mais elle s'était déjà redressée, et sa main, tendue vers la cheminée, y avait repris la lettre qu'elle pressait contre ses lèvres avec des paroles entrecoupées.

— Oui,.... oui,.... balbutiait-elle d'un accent égaré, Gaston me comprendra ;.... il me pardonnera !.... Demain,.... il recevra cette lettre....

— Il l'a reçue ! interrompit le jeune homme en la saisissant.

Elle se rejeta en arrière, épouvantée.

— J'étais là :.... j'ai tout vu ! reprit-il ; que vouliez-vous faire, Henriette ?.... répondez, de grâce !

Il avait forcé la jeune fille à se lever. Elle lui montra la lettre.

— Vous voyez, balbutia-t-elle ; d'abord,.... j'ai voulu écrire à M. Marc,. . noble cœur, qui croyait se dévouer à la fille d'un maître et qui se dévouait à une étrangère !.... — Il était temps de le délivrer d'un fardeau accepté par erreur.

— En effet, dit Gaston ; mais ce n'est point assez, Henriette ; il faut qu'il soit dédommagé de tant de soins, récompensé, enrichi, et je vous en apportais les moyens.

— Vous !

— Je balançais à vous demander, et j'étais venu pour parler à Mme Armand..... Mais Dieu soit béni de m'avoir donné encore une fois la joie de vous revoir avant de partir.

— Vous partez !

— Ne l'aviez-vous donc point prévu ? Oui, aujourd'hui même je quitte la France pour toujours.

— Que dites-vous !

— Ce qu'il faut, ce que je dois, ce que je ferai, Henriette !

Et voyant la jeune fille joindre les mains et près de l'interrompre !

— Ah ! ne cherchez pas à me dissuader, à me retenir, ajouta-t-il impétueusement; ne comprenez-vous donc point que je ne puis choisir ? Quand cet horrible secret nous a été révélé, quand on m'a dit : — C'est ta sœur ! mon cœur aurait dû changer ! eh bien, tous mes efforts pour cela ont été inutiles ! je sens là tout ce que je sentais !

— Gaston !

— Je ne voulais point vous le dire ; vous m'y avez forcé ! Comprenez-vous maintenant que je ne puis rester? qu'il faut que je disparaisse de votre vie ? Aussi est-ce la dernière fois, Henriette, que je vous entends, que je vous vois ! Mais avant de vous quitter.... pour toujours,.... j'ai voulu accomplir le vœu de ma mère ; assurer votre avenir.

Il montra le paquet déposé sur le guéridon.

— Ceci, continua-t-il, renferme mes volontés..... Je vous assure la jouissance d'une fortune qui vous sera, j'espère, plus utile qu'à moi !

Henriette se redressa et le regarda en face.

— C'est-à-dire, que vous n'en avez plus besoin pour vous-même, s'écria-t-elle ; Gaston ! vous me trompez ; vous ne partez pas ; vous voulez mourir !

Il essaya de protester.

— Vous voulez mourir ! répéta-t-elle avec énergie . je le sais, j'en suis sûre.

— Adieu ! dit Gaston qui voulait couper court

La jeune fille se leva d'un bond.

— Et vous avez pensé que j'accepterais ce présent ! s'écria-t-elle : vous avez cru que j'aurais la force de survivre ! mais vous n'avez donc pas deviné.... mais vous ne soupçonnez donc pas ?... Mais ce que vous voulez faire, je l'ai déjà fait, moi :... regardez !

Elle montrait entre ses doigts crispés le flacon encore ouvert, et Gaston crut reconnaître l'odeur âcre qui s'en exhalait ! Il voulut le lui arracher ; mais elle secoua la tête.

— Il est trop tard, murmura-t-elle avec un lugubre sourire ; tout-à-l'heure, quand vous m'avez vue là à genoux, j'ai pris congé de la vie en demandant pardon à Dieu, et je sens encore sur mes lèvres le goût du poison.

— Malheureuse ! s'écria le jeune homme éperdu.

Elle lui saisit les deux mains.

— Non pas maintenant, dit-elle d'une voix pleine de douceur ; pas maintenant que je vois le terme ! C'était hier, c'était les jours d'avant qu'il fallait m'appeler de ce nom : mais désormais l'épreuve est finie ! béni soit Dieu qui m'a permis de vous voir une dernière fois !

— Et de nous voir pour ne plus nous séparer ! acheva Gaston avec une explosion exaltée.

— Que dites-vous ?

— Je dis, Henriette, que nous nous étions rencontrés dans la même pensée, que je ne partais que pour mourir ailleurs, pour donner à cette mort l'apparence du hasard et ne pas laisser une trace sanglante dans votre souvenir : car moi aussi, après la révélation qui nous a fait connaître l'un à l'autre, j'ai senti que le monde devenait vide, que tout devait finir pour moi ! — Puisqu'à tous deux la blessure est inguérissable, eh bien, que notre sort s'accomplisse ! L'amour n'a pu nous réunir dans la vie, que le désespoir nous réunisse dans la mort ! — Henriette ! donne-moi ce qui reste de ce poison.

— Oh ! jamais! s'écria la jeune fille en lui échappant.

— Il le faut! reprit Gaston qui s'efforçait de saisir sa main et de lui arracher le flacon de cristal, veux-tu donc que la délivrance soit pour toi seule? Henriette, ne me refuse pas la douceur de m'endormir avec toi; Henriette, tu le dois; Henriette, je le veux!

Il poursuivait la jeune fille qui s'était enfuie et venait de s'élancer vers la fenêtre pour jeter au dehors le flacon: dans ce moment, la musique du bal éclata en joyeuses fanfares. Henriette s'arrêta brusquement.

— Entendez-vous, Gaston! dit-elle; ce sont les joies de la terre qui élèvent la voix, qui vous appellent et vous disent de vivre!

— Et savez-vous d'où viennent ces joies? s'écria le jeune homme, qui repoussa brusquement les volets et montra les vitrages illuminés derrière lesquels passaient les ombres des danseurs: regardez là, Henriette, regardez ce couple heureux arrêté devant nous; c'est une fiancée au bras de celui qu'elle aime.

Henriette se couvrit les yeux avec un gémissement.

— Là, continua Gaston d'un accent emporté, le devoir n'est point l'ennemi du bonheur; là, nul n'est venu séparer les cœurs qui s'étaient choisis!

— Ah! taisez-vous, taisez-vous! murmura la jeune fille gagnée par les larmes

— Et quand je me tairais, reprit-il plus amèrement, le bonheur des autres ne me rappellera-t-il point sans cesse celui qui m'est défendu! Partout où je verrai désormais les douces images de l'amour et de la famille, n'entendrai-je pas une voix me crier: — Rien de cela n'est pour toi!

Henriette se tordit les mains.

— Mon Dieu! mon Dieu! mais que faire alors? s'écria-t-elle.

— Renoncer à des bonheurs qui nous sont défendus, répliqua Gaston: Henriette, là, à quelques pas de nous, c'est la vie avec tous ses enivrements, toutes ses espérances — n'y regardons pas (et à ces mots il referma les volets): — ici, au contraire, c'est la mort avec son suprême soulagement; acceptons-la telle que Dieu nous l'envoie, et laisse-moi l'attendre à tes côtés.

En parlant ainsi, il avait arraché le flacon de cristal à la jeune fille et l'avait vidé d'un trait. Elle poussa un cri et tomba dans un fauteuil presque évanouie. De Vignolles s'agenouilla sur un tabouret à ses pieds, et appuya la tête contre ses genoux; Henriette tressaillit.

— Oh ! ne crains rien , reprit-il doucement, c'est ton frère qui demande à rester là, à tes pieds, et à s'endormir sous ton regard, en tenant la main de sa sœur.

Henriette joignit les mains.

— Ah ! pourquoi le malheur nous a-t-il séparés dès la naissance? sanglota-t-elle : pourquoi n'avoir pas grandi l'un près de l'autre, sous les yeux de notre mère, heureux d'une amitié avouée? nous aurions été, vous ma force, moi votre consolation !

— Non, interrompit Gaston qui l'enveloppait de ses bras : oh ! non, dis plutôt : – Pourquoi ne sommes-nous pas nés étrangers l'un à l'autre et unis seulement par le choix de nos cœurs ? Henriette! ah! te souviens-tu de ce temps où nous pouvions encore espérer sans remords ?

— Il me le demande ! dit la jeune fille étouffée de larmes.

— Regarde, reprit Gaston qui promenait autour de lui un regard attendri : tout semble encore nous en parler ! Ces dessins copiés à Versailles pendant mes longues visites : ces fleurs dont les parfums me rappellent nos promenades sous les charmilles du jardin ; ces livres que nous lisions ensemble en nous interrompant pour mêler nos rêves à ceux du poète !....

— Oui, balbutia Henriette qui continuait à pleurer ; l'avenir alors nous semblait si beau !

— Et Dieu ne l'a point voulu ! ajouta Gaston avec amertume : il nous avait tous deux marqués pour les épreuves ! d'autres avaient failli, il a puni les innocents !

Henriette lui posa une main sur les lèvres.

— Ah ! ne blasphémez pas, Gaston... n'offensez pas celui devant qui nous allons paraître ; ne sentez-vous donc pas que le moment approche.

— Oui, reprit le jeune homme qui commençait à s'allanguir ; mes paupières sont plus lourdes.... mes idées plus confuses....

— C'est la mort qui vient ! interrompit Henriette avec un cri d'effroi et en s'efforçant de se lever ; mais elle retomba aussitôt, Gaston la reçut dans ses bras, et se penchant vers elle :

— Qu'elle soit donc la bienvenue, reprit-il d'un accent moins net ; puisque je dois... la recevoir... près de toi !

— Oui... la bienvenue !.. continua la jeune fille avec un dernier effort ; mais il faut qu'elle nous trouve... à genoux !... Gaston ! une dernière prière !

Elle s'était laissé glisser de son fauteuil sur le parquet; son frère la soutenait à demi dans ses bras.

— Mon Dieu! murmura-t-elle d'une voix à peine articulée; pardonnez-moi, pardonnez-lui.... et du moins.... dans votre ciel.... que nous ne soyons plus séparés!....

— Oh! non... ensemble... toujours! répondit le jeune homme: Henriette... ta main!

— Gaston.... attends-moi! balbutia-t-elle comme si elle eût craint que le jeune homme ne la précédât et en laissant glisser la tête sur son épaule.

Celui-ci l'attira à lui, posa les lèvres sur ses cheveux et la tint serrée dans un long embrassement: puis sentant que les forces l'abandonnaient à son tour, il bégaya:

— Ma mère.... nous allons.... te rejoindre; et se laissa glisser avec Henriette sur le parquet.

Pendant quelque temps on n'entendit que leur respiration toujours plus faible, entrecoupée de quelques soupirs; l'unique lumière dont le salon était éclairé s'obscurcissait lentement; enfin, la mèche consumée s'éteignit, et le silence se fit au milieu des ténèbres. Cependant, après une courte attente, un bruit de pas et de voix retentit vers le corridor abandonné qui donnait sur le petit escalier de service: une clef grinça dans la serrure de la porte bâtarde que cachait la tenture, et Mme Armand entra suivie de Michel.

Celui-ci, en arrivant à Paris, s'était rendu chez maître Le Rivelle où il avait trouvé la vieille dame, et, après une rapide explication, tous deux avaient gagné la petite maison du faubourg St-Jacques. En passant, le vétéran avait eu l'idée de monter chez lui, et là il avait trouvé la lettre écrite par Henriette qui lui faisait tout connaître. Saisi de douleur et d'effroi, il accourait avec Mme Armand dont le trouble se trahissait par de continuelles exclamations.

Ils trouvèrent le salon plongé dans une obscurité qui les força de s'arrêter.

— Un moment, M. Marc, un moment, dit la vieille dame qui cherchait à s'orienter à tâtons. — Jésus! qui aurait jamais supposé rien de pareil! — Voici la sonnette...

Elle l'agita, puis craignant de ne pas être entendue de Gertrude, elle chercha la porte, essaya en vain de l'ouvrir, et s'aperçut enfin

qu'on avait poussé le verrou ; elle venait de le tirer, lorsque la servante entra avec une lumière qu'elle protégeait de la main contre le vent. A la vue du vétéran qu'elle n'avait point vu entrer, elle laissa échapper une exclamation de surprise.

— Chut ! interrompit Mme Armand, personne ne doit savoir que M. Marc est ici.

— Personne ! dit Gertrude, ah ! sainte vierge, et le jeune gentilhomme qui était là tout-à-l'heure !

— Un jeune gentilhomme ?

— Je l'avais laissé là à cette table, occupé à vous écrire.

Elle s'approcha du guéridon.

— Et tenez, ajouta-t-elle, voilà une lettre !

Mme Armand la prit et reconnut que le paquet était à son adresse avec ces mots tracés en plus gros caractères : MON TESTAMENT !

— Un testament ! s'écria Michel ; donnez. Il approcha l'adresse de ses yeux. — C'est l'écriture de M. de Vignolles.

— M. de Vignolles ici ! interrompit Mme Armand saisie.

— Il faut que je lui parle, dit vivement Michel ; où est-il ?

Gertrude tressaillit : ses yeux, en cherchant dans l'ombre, venaient d'apercevoir à droite, aux pieds du fauteuil, le jeune homme et la jeune fille étendus sans mouvement.

— Seigneur ! regardez là ! s'écria-t-elle en prenant la lumière et s'approchant.

— Mme Armand et Michel poussèrent un grand cri ; tous deux se précipitèrent en même temps ; mais le pied du vétéran rencontra le petit flacon de cristal qui avait échappé à la main de Gaston : l'odeur qui s'en exhalait lui fit tout comprendre.

— Empoisonnés ! s'écria-t-il ; vite ! vite ! un médecin !

Gertrude s'élança vers la porte ; elle y fut arrêtée par M. Moreau lui-même, suivi de Lavarane et de gens de justice.

L'intendant avait été entendu des gardiens peu d'instants après la fuite du vétéran. Sorti de Bicêtre, il s'était fait conduire, au galop de ses chevaux, chez le lieutenant de police, et soupçonnant que le fugitif se serait d'abord rendu chez Mlle de Barmont, il y était venu avec Lavarane.

Il repoussa la servante dans le salon, en criant de ne laisser sortir personne, et entra lui-même suivi de tous ses gens ; mais à la vue de Michel qui, à genoux près de Henriette, s'efforçait de la ranimer, il s'arrêta stupéfait et demanda ce qu'il y avait ! Le vieux soldat releva la tête.

— L'intendant ! s'écria-t-il ; ah ! venez, venez voir votre ouvrage ! Mlle Henriette... M. Gaston !

— Eh bien !

— Morts tous deux !

— Gaston ? répéta M. Moreau qui venait d'apercevoir son pupille : c'est impossible ! et se penchant vers le jeune homme, il s'efforça de le soulever dans ses bras ; mais le cadavre inerte lui échappa ; il ne put retenir un cri d'horreur.

— Mort ! répéta-t-il ; et comment ?

— Vous le demandez ! reprit Michel avec un éclat de désespoir, quand vous leur avez révélé le secret qui devait leur rendre la vie odieuse ! N'avez-vous donc pas deviné qu'en faisant un crime de leur amour, vous les pousseriez à s'en punir eux-mêmes, et que vous ne leur laissiez de ressources que le poison ? Ils l'ont trop bien compris !

— Est-ce possible ? murmura l'intendant qui recula et devint pâle ; ainsi ce serait moi...

— Qui les as tués ! acheva le vétéran hors de lui ; et Dieu veuille que ce ne soit point avec un mensonge ! car cette révélation de parenté, il nous en faudra la preuve, monsieur. Mais en tout cas, le ciel est juste ! Vous avez été sans pitié pour ces enfants, et le coup dont vous les avez frappés retombe sur vous : en voulant vous assurer à tout prix la fortune d'un gendre, vous l'avez perdu, et avant d'avoir été épouse, votre fille est veuve !

L'intendant ne répondit pas ; mais cette destruction complète d'espérances pour lesquelles il avait tout sacrifié, était une épreuve trop rude et trop inattendue ; il chercha un fauteuil dans lequel il se laissa tomber sans force et sans voix. Pendant ce temps, Madame Armand, aidée du médecin que Françoise avait heureusement rencontré, transportait le jeune homme et la jeune fille dans une chambre voisine. L'officier de justice, qui avait jusqu'alors gardé le silence, s'approcha enfin de l'intendant.

— Croyez, monsieur, dit-il avec déférence, que je respecte la légitime douleur qui vous accable ; j'étais venu ici sur votre demande seulement pour arrêter cet homme (il montrait Michel qui, les bras pendants et la tête basse, semblait transformé en pierre); mais le malheur imprévu dont nous venons d'être témoins m'impose de nouveaux devoirs : il faut que j'interroge d'abord tous

ceux à qui M. de Vignolles peut avoir déclaré les motifs de sa funeste résolution, ou fait connaître au moins ses dernières volontés.

— Ses dernières volontés ! répéta Michel en tressaillant ; les voici, monsieur.

— Un testament ! s'écria M. Moreau qui se ranima.

— Confié à Mme Armand par M. de Vignolles, fit observer le magistrat qui lisait l'adresse.

— Permettez... l'acte est-il bien authentique ?

— M. Moreau doit reconnaître l'écriture, dit le vétéran.

— Du tout, du tout ! répliqua l'intendant ; je ne reconnais rien.

— En tout cas, l'acte n'est point scellé et on peut en prendre connaissance.

— Soit ; mais vous vous rappellerez, monsieur, que j'ai fait mes réserves !

L'officier de police s'inclina, retira le testament de son enveloppe, fit observer que la date était déjà vieille de plusieurs mois et lut tout haut :

« Moi, Gaston de Vignolles, jouissant de toute ma raison et de » toute ma liberté, mais pouvant être appelé chaque jour à paraître » devant Dieu et voulant m'acquitter envers M. Moreau, je déclare » lui laisser, comme à mon légataire universel, tout ce que je pos» séderai au moment de ma mort. »

L'intendant, qui avait changé deux ou trois fois de couleur, laissa tomber sa canne et son chapeau.

— Il y a cela ! s'écria-t-il éperdu.

— Voyez, dit l'officier de justice qui pencha le papier vers lui.

— « Tout ce que je posséderai ! » bégaya M. Moreau haletant.

— Et c'est écrit de la main même de M. de Vignolles ? demanda Michel.

— Oui ! s'écria l'intendant ; je reconnais parfaitement l'écriture : l'acte est authentique ; je le soutiendrai envers et contre tous !

— Alors, reprit le magistrat, on ne peut contester davantage le codicile !

— Il y a un codicile ?

— Daté d'aujourd'hui ; le voici : « Éclairé par la confidence » de mon ancien tuteur, laquelle m'impose de nouvelles obliga» tions, je révoque la donation précédente, et je choisis pour mon » héritière universelle l'orpheline élevée à St-Lazare sous le nom » de Catherine Clémenti ! »

—Disposition nulle! cria l'intendant; Catherine Clémenti n'existe plus.

Michel se retourna.

— Que dites-vous? Alors cette sœur de M. Gaston?...

— Est sous terre depuis près de dix-huit ans.

— Est-ce vrai?

— J'en ai la preuve! des lettres de la mère de Mlle de Vignolles constatant que sa fille était morte plusieurs mois avant elle.

—De sorte que Catherine Clémenti n'avait rien de commun avec Mlle Henriette?

— Rien.

— Et celle-ci est bien Mlle de Barmont?

— Sans aucun doute!

Le vétéran s'avança vers M. Moreau les mains levées:

— Infâme! s'écria-t-il, ainsi tu as trompé ces enfants!

L'officier de justice s'entremit.

— Arrêtez, monsieur, dit-il en barrant le passage à Michel; que parlez-vous d'une tromperie?...

— Non, non, je n'ai point dit le vrai mot! reprit le vétéran hors de lui; il s'agit d'un assassinat, car cet homme s'est armé d'un secret confié à son honneur, il l'a trahi en le dénaturant; il a fait mentir la tombe, il a persuadé à M. de Vignolles que Mlle de Barmont qu'il aimait était la même que Catherine Clémenti; il a dressé entre eux le fantôme d'une mère qui leur a crié: — Vous êtes frère et sœur!

L'officier de justice fit un mouvement.

— Tous deux ont cru sa parole, continua Michel; ils ont pris en épouvante leur amour, et ne pouvant supporter la perte de toutes leurs espérances, ils ont voulu mourir.

— C'est donc là le motif?

— Oui! et pendant qu'ils accomplissaient cette funeste résolution, moi, leur seul serviteur dévoué, moi qui aurais pu les éclairer, les avertir, les empêcher de désespérer de Dieu, j'étais muré dans un cabanon de fous, toujours par cet homme, et quand l'heure de la délivrance est enfin venue, quand j'ai pu courir vers Mlle Henriette et M. Gaston que je sentais en danger, là où j'espérais trouver assez de bonheur pour me dédommager de toutes mes épreuves, je n'ai trouvé que des yeux éteints et des cœurs qui ne battaient plus.

L'officier de justice se tourna vers M. Moreau.

— Avez-vous entendu, Monsieur?... dit-il avec une certaine sévérité.

— J'ai entendu les insolences d'un fou! repliqua avec précipitation l'intendant, et je demande qu'on m'en délivre. Vous êtes venu ici pour arrêter cet homme et non pour l'écouter: veuillez faire votre devoir, monsieur; je maintiens que c'est un échappé de Bicètre, et qu'il est aussi sûr d'y retourner que moi d'être déclaré seul et légitime héritier de Gaston.

— Qui cela? interrompit Mme Armand qui se précipitait dans le salon, qui prétend ici hériter de M. de Vignolles?... est-ce vous, monsieur?

— Pourquoi non, madame?

— Pourquoi? répéta la vieille dame. Parce qu'il faut pour cela qu'une succession soit ouverte, et qu'on n'hérite pas des vivants!

Il y eut une exclamation générale.

— Des vivants! répéta Michel qui croyait avoir mal compris: que voulez-vous dire, Mme Armand? qu'y a-t-il? parlez!

— Eh bien, s'écria la vieille dame en saisissant les mains du vétéran et ne pouvant retenir ses larmes, il y a que nous avons désespéré trop tôt de la bonté de Dieu, cher monsieur; que le médecin est encore arrivé à temps et que nos enfants sont sauvés!

Michel n'en entendit pas davantage; il étendit les deux bras avec un grand cri, et se précipita vers la chambre où Henriette et Gaston avaient été portés.

IX.

Conclusion.

Un mois après les événements racontés dans le chapitre précédent, les bons pauvres de Saint-Roch étaient tous rassemblés sous le grand portail, comme au début de cette histoire. Rifflou, dont la voix était plns éraillée que jamais, avait ajouté, en guise d'embellissement, un emplâtre de taffetas sur son œil gauche; Miroton se courbait plus que d'habitude sur ses béquilles, Mlle Céleste avait deux enfants de renfort, et Coquillard préparait son flageolet. Quant à Mme Rossignol, elle s'était avancée jusqu'au milieu de la rue et regardait au loin. Tout-à-coup, elle poussa une exclamation, fit al-

ler ses bras à la manière des télégraphes, et accourut vers ses compagnons.

— Les voilà! les voilà! s'écria-t-elle, il y a six carrosses pomponnés de rubans; cette fois, pour sûr, c'est la noce!

— Enfin! c'est pas malheureux, grommela Miroton, depuis deux heures qu'on se fatigue là à les attendre les bras croisés! pourvu du moins qu'ils soient reconnaissants de la chose. Ah çà, Coquillard, pas de bêtises: tu sais que tu n'as pas droit à la recette; tu n'es ici que comme amateur; s'il pleut des petits écus, tu resteras sous le parapluie,

— Je sais, repliqua le sourd et muet; mais peut-être bien que M. de Vignolles et que Mlle Henriette me reconnaîtront et qu'ils voudront me faire une politesse particulière. Pauvres gens! ont-ils eu de la misère avant d'ariver au *conjungo!* Foi de sourd et muet, quand je les ai vu tarder, j'ai cru qu'il y avait encore quelque farce de M. Moreau.

— L'intendant de Saint-Lazare! dit Rifflou; ah! bien, mais vous ne savez donc pas vous autres qu'il est à la prison du Châtelet?

— Si c'est possible!

— Aussi possible que de boire un verre de vin. Il aurait, soit disant, fait des fautes d'orthographe dans ses comptes; mais chut! voici les carosses..... attention vous autres, c'est le moment solennel.

La première voiture, qui renfermait Henriette, venait en effet de s'arrêter devant le portail. Mme Armand mit pied à terre et aida la jeune fille à descendre.

Celle-ci était seule et semblait un peu troublée. Jusqu'au dernier instant, elle avait attendu le vétéran pour la conduire; près de partir, un billet l'avait avertie qu'elle le trouverait à l'église.

Elle regardait autour d'elle avec une sorte d'inquiétude et s'informait à Gaston qui l'avait rejointe, lorsque Michel parut tout à coup à l'entrée du grand portail.

Il portait son vieil uniforme et se tenait près du bénitier à la place habituellement occupée par le plus vieux mendiant. Henriette hésita un instant à le reconnaître, puis s'élança vers lui.

— Vous ici, et sous ce costume! s'écria-t-elle.

— C'est celui que je porte depuis le jour où les forces m'ont manqué, répondit le vétéran avec émotion; ne pouvant plus compter sur moi seul, je me suis adressé aux bons cœurs, et grâce à

eux, la dette contractée envers le père, j'ai pu l'acquitter envers la fille! Après de dures épreuves, vous voilà enfin riche et heureuse, je puis me retirer désormais, car vous avez un protecteur qui ne vous abandonnera plus. Que Dieu et M. Gaston se chargent de l'avenir de votre sort; moi, ma tâche est terminée.

— Ah! pas encore, s'écria Henriette; pas encore, car il vous reste à remplir votre devoir le plus doux.

— Et lequel donc?

— Celui de me conduire à l'autel.

En parlant ainsi, la jeune fille, couverte de perles et de soie, avait pris la main du mendiant. Il poussa une exclamation de surprise et regarda M. de Vignolles! mais celui-ci, s'inclinant avec une respectueuse tendresse, lui montra la porte de l'église en souriant. Alors Michel serra la main de la jeune fille sur sa poitrine et levant les yeux au ciel :

— Dieu m'a payé, dit-il d'une voix entrecoupée de larmes.

Et, franchissant les marches avec Henriette, il la conduisit à la chapelle où le prêtre les attendait.

Lorsqu'il repassa en tenant le bras de la jeune épousée, tous les bons pauvres se pressèrent sur son passage avec des vœux de bonheur et des bénédictions. Gaston leur jeta une poignée de pièces d'argent. Pendant qu'ils le partageaient, Coquillard s'approcha à son tour, et présenta au vétéran la promesse signée à Bicêtre. Celui-ci sourit.

— J'entends, dit-il; le dauphin voudrait devenir roi! eh bien, sois satisfait : j'abdique! Tu peux prendre une place au petit portail.

A ces mots, Coquillard poussa un hourrah joyeux, et, courant à la vieille mendiante qui comptait les pièces d'argent qu'elle venait de recevoir :

— Tante Rossignol! s'écria-t-il; ma fortune est faite! me voilà bon pauvre!

Emile Souvestre.

PSAUME ÉGYPTIEN.

—

(Suivant l'ingénieux système de M. Parrat, conseiller d'Etat à Berne, le chaldéen serait la clé de tous les textes hiéroglyphiques. Peut-être entretiendrons-nous un jour nos lecteurs de cette hypothèse hardie, qui changerait entièrement la face des études égyptiennes. En attendant, nous sommes heureux de leur faire connaître le morceau suivant que M. Parrat a bien voulu nous communiquer.)

SUPPLICATION AU JOUR SOLENNEL DE L'ABLUTION FAITE EN MÉMOIRE DE L'INITIATION, DE LA LOI, ET DU SIGNE.

On célèbre :

1. Parce que les hommes se sont confirmés dans leur magnificence, et qu'ils ont conservé la vénération pour les solennités.

2. Parce que trois choses ont persisté dans les habitations : l'obéissance, la loi, le signe.

3. Parce que celui qui enseigne les solennités développe la lumière, dans ce moment en chantant des louanges.

4. Parce que l'impie qui méprise un devoir (un vœu) est un objet d'abomination.

5. Parce que l'on a établi des solennités somptueuses pour y persévérer jusqu'à ce jour.

6. Parce qu'il est très agréable à une mère de voir sa jeune fille trouver son plaisir à orner les habitations.

7. Parce que l'hypocrite place sa vénération dans les splendeurs; l'oblation doit être un honneur rendu à la vertu, à la loi, au signe.

8. Parce que la pureté d'une prière semblable engagera le Maître tout-puissant à exaucer la suavité de l'oblation.

9. Parce que les plantes épineuses se sont étendues de tout côté en abondance, comme un glaive que brandit un bras ennemi.

10. Parce que les méchants vieillissent dans un sommeil profond; viendra le jour des tourments et des cris : LE DRAGON.

OBSERVATION.— Ce psaume égyptien, dont la coupe est visiblement hébraïque, est *la première traduction au moyen du chaldéen de tout écrit quelconque tracé en caractères hiératiques.* Il se trouve à la page 5, chapitre XV, lignes verticales 29, 30, 31, 32, 33, de l'ouvrage de Lepsius, intitulé : *Das Todtenbuch der Ægypter, nach dem hieroglyphischen Papyrus in Turin. Leipzig, bei Georg Wigand, 1842.*

Avec du temps et de la patience, on peut traduire de la même manière en prenant : *littera chaldaïca pro signo hieroglyphico,* lettre pour signe, tout le rouleau de ce papyrus d'environ trois décimètres de hauteur sur un développement de plus de vingt mètres en longueur. Suivant Lepsius, ce monument de littérature égyptienne, le plus complet que l'on possède, doit avoir été écrit du XIII[e] au XV[e] siècle avant Jésus-Christ. Champollion nomme ce document avec plus de raison *Rituel;* mais il n'aurait pas dû ajouter l'épithète de *funéraire.*

H. PARRAT.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

—

Paris, 9 juillet 1853.

L'hypothèse est quelquefois un moyen de rencontrer la vérité et, pour ainsi dire, de la surprendre : on ne dédaigne pas de l'employer, même en mathématiques, où elle a procuré d'assez belles découvertes.

Nous ne prétendons, de près ni de loin, à rien de pareil ; et l'hypothèse en histoire, où on en a tant fait, où on en fait encore tant chaque jour, est, il faut l'avouer, très-mal accréditée.

Faute de mieux pourtant, voyons, dans ce champ toujours si obscur de la question d'Orient, ce que nous dirait l'hypothèse, entremêlée, appuyée de certains faits. Ceux-ci ne sont que des jalons ; ils ne sont pas la route, qui demeure encore souterraine. Dans ce qui suit, nous ne faisons donc que la supposer. Nous allons d'un jalon à l'autre ; mais, dans l'intervalle, nous traçons un chemin en l'air. Au lecteur de juger. Si nous prenons le ton du récit, c'est pour montrer d'une façon plus commode et plus simple, comment les choses ont pu et pourront se passer, en hypothèse ; ce n'est pas pour les affirmer. Ce point bien établi, — et nous prions que l'on n'aille pas au-delà, — si l'on voulait essayer d'établir quelque route, quelque ligne de jonction, explicative et plausible, entre les faits connus jusqu'ici dans la grande question du jour, voici, en résumé et sous forme de simple esquisse, l'hypothétique tracé que l'on pourrait faire :

Les grandes puissances, y compris l'Angleterre, et le czar en tête ne sont pas animées d'un très-bon vouloir envers l'empereur des Français.

Elles veulent bien profiter de ce qu'il a fait pour contenir la France et, par la France, l'Europe, mais elles redoutent toujours en lui son point de départ démocratique et révolutionnaire.

Forcées, pour le moment du moins, de le laisser en repos chez lui, elles n'eussent pas été fâchées de le contrarier au dehors, de l'y embarrasser, de l'y amoindrir.

Survint, ou plutôt revint sur l'eau, cette question des Lieux-Saints, dont la Russie semble vouloir se servir contre l'Europe en Orient, comme Philippe se servit de la guerre sacrée et du temple de Delphes contre les républiques grecques.

A ce moment, l'ambassadeur français à Constantinople, M. de Lavalette, songeait plus à remporter un succès personnel qu'à se montrer diplomate prévoyant; le clergé, en outre, ne s'oubliait point, là pas plus qu'ailleurs; partout la réaction catholique poussait au jeu : M. de Lavalette obtint des avantages pour les Latins menacés par les Grecs, il remit leur position en bon point.

Le czar en prend occasion d'agir et de demander sa part. Le succès de l'Autriche dans l'affaire du Monténégro avait pu aussi lui donner l'éveil, le mettre en goût de victoires diplomatiques, lui faire juger l'occasion favorable de jouer à son tour en Orient le rôle de protecteur.

Ce rôle de protecteur, il l'entend d'une façon un peu large, comme on sait : naturellement, il ne le développe pas du premier coup, et l'Europe ne se doute guère qu'il s'agit d'un coup de filet de onze millions de chrétiens grecs, que le czar appelle déjà greco-russes, à protéger contre la Porte.

Il répond à l'empereur des Français, un peu piqué de ses façons de faire avec lui, que s'il a tardé à le reconnaître et ne l'a pas fait en bons termes, la faute en est à la politique française, qui vient de se montrer hostile à la Russie par son attitude dans la question des Lieux Saints. Tout le mal vient de là, et il n'y a pas d'autre cause de différend.

L'empereur des Français laisse assez clairement entendre que c'est là pour lui un objet secondaire. Nous avons constaté ici la mauvaise humeur du parti clérical à cette nouvelle, lorsque, ne pouvant cacher son dépit, il le laissa percer lui-même sourdement dans ses journaux et dans le public [1].

A ce moment du drame secret, l'Angleterre ne se sentit pas fâchée non plus de voir au catholicisme et aux puissances catholiques un rival

[1] Voir notre *Chronique* de mars, page 251 de ce volume.

religieux en Orient, et la France, protectrice des Latins, aux prises avec celui-ci, par suite des avantages qu'elle leur avait obtenus.

Ainsi s'ourdissait, contre la France et contre l'Europe, une double trame, dont la Russie tenait et seule connaissait bien les fils.

Le premier, l'empereur des Français vit le piége. Il donna ordre à la flotte de partir.

L'Angleterre ne se pressait point. Elle restait tranquille, puis hésitante. Elle croyait toujours à la question des Lieux Saints, et sa politique n'était point de soutenir la France et le catholicisme, ni surtout peut-être celui à qui elle avait un moment supposé des projets d'invasion et de descente, dont elle s'était montrée si émue quelques mois auparavant.

La fraction du cabinet anglais représentée par lord Aberdeen, passe d'ailleurs pour avoir des inclinations et des liaisons personnelles qui la rendent favorable à la Russie, ou qui du moins l'ont empêchée de s'en méfier de prime abord. Le bruit s'est même répandu, et nous l'avons vu accueilli par des Anglais, qu'il y avait eu au début de la situation, entre l'Angleterre et la Russie, une entente secrète, dont celle-ci se faisait une arme contre le cabinet britannique, et qu'elle menaçait de révéler au besoin.

L'empereur Napoléon savait sans doute à quoi s'en tenir, et il ne parut pas d'humeur à se laisser isoler. Non-seulement il fit partir la flotte, mais, voyant l'Angleterre toujours indécise, il aurait menacé d'agir contre elle, si elle n'agissait pas avec lui. Aucun journal ne l'a répété, mais tout le monde ici en parlait, et on l'a généralement tenu pour certain à Paris. On affirmait qu'une note en ce sens avait été sur le point de paraître dans le *Moniteur :* cela est même revenu à un de nos amis par un ouvrier de l'Imprimerie impériale: D'après lui, on y avait reçu de Saint-Cloud au milieu de la nuit, avec ordre de le composer sur le champ, ce petit décret en deux lignes : « Article 1er. La » Belgique est réunie à la France; article 2 : Notre ministre de la » guerre est chargé de l'exécution du présent décret. » D'autres parlent d'une sorte de manifeste, dans lequel on en appelait à la nation anglaise de la politique de ses ministres. Note, décret ou manifeste, on assure donc que quelque chose d'analogue était même déjà imprimé, et que le *Moniteur*, portant ce brûlot dans ses flancs, allait le lancer dans le public, lorsque de prudentes interventions et des réflexions nouvelles firent changer d'avis, ce qui retarda, ce jour-là, de plusieurs heures l'émission de la feuille officielle.

D'autre part, l'opinion publique en Angleterre s'était émue ; elle se prononçait hautement, fortement contre la Russie ; on y accusait la

langueur et peut-être la complicité de quelques-uns des ministres. Les tories, représentant la grande propriété, ne demanderaient peut-être pas mieux que de voir la liberté récente du commerce des grains neutralisée par une guerre dans la mer Noire; surtout ils pouvaient profiter de ce mouvement de l'opinion pour le tourner contre leurs adversaires les whigs : tout cela aidant, la flotte anglaise mit aussi décidément à la voile, et de proche en proche les deux flottes réunies allèrent se poster à l'entrée des Dardanelles, avec leurs vingt mille hommes de débarquement et leurs seize cents pièces de canon. Peu après néanmoins, malgré toutes les allées et venues de la diplomatie, y compris mille belles dissertations des journaux, les Russes, de leur côté, passaient le Pruth.

Et voilà l'hypothèse. Mais, vraie ou fausse, si elle enchaîne et déduit assez bien les événemens qui se sont passés jusqu'ici, il va sans dire qu'elle ne peut pas en donner le dénouement.

A les comprendre ainsi dans leur origine et dans leurs premières manifestations, il faudrait y voir comme une sorte de coup fourré général, qui aurait plus ou moins trompé tout le monde, mené la France bien au de là de sa pointe un peu étourdie sur les Lieux-Saints, donné à la Russie d'autres adversaires encore que la France, forcé l'Angleterre à sortir de son rôle expectant, pour lui en faire prendre un militant; jeté la Turquie dans une crise profonde, et l'Europe dans l'anxiété. Tel qui voulait rester simple spectateur, se serait vu forcé de se mêler à l'action, et tel aurait été pris qui croyait prendre.

Quel que soit le résultat, il y a déjà un point trop certain, et qui restera : c'est l'action de la Russie sur l'Europe, et la beaucoup moins bonne position de celle-ci pour lui rendre la pareille.

On a beaucoup reparlé, tout ce temps, de la puissance de la Russie; on a cité et discuté des chiffres, et en général on caressait cette conclusion : qu'il fallait rabattre beaucoup de la force du colosse et de sa grandeur apparente. La Russie, dit-on, a des flottes, mais elle n'a pas de matelots; elle a une armée immense, mais dont les cadres sont vides de moitié, et qui surtout, mal entretenue, mal vêtue, mal payée et mal nourrie, se fond en campagne comme la neige au soleil : on l'a vu dans la dernière guerre de Hongrie, et la route des Balkans est pavée d'ossemens russes ; enfin, outre qu'elle a peu d'argent, sa détestable administration est connue; depuis le prince et le ministre jusqu'au dernier commis et au dernier lieutenant, tout le monde vole. A ce sujet on ajoutait plaisamment, que, d'un million parti de Saint-

Pétersbourg, il arrivait seulement vingt mille francs à Constantinople; tout le surplus restait accroché dans la route.

La dilapidation prend toutes sortes de formes, et nul n'ose se plaindre de ceux qui n'en profitent pas. On a peine à croire tout ce qu'osent en ce genre les officiers et les fournisseurs de l'armée russe. Ainsi, la tenue du soldat est sévère et stricte comme la discipline à laquelle il est soumis; mais, sous cette brillante écorce de son uniforme, souvent il n'y a pas de chemise, et le reste à l'avenant. Un jour, dans le salon d'un haut fonctionnaire qui commandait alors un des principaux corps d'armée du midi de la Russie, la conversation, après le dîner, vint à tourner par hazard sur ce sujet. Le maître du logis se récria : il y avait au moins, suivant lui, beaucoup d'exagération dans le fait, s'il était réel. Il soutient son opinion avec vivacité, et pour prouver son dire, il appelle une des sentinelles placées en faction sur la terrasse de sa villa. Le soldat s'avance au pas militaire, porte la main au schako, et reçoit cette brusque interpellation : — As-tu une chemise? — Non, mon général. — C'est bien! retourne à ton poste : dit le général, en ayant peine à dissimuler son désappointement. Et le factionnaire, de son même pas mesuré, regagne sa place, toujours imperturbable malgré la lacune secrète qu'il avait dû dévoiler dans son équipement.

Un de nos amis, de qui nous tenons ce fait, nous a dit aussi avoir assisté à une revue de cavalerie passée par l'empereur en personne, dans laquelle les premiers rangs seulement avaient des chevaux de guerre; le reste était monté sur des chevaux de paysans, qu'on s'était hâté de requérir, en apprenant cette inspection subite. Le général était perdu si l'empereur avait pris fantaisie d'examiner aussi les seconds rangs.

Un autre témoin oculaire nous a affirmé un trait non moins fort, en matière de tours de passe-passe administratifs. Il s'agissait encore d'une inspection inattendue, et la caisse militaire présentait un vide énorme, impossible à justifier. Que fait-on? (la chose, à ce qu'on nous assure, se répète assez fréquemment en semblable occasion.) Vite, on emprunte aux seigneurs, aux banquiers du voisinage, aux parens, aux amis, si l'on en a le temps : la caisse est ainsi remise à flots; elle est trouvée dans son état le plus normal; puis, l'inspection terminée, le moment critique traversé, on rend fidèlement l'argent et les billets à qui ils appartiennent, car c'est plus même qu'un dépôt, plus qu'une dette d'honneur; et la caisse, comme les planches d'un théâtre un moment animées par la présence des acteurs, rentre dans le silence et dans le vide, en attendant mieux.

On conte aussi l'histoire, bien connue, dit-on, en Russie, d'un régiment payé, logé, vêtu, nourri depuis longtemps, tenu par conséquent pour très-réel, et qui n'était pourtant qu'imaginaire. On le croyait cantonné dans une province éloignée; ceux qui devaient en rendre compte, en donnaient les meilleures nouvelles, car tout ce monde, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, s'entend, de gré ou de force, comme larrons en foire. A la fin l'empereur ayant des soupçons, il lui fallut, pour les éclaircir, envoyer sur les lieux un de ses officiers de confiance, lequel s'assura en effet que le régiment était introuvable : pas une compagnie, pas un peloton n'existaient ailleurs que sur le papier; c'était un véritable régiment en l'air.

Au surplus, des faits récents et officiellement publiés, le châtiment, entre autres, d'un haut fonctionnaire, coupable de concussions répétées, montrent à quel point cette plaie est profonde dans le gouvernement russe, où le vol administratif est passé à l'état d'habitude invétérée et de système organisé.

Tels sont donc les principaux argumens que l'on oppose à l'opinion vulgaire sur la force de la Russie, et quelques-uns des faits que nous-mêmes nous pourrions avancer en ce sens. Mais, cette thèse, il faut prendre garde de l'exagérer, et ne pas non plus démolir la Russie seulement sur le papier. Qu'on diminue son armée autant qu'on voudra, cette armée n'en reste pas moins formidable, et ses flottes, malgré tout ce qui leur manque encore du côté des manœuvres et des matelots, ne paraissent point tant à dédaigner; sa marine est, d'ailleurs, fort mal connue, la politique russe redoublant de mystère à ce sujet; enfin, de l'avis des hommes de l'art, il n'est nullement certain qu'on eût si facilement raison des deux forteresses maritimes de Cronstadt (celle-ci passe même pour imprenable) et de Sébastopol, l'un des plus beaux ports militaires qui existe. Quant aux soldats russes, peu importe qu'ils n'aient souvent pas de chemises, s'ils se battent bien : ce dénuement même peut servir à les y exciter. La guerre les nourrirait et les habillerait. Il est vrai qu'ils meurent vite, mais ils sont vite aussi remplacés, et s'il y a des pays qui ne leur conviennent pas, comme la Hongrie et les Balkans, il y en a d'autres, comme l'Allemagne, nos régions tempérées et même l'Italie, où ils se portent à merveille, beaucoup mieux que dans leur propre pays, et où ils s'engraissent à vue d'œil.

Puis, un grand avantage de la Russie, c'est qu'elle est fort peu et malaisément attaquable chez elle; rien n'engage beaucoup à l'y aller chercher, au lieu qu'elle est naturellement poussée à en sortir. Ses rivaux actuels sont éloignés ; il leur est difficile de l'atteindre et de la

troubler dans ses propres domaines, tandis que, dans les leurs, elle a sur eux un levier. Ses ennemis véritables, parce qu'ils l'ont été de tout temps, ses ennemis nationaux et intimes, ceux qui peuvent la frapper au cœur, les Suédois, habitués aux guerres du Nord et pour lesquels la Russie est déjà une espèce de Midi, les Polonais, les races tartares et les Turcs, sont faibles, écrasés ou annulés. L'Autriche aussi pourrait lui faire beaucoup de mal, la gêner, la tenir en respect, et la Russie la redoute certainement bien plus que la France, réduite à ses seules forces et alors trop lointaine, ou que l'Angleterre, puissance avant tout maritime, ne pouvant faire directement la guerre sur le continent, et dont même l'esprit de conquête est subordonné à son intérêt commercial. Mais l'Autriche est liée envers la Russie. Ce lien, dont le partage de la Pologne fut le premier nœud, s'est fort resserré par la guerre de Hongrie. L'Autriche ne demanderait pas mieux sans doute que de s'en débarrasser, car il en est, je présume, des Etats comme des individus, pour qui un service rendu fait plus souvent un ennemi qu'un ami ; seulement, cela n'est pas facile : la Russie tient la corde, et avec le panslavisme, elle peut la secouer.

Malgré tout ce qu'il faut en réduire, la Russie présente donc, comme force effective et comme position, un rare ensemble de puissance matérielle.

Mais elle a, de plus, une force d'un autre ordre, une force morale, et c'est sur ce point que nous voulons particulièrement insister, soit parce qu'il est le plus important à nos yeux, soit parce qu'on ne paraît guère le comprendre, ni lui donner l'attention qu'il mérite.

A son unité, à son organisation hiérarchique et autocratique, la Russie joint la croyance en ses destinées, cette force vive d'un peuple, et en outre le fanatisme religieux ; il éclate d'un bout à l'autre du dernier manifeste de l'empereur Nicolas. Cette religion-là n'est assurément pas de bien bon aloi ; mais cela n'empêche pas que la Russie ne s'appelle elle-même et ne se croie la *sainte Russie*, son Eglise l'*Eglise orthodoxe*, et déjà l'Eglise *gréco-russe*.

C'est là une grande force morale au dedans. Elle en a une autre au dehors. Pour celle-ci, nous l'allons dire d'un mot : la Russie fait peur. A tort ou à raison : peu importe ! *la peur se raisonne-t-elle?* le fait est qu'elle effraie, et, pour prendre ses avantages, ce seul fait-là est déjà un grand point de gagné, duquel souvent tout dépend. Que la Russie remue ou menace, qu'elle ait mine de vouloir passer le Pruth, aussitôt on voit s'agiter et trembler toutes les Bourses de l'Europe ; elle y fait la hausse et la baisse. Supposez, au lieu de l'empereur Ni-

colas, un homme qui, avec la barbarie de moins, eût le caractère d'un Attila ou d'un Gengis-Khan : il demanderait le tribut ; et qui sait, pour avoir la paix, si on ne l'accorderait pas? on dirait : Ce n'est qu'une question d'argent. L'Europe n'en est-elle pas déjà presque à avoir dans le Pruth son Rubicon ?

Certes, si l'Europe le voulait, elle serait plus qu'en état de tenir tête à la Russie et de la refouler dans le Nord ; L'Angleterre et la France y suffiraient ; mais l'Europe est divisée, sans unité d'impulsion : elle n'a que la frêle et vacillante machine de l'équilibre européen à opposer à la foi conquérante et brutale de la Russie ; et surtout l'Europe n'ose pas. Qu'elle ose ! dira-t-on : qu'elle marche au fantôme, et il se dissipera. Oui, mais elle n'ose pas : voilà tout le secret, et la Russie le sait bien. L'Europe a trop peur d'une lutte qui, même y fût-elle victorieuse, compromettrait tous ses intérêts industriels, et pourrait soulever de terribles questions. Pour oser, il faudrait justement que l'Europe fût autre que ce qu'elle est. Aussi, la Russie ne craint-elle réellement qu'une seule chose : la révolution. Elle ne saurait plus à qui elle aurait affaire avec elle. Nul doute que l'explosion de 1848, en faisant tout craquer de Paris jusqu'à Vienne et à Berlin, n'ait un moment fort troublé le sommeil du czar ; mais il vit le volcan s'éteindre non moins vite qu'il avait éclaté, et maintenant cette crainte même de la révolution fait partout à la Russie, dans l'ombre ou à découvert, une sorte de parti européen.

Est-il donc rien de plus absurde et de plus ridicule que les beaux argumens de certains journaux, des journaux français particulièrement ? Ils parlent de la force de l'opinion qui contiendra la Russie, et ils ont la fatuité de croire que leurs articles surtout n'y gâteront rien et feront réfléchir le czar. D'abord, ils ne connaissent pas l'esprit moscovite, nous voulons dire celui du gouvernement russe. Fondé par les Normands ; de bonne heure en contact avec les Grecs ; longtemps sous le joug et sous le pied des Tartares, il tient, par un indissoluble mélange, de cette triple origine : il a l'audace envahissante et rusée des premiers, la flexibilité, la souplesse des seconds, et l'impitoyable dureté des nomades de la Haute-Asie. Il n'a qu'un rôle, dont il ne se départ jamais ; mais il joue au besoin tous les rôles, sans le moindre remords, sans le moindre scrupule, et en fait de comédie il est en état d'en remontrer aux plus consommés journalistes. Jugez donc de l'influence que l'opinion, les journaux et les journalistes peuvent avoir sur lui !

Comme nous le disions tout à l'heure, c'est l'opinion, au contraire, qui s'inquiète de la Russie, et s'incline devant elle. On la ménage, on

fait appel à ses bons sentimens, on ne lui parle que la main sur le cœur ; et si l'on se met en garde, c'est encore avec mille cérémonies, mille précautions et de profonds saluts qu'on lui dit : N'avancez pas! Avance-t-elle? le czar donne-t-il l'ordre de franchir le Pruth? il faut bien lui passer cela, dit-on : c'est pour sauver son honneur. Mais de l'honneur de ses adversaires, on n'en souffle mot; on n'y apporte pas tant de façons. Et ce n'est pas là une force morale! l'opinion qui agit, malgré elle, en faveur de la Russie! qu'est-ce donc?

Non ; il faut bien reconnaître le fait, et l'on pourrait le traduire ainsi très prosaïquement : l'Europe a un mauvais voisin, qui la trouble et qui fait du tapage chez elle. Il peut lui causer du désagrément, du dommage, beaucoup plus qu'il n'a à craindre d'elle de méchants tours. Il lui est même jusqu'à un certain point nécessaire dans sa situation ; elle en tire certains services pour sa subsistance, et s'est laissé aider par lui dans les moments difficiles; il s'est immiscé dans ses affaires de ménage, dans sa vie privée et publique ; il en est devenu partie intégrante, et contribue ainsi à soutenir le système qui la régit; mais en même temps il y pèse et menace d'en détruire l'équilibre. Elle voudrait donc bien se débarrasser de ce voisin dangereux, et elle le pourrait, car elle est plus riche et plus puissante que lui ; mais elle n'ose pas, le voisin lui fait peur.

Seulement la patience peut échapper à la fin, même à une vieille dame comme l'Europe qui ne demande en ce moment qu'à vivre tranquille. Le voisin fait un peu trop des siennes dans ce temps-ci, et gagnât-il encore quelque chose à son dernier coup de tête, il aura toujours commis la faute de s'être déclaré trop ouvertement : il n'est plus possible de se faire illusion; l'Europe doit savoir à quoi s'en tenir désormais. Elle est avertie.

Au milieu de tout ce qui inquiète pour la paix du monde, au dehors, la tranquillité règne toujours au dedans. Ce n'est pas que nous n'ayons ici de temps en temps nos petites alertes; mais on les apprend à peine quand elles sont passées, et par conséquent c'est comme si on ne les avait pas. On en parle même fort peu; seulement on se dit tout tranquillement le lendemain : Il paraît qu'il y a eu hier un complot. Ces jours-ci, on a encore arrêté plusieurs individus, munis, dit-on, de pistolets, et qui s'étaient postés à celle des entrées de l'Opéra-Comique par où allaient passer l'empereur et l'impératrice. De tous ces complots vrais ou prétendus, celui qui a fait le plus de bruit, devait éclater, il y a un mois, à l'Hippodrome. On assure que

celui-ci était très réel. Une vingtaine de conjurés avaient choisi ce lieu pour exécuter un plan d'attentat contre l'empereur. On veut que leur chef, au moment de donner le signal, en ait été personnellement empêché par un accident imprévu. Ainsi, Louis-Napoléon aurait toujours la chance pour lui, comme on dit pour ne pas dire mieux.

C'est là-dessus que parut le décret qui a supprimé le ministère de la police. Ce ministère était vu de fort mauvais œil par celui de l'Intérieur, auquel la police est revenue par la suppression de son rival. Ils étaient en tiraillement perpétuel. On avait très mal pris ses mesures pour cette représentation de l'Hippodrome, où, à ce qu'on nous a dit, l'empereur et l'impératrice auraient été indiscrètement pressés par la foule à leur sortie. M. de Maupas, qui n'avait rien su du complot, a ainsi succombé devant M. de Persigny.

Comme observation littéraire sur l'art actuel de dire ce qu'on ne peut pas dire, le passage suivant de la *Presse,* à propos de cette suppression du ministère de la police, nous semble un très curieux échantillon de ce nouveau genre d'écrire, et tout-à-fait caractéristique. «Ce qui nous frappe dans ce décret, observait la *Presse* en le rapportant, c'est moins la mesure elle-même que les considérants sur lesquels il s'appuie. Ils constatent en termes formels que «le calme et » la sécurité qui règnent dans le pays, permettent de supprimer un » ministère dont l'institution avait été motivée par des circonstances » exceptionnelles.» Ces paroles, poursuit la *Presse*, qui démontrent l'inanité de certains bruits qui ont circulé, sont de nature à nous rassurer sur les conséquences des arrestations qui ont eu lieu dans ces derniers temps.»

— M. Mignet, en prononçant l'éloge de Jouffroy à l'Institut, a usé du même procédé de style : il a eu des allusions et des réticences fort applaudies. Pour nous, nous n'aimons guère cette petite guerre, nous l'avouons, encore qu'elle soit la seule possible. C'est l'affaire des journaux, mais non pas des hommes publics et des corps scientifiques. Elle peut amener, d'ailleurs, de rudes et vertes répliques, comme celle-ci qui termine un des *lundis* de M. Sainte-Beuve dans le *Moniteur*.

« Comme interprète de l'Académie des sciences morales et politiques et comme auteur de Notices et d'Eloges, M. Mignet, dit M. Sainte-Beuve, a une manière à lui, large, brillante, majestueuse, un peu carrée, éminemment faite pour la façade et le frontispice. Il l'a notablement ornée et même assouplie, cette manière, dans les derniers de ses Discours Il garde pourtant une certaine monotonie d'ensemble, et l'on

croit reconnaître dans la forme de ses phrases, comme dans celle de ses pensées, un certain moule favori dont il ne se prive pas aisément. Dans le dernier Discours sur Jouffroy, il me semble avoir sacrifié plus que d'ordinaire à la mise en scène : il y a mêlé un but étranger au sujet même qu'il étudiait; il a voilé en un sens et drapé son personnage; il a pris parti, plus finement qu'il ne convient, pour la malice et la rancune des grands sophistes et des grands rhéteurs dont l'histoire sera un jour l'un des curieux chapitres de notre temps, intolérans et ligués comme les Encyclopédistes, jaloux de dominer partout où ils sont, et qui, depuis que l'influence décidément leur échappe, s'agitent en tout sens pour prouver que le monde ne peut qu'aller de mal en pis.»

Il y a dans tout cela, ce nous semble, une page d'histoire littéraire et même politique, qui nous a paru bonne à conserver.

— Il a paru dernièrement un volume de vers, *Epitres, Contes et Pastorales* par M. Charles Reynaud, qui a beaucoup de succès, et qui le mérite. On y trouve un vrai sentiment poétique, de la simplicité, de l'émotion, de la fraîcheur, et un agréable coloris. Il ne manque pas non plus d'une certaine originalité personnelle et intime : on pourrait seulement la souhaiter un peu plus variée et d'un accent plus soutenu, plus énergique; on avait même un peu lieu de s'y attendre, l'auteur, qui a beaucoup voyagé, ayant par conséquent beaucoup vu. Nous voulions citer un morceau, la *Ferme à midi*, mais il l'a déjà été dans tous les journaux. Pour le trait ferme et pittoresque, pris sur nature, aussi bien senti que bien vu, c'est le joyau du recueil.

— Les amis de Henri Beyle, plus connu sous le pseudonyme de Stendhal, s'occupent de rassembler ses œuvres éparses, dont quelques-unes sont encore inédites. Henri Beyle est certainement un écrivain distingué: son roman de la *Chartreuse de Parme* est un chef-d'œuvre en son genre, mais à bien des égards le genre est mauvais; et si l'on se rappelle ce que nous avons dit de cet auteur, de sa théorie sur l'amour, de ses idées sur les femmes, de son athéisme et de son matérialisme [1], cette édition nouvelle et complète promet un beau régal au public.

— Qui n'a entendu parler des sauvages duels, des vengeances atroces de ces colons américains du *Far-West*, pionniers du désert, ne reconnaissant d'autre loi que celle du *Lynch*, d'autre juge que leur

[1] Voir notre *Chronique* du mois de janvier 1851, t. XIV de la *Revue Suisse*, page 58 et suivantes.

rifle ou leur carabine! Voici un trait qui vaut bien tous les leurs, et qui s'est pourtant passé à Paris, en pleine place du Carrousel. Il est vrai que c'était sous la Restauration; mais, il y a quelque vingt ans, on était bien aussi poli, pour le moins, et aussi civilisé qu'aujourd'hui. Ce récit est tiré d'un livre publié récemment, la *Physiologie du Duel*. L'auteur, M. d'Almbert, n'a nullement pour but de préconiser le duel, mais de le flétrir au contraire et d'en provoquer l'extinction. Il donne le fait qu'on va voir comme parfaitement authentique. Le voici en abrégé, tel que le raconte un journal d'après M. d'Almbert.

« Nous ne connaissons rien de plus épouvantable, de plus atroce, que le récit du duel sauvage du colonel Dufay avec un jeune officier de la garde royale. Le colonel Dufay fut horriblement célèbre sous la Restauration. Il se fiait à son adresse et prenait plaisir à provoquer de nobles et braves jeunes gens, qui, jaloux de défendre l'honneur de l'uniforme et la cocarde qu'ils portaient, venaient tomber héroïquement sous les coups d'un spadassin.... Donc, M. Dufay provoqua brutalement, au Palais-Royal, un jeune officier nouvellement nommé dans la garde royale. Celui-ci, homme bien élevé, ne comprit rien d'abord à cette stupide provocation. Grand, fort et bien développé, il paraissait plus âgé qu'il ne l'était réellement. Il comptait seulement dix-huit années. Quand M. Dufay apprit qu'il avait affaire à un enfant, il eut des remords, il comprit sa faute et fit des excuses. Mais le ton de persifflage qu'il avait primitivement employé, avait excité la colère du jeune officier, qui, se jetant sur M. Dufay, quand celui-ci se retirait, l'appela lâche et l'étreignant de ses bras musculeux, ne le lâcha que la figure ensanglantée.

» Le duel immédiat fut résolu. On prit des colichemardes chez un armurier, et l'on se rendit derrière les constructions du Louvre. Trois fois le colonel fit sauter l'épée de son adversaire. Le pistolet était impossible dans les rues de Paris, et M. Dufay avait proposé le combat à bout portant, pour égaliser les chances. Enfin il envoya chercher deux poignards. On lia les deux adversaires l'un à l'autre, en ne leur laissant à chacun qu'une main libre, celle qui tenait l'arme; on les mit dans un fiacre qui fit deux fois le tour du Carrousel au grand trot, et quand on ouvrit la portière, cette course satanique achevée, le jeune officier percé de coups, avait reçu le dernier dans l'œil : il était mort. Quant à M. Dufay, il avait reçu quatre coups de poignard dans la poitrine; il avait trois côtes rompues; et son adversaire, avant de mourir, l'avait saisi avec ses dents, l'avait mordu à la figure, et lui avait dévoré la lèvre intérieure. Vous croyez peut-être que cet atroce combat inspira quelques remords à M. Dufay : nullement; il demanda aux témoins de lui rendre la justice de dire qu'il avait égalisé les chances et bravement tué son adversaire. Puis, quand plus tard on lui

parlait de cette lamentable affaire, il exprima seulement le regret de ce que le jeune officier n'eût pas atteint sa majorité le jour où il l'avait tué.»

Ainsi, on le voit: l'homme est toujours l'homme, dans la civilisation comme dans la barbarie, à Paris aussi bien que dans le désert.

— La démission si brusquement donnée à l'amiral La Susse ne serait pas due uniquement à ce qu'il s'est laissé beaucoup plus devancer que la politesse ne l'exigeait, par l'escadre anglaise en route derrière lui pour leur rendez-vous commun à l'entrée des Dardanelles; il faut l'attribuer encore, assure-t-on, et peut-être principalement, à ce qu'il est orléaniste: or on sait que ce parti, dans ses journaux du moins, avait commencé par donner raison à l'empereur Nicolas, et que s'il le trouve maintenant dans son tort, il n'en est pas beaucoup plus pressé pour cela de le lui faire sentir. — Du reste, à la date où nous écrivons, rien encore de décisif sur l'Orient : on attend toujours pour se décider ce que décidera la Russie.

Neuchâtel, 12 juillet 1853.

Un seul objet remplit tous les esprits en Suisse comme dans toute l'Europe, le drame de l'Orient. Les armées russes ont occupé les principautés roumanes au nord du Danube, nominalement soumises à la Porte ottomane; le czar annonce l'intention d'y rester jusqu'à ce que la Turquie ait reconnu *ses droits*, c'est-à-dire, le protectorat sur les sujets ottomans de confession grecque qu'il réclame à titre de chef de leur Eglise. Ce califat chrétien, cette papauté militaire qui notifie son avénement donne fort à penser en elle-même, indépendamment des prévisions qui étendent ou qui restreignent la portée du fait accompli. L'Autriche acceptera-t-elle ce protectorat pour ses trois millions de sujets du rite oriental? laissera-t-elle porter la frontière russe au Danube? Elle ne l'eût pas fait au siècle passé; mais alors les Russes n'avaient pas été à Paris et n'étaient pas intervenus en Hongrie. L'Angleterre abandonnera-t-elle aux Russes tous les greniers de la mer Noire, pour reculer une crise qui ne peut être qu'ajournée? — On le croit, parce qu'on l'espère; on l'espère, parce que les nations occidentales du continent ont pris l'habitude de vivre au jour le jour; mais ceux qui prennent encore souci du lendemain et qui vivent dans leurs enfants autant qu'en eux-mêmes, ne peuvent s'empêcher de penser qu'il y a un peu d'illusion volontaire dans les espérances dont on se berce. Aussi, n'attachent-ils qu'un médiocre intérêt à des atermoiements tous au profit de la puissance envahissante.

Depuis le jour où Catherine la grande fit planter à Cherson ce poteau indicateur : *Route de Constantinople*, l'Europe a compté les années qui la séparaient du moment où nous semblons toucher. Il est douteux que la guerre d'Orient puisse être évitée ; ce ne sera ni par la consolidation de l'Empire turc, illusion transparente d'un matérialisme superstitieux, ni même par un partage nécessairement trop inégal. L'intérêt de l'Etat, la foi du peuple, poussent les Russes vers le Bosphore.

Il se peut que l'Autriche, l'Allemagne, la France même à certains moments, craignant la révolution par dessus tout, subissent cet agrandissement d'une puissance qui, pour quelques-uns de ces pays, est presque une suzeraine, mais l'Angleterre ne saurait y consentir tant qu'elle sera l'Angleterre. Constantinople, en effet, ce n'est pas seulement la mer Noire, ce n'est pas seulement une position dominante sur la Méditerranée, c'est la souveraineté des côtes et des ports de la Grèce, c'est l'annexion de la population la plus marinière du monde à un empire immense qui possède tout ce qu'il faut pour une grande marine, l'or, le bois, tout, excepté des marins. Les Grecs ont vaincu sur mer et vécu de la mer depuis Jason jusqu'à Canaris; et ce peuple de matelots occupe la presqu'île la plus méridionale de l'Europe, fermant la route de l'Egypte et de l'Inde. Par la réunion des Grecs à la Russie, la supériorité du pavillon anglais serait mise en question, les communications entre l'Inde et l'Egypte tomberaient sous la dépendance d'une rivale, l'empire britannique en Asie serait menacé dans son existence, quel que fût d'ailleurs le maître de l'Egypte et de la Syrie ; danger au moins aussi sérieux, aussi prochain que celui d'une invasion des Russes en Inde par le chemin des conquérants mongols. L'Angleterre ne peut pas se résigner, car il ne s'agit pas pour elle de position, d'ambition, d'amour-propre et d'influence, il s'agit des conditions de son existence matérielle. La prospérité de cette industrie qui nourrit son peuple dépend de sa prospérité maritime. L'Inde lui fournit les matières ouvrables, elle offre à ses produits manufacturés un marché de la plus haute importance, enfin, il n'est peut-être pas dans les trois royaumes une seule famille aristocratique ou bourgeoise, qui n'ait là quelqu'un de ses membres occupé à faire sa fortune, comme négociant, comme fonctionnaire public ou comme officier. En Angleterre, plus que partout ailleurs, l'intérêt de l'Etat n'est que la somme de tous les intérêts privés ; la constitution du pays ne permet pas qu'il soit subordonné à aucune autre considération quelconque, la moralité publique est encore trop ferme pour sacrifier l'avenir à la tranquillité de quelques années ou de quelques mois, la crainte d'une révolution à l'intérieur est beaucoup moindre que dans les Etats continentaux.

On peut donc affirmer avec un assez haut degré de certitude que l'Angleterre n'acceptera pas la conquête de la Turquie par les Russes,

et que le fait accompli lui-même ne serait pas reconnu. Mais comment l'empêcher? l'Angleterre n'a guère que sa flotte, instrument bien insuffisant, car la destruction des escadres de la Russie, la capture de ses navires marchands, le bombardement de ses ports, de sa capitale même, n'arrêteraient pas une volonté puissante qui marcherait droit à son but. Mais l'Angleterre dispose d'une large part des capitaux du monde entier; menacée de tout perdre, elle risquera tout: si le continent ne veut pas résister lui-même à l'établissement de la suprématie moscovite, elle fera jouer tous les ressorts pour obliger le continent à se défendre. Parmi ces moyens, il en est de fort contrariants pour ceux qui pensent la question décidée, parce que les gouvernements continentaux préfèrent les Russes à la Révolution. La nature des choses nous semble donc amener un grand conflit. Des transactions équitables ne pourraient sortir que d'un accord solide et prompt de toutes les puissances entre elles et contre la Russie, accord bien difficile à réaliser, malgré la communauté des intérêts.

Maintenant, la question se décidera-t-elle cette année, ou la partie sera-t-elle remise encore? les mieux avisés se tiendront prêts pour deux alternatives. Plusieurs circonstances feraient présumer que nous ne sommes pas très éloignés du moment décisif: la manière dont les Russes ont posé leurs prétentions leur rend la retraite difficile, les longues pluies du printemps ont paru jusqu'à ces derniers jours rendre l'importation des blés de la mer Noire indispensable à l'approvisionnement de l'Occident et le placer ainsi sous la dépendance des Russes. Le chiffre de l'année 1853 et les prédictions qui l'entourent allument leur enthousiasme et découragent les Ottomans; cette particularité, puérile pour notre sagesse, l'est peut-être moins aux yeux d'un prince éminemment doué du sens populaire; enfin le manifeste où l'on se plaît à voir un gage de paix, finit par le cri peu pacifique: En avant, pour la cause de la sainte foi! L'idée de l'orthodoxie est la plus saillante de ce manifeste. Les Russes y semblent vraiment appelés à restaurer cet Empire d'Orient dont ils ont hérité l'esprit. Le dogme, essentiellement élaboré dans le sein de l'Eglise grecque, fait encore le lien social des Grecs du nord. Les deux plus grandes nations de l'Europe, seules libres dans leurs mouvements, sont aussi les plus religieuses. Cependant nous croyons bien qu'il n'y aura pas de guerre générale si les Turcs cèdent ou s'ils acceptent silencieusement l'occupation de la Moldo-Valachie, aussi longtemps du moins qu'on n'attribuera pas à la Russie l'intention de garder tout-à-fait ces provinces; mais nous n'attachons qu'un prix médiocre à des ajournements qui laissent toujours la menace suspendue sur notre tête. En les sollicitant, quoiqu'ils ne servent qu'à son adversaire, l'Europe donne à penser que la question est résolue à ses propres yeux.

L'espoir d'un dénouement pacifique se rattache maintenant à celui d'un congrès auquel la Russie se présenterait, nantie du gage dont elle

vient de se saisir. Jusqu'ici ce projet n'a pris corps dans aucun acte. S'il se réalisait, d'autres questions que celle de l'Empire turc se présenteraient sans doute. Nous espérons cependant qu'il n'y aurait pas de question suisse, et nous désirons vivement que la Suisse fasse pour l'éviter tout ce que comportent la justice et sa dignité.

L'assemblée fédérale vient d'entrer en session d'été sous un soleil brûlant et béni. Le programme de ses travaux est assez maigre. On ajournera de nouveau l'université fédérale, des pétitions en sens divers, venant la plupart du canton de Vaud, ramèneront sur le tapis les malheurs du canton de Fribourg et donneront lieu, sans doute, au moins à quelques déclarations instructives. L'espoir de voir notre différend avec l'Autriche terminé à l'ouverture de la session ne s'est point réalisé, et l'on se prépare en Suisse à supporter la prolongation d'un blocus fort onéreux aux deux parties. Le conseil national a composé lui-même la commission chargée de lui faire rapport sur cette affaire, de MM. Escher, Stæmpfli, Hungerbuhler, Kern, Pioda, Blanchenay et Stehelin. Ce choix n'annonce pas l'intention actuelle d'abandonner la ligne suivie jusqu'ici par le conseil fédéral.

Les élections fribourgeoises et l'application tout-à-fait particulière que reçoit dans ce canton la doctrine de la souveraineté du peuple, font toujours le sujet principal des discussions politiques. Nous écrivions, il y a un mois, au sujet d'une élection ensanglantée, où les deux partis s'attribuaient réciproquement l'aggression, tandis qu'un seul comptait dans ses rangs des hommes armés: « la nomination d'un conseiller national importe bien plus encore que celle d'un député au grand conseil : les électeurs ayant vu qu'on ne les compte pas à Bulle, mais qu'on les sabre, la candidature de M. Von der Weid a perdu toute chance de succès. » Je faisais tort au patriotisme des citoyens fribourgeois. M. Von der Weid a fait place à M. Wullieret, dont il importait de soumettre le nom encore une fois aux suffrages populaires; les électeurs ont été réunis le 26 juin dans trois localités différentes, et M. Wullieret a obtenu partout une imposante majorité. Néanmoins M. Wullieret ne siége point à Berne, parce que le chiffre des votans n'a pu être régulièrement établi que par deux bureaux. C'est à Bulle encore que les opérations ont été troublées par la violence. Les électeurs s'étaient divisés en deux camps, occupant deux emplacemens séparés. M. Charles, désigné par M. le préfet, président du bureau, pour compter les partisans de M. Fracheboud, n'a point reculé devant ce périlleux devoir. Il s'est rendu seul au milieu de 15 à 1600 adversaires; mais bientôt il s'est vu l'objet de maltraitements, et sur ses plaintes, assailli par un groupe d'hommes diversement armés. Il a dû la vie à la protection dont l'ont couvert quelques magistrats, entre autres le préfet de la Veveyse, M. Perrier; mais au milieu de ce tumulte local, dont le camp de l'opposition n'avait pas même connaissance,

quelques patriotes zélés se sont jetés dans le château, ont amené des canons préparés d'avance et les ont braqués, non point sur le lieu du désordre, mais d'un tout autre côté, sur la masse compacte et paisible de la majorité, qui s'est dispersée. Ce narré de la journée du 26 juin, qui n'est contesté par personne, permet d'apprécier les versions contradictoires répandues sur le 1er mai. Est-il probable que la majorité ayant à se prononcer entre les deux mêmes candidats se soit déplacée dans si peu de temps, et les conservateurs méritaient-ils le sabre pour avoir demandé d'être comptés (1)? Leur attitude dans la seconde élection permet-elle de les considérer comme aggresseurs dans la première, où seuls ils ont compté des blessés? Mais ces questions n'ont plus d'intérêt. On n'insiste pas sur des explications imaginées pour le besoin de la cause, tout comme on n'insiste plus sur la carte d'électeur déchirée par M. Charles, qui aurait fourni le prétexte de la tentative de meurtre à laquelle il a échappé! M. Charles a expliqué que la chose n'était pas même possible, vu qu'il ne s'agissait que de compter les électeurs et non de vérifier le droit de chacun d'eux, question réservée au bureau central. M. Furrer a cru la dignité du conseil fédéral intéressée à déclarer que ce bruit n'avait pas été répandu par ses agens. En effet le conseil fédéral avait envoyé un témoin à Bulle quoiqu'il eût refusé de s'y faire représenter par des commissaires, malgré les précédens du mois de mai et l'avis du représentant d'une puissance qui ne saurait assurément avoir de mauvais vouloir envers la Suisse nouvelle ou de prédilection pour les ultramontains. Il n'est donc plus question de carte déchirée, mais on écrit de Bulle au *Nouvelliste Vaudois* qu'il ne faut pas juger le peuple fribourgeois un jour d'élection, et que M. Charles de Riaz est un homme qui ne sait qu'allumer le feu et s'enfuir. A cela nous n'avons rien à dire, seulement il nous semble que la conduite des partis aux élections a bien quelque importance dans un état représentatif, et que si M. Charles est réellement un poltron, il ne l'a du moins pas montré le jour où sur l'ordre du magistrat, il s'est rendu seul au milieu de 1500 hommes qui avaient chargé ses amis à coups de sabre un mois auparavant. Du reste, il ne paraît pas que le gouvernement fribourgeois trouve rien de dangereux dans le zèle un peu vif de ses amis de Bulle, puisque sa sollicitude pour l'ordre public vient de transférer dans cette ville si bien armée le jugement de l'insurrection du 22 avril. — Ce qu'il y a de plus triste dans tout ceci et de plus menaçant pour la Suisse, c'est qu'on ferme les yeux à la lumière, que le devoir de réparer l'injustice n'est pas senti, et que la cause d'un peuple opprimé par les ricanemens, les sophismes et les canons, n'excite que des sympathies isolées, sans parvenir à remuer les entrailles de la population. Dans la Suisse française du moins, les partis

(1) Le *Confédéré de Fribourg* a compté 2000 conservateurs à Bulle et 1800 gouvernementaux. Suivant d'autres versions, les vrais chiffres étaient 2200 à 1600.

engagés mettent infiniment plus de zèle à pallier ces énormités et à les défendre que les partis opposés à les condamner et à les combattre. Le résultat des dernières élections dans les deux arrondissemens fédéraux fribourgeois montre les deux partis dans le rapport numérique de 12,000 à 5000; ce dernier chiffre exprime le maximum obtenu par la pression gouvernementale. Mais le pouvoir de la minorité est légitimé par l'article 4 des dispositions transitoires. On annonce que l'élection interrompue par le canon sera reprise au moyen d'un vote par communes, mais on ne dit pas si ce sera avant ou après la clôture de la session fédérale.

Les réflexions que nous ont suggérées cette triste affaire, ont troublé, s'il faut l'avouer, le souvenir du Jubilé bernois, dont nous avons admiré les magnificences, tout en désirant peut-être à la procession triomphale quelques gestes, quelque vieux cri de guerre, un peu plus d'action et de bruit. Nous n'essayerons pas de raconter ce que la moitié de nos lecteurs ont vu de leurs yeux; mais nous leur dirons les impressions de notre correspondant bernois :

Berne, 8 Juillet.

» C'est mieux qu'une fête, c'est un événement, disait un de nos premiers hommes d'état des journées du 21 et du 22 juin; les juges impartiaux souscriront à cette estimation. Vous n'ignorez point quelles étaient mes répugnances; eh bien! j'ai observé la fête d'un bout à l'autre, comme cavalier d'honneur d'une députation des cantons primitifs; j'ai vu l'effet produit sur les chefs de la Confédération actuelle, sur les députations, sur nos propres magistrats, enfin sur des témoins appartenant aux opinions les plus diverses; j'ai senti revivre un temps glorieux, et je m'incline.

» Quand les députations sont entrées dans la ville, les arcs de verdure, la rustique et gracieuse décoration des maisons, le cor des Alpes, le *Ranz* allègre des bergers, les bannières déployées formaient un ensemble d'impressions cordiales et touchantes qui ont donné le ton à la fête. L'échange des compliments officiels, le service religieux, rappelaient vivement nos anciennes Diètes. Le grand cortége, où figuraient près de 4000 acteurs, s'est déployé avec une majesté singulière; la population qui le contemplait en silence était réellement fort émue; vous savez combien les Bernois se gênent et craignent les démonstrations; mais si vous avez observé, dans ce moment, l'attitude de nos 800 cadets rangés en parade et présentant les armes au cortége, sans remuer un membre, sans froncer le sourcil, vous auriez senti, je m'assure, que nous sommes encore un peuple de soldats.

» Et le lendemain, quand, aux accents de la vieille marche bernoise, le cortége historique a tourné sur la place de la cathédrale que dorait un rayon du soir, quand le hérault de la République a respectueusement salué la statue équestre du vieux d'Erlach, alors la réserve ber-

noise elle-même a été vaincue, le grand conseil, les députés des huit cantons, tout le monde officiel de l'estrade s'est levé dans un joyeux transport, et la foule serrée a répondu à ce cri de joie par une longue et puissante acclamation. La magnificence des costumes enchantait les yeux; les armures, les drapeaux, les trophées authentiques remuaient le cœur. On vit défiler Hans Waldmann, sous la même cuirasse que le vrai Waldmann portait à Morat, en commandant les troupes alliées des Suisses et des Allemands. L'arsenal de Zurich s'était dessaisi en notre faveur de cette relique précieuse. Vous avez remarqué sur un char plein d'armes prises à l'ennemi, la couverture de fer d'un cheval gigantesque, surmontée d'un harnois de chevalier. C'était l'armure complète de messire Hanz Franz Nægueli, général de l'armée bernoise qui, l'an 1536, fit entrer la belle patrie de Vaud dans la Confédération et dans la Réforme. Sur un autre se dressait le pavillon de Charles-le-Téméraire, chef-d'œuvre de tapisserie renaissance; nous avons vu son justaucorps, ses armes, la foule des drapeaux pris à l'ennemi portés par les plus beaux pages. Un d'Affry de Fribourg, un Roth de Bâle, un de Lerber, originaire de Soleure, un Wildermett de Bienne, conduisaient la troupe de leurs combourgeois, dont leurs ancètres avaient guidé les batailles aux journées de Laupen et de Morat.

» Eh bien! ce spectacle n'a point manqué son effet. Les spectateurs, dont on évaluait le nombre à près de cent mille dans la journée de mercredi, n'étaient pas moins imposants dans leur dignité que le spectacle lui-même. Ils regardaient en silence, avec une sorte de respect. Point de disputes, point de cris, point de police, à peine quelques sentinelles. Le brassard d'un membre du comité commandait partout l'obéissance; le peuple ouvrait spontanément passage, il faisait la police lui-même; les étrangers étaient dans l'admiration.

» Nous avons senti profondément la façon cordiale dont nos confédérés ont répondu à notre appel, et surtout le zèle avec lequel le peuple même d'anciens Etats alliés s'est empressé d'orner notre fête. Les députations volontaires de Genève et de Fribourg, marque d'intérêt jusqu'ici sans exemple, ont réjoui tous les Bernois, peuple et magistrats.

» Le 23 la fête était terminée, les députés des sept anciens états avaient fait leur visite d'adieu, visite de cérémonie, où pourtant les yeux se remplirent de larmes. Les voitures attendaient devant l'hôtel des Boulangers, où les députés achevaient le repas d'adieu avec les citoyens bernois attachés à leurs personnes. Sous l'impression des journées précédentes, l'animosité des partis fut, un moment au moins, oubliée. Des chefs radicaux burent à la prospérité du gouvernement et de la ville de Berne; M. le landammann Boshart, de Zug, en rappelant comment il avait quitté cette ville en octobre 1847, ne pensant guère y trouver six ans après un aussi cordial accueil, porta un toast éloquent à l'esprit suisse, qui souvent troublé par l'esprit de parti, finit pourtant toujours par le vaincre. Messieurs les membres du Conseil fédéral se ré-

pandaient en éloges de Berne, et du gouvernement actuel de Berne, et du bon esprit des conservateurs de la ville de Berne. M. le président Næff porta un vivat à l'esprit chevaleresque de l'ancien Berne et à son rajeunissement; mais c'est en public, dans la grande cantine, que M. Hungerbuhler a témoigné son admiration pour un peuple où le premier principe républicain de la soumission des minorités est si généralement accepté, et où l'ordre et la liberté sont maintenus sans baïonnettes. Un long bravo accueillit ces paroles significatives. Je vis un homme d'un certain âge pâlir et s'éloigner, prêt à fondre en larmes. C'était un Fribourgeois.....

» Parmi les masses rassemblées à Berne à cette occasion, je n'ai aperçu aucune trace de manifestation contraire aux tendances des ordonnateurs de la fête; rien de semblable n'a percé dans le banquet, tandis que M. Blösch, en montant à la tribune, a été accueilli par une tempête de bravos. En somme notre fête a fortifié le gouvernement bernois, elle a relevé la confiance de Berne en elle-même et sa position dans la confédération nouvelle; elle a rajeuni la mémoire de nos temps héroïques dans l'esprit de la nation. Puisse-t-il en rester quelque chose! (1)

» Immédiatement après ce brillant spectacle, nous avons vu se dénouer dans nos murs un drame d'une tout autre nature. Je veux parler de l'assemblée générale des souscripteurs et des actionnaires de la Caisse nationale de prévoyance. Depuis longtemps on se disait que les actionnaires voulaient trop gagner, qu'on éludait les statuts, que l'on accordait des prêts irréguliers à tel ou tel personnage favorisé, que de mauvais sujets recevaient des places dans cet établissement d'utilité publique. Ces reproches trouvèrent un organe lorsque le directeur de la Caisse, ayant acheté pour son compte le couvent de Saint-Urbain, se fit prêter pour le payer une somme considérable, contrairement aux statuts de l'établissement. Le directeur, M. Cunier, avait promis au conseiller national Stämpfli, de lui céder les bâtiments s'il était agréé comme acquéreur de la masse. Il manqua de parole; alors M. Stämpfli fit du bruit. Les 28000 souscripteurs répandus dans toute la Suisse, prirent ombrage, et l'agitation devint générale. L'assemblée générale du 2 juillet a décidé de conserver l'établissement, mais en reconstituant tout le personnel administratif. Les résolutions qu'elle a prises ne sont peut-être pas rigoureusement conformes aux statuts de la compagnie, ce qui ne veut pas dire qu'elles soient mal fondées en droit. En effet le droit commun domine les réglements d'une société particulière. Or d'après l'article 792 de notre code civil, un mandant peut toujours être

(1) La fête du Jubilé a donné lieu à diverses publications. Le cortége historique sera reproduit en figures coloriées de belles dimensions, par les soins de son habile ordonnateur, M. le docteur Stanz. Nous avons sous les yeux un recueil de vers de circonstance. M. Gonzalve Petitpierre a résumé clairement. dans une courte brochure, la guerre de Laupen et ses grands résultats. *(Réd.)*

renvoyé par le mandataire ; et c'est bien là, ce nous semble, la position des souscripteurs vis-à-vis de l'administration. Une surveillance constante du gouvernement sera certainement fort utile au crédit et à la prospérité de cet établissement financier. » N.

Le mouvement industriel et commercial de Bâle a considérablement augmenté depuis un certain nombre d'années. Les uns y ont gagné, d'autres y ont perdu. La population s'est accrue ; il s'est formé une classe d'habitants toujours plus nombreuse, qui attire à divers égards la sollicitude du gouvernement et des particuliers : ce sont les ouvriers de fabrique. La société d'Utilité publique s'en est occupée avec succès. Dans son dernier rapport annuel (le 76e), elle signale l'établissement d'une bibliothèque pour les ouvriers, de réunions du dimanche pendant l'hiver, d'écoles de répétition spéciales pour les enfans occupés dans les ateliers. Le but n'est pas encore atteint, l'intérêt pour cette affaire n'est pas encore assez général, mais il y a un grand pas de fait. La même société travaille aussi à élever la condition de la classe ouvrière sous le rapport financier, non par des distributions de secours, mais par l'administration de dix caisses de travailleurs, soit adultes, soit enfants. C'est encore dans le même esprit qu'un prix a été offert récemment à un travail sur la meilleure disposition à donner aux appartements des ouvriers. Plusieurs mémoires ont été présentés ; celui qui a obtenu le prix sortira bientôt de presse. Le 3 juin, la société d'Utilité publique, réunie en assemblée fort nombreuse, a décidé l'achat d'une place pour bâtir, ce qui est déjà fait. Les habitations, simples mais confortables, consisteront en chambre, cabinet, cuisine, dépense et jardin. La construction du bâtiment commencera incessamment. Les avis sont partagés sur le rôle que la société d'Utilité publique doit jouer dans cette affaire. On a prétendu que c'est aux fabricants à parer au renchérissement progressif des loyers. Mais si les fabricants sont tenus de pourvoir au logement de leurs ouvriers, pourquoi pas au vêtement et à la nourriture ? Ceux qui le font, témoignent de leurs sentiments chrétiens ; mais quant aux obligations proprement dites, le patron s'en est acquitté, quand il a payé le salaire convenu. Nous souhaitons le meilleur succès à cette entreprise. Quand l'ouvrier verra, à Bâle comme ailleurs, que les classes aisées veulent sérieusement lui être utiles, son mécontentement cessera de menacer la société.

Un soleil brillant a favorisé, dans la première semaine de juillet, deux solennités qui nous intéressent à des titres divers. C'est d'abord la réunion annuelle des sociétés chrétiennes à Bâle, dont l'institut des missions forme un centre pour le protestantisme de la Suisse, de l'Alsace et de toute l'Allemagne méridionale. Les missions de la compagnie aux Grandes-Indes ont obtenu de fort heureux résultats, et se concilient l'affection des Anglais du voisinage. L'autre fête est le tir fédéral de Lucerne, où le drapeau étoilé des Etats-Unis a fait une apparition

très-chaudement saluée, et qui s'est terminé par l'anniversaire de la bataille de Sempach. Tout s'est bien passé. Les discours violents ont été peu nombreux et peu applaudis.

M. Emile Souvestre va nous quitter. Ses entretiens littéraires ont été suivis jusqu'à la fin avec une attention toute sympathique soit à Neuchâtel, soit au Locle. Résumer le mouvement général de la littérature dans les peuples et dans les époques dont la civilisation moderne est issue, faire connaître nos origines au plus grand nombre par la contemplation des grands monuments littéraires, en rafraîchir l'impression chez les lettrés par des fragments authentiques choisis avec soin, présentés avec grâce et suffisamment enchaînés, tel était l'objet de cet agréable enseignement. L'histoire y servait de cadre à la littérature. Le professeur a fait passer successivement sous nos yeux les œuvres où se révèlent le mieux les diverses nationalités, pour en offrir des échantillons pris sur la pièce. Le goût qui a présidé à la disposition de cette anthologie classique est le mérite auquel nous avons été le plus sensible, parce qu'il nous semblait le plus essentiel au but que poursuivait M. Souvestre et qu'il a certainement atteint, car son plan utile et modeste a été exécuté avec un rare bonheur. La lecture, où les appréciations seront plus en saillie que les citations, suggérera peut-être quelques remarques sur lesquelles nous ne voulons pas anticiper.

A la Chaux-de-Fonds, M. Souvestre a pris pour thème l'histoire de la civilisation du monde ancien. Son but étant d'atteindre et d'intéresser la population ouvrière, il s'est piqué d'une grande simplicité. Dans les premières leçons sur les empires orientaux, l'aisance d'une parole sympathique et sans prétention devait rajeunir, nous a-t-on dit, le récit anecdotique que les historiens répètent depuis Hérodote, et qui remplace incomplétement pour notre curiosité l'intuition de ces civilisations ensevelies. Mais le public que désirait le professeur pouvait difficilement être réuni dans un cours par souscription, et son auditoire réel, formé de messieurs et surtout de dames, a un peu regretté d'abord le cours littéraire qu'on donnait ailleurs. Il semblait qu'il y eût une sorte de malentendu, dont l'impression s'est effacée quand M. Souvestre, arrivant au monde grec que nous connaissons mieux et qui nous touche davantage, a pu colorer son récit par les reflets de la littérature et le relever par la contemplation philosophique. Les dernières heures que notre hôte passera dans la Suisse française seront encore consacrées à une œuvre de bienfaisance, une lecture à Saint-Imier au profit de l'hospice qui s'y construit par souscription particulière. En parcourant les vallées des Alpes, souhaitons-lui le ciel bleu, comme aux laboureurs, comme aux écoliers en vacance, et qu'il emporte de nous un souvenir affectueux pareil à celui que nous lui gardons. S.

Notre Suisse française a vu en même temps deux expositions de beaux-arts, une à Lausanne, dont nous espérons pouvoir dire quelque chose dans notre prochaine chronique, l'autre à Neuchâtel, qui fait l'objet de l'article suivant.

L'exposition de peinture de Neuchâtel s'ouvrait quand paraissait notre livraison de Juin; elle se ferme au moment où nous écrivons. Cette coïncidence est regrettable ; nous eussions voulu voir notre jugement contrôlé par celui du public neuchâtelois auquel nous adressons ces pages ; aujourd'hui nous ne pouvons en appeler qu'à des souvenirs, et, contre notre gré, nous avons le dernier mot. Du reste, ne nous hâtons pas trop de prendre ces réserves prudentes ; ne parlons pas d'un public qui peut-être ne nous lira guères, et dont les protestations individuelles ne manqueront pas; songeons aux artistes d'abord, et disons-leur combien il nous en coûte d'être aussi sommaire, et de sacrifier, aux conditions de notre journal, la causerie vagabonde que nous aurions voulu poursuivre longuement avec eux.

Enfin, nous avons un tableau d'histoire! s'écriait un visiteur de l'exposition devant le seul tableau qui réclame ce grand nom. Il nous en coûte de nous isoler dès le début de ces lignes, et de dire: le tableau d'histoire viendra quand il pourra; la brillante scène d'intérieur de M. Karl Girardet, dont la place naturelle est dans le musée de peinture de Neuchâtel, où nous espérons la voir figurer en face de ses *Protestants*, n'est point une scène historique. La simplicité et la vigueur manquent à cette conception; il n'y fallait que deux figures: le Protecteur, homme d'état doutant peut-être de son œuvre, père ne doutant plus de la séparation prochaine, — et sa fille mourante, restée royaliste jusque dans les palais des Stuarts, et adjurant Cromwell de renier la pensée de sa vie. Assurément, le groupe des figures de ce tableau est habilement agencé, le dessin en est heureux ; mais que nous font ces figures dans une scène dont la valeur est toute dans l'expression de la fille et du père ; que nous font ces draperies, ces étoffes brillantes, ces fleurs, tout ce luxe un peu étrange dans le Hampton-Court républicain, et qui ne dissimule pas assez l'absence d'une intuition forte de la donnée morale du sujet ! Cette pâle jeune femme, debout de toute sa hauteur, avec le geste presque menaçant d'une sybille, est-ce la fille respectueuse d'une famille puritaine du dix-septième siècle, l'enfant bien-aimée de Cromwell ? Ne donne-t-elle pas plutôt l'idée de quelque fille de roi captive en face de son geôlier, que d'une femme mourante, rappelant à son père le dernier rendez-vous ? Quel dommage qu'avec tant de ressources d'exécution, une touche si fine, tant d'esprit et de goût dans les détails, un ensemble si riche et si harmonieux, Karl Girardet réveille par ce qu'il y a d'un peu théâtral dans la figure principale de son tableau, de trop peu

sobre et de trop peu sévère dans sa peinture, de semblables questions! Cette œuvre est un épisode dans sa carrière d'artiste; il a fait un tableau splendide, une remarquable scène d'intérieur, à laquelle il ne serait peut-être pas difficile de trouver un sujet et un nom, mais pas un Cromwell: le tableau d'histoire nous manque encore, mais il est glorieux de l'avoir tenté, quand on a produit une œuvre riche et séduisante. L'artiste a pris sa revanche dans sa *Vue de Capri*, et son *Souvenir de Touraine*. Ce dernier tableau, qui n'a rencontré que des applaudissements, est d'une grâce charmante. Encore ici, cependant, nous voudrions plus de simplicité, plus de nature. Karl Girardet flatte trop l'œil, pour laisser au spectateur le temps de faire ses réserves. Qu'il se mette en garde contre une exécution calculée en vue d'un aspect séduisant. Il recueillerait des éloges toujours plus nombreux, ce qui ne l'empêcherait pas de tomber dans un faire conventionnel, et de produire, selon l'expression un peu exagérée d'un artiste, de la peinture-vignette.

M. Calame a trois petits paysages à l'exposition. Chose singulière! le public, si justement épris des grandes toiles de cet artiste éminent, ne sait pas le retrouver dans un format plus réduit. Voilà les mêmes lignes, les mêmes aspects harmonieux, les mêmes groupes d'arbres, la même échelle de couleurs, et l'on entend demander si c'est bien là le peintre de *la Handeck* et du *Lac des Quatre-Cantons*. Le public est quelquefois ingrat, plus souvent, comme nous tous, il est un peu myope. Disons cependant, pour le justifier, que M. Calame est resté, cette année, dans quelque monotonie, et surtout que le spectateur de ces deux *vues du lac de Genève* (dont l'une pourtant, celle de Saint-Gingolph, a des parties fort belles et originales), que le spectateur avait encore le regard ébloui des splendeurs du *Mont-Rose* qui est au musée de Neuchâtel. Quand on revient de ces hauteurs, où la magique peinture de Calame nous emporte violemment, comment se complaire aux aspects *modérés* de la plaine, comment même les comprendre? C'est égal, le format n'est pas pour rien dans le code esthétique de ce bon public, pourtant si disposé à admirer sur parole, et sur la foi des noms glorieux.

Nous sommes entré avec M. Calame dans la série des paysages; les paysages sont, plus que jamais, en immense majorité dans nos expositions, et nous n'avons garde de nous en plaindre. M. Max. de Meuron qui a exercé une influence distincte sur toute l'école neuchâteloise, et même sur l'école suisse, est représenté par deux petites toiles dans l'une desquelles nous avons retrouvé, sous une localité un peu vive, le sentiment exquis de la nature de notre pays, la délicatesse qui distinguent ce maître. La pochade de *Marine* (N° 56) a été peu comprise; elle appartient pourtant, par l'énergie et la vérité, aux plus heureuses inspirations de son auteur. Espérons que longtemps encore, il continuera à vivifier, à Neuchâtel, l'étude de l'art, par son

bienveillant et communicatif enthousiasme. — La *Moisson* de M. Tschaggeny est d'un effet singulièrement agréable; le ciel pourtant manque d'un certain parti pris d'exécution ; les chevaux sont inférieurs à ce que fait attendre le pinceau tout flamand de l'artiste ; mais la critique est désarmée par le charme de l'ensemble, et l'harmonie de cette couleur blonde plus séduisante encore que juste. — Les dernières œuvres de M. Alphonse Robert font regretter la mort de ce jeune artiste ; il semble qu'on devine sur les toiles que peignait sa main mourante, comme le reflet de ce précoce automne où s'est éteint sa vie ; la nature, pour lui, la verdoyante et robuste nature de nos lacs, semblait n'avoir ni printemps, ni été ; toujours cette tranparence languissante et triste des premiers jours de l'arrière-saison ; mais nulle part nous ne l'avons retrouvée avec autant de poésie que dans sa *Vue sur le lac de Brientz*. — Les lointains de M. de Pourtalès gardent leur lumineuse pureté, mais nuisent à ses premiers plans d'une exécution sèche et d'une disposition par trop symétrique ; son entente de la lumière, son sentiment très juste de la nature, semblent faiblir au milieu de son œuvre ; nous aimerions le voir varier un peu ses motifs, et, pour le renouveler, briser le cadre dans lequel il a su pourtant placer quelques-uns des aspects les plus attrayants de nos lacs et de nos Alpes. — La vérité du ton local manque au tableau de M. Ludwig; la complication des lignes nuit à l'intelligence de son œuvre ; nous voudrions plus de couleur, un ton plus indigène, quelque chose de plus robuste, de moins effacé dans l'exécution. — Nous préférons les deux petites toiles de M. Duntze, surtout son *Hiver hollandais*, d'une exécution fine et sans prétention, à la *Vue d'Amalfi* de M. Morgenstern ; il n'y a ni solidité, ni justesse dans les devants de ce dernier tableau ; le lointain décèle une grande habileté de procédés, mais sans inspiration individuelle ; et cette exécution ingénieuse, qui trompe l'œil en le flattant, dégénérerait assez vite en un faire mercantile et bourgeois, dont nos jeunes artistes doivent se garder pour rester dans l'art sérieux. — Tout autre est la *Vue de l'Etna*, par Elsæsser, l'une des œuvres les plus belles de notre salon. La magie de cette toile splendide ne doit rien aux procédés factices, et tout au sentiment de la lumière et de la couleur, vivifié par un travail opiniâtre que la mort a trop vite interrompu. Franchissant les premiers plans, un peu trop encombrés de détails classiques, et où nous désirerions quelque chose de plus large et de plus vigoureux, le regard se promène avec bonheur sur ces rives aux contours harmonieux, baignées par des flots d'azur, sur ces côtes que semble caresser la limpide atmosphère du midi. Comme toute œuvre d'art véritable, cette page de peinture est une révélation : en la contemplant, on devine ce qu'est cette terre d'Enna, dont ceux qui en reviennent ne parlent qu'avec émotion.

L'idée du tableau de M. Zeller, *fille de Saracinesco dans la campagne de Rome*, nous a semblé fort heureuse ; nous aurions voulu que

le paysage eût été moins sacrifié à la figure principale dont la pose n'est pas d'un style entièrement pur; la couleur aussi pèche par une certaine dureté de ton. — Au premier rang des paysages de l'exposition, se place la *Côte d'Heligoland* par Hildebrand: c'est ici peut-être qu'on trouverait, plus que dans aucun des tableaux exposés, une gamme savante de couleurs, une exécution magistrale, toutes les richesses d'une palette habile au service d'un pinceau tout ensemble énergique et délicat. Les rochers ont pourtant un aspect métallique qui ne nous a pas paru entièrement nature. Le public a su apprécier cette remarquable toile. Les pingouins de Hildebrand et les canards de Karl Girardet, se sont partagé les admirations les plus vives des belles visiteuses de l'exposition : c'était parfois à désirer d'être canard ou pingouin.

Les paysages, si nous ne nous trompons, se sont placés comme d'eux-mêmes, dans cette revue rapide, en un ordre qui n'est point tout-à-fait arbitraire. Nous arrivons ainsi à un petit groupe de paysagistes, moins bien compris, il nous semble que les précédents, demandant, de la part du spectateur, une étude plus attentive, plaisant moins pour tout dire, mais laissant chez ceux qui sont vraiment accessibles à l'impression du beau idéal, une impression plus durable et plus forte que celle des œuvres calculées en vue des succès fugitifs du premier regard. Il s'agit, dans cette école, de s'attacher davantage à rendre un sentiment individuel, que de sacrifier aux exigences un peu routinières de ceux qui veulent dans une page de peinture, la même facilité et le même *agrément* que dans une page de journal. M. Menn est trop délicat pour leur plaire : ses *Abords de la ferme,* plus remarquables par l'individualité de la couleur que par celle du sentiment, ne peuvent être considérés d'ailleurs que comme une carte de visite obligeamment déposée à notre salon : nous attendons encore le maître lui-même. — M. Léon Berthoud a fait depuis deux ans, de remarquables progrès dans la finesse de l'exécution, tout en conservant, ce qui lui appartenait déjà, le secret de rendre l'expression de la nature extérieure. Le plus petit de ses tableaux, *Aqueducs d'Appius Claudius,* par l'intensité vraie du ton général, par la puissance de rendu du ciel, par l'originalité de l'effet, se placerait au premier rang des tableaux qu'il a exposés, si les détails du devant étaient moins sacrifiés, et traités avec moins de préoccupation de la pensée d'ensemble. Nous préférons sa petite vue de *Tivoli*, pleine de finesse et de distinction, à son tableau des *Précipices de l'Anio*, dont l'effet général a quelque chose de triste et de froid; des portions toutes entières, remarquablement peintes, ne rachètent point ici l'insuffisance et la gaucherie d'autres portions d'autant plus essentielles que ce sont celles-là sur lesquelles tombe involontairement le regard. M. Berthoud a pris sa revanche dans le *Port d'Ostie,* composition sévère et noble, et surtout dans le plus grand de ses tableaux, *Bords du Tibre au coucher du*

soleil. C'est ici surtout que nous nous plaisons à reconnaître, d'accord avec l'opinion des artistes, les pas marqués qu'il a faits dans la carrière du paysagiste. Le premier plan, dans le clair-obscur, fort difficile à rendre avec un effet de couleur aussi splendide que celui qu'il poursuivait, montre qu'il ne tient qu'à lui d'arriver à une exécution tout ensemble franche et correcte. D'ailleurs, le lumineux éclat de la scène, la simplicité classique des lignes, la poésie de cette heure du crépuscule où le bac coupe silencieusement les eaux assoupies du fleuve, tout cela, (malgré ce qu'il peut y avoir d'un peu excessif dans la transparence du beau groupe d'arbres au travers desquels on aperçoit le soleil couchant), reste dans la mémoire rebelle qui ne garde que ce qui a été fortement saisi par la pensée et reproduit avec vérité. — *L'intérieur de forêt* de M. Ulrich est, à ce point de vue, bien digne de remarque. Composé dans une donnée un peu régulière, mais exécuté avec une largeur de touche trop peu appréciée parmi nous, ce paysage dont toutes les portions ne sont pourtant pas traitées avec un égal succès, décèle chez son auteur une compréhension originale de la nature, et la vigueur d'un maître. Nous serons heureux d'apprendre à plus intimement connaître ce peintre distingué, et nous espérons bien le rencontrer encore à l'exposition de Neuchâtel.

M. Bachelin n'a pas pris rang encore, mais nous augurons bien de lui. Qu'il sorte des liens de l'école parisienne, que son sentiment individuel se dégage des préoccupations d'atelier, et il produira quelque chose de plus original que ses deux essais à l'huile sur lesquels nous ne voulons pas le juger. Son *Paysage de Novembre* est sec ; son *Soir à Jersey*, bien composé et d'une inspiration qui a du charme, disparait dans la brume ; rien d'arrêté dans le dessin ; une jolie couleur, mais qui est noyée dans une exécution systématiquement restée à l'état d'ébauche : c'est le reflet affaibli d'un paysage qui, par quelque effet d'optique, se reproduirait dans le brouillard. Le *dessin* du même artiste est tout ensemble dur et inachevé. Ces défauts disparaîtront à mesure que M. B. deviendra lui-même. — D'année en année, M. Grisel perfectionne les qualités fines de son talent ; condamné à ne donner à la peinture à l'huile que de rares loisirs, il a su pourtant produire, dans ce genre difficile, des essais heureux : ses *Rochers de la gorge obscure* nous paraissent le mieux étudié de ses trois tableaux ; son *Saint-Sulpice*, d'une couleur et d'une exécution moins solides, a pourtant une naïveté qui plaît. Mais ce sont ses sépias qui méritent surtout de sincères éloges. Que M. Grisel se le dise : c'est là qu'est sa voie. Nous voudrions pouvoir nous arrêter à chacun de ses paysages, dont quelques-uns sont remarquables par le style, tous par la vérité. Nous ne pouvons qu'en nommer un seul, celui qui nous a tout particulièrement frappé (n° 40, *dans les vergers du Landeron*), et qui donne le mieux l'idée de la manière à lui dont M. Grisel sent la nature. — La grande aquarelle de M. Meier de Zurich, œuvre patiente et

habile, manque d'une gradation savante des tons, et reste un peu trop dans les procédés de l'ancienne peinture de paysage suisse : nous voudrions voir nos aquarellistes emprunter aux artistes anglais quelque chose de leur mœlleux éclat, ce qui ne nous a pas empêché d'apprécier les deux vues de Florence de M. Moritz, d'un arrangement quelque peu régulier, mais d'une exécution habile, exacte, et d'un agréable effet.

Les intérieurs d'Aurèle Robert ont été trop souvent admirés, ici même, pour que nous ayons à nous y arrêter. On retrouve dans la *Sacristie de Notre Dame des Anges* et dans le *Chœur de Saint-Marc*, cette perfection magique d'exécution qui semble le *nec plus ultra* du genre. Nous ne sommes pas le seul à nous demander pourtant si les figures qui peuplent de plus en plus ses églises, ajoutent sensiblement à la valeur de son œuvre. Eclairées parfois d'une lumière à part dans la lumière générale, elles laissent à désirer pour le mouvement, le style et la disposition. Touchées davantage à la façon de celles de Granet, quelles ressources nouvelles ne donneraient-elles pas à M. Robert ! — Le début de M. J. Guillarmod nous annonce un véritable artiste de plus. Ses études, d'un dessin correct, serré, d'une peinture fine, où un modelé très-habile ne se trahit que lentement dans la lumière trop étouffée où il laisse ses intérieurs, ses études qui, pour l'arrangement et l'effet ne sont pas encore des tableaux, sont pourtant déjà plus que des promesses. On s'aperçoit que dès longtemps, il ne travaille pas en pleine lumière, et nous nous réjouissons de le voir reparaître avec les mêmes sujets rustiques placés dans un milieu différent, ses vaches bramant à voix sonore dans l'air libre du pâture, ou fermant à demi leur œil rêveur, accroupies sous l'ombre transparente des arbres.

Des trois tableaux exposés par M. F. Berthoud, nous préférons à *l'Idylle*, où l'importance des figures rend plus exigeant pour l'arrangement, l'expression et la pensée, *la tête de guerrier*, où nous croyons trouver une franchise d'exécution qui a manqué dans l'œuvre précédente. La main qui commande manque un peu d'accent ; on ne sent pas assez le corps sous l'armure ; mais cette peinture a une fermeté simple que nous aimons. *Le mendiant au singe* est une étude naïve, dont le coloris a de la saveur, et l'expression de la simplicité ; la tête du singe est vivante. Nous apprenons avec plaisir que ce tableau nous restera, en attendant les œuvres nouvelles que M. Berthoud, un moment arrêté dans la carrière, ne manquera pas de nous donner. — Nous n'avons aussi d'Edouard Girardet qu'un tableau déjà ancien : on retrouve dans la *Jeune mère malade*, la sensibilité pénétrante qui fait de lui le Greuze suisse. Une seule tête comme celle de la petite fille qui a passé ses mains autour du bras de sa mère (elle-même un peu trop jeune), suffit à nous faire oublier que M. Girardet reproduit un peu uniformément ses types, que l'aspect de ses toiles a quelque chose

de terne, enfin que la figure principale de son dernier tableau, éclairée d'un jour qui n'est pas complètement celui du reste de la scène, a des portions faiblement exécutées. — Les deux toiles de M. Albert Meuron donnent à ce jeune artiste une place distinguée dans notre école de genre; il a fait de grands pas depuis deux ans, et nous savons que le tableau exposé par lui à Paris, à cette heure même, témoigne d'une inspiration plus franchement originale encore que celle de *l'Épreuve* et du *Fils malade*, où se fait sentir le voisinage d'Édouard Girardet. De ces sujets surabondamment traités par l'art, Alb. Meuron possédera le secret de faire jaillir de nouvelles émotions, un pathétique simple et vrai. Il a le don de la concentration. La vieille mère au chevet de son fils, — la jeune femme entre le lit de souffrance de son mari et le berceau de son enfant, émeuvent le cœur et restent dans le souvenir. Qu'il cultive précieusement cette faculté de saisir et de rendre l'expression de l'âme humaine; et, tout en cherchant à reproduire les sentiments primitifs de l'homme, les situations tragiques ou sereines de la vie de famille, qu'il arrive à donner plus de style encore à ses compositions, quelque chose de moins nu à ses scènes, plus de ces détails qui sont une diversion douce pour l'imagination et ne la laissent pas livrée à l'obsession d'un sentiment unique et douloureux. Il y a d'ailleurs dans sa peinture certaines sécheresses, dans son dessin quelques inadvertances, et dans l'effet général de ses tableaux un aspect un peu bleuâtre que nous ne voulons pas trop relever, parce que nous savons que M. Meuron y est devenu lui-même très-attentif. — De tous les sujets de genre exposés cette année, celui de M. van Muyden est peut-être le plus remarquable par le charme de la couleur et d'une exécution solide et mœlleuse. Madone terrestre, la mère est d'un type un peu imprévu; mais son fils, le bienheureux bambin qui repose sur son épaule, n'a pu trouver que des admirateurs. Quelle perfection de peinture dans la tête et les bras, dans ces petits pieds à demi baignés dans l'ombre! Le don du style, si remarquable dans la pose de la figure principale, a abandonné l'artiste dans quelques détails de forme, mais le ton est resté irréprochable. — Il y a un charme bien piquant dans le tableau de Meyerheim, intitulé *Découverte*, et auquel on pourrait donner deux ou trois noms différents. Qui ne voudrait deviner l'énigme de tes yeux bleus et de tes fraîches lèvres, solitaire pâquerette des bois? Et quel est le pinceau charmant qui a si bien traduit cette idylle inédite de Hebbel?

Les deux envois de M. F. Zuberbuhler nous semblent appartenir plutôt au portrait traité dans certaines conditions poétiques, qu'au *genre* proprement dit. La pensée et l'action y apparaissent subordonnées à l'effet pittoresque. Son *Chartreux*, qui a été très-favorablement accueilli par le public, n'est pas exempt du reste d'un aspect quelque peu déclamatoire, nous ne voulons pas dire théâtral. Son geste est-il celui d'un solitaire? La fosse où il disparaît à demi, n'est-elle pas pour

lui une sorte de chaire? La jeune captive est-elle réellement derrière des barreaux? A-t-elle passé par l'initiation de la solitude et de la souffrance? Il faut que ces questions soient naturelles, puisque tout ce qu'il y a de captivant dans la peinture de M. Z. ne les prévient pas. Arrivé très-jeune à une grande habileté de main, à une touche brillante, à une couleur qui a plus d'éclat que de solidité, nous voudrions que les applaudissements qu'il recueille ne lui devinssent pas funestes, qu'il recherchât davantage à parler à l'âme qu'aux yeux, qu'il songeât à rendre une pensée plutôt qu'à faire un tableau d'un aspect flatteur, que son modelé fut plus étudié, ses carnations plus nature, que la pourpre de la vie coulât dans les veines de ses figures, que ces figures elles mêmes fussent animées par un sentiment simple, énergique et sans apprêt. Voilà, dira-t-on, bien des exigences. Peut-être en aurions-nous d'autres encore. Les dons heureux de M. Zuberbuhler sont faits pour les provoquer; et nous aimons à penser qu'il reconnaîtra dans nos paroles un peu chagrines, l'accent sincère de l'amitié.

Le *portrait* de Mlle Fries, avec quelques lourdeurs dans le dessin, une pâte de couleur trop peu transparente, est d'un bel et solide effet; aussi le préférons-nous à sa *Romaine,* comme nous préférons la *Jeune fille d'Anvers,* exposée depuis quelques jours seulement par M. Vouga, au portrait riche de ton, mais d'un style trop peu distingué, qui, seul, pendant quelques semaines, l'a représenté à notre exposition. M. Vouga nous paraît bien doué comme coloriste; il y a dans la petite toile que nous venons d'indiquer, une délicatesse d'expression qui a du charme; nous voudrions quelque chose de plus serré dans le dessin, de plus mœlleux, de plus fin dans le modelé, et, pour dire toute notre pensée, une peinture toujours facile, mais où l'on sentît davantage un persévérant travail. — Les portraits de M. Hunziker sont, cette année, ce qu'ils étaient il y a deux ans, d'une ressemblance scrupuleuse, mais d'un style et d'un dessin qui ne sont point irréprochables; ceux de M. Schuller d'une exécution fine et correcte; ceux de M. Droz, respirant un air de vie, et ressemblants, nous voulons le croire, mais trop uniformément éclairés, d'un dessin un peu roide, d'une peinture sèche et sans saveur.

M. Paul Girardet, dans sa planche de *Washington*, abordait pour la première fois la grande gravure; tout en retrouvant ici son talent remarquable, on pouvait s'apercevoir à certaines minuties de main, à l'absence de larges tailles, à quelque indécision dans l'exécution, qu'il sortait récemment de la gravure-vignette, où nous connaissons dès longtemps la finesse et l'élégance de son burin. Malgré ces réserves, cette belle planche lui fait grand honneur, et doit le classer, dès son premier pas, dans cette voie nouvelle, à une place très enviable.

*

L'un des rédacteurs : L^s^ BOVET.

BETTINE BRENTANO.

On parle souvent de la naïveté germanique, on pourrait bien parler aussi de la naïveté française. La France a la prétention d'être la nation littéraire par excellence, et s'il en faut croire un critique, auquel on ne saurait contester le titre d'écrivain sérieux (1), l'expérience a prouvé que quelque chose manque à toute œuvre d'art qui, après avoir conquis la gloire à l'étranger, n'a pas été accueillie à la fin et consacrée par le public français. Je ne sais trop si nos voisins les Allemands partagent cette opinion. Mais s'ils étaient assez modestes pour y souscrire, il est une chose qu'en revanche ils seraient en droit de demander à nos critiques : c'est cette indulgente et intelligente sympathie, première condition pour bien juger d'une œuvre d'art, surtout quand elle nous arrive d'un pays qui n'est pas le nôtre. Nos Aristarques en font-ils preuve à l'égard des productions littéraires de l'Allemagne? Pas trop, si j'en juge par ces grands étonnements qui pourraient bien prêter à rire à nos voisins d'outre-Rhin, qui savent rire comme nous et ont de l'esprit à leur manière. Car enfin, est-il bien certain, comme on semble le croire en France, que ces productions si différentes des nôtres et qui nous choquent par tant de points, soient réellement en dehors de la vérité et de la nature? Il faut convenir que ce sont des mots bien flexibles et bien accommodants que ces deux grands mots : *Nature* et *Vérité*. Avec leur aide, on arrive aisément à proscrire tout ce qu'on ne comprend pas, tout ce qu'on n'a pas

(1) M. Charles Labitte, dans un article publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, à propos de la traduction des lettres de Bettine à Gœthe.

éprouvé soi-même; on déclare sans hésitation, que tel sentiment, tel caractère, telle combinaison poétique est en dehors de la nature; comme si la nature humaine était si facile à sonder, comme si nous en avions fait le tour et déterminé les limites. « L'habitude » est une seconde nature: la nature pourrait bien n'être qu'une » première habitude : » ce doute de Pascal prouve tout au moins que la question n'est pas facile. Au lieu de la trancher si lestement, il serait mieux, je crois, il serait plus modeste, et peut-être aussi plus prudent et plus sûr, de s'abandonner aux émotions qui nous arrivent, et de vivre un peu de cette vie nouvelle qu'elles nous apportent. Ce serait le moyen de la comprendre; au lieu de cela, que fait-on? on se préoccupe, on a sa tradition, son système, on a sa réputation de critique sérieux à faire ou à maintenir; on la risquerait par l'indulgence, on risquerait son goût, qui doit rester pur et sévère. Et là dessus, comme s'il s'agissait de quelque piége à nous tendu, d'un pas difficile à franchir, on s'arme de toutes pièces, on se met en garde, on a peur, on craint d'être dupe. Dupe de quoi, je vous prie? Pour moi, je l'avoue, ces prudences ne me vont guère. En fait d'art et de poésie, je suis un peu comme cet anglais qui payait pour être trompé. J'aime à me laisser prendre au plaisir de l'admiration; ce qui me plaît, me plaît ; ce qui me charme, me charme. Aussi l'aimable Bettine a-t-elle réussi à me captiver. Je comprends l'accueil que le grand Gœthe fit à cette enfant, le plaisir qu'il prenait à sa correspondance. Il est vrai qu'au premier abord elle étonne et déconcerte un peu : mais on s'y accoutume bientôt, et elle finit par nous paraître toute naturelle. C'est qu'elle ne cherche pas à nous tromper, elle est sans ruse et sans fard, ce que si peu de femmes sont à dix-huit ans; en elle ni coquetterie, ni vanité, ni sentimentalité fausse; car ne nous y méprenons pas, Bettine n'est point ce qu'on nomme communément une jeune fille sentimentale. Elle est pleine de contrastes, mais toujours sincère, toujours elle-même, au milieu de ces fluctuations d'une nature mobile et passionnée. Bettine se peint dans ses lettres avec une naïveté singulière. Est-ce son esprit, son cœur, son imagination qui nous captivent? C'est à la fois tout cela; c'est cet ensemble qui charmait Gœthe. Il l'appréciait d'autant plus qu'elle lui ressemblait moins. Il se complétait par elle. Bettine, en effet, me semble posséder tout ce qui manque à Gœthe: elle a ce confiant abandon qui prête un charme aux moindres paroles, elle est vraie, elle se

raconte; tout ce qu'elle dit est gracieux, spirituel et senti; tout ce qu'elle peint passe devant nous comme un tableau. Bettine nous apparaît comme une enfant aimable: son œil noir nous sourit, sa vivacité nous captive. « J'aime mieux danser que marcher, et voler que danser, » dit-elle quelque part. Aussi grimpe-t-elle au plus haut des arbres, et cela à tous propos, pour cueillir une branche verte, dénicher un oiseau, contempler un paysage. Elle ressemble à ces êtres charmants qui nous captivent par leur grâce sauvage: elle est agile comme la gazelle, gracieuse comme le cygne; elle tient de l'écureuil, surtout de l'oiseau. Comme lui, elle se berce aux orages, se laisse emporter aux tourbillons, et choisit pour refuge les lieux solitaires, donjons, créneaux, murs en ruines, tours penchées sur l'onde du Rhin, chapelles festonnées de lierre. Ses excursions sont continuelles; rien ne la fatigue, rien ne l'arrête; toutes saisons lui sont bonnes: l'hiver lui révèle ses beautés, du sommet des collines d'où elle contemple l'éclat des neiges et leur effet au couchant, dans ces jours rayonnants et purs qui lui dévoilent leur magnificence. Nous ne la suivons pas sans inquiétude, car les sentiers où elle nous mène sont rudes et peu fréquentés; mais nous voyons ce qu'elle a vu, et l'émotion qu'elle nous donne est un charme de plus ajouté à toutes ses séductions. En lisant ces lettres si pleines de vie, ces lettres où elle se peint si bien, on est avec elle, on la voit agir, folâtrer, courir et rêver; on la suit avec un étonnement incessant, une sympathie croissante; on voudrait avoir son portrait, une de ces esquisses gracieuses qui décoraient le cabinet de Gœthe; on voudrait contempler cette figure candide et enthousiaste, miroir d'une âme qui cachait sous une frêle enveloppe tant de sensibilité et de grandeur. Cette âme avait besoin d'un aliment continuel. Elle aimait de préférence tout ce qui sortait de la vie plate et routinière. Que cherchait-elle sur ces monts élevés, qu'elle gravissait agile et légère? Etait-ce l'éclat du jour, la pourpre du soir, la perspective lointaine et vaporeuse? C'était tout cela, mais c'était quelque chose encore; c'était le recueillement, la solitude, la solitude qui la rendait à elle-même, doublait l'énergie de ses facultés et créait en elle tout un monde. Cette solitude est pour elle un besoin; elle la cherche partout, sur la colline, au fond des vallées, au bord du fleuve, au milieu des débris et des ruines; elle pénètre dans les vieilles tours, grimpe à leur sommet et regarde le ciel immense. Voyez-la sur les murs croulants du château de Marbourg où, seule à minuit,

elle contemple « la grande armée des étoiles. » Elle n'y parvient pas sans périls, en s'aventurant sur une échelle à demi-pourrie, qui l'avait effrayée au grand jour et qu'elle escalade hardiment au sein des ténèbres. « Que devins-je, dit-elle, lorsqu'à travers la neige et » à la clarté de la lune, j'embrassai tout-à-coup la nature? J'étais » là en sûreté, je n'avais d'autres sentiments que celui de la soli- » tude; tout disparaissait devant cette jouissance. »

Bettine aime les émotions vives. Cette énergie qui, plus tard, la fera sympathiser avec l'héroïsme des Tyroliens, lui inspire, tout enfant, l'amour des courses aventureuses. Un jour, c'était en hiver, elle se promenait près de la rivière. La rivière charriait: de gros glaçons passant devant elle, envie lui prend de s'y embarquer. Elle s'élance, saute de l'un à l'autre, s'excite à ce jeu bizarre, et revient gaîment au bord, sans presque s'être aperçue du danger qu'elle avait couru.

« Ce fut mon âge vraiment héroïque, écrit-elle à Gœthe; j'étais hardie sans le savoir. J'ai passé bien des nuits à la belle étoile, moi, petit être de huit ans. Tout le pays, aussi loin que je pouvais l'embrasser du regard, me servait de lit. Il m'était indifférent de dormir sur le rivage battu des flots ou sur le roc escarpé, mouillé par la rosée..... Je me rappelle surtout deux nuits où il faisait lourd. Je traversai les rangées de pensionnaires, qui dormaient profondément, et me glissant hors de la salle où l'on étouffait, je courus à l'air. L'orage me surprit bientôt; je m'abritai sous le large tilleul en fleurs..... J'étais seule au milieu du fracas de l'orage, et cependant je me sentais bien. Le tocsin de la cour du couvent sonna; les Parques et les Muses coururent, en vêtements de nuit, leurs cierges bénits à la main, au chœur voûté de l'église. De dessous mon arbre ébouriffé par la tempête, je voyais leurs lumières errer dans les longs corridors; bientôt j'entendis leur *Ora pro nobis;* chaque fois que brillait l'éclair, elles sonnaient la cloche bénite, croyant que le tonnerre ne pourrait pas tomber aussi loin que le son s'en ferait entendre.

» Et moi, j'étais seule sous mon arbre, en dehors de l'enceinte cloîtrée, dans cette nuit effroyable, tandis que les gardiennes de mon enfance, comme un troupeau effarouché, se réfugiaient au fond de leur temple, sous les voûtes à l'abri du feu, et chantaient des litanies afin de détourner le danger. Cela me parut très réjouissant, sous mon toit de feuillage, dans lequel sifflait le vent, pendant que le bruit du tonnerre, semblable à un lion rugissant, dévorait le bruit des litanies et des cloches en branle. Pas une religieuse ne fût restée

avec moi en cet instant dans le lieu où j'étais ; cette idée me donna la force de lutter contre la seule chose effrayante, contre la peur. Je ne me sentis plus abandonnée au milieu de la nature qui embrasse tout. Puisque la pluie qui tombait par torrents n'abîmait pas les fleurs sur leurs tiges délicates, en quoi pouvait-elle me nuire, à moi ? J'aurais eu honte de trembler ; j'aurais eu peur de la confiance des petits oiseaux. »

Ces religieuses du couvent où elle passa trois années, ces Parques et ces Muses, comme elle les appelle, la traitaient, semble-t-il, avec une singulière indulgence. Mais l'indulgence ne remplace pas l'affection ; orpheline, confiée à des mains étrangères, Bettine se sentait isolée, et bientôt commença pour elle cette vie à part, exceptionnelle, que l'influence d'une mère aurait sûrement modifiée. Mais qu'ils sont gracieux les détails qu'elle nous donne sur cette première époque de sa vie. Pour elle ni cloître, ni verroux.

« J'ai été élevée dans des jardins qui ressemblaient aux jardins suspendus de Sémiramis, moi, jeune chevreuil brun, lisse, apprivoisé, aimable pour tout être caressant, mais indomptable dans mes penchants naturels. Qui parvint jamais à me faire abandonner le rocher où j'étais étendue au soleil de midi ? Qui m'eût empêché de gravir les sommets les plus escarpés, de grimper jusqu'à la cime des arbres les plus élevés ? Qui eût osé troubler mes courses nocturnes dans les sentiers couverts de brouillards ? Elles me laissaient faire, ces Parques, ces Muses, ces Grâces, renfermées dans l'étroite vallée..... Je grimpais sur les châtaigniers, je me couchais svelte et souple sous leurs branches élastiques ; et quand le vent sifflait à travers, que chaque feuille murmurait à mes oreilles, il me semblait que tout cela parlait ma langue. Je m'arrêtais à voir les oiseaux attardés retourner bien vite à leurs nids, et je désirais ardemment que l'un d'eux vînt se réfugier dans ma main, afin que je sentisse battre son petit cœur. Je m'imaginais qu'un petit oiseau apprivoisé pouvait seul me rendre heureuse.

» Mon premier amour fut dans le jardin. Tous les matins j'étais avec le soleil sous la tonnelle de chèvre-feuille ; j'attendais le moment où ses fleurs s'épanouissaient ; je m'élançais, pour ainsi dire, au devant d'elles, et quand je voyais leur calice s'ouvrir, j'aimais et j'adorais le monde dans ces fleurs, et je mêlais mes larmes au miel de leurs corolles. Je trouvais un charme tout particulier à y laisser tomber les larmes qui mouillaient involontairement mes yeux, et j'étais tour à tour remplie de joie et de mélancolie. Ce furent les herbes et les fleurs

qui me regardèrent les premières ; puis le rossignol m'attira à lui ; sa manière d'être indépendante, son chant, son approche, sa fuite avaient plus de charmes pour moi que la vie des plantes. Il descendait de branche en branche et s'approchait de plus en plus ; il se pendait au dernier rameau pour me voir ; je me tournais doucement vers lui pour ne pas l'effaroucher ; mon regard rencontrait le sien..... C'était près du rideau de peupliers ; c'est là que se tenait le rossignol. Il avançait son petit cou et me regardait jouer avec le sable. Plus l'orage grondait, plus son chant retentissait ; ce petit gosier répandait joyeusement toute sa vie dans la nature soulevée.....

» Dans le jardin supérieur, était l'église du couvent ; elle s'élevait sur une pelouse entourée d'un berceau de vigne. Ce berceau menait à la porte de la sacristie Je venais souvent m'asseoir devant cette porte, quand j'avais fait mon service à l'église, car j'étais sacristain, charge qui consistait à nettoyer le ciboire dans lequel on conservait les hosties consacrées et à laver les linges du calice. Cet emploi n'était confié qu'à la favorite d'entre les jeunes vierges, et les religieuses m'avaient choisie à l'unanimité pour le remplir. Bien souvent, dans les après-midi chaudes, j'allais m'asseoir sous l'arcade de la porte ; j'avais à gauche, dans l'angle du bâtiment, la cabane aux ruches, bâtie sous des ifs élancés, à droite, le petit jardin des abeilles, planté d'herbes odorantes et d'œillets, dont les abeilles suçaient le miel. De là, je pouvais voir le lointain, le lointain qui éveille des sentiments si merveilleux dans l'âme de l'enfant, ce lointain toujours le même, étendu devant nous, agité seulement par les variations de la lumière et de l'ombre, lui qui le premier nous donne le pressentiment effrayant d'un avenir voilé. Et je regardais les abeilles qui revenaient de leurs expéditions ; je les voyais se rouler dans la poussière des fleurs, voler loin, plus loin encore, puis enfin disparaître dans l'éther lumineux. Alors, au milieu des accès de mélancolie qui s'emparaient de moi, j'avais le pressentiment d'un bonheur immense. »

Comme nous les voyons bien, ces jardins, ces fleurs, ces témoins muets et paisibles des premières joies de l'enfant! Elle inventait pour eux un langage, et les mille voix de la nature résonnaient à sa jeune oreille comme les sons mystérieux d'une lyre. On aime à se retremper dans cette poésie du jeune âge, à retrouver ces impressions à demi-effacées, que l'imagination sait ranimer. Qui n'a aimé les fleurs, les oiseaux, la cerise cueillie sur la branche élevée, la fraise solitaire trouvée sous l'herbe couverte de rosée? Surtout qui n'a aimé, tout enfant, la liberté, l'indépendance sauvage, le

bonheur de s'appartenir? Mais il n'est pas donné à tous de sentir si fortement, pas surtout de reproduire avec vérité ces impressions fugitives qui font du premier âge un monde mystérieux et inexpliqué dont le souvenir éveille la rêverie. Bettine est un être à part; en s'appelant enfant elle s'est bien nommée. Enfant, elle le fut toujours: elle garda la fraîcheur de la rose au matin, et ne laissa point évaporer le parfum de ces fleurs suaves que son regard interrogeait dans le jardin paisible du couvent. Quel entrain, quelle vie en elle! On le sent, ce qui nous suffit à nous, ne pourra lui suffire; elle a besoin d'un autre bonheur, elle a besoin d'espace, de jour, de soleil; la nature est son royaume: elle s'élance comme le papillon du printemps. Son imagination s'exalte, son cœur déborde: comment peindre? Pour qui chanter? Quelle oreille entendra ses accents? Quelle âme saura lui répondre? Gœthe seul, le grand Gœthe lui semble fait pour comprendre tout ce qui passe dans son cœur. Ce ne fut pourtant pas à lui qu'elle alla d'abord; sa première affection fut la chanoinesse Caroline de Gunderode.

L'histoire de Caroline est touchante, racontée par son amie. Elle a tout l'attrait de la vérité, toute la magie de la fiction; on se demande si c'est une réalité ou un songe. Caroline était jeune et belle, belle surtout de son âme, qui se révélait dans ses yeux bleus abrités de longs cils, dans la douceur suave de ses mouvements, dans je ne sais quoi de timide, de voilé, de contenu, qui dérobait aux regards vulgaires l'activité fièvreuse de sa pensée. Son organisation différait de celle de Bettine; elle ne se livrait pas, comme son amie, à ses impressions du moment, elle était concentrée, réfléchie. Le mal qui la dévorait en secret faisait une partie de son charme; elle plaisait comme une fleur du matin inclinée déjà et prête à mourir. Son âme s'épanchait en de rêveuses poésies, accents mélancoliques qui n'avaient d'écho que son cœur, de confident que cette chambre obscure où elle recevait son amie. Ce fut elle qui la première rechercha la société de Bettine; elle la voyait tous les jours, elle lui lisait ses vers. Souvent incompris de la jeune fille, ils agissaient sur elle comme l'harmonie d'une langue étrangère. Jamais elles ne s'entretenaient des événements de la vie réelle. « Le royaume dans lequel nous nous rencontrions, dit-elle, descendait comme un nuage qui s'ouvrait pour nous faire entrer dans un paradis mystérieux, où tout était neuf et surprenant, où tout allait à notre cœur et à notre esprit. »

Caroline souffrait d'un mal inconnu: une mélancolie profonde minait lentement cette organisation privée d'équilibre. Elle avait trop pensé, trop senti; elle n'avait pas comme son amie cette élasticité d'esprit et de cœur qui renouvelle les impressions et les corrige. Elle n'avait pas, comme elle, le besoin de jouir, de vivre. Elle disait souvent: « Beaucoup apprendre, beaucoup comprendre par l'esprit, et mourir jeune! » Elle avait lu Werther et dès-lors l'idée du suicide s'était emparée de son esprit. Elle en parlait quelquefois à sa jeune amie qui la plaisantait doucement, ou bien se jetait dans ses bras toute effrayée.

« Une fois, Gunderode me montra un poignard à manche d'argent qu'elle avait acheté à la foire; elle prenait plaisir à en regarder la lame brillante et affilée. Je saisis le poignard et en fis l'épreuve sur mon doigt; le sang jaillit à l'instant; elle en fut très effrayée. Oh! Gunderode, lui dis-je; tu as peur de voir le sang et tu nourris une idée qui suppose le plus grand courage possible. Je la pris par la main, je la conduisis sous la tonnelle du jardin. Là, j'arrachai les jeunes vignes, je les foulai aux pieds et je lui dis: Voilà comme tu traites notre amitié. ... Je la regardai; elle était pâle, confuse, et détournait la vue.

» — Bettine, me dit-elle une fois lorsque j'entrai, une de mes sœurs est morte il y a trois semaines; elle était plus jeune que moi; tu ne l'as pas connue. Elle est morte de consomption. — Pourquoi ne me le dis-tu qu'aujourd'hui? — Quel intérêt ça pouvait-il avoir pour toi? Tu ne l'as pas connue; je dois supporter cette douleur toute seule, » ajouta-t-elle les yeux secs. Cela me parut singulier. Moi, jeune fille, j'aimais tant mes frères et mes sœurs que j'aurais été désespérée si j'en avais perdu quelqu'un, et j'aurais donné ma vie pour eux. Elle continua: « — Ecoute donc; il y a trois nuits, cette sœur m'est apparue; j'étais couchée, et la veilleuse brûlait. Elle entra vêtue de blanc et s'arrêta devant la table. Elle tourna la tête de mon côté, puis la baissa en me regardant. D'abord j'eus peur; mais bientôt je me rassurai: je m'assis sur mon lit pour bien me convaincre que je ne dormais pas. Je la regardai, et il me sembla qu'elle me faisait un geste affirmatif. Elle prit le poignard de la main droite, l'éleva vers le ciel, comme si elle voulait me le montrer; puis elle le reposa lentement et sans bruit. Elle prit la veilleuse, elle l'éleva en l'air, me la montra aussi, fit le même signe de tête affirmatif, comme pour me dire qu'elle voyait que je la devinais, approcha la flamme de ses lèvres et l'é-

teignit en soufflant. Pense donc, ajouta Gunderode en frémissant, éteinte!.... »

Caroline voulut épargner à Bettine une secousse trop forte, elle l'éloigna, refusa de la voir, interrompit leur correspondance et s'efforça de dénouer le lien qui les unissait. Son esprit nourrissait un projet sinistre ; elle finit par l'exécuter. La nouvelle de sa mort fut un coup terrible pour son amie. Première affection de son cœur, première confidente de ses pensées, Caroline était tout pour Bettine. L'expression de sa douleur est poignante.

« J'ai interrompu ma narration, dit-elle à Gœthe, je n'ai rien écrit depuis bien des jours. Le souvenir se dressait sérieux et sombre dans mon âme et ma pensée ne pouvait maîtriser la douleur. Ah! je suis trop jeune, je ne pourrai jamais achever ce récit monstrueux. Oh toi qui lis ceci! tu n'as pas de manteau assez doux pour y envelopper mon âme blessée. Je le sais, je serai seule avec moi-même, comme je me suis trouvée seule aujourd'hui sur le rivage, sous les tristes saules où le vent de la mort frissonne encore; c'est là qu'elle a meurtri son beau corps, à l'endroit où elle avait appris qu'on atteint le cœur. »

Caroline de Gunderode s'était frappée d'un poignard sous un saule, au bord du Rhin. Un paysan ramassa le poignard et le jeta dans le fleuve. Poussée par de douloureux pressentiments, Bettine, avec quelques amis, accourait pour la sauver d'elle-même: elle ne trouva que l'empreinte encore fraîche de son corps sur l'herbe du rivage.

« François avait ordonné que notre bateau longeât toujours la côte opposée, afin d'éviter l'approche de l'endroit fatal; mais Fritz Schlosser était sur cette malheureuse rive, et se faisait montrer par le paysan qui avait trouvé Gunderode, où étaient posés la tête et les pieds et comme quoi l'herbe était encore affaissée. Notre batelier se dirigea involontairement vers ce côté ; François, comme hors de lui, répétait dans le bateau tout ce qu'il pouvait saisir du récit du paysan. J'entendis les effroyables détails sur la robe rouge ouverte, sur le poignard que je connaissais si bien, sur le linge rempli de pierres, sur la large plaie. Mais je ne pleurai pas; je gardai le silence. Mon frère s'approcha de moi et me dit : « — Sois forte, jeune fille. » Nous abordâmes à à Rudesheim; partout on se racontait l'histoire. Je passai avec la rapidité du vent au milieu du monde ; je gravis le Ostein pendant une

demi-lieue sans m'arrêter. Quand j'arrivai en haut, je n'avais plus de souffle; ma tête était brûlante, j'avais de beaucoup devancé les autres. Le Rhin splendide s'étendait orné de la parure d'émeraudes de ses îles; je voyais les rivières accourir à lui, et les riches et paisibles villes et les champs bénis et fertiles s'étaler sur ses deux rives. Alors je me demandai si le temps me consolerait de cette perte, et je pris la résolution de m'élever hardiment au-dessus de ce chagrin; car il me semblait indigne de témoigner une douleur que j'étais destinée à surmonter un jour. »

Privée de son amie, Bettine se sentait isolée. Elle avait besoin d'une nouvelle affection. Chose curieuse, elle la trouva chez une femme de soixante et dix-sept ans, Mme la conseillère de Gœthe. Ce fut elle qui l'introduisit auprès du poète; c'est par la mère qu'elle alla au fils. Mais la mère valait bien la peine d'être aimée pour elle-même, et ce fut ainsi que Bettine l'aima. Les critiques français n'ont presque rien dit de cette affection pour Mme de Gœthe. Elle mérite pourtant d'être remarquée, elle fait honneur à Bettine, elle nous aide à comprendre son vrai caractère.

La mère du poète avait cette indulgence des vieillards qui ont beaucoup vécu et beaucoup senti. Elle comprit aisément Bettine. La société de cette enfant lui allait mieux que celle des personnes de son âge. A soixante et dix-sept ans elle avait encore toute la vivacité de son esprit. Elle contait bien, elle aimait à conter; elle reproduisait les scènes, les événements du passé, avec cette fraîcheur d'impression qui leur donne tant de charme; elle revivait dans ses souvenirs, elle se retrouvait dans Bettine. Elle aussi dans son enfance n'avait pas ressemblé à tout le monde. Jamais, disait-elle, elle n'avait su se contenter des événements ordinaires de la journée. Sa mère et ses sœurs l'avaient surnommée la sœur princesse, à cause de son goût pour la lecture et la toilette et de son horreur pour les soins du ménage. Sachons gré à Bettine de nous avoir fait connaître cette femme remarquable. Elle la comprit, et qui mieux pouvait la comprendre que l'aimable enfant, que la richesse de ses facultés isolait aussi, et qui se refugiait sous son aile comme l'oiseau battu de la tempête s'abrite au nid maternel.

L'affection que Mme de Gœthe avait pour Bettine provenait d'un sentiment profond et généreux; elle était née de l'opinion peu favorable qu'on avait de cette jeune fille. S'il est doux d'être apprécié, c'est surtout quand on ne l'est pas par tout le monde. Avec

l'originalité de son caractère et de son esprit, Bettine trouvait peu de sympathie chez les personnes de son âge ; elle devint l'enfant de la bonne conseillère. Avec quel plaisir cette dernière la voyait arriver en tout temps, malgré la pluie et la neige. « — Comme tu cours dans les rues, » lui disait-elle. A cela la jeune fille répondait: « — S'il ne m'était pas permis de traiter la vieille ville de Francfort comme une basse-cour, je n'irais pas bien loin dans le monde. » Alors elle allait quérir un tabouret dont elle revendiquait l'usage pour elle seule, et que Lisette, la vieille servante, était tenue d'enlever à son départ. Elle s'asseyait, elle écoutait, elle interrogeait, et ses yeux noirs rencontraient les regards pénétrants de la conseillère.

« Comme tu me manques pendant cette méchante saison d'hiver, lui écrivait un jour sa vieille amie. L'année passée, à cette époque, comme tu m'arrivais joyeuse. Quand la neige tombait à flocons, je savais que c'était le temps qui t'amènerait, et je n'avais guère à attendre, tu accourais bientôt. Maintenant, par habitude, je regarde toujours vers le coin de la porte Sainte-Catherine, mais tu ne viens pas, et comme j'en ai la certitude, j'en suis toute chagrine. Im'arrive des visites, hélas! ce sont des visites de gens avec lesquels je ne puis pas bavarder à mon aise. »

C'étaient probablement les mêmes dont elle disait ailleurs :

« Quand je me trouve en société de gens ennuyeux, pour lesquels le soleil levant n'est plus un miracle, et qui se croient au-dessus de tout ce qu'ils ne comprennent pas, je me dis en mon âme : Oui, croyez avoir mangé le monde!.... Si vous saviez ce que madame la conseillère a éprouvé aujourd'hui. »

Bettine se plaisait à distraire sa vieille amie ; elle inventait mille moyens pour égayer sa solitude et lui jouait parfois des tours assez plaisants, dont la bonne conseillère, un peu fâchée d'abord, finissait par rire.

» Je devais lui amener le docteur Gall, écrit-elle au poète, j'introduisis Tieck à sa place. Elle s'empresse de jeter son bonnet, de s'asseoir, et de prier le prétendu Gall d'examiner son crâne et de voir si les grandes qualités de son fils n'étaient pas de son fait à elle. Tieck se trouvait dans le plus grand embarras ; car je ne lui laissai pas un moment de répit pour expliquer à votre mère l'erreur où elle était.

Pleine de colère, elle m'ordonna de me taire et de ne rien souffler au docteur. En ce moment Gall entre, et se nomme. Votre mère ne savait plus auquel croire; d'autant plus que je protestais de toutes mes forces contre le véritable Gall. Pourtant il remporta la victoire, en lui faisant une fort belle digression sur les éminentes qualités indiquées sur son crâne. J'obtins mon pardon, sous promesse de ne plus recommencer. Quelques jours après, il se présenta une magnifique occasion de me venger. Je menai chez votre mère un jeune homme de Strasbourg, qui vous avait vu quelque temps auparavant. Elle lui demanda honnêtement son nom; je m'empressai de dire : « Monsieur se nomme Schneegans (oie de neige) ; il est allé voir monsieur votre fils à Weimar, et vous apporte ses compliments. » Elle me regarda avec mépris et dit : « — Monsieur, puis-je vous demander votre très honoré nom?» Mais avant qu'il eût pu se légitimer, j'avais de nouveau prononcé le fameux *oie de neige*. Toute furieuse de ma grossièreté, qui me faisait qualifier ce monsieur d'*oie de neige*, elle lui fit des excuses réitérées, lui dit que mon amour pour la plaisanterie ne connaissait pas de bornes, et qu'il m'entraînait souvent jusqu'à la sottise. « Pourtant, monsieur s'appelle Oie-de-neige! repris-je. — Tais-toi donc! comment un être raisonnable pourrait-il s'appeler *Oie de neige*?» Enfin le monsieur put prendre la parole, et il avoua qu'il avait réellement le malheur de s'appeler ainsi. C'est alors qu'il fut plaisant d'entendre les assurances réciproques d'estime et de considération que votre mère et lui échangèrent entre eux..... »

Nous pénétrons avec Bettine dans le paisible intérieur de la mère de Gœthe. Nous la voyons dans son grand fauteuil, devisant avec la folâtre jeune fille assise à ses pieds. Son regard, souvent inquiet, cherchait l'horizon ; il était borné; la boule de la tour de Sainte Catherine était la dernière limite de la vue de son siége. Mais son imagination s'envolait au-delà en de plus verts espaces, en des rêveries infinies. « Avec elle, il n'était pas nécessaire qu'il arrivât de grandes choses ; un rayon de soleil, un tourbillon de neige, le son d'un cor de postillon réveillaient un monde de sentiments, de souvenirs et de pensées. » L'habitude de se sentir aimée, le plaisir d'être écoutée dans ses causeries par une personne qui la comprenait, rendait la société de Bettine nécessaire à sa vieille amie. Elle le disait sans cesse à son fils, à son fils le grand homme, qui aurait pu la comprendre mieux, à celui qui fut neuf ans sans la voir et ne reçut pas même son dernier soupir. La vieillesse ne demande plus, mais elle sait remercier.

» Je te dois de la reconnaissance, écrit-elle à Bettine. Je t'écrirai tant que ma pauvre plume pourra aller. Oui, c'est digne de reconnaissance que toi, jeune fille ardente, tu aimes à rester avec moi, pauvre vieille femme. Je l'ai mandé à Weimar. Quand, dans mes lettres, je lui parle de toi, il me répond de suite ; il dit que c'est une grande consolation pour lui de te savoir près de moi. Adieu, ne reste pas longtemps dans le Rhingaw ; sans cela les noirs rochers, sur lesquels les rayons du soleil viennent se briser, te rendraient mélancolique..... »

L'excentricité de la jeune fille effrayait parfois sa vieille amie. Elle en jouissait beaucoup au fond, mais elle sentait qu'il fallait ramener à la raison cette intelligence vagabonde.

« Eh ! mais, lui écrit-elle un jour, je crois que tu es folle. Que prétends-tu donc, pour qui le prends-tu, pour vouloir qu'il pense à toi au clair de la lune ? Je te le dis encore une fois, que tout reste dans l'ordre ; écris des lettres raisonnables. Quelle idée ! envoyer des bètises à Weimar ! écris tout ce qui vous arrive, avec suite et clarté. Dis qui est avec vous, comment on te plaît, comment chaque personne est vêtue, etc., etc. »

La lettre qu'elle reçut en réponse est pleine de grâce, de sensibilité mélancolique :

« Consolez-vous, lui disait-elle, je ne deviendrai jamais sage. Comment l'acquérir, cette sagesse ? Le sentier solitaire de mon existence n'y conduit pas. Au printemps, mon oranger se couvrit de fleurs ; je me fis faire une table alentour avec un banc, et assise sous son ombre parfumée, j'ai écrit à mon ami. Dans la glace placée en face de moi, se reflétaient l'arbre avec les rayons du soleil qui jouaient dans son feuillage, et la figure de la jeune fille brune et téméraire, qui osait écrire au plus grand poète, à celui qui s'élève au-dessus de tous les autres. Au mois d'avril, je suis sortie et j'ai été chercher les premières violettes sur les remparts. Au mois de mai, j'ai appris à conduire une voiture à deux chevaux. Le matin, je partais pour Oberrad ; là je me promenais dans les potagers, j'aidais le jardinier à planter au cordeau ; chez la laitière je repiquais un assortiment d'œillets ; les œillets d'un rouge foncé sont mes fleurs favorites. Dites-moi, qu'apprendrais-je, en vivant ainsi ? D'où tirerais-je la sagesse ? Ce que j'écris à votre fils lui plaît, il m'en demande toujours davantage, et cela me rend heureuse ; car je nage dans une abondance de pensées, qui exprime mon bonheur et mon amour, et il en est content. Que sont

donc l'esprit et la sagesse, puisque moi, l'être le plus heureux, je n'en ai nul besoin ? »

Mme de Gœthe, au fond, comprenait bien tout cela ; au milieu de ses réprimandes, on sent que la sympathie l'entraîne, et que ce qu'elle aime en Bettine, est précisément ce qu'elle essaie de contenir. Son originalité la captive. L'étrange affection de cette jeune fille pour le grand poète ne l'étonne point. Elle la comprend, elle l'admet, elle l'encourage : on sent que l'admiration qu'elle éprouve elle-même pour son fils a besoin des continuels hommages de l'amour de Bettine. Elle lui tient lieu de ce fils dont elle est séparée. Gœthe est heureux de se sentir si bien remplacé : sa conscience s'en met à l'aise. « Je suis charmé que tu sois continuellement avec ma mère, lui écrit-il. Autrefois c'était comme si un courant d'air me venait de ce côté-là ; mais maintenant que je vous sais ensemble, je me sens réchauffé et à l'abri. » « Ecris à ma mère, dit-il ailleurs, va voir ma mère. » Mais que n'y allait-il lui-même ! Il en avait tout le loisir.

La mort de la bonne conseillère fit de nouveau sentir à Bettine la douleur de l'isolement.

« Elle est morte maintenant, celle devant qui j'étalais tous les trésors de ma vie, elle qui savait combien et pourquoi je t'aimais, et qui ne s'en étonnait pas. Tandis que les autres cherchent à me comprendre sans y parvenir, elle me laissait faire sans chercher à donner un nom à ma manière d'être. La veille de sa mort, j'allai la voir ; elle était plus aimable et plus résignée que jamais ; je lui baisai la main et je reçus ses adieux pour toi.... » « Hélas ! ta mère me manque bien, lui écrit-elle ailleurs, elle qui me répondait, qui me rendait sévère envers moi-même. Son œil limpide me transperçait ; je n'avais pas besoin de rien avouer, son oreille fine devinait au son le plus faible de ma voix comment je me trouvais. Elle me racontait des histoires qui cadraient avec ma disposition d'esprit, sans que je la lui eusse même communiquée. Que souvent ses joyeux encouragements ont dissipé les nuages en moi. Quelles lettres amicales elle m'écrivait dans le Rhingaw..... Quand je revenais à Francfort, je courais la trouver ; nous ne nous saluions même pas. A peine la porte était-elle ouverte que nous étions déjà, pour ainsi dire, au milieu d'une conversation. Je crois que nous étions les seuls êtres vivants dans tout Francfort. » Et ailleurs : « Je me persuade ne tenir à rien dans le monde. Francfort est pour moi un lieu désert. Je pense à ta mère. Quand l'été je revenais d'une lon-

gue promenade, par la porte d'Eschenheim, je courais chez elle, je jetais les herbes et les fleurs, tout ce que j'avais rassemblé, au milieu de la chambre; je m'asseyais près d'elle toute fatiguée, et je posais ma tête sur ses genoux. Elle me disait alors : « — Après avoir apporté ces fleurs de si loin, voilà que tu les jettes toutes.» Lisette lui donnait un vase, elle arrangeait elle-même le bouquet et faisait une réflexion sur chaque fleur. Dans ces moments-là, elle me disait des choses qui me faisaient du bien, juste comme si une main chérie m'eût caressée. »

On le sent, le vide qu'elle éprouve est profond : elle se résigne, mais elle pleure. Elle aurait besoin de sympathie dans sa douleur : elle ne la trouve pas autour d'elle, pas même chez Gœthe. Peu s'en faut qu'elle n'aille jusqu'à le lui reprocher. « On dit que tu te détournes de ce qui est triste et irréparable. Ne te détourne pas de l'image de ta mère mourante ; sache combien elle fut aimante, jusqu'à son dernier moment..... » La leçon fut-elle comprise? Eût-elle dans l'âme du poète quelque retentissement? C'est ce qu'on ignore. Gœthe est un abîme.

Après la mort de la conseillère, l'exaltation de la jeune fille augmente. La mère l'avait contenue, le fils se plut à l'exciter. Il la dirige sans doute, il l'essaie du moins; il lui écrit : « Tiens-toi bien au balancier, ne t'élève pas trop dans le bleu. » Mais il est aisé de le voir, ce sont moins là les conseils d'un ami que les spéculations littéraires du poète. Il tient plus à mettre à profit le talent de Bettine qu'à le compléter.

« Tu fais passer devant moi, lui écrit-il, tout un livre d'admirables images et de charmantes représentations..... L'histoire du myrte et de la religieuse a excité tout mon intérêt; ta description de la procession du Rhin et celle du cavalier fugitif, m'ont fait grand plaisir.... Ne laisse pas échapper de semblables visions, et ne néglige pas de saisir ces émotions par leurs trois cheveux; alors tu seras maîtresse d'évoquer magiquement le passé sous des formes idéales. J'aime à savoir dans quelle disposition tu es, et mon imagination aime à te suivre, tant sur la cime des montagnes que dans les cours solitaires des palais et des couvents. Pense à moi quand tu seras en société des salamandres et des lézards.... Je désire que toutes tes idées sur l'art en général et sur la musique en particulier, soient pour moi. Je ne te cacherai pas que ces idées, malgré leur étrangeté, trouvent une certaine résonnance en moi, et réveillent des sentiments que je portais

jadis dans mon âme, alors plus délicate; *chose qui vient juste à point en ce moment.* »

Ailleurs, il écrit à Bettine que ses lettres le transportent dans un pays où il se sent à l'aise.

« J'ai été autrefois, dit-il encore, aussi fou que tu es folle; à cette époque j'étais meilleur que je ne le suis à présent..... Je tiens grandement à t'avoir telle que tu es. Je lis tes lettres avec un vif plaisir. Elles voyagent avec moi, elles sont destinées à me rendre présente ta chère et gracieuse image; elles sont semblables à une guirlande aux mille couleurs, que je défais pour en coordonner les belles richesses. »

On le voit, l'auteur de Werther appréciait toute la valeur littéraire de Bettine. Il la comprenait mieux que ces critiques qui en ont dit tant de mal, faute peut-être de savoir sentir les délicatesses et la distinction de son talent. Ce talent gracieux, pittoresque, original, plaisait singulièrement à Gœthe. Bettine lui rendait ce que le poète avait en partie dissipé, ce qu'il regrettait comme la meilleure portion de lui-même, la jeunesse du cœur, la vivacité des impressions. Ce qu'il apprécie en elle, ce n'est pas l'amie ardente et dévouée; c'est l'abeille infatigable qui lui apporte le miel des plus lointaines fleurs, qui butine pour lui, champs, montagnes, déserts, solitudes, et réveille dans l'âme du vieillard, du conseiller intime tout un monde de sentiments émoussés. Aussi, voyez comme il tient à la correspondance de Bettine! Plus qu'à elle, plus qu'à son amour. Les esquisses de la jeune fille reparaissent dans ses œuvres, et ces lettres charmantes, recueillies, ponctuées. annotées de la main du poète, font sa lecture de chaque jour, l'accompagnent dans ses voyages, et renouvellent sans cesse la source un peu épuisée de ses inspirations.

C'était là peut-être tout le secret de la liaison de l'enfant et du poète. D'un côté, besoin d'être comprise et appréciée; de l'autre, mine poétique à exploiter et jouissance qu'éprouvait le grand artiste d'assister à l'épanouissement naïf d'une jeune imagination. Il aime à voir Bettine se peindre elle-même dans ses lettres. Elle lui jette ses pages charmantes comme des badinages d'enfant; elle les prodigue avec insouciance, comme les fleurs qu'elle rapportait de ses promenades. Au fait, elles lui coûtaient peu; tout est coulant et facile, nulle part l'effort ne se fait sentir, c'est une source qui s'épanche en mille ruisseaux, une fleur qui jette ses parfums

à toutes les brises. Quoi de plus gracieux, de plus délicat, de mieux senti, que ce petit tableau de la religieuse dont Gœthe remerciait tout-à-l'heure sa jeune amie.

« Je ne te parlerai, lui écrit-elle à propos des fleurs qu'elle aimait, que d'un myrte qu'une jeune religieuse soignait au couvent. Elle le gardait été et hiver dans sa cellule. Elle lui donnait de l'air, le jour et la nuit; elle réglait la chaleur de sa cellule sur celle qu'il fallait à la fleur. Je l'aidais dans ses soins. Les boutons grandissaient, rougissaient et s'ouvraient enfin; au bout de quatre jours, la floraison était complète. Alors la religieuse mettait le myrte à la fenêtre et les abeilles venaient en foule le saluer. Je pense encore à cette chère religieuse; les roses à demi fanées de ses joues étaient entourées de linges blancs; un voile de gaze noir accompagnait les mouvements agiles de sa démarche gracieuse; sa jolie main sortait de la large manche de son vêtement de laine pour arroser ses fleurs. »

Un récit charmant, connu déjà sans doute de la plupart de nos lecteurs, c'est la promenade sur l'eau avec Jacobi et ses deux sœurs, Charlotte et Hélène, les mêmes dont Bettine dit ailleurs :

« Ses sœurs l'empalissadent; Jacobi est endurant jusqu'à la faiblesse, et n'a pas de volonté à l'encontre de ces deux femmes entêtées et impérieuses comme Sémiramis. Leur empire le poursuit jusque dans ses fonctions de président de l'académie; elles l'éveillent, elles l'habillent, elles boutonnent son gilet, elles lui font prendre médecine. Veut-il sortir? il fait trop froid; veut-il rester chez lui? le mouvement lui est nécessaire. S'il va à l'académie, on mouche la mèche, afin que la lumière brille bien claire, c'est-à-dire, qu'elles le toilettent de leur mieux; elles lui mettent une chemise avec un beau jabot et des manchettes, une redingote fourrée, doublée d'une magnifique martre-zibeline; on porte devant lui une chancelière, afin qu'il ait chaud aux pieds. Quand il revient de la séance, qu'il le veuille ou non, il faut qu'il dorme; et ainsi de suite, jusqu'au soir, en continuelle contradiction avec ses goûts. Alors elles lui enfoncent le bonnet de nuit sur les oreilles, et le conduisent au lit. »

Plusieurs journaux ont reproduit, dans le temps, le récit de l'entrevue de Mme de Staël et de la mère de Gœthe. Bettine n'aimait pas Mme de Staël; elle en parle en termes trop vifs, on la croirait presque méchante. Elle ne l'était pas, elle n'était que ma-

licieuse, enjouée. Sa plaisanterie en général a quelque chose de respectueux, de tendre, qui la corrige et lui donne un charme tout particulier. C'est une gaîté sans amertume et sans fiel, une gaîté vive et franche qui n'exclut pas la sympathie et n'en est bien souvent qu'une forme plus piquante et plus originale. Le culte que Bettine rend à Gœthe n'ôte rien à son affection pour ses amis. Je n'en veux pas d'autres preuves que les soins qu'elle donne à Tieck malade et ses relations avec Beethowen. C'est à Vienne qu'elle connut ce dernier. Attendre est ce qu'il y a de plus difficile au monde : Bettine n'attendait jamais, elle allait au plus court, et malgré son sexe et son âge, quand elle voulait voir quelqu'un, elle se présentait elle-même sans cérémonie. Ce fut ainsi qu'elle arriva brusquement dans la petite chambre que Beethowen occupait dans son troisième étage.

« Il a trois appartements, écrit-elle à Gœthe, l'un à la campagne, l'autre à la ville, le troisième dans le bastion ; c'est dans ce dernier que je le trouvai. J'entrai sans me faire annoncer ; il était au piano ; il m'accueillit amicalement et me demanda de suite si j'avais envie d'entendre une chanson qu'il venait de mettre en musique. Alors il chanta d'une voix si forte et si incisive que sa mélancolie réagissait sur moi : *Connais-tu le pays où fleurissent les citronniers*, etc. « — N'est-ce pas que c'est beau ? s'écria-t-il tout inspiré. — C'est merveilleux, répondis-je. — Alors je vais recommencer. » Il fut ravi de mon approbation franche et naïve. « — Il y a bien des gens, dit-il, qui sont touchés des bonnes choses ; ce ne sont pas des natures artistes. Les artistes ne pleurent pas, ils sont de feu.... » Il me reconduisit à la maison. Il parlait si haut et s'arrêtait si souvent qu'il fallait du courage pour rester à l'écouter ; mais ce qu'il disait était si inattendu, si passionné, que j'oubliais que nous étions dans la rue. On fut fort étonné chez nous de le voir arriver avec moi. Après le dîner, il se mit de son plein gré au piano, et joua longtemps et merveilleusement bien ; son génie et son orgueil fermentaient ensemble. Dans ses moments d'exaltation il crée l'incompréhensible, et ses doigts obéissants exécutent des choses extraordinaires.

» Depuis lors, nous nous voyons chaque jour ; il vient chez moi ou je vais chez lui. J'en oublie les réunions, les spectacles, et même la tour de Saint-Etienne. Beethowen me dit toujours : « Que verrez-vous à tout cela ? Vers le soir je viendrai vous chercher, et nous irons nous promener dans l'allée de Schœnbrunn. » Hier, nous allâmes voir un superbe jardin ; tout y était en fleurs ; les serres avaient été ou-

vertes, les parfums étaient enivrants. Beethowen s'arrêta en plein soleil et me dit : « Les poésies de Gœthe ont un grand pouvoir sur moi, non-seulement par leur contenu, mais encore par leur rhythme ; je suis excité à composer par ce langage qui, comme s'il était du fait des esprits, s'élève de plus en plus au sublime et porte déjà en soi le secret de l'harmonie. Alors, du foyer de l'enthousiasme, je laisse échapper de tous côtés la mélodie ; haletant, je la poursuis, je la rejoins ; elle s'envole de nouveau, elle disparaît, elle me plonge dans une foule d'émotions diverses ; je l'atteins encore ; plein d'un ravissement fougueux, je la saisis avec délire ; rien ne saurait m'en séparer ; je la multiplie dans toutes les modulations, et au dernier moment je triomphe enfin de ma première idée musicale. C'est là la symphonie. Oui, la musique est le lien qui unit la vie de l'esprit à la vie des sens. Je voudrais causer de tout cela avec Gœthe ; mais me comprendrait-il ? »

Bettine du moins le comprenait, aussi souffre-t-il de ne plus la voir ; il redevient triste et morose après le départ de son amie.

« Le plus beau des printemps, lui écrit-il, c'est celui qui vient de s'écouler, car c'est alors que j'ai fait votre connaissance. Je suis dans la société comme un poisson qui, jeté sur le sable, se démène et se débat sans réussir à sortir de place, si une bienfaisante Galatée ne vient le rendre à la profondeur des mers. Voilà l'état dans lequel je me trouvais, chère Bettine, lorsque vous apparûtes à mes yeux, et la mélancolie qui régnait en maître sur mon âme, s'évanouit à votre vue. J'ai compris de suite que vous apparteniez à un autre monde qu'à ce monde absurde à qui, malgré la meilleure volonté, on ne peut ouvrir les oreilles..... Chère, très-chère Bettine, qui comprend l'art ? Pendant le peu de jours que nous avons causé ou plutôt correspondu ensemble, j'ai conservé tous les petits billets qui renfermaient vos chères, très-chères réponses, et j'ai ainsi à remercier mes pauvres oreilles d'avoir, par écrit, la meilleure partie de ces entretiens fugitifs. Depuis votre départ j'ai vécu des heures de tristesse, des heures sombres, pendant lesquelles il m'est impossible de travailler. Alors j'ai erré dans l'allée de Schœnbrunn, mais vous étiez partie et je n'y ai pas rencontré d'ange pour me gronder comme vous, ange ! Pardonnez-moi, chère Bettine, cette transition harmonique, j'ai besoin quelquefois de ces intervalles pour décharger mon cœur. Vous avez écrit de moi à Gœthe, n'est-il pas vrai ? Vous lui avez dit que je voudrais pouvoir mettre ma tête dans un sac pour ne rien voir de ce qui se passe dans le monde..... »

Beethowen, à cette époque, ne connaissait pas encore Gœthe: ils ne se virent que plus tard; mais ils ne furent jamais rien l'un pour l'autre. Ils pouvaient s'admirer et même se comprendre, ils ne pouvaient pas être amis: ils se ressemblaient trop peu par le caractère et par la vie; rien ne le laisse mieux voir que le fragment suivant d'une lettre de Beethowen.

« Hier, en rentrant chez nous, nous rencontrâmes toute la famille impériale. Nous la vîmes arriver de loin, et Gœthe abandonna mon bras pour se mettre de côté. J'eus beau faire et beau dire, il me fut impossible de lui faire faire un pas de plus. Pour moi, j'enfonçai mon chapeau sur ma tête, je boutonnai ma redingote et, les bras croisés, je traversai le plus gros de la foule. Princes et courtisans ont fait la haie; le duc Rodolphe m'a ôté son chapeau, l'impératrice m'a salué la première. Je vis à mon grand amusement la procession défiler devant Gœthe; il s'était placé de côté, le chapeau bas, et profondément incliné. Quand le cortége eut passé, je ne lui ait pas fait grâce; je lui ai reproché tous ses péchés, surtout ceux dont il est coupable envers vous, très-chère Bettine; car vous étiez précisément le sujet de notre conversation.... Si Dieu m'accorde deux ans de vie, je vous reverrai, très-chère Bettine, et j'obéirai ainsi à une voix qui n'a cessé de retentir dans mon cœur. Les esprits peuvent aussi s'aimer entr'eux, et je chercherai toujours à m'unir au vôtre. Votre approbation est, de tout l'univers, celle qui m'est la plus chère. Ah! chère enfant, il y a bien longtemps que nous professons sur tout la même opinion, il n'est rien de tel que d'avoir une belle et bonne âme que l'on reconnaît en tout, et de laquelle on n'a pas besoin de se cacher..... Adieu, adieu ma chère Bettine; pendant tout l'été j'ai porté ta dernière lettre sur mon cœur et elle a été pour moi un baume bienfaisant: les musiciens se permettent tout. »

Ces fragments en disent plus que toutes les lettres de Gœthe sur le vrai caractère de Bettine. L'artiste évidemment la comprend mieux que le poète; l'affection qu'il lui témoigne n'a rien d'égoïste et d'intéressé. Il la remercie, mais chez lui ce n'est pas calcul, c'est sympathie et reconnaissance. On aimerait à lire les lettres qui, comme un baume bienfaisant, raffraîchissaient l'âme du musicien sourd et malheureux. On y retrouverait sans doute ce qui se laisse voir en plus d'une page de celles que nous connaissons, le don d'aimer et de comprendre ceux qu'on aime. Bettine a cette fidélité de cœur qui distinguait si particulièrement Mme de Sévigné,

et peut-être aussi, en y regardant d'un peu près, retrouverait-on chez la jeune allemande quelques-uns de ces traits caractéristiques et charmants qui ont valu à la célèbre marquise une place à part dans les lettres françaises? Qu'admirons-nous dans Mme de Sévigné? La vivacité, la grâce, l'abandon, le parfait naturel. Ce ne sont pas seulement ses lettres qui nous charment, c'est elle; nous la voyons, nous la suivons dans les détails de sa vie de tous les jours; nous aimons ses bois, son jardinier, ses châtaignes, fruit de son pays, dont elle dit quelque part: « J'en bouillis, j'en rôtis, j'en mets dans mes poches. » Bettine aussi a les goûts champêtres.

« J'ai ramassé plein mon mouchoir de ces glands qu'on nomme glands de hêtre, et je les ai grignotés pendant toute la nuit, à l'imitation des petits écureuils. Comme les bêtes de la forêt se nourrissent bien! comme elles ont en même temps les mouvements gracieux, et comme le caractère de leur nourriture s'exprime dans leurs mouvements! En entendant la chèvre faire claquer sa langue, lorsqu'elle mange, on s'aperçoit de suite qu'elle aime de préférence les plantes acides. Je n'aime pas à voir manger les humains, cela m'humilie. L'odeur de la cuisine où l'on prépare toutes sortes de choses, me rend malade; on y cuit, on y rôtit, on y larde. Tu ne sais peut-être pas ce que c'est qu'une lardoire? C'est une grande aiguille garnie de lard avec laquelle on coud la viande des bêtes. Puis viennent les hommes distingués et instruits qui gouvernent l'Etat; ils s'asseient et mâchent en société. A Vienne, on a accordé aux Tyroliens le pardon de leur révolution qu'on avait fomentée, on a vendu Hofer aux Français, tout cela à table. »

Bettine revient souvent dans ses lettres sur l'héroïsme des Tyroliens. En dépit des excentricités du langage, ce qu'elle en dit est juste et bien senti. Au fond, elle est sensée et sérieuse. Née ailleurs et plus tôt, née au dix-septième siècle et en France, entre Molière et Port-Royal, Bettine à coup sûr aurait donné à ses facultés un aliment plus substantiel et plus solide. Elle se serait mieux contenue, mieux réglée: elle se serait laissée deviner, peut-être, mais elle n'aurait pas tout dit. Elle est plus raisonnable qu'il ne le semble: peut-être Mme de Sévigné l'était-elle moins qu'elle ne le paraissait. Je ne décide rien: pour décider il faudrait faire de ses lettres une étude longue et minutieuse; il faudrait la surprendre en des riens qui passèrent inaperçus et ne furent point relevés, dé-

couvrir le secret de ses impressions, alors qu'elle disait : « Ah ! que je voudrais bien battre quelqu'un, et que je serais obligée à quelque Breton qui viendrait me faire une sotte proposition qui me mît en colère. »

Ce qui me charme surtout chez Mme de Sévigné, c'est ce qu'elle n'ose s'avouer à elle-même, cette portion voilée de son âme et de son talent qui alimente dans ses bois, ses longues et mystérieuses rêveries. Ce qu'elle aime le plus, au fond bien plus que Paris et ses fêtes, c'est la solitude, le silence de ses allées, cette nature qui lui parle et qui l'entretient, à qui elle confie ce qu'elle n'ose dire à son bon abbé, à son vieux Corbinelli, à sa fille elle-même. Sa fille est trop raisonnable, un peu esprit-fort; elle lit Descartes, elle disserte, elle n'a pas d'imagination ; elle plaisante sa mère sur le plaisir qu'elle prend aux romans de Mlle de Scudéry, encore admirés alors, mais qui commençaient à passer de mode ; et sa mère de s'excuser :

« Je songe quelquefois d'où vient la folie que j'ai pour ces sottises-là ; j'ai peine à le comprendre. Vous vous souvenez peut-être assez de moi pour savoir à quel point je suis blessée des méchants styles; j'ai quelque lumière pour les bons, et personne n'est plus touchée que moi des charmes de l'éloquence. Le style de la Calprenède est maudit en mille endroits; de grandes périodes de romans, de méchants mots, je sens tout cela. J'écrivais l'autre jour à mon fils une lettre de ce style qui était fort plaisante. Je trouve donc que celui de la Calprenède est détestable, et cependant je ne laisse pas de m'y prendre comme à de la glu. La beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements et le succès miraculeux de leurs redoutables épées, tout cela m'entraîne comme une petite fille. J'entre dans leurs desseins, et si je n'avais pas M. de La Rochefoucault et M. d'Hacqueville pour me consoler, je me pendrais de trouver encore en moi cette faiblesse. Vous m'apparaissez pour me faire honte; mais je me dis de mauvaises raisons et je continue. »

Vous le voyez, ce qu'elle aime c'est le fantastique, le merveilleux, tout ce qui la sort du réel et de la vie. C'est en ce sens que le spectacle de la nature devient en quelque sorte son roman. Elle n'ose s'en vanter, ce n'était pas la mode, elle ne fait que l'indiquer, par un mot, sobrement, comme une personne qui ne veut pas tout dire. « Je rêve tout ce qui se peut rêver. L'abbé, la Mousse, me laissent le champ libre dans mon mail pour y faire

tout ce qui me plaît. Il me plaît de m'y promener le soir jusqu'à huit heures ; mon fils n'y est plus, cela fait un silence, une tranquillité, une solitude que je ne crois pas qu'il serait aisé de rencontrer ailleurs. »

La solitude à la campagne est ce qui alimente le plus le mouvement de la pensée. Dans la jeunesse c'est ce qui développe les instincts heureux, la vivacité des impressions. Rien n'y est factice et de convention, la vie de l'esprit et du cœur s'y développe en liberté comme celle des plantes. La jeunesse de Mme de Sévigné s'écoula dans la paix de la campagne. C'était près de Paris sans doute, mais la campagne n'est-elle pas partout où l'on voit le soleil, la verdure et les mille reflets du jour? Allemande et à vingt ans, qui sait ce que Mme de Sévigné aurait écrit à Gœthe, ce qu'elle lui aurait raconté de son âme, de ses émotions? qui sait à quel point elle aurait sympathisé avec la poésie de notre âge? J'incline à penser qu'elle se serait trouvée fort à l'aise dans ce monde plus vaste et plus complet, et qu'elle aurait beaucoup joui de la lecture de nos modernes; je parle de ceux qui méritent d'être lus et étudiés.

Mme de Sévigné ne songe point au public, qui fut si longtemps sans la connaître. Elle écrit sans suite tout ce qu'elle pense, tout ce qu'elle voit, gracieux récits, causeries faciles où son imagination se joue et se déploie en liberté. Bettine écrit avec plus d'insouciance encore : ses lettres sont sans date, sans ponctuation ; tout entière aux impressions du moment, elle n'a de guide que sa fantaisie. Peu lui importe le temps et le lieu, elle écrit partout, sur la montagne, sur le mur croulant, sous l'oranger du jardin, jusque dans le ratelier de l'étable. Avait-elle conscience de la valeur littéraire de ses lettres? Je le croirais volontiers, malgré cette insouciance et cet abandon. Mme de Sévigné, qui n'écrivait qu'à sa fille, et avant tout par besoin de cœur, savait peut-être aussi bien que nous les mérites de son style. « Si j'imprimais! » dit-elle quelque part: elle y avait donc songé. « Vous savez que je n'ai qu'un trait de plume, écrit-elle ailleurs: ainsi mes lettres sont fort négligées : mais c'est mon style, et peut-être fera-t-il autant d'effet qu'un autre plus ajusté. » Croyez-le, en faisant autrement que tout le monde, la spirituelle personne savait bien ce qu'elle faisait. J'en dirais autant de Bettine : ce serait niaiserie de croire qu'elle se soit ignorée. Elle aussi n'a qu'un trait de plume, mais il est

ferme et hardi. Ses lettres, étudiées de près, nous offrent un véritable intérêt artistique. Les grands peintres sont rares : il n'est pas facile de leur ressembler, de trouver comme eux, pour représenter l'homme et la nature, la teinte vraie, l'expression saisissante. Bettine parfois possède ces qualités à un haut degré : ses récits sont des tableaux, tableaux gracieux, souvent énergiques, toujours frappants de naturel et de vérité. Les fragments reproduits dans cet article le prouvent de reste. J'en citerais bien d'autres si l'espace ne me manquait. Je ne m'en permettrai plus qu'un seul. Il est court, mais admirable ; il achève de nous faire comprendre Bettine.

« Donc, comme j'étais en train de réfléchir, j'entendis chanter une petite chanson en langue étrangère. Autant de chants, autant de pauses. Je saute de mon lit, enveloppée de ma peau d'ours et je me mets à la fenêtre. C'est mon marin espagnol qui est là, en bas, et qui chante à la fraîcheur de la nuit. Je le reconnus à l'instant au gland d'or de son bonnet, et je lui dis : « Bonsoir, capitaine ; je croyais que depuis huit jours vous aviez descendu le Rhin jusqu'à la mer. » Il me reconnut aussitôt, et prétendit qu'il avait différé son voyage pour savoir si je ne voulais pas être de la partie. Je lui fis répéter sa chanson ; elle était pleine de caractère Pendant les pauses, on entendait l'écho y répondre du château palatin, qui, situé au milieu du fleuve, entouré de rochers noirs, paraissait, avec ses tours d'ivoire et ses créneaux d'argent, confondu dans la lumière de la lune.

» Cher Gœthe, que n'as-tu entendu cette nuit, comme moi, le chant du batelier étranger ! Tantôt les sons dansaient une ronde solennelle, puis allaient se perdre sur le rivage ; tantôt ils caressaient les rochers de leur souffle, et le doux écho, éveillé au milieu de la nuit, leur répondait en rêvant. Que n'as-tu entendu le batelier quand après chaque triste pause, il recommençait son chant par un soupir mélancolique ! Bientôt les sons devenaient plus forts, ses plaintes éclataient, le désespoir s'emparait de lui, il appelait quelque chose qu'il ne pouvait atteindre ; puis il se tournait avec passion vers les souvenirs du passé, et à entendre les douces modulations de son chant, semblables à des rangs de perles, on eût dit qu'il laissait échapper un à un tous les trésors de son bonheur. Hélas ! hélas ! il soupire, il écoute, il s'écrie, il écoute encore, et ne recevant point de réponse, berger désolé il rassemble son troupeau, il compte avec indifférence ce que l'orage lui a laissé d'agneaux, et quitte le triste rivage de la

vie. Oh ! la musique, c'est l'expression de ces désirs sans nom qui oppressent le cœur..... »

Il y a des gens qui vous diront que l'amie de Gœthe n'est pas morte, qu'elle vit à Berlin, qu'elle a laissé la poésie pour la prose, qu'elle écrit sur la politique, prétend réformer le monde et fait même la leçon aux rois. N'en croyez mot : ce sont là des contes ; si c'était vrai, je ne voudrais rien en savoir. Je ne connais que Bettine Brentano, l'auteur des lettres charmantes que je viens de lire, que je compte bien relire un jour, de ces lettres qu'il est facile de blâmer sans trop d'injustice, mais qu'on peut louer, et louer beaucoup sans dépasser les bornes de l'indulgence. C'est ce que j'ai fait ici. Assez d'autres ont vu les défauts : ce sont les qualités surtout que j'ai voulu connaître. J'aime à m'aveugler un peu, je l'avoue, sur les petites imperfections de ceux qui m'ont charmé ; Je les vois comme je les rêve ; je les prends par le côté qui me va et je me dis : A quoi servirait d'être sévère, lorsqu'il n'est plus temps de corriger ?

D. P.



FRÉDÉRIC DUBOIS DE MONTPERREUX.

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE ([1])

III

A son retour dans sa patrie, et en rédigeant d'après ses notes prises sur les lieux mêmes, le texte définitif de son *Voyage autour du Caucase*, Frédéric DuBois avait été maintes fois conduit à faire des comparaisons entre les mœurs féodales des Circassiens et nos vieilles mœurs helvétiques, comme aussi entre les monuments de l'Orient et les nôtres. L'architecture sacrée l'avait surtout préoccupé. A chaque instant, en parlant des églises bysantines et romanes de l'Arménie et de la Géorgie, il était ramené par analogie aux temples de son pays, à ces monuments défigurés de nos contrées, qui avaient été l'objet de ses premières études. Il se reportait, en décrivant les basiliques de la Colchide et de la Crimée, aux années de sa jeunesse où il mesurait la collégiale de Neuchâtel, en cherchant à la comparer avec l'église de Payerne, pour prouver leur communauté d'origine et l'authenticité de ces fondations de la reine Berthe de Bourgogne. Parfois même il ne pouvait s'empêcher d'interrompre ses descriptions, pour exprimer en passant un regret sur certains actes peu esthétiques, pour ne pas dire tant soit peu vandales, de quelques-unes des autorités de nos petites villes. C'est ainsi qu'à la fin du premier volume ([2]), au milieu d'une dissertation savante sur le style architectural de la cathédrale de Kou-

([1]) Voir l'article précédent, n° de juillet 1855, page 493.
([2]) Pages 412-415.

taisen, en Colchide, la ville de Jason, de Médée, de Thamar et de Roussoudan, nous trouvons cette boutade originale : « Cette église est bâtie en forme de croix byzantine ou romane. On a donné ce nom à un style imité du byzantin, qui fut en vogue dans les IXe, Xe, XIe et XIIe siècles, et qui précéda le style gothique. L'église que la reine Berthe fonda à Payerne en 960, la collégiale de Neuchâtel en Suisse, de quelques années plus récente, Saint-Germain des Prés, du Xe siècle, le dôme de Mayence, l'église de Sainte-Hélène à Bonn, celle de Saint-Gérion à Cologne, le dôme de Gelnhausen, etc., sont de beaux modèles de ce style. Qu'il est fâcheux que messieurs de Payerne aient si peu su apprécier le monument qu'ils possèdent! — Pourquoi, demandai-je dans mon étonnement, ne s'en sert-on plus comme église? — Elle était trop belle, me répondit-on. Et, en attendant, on a fait du portique une prison, du corps du temple une grande et une petite halle des blés; le chœur est un poids public, les sacristies sont des écuries et des bûchers, et, pour ne pas perdre de place, on a fait de l'espace qui restait au-dessus des halles, deux immenses magasins à tabac, à foin, etc. [1]. »

Le talent éminent d'application et de comparaison que déployait M. DuBois dans ses études, ne tarda pas à frapper plusieurs personnes de Neuchâtel qui dès longtemps étaient en rapport d'amitié avec sa famille. Ces personnes l'engagèrent fortement à s'occuper des antiquités de Neuchâtel, et lui assurèrent, pour ses recherches et ses publications, le concours du gouvernement.

« Je viens de recevoir, nous écrivait-il, un avis du conseil d'Etat et de la Société d'émulation, qui m'annoncent qu'ils sont prêts à avancer les fonds pour la publication de la première partie de mes antiquités neuchâteloises, et cela jusqu'à la concurrence de fr. 5,000. Je vais donc commencer incessamment. Les premières planches sont déjà à Zurich, pour être gravées sous la direction de mon brave ami Ferdinand Keller, qui va bientôt aussi publier, de son côté, un ouvrage qui intéressera tous les amis de notre ancienne histoire. »

Les matériaux réunis par Frédéric DuBois étaient immenses : il

[1] Ceci a été écrit en 1839. Dès-lors, les bizarres destinations de la charmante église de Payerne ont subi peu de changements. Nous avons respiré récemment les parfums narcotiques du tabac du crû, sous les voûtes de ces murs où l'on voit encore de si curieux fragments de peinture sacrée, remontant à l'école de Constantinople.

ne lui restait que l'embarras du choix. Il avait, dans ses voyages, fait des recherches approfondies sur les antiquités du nord et sur l'époque celtique. Il eût un moment l'idée de procéder par ordre chronologique, et de commencer par là. Mais bien que tout ce qui concerne cette période lui fût familier, qu'il connût jusqu'à la moindre pierre druidique de nos forêts, jusqu'à la plus étrange des traditions et des légendes féeriques de nos grottes et de nos montagnes, il ne tarda pas à reconnaître que tout cela ne constituait pas les bases d'un ouvrage sur les antiquités nationales. En effet, dans ce monde lointain, les traditions et les monuments d'un pays ont une ressemblance si parfaite avec ceux d'autres pays, il y a dans tout ce passé tant d'uniformité, qu'il est impossible de déterminer ce qui nous appartient en propre. Un peuple de notre Europe ressemblait alors à un autre peuple du même continent, comme deux peuplades de deux îles de l'Océanie se ressemblent aujourd'hui. Aussi l'époque romaine l'attira bientôt, et lui fournit matière à des recherches plus précises. En 1839, il fit exécuter des fouilles près du château de Colombier. Il était guidé par l'idée fort juste que nos manoirs modernes ne sont que des reconstructions de castels du moyen-âge, lesquels avaient été eux-mêmes édifiés sur des débris romains, comme beaucoup de nos églises chrétiennes sont faites avec des matériaux de temples païens. Le résultat justifia son hypothèse, et, déjà en 1840, il envoyait à Berlin le plan de ses fouilles et les dessins des vestiges d'édifices romains qu'il y avait découverts. Une chambre du château, celle des anciens seigneurs, fut transformée en musée, et reçut ces divers débris. Sans doute M. DuBois ne trouva ni statues de marbre, ni bas-reliefs, ni objets précieux. Mais à défaut de ces trésors, il réunit et classa tous les matériaux qui servaient aux constructions romaines, depuis les pierres taillées, les briques pour divers usages, les stucs, pavés, mosaïques, incrustations de marbre et peintures à fresque, jusqu'aux ustensiles variés, comme amphores, fragments de terre sigillée, objets en verre, instruments en fer et en cuivre. L'antiquaire était ainsi parvenu à retrouver tous les éléments qui servaient chez nous à la construction d'une maison romaine. Il avait constaté aussi la provenance de ces divers matériaux, entre autres celle des marbres, qui étaient extraits de carrières ouvertes près de l'endroit où s'éleva plus tard la chartreuse de la Lance. Quand le roi de Prusse vint dans le canton de Neuchâtel, en 1842, il voulut vi-

siter le musée nouvellement improvisé ainsi par notre archéologue, et il l'honora de paroles encourageantes et de distinctions flatteuses, que certes sa modestie était loin de rechercher.

Mais ce petit monde romain de Neuchâtel était encore trop peu caractéristique, trop peu considérable pour donner matière à des dissertations bien originales. Le *castrum* et la *villa* retrouvés à Colombier, ressemblaient à tous les édifices consacrés à des destinations analogues sur toute la surface du vaste empire des Césars. C'était à une époque relativement plus moderne, au cœur du moyen-âge, que M. DuBois avait hâte de remonter, pour élever les fondements de son ouvrage. Cette époque lui offrait tout un monde neuchâtelois à révéler.

« La première partie de ma publication, nous écrivait-il, ne renfermera que l'ancien Neuchâtel, depuis le IXe siècle jusqu'au XVIe. Cette partie, vu les détails que je donnerai de la collégiale, du château, des tours de Diesse et des prisons, contiendra soixante planches grand in-quarto. J'ai profité des derniers moments que j'avais, avant l'ouverture de mon cours d'archéologie, pour tâcher de terminer la presque totalité de mes dessins, et pour recueillir les matériaux de comparaison qui pourront me servir pour la rédaction définitive du texte. J'ai dû refaire bon nombre de planches qui ne me satisfaisaient pas, et, pendant que je travaillais avec tant d'ardeur, les artistes de Zurich ne travaillaient pas ou faisaient d'assez mauvais ouvrage. »

L'époque des princes bourguignons, connus sous le nom de rois *Rodolphiens* ou de rois de la petite Bourgogne, attirait surtout notre antiquaire. Les temps où ils régnaient, qui forment comme la transition entre le monde Helvéto-romain qui s'en va, et l'époque féodale qui arrive, offrent, en effet, un moment unique de notre histoire. Quelle figure que celle de notre reine Berthe, par exemple! Qu'y a-t-il de réellement historique dans tout ce qu'on lui attribue, car l'imagination et la reconnaissance des peuples a été jusqu'à lui rapporter une foule de choses qui appartiennent à d'autres Berthe plus ou moins authentiques? Ce point délicat et difficile exerçait la sagacité de l'habile archéologue. Il avait pu se convaincre, dans les régions lointaines de l'Asie, qu'il faut y regarder à deux fois avant de traiter de fables et de chimères certaines histoires, sous prétexte qu'elles ne sont pas appuyées sur des monuments, si l'on ne veut pas s'exposer à faire amende honorable,

quand plus tard ces monuments se retrouvent, comme c'est aujourd'hui le cas pour ce pauvre peuple assyrien, regardé pendant un temps comme un mythe, et pour Ninive, sa capitale, dont de savants sceptiques avaient nié un moment l'existence. Aussi M. Du-Bois, pour en revenir à notre Berthe, soutenait l'authenticité de la plupart des actes attribués à cette reine populaire, fille d'un duc d'Allémanie, épouse de deux rois, Rodolphe II, de Bourgogne, et Hugues, d'Italie, mère du roi Conrad et grand'mère du roi Rodolphe III, le dernier de sa race.

« Je ne compte pas convertir les incrédules, nous écrivait-il en 1846, je sais que maint historien très-compétent doute de tout ce qu'on dit sur cette fameuse reine. C'est précisément pour résoudre les doutes que je pouvais avoir aussi, que je me suis mis à étudier, les uns après les autres, tous les monuments que les chartes ou la tradition lui attribuent. Je me suis abouché pour cela avec les hommes les plus compétents de la Suisse; voilà onze ans que je m'en occupe, et j'étais déjà quelque peu préparé par mes précédentes études. Aujourd'hui, nous sommes unanimes, après de longues recherches d'art et d'histoire, pour assurer que les églises de Payerne, de Saint-Imier, le prieuré de Bevaix, dont il reste un côté, une portion de la collégiale de Neuchâtel, sont bien de la seconde moitié du dixième siècle. Celle de Saint-Imier est peut-être la plus ancienne, et touche davantage au style de l'église de Romain-Môtier, dont quelques portions sont évidemment carlovingiennes, si ce n'est plus anciennes encore. J'ai écrit un essai architectonique sur Romain-Môtier, qui comble la lacune pour l'histoire de l'art dans la Suisse romande, aux X[e] et XI[e] siècles. Neuchâtel reprend à-peu-près où Romain-Môtier finit, et, de cette manière, mes études sont presque complètes. Payerne, Bevaix, Neuchâtel, appartiennent au grand mouvement de ferveur qui eut lieu après les victoires de l'empereur Othon et du roi Conrad de Bourgogne sur les Hongrois et les Sarrazins. C'est à ce même mouvement que l'on doit aussi le Münster de Zurich et l'église de Petershausen, à Constance. Le chœur de l'église de Colombier sur Morges, dans laquelle Berthe épousa, le 12 décembre 937, à l'âge de trente ans, et cinq ans après la mort du roi Rodolphe, Hugues, roi d'Italie, en même temps qu'on y célébrait les fiançailles d'Adélaïde, fille de Berthe, et de Lothaire, fils de Hugues, ce chœur, dis-je, a tous les caractères que nous assignons à cette époque, et même il semble être plus ancien.

» On doute aussi, je le sais, de l'authenticité des deux actes de 961,

connus vulgairement sous le nom de *Testament de la reine Berthe*, en faveur de l'abbaye et de l'église de Payerne. Comment, dit-on, y en a-t-il deux avec des sceaux différents, l'un à Lausanne et l'autre à Fribourg? Quel est le vrai et quelle est la bonne image empreinte sur ces sceaux? Elles peuvent être bonnes toutes les deux, pourvu que l'on ne suppose pas, avec M. Bridel, que Berthe est représentée filant. S'il était prouvé qu'elle tient, dans le sceau de Lausanne, un fuseau au lieu du sceptre, cette seule circonstance, contraire aux traditions du *décorum* qu'emportait avec elle la Majesté, pourrait le rendre suspect. Tu as bien vu juste, je crois, en voyant un sceptre là où d'autres ont vu le prolongement du fil du fuseau, d'autant plus que la fleur de lys, qui orne ce sceptre, se retrouve fréquemment dans les monuments de cette époque. La manière dont Berthe tient la Bible, ou le livre d'évangiles, dans la main gauche, est aussi parfaitement dans l'esprit du temps. La critique n'a rien non plus à dire au sujet du costume; il est, dans les deux sceaux, conforme à la mode du Xe siècle : dessous la *tunique* et la *ceinture*, dessus le *manteau*, agraffé sur la poitrine au moyen d'une grande *fibule*. Il y aurait de longues pages à écrire sur les inscriptions, et sur l'analogie matérielle de ces sceaux avec les figures des chapiteaux de Payerne. Mais comment, dira-t-on, y a-t-il deux chartes au lieu d'une? L'une est évidemment une copie de l'autre, faite à la réquisition d'un intéressé. On aura copié tout, date et signatures. La reine Berthe aura fait apposer l'un des sceaux à cette copie, car elle pouvait en avoir deux ou trois déposés dans ses principales résidences. Doute-t-on des deux chartes de Berthold Ier, comte de Neuchâtel, de 1196 et 1258, parce qu'elles sont corroborées par des sceaux complètement différents. »

C'est par de semblables recherches, minutieuses en apparence, mais toujours judicieuses, que M. DuBois procédait lentement, mais incessamment, à la confection de son ouvrage sur les antiquités neuchâteloises. Une découverte faite à cette époque, par M. Matile, aux archives de Chambéry, en venant corroborer une des hypothèses de notre antiquaire, continua à maintenir sa ferveur. Il avait toujours soutenu, conformément à sa théorie, que le château actuel des comtes de Neuchâtel, avait été édifié sur les ruines d'un palais des rois bourguignons. Or, dans l'acte trouvé à Chambéry, et qui est une donation de plusieurs lieux (1) faite à Aix-les-Bains

(1) Les localités désignées dans cette charte de l'an 1011 sont *Aix*, *Annecy*, l'abbaye de *Saint-Pierre*, *Rudda* (Rue), *Font*, une partie d'*Yvonant*, *Neuchâtel*, *Arins* (Saint-Blaise) et *Auvernier*.

(Aquis) par Rodolphe III, petit-fils de Berthe, à son épouse Irmengarde, Neuchâtel est désigné par l'expression de ***Novum Castellum regalissimam sedem.***

« Voilà donc maintenant, nous mandait encore DuBois, l'histoire de Neuchâtel fixée par cette charte, sur des points jadis parfaitement obscurs. Elle corrobore tout ce que j'avais avancé sur le château de Neuchâtel, auprès de MM. de Chambrier et de Sandoz-Rollin. Ils me disent que je suis sorcier, en devinant ainsi l'histoire sur des pierres. Ce *Novum Castellum*, ce Neuchâtel, *siége très-royal*, est retrouvé presque intact depuis 1837, et aujourd'hui, plans, vues, dessins de cette demeure ou résidence royale, dont j'avais trouvé la porte et une fenêtre fort décorée dans les caves du château actuel, sont chez mes artistes de Zurich. »

Heureux notre archéologue, heureux aussi ses parents, sa digne mère, ses sœurs, l'épouse qu'il avait choisie selon son cœur, sa fille d'adoption et ses nombreux amis, si sa santé eût été au niveau de son dévouement à la science et de son courage d'investigation. Mais ses voyages avaient usé sa robuste constitution, et c'est en vain qu'il cherchait à la raffermir dans la paisible retraite qu'il s'était ménagée à Peseux, près de Neuchâtel. Déjà dans la préface de son livre sur le Caucase, il avait donné à entendre à quel prix ses recherches, dans un climat brûlant et humide, avaient été acquises.

« L'homme propose et Dieu dispose, » nous disait-il dans une lettre de 1846. « Si vous avez sur les bords du Léman la fièvre politique au moral, elle ne vous empêche pas de penser et d'écrire. Moi, j'ai la fièvre au physique, et, depuis nombre de semaines, j'en suis visité pendant trois jours, de manière à ne pouvoir m'occuper de rien absolument. Les autres jours sont bons ou passables: ce sont précisément ceux où j'ai mon cours à l'académie. Cette fièvre m'ôte toute envie de travail. Funeste héritage que j'ai fait au Caucase et qui est la dernière chose que j'aurais dû en rapporter! Mais peut-on s'apitoyer sur des misères de ce genre, quand nous voyons la rage, le choléra, la famine, la peste politique nous menacer de toutes parts? Je veux seulement te faire comprendre comment, lorsqu'on a plus de la moitié des jours de la semaine pris par un tyran qu'on appelle la fièvre, et l'autre, par un tyran moins accommodant encore, qu'on nomme l'académie, il ne me reste guère de temps pour pousser *con amore* mes recherches archéologiques. Mais on se surmonte et en ajoutant ligne

à ligne on finit par arriver à son but. Ma fièvre a retardé mes travaux sur nos antiquités, sans les suspendre. Le gouvernement neuchâtelois veut que j'augmente, d'un certain nombre de planches, le nombre primitif fixé à soixante. Il trouve nécessaire et urgent que je joigne aux monuments de l'ancien Neuchâtel, les armoiries, les médailles, et les monnaies. J'aurai environ soixante monnaies ou médailles à représenter, et cela sans me répéter. Il y en a des comtes de la première race, entre autres du comte Louis (quatre bractéates frappés à Neuchâtel au milieu du XIVe siècle), de Jeanne de Hochberg, de Léonor d'Orléans, de Henri Ier, Henri II de Longueville, qui est l'une des figures intéressantes de notre petite histoire, sera représenté par treize pièces, choisies sur les trente d'années différentes qu'on connaît de lui. J'ai deux médailles sur la prise de possession de notre pays en 1707, et, ce qui est bien plus extraordinaire, une médaille en argent frappée à Vienne, sur l'occupation de Neuchâtel par les Autrichiens, le 23 décembre 1813. Etaient-ils donc fiers, ces *Kaiserlicks*, d'avoir pris sans coup férir notre petite bicoque, et d'avoir pu s'y refaire sans être troublés dans leur digestion! Les anciens batz neuchâtelois que tu m'as envoyés, ont été les bienvenus. Celui de 1790 est beaucoup plus rare que celui de 1648. Ma collection renferme plusieurs exemplaires et variétés de celui-ci, et l'autre y manquait. Cela provient de ce que tout le billon frappé de 1790 à 1803, a été refondu en 1806 pour faire la monnaie du prince Berthier. Les pièces plus anciennes n'ont point subi cette réforme. As-tu remarqué sur le batz de 1648 une singularité historique assez intéressante? L'ancienne devise des Orléans-Longueville était : *Oculi Domini super justos* (l'œil du Seigneur est sur les justes). La célèbre année 1648, où notre Henri II de Longueville concluait le fameux traité de Münster pour le roi de France, il fit ajouter à sa devise sur les monnaies de Neuchâtel, les deux mots : *et pax*, de sorte qu'on y lit : *Oculi Domini et pax super justos*. Cette devise s'est perpétuée jusqu'à la duchesse de Nemours qui a fait effacer *et pax*. Il paraît qu'elle n'aimait pas la paix. Je te remercie beaucoup aussi pour les sceaux des rois bourguignons, et exprime à M. de Gingins ma gratitude pour la communication de sa copie de celui de Berthold de Zæringen. Ces sceaux authentiques sont d'une haute importance pour moi, parce que je suis occupé de l'étude des écritures monétaire, sigillaire, et lapidaire, comparées, dans la Suisse romande à travers tout le moyen-âge, du VIIIe au XVe siècle. Je ne pourrai fixer que par ce moyen plusieurs données archéologiques incertaines. Serait-il possible de prendre connaissance de la

collection des monnaies des évêques à Lausanne? M. Frédéric Soret a fait merveille pour les déchiffrer et les classer. Depuis lui, j'ai découvert des types qui me paraissent appartenir à l'époque du royaume de Bourgogne, et qui portent d'un côté la légende : MONETA, et de l'autre : LAUSAN. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles sont plus anciennes que celles qui ont la légende : CIVITAS EQUESTRIS, et sur le revers : SEDES LAUSANE. Les caractères sont de la fin du Xe ou du commencement du XIe siècle. Ton Armorial des évêques de Lausanne a été grandement le bienvenu, de même que Plantin, qui nous donne le tableau d'une époque déjà bien loin de nous. On est enchanté de pouvoir constater les changements qui se sont opérés depuis lui dans nos monuments, églises et tombeaux. Comme ces vieux auteurs sont encore utiles : Plantin, Ruchat, Bridel! »

On voit par ces citations que ce que M. DuBois appelait de la langueur dans le travail, aurait pu passer pour de l'activité chez d'autres. Cependant il dut céder aux conseils de la faculté et aller aux eaux de Baden, d'où il nous écrivait (le 16 juillet 1846) :

« Je ne te ferai pas croire que je suis encore bien malade. Non, Dieu soit loué, les forces me reviennent et les eaux me font grand bien. Je renais comme le Phénix, depuis que je suis ici, et mon bon ami Ferdinand Keller, ne peut croire que j'aie été si mal. Nous avons employé les jours qu'il a été ici à courir les environs, explorant tantôt le *Stein*, ou château de Baden, l'ancienne ville romaine des eaux de Tacite, Wettingen..... Wettingen, hélas! qui change de jour en jour. Un grand nombre d'ouvriers y travaillent. On change tellement les corps principaux des bâtiments, pour en faire un séminaire, qu'on voit bien que le gouvernement argovien veut ôter aux moines toute idée d'une possibilité de retour. On fait de même à Muri. Figure-toi, par exemple, que du magnifique réfectoire de Wettingen l'on va faire une quantité de petites pièces, et, par conséquent, recouvrir d'un badigeonnage l'histoire du couvent qui se trouve représentée sur les murs par des écussons et des inscriptions. En creusant le tunnel qui doit passer sous les ruines du Stein, dans une étroite muraille jurassique, on a découvert quelques médailles, mais c'est peu de chose. »

A son retour des bains, et dans l'arrière-saison de cette même année 1846, nous retrouvons M. DuBois en excursion :

« En fait de courses, dans le but de m'éclairer sur notre histoire (lettre du 26 novembre 1846), je viens d'en faire une qui m'a vive-

ment intéressé. Je suis allé pédestrement explorer Balm, Oltingen, Chiètres (Carceres) et *Fenis*. Balm ou Balmette, aujourd'hui Fehrenbalm (selon M. Matile, dans la chronique de Lausanne), serait le *Balm* où Félix et Ermendrudis fondèrent un monastère en 552. J'y ai trouvé une vieille église, mais pas trace de monastère ni de légendes ou traditions qui s'y rapportent. Ce qu'il y a d'ancien dans cet édifice peut remonter au XIIIe siècle. Au contraire de cette opinion, tout semblerait prouver que Fehrenbalm, appelé Balmette dans la division de l'évêché en 1228, était et a été de tout temps une église filiale de *Ober-Balm*, qui était probablement le Balm en question. Je te dis ceci à titre de renseignement, puisque vous allez publier le Cartulaire de Lausanne. Au surplus, il n'y a pas de grotte ou de *Baume* à Balmette: c'est à Baume, près de Romain-Môtier, que je plaçais le lieu mentionné au Cartulaire de Lausanne.

» J'ai voulu voir les ruines du château de ce Bourcard d'Oltingen qui, dans le XIe siècle, donna Auvernier à l'évêché de Lausanne. J'en ai retrouvé l'emplacement sur la rive droite de l'Aar, en face de son confluent avec la Sarine, mais les dernières pierres ont servi à bâtir deux maisons dans le hameau d'Oltingen, au pied de la colline du château, le long de l'Aar.

» Chiètres, qui fut donné par la reine Berthe à l'abbaye de Payerne, semblait me promettre une meilleure récolte. Mon espoir a été trompé. Cette église de Chiètres, qui devait déjà exister dans le Xe siècle, est si neuve, que c'est à faire reculer un archéologue. Ce qu'il y a de plus ancien est peut-être du commencement du XVIe siècle. Mais on n'a pas conservé la plus petite portion de l'église primitive. Seulement on trouve dans les fondements quelques vieux matériaux et quelques belles pierres romaines, qui ont servi pour les angles comme nous l'avons vu ensemble à Colombier sur Morges.

» Il me restait Fenis, et là j'ai été dédommagé par un plan des ruines et des fossés que j'ai relevé. Je vais l'envoyer à M. Keller, avec une vingtaine de nouveaux dessins. Encore une douzaine à peu près, et mon ouvrage sera terminé quant aux planches. »

L'année suivante, une amélioration sembla se manifester dans la santé de notre ami. Le 12 mai 1847, il nous écrivait de son charmant ermitage de Peseux, où il avait réuni ses proches, ses amis, ses livres, ses dessins et ses fleurs, tout ce qui pouvait lui constituer une vie de philosophe chrétien et d'érudit.

« Je me porte mieux, quoique je ne sois pas au bout de mes remèdes. Les forces me reviennent petit à petit après quarante-six accès

de fièvre. Dieu soit loué, l'avenir est plus riant pour moi que dans ces douloureux mois de janvier, février et mars. C'est ce qui a retardé le renvoi de tes documents. Tu auras remarqué, dans le sceau de Rodolphe III, provenant de l'abbaye de Saint-Maurice, et dont tu dois la copie à l'obligeance de M. Forel, que le sceptre de ce roi bourguignon est terminé aussi par une fleur de lys. Je suis heureux d'avoir le fac-simile de la fameuse donation que ce monarque, prodigue envers l'Eglise, fit du comté de Vaud, *Comitatus Valdensis*, à l'évêque Henri de Lausanne, l'an 1011, ce qui n'empêcha pas ces prélats d'être toujours plus ou moins des comtes *in partibus* (1). Me voilà par le fait riche de deux signatures de notre *roi fainéant*. Pour les sceaux de l'histoire de Neuchâtel, j'ai reçu communication du manuscrit le plus précieux, et qui appartient à M. de Sandoz-Rollin. C'est celui de Walthard de Berne, avec les dessins originaux des sceaux des différentes branches de la maison de Neuchâtel. J'ai obtenu aussi dernièrement, de M. Landoldt de Zurich, une série de monnaies et de médailles de Neuchâtel, que notre musée ne possède pas, et que j'étudie et dessine petit à petit, ce qui complique les affaires. Notre gouvernement veut que je paraisse au complet. Mais je ne veux pas que rien me trahisse aux yeux d'autres antiquaires, qui s'occupent des mêmes recherches et qui pourraient se chagriner de cette protection. Quand l'ouvrage aura paru, ce sera toujours assez tôt. J'ai reçu l'autre jour l'avis que la Société impériale de géographie à Saint-Pétersbourg, m'a nommé membre correspondant. Je le suis de celle de Berlin, membre honoraire de celle de Londres, et correspondant perpétuel de celle de Paris. Tu vois qu'il ne manque plus de fleurons à ma corolle de ce côté-là. Mais garde cela pour toi, et ne me trahis pas vis-à-vis d'un public auquel je ne dis pas ces choses-là. »

Après, ou plutôt avec ses antiquités de Neuchâtel, l'académie de cette ville était ce que M. DuBois avait le plus à cœur. C'est que cette institution, récemment fondée, réunissait réellement alors des professeurs tellement distingués, qu'on les aurait vainement cherchés dans de plus grands centres. Le départ de M. Agassiz pour l'Amérique, bien qu'annoncé comme un simple voyage scientifique avec espoir de retour, commença à dénouer ce faisceau, et fut comme le prélude de la dispersion. M. DuBois était attaché de cœur à M. Agassiz. L'éloignement de l'illustre auteur des *Pois-*

(1) Ce document important, a été publié par MM. de Gingins et Forel, dans le *Recueil de chartes de l'ancien évêché de Lausanne* (tome VII des Mémoires de la Société d'histoire de la Suisse romande).

sons fossiles, alarma donc son ami et fut pour lui comme un triste pressentiment.

« Quand il est venu, nous écrivait-il, prendre congé de nous, ce n'est pas sans serrement de cœur que nous nous sommes quittés. Nous nous comprenions, et nous allons nous manquer l'un à l'autre pendant ces deux longues années. M. Hollard a été agrégé à notre corps pendant son absence. La rentrée des cours s'est fêtée par un souper charmant que M. le recteur Monvert nous a donné. A son tour, M. Frédéric Sacc, nommé professeur de chimie, a fêté la réception de son diplôme, par un superbe dîner qu'il a donné à ses collègues à Colombier. Tu penses bien que je n'ai pu y assister qu'en idée et du fond de mon lit. La fièvre, si elle était devenue tant soit peu magnétique ou sympathique, était assez forte pour me faire entrer en communication *somnambulique* avec ces savants gaillards qui ne mettaient pas de l'eau dans leur vin. Mais je suis malheureux ; tout est matériel chez moi, jusqu'à la fièvre ; rien d'idéal ; pas le moindre petit courant électrique..... C'est fâcheux, car j'aurais pourtant pu croire que je buvais du vin, comme Agassiz le croyait quand son grand magnétiseur anglais en buvait, pendant qu'il lui faisait des passes magnétiques. Rien n'était plaisant comme de voir Agassiz faisant semblant d'avaler son vin qui allait dans l'estomac de l'autre. Il faut l'avoir vu pour le croire. »

Dans une lettre postérieure, il revient sur ce sujet :

« Notre académie va son train. M. Hollard a commencé un cours d'*anthropologie* à la grande satisfaction de notre beau monde, qui ne demande pas mieux que de l'instruction pour une partie de ses distractions. Deux autres de mes collègues vont encore commencer des cours publics : M. Guillebert, *sur les causes finales dans la nature*, et M. Arnold Guyot, *sur des questions de géographie générale*. Quant à moi, j'ai mission d'apprendre à nos étudiants les vieilleries de ce monde. Cela a un bon côté au moins ; quand on est avec le seigneur Jupiter et avec dames Isis, Cérès et Minerve, on est en fort noble compagnie, et on oublie un instant ce que fait la société actuelle. Dieu, jusqu'à aujourd'hui, nous a donné la paix en Suisse. Puisse-t-il nous la conserver, et puissions-nous la mériter par notre union, notre charité, et notre dévouement les uns pour les autres ! Puisse la politique des corps-francs ne jamais franchir la limite de notre canton ! Ce qui se passe dans le canton de Berne, et leur conduite envers l'idole Neuhaus, qu'ils ont adorée avec tant de ferveur et si

longtemps, me révolte. Mais je me laisse entraîner comme eux. Tu vas rire de ma noble colère contre un tel égoïsme, mais nous pourrions bien en pleurer. De la démagogie au despotisme, il n'y a que l'épaisseur d'un Napoléon..... d'or. Les temps deviennent durs pour tout le monde, et il faut commencer à modérer ses caprices littéraires. Depuis qu'Agassiz n'est plus ici, on acquiert moins de beaux ouvrages pour notre bibliothèque académique. Qui sait quand il reviendra et quand il pourrait en faire usage? Au reste, les nouvelles que nous avons de son séjour aux Etats-Unis, sont fort réjouissantes. Il donne son cours à Boston, et le nombre de ses auditeurs s'élevant à 3,000, il a été obligé de les partager en deux séances. On lui a doublé en conséquence la rétribution qu'on lui avait promise, et qui s'élève ainsi à Fr. 20,000. C'est joli pour un simple cours. »

La guerre du Sonderbund, à la fin de l'année 1847, en venant confirmer les appréhensions de Frédéric DuBois, troubla aussi ses travaux. Il prenait les choses vivement à cœur.

« Plus de deux mois se sont écoulés, nous mande-t-il le 26 janvier 1848, depuis ma dernière lettre, et quels mois! Quel est celui qui, dans cette chère Helvétie, n'a pas eu sa mesure pleine de quelque chose, de fatigues, de soucis, d'angoisses, de douleurs? Pour moi, il me semble que j'ai eu le cauchemar, et ce rêve s'est terminé par de douloureux deuils de famille!....

» Depuis le nouvel-an, nous respirons un peu: puissions-nous mériter la paix, par notre amour pour *Dieu* et la *justice*, et par notre *charité!* Ces trois mots ne sont pas sur les programmes du jour. Je suis heureusement occupé, comme je ne l'ai jamais été, par mon cours d'antiquités romaines. Bien que je n'aie que deux étudiants et un auditeur, ce qui est dû en partie aux misères des temps peu favorables aux études, je travaille comme si j'en avais cinquante, et je fais comme saint Pierre, je prêche aux gentils puisque les autres me rejettent. »

La révolution française de février, qui amena la révolution neuchâteloise de mars 1848, vint mettre le comble aux alarmes de M. DuBois. Il avait vu trop de pays et de peuples, pour ne pas avoir pris une certaine largeur d'idées en politique, et, s'il était conservateur, ce n'était pas un conservateur étroit. Il savait raisonner, discuter avec ceux qui n'étaient pas de son bord. Il savait, ce qui est encore plus rare, les comprendre et les aimer. S'il vit avec peine les événements de sa patrie, ce ne fut pas parce qu'ils inter-

rompirent brusquement ses travaux, en supprimant d'abord l'allocation qui lui avait été allouée par l'administration renversée, et l'académie de Neuchâtel elle-même. Il pensait beaucoup aux autres et peu à lui. Il déplorait le renversement d'un ordre de choses qu'il estimait relativement le meilleur pour sa patrie, et le sort fait à des magistrats parmi lesquels il avait constamment trouvé des amis et des protecteurs. A la suite d'une visite que nous lui avions faite dans son ermitage, avec M. le professeur Vulliemin, quelques jours après les événements dont nous parlons, voici comment il exprimait ses pensées dans une lettre du 19 mars :

« J'ai eu bien de la joie à vous voir, mes chers amis, et vous m'avez redonné du courage et de la confiance. Il en faut par le temps qui court, temps de banqueroute générale ; tout y passe : le droit, la justice, la vérité et l'argent. Les conjonctures présentes n'ont influé en rien sur le cours de ma fièvre qui suit son allure. Les accès sont douloureux et journaliers. Nous sommes toujours sous le provisoire et je plains le gouvernement nouveau. Si jamais les hommes qui se mettent à la tête des affaires ont eu une rude tâche, c'est bien à présent. Ils ont bien de la peine à lutter contre les exigences de gens remplis de rancune. N'aurait-il pas mieux valu, au lieu de continuer à tenir en prison l'ancien conseil d'Etat, lui demander de reprendre provisoirement ses fonctions, en s'adjoignant une partie des membres du nouveau gouvernement républicain, comme représentants des nouveaux intérêts du pays, à condition qu'on travaillerait loyalement de part et d'autre à légaliser la position, sans occupations militaires, sans adhésions forcées, sans prises d'ôtages ? Crois-moi, le bon sens du pays aurait accepté cette marche qui a été conseillée par des gens que tu connais. Chacun, dans ces temps difficiles, où tout croule, où l'avenir est gros de tempêtes et de naufrages, se serait empressé de remplir son devoir et de sauver le pays quand même. Tout le monde est bien décidé à dire son mot et à ne pas se tuer moralement, parce que le roi ne songe pas encore à nous délier de nos serments, et à répondre aux vœux des populations qui sentent bien que c'est là l'unique moyen de salut, vu l'état de l'Europe. Des hommes haut placés ont écrit à Berlin pour qu'on se hâtât de nous libérer. Dans l'origine, c'était la lutte de la république contre le royalisme. Le royalisme a disparu pour faire place au conservatisme, qui compte parmi ses adhérents beaucoup de libéraux même ; ceux-ci sentent que le communisme est l'ennemi commun. Le royalisme existe encore dans quelques communes, comme souvenir et regret. Le présent ne fait pas oublier le

passé, et en présence de l'exclusisme qui est le drapeau des partis extrêmes, l'avenir ne brille pas pour les *anges déchus*. Il ne faut pas leur savoir trop mauvais gré s'ils soupirent.

» J'ai recommencé mon cours académique, et jusqu'ici rien n'a transpiré sur ce qu'on veut faire de nous. Nous marchons à la garde de Dieu. J'ai reçu un nouvel envoi d'épreuves de mes planches d'antiquités. Ferdinand Keller m'écrit d'avoir bon courage. En attendant, notre caisse est épuisée, et j'ai envoyé de mon argent à Zurich pour continuer quand même. On n'a encore touché ni au musée ni à la bibliothèque. M. Steck, président de l'instruction publique, dit qu'il est bien dans l'intention du gouvernement de conserver l'académie, mais que le grand conseil futur et le pays pourraient fort bien refuser les fonds. En attendant, M. Lesquereux part pour l'Amérique avec sa famille. MM. Guyot et Matile attendent des nouvelles d'Agassiz avant de se décider au même parti, au cas que l'académie soit sacrifiée. M. Sacc a bien envie de partir aussi. »

Dès ce moment, dans les fragments que nous aurons encore à citer de la correspondance de notre parent, il ne sera presque plus question d'archéologie et d'antiquités. Il a beau vouloir se dérober au présent pour se retrancher dans le passé : cet inexorable présent le poursuit et le préoccupe presque exclusivement. S'il traite encore des questions d'histoire, c'est toujours en vue des temps actuels. C'est ainsi qu'il répond [1] à une lettre dans laquelle nous avions essayé de le reconforter et de lui persuader de prendre moins vivement des ennuis, qui, après tout, n'étaient pas mortels :

« Tu sais bien que je ne suis point un homme de faction, de parti, un ambitieux (ce mot dit bien des choses). Toute ma vie n'a eu qu'un but : chercher le vrai, le bon, le noble, le juste. Je me suis égaré souvent sans doute ; j'ai peut-être pris l'ombre pour la chose..... quel est celui qui ne s'égare, ni ne se trompe? Si je n'ai point foi dans nos républiques modernes, c'est l'effet d'une conviction et non d'une idée. Il manque à ces inventions modernes deux éléments qui constituaient la base des républiques de Rome et d'Athènes, qui en faisaient la force : *la foi* et *la stabilité*.

» A Rome, et dans l'Athènes antique, la foi (je la considère comme principe et non comme dogme) était le but, la cause, le moyen de toute la politique. Tous les actes de la vie politique devaient être con-

(1) Le 8 avril 1848.

sacrés par la volonté des dieux. Les fêtes religieuses étaient autant de fêtes politiques où tout ce que le talent des hommes peut produire de plus beau, contribuait à en augmenter la magnificence.

» Le second élément qui manque à nos républiques, c'est la stabilité. Rome trouva sa force, sa sauve-garde, dans son sénat qui resta toujours debout, comme un rocher de salut, au milieu de toutes les tempêtes de la république et de l'empire. Tout changea autour de lui; les patriciens et les plébéiens se firent des guerres acharnées; les tribuns du peuple suscitèrent troubles sur troubles; des empereurs régnèrent au nom de la puissance tribunitienne..... Et cependant Rome, loin de tomber, ne fit que grandir en force, en gloire, en prospérité, parce qu'il restait au milieu de Rome un pouvoir véritable et inamovible, une forteresse, un refuge au milieu du danger. C'est le spectacle le plus imposant de l'antiquité, que celui de ce sénat de Rome qui, pendant près de mille ans, ne fut ni renversé, ni aboli, ni attaqué dans ses bases (?). Le sénat fut un pouvoir continu, inamovible, l'élite de la nation, purifiée par le cens. Quoi qu'il arrivât, il était là respecté, obéi, le grand arbitre de Rome. Dans l'Athènes antique, nous avons pour sénat l'Aréopage plus vénérable encore. Athènes tomba, devint une ville de factions, de brouillons, quand Périclès, le démocrate à la façon de quelques-uns de ceux de nos jours, eut aboli l'Aréopage. Avec lui s'en allèrent la force et la gloire d'Athènes, et, ce qui est plus triste encore, sa nationalité. Athènes esclave de Rome!

» Au lieu de ces deux éléments indispensables, qu'avons-nous de nos jours? L'indifférence et même l'incrédulité, substituées à la foi et au devoir, et toutes les passions matérielles et tumultueuses à la stabilité. En un mot, des provisoires sans fin..... car le gouvernement du peuple souverain le mieux consolidé, qui taille dans la matière comme s'il était éternel, n'est dans le fait qu'un provisoire qui peut être culbuté demain. En résumé, nous voilà sous le régime des majorités matérielles, avec ou sans corps-francs. Les plus forts imposent leur manière de voir aux plus faibles, mais tout cela à charge de revanche. A son tour, la minorité devient majorité, fait table rase, remet en question le bon Dieu, le droit, réforme et reconstitue. Les gens n'y comprennent plus rien et ils ont à peine eu le temps de lire la nouvelle constitution, d'apprendre à connaître les nouveaux venus, qu'il faut déjà recommencer. La politique d'aujourd'hui, c'est la science de Sganarelle: *Nous avons changé tout cela.* En voyant la foi illimitée que l'on met dans les majorités de nombre, je me demande pourquoi l'on n'inventerait pas une machine où l'on pèserait les suffrages au lieu de les compter. Il est de fait que l'homme de ma-

tière pèse plus que l'homme d'intelligence et d'études, un bon gros aubergiste plus que M. Calame. Prime à l'inventeur!

» C'est ici le moment de te dire pourquoi je veux les deux éléments que j'ai décrits, pour base de toute institution sociale. Cela vient de ce que je crois fermement et inébranlablement en Dieu, et par conséquent à l'ordre éternel et au devoir qui nous lient à lui. Les Romains et les Grecs n'ont point fait table rase de ces principes éternels, ne les ont point mis en question. Il était donné à la civilisation moderne de le faire, de décréter en constituante qu'il y a un Dieu, et de déclarer que tout serment politique est nul de lui-même. Allez demander aux Romains ce que valait un serment quel qu'il fût, même prêté à son plus cruel ennemi! »

« Ce long préambule te donnera la mesure de mes idées politiques quant à notre petit pays de Neuchâtel. Ce que je regrette le plus dans les changements politiques opérés chez nous, c'est qu'au lieu de ce principe de stabilité, fondé sur un pouvoir inamovible, contre-balancé par l'esprit des chartes et l'autorité *tribunitienne* des bourgeoisies et des communes, on ait créé l'antécédent des initiatives rebelles et des provisoires. On laisse donc à l'intrigue, à la hardiesse, à la brigue, à l'ambition, à l'avidité des places les destinées des nations. Plus de stabilité, d'ancre de salut pour sauver le vaisseau de l'Etat ballotté par les vents. Il y aura bien quelques moments de relâche par-ci par-là, mais le baromètre sera toujours à tempête. »

Il nous serait bien difficile de dire aujourd'hui ce que nous répondîmes à cette lettre. Seulement nous croyons nous souvenir qu'en cherchant à combattre les idées par trop pessimistes de notre ami, nous lui énumérions à notre tour les dangers du système des capacités, ses inconvénients de toute espèce, comme l'esprit de parti, d'exclusion, de coterie, de secte, la suffisance, l'orgueil qu'il engendrait chez les uns, la jalousie et la haine chez les autres. Nous lui représentions combien il était décevant et dangereux de donner à une partie du monde le brevet et l'exploitation de la moralité, du savoir, de l'habileté, surtout aujourd'hui que le principe du développement illimité de l'instruction dans le peuple et de la propagation des lumières n'est plus contesté, même par ceux qui l'admettent à regret. Nous lui représentions qu'une bonne partie des dernières révolutions de la Suisse avait été le fruit d'une application par trop superbe de cette théorie des capacités qui avait fini par indisposer les masses non admises au secret de cette politique d'élection. Tant qu'il y aura des républiques, lui disions-nous, il y

aura de l'ostracisme bien plus sûrement que des Aristides ; et à tout prendre le passé n'était peut-être pas si beau qu'on l'imagine.

Quelle que fut notre réponse, il la prit en bonne part, et il nous répliqua immédiatement ([1]) :

« Je quitte les délices de mon jardin, je m'arrache du milieu de mes chères fleurs pour t'écrire. Tu m'as fait l'autopsie du cadavre actuel de la société, et ce que tu m'as fait voir m'a attristé pour l'avenir. Le principe spirituel, je le crains, va en décadence pour laisser à la matière tout son empire. Procurer aux passions matérielles des hommes le plus grand développement, aux sens le plus de jouissances, tel est le principe de nos constitutions modernes. On proclame le principe de la force ; on légitime toutes les lubies des majorités auxquelles on dit : « *Vous n'avez qu'à vouloir et ce sera la loi,* » et nulle part on n'a l'idée de reporter l'homme sur quelque chose qui est au-dessus de l'homme lui-même, la foi et le devoir, la nécessité du développement moral et la confiance que l'humanité a devant elle l'immensité des cieux pour terre promise. Comment voulez-vous que des gens qui ne croient à rien, ou qui, s'ils croient à quelque chose, s'adorent eux-mêmes comme panthéistes, puissent songer à un plus noble but que celui de la satisfaction grossière des sens et des intérêts du corps dans le présent siècle ? Ce que je viens de te dire s'applique à notre nouvelle Constitution que l'on votera demain dimanche. J'ai été épouvanté du peu de liberté qu'on laisse au peuple souverain auquel on dit : « Tu es souverain, mais à la condition de te laisser régenter par qui de droit, » car si l'on a peu donné au peuple, on a fait une large part au futur grand-conseil et au conseil exécutif. Jamais nous n'aurons été plus légalement despotisés, d'autant plus que ce grand-conseil ne sera autre que la Constituante. Les conservateurs sont partagés comme toujours. Les uns rejetteront la Constitution, les autres l'accepteront, bien que mauvaise, pour faire cesser le provisoire si fatiguant, si démoralisant. Ceux-ci ne se font pas illusion sur notre position et sur l'avenir. Chacun se dit qu'il faut travailler d'abord à désembourber le char. On est Neuchâtelois avant tout, malgré les nobles couleurs qu'on a voulu substituer aux anciennes comme sentant la féodalité. En dépit de cette proscription, ces emblêmes indignes ont combattu vaillamment à Grandson, à Morat, à Saint-Jacques, à Dornach. Tu vois que nous avons l'odorat plus fin que les Genevois qui ont lâchement conservé les souvenirs des évêques et de l'empire dans leur écusson. L'acadé-

([1]) Le 28 avril 1848.

mie est tellement ignorée du gouvernement actuel, que nous n'avons pas encore reçu de lui le plus petit signe de vie. Nous n'en continuons pas moins à donner nos cours et à tenir nos réunions mensuelles. Nous avons tous accepté par le fait le nouveau régime, et nous avons dit qu'en étant toujours à notre poste, c'était nous montrer vrais Neuchâtelois. Advienne que pourra. Mais nous sommes terriblement dans les futurs contingents, ainsi que mon ouvrage sur nos antiquités que je continue quand même.»

31 mai 1848.

«Notre votation a eu le sort qui était à prévoir. On n'a pas voté sur une Constitution bonne ou mauvaise. On a voté pour la République contre le roi de Prusse. C'était une impasse, et notre éducation constitutionnelle est encore à faire. Cependant nous sommes en progrès. Les Montagnes, qui ont fait la révolution et qui savaient pourquoi elles la faisaient, sont déjà remises de la commotion, surtout à la Chaux-de-Fonds. Quand on prévoit qu'on va s'administrer un remède violent, on prend ses précautions à l'avance, et tout se passe sans surprise. Il n'en est pas de même au Val-de-Ruz et dans le bas du pays, où l'on a été surpris comme par un coup de foudre, et où l'on est encore à se débattre contre le paroxisme. Ma position est un terrain neutre, et dans mon *port franc* chacun discute ses opinions, raconte ses anecdotes avec la plus grande confiance. Rassure-toi, les événements politiques ne me font pas de bile. Je les contemple d'un œil fort calme, simple spectateur, dans le fait, n'ayant jamais été que cela par la grâce de Dieu. J'en juge et j'en profite pour mon propre développement intellectuel. Placé par mes relations d'amitié et de parenté au milieu des deux extrêmes, je concilie, je consolide tant que je puis, et quand je m'ennuie de trop de sottises, je m'en vais dans ma retraite, et je dis comme Candide, «qu'il faut cultiver mon jardin.» Les déclarations de fortune pour le nouvel impôt se font sans aucune entrave. Pour ma part, j'ai fait une déclaration aussi consciencieuse que je pouvais la faire. Il n'en est pas moins vrai qu'outre ma paie de professeur qu'on me retire, on me prend encore dans ma bourse une partie de mon propre bien. D'un autre côté, le bon ours de Berne, pour montrer comment il entend la fraternité helvétique, l'union et l'égalité, et pour témoigner aux cantons de Vaud et de Neuchâtel sa gratitude, a doublé l'*ohmgeld* ou droit d'entrée sur nos vins. C'est une singulière manière de faire du bon et du fraternel voisinage.»

Ce ton de gaieté, au milieu de choses qui l'affectaient de toutes manières, montre assez que M. DuBois voulait prendre de l'empire

sur lui-même. Il réussissait quand les accès de son inexorable fièvre lui laissaient quelque tranquillité, et dans l'automne de 1848 nous le vîmes encore gai et enjoué. Il avait pris son parti de mille contrariétés. Mais l'hiver qui survint fut mauvais :

« Si tu avais passé ces quatre dernières semaines avec moi, nous écrit-il le 20 novembre, tu excuserais mon silence. Je suis dans l'impossibilité physique de faire aucune visite, même d'aller voir ma mère au château de Peseux. Quand je puis, pour quelques heures, m'occuper de travaux sérieux, je débrouille un arriéré qui me pèse sur la conscience. Quand la fatigue vient et qu'il fait une lueur de beau temps, je me traîne jusqu'au bas de mon jardin pour saluer le lac et les Alpes, et renouveler dans mon cœur tous les sentiments de reconnaissance que je dois à la Providence, pour tant de magnificences dans les œuvres de sa création. Quand le temps est au froid, à la pluie ou à la neige, je vais soigner mes fleurs que j'ai fait rentrer dans mes chambres de travail qui en sont encombrées. Je taille, j'arrose, j'épluche..... et je souffre par-ci par-là. Je suis soigné admirablement. Oserais-je me plaindre, quand j'ai tant de sujets de bonheur et de jouissance? Quand il me vient sur la conscience des remords de ce que je ne réponds plus à mes amis, je les apaise en me disant que je n'aurais que de mauvaises nouvelles à leur donner. »

La dernière lettre que nous avons reçue de M. DuBois, est encore plus triste. Elle annonce une catastrophe.

« Tu t'es fait illusion (15 juin 1849) en te figurant que j'étais bien portant et livré à mes travaux. Hélas ! jamais je n'ai passé un plus triste hiver : hiver de souffrances, qui s'est terminé par une quatrième rechute de ma fièvre qui me tient depuis bientôt trois mois.

« Dans cet état valétudinaire, tout me coûte; écrire une lettre est une affaire, et j'ai dû cesser celle-ci pour aller me jeter sur mon canapé, tant je souffrais. Mes travaux scientifiques sont totalement interrompus. Il faut pouvoir penser, compiler, résumer, et j'en suis incapable. J'attends avec impatience le soleil pour aller aux eaux de Baden, car l'affreux temps qu'il fait n'est pas propre à guérir les fiévreux. J'avais l'intention de faire, à M. Soret, un envoi qui lui serait agréable; mais je suis d'une faiblesse inimaginable. Rien que de t'avoir écrit ces quelques lignes, je suis tout fatigué de corps et de tête. »

Quelques mois après la réception de ce billet, nous visitâmes une dernière fois M. DuBois dans sa maisonnette, et nous fûmes effec-

tivement frappé du changement qui s'était opéré en lui et dans les objets qui l'entouraient. Ses chambres d'études, d'ordinaire remplies de portefeuilles ouverts, de livres étalés, de dessins suspendus aux murailles, de tout ce désordre actif et pittoresque propre aux cabinets des savants, attestaient la même langueur, le même affaissement que nous remarquions avec anxiété dans les traits de notre ami. Son épouse, ses sœurs, sa fille d'adoption, qui s'étaient constituées ses gardes-malades, et qui s'acquittaient de cette tâche chère et douloureuse, avec une affection et un zèle indicibles, n'osaient presque plus espérer. Notre ami languit encore ainsi quelques mois, et le 9 mai 1850, nous reçûmes, par une lettre d'une de ses sœurs, la nouvelle de sa mort, qui nous frappa aussi douloureusement que si nous n'avions pas dû l'attendre de moment en moment.

« Il y avait déjà quelques semaines, nous mandait cette sœur désolée, que nous vivions dans une inquiétude poignante, mais nous ne nous attendions pourtant pas à une si prompte catastrophe. Dieu soulage notre pauvre mère qui est courbée sous le poids du chagrin comme nous tous ! »

Une lettre plus récente ajoute quelques détails :

« Je ne suis pas surprise si les biographies de notre frère qui n'est plus, paraissent si pauvres. Dans tout ce qu'il a laissé, on a eu beau chercher, on n'a rien trouvé absolument sur lui-même. Il était d'une simplicité, d'une modestie presque inimaginables. S'il se laissait aller à quelque anecdote, c'était parce que quelque ami y était associé. Sans ambition quelconque, il était toujours parfaitement content de son sort. A l'un de ses derniers anniversaires, il nous disait que s'il avait à recommencer sa carrière, il demanderait à Dieu de n'y pas changer un *iota*. Il était plein de reconnaissance, et il nous répétait souvent que la Providence lui avait accordé tout ce qu'il avait désiré ; qu'il avait souhaité ardemment de revenir dans sa patrie et d'y posséder un petit héritage, que Dieu l'avait comblé de tout, même d'une santé dont il avait abusé par le travail. Il aimait tellement notre petit Neuchâtel, que trois jours avant sa mort, il attendait avec anxiété des nouvelles de la Bourgeoisie qui y était assemblée. Au moment où je les lui portai, il avait sur son lit des diplômes de membre d'académies étrangères qui lui étaient arrivés le matin. Un quart d'heure après, commença cette respiration pénible, qui nous fit comprendre que le

sacrifice allait s'accomplir. Ainsi s'éteignit notre Frédéric, entre l'amour du pays et les distinctions étrangères.»

Par ses dernières dispositions, M. Frédéric DuBois fit don à la bibliothèque et au musée de la ville de Zurich, de ses collections d'histoire naturelle, de plans, de cartes et de livres, en général de tout ce qui constituait ses richesses scientifiques.

La disposition testamentaire ajoutait que ce legs était fait à Zurich, dans l'espérance que cette ville recevrait incessamment l'université fédérale, dont la création a occupé un moment les conseils de la Suisse. Les avis furent partagés sur l'opportunité d'une telle destination. En général, les amis que M. DuBois comptait en grand nombre à Neuchâtel, auraient préféré qu'il eût testé en faveur des établissements publics de sa patrie et entre autres du musée d'antiquités, dont il avait eu la direction, et qui avait été en quelque sorte sa création. On aurait tort cependant de chercher, dans cette espèce d'exhérédation, une preuve de ressentiment pour les derniers procédés de sa patrie. M. DuBois estimait que depuis la suppression de l'académie de Neuchâtel, le gouvernement de ce canton avait renoncé à faire du chef-lieu un centre scientifique, abdiquant ainsi en faveur d'autres académies de la Suisse française ou de l'université fédérale à créer. Il estimait donc que les collections, fruits des labeurs de toute sa vie, profiteraient mieux à la jeunesse studieuse de toute la Suisse, s'il les déposait dans un lieu plus fréquenté par les étudiants, plus scientifiquement qualifié. Il rendait aussi hommage à la sollicitude que ses amis de Zurich avaient apportée dans la direction des planches de son dernier ouvrage. Quoi qu'il en soit, l'enlèvement fut complet. Comme nous avions demandé s'il n'était rien resté à la famille qui pût nous guider dans notre travail biographique, quelque cahier de notes, quelques lettres, quelques indications, une des sœurs de M. DuBois nous répondit :

« Tu sais si mon frère était homme à collections, et qu'il ne laissait rien s'éloigner de ses portefeuilles. Or nous n'avons pas une panse d'*a* de lui, pas un dessin, pas un trait de plume ou de crayon. MM. de Sandoz-Rollin, de Chambrier, Keller, etc., s'étant chargés de terminer l'ouvrage sur les Antiquités de Neuchâtel, et voulant placer en tête une biographie de notre frère, on leur a promis tous les documents dont la discrétion permet à sa veuve de disposer, car de tant d'illus-

tres amis et correspondants, notre frère étant presque le seul que Dieu ait rappelé à lui, il n'est guère possible de puiser dans leurs lettres ou de l'en citer quelque chose ; car tu connaissais mon frère, il ne nous les lisait jamais et n'en parlait pas beaucoup plus ([1]). C'était un puits qui ne débordait pas, surtout lorsque son excessive modestie venait encore redoubler sa discrétion. Quant à ce que Messieurs de Zurich ont pu trouver de plus notable dans le legs qu'ils sont venus chercher, nous l'ignorons encore. Il doit, dit-on, paraître dans cette ville un catalogue des dons, accompagné d'une petite biographie du donateur.»

Nous étant adressé à Zurich, pour savoir au juste en quoi consistaient les collections laissées par celui dont nous voulions retracer la vie, M. le professeur G. de Wyss, ancien secrétaire d'Etat, toujours prêt à obliger ceux qui recourent à ses lumières et à son obligeance, nous répondit le 18 août 1851 :

« A l'époque où vous m'avez écrit, les objets qui faisaient partie du legs se trouvaient encore à Neuchâtel. Il a fallu bien du temps avant que la bibliothèque et les collections de M. DuBois fussent placées et cataloguées ici. Ce travail vient à peine d'être achevé, relativement aux collections minéralogiques, l'inspecteur de notre cabinet ayant été longtemps absent. J'apprends actuellement que la bibliothèque, composée d'environ six cents volumes, est distinguée par un choix d'ouvrages archéologiques et de descriptions de voyages qui se rapportent aux pays de la Russie européenne et asiatique. Le reste des livres ne présente rien de particulier. Il en est de même de la collection des cartes géographiques qui fait partie du legs.

» Quant à la collection minéralogique, elle forme la partie la plus précieuse de toute la donation. Composée d'un grand nombre de pièces, elle est particulièrement distinguée par les beaux échantillons que feu M. DuBois a rapportés de son voyage au Caucase, et qui doivent être extrêmement rares dans les cabinets de minéralogie de nos pays de l'ouest. On assigne une grande valeur pécuniaire à cette col-

([1]) Parmi les correspondants principaux de M. DuBois, ceux qui l'aidèrent dans la rédaction de son voyage au Caucase, en Arménie et en Crimée, sont MM. de Humboldt, Léopold de Buch, Elie de Beaumont, Agassiz, Gustave Rosen, Trochsel de Berlin, Frähn, célèbre orientaliste, qui a traduit les inscriptions coufiques du voyage, le prince de Mingrélie, Brosset jeune, le général Béboutof, MM. Kourganof et Chopin, qui ont traduit les inscriptions arméniennes, le conseiller d'état Steven, MM. Ritter, de Köppen, Nordmann, Eug. Poniatowski, etc., etc.

lection. Il y a enfin une petite collection d'antiquités où l'on remarque quelques pièces venant de l'Asie, rares et curieuses.»

Durant les derniers temps de sa vie, M. DuBois, arrêté dans son activité par la maladie, n'avait encore pu mettre la main au texte de son ouvrage sur les antiquités de Neuchâtel, et en arrêter définitivement la rédaction. C'est sur des notes seulement, que les amis que nous avons nommés ont rédigé les vingt-deux pages de texte qui accompagnent les soixante planches de cet ouvrage. On comprend combien cela est insuffisant, et à quel point cette lacune est regrettable. Cet ouvrage, poursuivi avec tant de ferveur et de tenacité, au milieu des circonstances défavorables que nous avons mentionnées, a eu jusqu'au bout la chance contraire. Inspiré, patroné et subventionné par le gouvernement du canton de Neuchâtel, il se vend aujourd'hui comme faisant partie du recueil d'antiquités que publie la société d'archéologie du canton de Zurich (1). Nous avons publié, dans la *Revue Suisse* de l'année dernière (2), une appréciation de ce livre, si remarquable malgré les malheureuses circonstances qui l'ont laissé inachevé. Il est précédé d'une notice de trois pages sur l'auteur (3)

En terminant cet essai biographique, qui nous a été dicté par un sentiment de reconnaissance, à l'aide de souvenirs mélangés de douceur et d'amertume, il nous reste à prier qu'on veuille bien excuser son insuffisance. Nous n'avons rien négligé pour compléter nos données, mais le lecteur aura compris pourquoi nous n'avons pu réussir.

E.-H. GAULLIEUR.

(1) M. DuBois de Montperreux avait déjà fourni aux mémoires de cette société, dont les publications sont très-remarquables et très-soignées, une livraison contenant la description et le plan de la bataille de Grandson, avec plusieurs feuilles de planches. Ce travail est indispensable à tous ceux qui veulent être au niveau des publications historiques relatives aux guerres de Bourgogne.

(2) Livraison de juillet 1852, pages 512 à 516.

(3) Les *Monuments de Neuchâtel*, 1re partie, ouvrage posthume de M. Frédéric DuBois de Montperreux, forment un volume in-4° avec 60 planches gravées ou lithographiées; Zurich, 1852. Prix : fr. 15. Les monuments décrits sont : la tour des prisons, la tour de Diesse, celle du donjon, l'église collégiale de Notre-Dame, le cénotaphe des comtes de Neuchâtel, de Fribourg et de Hochberg, et le château de Neuchâtel.

POÉSIE.

CHANSONS SUISSES

ÉCRITES SUR DES MÉLODIES ALLEMANDES. (1)

1

L'ÉCUREUIL.

La lune au ciel brille;
Chut! dans la charmille
Ecureuil trotte sans bruit.....
Pouf! d'un fusil le feu luit.

Demi-mort, dans l'ombre
Du feuillage sombre
Chut! s'est blotti le mignon.....
Lune, éteins ton lumignon!

Et la lune terne
Soufflant sa lanterne
Fuit sous un nuage noir.....
Sire chasseur, peux-tu voir?

Lune, maman lune,
J'ai réchappé d'une!....
Dit Jeannot, gagnant son nid;
Merci, lune, bonne nuit!

(1) Nous les empruntons au *Recueil de chants pour la Suisse* qui paraîtra prochainement, en deux langues, chez M. Kessmann, libraire allemand à Genève. *(Réd.)*

II

CHANT DE GUERRE.

Bats tambour!
Bats tambour!
C'est pour moi le dernier jour;
Quand sonnera la trompette,
Camarades, c'est ma fête,
Adieu, vieux, et demi-tour!

Drôl' de jeu!
Drôl' de jeu
Que la vie!.... on y rit peut:
Lundi, parade et grimace;
Mardi, par terre et de glace;
Mercredi, sous terre, adieu!

Au combat!
Au combat!
Sans soucis et sans débat:
Quand a parlé la patrie,
Suffit, on donne sa vie;
Ainsi meurt le bon soldat.

Bats tambour!
Bats tambour!
C'est pour moi le dernier jour.
Quand sonnera la trompette,
Camarades, c'est ma fête;
Adieu, vieux, et demi-tour!

III

VIOLETTE.

Douce violette,
Vierge humble et discrète,
Fille de nos bois,
Dis-moi dans quels songes

Ainsi tu te plonges
Sans joie et sans voix?

—*Sans voix,* non *sans joie,*
Car Dieu m'en envoie :
J'écoute un oiseau;
Son chant me fait fête,
Et moi, fleur muette,
Je me dis : c'est beau!

IV

CONTENTEMENT PASSE RICHESSE.

Bon pied, bon œil et bonne dent,
C'est toute ma fortune;
Des grâces dont chacun veut tant,
Je ne demande qu'une :
Un *cœur joyeux,* un cœur sans fiel,
Et, content, je bénis le ciel.

Plus on a, plus on veut avoir,
Chacun se plaint sur terre :
Jaque a du pain — « son pain est noir; »
Du vin — « son vin l'altère. »
Moins dégoûté, moi, je n'ai rien
Et suis satisfait de mon bien.

On dit ce monde triste et laid,
Lieu maudit, un vrai bagne;
Pour moi, notre univers me plaît,
Cieux, mers, plaine et montagne :
N'est-il donc plus de bonnes gens?
De Dieu là-haut, de fleurs aux champs?

Bon pied, bon œil et bonne dent,
C'est toute ma fortune;
Des grâces dont chacun veut tant,
Je ne demande qu'une :

Un cœur joyeux, un cœur sans fiel,
Et, content, je bénis le ciel.

V

CHANT D'ÉMIGRANTS.

Debout, enfants, bâtons en main,
  Et vous, femmes, courage!
Nos pleurs sècheront en chemin;
Mieux vaut aujourd'hui que demain;
  Allons! cœur au voyage!

Vallons, enclos, humbles maisons,
  Clochers de nos villages,
Il fallait vivre, nous partons,
Mais, l'ame en deuil, nous vous quittons
  Pour de lointains rivages.

Grands monts, pères des eaux, adieu!
  Nous descendons vos fleuves.
Salut, immense Océan bleu!
Salut, verte Amérique, où Dieu
  Fait des nations neuves!

Nouveaux là-bas sont terre et cieux!
  Le cœur y bat au large.
Trop plein, notre monde trop vieux
S'effondre; enfants, nous serons mieux :
  Plus de pain, moins de charge!

Souvent, nous penserons à vous,
  Clochers, vallons, prairies;
Espoir et souvenir sont doux;
Enfants et femmes, à genoux!
  Prions pour *deux* patries!

H.-F. AMIEL.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

Paris, 10 août 1853.

A défaut de politique, car il n'y en a plus à l'intérieur, et au dehors c'était parmi les avocats de la diplomatie à qui soulèverait le plus d'incidens pour reculer encore une fois le jugement final de ce grand procès européen entre le loup et l'agneau, entre la Russie et la Turquie; — à défaut, disons-nous, de politique, nous parlerions volontiers littérature. Mais y a-t-il encore une littérature, une littérature autre que celle du passé, y compris celle de ces dernières années? on peut demander du moins si une littérature, quelle qu'elle soit, existe encore pour le public, comme partie essentielle du mouvement général, comme intérêt du jour, comme curiosité! Avouons-le franchement : sauf le théâtre, qui est d'ailleurs un art à part et qui a bien baissé, il n'y a rien, pour le quart-d'heure, qui intéresse si peu. La littérature ne vient qu'après tout le reste, le plus souvent même elle ne vient pas du tout, elle ne pèse pas un grain dans la balance, elle n'est pas comptée.

D'abord, des vers il n'en faut plus parler; M. de Lamartine a eu peut-être raison, en fait sinon en principe, de dire qu'ils sont une forme enfantine et qui se perd. Revienne la jeunesse, l'enthousiasme, la chaleur de cœur et de tête, et nous croyons bien que les vers reviendront aussi, ou tout autre forme analogue, plus sonore et plus vive que la forme ordinaire, fixant mieux la pensée, lui donnant plus de corps et en même temps plus d'élan et d'écho, lui donnant mieux

une voix et une aile. Mais cette jeunesse d'âme ne renaîtra pas de si tôt : elle a été trop cruellement trompée.

Ce n'est pas qu'à la longue il ne se publie encore bien des volumes de vers. Nous-mêmes, au fur et à mesure de leur apparition, nous en avons mentionné quelques-uns dans le courant de ces dernières années ; tout récemment, celui de M. Charles Reynaud, et auparavant, les *Poèmes et Paysages* de M. Lacaussade, dans lesquels l'auteur a bien mis son âme, et non pas seulement de la poésie. Il serait juste aussi de citer, comme se distinguant dans le nombre : les *Poèmes antiques* de M. Leconte de Lisle, tentative de rénovation à rebours et venant après l'heure, mais empreinte d'un faire et d'un sentiment vigoureux, quoique un peu forcé ; puis, l'*Enfer* de Dante, traduit par M. de Ratisbonne, qui tient souvent heureusement tête au grand poète florentin, malgré les défaites inévitables auxquelles on s'expose avec un si terrible joûteur ; et bien d'autres poètes encore, qui commencent ou qui finissent. Notre Suisse française, pareillement, continue d'avoir les siens, M. Calame, M. Marc Monnier, M. Max. Buchon, M. Favrat, et tous ces amis de notre âge ou d'un âge nouveau, dont la voix, manquant d'un théâtre où on puisse l'entendre de loin, se fait en revanche mieux entendre de près, et, ne chantant pas aussi haut, conserve peut-être plus de douceur et de naturel. Non, la poésie n'est pas morte, elle a toujours en tout pays ses secrets foyers, où viennent se réchauffer les fidèles. Mais hélas ! c'est triste à dire : ils y viennent à peu près seuls ; le grand public n'y vient pas. Le feu sacré luit dans l'ombre ; tout ce qu'on peut faire, et ceci est déjà beaucoup, c'est de le conserver. Qu'un recueil de vers arrive même au grand jour, qu'il ait son moment et son heure, qu'il ait du succès, il n'en va pas moins à petit bruit rejoindre ses devanciers, feuille que le vent soulève un instant, puis, qu'il oublie après l'avoir roulée à l'écart. Même les plus grands, Lamartine, Hugo, Béranger, sont-ils lus aujourd'hui, sont-ils sus par cœur, comme dans notre jeunesse ? Il peut y avoir plusieurs raisons de détail à ce fait ; il y en a une autre qui les domine. Osons la dire franchement. Ces poètes ont été surtout les poètes de leur temps, et ce temps passe comme le reste. Or, nous arrivons à une époque où d'être simplement poète n'est plus suffisant, où, dans cet ordre d'idée et d'action, il faudrait être apôtre et prophète. Plusieurs sans doute ont bonne envie de l'être ; mais le siècle ne les a pas encore reconnus pour tels, et il attend. Il attend plus que de la poésie, et c'est pour cela que la poésie elle-même attend aussi comme le siècle.

Parmi les ouvrages d'imagination, le roman surtout avait eu des prétentions fort grandes, un moment soutenues par une immense popularité. On ne peut pas dire au moins qu'il n'ait pas tout osé. Il se posait non seulement en peintre réel et complet de la nature et de la vie humaine, mais il aspirait en même temps à en être le réformateur et le conseiller. On est déjà bien revenu de ses peintures, on n'est plus si disposé à prendre l'exception, la fantaisie, la mode pour la réalité : quant à ses enseignemens, la foule de ceux qui suivaient cette nouvelle école de sagesse est aujourd'hui bien diminuée ; apparemment ils n'y ont pas recueilli le secret qu'ils cherchaient, et les autres savent encore mieux maintenant qu'en penser. Aussi, de ces milliers de volumes où il y a eu tant de talent si vite et si mal prodigué, combien en restera-t-il dans vingt ans, dans dix ? combien en reste-t-il à présent ?

George Sand, pour survivre, aura toujours son style ; mais lui aussi, comme il le dit quelque part, « il a violé sa muse, » il ne l'a pas respectée, pas ménagée. Il fait ce libre et remarquable aveu déjà à propos de ses premiers ouvrages. Cette fièvre de production devient à la longue une maladie, un besoin physique et moral, une nécessité pour se tenir toujours en haleine et en vue, pour parer aux dépenses, pour se sauver du vide et de l'ennui ; mais aussi elle cause bien des avortemens. Qu'on relise les anciens romans de George Sand, on sera malheureusement d'accord avec lui, même pour le style. Toujours transparent et fluide, il a cependant pâli, le brillant tissu laisse voir plus d'une maille échappée, plus d'un interstice, et le fond qu'on aperçoit au travers ne les vient pas toujours soutenir. En s'acharnant à mettre en scène des artistes, jusque dans ses romans campagnards, comme dans le dernier, les *Maîtres Sonneurs* ou les musiciens paysans, George Sand peint aussi des exceptions, trop souvent impossibles ; il oublie que ce qui est un jour à la mode peut finir, en étant prodigué, par impatienter et lasser le public. Sans doute les artistes sont des hommes, mais ils ne sont que cela ; prétendre pour eux davantage, c'est sortir de la vérité, même idéale, et s'exposer à manquer son but.

Mais Balzac, dira-t-on, et on le dit surtout depuis qu'il est mort, voilà un peintre réel, voilà le vrai romancier de l'époque. Le peintre d'une certaine société, oui, peut-être plus encore que de l'homme de tous les temps : d'une société jeune et brillante une fois, mais qui a aujourd'hui quarante ans, comme l'une des héroïnes de l'auteur ; d'une société qui essaie en vain de se rattacher à la vie et que la vie fuit déjà, qui n'est plus à la mode, et qu'à cet égard une autre rem-

place. Quand on relit Balsac, il est déjà sensible qu'il n'est plus autant le peintre de cette société nouvelle : que sera-ce de celle qui la suivra ! Pour Alexandre Dumas et Eugène Sue, ils semblent décidés à se vouloir survivre à eux-mêmes : l'un noie toujours plus sa verve dans un flot de paroles sans fin et sans suite, comme il pousse son audace et son aplomb sur la scène jusqu'à y faire toutes sortes de grimaces et de cabrioles; l'autre perd ce qu'il avait montré de vigueur et d'invention dans certaines parties, pour ne plus laisser subsister, par exemple dans les *Mémoires d'un mari*, que le faux profond de ses vues et s'y appesantir.

Néanmoins, parmi les jeunes romanciers, il n'en est point encore qui s'annonce comme en état de ressusciter l'ancienne vogue et de recueillir la succession de ceux-là. Avec M. Henry Murger, le roman est descendu des artistes à ce qu'on appelle à Paris la Bohème, pays qui touche de fort près à celui des *Filles de Marbre* et des *Dames au Camélia*. Ces nouvelles terres littéraires ont eu ainsi le double honneur du théâtre et du roman. Un autre écrivain, M. Champfleury, les dépeint, dans les *Aventures de Mlle Mariette*, avec originalité, avec talent, et, ce semble, fort au naturel. Son ouvrage a du succès, au dire même d'un critique du *Journal des Débats :* la curiosité de connaître le dit pays et ses habitans n'y a pas nui. Voilà, en somme, où en est le roman : il a bien rabattu de ses prétentions, et, sans être autant laissé de côté que la poésie, il est visiblement en baisse.

L'histoire, naguère, était non-seulement un goût, une mode, mais elle passionnait les auteurs et le public; elle a profondément agi sur les événemens. Il n'en est plus de même aujourd'hui. On fait toujours de nombreuses exhumations du passé, on ne cesse de l'explorer en tout sens. M. Augustin Thierry, dont les veilles de malade et d'aveugle sont plus fécondes que celles de beaucoup d'hommes dans la plénitude de la force et de la santé, a publié le résumé de ses laborieuses et patientes recherches sur le Tiers-Etat. L'*Histoire des réfugiés protestans de France*, par M. Charles Weiss, réunit tous les suffrages des esprits non prévenus et ne cherchant que la vérité; c'est un travail solide et impartial, dans lequel, entre autres, la révocation de l'Edit de Nantes sort enfin des régions plus ou moins nuageuses de la polémique et de la controverse pour se placer uniquement sous le jour tranquille de l'histoire : l'*Univers*, sur ce point de l'ouvrage de M. Weiss, a essayé une réfutation, mais plus embarrassée qu'embarrassante. Dans son *Bulletin*, dirigé par M. Charles Read, la *Société de l'Histoire du Protestantisme français* publie aussi, sur ce même ordre de faits, nombre de documens inédits, dont plusieurs sont éga-

lement remarquables par leur nouveauté et leur importance. Un sujet tout voisin de ceux-là, sujet riche et peu connu, mais qui méritait de l'être, est celui qu'on pourrait intituler : Les Réfugiés littéraires, ou les écrivains français hors de France; notre compatriote M. Sayous en a tiré un ouvrage étendu, fruit de curieuses et abondantes recherches. Puis, après les *Mémoires de Mallet-Du Pan*, que l'on doit aussi à M. Sayous; après la *Correspondance de Mirabeau avec le comte de la Marck*, publiée par M. de Bacourt, voici encore des Mémoires d'un autre genre, les *Mémoires de la baronne d'Oberkirch*, qui renferment de piquantes et franches révélations sur la haute société de la fin du dix-huitième siècle. Enfin, la révolution elle-même continue de fournir matière à de nouveaux récits et à de nouveaux historiens.

L'*Histoire de la Convention*, par M. de Barante, est maintenant terminée : grand tableau un peu froid d'un si ardent et si terrible drame, il est peut-être par cela même plus impartial. D'autre part, on annonce un nouveau volume de M. Michelet; et M. de Lamartine, écrivant l'histoire avec la même rapidité qu'on la faisait dans les temps qu'il raconte, sort à peine de la *Restauration* que le voilà déjà à l'autre bout, où il aborde les *Constituants*. C'est toujours sa même manière de décrire et de comprendre le passé à grand vol; elle se montre ici pourtant plus réglée et plus contenue, ce nous semble. Bonne ou mauvaise, elle est à lui, et il n'en changerait guère, fût-il moins pressé par le temps. S'il y a là beaucoup d'alliage, si le tout ne forme pas un bien solide airain, on y rencontre cependant fréquemment de l'or pur, toujours assez rare ailleurs. La narration est aussi facile qu'éblouissante; les tableaux, les personnages vous restent, comme si vous aviez *vu* et non pas seulement *lu*. Ou bien c'est une réflexion où la pensée et l'image se soutiennent, se confondent, si bien unies qu'elles vous frappent à la fois les yeux et l'esprit, et que vous ne les oubliez plus; celle-ci, par exemple, que nous avons aussitôt retenue, et que M. de Lamartine a dû certainement trouver tout d'abord en lui : « Il ignorait, » dit-il de M. Necker, « il ignorait que la popularité, quel» que grande qu'elle soit, est comme l'air, une puissance qui élève, » mais qui ne porte pas.»

Outre ces divers travaux sur l'histoire nationale (et nous ne citons que les plus récens), il y en a une foule d'autres, que nous ne pouvons pas même nommer : il y a surtout les recherches et les découvertes sur le vieil Orient, qui s'ouvre aussi dans ses solitudes historiques les plus reculées. Ainsi, dans ce vaste champ humain de l'histoire, il n'est endroit déjà si bien fouillé qui ne le soit encore, et les en-

droits déserts sont partout activement défrichés. Nous ne voulons donc point dire que l'histoire décline, ni comme art, ni comme science. Mais tient-elle toujours la même place dans l'opinion? y a-t-elle la même action, la même influence immédiate ou prochaine? excite-t-elle un intérêt aussi général, a-t-elle autant de lecteurs et des lecteurs aussi passionnés? Voyez même l'histoire de la révolution française. Est-elle aussi vivante, aussi présente pour nous qu'il y a quelques années? n'a-t-elle pas perdu de son prestige et de son émotion? Son intérêt, qui semblait inépuisable, n'est-il pas un peu épuisé? Tout le monde lisait les *Girondins :* tout le monde lit-il les *Constituants?* C'est peut-être un bien pour l'histoire de retourner ainsi, en quelque sorte, vivre à l'écart et dans la retraite : elle y sera plus à elle-même. Mais qu'elle aussi voie autour d'elle diminuer la foule; qu'elle soit moins mêlée aux agitations de la place publique; qu'elle réponde moins aux préoccupations du jour, c'est là un fait que nous avons voulu seulement constater. Nous n'en recherchons ni les causes ni les conséquences; mais, comme fait, ne revient-il pas à dire que le passé, ni par conséquent l'histoire, ne vit plus autant dans le présent, et que le présent se détache toujours plus du passé; qu'en un mot, fatigués et désillusionnés de tant de choses, nous le sommes aussi de ce qui nous a précédés et ne comptons plus voir venir de là la lumière et l'espérance?

Parlerons-nous maintenant de l'éloquence dans ce court relevé de la situation littéraire? Il n'y a plus qu'une tribune européenne, la tribune anglaise: aussi, en toute affaire un peu grave, est-ce de ce côté que l'Europe prête attention et tourne les yeux. Mais c'est une tribune essentiellement parlementaire, où se discutent moins les idées que les faits, et dans des limites volontiers circonspectes et modérées; puis, en ce moment, elle manque, faut-il dire de grands événemens ou de grands orateurs? Quant aux orateurs de la chaire, il en est en France, dans les deux communions, de justement célèbres; et les nôtres, outre qu'ils sont plus dans le vrai, ne sont pas les moins éloquens. Chez les catholiques, la maladie éteint la voix du Père Ravignan; pour une autre raison, celle de son rival, le Père Lacordaire, semble vouloir devenir muette. Nous, nous avons perdu Alexandre Vinet; mais Adolphe Monod, et d'autres avec lui, grâce à Dieu, sont encore vaillamment debout sur la brèche. Orateurs catholiques et protestans, tous en général, c'est une justice à leur rendre, ont cherché, dans la sphère de leurs doctrines et de leurs églises respectives, à approprier leur prédication à leur temps; mais ne reste-t-il plus rien à faire dans cette voie? en se rapprochant ainsi de leurs auditeurs, s'en

sont-ils encore rapprochés d'assez près? leur parlent-ils, en quelque sorte, *bouche à bouche?* leur disent-ils assez, peuvent-ils assez leur dire : *Tu es cet homme là!* en leur mettant la main sur le cœur?

Cherchons enfin dans la philosophie, quoiqu'elle ne soit plus en faveur, si par elle-même du moins elle est en progrès, ou stationnaire, si elle ne fait que continuer et soutenir son passé, ou si elle inaugure une ère nouvelle. M. Cousin est toujours le chef le plus en évidence de la philosophie française, c'est toujours lui qui la dirige, et il lui est resté fidèle. Il vient de publier un livre, *Du Vrai, du Beau et du Bien*, qui a été plus unanimement loué que d'habitude, et non pas seulement pour le jet large et vif, la brillante ampleur du style. Un critique de la *Presse*, en rendant compte de cet ouvrage dans une sorte de dialogue philosophique, y fait bien intervenir l'auteur sous le nom de M. Succès, par allusion à ce paradoxe attribué à M. Cousin, que ce qui réussit est toujours légitime; mais M. Pelletan, au *Siècle*, lui pardonne tout pour avoir hautement rappelé dans ce dernier ouvrage « l'immortelle déclaration des droits » de 89. Cet ouvrage, au surplus, n'est que la reproduction d'un ancien cours de M. Cousin; il le donne donc, non comme nouveau, mais comme renfermant le mieux l'exposé général et l'abrégé de sa philosophie. Il nie que cette philosophie soit l'éclectisme; celui-ci n'en est que la méthode et non point le principe. La doctrine de M. Cousin, c'est le spiritualisme. Voici le passage où il la résume :

« On s'obstine à représenter l'éclectisme comme la doctrine à laquelle on daigne attacher notre nom. Nous le déclarons : l'éclectisme nous est bien cher, sans doute, car il est à nos yeux la lumière de l'histoire de la philosophie, mais le foyer de cette lumière est ailleurs. L'éclectisme est une des applications les plus importantes et les plus utiles de la philosophie que nous professons, mais il n'en est pas le principe. Notre vraie doctrine, notre vrai drapeau est le spiritualisme, cette philosophie aussi solide que généreuse, qui commence avec Socrate et Platon, que l'Evangile a répandue dans le monde, que Descartes a mise sous les formes sévères du génie moderne, qui a été au dix-septième siècle une des gloires et des forces de la patrie, qui a péri avec la grandeur nationale au dix-huitième, et qu'au commencement de celui-ci M. Royer-Collard est venu réhabiliter dans l'enseignement public, pendant que M. de Chateaubriand, Mme de Staël, M. Quatremère de Quincy la transportaient dans la littérature et dans les arts. On lui donne à bon droit le nom de spiritualisme, parce que son caractère est en effet de subordonner les sens à l'esprit, et de tendre, par tous les moyens que la raison avoue, à élever et à agrandir l'homme. Elle enseigne la spiritualité de l'âme, la liberté et la respon-

sabilité des actions humaines, l'obligation morale, la vertu désintéressée, la dignité de la justice, la beauté de la charité; et par delà les limites de ce monde elle montre un Dieu, auteur et type de l'humanité, qui, après l'avoir faite évidemment pour une fin excellente, ne l'abandonnera pas dans le développement mystérieux de sa destinée.»

Admettons que ce soit bien là le mot humain le plus élevé comme le plus rationnel de toute vraie philosophie, et que M. Cousin le démontre aussi solidement que magnifiquement dans son livre. Croit-on que ce mot, n'ayant pas suffi aux générations précédentes, suffira mieux aux générations nouvelles? se contenteront-elles davantage d'un spiritualisme sonore, qui n'est que de l'homme et n'est pourtant pas tout l'homme, précisément parce qu'il n'est que de lui? les soutiendra-t-il sur le penchant de l'abîme, et ce qui ne nous en a pas sauvés dans le passé nous en sauvera-t-il mieux dans l'avenir?

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, même sous une plume éloquente, la philosophie, comme la littérature proprement dite, n'éveille en ce moment de défiance et de doute qu'un intérêt médiocre et restreint; car, enfin, nous ne jugeons, nous ne critiquons pas; nous nous bornons simplement à traduire le sentiment général, à rapporter ce qui est, à signaler l'état actuel des esprits. Aussi dirons-nous en terminant, si l'on trouve ce résumé de la situation actuelle trop chargé, trop chagrin, que non-seulement nous le regrettons, bien loin de nous y complaire, mais qu'en dernière analyse ce n'est pas nous qui le faisons tel; c'est le public.

— L'*Univers* et le parti ultramontain sont fort mécontens de la tournure qu'ont prise jusqu'ici les affaires d'Orient. Ce journal trouve que la France a été beaucoup trop coulante sur les Lieux-Saints avec la Russie. Les schismatiques sont pour lui maintenant sa bête noire : ils l'empêchent de dormir, et il n'hésite pas à déclarer qu'il leur préfère cent fois les Turcs; enfin il est si acharné contre les schismatiques, qu'il en laisse même un peu respirer les protestans. Et pourtant, entre un empereur-pape, ou un pape-empereur, comme le veut logiquement l'*Univers*, ce n'est pas la peine de choisir. Encore pourrait-on dire qu'un prince temporel ne fera jamais personnellement le pontife autant qu'un pape, s'il le peut, fera le prince temporel. Ceci résulte de la nature des choses, et c'est toujours la vieille thèse de Grégoire VII : Qui peut le plus peut le moins; le spirituel est au-dessus du temporel; l'empereur n'est donc que la lune ou le satellite, le pape est le soleil. Grégoire VII se servait là d'un langage sans doute un peu rude et étrange, dont on adoucirait la rudesse et l'étrangeté aujourd'hui; mais

il résonnait juste, à son point de vue; impossible, sur ce terrain, de raisonner autrement; et l'on sait comment ce raisonnement fut mis en pratique par ce pape et ses successeurs.

Du reste, ceux des lecteurs de l'*Univers* qui le prennent pour se fouetter un peu le sang endormi par le refrain monotone et quotidien des autres journaux, ces lecteurs, disons-nous, et nous avouons être du nombre, remarquent depuis quelque temps qu'il est bien pâle en comparaison de ce qu'il a été : son œil n'est plus si provoquant et si enflammé, sa joue si rouge et si gonflée, il ne mord plus à si belles dents. Comme il arrive quelquefois, la victoire lui a porté malheur; elle le met à la gêne : une défaite lui aurait mieux laissé ses coudées franches, en même temps qu'elle aurait excité et entretenu sa vigueur. M. Louis Veuillot est enseveli dans son triomphe; il n'apparaît plus qu'à de rares intervalles, comme un dieu, et dans des articles indifférens. On lui a donné raison sur l'archevêque de Paris; mais serait-ce à la condition de se taire? le tour ne serait pas mauvais : la prudente Rome est bien capable de le lui avoir joué; elle aime fort le silence, et quand elle élève d'une main, elle rabaisse de l'autre; il le faut pour régner.

— Un homme dont c'est déjà un éloge de dire qu'il est le directeur du *Magasin Pittoresque*, ce recueil si répandu et si justement estimé, racontait un jour devant nous le fait suivant, qui l'avait beaucoup frappé, disait-il, et qui nous a paru digne d'être pris quelque part en note, comme un hommage intelligent et libre rendu à la vérité par la seule force de la vérité elle-même. Il assistait, il y a un ou deux ans, à un repas d'amis. Ils étaient là une quinzaine de convives, hommes d'esprit et de savoir, dont la plupart ont joué un rôle dans la presse ou dans les affaires. Peu à peu la conversation prit un tour assez sérieux. En un temps où personne n'était bien sûr de ce qui pouvait lui arriver du soir au matin, qui sait si l'on ne serait pas un jour en prison, comme tant d'autres, puissans la veille, s'y étaient vus le lendemain. Eh bien, en vint-on à se demander, si l'on ne permettait d'y avoir avec soi qu'un seul livre, lequel choisirait-on? Tous trouvèrent en définitive que c'était la Bible qu'il faudrait emporter. Ces quinze convives, hommes d'un esprit élevé sans doute, mais qui ne mettaient pas d'intérêt particulier ni bien vif aux questions proprement religieuses, furent unanimes dans cette opinion et ce jugement. La Bible, trouvèrent-ils, est bien réellement le livre des livres : aucun ne présente, sous un si petit volume, un tel ensemble de faits touchant à tous les sujets et à tous les temps, un si complet et si profond abrégé

de tout ce qui peut exercer dignement l'imagination et la pensée humaines. Ne fût-ce que comme étude et comme un texte se prêtant à tous les ordres de méditation, la Bible, dans le cas supposé, était bien, au dire de chacun, l'ouvrage qu'il faudrait prendre comme compagnon de captivité.

— Encore un mot sur Jasmin : il nous revient de la même source d'où nous avons tiré sur ce poète gascon et ce Gascon-poète plusieurs traits pris sur nature et, nos lecteurs ont pu en juger, passablement caractéristiques ([1]).

Il vient d'être élu membre de l'Académie des Jeux Floraux. Comme on lui en faisait compliment et que lui, de son côté, en parlait d'un air légèrement dédaigneux, il ajouta en haussant la voix et en agitant ses mains : — « Ils ont attendu pour me nommer d'y être forcés par l'Europe entière ! » Une autre fois, sur ce qu'on lui demandait des détails relativement à sa nomination et, entre autres, si ceux qui l'avaient faite y avaient mêlé quelque intention, quelque vue particulière, — « Ce qu'ils ont voulu, » répartit Madame Jasmin qui était présente, « c'est bien simple, c'est d'avoir parmi eux un homme de génie. »

Mais son meilleur trait nous semble être encore le suivant, dans lequel l'interlocuteur est un de nos amis en personne. Jasmin est plutôt conservateur, ou du moins il parle en ce sens avec le grand monde qu'il cultive. Le journal républicain le *Siècle*, qui a les yeux plus gros que clairvoyans et le flair assez obtus, sachant Jasmin un poète populaire, s'est figuré qu'il était des siens. Il lui a donc fait fête à son tour, lui a donné un banquet, où assistaient les rédacteurs et les principales illustrations du parti ; M. de Lamartine y était. Or, notre ami s'étant trouvé par hasard seul à seul avec Jasmin au sortir d'une visite où la conversation n'avait rien eu de fort démocratique, il se mit à lui parler ainsi, d'un air qui pour notre ami n'avait rien de joué, quoique le dialogue dût se terminer, par le fait de Jasmin, en vrai dialogue de comédie : — « Je suis aussi un des admirateurs de votre talent, lui dit-il ; je m'associe de grand cœur aux éloges qu'on lui donne, et je crois qu'il les mérite ; mais laissez-moi pourtant vous parler en toute franchise ; il y a une chose dont je regrette l'absence dans vos poésies, et je m'étonne d'autant plus de ne pas l'y trouver que vous êtes un poète populaire : c'est l'instinct du peuple, indépendamment de toute vue politique particulière, l'instinct de ses besoins, de son développement, de son avenir.... » — « Eh, mon cher Monsieur, s'écria Jasmin, ce n'est

([1]) Voir notre *Chronique* de juin, pages 475-480 de ce volume.

pas à cette séance (il appelle *séance* une simple visite), ce n'est pas à cette séance qu'il fallait m'entendre sur ce sujet, c'était au *Siècle!* » Telle fut la réponse, le cri de l'acteur toujours dans son rôle et qui n'en sort jamais. Pauvre *Siècle!*

Jasmin n'a pas été moins bien accueilli par les ministres. Un alignement de rue à Agen nécessitait la démolition d'une partie de sa maison. Il est venu réclamer en haut lieu contre ce qui lui paraissait sans doute un acte de vandalisme. Et il l'a emporté. La maison du poète se carre donc à son aise, et se moque de l'alignement.

— Un de nos compatriotes, revenu dernièrement des Etats-Unis, en raconte une nouvelle excentricité que nous allons rapporter d'après lui. Il ne garantit, d'ailleurs, que la réalité de ce nouveau passe-temps fantastique des Américains, et non celle du phénomène dont il s'agit. La danse des tables et ce qui s'y rattache, a toujours de l'autre côté de l'Atlantique de nombreux adeptes, et, pour le dire en passant, nous venons de parcourir sur ce sujet un traité théologique en forme; il est de M. Beecher, du beau-frère, si nous ne nous trompons, de Madame Beecher-Stowe, le célèbre auteur de l'*Oncle Tom;* après avoir discuté toutes les hypothèses, M. Beecher ne met nullement en doute les *manifestations spirituelles,* mais il les attribue à un mauvais principe. Quant à la danse des tables elle-même, suivant notre voyageur non suspect, elle a cessé là-bas, comme ici, d'être la curiosité du moment, la singularité à la mode. Une autre l'a remplacée, et voici en quoi elle consiste. On se tient debout sur un tapis, et l'on y frotte ses pieds, nus, je présume, ou du moins sans de trop fortes semelles. Cela dure plus ou moins longtemps, selon que l'on est plus ou moins électrique. Le fluide humain se dégage, il se forme un courant dans votre corps, et alors si vous approchez votre index d'un bec de gaz, il s'enflamme sans autre contact que celui de votre doigt, qui vous sert ainsi d'allumette. C'est encore mieux, on en conviendra, que les allumettes chimiques, et nous voilà plus loin que jamais de l'amadou et du briquet.

Tout fantastique que cela soit, il y a de récentes expériences d'un célèbre chimiste allemand, M. de Reichenbach, qui le sont presque autant. Il a découvert dans l'homme, ou du moins dans une classe d'hommes, suivant lui assez nombreuse et qu'il appelle les *sensitifs*, une faculté ou force physique, à laquelle il a donné le nom de *od* ou de fluide *odique-magnétique*. Ces hommes voient dans l'obscurité ce que nous n'y voyons pas; par exemple, ils voient distinctement se dégager de la surface d'un cristal ordinaire une flamme bleue; ils sont affectés exceptionnellement par la lumière et par certaines couleurs; ils le sont

surtout désagréablement par le jaune, et agréablement par le bleu. Dans les conditions voulues pour l'expérience, et la principale est celle d'une obscurité complète, le bleu leur fait éprouver une sensation de fraîcheur qui leur plaît, le jaune une sensation tiède au contraire et qui les blesse. Bref, notre savant est arrivé à cette conclusion générale que dans tous les corps humains, mais d'une façon plus marquée chez les sensitifs, il y a deux côtés très-différens, opposés l'un à l'autre comme deux pôles contraires, et présentant la même variété que ci-dessus, c'est-à-dire toujours le jaune et le bleu, le tiède et le frais : le côté droit est frais, et la main droite des sensitifs dégage dans l'obscurité une légère flamme bleue; le côté gauche est tiède, et la main gauche dégage une flamme jaune; c'est décidément notre mauvais côté, à ce qu'il paraît. Vous riez? mais M. de Reichenbach est pourtant un savant de toutes pièces; il a procédé scientifiquement à ses expériences, et ne les donne point pour de la magie noire ni blanche, mais pour des faits; il s'était signalé auparavant par la découverte de corps ou de composés chimiques bien réels; et à voir enfin tout ce qui se découvre, sait-on bien, je vous prie, de quoi l'on peut rire encore aujourd'hui?

— On nous donne les détails suivans sur le dernier complot contre la vie de l'Empereur, celui dont l'exécution devait avoir lieu à l'Opéra-Comique. Nous avons tout lieu de les croire authentiques, car ils viennent directement, nous assure-t-on, d'un fonctionnaire bien placé pour savoir tout ce qui se rapporte à de tels événemens. On savait d'avance que l'Empereur devait se rendre à ce théâtre avec l'impératrice. Dix conjurés avaient loué la loge située immédiatement au-dessus de la sienne, d'où, quand il avancerait la tête en dehors du cordon, ils pensaient pouvoir l'ajuster à coup sûr. La police ne savait rien. A l'ouverture du spectacle, un de ces marchands de contremarques qui se tiennent à l'entrée des théâtres, remarqua un individu dont l'habit était boutonné jusqu'au menton; ce marchand, à ce qu'il paraît, était né observateur, et sa profession avait sans doute développé en lui ce talent; il s'étonna tout d'abord en lui-même qu'on pût aller boutonné si hermétiquement par une telle chaleur, et, donnant suite à sa réflexion, il crut voir dans l'habit une saillie et un pli insolites. Il communiqua ses soupçons à un sergent de ville. Le sergent ne trouva point l'idée si mauvaise, le loua fort de lui en avoir fait part, et alla aussitôt avertir le brigadier de service. Celui-ci, marchant droit à l'inconnu, qui, venu trop tôt au rendez-vous ou, par toute autre

cause, s'était arrêté imprudemment avant d'entrer dans la loge, l'aborde, lui met sans plus de cérémonie la main sur la poitrine, l'y appuie, et, sûr de son fait, lui dit: « Vous avez une arme; je vous arrête.» Une fois seul avec son prisonnier, il l'effraya par la perspective d'une exécution sommaire, et cet homme offrit alors, ne fût-ce que pour gagner du temps, de faire des révélations. On sut ainsi tout le complot. Il ajouta que d'autres conjurés, en grand nombre, selon lui, se tenaient apostés dans les maisons voisines, prêts à parcourir les rues en criant: « Le tyran est mort! » et à tenter un soulèvement. Ainsi, voilà le dernier mot des révolutions, en désespoir de lutte: rien ne prouve mieux que les vieux partis s'en vont, et qu'à l'heure qu'il est, il n'y a plus de politique.

— On recommence à parler du sacre: s'il fallait en croire ces bruits, loin d'être ajourné, il viendrait nous surprendre un beau matin, et les préparatifs nécessaires seraient poussés en secret avec activité. Les voitures, entre autres, sont déjà prêtes depuis bien des semaines; nous connaissons des personnes qui assurent les avoir vues de leurs yeux, toutes peintes et toutes dorées. Quelques-uns en sont même à prétendre que le sacre viendra compléter à l'improviste la fête du 15 août, une de ces fêtes parisiennes dont on dit à l'avance monts et merveilles qui ne se réalisent pas toujours.

Mais la grande nouvelle, vous la savez: l'acceptation par le czar, de l'arrangement diplomatique trouvé enfin par les représentans des Puissances. Le différend avec la Turquie serait donc terminé, et la question d'Orient demeurerait suspendue, car cet arrangement, quel qu'il soit, ne saurait la résoudre, elle subsiste plus que jamais. Aussi, la vraie conclusion de ce long débat, à supposer qu'il soit terminé en effet, est-elle d'avoir définitivement posé le menaçant problème dont l'empire ottoman est le nœud, et à la solution duquel toute l'Europe est intéressée.

Lausanne, 9 août 1853.

Après un mois entier de délibérations, les conseils fédéraux se sont séparés le 5 août, ajournant à l'hiver prochain plusieurs matières assez épineuses. La triple délibération sur Fribourg, qui a pris quatre jours à l'une et à l'autre chambre, reste le fait capital de la session, à laquelle elle imprime naturellement son caractère, car toute la politique suisse, suivant la loi des attractions et des forces, vient de plus en plus s'ordonner autour de cette question fatale. Par une bizarrerie

inattendue, la marche qu'elle suit semblerait donner raison à l'école aujourd'hui la plus décriée, l'école libérale, contre les hommes du fait et de l'autorité absolue de droite et de gauche, qui, depuis 1848, ont enterré le libéralisme sous leurs piquantes railleries et leurs éloquents dédains. La volonté des hommes trouve une limite dans la force des choses, et comme le parlement dictatorial d'Angleterre a fini par reconnaître qu'il n'est pas en son pouvoir de changer un homme en femme, les sénats helvétiques s'aperçoivent de plus en plus qu'il est singulièrement difficile à la persévérance, à la force, aux meilleures intentions du monde, de faire gouverner démocratiquement un pays par une faible minorité. La majorité tient pourtant bon, et veut faire régner l'ordre constitutionnel à Fribourg. Les pétitions pour blâmer le conseil fédéral des mesures qu'il a prises dans ce sens contre le gouvernement n'ont point été admises; et, sans ordonner d'enquête sur le passé, sans tracer de marche pour l'avenir au pouvoir exécutif central, qui jusqu'ici n'a point agi, on a accueilli assez gracieusement les réclamations en faveur de la liberté électorale que certaines personnes ont inutilement essayé de faire ajourner. Le conseil fédéral « après s'être assuré du véritable état des choses prendra, s'il le juge nécessaire, les mesures propres à sauve-garder *cette liberté*.» Le rapporteur du conseil national, M. Escher, entend qu'aux élections, la majorité reste la majorité, de quelque côté qu'elle se trouve; et MM. Hungerbühler et Kern, appréciant directement les faits, ont qualifié les élections de Bulle de scandale, dont toute la Suisse a été indignée. En attendant, l'opposition est restée privée d'un second représentant pendant la session. — Comme nous l'avions assez clairement annoncé, les pétitions lausannoises, demandant que la majorité du peuple fribourgeois soit mise en état d'exercer sa souveraineté, n'ont point acquis la valeur d'une manifestation cantonale, pas même celle d'une démonstration énergique d'un parti compact. Demandant à l'assemblée fédérale, après une prise d'armes universellement condamnée, de résoudre en sens opposé une question tranchée l'année précédente à une immense majorité, le résultat du scrutin ne pouvait être douteux. Cependant l'affaire est telle que les pétitionnaires, loin de nuire à leurs cliens comme on pouvait le craindre, ont fait avancer leurs intérêts. L'opposition lucernoise s'est associée à leurs instances par une démarche collective dont on ne méconnaîtra pas la portée; et dans la votation du conseil national, le 20 juillet, la minorité, qui n'avait réuni l'an passé que 17 membres contre 80, s'est élevée à 23 contre 71, par le pas en avant de M. Blœsch et des députés bernois de son bord, où se résume l'intérêt du moment actuel.

On soupçonnait depuis 1850 un parti très influent de tirer sur Fribourg pour ricocher contre Berne; on s'expliquait ainsi qu'il vît sans trop d'impatience s'envenimer une question désagréable en elle-même, mais assez propre à créer des embarras au gouvernement conservateur

d'un voisin très protestant et très divisé. Jusqu'ici le gouvernement de Münzingen s'était tenu sur la défensive. L'an passé, M. Blœsch avait motivé son vote pour le *statu quo* fribourgeois par des considérations de légalité formelle sincères et fort dignes d'être pesées, mais dont une prudente appréciation de l'état des esprits à Berne même affermissait beaucoup l'accent. Le 20 juillet dernier, la question était à-peu-près la même; l'impossibilité toujours mieux démontrée d'arriver au repos, le peu d'importance que les autorités fribourgeoises ont paru mettre de leur côté à la constitution cantonale, jetaient sans doute un nouveau poids dans le bassin de la révision, mais le vote précédent, l'approche du renouvellement intégral du grand-conseil fribourgeois semblaient parler dans l'autre sens. Si M. Blœsch et ses amis, après avoir pris l'initiative d'une motion tendant « *à remettre les faits en harmonie avec les bases de la Constitution fédérale*, » ont enfin voté la proposition de M. Allet qui exprimait déjà l'an dernier la même idée en termes plus catégoriques, Bulle et la cour martiale y sont pour beaucoup, l'approbation, le mandat donné au gouvernement bernois par une majorité du grand-conseil très significative, y sont aussi pour quelque chose. Dans le discours de M. Blœsch, l'accent appartenait au député, le discours, au plénipotentiaire; les lecteurs y retrouveront aisément la fameuse déclaration qu'en cas d'intervention, on se réserverait d'apprécier. Bref, le gouvernement bernois pensant s'être consolidé à l'intérieur, redemande sa place dans les affaires fédérales, et il estime que cette place est à-peu-près la même qu'autrefois. La fête du jubilé devait être en même temps la fête de cette fraîche renaissance. C'est ainsi du moins que MM. Blœsch et Fazy, qui ont de l'esprit tous les deux, nous ont paru le comprendre. La situation devient donc intéressante pour tout le monde. Les députés de Genève, qui la suivent depuis longtemps, ont-ils parfaitement compris ce qu'elle demandait, en redoublant de vivacité contre le gouvernement bernois, comme tel, à l'occasion d'une lettre qu'ils ont mis le conseil fédéral dans l'obligation de défendre après l'avoir admise? Nous ne savons: Ils ont essuyé de pesantes réponses au conseil des Etats, et, ce qui est pis, ils ont vu leurs rangs s'éclaircir; les députés de la Suisse orientale n'ont plus d'ardeur à poursuivre une querelle où l'on risque de serrer le peuple bernois autour de son gouvernement; les toasts du 22 juin l'avaient fait pressentir; on l'a vu, par l'ajournement des débats sur la loi de presse et sur la dissolution de la société du Grutli; on l'a vu plus clairement encore par la désignation de M. Ochsenbein comme futur président de la confédération. M. Druey dit, il est vrai, à qui veut l'entendre, que M. Ochsenbein et lui montrent seuls de l'énergie contre l'Autriche, et nous voulons bien que la question d'Autriche ait influé sur cette nomination; mais on n'a pas pu perdre de vue la position du citoyen bernois dans son canton. Notons pourtant que dans ces élections l'assemblée fédérale s'est scin-

dée en deux moitiés : sur 130 votans environ, M. Frey-Hérosé a été nommé président à une voix, M. Ochsenbein vice-président à deux voix de majorité. On pressent donc en Suisse une nouvelle scission, dont la majorité s'efforce d'écarter le péril en transigeant, et l'extrême gauche par la violence.

Un mouvement à Fribourg peut le faire éclater d'un jour à l'autre. Nous ne croyons pas qu'on arrive à un nouveau Sonderbund ; mais si ce danger se réalisait, c'est à l'excès de précautions prises contre lui qu'on serait forcé de l'attribuer. Au fort des débats du conseil national sur la question fribourgeoise, le jury de l'arrondissement de Bulle se rassemblait non point à Bulle, comme nous l'avons annoncé par erreur, mais dans un spacieux local à Fribourg, pour rejuger les inculpés d'avril. 138 accusés pris en flagrante insurrection ont été libérés, 7 déclarés coupables, avec des circonstances atténuantes, ont été condamnés au bannissement. Ce verdict du jury le plus favorable à l'accusation qu'on ait pu trouver dans le canton, excite une foule d'impressions contradictoires. Les réponses ordinaires des jurés donnent l'explication naïve de leur sentiment : « N. N. a-t-il marché sur le collége de Fribourg ? — *Oui.* — Est-il coupable de ce fait ? — *Non.* — Ces réponses soulèvent d'intéressantes questions sur l'institution du jury, sur la capacité des populations à le mettre en œuvre, sur la procédure pénale, etc. Nous y voyons d'abord la traduction sincère de l'état de l'opinion. Avec cette manière de sentir, bonne ou mauvaise, comment compter sur le repos du lendemain ? Comment veut-on faire gouverner le canton de Fribourg, par les conseils actuels, d'une manière constitutionnelle ? Et le peuple, réduit à compter sur lui-même, si la prudence l'engage encore à repousser les suggestions des impatients, peut-on faire grand fonds sur sa tranquillité après que les canons de Bulle et le jury des Augustins leur ont montré presque en même temps ce qu'il doit craindre des premiers et ce qu'il doit espérer des libertés légales ? Et pourtant, nous le dirons, après un journal beaucoup plus attaché aux Fribourgeois qu'aux nouvelles institutions de la Suisse, le salut de Fribourg (et le nôtre, ajoutons-nous) dépend de la patience du peuple à supporter cette légalité démantelée. S'il survenait un mouvement plus général dans le canton, les antécédents rendent probable une résistance désespérée ; d'un côté du moins le gouvernement serait promptement et chaudement secouru ; les intentions annoncées par Berne font prévoir une tentative de médiation très-délicate. Une lettre du canton de Lucerne, que nous donnons plus loin, donne lieu de croire qu'il y aurait au moins de l'agitation dans la Suisse centrale ; mais que sortirait-il d'un conflit ? — Rien de bon pour la Suisse, et surtout, autant qu'on peut l'augurer, rien de bon pour les agresseurs, car quelle que soit la puissance du fait accompli, nous ne croyons point encore les choses à tel point que ce fait fût accepté. Espérons

qu'il n'y aura rien de pareil; mais que l'évidente nécessité des circonstances amènera une transaction pacifique dans l'intérieur du canton.

Sur la fin de la session, le conseil national a décidé par 63 voix contre 29 de laisser au conseil fédéral, que l'on sait assez partagé, le soin de continuer les négociations avec l'Autriche sans lui donner de directions. Le conseil des Etats s'est rangé au même avis. Le rapport de la commission désapprouve assez clairement le conseil fédéral d'avoir saisi de cette affaire diplomatique une assemblée à laquelle il lui paraît même impossible d'en communiquer les documents. Ainsi le parlement et le cabinet se renvoient mutuellement la balle. La commission croit que la Suisse, ayant fait largement tout ce que le droit international peut exiger, ne pourrait sans porter atteinte à sa dignité et à son indépendance, entrer en matière sur aucune exigence *nouvelle;* elle estime que l'Autriche, soit par son blocus, soit par l'expulsion des Tessinois, s'est rendue coupable d'une offense dont la Suisse devra tôt ou tard obtenir satisfaction. La commission a présenté du reste la situation matérielle du Tessin comme fort pénible, et a fait adopter un crédit illimité pour le secourir, sans indiquer par quels moyens. Un journal de Berne assure que personne au conseil fédéral n'entend employer ce crédit à des concessions.

On a remarqué que M. Druey, séparé de la majorité de ses collègues, était de la part du conseil national l'objet d'une défaveur assez prononcée. Cette session, pleine de débats politiques, n'a produit que bien peu de chose pour l'avancement économique et moral du pays. Cependant une commission a été nommée pour s'occuper des digues du Rhin. C'est bien de ce côté, ce nous semble, que la centralisation se montrerait salutaire, car les caisses fédérales seules sont riches, et il n'est ni équitable ni opportun de charger une seule contrée d'une tâche au-dessus de ses forces. La protection, l'assainissement du territoire sont un intérêt national. En attendant, il y a de grandes misères à soulager. La rupture répétée des digues dans les districts de Sargans et surtout de Werdenberg au canton de Saint-Gall ont causé des dommages qu'on évalue à plus de 700,000 francs. Ce fléau frappe une population assez pauvre, presqu'entièrement agricole, dont les maisons sont emportées ou inondées, les récoltes détruites, les champs rendus improductifs pour longtemps. Les ressources locales ne suffiront point. La Suisse française, qui a eu la main ouverte pour l'Oberland, pour le Wurtemberg, tendra secours à ses confédérés du Rhinthal avant que la famine se soit déclarée, car jusqu'aux moissons de l'année prochaine, il paraît bien difficile de l'éviter. Un comité de quinze membres, formé des pasteurs et principales autorités du pays, s'est formé dans le district de Werdenberg pour distribuer les secours qu'il sollicite. M. le pasteur Schiess, à Buchs, en est le caissier. Provisoirement l'assemblée fédérale a voté 50,000 francs pour contribuer aux travaux

de diguement. Il appartient aux particuliers de soulager les misères privées.

Les deux billets suivants sont le commencement d'une correspondance à laquelle plusieurs citoyens distingués nous ont promis leur concours, et dont nous espérons beaucoup pour une connaissance un peu intime des quatre cantons primitifs.

Lucerne, 7 août 1853.

La commune de Stanz se propose d'élever un monument au héros dévoué de Sempach, Erni Winckelried, comme l'appelle une ancienne charte. Il s'agit d'une statue de bronze qui s'élèverait sur la place de Stanz. Les artistes réputés de l'Unterwald, le sculpteur Kaiser d'abord, élève de Thorwaldsen, formé à Rome et à Munich, puis les peintres Zelger, Deschwander, etc., seconderont le comité, et nous avons tout lieu d'espérer que l'exécution répondra à la beauté du dessein. Les conseils et le peuple de la Suisse nouvelle, qui vit un peu sur la gloire de ses pères, s'intéresseront sans doute à l'extinction de cette vieille dette nationale.— Le haut Unterwald redoute la perte d'un de ses hommes les plus capables, M. l'ancien landammann et banneret Spichtig, dont on a beaucoup critiqué la politique, mais qui a créé les finances de son pays. — Le gouvernement de Schwytz surmonte les obstacles dont on a voulu l'embarrasser; tout prospère, grâce à son zèle.

M. B. Meyer a recueilli cette année deux livres de soie à Weggis; le mûrier réussit parfaitement sur les bords de notre lac; depuis dix ans on en propage la culture avec beaucoup de succès à Lucerne et à Sursée. Les gouvernements cantonaux devraient, ce me semble, encourager l'établissement de cette industrie qui s'associerait sans peine à notre genre de vie et nous conviendrait à tous les égards. M. Meyer, favorisé par la saison, a élevé ses vers sans chaleur artificielle, et il a obtenu des cocons gros et pesants.

Le premier cahier des feuilles historiques (*Geschichtsblätter*) de J.-E. Kopp vient de paraître à Lucerne. Ce recueil d'histoire nationale donnera 24 feuilles par an, en trois livraisons. Le savant directeur y écrira beaucoup lui-même, ses élèves lui servent de collaborateurs. Le premier cahier contient des articles sur le convenant de Stanz, sur le plus ancien sceau d'Uri, sur la tentative de l'empereur Louis de Bavière pour donner en gage Zurich et Saint-Gall, et sur la lutte de Philippe de Souabe et d'Otton de Brunswick pour la couronne d'Allemagne, etc. Ce n'est pas un recueil de documents, ce sont des pages, des tableaux de l'histoire nationale travaillés d'après les sources, qu'on peut donc recommander à l'attention non-seulement des bibliothécaires, mais des lecteurs, certain que notre savant concitoyen, membre honoraire des académies de Berlin, de Vienne et de Munich, ne couvrirait pas de son nom des publications sans valeur. L.

S..., 8 août 1853.

« Le canton de Lucerne a l'air, aujourd'hui, le plus tranquille de toute la Suisse. Les orages du Sonderbund et leurs amers souvenirs semblent l'avoir tout-à-fait calmé. Ne serait-ce qu'une apparence? On ne sait pas encore quand se fera ni par où passera notre chemin de fer dont on dessine les tracés, et dans peu de semaines cette question pourrait nous remuer assez vivement. Hors ce point, le calme extérieur a toute chance de durée; mais c'est un calme extérieur, une paix apparente. Le gouvernement soigne le courant des affaires, ses journaux enregistrent avec défiance tous les mouvements de l'opposition, qui se réunit de loin en loin, en passant, pour donner un signe de vie. Elle est allée naguères à Eggertschwyl discuter une pétition en faveur des Fribourgeois, qui fut expédiée: des affaires intérieures, il ne s'est pas dit un mot; aussitôt, pourtant, toutes les feuilles gouvernementales de dénoncer les assistants comme *Sonderbündler*, en recommandant à la police une triple vigilance. Ce calme à la surface, cette irritabilité maladive de part et d'autre, cette attitude d'observation, s'expliquent sans peine. Un tiers de tous les fonctionnaires publics doit être renouvelé au printemps prochain, et si l'opposition l'emportait aux élections, on parle d'essayer une révision constitutionnelle. Jusqu'alors, les partis seront tranquilles sans doute, mais leur manière de voir respective n'a pas changé. Il n'y a pas de rapprochement; il n'y a pas de paix véritable. » R.

Au canton de Vaud, la placidité est plus réelle, sans aller peut-être beaucoup plus profond. On s'occupe beaucoup des indemnités d'expropriation à débattre entre les propriétaires et le constructeur du chemin de fer, dont les travaux avancent quoique, en cette saison des travaux rustiques, le prix de la journée attire peu les ouvriers. On est étonné que dans un pays classique pour les établissements de bienfaisance comme la Suisse française, rien n'ait été fait pour leur assurer la nourriture et le logement à bon marché. Ce point se recommande de lui-même à l'attention de M. l'ingénieur Fraisse, qui vient d'être rappelé dans son pays en qualité de directeur du chemin de fer de Berne à Genève, à la grande satisfaction de tous les Vaudois, car nous aimons à nous persuader que ceux qui l'en avaient éloigné il y a huit ans ne font point exception.

L'exposition des beaux-arts, ouverte à Lausanne pendant le mois de juillet, comprenait 250 numéros distribués dans trois salles, dont l'une est assez vaste. La peinture à l'huile dominait fortement, et dans celle-ci le paysage. Munich, Turin, Besançon, ont envoyé quelques toiles de petite dimension, dont aucune ne manquait d'un certain mérite. Quelques personnes ont fort admiré le *Torrent* de M. Stephan; j'ai trouvé de la grâce aux *Rives de la Loue* de M. Favart, ses tableaux m'ont paru lumineux. M. Sales, de Nimes, avait une petite maman brune très

gentille. Le tribut de la Suisse allemande était plus considérable et plus varié. Paul Deschwander, de Stanz, a fourni le seul tableau religieux : *Les saintes femmes revenant du tombeau* où elles ont placé le corps de leur Maître, composition simple et sentie, qu'il aurait fallu voir de plus près et mieux. De M. Simon, de Berne, il y avait plusieurs petits sujets de genre traités avec vie et naturel, de MM. Dietler et Kurz, des aquarelles ; Bâle a donné un ou deux paysages ; Lucerne, un plus grand nombre, parmi lesquels nous avons remarqué agréablement le *Mont-Rose*, pris de Viège par M. Zelger. Quant aux sujets d'histoire suisse de M. Butler, nous n'en parlerons pas. Sauf un dessin à la plume assez expressif (le *Concert d'aliénés,* de M. Fäzy-Gessner) ; Zurich n'était représenté que par le *Newforest* de M. Ulrich, sur le devant un peu d'eau marécageuse et de grands arbres maigres dans un ciel blanc. On a beaucoup discuté ce tableau qui doit avoir du mérite, puisqu'il a été goûté, sans offrir rien d'attrayant ; on a admiré la vérité nue du premier plan, la perspective de la plaine, la circulation de l'air, et le gouvernement a acheté *Newforest*, à un prix, il est vrai, très modéré. J'ai mal vu les dessins de M. Dietrich de Fribourg, les petits sujets de genre de M. Chapelet, à Monthey, ne manquent ni de réalité, ni de fini, mais ils nous ont paru lourds et d'un dessin contestable. Les aquarelles de MM. Moritz de Neuchâtel figuraient parmi les bonnes, quoique le pinceau de M. Moritz fils soit toujours un peu sec, et sa forme anguleuse. L'un des sujets, *La mère*, m'a semblé exempt de cette dureté. Impossible de découvrir l'aquarelle de M. E. Girardet.

J'arrive à Genève, dont l'école puissante a fourni la moitié des numéros et tous les tableaux de grande dimension. Impossible de tout mentionner, ni même d'énumérer les cinquante exposants; j'indiquerai seulement les toiles qui, dans une promenade assez rapide, ont captivé mes yeux, d'ailleurs faibles et peu exercés. Les artistes genevois les plus connus étaient représentés, à l'exception de M. Calame. M. Diday est venu avec six tableaux, entouré de nombreux élèves. Notons son *Reichenbach*, sujet de prédilection, l'ombre froide du vallon matinal, l'écume de l'onde sur les rochers, au fond un pic où la neige apparaît sous le rideau de brouillard. Dans l'*Effet d'orage*, les vagues, les arrières-plans rapprochés par le temps humide, nous ont paru d'une frappante réalité. Le *Site de la forêt de Finges*, était admirablement choisi, et la vapeur d'été qui le baigne est rendue avec un grand charme. Nous sommes heureux de savoir que cette toile restera à Lausanne — M. Revilliod n'abuse-t-il pas un peu du soir, du crépuscule, des tons chauds ou jaunes? Avec des teintes moins frappantes, M. Guigon nous semble avoir donné plus de transparence et de chaleur à sa *Vue du lac de Côme*. La *Vallée d'Aoste* est du même genre de peinture, simple et bon. Son *Canal de Venise* a beaucoup de perspective et de mélancolie. Rappelons les *Sépias* de M. Pré-

vost; on dirait un peu des lithographies, mais d'admirables lithographies. On est vraiment baigné dans l'air et dans la lumière. — M. Hébert a donné deux petits tableaux historiques et de nombreuses figures bien dessinées. Incompétent pour juger le procédé de peinture de M. Menn, qui vient sans doute d'une école et qui fait école, je m'incline devant la grâce de ses petits tableaux volontairement négligés. Citons encore un excellent groupe d'animaux de M. Humbert, où la réalité n'exclut point l'idée et même je ne sais quoi de fantastique. M. Hornung, qui peint le portrait avec une ressemblance, un relief et une couleur admirables, saisit parfaitement l'expression vraie, mais il la force un peu et ne la *choisit* pas toujours d'une manière irréprochable. Son portrait de M. *Dufournet* n'en est pas moins excellent. N'omettons point les beaux pastels de plusieurs dames de Genève, ainsi les deux portraits fermes, vrais, aimables, de Mlle L. Durand. La tête de M. *Dapples* a été justement admirée, mais la taille paraît moins bien. Aussi naturelle et simple dans sa manière que Mlle Durand, Mlle Lagier a peut-être plus de laisser-aller et de grâce. Son *Eva* a un succès immense. Il était difficile en effet de mieux comprendre Eva et de prouver plus éloquemment que ce type est dans le naturel, dans le possible. Mlle Lagier n'a probablement point vu son modèle, mais les Lausannois l'ont connu, et ils s'en souviennent.

J'arrive enfin aux tableaux vaudois qui formaient au plus la cinquième partie de l'exposition. Rien de M. Gleyre, rien de M. Morel-Fatio, rien du jeune peintre, M. Vautier. Une louange unanime a mis au premier rang les petites toiles de M. Van-Muyden. Seul parmi ceux qui ont traité le genre, il réunit le dessin et la couleur, il sait être moëlleux et vif. Ne lui demandez pas de pensées religieuses ou philosophiques comme à Scheffer, à Owerbeck, à Kaulbach; il a des idées, mais des idées de beauté; il voit et il peint, et il embellit tout ce qu'il peint, sans changer les proportions d'aucune chose. Sa *Famille italienne* est délicieuse, la mère à genoux surtout, dont tout l'abandon d'amour se devine, quoiqu'on en voie à peine le profil, et le père debout, non moins naïvement épris, quoiqu'il se contienne, et la grand'-maman, dont le type est toute une révélation comique de l'Italie. L'objet même de ces adorations nous a paru négligé de modelé, de figure, et de raccourci. Plus soignée, *La mère allaitant son enfant*, est aussi plus parfaite, quoique encore ici le bambino laisse à désirer. C'est la même figure de femme qu'on a vue à Neuchâtel, mais l'artiste en a tiré meilleur parti; ici plus de pose et d'expression idéales, c'est la tendresse de la mère, la sollicitude de la nourrice dans toute leur simplicité. La carnation a je ne sais quoi de moite qui dit à la fois le repos, la santé et la chaleur du jour. On admire la vivacité du relief sur cette toile unie comme une glace.

Les nombreuses figures dont M. Bonnet peuple ses esquisses romaines

sont dessinées avec non moins d'aisance et plus d'entrain que celles de M. Hebert; M. B. sait les poser et les grouper, mais il les peint à peine et ne les achève point. Vrai talent vaudois, pétri de mollesse et de feu. Il y a de cela aussi dans M. Bocion, dont le tout petit tableau le *Tibre et Saint-Pierre* ne manque point d'effet. Les paysages de M. Bryner semblent beaucoup plus travaillés. C'est une touche fine, un peu menue et rappelant parfois la gravure, un dessin d'arbres et de montagnes consciencieux, une couleur peut-être un peu épaisse, la perspective des lointains est très-bien, sur les premiers plans on voudrait plus de lumière. La *Dent du midi,* le *Chalet des Viaux* nous ont paru de petits cadres très-enviables. Je n'ai pas assez bien vu les jolies gouaches de M. Steinlen pour en parler, et je me hâte d'ailleurs de quitter un sujet qui eût demandé une plume plus compétente, et beaucoup plus de temps pour observer.

Le succès des expositions lausannoises est maintenant bien constaté. Peut-être faudrait-il songer à en affermir les bases en y intéressant un peu plus les exposans. Les ventes, qui à la première exposition se sont élevées à près de 12,000 francs, n'ont guère atteint, nous dit-on, que la moitié de ce chiffre. Avec l'entrée gratuite pendant cinq jours sur six, les actions à trois francs pour acheter des tableaux, n'offrent peut-être pas un attrait suffisant. La Société des arts de Neuchâtel et les artistes neuchâtelois se trouvent fort bien d'un mode qui, moins libéral en apparence, l'est peut-être plus en réalité. On fait payer cinquante centimes à la porte, sauf aux actionnaires, qui pour cinq fr. ont leurs entrées libres et prennent part au tirage des tableaux achetés. Ce régime a rendu la Société des beaux-arts si populaire, qu'elle dispose d'au moins 7 à 8000 francs pour ses emplètes; et l'on voit arriver ainsi des tableaux de prix dans les demeures les plus modestes. Il nous semble que des arrangements analogues conviendraient au canton de Vaud où les grandes fortunes sont rares et la moyenne bourgeoisie assez nombreuse.

La Société d'histoire de la Suisse romande a siégé le 4 août à Cossonay, en comité assez restreint. Son président, M. L. Vulliemin, lui a donné un aperçu des mémoires et documents récemment publiés sous ses auspices; M. L. de Charrières a lu un travail sur le Prieuré et la commune de Beaulmes, où la grande lutte des franchises communales se reproduit dans le cadre étroit d'une chronique villageoise, M. Tornare, ancien conventuel de Saint-Urbain, a parlé de Saint-Louis et de Rodolphe de Habsbourg dans leurs rapports avec l'Helvétie, M. de Blavignac a communiqué la préface de son histoire de l'architecture dans la Suisse romane; enfin le dessin et la restauration d'une mosaïque récemment découverte à Nyon ont passé sous les yeux de la Société. N'oublions ni les *ranz* au dessert, ni certain jambon dont la saveur champêtre a flatté les estomacs les plus érudits. S.

Un de nos correspondants de Porrentrui nous envoie, au moment de mettre sous presse la dernière feuille du numéro, d'intéressants détails sur la réunion, dans cette ville, de la Société helvétique des sciences naturelles. Voici sa lettre, qui vient heureusement combler une lacune importante de notre chronique.

Porrentrui, 10 août.

« L'été est pour la Suisse la belle saison par excellence; c'est l'époque des fêtes nationales, des réunions patriotiques et intellectuelles. Juillet a eu la Société fédérale de chant à Soleure, la Société de gymnastique à Coire, le tir fédéral à Lucerne; août nous a présenté déjà la réunion de la Société helvétique des sciences naturelles à Porrentruy et la réunion de la Société romande à Cossonay; septembre verra encore à Soleure la réunion de la Société d'histoire suisse. — Quel riche champ pour la *Revue Suisse;* ses chroniqueurs ont de quoi butiner et piquer la curiosité des lecteurs pendant un mois ou deux. Quant à nous, modeste habitant du Jura, nous nous bornerons aujourd'hui, et nous sommes fier de cette tâche, à rendre compte des travaux de la Société helvétique des sciences naturelles qui a tenu sa 38e session dans notre ville les 2, 3 et 4 de ce mois.

» D'abord nous prions les abonnés de la *Revue* de ne pas s'effaroucher de ce grand mot SCIENCES NATURELLES. Nous n'allons point amener cette feuille sur un terrain nouveau pour elle; nous nous contenterons de tracer un tableau rapide de cette réunion, en révélant son véritable caractère et en signalant les personnes qui y ont pris une part active. La première séance générale de la Société helvétique fut très-nombreuse. Plus de 200 hommes de science ou amis de la science y assistaient. La Société helvétique y comptait 86 membres, la Société géologique de France 21 membres, dont 13 Suisses et 8 Français, parmi lesquels M. Delesse, son secrétaire actuel; la Société jurassienne d'émulation 40 sociétaires, ne faisant point partie de la Société helvétique; la Société d'émulation de Montbelliard 15 membres y compris son président, M. Mouston, et son secrétaire, M. Jourdan, tous deux nos compatriotes. Ce chiffre de 200 personnes montait encore à 70 le dernier jour. — M. Thurmann, président annuel, ouvrit la séance par un discours *sur l'état des connaissances dans le Jura bernois au point de vue suisse et naturhistorique.* Nous espérons que les lecteurs de la *Revue* connaîtront sous peu ce discours qui a vivement intéressé l'assemblée. Après la réception de 36 candidats et d'un membre honoraire, M. Grateloup de Bordeaux, quelques sociétaires présentèrent des travaux d'un intérêt général; ainsi M. Ziegler-Pellis mit sous nos yeux un appareil ingénieux pour constater l'état de pression de la vapeur dans la chaudière d'un bateau à vapeur; M. le professeur Pictet présenta le prospectus et quelques planches de son nouvel ouvrage intitulé : *Matériaux pour la paléontologie suisse;* M. Blanchet soumit

plusieurs cartes de l'Europe centrale où il a tracé la direction de la grêle, qui est généralement de l'O. à l'E.; M. Desor fit différentes observations *sur la climatologie des Etats-Unis comparée à celle de l'Europe occidentale*, et sur l'influence que l'air plus sec des Etats-Unis exerce sur les habitudes, les mœurs et l'hygiène des Américains, étude piquante et curieuse, qui a sa place marquée dans la *Revue* à côté des travaux publiés antérieurement par le savant neuchâtelois. A la réunion générale M. Brunner-Watteville lut un travail d'un vif intérêt *sur l'action de l'électricité atmosphérique sur les fils électriques*, et MM. Wolf et Fischer professeurs présentèrent, l'un la nécrologie d'Em. Fueter, l'autre celle de Schœrer.

» Cependant ce n'est point par les séances générales, mais bien par les séances de sections qu'il faut juger de l'activité scientifique de la Société. Ici les noms se pressent, et les travaux multipliés se refusent même à une simple indication. Qu'il nous suffise de dire qu'il a été présenté le 3 août des mémoires de médecine, de physique, de chimie, de zoologie, de botanique et de géologie; cette dernière branche a été si largement représentée qu'elle a exigé une séance supplémentaire, encore n'a-t-on pu épuiser les communications sur la matière, qui se montaient à une trentaine. Les sociétaires qui ont fourni les principales communications dans les diverses branches sont MM. Stubile, Heer, Contejean, Bremi-Wolf, Dufour, Bolley, Lebert, Dubois, Carraz, Delesse, Benoît, Campèche, Quiquerez, Greppin, Gressly, Morlot, Renevier, de Fellenberg, Lardy, Thurmann, etc., sans parler des observations et débats soulevés notamment par MM. Merian, Studer, Charpentier, Escher, Lutz, Lang, Schœdler, Amuat, de Fischer-Ooster, etc. Ajoutons encore que les résumés des travaux des sections cantonales ont été communiqués pour Berne par M. Wolf, pour Genève par M. Ritter, pour Zurich, Bâle et Argovie par MM. Hofmuler, Muller et Bolley.

» Le banquet offert à la société par les habitans de Porrentruy a porté l'empreinte d'une franche cordialité et de sentimens vraiment helvétiques. Des toasts chaleureux y ont été portés. La poésie aussi y eut sa part. On communiqua une pièce de M. Viguet, intitulée : *Les sciences naturelles élevant l'âme vers Dieu;* M. X. Kohler lut une poésie de longue haleine, la *Patrie suisse*. On chanta aussi des chansons de circonstance. M. Jules de Lestocq nous fit entendre deux pièces de circonstance, *la Bienvenue* par Mlle Stockmar et *Si j'étais petit oiseau* par M. X. Kohler. M. L. Cuenin chanta ensuite deux chants de sa composition, *les Echos de Chasseral* et *les Echos de la Refouss*, et M. Berger de Montbéliard quelques strophes à la Suisse.

» La réunion de la Société helvétique aura lieu l'an prochain à Saint-Gall; M. Wild en a été nommé président.

» On ne peut douter des bons résultats qu'est appelée à produire dans le Jura bernois la dernière réunion helvétique; elle cimentera

toujours plus l'union intime de ce pays avec la mère-patrie, elle encouragera le mouvement intellectuel qui depuis quelques années tend à se propager dans notre contrée. Par une heureuse coïncidence la Société helvétique se réunissait le lendemain de la séance annuelle de la Société jurassienne d'émulation, et permettait à celle-ci de profiter des leçons de son aînée. Les lecteurs de la *Revue* n'avaient plus entendu parler depuis un an de l'association jurassienne; elle n'était pas morte pourtant, mais le chroniqueur lui faisait défaut bien malgré lui. Il sera plus diligent à l'avenir, et pour réparer son oubli, il va de suite tracer le tableau de la séance du 1er août. Ce tableau est déplacé après le précédent, mais on nous pardonnera de le présenter comme un aperçu modeste de la vie intellectuelle propre du Jura. — M. X. Kohler a lu le *Rapport annuel sur les travaux de la Société*, dont l'impression a été votée selon l'usage. Quatre communications ont eu trait à l'HISTOIRE : une notice de M. Stockmar *sur les objets d'antiquité romaine trouvés près de Berne en* 1849, un travail de M. Quiquerez *sur l'église de Saint-Ursanne*, une notice de M. Revel *sur les procès de sorcellerie à Neuveville au* 17e *siècle*, l'analyse de l'*Histoire Suisse* de M. Daguet (2e vol.) par M. Dupasquier. La PÉDAGOGIE était représentée par un rapport de M. Villemain *sur la réorganisation du collége de Delémont;* l'ÉCONOMIE POLITIQUE par un mémoire de M. Stockmar *sur l'utilitarisme;* l'AGRICULTURE par une notice de M. Renard *sur la culture des arbres fruitiers;* la TOPOGRAPHIE par deux atlas du cadastre présentés par M. Prêtre; les BEAUX-ARTS par un relief de Porrentruy au $1/2000$, œuvre de M. Joset, par une horloge sculptée avec l'albâtre de Monterri, due à M. Schmidt, et enfin par troits portraits de M. Negelen, dont l'un représente le paysagiste Juillerat. La POÉSIE n'a pas été oubliée. M. X. Kohler a donné lecture de quelques poésies faites par Mme Morel née Gélieu dans sa jeunesse, et d'une pièce adressée à notre compatriote par son institutrice et amie, Mme de Charrière; trois poésies gracieuses de Mlle Stockmar ont terminé la série des travaux littéraires. — Quant aux études scientifiques des sociétaires, elles ont été lues aux séances de sections de la Société helvétique.

» Vous voyez que la première semaine d'août a porté bonheur à notre Jura; puisse-t-elle revenir bien des années sous de si favorables auspices ! » ***

DE L'HOMME ET DES RACES HUMAINES, par Henri Hollard, professeur honoraire de l'académie de Neuchâtel. 1 vol. in-16 de 300 pages. Paris, 1853. Prix fr. 3.

Cet ouvrage paraît essentiellement destiné à démontrer l'idée que l'humanité est une dans son origine et dans son berceau ; cette thèse, justement chère à l'auteur, est traitée d'une manière claire et judicieuse ; cependant, si c'est le but du livre, ce n'est pas ce qui en fait à nos yeux le plus grand intérêt. Dans le sens des définitions de l'histoire naturelle, nous tenons l'unité d'espèce comme placée au-dessus de toute discussion par la fécondité indéfinie des produits de tous les croisements, nous admettons volontiers que les différences anatomiques entre les types humains ne soient pas supérieures à celles que nous observons chez les animaux domestiques, qui reviennent assez promptement à un même type lorsqu'ils sont rendus à la vie sauvage. Nous convenons que la persistance merveilleuse des types humains sous les climats les plus différents, n'est pas une objection décisive, puisqu'on l'observe chez l'homme dans les nuances les plus délicates d'un même type, dont on ne saurait faire des espèces distinctes sans une palpable absurdité. Mais entre ces faits et la certitude scientifique que la race humaine procède d'un couple unique, il y a une lacune que M. Hollard n'essaie pas de combler, parce que la solution de ce problème échappe aux méthodes du naturaliste comme à celles de l'historien. D'ailleurs, quand les inductions de l'anatomie comparée auraient pour effet de rendre probables les opinions opposées aux siennes, je ne vois pas quelles conclusions pratiques sérieuses M. Hollard pourrait en redouter. Dès l'entrée, il s'est placé sur un terrain plus solide, plus réellement scientifique que celui où il consent à redescendre pour débattre la question des races.

Dans une introduction suffisamment développée, M. Hollard esquisse largement le plan de la nature visible ; il indique les caractères généraux des différents règnes, en insistant surtout sur l'opposition des règnes organiques, et il met ainsi dans la plus vraie lumière cette idée importante, que les divers produits de la nature ne sont pas disposés dans un rapport de cause à effet, mais dans le rapport du moyen au but, qu'ils ne surgissent pas les uns des autres, mais qu'ils sont disposés les uns en vue des autres.

Après avoir ainsi placé l'homme dans son milieu, M. Hollard s'attache à le caractériser, et, partant du principe que les aptitudes et l'activité d'un être vivant sont l'essentiel en lui, il en infère que l'être moral, raisonnable, perfectible, doué du langage, n'est pas un animal, mais qu'il forme dans la nature une sphère à part, supérieure à la nature. Cette conclusion, dictée par le plus simple bon sens, est un matérialisme de parti pris, déguisé sous les formes d'une préoccupation anatomique

contraire au véritable esprit des sciences d'observation, peut seule la contester, et l'expression de *règne humain*, à laquelle M. Hollard s'est arrêté, ne la rend peut-être que d'une manière insuffisante. Là, semble-t-il, gît le vrai point de la question : s'il est reconnu que l'homme est un règne, il importe moins qu'il soit une espèce, et la fraternité humaine se fonde bien plus à nos yeux sur l'identité d'essence que sur l'identité d'origine dans le temps et dans le lieu. Pratiquement, un système qui ne peut se maintenir qu'en interdisant à la race prétendue inférieure, non-seulement la culture intellectuelle, mais la morale et la religion, reconnaît par ses prétentions mêmes la capacité morale et religieuse des opprimés, et rend hommage à la vérité jusque dans l'excès de son blasphême.

Cependant, comme on attache généralement une grande importance à la question de l'unité de race dans le sens historique, on ne peut qu'approuver M. Hollard de l'avoir traitée avec tant de mesure et de sagacité. La revue des principaux types de l'espèce humaine est peut-être un peu rapide, le style, partout fort clair, un peu trop chargé de termes didactiques, qui n'arrêteront personne sans doute, mais qui affaibliront l'impression. Le sujet offre un intérêt puissant; le plan de l'ouvrage, à la fois simple et grand, excite vivement l'imagination, que l'auteur, tout entier à son but, ne s'arrête pas à satisfaire. Tout ce traité, qui rappellera à plusieurs de nos lecteurs d'agréables souvenirs, nous semble respirer une excellente philosophie, prudente, sobre, mais point étroite, où les préjugés n'empiètent jamais sur les convictions réfléchies.

Ce n'est pas un système, c'est une vue d'ensemble, ce sont des jalons bien plantés, des assises solidement établies par l'examen de tous les ordres de faits qu'une science sérieuse est tenue de rapprocher. En adoptant toutes les conclusions que l'auteur justifie, il reste encore un champ immense à la liberté des conceptions philosophiques ou poétiques sur le point de départ de l'humanité. S.

L'un des rédacteurs : L^s Bovet.

LA JOURNÉE DE SAINT-JACQUES.

POÈME

PAR OTTON ROQUETTE. (1)

Parmi les talents qui ont surgi récemment à l'horizon poétique de l'Allemagne, celui de M. Otton Roquette nous a captivé, dès le début, par sa franchise et son indépendance. Il a conquis un rang honorable par son premier ouvrage : *Waldmeisters Brautfahrt* (2). C'est un poème fantastique, plein de verve et de gaieté, dont on peut décrire le sujet, mais non pas traduire le titre. Ce qui lui valut un brillant accueil, c'est une originalité de bonne foi. M. Roquette n'imita personne ; il se fraya sa route comme son cœur le menait : il n'avait besoin que d'être *lui*, sans s'inquiéter de ce qu'étaient les autres. Il faisait preuve à chaque pas d'une libre fantaisie, d'une imagination hardie, contenue par le sentiment de l'art et dirigée fermement par l'inspiration. Toute son œuvre respirait la joyeuse exubérance d'une âme de jeune poète.

Un an après, le second ouvrage nous conduit, loin des régions fantastiques, dans le domaine des faits historiquement avérés et des pensées graves. On dirait l'auteur passé de la jeunesse à l'âge mûr. Entre tant de sujets que lui offraient les annales de la Suisse,

(1) *Der Tag von St-Jakob. Ein Gedicht von Otto Roquette. Stuttgart und Tübingen*, *Cotta*, 1852.

(2) 2te. *Ausgabe*, *Cotta*, 1852.

il a fait choix de l'un des plus sérieux. La journée de Saint-Jacques, après les combats et les victoires dont les noms retentissent dans les écoles et les fêtes, c'est la mort des défenseurs du pays victorieux de ses adversaires, c'est leur tombeau servant de rempart contre des armées nombreuses. La journée de Saint-Jacques, c'est la Suisse dans ses rapports avec des puissances hostiles, c'est une leçon de politique nationale pour les jours de péril. A Saint-Jacques se concentre, comme dans un foyer, l'honneur du passé de la Suisse et la sûreté de son avenir.

Ce sujet, où la nationalité brille de tout son éclat, a été choisi par un poète étranger. Etranger?.... Le poète ne l'est à rien de grand. Sa pensée parcourt et conquiert l'univers. Il ne renie ni son pays ni son siècle : mais la patrie de son génie, c'est la sphère de l'idéal, et son âme se sent unie, par une parenté native, à toutes les grandeurs de la nature humaine et de l'histoire, à tout ce qui s'illumine d'une éternelle beauté.

Mais le poète, ce magicien qui transforme ce qu'il touche, celui-là surtout dont le talent se joue avec aisance dans des créations fantastiques, peut-il aborder ces sujets historiques où les caractères sont connus et les faits déterminés avec précision? Vingt versificateurs vulgaires se feront un devoir d'adoucir les contours, d'aplatir les saillies sous une enluminure commune, de faire disparaître les traits caractéristiques sous cette élégance triviale qu'ils osent appeler du nom de poésie, et dont ils répandent sur toutes choses la fadeur uniforme. Le poète, au contraire, l'auteur de *la Journée de Saint-Jacques*, saura voir, sous l'écorce un peu rude du fait, le fruit savoureux de la poésie ; il saisira la poétique originalité des caractères et des formes, la beauté morale sous des dehors ordinaires, l'idéal sans embellissement de convention. Soigneux de conserver intacts les faits que la chronique lui fournit, il en reproduira la physionomie dans la création des parties inconnues, dans les développements que permet le silence des historiens, et qui semblent moins être l'invention de l'imagination que le résultat d'une intuition interne. Telles sont, par exemple, dans le poème de M. Roquette, les scènes populaires suisses à l'approche des Armagnacs, et les scènes qui se passent dans le camp de ces hordes.

Le rapport entre la poésie et l'histoire est bien plus intime qu'on ne le croit communément. L'une et l'autre s'animent de ce

qui reproduit fidèlement la vie avec ses formes saillantes et sa variété : à cet égard, Homère et Augustin Thierry sont de la même famille ; en Walter Scott aussi l'historien et le poète se confondent. Le poète qui comprend sa mission et l'intérêt de son talent, n'importera pas du fond de sa fantaisie dans un sujet historique, mais cherchera dans les entrailles du sujet même, les deux conditions fondamentales d'une belle œuvre, l'inspiration et l'unité. Il y découvrira la pensée qui, résumant le caractère de l'événement, en est l'âme et le centre lumineux, et le lie à la marche providentielle des destinées humaines. Par là aussi cette pensée vivifie les événements et nous fait sentir sous les faits matériels l'intelligence qui les dirige. Aux yeux donc du génie poétique, l'histoire ne se compose pas seulement de faits matériels, mais encore d'un esprit dont ils sont la manifestation ; en contemplant l'histoire, il en voit d'un même regard l'âme et le corps. A cet égard, l'historien philosophe se rapproche du poète. De plus, une certaine poésie complète la vérité de l'histoire, puisqu'elle en complète la vie. La différence est dans le degré et dans la liberté d'invention accordée au poète, tandis qu'à l historien est imposée la plus rigoureuse exactitude. Celui-ci, d'ailleurs, s'attache plus à l'étude scrupuleuse des faits, à leur sens immédiat et à leur portée politique. Le poète a surtout la vocation de peindre ou de faire entrevoir dans l'individu l'homme, dans la nation l'humanité, dans un événement les lois de la destinée humaine.

Comment l'auteur a-t-il saisi l'idée qui embrasse son sujet, semblable à ce ciel des peintres qui s'étend au-dessus et derrière le paysage et les événements, et dont la lumière éclaire de ses reflets le lieu de la scène et les acteurs ? Il nous révèle sa pensée et ses impressions dans un court *prologue* et un quintuple *prélude*, comme un compositeur, dans une ouverture, donne le ton d'un drame musical et en prépare les émotions.

L'idée-mère de M. Roquette est la lutte de l'humanité pour la liberté, son bien suprême et son salut. Pour en faire la conquête, elle tourne dans un cercle éternel de combats, tandis que le temps emporte dans son vol des générations, et que les flots de la destruction ravagent le monde. Toujours la lutte recommence. Le héros meurt, mais la pensée qui l'animait lui survit, et, mille fois trompée, inspire de nouvelles générations. Les annales des nations nous parlent d'actions accomplies dans une petite sphère, mais

d'un grand poids dans la balance de la destinée. La mémoire s'en perd au milieu des tempêtes du monde et sous les voiles de deuil qui couvrent les peuples, et la postérité n'a plus pour ces anciens souvenirs que des applaudissements avares, jusqu'à ce que la poésie les ressuscite.

Au sein des Alpes, sur un petit théâtre, un peuple énergique a combattu le grand combat et remporté la victoire, car la grandeur se plaît souvent dans d'étroites limites. Là, aujourd'hui encore, les sentiments dont l'humanité honore la sainteté, font battre bien des cœurs et réveillent la sympathie de tous ceux dont la pensée du moins est engagée dans la même lutte. L'auteur, à son tour, y dévoue sa pensée et son talent. Il s'est fortifié pour ce combat, en s'inspirant des souvenirs de l'histoire et des merveilles de la nature de la Suisse : son âme en a ressenti l'ivresse : ses vers nous en font respirer l'air frais et tonique, chargé du parfum des fleurs alpines.

Sous le titre de *Sons du cor des Alpes (Alphornklœnge)*, un prélude en cinq petits chants lyriques exprime les affections des montagnards de la Suisse. *Le jeune berger,* à la cîme d'un rocher, salue le lever du soleil en chantant les plaisirs de sa vie. Un *Ranz des vaches*, en automne, est l'adieu du pâtre à sa montagne et à son chalet, au moment de ramener son troupeau dans la vallée où il retrouvera sa bergère et la danse et les causeries des soirées d'hiver. *Le grand-père*, assis près de l'âtre, entouré de ses petits-fils, leur montre l'épée suspendue à la muraille : c'est celle dont il joua près de Sempach, pour la liberté et pour le foyer. A leur tour ils la manieront, si de nouveau quelque ennemi s'attaque à la liberté. Les enfants s'élancent de l'âtre, les yeux grands ouverts. L'aïeul sourit, le cœur dilaté par l'espérance. *La chanson du chasseur* respire l'ivresse d'une vie aventureuse : il brave les périls des Alpes et frappe de son plomb l'oiseau de proie. Il braverait et poursuivrait de même l'ennemi de la liberté. *A la fête patronale de Schwytz* retentit dans la salle de danse l'appel du commandant : « A la frontière ! le péril approche. » Le commandant est le sire Jost Réding. Il va conduire sa petite troupe de braves contre la nombreuse armée des Français et des Autrichiens ligués. Les pères furent des héros, forts dans le combat, simples dans leurs chaumières. L'ennemi confessera que les fils ne sont pas dégénérés. — Voilà le lointain écho d'un pré-

lude tout pénétré d'accents mâles et de mélodies alpestres. La fin se relie au début du poème.

Celui-ci, que nous allons suivre dans son développement, se divise en huit chants.

CHANT I[er]. — *Au bord du lac des Quatre-Cantons.*

« Quoi! nous courberions nos têtes sous le joug de l'Autriche? Nous porterions les fers d'une domination étrangère? Doucement, seigneur empereur. » Celui qui prononce ces paroles rappelle à ses auditeurs les temps où leurs pères, en petit nombre, triomphèrent des armées autrichiennes, le serment qui fonda la Confédération, la liberté née du sang répandu à Morgarten et à Sempach. « Et aujourd'hui l'étranger oublie cette leçon! La même ardeur anime pour la même cause les fils des anciens Suisses. Sus donc, descendez de la muraille les vieilles épées ébréchées; vous les aiguiserez à l'acier des mercenaires. »

L'orateur est un jeune brave, la fibre tendue, l'œil enflammé, lançant des regards comme des éclairs de vengeance. C'est au pied du sombre Pilate, à l'auberge d'Alpnach, où se pressent une foule d'hommes et de jeunes gens. L'air est épais, les chandelles brûlent à peine; mais les yeux sont pleins de feu, les poitrines haletantes, les mains se crispent. Murmures confus, paroles sauvages, chants guerriers. Mais l'auditoire, avide de connaître la situation, interpelle le jeune orateur, VALENTIN, qui vient de parcourir le pays. Il explique les prétentions et la politique de l'Autriche, son alliance avec Zurich, avec la France, pour reconquérir son ancienne domination; à son appel, les Armagnacs approchent des frontières sous les ordres du Dauphin. Le péril est imminent. Les Suisses n'auront plus pour alliés les défilés des Alpes et les glaciers; au pied du Jura, où se présentent les armées alliées, s'étendent de larges vallées et des plaines. Bâle tient bon; neuf cents de leurs amis défendent Farnsbourg; mais que peuvent neuf cents contre quarante mille? « Cependant, de l'autre côté du lac, les hommes de Schwytz s'avancent. Le nom de Jost Réding (je le vois, ce nom fait battre vos cœurs), appelle vieux et jeunes sous les drapeaux. Faisons comme eux; soyons prêts au combat, et ne comptons pas notre nombre. »

Des cris de guerre et de liberté retentissent. Les signaux brillent sur les hauteurs. Le cor des Alpes convoque les guerriers. Chacun

saisit son arme, épée, hache, arbalète, morgenstern ; plusieurs revêtent des armures conquises par leurs pères sur les chevaliers, des cuirasses, faible défense des gentilshommes dont les os blanchirent au soleil de Sempach, des casques dépouillés de leurs armoiries d'or et dont l'acier protège aujourd'hui des fronts libres.

Des soucis tempèrent pourtant la joie belliqueuse sans éteindre l'ardeur. Une moisson jaunissante couvre les champs ; tout annonce l'abondance de l'année ; les troupeaux resteront sans bergers ; les vieillards, les enfants, les femmes, sans protecteurs. La piété filiale, l'amour, arrachent quelques soupirs.

Valentin aussi (apprenons à le connaître), retourne pour quelques instants dans sa demeure. Il a une vieille mère. Riche en terres et en troupeaux, il est toutefois sa seule consolation, son seul appui. Un frère, volage, joueur, abusant de sa beauté pour séduire les cœurs tendres, a réclamé son patrimoine et disparu ; le bruit court qu'il est passé en France. Valentin demeure seul chargé des soins domestiques. L'hiver, la chasse aux chamois l'attire dans les montagnes : il en connaît tous les sentiers, tous les passages : il en brave tous les dangers. Au retour, il lit jusque dans la nuit les histoires du pays ; l'image des héros fait fermenter son esprit juvénile. Un sage moine l'a instruit des hauts faits de la Grèce et de Rome, puis il est devenu l'ami de son élève. L'intelligence éclairée du disciple lui attire le respect de tous : son ardeur se communique ; sa parole, jaillissant des profondeurs de l'âme, subjugue et entraîne.

Le poète, inspiré par ce sujet, sans consulter la vieille rhétorique, n'a pas fait choix d'un héros pour son poème. Le héros, c'est l'héroïsme national, l'héroïsme de la liberté. Mais la poésie, c'est la vie et non l'abstraction : une personnification des sentiments est nécessaire ; les affections diverses nées du sujet et les destinées qui s'y rattachent, ne touchent l'âme et ne saisissent l'imagination que sous des formes individuelles. Valentin n'est donc pas seulement parmi ses plus proches compatriotes le principe intelligent du mouvement, il représente dans le poème, sous la couleur nationale, le dévouement du Suisse à l'indépendance de son pays. Le rapport des âmes avec la nature qui les entoure est habilement saisi : les vertus des habitants des Alpes ne sont pas exemptes de quelque rudesse. Vous allez le voir.

CHANT IIe. — *Les roses dédaignées.*

L'amour occupe une place dans le poème, mais non la première, comme il arrive trop uniformément dans la poésie française. La poésie peint la vie avec ses mouvements ondoyants , et l'âme humaine avec sa variété de tons et de couleurs. Un poème retentissant tout entier sur la corde héroïque fatiguerait, il serait hors de la vérité et contraire aux lois de notre esprit. En Suisse, d'ailleurs, comme chez tous les peuples énergiques et rapprochés de la nature, l'amour prend place près de la force.

Valentin, au clair de la lune, se rend en hâte de l'assemblée d'Alpnach à sa demeure. Une main l'arrête dans un sentier. C'est VÉRÈNE. Elle lui demande un moment : mais s'il craint qu'on ne le voie s'entretenir avec une fille, et que la gloire de son héroïsme n'en soit compromise, dans l'ombre du rocher aucun regard ne les épiera. L'amertume de cette parole provoque une réponse amère. Il n'a pas besoin de l'ombre ; il ne veut point se laisser arrêter par des bras caressans. Elle accuse aussitôt sa vanité, toujours prête à croire que l'on songe à l'enlacer dans des liens d'amour. Des sentiments plus tendres parlent au fond de leurs âmes , mais l'amour-propre blessé envenime leurs paroles. Cet aspect du cœur humain est vrai ; cette irritabilité, peu rare parmi les populations alpestres. Le poète se croit néanmoins obligé d'expliquer pourquoi l'amour se présente sous les dehors de la haine. Il reprend donc les choses de plus haut.

Elevés ensemble, elle belle, lui fort, ils avaient partagé les peines et les plaisirs de l'enfance. Nul ne pensait qu'ils dussent jamais se séparer. La nature unit ces deux jeunes âmes par l'amour, mais elle les désunit par la fierté. Vérène, maintenant grande, svelte, au port de reine, subjuguait tous les cœurs, mais leur imposait aussi. Elle ne baissait les yeux que devant le regard de Valentin. Orpheline de bonne heure, adoptée par le père de celui-ci, elle semblait destinée à devenir sa fille. Le père mourut, Valentin, maître d'une fortune considérable, pouvait l'épouser et le voulait. Elle eût trouvé son bonheur à lui appartenir ; mais sa fierté repoussait le sort brillant qu'elle lui aurait dû en échange de sa pauvreté. De là, de part et d'autre, ces propos dont l'irritation trahissait l'amour caché au fond des cœurs.

Vérène offensée a trouvé une vengeance. Le frère de Valentin, Laurent, habitait alors encore la maison paternelle. Elle feint une

inclination pour lui et prête l'oreille à ses déclarations. Mais le poignard de la jalousie qu'elle a aiguisé déchire son propre cœur plus douloureusement encore qu'il ne blesse celui de Valentin. Elle repousse avec hauteur les témérités de son faux amant. Laurent, las de sa résistance et avide des plaisirs du monde, quitte famille et pays. Des mois s'écoulent. Les deux amants s'évitent, ne se parlent plus. A la fin Vérène, vaincue par la douleur, par l'amour, dans la soirée où nous l'avons vue, atteint Valentin, l'arrête, lui parle, mais ne l'apaise pas. Il lui dit un dur adieu. Il en ressent lui-même de la douleur. S'il meurt, son patrimoine sera la part de son amante. Il confie ce vœu à sa mère, lui demande sa bénédiction, s'arme et vole vers la bannière. La troupe part au milieu de cette nuit que la lune éclaire. Elle entonne joyeusement des chants belliqueux. Les vieillards, les femmes, les jeunes filles qui l'ont accompagnée, rentrent dans la vallée et dans leurs demeures. Vérène pour la suivre de l'œil monte de rocher en rocher et ne redescend qu'à l'aube dans la vallée, désormais solitaire pour son cœur.

Le poète termine ce chant par une description des hautes Alpes au clair de lune, puis au point du jour, étincelante de vérité et de magnificence.

Si l'on trouvait que l'action demeure trop longtemps suspendue, nous répondrions qu'elle est à peine engagée, plutôt entrevue et préparée; que cette action n'est pas seulement un fait d'armes, ni la mélodie du poème une continuelle fanfare; que le sujet est humain autant que militaire, et qu'aucun des sentiments sérieux que les guerriers emportent dans le fond de leur âme n'y est étranger. Le caractère que l'amour revêt dans ce chant est tout aussi vrai que la tendresse qui, dans quelques centaines de poèmes, à partir d'Hector et d'Andromaque dans l'Iliade, s'oppose au départ d'un héros ou livre un combat interne à sa résolution ; mais il est plus neuf, plus original, et, par conséquent, plus digne de la création d'un poète de nos jours. La mélancolie que ce douloureux amour laisse dans notre esprit, s'harmonise artistement avec le fond sombre du sujet. Si, malgré ces observations, vous jugiez qu'ici l'amour, auquel pourtant le poète a su nous intéresser sans doute, occupe trop d'espace et qu'il a l'accent trop rude, continuez le poème, et au dénouement tout vous paraîtra justifié, et à une seconde lecture surtout, vos objections tomberont d'elles-mêmes.

Rien de plus contraire d'ailleurs aux lois et à la liberté de l'esprit humain que cette rhétorique qui a des patrons pour toutes les conceptions du talent et des formulaires pour toutes les passions Le génie poétique des nations diffère comme le génie des langues. La période française et la période allemande, par exemple, sont aussi différentes que la ligne droite et la ligne sinueuse. Le lecteur ou l'auditeur français, à chaque pas que fait l'écrivain ou l'orateur, veut se rendre compte de ce pas même et savoir d'où procède et où tend chaque mouvement de la pensée : il compte, pour ainsi dire, et voit se suivre nécessairement les échelons de l'échelle intellectuelle qu'on le fait monter. L'intelligence allemande, compréhensive et patiente, se laisse conduire par des contours, des retours, et quelquefois des détours, vers un but inconnu : puis au moment où elle l'atteint, parfois avec surprise, elle embrasse d'un vaste coup-d'œil et non sans jouissance, l'espace parcouru et le résultat du voyage. Le poète peut opter entre ces deux ordres d'esprits : il peut aussi, comme le chantre de *Saint-Jacques*, finir par les satisfaire l'un et l'autre.

A partir de ce moment, tout marche avec aisance.

Le CHANT IIIe nous montre *le Dauphin.*

De l'aspect des Alpes qu'il a fait briller à nos yeux, le poète nous conduit dans la plaine de Mőnchenstein, où s'étend en longues rangées de tentes le camp des Armagnacs, avec son bruit, ses cris, ses chansons et sa vie dissolue. Tout vit, tout se meut dans les vers descriptifs de M. Otton Roquette ; sous son pinceau, les figures s'animent et sortent de la toile.

Le DAUPHIN, qui sera un jour Louis XI, est surtout vigoureusement dessiné. Ce caractère d'une profonde originalité est dévolu à la poésie, non moins qu'à l'histoire. Walter Scott et Casimir Delavigne l'ont peint sous toutes ses faces, aussi véridiquement que Commines. A cette heure il ne doit nous apparaître que dans ses rapports avec le sujet du poème. Nous le voyons dans sa tente de soie, richement décorée de fleurs de lis, au milieu de la nuit. Les bougies sont plus d'à moitié consumées et jettent une lumière blafarde sur les traits du prince, assis devant une carte de la Suisse. Le mépris, l'ambition, l'orgueil du pouvoir, la cupidité, se disputent son âme, et jamais pourtant visage humain n'a mieux obéi à la froide volonté d'un dominateur. Malgré des rides prématurées, ces

traits impassibles ne trahissent aucune passion ; malgré la jeunesse, point de vigueur juvénile : on dirait d'un fantôme menaçant dont la pensée s'enfonce dans les ténèbres.

Vis-à-vis de lui est assis le comte de DAMMARTIN. Louis ordonne de faire entrer le sir JEAN DE RECHBERG, bailli impérial, chassé de Laufenbourg par les Suisses, et qui doit servir de guide vers leurs montagnes. Rechberg vante les troupes amenées quelques heures auparavant par ses chevaliers allemands, et l'armée dont le seul aspect fera fuir ce peuple de pâtres. « C'est une singulière chose, répond Dammartin avec un sourire dédaigneux, que la puissance du chef du Saint-Empire, puisque le pays que voilà, grand comme la main, et son petit peuple ont été assez forts pour résister à la magnificence de cette chevalerie, et que les lis de France doivent reconquérir ce que les bergers ont enlevé à l'aigle germanique. » — « Un peuple capable de verser son sang pour ses biens et son indépendance, pensa le prince, un peuple où le berger se transforme en soldat, deviendrait dangereux par son esprit de liberté, si l'on ne domptait de bonne heure son courage. La bannière des lis flottera sur ces rochers. Je dirai à l'empereur : Ce pays est à moi: tu as été trop faible pour t'y défendre ; je suis assez fort pour le garder. » Il le pense, il ne le dit pas. Son doigt remontant sur la carte le cours du Rhin, trahit seul le secret de son âme.

Minuit vient de sonner au dôme de Bâle. Le Dauphin, enveloppé dans son manteau, parcourt le camp, s'arrête auprès d'une cantine, écoute les propos bruyants et les propos plus mystérieux d'un jeune homme, qui promet à la cantinière de l'or et va lui dévoiler le secret d'une mission récente. Le prince le fait appeler par Dammartin, avant qu'il ait le temps d'être indiscret. Son jeune espion, qu'il a reconnu, lui rapporte des lettres du conseil de Zurich, du Père Ignace, du commandant impérial ; il raconte les secours préparés et, du côté des Confédérés, l'appel du tocsin.

Au point du jour, l'armée des quarante mille se met en marche, ivre des plaisirs de la veille, avide de butin et de plaisirs nouveaux.

Au début du CHANT IVe, intitulé *l'Espion*, neuf cents Suisses s'avancent de Farnsbourg sur Prattelen, sans casques ni cuirasses, armés seulement à la façon de leur pays : mais leur meilleure arme, c'est le saint amour de la patrie : leur respiration, c'est le souffle de la liberté. Ils se jettent sur l'ennemi, non en ordre de bataille,

mais seuls ou par groupes, au gré de leur impétuosité, déroutent et mettent en fuite les Armagnacs, surpris de ce combat nouveau. Dammartin a disparu; l'armée française a laissé un riche butin aux mains des Suisses.

Quelle est cette marche guerrière? Sont-ce des ennemis encore? Non, des collines descend en chantant la troupe conduite par Jost Réding de Schwytz. Une autre troupe traverse la plaine, à sa tête Valentin d'Alpnach. Il s'est fait connaître dernièrement au tir de Berne; il y a signalé son adresse par les meilleurs coups.

La joie de se retrouver cède pour l'heure à un devoir rigoureux. Les neuf cents qui viennent de combattre ont fait trois prisonniers d'importance. Ils comparaissent devant un conseil de guerre. Le premier, pâle jeune homme, est le chevalier Kourt de Farnsbourg, Suisse de naissance et de cœur, mais entraîné par l'orgueil de famille sous les bannières des ennemis des paysans. Par pitié pour sa jeunesse, on lui rend la liberté, après qu'il a juré de ne plus combattre contre son pays. Il est prêt à lui dévouer son bras. On lui refuse cet honneur, pour sa pénitence; mais il aura sa place dans les combats à venir.

Le second est le comte Dammartin. Sa fierté princière menace les Suisses de toute la vengeance de la France, s'ils osent porter la main sur lui. Des rires, des murmures de colère lui répondent. Le plus âgé des juges prend la parole : « Chef d'une horde de bandits, tu mérites de mourir de la mort des brigands, suspendu à un arbre. Pour que tu saches combien peu de cas nous faisons de toi, fuis : ton épée nous reste, emporte ta chaîne : raconte que nous étions sur le point de te pendre. Ton cheval est tué, fais ta route à pied. Au revoir sur le champ de bataille, sire comte. » Le cœur gonflé de colère, les fers aux mains, il retourne en hâte vers le camp. La foule respecte en silence, non sans regret, la sentence du vieillard.

Le troisième prisonnier approche. « Qu'il meure! c'est l'espion, » crie-t-on de toutes parts. Valentin reconnaît son frère. Il n'ose élever la voix en faveur de celui qui trahit sa patrie. Déjà le traître a la corde au cou, lorsqu'on annonce que l'ennemi revient à la charge. Chacun vole au combat. Laurent s'échappe, poursuivi par la terreur, par le remords et la honte. Il veut se cacher, il fuit les regards, il ne peut se fuir lui-même. Les Suisses, après des efforts héroïques, rapportent leurs bannières triomphantes.

CHANT Ve. — *La pèlerine.*

Le voyageur longtemps arrêté dans les régions sauvages des Alpes, entre les rocs, les précipices, les sapins rompus par la tempête, soupire après la verdure et l'ombrage. Le poète, qui devine les besoins de l'âme, nous ramène du bruit des camps et des combats aux vertus d'une femme. Laurent, dans son angoisse, a cru voir glisser le long du sentier de la montagne une apparition, qui lui a rappelé de meilleurs jours et de meilleurs sentiments. Une jeune voyageuse, belle, mais triste, a traversé les montagnes et descend dans la plaine. Le chagrin pèse sur son front, des soupirs s'échappent de sa poitrine. Ses pieds sont fatigués : le soleil est ardent : elle s'assied dans l'herbe poudreuse. C'est Vérène ; elle a quitté son vallon ; elle a franchi ces Alpes qui maintenant semblent s'élever comme une muraille gigantesque entre son passé et son avenir. Celui pour qui elle a tout abandonné a-t-il encore une pensée pour le bonheur d'autrefois ?

Elle ramasse ses forces, se remet en route, traverse des champs ravagés, voit les débris fumants des habitations. Elle rencontre une figure humaine, ravagée aussi. C'est Laurent. Il l'engage à retourner dans son pays. « Le pays, dit-elle à voix basse, est perdu pour moi. » Pour lui aussi la vallée paternelle est perdue à jamais. Oh! si cet ange voulait s'associer à ses jours, lui-même du moins ne serait pas perdu. La paix retentirait dans son âme : il sent y rentrer un rayon de lumière. Il arrête Vérène, il veut la détourner des périls dont la guerre la menace ; il la supplie : l'amour, le désespoir, donnent à ses paroles une impétueuse éloquence. Vérène n'a qu'une pensée, Valentin. En Laurent elle voit un ennemi ; elle le méprise, elle le maudit. Les furies de la passion s'emparent du malheureux. Il saisit le bras de la jeune fille, il veut l'entraîner. Elle crie, elle appelle ; un cavalier qui passe vole à son secours. Laurent s'enfuit dans un bois, la tête brûlante, le sein gonflé. La dernière lueur d'espérance s'est éteinte ; la fatalité du mal pèse sur lui ; la malédiction vient de briser ses ailes au moment où il allait prendre son essor. Plus de retour vers le bien.

Le cavalier secourable est KOURT DE FARNSBOURG. Exclu de l'honneur de combattre avec les Suisses, il va chercher quelque lieu où il puisse dévouer son épée à leur cause. C'est dans ce moment qu'il entend le cri de la jeune fille. Frappé de sa beauté, de sa dignité virginale, il s'offre comme protecteur et comme guide.

Elle hésite, elle craint, lorsqu'elle voit soudain le sang couler du front et de la main du guerrier. L'image de Valentin, saignant peut-être aussi sur le champ de bataille, se présente à son esprit. Elle s'apprête à panser les blessures. Elle défait le léger bagage qu'elle porte à la main. Le chevalier met un genou en terre. Ici, le poète peint de ses plus suaves couleurs une scène de pudeur et de délicatesse, qui se termine par la confidence de Vérène. Farnsbourg, admirant cet héroïsme de femme capable de tout braver pour un amant, la conduit à saint-Jacques, hospice et couvent. Une chapelle y touche et un cimetière ombragé. Là règnent le silence et la paix, le vent seul se joue dans les feuillages au-dessus des tombeaux. Le chevalier frappe à la porte ; un moine ouvre. Le saint asile protégera la voyageuse.

A peine a-t-elle passé le seuil, qu'un messager accourt : « Les Suisses fuient ; la bataille approche : ces murs serviront de rempart : cette demeure, de forteresse. » Les Confédérés se précipitent dans l'enceinte ; la paix des tombeaux est troublée par la fureur du combat.

CHANT VI. — *Le Cimetière de Saint-Jacques.*

Le tocsin retentit de tous les clochers de Bâle. La guerre ravage la campagne ; les habitants de la ville se pressent au pied des autels. Bâle ne fait pas encore partie de la Confédération, mais son affection et son secours lui sont acquis. Une troupe auxiliaire s'est formée ; les riches citadins n'ont rien épargné. Le combat s'acharne ; maint brave a mordu la poussière. Un cri d'indignation s'élève parmi les Suisses : « Un chevalier dans nos rangs ! Comment s'y est-il glissé ? Qu'il périsse ! » Valentin accourt ; il reconnaît le chevalier captif et renvoyé libre ; le chevalier ne le connaît pas. Valentin sauve Kourt de Farnsbourg ; celui-ci quitte casque, cuirasse, éperons, bouclier ; il n'est plus qu'un Suisse défendu par son seul courage. L'ardeur du combat redouble. Les hordes françaises approchent comme les flots d'une mer houleuse. Les Suisses cèdent, le mur croule, les assaillants se précipitent par dessus les décombres et les cadavres. Partout règnent la colère, la vengeance, la mort.

Et Valentin ? Le voyez-vous près des débris de la muraille dont il s'est fait un rempart ! Les boucles de ses cheveux bruns flottent autour de son front et de son cou. Chacune de ses fibres

semble tendue pour le combat; ses yeux lancent des éclairs: chaque coup qu'il porte l'anime d'une nouvelle ardeur. On dirait un roi, non par la puissance, mais par la majesté de la jeunesse et de la beauté. A droite, à gauche, tombent sous la force de son bras chevaliers allemands et français. Un guerrier arrive monté sur un cheval blanc. Valentin s'élance et brandit son arme. « Le Dauphin en danger! sauvez le Dauphin. » A ce cri, la mêlée se concentre autour du prince et de son agresseur. Farnsbourg est tué. « Adieu, lui dit Valentin : tu as expié ta faute, et acquitté ta dette. Mourir pour la liberté sur un champ de bataille, c'est mourir d'une belle mort. »

Alors seulement l'horreur de la guerre arrive à son comble. Les Suisses ne combattent plus pour leur défense personnelle, ils meurent pour l'honneur de la patrie. L'hospice devient la dernière forteresse de ceux qui restent. L'ennemi y lance des brandons, des cercles de feu. Les héros périront-ils dans les flammes? Non, mais les armes à la main. La porte cède aux coups de massue de Valentin; il s'élance le premier; le premier il tombe blessé, se relève, et, quoique chancelant, rompt la chaîne des guerriers cuirassés; leurs armures retentissent sur les pierres sépulcrales.

Des fanfares sonnent soudain la retraite. Les Bâlois sont en marche. L'ennemi se retire: le champ du combat est couvert de morts. Une troupe de moines sort du couvent en flammes, entraînant dans sa fuite une jeune fille pleine d'angoisse. Deux seuls moines, deux vieillards, restent sur cette scène de carnage, pour porter aux mourants la dernière consolation. Tous les chefs suisses sont couchés là près des leurs. Vingt guerriers survivent. Ils refusent de vivre vaincus; ils se précipitent sur l'ennemi et périssent dans la dernière mêlée.

CHANT VII. — *Au pied du maître-autel.*

Les derniers rayons du soleil éclairent une vaste désolation. Quelques mourants ouvrent encore les yeux à la lumière, puis les referment pour jamais. Au pied d'un arbre, Valentin, blessé à mort, est couché sur un tombeau. La douleur contracte ses lèvres pâles. Son sang coulant de sept blessures rougit l'herbe et les blanches fleurs. La patrie vaincue est sa douleur la plus vive. Pour elle coulent ses larmes. Il veut se relever; la force l'abandonne; il repose sa tête sur la pierre funéraire.

Vérène cependant parcourt à pas précipités cette riche moisson étendue sur le champ de la mort. Elle revoit d'anciens amis. « Et toi aussi ? Et toi ? Et toi ? » Quatre cents cœurs brûlants d'une sainte flamme, les voilà éteints ! Elle entend un soupir à l'ombre d'un buisson ; elle y vole, c'est Valentin. Elle lui donne les soins de la tendresse. Le regard du mourant s'illumine ; d'une voix faible : « Vérène, c'est toi ! » lui dit-il. Elle cherche un abri. La chapelle est là ; elle le soutient et y conduit ses pas. Touché d'un amour si vrai, il déplore d'avoir pu le méconnaître. Elle, informée par la mère de Valentin de l'amour qu'il nourrissait pour elle dans le fond du cœur, n'a pas hésité à suivre ses traces. Ils jurèrent au pied de l'autel de s'appartenir l'un à l'autre. Le soleil couchant semble éclairer cette scène de tous ses feux.

Est-ce bien le soleil ? Non, ce sont les flammes de l'incendie qui ont consumé l'hospice et enveloppent la chapelle. La voix de la bataille se réveille ; des cris sauvages approchent. Vérène soulève la tête de son amant, le froid de la mort a remplacé la vie. Une horde de figures féroces, noircies par la fumée, profane le sanctuaire. Un jeune homme la commande. Des boucles de cheveux noirs encadrent son visage ; la cupidité se peint dans ses regards, ses traits sont ravagés par les passions. Elle reconnaît Laurent ; il reconnaît Vérène. « Heureuse rencontre, s'écrie-t-il ; belle capture. Salut, ma fiancée ! » Elle le repousse : « Retire-toi, maudit ; respecte le repos d'un mort et la paix de cet asile. » Il insulte à sa douleur et l'invite à le suivre. La résistance l'enflamme ; il veut user de force ; elle arrache des mains d'un Suisse une massue armée de pointes de fer, et la brandit, majestueuse dans son attitude et protégée par l'autel. « Tu ne fus jamais plus belle, s'écrie Laurent, et tu es à moi. » Il veut la prendre dans ses bras. Elle, inspirée par le désespoir, lève son arme, frappe ; Laurent tombe baigné dans son sang.

Les sens de l'héroïne ne résistent pas à cet effort. Elle s'évanouit sur le corps de Valentin. « Sauve qui peut ! » s'écrie-t-on. L'incendie jette une lueur rougeâtre sur le groupe couché au pied de l'autel. La voûte s'écroule avec fracas. A la place de la chapelle, on ne retrouve plus, sous les décombres d'où s'élèvent des tourbillons de flammes et de fumée, que la tombe où reposent ensemble l'amour et la haine.

CHANT VIIIe. *Le champ de bataille.*

Qui fuit dans l'obscurité sur un cheval blanc à travers le brouillard et le marécage? quel bruissement le suit comme celui de la troupe nocturne que le chasseur noir de la légende conduit hors de la forêt? Les chevaux sont haletants: on les dirait épouvantés par des fantômes. La nuit a voilé de deuil les étoiles. Les nuages lancent des éclairs. Arrivé au camp, le Dauphin s'enferme en hâte dans sa tente, en proie à la douleur. Il doit mander au roi le résultat d'une campagne sur laquelle on fondait les plus brillantes espérances. Ce n'est pas une victoire. Est-ce une défaite? Jamais il n'écrira ce mot; plutôt périr: mais la noblesse française est couchée sur le champ de bataille; la fleur de la France est moissonnée. toute son armée abîmée. Le frisson de la mort parcourt ses membres. Il se croyait héros, le voilà néant.

Dans le camp aussi, quel aspect de tristesse! des officiers, des généraux, couverts de blessures. Des visages effarés. De sombres regards fixés sur les flammes du bivouac; à peine se détournent-ils un moment quand on apporte un cadavre couvert d'un écu aux armoiries dorées. Au milieu de cette désolation apparaît le Dauphin couvert de son manteau. « Qu'on allume des flambeaux et qu'on me suive. » Il parcourt le champ de bataille, dont le poète nous met sous les yeux les aspects tristement variés. Un bruit trouble le silence, on dirait un bruit de chaînes. C'est Dammartin, défait, pâle, arrêté à chaque pas par des cadavres, les mains encore liées par les fers de la captivité. Un orage, dont le Jura répercute les tonnerres, augmente l'horreur de cette nuit.

Le Dauphin rentre dans le camp, lorsque Rechberg se jette à ses pieds et le supplie, au nom de l'armée, de ne pas entrer plus avant dans la Suisse, de ne pas poursuivre une si sanglante victoire. « Victoire? répond le prince; moi vainqueur et pourtant anéanti? Jamais il n'y eut de semblable victoire. » — « Il est vrai, mon prince; les Suisses sont morts jusqu'au dernier homme. S'ils amenaient une seconde armée, nous tous aussi, jusqu'au dernier, joncherions le champ du carnage. » — « Tous morts! s'écrie le prince, morts pour la patrie! Ils ont versé la dernière goutte de leur sang pour la liberté! Un peuple capable d'un tel sacrifice est grand. Et qu'ai-je gagné?... Je ne combats plus contre un tel peuple. »

Le Dauphin rentre. Il écrit à Paris qu'il a vaincu, mais qu'une telle victoire est une défaite. Il écrit à l'empereur de renoncer à

ses prétentions sur la Suisse ou de les soutenir sans le secours de la France. Il écrit aux Confédérés pour honorer leur bravoure et leur proposer la paix. Ses messagers volent. Soulagé, il sort de sa tente et respire plus librement l'air du matin. Les généraux fixent des regards mornes sur le visage sérieux de leur maître. Le soleil se lève et dore de nouveau la moisson que la mort avait couverte de ses noires ailes. A ce moment, le prince, devant la tente royale, semble une étoile qui pâlit.

Le poète, fidèle à son sujet, pour arrondir sa composition en artiste et la clore dans l'unité d'impression, ramène nos derniers regards vers la Suisse et ses fils. Des vallées, des montagnes, arrivent les défenseurs qui ont entendu l'appel du tocsin. Mais déjà des messagers de paix volent dans toutes les directions. Les troupes armées descendent néanmoins vers le champ du combat, pour rendre les derniers honneurs à leurs frères héroïques. Le récit de leur mort fait la ronde dans les cantons. Partout coulent des larmes. Mais un sentiment de grandeur fait battre les cœurs. De ce cimetière, arrosé du sang des héros, la liberté s'élève radieuse et plante sa bannière sur les monts de la Suisse. De tous côtés retentissent sanglots, cris de victoires, sons des cloches, chants funèbres, chants de joie. La belle patrie est libre. L'ennemi s'en va. Par-dessus les tombes se forme le lien de la réconciliation et de la paix. Les Confédérés renouvellent leur serment d'alliance. Le soleil colore le front des glaciers. Les chalumeaux des pâtres se répondent de colline en colline et remplissent l'air de mélodies, de paix, et de bonheur, en attendant qu'ils rappellent les fils des Alpes à un nouveau combat pour la liberté.

La liberté, sous cette image vivante, n'est pas fille d'une rhétorique sans chaleur : c'est une réalité; elle respire; c'est elle qui a vaincu le Dauphin. Notre poète est trop poète pour ne pas dédaigner les fleurs fanées que l'on cueillait dans les écoles. Son talent énergique, étincelant, pénètre dans le vif des choses et tire les couleurs et les effets de son style, de la vérité. Belles compositions de mots, épithètes pittoresques, mais non prodiguées, constante clarté d'expression et de structure, ce sont là quelques-uns des mérites habituels de cette manière à la fois austère et saillante, et

dont la retenue sait allier la vigueur et l'éclat. Les poètes allemands modernes, depuis Herwegh jusqu'à M. Otton Roquette, ont appris à l'école de Béranger le dédain de la périphrase inutile et la puissance du mot propre. Une simple énumération de choses nommées par leur nom, que la vieille école poétique eût taxée de sécheresse, produit, placée à propos, un tout autre effet que l'enluminure. Sur le champ de bataille, couvert des ruines de son armée, le Dauphin voit « fierté, grandeur, espoir, honneur, gloire, anéantis, ses amis morts. »

> Stolz, Grösse, Hoffnung, Ehre, Ruhm vernichtet,
> Hin seine Freunde.

On croit entendre le chantre de la Liberté dire à celle qui en représente la Déesse dans une fête nationale, et qui maintenant rougit de ce rôle :

> Rassurez-vous : char, autel, fleurs, jeunesse,
> Gloire, vertu, grandeur, espoir, fierté,
> Tout a péri ; vous n'êtes plus déesse,
> Déesse de la liberté.

Même sévérité, même effet, dans l'énumération des chefs et des corps de troupes de l'armée française et des Suisses.

Là aussi, tous les noms sont historiques. La couleur locale est un des mérites du poème de Saint-Jacques ; mais l'auteur ne la fait pas consister, comme bien des versificateurs et des romanciers, dans un recueil de termes techniques appliqués tant bien que mal. Au lieu d'ornements factices, preuve de pauvreté d'imagination et non de richesse de talent, il fait sortir du noyau même des faits les fleurs les plus odorantes de sa poésie et ses fruits les plus savoureux. D'une main non moins habile il émonde la luxuriance de l'histoire nationale, retranchant les détails qui rompraient l'unité de couleur et de récit, comme la pierre lancée au seigneur Mœnch de Landscrone qui disait se baigner dans des roses. Ce discernement est celui de l'artiste.

La même délicatesse de goût, le même amour du vrai, distinguent les tableaux de la nature semés et traités avec cette sobriété dont les anciens nous ont laissé des modèles. En trois ou quatre coups de pinceau, Homère, Virgile, Horace, peignent un paysage sous son aspect caractéristique. M. Otton Roquette, bien évidem-

ment, a vu la Suisse et a compris cette merveilleuse nature : aussi a-t-il pu la rendre, sans étalage descriptif, en quelques traits bien sentis, d'une touche brillante, et qui font passer la vie de la nature dans la description. Le mot qu'il choisit ou qu'il compose, est toujours celui qui rend le mieux la physionomie de l'objet. Point de couleurs chargées : point d'exagération ni de manière.

L'auteur emploie le même mètre dans tout le poème, le vers iambique de cinq pieds, mais varié par l'art des coupes et par l'entrelacement des rimes. Le mouvement et l'harmonie s'adaptent aux objets avec souplesse.

Dès le premier poème de M. Otton Roquette, la verve, l'abondance, l'imagination et l'art, avaient révélé le poète, le poète jeune d'âme et de sentiment. Dans la *Journée de Saint-Jacques*, le talent non moins brillant, mais plus contenu, porte déjà l'empreinte de la maturité. Les teintes juvéniles ont fait place aux inspirations sérieuses. La pensée de l'auteur s'est élevée avec le sujet et en a pris les proportions. Dans cette composition si riche en modulations variées, la liberté de la patrie, objet d'amour et de sacrifices, donne le ton fondamental. Les accents les plus graves s'y enlacent, quand le poète élève les âmes au sentiment du devoir et la pensée à la hauteur de la morale politique.

Le poète vient de peindre l'armée française, vive, variée, riche d'éclat et de couleurs. « Cette race se met en campagne comme » on va au bal. Avec qui le combat? Est-il honorable pour la » France? Est-il juste? Questions oiseuses. C'est le prince qui a » conduit l'armée en ces lieux. Qu'importe que ce soit un jeu ou » une lutte sérieuse? Le combat, c'est l'honneur ; la vie est un » tournois. »

Nous avons entremêlé au récit quelques-unes des impressions morales que les personnages reçoivent des événements, entre autres l'un des prisonniers des Suisses, Laurent. Farnsbourg, à son tour, sauveur de Vérène, qui soigne les blessures du chevalier, se fait connaître à elle et dévoile son caractère et sa conscience. « Je » suis né Suisse, Farnsbourg est mon nom. J'aimais la liberté et » ma patrie, mais l'éclat de mon rang a ébloui mon cœur. Vous ne » connaissez pas, jeune fille, la pesanteur des chaînes dont nous » lient les préjugés de la naissance. Bien que l'esprit sente le besoin » de respirer plus librement, l'éclat extérieur l'égare par des illu-

» sions. Nous avons beau rompre les liens qui nous arrêtent, et
» tendre par nos actions et nos discours vers le but de nos désirs,
» nous l'atteignons rarement, et nous nous engageons dans une
» querelle sans fin avec nos proches. C'est ainsi que l'orgueil et
» l'ambition réprimèrent les aspirations de mon cœur. Je me ren-
» fermai dans les limites de mon rang, je bannis le souvenir de
» mon ancien bonheur et me laissai enchaîner par de faux de-
» voirs. » L'idée du devoir grandit dans son âme, l'affranchit et le ramène parmi les Confédérés, ses frères, qui combattent et meurent pour la patrie : « Leurs devoirs, dit-il, sont aussi les miens. »

Il est réjouissant pour la Suisse de voir un poète, déjà célèbre en Allemagne par l'éclat de son début récent, choisir dans ses annales l'objet d'une nouvelle œuvre. Les hauts faits dont elle vénère la mémoire font donc au loin battre des cœurs généreux ! L'ordre d'idées que nous venons d'exposer a élevé un sujet national dans cette sphère d'intérêts humains où se rencontrent les esprits d'élite de tous les peuples. Un talent, vigoureux de jeunesse et d'enthousiasme, a dû s'émouvoir en se sentant, par l'âme, compatriote de ces héros agrestes qui s'immolèrent sans faste pour la patrie, sur l'étroit champ de bataille où la victoire morale fut remportée par les vaincus, mieux encore qu'aux premières Thermopyles.

C. MONNARD.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR LE PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ HELVÉTIQUE DES SCIENCES NATURELLES, POUR L'OUVERTURE DE LA TRENTE-HUITIÈME SESSION ANNUELLE DE CETTE SOCIÉTÉ A PORRENTRUY, LE 2 AOUT 1853.

Messieurs, chers collègues et confédérés,

Avant d'ouvrir cette session, permettez-moi d'abord de vous remercier pour l'honneur que vous m'avez fait en m'appelant à la présider. Permettez-moi ensuite de vous adresser les remerciements de la ville de Porrentruy que vous avez bien voulu choisir pour lieu de réunion. Permettez-moi enfin de vous dire quelques mots sur l'état scientifique de notre contrée au double point de vue de la Suisse et des sciences naturelles. Ils vous expliqueront, en même temps, l'esprit dans lequel le Jura bernois a l'honneur de vour recevoir, la joie qu'il éprouve à vous accueillir, l'indulgence qu'il réclame de vous, l'importance qu'il attache à votre présence et les motifs sérieux de la patriotique gratitude qu'elle lui inspire.

Le Jura bernois était autrefois une principauté de l'Empire. Séparée des pays voisins, la France et la Suisse, par des frontières politiques, elle ne participait que difficilement à la vie intellectuelle de l'une et de l'autre. Isolée, de faible superficie, administrée germaniquement avec des mœurs gauloises, elle

se trouvait dans des conditions peu favorables pour se constituer une activité propre ou pour se rattacher vivement à quelque mouvement extérieur. Cette manière d'être improductive dura jusqu'à la révolution française.

Aussi, lorsqu'on jette un regard en arrière sur l'histoire de ce petit pays, le trouve-t-on rarement éclairé par quelque rayon parti des points lumineux les plus rapprochés. Soit que l'initiative ait peu préoccupé les pouvoirs publics, soit qu'elle ait été paralysée par les difficultés de la position, toujours est-il que la majeure partie de l'ancien Evêché de Bâle était assez étrangère au mouvement des sciences et des lettres. Toutefois, au siècle dernier, les districts en contact plus immédiat et plus naturellement en sympathie avec la lisière helvétique voyaient se développer dans leurs agrestes vallons les rudiments d'une vie littéraire à laquelle les autres parties du pays ne prenaient que peu de part. Ainsi, du fond des villages de l'Erguel, plusieurs hommes notables apportaient déjà leur contingent au progrès général, tandis que notre petite cité princière, centre du gouvernement et de l'instruction publique, n'offrait guère l'équivalent.

La révolution, en arrachant, tantôt partiellement, tantôt intégralement, ce petit coin de terre à ses traditions politiques, le fit participer un instant à la vie intellectuelle de la France. Mais, tout en apportant au pays les bienfaits d'une législation meilleure, tout en y éclairant les esprits de cette simplicité lumineuse qui est le propre de l'administration française, cette période, coupée d'orages civils et de guerres sanglantes, était insuffisante pour y naturaliser la culture de la France d'alors, bien inférieure, du reste, à ce qu'elle est devenue depuis.

La circulation littéraire et scientifique tendait cependant à s'établir, lorsque 1815, ramenant l'Evêché vers ses anciens souvenirs, en fit une partie intégrante de la Confédération, en l'attachant étroitement à un canton de langue différente. Dès-lors, détournant ses regards de la vie française pour les porter sur la vie helvétique, le Jura dut briser les rapports établis pour en former de nouveaux, dans d'autres conditions d'affinité.

Quarante ans se sont écoulés depuis cette époque. La première moitié de cette période a suffi à peine pour établir un commencement d'assimilation. C'est durant la seconde seulement que sont nés, pour une grande partie du pays, la connaissance de la nouvelle nationalité, le courant des idées suisses, la sympathie confédérale.

Ne nous étonnons pas de cette lenteur qu'a mise le Jura bernois, et en particulier ses districts frontières, à s'identifier moralement à la sphère helvétique. Ses précédents historiques, ses variations de nationalité, son excentricité, la distance qui sépare ses deux villes principales du chef-lieu, la différence de langue et de mœurs avec celui-ci, le défaut d'un centre intellectuel à l'intérieur, peut-être même, enfin, l'absence d'efforts bien dirigés pour naturaliser chez nous l'esprit suisse, tout a contribué à placer le Jura bernois dans une sorte d'abandon.

Pauvre enfant perdu, dépouillé de l'indigénat paternel par les tempêtes politiques et brusquement attaché à une famille déjà constituée, le nouveau venu s'est trouvé au milieu de frères qui se suffisaient entre eux, et qui n'avaient trop que faire d'une affection de plus. Non-seulement il a été négligé, mais ne formant plus par lui-même une unité, réduit à l'état de fraction, malgré son individualité réelle, toute initiative lui a été presque impossible.

Depuis quarante ans, le Jura est suisse par les traités. Mais depuis quarante ans, bien peu se sont occupés à le rendre suisse par le cœur, à le faire participer aux avantages de la vie helvétique, à faire circuler en lui la sève fédérale; bien peu, excepté le Jura lui-même, excepté quelques-uns des siens!

De tant d'associations diverses qui étendent sur le sol helvétique leur utile réseau, aucune, jusqu'à ce jour, n'avait songé à visiter le Jura, à l'encourager, à y tenir un de ses banquets. Et cependant, il y a déjà quatorze ans, une association savante étrangère, la Société géologique de France, ne dédaignait pas de venir fraternellement établir sa session parmi nous.

Pesez bien cet état de choses, chers collègues, et vous comprendrez combien le développement intellectuel, la dispersion

des connaissances, ont été et sont encore difficiles dans le Jura. Vous comprendrez le peu de part qu'il a pris jusqu'à présent au progrès des lettres et des sciences en Suisse. Vous jugerez ses efforts avec indulgence.

Grâces donc soient rendues, au nom du Jura bernois, à la Société helvétique des sciences naturelles de lui avoir, la première, tendu la main de son intelligente fraternité! Sa présence parmi nous fera événement dans notre histoire morale. Elle constatera notre première participation directe à la vie intellectuelle suisse. Elle établira que notre tour est enfin arrivé dans la rotation fédérale. Elle prouvera qu'aussi modeste que soit notre individualité, celle-ci est cependant un fil distinct dans le faisceau helvétique. Elle rappellera à nos compatriotes que, sur un point jusqu'à présent méconnu, il existe des tendances à encourager, à seconder, à diriger vers le centre commun de l'honneur scientifique national. Elle commencera à révéler aux jurassiens, trop ignorants de la vie helvétique, l'existence de ressources, de richesses littéraires vers lesquelles ils porteront leur attention, leurs efforts, leur concours.

Si j'ai ainsi exposé notre position, chers collègues, c'est afin que vous ne soyez pas trop surpris de ce que, les mains vides, nous avons cependant osé vous recevoir. Dans vos réunions annuelles sur les différents points du territoire, vous avez partout, jusqu'à ce jour, trouvé à augmenter vos connaissances par des communications dues à des travailleurs locaux. Ici, nous ne vous apprendrons guère que nos sympathies et nos vœux. C'est vous qui nous apporterez des lumières dont nous essayerons de faire notre profit.

Ce n'est pas là une fausse modestie ou une précaution oratoire. C'est à peine si, dans l'état actuel de nos connaissances, nous pourrons vous signaler dans la langue de la science quelques-unes des richesses de notre sol.

Nous n'avons point de zoologistes. Pour cette belle partie de vos études, sauf un certain nombre de données entomologiques et conchyliologiques, tout est à faire dans notre Jura.

Les sciences médicales n'y manquent pas de représentants éclairés; mais leurs efforts n'ont point encore été groupés vers des résultats statistiques.

Nous avons tenté quelques pas seulement dans la carrière des applications chimiques aux faits minéralogiques et économiques qui nous entourent.

Malgré les progrès relatifs de l'économie rurale sur plusieurs points du pays, il nous reste beaucoup à apprendre de l'agriculture suisse.

La sylviculture a fait des progrès : c'est une des branches où les efforts tentés, dans les limites de la législation actuelle, promettent d'heureux fruits.

La météorologie n'est représentée que par le labeur individuel de quelques observateurs dont les travaux sont en grande partie demeurés inédits; l'observation de la température des sources a fourni quelques données comparatives que l'on travaille à compléter.

La botanique a été plus cultivée. La flore phanérogame commence à être bien connue: celle des cryptogames est à l'étude; les rapports phytostatiques ont été l'objet d'une attention plus particulière.

Notre sol est peu favorable à l'étude de la minéralogie proprement dite, du moins au point de vue de la variété des espèces. En revanche, il l'est tout particulièrement à la géologie et à la paléontologie. Ces deux branches ont donc plus spécialement occupé nos observateurs, et promettent des résultats de plus en plus importants, sur lesquels l'attention est sans cesse ramenée par la recherche des substances utiles qui sont une des richesses du pays.

Nous avons donc, je le répète, chers collègues, peu de chose à vous offrir, comme résultat de nos propres travaux. Mais nous savons qu'en visitant nos montagnes, votre esprit d'observation saura bien, sans notre secours, y découvrir ce qu'elles offrent de digne d'intérêt. Sans doute, habitués, comme le sont la plupart d'entre vous, aux grands spectacles des Alpes, à leurs verdoyantes vallées, à leurs gigantesques massifs, notre

Jura vous paraîtra relativement petit, aride et peut-être mesquin. Mais vous n'êtes pas des touristes, cherchant surtout du pittoresque. Cette individualité du caractère jurassique, qui ne laisse pas d'être vigoureuse et d'avoir ses charmes à elle, cette individualité que vous retrouverez à la fois dans nos rochers, dans notre tapis végétal, dans la faune, dans les faits agricoles et sylvicoles, n'aura pas pour vous moins d'intérêt que si elle était frappée à quelque coin plus riche ou plus grandiose.

Notre Jura bernois, fraction de la vaste chaîne qui s'étend du Lægerberg zuricois à la Chartreuse dauphinoise, en passant par nos cantons du nord et par les départements français limitrophes; notre Jura, dis-je, porte le cachet particulier qui, d'un bout à l'autre, caractérise ce long rempart. Ce cachet, il le doit essentiellement à la nature des massifs calcaires qui le composent, à leurs formes, à leur orientation, à leurs altitudes. De là dérivent toutes les conditions particulières de climat, d'arrosement, de végétation, de population zoologique, qui le distinguent des contrées environnantes; de là aussi une grande partie de ses conditions sanitaires, économiques, techniques. C'est-à-dire que son orographie domine, règle ou détermine, comme c'est du reste le cas ailleurs, tous les faits qui se rattachent au domaine de l'histoire naturelle.

Les terrains jurassiques et triassiques qui composent particulièrement la chaîne du Jura, offrent cela de particulier que leur massif est composé dans le haut de roches plus compactes, moins désagrégeables, déterminant des stations plus sèches; dans le bas, de roches pourvues de ces caractères à un moindre degré, et produisant des stations moins arides. En considérant le Jura suisse en particulier, et en y marchant du levant au couchant, on voit le rôle superficiel des parties supérieures du massif aller en augmentant, et, par conséquent, celui des parties inférieures diminuer : ainsi, les premières l'emportent dans le Jura neuchâtelois et vaudois, les secondes dans le Jura argovien. Mais ce qui importe davantage, c'est que, en envisageant le massif total du Jura et en y comprenant encore le néocomien, on y voit prédominer essentiellement des terrains secs,

peu spongieux, comparativement aux contrées adjacentes, plaines ou montagnes. Partout, en sortant du système des monts-Jura, on quitte un sol plus sèc, moins hygroscopique, arrosé de sources plus constantes et plus chaudes, pour mettre le pied sur un sol plus frais, plus hygroscopique, arrosé, à hauteurs égales, d'eaux plus variables et plus froides.

De plus, en marchant de l'est vers le sud-ouest dans la chaîne jurassique, les altitudes, soit moyennes, soit saillantes, s'accroissent notablement; en même temps que, par suite du concours des circonstances climatologiques, les températures moyennes, à niveaux pareils, vont sensiblement en augmentant.

Toute la dispersion zoologique et botanique dans le Jura et les pays limitrophes dépend de ces trois facteurs combinés : propriétés physiques des terrains, températures à hauteurs égales, augmentation des niveaux.

Il en résulte que, entre le Jura et ses lisières, c'est le premier de ces facteurs qui règle particulièrement les faits de zoostatique et de phytostatique; tandis que, dans la chaîne même, ces faits sont en général sous la dépendance des deux derniers.

Ainsi, en entrant dans le Jura, soit par le bassin suisse, soit par les vallées du Rhin, du Rhône et de la Saône, ou par les lisières vosgienne et hercynienne, les contrastes de faune et de flore que l'on remarque, dérivent surtout des contrastes dans la composition mécanique des roches sous-jacentes. En suivant les chaînes jurassiques elles-mêmes, de l'est au sud-ouest, les modifications de faune et de flore suivent particulièrement l'augmentation des températures qui a lieu dans ce sens, et en même temps l'élévation des niveaux.

On peut se faire une idée des conditions biologiques générales dans lesquelles est placé le Jura, en y envisageant sa flore phanérogame. Du fond commun des espèces de l'Europe centrale gallo-germanique, éliminez celles des stations sableuses de tous les niveaux; ajoutez-y la flore montagneuse et alpestre, mais non alpine des Alpes occidentales calcaires, puis quelques plantes des tourbières, plutôt boréales que montagneuses; complétez cela par quelques végétaux des collines sèches de la

France moyenne; enfin, joignez-y un petit nombre d'espèces propres : vous aurez la flore jurassique en général. — Quant à celle du Jura bernois en particulier, retranchez de cette flore générale les espèces les plus alpestres et les plus occidentales : ce qui reste portera le caractère moyen de la flore jurassique, correspondant à la position géographique du Jura bernois dans la chaîne totale.— Enfin, quant au district de Porrentruy, qui varie entre les altitudes de quatre cents et mille mètres à peine, écartez de la flore du Jura bernois toutes les espèces alpestres ou montagneuses supérieures, puis toutes le plantes de la région inférieure vignoble, et faites prédominer celles des collines sèches : vous aurez un groupe dont les habitudes moyennes sont assez bien représentées par des plantes comme les *Helleborus fœtidus*, *Seseli montanum*, *Polygala calcarea*, tandis que les extrêmes seraient d'un côté, le *Buxus sempervivens*, de l'autre, la *Draba aizoïdes*. Mais, à ce groupe, pour représenter les lambeaux de terrains récents alsatiques qui viennent faire golfe dans les sinuosités de nos plateaux, ajoutez une centaine d'espèces des sols argilo-sableux de la région rhénane, suffisamment divisés pour accueillir le *Genista germanica*, pas assez pour donner asile au *Cytisus scoparius*.

Cette légère esquisse des lois de dispersion suffira pour vous orienter, soit dans nos conditions locales, soit dans la flore et la faune du Jura bernois, et pour vous en faire saisir l'unité géographique.

Aux yeux de l'observateur suisse, habitué à la richesse des espèces dans les Alpes, cette flore et cette faune portent un caractère particulier de pauvreté et de monotonie. Mais, en revanche, cette sécheresse d'individualité constitue un fait simple et facilement saisissable, qui est certainement d'un haut intérêt.

Cette simplicité, cette clarté des phénomènes de dispersion des espèces dans le Jura, n'est pas moins frappante en ce qui concerne les structures orographiques, d'où elle dérive en grande partie. Ce n'est plus ici le labyrinthe inextricable de nos Alpes où, dans le chaos des massifs rupturés, nous cherchons souvent en vain les pièces à rapprocher pour constituer

le tout primitif. Ici, l'échelle des faits, suffisamment grande pour les dessiner avec vigueur, ne l'est pas assez pour empêcher d'en saisir l'ensemble avec facilité. Ils sont également bien accusés tout le long de la chaîne jurassique, jusqu'à son passage, ou plutôt jusqu'à son identification aux Alpes sardes et dauphinoises, dont par là même ils donnent la clé.

Ces masses sédimentaires, bien qu'envisagées comme pauvres en minéraux et en roches intéressantes, présentent cependant de toutes parts et avec une netteté particulière, l'indication de jeux d'affinité dont l'analyse chimique s'occupera un jour à rendre compte, et qui, de même que cela a surtout lieu maintenant pour les roches cristallines, fournira des données importantes à ce que l'on a proposé d'appeler la *paléochimie.*

Mais un des véritables trésors du Jura bernois, ce sont les nombreuses faunes fossiles que recèlent ses terrains. A cet égard, il est peu de contrées plus favorisées. Depuis les terrains liasiques, jusques et y compris les molasses, se succèdent une multitude de couches fossilifères sur une puissance de huit cents mètres au moins. Je n'ai pas besoin de dire quel vif intérêt s'attache à leur étude zoologique et stratigraphique, à peine ébauchée à cette heure, et qui ouvre journellement des perspectives géogéniques nouvelles.

Tels sont, chers collègues, les traits caractéristiques généraux de notre Jura, et quelques-uns des points qui y éveillent particulièrement l'attention de l'observateur. Si, à beaucoup d'égards, nos connaissances sont encore bien incomplètes, nulles même, il n'en est pas moins vrai qu'il s'est fait quelques progrès parmi nous depuis une vingtaine d'années, puisque nous pouvons vous indiquer ces généralités, puisque nous pouvons déjà distinguer le peu que nous savons de ce qui nous reste à apprendre.

L'édifice des sciences d'observation ne saurait s'élever que par le concours de nombreux travailleurs. Quiconque s'occupe à consigner des faits exacts est utile à la science, à son pays, à lui-même. A la science, car, si minime que paraisse être un fait, il trouve sa place dans la statistique, base de toute géné-

ralisation, et parfois, à lui seul, il peut révéler tout un ordre de connaissances. Avantageux au pays, car il peut, soit lui faire connaître quelque élément inaperçu de prospérité matérielle, soit augmenter la masse des richesses intellectuelles, qui sont aussi une des plus belles propriétés nationales. Utile enfin à lui-même; car l'observation de la nature agrandit le cercle des idées, élève l'âme, adoucit les mœurs, calme les peines; c'est surtout d'elle que l'on peut dire ce que Cicéron disait des belles-lettres : *Secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent.*

Mais en voilà bien assez, chers collègues, pour vous orienter parmi nous. Encore une fois, soyez indulgents pour l'indigence scientifique de notre réception. Comprenez dans quel esprit nous l'avons osée. Secondez-nous de vos lumières. Venez en aide à notre désir de faire entrer définitivement le Jura bernois dans la sphère intellectuelle suisse, et croyez dès-lors à notre profonde gratitude.

J. Thurmann.

NOTICE

SUR QUELQUES USAGES LITURGIQUES OBSERVÉS DANS LES ÉGLISES DE SUISSE AVANT LA RÉFORMATION.

Le catholicisme présente de nos jours un degré d'uniformité assez remarquable pour tout ce qui tient aux formes extérieures, mais il n'en était pas de même au moment de la Réformation du XVI[e] siècle ; c'est là un fait peu connu, souvent oublié, et qu'il importe de se rappeler si l'on veut se rendre compte d'un des éléments de succès du mouvement réformateur. — Pour juger de l'importance de ce fait, il suffit d'observer les efforts tentés par le concile de Trente, pour donner au catholicisme cette uniformité qui lui manquait, et pour détruire tout ce qu'il pouvait y avoir de national dans le culte des diverses églises demeurées fidèles à la domination romaine. L'écho que les prédications de Jean Huss trouvèrent dans l'Eglise de Bohème, la confiance avec laquelle les réformateurs anglais firent appel aux libertés de l'Eglise bretonne, la rapidité avec laquelle la Réformation se propagea dans les provinces ensanglantées jadis par la guerre des Albigeois, tout dans ces divers pays nous montre les tendances nouvelles se rattachant aux vieilles oppositions nationales, aux anciens souvenirs locaux. Des ouvrages spéciaux ont été écrits sur la Réformation de ces contrées, et dans plusieurs de ces ouvrages (¹) le point de vue qui nous occupe a été mis en relief; mais il n'est pas venu à notre

(¹) Cuche. *Etat religieux de la Bohème avant les prédications de Jean Huss, etc.*

connaissance que rien de pareil ait été tenté pour la Suisse. La notice que l'on va lire n'a pas la prétention de remplir cette lacune : les faits même qu'elle réunit n'ont entre eux qu'un lien tout extérieur. Il nous a paru cependant qu'ils valaient la peine d'être rassemblés.

Zwingle, l'illustre réformateur de la Suisse allemande, avait dans plusieurs de ses ouvrages, réuni des documents historiques à l'appui de ses réformes dogmatiques ou disciplinaires, et cela principalement pour ce qui concerne le sacrement de la Sainte-Cène. Il résulte de ces documents que les églises de Suisse avaient conservé jusqu'au commencement du XIVe siècle l'usage antique de donner la communion aux petits enfants, et que le sacrement s'administrait, dans ce cas au moins, sous les deux espèces. M. Merle d'Aubigné rapporte, d'après le réformateur lui-même, la découverte que firent plusieurs curés glaronnais, réunis chez le curé de Mollis, d'une ancienne liturgie où ils lurent ces mots : « Qu'après avoir baptisé l'enfant, on lui donne le sacrement de » l'Eucharistie et la coupe du sang. — *Detur Eucharistiæ sacra-* » *mentum, similiter poculum sanguinis.* »

Le savant auteur de l'*Histoire de la Réformation* a cru devoir borner là son récit, mais nous pensons qu'il n'est pas sans intérêt de rapporter ici la discussion archéologique par laquelle Zwingle parvint à fixer la date de ce passage. Voici ce que nous lisons dans son *Explication des LXVII thèses*, à la suite du trait cité par M. Merle d'Aubigné. — « Cette année même, Valentin Tschudi, » qui m'a succédé dans la cure de Glaris, et Jean Heer, sont venus » me voir et m'ont dit qu'ils ont trouvé dans l'église de Glaris un » livre semblable, et si pareil à celui de Mollis, qu'ils semblent » copiés l'un sur l'autre ; ils ajoutaient que ce livre contient exac- » tement les mêmes paroles que je viens de rapporter. — Combien » de temps cette coutume a-t-elle persisté dans l'Eglise de Glaris, » c'est ce que j'ignore ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne » peut pas s'être écoulé plus de deux cents ans depuis l'époque où » cet usage était encore observé à Mollis, car j'ai trouvé à Glaris » d'anciennes chartes qui indiquent comment et pour quels motifs » Mollis a été séparé de Glaris, et ces chartes ne remontent pas à » plus de deux cents ans. Or, avant cette séparation, Mollis ne » pouvait posséder aucun livre de cette nature (obséquial), puis- » qu'on n'y administrait point les sacrements. Il est donc probable

» qu'à cette époque l'exemplaire de Mollis fut copié sur celui de » Glaris, afin qu'on pût s'en servir dans la nouvelle église. » — Plus tard, dans un écrit spécial sur l'Eucharistie, Zwingle reproduisit de nouveau ce trait en ajoutant qu'une liturgie semblable avait été trouvée à Zug (Zw. Op. III). L'écrit dont nous parlons offre le développement de plusieurs preuves historiques, destinées à établir un rapprochement entre les anciens usages des églises de Suisse et les réformes que le culte venait de subir dans les cantons protestants ; on y trouve en particulier un passage remarquable dans lequel le réformateur décrit une cérémonie usitée de son temps à Lucerne ; mais avant de le transcrire, nous hasarderons quelques remarques.

Lorsque le dogme de la transsubstantiation, introduit peu à peu dans l'Eglise, eut été définitivement formulé à la fin du XIe siècle, la vénération pour les éléments de la Sainte-Cène prit les proportions et les formes d'un véritable culte ; mais l'établissement de ce culte dut rencontrer certains obstacles pratiques qui ne purent être écartés qu'avec ménagements, et le clergé, tout en cédant à l'entraînement général qui portait les populations vers le culte de l'hostie, dut tenir compte de certaines coutumes également chères à ces mêmes populations, et qui ne pouvaient être compatibles avec ce culte. — Suivant l'usage de l'Eglise primitive, la communion se célébrait immédiatement après les agapes, repas de fraternité qui, dans l'origine, avaient lieu dans le local même du culte. — Les aliments dont ces repas étaient composés étaient, comme le pain et le vin de l'Eucharistie, le produit des offrandes volontaires de tel ou tel membre de la communauté. — Cet ordre de choses, institué par les Apôtres, régularisé par saint Paul (1 Cor. XI, 17 à 22, 29 à 34), ne subsista pas plus tard que la fin du IIIe siècle ; la décadence de la piété, la crainte de profaner les locaux destinés au culte, firent disparaître les agapes. Mais l'usage d'offrir en abondance le pain et le vin nécessaires à la Sainte-Cène continua, et les éléments ainsi offerts par les fidèles, étaient distribués au peuple après que le prêtre avait prononcé sur eux les paroles sacramentelles de la bénédiction. Un tel usage supposait une communion à la fois fréquente et simple, très peu chargée de formes extérieures ; aussi, lorsqu'on en vint à attacher plus de prix au sacrifice de l'autel qu'à l'acte même de la communion,

lorsque le service liturgique de la messe devint long et compliqué, lorsque surtout la doctrine de la concomitance eut fait supprimer la communion sous les deux espèces, il fallut faire divorce avec les anciennes formes. — Cependant, à côté du sacrifice de la messe, et tout en recevant sous une seule espèce la communion au corps et au sang de Jésus-Christ, les populations catholiques continuèrent à célébrer d'une manière plus libre la Sainte-Cène, en tant que repas d'union et de fraternité. Les prêtres durent se plier à ces exigences de la foule inconséquente, et séparèrent en deux le sacrement suivant les deux principales idées qu'il était destiné à représenter : union avec Dieu, union avec l'homme. Pour satisfaire au premier de ces besoins de l'âme, ils célébrèrent la messe; pour obtempérer au second, ils permirent aux fidèles d'offrir et de rendre le pain bénit. Cet usage du pain bénit, devenu très obscur pour nous, et dont nous avons essayé de donner l'explication, avait revêtu jusqu'à la Réformation des formes très diverses suivant les lieux et les circonstances. Parmi ces nombreuses formes, celle que rapporte Zwingle dans l'écrit dont nous parlons, est une de celles où se reflète le mieux son origine. Ici, ce n'est pas seulement du pain, mais encore du vin que l'on offrait à l'assemblée, et la cérémonie tout entière rappelle d'une manière frappante le culte de l'Eglise primitive. Il est temps de laisser parler notre auteur.

« J'omets, dit-il, beaucoup d'autres usages et je me contente de » citer le suivant. A Lucerne, en Suisse, le jour du Vendredi saint, » que nous nommons encore aujourd'hui jour de la *Cène du Sei-* » *gneur,* tous les membres de la municipalité, savoir, les chanoi- » nes et les conseillers de la ville, se rassemblent avec le prévôt du » chapitre dans le réfectoire ou dans le cloître. Là, on lit une por- » tion de la Sainte-Ecriture ou des ouvrages des Pères; pendant « cette lecture, on apporte du vin et des pains azymes: enfin, lors- » que le moment est venu, le prévôt se lève et bénit le pain en ces » termes : « Que la droite de Dieu, notre Père, bénisse ces dons » de la charité! » *(Hœc dona caritatis benedicat dextera dei pa-* » *tris)* Puis il bénit le vin en disant : « Que la droite de Dieu, notre » Père, bénisse cette coupe de charité! » *(Hoc poculum caritatis* » *benedicat dextera dei patris.)* Aussitôt ceux qui sont auprès de » lui prennent avec recueillement les objets qui leur sont offerts et » les font passer à ceux qui les avoisinent; puis on se rend à l'é-

» glise, et là on distribue au peuple une grande quantité de pains » sans levain. Une prédication termine la cérémonie. — Cet usage » est un vestige évident de l'ancienne manière de célébrer la Cène. » Je ne le donne pas comme un fait unique, je sais que dans plu- » sieurs chapitres on retrouve des cérémonies analogues, mais je » tiens à prouver à ceux qui viendront après nous qu'ils ont chez » eux et sous leurs yeux des faits qui leur attestent que nos ancê- » tres n'ont pas toujours vu dans le pain de la Cène la chair corpo- » relle du Christ, bien qu'ils aient quelquefois donné comme nous » au symbole le nom de corps du Seigneur. » Zwingle ajoute à ce fait plusieurs arguments historiques qui ne sont pas dénués d'inté- rêt, mais qu'il serait trop long d'énumérer. Bornons-nous à rele- ver les deux remarques suivantes. « Dans toutes les églises situées » en deçà du Rhin, dit Zwingle, les *tabernacles* dans lesquels on » garde le sacrement, ne remontent qu'à deux cents ans tout au » plus, ce qui montre qu'auparavant le sacrement de l'Eucharistie » était administré comme nous (réformés) l'administrons aujour- » d'hui. A Zurich, ville très ancienne, lorsqu'on a détruit cette » année tous les autels, on n'en a trouvé aucun qui eût été élevé » en même temps que le temple auquel il appartenait. Cela ne » prouve-t-il pas qu'à une époque, sans doute fort reculée, au » IVe siècle, par exemple, il n'existait point encore d'autels. » — Les deux faits que rapporte ici Zwingle sont certainement curieux à remarquer, mais sa conclusion nous paraît, pour le dernier sur- tout, dépasser de beaucoup les prémisses. Si nous essayons de la rectifier d'après les données que nous fournit l'histoire de l'art dans notre pays, nous trouvons que, si les autels n'étaient pas à Zurich contemporains des églises, c'est qu'ils avaient dû à une certaine époque subir un déplacement, résultat de modifications importantes introduites dans le culte. Ce que nous disons ici ne s'applique qu'au maître-autel de chaque église, car pendant long- temps il n'y eut dans chaque temple qu'un autel unique, et la mul- tiplication des autels dans les églises fut la conséquence du déve- loppement que prit le dogme de la transsubstantiation. Quant au maître-autel des églises, sa place invariable jusqu'au XIVe siècle fut le centre de la croisée. Là, l'officiant était vu de toutes les par- ties de l'église, et l'élévation donnée à l'autel facilitait encore ce résultat. Dans l'origine, et lorsque l'autel n'était encore qu'une simple table de niveau avec le reste du sanctuaire, l'évêque prê-

chait assis sur un trône élevé placé derrière l'autel et dans l'axe de l'église, mais lorsque l'autel eut acquis des proportions plus considérables, le trône ou *faldistorium*, dérobé à la vue du peuple, devint une place trop peu commode pour la prédication; alors l'évêque, ou son substitut, prêcha debout sur les marches de l'autel, coutume qui se conserva longtemps dans le diocèse de Milan, et probablement aussi dans les églises de Suisse. Enfin, les cérémonies multipliées qui s'accomplissaient autour de l'autel exigèrent la construction de chaires exclusivement destinées à la prédication, et le maître-autel fut relégué au fond de l'abside; c'est probablement à cette époque qu'eut lieu cette reconstruction générale des autels dont Zwingle avait observé les traces dans les églises de Zurich.

En résumé, les faits rassemblés par Zwingle nous montrent que les églises de Suisse avaient conservé fort tard des vestiges remarquables du rite de la communion sous les deux espèces, notamment dans l'usage d'administrer suivant ce rite le sacrement de l'Eucharistie aux enfants nouvellement baptisés. Un dernier vestige de ce rite se perpétua dans les couvents de l'ordre de Cluny, si nous en croyons M. de Charrière dans sa notice sur Romainmotiers. Il existait dans ce couvent un autel nommé autel matutinal, placé derrière le grand autel, et auquel ce privilége était attaché. Les assistants prenaient le vin avec un chalumeau d'or qui plongeait au fond du calice.

Les résistances que Rome rencontra chez les Suisses sur le terrain disciplinaire, furent plus nombreuses encore: nous espérons trouver l'occasion de développer ce point de vue dans un travail plus complet.

F. NÆF.

POÉSIE.

MIRAGE.

Quand revient la saison où le lilas fleurit,
Où tout reprend la vie, et tout chante et sourit,
Quand le pommier revêt sa neigeuse couronne,
Quand le soleil de mai dans la plaine rayonne,
Mon cœur tout à la fois se sent triste et charmé,
Et se souvient des champs et de l'asile aimé,
Du toit qui m'abrita lorsque grondait l'orage :
Le passé m'apparaît comme un lointain mirage.
Aimables souvenirs, doux songes! je revois
La framboise empourprer la lisière des bois,
Le poulain de deux mois bondir près de sa mère.
Je crois m'asseoir encore, ô bonheur éphémère!
Sur les foins embaumés, sur l'herbe du verger,
Ou dans l'étroit vallon que venaient ombrager
Les grands bois frémissants, verdoyantes limites.....
Coteaux au fin gazon tout blanc de marguerites,

Noyers qui rougissiez aux beaux jours du printemps,
Moissons d'or que courbait le premier vent d'automne,
Buissons pleins de parfums où l'insecte bourdonne :
Tout s'est évanoui..... Qu'il va vite, le temps!

SOIRÉE DE JUIN.

Assise hier au soir sur la colline,
J'ai vu le ciel par degrés s'assombrir;
C'était à l'heure où le soleil décline,
Où ses rayons pâlis semblent mourir.
L'air était frais et le vent de l'orage
Chassait au loin le rapide nuage;
Moi, dans son vol, je le suivais des yeux :
J'aurais voulu le suivre en son voyage,
Et fuir ces lieux.

Je me sentais, ainsi que l'hirondelle,
Prise soudain d'un instinct voyageur;
Et cependant la campagne était belle,
Juin souriait dans toute sa fraîcheur.
Les foins coupés embaumaient la prairie,
Au bord du bois, l'églantine fleurie
Sur son buisson se penchait pour dormir;
L'heure appelait l'ombre et la rêverie
Pour me ravir.

J'étais ravie! et pourtant ma pensée
N'était pas là, mon œil était distrait;
Je me sentais et seule et délaissée,
J'aurais voulu prévenir le regret.
Puis je me dis: dans la route infinie,
Je trouverais sans doute une âme amie:
O ma pensée, ô mes rêves si doux,
Cherchez ailleurs, cherchez une patrie:
Envolez-vous!

Ne demandez nul asile à la terre,
N'y restez pas, vous y seriez déçus;
J'y passerai songeuse et solitaire,
Loin des plaisirs que parfois j'aperçus.
Mais quand j'aurais tous les biens de la vie,
D'un vague ennui je serais poursuivie,
Non, je n'ai rien, rien à prétendre ici:
Plus haut, c'est là, c'est là qu'est mon envie,
Mon cœur aussi!

Félicie Stockmar.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

Paris, 9 septembre 1853.

Paris, dans cette saison, n'a jamais été si rempli, si bruyant que cette année. Sans doute il n'en est pas de lui, pendant l'été, comme d'une ville ordinaire, où tous ceux qui le peuvent s'en vont à la campagne, laissant les rues silencieuses et tristes comme le lit d'un ruisseau desséché. Le grand fleuve de la population parisienne ne tarit jamais; il roule toujours ses flots brillans ou fangeux dans ses mille bras entrelacés. Cependant on le voyait naguère, du printemps à l'automne, subir une baisse sensible; un œil exercé eût pu même en suivre et en marquer le progrès; tout en continuant à remplir son lit, il n'y précipitait plus ses ondes par aussi grandes masses et avec autant de fracas; elles semblaient y couler un moment plus à l'aise et s'y apaiser. Cette année il n'en est rien: le fleuve paraît plutôt vouloir déborder, loin de décroître; c'est un amoncellement continu, et qui menace de devenir effrayant pour l'hiver; les trouées, les démolitions, les nouvelles rues, les nouvelles places, rejettent et font rejaillir en tout sens les ondes de ce fleuve aux vagues humaines, mais elles ne le diminuent pas; on dirait que ces vides appellent de nouveaux flots au contraire, en leur faisant un plus large chemin.

Le pain est cher; les ouvriers ne savent où trouver un nid sous les toits, tant il y a eu de vieux murs réduits en poussière: ils n'en accourent pas moins par volées, qui s'abattent et s'entassent, on ne sait où, dans la grande cité. Paris, à cette epoque, a beau être déserté par les Parisiens, les étrangers, les voyageurs n'y affluent pas moins

par tous les débarcadères : ils s'en vont quêtant d'hôtel en hôtel la moindre petite chambre, qu'ils sont parfois longtemps à trouver. Dans la foule on entend souvent parler allemand ou anglais presque autant que français. Puis, outre la multitude des piétons, c'est un passage et un roulement perpétuel d'omnibus, de cabriolets, de voitures de toute espèce, dont le nombre semble augmenter de jour en jour, et il n'y en a pas encore assez. « Je vous en prie, ne me faites pas attendre, vous dit le cocher que vous avez pris pour vous mener du côté de la Bastille, je suis retenu d'avance et devrais déjà être aux Champs-Elysées. »

Mais cette rapide circulation de vie, ce mouvement, ce bruit, qui se font sentir jusque dans les quartiers les plus solitaires, sont tout matériels et tout extérieurs. Ils ne répondent point à une secrète agitation du dedans ; celui-ci reste tranquille, inerte ; sauf quelques exceptions isolées, quelques tentatives souterraines, par dessous il n'y a rien. On va, on vient, on court, on cause de choses indifférentes ou d'affaires ; mais en réalité on ne sait, on ne dit rien, et on pense à peine. Cherchez les nouvelles de Paris dans les journaux français : c'est la même ritournelle imperturbablement monotone d'événemens quotidiens, de petits faits sans portée et sans caractère ; c'est partout le même air, partout chanté de même. Cherchez-les dans les journaux étrangers : c'est encore le même air retourné, avec peu ou point de variations sur le thème. Revenez à la véritable méthode, cherchez les nouvelles de Paris à Paris même : il n'y a pas de quoi défrayer, entre amis, une causerie d'un quart-d'heure. On ne sait rien, on ne dit rien, et c'est sans doute que réellement il n'y a rien.

Que voulez-vous, par exemple, que l'on dise de la question d'Orient ! Sans doute elle n'est nullement vidée, mais pour le moment elle est usée. On sait bien qu'après quelque temps de silence elle reparaîtra de plus belle : voilà tout ce qu'on sait. L'empereur et le czar réunis n'en savent pas mieux que nous le dernier mot.

Et de la Chine, de cette autre question d'Orient, bien plus vaste que la première ? qui en a des nouvelles un peu claires et certaines ? Il se prépare là peut-être une immense révolution, qui ne serait pas le fait le moins surprenant de ce siècle ; mais ce siècle a déjà tant vu de révolutions, il a déjà sondé tant d'abîmes, il en sent tant d'autres en lui, à des profondeurs infinies ! qu'importe une révolution de plus ? qu'est-ce qu'un abîme ajouté à ce qui est tout abîme ! L'important serait que l'abîme se fermât, ou qu'il en sortît une réponse, une voix de salut. En attendant, le mieux, pense-t-on, est de s'asseoir sur le bord, de s'y égayer ou d'y dormir.

Et du catholicisme et des ultramontains? et du protestantisme qui n'est que le protestantisme, sans autre principe de vie? il y a longtemps que l'un et l'autre se sont dit leurs vérités comme tels, et se sont mutuellement affaiblis. Peut-être se réveilleront-ils assez pour s'entre-détruire dans un dernier combat. Alors, le beau réveil! Il ne faudrait y applaudir que s'ils laissaient le champ libre après eux au seul christianisme; mais notre société, mais l'homme sont-ils capables d'arriver là? Quelques-uns croient encore tout perdu ou tout sauvé par certaines formes de croyance et de foi; mais le gros du monde qui sait bien qu'il n'a plus de foi, sait aussi, par instinct, que des formes ne le sauveront pas.

Et de bien d'autres choses, grandes ou petites, que nous pourrions encore passer en revue; de bien des hommes célèbres, petits ou grands aussi, dont on relevait naguère les moindres faits et gestes, non-seulement on ne sait rien, mais on ne dit rien, ce que l'ignorance ne fait pas toujours: non-seulement on ne sait pas le fin mot, qu'on ne sait presque jamais, mais on ne dit mot. Cela tient-il à la saison, ou à la disposition des esprits? le fait est que Paris, en ce moment, reste singulièrement bouche close. Nous pourrions donc répéter: « Rien! rien! rien! » comme M. Desmousseaux de Givré, qui finit toutefois par trouver beaucoup plus qu'il ne cherchait. Voyons plutôt si, à force de fouiller et de secouer notre escarcelle, nous n'y découvrirons pas encore quelque petit lopin.

— Parlerons-nous de la fête du 15 août et de cette illumination.... féerique, c'est le mot consacré? elle était, d'ailleurs, vraiment belle et splendide, ce qui ne se trouve pas toujours réuni: il y avait du goût dans sa richesse, de la grandeur et de la simplicité de lignes dans son originalité; jamais on n'avait rassemblé en arcades et en colonnes un nombre si prodigieux de verres de couleur, et rarement on les avait aussi artistement disposés. Puis, entre ces deux rangs d'arcades brillant de mille feux, comme une mosaïque continue des plus étincelantes pierreries, représentez-vous ce noir fleuve humain qui roule sans interruption sur la large et longue chaussée des Champs-Élysées. En se haussant de manière à y prolonger son regard, on ne découvre que des têtes; pas le moindre vide, tant les rangs sont pressés! Ces têtes semblent se mouvoir réellement comme des flots, l'un suivant l'autre, poussant, poussé, entraîné, chacun forcé d'attendre son tour, et vous n'êtes vous-même qu'un de ces flots du grand fleuve, rien de plus, une onde qui passe, avec des milliers d'autres qui passent aussi, et dont la trace et le murmure se perdent dans le courant général qui

absorbe et assourdit tout. C'est là, dans ces fêtes et ces foules, ce qui m'a toujours le plus saisi, et ce que je trouve l'une des plus grandes curiosités, l'un des plus étonnans spectacles que l'on voie à Paris. Que dire après cela de l'illumination elle-même? comment la peindre à ceux qui ne l'ont pas vue, et pourquoi s'exposer de gaîté de cœur, à ne rendre aucunement, par des phrases, l'impression de ceux qui y ont assisté? j'aime mieux m'en tenir, sans aller toutefois aussi loin pour mon compte, à cette naïve exclamation d'un bon campagnard qui, joignant les mains, s'écriait: « On se croirait en paradis! »

Quant aux illuminations particulières, il n'y en avait plus que pour mémoire: décidément, l'enthousiasme manquait. Les applaudissemens aussi ont été assez rares à la revue des Champs-Elysées, et le soir, devant le balcon du jardin des Tuileries; mais on nous assure, en revanche, qu'ils ont été nombreux et bien nourris au Champ-de-Mars.

On avait annoncé mille autres belles choses pour la fête, de grandes surprises, même peut-être celle du sacre, celle surtout de grâces nombreuses et presque d'une complète amnistie. Aussi a-t-on été fort déçu en ouvrant le matin le *Moniteur*.

— Parlerons-nous de la comète? Ce serait bien une autre illumination, celle-là, si on pouvait la voir d'un peu près! mais outre qu'elle est de petite taille, à peine deux millions de lieues, quoique pourtant bien formée et bien prise, offrant tous les traits distinctifs de sa race, queue, chevelure et noyau, elle s'est tenue à une distance respectueuse, ou nous y a tenus: comme on voudra. De plus, elle ne nous a accordé que quelques heures, sans même nous revaloir les nuages, et cela pendant fort peu de jours. Aussi, nombre de bons bourgeois de Paris sont-ils au désespoir de l'avoir manquée. C'est en vain que dans les places ou au débouché des rues ils se groupaient sur les dalles et les marches des trottoirs, restant là debout, immobiles, les yeux écarquillés et le nez en l'air, maudissant les cheminées et les toits: la voyageuse est partie, et les astronomes, qui ne l'attendaient pas, ne peuvent aucunement nous promettre son retour. Mais il y a toutes les nuits, tous les jours, et à toutes les minutes de la vie, quelque chose encore de bien plus singulier, de plus grand, de plus confondant pour l'imagination que le passage d'une comète, et qui peut nous consoler du trop prompt départ de celle-ci; je veux dire, cette immensité qui nous environne, et dans laquelle la comète elle-même a déjà disparu.

— Si nous nous tournons du côté de la littérature, où il y a aussi bien des astres errans, secouant leur chevelure et traînant après eux une longue queue de papier qui épouvante les airs, nous trouverons là quelques nouveautés annoncées, mais annoncées seulement; nouveautés, d'ailleurs, procédant d'un fond peu renouvelé, et qui ne paraît pas vouloir l'être de longtemps.

Le Théâtre Français a reçu et mis à l'étude une grande comédie d'Alexandre Dumas : la *Jeunesse de Louis XIV;* il y a une foule de personnages et plusieurs rôles principaux, pour ne point faire de jaloux, ni de jalouses, ce qui est encore plus sérieux. On parle aussi d'une petite comédie en un acte de Mme Emile de Girardin, et le Gymnase va jouer très-prochainement le *Pressoir*, de George Sand: c'est encore sans doute un pressoir berrichon; mais peu importe, pourvu qu'il nous donne du bon vin, franc et net, et qui ne se sente point de l'*oïdium*.

Ce qui est le plus fait pour piquer la curiosité, ce sont les Mémoires du docteur Véron : *Mémoires d'un bourgeois*, comme il les appelle; *d'un bourgeois de Paris*, selon d'autres versions: ils doivent paraître au 1er octobre. Ayant quitté le journalisme, un peu par influence supérieure, nous a-t-on assuré dans le temps, puis ne s'étant pas retiré avec tous les honneurs de la guerre de son procès sur la vente du *Constitutionnel*, le bon docteur, pour se consoler comme pour charmer sa retraite, a écrit ses souvenirs. Il y parle de lui à discrétion. Et quant aux autres, on peut bien croire qu'il ne les traitera pas plus mal; car dans sa manière, moins hétéroclite que maligne, il ne ménage des ombres que pour mieux faire valoir des jours. Il a été en relation avec les écrivains les plus éminens, dit-il lui-même, journalistes, artistes, et dans le nombre il y a eu plus d'un homme politique. « Leur correspondance avec moi, ajoute-t-il dans sa préface, les rapports familiers qui s'établirent entre nous, soit à la *Revue de Paris,* soit plus tard au *Constitutionnel*, soit même à l'Opéra (dont M. Véron a été aussi directeur), jetteront peut-être un nouveau jour et des clartés chatoyantes sur l'histoire intime de notre littérature, sur les physionomies si diverses, quelquefois si mal observées, et souvent même à dessein si défigurées, de nos célébrités passagères ou durables. » Des clartés *chatoyantes!* un étymologiste dirait : Voilà un mot qui sent terriblement le coup de griffe.

— M. Emile de Girardin est toujours à la tête de la *Presse;* mais il n'y écrit plus que de loin en loin. Il déclare ne plus vouloir se mêler de journalisme : on aurait dû, suivant lui, voir à le renouveler, à le

traiter d'une manière toute différente : « Je ne sais comment, dit-il; mais enfin, actuellement le journalisme n'est plus rien. » M. Emile de Girardin s'est donc tourné d'un autre côté : il fait des affaires ; il gagne de l'argent. On a remarqué sa récente polémique avec M. Mirès sur la lettre de gage, où il a cédé peu à peu du terrain : s'il fallait en croire les bruits, cette polémique était arrangée d'avance entre les deux adversaires, y compris l'issue de la lutte; mais ici le *battu* n'aurait pas payé l'*amende;* au contraire, et il n'aurait reculé que devant de solides argumens.

— L'Académie Française a eu, le 18 août, sa séance annuelle, dans laquelle elle distribue les prix d'éloquence et de vertu. Parmi les ouvrages couronnés, se trouve celui de M. Sayous auquel nous faisions dernièrement allusion, sur la *littérature française à l'étranger*, ou, pour expliquer ce titre un peu vague, comme l'a fait M. Villemain : « sur tout ce qui s'est écrit de français hors de France, ou en France, par des étrangers. » Le livre de notre compatriote a obtenu une médaille de deux mille francs.

M. Villemain a fait remarquer la trop grande élasticité du cadre choisi par l'auteur; « mais à part ce doute, a-t-il dit, en suivant l'ouvrage de M. Sayous comme un recueil d'attachantes biographies, comme une galerie de portraits, on est entraîné par une succession de récits variés, de recherches toujours agréables et parfois rares et neuves. On goûte un style abondant, naturel, plus facile que pur..... La disgrâce du sort qui arrache à son pays un homme supérieur, dans la force de l'âge et du talent, n'a pas le pouvoir de changer son origine, ni de lui rien ôter de cette nationalité, dont il augmente la gloire. Voltaire restait aussi Français d'esprit à Berlin qu'à Paris : et il semblerait qu'un déplacement qui dépayse si peu, n'est pas une marque assez distincte pour former une division systématique, dans l'histoire des lettres. Mais l'objection ne diminue pas l'intérêt de l'ouvrage, ni le désir d'en voir bientôt la suite, et d'être conduit par l'esprit juste et fin de l'auteur jusqu'à nos jours. »

C'est ainsi que M. Villemain, tout en rendant justice à M. Sayous, s'est acheminé peu à peu vers un passage d'un intérêt plus général, destiné à être l'événement de la séance, et qui l'a été en effet. Après les lignes que nous venons de citer, il a continué ainsi :

« Que l'auteur cherche donc la littérature française à l'étranger dans le dix-huitième siècle, et plus près de nous encore ! il la trouvera non pas seulement dans sa langue transplantée, mais dans son esprit greffé sur d'autres idiomes. Plus encore que l'adoption de notre langue, il rencontrera partout l'adoption de nos idées, et il pourra jeter

quelque regard indirect sur cet apostolat glorieux que la France a commencé par son génie de religion, d'éloquence et de poésie, qu'elle a continué, non sans mélange d'erreurs, mais avec de grands bienfaits pour le monde, par ses découvertes dans les sciences, et par ses principes de tolérance et d'humanité, ses vues de bien public et de réformes sociales, et qu'enfin, *durant un quart de siècle,* elle a rendu si puissant sur l'esprit et les institutions des peuples, par le progrès public de sa législation, et le spectacle de sa *tribune, libre, morale et honorée.* »

Louer, à la barbe du régime actuel, le quart de siècle qui l'a précédé ; glorifier la tribune *libre, morale, honorée*, en d'autres termes, le gouvernement parlementaire aujourd'hui tombé, voilà une de ces allusions triomphantes où se complaît l'opposition d'académie, et que savent rendre bien plus saillantes dans le discours parlé que dans le discours écrit, la voix, l'accent, le regard, le geste de l'orateur.

— M. de Montalembert en est aussi aux regrets du régime parlementaire, qu'il n'a pourtant pas mal contribué à renverser. Tout récemment encore, dans le recueil catholique le *Correspondant*, en faisant la biographie de Donoso Cortès, il ne peut s'empêcher d'exhaler çà et là ses plaintes à ce sujet. Elles sont surtout à l'adresse de ceux de ses frères en ultramontanisme qui ont applaudi à la chute du régime constitutionnel.

Après avoir montré que Donoso Cortès, lui aussi, s'était formé dans les luttes de la politique et de la tribune, « il est bon de le rappeler, ajoute son biographe, à ceux qui nous prêchent chaque jour les avantages moraux du sommeil et du silence, et qui semblent ne rêver pour les nations catholiques d'autre rôle politique que de peupler une vaste antichambre, où chacun ne doit plus qu'attendre sans impatience et exécuter sans bruit les décrets du maître. »

Et plus loin : « Nous avons, en effet, parmi nous, une école nouvelle pour qui, on le sait, les opinions et les institutions libérales sont le synonyme du mal. Pour elle, je cite textuellement, la liberté moderne est la négation de la vérité et de la justice. Le système parlementaire (quoique essayé dans une certaine mesure par Pie IX), est, en soi, non-seulement hétérodoxe, mais incompatible avec toute foi et toute certitude.... Le *Rey neto* de l'ancienne Espagne est la formule suprême de la sagesse politique.... La France, au sortir de l'Empire, valait mieux, intellectuellement, religieusement et politiquement, qu'au sortir du gouvernement représentatif, et à défaut de l'idéal irréalisable du moyen-âge, les nations modernes n'ont rien de mieux à désirer ou à imiter que le régime de l'Espagne sous Charles IV, ou de la France sous Napoléon. Tel est le nouvel Evangile que l'on nous en-

seigne. Telles sont les conséquences que l'on tire de la défaite provisoire du socialisme. Telles sont les lois de la politique que l'on inculque aux catholiques, et dont on donnerait volontiers (à tort selon M. de Montalembert) M. Donoso Cortès pour le précurseur. Mais quoi! nous faut-il vraiment, parce que nous sommes catholiques et catholiques ultramontains, parce que nous l'avons toujours été et le voulons être toujours, nous faut-il enchaîner à jamais le monde à la monarchie absolue du XVIIIe siècle ?.... Sommes-nous condamnés, parce que nous sommes catholiques, à repousser toute garantie, toute liberté, tout moyen humain de résister à la force et à l'arbitraire? Sommes-nous condamnés à tout nier, à tout flétrir, à tout proscrire, dans le mouvement intellectuel, politique, économique du monde moderne? à identifier la cause catholique avec la compression universelle? à triompher de l'universel abaissement?.... Parce que nous courbons la tête sous le joug de la foi et de la vérité catholique, faut-il la courber aussi sous le joug de l'autocratie temporelle, jeter l'Eglise avec nous sous les pieds de César, et pousser l'enthousiasme de l'adhésion jusqu'à accepter en silence pour nos prêtres une part dans la dépouille des proscrits? »

Ainsi parle à présent M. de Montalembert. L'*Univers* et M. Louis Veuillot ont aussitôt bondi sous le trait. « On a pris sa main (celle de Donoso Cortès) pour nous frapper.... Quelle malheureuse inspiration de monter sur sa tombe, pour de là s'essayer à blesser des hommes qui avaient, n'importe à quel rang, l'honneur d'être de ses amis?.... Nous laissons sans les relever, à cause de la terre sacrée où ils sont venus nous surprendre, des traits qui pour la première fois nous atteignent au cœur. » Tel est le cri de douleur que pousse M. Louis Veuillot. Aussi, à son tour, bien qu'il vienne de promettre le contraire, n'épargne-t-il pas M. de Montalembert, et dans sa colère lui dit-il froidement, clairement son fait. Voyez plutôt: « Nous retrouvons dans son écrit cette polémique dure et extrême, ces raisonnemens précipités, ces inculpations froissantes »..... — *Eh! que dis-je autre chose?* serions-nous en droit de nous écrier.

M. de Montalembert, en rédigeant cette notice, a pourtant rencontré une meilleure veine de justice et de vérité. Son admiration pour Donoso Cortès ne l'empêche pas de remarquer les « quelques obscurités, les contradictions et les exagérations » du principal ouvrage de son héros, l'*Essai sur le catholicisme*, *le libéralisme et le socialisme*, bien qu'à son avis ces obscurités « demeurent noyées dans un océan de splendeurs. » Nous trouverions plutôt l'inverse, que ce sont les splendeurs, s'il y en a, qui sont noyées; car avec toute la meilleure volonté du monde, et en admettant même en général le dogme

chrétien tel que l'expose l'auteur, ce livre nous paraît pour la pensée et le style, l'une redondante et pénible, l'autre chargé et enflé, bien inférieur à la haute réputation de l'orateur espagnol. Entre autres exagérations que son biographe a justement relevées, celle-ci n'est pas la moins singulière : « Si le genre humain, dit Donoso Cortès, n'était » pas irrémissiblement condamné à voir les choses à rebours, il choi- » sirait pour conseillers parmi tous les hommes, les théologiens, parmi » les théologiens les mystiques, et parmi les mystiques ceux qui ont » mené la vie la plus retirée du monde et des affaires.» Et il cite parmi les grands théologiens qui ont gouverné les hommes, Richelieu, Ximenès et Alberoni...... « On ne peut s'empêcher de sourire en voyant placer Alberoni au rang des théologiens parce qu'il a été cardinal, » observe M. de Montalembert; mais il ne s'aperçoit pas qu'ici l'exagération tient à une illusion d'optique, que lui-même partage sur d'autres points, savoir à l'excellence présumée de tout ce qui est de Rome et clérical.

Aussi, les ultramontains se chargent de se dire les uns aux autres leurs vérités, M. de Montalembert à M. Louis Veuillot et à Donoso Cortès, M. Louis Veuillot à M. de Montalembert. Qui sait? peut-être en celui-ci, devenu déjà un peu l'enfant terrible du parti, y a-t-il le germe d'un second Lamennais.

On pourrait faire aussi une belle liste des exagérations et des contradictions de leur maître à tous, de celui dont ils ne sont que les disciples et souvent que les copistes et les écoliers, du comte de Maistre. Nous ne nions pas la logique et la pénétration de cet esprit si tranchant, mais M. de Montalembert le remarque aussi : tout en l'appelant « le grand et le vrai prophète de notre siècle, » il avoue néanmoins que ses prophéties, comme celles de Donoso Cortès, se contredisent souvent elles-mêmes. Si, par exemple, De Maistre reste au fond plus ou moins dans le doute sur la *durée* de Napoléon lui-même, il n'hésite pas en revanche à prédire la chute de sa famille : « Je crois qu'il est impossible que Bonaparte établisse une nouvelle dynastie..... il disparaîtra lui ou sa race [1]. » Mais c'est surtout sur la Prusse qu'il est formel : « *Rien ne peut* (il souligne lui-même ces mots), *rien ne peut* rétablir la puissance de la Prusse, » écrit-il en 1807. « Cet édifice fameux, construit avec du sang, de la boue, de la fausse monnaie et des feuilles de brochures, a croulé en un clin d'œil, et c'en est fait pour toujours..... Les hommes que nous appelons *barbares* ont créé dans la nuit du moyen-âge des institutions qui ont duré quatorze siè-

[1] *Lettres et Opuscules*, lettre XI, année 1804, et ailleurs.

cles..... Et toute la science, tous les moyens du siècle de la philosophie, mis à la disposition de la souveraineté éclairée et absolue, ont produit un édifice qui a duré quatorze minutes, pour s'affaisser ignoblement au milieu de la quinzième, comme une citrouille qu'on écrase (1). »

Jusqu'à présent, voilà qui n'est pas trop prophétique, et on pourrait relever bien d'autres assertions de la même valeur; mais j'aime mieux m'en tenir à une petite observation de caractère que j'ai faite en lisant dernièrement ces *Lettres et Opuscules* du comte de Maistre dont notre *Chronique* a donné des extraits au moment de leur publication (2). On a beaucoup vanté la bonhomie de ces lettres; je ne la nie pas; elles sont vives et sincères; mais aussi tout le caractère s'y révèle, et j'en note un trait qui n'a pas été relevé, que je sache; il est pourtant bien marqué dans quelques passages tout à fait caractéristiques: c'est celui d'une certaine dureté qui va jusqu'à la froideur, même à la raillerie, et qui vous reporte involontairement à la fameuse glorification du bourreau dans un des grands ouvrages de l'auteur. Ainsi, il fera une comparaison plaisante de la mort de Damiens qui fut tiré à quatre chevaux pour avoir tenté d'assassiner Louis XV: « Rien, à mon avis, ne ressemble à feu M. Damiens au milieu des chevaux tirant en sens contraire, comme un pauvre homme placé entre sa mère et sa femme, qui le tirent chacune de leur côté (3). » A la nouvelle du 9 thermidor, il ne se contente pas de respirer plus à l'aise, ce qui, certes, était bien naturel et permis; il ne se contente pas même d'applaudir, il badine et prend plaisir à compter une à une toutes ces têtes. « C'est la Providence qui avait jeté dans la municipalité le citoyen Simon, cordonnier, infâme et insolent geôlier des Enfants de France; c'est ainsi qu'il s'est trouvé invité, sans s'en douter, à la fête du 10 sur la place de la Révolution. Je vous l'indique, de peur que vous n'ayez pas aperçu cette tête coupée parmi les quatre-vingt-quatorze autres (4). » La mort, ce quotidien et universel jugement de Dieu, n'est jamais plaisante, et des plaisanteries sur la mort ne sont jamais permises; encore moins le sont-elles sur de tels personnages et sur ce qu'une telle fin rappelle et représente; elles sont contraires

(1) Lettre 47, à M. le comte d'Avaray, 1807.

(2) Voir notre *Chronique* de juin 1851, t. XIV de la *Revue Suisse*, p. 428 à 435.

(3) Lettre 48, à M. le comte Deodati, à Genève, année 1807.

(4) Lettre 1, à M. le baron Vignet des Etoles, année 1794.

à la morale et au goût; celui qui les fait donne presque le droit de penser que dans un autre temps et dans une autre position, au temps de l'Inquisition, par exemple, il aurait aussi été un fanatique dans son genre, et un fanatique cruel.

J'avertis, en terminant, les disciples de celui qui vient de nous occuper, qu'en disant ainsi : De Maistre, ils commettent et me font commettre après eux une faute contre les usages et la langue; ils estropient le nom de leur chef; lui-même s'en explique formellement; *De Maistre*, avec la particule et sans le titre de comte, est trop court ou trop long : il faut dire : *Maistre;* preuve en soit cette observation que nous trouvons dans une de ses lettres. Un de ses admirateurs, ayant écrit un ouvrage à sa louange, le lui avait envoyé; il l'en remercie, puis il ajoute en post-scriptum (la bonne place, comme on sait) : « Me permettez-vous, Monsieur, de vous faire une petite chicane grammaticale? La particule *de*, en français, ne peut se joindre à un nom propre commençant par une consonne, à moins qu'elle ne suive un titre : ainsi, vous pouvez fort bien dire, *Le vicomte de Bonald a dit,* mais non pas *De Bonald a dit;* il faut dire, *Bonald a dit*, et cependant on disait, *D'Alembert a dit:* ainsi l'ordonne la grammaire. Vous êtes donc obligé, monsieur, de dire : « *Enfin M. a paru*, *etc.* » Alors vous ne pourrez plus être traduit en jugement que par la vérité; la grammaire n'aura plus d'action contre nous ([1]). » Ainsi, partisans et adversaires, nous voilà bien avertis; entre *Maistre* ou *le comte de Maistre*, il n'y a pas de milieu.

— M Thomas Couture, un des peintres à la mode, mais dont la vogue commence pourtant à baisser, vient d'adresser aux journaux une lettre ainsi conçue :

« J'apprends qu'un M. D. H., peintre américain, s'est permis de publier dans une feuille de New-York des attaques dirigées, non pas contre mon talent, qui appartient à la critique, mais contre ma personne et mon caractère. A douze cents lieues de distance, je ne puis que dénoncer ce procédé à l'indignation de ses compatriotes. En attendant un désaveu ou la réparation que j'ai droit d'exiger, je me vois forcé, bien qu'à regret, de fermer mon atelier à tout élève américain qui me ferait l'honneur de me demander mes conseils. Cette mesure, qui ne leur est pas personnelle, m'est dictée par ma juste susceptibilité. »

Voici, à ce qu'on nous apprend, comment la noise se serait engagée : M. Couture avait parmi ses élèves un Américain. Celui-ci avait si

([1]) T. II, Lettre à M. de Syon, année 1820.

bien attrapé la manière du maître, manière qui en effet provoque à l'imitation et qui y prête, que c'était à s'y tromper : il faisait aussi bien, et même mieux, au dire toujours un peu exagéré et jaloux de l'atelier. Ennuyé à la fin d'être mis en comparaison avec son trop habile élève, M. Couture, un beau jour, lui ferma sa porte et lui signifia son congé. Le banni eut recours aux journaux de son pays, qui accueillirent sa plainte. Et voilà comme quoi M. Couture ne recevra plus désormais d'élève américain.

— Vous ai-je déjà dit ce trait d'humeur sarcastique d'Henri Heine ? Il ne me semble pas, et je ne sais déjà plus d'où cette anecdote me vient, mais dans tous les cas elle mérite d'être conservée. Un jour donc Henri Heine, toujours à demi mourant comme il l'est depuis des années, mais sans doute dans un moment où ses souffrances le laissaient un peu respirer, prit une pile de napoléons pour les compter, et, les posant un à un devant lui, il disait à haute voix : *Un ami*, *deux amis*, *trois amis*, et ainsi de suite jusqu'à la fin. Que dites-vous de cette fable en action? mais ne vaudrait-il pas mieux avoir un *ami véritable*, dût-on l'aller chercher au Monomotapa comme La Fontaine?

— De la fable au fabliau il n'y a qu'un pas. En voici un fort joli, ce nous semble, et non moins joliment conté par M. Saint-Marc Girardin; il l'emprunte à un vieux trouvère et aux auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, dont l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres publie en ce moment les tomes XXI[e] et XXII[e], qui renferment, entre autres, beaucoup de détails curieux de ce genre sur les superstitions et les mœurs du moyen-âge.

« Un loyal chevalier vient d'entrer en Espagne avec son fidèle écuyer pour aller à Saint-Jacques de Compostelle. Parti de grand matin, il espère arriver le soir à Miranda, sur l'Ebre. Maître renard, de son côté cherchant les aventures, ou peut-être allant aussi à Compostelle, croise le chemin qu'avait pris le chevalier. — « Voilà, s'écrie celui-ci, un renard de belle taille. — Oh! monseigneur, dit l'écuyer, dans les pays que j'ai parcourus avant d'être à votre service, j'en ai vu, par la foi que je vous dois, d'une taille bien plus grande, et un entre autres gros comme un bœuf. — Belle fourrure, répond le chevalier, pour un chasseur habile! » Et il chemine en silence. Puis, élevant tout à coup la voix : — « Seigneur, préserve-nous aujourd'hui tous deux de la tentation de mentir, ou donne-nous la force de réparer notre faute, pour que nous puissions traverser l'Ebre sans danger. » L'écuyer surpris demande au chevalier pourquoi cette prière. — « Ne sais-tu pas, lui répond son maître, que l'Ebre, qu'il faut passer pour aller à

Saint-Jacques, a la propriété de submerger celui qui a menti dans la journée, à moins qu'il ne s'amende. » On arrive à la Zacorra. — « Est-ce là, monseigneur, cette rivière? — Non! nous en sommes loin. — En attendant, sire chevalier, ce renard que j'ai vu n'était peut-être que de la grosseur d'un veau. — Eh, que m'importe ton renard! » Bientôt l'écuyer dit: — « L'eau que nous allons maintenant passer à gué ne serait-ce pas celle?..... — Non, pas encore. — En tout cas, monseigneur, ce renard dont je vous parlais n'était pas, je crois m'en souvenir, plus gros qu'une brebis. » A la vue de l'ombre des montagnes qui s'allonge, le pèlerin presse son cheval et découvre enfin Miranda. — « Voilà l'Ebre, dit-il, et le terme de notre première journée. — L'Ebre, s'écria l'écuyer; ah! mon bon maître, je vous proteste que ce renard était tout au plus aussi gros que celui que nous avons vu ce matin. » Mettez ainsi sur la route une superstition contre chaque péché capital, dit M. Saint-Marc Girardin, et je regretterai fort que nous ne fassions plus de nos jours le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. »

— Revenons à l'histoire. M. Baudouin, ancien secrétaire de la chambre des Cent-Jours, vient de publier sous ce titre, *Anecdotes historiques sur la Restauratiòn*, un livre où il y en a, en effet, de piquantes, celle-ci par exemple.

« Latouche, un des rédacteurs du journal l'*Indépendant*, rend compte un jour d'une exposition de peintures au Salon du Louvre; sa plume s'arrête sur le portrait d'un jeune enfant tenant à la main un bouquet de *fleurs bleues*. Son imagination de poète l'emporte, il en fait une description animée. Le lendemain, la foule se porte pour contempler ce portrait. On s'interroge, on se demande quels traits il représente, ce que signifient les fleurs bleues. Un spectateur explique qu'en allemand ces fleurs veulent dire: *Ne m'oubliez pas!* Ce mot suffit pour personnifier le portrait. *C'est le Roi de Rome!* s'écrie-t-on de tous côtés. Le monde s'agite, la police fait évacuer le Salon, et le lendemain le journal l'*Indépendant* est *supprimé*.

» Mais admirez le cours des choses humaines et combien les passions politiques sont sujettes à erreur!

» Vérification faite, continue M. Baudouin, ce portrait était celui du fils d'un conseiller d'ambassade de la cour de Bavière. Voilà donc un journal anéanti par l'effet d'une allusion qui n'était pas dans la pensée de l'écrivain, et dont le public était le seul coupable.

» Disons que quelques jours après, Louis XVIII, frappé de l'injustice de la suppression de la feuille qu'il lisait avec une certaine prédilection, fit donner aux propriétaires une autorisation nouvelle, et baptisa lui-même le nouveau journal du titre, le *Constitutionnel*, titre qu'il porte encore aujourd'hui. »

— M. Alfred de Musset se tient moins éloigné, dit-on, de la fraîche source des Muses, et paraît vouloir adopter un mode de vivre plus tempéré. Son talent s'y retrempera, il faut l'espérer; mais M. Alfred de Musset a fait cette année une espèce de tragédie lyrique, et allégorique, le *Songe d'Auguste,* qui, pour le fond, lui a aliéné plusieurs de ses anciens amis. « Il y a réellement de belles choses dans cette pièce, disait un ministre, mais !.... cela nous coûte cher! »

— M. Charles Reynaud, ce poète qui avait obtenu d'emblée un succès accepté de tous ([1]), vient d'être subitement enlevé à ses nombreux amis et à sa vieille mère, dont il était l'unique enfant. Jeune, riche, aimé, d'un caractère fait pour l'être, d'un commerce agréable et facile, il avait reçu à la fois tous les dons de la vie; mais aussi tout cela a été retranché tout d'un coup. Sans avoir une santé mauvaise, cependant il s'écoutait un peu, comme on dit. Moins pour prendre les eaux que dans un but de distraction et pour accompagner quelques amis, il eut la malheureuse idée d'aller à Spa, avant de rejoindre sa mère dans la propriété qu'ils habitaient à eux deux, près de Vienne en Dauphiné. A son départ, le médecin de l'établissement lui dit: « M. Reynaud, ne faites pas d'imprudence et n'allez pas prendre une pleurésie; les eaux de Spa y prédisposent, et je vous avertis que pour vous elle serait mortelle. » De retour à Paris, il y passa encore quelques jours; un soir il se sent du malaise; ses amis, avec lesquels il venait de dîner et devait passer la soirée, l'engagent à se mettre au lit. Il a aussitôt l'esprit frappé. Les médecins assurent, d'ailleurs, que ce n'est rien, et répondent de lui; mais, le lendemain ou le surlendemain, le mal change d'aspect, et du matin au soir c'était fini.

Il avait désiré avoir la croix. Un de ses amis, M. Emile Augier, la demanda pour lui. « Son volume, dit-il, est un titre; il a un véritable succès. — Oh! répliqua-t-on, ce n'est qu'une bluette. — Une bluette! c'est un charmant recueil. Convenez, d'ailleurs, que la croix ne tombe pas toujours sur un mérite bien solide. Et puis M. Reynaud est riche, fort riche, il a d'immenses propriétés (l'ami exagérait à dessein, comme il convient de le faire quand on sollicite), cela lui donne beaucoup d'influence, il dispose de presque tout son canton; s'il est décoré, cette nouvelle y sera très-bien accueillie, et d'un excellent effet. » Bref, M. Émile Augier ne craint pas de dépasser aussi un peu la réalité sur ce point. Quand il eut fini, le ministre auquel il s'était adressé, reprit ainsi l'entretien: — « Vous dites donc qu'il a un très-grand suc-

([1]) Voir nos dernières *Chroniques* de juillet et d'août.

cès, ce volume.... » Et ce fut ainsi que M. Charles Reynaud eut la croix. Il ne l'a portée qu'un seul jour, précisément à ce dîner, d'où il sortit, se sentant déjà du malaise, et qui devait être, plus qu'on ne pensait, un dîner d'adieu.

— Le voyage de M. Arago dans le Midi n'a pas rétabli sa santé, altérée par les veilles du savant, les déboires de l'homme politique, et le peu de ménagement d'une vie qui a eu plus d'un genre de succès. L'état de l'illustre astronome va en empirant, et bien qu'il ne soit pas d'un âge très-avancé, on conserve peu d'espoir. Pour les choses matérielles de la vie, il est même retombé dans une sorte d'enfance, dont le caractère du moins rappelle celui de l'enfant gâté, volontaire et mécontent de tout. Mais la tête du savant reste intacte : il n'y a plus que cela en lui qui subsiste. Comme son estomac rejette presque tout ce qu'il prend, il a soin, les jours où il va à l'Académie, de ne pas manger. De plus, il s'est fait arranger un mouchoir de poche, avec de la toile cirée au milieu, en cas d'accident. Frédéric-le-Grand faisait bien mieux. Quand il se sentit atteint de la maladie dont il mourut, on raconte que, pour en dissimuler les signes, il mettait du rouge en public : c'est ainsi qu'il passait encore ses troupes en revue. Il avait aussi des pastilles fortifiantes dans la poche de son habit; on le voyait y porter sa main comme par distraction, attendre un moment, et ne l'approcher de ses lèvres que lorsqu'il se figurait, grâce à ce petit manège, avoir donné le change sur ses mouvemens et échappé aux regards. Mais les courtisans voient tout, on ne leur échappe pas.

M. Arago, qui a aussi les siens, a encore plus d'ennemis. Il n'est pas à croire que son successeur (vraisemblablement M. Leverrier) se fasse faute non plus de népotisme : qu'adviendra-t-il alors des partisans de M. Arago, de ses élèves et de ses amis? Quant à lui, il est certain que de longtemps la France ne le remplacera pas.

Son frère, Étienne Arago, l'un des chef de la révolution de Février, au milieu de laquelle il s'installa, de sa propre autorité, à la Direction des Postes, est aujourd'hui proscrit. Il est l'administrateur de l'émigration républicaine ; on est très-content de lui. Il est tout à son affaire, vit d'une manière simple et rangée, et porte ainsi avec dignité le lourd fardeau de l'exil. Entre autres preuves de son changement d'habitudes, on nous en signalait une qui, pour être bizarre, ne laisse pas d'avoir aussi son côté sérieux. Il a tout à fait renoncé à sa perruque noire.... vous riez! mais arborer un front chauve, avouer des moustaches grises, consentir à avoir cinquante ans, même chez les hommes, est moins commun que vous ne pensez.

— Jusqu'à présent le général Changarnier a vécu aussi en Belgique. Pour lui, il a établi son quartier-général dans une ville dont le nom nous échappe, mais qui est un point de jonction pour plusieurs chemins de fer. A toutes les arrivées de convois (et l'on en compte au moins deux douzaines par jour), le général, assure-t-on, est toujours là, à se promener aux alentours de la gare. Aussi, les employés ne manquent-ils pas de dire aux voyageurs avec leur accent belge et leur fameux *savez-vous*, qu'ils mettent à tout bout de phrase : « *Sâvez-vous?* nous avons ici le général Changarnier : tenez, le voilà qui se promène; c'est le général Changarnier, *sâvez-vous !* »

— Victor Hugo est toujours à Jersey, où il se ronge les poings d'ennui. Cependant il travaille; on dit qu'il a fait plus de trois mille vers : ce serait peu pour un mauvais poète; mais pour un bon c'est beaucoup.

— La Bourse est toujours la véritable assemblée représentative de l'Europe. C'est elle, en définitive, qui fait la guerre et la paix, ou du moins serait-il difficile de faire la guerre malgré elle et sans elle. Après la question d'Orient, celle des céréales y est maintenant à l'ordre du jour. Le commerce français a été d'abord assez hésitant et inquiet; il craignait que le gouvernement ne voulût forcer la baisse du prix des grains, en permettant bien de les importer, mais non pas de les exporter si l'on trouvait à les mieux vendre ailleurs. Le *Moniteur* a publié un article destiné à rassurer le commerce à cet égard. Fasse le ciel que nous soyons encore mieux rassurés que par le *Moniteur*, et que nous n'ayons pas trop à redouter le prochain hiver!

— On s'entretient assez de la candidature d'un des premiers avocats de Paris, M. Nogens-Saint-Laurent, à l'une des places actuellement vacantes au Corps-Législatif. En présence des semences d'opposition qui semblent vouloir s'y développer avec M. de Montalembert et quelques autres, le gouvernement veut avoir là un *orateur* à lui. M. Nogens-Saint-Laurent avait été le défenseur du colonel Laborde, l'un des compagnons de Louis-Napoléon dans les tentatives qui se terminèrent pour celui-ci par le fort de Ham. Le prince fut frappé de la manière tout à la fois chaleureuse et digne dont le défenseur avait présenté la cause de son client. Il entretint dès-lors des relations avec lui. Quand il fut question de la Présidence, M. Nogens était plutôt d'avis de renvoyer la candidature du prince à l'élection suivante. — «Il n'y a qu'un homme qui puisse sauver la France, et je suis cet homme» lui dit alors Louis-

Napoléon. Aimant une vie libre et facile, ne se souciant pas de faire antichambre, n'ambitionnant d'ailleurs aucun rôle politique, et restant ce qu'il est, avocat pur sang, M. Nogens avait donc toute chance d'être oublié; il ne le fut point, ou ne le fut pas longtemps: il fut nommé avocat de la Liste-Civile. Quand on lui demanda préalablement s'il accepterait, il avait pu répondre en effet : « Puisque je l'ai été *avant*, je ne vois pas pourquoi je ne le serais pas *pendant*. » Et maintenant sa fortune ne paraît pas devoir s'arrêter en si beau chemin, car on prétend qu'après l'avoir fait nommer au Corps-Législatif, la même main qui l'a poussé jusque là veut le porter encore au Ministère de la Justice.

— L'empereur des Français a été un moment, dit-on, très-irrité des langueurs de la question d'Orient. Langueurs serait bien le mot, car cette question est pour l'Europe une véritable fièvre chronique : après l'accès, l'épuisement; en voilà un de passé, mais il en viendra un autre, et on ne sait quand ni comment la maladie finira.

— On rapporte une bonne conversation qui aurait eu lieu, si elle n'a pas été inventée à Paris, entre le consul américain et le représentant de l'Autriche, au sujet de ce réfugié hongrois Costza, saisi par des émissaires autrichiens dans le port de Smyrne et revendiqué d'un air si menaçant par le capitaine d'une frégate des Etats-Unis. Le diplomate autrichien, pour faire valoir ses représentations, s'appuyait sur les usages reçus, sur le droit des gens; à quoi l'Américain ne répondait autre chose, sinon : — « Nous brûlerons Trieste. — Mais Vattel pourtant.... — Nous brûlerons Trieste. — Mais enfin, Puffendorf dit que.. . — *Et moâ je vo dis que nous brûlerons Trieste* ! » Impossible d'en tirer un autre argument. L'*ultima ratio regum*, la dernière raison des rois, a donc aussi passé l'Atlantique.

Neuchâtel, 12 Septembre 1853.

La plus grande affaire pour ce mois-ci et probablement pour quelque temps encore, c'est la question des subsistances. Les splendeurs de l'été n'ont qu'imparfaitement réparé les pluies du printemps, et la Suisse ne produisant pas le grain nécessaire à son approvisionnement, subit nécessairement la hausse des marchés voisins. Le manque de blé n'est pas à craindre, grâce aux récoltes abondantes de l'Amérique et de l'Orient, qui arrivent à l'intérieur plus facilement qu'autrefois; on peut même espérer que les prix fléchiront un peu, mais ils

resteront nécessairement élevés jusqu'à la prochaine récolte. Cette hausse entraîne celle de tous les articles de consommation, ainsi la vie devient difficile pour le plus grand nombre. Si nous souffrons peu jusqu'ici de la maladie de la vigne, dont l'Europe méridionale est si rudement frappée, les vins ne sont pas moins rares et chers, l'abondance des fourrages à consommer et la facilité des exportations élèvent également le prix de la viande, enfin les légumes de l'arrière-saison sont attaqués par une larve dont il paraît difficile d'apprécier actuellement les ravages. Tout semble concourir à chasser de l'Europe une population surabondante, pour peupler plus rapidement les vastes contrées qui s'ouvrent à la civilisation chrétienne; mais nulle crise ne s'accomplit sans douleur. Les temps de cherté sont ordinairement accompagnés de secousses politiques. Nous ne savons ce que l'avenir amènera ; les populations suisses ont généralement supporté le commencement de la gêne avec le calme qui peut seul l'adoucir et l'abréger. Cependant, sur la fin du mois dernier, le 18 août, une assemblée populaire s'est tenue à Lausanne pour aviser au renchérissement des céréales (cherté sans cause, disait l'avis de convocation). Cette assemblée, les discours menaçants qu'on y a entendus, le commencement de violences dont le marché de Vevey fut le théâtre quelques jours plus tard, sont moralement de fâcheux symptômes. De telles manifestations trahissent à la fois la crédulité et la défiance. On croit tout possible, on essaie de la violence contre la nature des choses, et l'on augmente le mal. Les municipalités des deux villes que nous venons de nommer, cédant à la pression populaire, ont décidé de n'ouvrir l'accès du marché aux négociants qu'après les consommateurs, réglement absolument illusoire, puisque les vendeurs ne font leur prix que lorsqu'ils connaissent toutes les offres. Nous avons pourtant lieu d'espérer que ce commencement d'agitation n'ira pas plus loin pour le moment. Il n'y a pas d'assemblées populaires sans instigateurs, et ceux-ci paraissent comprendre que leur popularité de faubourg serait payée trop cher par les ennemis qu'ils se feraient dans les campagnes, si l'ordre était troublé sur les marchés. Le seul remède à la disette se trouve dans les achats au dehors, et pour qu'ils aient lieu sur une échelle suffisante, la tranquillité, la liberté du commerce sont indispensables. L'assemblée de Lausanne n'a produit heureusement qu'une commission, qui propose de réunir un capital pour acheter des grains, au moyen d'actions de vingt-cinq francs. Les gouvernements peuvent favoriser la formation de telles compagnies en prenant des actions ou en faisant des avances. S'ils se rendaient directement acheteurs, comme on assure que l'Etat de Vaud vient de le faire, il faudrait que ce fut, ou plus secrètement, ou sur une assez grande échelle pour parer à tous les besoins ; autrement ils risqueraient d'augmenter le mal en paralysant le commerce, qui craint avec raison les concurrents en mesure de vendre à perte. On a vu l'empressement du gouvernement

français à démentir les achats qu'on lui attribuait, on a remarqué également que son intervention sur le prix du pain à Paris, a ralenti l'importation en compliquant les transactions. Du reste, la promptitude des arrivages assure actuellement aux importeurs la réalisation de leur bénéfice, et les détenteurs de grains qui voudraient les retenir dans l'espoir d'une hausse plus forte, seront trompés.

1853 est la première campagne dans la construction de notre réseau de chemins de fer. Aucune section ne s'ouvrira cette année, mais une ligne importante arrive à notre frontière, celle de Leipsic et Munich au lac de Constance. L'année prochaine, en revanche, le chemin de Berne à Genève sera abrégé par l'ouverture du tronçon de Morges à Yverdon, qui déplacera rapidement le mouvement des voyageurs. Une partie de la ligne de Zurich au lac de Constance, peut-être le rayon de Bâle-Campagne, peut-être quelques sections de la route de Saint-Gall à Wintherthur, seront également livrés à la circulation. Les terrassements ont déjà commencé dans le canton de Lucerne. La concession d'Yverdon à Berne est retardée par les hésitations de Fribourg, qui voudrait faire passer la route dans sa capitale, prétention toute favorable à Neuchâtel, s'il sait et veut en tirer parti. Il serait étrange, nous ne disons pas impossible, qu'après avoir évité Lausanne à son propre détriment, le chemin de l'Ouest grimpât à Fribourg. La concession de Mulhouse à Paris assure à Bâle l'entrée des provenances de cette capitale et du Hâvre, pour toute la Suisse ou peu s'en faut. Mais la plus grande affaire est le choix du passage en Italie, la rivalité du Luckmanier et du Saint-Gotthard. Ces cols, très rapprochés à leurs sommets, descendent tous les deux dans la Lévantine, mais l'un part de Lucerne et l'autre de Coire. Un coup-d'œil sur la carte montre que le Saint-Gotthard serait plus court pour toute la Suisse, excepté les Grisons, Glaris et une partie de Saint-Gall ; pour les deux tiers du pays au moins la différence est fort considérable ; les constructions en plaine seraient beaucoup moindres pour le Saint-Gotthard, le passage de la montagne n'offrirait pas autant de difficultés, car il s'agit pour le Luckmanier d'un tunnel de cinq à six lieues ; en attendant que ces percées gigantesques dans les granits soient terminées ou que la possibilité en soit devenue certaine, on a sur le Saint-Gotthard une route superbe et sur le Luckmanier un sentier; enfin chacun saisit immédiatement la différence stratégique entre une diagonale qui traverse le centre de la Suisse et une ligne qui court pendant vingt lieues, dans le Rheinthal, le long de la frontière autrichienne. Cette dernière considération paraît devoir emporter la décision des autorités fédérales. La route du Saint-Gotthard serait une force, celle du Luckmanier un danger. Mais tout n'est pas là. Le Saint-Gotthard, tout en abrégeant comparativement de plusieurs lieues la distance de Zurich au lac Majeur, favoriserait pourtant plus encore les intérêts bâlois, tandis que par le Luckmanier, Zurich devient le passage obligé de Bâle et de toute la

Suisse : la puissante Zurich veut donc le Luckmanier. Gênes le veut également, Gênes promet dix millions de subsides et le cabinet sarde appuie les vœux gênois de tout son crédit. L'intérêt de Gênes est assez évident : le Luckmanier est son droit chemin pour aller à Saint-Gall, au lac de Constance, en Wurtemberg, en Bavière, dans les contrées en un mot dont cette ville est actuellement le port de mer, tandis que dans le sud-ouest et dans le centre de la Suisse, elle n'a pas pu surmonter la concurrence de Marseille, qui n'a ni l'Apennin ni les Alpes à franchir. L'intérêt de Gênes est donc aussi celui d'Augsbourg, et le Saint-Gotthard, précisément parce qu'il est la ligne suisse par excellence, trouve moins d'appui au dehors. La section de Rorschach à Coire est déjà concédée, le capital en est assuré. C'est un grand pas. Maintenant, l'opinion publique se prononcera-t-elle? la Confédération aura-t-elle l'énergie de sauvegarder ses propres intérêts, les conseils du Tessin comprendront-ils que la Suisse est derrière le Saint-Gotthard, et derrière le Luckmanier, l'Autriche et l'Allemagne? sauront-ils résister à l'influence du Piémont, qui pousse ses intérêts commerciaux avec une juvénile énergie qu'il faudrait imiter en l'admirant? Un avenir prochain nous l'apprendra. En réalité, pour sauvegarder les intérêts du Saint-Gotthard et de la Suisse, il n'est peut-être besoin que d'obtenir et d'utiliser promptement la concession d'un rayon de huit à dix lieues, de Biasca, point où les deux tracés se réunissent jusqu'au fond de la Lévantine, en hâtant les constructions de Olten à Lucerne. L'existence de la route actuelle donne au Saint-Gotthard une avance considérable, car le forage des Alpes centrales est une entreprise dont, pour une foule de raisons, le succès paraît encore bien douteux. Il s'agirait donc, avant tout, de n'accorder et de ne permettre aucune concession exclusive. Le grand conseil du Tessin est occupé de cette grande affaire, dont l'assemblée fédérale sera probablement saisie cet hiver. Il sera question aussi d'affecter un emploi à l'excédant de recettes de nos douanes. Le diguement du Rhin, la correction des eaux du Jura sont des entreprises auxquelles tout le pays est plus ou moins intéressé, surtout lorsqu'on les prend ensemble, comme réclamées par des besoins analogues sur deux points opposés du territoire. Mieux vaudrait les faire marcher de front que de créer des obstacles en suscitant des rivalités. Les temps où nous vivons disent assez que la Suisse a besoin de tous ses terrains cultivables ; peut-être qu'un subside modéré accordé conditionnellement déciderait les groupes de cantons intéressés à faire de leur côté les efforts nécessaires pour sortir d'une situation déplorable. L'université fédérale nous paraît beaucoup moins pressante, quoique ce mot n'excite pas chez nous la vive répulsion qui s'est exprimée quelquefois ici même. Nous doutons fort qu'un tel établissement eût pour les cantons les effets fâcheux qu'on en redoute, nous croyons qu'il en est tel, des plus bruyants dans son opposition, qui n'aurait qu'à gagner en concen-

trant sur une école plus modeste des ressources intellectuelles et financières insuffisantes pour soutenir le nom d'académie et la responsabilité des grades universitaires. Nous verrions un grand intérêt à ce que les hommes appelés à traiter nos affaires ensemble au parlement, eussent appris de bonne heure à se connaître, et nous n'aurions pas d'objections sérieuses à élever contre le principe, si nous étions rassurés sur l'application. Mais nous craignons fort, il faut le dire, que le dédain de la science allemande, la cohésion politique de la Suisse allemande, ne restreignent dans l'application les garanties données à l'élément français, jusqu'à effacer dans l'université fédérale le caractère d'école mixte qui pourrait en faire le succès; nous craignons que les préoccupations politiques, le désir de se créer un moyen d'action et de prévenir toute rivalité d'influences ne président soit aux nominations, soit aux réglements. Les projets publiés jusqu'ici nous fortifient dans ces soupçons; c'est pourquoi, dans l'intérêt même du projet, nous désirerions un ultérieur ajournement.

La pénible affaire du Tessin paraît entrer dans une nouvelle phase. On veut en finir, même au prix d'une mortification. On a lieu de penser que les difficultés se lèveraient moyennant une pension viagère aux capucins lombards expulsés; et la question semble être maintenant de savoir qui paiera. Le conseil fédéral croit sauver l'honneur de la Suisse en ne s'en mêlant point; il conseille au Tessin de s'en tirer comme il pourra, déclarant qn'il a toujours considéré cette affaire comme purement cantonale, quoiqu'il ait vigoureusement plaidé dans ses notes le droit du gouvernement tessinois d'en user comme il l'a fait. L'honneur de la Confédération est-il bien protégé par cette échappatoire? Le blocus d'une partie du territoire peut-il être une question purement cantonale? Le doute à cet égard est permis. Les sévérités actuelles viennent un peu tard. Si l'on est obligé de s'arranger en payant, mieux vaudrait faire, sans trop de bruit, chacun sa part du sacrifice. Si le conseil fédéral désapprouve sérieusement la concession dont il s'agit, c'est autre chose; il a le crédit illimité accordé par l'Assemblée.

Puisque les douanes fédérales donnent de si fortes recettes, il y aurait lieu à réviser les articles du tarif trop gênants et nuisibles au développement national. On a modifié, sur les plaintes de la librairie, des dispositions qui eussent empêché l'exportation de nos productions littéraires. Espérons que les réclamations des nombreux artistes suisses établis à l'étranger ne seront pas moins favorablement accueillies. On sait la réputation que plusieurs d'entre eux ont obtenue. C'est essentiellement eux, on le comprend assez, qui reçoivent des commandes de l'intérieur. Ces commandes sont un fait réjouissant; un pays qui s'honore de ses artistes, doit aussi les soutenir. Le luxe des arts est le moins dangereux, et nous sommes encore bien loin de l'abus. Mais l'entrée des œuvres d'art est grevée d'un droit *au poids*, caisses com-

prises, qui rend l'importation de grandes toiles fort onéreuse, et qui, pour la sculpture, devient accablant. Pour une seule figure, demi-grandeur, d'un artiste bâlois, le droit s'est élevé tout récemment à 260 fr. D'après les tarifs de France et d'Angleterre, calculés à la valeur, avec faculté pour l'administration d'acheter au prix désigné, un tel chiffre ferait monter à 26000 francs le prix de la statue. Nos expositions, qui se concilient toujours plus la faveur publique, et qui ont tout à gagner à des envois du dehors, sont aussi singulièrement entravées par cette fiscalité inintelligente. On se tromperait fort en croyant protéger ainsi les artistes établis à l'intérieur; au contraire, ils en sont gênés de toute façon, et cependant la culture des arts prend assez d'importance à Stanz, à Zurich, à Genève surtout, où des peintres français de renom viennent se fixer, pour mériter la sollicitude du législateur. Si l'on ne peut absolument pas faire d'exception au système des droits au poids, il faudrait au moins l'abaisser tellement qu'il cessât d'être une barrière. Nous devons tenir à ce que les artistes suisses établis en pays étranger restent constamment en relation avec leur patrie; nos douanes tendent au contraire à les dénationaliser.

Les concours pour deux chaires académiques à Lausanne ont rappelé à l'attention publique l'état de l'instruction supérieure dans le canton de Vaud. Trois candidats se sont présentés pour la chaire de littérature française, trois pour celle de physique et de chimie. Sur les six, deux Suisses, un seul Vaudois, M. Dufour, que nous avons vu cité comme auteur de mémoires intéressants. M. Dufour a fait preuve de talent et de belles connaissances en physique; comme chimiste, le jury l'a trouvé insuffisant. Le plus habile de ses concurrents, élève et préparateur de M. Liebig, a paru au contraire trop exclusivement chimiste, et pas assez professeur. Aucun Vaudois n'a disputé la chaire de MM. Monnard et Vinet; elle a été demandée par deux Français, dont l'un nous est absolument inconnu; le second, établi en Suisse depuis quelques années, a fait des cours, et publié quelques travaux d'un style aisé. Le professeur chargé de l'enseignement à titre provisoire s'est placé au premier rang par ses talents et par ses connaissances; mais les Vaudois ont trouvé dans le tour d'esprit de M. Hornung, comme dans sa culture, une prédominance de l'élément juridique et philosophique sur les instincts littéraires trop marquée pour accorder à ceux-ci leur plein essor; ils ont épluché les tournures étrangères de sa diction, et chez un gardien des lettres françaises aux portes de l'Allemagne, dans une marche inondée de germanisme et de germanismes, ils ont redouté des sympathies allemandes trop manifestées. Nous ne demandons ni si leur appréciation est juste, ni s'ils sont conséquents en se montrant aujourd'hui si difficiles; mais ils sont guidés par un sentiment modeste, en pensant que la première affaire du professeur de belles-lettres françaises est d'apprendre aux jeunes gens l'art d'écrire avec goût leur langue maternelle. — Que dans ce temps d'orage et

d'exil, aucun littérateur connu n'ait désiré cette chaire naguère illustrée, que dans une terre classique d'éducation, où d'ailleurs le choix du moindre poste d'huissier soulève les solliciteurs par trentaines, aucun homme du pays ne recherche les places les plus élevées de l'enseignement supérieur; ce fait dénote un état exceptionnel, maladif. On le comprend, lorsqu'on se rappelle les perturbations violentes qui ont rendu la carrière du professorat si précaire au canton de Vaud, en diminuant peut-être la considération dont elle était entourée. Il ne faut pas oublier ce que disait notre correspondant il y a quelques semaines, sur les barrières qu'oppose, pour un grand nombre, la recherche des emplois publics, l'opinion du milieu dans lequel ils vivent; cependant, il faut l'avouer, s'il se présente si peu de candidats, c'est aussi parce qu'il y en a peu. Faiblement encouragée, la carrière des lettres est aussi faiblement cultivée, sans que l'industrie y gagne beaucoup. Les jeunes gens affranchis par leur fortune, auxquels conviendraient surtout les professions libérales, y montrent en général peu de goût, et lorsqu'on peut, à la rigueur, vivre sans rien faire, on ne fait rien. Aussi voit-on, à côté d'une certaine prospérité agricole, la plupart des petites villes vaudoises décheoir intellectuellement et matériellement. Le malaise politique dont on se plaint, n'est que le symptôme d'un mal plus profond, que des élections ne sauraient changer. Les vrais patriotes, les bienfaiteurs du canton de Vaud, seront ceux qui prêcheront le travail, qui donneront l'exemple du travail au sein même du pays, et qui sauront grouper autour d'un travail utile, cette foule de jeunes gens qui n'entreprennent rien qu'à l'étranger.

Quant aux fondations de charité, on en trouve de belles et de touchantes. Il en est une que nous voulons rappeler à nos lecteurs aujourd'hui; c'est l'*asile des aveugles*, fondé, à Lausanne, il y a dix ans environ, et sur lequel il vient de paraître un rapport du plus haut intérêt. Un Vaudois, M. Haldimand, a tenté pour les aveugles, sur un plan moins grandiose, mais avec une libéralité pareille, ce que M. Meuron, de noble et chère mémoire, a fait pour les aliénés dans la magnifique fondation de Préfargier. La maison des aveugles renferme deux établissements, un hôpital ophtalmique, le seul que la Suisse possède jusqu'ici, et un institut destiné à l'éducation des jeunes gens des deux sexes privés de la vue. Sans parler des consultations gratuites, au nombre de plus de 10,000, l'hôpital a reçu 1095 malades, dont 57 Bernois, 26 Fribourgeois, 11 Neuchâtelois, 16 Valaisans, 9 Genevois, etc. De ces 1095, 158 seulement ont payé une pension, souvent inférieure aux frais seuls de ménage et de pharmacie. L'institut renferme une vingtaine d'élèves, dont le travail produit environ 1600 francs et dont les pensions s'élèvent à une somme à peu près égale. On comprend qu'une institution d'aveugles n'aura presque jamais de malades payant une pension quelque peu chère, parce que le petit nombre d'aveugles

qui ont quelques ressources, sont gardés par leur famille. Les comptes nous montrent, pour 1850, une dépense de 15000 francs; des acquisitions et constructions nouvelles la portent à 41,000 en 1851, à 47,000 en 1852; l'équilibre du budget se rétablit par des versements du principal fondateur montant à 8,700 francs la première année, 20,000 la seconde, 38,000 la troisième. Mais il n'est question que des malades en traitement et de l'éducation des jeunes aveugles. Un asile proprement dit pour les adultes incurables, n'existe pas; or l'expérience en démontre la nécessité : quelque développement qu'aient reçu ses facultés intellectuelles et morales, l'aveugle ne peut pas, dans notre société, supporter la concurrence de manière à subvenir seul à son entretien d'une manière complète. Il s'agit donc maintenant de créer un atelier pour les ouvriers privés de la vue, et des logements pour les femmes aveugles dont l'éducation proprement dite est achevée, mais qu'on ne peut pas abandonner. Le comité et le directeur appellent le public à leur aide; cet appel mérite assurément d'être entendu. Il s'agit d'assurer l'existence d'un établissement unique dans notre contrée, admirablement dirigé, qui rend des services importants à toute la Suisse occidentale et aux pays d'alentour, qui a besoin, non-seulement de se maintenir, mais de s'agrandir, et qui repose jusqu'ici presque exclusivement sur un bienfaiteur âgé.

Le rapport sur l'asile des aveugles forme une brochure de 140 pag. Nous n'avons pu en extraire que quelques chiffres; pour entrer dans le fond du sujet, il faudrait un article à part. Nous nous bornerons à prier les personnes auxquelles cet écrit serait parvenu, de le lire et de le répandre. Elles trouveront dans le rapport du directeur une abondance de renseignements authentiques et précis sur tout ce qui tient à l'éducation des aveugles et à leur établissement dans la société, notamment dans l'Amérique du nord, où ces infortunés sont l'objet d'une grande sollicitude. Ils y trouveront la vive empreinte d'une individualité forte et sympathique, qui doit essentiellement sa culture à elle-même; l'intérêt pour l'auteur et pour l'œuvre, les fera passer aisément sur quelques aspérités de rédaction.

Au milieu de la poussière des constructions nouvelles, les intérêts religieux restent dominants à Genève. L'inauguration solennelle du temple anglican par l'évêque de Winchester, l'abjuration de trente-neuf catholiques romains convertis au protestantisme, ont coup sur coup frappé l'attention. Le protestantisme, menacé par la nature des choses, attaqué directement par une volonté bien arrêtée, cherche son salut dans l'offensive, mais uniquement par la prédication et la persuasion. Le zèle religieux, le patriotisme historique combinent leurs efforts dans une *société des intérêts protestants*, pour concentrer autour de la cité et à son profit l'activité missionnaire qui se dispersait jusqu'ici. Protestants et catholiques sont dans leur droit, ou plutôt, ils font leur devoir. Quant au succès de ces efforts, nous ne nous mêlons pas de

rien prédire. Si le catholicisme des communes réunies est aussi miné dans l'esprit des populations que dans certaines parties de la France, la mission protestante réussira vraisemblablement. Faisons des vœux pour qu'elle soit moins protestante que chrétienne, au sens le plus élevé, le plus pur et le plus intime.

Genève n'est pas, du reste, la seule contrée où le zèle religieux se ranime, comme on verra en parcourant la lettre suivante.

Berne, 8 septembre.

« Science, politique, société, tout dort. Berne n'est point à Berne, le Bernois qui marche est aux Grisons, dans les petits cantons, au Valais, dont les beautés grandioses jouissent d'une vogue croissante; celui qui craint la fatigue s'arrête à Interlaken. La moitié de notre société s'y trouvait au mois d'août, mêlée à la société des Anglais, des Français et des Germains du nord. Cette villégiature, si rapprochée, a pris pour nous un charme nouveau depuis que les premières magistratures du district sont occupées par des hommes d'une culture élégante, qui se font un plaisir de recevoir la société bernoise au château. Cette dispersion n'a pourtant pas diminué l'affluence à la réunion annuelle de la société évangélique, les 18 et 19 août. M. le professeur Wyss, président de notre synode, et M. l'archidiacre Baggesen ont exprimé d'une manière touchante l'importance des missions. Le digne inspecteur de l'institut des missions de Bâle, nous a dit ce qu'il a vu lui-même sur la propagation du christianisme dans l'Inde anglaise, nous l'avons accompagné, par la pensée, dans sa visite à la maison des orphelins de Mangalore, où quarante enfants Indous sont élevés par des collectes bernoises. M. de Wattenwyl de Portes a reçu, le lendemain soir, toute l'assemblée dans sa campagne; plusieurs centaines de personnes de toutes les classes de la population, surtout des campagnes, ont assisté avec un vif intérêt à ces deux journées. En général, l'intérêt pour les missions, suite d'une vie religieuse plus intense, se manifeste dans plusieurs contrées du canton. Deux jours après la réunion de Berne, une assemblée de missions à la Neuveville a réuni 500 auditeurs pleins de zèle. Nous avons besoin, grand besoin de piété sincère, d'active charité, contre l'indifférence religieuse, l'insensibilité morale, l'eau-de-vie, la misère et les mauvaises mœurs.

» Le palais fédéral avance rapidement. Les terrasses sont achevées; le 1er étage (rez-de-chaussée du côté de la ville) s'élève au-dessus du souterrain. Le second étage sera terminé cette année, les toitures s'élèveront en 1854 au-dessus du troisième; mais l'édifice ne pourra être livré à sa destination qu'en 1856. Les terrasses et la façade méridionale ont une des plus belles vues de Berne. L'édifice, construit en blocs énormes d'un beau grès, tourne du côté de la ville deux ailes enveloppant une vaste cour; du côté du midi, il ne présente qu'une seule façade, de vingt-sept fenêtres. L'aile occidentale ou supérieure

est affectée au conseil national, la droite au conseil des Etats; le conseil fédéral et les divers bureaux seront établis dans le centre. Le luxe exagéré des constructions rappelle une résidence princière plus que l'hôtel d'une république. Il coûtera un million et demi à la commune de Berne, c'est là l'avoir le plus net de la commune d'habitants, qui devra désormais subvenir par un impôt spécial aux dépenses municipales. Il n'est pas sûr que le gouvernement de 1848 et la majorité radicale de la commune aient eu pour but d'annuler politiquement la ville en ruinant ses finances par l'acceptation de cette charge, mais ce résultat, cherché ou non, sera probablement atteint. » N.

Le discours que nous publions aujourd'hui, montre quelle importance attache le Jura bernois à maintenir son individualité, tout en prenant sa part du progrès général. Nous en trouvons une nouvelle preuve dans le projet de statuts d'une société publique pour le Jura, qu'un citoyen de ce pays, très connu comme homme politique, M. X. Stockmar, vient de publier, en le motivant dans une brochure assez improprement intitulée, l'*Utilitarisme*. La nouvelle société, dont la création remonte au mois de mars dernier, s'est tracé un champ assez vaste, comme il ressort des articles suivants:

« Article 1er. La Société d'utilité publique du Jura a pour but: de répandre les idées d'ordre, de travail et de progrès; de propager les doctrines saines de l'économie politique; d'étudier les causes d'infériorité et de malaise qui peuvent exister dans le pays; de rechercher les moyens d'y substituer l'esprit de perfectionnement et de bien-être; d'instituer un corps délibérant, défenseur officieux des intérêts du Jura, organe de ses vœux et de ses réclamations.

» Art. 2. Les investigations et les encouragements de la Société auront pour objet: le développement de l'instruction populaire, réale et professionnelle; l'amélioration de l'agriculture, de l'économie rurale et domestique, et de la sylviculture; la correction et le complément des voies de communication; l'introduction de nouvelles branches d'industrie; l'ouverture de nouveaux débouchés commerciaux; la création et la conservation d'institutions philanthropiques; la formation de compagnies commerciales et industrielles; la recherche et l'emploi avantageux des ressources financières du pays; la diminution des charges et des entraves douanières; la réforme de la législation.

» Art. 3. La Société s'efforcera d'organiser: des concours agricoles; des expositions industrielles; un conservatoire des arts et métiers; une collection d'ouvrages spéciaux, de mémoires et de documents statistiques.

» Art. 4. Les projets de lois fédérales et cantonales et les mesures d'administration qui sont de nature à influer sur le sort ou la prospérité du pays, fourniront matière à ses délibérations, et elle adres-

*

sera, s'il y a lieu, des observations et des demandes aux autorités compétentes. »

La brochure de M. Stockmar, aussi précise que le titre en est vague, touche à presque tous les intérêts jurassiens. Nous en citons quelques passages, où l'amour-propre national n'est point ménagé, mais qui vont au but de cette chronique.

« Le Jurassien, trop vif de caractère, porte difficilement dans les délibérations la gravité et le sang-froid qu'exigerait la pratique du régime parlementaire; il n'écoute pas avec patience, il interrompt, il s'irrite, il se livre au sarcasme et aux personnalités. Dans les conseils et les assemblées de communes, ainsi que dans les colléges électoraux, les débats deviennent fréquemment orageux et les séances tumultueuses. Il en résulte que les questions ne sont pas approfondies, que les décisions, prises confusément et quelquefois violemment emportées, ne sont pas entourées de la confiance qui doit faire leur force, et que dès-lors l'administration et tous les intérêts sont en souffrance.

» Le peuple de nos campagnes se croit bien supérieur à celui de l'ancien canton; il faut le détromper, la présomption fait son malheur. Il faut lui dire que parmi nos compatriotes allemands, il n'y a d'illétrés que les idiots; que les sourds-muets mêmes savent lire mentalement et écrire, et que toute commune possède au moins quelques hommes capables d'être bons administrateurs municipaux, juges, comptables, de lever un plan et de rédiger un acte. Pour atteindre le même point, quel chemin ne reste-t-il pas à faire? Ce n'est cependant ni l'intelligence ni l'esprit qui manquent aux Jurassiens.

» L'instruction moyenne, classiquement très développée dans une classe restreinte par les quatre colléges du Jura, conduit un petit nombre d'élèves à des carrières exceptionnelles, tandis qu'elle éloigne la masse des jeunes gens d'études qui sont pour elle trop peu utilitaires. De là, l'absence de culture suffisante parmi les commerçants, les propriétaires, les industriels, les artisans, et parmi ceux mêmes qui visent à courir la carrière des places. De là aussi, la différence qu'on remarque avec douleur entre les résultats obtenus à l'étranger par nos jeunes jurassiens, les catholiques surtout, condamnés presque exclusivement au métier ingrat d'instituteurs privés, et les avantages réservés aux autres Suisses, qui, à la sortie de leurs écoles secondaires, sont accueillis dans les grandes manufactures et les riches comptoirs, et vont souvent créer eux-mêmes de vastes entreprises dans les Deux-Mondes, d'où ils reviennent dans leur patrie avec le fruit de leurs travaux.

» Pour se convaincre de l'infériorité déplorable et peu comprise de notre agriculture, il suffit de comparer les prix des baux dans l'Ajoie et dans l'ancien canton. Dans le district de Konolfingen, par exemple, où il n'y a aucune ville, un arpent de terre s'afferme au moins autant que deux arpents d'égale fertilité naturelle dans le district de Porren-

truy.... Et cependant nos communes abattent leurs forêts et s'endettent pour envoyer des légions de travailleurs défricher les rives de l'Ohio et de l'Arkansas!....

Quoique nos habitations villageoises ne ressemblent plus guère aux chaumières enfumées de nos ancêtres, elles n'approchent point encore de la beauté particulière des fermes suisses, coquettement assises au milieu des arbres et des fleurs, où la propreté, l'ordre et les facilités du travail s'associent au confortable campagnard. La maison des champs ne doit point ressembler à une maison de ville; notre architecture rurale manque de style; elle ne sait atteindre ni le commode, ni le salubre, encore moins le gracieux. L'habillement, où le fuseau et l'aiguille de la ménagère ne passent plus, n'a pas de caractère national. Les instruments aratoires sont imparfaits, souvent épars et délabrés, rarement complets. Dans les intérieurs, la parcimonie du mobilier accuse l'absence d'attachement solide au foyer domestique. »

Le tir fédéral de juillet a laissé à Lucerne un souvenir fort agréable; on est heureux qu'il ait si bien réussi, heureux que tous les cantons y aient pris part, que toutes les opinions s'y soient intéressées dans un esprit de réconciliation et de fraternité, heureux que pendant ces huit jours d'affluence extraordinaire, il n'y ait pas eu le moindre désordre, pas même une contravention de police à réprimer. L'activité industrielle se réveille dans ce pays, comme dans la Suisse centrale en général. L'accroissement de la population qui a doublé depuis cinquante ans, en fait un besoin pour Lucerne, qui trouvera là d'importantes ressources et un stimulant nouveau pour son travail principal, l'agriculture. Nous parlions récemment de la soie. Un autre correspondant nous cite comme créations nouvelles et prospères, en mesure de soutenir la concurrence des meilleures fabriques étrangères, les manufactures de tissus de paille et de crin de MM. Bell, à Kriens, Nigg et Huber à Lucerne. Une fabrique considérable, récemment perfectionnée, de clouterie et de fils de fer à Lucerne, la manufacture de parquets que M. X. Segesser établît dans la même ville, les vis et autres articles en fer de MM. Stocker à Büron, enfin les fonderies de Seeburg.

Les établissements hydrothérapiques et les pensions de santé à la montagne, prennent chaque année plus d'importance. Il en existe au Rigi, au Schwarzenberg et au Menzberg. Le Kaltbad, à l'abri du vent du nord, avec des sources et des promenades admirables, des appareils variés, des appartements vastes et confortables, est la meilleure pension du Rigi. Les diverses maisons de Schwarzenberg, plus simples et dans un site moins élevé, ne sont pas moins visitées par les gens du pays. L'établissement du Menzberg est resté moins rempli, cependant son exposition très salubre et les dispositions confortables de la maison ont été justement appréciées.—L'affaire politique la plus importante est une loi sur les dîmes, adoptée par le grand conseil en

premier débat, mais qui pourrait subir encore de grandes modifications. Cette loi touche de près aux intérêts des propriétaires et à ceux du clergé. On convient qu'elle serait fort avantageuse aux premiers, mais on prétend qu'elle ruinerait le second ; il est certain du moins que les curés essuyeraient une perte matérielle assez sensible. Du reste, la dîme est depuis longtemps rachetable et presque partout rachetée, ou du moins transformée en créances privilégiées.

Le Seeland, l'Emmenthal, le Rheinthal, le Valais ont successivement souffert des inondations cette année. Si nous voulions revenir de Lucerne par le Valais, nous le trouverions aujourd'hui dévasté sur plusieurs points, moins par le Rhône que par les torrents latéraux que les dernières pluies ont grossi brusquement dans tout le pays, de Monthey jusqu'à Brigue. Il s'agite divers projets dans ce canton, dont quelques citoyens distingués nous ont promis des lettres que nous accueillerons avec un grand plaisir. S.

LE CHATEAU DE MONETIER, légende genevoise (XIVe siècle), par J.-F. Olivet-Morhard. — Genève, chez Jullien frères, 1853 ; 1 vol. 8° de 164 pages.

L'idée est heureuse, d'avoir choisi, pour scène d'une Nouvelle historique, ce château de Monetier, qui jadis s'élevait dans la gorge qui sépare les deux Salèves, et pour temps, ceux où le comte de Genevois et celui de Savoie vivaient en perpétuelle guerre ; où Genève profitait de ces débats pour s'essayer à la liberté : on entrevoit dans le lointain le jour de son indépendance.

Le comte Guillaume fait enlever la comtesse de Baugé, l'héroïne du roman ; il destine à son fils celle que le comte de Savoie veut faire épouser par l'un de ses seigneurs ; cependant les citoyens interviennent : ils arrachent la comtesse à ses ravisseurs, et, mise en sûreté dans le château de Monetier, chez le sire de Joinville, leur ami, elle peut disposer de sa main en faveur de Marnay, le chevalier qu'elle aime. Mais ce fil est entrelacé dans un canevas compliqué, dans lequel se jouent des figures nombreuses, trop nombreuses peut-être, esquissées avec vérité, mais qui ne sont qu'esquissées. M. Olivet ne s'est pas donné l'espace suffisant pour peindre ses personnages, pour approfondir leurs traits et nous donner le temps de nous intéresser à eux assez vivement. A ce trait, on reconnaît un écrivain jeune ; mais la jeunesse n'exclut pas le talent, et celui que révèle *le Château de Monetier* est un talent pur, frais, sain, et qui a de la vigueur. La vérité historique est observée jusque dans les détails, de manière à prouver des études historiques bien faites et une connaissance sérieuse de l'histoire de Genève. Le style est d'une élégance facile, naturelle ; il coule et entraîne : rien qui ne soit de la bonne école. L. V.

L'un des rédacteurs : L^s Bovet.

MORALE RELIGIEUSE.

QUELQUES DÉFAUTS DES CHRÉTIENS D'AUJOURD'HUI,

par l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien*.

Parlez-nous des livres naturels, de ceux que l'auteur tire tout vivants de ses impressions ! Ils peuvent avoir des défauts sans doute : ils ne représentent guère qu'une face des choses, mais ils ont le premier des charmes et le premier des mérites : ils sont sincères. Ils ne sont pas composés, ils sont parlés. On se plaint quelquefois de ce qui manque aux livres trop peu écrits ; fait-on suffisamment le compte de ce qu'a de fatigant, d'indirect, parfois de factice un ouvrage trop écrit? Peu d'organisations sont assez heureuses pour tout concilier, pour unir le courant ininterrompu de l'inspiration à la puissance de vues, à la force de réflexion qui embrasse un ensemble, qui apprécie et balance les tendances divergentes et les parentés cachées des vérités de différents ordres.

Ne demandons pas à un écrivain ce qu'il ne prétend pas nous donner. Ici le spirituel et sincère auteur nous annonce des impressions, des observations saisies sur le vif, chez lui aussi bien que chez les autres : une *confession*, nous dit-il, avant tout une causerie.

Est-ce à dire que toutes ces impressions nous paraissent devoir être partagées? Non, sans doute, et cela ne saurait avoir lieu. Les préférences et les antipathies, les diversités, en un mot, ne sont jamais plus saillantes qu'en ce qui touche aux habitudes, aux

mœurs, à l'état d'une société religieuse, à prendre même ce mot dans le meilleur sens. Mais ici beaucoup d'observations éminemment justes et dignes de tous les esprits éclairés et sains, sont rendues avec une verve qui leur communique un singulier relief. Ainsi, à la question de savoir en quoi consiste le monde et le joug que nous ne devons pas porter avec les infidèles, l'auteur répond :

« Je vais vous le dire, et vous le savez déjà, ce joug, ce monde, ce n'est pas la table où vous vous asseyez avec des inconvertis, ce n'est pas la théyère dont vous buvez mêlés avec eux, ce n'est pas le salon qui vous réunit... c'est le joug du péché, de notre péché, c'est l'orgueil, c'est l'égoïsme, c'est le sommeil ! Le monde est dans cette pensée diabolique qui vous tente, là quand vous êtes à genoux ; c'est ce bonheur à médire qui épanouit vos lèvres, là, au milieu de frères chrétiens comme vous; c'est cet accès de frivolité qui vous saisit justement au sein de la plus rigoureuse solitude, ce sont ces visions de renommée, de vaine gloire, de succès ou de revers, ce sont ces hochets de la mode qu'au milieu des champs une invisible main vient secouer devant vous ...» (p. 27-28).

Et un peu plus loin :

« Pendant long-temps, et pour beaucoup ce temps dure encore, on a cru devoir ne parler que de ce qui regardait directement le règne de Dieu. On se reprochait comme une infidélité toute excursion en dehors de ce terrain.... quand on se surprenait en course, vite on se prenait au collet; par le plus court chemin on se ramenait dans les limites, on y ramenait les autres : une fois dedans, et seulement alors, on se croyait sauvé.... On dit son péché, on se frappe la poitrine avec une contrition tout émue du secret bonheur de se mettre en scène, on décrit ses expériences, on est indiscret, personnel, au nom de Christ» (p, 30-33).

« On m'a souvent dit: Si vous aimiez Dieu, vous trouveriez toujours du plaisir à parler de lui. — Cela est vrai et cela n'est pas vrai. — Il est vrai que je n'aime pas mon Dieu comme je devrais l'aimer, il est vrai, chose humiliante à dire, qu'il y a des moments où il me semble que je n'aime pas mon Dieu, ou, du moins, je ne sens pas que je l'aime. Ces moments sont ceux d'une chute déplorable, quoique souvent secrète, ils sont une réalité.... Il faut compter avec eux.... Or, dans ces moments, me faudra-t-il parler, parler indignement, parler forcément de choses qui n'excitent en moi ni intérêt ni joie?... Si l'on m'objecte la liberté qu'a chacun de se taire, je répondrai que cette liberté n'est que pour les forts.... Je parle, parce que je suis faible, parce que je suis timide, parce que tout le monde parle et que je n'ose

pas ne pas parler. Je parle et je dis ce que je voudrais sentir, mais que je ne sens pas, et comme cet aveu est forcé, je commets une profanation.» (p. 37-38).

On ne saurait mieux dire, et certainement l'auteur justifie ici son mot si heureux de *confession.* Quelle belle chose que la vérité du cœur! comme on respire à l'aise dans cette claire et nette atmosphère! L'air est vif, il pique au visage, mais comme le jeu des organes vitaux en est dégagé et assaini! Efforçons-nous de mettre nos susceptibilités hors de cause; élevons-nous au-dessus de la crainte puérile de voir l'un des nôtres révéler au monde quelque chose de nouveau, en signalant des défauts qui sont depuis longtemps l'objet de ses railleries, et qui d'ailleurs vont plutôt s'affaiblissant; consolons-nous du moment de maligne joie éprouvé par les ennemis de l'Eglise évangélique; et cherchons de bonne foi à profiter d'avis dont il y a certainement beaucoup d'utilité à retirer. Ne nous arrêtons pas à cette forme un peu agressive, bien qu'elle soit toujours un tort; elle est dans la manière et non dans le cœur de l'auteur; usons plutôt à son égard de la même sincérité.

La première observation que nous lui présenterons roule sur une bagatelle : il ne s'agit que du titre. Nous aurions désiré le voir un peu modifié. Si, au lieu de : *Quelques défauts des chrétiens d'aujourd'hui,* nous lisions en tête, par exemple : *Quelques écueils à éviter dans la vie chrétienne,* ou toute autre expression analogue, il y aurait, ce nous semble, plus de justesse et moins de cet accent incisif dont la répétition peut fatiguer. Sans doute, quelques-uns de ces défauts rentrent dans les tendances de notre époque; ainsi le *Communisme sous prétexte de fraternité,* ainsi le *Radicalisme chez les chrétiens,* ainsi la mollesse dans l'éducation, contre laquelle l'auteur s'exprime d'une manière si vraie et si heureuse. Mais certainement tous les temps ont vu des formalistes et des mystiques; ils ont vu, à la fois, trop de disposition à se soumettre à la tutelle des opinions humaines, et trop de penchant à s'émanciper de l'autorité divine.

L'excellent chapitre du *Formalisme,* qui renferme tant d'observations justes, qui signale, avec tant de force, et des abus et des périls, où nous voudrions prendre des citations à chaque page, où nous invitons particulièrement nos lecteurs à revenir, eh bien! ce beau chapitre commence par une définition incomplète du formalisme lui-même. Après avoir dit, avec toute justesse, que c'est « la

forme mise à la place du fond,» l'auteur ajoute que c'est une tradition qui chasse la Révélation, et il nous montre les livres de Moïse effacés par les écrits des rabbins et le catholicisme» mettant le pied sur la Bible» etc. Il a raison, mais il fallait convenir d'abord que le formalisme ne commence guère par la tradition, qu'il s'enfante dans la lettre même de la Révélation divine, quand on la sépare de l'esprit qui l'anime. Les sectes ne naissent pas autrement dans le protestantisme. La tendance exclusivement littérale est toujours partielle, elle croit tout avoir, et elle laisse toujours courir quelque aspect essentiel de la vérité. La constitution de l'esprit humain en est la cause, le résultat en est souvent, en effet, l'attachement à quelque tradition, à quelque document qu'on ajoute en manière de prolongement à la vérité particulière à laquelle on s'est arrêté. Mais convenir expressément du danger d'un littéralisme exclusif, c'eût été entamer son propre système. Il est cependant curieux de remarquer comment la bonne foi de l'auteur et l'intégrité de sa conscience chrétienne le ramènent plus tard à parler des exagérations où, « aidés des interprétations et des habitudes humaines,» peuvent conduire « des passages de la Bible isolés et mal compris.»

Le *Communisme, sous prétexte de fraternité*, forme un chapitre admirablement traité, où l'on retrouve dans toute sa vigueur, avec plus d'aisance et de sobriété, la manière de : *Il y a des pauvres à Paris et ailleurs.* Selon nous, cette application des grands principes du christianisme à la vie pratique est la veine véritable et la vocation de l'auteur. Non-seulement elle y montre un jugement et une pénétration remarquables, mais la charité dont elle est animée est intrépide dans les deux sens; on sent qu'elle ne recule devant aucun genre de sacrifice, qu'elle connaît toutes les misères par expérience, et qu'elle a l'habitude de les soulager de son temps et de ses forces comme autrement. Et, ce qui est plus difficile peut-être, elle sait le faire avec sagesse, elle sait refuser comme donner à propos, elle ne craint pas cette apparence de dureté qui fait quelquefois reculer la faiblesse ou la secrète vanité de cœurs bien moins charitables que le sien. Il faut du courage pour faire des mauvais pauvres ce portrait si juste :

« Où est le chrétien, je ne dis pas riche, mais possesseur de quelque chose, qui n'ait ses sangsues jurées, molles créatures sans bras ni jambes, douées de grandes bouches qui sucent en tout temps.» (p. 167).

Dans le *Radicalisme chez les chrétiens* se rencontrent des pages pleines de justesse et d'originalité, mais où, peut-être, la part n'est pas suffisamment faite à l'action indirecte du christianisme dans le mouvement croissant qui se manifeste vers l'atténuation des inégalités sociales. Peut-être aussi les vérités que l'auteur fait ressortir auraient-elles produit plus d'effet venant d'autre part. C'est des degrés inférieurs de l'échelle sociale qu'il serait permis d'attendre un développement efficace de cette parole : « Rendez l'honneur à qui appartient l'honneur. » La vérité est toujours la vérité, mais elle perd de son influence si elle est mise au jour sous des conditions propres à réveiller certaines susceptibilités. L'espèce de réserve qui dispose au silence, sur les égards dus aux distinctions sociales, ceux qui s'en trouvent en possession, est une pudeur à ménager tout autant qu'un embarras à surmonter.

Nous n'avons que des éloges pour le chapitre intitulé : *Un mot sur l'Education*. On n'a pas mieux fait ressortir ce qu'ont de funeste cette faiblesse et cette tendance au nivellement qui dégradent jusqu'à une sorte de camaraderie la sainte autorité des parents. Qu'on médite cette sévère, mais juste peinture des hommes qui commencèrent par être des enfants gâtés :

« Le radicalisme dans la famille, la faiblesse dans l'éducation, produisent ces populations faibles à leur tour, niveleuses, mécontentes, révolutionnaires par caprice, fortes pour détruire, impuissantes à conserver; ou encore ces âmes gémissantes, souffreteuses, qui vont le long du chemin écrasées sous le poids de bonnes intentions manquées, de regrets inutiles, de stériles désirs. Hommes, ils sont ce qu'ils étaient enfants : exigeants envers les autres, faciles à eux-mêmes, vulnérables de tout point, chagrins parce que tout les froisse, froissés parce qu'ils ont la peau tendre, tendres aux aspérités de l'existence, parce que nous les avons tenus dans du coton. Enfants, nous gravitions autour d'eux en contemplation, en adoration, ils étaient les étoiles brillantes et fixes de notre ciel; hommes, ce sont des astres sans éclat et sans chaleur, qui roulent inutilement chacun dans l'orbite de son égoïsme.» (p 290).

Quelques pages plus loin, dans la *Conclusion,* se rencontre un reproche, fondé assurément, mais qui, en dépit de son expression vraie et pittoresque, aurait dû subir peut-être quelque modification :

« La plainte habite nos lèvres, la tristesse oppresse notre cœur, les gémissements soufflent dans nos voiles. Plutôt que de ne nous lamen-

ter point, nous pleurons au besoin sur nos joies. Nous marchons à pas tragiques, battus de l'aile, alanguis, ennuyés, dégoûtés souvent des autres, mille fois plus de nous-mêmes, nous promenons d'un horizon à l'autre un regard découragé : l'avenir nous épouvante, le présent nous humilie, le passé nous accable, rameaux flétris, nous pendons le long de l'arbre; et le monde, à nous voir si destitués de sève, se sent plus que jamais repoussé loin de Christ. Nous avons beau parler de notre bonheur, nous en parlons d'un ton lamentable, et le monde ne nous croit pas. Il a, jusqu'à un certain point, raison; notre attitude est celle d'esclaves à la chaîne, elle n'est pas celle d'ambassadeurs libres et fiers, qui ont pour mission de proclamer l'amour d'un Roi qui est joie, beauté, grâce et victoire.» (p. 296-97).

Fiers! le mot est de trop. La joie du chrétien est humble, puisqu'elle ne peut jamais être que celle d'un coupable réhabilité. Mais ce n'est pas tout. Le chrétien se réjouit sans doute, et il en bénit Celui qui l'a rendu capable de joie. Mais son âme, pour ainsi dire, se dédouble. Au fond la paix, la paix profonde et toujours croissante, la paix, son impérissable partage, qui ne souffre d'éclipse qu'au redoutable assaut du péché volontaire; puis les magnifiques espérances, les mystérieux avant-goûts de la félicité prochaine, le bienheureux commerce de l'enfant avec son Père. Mais alentour de ce point lumineux et fixe, qui forme comme le noyau de son cœur, et dans cette partie sensible qu'on en pourrait appeler la pulpe, le chrétien se sent atteint par toutes les souffrances de corps et d'âme au milieu desquelles il se trouve placé. Compassion, sollicitude pour des parents, des amis qui rarement marchent tous dans sa route, pour tant de citoyens, de semblables, vivant tranquillement dans le mal, affliction pour tant de faiblesse et de misères parmi les meilleurs et chez lui-même : le chrétien ne peut et ne doit se réjouir qu'avec tremblement. Si «la parfaite charité bannit la crainte,» n'oublions pas qu'elle est aussi la perfection de la sympathie.

Il nous reste une dernière et plus grave difficulté. A moitié née d'une différence dans les termes, à moitié résultat d'une divergence dans les vues, elle nous paraît devoir être mise au jour autant qu'il est en notre pouvoir de le faire.

Nous le répétons : quant au formalisme et au mysticisme, on ne peut les qualifier de défauts particuliers au christianisme de nos jours. Ils existent et ils existeront dans tous les temps, parce que, envisagés comme défauts, ils ne sont que l'exagération de deux

tendances destinées à se tempérer et à se compléter l'une l'autre. Dieu qui rayonne dans tous les sens, qui est Esprit, et de qui, mystère des mystères, procède cependant la matière, a créé l'homme de la poussière de la terre, et a soufflé en lui une âme vivante. Placé sur la limite de deux mondes, l'homme est à la fois corps et âme, esprit et matière, substance et forme. L'atmosphère où il se meut, les sujets et les manifestations de son activité, tout, en lui et autour de lui, porte ce double caractère; c'est un lieu commun, sur lequel il est inutile d'insister. Notre chemin en traversera forcément quelques-uns; qu'on veuille bien nous les pardonner.

L'esprit tend vers l'unité; la matière subsiste dans la diversité. L'intelligence sert d'intermédiaire entre la matière et l'esprit quand elle distingue, examine, analyse les diversités, quand elle s'attache à marquer chaque chose du cachet qui la signale et la caractérise. Ici est la part légitime, je ne puis dire du formalisme, puisque l'usage prend ce mot en mauvaise part, mais de la faculté qui sépare et détermine les formes, et sans laquelle l'esprit humain ne saurait marcher.

Mais sous ces accidents variés et successifs se voile perpétuellement le germe nécessaire des choses, et perpétuellement notre âme travaille à l'atteindre et à se l'approprier. L'élan de l'âme vers cette vérité substantielle et centrale, une, absolue, infinie, vivante, c'est proprement le *mysticisme* pris à sa base, ou plutôt c'est l'élément mystique. La double action des deux tendances, le va-et-vient du centre aux extrémités et des extrémités au centre, en d'autres termes, de l'unité à la diversité et de la diversité à l'unité, c'est, dans tous les sens, la circulation vitale et universelle. Le rapport harmonique des diversités au centre qui les régit, c'est le but et le sommet glorieux de l'activité humaine, c'est la science et l'amour. Unir et vivifier, telle est la double fonction de l'élément mystique.

Nous disons l'*union* et non pas l'unité absolue. Dans la condition actuelle de l'homme, l'ensemble et le jeu de ses facultés diverses n'est plus ce qu'il dut être une fois; on le sent dès qu'on s'étudie avec quelque attention. Le lien primitif s'est relâché, la juste proportion s'est altérée, il y a presque toujours, entre ces forces, conflit ou absorption. L'action exclusive de la faculté qui distingue et sépare, mènerait droit à la diversité absolue, c'est-à-

dire au matérialisme. D'autre part, la raison [1], abandonnée à elle-même, impersonnelle de son essence, organe des lois nécessaires, affirmation du principe premier, unique et régulateur, la raison dépasse le but et va plus loin que l'union : elle gravite vers l'unité. Elle ne vivifie pas, elle abstrait. Elle ne tient compte ni des individualités, ni des oppositions inconciliables. Elle tend à confondre le bien et le mal, le créateur et la créature. La tendance naturelle de la raison isolée, c'est le panthéisme. Le plus réel danger du mysticisme, la source de la défaveur exagérée dont le poursuivent ceux même qui, heureusement, en font sans le savoir, c'est l'extension disproportionnée du principe de l'unité. Si la diversité sans unité n'est que du matérialisme, l'unité sans distinction est une idée aussi erronée en soi qu'impossible à réaliser. Illusion de la raison, elle n'est au fond qu'une atteinte au principe spirituel et vivant de l'union. Dieu lui-même, notre Dieu vivant et vrai, est un, sans doute, mais dans la pluralité d'être et d'action de sa nature infinie : la notion de *vie*, inséparable de celle de *mouvement*, autant que nos esprits bornés sont capables de la concevoir, est incompatible avec la chimère de l'unité absolue ; le mystère de la Trinité plonge au cœur de l'être et de la vie.

Ceci convenu, et le mysticisme repoussé en tant que tendance à l'unité exclusive, cherchons à l'examiner de plus près. Nous venons de le dire et l'on ne peut le nier ; en tout il existe et doit exister une sève de vie, une vertu d'harmonie et de fusion, dont l'action puissante, mais cachée, a reçu en conséquence le nom de *mysticisme*. Comment, en effet, ne seraient pas *mystérieux* les procédés et les effets de la faculté qui nous met en communication avec l'infini ? Comment la religion, lien entre l'infini et le fini, transformation du fini en infini, ne serait-elle pas tout imprégnée de mysticisme ? Comment le christianisme, la religion parfaite, ne contiendrait-il pas en soi un élément insaisissable au raisonnement, à l'analyse, à la définition ? Qu'on nous permette de reprendre les choses d'un peu plus haut, et de porter un regard sur la manière dont la vérité nous parvient.

[1] Pour prévenir toute confusion, nous avertissons expressément le lecteur que nous n'employons ici le terme de *raison* que dans le sens scientifique, et non dans le sens vulgaire, où on le prend presque toujours comme un composé de *bon sens* et de *modération*.

Mais ici, nous tenons avant tout à déclarer que le christianisme est pour nous la vérité divine révélée à l'homme, et que le coup-d'œil que nous jetons sur nous-mêmes n'a pour but que d'y reconnaître, si nous le pouvons, quelles sont celles de nos facultés auxquelles cette vérité s'adresse principalement, et qu'elle met en jeu pour faire son entrée en nous. Nous nous efforcerons de rappeler le moins longuement possible le résultat de tant d'illustres analyses.

Sous quelles conditions s'accomplit en nous l'acte de la connaissance? en d'autres termes comment les idées que nous nous formons des choses s'enfantent-elles dans notre intelligence? Par le véhicule des impressions? La sensation et le sentiment, c'est-à-dire deux phénomènes analogues, quoique différemment modifiés d'après les deux sphères de notre double nature, déposent en nous un fonds immense et varié, que la mémoire garde en dépôt, et d'où la volonté, s'ignorant souvent elle-même, mais germe et puissance constitutive de notre être, tire les matériaux de ces idées que distingue et classe ensuite l'intelligence d'après les lois qui la constituent. Capacité réceptive, puissance active, intelligence déterminée, tels sont les éléments premiers de l'être humain.

Un penseur distingué, homme de talent et de conscience, M. l'abbé Bautain, a dit dans un livre qu'on regrette de voir inachevé, ce mot profond : « Les interjections sont la base et le germe du langage. » Ce qui équivaut à ceci : Le sentiment est le germe et la base de l'idée. Oui, l'intelligence n'est que le creuset où s'élaborent et se transforment en idées les éléments fournis par le sentiment. Mais, demandera-t-on quand le sentiment devient-il idée? quel est l'instant précis de cette transformation dont personne n'obtient la connaissance immédiate?

Et qui jamais a mis le doigt sur le *collet* de la plante, ce point vital où la racine devient tige, où plongeant d'une part dans le sol, de l'autre elle monte au grand jour et va sépanouir en branches et en feuilles? Le naturaliste et le psychologue, ce naturaliste de l'âme, constatent les deux états, ils ne peuvent rien de plus. Dans la plante humaine aussi, les branches s'étendent, se diversifient dans tous les sens et développent leurs feuilles à tous les vents. Et de même que dans certains végétaux, car ceci est plus qu'une comparaison, c'est un symbole, de nouvelles racines sortent des branches et s'enfoncent bientôt dans le sol. On se méprend souvent sur l'ordre

premier du sentiment et de la pensée en observant ces sentiments secondaires, fils de l'idée, engendrés par l'impression qu'en se précisant l'idée a produite sur l'âme, et grâce à leur origine, nettement accentués, tandis que le sentiment primitif, source vivante de l'idée, demeure indistinct dans les profondeurs de l'être. Sur ce point, d'ailleurs, on pourrait partager les individus en plusieurs classes. Comme, chez les uns, le sentiment l'emporte assez pour que l'idée demeure le plus souvent faible et confuse, l'équivoque n'est guère possible, le sentiment secondaire se distingue peu du sentiment primitif, et chacun tombe d'accord que ces *gens-là* ne comprennent qu'après avoir senti. Mais on est tenté parfois de les regarder comme une exception, parce que, chez beaucoup d'autres, l'énergie du sentiment ne se fait jour qu'après le dégagement de l'idée au travers des filières de l'intelligence. On ne distingue chez ceux-ci, et souvent ils n'y distinguent eux-mêmes que le sentiment secondaire. Ils s'imaginent ne sentir qu'après avoir compris, oubliant que s'ils n'avaient commencé par sentir ils n'auraient rien eu à comprendre; la vive lumière qui accompagne en eux la seconde opération, semble rendre plus obscur encore l'acte vital et premier. Il en est alors de l'ordre générique du sentiment et de la pensée comme des images des objets qui arrivent renversées dans notre œil. Mais l'instinct du nouveau-né lui apprend bientôt à les redresser, tandis qu'ici bon nombre de gens restent nouveaux-nés toute leur vie. L'erreur, en outre, s'accroît fréquemment de la lutte visible entre les sentiments de certains individus et quelques-unes de leurs idées. Si l'on se donnait la peine de remonter à la source du conflit, on se verrait, ce nous semble, conduit à conclure de deux choses l'une: Ou, dans le fond de l'âme, la lutte existe réellement entre des sentiments de nature diverse, mais dont les uns n'ont pas passé à l'état d'idée; ou les pensées qui occupent maintenant l'esprit de ces personnes, et souvent notre propre esprit, et qui se trouvent en désaccord avec nos sentiments actuels, sont les produits d'un sentiment antérieur, qui, déjà effacé de l'âme, prolonge sa vie dans l'intelligence. Car il faut reconnaître que la pensée, une fois mise en jeu par le mouvement de la volonté, s'exerce dans une sphère où elle risque à toute heure de se voir entraînée hors de son point de départ.

Si nous insistons sur ce rôle essentiel du sentiment dans la formation de l'idée, c'est que nombre de tendances erronées et de

systèmes incomplets nous paraissent tenir dans l'opinion de beaucoup de gens à la primauté usurpée par cet élément intellectuel, qui, selon nous, ne vient qu'en seconde ou troisième ligne dans la constitution de l'homme.

Il est certain que si l'homme est pensée avant d'être sentiment, la vérité dépendra avant tout des modifications de notre intelligence, et que la forme précise de chaque idée acquérant, dans ce cas, une valeur essentielle, le mysticisme ne sera guère alors qu'une suite d'illusions et d'erreurs. Mais s'il en est ainsi, les opérations de l'intelligence doivent emporter une conviction complète, une véritable certitude. Voyons un instant ce qui en est.

Les idées engendrées en nous, comment arrivons-nous à les distinguer? Elles nous deviennent perceptibles de deux manières : par l'intuition et par la réflexion. L'intuition dans laquelle l'idée semble jaillir à nos yeux comme un éclair, phénomène entouré de mystère, où l'activité continue de notre esprit semble céder le pas à sa passivité originaire, inspiration primitive, voie jadis royale de la connaissance, l'intuition sert aujourd'hui de canal à l'erreur aussi bien qu'à la vérité [1]. Il faut que la réflexion, ce circuit lent et

[1] Dans la connaissance intuitive, l'objet de la pensée nous atteint et nous modifie de plus près, mais nous ne saurions dire comment il nous arrive. Sans doute, dans cette éclosion de l'idée, se retrouve un mélange d'activité inconsciente ; aucun acte ne s'accomplit en nous hors de la double condition de l'activité et de la passivité. Mais ce qui, à notre point de vue, caractérise ce phénomène, c'est que l'activité préparatoire qui a disposé l'objet à recevoir l'idée, semble cesser au moment où il est frappé par elle. Chacun peut remarquer, qu'un exercice trop prolongé de l'activité réfléchie nous dépouille de l'élasticité nécessaire à l'apparition spontanée de l'idée en nous. Plus la volonté prétend régir l'intelligence dans l'enfantement des idées, plus elle se heurte aux limites de son pouvoir. Dieu a constitué notre esprit de manière à ce qu'en y faisant son entrée, la vérité fît acte de souveraine. Son action immédiate nous ramène toujours à la passivité originelle de notre être, à la condition dépendante d'esprits créés. Aussi les plus grands génies ont-ils toujours reçu leurs idées comme par une sorte de révélation, et c'est sans doute ce caractère de la connaissance intuitive que l'antiquité voulut exprimer par ses allégories : les muses, la nymphe, le génie familier. Ne serait-il pas permis de présumer qu'avant la désobéissance, l'homme n'avait pour mode de connaître que l'intuition, et que la vérité lui arrivait sans qu'il eût besoin de se la prouver? Aujourd'hui, la voie est encore ouverte, mais rien ne répond plus de ce qui y

pénible, où, dans son état actuel, l'intelligence humaine se trouve condamnée à passer, reprenne en sous-œuvre l'idée fournie par l'intuition, et prouve tout ce qui est susceptible d'être prouvé. Mais la lumière qui se répand sur ce procédé dans lequel les données de l'intelligence sont passées en revue, n'est pas un jour prochain et direct. L'analyse n'embrasse que des formules et souvent celles-ci pourraient se comparer aux tubes du télescope qu'on alonge ou qu'on raccourcit à volonté. Comme un presbyte dont l'œil ne saurait distinguer de près et qui éloigne les objets pour les regarder, la réflexion éloigne les choses de notre fond intime, et nous les montre comme dans un miroir. De plus elle les isole, elle les découpe, elle les morcelle inévitablement et par suite de sa propre nature. L'intelligence humaine est finie, la vérité est infinie, c'est un axiôme contre lequel il n'y a pas à réclamer. La vérité dépasse l'intelligence dans tous les sens, témoin ces nécessités contradictoires dont nous sommes de toutes parts assiégés, problêmes non résolus, débris de toutes les philosophies, limites où se heurte sans cesse une capacité bornée qui ne saurait d'elle-même s'élever à l'ensemble conciliateur. La conviction de la nécessité de la conciliation est le point le plus élevé où l'intelligence seule puisse aboutir, encore lui faut-il souvent des siècles pour y arriver. C'est un aveu qu'à une certaine époque, la plupart des hommes qui pensent se voient contraints de se faire.

Alors le doute commence à se glisser dans l'esprit. On n'avait jusqu'alors vu les choses que dans les idées, et dans les idées nettement arrêtées, le travail de la circonscription avait absorbé les forces de l'intelligence; on n'avait pas séparé des formules les réalités qui en sont l'essence et la vie. Maintenant on s'aperçoit qu'on ne tient pas ce qu'on avait cru embrasser; on fait le tour de son intelligence et c'est toujours à recommencer, jusqu'à ce qu'enfin on soupçonne qu'en un sens c'est aussi le tour de l'intelligence humaine. On commence à sentir que bon nombre de ces idées qu'on estimait si différentes entre elles, qu'on avait parquées dans des compartiments absolument distincts, auxquelles on s'était cramponné avec tant d'opiniâtreté, ne sont guère, au fond, que des nuances, que la combinaison variée de certains éléments premiers,

passe. Vérités sublimes, illusions de l'esprit, fantaisies de l'imagination, mensonges du cœur, tout s'y précipite à la fois; l'intelligence de l'homme ressemble à un logis dont les portes sont enlevées.

très-différents sans doute, mais dont le nombre est assez limité. C'est à peu près le jeu multiforme du kaléidoscope.

Arrivé là, si, pour l'homme, la pensée était l'essentiel, il n'y aurait que deux conclusions : le scepticisme ou le panthéisme ; désespérer de la vérité, ou la placer dans le rêve monstrueux de l'unité absolue. Que d'esprits, hélas! arrêtés dans cette impasse, les uns retenus au point fatal du doute universel, les autres entraînés vers l'abîme où les attire la double tendance de la raison et de l'imagination. Sous une forme ou sous une autre, sous l'apparente hauteur des idées, comme sous l'énervante harmonie des accords et la confuse grandeur des images, c'est toujours la sourde révolte de l'esprit d'indépendance, vice primitif de la créature. Il attaque l'individualité pour étouffer la conscience. C'est toujours le mot tentateur : « Vous serez comme des dieux. »

Un grand acte de justice éclate dans cette incapacité de la pensée réduite à elle seule. L'homme en voulant ravir à Dieu la vérité, a détruit l'harmonie de son être, il a rompu le lien de l'intelligence, du sentiment, de la volonté, il s'est condamné à chercher péniblement avec une seule fraction de lui-même ce qui ne pouvait être embrassé que par l'homme entier. Il lui fallait pour châtiment cet écroulement perpétuel d'idées et de systèmes dont le seul résidu vraiment salutaire à l'homme et à l'humanité manifeste de plus en plus l'insuffisance de toute méthode purement rationnelle.

Grâce à Dieu, l'homme possède pour atteindre la vérité des moyens de plus que les seuls procédés de la pensée. Aujourd'hui encore restent debout en lui quelques aptitudes premières, débris de l'édifice sorti des mains du Créateur quand il déclara que son œuvre était bonne. La conscience ou le sens moral, le jugement ou le sens du vrai relatif sont des facultés par lesquelles se font jour encore les pouvoirs de l'être primitif. Ces forces touchent à la fois au sentiment et à l'intelligence, elles ont pour objet la substance et non la forme, elles ne nous donnent pas directement ni à elles seules la connaissance des objets de la valeur desquels elles décident, mais cependant elles tendent à la connaissance immédiate, elles nous mettent en contact avec le centre vivant caché sous l'appareil des procédés intellectuels ; elles distinguent ce qui est absolument différent. L'une dit : *Bien ou mal*, l'autre : *Vrai ou faux*. Elles sont, qu'on nous pardonne la vulgarité de la com-

paraison, comme un aréomètre mis en rapport avec des liquides divers et qui indique le degré de force de chacun (1).

Mais la primauté appartient à la conscience, car elle forme le nœud de notre être et elle nous révèle le secret de notre origine. Elle est sentiment et elle implique une idée. Elle est la voix du maître, elle est Dieu en nous. Elle nous crie notre dépendance et en même temps elle nous somme de faire acte de liberté par notre

(1) Ainsi le jugement ne nous découvre pas des terres nouvelles, mais il détermine notre choix entre les routes qui s'ouvrent, et il nous sert de guide quand nous nous sommes mis en marche. Que de fois, au travers des subtilités de l'analyse ou des inflexibilités de la logique, le jugement a déchiré la trame factice et ramené la question à son vrai point de vue! C'est l'emploi du jugement qui donne son plus grand prix à la réflexion; on pourrait même peut-être définir celle-ci un composé d'analyse et de jugement. Mais dans sa nature, le jugement nous paraît échapper à l'analyse. Il se fortifie par l'étendue de l'intelligence qui lui fournit un plus vaste champ, mais en soi, l'expérience le démontre, il ne se rattache pas à l'étendue des idées. Il pourrait sembler une perception plus rapide de la portée d'une idée ou d'un fait, s'il n'était fréquemment le partage d'esprits assez lents. Plus nous l'envisageons, plus il se révèle à nous comme un instinct. Il semble être tact pour le moins autant que vue.

Quant à la conscience, elle est le sens de l'obligation. Lorsqu'elle dit *bien*, elle ordonne ; lorsqu'elle dit *mal*, elle défend. Mais ainsi que le jugement, elle ne découvre pas les objets, elle ne fait que prononcer la sentence de ceux qui lui sont présentés. C'est même une souveraine à qui l'on peut en imposer par un rapport infidèle, mais à qui rien ne peut faire perdre son caractère absolu, le sentiment de l'obligation reste identique dans sa nature, malgré les variations dont la conscience est susceptible dans l'appréciation des mêmes choses, suivant les temps et les milieux divers où elle se trouve placée. Quand l'intelligence a confirmé la donnée du sens moral, le sentiment éclairé par elle parvient alors au rang de *principe*. Un principe est une impression reçue par le sens moral, élaborée par l'intelligence, recevant de la raison le caractère de permanence et de généralité, et réagissant alors avec une double puissance sur le sentiment même qui l'a primitivement fourni. Qu'on veuille bien se rappeler la comparaison de tout à l'heure, au sujet des plantes dont les branches poussent des racines. Le raisonnement a eu sa part dans la formation du principe, il lui a imprimé la forme précise sous laquelle celui-ci réagit sur l'âme, et enveloppe en elle des sentiments analogues au caractère qu'il a revêtu. Mais sans la donnée de la conscience, tout le raisonnement du monde ne parviendrait pas à tirer de l'idée générale de loi le principe de l'obligation. Il entre dans celle-ci un élément étranger à la sphère de l'intelligence : le choc de la liberté contre la loi.

obéissance. Seul, l'être libre a le privilége de l'obéissance Tout le mystère de l'homme, l'individualité et l'état de créature, tout est en germe dans l'obligation. « La conscience est le raccourci de l'homme » a dit un des meilleurs penseurs de notre époque.

Le sens moral est donc la vérité intime, mais il n'est cependant pas la seule faculté intime suffisante à la pleine entrée de la vérité en nous. Il forme, ce semble, comme l'intermédiaire entre la pensée et le sentiment. Il est l'absolu; il nous faut encore l'infini. Dans le sentiment nous nous dérobons aux limites entre lesquelles se meut notre pensée, nous nous affranchissons des contradictions inhérentes à la forme de notre intelligence, nous échappons au fractionnement inévitable que son action bornée exerce sur la nature infinie de la vérité. Dans le sentiment, l'infini se révèle à nous. Toute vérité constante et générale, toute vérité digne de ce nom, correspond à un besoin de notre cœur; l'infini en est le premier. L'âme est calculée pour le monde infini; nous avancerions-nous trop en ajoutant que les formes de l'intelligence devront être changées en y entrant?

Pour les hommes qui ont réfléchi vraiment et complétement, pour ceux qui ont comparé les résultats de leur expérience aux données du sentiment, qui ont appelé au conseil la conscience, l'âme, le cœur, la vérité renaît plus proche et plus intime que jamais. Elle a changé de territoire, il est vrai, d'intellectuelle elle est devenue avant tout morale. Morale dans la conscience, elle s'agrandit et se vivifie dans le cœur. L'individualité, consacrée par le sens moral, se retrouve dans le sentiment, mais elle s'y rencontre avec le besoin d'union. Aimer, c'est, à la fois, sentir son être et tendre vers un autre. C'est ce qui a été compris, non-seulement par les gens qui sentent beaucoup, mais par plusieurs de ceux qu'on appelle essentiellement des hommes d'esprit. Sans nous arrêter sur le mot si connu de Vauvenargues : « Les grandes pensées viennent du cœur, » (les grandes et souvent aussi les petites), voici un autre mot qui mérite d'être conservé : « J'aime, donc je suis » disait un homme à qui son esprit avait révélé l'importance du cœur [1].

Et un autre, dont l'esprit, presque passé en proverbe, avait surtout servi à lui montrer l'insuffisance de l'esprit : « Le vice radical » de la philosophie, c'est de ne pouvoir parler au cœur. Or l'esprit

[1] Saint-Evremond.

» est le côté partiel de l'homme, le cœur est tout.... Aussi la religion, même la plus mal conçue, est-elle infiniment.... plus conforme à la nature humaine en général, que la philosophie, parce » qu'elle ne dit pas à l'homme d'aimer Dieu de tout son esprit, mais » de tout son cœur : elle nous prend par ce côté sensible et vaste » qui est à-peu-près le même pour tous les individus, et non par » le côté raisonneur, inégal et borné qu'on appelle *esprit.* » (1).

Revenons à notre auteur. Cette vérité absolue qu'il réclame, dont il affirme l'existence, qu'il appelle « la vérité par excellence, » et dont il ajoute « que le mysticisme l'a effacée, » (p. 92), nous estimons au contraire que c'est grâce à la réunion de l'élément mystique et de l'élément moral qu'il nous est possible de l'embrasser et d'en faire l'aliment de notre âme. Nous le répétons : en fait de vérité centrale et absolue, il ne s'agit pas de découverte pour quiconque admet la révélation biblique. Mais il s'agit d'y arriver d'abord, et ensuite de se l'approprier et d'en vivre.

Quoi de plus mystérieux que la vie! Jusqu'ici la part du mystère dans la naissance et le développement de nos idées, s'opérait à notre insu, nous la subissions sans le vouloir. Maintenant il faut l'accepter volontairement, qu'on l'admette sous un nom ou sous un autre. En reconnaissant à la vérité le caractère d'un infini vivant, qu'il est question moins de comprendre que de s'assimiler, que, du moins, on ne comprend qu'après y avoir, en quelque mesure, assimilé son être, l'homme resserre la dépendance où il est du principe de vie.

Ceci est encore directement opposé au point de vue de notre auteur, qui voit surtout le péril de la révolte dans le sentiment et dans le côté passif de notre être, par lequel, selon lui, nous sommes toujours ramenés à nous-mêmes? Mais comment l'exercice de l'activité intellectuelle nous mettrait-il à l'abri de cet écueil? L'auteur a-t-il suffisamment envisagé l'illusion de vertu créatrice qui s'empare de nous, précisément dans l'action de ces facultés d'intelligence qui pourtant n'atteignent que la surface des choses? J'en appelle à la conscience de mes lecteurs ; n'est-ce pas, en général, quand ils ont étudié un point et qu'ils estiment l'avoir bien compris, que la satisfaction secrète qu'ils en éprouvent fortifie en

(1) Rivarol. — Il omet ici, sans s'en rendre compte, une partie du commandement divin : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ta pensée. » Dieu réclame l'homme entier.

eux le principe de l'indépendance? Les meilleurs luttent sans cesse contre cette invasion, ils savent trop bien que leur tendance intime est toujours d'envisager comme leur produit exclusif la pensée sur laquelle ils ont exercé leur activité. Ceci est la propriété usurpatrice et illégitime. L'appropriation réelle et salutaire de la vérité n'est que le point de contact entre elle et nous; au fait ce n'est pas nous qui la possédons; c'est elle qui nous possède. L'homme s'est séparé de Dieu en prenant; il ne s'en rapproche qu'en recevant. Ces rayons qu'il décompose en voulant les fixer, ces fragments de vérité qu'enferme la capacité de son intelligence ne sont plus l'anneau céleste par lequel il est suspendu à Dieu. S'il était possible à l'homme d'arriver à la compréhension complète de la vérité divine et de nos rapports avec elle, on conçoit qu'un être dont la déviation a été de se prendre pour centre à la place de Dieu, pût n'éprouver devant ces splendeurs que l'éblouissement d'avoir su y parvenir. D'autant plus irrévocablement perdu, que, perdu par la connaissance, il n'aurait plus à recevoir cette lumière qui sauve, non-seulement parce qu'elle éclaire, mais aussi parce qu'elle humilie [1].

La fin au prochain numéro.)

[1] Un chrétien, homme de cœur et de pensée, disait un jour que le mystère entier de l'homme, sa petitesse et sa grandeur, sa dépendance et sa liberté, tout était contenu dans cette parole de la Genèse : « Dieu créa l'homme à son image. » En effet, *Dieu créa*, c'est l'acte de la souveraineté divine tirant l'être du néant, c'est le fond toujours subsistant de la passivité de la créature. *A son image*, c'est l'être doué à l'image de Dieu d'une activité et d'une liberté propres. En un mot, n'oublions pas que si cette activité est le germe de notre être, et si elle n'est jamais plus distincte que dans la sphère du raisonnement, cette semence fut déposée dans le terroir de la passivité. Afin que nous ne pussions échapper à notre dépendance originelle, cette passivité nous est rendue palpable dans nos besoins de tout genre. Si l'homme était activité seulement, activité toujours lumineuse et pure, il serait Dieu. De là, le danger de s'attribuer la part de Dieu qui accompagne toujours l'activité réfléchie, et toute activité, hélas! Mais dans le domaine du sentiment, l'homme plus rapproché du fonds passif de son être, plus directement modifié par une action autre que la sienne, est plus aisément ramené à sa condition de créature : « La connaissance enfle, mais la charité édifie. »

BERNE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

PAR J.-R. SINNER DE BALLAIGUES.

Extrait d'un volume inédit du *Voyage dans la Suisse occidentale*. 1781 (1).

VII. CIMETIÈRES. — COLLÉGES. — BIBLIOTHÈQUE.

Entre l'arsenal et l'église des Dominicains est un grand cimetière où l'on enterre actuellement la plupart des personnes de condition. Il y a un second cimetière placé entre les trois bâtiments qui forment les colléges et la bibliothèque. C'est certainement un reste de barbarie de loger ainsi les morts au milieu des vivants ; les processions publiques, usitées aux enterrements, sont plus barbares encore : il est bien dur de suivre, sous les yeux d'une ville entière, le cercueil qui renferme ce qu'on a le plus chéri.

Les deux colléges ont été construits à la place du couvent et de l'église des Cordeliers. Dans l'un, les écoliers apprennent pendant sept années les éléments des langues et des sciences, après quoi ils sont reçus étudiants. Ordinairement ces sept années ne suffisent pas même à apprendre le latin; on n'y fait pas assez usage de la méthode des Anglais qui ont soin d'orner la mémoire des jeunes gens de poésies d'Horace, de Virgile et d'Homère. J'ai connu un des plus grands seigneurs de l'Angleterre, âgé de 50 ans, qui, à la vue d'un tableau représentant l'enlèvement d'Europe, se mit à ré-

(1) Suite et fin; voir le n° de mai de cette année, page 381.

citer une épigramme de l'Anthologie grecque, dont il se souvenait depuis le collége.

Après ces sept années vient le *cours académique :* le plan d'études qu'on y suit ne semble propre qu'à former des ecclésiastiques : aussi ne voit-on guères d'autres étudiants fréquenter ces leçons. On passe deux années en Eloquence, deux années en Philosophie, et six années en Théologie. Pendant les deux premières années, qu'on a mal à-propos désignées par le mot d'Eloquence, on explique aux étudiants quelques passages de Tite-Live ou d'un autre auteur latin; le professeur établi pour cette classe y ajoute quelques leçons d'Histoire qui ne méritent pas qu'on en parle. Les éléments de la logique, enseignés avec toute la pesanteur de la méthode allemande et suivis de quelques définitions métaphysiques, constituent le cours auquel on a donné le beau nom de Philosophie. La Physique et l'Histoire naturelle sont presque entièrement abandonnées : un professeur en Mathématiques, chargé de la Physique expérimentale, n'a d'autres auditeurs que quelques étudiants destinés à l'état ecclésiastique, et que l'on oblige, sous peine d'amende, à fréquenter ses leçons. L'étude de la Jurisprudence est fort négligée.

Le grand collége, auquel on a joint une bibliothèque publique, sert en même temps de logement à un des professeurs, ainsi qu'à vingt pensionnaires qui sont obligés de faire les fonctions des prédicateurs de la ville, lorsque ceux-ci sont malades; ils sont nourris aux frais de l'Etat. Le petit collége renferme un certain nombre de pensionnaires d'un ordre inférieur, qui se vouent au clergé. Ces institutions doivent leur origine à des fondations pieuses.

Le grand collége porte encore le nom de cloître, et conserve une partie de sa première forme. On en a agrandi successivement les logements. La bibliothèque publique a été bâtie sur une des ailes, et l'on vient d'y ajouter une belle galerie qui a le défaut de ne recevoir de jour que du côté du cimetière : aspect triste, autant que le coup-d'œil de l'ancienne bibliothèque est beau. On découvre au midi la chaîne des glaciers, la rivière et les plaines situées vis-à-vis de la ville. Ce fut dans ces plaines que l'empereur Rodolphe campa jadis avec une armée et assiégea Berne; il fut repoussé avec perte. Les historiens suisses prétendent que ce prince fit cette expédition en faveur des Juifs, que les Bernois venaient de chasser de leur ville. Ce n'était sans doute qu'un prétexte de la part de ce

prince ambitieux qui, du chef de sa mère, sœur du dernier comte de Kybourg, possédait déjà une grande partie de la Suisse, et avait peut-être formé le projet d'étendre encore davantage sa domination dans ces contrées.

La bibliothèque fut primitivement composée des débris de celles des couvents de Berne et de Thorberg. Elle n'était que peu de chose jusqu'à l'année 1628, où Jacques Graviset, seigneur de Liebeck, citoyen de Berne, donna gratuitement, et sous la seule condition que son présent serait toujours à l'usage du public, les livres et les manuscrits de Jacques Bongars, son ami, qui les lui avait laissés par testament en 1613. Bongars est célèbre par ses écrits et par les ambassades que Henri IV lui confia. Graviset était lui-même homme d'esprit et savant. On a de lui un petit ouvrage satyrique en forme de voyage, écrit en allemand et peu connu des étrangers : ce livre qui porte le titre de ***Heutelia***, anagramme de ***Helvetia***, contient des critiques assez sévères des défauts du gouvernement de Berne, qui ont été réformés depuis. Il parut en 1658. La tolérance avec laquelle on laissa passer cet ouvrage sans aucune censure, fait honneur à ce siècle-là. Peut-être ce livre contribua-t-il à la réforme de plusieurs abus. La bibliothèque de Berne a été considérablement augmentée depuis ce temps par des présents et par l'argent que le gouvernement lui a alloué. On l'a agrandie, il y a quelques années, par une galerie où sont exposés les portraits des avoyers de Berne : on y chercherait plutôt ceux des savants. Celui de feu M. Haller et celui d'André Morel, célèbre antiquaire, sont les seuls de cette classe à qui l'on ait fait cet honneur. André Morel avait reçu de la nature, avec la passion de l'étude des médailles, un talent extraordinaire pour le dessin : il était en état de dessiner de mémoire les têtes de tous les empereurs romains. Louis XIV lui confia la garde de ses médailles. Il eut le malheur de déplaire à M. de Louvois qui voulait qu'il se fît catholique, et fut mis deux fois à la Bastille, d'où il ne sortit qu'en 1691 par l'intercession de l'Etat de Berne ([1]).

([1]) Nous avons retranché ici plusieurs pages dans lesquelles Sinner énumère et décrit quelques-uns des livres et des manuscrits les plus remarquables de la bibliothèque de Berne : ces détails se trouvent déjà dans trois autres ouvrages de notre auteur, savoir : *Bibliothecæ Bernensis librorum Typis editorum Catologus. Bernæ*, 1764. 2 *vol*. — *Catalogus codicum mss.*, *etc.* — *Extraits de quelques poésies des XII*[e], *XIII*[e] *et XIV*[e] *siècles.*

VIII. ANTIQUITÉS ROMAINES. — MÉDAILLES.

Les quelques antiquités romaines que l'on voit à la bibliothèque ont été déterrées dans divers endroits du canton. Addison a parlé, dans son voyage de Suisse et d'Italie, d'un bas-relief en bronze d'un bon style, découvert en 1624 à Vidy et conservé aujourd'hui dans la collection publique. Outre quelques autres petites figures représentant les Lares et quelques vieux ustensiles, on voit une tête en bronze, trouvée aussi à Vidy, et qui paraît être le buste de Constantin-le-Grand. Un petit groupe de bronze, déterré à Muri, mérite aussi d'être remarqué. On peut voir dans les ***Délices de la Suisse*** une détestable gravure de ces deux pièces: la seconde est désignée assez obscurément comme représentant ***deux satyres trouvés dans le voisinage de Berne.***

Quoique la bizarrerie des artistes ait souvent donné la torture aux savants, nous hasarderons, au risque de nous tromper, une conjecture sur ce bronze. Les mythologues ne nous ont rien dit de satyres femelles; qu'a pu donc signifier celle du cabinet de Berne? La figure principale tient dans sa main droite une coupe, et embrasse de la gauche un petit satyre enfant qui tient sur sa main un oiseau; la conque marine, qui était au pied de ce groupe, paraît n'être qu'un accessoire. Je crois que ce groupe représente des dieux Lares, protecteurs des campagnes des environs ou de quelque famille rustique. C'est cette classe de divinités que Virgile invoque à la tête de ses Géorgiques.

> Et vos, agrestum præsentia numina, Fauni,
> Ferte simul Faunique pedem, Dryadesque puellae.
> Munera vestra cano.

Le sculpteur avait-il voulu faire allusion en même temps à la jolie fable chantée par Ovide, et d'après laquelle Picus, fils de Saturne et père de Faune, aurait été changé en pivert par la colère de Circé, dont il refusa d'écouter l'amour pour rester fidèle à Canente son épouse? En ce cas, rien de plus aisé que d'expliquer notre bronze. La femme assise sera une de ces Dryades qui admiraient autrefois la beauté de Picus.

> Ille suos Dryadas Latiis in montibus ortas
> Verterat in vultus; illum fontana petebant
> Numina, Naiades.

Le petit Faune sera son fils, et le pivert, c'est Picus lui-même, ou plutôt l'oiseau qui le représentait et que l'on honorait en mémoire de lui. Picus fut le premier inventeur des augures par les oiseaux; on prétend même que le pivert dont il se servait pour cela est l'origine de la fable racontée par Ovide.

Les médailles antiques du cabinet de Berne n'ont rien d'intéressant, si ce n'est d'avoir été en partie trouvées dans le canton même, à Avenches, à Moudon, à Vidy près de Lausanne, à Windisch qui est l'ancien Vindonissa, à Kőlliken près de Lenzbourg, à Culm dans le même district, etc, etc.

Il est singulier que celles que le hasard fit découvrir en 1763 près de Moudon soient toutes d'argent et des premières années d'Auguste, ou même antérieures et consulaires. Les voyageurs anglais qui demeuraient en ce temps à Lausanne, eurent connaissance de la découverte, et achetèrent une partie de ces médailles avant qu'on eût donné à Berne l'ordre de les retirer pour le cabinet, où il n'en est entré que 50 à 60 environ. Les Romains, grâce à leur usage de graver sur les monnaies les époques des consulats et les événements mémorables, ont laissé à la postérité ce subside de l'histoire sans lequel on ignorerait un grand nombre de faits intéressants. Les médailles ont surtout servi à fixer les époques des événements. Cet usage, digne d'une nation maîtresse de l'univers, honorerait encore aujourd'hui notre siècle si les souverains voulaient faire la très petite dépense de varier les coins de leurs monnaies. Au lieu de cela on frappe des médailles ordinairement d'un gros volume, incommodes par leur poids et fort chères quand elles sont en argent.

Au nombre des médailles modernes de ce cabinet est une monnaie de cuivre assez remarquable, de la grandeur d'un sol de France, frappée par ordre du pape Grégoire XIII, portant d'un côté l'effigie du pontife, et représentant au revers le massacre de la Saint-Barthélemy avec cette légende : ***Huguonotorum caedes.*** Ni Néron, ni Domitien n'ont jugé à-propos de conserver à la postérité, sur des médailles, la mémoire du sang innocent qu'ils ont versé, mais l'esprit de persécution et le fanatisme religieux faisait oublier les droits de l'humanité.

Tantum relligio potuit suadere malorum !

Si les princes, disons-nous, faisaient la dépense médiocre de coins nouveaux destinés à immortaliser la construction d'un grand chemin, d'un pont ou d'un canal, la fondation d'un établissement utile, l'époque d'un bienfait accordé à la nation ou d'une victoire remportée sur les ennemis, chacun porterait dans sa poche l'histoire des règnes glorieux, et l'on contribuerait plus volontiers de son argent aux dépenses d'un souverain dont les monnaies rappelleraient à chaque instant les bienfaits.

IX. SOCIÉTÉ ÉCONOMIQUE.

La Société économique de Berne doit sa naissance à M. Tschiffeli, excellent citoyen, un des fondateurs de la *Société helvétique* de Schinznach.

Une invitation au public, faite par M. Tshiffeli, rassembla en 1759 un petit nombre de citoyens occupés du bien public et surtout de l'avancement de l'agriculture et des arts économiques. On ne songea d'abord qu'à proposer annuellement des prix sur quelques questions utiles; on reçut bientôt des mémoires de tous côtés. MM. les marquis de Mirabeau et de Turbilly devinrent membres correspondants de la nouvelle société qui, au bout d'une année, se trouva en état de donner au public un volume d'excellents mémoires. La source n'a pas tari jusqu'à présent. Les mémoires des premières années, imprimés seulement à un petit nombre d'exemplaires, sont devenus rares.

La réputation du grand Haller, qui fut longtemps président de cette société et qui s'est fait honneur de joindre ce titre à ses autres couronnes académiques, a contribué à la faire connaître. Elle a eu du reste des crises et des adversaires comme la plupart des institutions nouvelles, quelque utiles qu'elles soient. Certains mémoires et certaines questions, qui semblaient se rapporter à des objets de législation, déplurent aux gens intolérants qui ne veulent pas qu'on touche au sanctuaire des lois, même pour y porter la lumière; mais ces inquiétudes se sont calmées, et le gouvernement témoigne aujourd'hui de son bon vouloir pour la société en lui allouant des subventions, très modiques il est vrai. A mesure que sa réputation s'est accrue, elle a augmenté ses relations avec les

étrangers. Il y a quelque temps qu'un inconnu l'a rendue dépositaire d'un prix qu'elle devra décerner à un mémoire sur le meilleur système de lois criminelles, relativement aux délits et aux peines; quoique ce sujet fût étranger à l'objet des travaux de la société, elle a accepté cette commission, en vertu du grand principe de l'utilité générale. Une collection de modèles et de bons livres forme jusqu'à présent toute sa richesse: elle devrait y joindre un cabinet d'histoire naturelle: mais elle manque encore d'un domicile fixe et d'un local commode pour loger ses collections. La société de Zurich est plus heureuse : elle possède une maison spacieuse, des terrains pour faire des expériences sur la végétation, et des recueils de dessins de plantes qu'elle doit à la munificence du chanoine Gessner, homme éclairé, bon citoyen et si modeste qu'il n'a pas voulu publier ses travaux, ne les trouvant pas assez achevés.

X. PEINTRES BERNOIS.

Berne n'est pas la patrie des beaux-arts. Un ciel austère semble nuire à cette délicatesse des organes et à cette sensibilité nécessaires pour produire les peintres et les sculpteurs, ainsi que les poètes. Mais sans trop nous arrêter à une observation physique qui est sujette à un grand nombre d'objections, et qui d'ailleurs peut s'appliquer à bien d'autres pays, disons que les arts se perfectionnent par l'émulation et les récompenses. Il faut honorer les artistes et surtout les payer : ce qui ne peut guères avoir lieu que dans les grands Etats, où il y a de grandes richesses, des princes aimant le faste, faisant bâtir des palais et les ornant avec magnificence, et des particuliers souvent plus opulents que les princes. Ajoutons surtout que le culte religieux de l'Eglise romaine contribue beaucoup au développement des beaux-arts. C'est la religion qui a élevé la superbe église de Saint-Pierre: les trésors du clergé ont payé les peintres; la dévotion même a produit des chefs-d'œuvre de l'art. Un peintre qui travaille pour décorer les autels semble travailler pour le ciel, les anges et les saints. Il en est de même de la musique, l'une des parties essentielles du culte catholique, et que le culte des réformés a réduite au chant triste des Psaumes. Voilà

pourquoi Berne n'a point produit de grands musiciens, et ne compte guère que deux peintres du temps passé qui méritent d'être nommés. L'un fut Joseph Heine, contemporain et disciple de Paul Véronèse. Mais il quitta sa patrie et se fixa à la cour des empereurs Rodolphe et Mathias; on ne voit pas un seul de ses ouvrages à Berne où il est né. Le second fut Joseph Werner, contemporain et imitateur de Charles Le Brun. Il travailla longtemps en miniature pour la cour de France. Sa vie se trouve dans l'Histoire des peintres suisses par Fuesli, ouvrage agréable et bien fait. Werner revint quelque temps dans sa patrie, y laissa un grand nombre de portraits et quelques tableaux peints d'une manière dure, mais d'un excellent dessin. Werner ne fut célèbre en France que comme peintre en miniature. Il dessina quelque temps des cartons pour une manufacture de tapisseries que des ouvriers français établirent à Berne après la révocation de l'édit de Nantes et qui ne s'est pas soutenue. On voit à l'hôtel-de-ville un bon tableau de lui, représentant le sujet de la calomnie par Apelle : ce tableau est moins dur que ses autres ouvrages.

Werner était d'une humeur désagréable et difficile; on conserve dans une famille de Berne le portrait d'une belle femme coupé verticalement en deux: Werner s'était engagé à faire ce portrait à un certain prix; lorsqu'il fut achevé, il exigea le double de la somme. La dame ayant refusé, le peintre lui intenta procès et fut condamné à se contenter du prix convenu. Mais cette dame, plus fière que Werner, lui envoya le paiement avec la moitié du portrait qu'elle avait coupé en deux, disant qu'elle ne voulait pas abuser de la sentence rendue en sa faveur. Les héritiers de la dame rachetèrent dans la suite de la famille de Werner l'autre moitié du portrait. Le peintre, mécontent de sa patrie, se retira à Berlin où il fut directeur de la galerie et de l'académie de peinture de Frédéric Ier, qui protégeait les arts.

Du milieu de cette obscurité il semble qu'on voit naître depuis quelques années une aurore sur l'horizon de Berne. Une école de dessin, qui vient d'être établie par le gouvernement, est dirigée par un excellent artiste, sculpteur et peintre. Le gouvernement a accordé des secours et des récompenses à plusieurs jeunes gens qui se sont voués à la peinture. Dans ce nombre on doit distinguer le sieur Freudenberg, connu à Paris par ses jolis tableaux, qui ont

été gravés, et qui contiennent les détails agréables de la vie et de la toilette d'une jolie femme de Paris. M. Freudenberg continue de faire graver de petits tableaux où il a représenté le costume des villageois. Il réunit le talent de dessiner les figures avec l'art de composer des paysages gracieux.

Le sieur Aberli, qui vit à Berne depuis près de trente ans, est originaire de Winterthour, au canton de Zurich. Il est assez connu par ses vues gravées et coloriées des glaciers et de quelques autres sites du canton de Berne, ouvrages que les étrangers enlèvent avec empressement. La nature avait destiné cet artiste à imiter ses beautés; il est né pour le paysage. Le besoin de gagner de l'argent l'avait fait peintre de portraits: mais depuis qu'il peut se livrer à l'impulsion de son génie, il a quitté son premier genre.

Nous parlerons ici d'un troisième artiste, le sieur Dunker, Poméranien, qui s'est établi à Berne depuis quelques années. Il a gravé à Paris les tableaux du cabinet de M. le duc de Choiseul. Son crayon est charmant ; il joint à un talent exquis pour le paysage une imagination féconde. C'est à ces deux artistes que le public doit les ornements d'une édition des *Nouvelles de la reine de Navarre,* dont la gravure a été confiée aux soins des meilleurs graveurs de Paris. Les trois artistes dont nous venons de parler auraient dû être chargés d'exécuter les dessins des *Tableaux pittoresques de la Suisse;* ils y auraient porté des talents distingués, joints à la connaissance du pays si nécessaire pour exécuter de pareils sujets.

Le sieur Aberli s'est formé un assez joli cabinet de tableaux flamands et allemands; on voit chez lui quelques-uns de ses propres paysages qui méritent d'être remarqués: son pinceau est frais et transparent. On voit encore de bons tableaux chez MM. Fischer de Wangen, directeurs généraux des postes. L'aîné possède un portrait de Rembrant peint par lui-même, et deux très-jolis tableaux de Péters représentant des fêtes champêtres; son frère possède une marine d'Italie par Vernet, de son premier temps, un très-beau paysage de Roland-Savery, une marine de Bachhuysen, deux Watteau, un chimiste peint par David Téniers, et plusieurs autres tableaux de prix, dont le plus précieux est une foire hollandaise riche en figures, peinte par Adrien Van Ostade, tableau de la plus grande fraîcheur.

Si l'on voit peu de tableaux à Berne, il faut excepter les portraits dont toutes les maisons sont remplies. Les Bernois ont eu depuis longtemps la fantaisie de se faire peindre. Huber, peintre bâlois qui vivait à Berne au commencement de ce siècle, y a laissé un nombre prodigieux de portraits, dont quelques-uns approchent, par la beauté du coloris, des Titien et des Van-Dyck. Huber avait étudié à Rome et entendait parfaitement son art. Aujourd'hui c'est le sieur Handmann, bâlois aussi, qui a pris sa place. Il vit à Berne depuis vingt-cinq ans. On doit rendre justice à son talent: ses portraits sont vrais et pleins de vigueur. On en voit presque autant que de ceux de Huber, ce qui n'empêche pas que deux ou trois peintres de portraits ne trouvent continuellement à s'occuper à Berne. Il n'y a pas de petit citoyen, de mercier ou d'aubergiste qui ne veuille avoir son portrait et celui de sa femme. Cette idolâtrie de soi-même a succédé au culte des images des saints, dont le peuple décore ses murailles chez les catholiques romains. Ce qu'il y a de plus divertissant, ce sont les vieux portraits: au commencement du siècle où nous vivons on portait encore des moustaches et des barbettes. La fraise plissée et le bonnet en forme de mortier qu'on a conservés aujourd'hui aux prédicateurs, quand ils font leurs fonctions, faisaient autrefois partie du costume des magistrats de Berne, et se sont maintenus à Bâle et à Zurich. Les femmes de qualité portaient à la fin du siècle passé de grandes toques de peau d'ours, assez semblables aux bonnets de grenadiers que portent aujourd'hui les milices suisses; elles cachaient leurs cheveux avec autant de soin qu'elles mettent aujourd'hui à les faire paraître, sans compter les subsides étrangers. Vers le commencement du siècle on adopta à Berne les grandes perruques; les jeunes gens se piquèrent de les porter excessivement longues: cette mode avait été imitée des Français. Les barbes se sont longtemps maintenues chez le peuple de la campagne. Ce n'est que depuis environ quarante ans qu'en mettant les milices sur un pied plus moderne, on a obligé les paysans à renoncer à cet ornement du visage qui paraît aujourd'hui ridicule. Quelques peintres modernes, peu contents des modes de notre temps, y substituent des habillements de fantaisie pour mieux faire valoir leur art. Il est étonnant que la plupart des nations aient servilement copié les modes des Français qu'ils imitent la plupart du temps

sans les aimer; et c'est d'autant plus étrange, que l'habit français, celui des hommes surtout, n'est ni commode ni avantageux à la figure. On a commencé dans quelques pays à abandonner cette imitation servile : l'exemple que vient de donner le roi de Suède mériterait d'être suivi. Les républiques suisses, où l'on est continuellement occupé de réglements contre le luxe et de lois somptuaires, devraient bien songer à régler l'habillement des deux sexes, et remédier par là à un des luxes les plus ruineux : le changement des modes.

XI. NIDECK.

Nous terminerons ce que nous avions à dire de Berne, en observant que cette ville, située sur une colline que l'Aar environne en forme de presqu'île, aboutit vers son extrémité orientale à un coteau dont la base est de la même pierre de grès ou molasse si commune dans les environs. Une petite église qui porte le nom de Nideck est assise sur l'extrémité de ce coteau. Les anciennes chroniques de Berne et la charte ou bulle de l'empereur Frédéric II, attestent que le duc Berthold de Zähringen avait autrefois en cet endroit une maison ou petit château nommé *Nideck.* La langue allemande semble d'abord rendre raison de ce nom qui signifie *coin* ou *angle inférieur*, parce que, en effet, la ville et le coteau viennent ici se terminer en pointe. M. de Bochat a cru trouver l'étymologie de *Nideck* dans la langue celtique, et prétend que le mot composé *Nid-egg,* signifie une *habitation dans un coin.* Le mot anglais *egg*, qui désigne un *œuf* dont la figure se termine en pointe, vient à l'appui de cette étymologie, tant il est vrai qu'on trouve des rapports sans nombre entre les idiômes. M. Walther, savant jurisconsulte, qui a répandu beaucoup de jour sur l'histoire des commencements de Berne et les origines de ses lois, vient de proposer une conjecture ingénieuse sur le nom de *Nideck*. « Il est certain, dit-il, que les recteurs de la petite Bourgogne, c'est-à-dire les ducs de Zähringen, faisaient rendre la justice dans ce pays au nom de l'Empire. On sait par divers actes que, longtemps après la fondation de Berne, les avoyers ou procureurs impériaux y tenaient des assises. Selon les anciens usages germa-

niques, on s'assemblait ordinairement pour rendre la justice auprès d'un grand chêne. La place où Berne a été bâtie était autrefois couverte d'une forêt de chênes, selon le témoignage des vieilles annales. Il est donc vraisemblable, dit-il, que *Nideck* ou *Nideich (sous le chêne)* désigne un grand chêne auprès duquel la justice s'assemblait autrefois. La charte de la ville de Berne de l'an 1218, sans parler du nom de *Nideck*, parle en ces mots d'une maison du duc de Zähringen : « *De domo etiam quam dux Berchtoldus apud vos firmavit, vobis statuendo promittimus, quod de ipsa nunquam a nobis vel a successoribus nostris aliquod damnum pateremini vel gravamen.* » Le mot *firmavit* désigne une maison forte ou château. Les annales de Berne disent que le duc en avait fait une maison de chasse ; cela peut aisément se concilier. Tous les seigneurs alors étaient chasseurs, et tout château habité par un seigneur était une maison forte selon les mœurs et les usages du temps. On voit. par les expressions dont se sert l'empereur, que ce prince, qui voulait assurer la liberté de Berne après la mort du duc de Zähringen, la tranquillise sur la maison forte de ce prince. Elle fut démolie vers l'an 1273 à la fin du grand interrègne. L'empereur Rodolphe Ier confirma la charte de Frédéric II. Ce ne fut qu'en 1494 que l'on établit une petite église à la place de l'ancienne maison : c'est à cette paroisse qu'appartient toute la partie inférieure de la ville, ainsi que le faubourg qui borde la rivière.

DU CLIMAT DES ETATS-UNIS

ET DE

SES EFFETS SUR LES HABITUDES ET LES MOEURS.

(Lu à l'assemblée générale de la Société helvét. des sciences naturelles, le 23 août 1853.)

Lorsqu'un émigrant allemand ou suisse s'en vient débarquer à New-York, il ne trouve pas en général que le climat y soit bien différent de celui de son pays. Peu à peu cependant et à mesure qu'il s'installe d'une manière permanente, il commence par constater des différences qui bientôt l'obligent à modifier quelques-unes de ses habitudes, et au bout d'un certain temps lui font adopter bon gré mal gré la manière américaine qui avait d'abord été l'objet de ses plus amères critiques.

Cette expérience que font la plupart des Européens ne laisse pas que de les étonner lorsqu'ils viennent à y réfléchir. Ils savent que les Etats du Nord sont à-peu-près sous la même latitude que l'Europe centrale; les plus instruits d'entre eux se souviennent en outre d'avoir appris à l'école que les isothermes ou zones d'égale température correspondent d'une manière encore plus frappante. Ils ont d'ailleurs fait l'expérience que l'hiver aux environs de New-York et de Boston est à-peu-près aussi froid qu'aux environs de Francfort, de Bâle et de Zurich, et l'été au moins aussi chaud. Et pourtant il en résulte des effets tout différents auxquels ils ne comprennent absolument rien. Aussi, lorsqu'il y a quelques années l'élite de la population allemande de Boston se réunit en un lycée pour y suivre des cours publics à la manière des Américains, la principale,

sinon la seule question de physique générale sur laquelle ils témoignaient un vif désir d'être renseignés était précisément celle du climat. Comment se faisait-il qu'ils étaient tous obligés de modifier après un certain temps leurs habitudes et jusqu'à leur manière de procéder dans les différents arts et métiers?

Ayant été invité à faire quelques leçons sur la climatologie comparée des continents d'Europe et d'Amérique, je fus conduit à m'enquérir d'une manière plus spéciale de la nature de ces influences climatériques et de la portée des modifications qu'elles entraînent à leur suite.

Les phénomènes dont il s'agit sont de deux sortes, ceux qui se rapportent à la vie ordinaire et que tout le monde peut constater, et ceux qui s'observent dans l'exercice de certaines professions [1].

A la première catégorie appartiennent les phénomènes suivants :

1° Les femmes allemandes sont toutes émerveillées de la facilité avec laquelle le linge sèche même au plus fort de l'hiver, si bien que les lessives durent en général moitié moins longtemps qu'en Europe; c'est aussi ce qui, selon elles, rend possible cette coutume si généralement répandue dans les Etats-Unis, de faire la lessive toutes les semaines.

2° D'un autre côté ces mêmes ménagères, surtout celles qui habitent la campagne, sont désolées de la rapidité avec laquelle le pain se dessèche. Habituées dans leur pays natal à faire des provisions de pain pour plusieurs semaines, elles sont désespérées de voir que leur pain, bien que préparé de la même manière, se durcit et devient immangeable au bout de quelques jours; elles en accusent la qualité de la farine, celle de l'eau, s'emportent, se lamentent, et au bout d'un certain temps finissent par adopter la coutume américaine de faire du pain tous les jours ou au moins tous les deux jours.

3° Cet inconvénient qui ne laisse pas que d'être réel, est compensé jusqu'à un certain point par des avantages que nous ne possédons pas. Ainsi la moisissure est bien moins à redouter aux Etats-Unis que chez nous. Il est rare que les provisions d'hiver en souffrent. Les caves en particulier, à moins d'être placées dans des endroits humides et bas, sont excellentes, ce qui fait que l'air y

[1] En parlant des Etats-Unis comparativement à l'Europe, nous avons surtout en vue les Etats du nord de l'Union, et non pas le Texas ni la Californie, où les conditions sont toutes différentes.

conserve toute espèce de denrée, de fruits et de légumes bien plus longtemps et plus sûrement que chez nous.

4° La même absence d'humidité s'observe d'une manière encore plus frappante en hiver dans les appartements. Les fenêtres suent bien moins que chez nous. Aussi les Allemands qui sont habitués à voir chez eux les vitres couvertes d'arborisations pendant une bonne partie de l'hiver, et qui conçoivent difficilement une fête de Noël sans *Eisblumen* (fleurs de glaces), sont-ils tout désappointés de ne pas les retrouver plus fréquemment en Amérique, et pourtant il y fait tout aussi froid et même plus froid à l'époque de Noël qu'à Hambourg ou à Munich.

5° A côté de ces expériences qui sont du domaine de la vie ordinaire, il en est d'autres qui touchent à l'hygiène et que tout le monde peut faire sur sa personne. Je n'en citerai ici qu'un exemple, l'influence que le séjour des Etats-Unis exerçe sur les cheveux, qui au bout d'un certain temps perdent considérablement de leur moiteur. De là un plus grand besoin de pommade et d'huile, et partant un nombre relativement beaucoup plus considérable de coiffeurs. Bien des jeunes gens qui en Suisse ou en Allemagne se seraient recriés à l'idée de pommade ou d'huile de Macassar, crainte de paraître efféminés, prennent peu à peu le chemin du coiffeur quand ils ont séjourné quelque temps aux Etats-Unis.

Les expériences qui ont été faites dans l'exercice des différents arts et métiers ne sont pas moins significatives. En voici quelques exemples que j'ai recueillis de personnes intelligentes et dignes de foi.

1° Les entrepreneurs en bâtiments ne connaissent pas la nécessité de laisser leurs édifices se sécher pendant une saison avant de les livrer à l'habitation. Le maçon en est à peine sorti que déjà le locataire y entre sans aucune crainte d'y prendre du rhumatisme, ni aucune des infirmités qu'on gagne si facilement chez nous dans les bâtiments neufs.

2° Les peintres en bâtiment peuvent appliquer beaucoup plus rapidement que chez nous une seconde couche de vernis ou de détrempe, sans que la qualité du travail s'en ressente.

3° En revanche les ébénistes et surtout les fabricants d'instruments de musique sont obligés d'apporter beaucoup plus de soin au choix du bois qu'ils emploient. Du bois qui en Europe serait jugé amplement sec ne peut être admis dans les ateliers d'ébénis-

terie de Boston ou de New-York, où il crevasserait en très-peu de temps. Les parquets surtout exigent un soin extrême, aussi n'en voit-on que très-peu, même dans les maisons les plus opulentes. C'est à cette même cause qu'il faut attribuer le grand succès des pianos américains, tandis que ceux de Vienne, bien qu'irréprochables pour l'Europe, se détériorent très-vite.

4° Les menuisiers sont aussi forcés de faire usage d'une colle beaucoup plus forte que celle dont ils se servent en Europe.

5° De leur côté, les tanneurs ont fait la remarque que les peaux se sèchent beaucoup plus facilement qu'en Europe, ce qui leur permet de faire bien plus d'avance dans un temps donné. Ils sont surtout étonnés de la rapidité avec laquelle la dessication s'opère en hiver.

6° Enfin, je puis citer un fait tiré de ma propre expérience de naturaliste. Vous savez tous quelle peine nous avons en Europe à protéger nos collections d'histoire naturelle contre l'humidité; ce n'est qu'à force d'entretenir de la chaux ou d'autres absorbants dans nos galeries, que nous parvenons à les mettre à l'abri de la moisissure, surtout dans les bâtiments neufs. A Boston, j'ai vu loger des collections d'oiseaux et de mammifères dans des appartements que le gypseur venait de quitter, sans qu'on songeât même à y placer des absorbants. Quand j'en fis la remarque à l'inspecteur, en lui témoignant ma sollicitude pour tant de précieux objets qui couraient risque de se gâter: « Vous oubliez, me répondit-il, que nous sommes dans la Nouvelle-Angleterre et non pas en Europe. »

Tous ces phénomènes divers se rapportent à une seule et même cause, que vous avez déjà devinée, la plus grande sécheresse de l'air aux Etats-Unis. Il pourrait même paraître oiseux d'insister autant que je l'ai fait sur cette propriété du climat américain, si, en apparence, ce résultat n'était en opposition avec les données météorologiques que nous possédons sur ce pays. « Vous prétendez, nous a-t-on souvent objecté, que le climat des Etats-Unis est plus sec que celui d'Europe, et pourtant, nous savons qu'il n'y pleut ni moins, ni moins souvent que chez vous. »

En effet, la quantité d'eau qui tombe aux Etats-Unis, sous la forme de pluie ou de neige, non-seulement n'est pas inférieure, mais égale et dépasse même celle qui tombe en Europe. Ainsi, d'a

près les données les plus récentes que nous possédions, il tombe annuellement :

A Boston,	38	pouces d'eau ;
A Philadelphie,	45	» »
A Saint-Louis,	32	» »

tandis qu'en Europe, la quantité annuelle d'eau qui tombe sur un point donné est :

En Angleterre	32	pouces.
En France	25	»
Au centre de l'Allemagne,	20	»
En Hongrie	17	»

Le nombre des jours de pluie aux Etats-Unis n'est pas non plus inférieur à ce qu'il est en Europe, à l'exception peut-être des Iles Britanniques et de la Norvège. En revanche, il paraît être plus considérable que dans l'Europe orientale. Ai-je besoin de faire observer que la contradiction qui ressort de ces données n'est qu'apparente, et que malgré cette quantité d'eau plus considérable, le climat peut néanmoins être au total plus sec aux Etats-Unis qu'en Europe ? La raison en est bien simple : c'est que par le beau temps l'atmosphère est moins chargée d'humidité que chez nous. L'air ne se maintient pas, comme en Angleterre et dans l'ouest de l'Europe, à un état voisin de la saturation; mais du moment qu'il cesse de pleuvoir et qu'un changement de vent ramène le beau temps, l'hygromètre baisse immédiatement, et le point de rosée se tient sensiblement au-dessous de la température ambiante de l'air. Il y a sous ce rapport similarité entre le climat des Etats-Unis et celui des Alpes. Nos montagnes, vous le savez, ont donné lieu à des résultats en apparence non moins contradictoires. Se fondant sur le fait qu'il y pleut plus souvent que dans la plaine, on en a conclu, avec trop de précipitation, que l'air y était moins sec. Aussi voyons-nous, dans les anciens manuels de météorologie, et même dans des ouvrages récents, le climat des Alpes figurer parmi les climats humides, tandis qu'en réalité l'air y est beaucoup plus sec, ce dont chacun de nous a pu faire l'expérience par une belle journée. C'est même à cette circonstance qu'il faut attribuer, en grande partie, le fait qu'on se fatigue moins dans les montagnes que dans la plaine.

La cause de cette plus grande sécheresse du climat américain est facile à saisir. En Amérique, comme en Europe, les vents pré-

dominants sont les vents d'ouest. Sur nos côtes d'Europe, ces vents arrivent chargés d'humidité dont ils se sont saturés au contact de l'Océan ; de là vient qu'ils y amènent en général la pluie. Aux Etats-Unis c'est l'inverse. Les vents d'ouest n'arrivent sur la côte atlantique qu'après avoir balayé tout un continent, et pendant ce trajet ils ont perdu une grande partie de leur humidité. Aussi ne sont-ils que très rarement accompagnés de pluie. Ils jouent le même rôle que les vents d'est chez nous, qui par cela seul qu'ils nous arrivent du continent, sont secs et avides d'humidité. Nous savons tous combien nos routes et nos champs se sèchent plus facilement sous l'influence de la *bise* que sous celle du *vent* (1).

Jusqu'à quel point des circonstances atmosphériques aussi diverses peuvent-elles influer sur les conditions de la vie animale et végétale? Buffon déjà, en comparant les animaux et les plantes du nouveau continent à ceux de l'ancien, avait signalé un double contraste. Il avait remarqué que les espèces animales du continent américain étaient en général de plus petite taille que leurs congénères de l'ancien continent (2), tandis que c'était à-peu-près l'inverse à l'égard des plantes; il en avait conclu que le nouveau continent était de préférence le continent du règne végétal, tandis que l'ancien favorisait le règne animal.

L'histoire des Etats-Unis n'est pas assez ancienne pour nous fournir des données concluantes sur les modifications que les différentes races d'animaux importées d'Europe, ont pu y éprouver sous l'influence du climat. C'est l'homme lui-même qui nous fournit ici les faits les plus instructifs.

Il y a à-peu-près deux cent trente ans que les premiers colons vinrent s'établir sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre. C'étaient, comme l'on sait, des dissidents qui s'expatriaient pour cause de religion, parce qu'ils avaient besoin d'une plus grande somme de

(1) Par une conséquence naturelle du contraste que je viens d'énoncer, ce même vent d'est et du nord-est qui, chez nous, est généralement sec et froid, est aux Etats-Unis invariablement accompagné de pluie. Tous ceux qui ont habité New-York et la Nouvelle-Angleterre, ne connaissent que trop bien les bourrasques du nord-est *(North easterly storms)* qui sont si fréquentes au printemps.

(2) Il suffit de comparer le lion avec l'once, le rhinocéros avec le tapir, le chameau avec le lama, etc.

liberté religieuse que l'Eglise anglicane n'était disposée à leur accorder. C'étaient à tous égards de vrais Anglais, ayant tous les traits physiques et moraux de la race anglo-saxonne. Aujourd'hui, après deux siècles à peine, l'habitant des Etats-Unis n'est plus un simple Anglais. Il a des caractères qui lui sont propres et qu'on ne saurait méconnaître, pas plus qu'on ne confond la physionomie anglaise avec la physionomie allemande. Il s'est, en un mot, développé un type yankee ou américain. Or, comme ce type ne peut être le résultat d'un croisement de race, puisqu'il est le plus prononcé dans les Etats de l'est, précisément là où la race est le moins mélangée, il faut bien qu'il soit la conséquence d'influences extérieures, au nombre desquelles il faut ranger en première ligne celles du climat.

L'un des traits physiologiques de l'Américain, c'est l'absence d'embonpoint. Parcourez les rues de New-York, de Boston, de Philadelphie, sur cent individus qui vous coudoient vous en rencontrerez à peine un qui ait de la corpulence; encore se trouvera-t-il le plus souvent que cet individu est un étranger ou d'origine étrangère.

Ce qui nous frappe surtout chez les Américains, c'est la longueur du cou : non pas, bien entendu, qu'ils aient le cou absolument plus long que nous; mais parce qu'étant plus grêle, il paraît d'autant plus allongé. A leur tour les Américains reconnaissent facilement l'Européen aux caractères contraires. Il m'est arrivé plus d'une fois qu'en devisant avec des amis sur la nationalité d individus que nous rencontrions sur la promenade publique, j'avais des doutes sur leur origine, tandis que les Américains se prononçaient ordinairement sans hésitation. « Mais regardez donc leur cou, me disaient-ils, jamais Américain n'a eu un cou pareil. »

La même remarque s'applique aussi et à plus forte raison au beau sexe, et ce qui nous étonnera peut-être. c'est que loin de s'en plaindre, on a l'air de s'en féliciter. De là en effet cette expression délicate et éthérée que l'on vante tant chez les Américaines. Mais tout en reconnaissant ce qu'il peut y avoir d'attrayant dans ce type, que les poètes, à tort ou à raison, qualifient d'angélique, je ne crois pas me tromper en pensant que nos Européennes, pour être un peu plus robustes et dodues, n'en ont pas moins de droits à notre admiration.

La différence que je viens de signaler entre les Américains et les

Européens, n'est pas seulement le résultat d'un moindre développement du système musculaire; elle dépend autant, sinon davantage, d'un amoindrissement du système glandulaire, et sous ce rapport, elle mérite une sérieuse attention de la part du physiologiste, comme compromettant directement l'avenir de la race américaine. C'est ce que les plus intelligents ont pressenti. Ils ont compris qu'il fallait une limite à cette délicatesse excessive des formes; et c'est pourquoi, malgré leur éloignement instinctif pour les Irlandais (qui fournissent le plus fort contingent de l'émigration), ils sont loin de s'opposer à l'immigration de cette race, qui par la plénitude de ses formes et la richesse de son système glandulaire, semble faite pour résister avec avantage aux influences du climat américain. On a en effet déjà plus d'une fois fait la remarque que les plus belles femmes sont celles qui sont nées de parents venus d'Europe.

Au reste, cette influence de climat ne s'observe pas seulement sur les générations: elle se fait aussi sentir dans beaucoup de cas sur les individus lorsqu'ils changent de continent. Ainsi il est peu d'Européens qui engraissent aux Etats-Unis, tandis que les Américains qui séjournent quelque temps en Europe y prennent ordinairement un air de santé et de prospérité remarquables. Il en est aussi parfois de même des Européens qui reviennent en Europe après un séjour prolongé aux Etats-Unis. Pour celui qui a l'honneur de vous adresser la parole, rien ne serait plus facile que d'en fournir la preuve.

Ce qui caractérise l'Américain du nord encore plus que sa maigreur, ce sont ses cheveux roides. Quand le *Charivari* de Londres *(le Punch)* veut faire la caricature du Yankee, il le représente invariablement avec un cou de cigogne et une chevelure longue et grossière, une vraie crinière. C'est le caractère exagéré, mais vrai cependant, de la chevelure américaine et de celle des Indiens. Le contraste à cet égard est surtout frappant entre les Américains et les Anglais. Ces derniers, on le sait, se font en général remarquer par leurs cheveux soyeux. Il n'est personne parmi vous qui n'ait admiré les beaux cheveux bouclés des enfants anglais. Vous chercheriez en vain une chevelure pareille chez les enfans américains, malgré la dépense de papillottes que font les mamans. Et cependant on peut admettre, sans crainte de se tromper, que les enfants des premiers colons de la Nouvelle-Angleterre avaient, eux aussi, les cheveux bouclés.

Cette modification qui s'est opérée dans la chevelure des habitants des Etats-Unis est de la plus haute importance pour la question qui nous occupe, par la raison qu'ici du moins nous pouvons entrevoir la cause de cette transformation. Nous savons en effet que les cheveux se contractent sous l'influence de l'humidité, si bien que c'est sur ce principe que Saussure construisit son hygromètre. Or, les boucles étant l'effet d'une contraction, il n'est pas étonnant que les cheveux bouclés soient très communs dans un climat humide comme l'Angleterre, tandis qu'on doit naturellement s'attendre à les voir s'étendre et se roidir sous l'influence d'un climat sec comme celui des Etats-Unis.

Du moment qu'il est démontré que la plus grande sécheresse de l'air peut occasionner, sous des latitudes d'ailleurs semblables, des différences aussi notables, pourquoi lui refuserait-on une part d'influence dans d'autres domaines plus complexes, mais non moins dépendants de circonstances extérieures? Ceci nous conduit à dire un mot des différences qu'on a signalées, au point de vue moral, entre les Américains et les Européens.

Il n'est aucun Européen qui, en débarquant à New-York, à Boston ou à Baltimore, n'ait été frappé de l'activité fiévreuse qui y règne de tous côtés. Tout le monde est pressé ; les individus sur les quais et le long des trottoirs courent plutôt qu'ils ne marchent. Si deux amis se rencontrent dans la rue, ils se bornent à se serrer la main, mais n'ont pas en général le temps de causer. Il est vrai que l'on peut voir quelque chose de semblable dans les ports et les grandes villes d'Angleterre. Seulement, l'activité des Anglais me paraît plus raisonnée ; celle des Yankee est plus instinctive, le résultat de l'habitude et d'une impatience naturelle, plutôt que de la nécessité. De là vient qu'elle se trahit fréquemment en des occasions où elle est absolument hors de saison. On a reproché avec raison aux Américains de ne pas s'accorder le temps de dîner. De la part de certaines gens d'affaires cela se concevrait cependant, s'il n'était reconnu que c'est un abus général qui est en quelque sorte endémique. Cela est si vrai, que j'ai vu plus d'une fois des passagers à bord des navires qui n'avaient absolument rien à faire, et qui n'en étaient pas moins pressés de sortir de table. Ce n'est qu'avec peine qu'on est parvenu à tempérer un peu cette impatience aux eaux, mais il a fallu pour cela recourir au plus puissant des leviers ; il fallait réussir à y faire envisager la précipitation comme de mauvais ton *(unfashionable)*.

Une impatience aussi générale doit nécessairement avoir sa source dans quelque cause générale. Bien que nous ne possédions encore aucune donnée précise sur la manière dont le plus ou moins d'humidité de l'air influe sur le système nerveux, nous ne croyons pas nous tromper en attribuant cette plus grande irritabilité nerveuse des habitants des Etats-Unis à la sécheresse du climat américain. Ne pourrait-on pas citer à l'appui de cette opinion l'effet moins durable, mais non moins constant que produit la bise chez nous? La bise, ainsi que nous l'avons fait remarquer plus haut, correspond par ses effets au vent du nord-ouest en Amérique; c'est le vent continental, et nous avons tous pu constater son action desséchante. Mais là, vous le savez, ne se borne pas l'action de la bise; son influence est plus générale. Les habitants du Jura ne savent que trop bien qu'elle agit aussi sur les nerfs et jusque sur notre disposition d'esprit, à tel point que lorsque la bise et surtout la bise noire souffle pendant quelque temps, on se sent une sorte d'inquiétude, d'irritation, qui dégénère même quelquefois en mauvaise humeur, et ce n'est peut-être pas sans quelque raison que l'on dit dans certaines localités que la bise rend les femmes méchantes. C'est alors aussi que nous avons le moins besoin d'excitants, et j'ai entendu un observateur habile faire la remarque qu'il ne fallait jamais inviter ses amis à dîner par la bise.

Or si le vent sec produit des effets aussi marqués chez nous, où cependant il ne souffle qu'exceptionnellement, on conçoit que son influence doive être bien plus grande dans un pays où il est le vent dominant, comme c'est le cas le long de la côte atlantique des Etats-Unis. Nous tromperions-nous en admettant que c'est à cette circonstance qu'il faut attribuer l'effet beaucoup plus pernicieux des liqueurs fermentées aux Etats-Unis? C'est un fait bien reconnu, que les Européens, et surtout les Anglais, qui ont l'habitude de boire chez eux des vins et des liqueurs fortes sans en être incommodés, sont obligés sinon d'y renoncer, au moins de se restreindre considérablement, du moment qu'ils émigrent aux Etats-Unis. C'est grâce à ce sentiment que tout le monde partage plus ou moins, que les sociétés de tempérance ont pu exercer une influence si prépondérante et déterminer des mesures législatives qui, si elles passaient chez nous, pourraient bien transformer en révolutionnaires certains de nos conservateurs les plus déterminés.

Aussi bien, les Américains, malgré leur froideur apparente, sont

naturellement plus irritables que les Européens. Leur susceptibilité est proverbiale. Est-ce à dire pour cela qu'ils soient plus méchants et plus intraitables que nous ? ([1]).

Suivant la logique de la théorie, ils devraient l'être; et ils le seraient peut-être, s'ils n'avaient paré de bonne heure aux inconvénients de cette plus grande irritabilité nerveuse, en s'appliquant à réprimer avec bien plus de soin que nous ne le faisons tous les mouvements d'impatience. Ceux qui ont vécu aux Etat-Unis savent quel soin on y met à enseigner de bonne heure aux enfants l'art de se dominer (*self-government*). Il en résulte que le peuple le plus irritable de la terre se trouve être en même temps le mieux discipliné. La liberté surtout n'y est possible, dans une aussi grande mesure, que parce que chaque individu s'est habitué de bonne heure à maîtriser ses emportements. Pour se maintenir dans cette voie, l'Américain n'a pas besoin de police; l'opinion publique suffit d'ailleurs pour le ramener dans les limites du *decorum*, lorsqu'il s'en écarte. Aussi, il est du dernier mauvais goût pour un homme qui prétend au titre de gentleman, de se mettre en colère et, à bien plus forte raison, de se livrer à des voies de fait. Aussi, les Américains se plaisent-ils à répéter ce qui n'est que trop vrai, savoir que lorsque deux individus se battent dans la rue, on peut être sûr d'avance que ce sont des Irlandais ou des Allemands.

A Dieu ne plaise pourtant que nous aillons en conclure que la tenue, la prospérité et la liberté d'un pays sont la conséquence de son climat! l'exemple de l'Angleterre, avec son climat tout opposé à celui de l'Amérique, serait là pour nous confondre, si nous allions hasarder un pareil paradoxe. Mais nous croyons d'un autre côté que la grandeur d'une nation ne dépend pas aussi exclusivement de ses institutions que quelques auteurs éminents l'ont pensé. Le climat des Etats-Unis, en provoquant certaines maximes d'éducation, a peut-être par là même facilité ce développement extraordinaire du peuple américain, dans des conditions qui sans cela eussent pu devenir funeste à sa prospérité et surtout à sa liberté.

E. Desor.

([1]) Et ce serait ici le lieu de distinguer entre la vivacité, le trait dominant des habitants des pays chauds, qui est la conséquence de la température, et l'irritabilité qui se rattache à la sécheresse de l'air.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

Paris, 12 octobre 1853.

L'hiver se laisse déjà pressentir d'humeur quinteuse et peu aimable. Il vient mystérieux et muet comme un fantôme, retenant dans les plis de sa robe glacée toutes les questions insolubles, toutes les éventualités incertaines du moment présent. L'hiver est un hôte pénible, en général, pour tout ce qui n'est pas priviligié par le dehors dans la destinée humaine, pour tout ce qui n'a ni la verte jeunesse et ses illusions à opposer aux rigueurs de la nature, ni le luxe et ses plaisirs factices pour assourdir les voix diverses qui se plaignent ici-bas.

La population parisienne, dans les classes moyennes et inférieures, est très préoccupée de soucis matériels, et ce n'est pas sans raison. Le renchérissement considérable de toutes les choses nécessaires à la vie physique bouleverse d'une manière complète de chétives existences, dont le budget est si strictement calculé, qu'une maladie courte et accidentelle suffit, souvent, pour y apporter un désordre irrémédiable. Maintenant, sans que le travail soit rétribué davantage ou les ressources augmentées, voilà que le loyer est haussé d'un tiers et les autres dépenses accrues dans la même proportion. La souffrance et l'inquiétude remplacent naturellement la joyeuse insouciance de ces intérieurs où l'on vit si gaiement, trop légèrement, d'ordinaire, au jour le jour. Aussi les voyages de l'Empereur, la question d'Orient, tout ce qui défrayait les conversations familières, a-t-il cessé d'être d'un intérêt bien réel pour ce grand populaire qui se demande où il couchera et s'il mangera demain.

En haut lieu, c'est-à-dire chez les gens qui possèdent la puissance de ce siècle, l'argent, on n'est pas content de la Banque d'Angleterre, qui a élevé son escompte à un taux tout-à-fait inusité et déterminé ainsi une baisse sensible sur toutes les valeurs. Que cette mesure ait eu, ou non, pour but de décourager les spéculations sur les blés, elle n'en a pas moins eu pour effet de constater la rareté du numéraire sur la place. Les affaires sont difficiles; le papier sur Londres se négocie à des conditions onéreuses; et cette situation semble tenir encore plus à des embarras intérieurs dans l'état financier et dans les entreprises des spéculateurs anglais, qu'à la prévision d'une guerre prochaine, ou de tout autre événement politique susceptible d'influencer la fortune publique.

La guerre, en effet, comme le choléra, s'annonce et se retire tout à coup de l'horizon, sans en disparaître tout-à-fait. Les populations turques n'ont pas, comme on le craignait, préludé à la défense de leurs droits de croyants par le massacre des infidèles; elles n'ont pas commencé la lutte; mais, malgré l'ultimatum du sultan, les Russes prennent leurs quartiers d'hiver dans les provinces danubiennes, et les quatre frégates détachées de la flotte anglo-française de Bésika, pour croiser devant Constantinople afin d'y protéger les chrétiens, prouvent assez que les choses ne sont pas dans un état bien clair et bien naturel.

Où y a-t-il, du reste, quelque chose de parfaitement clair et net, sans ombre et sans mystère, dans la position respective des puissances, européennes et autres. Parce que l'empereur d'Autriche et l'empereur Nicolas se passent réciproquement en revue, faut-il en conclure que la diplomatie autrichienne a pardonné aux armées russes de l'avoir sauvée dans la guerre de Hongrie? En bonne politique, un pareil bienfait laisse après lui une rancune éternelle.

A côté de cette amitié ambiguë, nous avons encore les incertitudes du sultan, qui ne veut pas la guerre, vis-à-vis de son peuple qui la demande, de la Prusse qui hésite, de l'Angleterre qui tient des meetings et qui voudrait bien ne rien perdre de ses avantages commerciaux et de sa domination, sans risquer une commotion dans sa hiérarchie sociale et une crise dans ses finances; vis-à-vis de la France, enfin, qui se fatigue l'arme au bras, mais qui attendra encore avant de tirer le premier coup, fût-ce sur le papier.

— Ces situations douteuses, passives et sans initiative vigoureuse, sont une maladie qui en entraîne d'individuelles chez beaucoup d'esprits. On a remarqué que la folie, par exemple, était très fréquente

maintenant. Les *esprits frappeurs* aidant, tel se croit un prophète, tel autre un révélateur; celui-ci se pose orgueilleusement en messie, celui-là se figure tout de bon être Jésus-Christ. Les tables qui répondent tous les soirs, sous des doigts hardis et questionneurs, en sont venues aux discours les plus étranges et aux révélations les moins prévues. Jusqu'à quel point la volonté involontaire des assistants intervient-elle dans ce dialogue? qui le sait! ces phénomènes, surnaturels ou non, sont un mystère dont il est prudent de n'approcher pas de trop près : bien des cerveaux y ont déjà perdu l'équilibre nécessaire à la conduite de cette pauvre vie, qu'il est plus sûr de laisser éclairer et guider par Dieu seulement, sans forcer, d'un regard curieux, les voiles du temps, du corps, et de l'avenir.

Il y a quelques semaines, M. Victor Hennequin, avocat, ancien membre de l'Assemblée Constituante, républicain d'opinion et plus ou moins attaché à la *Démocratie Pacifique*, se séparait de ses anciens amis par une lettre fort extraordinaire, publiée dans les journaux. Il s'annonçait comme ayant reçu des lumières occultes qui lui ordonnaient de reconnaître l'ordre de choses actuel pour légitime et sacré, etc En même temps, il cessait de voir ses anciennes relations, pour se renfermer avec ses idées dans un mystérieux sanctuaire dont est sortie, l'autre jour, la lettre que voici, adressée à M. Wolowski :

» Monsieur, je vous remercie de l'estime que vous me témoignez dans votre lettre, et je me plais à croire que vos efforts pour me procurer du travail *auraient été* plus heureux que les miens, car depuis le 2 décembre, il n'est rien, dans la limite de mon éducation, que je n'aie tenté pour me faire une position convenable, et il n'est rien qui n'ait échoué de la manière la plus absolue.

» Je dis que vos efforts *auraient été*, car vous êtes désormais dispensé d'en faire. Ma carrière est toute tracée, elle se présente avec un caractère assez exceptionnel pour que vous me lisiez avec attention et bienveillance.

» Si dans un autre temps que celui-ci, je vous disais, avec une certaine rectitude d'esprit que vous me reconnaissez, je le pense : — « Je » suis en communication avec un monde étranger à l'humanité, je » parle à des âmes, j'ai causé avec ma mère morte, avec mon frère » mort, je suis inséparable de l'âme de la terre, délegué le plus voi» sin de Dieu auprès de l'humanité,» — votre stupéfaction serait pro» fonde.

» Or, je vous dis tout cela, je vous le dis formellement, littéralement, et vous devez être préparé à ce langage par des faits surnaturels qui se sont multipliés, propagés partout, et à l'égard desquels la science

a été aussi étroite, aussi aveugle, aussi obstinée que la théologie, dont elle se moque, l'avait été à l'égard de Galilée.

» Si de pareilles liaisons m'étaient advenues à une autre époque, je les cacherais comme une infirmité, n'osant me les avouer à moi-même, et la peur de passer pour fou me rendrait, je crois, aussi étroit, aussi aveugle, aussi obstiné que les savants eux-mêmes.

» Mais tous ces miracles ont eu pour objet de me rendre croyable et de me donner le courage de parler. Je parlerai avec d'autant plus de confiance que, par la voie de l'électricité, du magnétisme, de tous les arômes, une doctrine complète m'a été dictée, doctrine admirable de clarté, d'harmonie, de pureté morale, et que je ne me reconnais pas le droit d'en intercepter la connaissance à l'humanité.

» La terre est depuis fort long-temps en retard; l'incohérence de son industrie, la misère de ses travailleurs, ses massacres et ses orgies influent sur le sort des âmes qui entourent son globe par couches concentriques et ne laissent parvenir jusqu'au soleil, âme de notre tourbillon, que des atômes délétères.

» Le soleil ne peut nourrir sa lumière, dont les lacunes nous apparaissent comme des taches ; il ne peut faire disparaître le cadavre empesté de la lune, ni donner à la terre les quatre satellites dont elle a besoin, et qui viennent d'être portés au nombre de cinq par une décision généreuse du créateur.

» Il y a longtemps que les astres du tourbillon sont indignés de ce désordre, l'humanité étant reconnue incapable de sortir par ses forces isolées de la barbarie et autres sociétés imparfaites dont son globe est bigarré encore aujourd'hui : des rayons d'inspiration ont été réunis à l'âme de la terre pour qu'elle les adaptât à l'une des âmes lumineuses, et que cette âme, arrivant par intuition aux vérités dont la terre avait besoin, donnât au genre humain les moyens d'organiser l'harmonie.

» L'âme de la terre, jeune encore, inexpérimentée et détournée du travail par un amour dont elle a bien voulu m'entretenir, a laissé passer des siècles sans utiliser les germes d'inspiration qui lui avaient été remis. Pressée de remplir enfin cette tâche, elle s'en est acquittée avec tant de précipitation et de légèreté, que les organes d'intuition ont été adaptés à l'âme de Charles Fourier, âme honnête, bornée, triviale, qui est arrivée sur la terre avec des rayons divins incompris d'elle-même.

» De cette erreur est résultée la théorie de Fourier, céleste en beaucoup de parties, immorale ou ridicule en beaucoup d'autres. Les hommes n'étant ni assez impartiaux, ni assez intelligents pour apurer cette théorie, les disciples étant des fanatiques comme je l'étais avant la refonte de mon âme, les adversaires des entêtés qui n'examinaient rien, la terre allait perdre tout récemment sa dernière chance de salut.

» On allait la supprimer du tourbillon, et les fragments de toutes

ses âmes seraient tombés dans l'abîme, si l'âme de la terre n'avait demandé un sursis qui lui a été accordé.

» Elle en a profité pour multiplier les phénomènes magnétiques, afin d'impressionner les esprits; et, pendant que chacun s'interrogeait avec étonnement, elle a dirigé vers moi et vers ma femme Octavie un cordon aromal permanent qui m'a permis d'écrire un livre entier intitulé : *Sauvons le genre humain*.

» Ce livre paraîtra prochainement. Je ne vous l'enverrai pas, attendu que je ne dois l'envoyer à personne, mais vous le lirez certainement.

» Je vous écris tout ceci avec une lucidité d'esprit entière. La preuve, c'est que je vous ai adressé un manuscrit sur les *Actes de l'état civil*, manuscrit que je vous prie de ne pas publier et de me renvoyer quand vous aurez quelque chose à me faire parvenir. »

M. Victor Hennequin a beau traiter fort lestement l'âme *honnête*, mais *bornée et triviale* de Charles Fourier : sa lettre, avec tout ce qu'elle nous révèle sur les *aromes*, le *cordon aromal*, les nouveaux *satellites* votés pour notre globe, nous fait terriblement l'effet d'un nouveau chapitre des ouvrages de l'apôtre du phalanstère. Nous savons aussi que d'autres membres de la même école, anciens rédacteurs de la *Démocratie pacifique*, se disent en communication avec l'âme du peintre Papéti, l'auteur du tableau fouriériste, un *Rêve de Bonheur*.

— L'autre jour, un banquier bien connu est tombé dans une démence, d'abord assez tranquille, qui le pousse à raconter ses affaires, son passé, et tout ce qui lui passe dans l'esprit au premier venu. Cet état est causé par le chagrin de n'avoir pas assez bien réussi dans une opération financière qui devait le rendre plus riche que M. de Rothschild : il n'a pu gagner que cinq millions, le pauvre homme !

— Les voyageurs, maintenant si nombreux dans l'Orient, y ont-ils porté, avec le mouvement extérieur, quelque chose de plus, bien que la plupart des touristes ne l'aient pas eux-mêmes ? Qui le sait ! Mais le fait est que dans ces pays où l'apathie intellectuelle et l'immobilité morale semblent s'accroupir au soleil comme des sphinx, depuis les siècles vécus par la terre; dans ces pays, dis-je, la pensée se réveille, l'âme aspire à son tour vers l'inconnu. Sera-ce un renouvellement du monde, ou la fin du monde? ces peuples ne savent et ne disent pas : ils attendent, seulement, avec anxiété, un grand changement de leur existence assoupie.

— La Chine, ce type laborieux de l'immobilité, participe à cet état des esprits d'une manière bien saisissante. Il est plus facile que judi-

cieux de considérer les révoltés chinois comme une espèce de protestants, qui vont renverser à la fois le paganisme avec la race tartare et la mission catholique avec la Bible, au nom d'un principe bien acquis de la liberté de conscience. Un voyageur sérieux, qui a vécu parmi eux, nous raconte qu'ils sont essentiellement *iconoclastes* ou briseurs d'images. C'est le trait caractéristique de leur doctrine. Cela explique leur conduite envers les catholiques dont ils ont massacré plusieurs : c'étaient, pour eux, des *adorateurs d'images*. La Bible paraît être réellement pour eux un livre sacré, quoiqu'ils ne la comprennent pas dans un sens bien spirituel ; c'est leur Koran. Ils semblent s'inspirer surtout de l'Ancien Testament. Leur mission, croient-ils, est d'exterminer les races idolâtres, surtout la race tartare, de proclamer un seul Dieu, et un Dieu esprit. Comme protestation de la vérité et de la justice contre l'idolâtrie et contre l'oppression, ces doctrines sont celles de l'Evangile, mais il y manque la mansuétude et l'esprit de Celui qui pria pour ses bourreaux. Il faut qu'après l'Ancien, le nouveau Testament passe par là, pour que nous puissions vraiment voir des réformateurs religieux dans les insurgés chinois.

— La littérature dort et la librairie vit de réimpressions ; les colonnes de journaux qui veulent faire de la critique, se rabattent sur des noms connus d'auteurs et de musiciens morts. Il n'y a rien au monde de plus vide que le catalogue des œuvres littéraires de notre temps ayant chance de passer au delà de la nouvelle lune. Ces petits volumes jaunes éclosent comme des papillons, volent de réclame en réclame et meurent après un jour fort court, comme des éphémères. C'est pitié de voir ce que fait du talent un âge comme le nôtre, sans enthousiasme et sans foi. Les plus gracieuses intelligences s'y consument dans le vide d'un air assez réellement puissant pour soutenir leurs ailes et dans le culte de la matière. La pensée n'embrasse plus qu'un jour, le regard qu'un rayon, l'espoir qu'une vie. L'immortalité, même de la terre, se retire devant les générations qui ne la comprennent plus.

— L'illustre astronome, M. François Arago, est mort. Depuis plusieurs mois, il luttait avec toute l'énergie de sa volonté et de sa constitution contre trois maladies mortelles, dont l'une était une lésion de la moëlle épinière. Depuis quinze jours seulement, il avait cessé de faire toutes les semaines le compte-rendu de l'Académie des sciences, dont il était secrétaire perpétuel, et ses derniers rapports sont aussi lumineux, aussi parfaits, aussi soignés que tous les autres. La France perd en lui un savant intègre et célèbre, dont le nom, respecté à l'é-

tranger peut-être plus encore que dans sa patrie, y restera entouré d'un regret général. M. Arago avait une immense correspondance dans le monde savant tout entier. C'est à lui que s'adressaient également et le jeune homme ignoré, auteur de quelque découverte, et les autorités scientifiques déjà connues, déjà acceptées. Dans cette foule, où M. Arago ne jalousa personne et où plusieurs lui durent leur carrière et leur réputation, sa bonté un peu tyrannique lui fit beaucoup de partisans, et son caractère altier quelques ingrats. Ceux-ci devinrent ses ennemis mortels, et pour ne citer qu'un nom, on se souvient de M. Libri.

M. Arago était républicain ; mais sa première ardeur était pour la science, et la politique ne l'occupa que très-secondairement et essentiellement lorsqu'il s'agissait de venir au secours de quelque malheureux de son parti. Il fut membre du Gouvernement provisoire, après la révolution de février ; mais membre modeste, sans fracas, sans faste et sans voiture. Il refusa son traitement de ministre de la marine. Il resta à l'Observatoire, après l'Empire, à l'abri de son nom et de sa vieillesse, quoiqu'ayant refusé de prêter le serment alors exigé de tous les fonctionnaires de l'État.

Comme professeur, personne n'avait une parole si aisée, si claire, si charmante. On se portait en foule aux cours qu'il donnait quelquefois sur les matières abstraites et difficiles de sa science, et la lucidité parfaite de ses démonstrations faisait aisément croire qu'on avait tout compris. Une dame de nos amies était allée froisser sa robe de soie dans les rangs serrés d'habits noirs et de blouses bleues qui s'entassaient devant cette chaire éloquente; elle s'en alla convaincue qu'elle n'oublierait jamais ce qu'elle avait entendu, et ne se serait jamais aperçue qu'elle ne le savait pas, si le lendemain elle n'avait eu l'imprudence de vouloir l'expliquer à une autre personne non initiée dans la magique parole du professeur. Il s'agissait, je crois, des subtilités les plus ardues du chronomètre, et M. Arago avait persuadé à tout son auditoire que c'était chose accessible au plus ignorant.

Sa santé s'était altérée d'une manière très-profonde; mais l'amour de la science et la volonté l'emportèrent sur les difficultés les plus rudes et sur des souffrances continuelles. Il devint aveugle, sans vouloir en convenir, ni cesser ses travaux. Il se faisait lire pendant des journées entières, sur les objets dont s'occupait son rapport; puis il le dictait, et se le faisait relire et répéter jusqu'à ce qu'il le sût par cœur. Alors, le jour arrivé où il devait, suivant l'usage, le soumettre à l'Académie, il ne mangeait rien pour concentrer toute sa force sur la séance et, debout, son discours à la main, il avait l'air de lire ces

pages qu'en réalité il récitait. On conçoit quel effort prodigieux et quelle énergie une telle persistance suppose chez un homme atteint mortellement même dans quelques fibres du cerveau : car cette belle intelligence vacillait sous l'effort de la mort, excepté en ce seul endroit de l'étude aimée et triomphante encore.

— Grandes nouvelles au Théâtre Français. Mlle Rachel a vendu ce charmant hôtel de la rue Trudon, qu'elle avait fait construire tout exprès pour en faire sa demeure élégante et princière. Il est vendu, et tout ce qu'il contenait aussi. Là-dessus grand bruit, grands soupçons et petites histoires. On prétendait que la célèbre actrice était dégoûtée à ce point de son logis, parce qu'un écrivain de ses amis avait reçu d'elle la permission d'y conduire, tous les six mois, une douzaine de visiteurs, lesquels, indiscrets, ramassaient l'un un signet, l'autre un bout de plume, le troisième, ô Melpomène! un bout de lacet tombé au vent d'une porte.

Mais la réalité est bien autrement monstrueuse que les histoires. Il ne s'agit de rien moins que d'un congé de douze mois, impérativement obtenu par menace de démission définitive; sur lesquels douze mois Mlle Rachel en passera quatre ou cinq en Russie, pour le prix de cinq cent mille francs et, probablement, cinq ou six en Amérique à recueillir des dollars sur les traces de M. Barnum. Voilà des spéculations qui valent bien celles des chemins de fer.

Saint-Pétersbourg était en train d'accaparer, du même coup, l'un des meilleurs jeunes acteurs de Paris, Bressant, du Gymnase; mais la même volonté qui a ouvert les portes du théâtre français pour laisser partir librement Mlle Rachel a décidé que Bressant, au lieu du voyage de la Russie, ferait celui de la rue Richelieu. Il devient donc, *par ordre* sociétaire de la Comédie Française et capable de jouer Molière aussi bien que les pièces de Georges Sand. Cette brusque péripétie a causé beaucoup d'emoi dans le monde artiste, qui a les passions vives et l'amour-propre chatouilleux. En ce moment, Bressant joue, avec beaucoup de succès, un petit rôle dans la nouvelle pièce de Mme Sand, le *Pressoir :* elle réussit assez, mais pas plus qu'assez. C'est ainsi aujourd'hui que la plupart des choses réussissent.

Neuchâtel, 10 octobre 1853.

Nous entrons dans un temps d'épreuve sur lequel on s'efforce vainement de se faire illusion. Tout pâlit devant ces deux grands faits étroitement liés l'un à l'autre: la cherté des vivres et la guerre déclarée en Orient. L'entrée des flottes dans les Dardanelles, qu'on affectait de

présenter comme une mesure préservative, nous avait préparé à cette nouvelle; la manière dont elle a été reçue par le gouvernement français et par la nation anglaise, semble annoncer chez l'un et chez l'autre l'intention d'appuyer la Porte, malgré son refus de s'approprier, sans amendement, une note projetée à Vienne avec l'assentiment de ces deux puissances. Il est vrai que le cabinet russe a notifié qu'il entendait cette note précisément comme les Turcs, qui n'ont pas voulu la signer; mais on assure aujourd'hui que ce commentaire menaçant a été retiré, sans qu'une concession aussi importante ait sensiblement modifié l'attitude défiante des puissances maritimes. La Turquie annonce qu'elle commencera les hostilités si, dans un mois, les principautés ne sont pas évacuées. La saison peut les retarder au-delà de ce terme, et, dans l'intervalle, un nouvel ajournement réussir; mais, aujourd'hui comme il y a trois mois, nous n'estimons pas que la difficulté puisse être tournée; bien moins encore croyons-nous possible une guerre sérieuse en Orient qui ne serait pas la guerre partout. Nous avons déjà dit pourquoi: l'Angleterre ne saurait battre en retraite sans avoir tout essayé; elle ne saurait réussir en Orient sans une guerre continentale; elle a les moyens de l'allumer. La seule réunion des flottes de la Reine et de Napoléon ne parle-t-elle pas assez haut? Quand, renonçant à la fiction légale, le *Times* a déclaré qu'il ne s'agit pas pour les Anglais de faire vivre la Turquie, mais d'empêcher les Russes de devenir tout puissants, le public a voulu voir là comme la proposition d'un partage pacifique, pacifique au moins pour l'Occident. Mais depuis bien des années on a compris que tout partage de la Turquie à l'amiable est impossible, parce que les Russes n'en accepteraient aucun, s'il ne les conduisait tôt ou tard à la Méditerranée et à la domination sur la Grèce, et les Anglais aucun dont on pût attendre ce résultat. Oui, si l'on reconstruisait un empire grec jusqu'au Balkan, avec Constantinople pour capitale, si l'Autriche acceptait le soin de séparer le nouvel état de son puissant coréligionnaire, en occupant la Valachie et toutes les provinces entre le fleuve et les monts, jusqu'à la mer Noire, l'Europe pourrait se rassurer et saluer, sans arrière-pensée, la retraite des barbares qui l'ont mutilée. Mais une telle combinaison suppose au préalable la Russie vaincue, et vaincue avec le concours de l'Autriche. A quelle distance ne sommes-nous pas d'une telle solution, et par quels chemins faudrait-il passer pour s'en rapprocher? S'il existait une combinaison pacifique, elle serait déjà de l'histoire. Il faudra donc tôt ou tard que tout soit remis en question; tôt ou tard, disons-nous; l'ajournement ne saurait être indéfini, comme on aimerait à s'en flatter, parce que les forces de la Russie et son besoin de sortir de la mer Noire grandissent en même temps; nous n'affirmerons pas non plus que le moment soit déjà arrivé et qu'une campagne en Orient ne pût pas se terminer comme en

1829 ; notre siècle se plait à laisser les questions suspendues : toutefois nous en doutons, car l'Allemagne pourrait être, en d'autres temps, moins indulgente pour des projets qui la menacent, circonstance dont l'importance nous semble comprise un peu partout.

— Gênes a célébré comme un grand triomphe la décision du grand-conseil du Tessin, qui, dans sa séance du 16 septembre, a concédé, par 90 voix de majorité contre 11, la création d'un chemin de fer de Bellinzone à Coire par le Luckmanier, moyennant l'engagement pris par les concessionnaires de relier les districts méridionaux à cette voie, en perçant le Monte-Cenere. Quels que soient les motifs d'intérêt général qui parlent contre cette ligne comme principale communication entre la Suisse et l'Italie, on comprend qu'il était bien difficile au conseil fédéral d'en refuser la concession, ainsi que le demandaient quelques états du centre, si l'on réfléchit d'un côté aux engagements qu'il avait déjà pris, de l'autre à la position où son refus aurait placé le canton des Grisons, pour lequel ses routes commerciales ont une importance si capitale. Ces considérations prévaudront vraisemblablement en dernière instance. Mais la concession du Luckmanier n'emporte pas le refus de laisser construire la ligne du St-Gotthard; un tel refus serait en tout cas mis à néant; tout revient donc à savoir qui sera prêt le premier, c'est-à-dire, malgré le privilége d'un an accordé à la ligne orientale, qui aura le premier réuni les capitaux nécessaires. Dans l'état actuel des affaires générales, la question restera probablement assez longtemps suspendue, Bâle et la Suisse centrale auront le temps de se préparer au grand effort que leur intérêt réclame. Au Tessin, l'on affirme, avec quelque vraisemblance, que la société du centre n'est point décidée à passer les Alpes, de sorte que la seule alternative posée était le chemin de fer grison ou point de chemin de fer. Ailleurs, au contraire, on assure que les concessionnaires anglais du Luckmanier ne possèdent pas les moyens d'assurer l'exécution d'une aussi grande entreprise; nous ne croyons pas qu'ils aient jusqu'ici déposé aucun gage matériel. Quant à l'Angleterre, comme nation, elle est assurément intéressée à la création d'une ligne entre le Piémont et les états du Rhin par la Suisse; mais que cette ligne passe par Carlsruhe, Bâle et Lucerne, ou par Stuttgard, Rorschach et Coire, peu lui importe. Si le Gotthard est vraiment plus facile, elle préférera le Gotthard, qui de toute manière est plus court. La compagnie du centre n'a donc point sujet de se décourager; elle trouvera de l'argent à Londres, quand le loyer des capitaux y sera retombé à un taux raisonnable. Jusque là, ses concurrents n'en trouveront probablement pas plus qu'elle. Quoiqu'il en soit, on ne parle que chemins de fer à Zurich, et plus encore en Thurgovie, où le zèle est extrême. La Suisse orientale fait elle-même ses affaires. Cependant, l'antipathie d'un puissant magistrat zurichois vient d'empêcher l'un de ses concitoyens

les plus distingués et les plus capables, d'entrer dans l'administration du chemin du nord-est. Il est bourgeois de la ville.... on l'a remplacé par un étranger. A vrai dire, nous ne saurions trop nous plaindre qu'un écrivain plein de talent soit contraint de rester fidèle aux études.

Les Valaisans assurent que la paroi des *Fourchons*, à l'occident du Saint-Bernard, permettrait d'établir un tunnel moins élevé (?) et considérablement plus court que tous les passages des Alpes dont il a été question jusqu'ici. C'est un grand avantage pour la route qu'il s'agit de construire, et l'on aura certainement le temps d'obtenir des mesures exactes, au point de vue d'un chemin de fer. Cette route, passant par la vallée valaisanne de Ferrex, où descendent les glaciers les plus orientaux du Mont-blanc, pour se continuer dans la vallée de la Doire, présenterait, sur un parcours étendu, une succession variée d'aspects magnifiques, dont le Stelvio seul peut approcher aujourd'hui. Cette circonstance n'est point indifférente au succès éventuel de l'entreprise, mais au point de vue gênois et piémontais, un débouché sur le lac de Genève ne remplacerait pas du tout un débouché sur le lac de Constance. Du reste, n'eussions-nous qu'une bonne route au St-Bernard, ce serait déjà pour la Suisse occidentale un progrès immense; elle ne refusera pas la contribution médiocre qu'on lui demande pour se l'assurer. Cette direction prend une importance nouvelle si, comme on l'assure, la continuation du chemin de fer de Salins sur Jougne et Lausanne est une affaire arrêtée. Neuchâtel aurait un embranchement. Il ne manque plus que des constructeurs.

En attendant des compléments que la situation générale menace de retarder, l'ouverture du chemin de Morges à Yverdon permettra d'établir, l'an prochain, une ligne non interrompue de transport par la vapeur de Genève à Bienne et probablement de Genève à Soleure. La compagnie du bateau à vapeur neuchâtelois s'entendra avec celle qui s'est formée dans le canton de Vaud, pour organiser un service régulier sur les trois lacs du Jura, avec trois bateaux à vapeur. Quelques corrections aux ponts et aux voies d'eau paraissent indispensables à la régularité et à la rapidité du service; elles seront sans doute accordées avec empressement. Ceux-là même qui semblent perdre à ce développement de nos moyens de transport, sont réellement intéressés à sa réussite. Il ne s'agit pas seulement, pour Berne, par exemple, de savoir si quelques voyageurs seront momentanément détournés de sa capitale, il s'agit aussi de savoir quand son chemin de fer méridional s'exécutera; la compagnie de l'ouest en est chargée; mais pour que son crédit se soutienne et qu'elle rassemble de nouveaux capitaux dans des temps peut-être difficiles, il ne faudrait pas entraver le succès de la première section qu'elle construit. C'est la correction générale des eaux du Jura qui donnerait à la voie navigable toute la valeur dont elle est susceptible. Cette entreprise prendrait un intérêt nouveau, si la construction des lignes ferrées devait subir un temps d'arrêt; elle

est réclamée d'ailleurs par bien d'autres besoins, non moins impérieux. Combien ne serait-il pas à désirer que des travaux publics considérables et vraiment utiles donnassent un salaire à nos pauvres pendant une saison qui s'annonce si menaçante?

La situation du Tessin devient de plus en plus intolérable; le blocus a fait manquer complétement le marché de bétail de Lugano, malgré la prime offerte par le conseil fédéral. L'intelligente activité de son commissaire, les subsides qu'il emploie à créer de nouvelles ressources au canton, ne compensent que bien imparfaitement la suppression des rapports naturels. La souffrance est extrême, l'ordre public paraît menacé dans les districts populeux de Lugano et de Mendrisio, enveloppés de trois côtés par la Lombardie et séparés du reste du canton par une montagne élevée. Le grand conseil a envoyé une députation à Berne, pour dire ce qu'il préfère ne pas écrire. Quoique le cabinet impérial ait actuellement beaucoup d'autres soins, les négociations seront sans doute reprises avec activité; l'affaire n'est pas de celles qui se remettent indéfiniment, les circonstances semblent même de nature à faciliter un arrangement, si la Suisse sait unir une certaine décision à beaucoup de mesure. On s'accorde assez généralement à penser que, dans l'ensemble, le Tessin n'est pas sans reproche vis-à-vis de son voisin, mais que les représailles ont été immodérées. Peut-être n'est-il pas inopportun aujourd'hui de rappeler que la neutralité est devenue en Suisse une maxime populaire, et que les symptômes qui font paraître ce pays comme penchant uniquement d'un certain côté, ne proviennent pas tous de son fait.

Par une coïncidence douloureuse, deux lieutenants-généraux de l'armée française, deux Suisses qui soutenaient noblement le renom militaire de leur pays, sont morts à quelques jours de distance. M. Alfred Rilliet, commandant la division de Strasbourg, et M. le baron Voirol, ancien pair de France, qui résidait à Besançon, où il était fort aimé. Tous les deux ont voulu que leur dépouille fût confiée à leur terre natale. Le général A. Rilliet, sorti de l'école militaire de Saint-Germain avec le grade de sous-lieutenant de cuirassiers, fut blessé en Russie; il fit toutes les dernières campagnes de l'empire, et gagna la croix à Champaubert. Capitaine aux hussards de la garde sous la Restauration, il quitta le service en 1830, pour ne le reprendre qu'en 1837. On loue beaucoup la sollicitude qu'il déploya pour le régiment qu'il commanda depuis 1841. Nommé général de brigade par le président Cavaignac, il rendit d'importants services dans le département du Haut-Rhin; cette année même il avait été nommé général de division et chargé du commandement en Alsace, quand la mort l'a frappé, le 10 septembre, à l'âge de 60 ans.

Le général Voirol, qui succomba cinq jours plus tard, avait 18 ans lorsqu'il quitta Tavannes en 1799, pour entrer à l'armée comme simple soldat, à la place de son frère, à qui répugnait le métier des armes.

Le dévouement l'avait conduit au camp ; le courage et le talent l'y élevèrent. Du chevron de laine à l'étoile d'argent, il conquit ses grades de bataille en bataille. C'étaient ses jours de fête ; aussi n'allait-il jamais au feu qu'en grande tenue, et paré de tous ses insignes. Officier à Hohenlinden, lieutenant à Austerlitz, chevalier à Iéna, capitaine à Pulstuk, blessé deux fois et fait prisonnier en Espagne, la valeur qu'il déploya dans la retraite d'Allemagne lui valut un régiment et la croix de commandeur. Parmi ses actions glorieuses, on cite la défense de Nogent-sur-Seine, où il tint pendant deux jours entiers avec 600 hommes, contre tout un corps d'armée. On cite encore la défense de Strasbourg en 1815. La campagne de Belgique valut à Voirol son dernier grade. Appelé bientôt après, quoique le plus jeune des lieutenants-généraux de l'armée, au commandement en chef de l'Algérie, il y a consacré par de nombreuses créations le souvenir de son passage, souvenir pur et respecté. Il fut nommé pair de France après la tentative de Strasbourg ; l'empereur ne lui en a pas gardé rancune. Le général Voirol n'était pas seulement une vaillante épée, mais un noble caractère, bon, obligeant pour tous, Suisse de cœur, et prêt à tout quitter pour servir son pays au moment d'un sérieux danger. Il sera regretté longtemps à l'armée, à Besançon et dans son pays natal, qu'il visitait souvent et où il comptait de nombreux amis.

La Société suisse d'histoire s'est réunie les 27 et 28 septembre à Soleure, dont les assistants louent fort l'hospitalité. L'arsenal, les archives, les musées, la bibliothèque, le riche trésor de Saint-Urs, offraient ample matière à leur curiosité. On a remarqué à Saint-Urs un livre d'église écrit sur la fin du VIIIe siècle. M. Quiquerez croit qu'il provient du chapitre de Moutier-Grand-Val, à qui appartenait la fameuse Bible d'Alcuin. M. Quiquerez, qui a fait des recherches étendues sur les *Eglises de l'évêché de Bâle*, voit dans la Basilique de Moutier la plus ancienne église de la Suisse. Le clergé, dont l'absence avait été remarquée à la réunion scientifique de Porrentrui, était largement représenté à Soleure. La plupart des corporations religieuses du canton avaient envoyé quelques-uns de leurs membres. Du reste, la réunion tardivement convoquée, était assez peu nombreuse. La décision la plus importante, le choix de Soleure pour toutes les réunions à venir, a excité quelques critiques. Tout en s'en félicitant pour son propre compte, notre correspondant, habitant du Jura, regrette une circulation qui contribuait à généraliser le goût des études historiques. La Société voulait s'asseoir.

Les statuts de la Société d'utilité publique du Jura, dont nous avons transcrit quelques articles le mois dernier, n'existent encore qu'en projet, comme nous l'avions indiqué. Malgré l'importance incontestable des améliorations qu'il s'agirait de réaliser, on nous écrit que la société n'est pas encore constituée. Dans un petit pays, où les passions politiques sont constamment fort animées, toute création est difficile,

surtout quand la personne qui en a conçu la pensée est connue comme homme de parti. On redoute un nom-propre, on craint des arrières-pensées, et quoique la sphère d'action de la Société soit bien circonscrite, notre correspondant lui-même accordera que certains articles y prêtent un peu. Cependant, avant d'avoir une existence régulière, la Société d'utilité publique a rendu un service réel à l'Ajoie, en provoquant une pétition sur l'ohmgeld et d'autres mesures douanières fort onéreuses à la contrée Cette pétition fut chaudement signée et le gouvernement y fit droit. — Les nouvelles tendances du clergé catholique, propagées par le journal l'*Univers*, se font sentir assez vivement dans le Jura, surtout dans le district de Porrentrui. L'absence complète des membres du clergé à la réunion de la Société helvétique pour les sciences naturelles, faisait contraste avec ce qui s'est passé l'an dernier à Sion, où le congrès, présidé par le savant chanoine Rion, fut honoré par la présence d'un grand nombre de prêtres. Le choix d'une autre ville catholique pour l'année suivante pouvait être considéré comme une attention; quelque antagonisme local aura détourné le clergé du Jura d'y répondre. Depuis trois ans un collége catholique a été fondé à Porrentrui, à l'instar des établissements libres de France, pour faire concurrence au collége public où l'enseignement laïque est prépondérant. L'école normale, établissement mixte, est fort ébranlée par les pétitions émanant du clergé jurassien, qui demande une école purement catholique, dont la direction lui appartiendrait. La Société d'émulation sollicite le gouvernement en faveur d'une institution à laquelle elle attache le plus grand prix; mais les circonstances politiques, l'approche des élections de 1854, font douter du succès de cette démarche. Le grand conseil sera appelé incessamment à prononcer. Pour nous, sans méconnaître les inconvénients d'une école mixte, et la mission du clergé dans l'école partout où il existe un clergé, nous ne voyons pas sans quelque inquiétude l'extension croissante de son activité extérieure correspondre dans certaines régions, à une atténuation croissante de l'idée religieuse, à un obscurcissement progressif du spiritualisme chrétien. Le savant chanoine et prélat Joseph-Burckart Leu, de Lucerne, vient de combattre ces tendances dans un écrit remarquable, qui a trait particulièrement aux affaires ecclésiastiques et religieuses du midi de l'Allemagne.

A Genève aussi, les préoccupations confessionnelles sont toujours très vives; elles ne se dissiperont pas; mais la question essentielle, à Genève, est le prochain déplacement de la majorité par l'effet d'un mouvement de population qui tient à des causes naturelles, sur lesquelles les efforts individuels ont peu d'action. Nous croyons bien que le gouvernement pousse à cette transformation de toutes ses forces, mais peut-être qu'une administration dirigée par des principes contraires ne réussirait qu'à la ralentir. Quand, par l'achèvement des chemins de fer, Genève sera devenu comme un port de mer

au milieu du continent, ce sera bien autre chose encore. Alors peut-être, les Genevois pour qui le protestantisme est la forme d'un christianisme positif, chercheront ensemble dans l'association spontanée, un rempart spirituel plus solide que les remparts de terre dont la commune et le canton se disputent aujourd'hui le prix. Il est probable, en effet, que le moment fatal sera arrivé avant que la majorité catholique soit acquise à l'opinion qu'il est dans son propre intérêt de maintenir, ou d'élever la confession protestante au rang de culte de l'Etat, comme un savant correspondant du *Journal de Genève* a essayé de le lui démontrer. M. James Fazy gouvernera-t-il à cette date, ou le conseil général du mois prochain mettra-t-il fin à ce que les Grecs, sans prendre le mot en mauvaise part, auraient nommé sa tyrannie? Nous ne savons; la coalition formée contre lui paraît très forte, le grand conseil lui-même, formé tout entier sur la liste de son choix, vient de l'abandonner dans une affaire où il tenait beaucoup. La lutte en tout cas sera bien vive, et nous ne répondrons pas que l'ordre n'ait point à souffrir le jour où les onze mille électeurs genevois viendront apporter leur liste à Saint-Pierre.

Le publiciste auquel nous faisions allusion tout à l'heure, notre collaborateur, M. le Dr J. Hornung, vient d'être appelé à remplir une chaire de droit romain, d'histoire et de philosophie du droit à l'académie de Lausanne. Ses études favorites l'appelaient à un tel poste, son beau livre sur l'*Evolution juridique des nations chrétiennes* (1), atteste assez qu'il y était depuis longtemps préparé. La résolution du gouvernement vaudois remplit le désir que nous avions hasardé d'exprimer; elle répond entièrement (ce qui importe davantage), aux vœux du public vaudois et aux besoins de l'enseignement. La chaire de sciences a été provisoirement dédoublée; la physique est confiée à M. L. Dufour; la chimie à M. Bischoff, qui a fait ses preuves. Un tel provisoire n'a rien d'inquiétant, la Faculté ne peut qu'y gagner. En effet, si dans un établissement restreint, où les cours sont obligatoires, deux chaires pour ces deux branches donnent aux sciences une prépondérance peut-être trop forte; en revanche, la difficulté à trouver une personne également préparée aux deux enseignements se reproduira le plus souvent. Deux demi-chaires réussiront mieux et seront toujours recherchées. Un nouveau concours sera ouvert dans un an pour la chaire de littérature française. — Le comité constitué à la suite d'une manifestation populaire pour acheter au dehors des grains et farines, a rencontré dans les premières semaines une indifférence qui pourrait se traduire en renchérissement sur le prix du pain et que nous n'aurions pas vu se prolonger sans inquiétude. Du moment, en effet, où un comité d'approvisionnement existe en concurrence aux négociants, il faut qu'il achète en quantité suffisante pour répondre à

(1) Genève, 1850.

tous les besoins ; s'il arrive le dernier, si l'urgence l'oblige à se pourvoir sur les marchés du voisinage, les prix pourraient momentanément s'élever fort au-dessus des prévisions.

A l'autre extrémité de la Suisse, dans l'Appenzell au pain si blanc, aux prés si frais, l'exécution, longtemps différée, de la réforme monétaire a causé une longue agitation. Il s'agit de convertir en nouvelle monnaie, sur le pied de fr. 2,10 pour 1 florin, les obligations contractées en florins d'Allemagne. Le peuple, habitué à un cours abusif, estime le florin fr. 2,12 et ne veut pas d'autre réduction. Cependant la raison finit par avoir raison. Il ne paraît pas qu'on ait porté l'affaire devant la landsgemeinde qui vient de se réunir à l'extraordinaire pour nommer un député d'Appenzell-Extérieur au conseil national. M. OErtli, qui ne voulait plus accepter cet honneur, a été remplacé, non sans peine, par M. T. Tobler. Les charges publiques sont obligatoires en Appenzell : M. OErtli craignant, d'après le bruit public, que sa démission ne fût refusée, avait annoncé qu'au jour fixé pour la landsgemeinde, il aurait quitté la Suisse pour n'y reprendre son domicile qu'après la nomination d'un autre député. La réunion s'est passée en très bon ordre, plus de dix mille citoyens y ont pris part.

Une des plus anciennes familles de la Suisse s'est éteinte cet été par la mort de M. Adolphe de Hertenstein, député au grand conseil de Lucerne. Nous devons quelques renseignements sur cette noble maison à l'obligeance d'un membre de la Société d'histoire des cantons forestiers. « Les Hertenstein étaient vassaux des Habsbourg sous les empereurs de la maison de Souabe. Leur manoir se dressait sur un tertre au pied du Righi, qui est encore entouré d'un fossé. Il consistait, sans doute, en une simple tour surmontée d'une modeste construction en bois, renfermant les pièces d'habitation. Tel était le style des manoirs allémaniques, et l'espace restreint ne permet guères d'y supposer autre chose. Les quatre bras du lac, Habsbourg, Viznau, les rochers, les rivages, donnent à ce site une ravissante perspective, mais le domaine était sans importance.

» On sait que l'empereur Henri VI, fils de Barberousse, acheta du comte de Habsbourg, grand-père de Rodolphe, la juridiction sur Uri; c'est ainsi que cette vallée devint terre immédiate. Schwytz jouit bientôt du même avantage en vertu de la charte donnée par l'empereur Frédéric II sous les murs de Faenza. Les premières luttes de ces deux pays d'empire contre les Habsbourg, leurs puissants voisins, remontent à 1240-1250 ; c'est à ces temps qu'il faudrait reporter sans doute le fameux serment du Grütli. Les gens de Habsbourg se trouvèrent en conflit avec les paysans affranchis de Schwytz ; le manoir de Hertenstein disparut dans les combats contre la confédération naissante, à la mort du roi Rodolphe, en 1291, s'il n'était déjà tombé lors de la première guerre, en 1245.

Mais les frères de Hertenstein acquirent une possession beaucoup plus considérable sur les bords du lac de Zug, par une alliance avec l'héritière du dernier chevalier de Buonas. Ils bâtirent un château et le nommèrent Nouvel-Hertenstein. Dans la guerre de Sempach, qui dura plusieurs années, ils tenaient encore pour leurs anciens suzerains; ce n'est que longtemps après la paix qu'ils entrèrent dans la bourgeoisie de Lucerne, où ils s'établirent et où ils remplirent avec distinction les plus hauts emplois civils et militaires: ils prirent soin de la pureté de leur blason, et le frère du dernier Hertenstein fut notre dernier chevalier de Malte. »

Le conseiller Adolphe était personnellement fort détaché de ces choses; ses plaisirs étaient populaires, ses opinions modérément radicales, son esprit net et cultivé. Les langues classiques et l'hébreu étaient ses études de prédilection. Il apporta des connaissances juridiques distinguées dans les tribunaux et au grand conseil, dont il obtint la présidence. C'est à lui principalement qu'on doit l'acquittement des membres du conseil de guerre qui a mis fin à la procédure de haute trahison.

Il a été repourvu, le 11 septembre, à la place restée vacante dans la députation lucernoise. Le candidat du gouvernement, M. le conseiller d'Etat Villiger, a été élu au troisième tour, à dix-sept voix de majorité. Dans les réunions préliminaires, le parti radical s'était divisé, et les dissidents, plus nombreux en réalité qu'ils ne se sont montrés au scrutin, sollicitèrent les conservateurs de porter leur candidat pour cette fois, à charge de revanche. Cette proposition, qui avait séduit plusieurs hommes influents, finit pourtant par être écartée. Le renouvellement constitutionnel du printemps prochain donne une certaine importance à cette élection partielle.

Le premier cahier du journal historique de M. le professeur Eutyche Kopp, annoncé dans notre chronique d'août *(Geschichtsblätter aus der Schweiz)*, a paru chez MM. Stocker. En voici le sommaire.

1° *L'empereur Henri VII de Luxembourg et son époque*, par le rédacteur (première livraison.) Les suites terribles du meurtre d'Albert I[er] au *Champ du roi*, rapidement esquissés par M. Kopp dans les deux premiers volumes de ses *Documents*, se présentent ici dans toute leur étendue. Les archives de la Suisse, de l'Allemagne et de l'Italie, des pièces ignorées jusqu'ici dans les bibliothèques d'Italie, et communiquées à l'auteur par l'obligeance de savants illustres tels que Bœhmer, ont fourni les éléments du vaste tableau qui commence à se dérouler dans ces soixante pages; 2° *Notes servant à l'histoire du convenant de Stanz*, par M. Philippe de Segesser, conseiller national, auteur de l'*Histoire du droit lucernois*. 3° *Le plus ancien sceau d'Uri*, par le D[r] Henri Liebenau, l'historien du couvent d'Engelbert aux XII[e] et XIII[e] siècles; 4° *Otton le Guelfe et Philippe de Stauffen* se disputant la couronne d'Allemagne, par le professeur

Æbi; 5° *Critique de l'histoire de Clément XIV*, par Auguste Theiner, par M. le chanoine Leu de Lucerne.

Deux petits articles du rédacteur complètent ce demi volume riche et varié.

Dans la dernière livraison des *Antiquarische Mittheilungen* de Zurich, on lira avec intérêt le travail de M. Ferdinand Keller sur les *Fêtes celtiques au bord du Rhin.* S.

Depuis longtemps nous désirions nouer des communications directes avec les cantons primitifs. Nous commençons à recueillir les fruits de nos démarches. La lettre suivante, qui nous vient de la meilleure source, nous fait connaître l'état de l'instruction populaire au canton d'Uri.

Altorf, 10 octobre 1853.

» Vous ne me demandez pas de nouvelles politiques, je vous en remercie, car vous m'auriez mis dans l'embarras. Nos bergers ne s'en occupent guères; il faut pour les mettre en mouvement ou des questions tout-à-fait vitales, ou la landsgemeinde du printemps, qui est notre fête nationale. Pendant l'été, tout le monde est sur la montagne, nos gens jouissent de l'air pur et du peu qu'ils ont; quand le ciel les épargne, ils sont heureux. Même en hiver, les paysans des cantons primitifs lisent peu de journaux, parlent assez peu des affaires publiques, aussi les tient-on au dehors pour gens incultes, et pourtant, sous le point de vue des connaissances utiles et du développement général de l'esprit, je ne crois pas qu'ils soient si fort en retard sur leurs voisins de la plaine. Voyez nos écoles: il n'est pas de canton qui ait eu plus d'obstacles à surmonter pour arriver à des écoles quelconques. Les bouleversements, les calamités de toute espèce qu'entraîna pour nous la révolution du siècle dernier, avaient eu la plus fâcheuse influence sur l'éducation de la jeunesse. Tout était à refaire. Cependant, dès 1805, les efforts persévérants de quelques bons citoyens avaient ramené l'ordre et la vie dans notre instruction publique. Alors déjà, l'inspection et la direction du gymnase d'Altorf et de toutes les écoles du pays fut confiée aux soins d'une autorité permanente. Les communes furent chargées de bâtir des maisons d'école et d'assurer autant que possible l'instruction gratuite aux enfants. Une modeste contribution de l'état fut allouée à l'instruction primaire. Ces écoles prospérèrent assez, pour qu'aujourd'hui nous puissions soutenir la comparaison avec toute autre contrée de la Suisse, placée dans des conditions locales analogues.

Il ne faut pas oublier en effet que dans plusieurs communes il est impossible que l'école dure toute l'année; grands et petits sont aux chalets, le village est désert. Nombre d'écoles ne s'ouvrent donc que pendant l'hiver. Et alors encore que de peines pour les enfants des

hameaux éloignés : partir avant jour, faire une lieue et plus dans le froid et la neige, sur d'âpres sentiers, sillonnant des parois escarpées. Par le mauvais temps, la fréquentation de l'école est en plusieurs endroits impossible ou du moins dangereuse, même quand la distance à franchir n'est pas bien considérable. Malgré cela, la loi oblige tous les enfants de fréquenter l'école jusqu'à ce qu'ils sachent lire couramment, écrire et calculer. De nos vingt-six écoles primaires, la moitié sont qualifiées *bonnes* par le rapport officiel, les autres médiocres, un fort petit nombre ont été reconnues faibles. L'un des derniers rapports nous montre ces écoles fréquentées par 2,329 enfants, 2,132 dans le district d'Uri qui compte seize communes, 197 dans les trois communes d'Urseren. Dans les vallons latéraux les plus écartés et les plus sauvages, comme Meyen, Réalp, Bristen, les enfants apprennent à lire et à écrire convenablement, et l'instruction religieuse leur est donnée avec soin.

Outre les visites de l'inspecteur cantonal, un conseil d'école, établi dans chaque commune doit assister de temps en temps aux classes et seconder les efforts de l'instituteur. Jusqu'ici les ressources pécuniaires étaient bien faibles ; aussi a-t-on senti le besoin d'augmenter les fonds d'école, et déjà l'on a commencé. Le tiers des 36,000 francs rendus sur notre part aux frais de la guerre a reçu cette destination. On y a ajouté une contribution d'un florin par habitant dans chaque commune. Un crédit de 1600 francs sur la caisse cantonale a été affecté à l'amélioration de l'école cantonale d'Altorf. De son côté la commune du chef-lieu a pu, grâces au contributions volontaires de quelques corporations et de quelques bons citoyens, porter son fonds d'école à plus de 30,000 francs.

La liste des objets d'enseignement dans la plupart des communes paraîtrait un peu maigre au point de vue de la pédagogie à la mode ; mais, bornés par le temps et par les ressources, nous avons préféré que les choses indispensables se fassent bien. On ne réussit pas toujours, dans les écoles inférieures, à étendre le champ de l'enseignement sans que les branches principales en souffrent. Quoi qu'il en soit, j'en ai dit assez pour vous montrer que nous aimons nos écoles et que nous prenons peine à les améliorer, sans avoir l'ambition de faire de grands savants, ni d'avoir atteint la perfection du premier coup.

L.....

Bains de Loëche, 3 septembre 1853.

J'étais le 20 août dernier sur ce Grimsel, tristement célèbre par le procès Zybach. La veille, en passant le Brunig, je pensais au projet du chemin de fer de l'Oberland bernois, éclipsé maintenant par l'Oberland grison. Le percement du Brunig serait à la rigueur praticable ; c'est du calcaire alpin, tantôt jaunâtre et grossier, tantôt noir et semé de petites bulles, comme on le voit dans la galerie pratiquée à Gyss-

wil pour l'abaissement du lac de Lungern; les couches, épaisses et compactes, présentent au mineur une résistance déjà sérieuse. Mais dans le Hasli, outre l'épaisseur formidable du gneiss du Saint-Gotthard, l'extrême abondance des eaux opposerait aux travaux d'innombrables obstacles. Je ne sais d'ailleurs si dans les projets de railways sur les Hautes-Alpes, on a tenu compte du climat. Celui qui a passé quelquefois pendant l'hiver les petites galeries du Splugen, se figure mieux peut-être quel enfer seraient ces trajets souterrains, à plus de 5000 pieds d'élévation.

Je vis à Guttannen des restes de l'ancienne mine de plomb, du sulfure de plomb à gros grains parfaitement cristallisés. Les mines du Calanda sont bien plus considérables que cette galerie abandonnée dès les premiers essais, et déjà éboulée; mais aux yeux des naturalistes, ces échantillons ont du prix. La veuve de Jacob Leuthold conserve la montre qu'Agassiz fit faire il y a douze ans à son mari, en souvenir de leur ascension de la Jungfrau. Le nouvel hospice du Grimsel est déjà habitable; on y est mieux qu'on ne s'y attendrait, dans une maison inachevée; les prix sont modiques en comparaison des rapacités de la Handegg. Autant qu'on peut en juger de loin, les glaciers m'ont paru grandir. Les jolies chèvres bigarrées du soi-disant hospice avaient passablement brouté les fleurs. Les asters, le trèfle alpin, les saxifrages, les *aretia*, ne se trouvaient plus que dans les fentes des rochers et sur les plans récemment abandonnés par la neige, où la charmante soldanelle fleurissait encore en abondance. Le rhododendron, les azaléas, les anémones étaient passées: je me hâtai de descendre dans la silencieuse vallée de Conches, échangeant avec plaisir la foule des touristes pour la compagnie des braves Haut-Valaisans. La vallée supérieure du Rhône est une partie fort curieuse de l'ancien comté du Valais *(comitatus Vallesiæ)*. Nos anciens historiens n'ont pas assez tenu compte du principe posé par Charlemagne ou par Otton-le-Grand, que toutes les contrées inhabitées appartiennent à l'empire, c'est-à-dire à l'empereur. La charte de l'empereur Henri III (le saint) pour la vallée de Bregaglia, publiée par M. Théodore de Mohr dans son *Codex diplomaticus Rhœtiæ curiensis*, nous ouvre une lointaine perspective sur la formation de communautés libres dès le commencement du onzième siècle. Les empereurs de la maison de Saxe donnaient des vallées entières, surtout dans les montagnes, aux évêques, alors liés envers eux par tous les devoirs d'*ost et de cour* (1). C'est ainsi sans doute que la vallée de Conches, dixain sous les Carlovingiens, puis élevée au rang de comté *(Gaugrafschaft)*, fut donnée à l'ancien évêché de Sion. Ce district, dont le fond descend de 3000 à 2000 pieds de hauteur au-dessus du lac de Lucerne, est d'une remar-

(1) De service militaire et d'assistance aux conseils et aux cours de justice.

quable fertilité. Les aroles, les mélèzes y sont magnifiques. L'orge et le seigle s'y cultivent à plus de 3800 pieds. A Viesch, à 2730 pieds de hauteur absolue, on cultive même le safran. La faune et la flore offrent un caractère nouveau. Là, la Phèdre aux grands yeux bleus, l'Argus d'or et d'azur, l'Apollon, toutes ces divinités ailées de la Grèce, seuls compagnons du voyageur, lui rappellent et ses premiers printemps et le printemps du monde. On était en pleine moisson à Obergestelen. On apporte le blé dans les granges dans de grands draps, comme le foin. Les chars sont rares, et sur les chars même le blé reste couvert du linge dans lequel on l'a apporté. Une voie carrossable existe çà et là, comme à Rekingen, jadis la demeure du noble colonel Taffiner; de Niederwald à Viesch elle est commencée, mais elle n'existe sans interruption que depuis Mörell. Du temps des Romains, le Haut-Valais faisait partie de la Rhétie, aussi les Valaisans de langue allemande disent-ils encore: « Je vais en Allemagne, » quand ils veulent passer au canton de Berne. Du reste, je n'ai trouvé nulle part vestige de voie romaine, et le dernier historien du Valais, le père Sigismond Furrer, n'en connaît pas plus que moi. Les plus anciens habitants dont il reste des traces dans la langue, étaient des Celtes. Une masse d'antiquités celtiques ont été découvertes et gaspillées. J'ai vu moi-même des tombeaux celtiques et des bracelets de bronze avec les mêmes ornements que le Dr Ferdinand Keller a trouvé sur des vases de terre aux environs de Zurich. M. Elie de Courten, à Sierre, qui est plein de zèle pour les antiquités nationales, a sans doute recueilli des choses précieuses; mais je n'ai pas eu la fortune de le rencontrer à la maison.

Les villages du Haut-Valais sont tous concentrés; on n'y trouve point de ces fermes isolées qu'habitent de préférence nos populations allémaniques. Le fond communal, divisé de bonne heure, s'est fractionné à l'infini par les héritages; les paysans les plus aisés n'ont qu'une multitude de petits champs dispersés qui, cultivés en jachère, ne donnent qu'un mince produit, malgré la richesse du sol. Il n'y a pas de laiteries communes, et le plus beau produit de la montagne est employé à de méchants fromages qui se consomment à la maison. Depuis la maladie des pommes de terre, qui paraît heureusement diminuer, la culture du maïs a été introduite avec succès dans les dixains de Brigue, de Rarogne et de Sierre. Les épis de 5 à 600 grains ne sont pas rares. Chaque paysan a sa viande sèche au grenier; à la naissance d'un enfant, on lui fait un fromage qui se conserve comme un bien de la famille; il n'est pas rare d'en trouver qui ont 80 ans et plus. L'attachement celtique aux anciens usages n'a pas encore disparu, Dieu merci (1), dans les vallées latérales du Haut-Valais. Les Hauts-Valai-

(1) Notre antiquaire n'entend sûrement pas louer la dessication des viandes et la putréfaction des fromages, qui détruit rapidement un capital laissé

sans se sont obstinément opposés même au nouveau calendrier, quoiqu'il fût recommandé par le pape; ils ne l'ont abandonné que longtemps après les Réformés. Ce trait national est la clé de bien des événements et de bien des coutumes. Ainsi le Valaisan bèche les pentes avec une houe deux fois plus large que ses voisins; il fouille la terre de bas en haut, ce qui rend le travail excessivement pénible. Il n'a pas changé une cheville à la charrue de ses ayeux, et les échelles entre Albinen et Loëche sont les mêmes qu'il y a cent ans; quoique pourries, on s'en sert tous les jours, au grand effroi des touristes. Dans le dixain de Sierre aussi, les chemins entre les villages de la rive droite sont de vrais chemins du moyen-âge, sauf la nouvelle route des bains de Loëche ouverte depuis quatre ans, mais grevée d'un fort droit de chaussée, malgré les prescriptions de la loi fédérale.

» Vous savez qu'on a très souvent entrepris l'exploitation des mines du Valais, sans la pousser longtemps bien sérieusement, sauf un petit nombre d'exceptions. Les ardoises, le charbon, le plomb, le fer, le nickel, le cobalt, le cuivre, sont les principales richesses minérales dont on s'occupe. Après le fer et le charbon, les mines de nickel du Val d'Anniviers, qui ont leur usine à Sierre, méritent d'être mentionnées. Cette entreprise est dirigée par des étrangers. Les bains de Loëche ont pour le pays une importance au moins égale; on vient de fort loin à cette source, dont l'action est en effet très puissante. Ces bains aussi sont en style moyen-âge. On se baigne en compagnie, hommes et dames, dans le même quarré, où l'on passe journellement quatre et jusqu'à dix heures, à 28 degrés Réaumur. Je ne veux point discuter cet usage universel de bouillir la peau humaine; mais je regrette qu'on néglige autant l'usage intérieur de cette eau médicinale, dont l'action se combinerait si bien avec celle de l'air des Alpes à 4500 pieds de hauteur. Point de local pour les buveurs d'eau, pas même une fontaine propre pour recevoir cette eau, qui jaillit avec une chaleur de 40 degrés Réaumur; en revanche, on a bâti une foule de grands hôtels qui ont été tous remplis cette année, et qui pour la plupart sont déjà délaissés.» U.

stérile, tout en condamnant la population à la plus détestable nourriture. On ne saurait trop poursuivre cette ruineuse manie de nos montagnards.

(R.)

POÉSIES DE FRÉDÉRIC MONNERON; POÉSIES DE HENRI DURAND. — Lausanne, 1852. Georges Bridel, éditeur. — 2 vol. in-18. Prix : fr 2 le volume.

La Société de Zofingue est une association d'étudiants suisses qui a pris pour devise, il y a un peu plus de trente ans, trois beaux mots, dont deux au moins sont devenus des vérités : PATRIE, AMITIÉ, SCIENCE. Les premières générations zofingiennes peuplent de têtes chauves ou grises les cures, les académies, les écoles de notre pays, les conseils même, quoique les lettres ouvrent rarement l'accès des magistratures populaires. Une fraternité touchante les unit aux compagnons de leurs jeunes années, même aux camarades d'autres cantons, qu'ils ne voyaient que de loin en loin, dans des réunions de peu de jours. Cette chevalerie sans rites et sans orgueil rapproche même les différens âges. Entre l'élève de 18 ans et l'homme de 40 la distance est rapprochée, s'ils sont Zofingiens; ils se connaissent d'avance sur bien des points et s'entendent avec peu de paroles. Le patriotisme est au fond de cette amitié. Cependant la Société, formée de jeunes gens soumis à la double tutelle de la famille et de l'Etat enseignant, a su résister constamment aux sollicitations des partis qui la pressaient de prendre couleur et de se mêler activement à la politique. Elle a voulu rester un moyen d'éducation mutuelle, préparer l'avenir sans intervenir dans le présent; elle n'a pas même essayé comme corps de chercher la formule de cet avenir. A l'élaboration des idées politiques, elle a préféré la culture des sentiments qui en font la substance. Mais quand M. Baumgartner, de Saint-Gall, continuant le travail si nourri qu'il a commencé [1], racontera les phases les plus récentes de notre histoire contemporaine, s'il détache un moment les yeux du fait public, officiel, pour chercher les commencements et les causes, sa perspicacité devra signaler en plus d'un lieu, surtout dans un grand canton du centre, l'influence peut-être décisive du groupe bien dessiné des anciens Zofingiens. Il sera mieux placé que nous ici, pour l'apprécier.

Pour la science, la Société reste, je crois, sa débitrice; elle n'a pas, à notre connaissance, suggéré directement de travaux bien érudits; peut-être même l'étude eût-elle été mieux servie par une direction des esprits un peu différente.

En revanche les réunions de nos amis n'ont pas été sans intérêt pour l'art. Des orateurs, des écrivains, des poètes chers à leur pays y ont essayé leur talent ; nous dresserions sans peine une longue liste de ces noms aujourd'hui souvent répétés; plus nombreux encore sont les talents qu'on a vu poindre dans ce milieu sympathique et que la mort a fauchés avant le fruit, avant la pleine floraison; car on s'étonne

(1) *Histoire des luttes et des révolutions de la Suisse de 1830 à 1850.* — Zurich, chez Frédéric Schulthess. 3 volumes.

en tournant les yeux en arrière, de voir combien les générations sont déjà dépouillées au moment où l'activité sociale commence pour elles.

La section vaudoise de la Société de Zofingue a donc agi dans l'esprit de son institution en recueillant les vers de deux de ses membres, enlevés à quatre ans d'intervalle. Deux beaux jeunes gens, aux traits fins, au cœur pur; ils se sont inspirés des mêmes sentiments et des mêmes sites, ils ont eu les mêmes amis, ils sont morts presque au même âge, à vingt-quatre ans: le premier, Monneron, en automne 1837, Durand en février 1842. M. Vinet, qui a passé bien des nuits au chevet de Henri Durand et qui est allé trop tôt le rejoindre, a écrit une simple et touchante notice sur le disciple qu'il aimait; le talent idéal de Monneron a été apprécié avec une attention respectueuse et franche par l'un de ses jeunes éditeurs, qui ne l'a pas connu personnellement, mais qu'une parenté poétique désignait pour ce pieux travail, où l'a guidé le premier venu de ce groupe vaudois. C'est que la publication des vers de Monneron s'est fait attendre seize ans, tandis que ceux de Durand en sont à leur troisième édition. On a bien fait de donner aux deux recueils la même apparence, ils se complètent l'un l'autre.

Nous n'essayerons pourtant pas de comparer les deux poètes. Avec un ensemble d'idées et d'impressions extérieures presque identique, ils diffèrent essentiellement par le fond de leur nature. L'aîné est plus musical, plus pittoresque, plus poète, et l'on trouvera dans son recueil si court quelques-uns des plus beaux vers de notre langue. Mais c'est une nature du nord, une manière de sentir allemande, anglaise bien plus que française, une suprême grandeur touche à la puérilité dans cette imagination vague. Cette douleur sans sujet, ce mal de la vie qui est au fond de toute poésie, mais que la poésie elle-même doit surmonter, apparaît ici sous une forme trop naïve. On sent qu'il manque quelque chose, et l'impression générale n'est pas cette harmonie, cette sérénité grave où l'art doit toujours nous amener. Chez Durand, il y a moins d'élan, moins d'idéal, mais plus d'équilibre; il cherche la poésie dans la vie réelle; tous les cœurs jeunes comme le sien le comprendront; sa pensée, moins haute, est toujours précise, quoique le mot n'arrive pas toujours. Il a peu de ces vers trouvés et qui se gravent dans la mémoire, mais il plaît, il touche par la cordialité des sentiments. C'est la famille, l'amour, l'amitié, la patrie. Les vers que je transcris suivent une description animée de la bataille de Næfels. Ils datent de 1838. Leur actualité, depuis lors rafraîchie, n'a peut-être pas tout-à-fait disparu.

. . . .

Ce noble et vieil exploit me remet en mémoire
Dans les débats du jour, ces triomphes nouveaux,
Où nous avons cueilli peut-être plus de gloire,
Si la gloire s'estime à ses propres bravos.

Pour peu qu'on ait été faire quelques parades
Le long d'une frontière où le tambour battait,
C'est assez pour longtemps : mille fanfaronnades,
Mille récits pompeux célèbrent ce haut fait.
— Vous avez, je le crois, sauvé la république ;
Vous êtes courageux ; mais c'est trop le savoir !
Faut-il s'intituler : peuple fier, héroïque,
Parce que l'on a fait tout juste son devoir?
Faut-il jusqu'aux deux mers emboucher la trompette
Pour publier qu'ici l'honneur n'est pas perdu,
Que la Suisse aux affronts ne reste pas muette,
Que de ses fils nouveaux le cœur n'est pas vendu?
Ah ! ne vous parez pas de gloire militaire !
Songez à nos aïeux, si grands dans les combats,
Qui ne savaient pas dire et savaient si bien faire ;
— Ce que le cœur inspire, on ne s'en vante pas ! —

On trouvera dans ce recueil plusieurs chansons très mélodieuses. Les récits alpestres, *La femme du chasseur*, *Plan-Névé*, *Les chalets de la Vare*, nous ont fort intéressé, le dernier surtout, petite épopée chrétienne sur un des sujets les plus antiques, une guerre de bergers pour des troupeaux.

Dans le recueil de Monneron nous citerons la *Ballade des deux buveurs*, comme exemple de la liberté puissante d'une imagination vraiment poétique.

A des hauteurs différentes, ces deux jeunes poètes suisses ont ceci de commun: plus de substance que de forme; la poésie est dans la sensation avant d'être dans l'expression; on ne pourrait pas, selon l'ancienne recette, en faire de bonne prose. S.

GUILLAUME TELL, drame de Schiller, traduit par Jules Mulhauser; seconde édition, soigneusement revue. — Genève, E. Carey, libr.-éditeur; prix : 2 fr.

M. Jules Mülhauser a été longtemps instituteur en Russie, et y a subi toutes les tristesses amères dont notre Suisse punit ceux qui la quittent. Cherchant une œuvre à faire qui fût assez considérable pour consoler son exil en lui prenant toute sa vie et tout son cœur, il a trouvé ce *Guillaume Tell* de Schiller, cette grande pastorale dramatique, où l'enfant passionné qui avait écrit *Don Carlos*, et l'homme puissant qui avait créé *Wallenstein*, est allé se reposer dans l'air vivifiant de nos montagnes, comme l'enfant passionné qui a écrit *Werther*, et l'homme puissant qui a créé le *Faust*, s'est reposé dans l'adorable idylle où Dorothée s'appuie au bras d'Hermann. M. Mülhauser a voulu traduire

le beau drame du poète, et c'était déjà beaucoup, mais pour lui ce n'était rien encore. Il aurait d'abord pu le mettre en prose — comme a fait M. Marmier — car il est convenu de nos jours que la prose est la seule forme possible pour une traduction — opinion très-ingénieuse en vérité, mais surtout fort commode. Cependant M. Mülhauser a pensé que le vers ayant été employé dans le temps avec succès par Corneille et Racine dans leurs compositions dramatiques, pouvait encore être essayé sans inconvénient de nos jours et rendre plus ferme et plus mélodieuse la poésie du maître; aussi a-t-il accepté les obstacles du rhythme et de la rime, précisément pour se donner la peine de les franchir. Mais c'était encore peu de chose; car il n'est pas difficile de faire des vers, et le premier écolier venu peut en commettre des centaines sans aucune espèce de préméditation. Il s'agissait de traduire *Guillaume Tell* en français et non pas en allemand, comme on fait d'ordinaire. Nos interprètes ont trouvé un moyen très-ingénieux de s'éviter du mal: ils translatent littéralement, mot à mot, sans se demander aucunement si leur phrase est conforme aux lois de la syntaxe et à celles du sens commun; on appelle cela de la couleur locale. Cependant M. Mülhauser a voulu que son œuvre pût être approuvée, non-seulement par l'Académie, mais encore par le lecteur le moins bénévole; je dis plus encore, il a voulu qu'elle eût l'air d'être écrite sur le sol de France, aux beaux jours du grand siècle, par un élève de Racine et de Boileau. Est-ce tout? Pas encore. Le vers une fois accepté, la langue française une fois respectée, il restait un moyen de rendre la traduction facile; c'était d'imiter l'abbé trop illustre qui a retapé Virgile et Milton; je veux dire, de se soucier fort peu de l'original, d'en atténuer les rudesses, d'en émousser les traits, de le tirailler et de l'aplatir à grands coups de périphrases, et d'y imprimer d'un bout à l'autre ce cachet de monotonie pompeuse que vous savez. Cependant M. Mülhauser a cru qu'il était beaucoup plus difficile, et par conséquent plus méritoire, de suivre, de côtoyer, d'emboîter les pas du maître, de ne point ajouter un *iota* à sa poésie vénérée, de rendre scrupuleusement chacune de ses pensées, de calquer le vers sur le vers, en un mot, comme on fait en touchant à la Bible. Il l'a pensé, et il l'a fait. Et après quatorze ans de nostalgie, comme il le dit lui-même, M. Mülhauser a livré son œuvre au public — une œuvre de conscience et de bonne foi, vaillamment conçue et vaillamment exécutée, et qui restera non-seulement comme une des meilleures traductions qui aient été faites dans notre langue — cela veut dire trop peu de chose — mais, traduction à part, comme un des succès poétiques les plus honorables de notre pays.

Cependant le *Guillaume Tell* de M. Mülhauser n'était pas connu comme il devait l'être. On l'admirait beaucoup chez les lettrés, professeurs ou étudiants des académies, on l'appréciait chez les doctes de l'Allemagne, tout étonnés de voir la fière tournure de leur poète

dans son manteau français; on l'achetait même, quand on était riche, ou bien on l'empruntait aux bibliothèques publiques; on le déclamait quelquefois dans les sociétés littéraires — mais on ne le lisait pas dans l'atelier et dans la mansarde — mais on ne le récitait pas d'un bout à l'autre dans les fêtes nationales — mais on ne le colportait pas, comme il l'aurait mérité, par milliers d'exemplaires dans toute la Suisse française, partout où la fibre patriotique vibre encore aux récits d'autrefois. Hé bien! M. Mülhauser a voulu populariser son œuvre et substituer ses beaux vers à toutes les sottises littéraires sur Tell ou Gessler qui se chantent et se débitent dans nos solennités. Et, à cet effet, il n'a pas amoindri ni rabaissé son drame, au contraire: il en a lavé jusqu'aux moindres taches et l'a rendu plus littéraire encore qu'il ne l'était, pour le mettre à la portée du peuple. Seulement, au lieu d'un grand in-8° avec de grosses lettres et beaucoup de papier blanc, nous avons maintenant un modeste in-12, imprimé très-simplement, et d'un prix assez modéré pour s'adresser aux moins millionnaires. Aussi le verrons-nous bientôt chez tout le monde; nous le lui souhaitons du moins, et de tout notre cœur.

Marc Monnier.

AUBÉPINES, nouvelles chansons vaudoises, par F. Oyex.

Voici un livre que beaucoup de personnes ouvriront avec plaisir. M. Oyex n'est pas un savant; il n'a pas de grandes théories sur l'art; mais il chante comme son cœur l'inspire, et c'est toujours le vrai secret pour être bien inspiré. A côté de ce mérite, les *Aubépines* en ont un autre que je veux signaler aussi dès l'abord. Il nous arrive trop souvent de pouvoir distinguer dans le même auteur deux personnalités: d'une part, le poète aux impressions vives et nobles; d'autre part, l'homme véritable, l'homme intérieur, qui dissimule mal des sentiments beaucoup moins élevés. Ici rien de semblable; l'homme et le poète sont en parfaite harmonie; et l'on sent qu'il n'y aurait pas de déceptions à craindre si l'on voulait pénétrer dans le caractère intime de l'auteur.

La plupart des morceaux rassemblés sous le titre d'*Aubépines*, sont des chansons; mais il y en a de plusieurs sortes. Chansons *militaires*. Chaque corps de l'armée vaudoise a la sienne: grenadiers, artilleurs, carabiniers, mousquetaires, aucun n'est oublié. Elles ont souvent de la verve et du mouvement; mais elles répètent un peu trop les mêmes images. Les chansons *politiques*, assez nombreuses aussi, sont tour-à-tour des hymnes ou des satires. Les premières sont inspirées par un ardent amour pour la république et la liberté; elles témoignent d'une aspiration vers l'avenir, qui pour être un peu vague, n'en est cependant pas moins vive. M. Oyex n'aime pas les rois, et plaide avec chaleur la cause des prolétaires. Peut-être a-t-il le tort de

trop rejeter sur les riches et les puissants toutes les misères du temps où nous vivons. Peut-être sa foi dans le progrès est-elle un peu trop absolue; quant à sa haine pour ce qu'il appelle le vieux monde, elle me paraît décidément injuste. A mes yeux, les progrès de la civilisation et l'affranchissement de l'humanité ne datent ni de 1848, ni de 1830, ni même de 1789. Il est injuste de dire avec M. Oyex :

« Gloire au progrès ! haine au vieux monde ! »

Oui, sans doute, gloire au progrès ! Mais les hommes d'aujourd'hui en auraient-ils le monopole? De grâce, consultez l'histoire ; retournez aux sources de la société moderne, et dites-moi si vous trouvez un seul moment où l'humanité soit restée stationnaire? Le progrès ne fut pas seulement dans la réforme ou dans l'affranchissement des communes; il fut encore dans la construction de ces monastères et de ces châteaux forts, qui finirent par asservir le paysan, mais qui furent d'abord ses lieux de refuge, et qui s'élevèrent sur tous les coteaux, comme des centres, des points d'appui autour desquels la société put se grouper et la civilisation commencer son œuvre. Chaque époque eut sa tâche; chaque siècle eut sa conquête, et nous travaillons maintenant l'héritage de nos pères. Oui, gloire au progrès ! mais ne soyons pas ingrats; ne le célébrons pas en disant : haine au vieux monde ! car le véritable progrès, celui auquel appartient l'avenir, a toutes ses racines dans le passé, et ne saurait le renier sans se renier lui-même.— Comme œuvres littéraires, les chansons de M. Oyex que j'appelle ses hymnes politiques, ne me paraissent pas les meilleures. On y trouve des vers énergiques; mais la verve en est rarement soutenue, et les violences de l'expression et de l'image choquent parfois le bon goût d'une façon bien cruelle. Citons pourtant, comme correctif à ce reproche sévère, les premiers vers de la chanson dont je viens d'attaquer le refrain : « Gloire au progrès ! » Ils sont fort beaux, soit pour l'idée, soit pour l'expression.

« Aimons-nous, petits de la terre !
» Aux yeux du ciel nous serons grands. »

J'aurais tort aussi de passer sous silence une chanson politique due à une inspiration toute différente, et qui, à part le dernier couplet, cadre assez mal avec les autres. Elle est intitulée : *Si le progrès !* En voici le refrain :

« Si le progrès change le monde
» Rend-il l'homme plus vertueux ?»

Ceci m'amène tout naturellement à la seconde classe des chansons politiques, les *Satires*. Elles roulent, en majeure partie, sur des sujets éminemment vaudois; mais si le champ est limité, la pensée n'en est que plus précise et mieux rendue. M. Oyex a été bien placé pour ob-

server tour-à-tour les intrigants qui profitent de tous les pouvoirs et de toutes les oppositions, les députés qui n'ont pas le courage de voter selon leur conscience, les *Mitous* (1) dont la couleur politique n'est pas facile à déterminer, les hommes en quête de places, toujours propres à tout, comme le dit très bien notre poète, gens dont aucune république n'est dépourvue, et dont le beau canton de Vaud pourrait approvisionner toutes les autres. Notre poète a pu les voir de près et en faire ainsi le portrait d'après nature. Il se borne à montrer le mal dans sa naïveté; mais la satire n'en est que plus piquante. Tout dans ses chansons n'est pas encore parfait; mais le style a plus de vivacité qu'ailleurs; les traits acérés et spirituels sont plus nombreux, et le noble désintéressement de l'auteur s'y montre plus à découvert. C'est peut-être la meilleure veine que notre auteur ait rencontrée :

« Un employé gagne-t-il un catharre
» En assistant au prône officiel,
» Trente aspirants, la chose n'est pas rare,
» Voudraient le voir déloger pour le ciel!
» Meurt-il? on court, l'on s'agite, l'on brigue;
» Plus d'un préfet trouve un nouveau cousin...
» Si les brevets sont le fruit de l'intrigue,
» Ça me déplaît comme républicain!

Chansons *diverses*. Deux ou trois célèbrent la beauté du Léman et de ses rives; je leur préfère un vers tiré du prologue adressé par M. Oyex à ses souscripteurs :

« Mon pays est trop beau pour être mal chanté?»

Plusieurs s'adressent à l'ouvrier, à l'homme de peine, et racontent ses joies ou ses labeurs; d'autres ont pour titre : *les Bonnets de coton, ma Tabatière, la Violette, l'Oiseau captif, la Femme qui porte la culotte*, etc., etc. On voit que les sujets sont variés.

Quant à leur mérite, il me paraît fort inégal. A côté d'une strophe évidemment peu soignée, on en rencontre une dont le style est au contraire ferme et bien frappé. Après des vers un peu lourds, il en vient d'autres pleins de grâce. C'est ainsi que dans le même morceau nous avons les deux strophes suivantes :

« De l'atelier la forge est allumée,
» Des bras nerveux façonnent les métaux,
» Et l'ouvrier, noirci par la fumée,
» Chante en cadence, animant ses travaux.

(1) C'est le titre d'une chanson, page 132.

» Frappe, artisan, ne crains pas la misère
» Si tu sais fuir les attraits des faubourgs!
» L'oisiveté rend l'existence amère;
» Mais le travail sait embellir les jours.»

Ce tableau nous semble dessiné d'une main sûre; mettez en regard les vers que je lis un peu plus loin :

» Riches du monde, au sein même des fêtes,
» L'ennui, souvent, attriste vos plaisirs
» Quand vous rêvez, en vain, d'autres conquêtes:
» Des coffres-forts il sort tant de désirs! »

Je pourrais multiplier les exemples d'un contraste pareil; mais je préfère terminer cette façon d'analyse par deux courtes citations. La première strophe est tirée d'une chanson où une vieille grand'mère gronde sa petite-fille qui songe à se marier. C'en est la conclusion.

« O triste temps! le monde est en déroute,
» Sa fin approche, on le voit tous les jours!
» Un vieillard parle.... on rit quand on l'écoute
» On rit aussi de nos plus chers atours.
» On se marie à peine hors du lange;
» Moi, j'attendis d'être sur le retour :
» Ça fait frémir! hélas! comme tout change!
» J'avais trente ans quand on me fit la cour! »

La seconde est empruntée à la réponse de la jeune fille :

« Dans ton vieux temps je crois que la nature
» Au mois d'avril ne donnait pas de fleurs;
» L'amour, alors, pareil à la verdure,
» Fort tard devait éclore dans vos cœurs.
» Mais, aujourd'hui, tout avance, prospère.....
» Même l'amour suit la marche du temps!
» Si tu savais, ô ma bonne grand'mère
» Combien c'est doux de s'aimer à vingt ans! »

M. Oyex vise à être populaire; sa plus belle récompense serait d'être chanté quand les paysans devisent, le soir, sous le porche des maisons, dans nos fêtes nationales, que dirai-je? dans les tavernes, quand le soldat citoyen se repose de ses fatigues. Ce but est non-seulement légitime, il est vraiment beau. Une telle récompense vaut mieux que de nombreuses couronnes; mais il est aussi plus difficile à obtenir. Or c'est précisément de cette difficulté que M. Oyex ne me paraît pas se rendre un compte très-exact.

Le poète qui s'adresse au peuple a un public immense; mais savez-vous que si ce public est peu cultivé, et par là même peu capable de

juger vos vers, il n'en sera que plus difficile? Prenez un homme de lettres et lisez devant lui une poésie, une chanson de Béranger, une ode de Victor Hugo, une fable de LaFontaine, une de vos Aubépines, peu importe. Votre auditeur, qui est habitué à juger du mérite littéraire, vous écoutera d'abord en se plaçant au point de vue critique. Si vous saviez l'en faire sortir et l'entraîner par la puissance de votre poésie, ce serait sans doute un beau triomphe; mais si par malheur vous n'atteignez pas ce but, vous pouvez encore l'intéresser de mille manières. Tel vers sera d'une belle inspiration, telle description vivante rachètera la faiblesse d'un couplet languissant, telle idée sera spirituelle, telle tournure pittoresque: en un mot, quoique votre succès laisse à désirer, l'homme de lettres appréciera vos mérites.

Changez maintenant de public; prenez un paysan. Votre homme ne demande qu'à être ému; il haussera les épaules, à moins que vous ne l'arrachiez à lui-même, en faisant vibrer puissamment quelqu'une de ces cordes sonores qui retentissent dans tous les cœurs. Les demi-succès ne sont plus possibles. Il faut attendrir comme le *Vieux caporal* de Bérenger, ou enthousiasmer comme la *Marseillaise*; il faut être sublime d'un bout à l'autre; il faut se résigner à faire mal ou à créer un chef-d'œuvre.

Seconde source de difficultés: le poète qui s'adresse aux classes cultivées jouit d'une liberté très grande. Il peut développer ses idées à son aise sur un ton didactique et composer une épitre à la façon de Boileau ou de Voltaire; il peut, s'il vise à la haute poésie, en faire le thème d'une ode; il peut leur donner une forme dramatique et y trouver la matière d'un conte: en un mot, il peut les prendre à son gré, suivant que son génie l'inspire. Dans tous les cas, il est sûr d'être compris. Mais combien il en est autrement du poète dont les chants s'adressent à la foule! Le choix du sujet n'est peut-être pas aussi restreint qu'on le pense; il n'y a pas d'idée, si profonde soit-elle, qui ne soit susceptible d'être mise à la portée de chacun; mais le point capital est de leur donner une forme qui frappe le peuple. Je n'entends point par là une tournure grossière et triviale. Non, un style très populaire sera souvent très distingué. J'en appelle, pour la France, à Béranger; pour l'Allemagne, à Uhland; pour le monde chrétien tout entier, j'en appelle à l'Evangile. C'est même une preuve certaine de faiblesse que de rechercher la faveur des masses par un langage trivial; et toute poésie, je pourrais dire aussi toute éloquence dont on abaisse ainsi le niveau ne saurait être qu'une éloquence ou une poésie indigne de son nom. Une forme populaire est une forme qui fait image. Pour faire fortune au milieu d'hommes ignorants, une idée doit revêtir un corps; elle doit passer par l'imagination pour pénétrer dans l'intelligence. Il faut ainsi que le chantre populaire, s'il ne veut pas faillir à sa mission, soit en même temps profond comme un grand poète et naïf comme un enfant.

Il est deux qualités que Béranger, comme LaFontaine, possède à un haut degré, et que tous ses successeurs devront posséder comme lui. Je veux parler d'abord de sa verve soutenue, qui n'est jamais arrêtée par un vers fade ou languissant. Chaque trait porte coup, ensorte que tout contribue à entraîner l'auditeur. Puis il faut savoir, comme lui, captiver le plus ignorant avec les idées les plus hautes, en leur donnant une forme vivante et capable de se graver dans tous les esprits.

Si je me demande jusqu'à quel point le volume de M. Oyex remplit ces conditions nécessaires, je suis forcé de répondre qu'il ne le fait généralement qu'à demi. Pour ma part, je suis persuadé qu'il pourrait les remplir. J'en trouve la preuve soit dans les nombreux couplets où il est vraiment ce qu'il devrait être toujours, soit dans le progrès dont témoignent ses publications successives. Que lui manque-t-il? Sauf erreur, c'est un travail assez opiniâtre, une poursuite assez obstinée de l'idéal auquel il faut atteindre. M. Oyex a beaucoup de facilité; mais qu'il y prenne garde. De grands poètes se sont perdus pour s'être fiés à leur facilité. La poésie doit être à la fois un travail et un besoin. Celui qui chante sans être ému, celui qui compose des vers comme on ferait toute autre chose, ne sera jamais un poète; mais celui qui se croit dispensé du travail parce qu'il se sent emporté par une inspiration véritable, ne produira jamais beaucoup de chefs-d'œuvre. Si tous les auteurs étaient pénétrés de cette idée, on publierait moins sans doute, mais plusieurs jouiraient d'une gloire plus pure et plus solide.

Quelques personnes trouveront peut-être cette critique un peu sévère. M. Oyex, j'en suis sûr, y reconnaîtra la main d'un ami. En tout cas, il aurait grand tort de nous appliquer un couplet trop amer, qui fait tache dans son prologue. Pour nous, sa muse est toujours la bienvenue. Nous aimons ses accents nobles et patriotiques. Mais M. Oyex doit travailler encore, s'il veut accomplir sa mission et faire tout le bien qu'il pourrait faire. Nous le lui avons dit en toute franchise, et nous le quittons avec l'espérance qu'une prochaine publication répondra pleinement à nos vœux.

E. Rambert.

L'un des rédacteurs : L^s^ Bovet.

LA VIEILLE FILLE.

—

NOUVELLE.

Ho ! la suave créature !
H. SUBIT.

I

Quelle était Eugénie.

Elle était jolie comme un cœur. Elle avait des yeux bruns et brillants qui semblaient un ciel de nuit traversé par un rayon de soleil, un nez de statue antique et un front de madone; des cheveux luisants et noirs qui faisaient à son visage comme un encadrement de velours; une petite bouche arquée, aux lèvres minces, qui aurait pu prendre, si elle avait voulu, l'expression majestueuse et méprisante d'un orgueil impérial, mais qui aimait mieux entr'ouvrir en souriant et même ouvrir tout-à-fait son écrin de perles blanches, et tous ces traits, parfaits en détails, parfaits dans leur ensemble, n'avaient cependant pas la froideur des visages implacablement réguliers, tant il s'y répandait à chaque instant de vie et de lumière. Puis un cou si flexible et si artistement sculpté, qu'il suivait harmonieusement tous les mouvements de la tête, et, loin de les gêner, comme il arrive souvent, ajoutait à leur élégance et à leur grâce naturelle; une main sans bagues, mais riche à millions, un pied de Parisienne — que vous dirai-je? — elle était jolie comme un cœur.

Elle était bonne comme un ange. Son cœur était la simplicité même, et ne croyait pas au mal. Elle avait une piété remarquable et s'en allait tous les dimanches à l'office divin, sans consulter d'avance la liste des prédicateurs et choisir le plus aimable et le plus habile. Dans le temple, elle se cachait à une petite place où personne ne pouvait la voir, et ne savait jamais en sortant ni le nom de son voisin, ni la toilette de sa voisine. Elle n'avait pas d'opinion politique et laissait aux hommes toutes les vétilles et les misères du forum. Elle avait reçu une éducation soignée, mais ne le laissait voir à personne, et quoiqu'elle sût fort bien la botanique, elle aimait mieux admirer les marguerites de la campagne, que parler du *Satyrium hyoscyamus* de son herbier. Elle n'aimait point la danse, mais n'en disait jamais de mal; et quand elle était priée à une soirée, elle y allait avec ses compagnes et ne s'y conduisait pas avec cette pruderie excessive qui sert de masque à une excessive gaucherie, quand ce n'est pas à une envieuse vanité. Elle n'aimait point la toilette, mais se mettait toujours avec un goût exquis, ne tenant pas à se faire remarquer par une affectation de négligence Elle aimait beaucoup la musique, mais ne le criait pas dans tous les salons; et quand elle avait entendu quelque symphonie de Beethoven ou quelque mélodie de Schubert, au lieu de se livrer comme les autres aux vociférations d'un enthousiasme turbulent, elle se recueillait dans une silencieuse béatitude. Elle avait de l'esprit, mais n'en faisait pas de la malice, et quand on venait quelque part à dire du mal de quelqu'un, eût-elle dans sa tête le jeu de mots le plus neuf ou le trait le plus piquant du monde, elle défendait l'absent avec toute la charité de son cœur. Elle soulageait bien des pauvres, mais non pas avec des loteries, des souscriptions ou des quêtes de bienfaisance, trouvant ces moyens là trop bruyants pour être désintéressés, et n'aimant du reste pas à faire du bien avec l'argent des autres. Elle se nommait Eugénie — toutes les Eugénies sont charmantes, même l'impératrice des Français, — elle avait soixante mille francs de dot, et, à l'époque où commence mon récit, touchait à sa trentième année.

Quoi! murmure le lecteur bénévole qui a bien voulu me suivre jusqu'ici, elle était belle, elle était bonne, elle était riche, et restait fille? — La chose est en effet étrange, mais non pas inexplicable, et nous le comprendrons aisément si nous voulons examiner de plus

près notre héroïne, remonter dans sa vie et descendre dans son cœur.

Son père, M. Rubicond, citoyen de Genève où commence mon récit, était un homme de peu, comme disent les gentilshommes : ce qui est toujours un peu plus qu'un homme de rien. Il avait débuté en blouse et s'était élevé pas à pas jusqu'à l'habit à force de volonté et de travail. Simple ouvrier à vingt ans, il était devenu à trente-cinq ans chef de fabrique et s'était retiré à cinquante avant les révolutions, avec une jolie fortune qu'il avait immédiatement convertie en bonnes pierres de taille et en bonnes terres au soleil. Il était parvenu, dans toutes les acceptions du terme : j'entends qu'il avait la gloire d'être né pauvre et la faiblesse de vouloir le faire oublier. Il aspirait à gouverner son pays, et à cet effet avait embrassé, dès le 8 octobre 1846, les opinions démocratiques. Il était abonné à la *Revue de Genève*, invitait à dîner tous les mois le Conseil d'Etat, grisait de temps en temps le Conseil municipal, s'irritait régulièrement tous les soirs contre le parti conservateur, tonnait au Cercle contre les puissances et les jésuites, et était parfaitement décidé à rompre le plus tôt possible l'équilibre européen. Or, selon l'expression de M. Chasles, les radicaux de Genève (comme les conservateurs, du reste) sont des gens parfaitement honorables, quand ils sont sincères — et ils le sont quelquefois. Mais ils ont un désagrément, et ce désagrément était grave aux yeux du père d'Eugénie : sauf quelques exceptions beaucoup trop rares, ils n'ont jamais le sou. Notre parvenu aimait le peuple, mais à condition qu'on ne l'y mêlât pas ; compâtissait au sort des pauvres gens, mais ne les voulait pas dans sa famille. Aussi refusa-t-il impitoyablement tous les corréligionnaires politiques qui lui demandèrent la main d'Eugénie. Quant aux riches, conservateurs pour la plupart, il n'y a pas de fer rouge, de roman d'Eugène Sue, de lépreux ou de vampire qui soit pour eux plus à craindre qu'un radical. L'idée ne leur vint donc seulement pas de s'unir à notre bonhomme. Du reste, quand même ils en auraient eu l'idée, ils ne l'auraient pas fait, de peur d'être mis immédiatement au ban de tout leur parti, qui les aurait accusés en style Véron de se vendre aux démagogues. Voilà pourquoi Eugénie restait fille et toutes les jeunes conservatrices en jubilaient.

Cependant ce motif politique — où la politique va-t-elle se nicher ? — ne suffit certes pas pour expliquer le célibat d'une jeune

personne. Fille qui veut se marier se marie toujours, surtout quand elle a des agréments, des qualités et de la fortune. Mais Eugénie ne voulait pas se marier, ou du moins elle n'y tenait pas.

— Elle n'y tenait pas, direz-vous? Non sans doute, toutes les jeunes filles ne sont pas condamnées aux mêmes illusions ni aux mêmes espérances. Eugénie avait perdu sa mère au berceau, et s'était accoutumée à des devoirs plus sérieux que des distractions amoureuses. A l'âge de seize ans, loin de guetter à sa fenêtre l'écolier de son choix ou de son rêve, elle songeait déjà à rendre à son père la vie plus douce et plus facile et à remplacer auprès de lui l'épouse qu'il avait perdue. Elle était malheureusement peu sympathique à ce père qui était entraîné ailleurs par d'autres passions, et même à ses compagnes, qu'elle dominait trop sans aucunement y songer : un tort que les hommes pardonnent rarement, jugez les femmes! Elle donnait quelquefois, dans le simple désir d'être utile, de bons et sages conseils ; or les sots regardent presque toujours un avis comme un trait blessant de supériorité — jugez les sottes! Elle devait donc vivre seule, un peu renfermée en elle-même, et était arrivée ainsi, non pas à la concentration taciturne et impénétrable qu'on lui reprochait avec injustice, mais à une grande profondeur de sentiment et à une excessive réserve que les bavards prenaient pour de la bêtise et les frivoles pour de la froideur. Avec ces dispositions et cette éducation spontanée et solitaire, Eugénie devait avoir naturellement peu de goût pour les jeunes gens de la République genevoise, à quelque opinion politique qu'ils pussent appartenir. Les jeunes gens de Genève (abstraction faite de tous ceux qui liront ces lignes) peuvent se ranger en deux classes bien distinctes : les pédants et les mauvais sujets. Les pédants sont ceux qui savent le latin, (et il y en a beaucoup), ou au moins qui font des collections de papillons morts et de feuilles sèches. Les mauvais sujets n'ont pas ces manies, mais en revanche des vices ridicules et honteux. Cette pédanterie et cette corruption que l'on n'a pas assez remarquées ni assez attaquées dans la jeunesse genevoise, viennent de mille raisons qui voudraient un article spécial, mais surtout d'une habitude anti-sociable s'il en fut jamais, je veux dire la ligne infranchissable de démarcation que la sauvagerie, le rigorisme, la politique, le cigare et les dominos ont tracée à Genève entre les hommes et les femmes. L'homme est au cercle, à boire, à fumer, à jouer et à dire son avis

sur les choses du jour. La femme est chez elle à manger des gâteaux, à prendre du tabac, à faire aussi sa partie et à développer son opinion sur la maison du voisin. Et voilà la vie de famille! Aussi les jeunes gens, exilés de chez eux par un formidable ennui, et ne pouvant chercher de distraction dans le salon d'une famille connue — car il n'y a pas de salons à Genève, ou du moins si peu! — les jeunes gens, disons-nous, se réfugient dans les bagatelles de la science, s'ils ont quelque moralité, ou ailleurs s'ils n'en ont pas — et doctes ou débauchés, faute de société féminine et distinguée qui leur apprenne à vivre et leur lave un peu les mains, sont tous ou presque tous parfaitement désagréables.

Ainsi notre sexe, notre grand sexe masculin qui porte la barbe et la toute-puissance, avait été assez piétrement représenté aux yeux de mon Eugénie. Et comme elle n'avait pas l'esprit faussé par des lectures mauvaises, des conversations d'écolières, une tendance naturelle aux sensibleries des lymphatiques et aux rêvasseries des paresseux, elle avait vu tels qu'ils étaient les jeunes gens qui lui avaient fait leur cour et ne les avait pas revêtus d'un costume idéal coupé dans son imagination romanesque. Aussi le mariage ne s'était-il point emparé en conquérant et en autocrate de ce jeune cœur, déjà si riche en sentiments élevés et généreux. Elle avait d'autres soucis et d'autres rêves, je dirais volontiers d'autres illusions. En ne se portant pas sur un seul objet sa pensée s'était élargie, et ce besoin de dévouement et de sacrifice que toute femme porte en elle et qui la pousse irrésistiblement à aimer, à se donner et à souffrir, elle croyait pouvoir, sans mentir à sa vocation, l'étendre au delà du foyer domestique. Etait-ce une chimère, ou une ambition possible? C'est à cette question que veut répondre mon récit.

II

Quelle visite reçut M. Petitsenn entre deux boutades.

Un jour d'automne de l'an de grâce 1847, M. Petitsenn se promenait sur sa galerie et faisait une boutade sur un fâcheux qui venait de l'importuner pendant une heure ou deux. La boutade était presque finie et devait être charmante, car le poète se frot-

tait les mains avec jubilation : il allait même jusqu'à remercier du fond du cœur l'imbécile qui la lui avait inspirée par sa longue et fastidieuse visite.

En ce moment un jeune homme se présenta sur la galerie. On entre chez M. Petitsenn comme chez Béranger , sans être annoncé, tout droit, par la grande porte ouverte. Ce jeune homme avait un costume débraillé, une casquette d'étudiant, des mains sales — et, qui pis est, un manuscrit sous le bras. M. Petitsenn, habitué à de pareils présents, comprit le péril qui le menaçait — mais il venait de faire une si jolie boutade ! Il accueillit donc le nouveau venu avec son plus affectueux sourire, s'assit dans son fauteuil, mit comme d'habitude ses pieds dans sa chancelière et une couverture sur ses jambes, et fit asseoir son hôte sans lui demander qui il était.

Mais le lecteur, plus curieux que le poète, exige probablement quelques informations préalables sur l'individu que je viens de lui présenter. Que la volonté du lecteur soit faite !

Victor — c'est le nom de notre jeune homme — était le fils d'une espèce de fermier des environs de Genève , mort depuis deux ans, et vivait à la charge de sa mère et de son frère aîné, qui, continuant le métier paternel, travaillait à la terre. Victor était un enfant gâté dans toute la force du terme. Feu son père, en l'entendant faire une addition de tête, lui ayant découvert de la capacité , l'avait envoyé à l'école. A l'école, il avait appris à lire en moins de rien ; ce n'était plus de la capacité, mais un talent merveilleux , et on l'avait mis au collége. Au collége , il avait eu plus de prix que tous ses camarades ensemble : ce n'était plus du talent, mais du génie, et on l'avait immatriculé à l'Académie de Genève. A l'Académie , le jeune Victor s'était immédiatement arrêté dans sa marche triomphale à travers la science, et il n'y a rien là d'étonnant. Les bons collégiens font en général de mauvais étudiants, et ceux qui font de bons étudiants deviennent plus tard des imbéciles. Victor était donc, grâce à Dieu , un étudiant détestable. Il fumait dix cigares par jour, buvait quelquefois autant de chopes de bière, *tunait* avec la Société de Zofingue, dansait le *picoulet* après minuit sur le pont des Bergues, éteignait les becs de gaz, narguait les gendarmes, accostait les jeunes filles qui sortaient de la ville, donnait des sérénades aux professeurs et des charivaris aux membres du Conseil municipal, écrivait des articles dans le *Genevois*, se moquait de M. M***, hantait le café

de la Poste, jouait au billard avec les régents du Collége, écrivait des lettres anonymes au Conseil d'Etat, faisait l'école buissonnière, murmurait aux cours, cachait le chapeau du professeur, sortait sans cravate, jetait sa fumée au nez des passants, avait les mains sales, courait les guinguettes, s'y couchait sur la table et quelquefois dessous, n'allait pas au sermon le dimanche, mais s'arrêtait après l'office aux portes de l'église, pour en voir sortir les jeunes filles auxquelles il faisait les doux yeux, mangeait six fois par jour, faisait des dettes, portait des toasts, chantait des chansons politiques, était membre d'une société d'ivrognes, lisait Rabelais et Faublas, criait aux concerts que Grast est un mauvais musicien, soutenait au salon qu'Hornung n'a jamais su peindre, appelait Petitsenn une serinette et Albert Richard un tambour, avait des opinions arrêtées sur tout, tranchait sur tout, interrompait les vieux, souffletait les jeunes et gaminait enfin de toutes manières, comme on fait de seize à vingt ans. Son père, mort, ne pouvait plus s'opposer à ce genre de vie: quant à sa mère, entièrement dominée par l'enfant qu'elle avait élevé trop haut, elle s'en consolait en disant: Il faut que jeunesse se passe! Comme si la jeunesse ne passait pas toute seule et assez rapide, sans l'abréger encore par l'inconduite et la tuer par l'inaction!

Victor ne faisait pas seulement les jolies choses que je viens d'énumérer, il faisait aussi et surtout de la poésie. Il avait lu Lamartine, le grand poète qui a produit pour le moins autant de mauvais rimeurs que de beaux vers, et ce n'est pas peu dire! Le moyen de ne pas répéter pour son propre compte, en les dérangeant un peu, les mots euphoniques et charmants des Méditations et des Harmonies! Ainsi font mille jeunes fous qui se croient rossignols parce qu'ils sont perroquets, et parmi lesquels l'auteur de ce récit a le bon sens de se compter lui-même. Ainsi fit notre ami Victor. Il composa sa *Mélancolie,* son *Isolement,* ses *Cloches du soir*, son *Clair de lune* et ses *Brises.* Il lut ensuite Victor Hugo et commit un *Bal de Gnomes*, une *Noce infernale*, la *Mort du Muphti*, les *Eblouissements* et les *Décombres.* Il lut plus tard Alfred de Musset et consomma la *Duchesse de Pennaflor,* un *Spectacle dans une causeuse*, une *Suite à Namouna* et un proverbe à un personnage. Il lut enfin Théophile Gautier, se rangea immédiatement sous le drapeau des fantaisistes et ne fit plus que des ciselures ou des incandescences ensoleillées par la splendeur d'un style abracadabrant. Lorsqu'il

eut réuni tous ces chefs-d'œuvre au nombre de vingt-cinq dans un grand cahier avec des marges et des pages blanches, il roula son manuscrit sous son bras, et bien que M. Petitsenn fût une serinette, il s'en alla le montrer à M. Petitsenn.

Telle était la visite que reçut l'auteur des Boutades, un beau jour d'automne de l'an de grâce 1847.

M. Petitsenn, s'étant donc assis et ayant fait asseoir son hôte, déboucha une bouteille de Beaujolais, lui en versa un grand verre, se croisa les bras et attendit.

Victor but son verre et lut longtemps. Au bout de chaque pièce de vers, M. Petitsenn lui versait à boire. Victor rebuvait et relisait. Au bout de deux heures, il avait fini sa bouteille et son volume. Il leva alors ses yeux légèrement enflammés sur son juge, comme pour lui dire : J'ai fini, à vous maintenant.

M. Petitsenn n'avait écouté que deux pièces tout au plus, et voyant que ces vers n'étaient pas même mauvais, mais médiocres, il s'était récité mentalement, pendant la fin de la lecture, toute la Miliciade depuis le premier vers jusqu'au dernier. La bouteille et le manuscrit vidés il demanda au jeune homme :

— Avez-vous vingt mille livres de rente ?

— Non monsieur, répondit Victor.

— Dix mille au moins ?

— Pas même.

— Cinq mille, deux mille ?...

— Rien.

— En ce cas, mon jeune ami, de quel droit vous mêlez-vous de poésie ? Il faut vous faire pardonner cette anomalie à Genève, en montrant au monde que vous êtes un homme honorable et en état de payer vos contributions. Sans cela vous serez attaqué, conspué, confiné dans la maison paternelle, la seule où l'on voudra encore vous écouter. Vous faites des vers ici, monsieur, et des vers d'imagination et de sentiment ? Mais vous ne voyez pas, malheureux, que vous courez à un abîme ! si vous voulez rimer à toute force, faites des chansons patriotiques, mon jeune ami : abîmez ce pauvre Gessler qui ne vous a rien fait, c'est vrai, mais qui a commis dans le temps des actions déplorables. Et si décidément la libre Helvétie, ô ma patrie, mère chérie, ne vous inspire rien, livrez-vous à la chanson à boire : le vin est un jus divin qui met tout en train, vive le vin ! -- Voilà ce qu'on aime à Genève. On ne nourrit pas les

chansonniers, mais on les chante; on leur bat des bans : une, deux, trois, partez! — Et l'on fait plus : pourvu qu'ils y paient leur quote-part, on les invite aux banquets pour lesquels ils ont épuisé leur verve. Chantez Bacchus ou Vénus : on sait encore ce que c'est dans la cité de Calvin, laquelle, en renonçant au catholicisme, n'a pas renoncé à la mythologie. Ou enfin, mon jeune ami, si vous n'êtes ni un patriote, ni un ivrogne, faites comme le petit Monbon, soyez un poète badin, chantez votre barbe, votre cuisinière, le bal de Carouge ou autres trivialités : voilà l'idéal de l'art poétique. Mais si vous voulez faire tout bonnement de belles choses, comme les *Oiseaux Blancs* de Galloix, le *Wala* de Richard, la *Petite Sœur* de Blanvalet, le *Rhin* de Vuy ou la *Moisson du lin* de Fournier, — croyez-moi, mon jeune ami, mieux vaut vous pendre tout de suite, ou bien vous faire avocat, directeur de théâtre, précepteur, professeur ou savetier. Voilà ce que j'ai de plus aimable à vous dire.

Là dessus, M. Petitsenn prit mon jeune homme sous le bras et le mena faire quatre lieues dans la campagne. Puis, après l'avoir bien fatigué, il le reconduisit sur la route de Genève et le congédia, en lui souhaitant le moins de névralgies possibles et la conservation de ses blanches dents. Et, tout en retournant chez lui, il fit une boutade contre les rimailleurs en herbe.

XXI

Comment Victor rencontra Eugénie, ce qu'ils se disent et ce qu'il en advint.

Décidément, se dit Victor en sortant de chez M. Petitsenn, décidément cet homme est un envieux qui veut couper les ailes à mon génie. Je l'avais bien jugé, c'est une serinette et rien de plus. Ses Esquisses manquent de gaieté et d'observation; ses Boutades, d'élégance et de finesse. Je l'appellerais volontiers un misanthrope qui fait le bonhomme. Il craint que je ne lui prenne sa raison d'être et sa place au soleil. Je n'irai plus le voir, pour lui apprendre à vivre. Je reconnais bien en lui cette mesquinerie genevoise qui nie tous les jeunes talents. Il m'a prouvé un fait que je pressentais dès mon début dans la carrière poétique, un fait incontestable et incontesté, que Genève est un pauvre petit trou de province. J'étouffe ici faute

d'air. Ces montagnes m'arrêtent : il me faut la plaine, image de l'infini. Paris m'appelle. C'est là que le génie est respecté, honoré, adoré. Chateaubriand est renté par son libraire, Lamartine est le chef de l'opposition (Victor parlait ainsi à la fin de 1847), Victor Hugo est pair de France. J'irai à Paris. Je m'y présenterai à Charpentier ; il mettra mon volume dans sa collection, je n'exigerai pas de paiement anticipé, et nous partagerons les bénéfices. Il s'en vendra peut-être deux mille exemplaires cette année à trois francs cinquante, ce qui fera sept mille francs. Otons le vingt-cinq pour cent des libraires, c'est-à-dire dix-sept cent cinquante francs ; resteront cinq mille deux cent cinquante francs à partager entre Charpentier et moi : cela fera juste deux mille six cent vingt-cinq francs pour ma part. Cela pourra me suffire pour vivre un an. Pendant ce temps je ferai mon drame d'Adroulboudour que je présenterai à la Comédie française. Ou plutôt non : à la Porte St-Martin : la Comédie est trop encroûtée dans son classicisme. Non, à la Comédie : la Porte St.-Martin me semble un théâtre trop populacier. Cent représentations à trois mille francs de recette, le dixième pour moi, c'est-à-dire trente mille francs ; autant dans les départements, soixante mille. Voilà ce que je gagnerai l'année prochaine. Je reviendrai à Genève en chaise de poste, et j'aurai à ma boutonnière le ruban de la légion d'honneur. J'irai voir Petitsenn dans une voiture à quatre chevaux, et mon domestique en livrée ira lui annoncer ma visite. — Quel est ce train, ce tapage, cette poussière? Est-ce la reine d Espagne qui vient me faire sa cour, se dira l'ermite de Chêne, ou quelque nabab des Indes qui vient m'offrir ses millions ? — Non, mon petit, ce n'est point un nabab ni une reine, mais Victor, le grand Victor que vous avez chassé de chez vous l'an dernier, et qui du haut de sa célébrité revient narguer votre petitesse. — Et c'est Petitsenn qui se mordra les doigts! Rage, rage ! la chose est décidée, je vais à Paris.

En disant ces mots Victor, qui était rentré à Genève, se trouva devant l'hôtel des Bergues, sur une sorte de boulevard aujourd'hui rasé d'où la vue était admirable. Il regarda un instant le paysage heureux qui s'arrondissait devant lui. C'était d'abord notre beau lac, cette eau bleue, limpide et profonde qui fait honte au ciel, et peintre et poète à la fois, copie ses bords dans son miroir et les chante de son léger murmure. Sur la rive opposée, une verte colline qui se tenait modestement à l'ombre ; derrière la colline le

Salève, un parapet de rochers que le soleil couchant inondait de pourpre et d'or ; plus loin encore une montagne au manteau violet qui se tenait là carrément pour marquer la distance, et tout au fond le sommet glacé du Mont-Blanc, une belle tête de vieillard où le soleil, avant de disparaître, suspendait sa couronne de feu. A droite l'île de Jean-Jacques, et l'ombrage de peupliers et de tilleuls qui sort de l'eau pour couvrir la statue du poète ; le Rhône descendant impétueux et pur de la couche limpide où il a dormi, et clapotant d'impatience contre les ponts qui le retiennent : la ville enfin, toute propre, avenante et joyeuse, s'élevant en amphithéâtre sur son lac et son fleuve, et au-dessus de la ville les tours gothiques de la vieille église qui montent pieusement à Dieu.

Victor regarda toutes ces belles choses et étendit le bras vers Genève, pour lui déclamer, l'ingrat ! les imprécations de Camille. Cet exercice consommé, il sentit une main sur son épaule. Il se retourna.

— Que fais-tu là, Victor ? lui dit Eugénie.

— Pardon, mademoiselle, balbutia le jeune homme abasourdi... je déclamais.

— Je le crois bien, voilà une demi-heure que je t'écoute. A qui en as-tu, je te prie ? est-ce contre M. Fazy que tu tonnes en ce moment ?

— C'est contre tout le monde, répondit Victor en se rassurant un peu.

— On t'a donc fait du chagrin, mon pauvre Victor, reprit la jeune fille. Tu rentres probablement à la campagne, et moi aussi : viens avec moi, nous ferons route ensemble et tu me conteras en chemin tes mésaventures.

Victor obéit, et marcha respectueusement près d'Eugénie. Laissons-le raconter à notre héroïne sa visite à M. Petitsenn, ses projets de départ, ses espérances littéraires et dramatiques, et causons un instant, monsieur et cher lecteur, si vous le voulez bien.

Je vois d'ici ce qui vous intrigue : vous êtes étonné d'entendre une vieille fille encore jeune tutoyer un garçon de vingt ans, et vous soupçonnez même là-dessous quelque amourette. C'est précisément là ce qui vous trompe. — Lorsque le père d'Eugénie avait acheté sa propriété, le père de Victor, qui en était le fermier depuis une trentaine d'années, avait continué d'exploiter cette

terre connue, qu'il eût été injuste et absurde de confier à d'autres mains. Au fond de cette propriété et sur le bord de la route s'élevait une maison de campagne assez mesquine, mais qui devint bientôt par les soins d'Eugénie un petit palais enchanté. Le nouveau propriétaire y venait passer la belle saison, qu'il abrégeait du reste autant que possible, parce que la campagne l'éloignait du cercle et des journaux. Lorsqu'il s'était installé pour la première fois dans cette maison, Eugénie avait vingt ans et Victor en avait dix : elle était presque femme et lui tout-à-fait enfant. Elle s'était intéressée, comme font toutes les jeunes filles, à la créature plus faible et plus pauvre, que le hasard mettait en quelque sorte sous sa protection. Elle l'avait accablé de questions et de caresses, et bien que les enfants de cet âge soient en général très-fastidieux, surtout lorsque, gâtés par l'admiration paternelle, ils se croient déjà quelque chose et commencent à poser, elle s'était prise d'affection pour le petit prodige. Elle passait de longues heures à jouer avec lui, et lui donnait à dîner en ville pendant l'hiver, pour ne pas le forcer de retourner chez ses parents entre ses leçons du collége. A la mort du père de Victor, elle avait consolé de son mieux ce pauvre garçon, qui était très-sérieusement et profondément affligé. Elle ne s'était pas aperçue qu'il grandissait de jour en jour et devenait presque un homme, et elle avait conservé sur lui une sorte d'autorité maternelle, la seule peut-être sous laquelle il se courbât encore sans murmurer. Voilà, monsieur et cher lecteur, tout le secret du tutoiement qui vous a si fort étonné : vous voyez bien qu'il n'y a pas là dessous le moindre soupçon d'amourette.

Les deux jeunes gens avaient déjà fait une demi-lieue ensemble et Eugénie avait laissé parler Victor sans l'interrompre, bien qu'elle eût pu le faire plusieurs fois et avec des mots fort spirituels. Quand il s'arrêta essoufflé par le chemin qu'il avait fait, par son éloquence et sa faconde :

— Ainsi, lui dit Eugénie, tu veux partir ?

— Irrévocablement, répondit Victor.

— Et avec quoi ?

— Avec ceci, dit-il en tirant son manuscrit de sa poche.

— Et tu crois que sur l'inspection de ce cahier, on te donnera une place dans une diligence ?

— Non, mademoiselle ; mais je ferai comme Albert Richard, j'irai à pied.

— Et tu te nourriras en chemin, comme les petits oiseaux, à qui le bon Dieu donne la pâture.

— J'y ai réfléchi, reprit Victor qui n'y avait pas réfléchi du tout ; il y a d'ici à Paris cent vingt lieues environ ; à dix lieues par jour, cela fait douze jours ; j'ai besoin de quinze sous pour mes repas, je prends le maximum; quinze fois douze, cent quatre-vingt : neuf francs, mettons dix, il ne me faut pas davantage. Il y a demain une séance à la société de Zofingue ; je demande la parole, j'expose mes projets, j'apporte une liste de souscription pour mon volume, que je leur laisse à deux francs cinquante : c'est vingt sous qu'ils y gagnent ; ils souscrivent tous, ils sont trente : cela me fait septante-cinq francs (il voulait dire soixante-quinze), et avec cela je suis riche jusqu'à ma visite à Charpentier.

— Mon ami, lui dit Eugénie en souriant, si tu fais des vers aussi facilement que des calculs, tu seras bientôt le premier improvisateur de France.

Victor baissa la tête et leva la jambe : c'était son geste de satisfaction, mais Eugénie reprit :

— Et ta mère ?

— C'est vrai, ma mère... répondit Victor. Mais voyons, mademoiselle, lui suis-je bien utile ? Elle veut faire de moi un avocat, et ce n'est pas là ma vocation. Une attraction irrésistible me porte à rimer, et je ne suis pas homme à fiancer Thémis avec Apollon, comme fait le poète des bords de l'Arve. J'ai le droit civil en horreur et ma vie vous le prouve. Je manque tous mes cours avec délices, et quand j'en suis un par aventure, j'y sommeille en rêvant des vers. Je ne ferai jamais rien dans le barreau, et, en attendant, je vis aux dépens des miens, qui m'entretiennent à force de sacrifices. C'est peut-être la première fois de ma vie que mes facultés sont d'accord avec mes penchants : n'est-ce pas cette harmonie là qui s'appelle vocation, destinée ? hé bien ! puisque cette destinée et cette vocation peuvent me conduire à la fortune, et en tout cas décharger ma mère d'un fardeau pesant et d'une inquiétude inutile, pourquoi ne pas m'y livrer tout entier et dès à présent ? Mon frère suffit à ma mère, par son travail et son amour : moi, je ne lui sers de rien et je lui suis à charge : c'est donc pour

l'amour d'elle qu'il faut me laisser aller. Ne me parlez plus de ma mère.

Il y avait bien quelque chose de vrai dans les paroles de Victor, mais il eût été facile de rétorquer un à un tous ses arguments. Eugénie ne le fit pas, d'abord parce qu'elle sentait que résister à cet enfant, c'était l'enraciner dans ses idées — et puis, il faut bien le dire, parce qu'elle avait foi dans l'avenir de son jeune ami. Il y avait dans son affection pour lui quelque chose de la sœur et de la mère, c'est-à-dire avec beaucoup de dévouement et de sollicitude, toujours un peu d'admiration et d'aveuglement. Elle se tut donc pendant quelques instants, comme plongée dans une méditation profonde. Elle dit ensuite à Victor :

— Il ne m'appartient pas, mon ami, de te donner des ordres, ni même des leçons. Si tu as longtemps réfléchi à ce que tu dois faire, et si tu regardes comme un devoir filial ton exil volontaire loin de ton pays, va, mon enfant, et Dieu te garde! Il y a des gens qui te diraient : tu fais une folie! mais je n'ose te le dire, et ne veux pas le craindre, te croyant déjà fort et sérieux. J'ai la persuasion qu'on peut tout ce qu'on veut dans ce bas monde, et j'ai assez de confiance en toi, pour penser que ta résolution n'est point un caprice, mais un projet longtemps mûri et fermement voulu ; s'il en est ainsi, tu réussiras, avec Dieu et malgré les hommes. Courage donc, mon Victor, mais ne sois pas si prompt à te décider : tu as le temps, réfléchis encore ; songe à ta mère, à ta famille, à ton pays, à la vie facile et heureuse que tu laisses pour des gens, des maisons et une existence que tu ne connais pas, et avant de t'élancer devant toi, retourne-toi un instant pour regarder en arrière. Pour mon compte, je voudrais de tout mon cœur te retenir et te garder parmi nous, mais je me reprocherais toute ma vie de t'avoir détourné d'une carrière honnête et d'un brillant avenir ; aussi j'accepte volontiers d'avance le chagrin de ne plus te voir, si c'est pour ton devoir et ton bonheur que tu nous quittes.

Et comme, en disant ces paroles, elle était arrivée à la porte de sa maison de campagne, elle serra la main à Victor et disparut.

Etrange nature que la nôtre! le pauvre garçon fut stupéfait et presque affligé des paroles d'Eugénie. Il s'était attendu à un combat, avait préparé ses armes et s'était mis en garde : bien plus, car il faut tout dire, il avait désiré un instant la lutte, pour s'affranchir brusquement de la seule autorité qu'il craignît en cette

occasion. Il l'avait désirée aussi pour s'affermir dans sa résolution encore un peu chancelante, et se convaincre lui-même en cherchant à convaincre Eugénie Mais au lieu de résistance, il avait rencontré dans son amie une sorte d'adhésion confiante qui le faisait presque reculer. On avait foi en lui, on le laissait en face de lui-même, et. au lieu de le forcer d'agir en lui liant les bras, on le forçait d'hésiter en le laissant libre. On ne substituait pas à son bon sens un précepte, ni à sa conscience une loi — une loi, un précepte, choses si commodes à accepter et si faciles à enfreindre — mais on lui ordonnait de choisir : on lui laissait la responsabilité de l'action capitale de la vie d'un homme : on lui ouvrait sa volière connue, et on lui permettait de courir à son aise dans les chemins ignorés de l'air. Aussi se fit-il lui-même toutes les objections qu'Eugénie aurait pu lui faire, et ces objections venant de lui-même avaient à ses propres yeux une bien plus invincible valeur. Il se promena tout le reste de la journée, les mains derrière le dos, dans les allées du jardin et dans les sentiers de la campagne, sourd aux bruits du dehors, aveugle aux passants, insensible aux pierres ou aux broussailles, abîmé dans lui-même, grave et seul. Et quand le soir il alla frapper à la porte de sa maison, il était parfaitement décidé à rester à Genève.

Malheureusement pour lui, Eugénie, tout occupée de l'idée nouvelle de son ami, idée que sa disposition naturelle à la modestie et à la confiance lui avait fait accepter, — Eugénie, disons-nous, s'était rendue chez la mère du jeune homme. Elle lui avait exposé le rêve de Victor, et la pauvre vieille, affaiblie par l'âge et les infirmités, n'avait guère su que répondre. Cependant le frère était entré dans la cabane et avait pris part à l'entretien; c'était un gros et robuste garçon, plein de sens et d'activité, mais un peu jaloux au dedans: et au dehors parfaitement grossier et désagréable. A l'ouïe de ce beau projet, il s'était mis à jeter feu et flammes.

— Fort bien. s'écriait-il, nous allons envoyer monsieur à Paris, et lui payer ses voyages! Ce n'est pas assez de lui avoir donné une instruction dont il ne fait rien et de le fournir de cigares et de bière. Tout pour lui, rien pour nous ; je travaille et il dépense : et, si l'on vous laissait faire, je suerais ici sang et eau aux champs ou dans le verger, pour permettre à mon cadet de faire le beau à Paris et de nous mépriser, nous qui le nourrissons, parce que notre vie est plus dure que la sienne. Mais, morbleu! je suis l'homme

ici, je suis le chef depuis la mort de mon père: et c'est à moi qu'on doit obéir. Je ne l'ai pas fait sentir jusqu'à présent, mais puisqu'on me pousse à bout, je veux qu'on le sente! Victor ne partira pas, et s'il regimbe, je jette ses livres au feu et je l'attelle à la charrue. Nous verrons à la fin qui doit commander ici, et si le jeune, le paresseux, l'inutile, sera toujours le maître. Je veux qu'il reste et il restera!

Là dessus, le rustre tourna le dos à sa mère et brisa presque la porte d'entrée en la refermant derrière lui.

Le soir même, l'ordre fraternel fut signifié à Victor. Le jeune homme, décidé à rester, fit aussitôt volte-face. Pères, croyez-en ma jeune expérience, voulez-vous que votre fils vous obéisse : ne lui ordonnez jamais rien. Il fera toujours votre volonté, si vous ne l'obligez pas à la faire.

Le surlendemain avant jour, muni d'un passeport en règle qu'on lui avait délivré sans difficulté, un jeune étudiant, le sac au dos, sortait de Genève par la porte de Cornavin et entrait dans la route de France. Il croyait n'avoir pour tout bien que sept francs cinquante centimes, produit d'une souscription qu'il avait faite la veille à la Société de Zofingue. Mais quand il ouvrit sa gibecière pour faire l'inventaire de sa fortune, il y trouva une bourse pleine d'or.

MARC MONNIER.

(La suite au prochain numéro.)

NOTICE

SUR LA STRUCTURE ET LA CONSTITUTION

DES HIÉROGLYPHES ÉGYPTIENS.

Depuis la découverte de Champollion on a beaucoup écrit sur les hiéroglyphes, mais l'on en a d'autant moins expliqué. Les égyptologues s'étendent sur les attributs des dieux égyptiens, font des descriptions pompeuses de la glyptique et des peintures que l'on trouve dans les temples et les hypogées, des dessins tracés sur les papyrus; mais des traductions, fort peu ou point; à moins toutefois qu'il ne se trouve à leur disposition une traduction ou prétendue traduction grecque. Cependant l'on connaît la vraie marche à suivre pour l'explication des textes, celle de former des mots avec les lettres acrophoniques des différents signes: rien n'est plus simple; pourquoi donc éprouve-t-on tant de difficulté à faire ces traductions? La vraie raison en est qu'avec les lettres d'une langue on cherche à composer les mots d'une autre. On fait du copte avec des lettres acrophoniques chaldéennes, c'est-à-dire, avec les initiales des mots qui expriment en chaldéen ou en syriaque les signes de l'écriture hiéroglyphique. Cette voie ne paraît pas naturelle; chaque signe étant exprimé par un mot chaldéen, c'est du chaldéen que doivent décrire les lettres acrophoniques de ces signes, et non du copte.

Le copte n'est autre chose que du chaldéen ou syriaque

corrompu avec addition d'un grand nombre de mots grecs ; ce ne peut être la langue sacrée des Egyptiens, tracée sur leurs monuments du temps des Pharaons, car il est à remarquer que le même mode de traduction chaldéenne sert pour les monuments des Pharaons, comme pour ceux érigés sous les Ptolémées, et le copte était certainement une langue inconnue au temps des Pharaons. Le copte se trouve avec les langues sémitiques dans le même rapport que l'italien, par exemple, avec le latin ou si l'on veut avec le français. La langue latine n'étant pas familière à tout le monde, je me servirai des deux autres, qui sont plus connues, pour donner une idée du système d'écriture hiéroglyphique, curiosité antique, qui peut devenir intéressante même pour les personnes qui ne s'occupent pas du tout d'antiquités ou de recherches paléographiques.

Si j'avais la faculté de présenter des signes, mon explication en deviendrait naturellement plus exacte. Dans l'absence des signes qui ne se trouvent pas dans nos établissements typographiques, je me servirai des mots français, que le lecteur voudra bien se représenter comme des signes; et l'explication n'en sera que plus intelligible. Un signe mal fait offre souvent deux choses différentes à deux égyptologues; il me serait facile de prouver cela d'une manière convaincante, en citant plusieurs méprises à cet égard : or comme chaque signe exprime (figurativement) l'objet qu'il représente et (acrophoniquement) la première lettre du mot qui est l'expression de ce signe, il s'ensuit que l'un ou l'autre se trompe quand deux égyptologues ne sont pas d'accord.

Pour écrire il faut des alphabets; chez les Egyptiens ces alphabets étaient des signes. Par ces signes leur écriture en hiéroglyphes devenait stéganographique pour tout homme qui ignorait dans quelle langue étaient écrits les signes tracés sur leurs monuments. Eux-mêmes (j'entends les hommes instruits) pouvaient lire couramment les signes hiéroglyphiques, ou hiératiques, absolument comme si chaque signe eût été une lettre chaldéenne. Cette manière simple d'écrire n'est pas du tout une façon d'écrire *en rébus,* comme paraissent le penser les partisans du copte. Je commence par présenter quatre alpha-

bets de *mots-signes*, qui forment près de 100 lettres acrophoniques.

	Alphabet d'animaux.		*Alphabet d'ustensiles, instruments, etc.*	
a	Abeille,	Alouette.	Anse,	Alène.
b	Belette,	Buse.	Baquet,	Brosse.
c	Coq,	Chat.	Chenet,	Corbeille.
d	Dogue,	Dromadaire.	Dais,	Dévidoir.
e	Eléphant,	Ecureuil.	Encrier,	Eteignoir.
f	Faisan,	Fourmi,	Fauteuil,	Falot.
g	Geai,	Giraffe.	Gril,	Gobelet.
h	Hibou,	Hérisson.	Hache,	Houppe.
i	Ibis,	Ichneumon.	Image,	Instrument (de musiq.).
j	Jars,	Jabiru.	Jarre,	Jatte.
k	Kakatoes,	Kanguroo.	Knout,	Kilogramme.
l	Loup,	Lion.	Lame,	Lacet.
m	Magot,	Marmotte.	Marmite,	Mouchettes.
n	Narval,	Nécrophore.	Nasse,	Nacelle.
o	Ours,	Ortolan.	Onde,	Ombrelle.
p	Pie,	Poisson.	Pelle,	Pioche.
q	Queue,	Quadrumane.	Quille,	Quinquet.
r	Renard,	Rhinocéros.	Râpe,	Rideau.
s	Serpent,	Souris.	Sablier,	Salière.
t	Taupe,	Taureau.	Table,	Tabouret.
u	Urus.	Uneau.	Urne.	
v	Vache,	Vigogne.	Verre,	Vergette.
x	Xylocope.			
y	Yeux.			
z	Zèbre,	Zébu.		

Aucun instrument ou ustensile ne représentant dans les deux derniers alphabets les lettres X, Y et Z, on trouve des signes pour ces lettres dans d'autres objets. Les Egyptiens trouvaient des lettres acrophoniques dans l'homme et ses parties composantes, tête, bras, jambes, etc.; dans chacun des embranchements de l'histoire naturelle; dans les habillements, les ornements, etc., c'était ainsi qu'ils avaient poussé leur collection jusqu'à environ huit cents signes qui n'en disaient pas plus que nos vingt-cinq caractères alphabétiques, mais dont l'arrangement présentait sur la surface nue de leurs édifices, de leurs nombreuses colonnes, de leurs tombeaux et même de

leur vaisselle de cuisine, une véritable décoration féérique. L'avantage qu'ils avaient de disposer de l'un ou de l'autre de leurs signes, suivant que le comportaient les plans vides, leur donnait la plus grande facilité de présenter des textes remarquables par leur symétrie et la belle apparence de leur composition, relevée encore par les couleurs les plus variées et les plus tranchantes.

Ils avaient de plus la faculté d'écrire verticalement, de gauche à droite, et, comme les Chaldéens, de droite à gauche; la plus grande partie des hiéroglyphes sont écrits de cette dernière manière. Les têtes des figures sont tournées du côté par où l'on en doit commencer la lecture, de sorte qu'il n'y a jamais le moindre doute à ce sujet.

Il est temps d'en venir à un petit exemple : je choisirai pour cela une phrase française que je disposerai verticalement, en ne me servant que des *mots-signes* renfermés dans les quatre alphabets ci-dessus :

Lion,	*Hache*,	*Sablier*,
Encrier,	*Ibis*,	*Onde*,
Serpent,	*Eteignoir*,	*Nasse*,
Ibis,	*Rideau*,	*Table*,
Nacelle,	*Onde*,	*Ecureuil*,
Souris,	*Gril*,	*Corbeille*,
Corbeille,	*Loup*,	*Renard*,
Râpe,	*Yeux*,	*Ibis*,
Image,	*Poisson*,	*Tabouret*,
Pioche,	*Hibou*,	*Eteignoir*,
Taupe,	*Instrumeut* (de musique),	*Salière*,
Ichneumon,	*Quinquet*,	*Encrier*,
Ombrelle,	*Urne*,	*Narval*,
Nasse,	*Eléphanl*,	*Coq*,
Sablier,	*Serpent*,	*Houppe*,
		Abeille,
		Lacet,
		Dévidoir,
		Ecureuil,
		Eléphant,
		Nacelle,

Nul doute que le sens de ces trois colonnes ne soit à l'instant connu de mes lecteurs ou lectrices, car j'ai vu des dames avoir la complaisance d'écouter, ou écouter avec complaisance, et même faire de nombreuses questions, quand on parlait d'hiéroglyphes, de sorte qu'il est presque inutile de dire que ces colonnes signifient :

LES INSCRIPTIONS HIÉROGLYPHIQUES SONT ÉCRITES EN CHALDÉEN.

J'ai été forcé de mettre de suite mes *mots-signes*, mais dans les inscriptions égyptiennes les signes sont placés de manière à bien remplir les vides de la colonne; ils sont tantôt seuls, deux à deux, trois à trois, et choisis suivant le goût ou le génie de l'écrivain.

Dans le rituel d'où a été tiré le *psaume égyptien*, inséré dans la *Revue Suisse* en juillet 1853, toutes les colonnes sont verticales, à lire de la droite à la gauche, à l'exception de celles du chapitre (110 *a*) qui se lisent de gauche à droite, mais seulement pour la moitié du chapitre. Cette manière de lire se retrouve quelquefois dans les planches. Les titres, le chapitre 148 et une partie du chapitre 161, sont en colonnes ou lignes horizontales, à lire de droite à gauche, d'où l'on peut conclure d'abord, que l'écriture en colonne verticale était celle que l'on préférait pour les papyrus, et ensuite, que la lecture des colonnes horizontales était conforme à celle du chaldéen et non du copte, qui se lit comme nos langues modernes, de gauche à droite.

Pourquoi donc a-t-on cru trouver dans le copte la langue des monuments égyptiens? Je me permettrai d'abord de faire observer que ce que l'on a jusqu'ici expliqué par le copte se réduit à fort peu de chose, et j'ajouterai cette comparaison: à supposer que tous les mots-signes de la phrase française ci-dessus fussent véritablement des signes, et qu'au lieu de les lire en français on voulût s'obstiner à croire que la phrase n'est pas française, mais italienne, qu'en résulterait-il? Après beaucoup de difficultés et de tâtonnements, en groupant une partie des signes et en rejetant les autres comme *détermina-*

tifs (signes qui servent à faire dire au texte hiéroglyphique tout ce que l'on veut, quand on traduit au moyen du copte), on parviendrait à trouver ce qui suit :

(Lettres initiales des mots français en italien.)

Lcs inscriztiono aiscoglopgilues oont scvisss (cs gfalasen);

On pourrait en tirer :

Le iscrizzioni geroglifiche sono scritte . . . .

Quant au reste, entre parenthèse, chacun traduira comme il l'entendra, mon italien ne va pas jusque là. Voilà cependant comme on traduit les hiéroglyphes au moyen du copte au lieu de les traduire dans leur langue naturelle qui est le chaldéen.

Il y a dans la traduction de la Pierre de Rosette en copte, près de *cent déterminatifs* qui, dans ma traduction de cette inscription, représentent tous de belles et bonnes lettres chaldéennes qui se trouvent parfaitement à leur place et sont absolument nécessaires au sens.

Ce qu'il y aurait de plus intéressant pour l'histoire d'Egypte, ce serait la traduction des innombrables inscriptions hiéroglyphiques que l'Allemagne a recueillies dans ces derniers temps en Egypte. En se servant pour les lire d'acrophoniques chaldéens, on pourra avec un peu d'étude les écrire dans cette langue, et les traduire aussi facilement que les auteurs hébreux, grecs et latins, sont traduits en français ou dans toute autre langue moderne.

Porrentruy, 20 juin 1853.

PARRAT,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE ALLEMANDE.

MORALE RELIGIEUSE.

QUELQUES DÉFAUTS DES CHRÉTIENS D'AUJOURD'HUI,

par l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien* (1).

(FIN.)

« Il y a peu de mystiques complets, il y a beaucoup de mystiques à moitié, » dit notre auteur. Et il ajoute : « Lesquels sont les plus dangereux ? A mon avis ceux dont l'erreur ou mitigée, ou voilée endort la vigilance. » (p. 91).

Il est heureux, en effet, qu'il y ait beaucoup de gens dont la tendance mystique soit mitigée. Mystique à moitié, rationnel à moitié, consciencieux par dessus tout, c'est le chrétien complet, c'est l'homme rétabli dans son harmonie. L'œuvre du christianisme, et c'est surtout ce que nous avons à cœur de dire, est précisément de remettre chaque chose à sa place. Est-il besoin d'ajouter que par cette expression : l'*œuvre du christianisme*, nous ne prétendons, certes, rien retrancher à l'expiation, considérée en soi et du côté de Dieu, comme satisfaction donnée à la justice infinie. Cette face redoutable et mystérieuse est à la base du fait chrétien. Mais nous envisageons dans ce moment le but du christianisme relativement à l'homme, et son action sur l'âme humaine. Nous acceptons pleinement le *Christ pour nous*, mais nous maintenons également le *Christ en nous*, sans lequel le premier nous demeure inutile. Ce sont les deux aspects de la vérité chrétienne.

(1) Voir l'article précédent, n° d'octobre 1853, page 713.

Non-seulement le christianisme répare l'homme, mais il l'agrandit. Il dilate nos forces actives, il leur ouvre un champ immense, il lance l'intelligence et l'imagination dans mille routes avant lui inconnues; mais c'est par la base qu'il recommence l'édifice interverti. Il satisfait des besoins et il en crée de nouveaux. C'est dans le sentiment, avant tout, que Dieu se fait trouver à l'homme. Sa vérité, trop vaste pour une intelligence qu'elle déborde à chaque instant, fait descendre la vie en lui en se manifestant à son âme. Le christianisme présente sans cesse à l'esprit les faces diverses et en apparence contradictoires de la vérité [1]; il le fait simultanément, naïvement, sans effort pour les unir, et il en opère la fusion dans l'âme de ceux qui croient. Leur vie en manifeste l'accord, tandis que souvent leur intelligence non transformée continue à professer une préférence exclusive pour l'une d'entre elles, preuve en soient les sectes diverses qui, sur les points secondaires, partagent les meilleurs chrétiens.

Dans la Révélation divine, la part de l'intelligence est réelle, elle est essentielle, mais elle est subordonnée. Que de fois le rationalisme a objecté contre la Bible le peu de netteté des idées qu'elle renferme! que de fois on s'est plaint de ne pas trouver dans leur expression ces limites déterminées sur lesquelles l'infirmité de notre esprit cherche à s'appuyer! A nos yeux ceci est une preuve de plus de la divinité des Ecritures. Si la Bible était découpée en formules, l'esprit humain qui, sans cesse, tourne autour du fini sans jamais pouvoir s'y arrêter, l'aurait dès longtemps mise au rebut. L'homme réclame des idées précises, pâture à laquelle il ne s'arrête que pour la dévorer. Dieu lui donne des faits et des principes, des faits qui sont eux-mêmes principes, puisqu'ils sont l'expression de sa nature, et qu'ils contiennent l'explication de la nôtre.

[1] Nous regrettons d'avoir dû employer l'expression qui déplaît à quelques-uns : *les faces diverses de la vérité*. Mais comment éviter ce qui est dans la nature même des choses? A tout instant l'Evangile présente ces problèmes non résolus par l'intelligence et pleinement admis par le cœur. Ainsi, sans aller plus loin, l'accord de notre liberté propre et de la souveraineté divine, duquel tout chrétien témoigne dans l'acte même de la prière, et duquel cependant les degrés diversement envisagés ont donné naissance à tant de sectes. Dans le christianisme, un progrès se manifeste, il est vrai; mais là, comme ailleurs, il consiste à reconnaître la nécessité de la conciliation et non la manière dont l'intelligence pourrait l'opérer.

C'est surtout à notre sens moral et aux besoins de notre être spirituel que sa souveraineté adresse cet appel.

Que présuppose le christianisme, que doit-il rencontrer en nous pour y faire son entrée ? Le sentiment de ce qui nous manque, le vide, l'indigence, la soif naturelle du cœur. Et surtout, la défectuosité morale, le sens de l'obligation toujours subsistant et toujours violé, en d'autres termes le sentiment du péché, lequel implique celui du devoir. Et quel est le moyen de nous mettre en rapport avec cette révélation du saint amour de Dieu pour le pécheur, réalisé par le sacrifice de Jésus-Christ, si ce n'est la foi ? La *foi,* c'est-à-dire « la représentation des choses qu'on espère, la démonstration de celles qu'on ne voit point, » est servie sans doute par le raisonnement aussi bien que par l'imagination, mais elle ne s'enfante pas dans le raisonnement, elle prend naissance dans les œuvres vives de la construction humaine, elle est en premier lieu le résultat d'une impression fournie par une cause supérieure. Son germe primitif est, nous le répétons, ce sentiment de dépendance exprimé par l'aveu du pouvoir absolu dont la conscience est l'organe. « Pour s'approcher de Dieu, il faut croire que Dieu est, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent. » Elle est ensuite l'énergique effort de la volonté qui tend vers la cause vivante de l'impression, qui attend d'elle la lumière et le secours, et qui accepte tout ce qu'elle a jugé bon de lui manifester. Le premier degré de la foi est la foi à Dieu. Le second est la foi à la parole de Dieu. La foi implique la prière.

Et qui supprimera le mystère de la prière, cet acte vital, à juste titre nommé la respiration de l'âme? Quoi ! mon âme pénètre jusqu'à Dieu! et Dieu, l'Invisible, l'Infini, se communique à mon âme, l'écoute, lui répond! Et je n'entends sa voix ni des oreilles du corps, ni de celles de l'intelligence, et je suis pourtant nourri, fortifié, consolé, dirigé! On me dira que c'est par le moyen de l'Écriture. Indirectement sans doute, puisque l'Ecriture est la révélation de la vérité divine; mais dans beaucoup de cas cela ne peut avoir lieu directement. Sans parler des fidèles des temps anciens, enseignés et nourris de Dieu sans intermédiaire, d'où viennent tant de secours visiblement accordés à de pauvres gens ne sachant pas lire, privés de la vue, de l'ouïe, plongés dans des prisons, dépouillés du livre divin? Et ceux dont l'intelligence, affaiblie par la maladie, est incapable de suivre ni raisonnements, ni lecture, où

puisent-ils cette paix, cette soumission, parfois cette joie qui illumine leur âme et la nôtre? Ainsi Dieu se glorifie dans notre infirmité, ainsi resplendit la fidélité de ses promesses. Il ne serait pas la suffisance et la plénitude de notre âme s'il ne pouvait la rassasier dans tous les temps et sous toutes les conditions. Prosternons-nous et adorons le mystère de ses opérations. Mais prenons-y garde, ce silence de l'âme recueillie devant l'Infini divin, soumise à ses volontés quelles qu'elles soient, renonçant à comprendre, pourvu qu'elle se confie, ne voulant, ne pensant rien que Dieu, Dieu puissant, fort, immense, Dieu sainteté et amour, consolateur et juge, Dieu toujours et partout, c'est précisément l'acte mystique par excellence. Et l'amour! l'amour qui nous unit à Dieu et à nos semblables, qui fait participer une âme à une âme, notre vie à la vie de Christ, qui, symbole universel, nous «consomme dans l'unité,» suivant la parole de Celui qui est à la fois notre chef, notre frère et notre Dieu! Mais c'est l'alphabet de la religion vivante que nous épelons ici : il ne s'agit que de le reconnaître. On est embarrassé de rappeler des faits familiers à tout chrétien, et que notre auteur apprécie plus que personne, tout en persistant à leur refuser leur vrai nom. Nous espérons que nos lecteurs ne s'en tiendront pas là, et qu'ils répéteront avec nous et dans le même sens que nous: Sans mysticisme, point de christianisme.

« La Bible n'est pas mystique, » a-t-il été dit. Qu'on s'en tienne à affirmer : la Bible n'est pas mystique *seulement*, nous y souscririons volontiers, nous ferons mieux, nous nous empresserons de le proclamer. La vie et les actes, le principe et la pratique se trouvent également dans la Bible en préceptes, en exemples, en élans de l'âme. Mais qu'est-ce que tant de passages pareils à ceux-ci: « *Tu as caché ta face et je suis demeuré tout éperdu.* » (Ps. XXX, 8.) « *J'ai cherché l'Eternel et il m'a répondu, et il a délivré mon âme de toutes ses frayeurs.* » « *Mon cœur me dit de ta part: Cherche ma face. Je chercherai ta face, ô Eternel!* » (Ps. XXVII, 8.) Ici le choix seul embarrasse; au fond, le recueil entier des Psaumes n'est que l'expression des intimes rapports de l'âme avec l'Esprit divin, saint et mystérieux commerce que nous présentent tant de pages des Prophètes et tant de morceaux du Nouveau-Testament. L'Evangile de saint Jean, sa première épître, une partie des Ephésiens, des Colossiens, le cha-

pitre VIII des Romains, sont pénétrés de l'élément que nous appelons *mystique*, et qui, nous n'en doutons pas, fait la vie et le soutien de notre auteur. Il y a, sans doute, un malentendu entre ses dénominations et les nôtres. Mais il en faut convenir, il y a aussi plus que cela, et quoique nul désir d'attaque ne se mêle aux pensées que nous croyons devoir exprimer, il nous semble nécessaire de relever quelques paroles qui, sans doute, lui ont échappé faute de réflexion suffisante, mais qui ont trop de portée pour les laisser passer sous silence. Selon lui : « le mysticisme nous fait la manche large, il nous entretient beaucoup de l'union avec Dieu, très peu de la sanctification. » (page 68.)

Et où, je vous en prie, se trouve la véritable sanctification, si ce n'est dans l'union de notre volonté à la volonté divine, en attendant que notre nature soit réellement « *transformée à son image de gloire en gloire.* » Qui nous a dit cette parole sublime : « *Je suis en eux et tu es en moi, qu'eux aussi soient en nous. Qu'ils soient perfectionnés dans l'unité.* » Nous ne fatiguerons pas nos lecteurs de la réfutation d'un mot qui se réfute par lui-même, dès qu'on a compris que l'action du christianisme sur l'homme est le rétablissement de l'empreinte divine, et l'union vitale de la créature au Créateur.

Un autre mot hasardé est celui-ci : Après avoir réclamé, ce que nous approuvons fort, « la Bible autorité et non pas la Bible document, la Bible roi et non pas la Bible conseiller, » l'auteur ajoute : « la Bible *lettre* et non pas la Bible *esprit*, une page blanche où l'on écrit tout ce qu'on veut. » (page 301.)

La Bible lettre et non pas esprit ! ! Certes, l'expression est au moins singulière.

Un jour, au bord du lac de Tibériade, après le plus incompréhensible des miracles de Jésus, après un des discours les plus profonds, les plus étranges, qui soient sortis des lèvres de la Sagesse incréée, les disciples étourdis et confondus, ne retrouvèrent quelque intelligence des paroles de leur Maître, qu'à l'ouïe du mot qui les expliquait : « *C'est l'Esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous dis sont esprit et vie.* »

Et que venait d'accomplir Jésus ? Le plus merveilleux de ses signes, celui où éclate en plein soleil la souveraineté du Créateur de l'univers, la multiplication des pains, la manifestation palpable de l'Esprit vivifiant.

Apparences qui frappez nos yeux, créations qui remplissez l'espace, variétés qui vous manifestez à nos sens, qu'êtes-vous devant Celui dont l'Esprit infini se plut à vous combiner? Rien qu'une scène où, quand il le jugera bon, le même Esprit déploiera sa puissance en mille autres combinaisons, où il imprimera le cachet de la vie à cette chair qui n'en est au fond que la figure. Procédés tant admirés de notre intelligence, qu'êtes-vous, sinon l'appendice de la chair encore, les compromis de l'esprit avec la matière qui l'emprisonne? Un jour l'esprit affranchi déploiera de nouveau ses ailes, un jour « nous connaîtrons comme nous avons été connus, » un jour nous serons semblables à notre Dieu, parce que « nous le verrons tel qu'il est. »

Mais, en attendant, si nous ne savions d'après l'assurance de notre Maître que « la chair ne sert de rien, » et que « *la lettre tue,* » nous n'aurions rien à faire qu'à souscrire, comme l'Eglise de Rome, au dogme de la présence réelle. Hors de la spiritualité de l'Evangile, je ne vois point de porte assez large pour y échapper, car ce n'est qu'en vertu de cette interprétation spirituelle qu'on peut accorder le Ch. XI des Hébreux, sur le sacrifice unique de Jésus-Christ, avec les paroles que Jésus lui-même prononce dans le Ch. VI de l'Evangile de saint-Jean. Ici et ailleurs la réforme est spiritualiste avant tout. Au premier coup-d'œil, elle peut avoir un air de rationalisme, mais ce n'est qu'une apparence, et ceux qui s'y laissent tromper n'examinent pas qu'à la base elle est tout appuyée sur l'action intérieure et vivante de l'Esprit divin. Et précisément, moins le protestantisme a de formes, moins il fait d'appels à la partie matérielle et imaginative de notre être, plus il lui est nécessaire de s'abreuver sans cesse à la source vivifiante du vrai spiritualisme, pour échapper à l'action exclusive de l'élément intellectuel, qui, réduit à lui seul, tend à dessécher, à rapetisser, à morceler.

Mais ce n'est pas tout. Outre l'élément mystique essentiel à l'homme et indispensable au chrétien, il existe encore un mysticisme de tempérament, un tempérament mystique si l'on veut, qui rend quelques individus beaucoup plus susceptibles que d'autres de certaines impressions et de certains états. Plusieurs personnes ont été, dès leur tendre jeunesse, dès leur enfance même, et indépendamment d'une connaissance claire du vrai sens de l'Evangile, saisies par le sentiment de la présence et de l'amour de Dieu. Elles

s'en trouvent parfois comme enveloppées, elles se sentent modifiées par une impression qu'on ne saurait nommer *sensible,* puisque les cinq sens sont hors de la question, mais qui semblerait relever d'une faculté particulière, par laquelle elles sont mises dans une communication plus intime avec le monde invisible, et que, pour nous entendre, nous appellerons *sens mystique.* L'impression part d'un mobile hors de ces personnes, elle se répand en elles indépendamment de leur intelligence, quoiqu'elle puisse, comme toute autre impression, devenir pour l'intelligence un objet d'examen, et elle s'adresse aux besoins, elle répond aux désirs de tout être spirituel. Il est naturel que ceux qui n'ont observé rien de pareil en eux-mêmes, ceux dont les modifications leur paraissent toujours accompagnées d'une idée distincte, traitent volontiers ces impressions d'illusion ou de rêverie. Comme l'impression secondaire et intelligible recouvre en eux l'impression indistincte et première, cet inconnu leur devient chez les autres un épouvantail. Plusieurs faits cependant, hors du domaine religieux, pourraient leur fournir une sorte d'analogie qui leur faciliterait l'entente de cette nature de modifications.

Ainsi, par exemple, la musique qui va des sens à l'âme sans traverser l'intelligence, mais qui devient ensuite pour l'intelligence un objet d'étude, représente assez bien, sauf la nature du véhicule, la manière dont l'âme se trouve modifiée dans ses intimes profondeurs sous l'influence de la faculté mystique. Le vague de l'impression n'en détruit pas la force, mais cependant le musicien n'arrive à la jouissance complète de la mélodie qu'après avoir démêlé l'idée au travers de l'impression. Non qu'il soit nécessaire de traduire cette idée en paroles, mais tout bon musicien doit être capable de distinguer le sens de chaque mélodie et de le faire ressortir.

Et dans la vie commune, combien de gens dont les idées nous paraissent confuses, non-seulement par leur expression, mais par la manière dont elles se présentent à eux, et qui se dirigent pourtant avec suite et sagesse? Il faut donc qu'ils aient des mobiles décisifs et persistants, quoiqu'ils ne sachent en rendre compte ni aux autres, ni à eux-mêmes. Non-seulement leurs principes sont, comme les principes de chacun, primitivement engendrés par leurs sentiments, mais l'idée dominante, issue du sentiment, agit très-fortement sur le fond de leur volonté, sans avoir pu acquérir un degré de netteté suffisant pour se traduire en jugement et en paroles.

Pour prendre un exemple plus général encore, voyons un instant l'influence de l'exemple soit dans l'éducation, soit chez les hommes réunis. Il crée certainement des tendances très fortes, très persistantes, les plus irrésistibles peut-être, en dehors de tout acte réfléchi, même de tout acte intellectuel perceptible. L'être social se forme par l'exemple, sans volonté déterminée, souvent contre la volonté de ceux qui le lui donnent, et quelquefois en dépit même des efforts de celui qui le subit. Et si l'homme possède dans le ressort moral un moyen d'échapper au pouvoir de l'exemple, il faut convenir que les applications de sa conscience sont presque toujours dépendantes du milieu où il se trouve placé. C'est l'universalité du mobile de l'exemple qui nous empêche de nous rendre compte suffisamment de tout ce que son action a de mystérieux.

L'élément mystique, d'ailleurs, est loin de se concentrer dans la partie passive de notre être. Cela est évident, puisqu'il s'agit de vie et d'amour. Mais chez les mystiques, l'activité se produit surtout de deux manières. D'abord elle se manifeste sous la forme spontanée plus que sous la forme réfléchie, et en ceci, quand il y a excès, nous ne nions pas qu'il ne puisse y avoir péril, puisqu'ainsi la pensée échappe au contrôle du jugement. Ou bien c'est une activité reployée sur elle-même, qui se détourne des directions spéciales et se retire dans le fond de l'être pour tenir nos facultés diverses concentrées sur un même objet. Certes, rien n'est moins passif que le consentement volontaire à une souffrance quelconque. La patience est, au contraire, un acte énergique et continuel, la réaction incessante de l'esprit contre la chair, la fonction la plus importante de l'Eglise. Souffrir de bon gré, c'est agir. Et quant à l'amour, si l'amour *penchant* se rattache à nos facultés passives, l'amour *charité* est le plus noble exercice de la liberté, l'affranchissement du visible et du sensible, la domination de la partie divine de notre être sur la partie inférieure. Dans cet acte suprême de la volonté, l'âme retourne à son ensemble primitif, et la volonté ne rencontrant plus de résistance, se trouve comme noyée dans une plénitude harmonieuse où chacune de nos forces reprend sa place véritable. Mais nous touchons ici à une erreur grave et célèbre, nous y reviendrons tout à l'heure.

On a fort controversé dans l'Eglise romaine sur les divers modes de la prière; l'abus des formules imposées a dû nécessairement y engendrer ce qui peut devenir un autre abus, mais ce qui est vrai

dans sa mesure, et salutaire jusqu'à un certain point, je veux dire la prière muette. C'est précisément cette activité concentrée dont il vient d'être question. Avouons-le, l'usage constant, je ne dis pas de formules apprises, mais des paroles précises dont notre intelligence revêt le cri de nos besoins, tend quelquefois, soit à en diminuer l'intensité, soit à nous faire illusion à nous-mêmes en nous trompant sur la parfaite sincérité de nos invocations. Il est difficile quelquefois que les mots ne dépassent pas le sentiment, et que cet appareil de pensées et de paroles ne devienne une sorte de bruit qui nous dérobe la tendance intime de notre cœur. Gardons-nous de présumer qu'une prière qui n'est pas nettement formulée laisse toujours trop de champ aux facultés passives et aux émotions vagues. Sauf le cas d'une passion forte, il faut un énergique emploi de la volonté et une ferme persévérance pour écarter les distractions, arrêter le courant de la pensée et concentrer les facultés sur un point ou un sentiment. Je ne veux point dire qu'il en doive toujours être ainsi, mais il peut en être ainsi, et je crois qu'on serait embarrassé de prouver le contraire.

Ainsi la contemplation, que notre auteur appelle : « cette autre expression du mysticisme, » ne se distingue de la prière muette qu'en ce qu'elle n'implique pas une demande positive. Le cœur n'y implore pas un bienfait spécial, mais il s'y ouvre à Dieu lui-même. Demeurer en silence devant la face de Dieu, plongé dans le sentiment de son amour et des besoins de notre misère, n'employer son activité qu'à se maintenir en sa présence afin d'être mieux pénétré de son infinie perfection, et plus directement modifié et purifié par son Esprit, c'est un acte direct, plein et profond, c'est le regard du blessé vers la figure prophétique de ce serpent dont l'aspect guérissait la morsure des serpents brûlants Opération mystérieuse, où l'ame est frappée à l'empreinte divine comme la plaque de métal sur laquelle le rayon lumineux grave l'image de l'objet correspondant. C'est l'accomplissement de cette grande promesse : « Ouvre ta bouche et je la remplirai. »

Ce qui devrait mériter un peu plus de considération au sens mystique, c'est que, de tout temps, il s'est fréquemment trouvé allié à une notable justesse de sens pratique, à de fortes intelligences, et à d'éminentes facultés de raisonnement. Ainsi saint Augustin, preuve éclatante de la réunion des deux tendances ; ainsi plusieurs illustres docteurs du moyen-âge ; ainsi le grand Pascal ; ainsi une personne

à qui nul ne contestera une raison ferme et saine s'il en fut, et qui goûtait particulièrement les écrits des mystiques, Mme Necker de Saussure; ainsi M. Vinet, toujours attentif à prévenir ses élèves et ses lecteurs contre deux excès : la négligence de l'intelligence et le trop de confiance dans l'intelligence; ainsi une chrétienne dont l'infatigable activité, la charité et la rectitude d'esprit ont honoré notre époque et attiré l'attention des gouvernements, l'admirable Mme Fry; ainsi, pourquoi le taire, toute grande individualité complète. Quand l'homme se trouve éclairé, fortifié, précisé, quelquefois étendu dans le sens de l'intelligence déterminée et de la volonté distincte, l'équilibre se rompt, si, de celui de l'âme et de la connaissance intuitive, il n'est à proportion approfondi, illuminé, rehaussé. Il faut que la capacité de ses besoins se dilate, à mesure que son activité se développe, afin que celle-ci en reçoive sa direction, et qu'elle puisse tendre à des objets dignes de notre véritable nature et de la spiritualité de notre destinée. En un mot, pour rendre il faut avoir reçu, et c'est ce que notre auteur lui-même comprend à merveille, à propos de l'abus des prédications, lorsqu'il réclame un temps de repos comme le juste moyen de retremper les forces du prédicateur.

Nous nous empressons de le reconnaître, il y a eu, il y aura toujours chez plusieurs chrétiens exagération de la tendance mystique. Toujours, chez plusieurs, l'élément du sentiment absorbera en partie celui de l'intelligence. Cela n'est ni désirable, ni salutaire; l'homme doit éclairer, déterminer, rendre durables ses sentiments au moyen de ses idées. Dans cette vie ardente et confuse, l'égoïsme et la volonté propre se cachent aussi, et peuvent se faire une part qui, sans être plus forte qu'ailleurs, est peut-être plus difficile à reconnaître pour le chrétien qui s'y laisse aller. Ne nous le dissimulons pas : en entrant sous l'influence dominante du sens mystique, on passe dans une autre sphère. On y peut faire d'heureuses rencontres en psychologie et en religion; on en peut faire aussi de fatales. Là commence une terre inconnue au grand nombre, là se développe un attrait mystérieux, et que l'habitude peut rendre presque irrésistible. Sous l'influence de l'Esprit révélé dans la Bible, cet attrait est l'action puissante qui « tire les hommes à Dieu, » le « chemin battu » dont parle le Psalmiste [1]. Mais écartez la Bible, comme dans l'Eglise romaine, et vous verrez ce qui s'y mêlera.

[1] Ps. LXXXIV, 5.

Et cependant le mysticisme de pur sentiment n'est certainement pas le plus dangereux, puisqu'un sentiment vrai a toujours en soi un certain principe d'harmonie. Le mysticisme vraiment pernicieux, celui qui produit des écarts réels, et porte une grave atteinte à l'esprit évangélique, c'est celui qui, par un travail de raisonnement, systématise et pose en préceptes, comme marques d'une piété insigne et d'un état supérieur, des impressions d'une nature particulière, toujours flottantes, souvent variables, quelquefois suspectes, destinées à en rester à l'état de faits essentiellement soumis au contrôle du jugement de l'individu en qui ils se passent. On conçoit la facilité de l'illusion pour un tempérament mystique placé en face d'une théorie où l'ordre d'impressions auquel sa nature le dispose, se trouve décrit et classé dans des catégories qui semblent d'avance lui ouvrir leurs cadres. Quel risque ne courent pas ces émotions de perdre leur caractère de spontanéité, et, au lieu d'élans naturels de l'âme, de réelles communications avec l'Esprit de Dieu, de devenir alors les fruits artificiels de l'esprit d'imitation, et d'une influence rationnnelle aveuglément acceptée! L'imitateur raisonne peu, il est vrai, il se laisse aller au courant des idées qui lui surviennent par la voie de l'intuition, souvent même il se croit tenu à repousser systématiquement tout retour sur ses pensées. Mais il n'en subit pas moins l'action disproportionnée de la raison, principe exclusif d'unité, visiblement traduit en lui par l'esprit de système. C'est à ce principe que, les mauvais penchants du cœur aidant, il faut attribuer la tendance au panthéisme reprochée à plusieurs mystiques, et l'altération du discernement moral imputée à quelques-uns. Sans aller aussi loin, il est à la fois curieux et triste d'observer la transformation d'un sentiment légitime et sain en un système exclusif et erroné. Quelquefois il arrive que le sentiment vrai persiste et grandit au travers de l'aberration de la pensée, la vigueur du fond l'emportant sur le vice de la forme. On pourrait dire que les mystiques chez qui se manifeste ce phénomène vont au but par un sentier bordé de précipices et tout entremêlé de rocs et de broussailles, tandis que, près d'eux, passe un bon chemin uni et direct. Mais ce bon chemin est la Parole de Dieu, et lorsqu'on a eu le malheur de naître dans une Eglise qui en interdit la lecture, ou, pour le moins, en affaiblit l'autorité, il faut

admirer l'influence de l'Esprit de Dieu qui, au travers de tant de périls, a pu faire arriver une âme au grand objet de la Révélation, à la personne de Jésus-Christ et à son œuvre expiatoire.

Ainsi, par exemple, la fameuse doctrine de *l'amour pur*, à laquelle nous avons fait allusion tout à l'heure, et la célèbre mystique au nom de qui elle est surtout attachée, Mme Guyon. L'amour absolument désintéressé de l'homme pour Dieu n'est pas possible. Dieu est notre bien suprême, le centre et l'objet de tout notre être, la lumière de notre esprit, la félicité de notre cœur. Créatures que nous sommes, nous ne pouvons être tout-à-fait désintéressés en l'aimant, puisque cet amour fait notre vie et notre bonheur. Supposer que nous demeurions capables d'aimer Dieu tout en étant rejetés par lui, c'est confondre ce qui restera éternellement distinct, c'est ouvrir la porte à un orgueil d'autant plus dangereux qu'il est plus subtil, c'est placer au même rang la créature et le Créateur. L'amour absolument pur, est, à titre d'activité pure, la part de Dieu seul. C'est de plus, séparer ce qui est indissolublement uni, le décret de Dieu et la nature de l'homme ; c'est mettre entièrement hors de nous ce qui doit aussi s'accomplir en nous, ce salut qui est un don gratuit s'il en fut, mais qui est en même temps *l'amour*, source et réalité de toute sanctification.

A l'idée de l'amour pur se rattache celle de la *perte en Dieu*. En soi elle est une erreur ; notre fin n'est pas de nous perdre en Dieu, c'est de nous y unir. Mais cette erreur est le prolongement outré d'un point de vue juste, et le fruit d'un sentiment éminemment vrai. Quoique tout en aimant Dieu, nous ne puissions tout-à-fait nous oublier nous-même, il faut pourtant nous ranger où Dieu nous a rangés. « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toutes tes forces.* » Se mettre à la seconde place, c'est en quelque sorte se perdre ; c'est la seule perte dont nous soyons capables, mais tôt ou tard il faudra que nous la subissions.

Ainsi donc, sous la doctrine condamnée, demeure le sentiment originaire et la personne qui l'éprouvait. Mme Guyon a des illusions sans doute, et beaucoup ; à plusieurs époques de sa carrière, l'orgueil a pu se mêler à la conviction de la vocation spéciale dont elle était poursuivie. Mais quand on a étudié avec attention et impartialité le récit de cette vie si traversée et si dévouée à ce qu'elle estimait la volonté de Dieu, on y reconnaît un effort incontestable

et persévérant, pour parvenir au dépouillement de soi-même, et l'on se rend compte que le désintéressement absolu est la traduction faite par une intelligence quelque peu faussée, de la protestation de l'âme chrétienne contre la justice des œuvres. En un mot, le sentiment foncier de Mme Guyon, c'est la gratuité du salut et la pleine suffisance de Christ. Sortant de l'Eglise qui porte le nom de Rome, des paroles comme celles-ci méritent d'être conservées. Elles furent écrites au sortir de cette captivité de Vincennes qui dura dix ans:

« Si on croit quelque bien en moi, on se trompe et on fait tort à Dieu. Tout bien est en lui et pour lui..... S'il me sauve, ce sera gratuitement, car je n'ai ni mérite ni dignité. » *(Vie de Mme Guyon*, tome III, page 258.)

Et quelques pages plus loin :

« C'est être sanctifié dans la vérité de toute sainteté, que de n'avoir point d'autre sainteté que celle de Jésus-Christ. Qu'il soit seul saint en nous et pour nous. Il sera saint en nous lorsque nous serons sanctifiés dans sa vérité par cette connaissance expérimentale, qu'à lui seul appartient toute sainteté, toute justice, toute force, toute grandeur, toute puissance, toute gloire, et à nous, toute pauvreté, faiblesse, etc. Demeurons dans notre rien par hommage à la sainteté de Dieu, et nous serons sanctifiés et instruits par la vérité. Jésus-Christ sera saint pour nous et nous sera toute chose; nous trouverons en lui tout ce qui nous manque. Si nous cherchons quelque chose pour nous hors de lui, si nous cherchons quelque chose en nous comme à nous, quelque saint qu'il nous paraisse, nous sommes des menteurs, et la vérité n'est point en nous. » (Id., id., 262-63.)

En même temps que Mme Guyon, notre auteur nomme une autre mystique, Thérèse d Avila. Ici encore, quand la foi et le jugement sont affermis, quand on connaît par expérience le vrai sens de l'Evangile et le prix de la Bible, il peut être utile d'étudier ces âmes d'élite et de reconnaître le point où il plaît à Dieu de les faire arriver en dépit de tant d'obstacles. Ne perdons jamais de vue l'époque, la position le tempérament. Ne jugeons pas l'individu sans tenir compte du milieu où Dieu l'a fait vivre. Comment la religieuse espagnole du XVIme siècle aurait-elle imaginé un mode plus élevé de servir Dieu que la vie monastique? Dans sa persuasion elle va çà et là fondant des couvents, comme de nos jours et au milieu de nous elle eût été porter l'Evangile aux Chinois et aux Indous.

Rien ne la rebute, ni privations, ni obstacles, ni dangers. Cette fille d'une santé détruite, accablée de maladies, sujette aux extases et aux visions, a donné l'exemple d'une activité extraordinaire, et qui, ainsi que chez Mme Fry, contraste singulièrement avec l'opinion de l'auteur que le mysticisme paralyse l'action du chrétien.

Sainte Thérèse est un esprit plus juste et plus simple que Mme Guyon, plus pratique, beaucoup moins tourné au système, avec un tempérament beaucoup plus extatique. Mme Guyon a, en général, des illusions, Thérèse des hallucinations. Son sens moral est solide et large, son humilité réelle et profonde, malgré l'action qu'elle exerça et qu'elle rapporte toujours à Dieu. L'humilité, pense-t-elle, ne peut jamais être que la vérité. Il ne faut que jeter un coup-d'œil sur ses écrits pour se convaincre de la base toute chrétienne de sa foi. Le sacrifice de Christ est son espérance et sa vie, le sentiment de ses péchés et de la délivrance opérée sur la croix ne la quitte point; on l'y voit revenir à toute heure, les mystères de la Passion sont ceux dont elle pratique et recommande sans cesse la méditation, Jésus-Christ lui est Sauveur autant que pour qui que ce soit. Elle ne rejette pas, dans sa position elle ne pouvait rejeter l'échafaudage des saints et de la Vierge, mais comme tout cela demeure pour elle sur le second plan! comme on voit cette âme se nourrir ailleurs! Comme elle s'empare, quand elle le peut, des paroles de l'Ecriture! quel regret touchant et voilé de la privation des livres saints! « Lorsque l'on défendit plu- » sieurs livres traduits en langue vulgaire, dont je lisais quelques- » uns avec grand plaisir, j'en ressentis beaucoup de peine, parce » que, n'entendant pas le latin, je ne pouvais plus les lire. Notre » Seigneur me dit: Que cela ne vous fâche point, je vous donne- » rai un livre vivant! » Il est quelquefois difficile de citer les paroles de sainte Thérèse, parce qu'au jugement droit et solide qui la caractérise, elle joint une expression lâche et diffuse. Elle va, elle vient, elle répète deux ou trois fois la même chose, surtout quand elle veut expliquer. A-t-elle à donner un conseil pratique, elle reprend ses avantages. Elle était de la classe de ces personnes qu'elle désirait surtout voir entrer dans les monastères (1). Qu'on lise ses avis sur la visite des couvents, la direction des religieuses,

(1) « Il y en a plusieurs qui parlent bien et qui comprennent mal ce qu'on leur a dit; et d'autres qui, encore qu'elles parlent peu et assez mal, raisonnent bien en plusieurs choses.» (*OEuvres de sainte Thérèse*, p. 551.)

le traitement de celles qui sont attaquées de mélancolie, on sera frappé du bon sens, de la fermeté, de l'esprit de conduite qu'ils dénotent [1]. Elle souhaiterait qu'on prolongeât pendant dix ans le noviciat des religieuses. Elle qui passait une partie de sa vie en oraison contemplative, en extases, en visions, ne veut point qu'on prenne cet état pour signe d'une piété plus réelle et plus avancée, et recommande aux supérieures de se bien garder de témoigner plus de considération aux religieuses qui y sont disposées. Elle a des conseils, selon nous, d'un esprit aussi judicieux que chrétien, sur l'emploi que l'âme doit faire des visions de source diverse qu'elle peut recevoir. N'oublions jamais le milieu et les idées préalables [2].

(1) « La supérieure ne doit pas laisser d'avoir pour elles la compassion d'une véritable mère..... Il semble que ceci soit contraire à ce que j'avais dit qu'il faut les traiter avec rigueur. Il ne l'est point, néanmoins, puisque cette rigueur consiste à leur faire connaître qu'elles ne doivent point prétendre qu'on leur permette de se dispenser de l'obéissance pour faire leur volonté, rien n'étant si dangereux que de leur donner sujet de le croire. Mais la prudence oblige la supérieure à ne leur pas commander des choses auxquelles elle jugera qu'elles auraient de la répugnance et ne pourraient gagner sur elles de se contraindre à le faire...... Le plus utile de tous les remèdes est de fort occuper ces personnes dans les offices de la maison, et qu'encore qu'elles ne s'acquittent pas trop bien de ces emplois, on souffre les fautes qu'elles y feront..... Je ne sais pas de meilleur remède contre cette maladie, et de prendre garde aussi qu'elles n'emploient pas trop de temps à l'oraison, ni même aux prières ordinaires,... parce que la plupart ayant l'esprit fort faible, elles ne s'entretiendraient que d'imaginations creuses et extravagantes..... Il ne faut pas tant les laisser jeûner que les autres. » (*OEuvres id.*, p. 333-34.)

(2) « Le bien ou le mal n'est pas dans la vision, mais dans celui qui, la voyant, en fait ou n'en fait pas son profit..... Lorsque Notre Seigneur, par un effet de sa bonté, se montre à une âme pour se faire mieux connaître à elle et augmenter l'amour qu'elle lui porte..... si au lieu d'être confuse de recevoir une si grande grâce et de s'en juger indigne, elle s'imagine d'être une sainte, et que c'est la récompense des services qu'elle lui rend, il est évident qu'elle convertit en poison, comme l'araignée, l'avantage qu'elle en devait recevoir. Mais quand, au contraire, c'est le démon qui est l'auteur de ces visions pour faire tomber l'âme dans l'orgueil, si, dans la pensée qu'elle a qu'elles viennent de Dieu, elle s'humilie, si elle reconnaît qu'elle n'a point mérité cette faveur, si elle s'efforce de le servir avec encore plus d'affection, si elle s'estime trop heureuse de ramasser les miettes qui tombent de la table de celles à qui Dieu fait de semblables grâces,.... si elle

Faut-il répéter que si nous sommes entrés dans quelques détails à l'occasion de ces deux âmes distinguées, nous demandons à n'être pas taxés de favoriser l'influence exagérée de l'élément mystique ? Nous cherchons à maintenir sa part légitime et nécessaire et nullement à la dépasser : nous tenons à constater que, là même où il a pu se trouver en proportion trop forte, il n'a point toujours exclu le bon sens; nous voulons surtout rendre gloire à la richesse, à la variété des moyens dont se sert l'Esprit de Dieu pour communiquer la vérité aux hommes de diverse nature et de positions diverses. Mais nous sommes heureux de rentrer dans le sens de notre auteur, en déclarant que la pierre de touche du mysticisme salutaire est le retour à la Bible, toutes les fois que celle-ci est à notre disposition, ou si le livre divin se trouvait, par malheur, hors de notre portée, le retour à Jésus-Christ rédempteur et sanctificateur. Si nos impressions, si les émotions de notre âme, quelque relevées qu'elles nous parussent, ne ravivaient pas en nous le besoin et le goût de la Révélation, soyons sûrs qu'il se cache en elles un vice, une tendance maladive et pernicieuse. Plus s'élève le vol de la spiritualité intérieure, plus est indispensable la règle de la Parole écrite.

Ajoutons que, dans un sens, une tendance aussi funeste que celle qui écarte la Bible, c'est celle qui lui dérobe son autorité pleine et céleste pour la soumettre au contrôle infime et intéressé du discernement humain. Dépouillez-la de sa divine auréole, et au bout de peu de temps vous verrez céder les barrières de la foi et de la morale. Il a été dit beaucoup là-dessus par notre auteur et ses amis, mais nous n'estimons pas que ce soit trop. La Parole est morte sans l'Esprit qui nous l'interprête, qui nous l'applique, qui réside véritablement en nous (1) ; cela est évident, cela se prouve journellement par les multitudes qui l'entendent sans profit tant que leur cœur « n'est pas ouvert, » comme le fut celui de Lydie. Mais où est le sceau de l'Esprit en dehors de la Parole ? qui, dans l'absence d'une autorité surhumaine, distinguerait à coup sûr la voix d'en-haut des mille voix qui murmurent au fond de son

veille sur elle-même de peur d'offenser un Dieu à qui elle est si obligée, si elle pratique plus parfaitement l'obéissance, je puis assurer hardiment que, non-seulement cet artifice du démon ne lui nuira point, mais qu'il demeurera confus. » (*OEuvres id.* p. 336.)

(1) « Vous avez reçu l'onction de la part du Saint et vous connaissez toutes choses. » (1 Jean, II, 20.)

être ? C'est là que pour séduire les meilleurs et les plus purs, celui que l'Ecriture appelle « *le destructeur,* » sait revêtir au besoin l'apparence d'un ange de lumière ([1]).

Le frein de l'autorité spirituelle est si nécessaire à l'homme, qu'avant la formation du Livre divin et jusqu'à l'avénement de Celui qui en est l'accomplissement, Dieu fit entendre à ceux qu'il lui plut d'honorer de ses communications particulières, une voix miraculeuse, distincte de la leur, qu'ils ne pouvaient confondre avec l'influence intérieure de l'Esprit, qui agissait en eux cependant, comme en tout fidèle, pour les nourrir et les sanctifier. La Bible est remplie du récit de ces manifestations : après celles qui favorisèrent les patriarches, nous voyons l'inspiration saisir les prophètes de manière à ce qu'ils ne puissent prendre la voix souveraine de Dieu pour la voix de leur propre esprit. Et quel châtiment terrible pour ceux qui cherchent à se dérober à cette autorité formidable! Ainsi le prophète tué par un lion, ainsi la mystérieuse histoire de Balaam. Quand ce malheureux, cherchant à se tromper lui-même, ose solliciter de l'Eternel la permission de parler selon la volonté de sa convoitise, c'est dans la bouche même de sa monture que Dieu place la révélation de son pouvoir authentique et irrécusable. Un acte extraordinaire de divinité vient confondre un crime extraordinaire, la nature bouleverse ses lois pour apprendre au voyant infidèle que l'homme honoré du ministère prophétique, n'est par lui-même que le canal qui sert de passage à l'Esprit divin, et que lorsqu'il prétend y substituer son propre esprit, un animal même est mieux fait que lui pour servir d'instrument au Tout-Puissant.

On le voit, dès que la chose nous est possible, nous nous hâtons de signaler l'accord de nos vues avec celles de notre auteur. Qu'on nous permette cependant un dernier mot pour terminer ces observations déjà si prolongées. Nos lecteurs sont probablement sur la voie de la conclusion que nous leur présentons.

Si, conformément à ce que nous avons avancé d'après les faits et notre nature, la vérité pour nous se rattache autant et plus à la morale et au sentiment qu'à l'intelligence, si, dans la Bible, la part de l'intelligence est subordonnée à celle de la conscience et

([1]) « Mes bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits pour savoir s'ils viennent de Dieu, car plusieurs faux prophètes sont venus dans le monde. » (1 Jean, IV, 1.)

de la volonté, si les bornes de notre esprit nous empêchent d'embrasser cette vérité tout entière, quand nous l'envisageons sous le rapport intellectuel, où donc les chrétiens de différentes sectes trouveront-ils un terrain de réunion, sinon dans la distinction entre les vérités premières, essentielles, vivantes, communes à tout ce qui mérite le nom de chrétien, et les points de vue secondaires sur lesquels ont varié et varieront les hommes sincères, selon leurs différences de nature et de circonstances? Il ne dépend pas toujours d'eux de les changer, leur conscience y est intéressée aussi bien que la nôtre l'est ailleurs; de plus, ils peuvent être les représentants utiles, quoique exagérés, d'une nuance que nous négligeons à notre tour. Mais il dépend d'eux et de nous de n'être sectaires qu'à moitié, en n'attribuant pas à ces dogmes secondaires une importance exclusive. Ce n'est pas à l'unité mesquine et illusoire de notre propre intelligence, ce n'est pas même à l'unité absolue qu'il peut nous être donné de ramener ces diversités, prolongements ou fractionnements des vérités mères. Si le but premier du christianisme est de réconcilier l'homme avec Dieu, pour l'unir à lui de nouveau, immédiatement après vient celui de rallier dans l'amour les membres de la grande famille. Dieu, qui a créé et consacré l'individualité, commence par nous prendre tels que nous sommes, il nous saisit dans la diversité de nos tours d'esprit pour nous diriger ensuite vers l'union.

L'erreur et la vérité sont dans ce monde entremêlés, et le seront tant qu'il durera; telle est la condition de l'humanité. S'il va sans dire que la Parole inspirée est, à nos yeux, pure de cet alliage, nous n'en pouvons conclure autant des façons diverses dont les hommes se l'approprient. Signaler, quand on le rencontre, le faux disséminé parmi le vrai, est certainement nécessaire. Mais lorsque cela n'est pas indispensable, il y a bien plus de bonheur, d'espoir, de charité, partant de profit, à rechercher le vrai parmi le faux. L'avenir, l'existence même du protestantisme dépendent de la primauté reconnue à la force qui unit sans absorber, sur la force qui divise, aussi bien que sur la force qui tend à confondre. N'oublions pas que si l'exagération du principe d'unité est le vice de l'Eglise de Rome, notre grand écueil, à nous, est l'emploi trop exclusif de l'élément qui sépare, et qu'il ne faut rien moins que le continuel recours à l'Esprit de vie pour l'empêcher d'envahir l'orthodoxie.

**

POÉSIE.

SOUVENIR DU COL DE LA SEIGNE.

Oui, ce spectacle est grand! Ces éternelles cimes
Portant la neige aux flancs et pendant en abîmes,
Austères sommités!
Ces pics demi voilés de vapeurs matinales,
Ces glaces étalant leurs splendeurs virginales
Qui bravent nos étés!

Ces sapins sur l'azur dessinant leur feuillage,
Ce torrent écumeux qui lime à son passage
Le glacier colossal!
Et ces reflets lointains du soleil d'Italie
Qui font rêver déjà cette terre embellie
Par un ciel sans rival!

Oui, ce spectacle est grand! Oui, l'auguste nature
Sur ces hardis sommets a versé sans mesure
Son éclat glorieux!
Et l'âme, loin des bruits qui montent de la plaine,
S'élève en contemplant, plus libre et plus sereine,
Ces déserts radieux.

Mais si le ciel voilait ses lumineuses plages,
Si le vent sur ces monts traînait de lourds nuages,
Ah ! vous verriez bientôt
Ces lieux perdant leur gloire, et leur grâce éclipsée
En désert sombre et froid attristant la pensée
Se changer aussitôt.

Sans l'éclat qui d'en haut descend comme une aumône,
Les vallons n'auraient plus l'ombre qui les couronne,
Les monts leur majesté;
Froide par elle-même et sans propre lumière,
C'est au ciel seulement que notre pauvre terre
Emprunte la beauté.

Nous l'avons dit ensemble, et vous avez su lire
Ce symbole éclatant que Dieu voulut écrire
De nos destins mortels.
Malheur à qui devrait, en traversant le monde,
Avoir les yeux fermés pour la source féconde
Des rayons éternels.

Oui, tout ce qu'ici-bas en passant l'homme envie,
Ce qu'on appelle charme et bonheur de la vie
Et tout ce qui reluit,
Sans un reflet d'en haut n'a point d'autre lumière
Que ces feux d'un instant qui sortent de la terre
Et redoublent la nuit.

Plus haut que les vapeurs qui passent sur nos têtes,
Vers l'azur éternel qui brave les tempêtes
Elevons donc les yeux!
Et pour illuminer les bonheurs de la terre,
Pour priver la douleur de sa saveur amère
Regardons vers les cieux !

E. N.

BOUTADES

— La gratitude pour ses protecteurs suit l'ambitieux jusqu'à la porte de sa réussite, mais son mérite y entre seul.

— Les sots ayant l'air et le ton capables, rappellent les gens qui ont retenu l'air et le ton d'une chanson moins les paroles.

— La sensibilité du fourbe cache un piége : c'est la boue durcie qui s'attendrit pour nous empêtrer.

— Un diplomate n'a point d'amis vrais; les joues qui accueillent le fard congédient les baisers.

— Un vieillard doit tourner ses regards vers le ciel, afin de ne point quitter ce monde à reculons.

— Jeunes, les vérités morales sont pour nous comme des portraits dont chaque pas dans la vie nous dévoile les originaux.

— Nos défauts sont des ombres qui, aux yeux de bien des gens, grandissent ou diminuent selon que baisse ou s'élève le soleil de notre prospérité.

— On aiguise deux lames en les frottant l'une contre l'autre; ainsi deux opinions ferraillant ensemble, deviennent plus tranchantes loin de s'émousser.

— Trop souvent on hait le vice comme l'on aime la vertu : sans qu'il y paraisse.

— Dans une discussion avec le savoir, l'esprit rappelle le liége luttant avec les ondes; il a le dessus, non qu'il soit plus fort, mais parce qu'il est plus léger.

— La conscience parle moins qu'on n'en parle.

J. Petit-Senn.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

Paris, 9 novembre 1853.

Il y a quelques années, — et, du rapide train dont va maintenant toute chose, quelques années font déjà l'effet de ce que nos ancêtres appelaient le temps-jadis, — quand on revenait à Paris après un voyage ou un séjour d'été à la campagne, on n'était pas rentré depuis un jour dans la capitale, on avait à peine eu le temps de voir quelques amis, qu'on se sentait déjà replongé dans ce flot quotidien de nouvelles et de bruits, venant des salons, de la rue, de la politique, des arts, de la littérature et du théâtre, et qui faisait de Paris un monde de curiosité athénienne et de commérage européen.

Aujourd'hui il n'en est plus ainsi, du moins jusqu'à présent pour cette année, où ce trait semble vouloir se marquer encore davantage. Vous retrouvez un mouvement, un tourbillon, un brouhaha plus fort et plus épais qu'il n'a jamais été dans cette saison; force étrangers, force curieux, force gens affairés, plus encore dit-on, pour le moment, que beaucoup d'affaires; des milliers d'équipages se croisant en tout sens, une foule visiblement accrue et se disputant l'asphalte des trottoirs; des cafés éblouissans, des magasins splendides, mais qui se plaignent tout bas, assure-t-on encore, de leur splendeur et de leur majesté solitaires; des passans collés contre la vitre, et même des *passantes*, qui sont là, devant un séduisant étalage de riches tissus, l'œil fixe et dévorant, *comme des guêpes sur un fruit mûr*, disait un de nos amis, car il ne faut pas croire qu'une si grosse médisance soit de notre crû : enfin, tout le spectacle extérieur de Paris, plus brillant

et plus animé que jamais; mais ce qui en faisait autrefois le caractère propre et le trait distinctif semble vouloir disparaître, et dans ce moment vous le cherchez en vain.

Paris est sans doute toujours un vaste centre d'impulsion matérielle et de toutes sortes d'opérations et d'affaires; il a sa grande part dans le véritable mouvement et la véritable nouveauté du siècle, dans toutes ces colossales entreprises de chemins de fer et de télégraphes appliqués au globe entier, qui seront l'œuvre monumentale de notre âge; mais là, Paris n'est plus unique, il n'est plus seul; il n'est que le *primus inter pares*, et ainsi, comparé à ce qu'il était précédemment par la souveraineté intellectuelle, sa royauté déchoit.

Si ce n'était pas une énormité, nous dirions: *Paris devient village*. En y rentrant cette année, ce mot nous est venu involontairement à l'esprit pour exprimer cette sorte de transformation que nous avons en vue; et nous avons retrouvé la même impression chez de purs et vieux Parisiens. Il s'agrandit et s'embellit à vue d'œil; mais s'il gagne en étendue, en beauté et même en activité extérieure, il n'en fait pas de même dans le genre de puissance et d'action qui le caractérisait et qui n'appartenait qu'à lui; il semble vouloir perdre de ce qui en faisait la ville unique et par excellence; il n'est plus autant l'arbitre du goût et des idées; il est mieux bâti, mieux percé, plus ouvert, mais moins dominant; en s'étendant, il devient moins universel; la capitale de la France est plus magnifique, restera-t-elle autant celle de la civilisation? nous ne disons pas: de la mode? sceptre que sans doute elle conservera toujours: encore les modes anglaises, par la haute société surtout, ont-elles déjà bien mis le pied sur le continent. Mais ce Paris qui était autrefois l'arsenal et l'écho de l'univers, qui savait tout, disait tout, recevait tous les bruits et rendait toutes les réponses, donnait l'idée et le mot au monde; ce Paris qui était à la fois très-parisien et très-européen, qui n'était pas seulement une grande ville, des maisons ajoutées à des maisons, mais une ville unique en son espèce, tenant lieu de toutes et ne ressemblant à aucune autre, vivant essentiellement par la parole et la pensée, et qui, en s'entretenant de soi, donnait le ton et tenait le dé de la conversation dans le monde civilisé; ce Paris-là, si l'on en jugeait par ce qu'il est actuellement et qui n'est pour lui qu'un moment d'éclipse peut-être, ce Paris, disons-nous, se transforme ou s'en va grand train. On n'y parle plus, comme ailleurs, que d'argent et d'affaires. Il a régné tour à tour par les lettres, le mouvement philosophique, la politique et les arts: maintenant, s'il règne encore, il ne règne plus par là du moins. La littérature, les arts, la pensée, la politique même, par son côté

philosophique et humain, n'y occupent plus qu'une place très-secondaire, qui va s'amoindrissant, s'atténuant de jour en jour.

Paris même devient muet, ce qui est on ne peut plus antiparisien. Les écrivains, les artistes, les journalistes ont toujours, comme par le passé, leurs lieux de rendez-vous, leurs cafés, leurs divans, leurs *bouges*, où ils se rencontrent C'est là, entre autres, que tout, le vrai, le faux, le réel et l'imaginaire, se disait ou s'élaborait la veille pour être jeté aux quatre vents des cieux le lendemain. Eh bien, on y joue maintenant aux dominos, mais l'on n'y dit plus rien. Chacun des habitués, cependant, continue son petit métier de producteur de livres, d'articles de journaux ou de pièces de théâtre; mais il le fait chez lui, à la sourdine, et non plus comme autrefois en public. Quant aux salons, on s'y tait encore plus, pour diverses causes, sur tout ce qui aurait un intérêt trop sérieux, ou l'on n'en parle qu'en petit comité; et il n'y a plus depuis longtemps de ces salons qui donnaient le mot d'ordre ou qui s'imposaient à l'opinion. Ainsi le mouvement intellectuel de de Paris a non-seulement bien perdu de sa force et de son importance propres, mais il est moins spontané, moins vivant, moins mêlé à tout, il est moins de Paris, et n'en est pas pour cela plus universel.

— Cette guerre sourde d'épigrammes et de chansons manuscrites, qui au besoin décochaient leurs traits par la poste, a même beaucoup diminué, et paraît vouloir s'éteindre, à moins qu'elle ne renaisse avec l'hiver. Tout lasse à la fin; on laisse en repos le nouveau régime et la nouvelle cour, si on ne s'y rallie pas. Les récentes chasses de Compiègne ont bien prêté à quelques réflexions et à quelques plaisanteries, mais qui n'étaient que du petit plomb en comparaison de la mitraille de l'an passé. Les uns ont ri, les autres ont trouvé sérieusement qu'on s'en donnait un peu trop à tout rompre, et en effet il y a eu, même dans les rangs des dames, des jambes et des bras cassés. C'est d'un cerf, comme les journaux en ont dit quelque chose, qu'est venu tout le mal. Après une longue et vaine poursuite, il avait été enfin acculé dans une écurie. Là, l'un des ministres le vint frapper de sa canne sur les cornes, le trouvant apparemment bien impertinent de s'être si longtemps défendu: mais le cerf, indigné de se voir traiter ainsi, se relève; il se lance sur la foule des assistants; le ministre a la botte déchirée, une dame tombe de cheval et se blesse grièvement; tout le monde un moment perd la tête, et voilà comme quoi, même à la chasse, on ne doit jamais se départir de la gravité de l'étiquette, observent les critiques sérieux.

Ces critiques trouvent aussi (oserai-je le dire? il me semble que oui, puisque je ne suis pas tellement épris de l'étiquette, que je sois

bien sûr d'être ici de leur avis), ils trouvent donc que le maître de la maison est un mari trop amoureux, trop amoureux..... de sa femme, comme a soin d'ajouter La Fontaine, quand il lui est arrivé par hasard de parler d'un mari amoureux. Celui-ci l'est donc beaucoup trop de la sienne, au gré de bien des gens, parmi lesquels il y en a peut-être qui ne le sont pas assez de la leur. Il s'assied tout près d'elle, le plus possible à ses côtés, parfois même jusque sur le bras de son fauteuil; et, ce que je ne rapporte cette fois qu'en tremblant, il l'embrasse devant tous, sans cérémonie et sans gêne : ceci met décidément le comble au malaise des amis.... et à l'aise des ennemis.

Après un nouveau séjour de chasse à Fontainebleau, on entrera définitivement dans la saison d'hiver. Maintenant que le branle en ce sens est donné, chacun s'attend qu'elle sera fort brillante, que les réceptions et les fêtes redoubleront d'éclat, qu'il y aura plus de presse encore pour en obtenir l'accès, et par conséquent plus de difficulté. L'empereur, nous apprend-on, veut créer des titres comme son oncle. On aura donc de nouveaux ducs et de nouveaux comtes. Au commencement cela fait souvent un assez drôle d'effet; mais on s'y habitue à la longue, et tels titres qui étaient embarrassants pour les pères, pour les fils sont très-bien portés. Il en est ainsi aujourd'hui de ceux qui datent du premier empire; il en sera sans doute de même de ceux qui dateront du second; on comprend donc très-bien que l'exemple du passé encourage à en donner; et quant à savoir s'ils seront recherchés avec un empressement convenable, on sait bien qu'il y a toujours à cet égard force gens qui ne sont jamais découragés.

— C'est en vue aussi de rendre à Paris l'hiver prochain son ancien prestige, que l'on a fait de grands efforts, et sans doute de grandes dépenses, pour remonter le Théatre-Italien, ce salon le plus aristocratique et le plus élégant de la capitale. La grande musique a un malheur, ou, si l'on veut un inconvénient, car on ne peut pas lui en faire raisonnablement un reproche, c'est d'avoir besoin, pour se produire, d'un ensemble de moyens très-considérables et très-dispendieux : c'est un luxe, et un luxe royal. Aussi, sans parler de l'architecture, qui est naturellement le plus populaire de tous les arts, la poésie, et même la peinture, avaient-elles déjà atteint tout leur développement, que la musique était encore en arrière, ou n'était pas du moins parvenue à tout ce vaste déploiement d'harmonie, d'orchestre et de voix qu'elle présente aujourd'hui. Il faut pour cela, pour l'Opéra surtout, la cour somptueuse d'un Louis XIV ou d'un Napoléon. Quoi-

que Lulli eût plus de savoir-faire que de génie, l'opéra était cependant déjà alors le royal divertissement; et l'un des moyens employés par Mme de Maintenon pour essayer de distraire la vieillesse morose et blasée du grand roi, c'était de lui avoir les soirs, dans son appartement, *des musiques*, comme dit le duc de Saint-Simon. Mais il faut être au moins un peu prince pour avoir ainsi sous la main, et chez soi, un orchestre en cas d'ennui et comme simple distraction. Nous autres pauvres gens, nous avions jadis la ressource des quatuors et autres petits concerts de bons amateurs (sur le nombre il y en avait bien quelques-uns de bons) qui pouvaient nous faire entendre encore les grandes œuvres; mais aujourd'hui le piano s'en va tuant de plus en plus les violons; et les amateurs, même mauvais, deviennent rares, *rara avis*, on peut bien se permettre à leur sujet cette petite citation latine, où il est question d'oiseau, quoiqu'ils ne fussent pas tous des rossignols: néanmoins, ces pauvres amateurs dont on a dit tant de mal, avaient parfois du bon, surtout à la campagne, et pour ma part je les regrette. Ce qui devient rare aussi, ce sont les belles voix, parmi les hommes principalement: faut-il attribuer ce fait, comme on le veut, à l'usage précoce et immodéré du tabac? en ce cas, cet usage ne serait pas seulement vicieux, il serait criminel. En résumé, le piano a démocratisé la musique, mais il l'a rabaissée; et dans la musique vocale, autre effet pareil: on a de plus beaux chœurs, mais on n'a plus de si belles voix. Aussi la décadence du Théatre-Italien ne tenait-elle pas seulement aux circonstances politiques; elle tenait encore, et surtout peut-être, à l'absence de sujets. Enfin, on a rassemblé la plupart de ceux qui restent, l'Alboni, Mario, Tamburini, etc., etc., bref un ensemble unique et dont on se promet des merveilles. Espérons!

— Si la musique elle-même a souffert des circonstances extérieures, la musique, cet art tout interieur, rêveur et désintéressé, et qui pour cela est celui surtout des époques et des nations abattues ou enchaînées; si l'on peut même surprendre déjà quelques signes de décadence dans le goût musical, plus tourné au brillant qu'au vrai beau et moins sensible à la perfection et à la simplicité des grandes œuvres, il ne faut pas s'étonner que la littérature et la poésie en ce moment soient tellement déchues et désorientées. Elles ne peuvent pas vivre uniquement de rêverie et de sentiment; il leur faut la pensée; elles ont plus besoin que la musique de savoir bien leur chemin pour marcher droit. Maintenant il n'est que trop vrai qu'elles ne savent où aller. Les uns, et c'est le plus grand nombre, se répètent, ou recueillent moins leurs forces que leurs souvenirs et leur passé; les autres,

ceux qui croient encore innover, raffinent seulement ou exagèrent; les plus heureux ou les plus adroits enfilent à l'aventure quelque petit chemin écarté; il les mène bien ou mal, mais il ne mène qu'eux, sans pour cela les mener au but; et quant à une grande voie nouvelle, elle n'est pas trouvée.

Il y a sans doute encore des partis, des écoles; elles subsistent, même dans cet affaissement et cette stérilité. Les uns sont pour le beau idéal, les autres pour le beau réel; au moins je suppose que pour ceux-ci le réel est beau; car, quoi qu'on fasse et qu'on dise, l'art ne saurait se passer du beau; le beau est sa source et son essence même; bien plus, il est sa raison d'être: c'est par là qu'il existe et qu'il a le droit d'exister; le beau est son côté immortel, éternel, et rien n'existe véritablement que ce qui est de l'éternité. Aussi l'art, sous peine, non-seulement de s'égarer, mais de se répudier lui-même, de n'être plus lui, doit-il viser au beau. Reste la question de savoir où est celui-ci. Il est partout, mais il faut l'y trouver, car il n'y est pas seul; il est partout, mais il n'est pas tout en toute chose. Il y a un choix, quelque système que l'on suive; et ceux qui, pour être plus réels, prétendent n'en point faire, en font un malgré qu'ils en aient. Ce choix, pour ainsi dire inconscient, est-il le meilleur? rencontre-t-il mieux, rend-il mieux l'infini, le durable, l'immuable, l'immortel, que, sous peine de manquer son but, l'art doit absolument réveiller? ceux qui, rejetant les choses vulgaires et passagères d'ici-bas, cherchent à concevoir et à composer un type du beau d'après les données naturelles, mais sans s'y asservir, nous fournissent-ils mieux une idée, une image de l'immortelle et impérissable beauté? en nourrissent-ils plus notre âme, et celle-ci en prend-elle mieux des ailes pour s'y élancer? C'est là dessus qu'on dispute encore aujourd'hui, qu'on dispute tout bas; mais on le fait essentiellement par la forme et les mots, et, dans l'art comme en toutes choses, la forme et les mots ne suffisent pas: il faudrait l'inspiration et la foi.

— Rien ne montre mieux où en est aujourd'hui la littérature que de retomber, d'une vue même bien faible de ce qu'elle devrait être, sur quelqu'un des ouvrages qui occupent un moment le public: par exemple, en ce mois, les *Mémoires d'un bourgeois de Paris* du docteur Véron.

On les attendait avec assez de curiosité, car l'auteur avait longtemps et activement vécu, par la presse et par le théâtre, en plein courant politique, industriel et littéraire, et on le savait mécontent et même vexé.

Aussi le premier volume, le seul qui ait paru jusqu'à présent, s'est-il beaucoup vendu; mais le libraire ne compte nullement sur une vente pareille pour les suivants. On a été désappointé : ce premier volume s'est trouvé généralement au-dessous de ce qu'on attendait, même comme médisance et malignité. Il contient bien des anecdotes ressassées et controuvées; il fait parfois l'effet d'une compilation de souvenirs de gazettes, et, en le lisant, on se dit involontairement: J'ai déjà vu ou entendu cela quelque part. C'est la conversation d'un homme fort mêlé au monde et qui en sait long, mais qui n'y met pas du choix: il a du *vieillot*, plutôt que du vieillard, et sans vous rien apprendre de bien nouveau ni de bien piquant sur le passé. Avec cela, d'ironiques prétentions à instruire la jeunesse, et un ton peu convenablement léger. A du savoir-faire et de l'adresse, M. Véron joint parfois des allures grotesques, *cocasses*, tranchons le mot, qui pouvaient amuser et passer dans un article de journal, mais qui dans un ouvrage de longue haleine ne peuvent se soutenir ni se supporter. Il aime à donner des coups de patte, et il ne s'y entend pas mal, quitte aussi à en recevoir à son tour; mais il y mêle des écarts et des bonds de côté qui, pour être plus réfléchis peut-être qu'ils n'en ont l'air, ne sont pas toujours élégants ni spirituels. Tout cela ressort beaucoup plus dans son livre que dans ses articles, et lui a nui. Il est fort dépité de ne plus rien être (et cela aussi nuira sans doute au succès de son ouvrage). Une place de sénateur serait bien son affaire et le genre de retraite qui sans doute lui irait; mais le moyen, avec la teinte de ridicule qu'il contribue un peu, il faut le dire, à répandre sur sa personne! Elle était déjà malheureusement fort ancrée dans le public, grâce au *Charivari*, qui à cet égard continue son œuvre; car il a aussitôt publié dans ses colonnes les *Mémoires d'un Pharmacien de Montmartre*, et l'un de ses rédacteurs, M. Taxile Delord, aidé d'un autre journaliste M. Texier, font paraître en ce moment, en volume, comme une sorte de pendant aux Mémoires du docteur, les *Mémoires de Bilboquet, recueillis par un bourgeois de Paris*.

Tout autres assurément que les Mémoires de M. Véron, seront les *Souvenirs* de M. Villemain dont on annonce la prochaine publication. Il n'y a rien à craindre avec lui pour la forme et le goût, et les souvenirs du professeur, du ministre, du critique, sont bien faits pour affriander le public d'élite : qu'ils doivent être piquans, on peut y compter à coup sûr, car ils le seront déjà par le style; mais ne le seront-ils pas autrement? M. Villemain a de fines hardiesses, peut-être un peu trop fines, mais il en a. Nous avouons cependant que nous ne les aimerions pas trop académiques, et du genre de celles que M. Vil-

lemain et ses confrères hasardent quelquefois à l'Institut. Elles irritent les adversaires, sans porter vraiment coup; et hors du cercle choisi, mais très-restreint, qui les saisit et les accueille, elles font dire de leurs auteurs: « Ils ne sont que plus ou moins timides, plus ou moins prudens, mais voilà tout. » Ainsi, des deux côtés, elles tombent bien vite en terre et sont comme nulles et non avenues. En général, il vaut mieux ne rien dire ou parler net: c'est plus habile et plus digne.

— On nous conte un trait assez caractéristique de M. Cousin. La parole n'est pas seulement chez lui un don, mais un besoin; il est tellement dans sa nature de haranguer et de discourir, que, ne pouvant plus le faire en public, il le fait à huis clos: il rassemble le soir ses amis dans sa chambre, et là il leur parle, il les harangue, comme s'il était dans sa chaire et qu'il eût devant lui l'auditoire de ses beaux jours: voilà ce qu'on raconte, mais on n'ajoute pas ce qu'il dit.

— Il y a eu le mois passé, dans les *Débats* et l'*Univers*, entre M. Sylvestre de Sacy et M. Léon Aubineau, l'un des plus fougueux rédacteurs de la feuille ultramontaine, une polémique assez curieuse et même instructive en plus d'un point. M. Léon Aubineau y a de nouveau professé l'aimable doctrine que la vérité, qui devrait, ce semble, avoir pourtant d'autres armes et être un peu plus sûre de son fait, avait le droit de persécuter l'erreur, c'est-à-dire ici l'hérésie, et que celle-ci, bien loin d'avoir le droit de se défendre et d'exister, était en bonne logique la vraie persécutrice de la vérité, qui seule pouvait réclamer la liberté pour elle, sans être nullement tenue de l'accorder aux autres. Ainsi, a répondu M. de Sacy, l'*Univers* étant naturellement la vérité, il a le droit de nous brûler sans que nous ayons à faire entendre un mot de plainte; puis il a cité un mot attribué à Fénelon, qui aurait dit des dragonnades au moyen desquelles la vérité convertissait alors les protestans: « Avec des dragons on leur ferait tout aussi bien croire à l'Alcoran; » tel est le sens ou l'équivalent de ce qui lui serait échappé un jour, suivant un contemporain. Là dessus l'*Univers* de continuer de plus belle, et de pousser sa pointe. D'abord M. Léon Aubineau, à tort ou à raison, s'est mis à contester l'authenticité et le sens de la citation; ensuite il est arrivé avec une foule d'autres, parfaitement exactes et de première main, car elles sont textuellement tirées des lettres mêmes de Fénelon, et qui prouvent réellement, de la façon la plus péremptoire, qu'il n'a pas été dévoré de bien grands scrupules sur l'emploi des moyens matériels, de contrainte et autres, pour obtenir des conversions. En effet, dans le courant de l'année 1686, il écrit au marquis de Seignelay, alors ministre

et, en cette qualité, chargé par Louis XIV de l'exécution de l'édit de révocation.

« Je prends la liberté de vous dire, Monsieur, qu'il me semble que la garde des lieux où ils peuvent passer (les protestans privés de l'exercice de leur culte et à qui il était en même temps défendu de sortir de France) doit être augmentée. On assure que la rivière de Bourdeaux fait encore plus de mal que les passages de cette côte, puisque tous ceux qui veulent s'enfuir vont passer par là, sous prétexte de quelque procès. Il me semble aussi que *l'autorité du Roi ne doit se relâcher en rien*, car notre arrivée en ce pays, jointe aux bruits de guerre qui viennent sans cesse de Hollande, font croire à ces peuples qu'on les craint et qu'on les ménage.... Mais en même temps que l'autorité doit être *inflexible* pour contenir ces esprits, que la moindre mollesse rend insolens, je croirais, Monsieur, qu'il serait important de leur faire goûter en France quelque douceur de vie..... Pendant que nous employons la charité et la douceur des instructions, il est important que les gens qui ont l'autorité la soutiennent pour mieux faire sentir aux peuples le bonheur d'être instruits doucement. Je crois que M. l'intendant sera ici dans peu de jours; cela sera très utile, car il sait *se faire craindre* et aimer.

..... » Une instruction douce et suivie, la chute de leurs espérances folles et la douceur de vie qu'on leur donnera chez eux dans un temps *où on gardera exactement les côtes*, achèvera de les calmer.

..... » Le naturel dur et indocile de ces peuples demande une autorité vigoureuse et toujours vigilante. Il ne faut point leur faire de mal, mais ils ont besoin de sentir *une main toujours levée* pour leur en faire s'ils résistent..... Si on n'établit pas au plus tôt de bonnes écoles pour les deux sexes, on sera toujours à recommencer. Il faut même une *autorité qui ne se relâche jamais*, pour assujettir toutes les familles à y envoyer leurs enfans..... Enfin, Monsieur, si on joint toujours exactement à ces secours la vigilance des gardes pour empêcher les désertions et la *rigueur des peines contre les déserteurs*, il ne restera plus que de faire trouver aux peuples autant de douceur à demeurer dans le royaume que de péril à en sortir. »

Voilà donc qui est bien établi : Fénelon voulait aussi que l'*autorité ne se relâchât en rien*, qu'on fût *inflexible*, qu'on *se fît craindre*, qu'on eût *la main toujours levée*, et surtout que l'on *gardât bien les côtes*. Chargé de prêcher les hérétiques, il n'entendait pas non plus que ses auditeurs pussent s'échapper : c'était aussi pour lui une chasse au courre dans un parc bien fermé. Mais quoi! qu'est-ce que cela prouve, sinon contre Fénelon lui-même? Il voudrait allier la violence et la douceur; frapper, mais d'un air doux et tendre, tout en frappant

bien fort; donner des coups pour y verser le baume et les administrer de la même main, pour qu'on les sente et les apprécie mieux l'un par l'autre : vraiment cet amalgame nous fait mal au cœur, et nous aimons encore mieux la persécution toute crue de l'*Univers*.

— Il s'est trouvé, parmi les manuscrits de M. Arago, un traité pratique d'astronomie : ce sont ses célèbres leçons à l'Observatoire, revues et rédigées. Cet ouvrage deviendra sans doute classique et européen. Il y a en outre ses biographies de savants; elles sont au nombre d'une vingtaine, et offrent un grand intérêt, non-seulement biographique, mais scientifique, parce qu'il y faisait rentrer tout ce qui se rapportait au point actuel de la science cultivée par celui dont il s'occupait. Ses ouvrages publiés et inédits sont presque la seule fortune qu'il laisse à ses enfants. — Il était président du bureau des Longitudes. Légalement, on n'était élu à cette charge que pour un temps fort limité. Par une exception que son grand nom seul justifiait, ses collègues l'en avaient laissé en possession depuis un grand nombre d'années. Après sa mort, ils ont voulu nommer un président et revenir à l'ancien pied ; mais on leur a fait entendre qu'ils n'avaient pas besoin de s'occuper de cette élection. Le gouvernement veut avoir là aussi son représentant. Les membres du Bureau des Longitudes redoutent beaucoup que ce ne soit M. Leverrier.

— L'astronomie, comme on l'entend à ce Bureau, doit paraître bien peu de chose à M. Hennequin, lui qui est en communication directe avec l'âme de la terre. Son livre *Sauvons le genre humain*, vient enfin de paraître. Il s'était adressé au gouvernement pour avoir la permission de le publier. On la lui a accordée, à ce qu'il paraît, sans trop de difficultés, et cela pour cause ! ce n'est pas un livre politiquement bien dangereux que celui où il est dit entre autres, qu'*en 1848 Dieu était républicain*. Du reste, en dépit des savans, de leurs épigrammes comme de leurs anathèmes, les tables tournantes ont toujours beaucoup d'adeptes et continuent leurs évolutions mystérieuses ; les esprits frappeurs et autres comptent de nombreux et fervens évocateurs ; on nous citait dans le nombre Victor Hugo, qui, nous assure-t-on, s'y est tout-à-fait adonné : mauvais moyen, nous le craignons, de passer du poète au prophète.

— Alexandre Dumas continue ses tours de force et d'agilité littéraires. L'autorité n'ayant pas permis la représentation de la *Jeunesse de Louis XIV*, il écrivit aussitôt au directeur du Théâtre Français qu'il allait la remplacer par la *Jeunesse de Louis XV*, qu'on n'eût qu'à

se tenir prêt, que pour lui il le serait dans la huitaine. En effet, les huit jours qu'il demandait pour l'enfantement de cette seconde pièce destinée à remplacer immédiatement la première, n'étaient pas encore écoulés, qu'il faisait la lecture obligée au comité du Théâtre Français. Parvenu à la fin du troisième acte, il s'arrête, en disant que pour lui il avait terminé son travail, mais non pas son secrétaire, qui n'avait pas achevé de copier. Un moment après le secrétaire arrive avec les deux derniers actes, et on achève la lecture, qui elle aussi avait eu donc son coup de théâtre et sa mise en scène. On a vu, d'ailleurs, des exemples d'une pareille fécondité : il y a des pièces de Lope de Véga, en cinq actes et en vers, qui ont été composées en vingt-quatre heures; il est vrai qu'elles sont sur un moule tout fait d'avance et, de plus, très-mauvaises. Bien des soupçons, cependant, se sont élevés sur celle-ci d'Alexandre Dumas : en réponse à ces bruits, il défie, dit-on, dans un journal belge, personne au monde de prouver qu'il n'ait pas composé et écrit la *Jeunesse de Louis XV* en *soixante et seize heures*. Les doutes subsistent néanmoins : on nous assure que c'est un *ours*, c'est-à-dire un ouvrage, un morceau, une affaire dont on n'avait pas trouvé le placement, et que l'on tâche de glisser de nouveau sous une forme plus ou moins déguisée : « C'est un vieil ours, nous disait un de nos amis ordinairement bien informé, et un *ours reléché*.» Il ajoutait qu'au jugement des acteurs il n'y avait que deux actes de *jouables*, que les autres étaient impossibles. Ces derniers auraient été refaits depuis lors, s'il est vrai, comme l'annonce un journal, que les répétitions aient commencé. — On parle aussi d'un nouveau journal, exclusivement littéraire, qui doit bientôt paraître, et qui serait intitulé : *Le Mousquetaire, journal d'Alexandre Dumas;* il serait rédigé par le père et le fils. Avec tout cela, reconnaissons cependant qu'il y a plus d'invention, de mouvement, de fécondité et même d'esprit littéraire, dans ces courses au clocher d'Alexandre Dumas, que dans les œuvres de ceux qui prennent mieux leur temps et qui n'en ont pas plus pour cela de souffle et de veine.

— La chose la plus nouvelle et la plus saillante, comme la plus certaine, dans la politique extérieure, toujours concentrée sur la question d'Orient, c'est que maintenant qu'il y a guerre, si guerre il y a, on est beaucoup moins effrayé. Notre époque est, dit-on, celle de l'imprévu. En cela donc l'imprévu se serait déjà montré dans cette grave affaire; mais sans doute il ne se bornera pas là.

Neuchâtel, 15 octobre 1853.

Nous avons peu de chose à noter ce mois-ci. On tire le canon sur le Danube, et probablement sur le Phase; le général Baraguay d'Hilliers, qui passe pour le premier casse-cou de l'armée française, vient de partir pour Constantinople avec un nombreux état-major français. Le *Moniteur* français et les journaux de Londres traitent fort durement le manifeste de la Russie; la diplomatie a suspendu ses projets de note; les journaux de Vienne ne parlent plus tant d'un congrès; mais la Bourse ne croit pas encore à la guerre.

Un membre du gouvernement fédéral, « qu'on reconnaît à son style, » examinait récemment, dans le journal confident habituel de sa pensée, quel serait pour la Suisse le contre-coup probable des évènements; il concluait d'une manière assez plausible que nos démêlés avec les puissances étrangères se résoudraient facilement en cas de guerre, tandis que la marche actuelle de la Confédération courrait de grands dangers dans le cas d'une solution pacifique de la crise européenne. Prévoir est la perfection du savoir, savoir difficile. La question présente plusieurs faces. *La Patrie*, ce journal de Paris qui a des mots si vifs sur le czar, découvrait récemment, dans des articles fort insistants sur Fribourg et sur le Tessin, l'une de ces faces de la question suisse qui pourra bien reparaître. L'intention de complaire à l'Autriche ressortait assez clairement dans ces démonstrations. Quelque vulnérable que puisse être cet empire, les puissances occidentales aimeront mieux l'avoir pour ami que pour adversaire, et l'intérêt de l'Autriche elle-même à ce que les Russes ne restent pas en Valachie, est trop palpable pour qu'elles désespèrent de l'amener tôt ou tard à leur point de vue, d'autant plus que ni l'Angleterre ni la France ne se soucient d'une guerre révolutionnaire. La guerre d'Orient pourrait donc amener pour la Suisse des résultats tout opposés à ce qu'on prévoit. La seule ligne que la Suisse puisse défendre avec force, parce qu'elle est seule populaire, c'est la neutralité. Il serait donc bien désirable qu'on sût profiter de ce moment où le danger menace tout le monde pour chercher à se replacer dans la ligne de la neutralité en faisant un effort pour terminer la question tessinoise. Ces considérations nous sembleraient tellement évidentes, qu'un moment nous avons espéré qu'elles seraient comprises. Nous nous étions trompé Le Conseil fédéral fait construire des routes au Tessin, où l'on vient d'arrêter un espion réel après avoir rêvé un grand complot; les Autrichiens se bâtissent des cabanes sur la frontière.

Les chemins de fer de l'occident et du centre de la Suisse ont fait un pas. L'établissement du tunnel du Hauenstein a été adjugé sous des conditions avantageuses à une puissante maison anglaise, et le grand conseil de Lucerne, revenant d'un premier choix sur les représentations de la compagnie, s'est prononcé pour la direction de Zofingue

à Lucerne par les bords du lac de Sempach, plus courte et plus facile que celle de Wolhausen, mais défavorable à l'Entlibuch. — Le gouvernement de Berne pousse autant qu'il est en lui au dessèchement des marais du Seeland et à la correction des rivières; nous formons les vœux les plus vifs pour qu'il réussisse, et pour qu'il réussisse promptement. Il s'agit d'une amélioration immense, coûteuse à la vérité, puisque les devis s'élèvent à dix millions, mais c'est du travail à donner, et sous combien de formes, dans quelle mesure ne faudra-t-il pas bientôt donner du travail?

Les chemins de fer neuchâtelois reviennent sur le tapis: deux demandes en concession ont été présentées, l'une pour la grande ligne du Val-de-Travers et des bords du lac, l'autre pour une ligne tendant du Locle au Val-de-Saint-Imier. Un nouveau journal, l'*Indépendant*, a été fondé dans le but de pousser à ces créations, mais il n'a pas encore exposé son système; seulement, il assure dans son programme que les lignes de la montagne et de la plaine sont parfaitement conciliables, et il réclame une combinaison qui ne les sépare point. Nous sommes persuadés comme lui que les deux lignes dont il s'agit ne peuvent se faire aucune concurrence, sinon sur le marché des capitaux, car il ne s'agit plus d'une ligne Paris-Zurich, celle-ci passera par Troies et par Mulhouse, il s'agit de chemins de la Bourgogne à la Chaux-de-Fonds, à Neuchâtel, à Berne, à Lausanne et à Genève. Ainsi les lignes de la Chaux-de-Fonds et des Verrières ne se prendraient pas un voyageur l'une à l'autre; elles s'en donneraient bien plutôt. Mais de là ne résulte pas absolument la nécessité de combiner tous les projets dans une seule entreprise dont le canton assurerait le succès par un grand effort pécuniaire. Ce système, qui serait peut-être le meilleur en soi, soulève des répugnances et des craintes dont on a déjà vu l'énergie. S'il n'est pas possible de lever cet obstacle, ne vaudrait-il pas mieux le tourner que de manquer le but? Le réseau neuchâtelois comprend des sections lucratives par elles-mêmes. Livrée à ses seules ressources, l'industrie privée concentrerait ses forces sur ces parties; mais une fois celles-ci achevées, les tronçons manquant se présenteraient plus avantageusement qu'aujourd'hui. Le tout vaudrait mieux, mais dans le cas où ce tout se trouverait irréalisable aujourd'hui, il ne faudrait pas dédaigner l'établissement d'un fragment, il faudrait y pousser au contraire, précisément en vue du réseau complet. Nous pressentons les objections, nous en reconnnaissons la puissance; et pourtant, si dès le principe on était entré dans cette voie, si les travaux avaient commencé dans notre vignoble en même temps que ceux du Maurmont, qui peut douter que la ligne des Verrières ne fût plus près de se réaliser qu'elle ne semble l'être aujourd'hui? Nous ne parlons pas du chemin entre les centres de l'horlogerie, qui s'établira certainement pour leurs besoins et par leurs propres forces, car le rendement en est assuré. — Un relevé minutieux de la *circulation actuelle* sur le terri-

toire neuchâtelois seulement assurerait dès à présent, en calculant les frais d'exploitation assez haut, un revenu net un peu supérieur à 2 p. % du capital de construction à la ligne de Vaumarcus à Thielle, et environ 2½ à celle de la Chaux-de-Fonds; quant à celle du Val-de-Travers *prise isolément*, elle ne couvrirait pas les frais d'exploitation, *dans l'hypothèse impossible* que la circulation actuelle ne s'accrut point. Le réseau pris dans son ensemble couvrirait les frais d'exploitation et donnerait un léger dividende, toujours dans la même supposition. Tels sont les résultats des derniers calculs. Mais la seule présence des chemins de fer augmenterait considérablement la circulation, et leur jonction à d'autres lignes fortifierait cette augmentation, comme l'ouverture de voies en concurrence tendrait plus ou moins à la diminuer.

Ce matin même nous avons assisté à l'inauguration de l'édifice élevé par la bourgeoisie de Neuchâtel pour les écoles des filles et de la chapelle qu'il renferme. Quelques mots fort bien sentis du président du conseil, un discours de M. le doyen DuPasquier, un cantique et une prière, voilà toute la cérémonie, simple, courte, grave, dont une médaille de bronze conservera le souvenir. M. DuPasquier, recevant au nom de l'Eglise une nouvelle salle consacrée au culte public, a fait ressortir avec beaucoup de convenance et de délicatesse, l'harmonie entre les deux destinations de ce bâtiment: l'école s'ouvrant par une chapelle, la piété chrétienne donnant à toute l'instruction la saveur et le vrai parfum.

Outre l'oratoire, cet édifice renferme 21 salles, hautes de 13 pieds, où des classes de 60 à 70 élèves seront commodément installées, et une vaste salle de chant. L'architecture en est simple; quelques corniches sculptées, des fenêtres accouplées aux endroits les plus apparents en font à-peu-près toute l'ornementation; mais il est paré par la richesse des grilles qui l'entourent, par l'ampleur spacieuse des escaliers extérieurs et par la beauté des matériaux; une pierre de Neuchâtel d'une nuance flatteuse, taillée en beaux blocs bien liés, forme tout l'édifice; les soubassements sont de marbre, les escaliers de grès de la Molière. La maison, longue de 173 pieds, large de 80, est formée par un corps de logis reliant deux ailes doubles, qui, du côté du nord, enveloppent une cour intérieure, et sur la face méridionale sont unies par un large pérystile supporté par cinq arcades légères. Les proportions sont à la fois très dignes et très sveltes, sans affectation d'austérité. Un observateur attentif reconnaîtrait bien l'objet de la construction au milieu d'une cité plus considérable, mais un étranger, s'il ne revient du gymnase, ne croira pas aisément qu'un hôtel de si grand air ait été construit pour les petites demoiselles qui apprennent à lire. Du reste, ce collége ne s'étale point, il est placé un peu au-dessus de l'hôtel-de-ville dans une position salubre, centrale et tranquille. Les terrasses consacrées aux jeux des élèves et la façade principale qui les domine, semblent se dérober à la curiosité

des passants; c'est une somptuosité de bon goût, et pour l'école une bonne fortune. Le rez-de-chaussée et les deux étages sont chauffés par un seul calorifère du système Perkins. Un peu d'eau circulant incessamment dans des tuyaux de fer très épais acquiert sous une forte pression une température bien supérieure au degré d'ébullition, et donne, avec une économie sensible de combustible et de temps, la chaleur voulue à l'instant voulu. L'élégance de cet édifice, la promptitude et le fini de l'exécution font d'autant plus d'honneur à l'architecte, M. Rychner, que la somme dépensée n'est pas très-forte relativement au plan grandiose adopté par la libéralité des conseils. Mais « noblesse oblige, » une si belle école demande un développement proportionnel de l'instruction, que d'autres convenances appellent aussi. Nous avons lieu de penser que cette manière de voir sera généralement partagée. Il est déjà question d'un projet de loi sur les écoles moyennes des deux sexes qui deviendra, nous l'espérons, l'occasion d'un progrès dont l'érection du collége des filles contient le signe et la réjouissante promesse.

Quelques heures après l'inauguration du collége féminin, M. le professeur Kopp a fait, en présence d'un auditoire des deux sexes attentif et nombreux, la première leçon de son cours sur le soleil, la lumière et la chaleur. Il a commencé par mettre le soleil à sa place, en promenant ses auditeurs dans l'immensité de l'étendue par une exposition claire et succincte du système d'Herschell, dont il a esquissé la biographie en rapprochant cette carrière grande et laborieuse de l'heureuse fortune accordée à son illustre interprète, Alexandre de Humboldt. Ainsi l'intérêt des sympathies humaines et celui de la pensée philosophique s'unissaient à l'intérêt puissant des faits dans la leçon que nous venons d'entendre. Le programme que nous avons sous les yeux fait augurer mieux encore des suivantes où des sujets très-variés, quelques-uns assez nouveaux, se trouvent associés par un lien tout naturel.

Les élections interrompues par la violence à Bulle, le 1er mai et le 26 juin, ont enfin pu s'accomplir le 30 octobre. Les conservateurs de Bulle ayant inutilement sollicité la présence d'un commissaire fédéral, ont pris le parti de s'abstenir, et ainsi les amis du gouvernement ont nommé le député au grand-conseil, *M. Fracheboud*. Quant à l'élection au conseil national, comme les électeurs précédemment réunis à Bulle étaient divisés en trois sections, et que de plus on a tenu pour valables les opérations partielles qui avaient eu lieu, le 26 juin, à Romont et au Mouret, M. Wuilleret, ayant réuni la majorité dans quatre sections, l'a emporté d'au moins 1200 voix sur son compétiteur, malgré l'absence de ses partisans dans la cinquième. L'opposition a donc maintenant deux représentants dans l'Assemblée et sa majorité dans le canton est officiellement constatée. Le député au grand-conseil, M. Fracheboud, appartient à une nuance fort modérée. Ces circon-

stances diminuent l'importance de la protestation collective formulée par l'opposition contre les élections de Bulle. Cette protestation ne sera probablement pas bien vivement appuyée, puisque le conseil fédéral a agi dans sa compétence et qu'en fait l'ordre n'a pas été troublé. L'intérêt pratique du dissentiment entre les autorités et le peuple de ce canton diminuerait par l'approche du renouvellement intégral du grand-conseil, si l'on pouvait compter qu'à cette date tout se passera régulièrement.

Dans sa session prochaine, le grand-conseil du canton de Vaud reprendra, nous écrit-on, la question si souvent et si vainement discutée de la réforme judiciaire, question à-peu-près insoluble aussi longtemps que les tribunaux seront considérés comme ayant une importance en eux-mêmes, indépendamment de la valeur des jugements qu'ils ont à rendre, et c'est là un point de vue avec lequel on rompra bien difficilement. Le conseil d'état présente aussi un projet modifiant le système d'imposition, sans en changer les bases. Il diminuerait l'impôt du timbre, il réduirait le droit de mutation de 4 à 3 p. 0/0, et même à 2 p. 0/0 dans les ventes forcées; en revanche, il grèverait de demi p. 0/0 les successions en ligne directe, élèverait fortement l'impôt sur les successions en ligne collatérale et frapperait les créances d'un impôt. Chacun voit que l'objet essentiel du remaniement est d'obtenir un accroissement de recettes. On se demande si l'état actuel du crédit est favorable à l'établissement d'un impôt sur les créances. Dans le système de la liberté des contrats, un tel impôt retombe toujours sur le débiteur: cet inconvénient, inhérent à sa nature, ne peut être plus ou moins atténué que lorsque l'offre de l'argent surpasse la demande. La *Gazette de Lausanne*, constatant que les passions se calment de jour en jour, a émis le vœu que tout germe de discorde soit écarté par la consécration légale de la liberté religieuse dont le canton jouit maintenant de fait. Pour compléter cette œuvre, et pour en écarter tout danger en rétablissant plus ou moins l'union religieuse, elle demande une réorganisation de l'Eglise nationale, en prenant pour base l'intervention directe des membres de l'Eglise dans son gouvernement, et la participation des paroisses à l'élection de leurs pasteurs; elle voit une anomalie choquante entre une organisation civile où tout repose sur la libre élection et la passivité absolue du paroissien dont tous les intérêts religieux sont remis au bon plaisir du gouvernement. L'organe de celui-ci n'a fait aucune mention de cette ouverture. Il est incontestable que la réforme demandée diminuerait et la dissidence religieuse et l'antagonisme politique: elle serait bien accueillie de part et d'autre et fortifierait ainsi le pouvoir dans l'opinion. Mais nous doutons beaucoup que le conseil d'état soit disposé à acheter un succès d'opinion par le sacrifice d'une branche aussi considérable de son autorité permanente. L'Eglise vaudoise doit son origine à César; l'empire de César sur l'Eglise vaudoise

durera vraisemblablement jusqu'à ce qu'il soit tombé partout ailleurs. — La mendicité prend à Lausanne des proportions alarmantes. Grâce à l'initiative pressante d'un bon citoyen, on organise dans cette ville un bureau de mendicité, qu'on désignera sans doute préférablement du nom plus doux de bureau de bienfaisance.

Un mouvement assez remarquable s'est fait jour dans le canton d'*Argovie*, dont les hommes influents semblaient depuis longtemps pleins d'une foi absolue à l'efficacité d'une instruction rationaliste pour assurer le progrès moral et social. La progression des délits parallèle aux progrès de cette culture a fini par les frapper; M. Keller lui-même a fait entendre que l'école moderne n'est pas sans défauts, et comme le radicalisme argovien n'exclut point le goût de l'autorité, on a mis en avant assez brusquement l'idée de rétablir les tribunaux de mœurs, les consistoires d'autrefois, non sans exciter çà et là un peu de scandale. A *Lucerne*, on constate également un fâcheux accroissement des délits. Sur une population de 127,000 ames, la statistique judiciaire de 1852 constate 361 crimes et 1,639 délits et contraventions, dont 317 crimes et 716 délits contre la propriété. Le nombre des délits contre les mœurs est assez considérable. Un travail étendu sur l'exercice de la justice pénale dans le canton de *Berne* nous donne pour la même année 436 condamnations criminelles, 2,511 condamnations correctionnelles et 19,088 contraventions de police. Mais la comparaison de ces données exigerait une connaissance exacte des législations. La multiplicité des atteintes à la propriété et aux mœurs dénote sans doute l'obscurcissement des principes, l'affaiblissement de la loi du devoir; n'y faut-il pas voir aussi l'indice d'un état matériel où la vie devient difficile à un grand nombre?

La décision du grand-conseil lucernois, sur la direction du chemin de fer, a produit une irritation partielle, qui paraît durer encore d'après une lettre que nous venons de recevoir. Les deux partis en présence depuis plus de vingt ans, et dont les excès ont fait tant de mal au pays n'ont pas encore désarmé, on le reconnaît de part et d'autre. Mais le vote en faveur de Sursée a produit une scission dans la majorité actuelle. Une dizaine de députés de l'Entlibuch, irrités de la concession faite par le grand-conseil à la demande de la compagnie du centre, ont quitté le grand-conseil (1), demandé leur démission et, selon un bruit très-général, proposé aux chefs de l'opposition leur alliance dans le but de préparer immédiatement une révision de la constitution, c'est la formule consacrée pour les révolutions pacifiques. Cette

(1) Le grand conseil s'étant prononcé une première fois pour Wolhausen, il s'élevait une question formelle : savoir, si une décision contraire pouvait être prise à la simple majorité des membres présents. Le conseil a résolu la question affirmativement, attendu que le premier vote devant être accepté par la compagnie pour recevoir son exécution, il ne pouvait pas être considéré comme une décision définitive.

démarche n'a pas eu de suites immédiates, non que les dissidents soient venus à résipiscence, mais parce que les conservateurs eux-mêmes n'ont pas trouvé qu'une décision régulière, commandée par les intérêts du chemin central et par conséquent aussi du canton lui-même, fût un levier suffisant pour soulever le pays. Les termes constitutionnels étant passés, il ne peut plus être question de révision jusqu'au prochain automne; mais si le renouvellement partiel du mois de mai est favorable à l'opposition, si les dissidents persistent dans leurs sentiments actuels, le canton de Lucerne doit s'attendre à une nouvelle crise dans moins d'un an. Notre correspondant y verrait le retour de l'ordre de choses de 1846. A ses yeux, « un conservatisme modéré tel qu'on l'a vu dans plusieurs cantons protestants est impossible à Lucerne. Les conservateurs opposés à l'Ultramontanisme y sont trop clairs-semés, et sans influence.»

On détourne les yeux avec plaisir de ces agitations toujours renaissantes et toujours stériles pour les reporter sur le bien qui se fait sans bruit. Un pauvre chapelain de village (nous écrit-on de Sursée), l'abbé Grüter a doté son canton d'un établissement de sourds et muets qui mérite d'être connu. Il commença seul, sans fortune, sans secours officiel, peu après 1830, et au bout de peu d'années il fit placer son asile au rang des institutions de l'Etat. On l'installa d'abord dans le vaste couvent de Werthenstein, qui fut cédé en 1846 aux Pères de Saint-Urbain. Les sourds-muets furent alors transférés au château de Hohenrain, ancienne commanderie de l'ordre de Malte, sur les bords riants du lac de Baldegg, couverts de vergers et de vignes. Les pieux efforts du directeur ont été couronnés d'un plein succès. Aux examens de cet automne les élèves ont montré non-seulement des connaissances religieuses, mais l'intelligence de la religion. Tandis que les nouveaux arrivés en sont aux rudiments de l'écriture et du calcul, la volée supérieure rendait compte avec netteté de ses lectures, faisait des compositions, et répondait bien aux questions de géographie et d'histoire naturelle. Les cahiers de dessin attestaient de grands progrès. Partout on voyait le cachet de l'ordre. Malheureusement les élèves ne restent que deux ans à Hohenrain. Il n'y a pas de moyen légal d'obliger les parents à leur aise à donner une éducation convenable à leurs enfants infirmes, ni d'obtenir des fonds de pauvres les allocations nécessaires aux autres. La statistique donne au canton 155 sourds-muets, dont 30 sont à Hohenrain et 14 dans les écoles publiques, le budget de l'établissement s'élève à environ 9000 francs, dont l'état fournit presque la moitié.

Le parti Abyberg s'agite dans le district de Schwytz pour faire réviser la constitution. Peut-être réussira-t-il à la faire réviser en effet dans un autre sens que ne le désirent M. Abyberg et les partisans de l'ancienne domination de Schwytz sur les districts extérieurs.

Notre correspondant d'*Altorf* nous entretient de sujets moins fâ-

cheux. Sa première lettre nous a fait connaître l'état de l'instruction primaire au canton d'Uri ; nous empruntons à la seconde un aperçu des écoles supérieures dans les trois cantons primitifs. L'école cantonale d'Altorf comprend un collége latin divisé en six classes et une école moyenne *(realschule)*, dont les études sont réparties sur quatre ans. L'école cantonale compte quatre professeurs, un maître de dessin et un maître de musique. Elle avait 36 élèves en 1852, maintenant 42. Cette école, gratuite pour les nationaux, conduit les élèves latins jusqu'en Rhétorique et les prépare à la fréquentation des académies étrangères ; elle offre des moyens d'instruction suffisants aux jeunes gens qui ne se vouent pas aux professions littéraires et scientifiques. Unterwald a des ressources analogues, et Schwytz possède au couvent d'Einsiedlen un établissement plus développé, où s'achèvent les études générales (philosophie et physique) ; le nombre des étudiants d'Einsiedlen est considérable ([1]). L'histoire, la géographie et le dessin, sont enseignés dans les écoles primaires des localités les plus populeuses d'Uri, comme Altorf et Andermatt. Une conférence des instituteurs récemment établie, y discute les améliorations désirables et s'efforce de les introduire. « En somme, nos écoles se perfectionnent et l'on tient à les perfectionner. » — Après ses enfants, les troupeaux sont la richesse du montagnard ; dans ce moment un renseignement précis sur ce sujet offrira quelque intérêt aux personnes qui ont des termes de comparaison. Voici les chiffres officiels pour le district d'Uri, dont la population s'élève à 13,201 ames : chevaux, 261 ; bœufs, vaches et génisses, 7,062 ; veaux, 1,799 ; moutons, 10,704 ; chèvres, 12,672 ; porcs, 1,289 ; augmentation depuis 1852, 1,800 têtes, surtout de menu bétail. — Le conseil cantonal a eu récemment une session de deux jours. On sait qu'un conseil cantonal *(Landrath)* est une sorte de milieu entre le grand conseil et le conseil d'état des cantons représentatifs. La *Landsgemeinde* nomme les magistrats et fait les lois ou les sanctionne. Le landrath les élabore, les interprête et les accompagne des réglements nécessaires à leur application. Il peut aussi promulguer des lois provisoires, obligatoires jusqu'à la prochaine *landsgemeinde* seulement. Le landrath surveille en outre toutes les branches de l'administration, examine les comptes et vote le budget. Ce dernier article était l'affaire principale de la session d'octobre, avec la détermination laborieuse d'une échelle réglant dans quelles proportions chaque commune doit contribuer aux frais de logement de troupes, qui doivent être également répartis sur tout le pays, quoique les cantonnements n'aient lieu en réalité que dans quelques localités. Quant au modique budget de 1853-54, il fait espérer un boni de quelques milliers

([1]) Un touriste nous écrit qu'on ne voit plus de mendiants à Einsiedlen, telle est la vigilance de l'abbé *Henri*, homme de progrès, et surtout homme de tête.

de francs : Uri se gouverne à peu de frais. Le landammann en charge reçoit 400 francs, le statthalter 200, le trésorier 600, les autres membres du gouvernement ne touchent que des vacations de 2 francs par jour de séance et leurs frais de route. Les employés sont rétribués dans une proportion analogue. On est persuadé à Bürglen que cette modicité des traitements est un moyen d'éviter les révolutions.

Si de pareilles idées avaient conservé leur empire à *Genève*, cette république serait encore privée du Grand Livre au beau chiffre de six millions qui la pose si convenablement à côté des monarchies européennes. La versatilité genevoise a fait un grief à M. Fazy de ces six millions joyeusement dépensés en six ans, en sus des ressources ordinaires. Elle lui reprochait personnellement l'absorption du conseil d'état où il ne souffrait que ses dévoués, l'annulation du grand conseil qui ne comptait plus et qui siégeait à peine, car les trois quarts des membres n'y viennent jamais ; elle se plaint de l'inobservation de la constitution, de la violation des lois, du mépris des compétences, d'un système dictatorial, en un mot, auquel l'ultramontanisme sert de point d'appui et qui récompensait l'ultramontanisme fort au-delà de ce que demandent la liberté et l'égalité confessionnelles. On parle d'une affiliation jésuitique régulièrement constituée dans l'Eglise de Genève par le dernier général de l'ordre, en dépit des conquêtes de 1847 et de la constitution fédérale, on se plaint que les hommes spéciaux soient systématiquement écartés, les étrangers préférés aux nationaux et placés dans des positions privilégiées; on affirme que les travaux publics, constamment confiés à la faveur, en évitant les soumissions et les adjudications régulières, sont l'occasion des tripotages les moins avouables. On ajoute qu'ils coûtent énormement et qu'ils sont manqués. Ces griefs et bien d'autres ont rallié contre le personnel du conseil d'état une opposition redoutable. Le radicalisme officiel des cantons voisins s'en est affligé; il est parfaitement convaincu que l'opposition genevoise a le plus grand tort, car la perte de M. Fazy fait une brèche au système et par cette brèche, dit-il, les conservateurs pourront entrer.

Cependant les conservateurs ne sont pour rien dans la crise actuelle, que leur attitude a retardée assez longtemps. Aujourd'hui, sous l'empire d'une nécessité analogue à celle qui a conduit le patriciat bernois à Münzingen, malgré les souvenirs de 1831, ils unissent leurs efforts à ceux de l'opposition démocratique; mais ils n'ont pas de candidats, le mouvement électoral actuel n'est pas plus le résultat de leur inspiration, que l'expression de leurs idées. S'ils y figurent comme auxiliaires, c'est que sous tous les régimes, ils ont intérêt à l'économie, à l'observation des lois, à la conservation de la nationalité. Nous les nommons pourtant les premiers, parce que leur opposition est la plus ancienne.

Les radicaux indépendants représentés par la *Démocratie genevoise* forment un second groupe, médiocrement nombreux, mais bien décidé. Un peu plus tard sont arrivés les hommes du cercle national, le

hommes de rapprochement. Le *National genevois* est l'organe de ces libéraux qui depuis un ou deux ans déjà, tenant compte de la situation nouvelle des partis, voyaient le remède au malaise du pays dans l'adhésion franche à la démocratie. Ils lui demandent une équitable réalisation des principes de liberté et de moralité qu'on n'a si souvent prônés que pour mieux les fouler aux pieds.

Le prestige de M. Fazy, ses alliances romaines, les restes de sa popularité, la peur du *Haut*, les influences administratives, neutralisaient complétement cette triple opposition, quand, dans le courant de cette année, un quatrième élément est venu la grossir ; cet élément c'est Genève, la commune, l'intérêt municipal, le conseil municipal, qui est entré en lutte comme corps avec le conseil d'état sur des sujets que nous avons fait connaître ([1]), qui en a appelé au jugement des électeurs par sa démission et que les électeurs ont approuvé. Dès ce moment, l'opposition avait trouvé un centre, elle était organisée et chacun pouvait voir où elle allait. C'est, en effet, le conseil de ville qui a fourni les principaux candidats au scrutin préparatoire. La victoire de l'opposition fait passer le pouvoir au bord municipal, c'est-à-dire, à un radicalisme plus suisse et moins dépensier. Il ne s'agit ni de questions constitutionnelles ni de questions fédérales; ce que toutes les fractions victorieuses demandent, c'est une administration nationale, économe des deniers publics, équitable envers tous, qui respecte les lois, la liberté des citoyens et la compétence des divers corps de l'Etat. Elles n'ont donc pas formé une coalition pour détruire, quitte à se disputer après; au contraire, elles sont toutes également décidées à soutenir le gouvernement de leur choix. Dans les scrutins préparatoires, le gouvernement a réuni 1,800 électeurs et l'opposition 2,300; ensemble 4,000 électeurs sur 11,000. M. Fazy a fait 1,600 voix, au dire de son journal; le directeur des travaux publics a été abandonné par les siens. Les candidats de l'opposition, maintenant conseil d'état, sont MM. Castoldi (conseiller d'état), Camperio, professeur, Marchainville (président du conseil municipal), Wolfsberger, ingénieur, Balthazar Decrey (ancien conseiller d'état), F. Piguet, avocat, et J.-S. Olivet, marchand d'horlogerie.

Malgré son premier avantage, le succès de l'opposition a paru douteux jusqu'au dernier moment. Et en effet, sur 9843 votants, la liste de l'opposition, qui est sortie compacte, ne l'emporte que d'environ 700 voix. Tout s'est passé dans le meilleur ordre. La majorité sur laquelle s'appuie le nouveau gouvernement n'est pas numériquement considérable, il est vrai, mais elle comprend à peu près tous les Genevois habitant Genève. Les vainqueurs resteront unis. La position du nouveau conseil est belle et forte, s'il sait rester juste. S.

([1]) Voir la *Chronique* de Juin 1853, pag. 415 et suiv.

L'un des rédacteurs : L[s] Bovet.

LA VIE ANIMALE

DANS LES ALPES.

Das Thierleben der Alpenwelt. Naturansichten und Thierzeichnungen aus dem schweizerischen Gebirge, von F. v. Tschudi. Leipzig, 1853.

Lorsque, sur la terre étrangère, le Suisse rêve à la patrie absente, son imagination lui retrace le vaste panorama des Alpes. Traverse-t-il un pays de montagnes, admire-t-il un site pittoresque, toujours il regrette au fond du tableau les massifs neigés qui bornent les horizons et se profilent au ciel de son pays.

Après de longues années d'absence, laborieusement employées, il est heureux de fouler de nouveau le sol natal; mais c'est au détour de la route, au sortir de la gorge sombre du Jura, qu'il éprouve les douces émotions du retour, à la vue de sa patrie toute entière étalée à ses pieds, belle de ses lacs et de ses Alpes imposantes. — Oui, que nous soyons nés dans leurs vallées ou que nous les admirions de la plaine, nous aimons les Alpes, non-seulement parce qu'elles sont majestueuses et grandioses, mais aussi parce que nous savons qu'elles ont été le berceau de notre indépendance, et qu'elles produisent une race fière et jalouse de sa liberté, qui a toujours su et saura encore la défendre.

Les Alpes occupent une large place dans notre vie; quand les nuages nous en dérobent la vue, nous les regrettons; nous nous réjouissons de les contempler, lorsque le soir elles apparaissent empourprées des derniers rayons de l'astre, qui déjà abaissé sous l'horizon, semble les saluer encore d'un regard d'adieu. Nous les montrons avec orgueil à l'étranger qui vient de bien loin les admi-

rer, et pourtant nous les connaissons peu, et nous serions fort embarrassés d'avoir à les lui dépeindre même à grands traits. Celui-là même, naturaliste infatigable, qui passe sa vie à les parcourir en tous sens, à interroger leurs glaciers, à frapper de son marteau leurs flancs mystérieux, qui a mesuré leurs solitudes, évalué leur surface, recueilli tout ce qu'elles renferment de richesses naturelles, celui-là sait mieux que tout autre combien d'énigmes indéchiffrées sont écrites sur ces pages ouvertes du livre du globe. Mais il ne perd pas courage, car le champ est aussi vaste que fécond : plus il est fouillé, plus il rend.

Le cristal ou le granit détaché d'une de ces cîmes, la fleur épanouie à la limite des neiges, l'insecte ou l'oiseau qui résiste à leurs frimas, offrent à l'homme de science un intérêt bien plus grand que les productions analogues de la plaine. Voyez avec quelle vivacité il saisit à l'étalage du libraire le livre nouveau sur la couverture duquel il a lu le mot *Alpes*. Il espère y trouver des documents nouveaux, la solution, peut-être, d'une de ces questions qui préoccupent les savants de tous les pays. Qu'il aimerait voir briller à la première page un de ces noms actuels pour lui si sympathiques, Studer, Charpentier, Escher, Agassiz, Heer, Desor. S'il est trompé, si l'auteur est un inconnu, le livre un de ces *guides* qui guident le lecteur vers des chemins aboutissant à des hôtels, ou un récit des mésaventures de quelque touriste, une nouvelle, que sais-je encore? il ne repoussera pas dédaigneusement le volume; il en écartera les feuillets et le lira peut-être, tant ce qui touche aux Alpes a d'attrait pour lui. C'est là ce qui m'est arrivé : j'ai feuilleté, puis lu le livre de M. F. de Tschudi avec un plaisir assez vif pour m'engager à le faire connaître au public de la Suisse française.

Das Thierleben der Alpenwelt (la Vie animale du monde alpin), tel est le titre trop modeste inscrit à la premiere page de ce livre, qui mériterait plutôt d'être intitulé : Le monde des Alpes et ses animaux. En effet, tout ce qui plane sur les sommets, voltige, bondit dans les vallées, nage dans les lacs, rampe ou bourdonne dans les prairies, tout ce qui anime le tableau, y est mis à sa place, observé et dépeint, sans que le fond reste ébauché. Le second plan, le paysage, occupe une large place dans le beau livre dont M. de Tschudi vient d'enrichir son pays. Ainsi la structure des massifs alpins, leurs cols, leurs glaciers, leurs solitudes, leurs vallées, le

tapis végétal qui en revêt les flancs, le torrent qui y écume, l'avalanche qui les comble, l'ouragan qui les balaie, tous ces traits physiques et météorologiques, si fortement accusés dans les Alpes, l'auteur a su les reproduire dans le même cadre, avec autant de vérité que de vigueur.

En lisant ces pages, celui qui a vécu au sein de cette nature si puissante, qui en a franchi les barrières, et assisté peut-être dans ce vaste champ-clos aux luttes des éléments, celui-là sent ses souvenirs grandir, sa pensée l'entraîner vers ces montagnes qu'il parcourut jadis. Pour celui qui n'a pas encore tenté le voyage, qui a devant lui l'inconnu, de pures émotions à éprouver, des observations à faire ou à confirmer, la lecture de la *Vie animale du monde alpin* sera une initiation et un motif pour se hâter. C'est assez dire que le ton de ce livre n'a rien de froid, de docte ou de prétentieux. Les noms latins, qui effraient les gens du monde, n'y sont pas même à mon gré assez nombreux; il ne renferme pas de ces théories controversées qui finissent par rebuter ceux mêmes qui les font, ou de ces nomenclatures sans fin qui transforment en catalogues arides certains ouvrages d'histoire naturelle. Une description simple, mais claire et saisissante, toujours facile, souvent poétique, des phénomènes dont les Alpes sont le théâtre et des animaux qui les habitent, une peinture gracieuse de leur vie et de leurs habitudes, çà et là, lorsque le sujet y prête, un trait d'humour, une saillie, quelquefois une pensée élevée, religieuse, des observations nombreuses, confirmées par l'auteur si elles ne sont pas de lui, et toujours frappées au coin de l'exactitude, beaucoup de renseignements utiles et intéressants, quelques poésies, anecdotes et histoires de chasses, voilà en résumé ce que le lecteur trouvera dans cet ouvrage.

M. de Tschudi est le frère du voyageur auquel le musée de Neuchâtel doit une belle série d'animaux des Cordillères; il a été pasteur à Lichtensteig et habite maintenant Saint-Gall, où il s'occupe de travaux scientifiques et littéraires et cultive, dit-on, avec succès la poésie. Il rédige en même temps une publication hebdomadaire, estimée dans la Suisse allemande, les *Sanct-Galler-Blætter*. La *Vie animale* est son premier ouvrage étendu, le seul pour le moment dont il soit possible de tirer des inductions sur la valeur scientifique et surtout les qualités littéraires de l'auteur: son but était de résumer les connaissances très-variées que l'on possède sur les

Alpes, dans une œuvre agréablement écrite à la portée de tous les esprits un peu cultivés, d'une lecture attrayante, et destinée à initier l'étranger et le Suisse de la plaine aux beautés et aux trésors naturels que recèle la large bande montagneuse qui le sépare des plaines fertiles de la Lombardie. Ce but, il a su l'atteindre. Au point de vue de la science pure, cet ouvrage est moins important qu'au point de vue de la dissémination des vérités scientifiques, sous une forme qui leur permette de germer et de se développer sur des sols vierges et non encore défrichés par des études scientifiques sérieuses. Sous ce rapport, comme aussi sous celui du style et de l'intérêt qu'il inspire, l'ouvrage de notre compatriote a sa place marquée dans toute bibliothèque à côté du *Cosmos* de l'illustre savant de Berlin, des *Lettres* de Liebig sur la chimie, de l'*Esprit de la nature*, d'Œrsted, et en général de toutes ces productions conçues en vue de tous, qui ont inauguré en Allemagne une ère nouvelle, celle de la diffusion des connaissances; car enfin, à quoi servirait la science, et celle de la nature surtout, si pour être admis dans son sanctuaire, il fallait être initié à un langage de convention et appartenir à l'université.

Cette pénétration des vérités scientifiques dans les intelligences, cette connaissance de plus en plus générale des lois qui régissent le monde physique avec lequel l'homme est en rapport continuel, n'a pas pour résultat unique d'augmenter son pouvoir sur la matière, en lui donnant le secret des forces cachées qu'elle renferme, les moyens de les dégager, de les rendre actives et de les utiliser à son profit. Les sciences ont un rôle moral plus élevé. Filles lumineuses de la pensée, elles éclairent les profondeurs du cœur, elles font éclore, développent, grandissent les sentiments qui y sont en germe, les dégagent, les transforment en sentiments vifs et féconds d'admiration et de reconnaissance envers Celui dont la prévision infinie et la sagesse éternelle subjuguent et écrasent à chaque pas l'intelligence humaine, à mesure que l'étude lui fait pénétrer les mystères de l'organisation des êtres vivants et les abîmes insondables des espaces célestes.

Cette idée se trouve en plusieurs endroits et sous plusieurs formes dans l'ouvrage de M. Tschudi; ainsi, il dit dans sa préface en parlant des Alpes :

« Tels ces géants s'élèvent majestueux et solitaires au-dessus de la plaine, telles les pensées divines dont ils sont l'expression, sur-

plombent de toute leur hauteur nos pensées et notre vie de chaque jour. Les idées toujours si mesquines et si imparfaites que nous nous faisons de l'univers s'élargiraient, si plus souvent nous les revivifions par la méditation de la pensée créatrice dont ces montagnes sont les types originaux : nous nous sentirions plus heureux, si nous ranimions plus habituellement nos sentiments par leur contemplation. »

On se demande souvent, après la lecture attachante des péripéties dont est accompagnée toute ascension dans les hautes Alpes, quels peuvent être les motifs assez puissants pour pousser certains hommes à de si téméraires entreprises? Le passage suivant de l'auteur les résume, ce me semble, parfaitement, et explique les causes de l'attrait et de la fascination qu'exercent les hautes cimes sur les esprits aventureux et les organisations d'élite :

« Qu'est-ce que l'homme a donc à faire si haut près du ciel? quel est ce charme mystérieux et inexplicable qui l'attire, lui fait braver mille dangers, et traîner pendant des heures sa vie si fragile au milieu de déserts glacés? à quoi bon s'y construire péniblement une misérable hutte pour y chercher un refuge contre le froid et la tourmente? Pourquoi, suspendu au-dessus de l'abîme, suit-il en tremblant l'étroite corniche qui conduit au sommet glacé de ces pics? Ce mobile, serait-ce seulement la gloire d'y être arrivé, bien chétive récompense d'aussi grands efforts ? Nous ne le croyons pas. C'est le sentiment de sa force intelligente qui anime l'homme et le porte à braver de vaines terreurs. C'est le charme qu'il éprouve à mesurer sa propre puissance, cette puissance immense de l'intelligence au brutal obstacle de la matière ; c'est le saint désir de poursuivre au profit de la science éternelle du globe les rapports qui dominent la création toute entière; c'est peut-être ce vague besoin qu'éprouve le maître de l'univers de consacrer, par un seul acte de liberté sur le plus élevé des monts et en regard de son domaine étendu à ses pieds, le lien de parenté qui l'unit au Tout-puissant! »

Bien que l'expression de ces pensées soit affaiblie par la traduction, elle n'en a pas moins une ampleur qui dans l'original ne le cède en rien à celle de la pensée elle-même. Qu'on me permette de donner encore un spécimen du style élevé de l'ancien pasteur de Lichtensteig. A propos de ces routes superbes, construites à grands

frais à travers les cols de la grande chaîne méridionale, il s'exprime ainsi :

« Ces chaussées élevées deviennent les vaisseaux dans lesquels circule pendant toute l'année un courant de vie humaine et animale. Elles sont dominées de tous côtés par des dômes glacés, des parois verticales impraticables où le chamois même craint de s'égarer. Beaucoup sont sans nom, le regard pénétrant et scrutateur du géologue n'a pas saisi les lois de leur confuse architecture, étudié leurs matériaux et recueilli les chétifs organismes qui y végètent encore. Cependant des files bruyantes de chariots passent à leur pied; leurs échos répercutent au loin le son du cor, le tintement des clochettes et les accents variés des langues humaines. Qu'importe à ces colosses? Ils continuent à rêver, en leur rêve cent fois séculaire, des cataclysmes qui les firent jaillir du sein brûlant du globe, des flots qui se brisaient à leur pied, des coquillages et des poissons brillants qui s'ébattaient autour d'eux. Ils se souviennent de l'écoulement lent des eaux, des végétaux des tropiques qui ombrageaient leur sommet, des châtaigniers et des tilleuls qui couvrirent ensuite leurs pentes, et disparurent sous le souffle puissant des ouragans, en entraînant avec eux la terre végétale. Puis la vie se retira lentement vers les vallées, une neige inconnue les recouvrit d'une couche épaisse et s'amoncela de plus en plus, à mesure que les hivers s'allongèrent et que les étés se raccourcirent, jusqu'à ce qu'enfin neiges, glaces, frimas et ouragans en prissent définitivement possession.

« Dans leur masse, peut-être, brille au milieu de la poudre durcie de mondes plus anciens, la veine d'or que ronge lentement un filet d'eau vive, les cristaux et les pierres précieuses qui tapissent leurs grottes; mais, à l'extérieur ils sont morts, et chaque siècle les ensevelit plus profondément sous la glace, et brise en mille fragments leurs flancs dénudés. »

Le plan de l'ouvrage de M. Tschudi est simple, conforme à la vraie division du sujet, à la nature du sol qu'il s'agissait de décrire. L'auteur distingue dans les Alpes trois bandes superposées. La région inférieure, montagneuse, cultivée lorsqu'elle n'est pas revêtue de forêts de haute futaie, s'élève de 2500 pieds, altitude moyenne de la base de la chaîne, à 4000 pieds : la région moyenne, alpine, sans forêts très étendues sur le versant septentrional, couverte de pâturages et déjà habitée par les animaux caractéristiques

des Alpes, s'élève jusqu'à 7000 pieds; enfin la région supérieure ou des neiges éternelles, renferme encore, dans les expositions favorables, jusqu'à 8500 pieds et plus, des oasis de végétation, disséminés au milieu d'un dédale de glaciers, de champs de neige, d'arêtes et de sommités qui rompent la monotonie de cette nature stérile, solitaire, sans voix et pourtant si éloquente pour qui sait la comprendre.

Il étudie séparément chacune de ces régions, la caractérise, en décrit à grands traits la structure géologique, l'aspect et les formes pittoresques, s'arrête davantage à sa végétation, et aux phénomènes curieux ou imposants dont elle est le théâtre aux différentes saisons de l'année, tels que les inondations, les ouragans, les avalanches ou éboulements; il l'anime en évoquant les animaux grands et petits qui l'habitent, et dont le voyageur ne rencontre dans ses courses que de rares exemplaires; il initie le lecteur à leur vie, à leurs mœurs, à leurs retraites, à leurs migrations, aux ruses que leur suggère l'instinct pour échapper à la poursuite, à leur rôle dans l'économie de la nature, et à leurs rapports avec le sol sur lequel ils vivent. Il nous les montre aux prises avec l'homme, et termine par ceux qui depuis longtemps, soumis à son joug, servent à l'énergique montagnard à exploiter un domaine si vaste et si accidenté, et à en utiliser les replis les plus cachés, les points en apparence les plus inabordables.

Suivre l'auteur dans tous ces détails, essayer de réduire à la proportion de miniatures ses larges toiles, sans en dénaturer l'harmonie et l'originalité, ce serait assurément une entreprise très difficile, sinon impossible. Je demande pardon au lecteur de ne lui communiquer que quelques-uns des résultats obtenus par l'étude de cette nature unique dans son genre. Qu'il s'attende à être transporté sans transition du glacier à la forêt, de la région des cultures à celle des neiges, et à ne voir son attention arrêtée que sur un petit nombre de ces créations gracieuses, qui dans toute excursion aux Alpes frappent le touriste, enrichissent son album, passent près de lui bondissantes ou à tire d'ailes, ou ne trahissent leur présence que par des accents étranges.

De tous les vents qui circulent dans les vallées des Alpes, le plus important par ses effets est sans contredit le vent du sud Les régions polaires sont le point de départ des vents glacés du nord; l'Atlantique, celui des vents pluvieux d'ouest. C'est des déserts

arides et brûlants de l'Afrique que viennent se déverser sur l'Europe centrale ces torrents d'air chaud qui élèvent sa température moyenne. Loin de protéger la plaine contre leur action, le rempart des Alpes semble au contraire leur en favoriser l'entrée. Le contact des neiges qui recouvrent son sommet, abaissant la température des couches d'air chaud en mouvement du sud au nord, les rend plus pesantes sans en affaiblir l'impulsion, en provoque la descente des cols dans les vallées, et cela d'autant plus que l'air qu'elles renferment est plus froid et a moins de tendance, en s'élevant vers les hauteurs, à détourner le courant supérieur.

Voilà pourquoi c'est en hiver et au commencement du printemps, la nuit surtout, que le *Fœhn* se fait sentir. Une brume légère voile les cimes au midi, le soleil disparaît sans éclat sous un horizon enflammé. Longtemps encore il empourpre des teintes les plus vives les nuages immobiles qui flottent au ciel. L'air est lourd, calme et d'une transparence parfaite : la lune se lève entourée d'un cercle rougeâtre. Le bruissement des forêts dans les parties élevées de la vallée, se fait entendre de plus en plus fort, quelques bourrasques, suivies d'un repos complet dans l'atmosphère, annoncent l'approche du courant d'air chaud qui, pendant deux ou trois jours, va régner en maître, et véritable ouragan, fondre les neiges, gonfler les torrents, briser les sapins et enlever même le toit des maisons. Sous son souffle puissant, la neige disparaît comme par enchantement : douze heures de *Fœhn* suffisent dans la vallée de Grindelwald pour fondre une couche de neige de plus de deux pieds d'épaisseur, dont la fonte eût exigé quinze jours de soleil. Voilà pourquoi le montagnard, tout en craignant sa violence, le salue comme le messager du printemps.

Le *Fœhn* est si redouté dans la vallée de Glaris, dirigée du sud au nord, que lorsqu'il règne, des ordonnances très sévères défendent d'allumer du feu dans les maisons. Il faut une déclaration d'un médecin pour obtenir l'autorisation de chauffer de l'eau. Ce vent, pourtant bienfaisant, est la condition de la végétation dans les Alpes. Sans lui, la neige s'accumulerait en hiver dans les hautes vallées : la chaleur solaire serait insuffisante pour la fondre, et les glaciers reprendraient sans doute l'extension énorme qu'ils eurent jadis, alors qu'ils remplissaient toutes les vallées inférieures, débouchaient dans la plaine suisse et venaient s'arrêter à la chaîne du Jura, couverte encore des traînées de blocs alpins qu'ils char-

riaient des Alpes, et qu'ils ont laissés après leur fonte comme des témoins irrécusables de leur séjour sur le penchant méridional de nos montagnes.

Après avoir nié le fait que nous venons de rappeler, on fut forcé de le reconnaître et on discuta beaucoup sur les causes qui, peu de temps avant l'arrivée de l'homme sur la terre, de son vivant peut-être, avaient provoqué une extension si considérable des glaciers. La structure du sol, les sables, les débris superficiels d'animaux marins qui recouvrent le grand désert d'Afrique, avaient depuis longtemps convaincu les géologues que cet immense territoire n'est qu'un ancien fond de mer, qu'un soulèvement en masse a élevé au-dessus du niveau général des eaux, et cela à une époque géologique très récente. Or le *Fœhn*, le vent du désert, ne pouvait exister à l'époque où une vaste mer recouvrait toute cette surface actuellement aride et brûlée par les rayons d'un soleil tropical. En rapprochant ces faits, M. Escher explique comment, après le soulèvement de la chaîne des Alpes, les neiges s'y sont accumulées et transformées en glaciers qui couvrirent la Suisse entière, et ne se fondirent plus tard que sous l'influence d'une température moyenne plus élevée, due à l'action de ce vent du midi qui se fit sentir après le retrait des eaux marines qui couvraient le désert actuel. Cette hypothèse des plus ingénieuses a pour elle les analogies, car rien de plus constaté aujourd'hui que ces oscillations lentes du sol, qui soulèvent ou abaissent de vastes étendues de terre-ferme au-dessus ou au-dessous du niveau constant des mers.

Les observations nombreuses, faites pendant plusieurs années au glacier de l'Aar par MM. Agassiz, Desor, Dolfuss, etc., ont jeté les premiers fondements scientifiques de la théorie des glaciers, et éclairé une foule de points encore obscurs relatifs à la formation et à la nature de cette glace si différente de celle qui couvre en hiver la surface des étangs. Ils ont décrit les phénomènes variés qui se passent au-dessus et dans l'intérieur de cette immense masse glacée, qui se meut lentement dans les vallées qui la renferment et descend dans certains glaciers, comme celui de Grindelwald, au milieu des forêts et des cultures à une altitude d'environ 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Plusieurs hypothèses ont été mises en avant pour expliquer la progression lente, mais irrésistible, de ces courants de glace qui polissent leur lit de granit, sup-

portent et poussent devant eux d'immenses accumulations de gros blocs tombés à leur surface des sommets voisins. Aucune ne satisfait complétement à toutes les exigences du problême, aucune, jusqu'à présent, n'est applicable à chacun des glaciers si nombreux de nos Alpes : avouons-le, la loi de la marche des glaciers n'est pas trouvée. L'action particulière de chacune des causes nombreuses qui, en agissant de concert, ont pour résultat commun l'avancement de l'extrémité du glacier vers la partie inférieure de son lit, n'est pas encore mathématiquement appréciable. Ainsi, l'accroissement de volume produit dans cette masse crevassée par la congélation de l'eau qui pénètre dans ses mille fissures : son poids immense qui doit la faire glisser dans un lit souvent très incliné, d'autant plus que la fonte due à la chaleur propre de la terre, et qui s'opère au fond du glacier, en détruit continuellement les soutiens : une prétendue viscosité de cette glace non compacte, mais formée de cristaux séparés, qui n'adhèrent les uns aux autres que par leur poids ; telles sont parmi beaucoup d'autres les opinions émises sur la cause encore inconnue du mouvement de cette rivière congelée, mouvement qui présente de singulières analogies avec celui de l'eau liquide dans un ruisseau. Le glacier se meut plus rapidement au centre qu'aux bords. Lorsqu'il rencontre un promontoire il est refoulé, et les blocs, dont la marche indique celle de la glace qui les supporte, semblent remonter en sens inverse du courant, comme le morceau de bois qui, avant d'être entraîné, tourbillonne longtemps dans le remou du torrent

Enfin, les glaciers ont leurs cascades. ils semblent se gonfler, bouillonner dans les parties rétrécies de leur lit et s'étaler, calmes et peu accidentés, dans les bassins élargis qu'ils remplissent. Comme les rivières, ils ont des affluents, et réunis, chacun d'eux conserve assez longtemps son mouvement propre et son individualité avant de se confondre avec son voisin.

Si les infatigables glaciéristes déjà cités n'avaient pas quitté, il y a sept ans, le théâtre de leurs recherches, pour étudier dans le Nouveau-Monde d'autres phénomènes non moins grandioses, la question des glaciers serait restée à l'ordre du jour scientifique, et la loi inconnue de leur marche serait sans doute formulée. Est-ce à dire que la question ait été abandonnée ? Le pavillon Dolfuss, qui du haut d'un contre-fort domine au loin le glacier inférieur de l'Aar, proteste par sa présence contre cette supposition. Son géné-

reux fondateur a continué dès-lors à observer, à étudier et suivre le mouvement de ce glacier classique. Des vues phothographiques superbes, des plans exacts, des observations nombreuses faites au moyen d'instruments de précision non-seulement sur ce point, mais sur d'autres encore, tels sont les documents précieux que M. Dolfuss a su accumuler pendant sept années, activement employées, et qu'il va mettre à la disposition du monde savant. S'il en faut croire certains initiés, muets encore, de ces documents jaillira la loi inconnue, à la fois simple et féconde dans ses applications, qui donnera le mot d'une énigme d'année en année plus intéressante, à mesure que les glaciers descendent partout plus avant dans les vallées. Le fait n'est plus douteux ; de riches pâturages où paissaient, il y a cent ans, de nombreux troupeaux, sont maintenant sous la glace, ou recouverts des alluvions du torrent qui s'en écoule. Le sapin est brisé ou déraciné par la pression énorme du glacier qui l'atteint, comme le châtaignier de l'Etna se carbonise et s'enflamme au contact de la lave brûlante qui coule à ses pieds. Des villages abandonnés, des pierres de construction confondues aux matériaux de puissantes moraines frontales, témoignent plus éloquemment encore de cet envahissement lent, mais général, des glaces dans les hautes vallées alpines. Quand s'arrêtera-t-il ? L'homme pourra-t-il s'y opposer ? Faut-il en chercher la cause dans un abaissement général de la température moyenne, dans un changement de climat, produit par le déboisement ou par d'autres influences? Voilà autant de problèmes du plus haut intérêt non encore résolus.

Prononcer le mot déboisement, c'est toucher à une question plus grave, et constater à la fois dans les Alpes une diminution considérable de l'étendue des forêts et un abaissement sensible de leur limite supérieure. L'ancienne prédiction d'un habitant du val d'Avers qui, en voyant mésuser des forêts, annonça que le temps viendrait où il faudrait descendre à deux lieues dans la vallée, pour trouver seulement de quoi faire un balai, s'est littéralement réalisée, et les habitants en sont réduits maintenant à brûler le crottin desséché de leurs chèvres et de leurs moutons. Du temps de Scheuchzer, un tronc de pin desséché large d'un pied et demi, se dressait encore au sommet de la Stella, que les chasseurs de chamois seuls gravissent maintenant. Çà et là, quelque grand mélèse, un pin à cinq feuilles isolé, représente tristement les der-

niers restes d'une forêt détruite. Le petit bois de sapins qui protège à peine contre les avalanches le bourg d'Andermatt, est le dernier vestige des forêts majestueuses qui tapissaient jadis le penchant des montagnes dénudées qui enserrent la vallée d'Urseren. De fortes racines de mélèzes, découvertes au sommet du col du Simplon en construisant la route, dans des endroits où les buissons même n'existent plus maintenant, témoignent de l'ancienne élévation de la limite supérieure des forêts.

Les avalanches, les coups de vent qu'elles provoquent et qui, en quelques minutes, déracinent des milliers d'arbres, les incendies, les éboulements, les torrents, les nombreux troupeaux de vaches, de moutons et surtout de chèvres, qui détruisent la jeune pousse, la dépense de combustible nécessitée par l'exploitation des mines, voilà autant de causes qui seules n'auraient jamais provoqué, sur une aussi large échelle, d'aussi fâcheux résultats. Le manque absolu d'aménagement, l'imprévoyance des montagnards qui abattent sans discernement des forêts entières, et semblent se faire un plaisir de brûler en pure perte un bois précieux, telles sont les causes capitales de la destruction de la végétation arborescente. Après des coupes blanches sur des pentes rapides, la pluie n'est plus divisée par les feuilles, elle frappe le sol avec violence, s'écoule rapidement en entraînant peu à peu la terre fertile, qui n'est plus soutenue par les racines et couverte d'une couche végétale protectrice La chaleur solaire qui dessèche d'autant plus la terre que l'ombre a cessé d'exister et empêche toute recrue, le vent et les éboulements de neige, enlèvent tout ce qui pourrait germer sur ces pentes, qui deviennent ainsi d'une aridité telle, que les buissons mêmes ne tardent pas à en disparaître. Non-seulement la partie déboisée subit ces changements, mais tout le voisinage s'en ressent. Le climat se modifie, les avalanches roulent sans obstacle dans le fond des vallées; en s'y fondant pendant l'été, elles en abaissent la température, les sources tarissent, les eaux que rien ne retient et que n'absorbe pas, pour les laisser s'écouler lentement, une couche spongieuse de terre végétale, se réunissent en quelques instants au fond de la vallée, enflent le torrent et provoquent souvent des inondations qui couvrent de débris les pâturages inférieurs.

Ce n'est pas seulement dans les Alpes que l'imprévoyance, la routine et l'appât du gain, tendent ainsi à détruire les forêts et à

provoquer à nos après-venants des embarras, dont on ne peut pas encore calculer la portée. C'est un fait qui se reproduit aussi dans le Jura, et qui engage tout homme sérieux à désirer vivement que les gouvernements, dans l'intérêt de tous, reprennent, où cela n'a pas encore eu lieu, la haute surveillance des forêts communales et particulières, et en fassent diriger l'exploitation par des forestiers qui méritent ce nom, à la condition pourtant que cette tutelle ne devienne pas tyrannique et ne gêne en rien une sage liberté.

A mesure que la surface boisée diminue dans un pays, les animaux auxquels elle fournissait un asile, décroissent en nombre, certaines espèces disparaissent même tout-à-fait. La Suisse, grâce à ses forêts, à ses montagnes souvent inaccessibles, aux vastes districts incultes qu'elles entourent, semble au premier coup-d'œil très favorable à la reproduction des bêtes fauves; mais si l'on considère d'une part les progrès de l'agriculture, l'éclaircissement des forêts, la circulation active qui a lieu dans les Alpes, de l'autre le droit de port-d'armes que nos constitutions accordent à tout citoyen, le goût décidé et général pour la chasse, la difficulté d'empêcher le braconnage, on comprendra que plusieurs espèces aient dû disparaître de notre territoire, et que d'autres n'y soient représentées que par un nombre fort restreint d'individus.

Ainsi, il fut un temps où l'aurochs, relégué maintenant et presque artificiellement entretenu dans les forêts marécageuses de la Lithuanie, faisait plier nos buissons sous le poids de sa masse, et où le castor barrait de ses digues le lit de nos rivières. Il y a cent ans que le daim habitait des forêts d'où le cerf et le chevreuil ont depuis 50 ans complétement disparu. Au commencement du siècle, le sanglier fouillait le sol au pied des chênes, et nos grand-pères se souviennent de l'avoir chassé dans nos bois. De nos jours, il est rare qu'un sanglier nous arrive des forêts de l'Alsace, ou qu'un cerf poursuivi traverse le Rhin à la nage et vienne se faire tuer par nos chasseurs. J'ai vu moi-même, en 1842, le dernier chevreuil abattu dans les gorges sauvages de l'Areuse, où retentira bientôt le sifflet strident de la locomotive. Le bouquetin, assez fréquent dans toutes les Alpes au quinzième siècle, a successivement disparu des Grisons et de l'Oberland bernois, pour se retirer vers les points les plus élevés de la chaîne qui sépare le Valais du Piémont. Dernièrement un troupeau composé d'environ une douzaine de ces beaux

animaux aux grandes cornes recourbées, a été signalé dans le massif du Mont-Rose, qu'ils semblaient avoir déserté depuis un demi siècle.

Quant au chamois, son agilité, sa prudence, la finesse de ses sens, le mettent à l'abri de la destruction, et sa race paraît se maintenir sans grande diminution dans toutes les hautes Alpes. Si le bouquetin eût possédé ces qualités, s'il eût été organisé comme le chamois, pour vivre au-dessus de la région des forêts, sur ces hauteurs où une poursuite continuelle l'a forcé de se retirer, et dont le rude climat semble diminuer sa reproductivité, il existerait encore dans toutes les Alpes.

Les retraites inaccessibles, les habitudes nocturnes et l'extrême défiance des animaux carnassiers, en rendent l'extinction beaucoup plus difficile. Le lynx, ou loup cervier, est encore assez répandu dans les Alpes, et très redouté à cause du carnage qu'il fait parmi les troupeaux de chèvres et de moutons. Pendant l'été de l'année 1814, deux ou trois de ces animaux en détruisirent plus de 160 dans les montagnes du Simmenthal, et celui qui fut tué au mois de février 1813 sur l'Axenberg, dans le canton de Schwytz, en avait égorgé et à demi dévoré plus de quarante en quelques semaines. Aussi sa tête est-elle mise à prix, et vaut-elle dans le canton de Fribourg 180 francs, à Glaris 15 florins, et au Tessin un louis d'or.

Les loups existent encore en petit nombre dans les Grisons, le Tessin, le Valais et même certaines parties du Jura; ils n'attaquent l'homme que lorsqu'ils sont affamés. A ce propos, M. Tschudi rapporte, qu'à Misocco un certain M. de Marca fut assailli, en sortant de sa porte, par un loup de forte taille. D'un seul coup de poing bien asséné, le vigoureux Grison l'étendit sur le sol, et le saisissant par la queue, il ouvrit la porte et le jeta, sans plus de façons, aux pieds de son épouse qu'il venait de quitter fâché.

L'ours est sédentaire, quoique moins fréquent que jadis dans toutes les Alpes rhétiennes. Il vit retiré dans les gorges les plus sauvages et les plus ignorées; à l'ordinaire une caverne lui sert de retraite et de centre d'opération, car il pousse ses reconnaissances jusqu'à une vingtaine de lieues de son gite. Les observations faites à Berne, sur les mœurs des ours qu'on nourrit dans les fossés, présentent de l'intérêt.

Les ours se reproduisent dès leur cinquième année. L'ourse met

bas en janvier; la première fois un seul petit, plus tard deux et même trois. Les nouveaux nés ne sont guère plus gros qu'un rat, jaunâtres et ont le dessous du cou blanc. Ils n'ont rien de la forme de leurs parents; leur voix est forte, si on la compare à leur petite taille. Au bout de quatre semaines, leurs yeux s'ouvrent, leur poil laineux s'est allongé et leur taille a doublé; leurs yeux sont très enfoncés et leur museau tout-à-fait pointu. Avant de mettre bas, et pendant plusieurs semaines après cet acte, l'ourse ne quitte guère sa niche que pour boire; elle mange peu et se borne à lécher le miel qu'on lui présente étendu sur du pain. Pendant ce temps, on éloigne le mâle qui dévorerait probablement sa progéniture, car dès qu'il s'en approche, la mère se dresse sur ses pattes, fait entendre des grognements significatifs et le repousse courageusement en lui appliquant des coups de griffe destinés à le faire revenir à des sentiments plus paternels.

Il est probable qu'en liberté le mâle vit pendant ce temps séparé de la femelle qu'il ne rejoint que plus tard. Au bout de quatre mois, les oursons ont atteint la taille d'un caniche; ils sont extrêmement comiques, jouent, se poursuivent, grimpent déjà avec agilité, et n'abandonnent l'ourse que lorsqu'elle doit pourvoir aux besoins d'une nouvelle génération. Au mois de février, à l'époque où le cerf perd son bois, l'épiderme qui revêt les larges pattes des ours s'exfolie et se renouvelle, de sorte que, pendant plusieurs jours, la marche leur devient impossible. La chair de cet animal a un goût douceâtre, qu'elle perd après avoir séjourné dans l'eau pour prendre celui de la viande de porc.

Quant aux renards, martres, fouines, hermines, et autres carnassiers de la plaine et de la région montagneuse, ils ne paraissent pas s'élever très haut dans les Alpes, vivent aux dépens du gibier emplumé et des petits mammifères rongeurs, et sont un obstacle réel à l'augmentation du gibier. Les vrais représentants de la classe des mammifères, dans les hautes Alpes, sont les chamois, les marmottes, le lièvre variable et la souris de neige.

M. Tschudi consacre au chamois une cinquantaine de pages qui mériteraient un compte-rendu spécial, trop étendu pour entrer dans le cadre de cet article. En les lisant, on sent que l'auteur a beaucoup vécu et causé avec des chasseurs consommés, s'il n'a pas lui-même chassé cet agile animal. Il connaît ses mœurs, ses ruses et tous les moyens usités pour les mettre en défaut.

Il faut que cette chasse procure des émotions à la fois vives et variées, pour passionner à un tel point les paysans et les artisans des vallées des Alpes, car il y a peu de chasseurs de chamois qui n'appartiennent pas à la classe la moins priviligiée de la population. Les amateurs de sport font une triste figure sur la montagne et ne persistent pas longtemps à poursuivre, dans un pays difficile et dangereux, un animal aussi défiant que le chamois ; en outre, ils n'y rencontrent ni collations à point nommé, ni un feu pétillant le soir en rentrant au logis. Le vrai chasseur de chamois passe la nuit à trois mille mètres d'altitude dans une grotte, derrière une pierre, exposé au froid et à la neige : il ne sait quand il redescendra. Un brouillard subit peut l'empêcher de retrouver son chemin, une avalanche l'entraîner, une crevasse l'engloutir, et cependant rien ne l'arrête; il chasse tant que ses membres ne lui refusent pas leur service, tant qu'une chute ne l'a pas estropié ou brisé au fond de quelque précipice, comme cela n'arrive que trop souvent ; car il est rare qu'un chasseur de chamois meure dans son lit entouré de sa famille.

Le trait suivant donne la mesure de la toute-puissance qu'exerce sur lui sa passion dominante. Hans et Bläsi vont à la chasse et se séparent bientôt. Bläsi tire sur un chamois, le blesse, le poursuit sans réfléchir au danger, et se trouve suspendu à une paroi de rocher ; impossible d'avancer ou de reculer ; si son pied glisse, si sa main crispée cesse de le retenir, il est perdu. Le jour se passe, une nuit d'angoisses lui succède. Le soleil reparaît à l'horizon et Bläsi est encore dans cette cruelle position. Enfin ses cris ont été entendus : au moment où ses forces vont l'abandonner, Hans arrive au sommet des rochers, lui tend une corde, le sauve. Bläsi, dont la tête a blanchi, jure d'abandonner la chasse et donne à Hans sa bonne carabine. Pendant qu'ils se restaurent, un chamois vient montrer sa tête au milieu des touffes de roses des Alpes. Bläsi l'a vu ! nuit d'horreur, serments, tout est oublié : — « Hans, rends-moi mon arme, dit-il, je suis toujours chasseur. » Bläsi était de Schwanden ; pendant sa carrière il abattit 675 chamois, nombre bien minime encore, comparé aux 2,700 que Colani, farouche chasseur de l'Engadine, surnommé le roi des chasseurs de chamois, tua depuis sa vingtième année.

Lors de l'introduction en Suisse des carabines dites américaines, les chasseurs de chamois se hâtèrent d'en faire usage. Le tir de

ces armes est d'une précision presque mathématique; à deux cents mètres, un carabinier suisse exercé envoie presque à coup sûr une balle dans un chapeau. Si leur portée est plus longue et leur tir plus juste que celui des carabines de chasse ordinaires, en revanche, leur balle conique très petite ne tue le chamois que si elle l'atteint à la tête ou au cœur. Elle peut le percer de part en part sans l'arrêter dans sa course qui n'en devient que plus rapide, de sorte que l'animal, si long-temps épié et heureusement atteint, est perdu pour le chasseur, périt dans quelque retraite, ou devient la proie du Lämmergeier. C'est surtout en automne que le chasseur perd son gibier, alors qu'une couche épaisse de graisse le recouvre, pénètre dans le canal étroit creusé par la balle américaine, en oblitère l'ouverture et empêche ainsi l'écoulement du sang à l'extérieur et l'affaiblissement de l'animal qui en est la suite. Tel est le motif qui a fait revenir les chasseurs à l'ancienne carabine de chasse, arme légère, rayée et de fort calibre, de sorte que relativement au chamois, ce dernier perfectionnement des armes à feu n'aura pas de fâcheuse influence.

Le lièvre variable habite les contrées septentrionales et les hautes Alpes; en hiver, son pelage foncé blanchit comme celui de l'hermine; les poils obscurs tombent et sont remplacés par des poils nouveaux blancs. Cette mue n'a pas lieu à une époque fixe, ne présage rien pour l'avenir, et n'est que la suite de l'abaissement de température. Au printemps, ces poils changent de couleur, deviennent plus foncés à partir de la racine, et l'animal finit par acquérir un pelage plus sombre que celui du lièvre commun. Pendant l'été, il vit au-dessus des forêts et s'aventure même très haut dans les neiges, car Lehmann l'a observé près du sommet du Vetterhorn, à plus de 11,000 pieds. Pendant l'hiver, poussé par la faim, il descend dans les régions inférieures et réussit à pénétrer dans les fenils, où il trouve une pâture abondante jusqu'au moment où la neige durcie permet de faire descendre au fond des vallées les traînaux chargés de foin. Le lièvre de neige est alors réduit à en glaner les brins épars le long des chemins, ou à recueillir de nuit, près des stations où s'arrêtent les convois de bois, les débris du repas des chevaux. Le renard et la martre pendant la nuit, l'aigle pendant le jour, sont les plus dangereux ennemis du lièvre de neige. Le chasseur ne le poursuit que lorsque le froid

l'a forcé à descendre dans la région inférieure habitée. Il est vrai que cette chasse est fructueuse, notre animal étant beaucoup moins craintif et rusé que son confrère de la plaine. Habitué aux craquements et aux coups de tonnerre, la détonation du fusil ne l'effraie pas beaucoup, de sorte qu'après avoir échappé au plomb une première fois, il ne tarde pas à rentrer au gîte, où un second coup de fusil l'attend et l'abat.

Les ilots rocheux couverts d'une maigre végétation et perdus au milieu des glaciers, les pentes qui touchent aux champs de neige, sont le domaine exclusif de la marmotte. Ce rongeur a la taille d'un fort lapin, et diffère des représentants indigènes de ce groupe par plusieurs caractères en rapport avec un genre de vie différent, motivé par la température basse des hauteurs qu'il habite. Ses dents sont oranges, ses pattes fortes et munies d'ongles propres à fouiller le sol, son pelage est très épais, d'un brun noirâtre sur le dos, d'un jaune sale sous le ventre. Fraîche, sa chair a un goût particulier très prononcé, qui excite le dégoût de ceux qui n'y sont pas habitués, et qui disparaît lorsqu'elle a été fumée pendant quelques jours, puis bouillie. La graisse de marmotte passe chez les bergers des Alpes pour une panacée universelle; sa peau sert de préservatif contre le rhumatisme.

Les marmottes ont deux terriers, celui où elles vivent pendant trois ou quatre mois d'été, et celui qui leur sert de retraite pendant l'hiver. Le premier n'est pas très vaste, et communique avec l'extérieur par plusieurs boyaux de trois à douze pieds de long, qui débouchent sous des pierres. D'autres trous moins profonds s'ouvrent dans le voisinage, et ne servent que de cachettes temporaires. C'est dans ce souterrain que la marmotte met bas, pendant le mois de juin, de deux à quatre petits, qui ne se hasardent au dehors que lorsqu'ils sont déjà forts et vigoureux et vivent en famille jusqu'à l'été suivant. Les débouchés des terriers d'été sont ouverts, ce qui les distingue de ceux du terrier d'hiver, toujours fermés au moyen de foin, de terre et de pierres. Aux approches de l'automne, les marmottes émigrent, descendent jusqu'à la limite des forêts, et commencent à creuser des terriers vastes et profonds, doublés à l'intérieur d'une couche épaisse de foin, dans lesquels la famille entière passera l'hiver dans un sommeil léthargique. Un seul couloir étroit y conduit de l'extérieur; à une certaine profondeur il se bifurque, l'une des galeries semble n'avoir

été creusée que pour fournir les matériaux qui ont servi à murer le canal principal, qui s'élargit et débouche dans une cavité spacieuse en forme de four. Elle est rarement enfoncée à plus de quatre pieds du gazon, tandis que le couloir qui en provient a quelquefois plus de vingt pieds de développement.

Le chasseur de marmottes creuse, si c'est possible, une tranchée à ciel ouvert en suivant la direction du canal, et finit par arriver au gîte des pauvres bêtes qui, en creusant péniblement leur terrier, ne se doutaient pas qu'elles y seraient surprises. Elles sont serrées les unes contre les autres, engourdies, roides et ne donnent aucun signe de vie. La quantité de foin qui les entoure et tapisse la crypte est si considérable, qu'un homme ne peut l'enlever en une seule fois. Peut-être est-elle destinée à leur servir de nourriture, si comme cela peut arriver, leur réveil précède la fonte des neiges qui recouvrent le gazon.

Pendant cette léthargie conservatrice, c'est le nom qu'elle a reçu, les fonctions vitales ne cessent pas complétement d'avoir lieu; elles se ralentissent extrêmement, le cœur ne bat plus que seize fois par minute, les inspirations sont très faibles et n'ont lieu qu'à de longs intervalles; la chaleur du corps s'abaisse à 7 $^{1}/_{2}$° R., la sensibilité a disparu et l'estomac est vide et resserré. En automne, au moment de s'endormir de leur long sommeil, les marmottes sont très grasses. En se réveillant, elles sont amaigries et semblent avoir vécu de leur propre substance.

Dans plusieurs cantons, il est défendu, et à juste titre, de troubler le repos de ces intéressants animaux et de s'en emparer en minant leurs terriers. Cette coutume barbare a causé, en 1852, la mort de deux chasseurs de marmottes d'Argentière, qui sont restés ensevelis sous un éboulis qu'ils avaient provoqué, en cherchant à agrandir le canal qui devait les conduire à leur proie. Lorsque la nature a pourvu d'une manière si admirable à la conservation d'inoffensives marmottes, ce serait une impiété de la part de l'homme, que de les poursuivre jusque dans un asile qui les protège si bien contre le froid et les animaux destructeurs.

L'histoire naturelle de la marmotte est loin d'être achevée, et plusieurs détails de sa singulière existence sont encore inconnus. Revient-elle passer chaque hiver dans le même terrier? en creuse-t-elle un nouveau? quand émigre-t-elle de l'un à l'autre? Voilà

autant de questions auxquelles on ne peut répondre avec précision.

Ce n'est pas sans raison que le bétail des Alpes passe pour plus intelligent que celui de la plaine. La liberté développe ses instincts naturels. L'animal qui doit pourvoir seul à sa subsistance, est plus attentif, plus prudent, et a plus de mémoire que celui qui est sans cesse renfermé à l'étable. La vache connaît les endroits où l'herbe est tendre; elle sait l'heure du retour, celle où elle sera délivrée du fardeau de son lait: elle obéit à la voix connue du pâtre, sent l'approche de l'orage, connaît les plantes qui ne lui conviennent pas, surveille et soigne sa progéniture, et évite les endroits dangereux. Malgré sa prudence ordinaire, elle se laisse aller quelquefois à suivre des pentes rapides couvertes d'un fourrage favori. Alors, quand le sol mobile s'éboule sous ses pas et qu'elle se sent glisser, elle se couche, ferme les yeux, s'abandonne avec résignation à son sort, roule dans l'abîme, ou si quelque racine la retient heureusement, elle attend immobile le secours du berger.

Le droit du plus fort règle la place qu'occupe chaque vache dans l'ordre de marche du troupeau. La maîtresse vache, qui porte la grande cloche, n'est pas seulement la plus belle, mais aussi la plus forte: elle marche en tête, et aucune autre n'ose lui disputer le pas. Elle est suivie d'une espèce d'état-major, composé des plus fortes de ses compagnes, et chaque fois qu'une nouvelle arrivée est incorporée au troupeau, elle a infailliblement à soutenir avec chaque membre de la corporation un combat, de l'issue duquel dépend le rang qu'elle occupera; à forces égales, il est opiniâtre, et dure des heures entières, car aucune des rivales ne veut céder le terrain.

La maîtresse-vache semble avoir le sentiment de sa haute position: elle guide le troupeau au pâturage, le précède au chalet, devient triste, malade même, si une rivale la relègue au second rang, et si on lui ôte les attributs sonores de sa dignité.

Quelque dociles et obéissantes que soient à l'ordinaire ces intelligents animaux, il arrive cependant que l'anarchie la plus complète désorganise le troupeau. C'est le cas lorsqu'un orage violent et subit le surprend pendant la nuit au milieu du pâturage. Aux premiers grondements du tonnerre, les vaches endormies se réveillent, se lèvent, et se dirigent en mugissant vers le chalet, comme pour y rechercher aide et protection. Mais si un éclair éblouissant,

suivi d'une de ces détonations violentes, les aveugle et les effraie, elles s'arrêtent, mugissent, et la queue levée, se mettent à galoper dans la direction du vent. Les bergers les poursuivent à demi nus, chantant, les appelant de leurs noms, maugréant et invoquant la Vierge; mais tout est inutile. Les vaches sont comme folles, ne voient ni n'entendent, et continuent leur course aventureuse. Enfin le jour se lève, l'orage est passé, le troupeau est en partie rassemblé autour de la hutte, au milieu d'une mare de boue liquide et de grelons amoncelés: mais deux ou trois des plus belles vaches manquent à l'appel et gisent brisées au fond des précipices.

Heureusement l'orage n'arrive pas toujours à l'improviste; quand les bergers le voient se former au ciel, ils se hâtent de rassembler le troupeau, l'entourent, flattent, caressent, appellent de leurs noms les vaches, qui restent alors immobiles, tremblantes, le regard fixe et la tête baissée. Alors, l'ouragan peut se déchaîner, la grêle tomber dure et serrée, l'éclair enflammer les champs de neige et la foudre retentir de monts en monts, pas une ne bouge; la voix de l'homme qu'elles entendent près d'elles, semble tranquilliser ces excellents animaux.

Une autre cause moins connue et plus inexplicable, provoque encore le désordre dans le troupeau. Si en dépeçant une vache morte, on a commis l'imprudence de répandre sur le sol le contenu à demi digéré de son estomac et de ses intestins, cette place devient une arène où les autres se battent avec furie. La vache inoffensive qui paissait à quelque distance s'en approche, s'y arrête, mugit et se met à labourer le sol de ses cornes avec une énergie qui témoigne d'une violente irritation. Tout le troupeau accourt, la mêlée devient générale, le combat continue avec une violence et une opiniâtreté dont on ne se fait nulle idée, malgré les efforts des pâtres pour le faire cesser, et souvent plusieurs des vaches n'en sortent que dangereusement blessées. Quand même on a nettoyé le sol et enterré ces matières si actives, la place qu'elles occupaient continue à provoquer l'agitation et l'inquiétude des vaches qui la foulent. La régularité avec laquelle des faits de ce genre se reproduisent, explique pourquoi on évite avec tant de soins d'y donner lieu.

La nature du fourrage influe sur les qualités du lait; partout où les plantes à oignons, que le bétail aime beaucoup, sont abondantes, le lait et le beurre prennent fortement l'odeur d'ail. Certains

pâturages, couverts d'orchidées, colorent le lait en jaune safran, et lui communiquent un goût d'oignon qui le rend impropre à la fabrication du beurre et du fromage. Dans l'Oberland bernois, le *satyrium nigrum,* brouté par les vaches, donne à leur lait une teinte bleue, et au beurre qu'on en prépare un goût de vanille.

C'est en général le matin et le soir, entre sept et huit heures, que les vaches s'approchent de la hutte pour se faire traire; elles fournissent en moyenne de 30 à 40 livres de lait par jour, selon les races. Dans les Alpes méridionales et occidentales, on en fabrique des fromages gras, tandis que dans l'Appenzell, on l'écrème et on en fait du fromage maigre et du *zieger*. Dans le canton de Glaris, on laisse sécher ce *zieger,* on le moud avec les fleurs et les feuilles du mélilot, et on en fait des pains qui constituent le *schabzieger,* fromage vert aromatique, qu'on expédie en Russie, en Hollande et dans l'Amérique du nord.

Les Alpes suisses nourrissent à-peu-près 300 mille têtes de bétail; le reste de la Suisse 530 mille.

Dr Vouga.

(La suite à un prochain numéro.)

LA VIEILLE FILLE.

NOUVELLE [1].

IV

Comment Victor porta le trouble dans une honnête famille.

Paris avait pris son manteau d'hiver, et préludait par des fêtes joyeuses aux fêtes sanglantes de la révolution. Les bals publics étaient ouverts, où se ruait tous les soirs une foule agitée et frivole: les théâtres étaient combles; les boulevarts, pleins de monde et de bruit : les magasins parés de leurs merveilles, et du fond des quartiers populaires où la corruption cache ses fureurs, jusqu'au sein des quartiers opulents où elle étale ses élégances, toute cette multitude malade et tourmentée se hâtait de mourir.

Il y avait cependant au centre de la grande ville, ou du moins au centre du Paris où l'on va (car il y a aussi un Paris où l'on ne va pas, et il est immense), au premier étage d'un riche et élégant hôtel de la Chaussée-d'Antin, au cœur de l'hiver, un soir où Rachel jouait Phèdre, où Allard, si je ne me trompe, donnait un concert, où vingt bals se disputaient la fleur de la jeunesse parisienne, — il y avait un salon simple, meublé sans art, éclairé à peine, où une famille complète, ou à-peu-près, le père, la mère et la fille, lisaient la Bible et priaient Dieu.

Car Paris est ainsi fait : il y a de tout, même d'honnêtes gens, même des rigoristes ; on y peut continuer, si l'on y tient, sa petite vie protestante et tranquille, et, pour qui a un peu de volonté dans

([1]) Voir l'article précédent, n° de novembre 1853, page 785.

l'âme, les influences du dehors y sont aussi facilement dominées que partout ailleurs. On a grand'peur en général d'envoyer les jeunes gens à Paris, et je crois qu'on a tort, à moins que ces jeunes gens ne soient bien souples et bien lâches. La grande ville me semble plutôt faite pour donner l'horreur du vice, en le dépouillant de ce léger voile poétique dont le revêt une imagination de vingt ans. Mais ce n'est pas là notre affaire.

Les trois personnages assis autour de la table du salon où j'ai introduit mes lecteurs, étaient un vieux négociant, une dame d'un âge mûr et une toute jeune fille. — Le négociant, originaire de Suisse ou du midi de la France, avait amassé une fortune considérable, que sa vie un peu ascétique ne rognait guères et que ses charités, bien qu'assez généreuses, ne diffluaient pas. Il se partageait entre son bureau et sa famille, portait à son travail une activité qui n'était pas troublée ni distraite par d'autres soucis, et donnait le soir au foyer domestique des heures de loisir qui n'étaient pas abrégées par des distractions mondaines. C'était là un homme fort honorable, et Paris se fût bien mieux porté, sans doute, si tout son peuple avait ressemblé à M. Salvator. Mais il y a toujours le revers de la médaille, et l'homme le moins imparfait a toujours ses petits défauts. Celui de M. Salvator était le plus complet et le plus injuste exclusisme. Comme il s'était exilé du monde, ou plutôt, comme il n'y avait jamais vécu, il se croyait le droit d'en dire beaucoup de mal et de tourner le dos, avec un mépris peut-être pas tout-à-fait chrétien, à tous les pécheurs qui ne vivaient pas dans l'Eglise. Ce n'est rien encore : il n'appartenait qu'à une des fractions de l'Eglise universelle, je veux dire au culte protestant ; aussi les autres communions, et spécialement celle qu'on est convenu d'appeler catholique, se trouvaient-elles exposées chez lui à une iraconde probablement pieuse dans son principe, mais trop gâtée par la passion et l'orgueil humains. Ce n'est pas tout, hélas! il n'appartenait qu'à une des fractions du culte protestant, je veux dire à l'Eglise indépendante ; aussi les membres et les pasteurs de l'Eglise nationale, et spécialement ceux qui prétendent, sans doute à tort, que la charité est préférable à la foi, excitaient-ils dans le cœur de M. Salvator peut-être plus de haine et d'indignation que les catholiques et les mondains eux-mêmes. A part ce défaut capital, M. Salvator était l'homme le plus sérieusement convaincu, le plus régulier dans l'accomplisse-

ment de ses devoirs, le plus ferme dans l'application de ses idées et le plus droit dans sa conduite qui fût jamais. Par malheur son ridicule était plus saillant que ses vertus : je dis par malheur, et pourtant c'est un éloge que je lui adresse, car il en est ainsi chez tous les hommes de bien. Celui qui paraît meilleur qu'il n'est réellement est toujours plus ou moins hypocrite. Ainsi M. Salvator entretenait tous les soirs sa famille des articles de l'*Univers* et surtout de l'irréligion des chefs de l'Eglise nationale. Il épuisait pour les attaquer toute sa verve et son éloquence, et s'irritait à chaque fois que sa femme, beaucoup moins protestante et un peu plus chrétienne que lui, osait prendre timidement leur défense. Si bien que Mme Salvator, qui avait un bon sens sublime, le mot n'est point exagéré, avait pris le parti de le laisser dire. La polémique épuisée, la conversation ne tardait pas à s'allanguir et à tomber d'inanition ou de lassitude. Cette famille, osons-le dire, était blasée sur toutes les émotions et les joies de la piété, comme on l'est ailleurs sur celles du monde. Mme Salvator, malgré la justesse et la droiture de son esprit, ne sentait pas ce qui manquait au charme de son foyer, car elle avait le rare bonheur, tout en se donnant à autrui, de se suffire à elle-même. Mais les jeunes le sentaient trop bien ; aussi Abraham, le fils de M. Salvator, était-il parvenu peu à peu, avec toutes sortes de subterfuges d'abord, et bientôt de mensonges, à s'éloigner du cercle de famille, et enfin, par la force de l'habitude, à le déserter tout-à-fait. Quant à Rachel, la jeune fille, elle commençait à sentir ce malaise singulier et ces vagues inquiétudes qui nous étonnent toujours dans une enfant de seize ans, et pendant que son père se livrait à ses emportements accoutumés, elle demeurait plongée en de longues et mornes rêveries. Quand M. Salvator avait fini de parler, et que le silence commençait à passer les bornes de la patience humaine, la Bible était ouverte, on lisait le chapitre du jour — et tous s'agenouillaient en prières : alors c'était vraiment poétique et religieux. Mais ce culte du soir ne peut-il se concilier avec une vie plus aimable ?

Or donc un soir d'hiver, dans le salon dont je viens de parler, et parmi les gens que j'ai tâché de décrire, une bonne allemande née dans la maison, se glissa d'un air stupéfait en annonçant une visite. Il était dix heures du soir et le culte de famille venait de finir. Une visite aussi tardive est chose très ordinaire à Paris, et même du meilleur monde, mais chez M. Salvator qui ne rece-

vait jamais, excepté deux ou trois zélés évangélistes une fois tous les mois, c'était une exception formidable. Cependant une sorte de curiosité très bienveillante chez Mme Salvator, et un peu féminine chez Rachel, l'emportant sur le sommeil, elles se rassirent, et M. Salvator alla au-devant du mystérieux inconnu.

— Monsieur, dit Victor en entrant et en s'inclinant fort bas, je vous apporte une lettre de votre ami, M. Rubicond de Genève.

M. Salvator salua et décacheta la lettre. Mme Salvator fit asseoir le jeune homme et lui demanda des nouvelles de son excellent ami, M. Rubicond. Rachel ouvrit ses grands yeux étonnés sur Victor et l'examina avec une avidité extraordinaire. Nous ferons comme elle, s'il plaît au lecteur.

Victor avait des habits tout neufs et du linge pas tout-à-fait blanc : on reconnaît là immédiatement le provincial. Il se tenait avec une gaucherie qui aspirait à l'aplomb, ce qui indiquait trois mois de séjour dans *la capitale*. Il parlait avec un accent très genevois qu'il tâchait de voiler sous une *affectâtion* parisienne. Il était d'une vilaine pâleur et un peu maigri : on lisait la carte du restaurant à dix-neuf sous sur tous les traits de son visage. Sa conversation, du reste, comme celle en général des jeunes gens de province, était plus originale et moins vide que le bavardage d'ici. Rachel l'écoutait pour sa part avec un bonheur sensible.

Nous l'avons laissé à la porte de Genève : hâtons-nous de le suivre jusqu'à l'endroit où nous le retrouvons. Le voyage avait été assez heureux. Le Jura franchi, la platitude monotone du beau pays de France l'avait beaucoup ennuyé, et, comme il avait de l'or dans ses poches, il s'était mis bravement en diligence dès qu'il en eut trouvé une sur son chemin. Arrivé à Paris, il était descendu à l'hôtel J.-J. Rousseau, se trouvant quelque rapport de pays, de talent et de vocation avec le philosophe de Genève. Le jour même de son arrivée, persuadé que sa casquette de Zofingien scandalisait tous les passants (or nul n'y prenait garde : Paris est la ville du monde où l'on s'occupe le moins de vous), il s'était coiffé d'un chapeau noir et avait acheté des habits tout faits, qui le rendaient presque présentable. Il s'était immédiatement présenté chez M. Charpentier, libraire, l'inventeur des éditions à trois francs cinquante. M. Charpentier était à la campagne. Il retourna le lendemain, M. Charpentier était sorti. Le surlendemain, M. Charpentier avait la migraine. Le jour suivant, il était en affai-

res. Le jour suivant, il montait sa garde. Le jour suivant, il faisait sa sieste. Le matin, il s'habillait. A midi, il déjeûnait. Après midi, il travaillait. Le soir, il allait dans le monde. Tous les jours il était absent, et quand il n'était pas absent, invisible. Victor avait frappé pendant quinze jours à sa porte, et renvoyé toujours, s'était rebuté. Il s'était dit qu'il avait peut-être choisi un libraire trop grand seigneur, et s'était réjoui intérieurement (transaction habile entre l'amour-propre et l'adversité) de n'être pas tombé dans ses mains aristocratiques. Il avait résolu d'en choisir un plus humble et d'entrer carrément chez lui. Un jour, en passant dans une petite rue du quartier latin, il y avait découvert l'enseigne de Passard. M. Passard n'était pas connu encore par ses petites éditions à trente sous, qui ont fait depuis le tour du monde. Victor s'était dit alors : Voilà mon homme! Il avait enjambé un petit, sale et mince escalier de bois qui lui avait donné du courage. Il était entré dans la librairie le cigare à la bouche, le chapeau sur la tête, et presque la cravache à la main, comme le grand roi. Les enfants croient que l'impertinence impose à tous, parce qu'elle en impose aux sots. Passard, qui d'un coup-d'œil avait reconnu notre homme, l'ayant laissé venir, Victor avait jeté son manuscrit sur la table et dit négligemment au libraire : — Voyons, monsieur, voulez-vous m'éditer cela? – A quoi Passard avait répondu : — De tout mon cœur, — et, feuilletant le manuscrit, pendant que Victor se dodelinait et se dandinait fièrement, ajouté ces paroles : — Monsieur, il y a là deux feuilles d'impression in-8°, soit trente-deux pages : déboursez trois cents francs ; je vous en donne cinq cents exemplaires, et je mets mon nom à l'édition : je n'exigerai même pas la possession de l'autographe. — Victor n'avait pas daigné répondre à l'insolent éditeur. Il avait frappé à d'autres portes, toujours en vain. Reconnaissant alors que réussir à Paris était encore assez difficile, et honteux du reste d'offrir si peu de chose à la rapacité des libraires, il s'était niché dans une mansarde du quartier latin pour y composer son drame d'Abroulboudour. Mais les finances diminuaient de jour en jour, car si simplement qu'on vive à Paris, il y faut vivre, — et, si les restaurants à vingt sous et les mansardes à quinze francs n'y font pas grand tort à la bourse des pauvres, les habitudes de paresseux que Victor avait contractées à Genève, et spécialement le cigare, la bière et la demi-tasse, n'y sont permis qu'aux gens fortunés. Victor avait alors senti une

terreur étrange et parfaitement inconnue dans nos pays où tout le monde est riche — la peur de mourir de faim. Il avait alors demandé à grands cris une lettre de recommandation pour une famille quelconque, où il pût trouver un morceau de pain, le jour où il n'aurait plus de quoi en acheter. Eugénie, à qui il racontait tous les mois, dans des lettres toujours plus longues — les égoïstes eux-mêmes deviennent des amis confiants et fidèles, quand ils cessent d'être heureux, — sinon ses revers et ses déceptions (il était trop orgueilleux pour cela) du moins ses tristesses, — Eugénie lui avait procuré le billet qu'il venait de porter à M. Savaltor. Victor l'avait reçu d'autant plus volontiers, que le mal du pays commençait à l'atteindre, et qu'après le premier ébahissement du provincial, en voyant les devantures des boutiques et les toilettes *de bon goût* (c'est-à-dire à couleurs pâles) de quelques femmes, il avait fini par trouver Paris assez mesquin et assez laid. Il souffrait surtout, à cause de sa nature active, d'être rabaissé au simple rôle de spectateur au milieu d'une foule indifférente et importune, chez qui l'on se sent toujours isolé sans être jamais seul. Aussi le soir même du jour où il avait reçu le billet de recommandation, s'était-il rendu dans ses plus beaux habits chez le négociant séparatiste.

M. Salvator était au fond assez bienveillant et ne demandait pas mieux que de servir son prochain, pourvu que ce prochain n'eût pas des opinions trop éloignées des siennes. La qualification d'écrivain écrite en toutes lettres dans la lettre de M. Rubicond, avait bien effrayé quelque peu sa susceptibilité religieuse; mais comme le mot est large et s'applique indistinctement à tous ceux qui écrivent, apôtres et prophètes comme folliculaires et romanciers, il avait formé sérieusement le projet d'être utile à ce jeune homme.

La conversation s'engagea sur la pluie et le soleil, et sur le désagrément des temps sombres dans une saison où les journées sont si courtes, ce qui en revanche allonge les veillées très-amusantes à Paris, grâce aux théâtres, aux concerts et aux fêtes nocturnes, où tous les arts, conviant toutes les élégances, rappellent dans la civilisation moderne l'âge d'or ou l'Eden des siècles fabuleux. Ainsi parlait Victor avec assez de verve et de gaîté, si bien que M. Salvator, renonçant à lui faire du bien, résolut de se borner à son égard à des actes d'urbanité ou de simple politesse. — Mais les jouissances de Paris ne sont pas purement mondaines et frivoles, ajoutait Victor en voyant l'air grave de son auditeur, et ce qu'il y

a de merveilleux ici, c'est la manière dont l'art sérieux est interprété par les véritables artistes De là une pompeuse disgression sur une messe de Chérubini, exécutée à la Madeleine par l'élite des exécutants de France, et sur l'influence religieuse de l'émotion musicale, influence si bien sentie par les catholiques, émotion qui réveille et développe dans l'âme humaine la pieuse intuition de l'infini. Si bien que monsieur Salvator, renonçant à ses actes d'urbanité, résolut de voir aussi peu que possible ce jeune défenseur de l'ultramontanisme. — Cependant, ajouta Victor en voyant la grimace du négociant, le romanisme n'a pas le privilége exclusif de l'éloquence, et j'ai entendu dimanche dernier, dans le temple de l'Oratoire, un sermon pensé avec une largeur, et écrit avec un style qui aurait fait honneur aux rois des rostres romains et des chaires françaises: un sermon sur le treizième verset du treizième chapitre de la première épître aux Corinthiens et prononcé par M. Athanase Coquerel... A ce nom M. Salvator se leva furieux et aurait mis Victor à la porte, si sa femme n'avait détourné le coup et congédié le jeune homme en le priant à dîner pour le surlendemain. Quand Victor fut sorti, elle eut à essuyer un orage terrible, mais attendu, car elle l'avait appelé sur elle, pour en préserver son hôte. Quant à Rachel, la pauvre fille pendant ces imprécations tremblait comme une feuille, mais s'épanouissait comme une fleur à l'idée de revoir bientôt son étrange inconnu.

Il est donc bien charmant, mademoiselle, ce pâle provincial d'outre-mont qui sent de si loin son village? Il est donc bien charmant, que vous avez ce matin consulté tant de fois le miroir de votre mère, et que maintenant, assise auprès de lui à la table de famille, vous le mangez de vos grands yeux bleus, dès qu'il détourne ses grands yeux noirs? C'est donc bien harmonieux, ce qu'il vous dit, que vous n'en perdez pas la moindre note; c'est donc bien brûlant et bien aimable, que vous en rougissez en souriant? — Hélas non, ma pauvre fille, il n'est pas charmant ni disert; mais la beauté que tu lui prêtes est dans tes yeux, et la mélodie que tu lui entends chanter est dans ton âme! Il ressemble à tout le monde, mais comme il vient au bon moment, il est le premier pour toi, fût-il le dernier pour tous. Ton père n'a pas senti ton chagrin et ta mère ne l'a pas compris; ils n'ont pas vu que tu avais le mal du monde, et qu'il fallait pour te guérir ouvrir peu à peu ta fenêtre au bruit du dehors, au grand air et au soleil. Et main-

tenant toutes ces belles choses entrent chez toi tout-à-coup, inattendues et inespérées, sous la figure d'un beau jeune homme, et tout-à-coup tu te sens renaître à cette bonne chaleur que tu ne connaissais pas ! Mais prends garde, prends garde ! ce jeune homme est dangereux parce qu'il est jeune, parce qu'il est homme, et surtout parce qu'il est seul ! Tu ne le vois pas dans le monde, mais c'est lui qui est tout le monde pour toi, pauvre fille, qui n'as rien appris encore et ne sais rien ! Ce monde que tu aimes en lui est dangereux, parce que tu l'ignores, et si on te l'avait laissé connaître, tu l'aimerais moins et il ne te ferait pas de mal. Ne regarde pas ce jeune homme et ne l'écoute plus — ou plutôt non, jeune fille, regarde-le longtemps, écoute-le toujours, lasse-toi, si tu le peux, de ce plaisir nouveau qui t'énivre, afin de retourner pure encore à ta place solitaire entre ta mère et ton Dieu !

Par malheur, la pauvre Rachel ne vit plus de long-temps notre Victor, depuis ce simple dîner qui avait été un grand événement pour elle, et son admiration pour l'inconnu ne put se blaser et faiblir. Victor vint faire sa visite de digestion, comme on dit, et ne tenant pas à essuyer encore la polémique religieuse qu'il avait eu à subir à la table de M. Salvator, il se contenta de laisser chez le portier une carte sans adresse. Rachel l'avait entrevu de sa fenêtre, et une heure après ses yeux étaient rouges comme du feu.

V

Par qui fut faite la République de Février et de quelle manière.

Le 24 février 1848, tout Paris était sous les armes, les magasins fermés, les rues dépavées, les murailles trouées comme les vêtements du pauvre monde, les palais envahis, les bonnes gens dans leurs caves, les courageux sur les places publiques, les jeunes défilant en cortéges qui devenaient au besoin des armées : le canon jouait avec la Marseillaise à qui ferait le plus de bruit ; des cris d'enthousiasme, entrecoupés de fusillades, montaient au ciel en cassant les vitres ; M. Guizot n'était pas content, M. Hugo trouvait la chose grave et Victor n'avait plus le sou.

Or donc Victor, n'ayant pas déjeûné, était descendu dans la rue pour tâcher de trouver quelque part une bonne âme qui voulût bien lui offrir une moitié de côtelette. Ventre affamé n'a pas d'oreilles, dit la sagesse des nations : aussi tout le bruit qui se faisait autour de lui remuait peu notre jeune homme. Etranger du reste aux événements politiques des derniers jours, n'ayant lu ni l'*Histoire des Girondins*, ni *Le Chevalier de la Maison Rouge*, ni les journaux de l'opposition, habitué aux mouvements populaires dont sa ville natale lui avait donné plus d'un spécimen assez dramatique, sympathisant peu avec la jeunesse parisienne, dont il n'avait ni les opinions, ni les espérances, il s'en allait très indifférent le long des boulevards, tantôt encombrés et tantôt solitaires, et cherchant un moyen de déjeûner.

Au détour d'une rue, il découvrit Abraham Salvator, dont il avait fait la connaissance à la queue d'un théâtre, où ils étaient restés deux heures ensemble pour entendre une pièce nouvelle. Et comme Abraham avait par dissipation les goûts que Victor croyait avoir par vocation, ils s'étaient revus plusieurs fois et étaient devenus les meilleurs amis du monde : ils avaient du reste un sentiment commun qui les rapprochait peut-être encore plus que leurs sympathies artistiques, je veux dire une répulsion profonde pour le salon de M. Salvator.

— Hé, Abraham! lui cria, du plus loin qu'il le vit, notre jeune homme.

— C'est toi ! mon petit, répondit Abraham. Tu as l'air de flâner en amateur au milieu de ce tapage.

— As-tu déjeûné?

— Il s'agit bien de déjeûner aujourd'hui. Je cours à Chambre.

— Il s'agit bien de courir à la Chambre ! Je veux déjeûner.

— Mais, malheureux, tu ne sais donc pas que Paris est en pleine révolution?

— Je ne suis guères sorti depuis une semaine, et j'ai écrit ce matin les dernières scènes d'une tragédie en cinq actes, intitulée Abroulboudour, que je destine à la Comédie Française.

— Mais, butor que tu es, nous changeons de ministère.

— Pourquoi cela?

— A cause des banquets réformistes.

— Il y a des banquets quelque part? J'y vais.

— Mais, idiot que tu deviens, nous déposons Louis-Philippe.

— Qu'est-ce que cela me fait?

— Et du reste, où veux-tu déjeûner? tous les restaurants et les cafés sont fermés : viens à la Chambre savoir les nouvelles : nous trouverons bien un morceau de pain quelque part.

— Allons, répondit Victor, vaincu par le dernier argument.

Ils descendirent les boulevards, se mêlèrent à un groupe de jeunes gens qui se dirigeaient aussi vers la Chambre des Députés, assaillirent littéralement le palais Bourbon, mieux défendu par la foule que par la force, car tout Paris en obstruait les abords, et arrivèrent à une tribune déjà bourrée de monde. Ils y restèrent je ne sais combien de temps, sans voir autre chose que les cheveux, les chapeaux, les paletots et les bottes des personnes qui se pressaient devant eux. Ils essayèrent d'écouter, mais ils ne saisirent pas un mot de l'orateur, et à peine un bruit confus d'applaudissements, d'exclamations, de cris de terreur, de chants d'enthousiasme qui montaient de la salle ou de la rue et redescendaient des tribunes en murmures prolongés. Bien pis : ils étaient poussés en avant par les nouveaux venus, qui réclamaient leur part d'émotion, refoulés en arrière par les premiers arrivés qui étouffaient depuis plusieurs heures; et dans cette position fatigante et inutile, ils se trouvaient tout-à-fait malheureux. Abraham cependant, en vrai badaud de Paris, se tenait en place, et n'aurait pas renoncé pour un empire aux discours qu'il ne pouvait entendre et au spectacle qu'il ne voyait pas. Mais enfin, vaincu par la pression d'une foule impitoyable qui le faisait panteler comme s'il avait monté dix étages, il se retourna vers son ami pour lui dire avec une profonde angoisse:
— Allons déjeûner!

Victor, en voyant la foule qui encombrait derrière lui tout le reste de la tribune et en bouchait l'issue, répondit très haut et avec humeur : — Il est trop tard!

A ce mot, le premir rang de la tribune se retourna tout-à-coup, puis le deuxième, puis le troisième et enfin, entraînés par ce mouvement de rotation, tous ceux qui étaient devant Victor, et tous lui pressèrent les mains, l'embrassèrent à l'étouffer, l'applaudirent à lui rompre la tête, en répétant après lui ce mot éloquent, profond, puissant et terrible : Il est trop tard! — Il est trop tard : plus de Régence! plus de rois! Et la dynastie de Juillet fut chassée de France. — C'est ainsi que la République française ne fut pas, comme on le prétend en Allemagne, un moment nécessaire de l'é-

volution divine, ni, comme on le prétend en France, le résultat fatal des fautes de Louis-Philippe et de son inflexible ministère — mais tout bonnement l'œuvre de ce pauvre Victor, qui n'avait pas déjeûné... S'il avait déjeûné ce matin-là, notre pauvre France serait encore une monarchie constitutionnelle.

Aussi pendant toute la fin de la séance, notre jeune homme avait dû subir toutes les félicitations fatigantes de ses voisins. Lorsque le gouvernement provisoire s'achemina vers l'hôtel-de-ville, Victor fut entraîné malgré lui hors de la salle, séparé de son ami Abraham, fêté, pressé, tiraillé, presque disloqué par l'enthousiasme populaire, et soulevé bientôt au-dessus de la foule, assis comme une statue antique sur un piédestal mobile d'épaules et de fronts humains. On le portait en triomphe et il tombait d'inanition : ainsi va le monde! le pauvre garçon finit par se croire un héros, comme Eugène Sue avait fini par se croire un socialiste, et se dit à part lui, en voyant à ses pieds toute cette foule qui lui battait des mains, et sur son front, à toutes les fenêtres, cette autre foule qui, sans savoir pourquoi, le saluait du mouchoir et du sourire : Décidément je ne suis pas Shakespeare, je suis Brutus! Dès lors il se laissa faire; emporté par son imagination sur un trône plus solide et moins dur, il se vit à la tête du grand peuple français et maître des destinées du monde.

VI

Quelles furent les principales conséquences de la Révolution.

Il y eut cela de bon, entr'autres choses, à l'avènement de la République, que le service de la malle ne fut point interrompu. Aussi le courrier de Genève arriva-t-il, le surlendemain de son départ, dans le chef-lieu de notre canton bien-aimé quelques heures seulement plus tard que d'habitude. Si le lecteur veut donc le suivre avec moi, malgré l'intérêt du drame politique et parisien, il verra à son arrivée à Genève un spectacle étrange : une foule immense escorter la malle de la porte de Cornavin à la poste, et interroger, avec une anxiété toute française, le conducteur et les

postillons sur les évènements de Paris. Et dans cette foule, il reconnaîtra sans peine, bien que je ne l'aie pas encore décrit, un homme gros, court, éveillé, enflammé, qui s'appelait M. Rubicond et était le père d'Eugénie. M. Rubicond parlait plus haut et gesticulait plus fort que tous les autres ensemble, et offrait au conducteur des sommes fabuleuses, s'il voulait lui raconter, avant d'en souffler mot aux autres, les détails de cette révolution inattendue que le télégraphe n'avait fait qu'annoncer. Le conducteur, en véritable auteur dramatique, n'avait rien voulu dire — mais, arrivé devant l'édifice de la poste, il était monté sur son siége et avait lu tout haut, au milieu du silence le plus solennel, toutes les premières proclamations et les décrets du gouvernement provisoire. La lecture finie, il s'était découvert et avait crié de toute la force de ses poumons : Vive la République ! — Vive la République ! avait répété toute la foule. — Et mort aux traîtres ! avait ajouté M. Rubicond.

Eugénie avait plus d'une fois souffert de la faiblesse de son père, mais elle vivait trop éloignée de lui pour l'en corriger. Elle s'était souvent reprochée de ne point exercer sur lui cette influence filiale qui est presque maternelle à l'époque de la vie où les enfants sont devenus des hommes et où les vieillards redeviennent des enfants, et elle se repentait, — la noble fille, qui faute de crimes devait s'inventer des remords, — elle se repentait de n'avoir avec lui qu'une soumission craintive et une sollicitude inutile. Mais comment agir sur un homme qui sortait le matin après son déjeûner pour aller lire vingt journaux, sortait encore après dîner pour causer politique en buvant sa demi tasse, puis, après une sieste de quelques heures, retournait au cercle jusque bien avant dans la nuit. Comment retenir dans sa maison un homme étranger à tous les devoirs et à toutes les distractions qui font la vie d'une femme, un homme trop vieux pour changer de mœurs et de goûts, et trop absorbé dans une seule et vieille passion pour en adopter de nouvelles ? Eugénie se perdait en réflexions pour trouver un moyen de ramener son père, et quand vous la voyiez, ô bonnes filles de Genève, accoudée à sa fenêtre et les yeux fixes et égarés, comme si elle cherchait quelque chose par delà l'horizon, elle ne songeait pas, comme vous le croyiez, au mariage, et ne regrettait pas la fuite de ses belles années s'écoulant dans l'exil du monde et dans

l'isolement du cœur, — elle songeait à son pauvre père malade qu'elle ne savait guérir, et ne regrettait amèrement que l'inertie forcée et l'impuissance de son amitié filiale.

Cependant l'avènement de la République française détermina chez M. Rubicond une crise dont elle résolut de profiter. Elle se dit que le moment était venu d'agir sur son père qui devait nécessairement sortir de cette épreuve guéri pour toujours ou à jamais perdu. Agir, mais comment? La persuasion était une chimère à laquelle elle avait eu le bon sens de ne jamais songer : le genre de folie de M. Rubicond était, du reste, un de ceux sur lesquels la parole humaine est impuissante : allez donc prouver à un homme qu'il est malade, parce qu'il croit aimer la liberté, l'égalité et la fraternité humaines, ou, dans un autre camp, la tranquillité, la paix et l'ordre social ! ***Words, words, words,*** lui dirait Hamlet ; mais ces mots-là sont les arguments avec lesquels on culbute les trônes et l'on bâillonne les peuples. Eugénie ne songeait donc pas à convaincre son père — et à quoi bon, du reste? on ne sauve pas un homme de la fièvre en lui démontrant qu'il est fiévreux. Mais il lui vint, un soir qu'elle y songeait, une idée lumineuse. Elle se dit que les mauvaises passions ne sont en général que de mauvaises habitudes, qui deviennent des besoins, puis des fardeaux dont on se décharge par lassitude. Elle résolut donc de soigner son père par l'homæopathie, et comme elle avait l'esprit singulièrement jeune, elle rit en elle-même de tout son cœur à ce moyen étrange de guérison. Le soir même du jour où lui vint cette inspiration, elle attendit son père de pied ferme, et par le plus grand hasard, M. Rubicond ne la fit pas longtemps attendre : car le cercle s'était trouvé ce soir-là presque vide et tout-à-fait fastidieux. Eugénie prit son père par la main, le conduisit dans son petit salon, le fit asseoir au coin d'un bon feu et lui demanda résolument : — Hé bien! mon père, quelles nouvelles?

M. Rubicond fut stupéfait. Sa fille ne l'avait pas habitué à de pareilles questions, et il lui reprochait même intérieurement son inconcevable indifférence pour les hommes et les choses du jour.

— Ha! ha! fit-il d'un ton sournois, je t'y prends! Tu finis par t'inquiéter un peu de ce qui se passe. Il a vraiment fallu beaucoup, mademoiselle, pour vous émouvoir : une république comme la

France! Enfin, puisque tu y viens toute seule, je m'en vais te mettre au courant.

Et là-dessus, il lui parla pendant une demi-heure de Garnier-Pagès, Ledru-Rollin, Louis Blanc, et de tous les hommes d'alors, maintenant si oubliés par le plus oublieux des peuples, et lui donna toutes les nouvelles de l'avant-veille, qu'il avait recueillies à Saint-Genix de la bouche même du conducteur. Du reste, comme il soudoyait un écrivain public de Paris, pour recevoir chaque jour de sa main deux pages de canards qu'il faisait immédiatement circuler dans la ville, et qui lui revenaient grossis par l'imagination genevoise, il en savait toujours beaucoup plus qu'il n'en était arrivé.

— Mais les nouvelles d'hier, mon père, tu ne me les donnes pas.

— Les nouvelles d'hier? c'est impossible. Nous n'avons pas encore de chemin de fer, ma fille; et il faut à la malle au moins trente-six heures pour arriver ici.

— C'est bien désagréable.

— Oui, j'avoue que ce retard m'ennuie considérablement. Mais que veux-tu, mon enfant, il faut se plier aux circonstances: nous aurions depuis longtemps des voies ferrées dans toute la Suisse, sans ces chenapans de conservateurs.

— Les conservateurs ont grand tort, mais je ne vois pas pourquoi nous nous plions aux circonstances. Il me semble qu'il y aurait moyen d'avoir des nouvelles beaucoup plus tôt.

— Je n'en vois aucun, ma chérie — à moins de faire construire un rail-way à mes frais, ce qui est au-dessus de mes moyens.

— Il me semble pourtant qu'on peut essayer autre chose. Pour moi, je t'assure que je ferais tout au monde pour ne pas te faire attendre si longtemps des bruits si palpitants d'intérêt.

— Quoi, par exemple?

— Voyons, mon père, as-tu beaucoup à faire en ce moment?

— Ma foi, depuis que je me suis retiré des affaires, je suis plus occupé que jamais: j'ai le Comité de l'instruction mutuelle, la Commission des pompes à incendie, la Commission du théâtre, le Comité de la société de l'arquebuse et de la carabine, le Comité de l'union, le Comité des Gogands, le Comité de la Rôdeuse, le Comité de la Navigation, la Commission de l'hôpital, la Commission de l'octroi, le Comité des races bovines, l'inspection des démoli-

tions, l'inspection de la pêche, l'inspection des pavés publics, mon grade de capitaine de landwehr, mes fonctions de.....

— Ne pourrais-tu pas laisser de côté tous ces comités et toutes ces commissions.....

— Impossible!

— ...lesquelles te dérobent, poursuivit Eugénie, un temps précieux, que tu pourrais consacrer à lire plus de journaux et à te mettre plus complétement au courant de ce qui se passe.

— C'est vrai, répondit Rubicond, ces comités me prennent beaucoup de temps que je pourrais employer d'une manière plus utile. Tiens! ce matin encore, j'ai été arrêté à la seconde page du *National* par la fâcheuse nécessité d'aller à une séance de l'Association philanthropique, où j'ai le désagrément d'être trésorier. Il faut que j'avise aux moyens de me décharger de ces tâches ingrates.

— Rien n'est plus facile. Une absence momentanée sous un prétexte quelconque, suffira sans doute pour.....

— M'en aller? Y songes-tu, ma bonne amie? Et mes affaires...

— Tu y échapperas par ce moyen.

— Et mes journaux, et mes nouvelles?

— Tu les auras le jour même.

— Ah! par exemple, si tu me trouves un moyen d'avoir les nouvelles le jour même en m'en allant (il sous-entendait à la campagne), je ferai immédiatement tout ce que tu voudras.

— Non-seulement tu les auras le jour même, mais avant les journaux.

— Peste!

— Tu as l'air de ne pas y croire?

— Non.

— Le moyen en est pourtant bien simple.

— Quel?

— Le feras-tu, si je te le dis?

— Certes.

— Sûr?...

— Sûr.

— Eh bien! mon père, allons à Paris.

— Diantre!

Il n'y a personne qui soit aussi vite ébahi et scandalisé qu'un bourgeois. Le moindre caillou qui frise l'eau dormante de ses habitudes, suffit pour l'agiter tout un jour. Un voyage à Paris est la chose la plus vulgaire et la plus simple du monde, et répondait, en mars 1848, à tous les penchants et à toutes les sympathies de M. Rubicond. Notre bonhomme était riche, libre, surchargé à Genève d'occupations gratuites et pénibles, et très disposé à se plaire dans l'agitation révolutionnaire de Paris ; un voyage était pour lui chose nouvelle et par conséquent charmante; sa fille, dont il aurait pu craindre l'opposition ou du moins les remontrances, l'engageait au contraire à partir — et cependant, abasourdi par ce coup imprévu, il ne songea seulement pas à discuter l'opportunité du voyage, mais se contenta de hausser en souriant l'épaule, et de baiser sa fille au front en lui disant : — Tu es folle ! — puis il lui tourna les talons et alla se coucher.

Il alla se coucher, mais ne dormit pas. Le caillou de sa fille avait agité jusqu'au fond l'esprit et la volonté du bonhomme. Paris flottait et passait continuellement dans les hallucinations de sa fièvre politique. Il ne regardait pas ce voyage comme possible, mais ne pouvait en éloigner la pensée ; il brûlait du désir de voir la grande ville, le grand peuple et les grands hommes dont il parlait sans cesse, et bien qu'il ne tînt qu'à lui de satisfaire ce désir — étrange despotisme de l'habitude ! — il regrettait de ne *pouvoir* y aller ! Cette idée le poursuivit tout le lendemain et lui fit abréger le temps qu'il consacrait d'habitude aux comités et au cercle : il rentra chez lui de bonne heure pour s'entretenir avec sa fille de ce voyage improvisé. Eugénie, avec cette pénétration un peu malicieuse qui appartient à toutes les femmes, devina parfaitement d'où lui venait l'assiduité paternelle, et, sûre désormais de sa victoire, elle fit semblant d'avoir renoncé à ce voyage, afin que son père le remît lui-même en question. Et, attaquant ce jour-là la cause qu'elle avait défendue la veille, elle trouva des raisons si bonnes et si nombreuses pour rester, qu'elle décida son père à partir. On s'étonnera peut-être de cette obstination d'Eugénie à s'en aller à Paris ; mais elle croyait un voyage indispensable pour arracher son père aux habitudes qui entretenaient ses passions au lieu de les fatiguer, et elle croyait que le spectacle d'une grande ville en révolution permanente les fatiguerait au

lieu de les entretenir. Elle tenait, du reste, beaucoup à revoir son ami Victor de qui elle était sérieusement inquiète. La mère du jeune homme était morte de lassitude, et peut-être un peu de chagrin, éloignée de ses deux fils dont l'un était à Paris et l'autre à Fribourg ou en Valais avec les troupes fédérales. Eugénie avait caché longtemps à Victor ce triste événement, le croyant déjà assez froissé dans son amour-propre de poète, sans l'achever en le frappant au cœur. Mais elle lui avait écrit plusieurs fois sans recevoir de réponse, et même une lettre recommandée, qui contenait cinq ou six billets de mille francs, héritage de la mère de Victor, était revenue à Genève dans les mains d'Eugénie. Conciliant alors les intérêts de ses deux plus vives affections par ce voyage à Paris qui s'explique à-présent le mieux du monde, elle avait tellement hâté l'exécution de ses projets, que dès le surlendemain matin, par une bise sèche et un beau soleil d'avril, elle éprouva, sur la route de France, le serrement de cœur que nous éprouvons tous en voyant s'éloigner et s'amoindrir nos vieilles tours de Saint-Pierre.

MARC MONNIER.

La fin au prochain numéro.)

POÉSIE.

APOLOGUES.

I

L'OIE.

« Des animaux je suis le premier, sur ma foi, »
Disait une oie en gonflant son plumage;
» Je marche, je vole, je nage,
» Et tous les éléments sont surmontés par *moi!* »
« C'est bien à tort que tu te vantes,
Dit un rusé moineau sur un ton goguenard;
» Ton vol est des plus lourds, ta marche des plus lentes,
» Et pour nager ton maître est le canard.
» A quoi te sert ta triple voie
» Pour avancer si peu, si mal,
» Comme le plus gauche animal?
» Pauvre sotte, apaise ta joie:
» Dans l'air, dans l'eau, sur terre, hélas! tu n'es qu'une oie! »

Ceci s'adresse à vous, orateurs de nos jours,
Qui sur mille sujets nous faites des discours
Dont toute logique est absente.
Suivez de ce moineau le conseil opportun :
Il vaut mieux raisonner dans un
Que de bavarder sur cinquante.

J. Petit-Senn.

II

DIRE ET FAIRE.

Sur un petit ruisseau, non loin de Froideville,
Une planche servait de pont.
L'appui se faisait vieux, et devenu fragile
Il ne pouvait durer bien long;
Aussi les bonnes gens disaient par le village :
« On pourrait s'y casser le cou,
» Il faudrait bien, ma foi, rajuster ce passage :
» Ça ne peut pas coûter beaucoup. »
Raisonnement fort sain, mais on laissait la planche,
Et voici ce qu'il arriva :
Lise, allant au marché, s'y rompit bras et hanche,
Passa trois mois au lit, et ne s'en releva
Qu'en s'appuyant sur deux béquilles.
Dire et faire sont deux, on le vit bien alors,
Car on fit sur le *riot* jeter deux ou trois billes
Avec un garde-fou muni de bons supports.

« On pourrait,... » dites-vous, « la chose est bientôt faite... »
Et tout demeure, hélas! en projets vains et creux;
C'est pourquoi trouvez bon que je vous le répète :
En fait de petits ponts, dire et faire sont deux.

L^{s} FAVRAT.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

Paris, 10 décembre 1853.

On raconte que dans le dernier séjour de le cour à Fontainebleau, au milieu d'un dîner où se trouvaient rassemblés plusieurs hôtes illustres, l'empereur des Français reçut tout-à-coup deux dépêches : il les lut, puis, les mettant sur un plat, il les fit passer à l'ambassadeur russe, M. de Kisselef, en ajoutant avec un sourire, qu'il pensait que toutes deux lui seraient agréables. L'une contenait la nouvelle d'un léger avantage obtenu par les Russes; l'autre, celle de la *fusion* des deux branches de la famille de Bourbon. Cette petite malice à bout portant, était bien faite pour déconcerter : l'ambassadeur le fut assez, dit-on, au premier moment; mais il se remit bientôt, en bon diplomate, et accueillant, comme il le devait, avec satisfaction la dépêche favorable aux armes de son maître, il affecta une grande indifférence sur le contenu de celle qui l'accompagnait. En cela d'ailleurs, ajoute-t-on, il n'aurait fait que suivre l'exemple de celui qui la lui avait envoyée par ce moyen plus gastronomique que télégraphique. Voilà quelle a été, un jour, l'anecdote du jour : elle passait de bouche en bouche, sinon sur une assiette. Vraie ou fausse dans le fait, elle montre assez bien l'esprit et le ton des rôles et des situations.

Cette fameuse fusion, si souvent annoncée depuis trois ou quatre ans, et toujours démentie l'instant d'après, le sera-t-elle encore cette fois-ci? On assure que non, que c'est une chose faite et parfaite, dont il n'y a plus à douter ni à revenir. Quelques-uns veulent bien qu'il y ait eu des réserves de la part des mères des deux prétendans, de la

duchesse d'Orléans et de la duchesse de Berry. La première n'aurait rien voulu promettre pour son fils, dont la majorité approche, puisqu'il a quatorze ans, et que les lois étant forcées de supposer aux rois plus de raison et d'esprit qu'aux simples mortels, ils sont majeurs en France à quinze ans. La duchesse d'Orléans n'a donc pas voulu engager la libre décision du jeune prince, mais ce qui peut rassurer les gens toujours prêts à voir partout des portes de derrière, elle aurait ajouté qu'elle connaissait trop bien les nobles sentimens de son fils pour n'être pas certaine d'avance de son acquiescement, quand il serait en âge et en droit de le donner. Quant à la duchesse de Berry, elle ne passerait pas si facilement, dit-on, sur les souvenirs de Blaye. Malgré tout cependant, malgré même l'attitude fort réservée du parti légitimiste, qui passe toujours pour divisé, et dont les feuilles se bornent jusqu'ici à constater le fait à la suite des autres journaux, et sans le discuter, on croit à la fusion.

On y croit, ce qui ne veut pas dire qu'on en attende merveille. Le grand nombre n'en sait même rien, et le reste ne s'en occupe guère. Le sentiment démocratique est profondément hostile à la branche aînée, avec laquelle l'esprit français craindrait, en outre, un redoublement d'influence et d'ambition du clergé. La branche cadette a contre elle le sentiment républicain, demeuré plus vivace, à l'état inconscient et latent si l'on veut, que ne le montre une observation superficielle. Le cas posé, et sauf les caprices et les fugues de légèreté du caractère national, il se rallierait même plutôt à la dynastie actuelle, deux fois issue de la république, qu'à celle d'Orléans, qui représente seulement l'esprit parlementaire. Aussi, à ce point de vue, les républicains et les démocrates n'ont-ils point vu dans la fusion un sujet d'inquiétude : ils y voient plutôt, ceux du moins d'une nature accommodante et modérée, une garantie et un aiguillon : une garantie contre les idées réactionnaires, dont le pouvoir actuel devra désormais se défier, puisqu'elles ne lui profiteraient pas, et un aiguillon, pour ce même pouvoir, dans le sens contraire. Il semble bien, en effet, quelle que soit l'impression personnelle de l'empereur sur la fusion, qu'elle devra le pousser à s'appuyer toujours plus sur le sentiment populaire, à lui répondre par des actes, et à lui fournir un aliment. Puis, l'espérance de voir les grandes familles légitimistes et orléanistes se rallier peu à peu à la dynastie ou du moins à la cour actuelle, s'en va nécessairement beaucoup par la fusion.

Quant aux mécontents à qui il ne suffit pas de l'être au fond du cœur, mais qui attendent impatiemment l'occasion de le témoigner au dehors, il va sans dire que rien de tout cela ne les touche ni ne les ar-

rête, et qu'il en existe toujours. Il est impossible qu'il en soit autrement. Le procès du complot de l'Hippodrome et de l'Opéra-Comique, procès dont la publicité a paru en désaccord avec la politique suivie précédemment dans les cas de ce genre, a ravivé tous les bruits d'attentat, anciens et nouveaux. Quelque peu prouvés, quelque absurdes qu'ils soient, comme on vit à cet égard dans la plus complète obscurité, et ne fût-ce que pour suppléer à d'autres nouvelles, ils sont bien vite accueillis, faute de mieux, par les imaginations crédules ou intéressées. C'est ainsi, par exemple, qu'on vous racontera que si M. Edgard Ney avait disparu cet été sans qu'on sût où il était de plusieurs semaines, c'est qu'il avait été blessé d'une balle en se promenant avec l'empereur dans le parc de Saint-Cloud, et que celui-ci n'avait échappé à un second coup de feu que parce qu'il porte une cotte de mailles sous ses habits. De même encore, il y aurait eu des tentatives pareilles dans le récent séjour de chasse à Fontainebleau. Des personnes bien informées, et dont l'avis n'est ici influencé ni dans un sens ni dans l'autre, sont persuadées au contraire qu'il y a dans tout cela infiniment plus d'invention que de réalité.

Parmi les détails de ce séjour à Fontainebleau, le seul trait bien saillant et hors de toute contestation, qui ait prêté aux bruits et aux causeries du monde, c'est l'habit à la Louis XV, qui y était l'habit de chasse obligé. L'*Illustration* a publié un dessin qui représente l'empereur, l'impératrice et les principaux personnages de la cour dans ce costume. C'est un dessin sérieux, mais la malignité du public a voulu y trouver un air de mascarade; on ajoute même que la police, pressentant cet effet de l'estampe, aurait hésité à en autoriser la publication; mais sur les représentations du directeur de ce recueil, lequel alléguait l'embarras où on le mettrait pour paraître au jour fixé, les frais qu'il avait faits, l'envoi d'un artiste, etc., on se décida à expédier préalablement le dessin à Fontainebleau, et à demander une décision par le télégraphe. A Fontainebleau, le dessin fut trouvé très-joli, comme il l'est en réalité, et ainsi il n'y eut plus d'obstacle à ce qu'il figurât à sa place dans l'*Illustration;* mais on ne l'a pas pris aussi bonnement parmi les gens graves ou malins, et la presse non ministérielle s'est empressée de le signaler à l'attention du public avec une admiration perfide.

— Durant ces premiers engagemens de la guerre entre les Turcs et les Russes, on disait l'empereur des Français d'humeur assez guerrière; puis on disait le contraire quelques jours après. Le point capital, et pour lui sans doute comme dans la situation, c'est que la France

agisse de concert avec l'Angleterre : s'il faut entrer dans la lutte, vraisemblablement il ne reculerait pas, mais il lui serait nécessaire d'avoir alors l'Angleterre avec lui, et on ne peut lui contester ce premier succès de l'avoir ralliée à sa politique, contrairement à l'esprit du moment où a commencé la querelle, lequel semblait légitimer d'autres prévisions.

Du reste, ce qui étonne le plus jusqu'ici, et le trait saillant de toute cette affaire, encore si embrouillée, que pour cela même on ne peut s'empêcher de la croire seulement encore à son commencement, c'est, après avoir vu le czar si hautainement débuter, comme il l'a fait, par la fameuse ambassade du prince Mentschikoff, de le trouver, à l'instant du conflit, si peu en mesure de mener vigoureusement les choses et de soutenir ses prétentions. Celles-ci repoussées, on s'attendait à ce qu'il démasquât de formidables batteries; mais non : après le prologue diplomatique, le rideau se tire, et l'on a beau regarder, l'on ne voit rien encore apparaître sur la scène de ce qu'un tel prologue annonçait. Evidemment donc, semble-t-il, l'empereur Nicolas comptait que la Turquie céderait. Mais ne comptait-il que là-dessus? et n'est-on pas toujours ramené à l'idée de quelque entente, au moins tacite, des quatre grandes puissances, y compris l'Angleterre, contre la cinquième, entente que le czar s'est trop hâté de vouloir tourner à son profit particulier aux dépens de la Turquie. C'est ce qui a tout gâté, en donnant l'éveil. L'Angleterre s'est sentie piquée dans le vif. Ouvrant les yeux, elle a vu l'écueil où ceci pouvait la conduire, et elle a soudain viré de bord. Le czar l'a eue ainsi contre lui, au lieu de n'avoir affaire qu'à la Turquie, et de tenir par les autres puissances la France en échec. Il lui reste l'Autriche et la Prusse, mais il ne les possède pas bien, et ne les tient, pour ainsi dire, que malgré elles. Déjà on sait que les ministres prussiens, malgré la visite de l'empereur Nicolas à Berlin, n'ont voulu consentir à rien, et l'Autriche persévère dans la voie et l'accord diplomatiques. Enfin, contre l'attente générale, les Turcs se sont bien battus; ils ont trouvé des ressources matérielles et morales qu'on ne leur supposait pas; et sans vouloir exagérer leurs succès, ils ont eu du moins l'honneur des armes, en Europe et en Asie, s'ils n'ont pas remporté d'avantage décisif.

Tout cela constitue pour les Russes un véritable échec moral et, jusqu'à un certain point, matériel. Une de leurs grandes forces, la plus grande peut-être, parce qu'elle est une force d'opinion, c'est l'idée qu'on a d'eux en Europe, la crainte qu'ils inspirent, à tort ou à raison. Or, ils viennent de se démasquer maladroitement, et ils ne font plus aussi peur. Vous entendez dire déjà que leur empire est un

colosse, mais un colosse de neige, pesant et plus vaste que solide, une immense carcasse mal pourvue de chair et d'os, un ballon gonflé qui crèverait à la première déchirure : c'est se presser un peu trop sans doute que de prononcer déjà son arrêt ; mais il est pourtant vrai qu'ils ont perdu dans l'opinion européenne, que ce changement ne vient pas des autres, mais d'eux-mêmes, et qu'il tient à des faits. Pour être encore essentiellement morale, ce n'en est pas moins là une perte réelle.

Et non-seulement on ose mieux les regarder en face, mais on s'est mis aussi à les regarder de plus près. Il n'est pas facile assurément d'établir un compte net de leur puissance véritable ; mais ils ne peuvent pas non plus toujours donner le change à ce sujet, et leurs dernières guerres mêmes fournissent, pour en juger, des points de comparaison et de départ. Les réfugiés polonais, parmi lesquels on ne saurait nier qu'il y a des hommes de guerre expérimentés, ne sont pas aussi généralement défavorables aux Russes qu'on le pourrait croire, dans la querelle de ceux-ci avec les Turcs : l'ancien esprit de lutte religieuse et nationale contre les conquérans orientaux l'emporte involontairement chez eux sur l'esprit plus moderne de haine contre l'oppresseur. Or, voici l'opinion de l'un d'entre eux : officier d'un nom connu, et dont la nuance d'opinion est d'ailleurs plutôt slave que spécialement polonaise, par conséquent moins suspect de partialité, il établissait dernièrement devant un de nos amis, par des faits et des chiffres, et en désignant les régimens et les corps d'armée, que les Russes ne peuvent pas mettre plus de deux cent cinquante mille hommes sur la frontière d'Europe, sans se dégarnir et compromettre leurs opérations ou même leur sûreté sur d'autres points également importans pour eux.

La guerre contre les Turcs pourrait-elle devenir populaire en Russie, y exciter l'enthousiasme national, demandions-nous à un homme qui a longtemps vécu dans ce pays et qui en connaît bien la langue et l'esprit, dans ses sources les plus intimes? — Oui, nous répondit-il, chez le peuple, du moins en partie, mais non pas chez les officiers. Constantinople est une ville sainte pour les Russes et les Slaves grecs, quelque chose comme ce que fut Jérusalem au moyen-âge pour les chrétiens occidentaux ; mais les officiers savent très bien que pour y arriver il faut traverser des pays où la guerre est ingrate et pénible, semée de toutes sortes de difficultés. Il faut faire une multitude de petits siéges, où l'on est dans la boue jusqu'aux genoux, et à tout moment arrêté. C'est une guerre qui ne se prête ni aux actions d'éclat ni aux vastes opérations militaires : les grandes marches, les grands

mouvemens sont à chaque instant entravés par les lieux et par le climat. En automne, la contrée devient un marais bourbeux, qui rend les communications et les transports impossibles. En été, il fait très chaud : le soldat, l'homme du nord, s'y jette avec avidité sur les fruits ; sa nourriture ordinaire est si mauvaise, que nulle discipline ne peut le retenir, et ils meurent par milliers de ce changement subit de régime, outre ce que la guerre en détruit. Aussi, la route de Silistrie à Andrinople est-elle pavée d'ossemens humains, amoncelés là depuis des siècles, non-seulement d'ossemens russes, les derniers qui y soient restés, mais sous ceux-ci, d'ossemens polonais, tartares, mongols et des premiers barbares qui cherchèrent si longtemps, mais en vain, jusqu'aux Turcs plus audacieux ou plus tenaces, à se frayer le passage vers Constantinople. Ce n'est donc pas une petite affaire que d'aborder par terre cette belle proie, dont on se figure la conquête si facile pour les Russes, dès l'instant qu'on les laisserait libres d'agir. Les Turcs viennent de montrer que, même déjà sur le Danube, où les difficultés ne font que commencer, il n'en serait point ainsi. Voilà ce que n'ignorent pas les officiers russes, et pourquoi ils redoutent cette guerre, comme un tombeau par trop assuré et obscur.

Ce qui continue d'être plaisant, ce sont les systèmes des journaux et leurs dissertations de cabinet sur cette guerre et ses suites, sur ce qu'il faut faire ou ne pas faire en Orient, et surtout l'idée de certains catholiques, comme M. de Riancey, l'un des rédacteurs de l'*Union*, feuille légitimiste, qui pense que le vrai moyen de couper court à toutes les difficultés de la question d'Orient, et de lui trouver une heureuse solution, ce serait que le czar *revînt à l'unité,* en d'autres termes, reconnût le pape et se fît catholique.

— Quant à l'*Univers*, il est toujours profondément anti-russe : il préfère cent fois les Turcs aux schismatiques, comme il les préférerait, si c'était le cas, aux hérétiques.

Il a d'ailleurs bien d'autres antipathies, et les anathèmes ne lui coûtent rien. Pour entretenir ce genre de dévotion qui est le sien, et pour ne pas laisser reposer sa plume, il vient, en l'absence de plus grasses victimes, de s'attaquer aux littérateurs et surtout aux poètes, passés, présens et futurs, car il les proscrit en masse comme nécessairement corrupteurs et futiles : seulement il ne les frappe pas d'un bouquet de roses, à l'exemple de Platon qui les renvoyait ainsi de sa république ; c'est avec un bouquet de chardon. Après en avoir fustigé Molière, il vient d'en faire autant à Béranger, Hugo, Lamartine. Vous pouvez bien penser qu'ils ne s'en portent pas moins bien. Mais mal en a pris aux

rédacteurs de l'*Univers* de s'être exprimés trop crûment, non pas seulement sur les œuvres (ici, ils étaient dans leur droit), mais sur la personne de Pigault-Lebrun. Le petit-fils de celui-ci, M. Emile Augier, l'auteur de la *Ciguë* et d'autres comédies à la mode plus ou moins heureusement renouvelées des Grecs, a pris fait et cause pour son aïeul. Sa mère l'a exigé, et il est allé demander raison aux deux frères Veuillot. Ces derniers lui ont répondu qu'il devait bien savoir que le duel était contre leurs principes; là-dessus l'offensé, sans entamer de discussion sur ce point, leur aurait alors craché à la figure, ainsi le porte la chronique. Tout cela n'est pas fort joli, mais aussi voilà à quoi l'*Univers* peut s'attendre, en entrant directement en lutte, et en rivalisant de quolibets, comme il le fait depuis quelque temps, avec le *Charivari*. A chacun son métier, et il ferait mieux de garder le sien, tout mauvais qu'il est.

Mais chacun aujourd'hui a la rage d'en sortir. N'est-ce pas un peu ce que fait Victor Hugo dans son nouveau recueil de vers que nous annoncions cet été? A en juger par les fragmens insérés dans quelques journaux, car le recueil lui-même ne parvient pas si aisément au public, non-seulement le poète ne se serait pas adouci ni calmé dans l'exil, mais aux grands mots il aurait ajouté les gros: même dans la satire, ce ne sont pourtant pas ceux qui percent le mieux. Ainsi, il parle de la *crasse* des rédacteurs de l'*Univers*; il les assure, qu'*ils ne sentent pas l'œillet* (pour rimer richement avec *Patouillet*); nous aimons mieux, dans la même pièce, quand il leur dit (voir l'explication ci-dessus):

Vous insultez l'esprit, l'écrivain dans ses veilles,
Et le penseur rêvant sur les libres sommets;
Et quand on va chez vous pour chercher vos oreilles,
Vos oreilles n'y sont jamais.

— Bien qu'ils ne soient plus en état d'hostilité ouverte, et que le pape leur ait imposé la paix, l'*Univers* et l'archevêque de Paris ne s'en font pas mieux pour cela les doux yeux. Leur réconciliation rappelle celle de ces deux personnages du *Diable boîteux* qui s'embrassèrent et furent dès lors ennemis jurés. Le prélat vient d'instituer une *Fête* annuelle *des Ecoles;* dans son discours d'inauguration il n'a point lancé de foudres contre l'Université; loin de là: il a rendu hommage à la littérature, aux classiques, aux grands écrivains dont la France s'honore, et même à M. Cousin, l'une des bêtes noires de l'*Univers*. D'autre part, M. Fortoul, le ministre de l'Instruction publique, ayant eu avis qu'au lycée de Mâcon l'on avait voulu imposer la confession,

ou telle autre prescription de la religion catholique, à un élève israélite, s'est hautement prononcé contre ce fait dans une lettre officielle rendue publique, et a ordonné qu'il ne se reproduisît pas à l'avenir. Prendra-t-on quelque mesure analogue à l'égard de ce protestant de Chelles, dont le cadavre a été exhumé du cimetière par les autorités catholiques de l'endroit, quoiqu'il eût été déposé dans un terrain acheté à cet effet par sa famille ? On le voit cependant : dans le clergé et dans le pouvoir, on sent que l'ultramontanisme va trop grand train ; on cherche à résister, et sur quelques points on résiste. Nos lecteurs se rappelleront peut-être un mot que nous avons cité de M. Fortoul à propos des envahissemens du clergé qui en était à déborder et embarrasser le pouvoir : ce mot vient d'être confirmé par les faits, et M. Fortoul lui-même s'est vu forcé d'agir. (1)

— Le livre de M. Hennequin, *Sauvons le genre humain*, dicté par l'âme de la terre, n'a pas répondu à ce qu'en attendaient la curiosité et l'amour du merveilleux, plus vivant que jamais, malgré le *positivisme* dont se vante le siècle. Sauf quelques échantillons de révélation fort clair-semés et assez vulgaires, ce n'est souvent, même textuellement, que du fouriérisme émondé : aussi plusieurs n'ont-ils voulu voir dans l'âme de la terre qu'une réclame pour le rééditer au goût du jour, et le faire mieux accepter. Ceux qui connaissent M. Hennequin, ceux même qui le considèrent comme fou, les légitimistes aussi qui lui pardonnent bien moins encore que ses visions de n'être pas resté fidèle aux opinions politiques de sa famille et de son père, rendent hommage à son caractère et n'élèvent aucun doute sur sa parfaite loyauté. Mais il a toujours eu quelque chose de retiré en soi et dans sa propre pensée, de concentré qui faisait tout à coup explosion, puis qui se taisait, de mystérieux : « C'est un sournois, » nous disait une personne qui a eu plus d'une occasion de le voir de près.

Ajoutons qu'au bureau de la *Démocratie pacifique* dont il faisait partie, et où l'on s'amusait parfois (ô néant !) à voter Dieu par *oui* et par *non*, tandis que les uns ne disaient ni oui ni non, ou *Ça m'est égal*, les autres un *non* ferme et colère, M. Hennequin émettait toujours un *oui* bien décidé.

Au reste, il ne démord pas de ses révélations, et dans une nouvelle lettre récemment publiée, il annonce sa mort subite dans seize ans, à tel jour qu'il indique ; puis l'apparition de cinq lunes dont la terre sera gratifiée, et à la formation de l'une desquelles son âme devra

(1) Voir notre *Chronique* du mois de mai, page 402 de ce volume.

concourir après avoir passé préalablement par une seconde existence dans une sphère supérieure. Quant aux prodiges, il déclare ne pas comprendre qu'on ne les admette pas, dans un temps où l'on en est entouré, et où, entre autres, le gouverneur d'une des colonies françaises des Antilles vient d'éditer, sous sa responsabilité de magistrat, *Juanita*, *nouvelle dictée par une chaise*.

— Il est certain que les tables et les esprits préoccupent toujours une foule de personnes, et que cette épidémie gagne au fond si, à la surface et comme nouveau passe-temps, elle a diminué. Cela va si loin qu'il y a des hommes d'affaires qui consultent les esprits frappeurs sur leurs entreprises, des curieux, des amateurs d'histoire sur des problèmes historiques réputés insolubles, sur celui, par exemple, de l'homme au masque de fer. L'autre jour, en entrant dans un magasin tenu par deux dames de notre connaissance, nous les trouvons les mains sur un guéridon et qui s'écrient: « Oh! pardon si nous ne nous dérangeons pas! mais nous sommes occupées à quelque chose de si intéressant!» — « Ce serait trop bête ce que nous faisons là, si ce n'était pas vrai, » ajoutèrent-elles dans la suite de la conversation; car elles n'avaient à leur grand regret qu'un tout petit esprit d'un enfant de trois mois, qui, après sa mort comme avant, ne savait par conséquent ni lire ni écrire, ni même épeler les lettres, en sorte qu'il ne leur répondait, en frappant un ou deux coups avec le pied de la table, que par *oui* ou par *non*. « Mais c'est toujours autant, dirent-elles, et il vaut encore mieux avoir celui-là que de n'en point avoir.» Je leur dis à mon tour que de simples réponses par oui et par non étaient en effet bien faciles, même pour ceux ou celles qui adressaient la demande; puis, je ne laissai pas de leur faire, comme vous savez, ami lecteur, ma petite leçon.

— M. Saint-Marc-Girardin a commencé son cours cette année, comme les années précédentes, en déclarant qu'il ne ferait point de discours d'ouverture, mais il a eu soin d'ajouter aussitôt que « le diable n'y perdrait rien. » En effet, il y a eu des étincelles assez vives, sinon des charbons ardens, à l'adresse de cette société nouvelle partout contemporaine des régimes absolus, et dans laquelle on ne pouvait manquer de voir une généralisation du temps présent: M. Saint-Marc-Girardin l'a personnifiée dans cet ami de Cicéron, Atticus, qui, pendant que celui-ci essayait de continuer la vie publique et la liberté, inaugurait, lui, la vie privée, *faisait* uniquement *des affaires*, et était l'ami de tout le monde. Etait-ce conserver aussi la part du diable que d'ajouter à cela l'éloge d'Henri IV, éloge qui a pu paraître tomber bien

ou mal à-propos, suivant les goûts, en un moment où venait de s'accomplir le grand œuvre de la *fusion*? Quoi qu'il en soit, Henri IV, la tige des Bourbons, le père des deux branches, aussi bien de la cadette que de l'aînée, a eu tout l'honneur de cette première leçon du célèbre et spirituel professeur. Il a dit qu'il l'aimait jusque dans ses défauts. Il a revendiqué pour lui, en l'ôtant à Richelieu, la gloire d'avoir fondé la société du dix-septième siècle, d'avoir donné l'impulsion, en littérature comme en politique, au grand siècle de la France. Cette thèse peut assurément se soutenir, mais elle est de celles qu'il est facile d'exagérer. Ce qui est bien plus évident, et plus important à remarquer, mais ce qu'on ne remarque guère, tout clair et saillant que cela soit dans les faits, c'est qu'Henri IV représente, annonce et, par sa nature, sa tournure d'esprit comme par ses actes, contribue largement à former la France moderne, essentiellement politique, philosophique, littéraire, la France voltairienne, pour achever de la peindre d'un mot, et, par contre-coup, la France révolutionnaire. Voltaire ne s'y est pas trompé, en prenant Henri IV pour son héros, ou s'il s'est trompé, ce n'est que sur le ton (celui de son autre poème aurait plutôt convenu au *vert-galant,* au *diable-à-quatre* de la chanson et de la réalité), ce n'est pas sur le fond des choses. Les légitimistes, si bon catholiques, n'ont garde de s'en apercevoir, mais cela n'en est pas moins vrai : Henri IV, leur orgueil, leur patron, leur nom le plus populaire, fut un voltairien anticipé.

— A propos de Voltaire, il faut mentionner, ne fût-ce qu'en passant, l'excellent article qui lui est consacré dans l'un des deux nouveaux volumes publiés par les éditeurs de M. Vinet, *Histoire de la Littérature française au* 18[e] *siècle.* Chacun sait combien il est difficile, non pas seulement de juger impartialement Voltaire (avec tout le monde, petits ou grands, les jugemens sont difficiles en ce sens), mais combien il est difficile de l'embrasser dans l'ensemble de son caractère et de ses œuvres d'une manière un peu complète. A ce double égard, et malgré ce que la maladie et la mort ont laissé d'interrompu dans son travail, M. Vinet nous paraît avoir réussi d'une façon bien remarquable et même, parmi ce que nous avons lu sur le même sujet, d'une façon presque unique. Il le doit à cet esprit littéraire à la fois élevé et délicat, que ses convictions réglaient mais ne refroidissaient pas, et qui lui faisait aussi bien apprécier les détails que remonter à un point d'où il les dominait; il le doit surtout à un rare esprit de charité. Nous avons assez souvent parlé de M. Vinet ici même, et la plupart de nos lecteurs le connaissent trop bien, pour que nous

ayons besoin de leur indiquer à mesure chaque nouveau volume de la collection de ses œuvres, qui se continue avec le même soin pieux et doit malheureusement bientôt tendre à sa fin; mais nous n'avons pu résister à l'envie de leur signaler au moins ce morceau sur Voltaire, celui encore sur Rousseau, sur Montesquieu, sur Buffon..... mais voilà que nous allons tout citer!

— Parmi les critiques de notre temps, celui, nous apprend-on, qu'estime le plus l'empereur des Français, dont les arrêts font règle pour lui, ou ont du moins le plus de poids à ses yeux, c'est M. Gustave Planche. Ce détail, qui nous revient d'une source assez directe, semble dénoter quelque trait de caractère. En tout cas, si le premier Napoléon avait le goût classique et sévère, son neveu serait aussi, en fait de critique, pour la sévérité, pour une déduction inflexible et serrée, C'est là, en effet, ce qui distingue M. Gustave Planche. Un autre saurait bien tirer parti de ce que ses jugemens sont ainsi appréciés en haut lieu; mais lui, il faut lui rendre cette justice, n'a jamais demandé aucune faveur; il a toujours voulu avoir les mains libres, pour n'avoir pas sa plume liée.

— Il se publie toujours quantité de *mémoires:* ceux du *roi Joseph*, remarquables surtout par une série de lettres confidentielles de l'empereur son frère; ceux de *Sir Hudson Lowe*, qui, s'ils sont authentiques, formeront un revers de médaille bien curieux. On attend le second volume de ceux de M. Véron. Enfin, il n'est pas jusqu'aux peintres qui ne songent aussi à nous donner les leurs, eux qui jadis n'écrivaient guère et pour lesquels la vile plume, en regard de leur pinceau, devait être comme un instrument d'ordre inférieur. On parle donc des mémoires de M. Eugène Delacroix; on dit qu'il s'occupe à en rassembler et coordonner les matériaux. Quant à M. Ingres, il s'est contenté de faire dernièrement pour l'Hôtel-de-Ville un plafond où l'on retrouve toutes ses qualités de dessin large et ferme, et où l'on ne remarque nullement, assure-t-on, que sa main septuagénaire ait tremblé.

— Un critique a fait une bonne découverte dans les mémoires d'Alexandre Dumas: c'est que, pendant trois années consécutives, l'auteur n'y a jamais que vingt-huit ans, ni plus ni moins. Voilà un moyen de se rajeunir dont on ne s'était pas encore avisé. Mais ce qui n'est pas plaisant du tout, ce sont les libertés, à ce qu'il paraît, qu'il se donne, en fait de détails licencieux, dans l'édition belge de ses mémoires, et ce qui est révoltant, c'est une lettre insérée dans son jour-

nal le *Mousquetaire :* elle est de son fils, et lui est adressée; elle se termine par un mot cynique, véritablement odieux; le fils a eu l'impardonnable faiblesse de l'écrire, pour ne pas perdre un mauvais trait d'esprit, et le père celle, non moins incroyable, de la publier. On peut voir cette lettre dans un des derniers numéros de l'*Illustration*, qui l'a justement relevée; pour nous, nous n'oserions pas la citer. Le *Mousquetaire* n'a pas, d'ailleurs, pour caractère distinctif ce genre de défaut, mais force rodomontades arrivant à la file, au jour la journée; l'une n'attend pas l'autre. Assez amusantes dans un ou deux numéros, elles fatiguent comme une parade toujours la même malgré son apparente variété, et on en a bien vite assez.

— La *Jeunesse de Louis XV* a eu décidément le même sort que la *Jeunesse de Louis XIV* (¹). Soit la censure, soit autre chose, elle ne sera pas jouée. C'est maintenant la *Jeunesse de Lauzun* qui doit la remplacer et essayer de vaincre les obstacles.

Il n'a pas paru de pièce de théâtre un peu littéraire, qui ait obtenu la vogue ces derniers mois : ni la *Diane de Lys* d'Alexandre Dumas fils, qui n'y a point retrouvé le succès de la *Dame aux Camélias;* ni le *Mauprat* de George Sand, dont quelqu'un disait que l'auteur était parvenu à faire d'un beau livre plein d'intérêt un drame qui en a peu; ni *Une journée d'Agrippa d'Aubigné,* de M. Foussier, pièce en vers jouée aux Français, et conçue dans ce système de reconstruction historique par le style seulement, qui constitue ce qu'on pourrait appeler le drame-Augier.

— Béranger, qu'il est de mode aujourd'hui pour le parti clérical et légitimiste de déprécier dans ses œuvres et d'injurier dans sa personne, Béranger, disons-nous, ne s'en émeut guère. Toujours ingambe, toujours vert et gaillard malgré ses soixante-treize ans *(En l'an du Christ mil-sept-cent quatre-vingt),* nullement découragé comme beaucoup de ses amis politiques, il est toujours le plus abordable des hommes dans sa retraite de Passy, et toujours prêt à rendre service. Quelques-unes de ses chansons sont à regretter, et lui-même peut-être les regrette, comme La Fontaine, converti, il est vrai, à des sentimens très sérieux vers la fin de sa vie, regretta une partie de ses œuvres et en fit même le sacrifice; mais il faut aussi reconnaître que Béranger est une des rares célébrités littéraires de ce temps-ci qui aient honoré les lettres par un caractère digne et désintéressé.

Comme ses chansons lui firent perdre, sous la Restauration, la pe-

(¹) Voir notre *Chronique* de novembre, page 838 de ce volume.

tite place qu'il avait obtenue sous l'Empire, il dut vivre uniquement du produit de ses œuvres; il n'a plus aujourd'hui qu'un mince revenu, composé d'une rente viagère que lui fait son éditeur, et de ce qu'il a pu sauver de ses épargnes, compromises dans les mauvaises affaires de ses amis. On sait qu'il avait confié à l'un d'eux, négociant d'une ville de province, une somme assez considérable pour lui, trente mille francs je crois, le principal de son avoir. Cet ami arrive un jour chez Béranger, et lui dit: « Je vous rapporte votre argent. » — « Quoi! s'écrie le poète étonné; sans me prévenir! » — « Je n'en ai pas eu le temps, je suis parti brusquement par le chemin de fer, mais enfin voilà votre argent. » Et le débiteur étale sur la table des billets de banque. — « Il y a ici quelque chose de louche, reprend Béranger: vous ne me dites pas tout, et je veux tout savoir. » L'ami se trouble, et finit par avouer qu'il a des craintes sérieuses sur l'état de ses affaires, « Et comme je sais que vous n'êtes pas riche, ajoute-t-il, que vous avez besoin de cette somme, j'ai voulu, à tout hasard, vous la rendre à temps. » — « Mais moi, je ne l'entends pas ainsi, lui répond aussitôt l'homme probe. Cet argent n'est pas seulement à moi, il est aussi à vos créanciers, je dois et je veux courir la même chance. » Et il force son ami à reprendre ce qu'il avait apporté. Quelque temps après, ce négociant fit faillite, et Béranger eut le dix pour cent, ni plus ni moins que les autres créanciers. Ses chansons aussi ne lui avaient pas valu seulement la perte de sa place, mais des procès, la prison et une grosse amende de quinze mille francs. On fit une souscription nationale pour payer celle-ci — « Oui! dit Béranger, mais j'ai été mon principal souscripteur, » ajoute-t-il avec son grain sans aigreur de malice et de bonhomie. Et en effet la *souscription nationale* ne produisit que cinq mille francs; le poète dut solder le reste.

Malgré la médiocrité de son revenu, qui même depuis ces dernières années a été notablement réduit, et bien que fidèle à son refrain: *Non, mes amis, non, je ne veux rien être*, il n'ait voulu accepter aucune place, pas même celle de représentant du peuple sous la République, il trouve également moyen de rendre une multitude de services. S'il ne demande jamais rien pour lui, il demande pour les autres, pour ceux qui en ont besoin, surtout pour les victimes des événemens politiques. Il est infatigable en ce point: toujours courant, toujours assiégeant les bureaux des ministères et de la police; et il va sans dire qu'il n'a ni voiture, ni domestique, ni rien de ce qui vous annonce et vous recommande d'avance, et vous donne partout un accès plus facile: rien que son nom, connu si universellement. Encore ce nom devient-il parfois une difficulté pour lui; comme on est maintenant sûr d'avance

qu'il vient solliciter pour quelqu'un, on dit qu'on n'y est pas, on se fait invisible. Mais Béranger ne se décourage point: il revient les jours suivans, une fois, deux fois, cinq ou six fois s'il le faut, comme il le faut d'ordinaire en tel cas à Paris; il répète imperturbablement ce manége, jusqu'à ce qu'on le reçoive. Et on est bien obligé de le recevoir à la fin, car il n'est pas de ces hommes que l'on puisse perpétuellement éconduire et renvoyer insoucieusement aux calendes grecques. — « Je ne suis pas fâché, dit encore tranquillement Béranger, de trouver ainsi porte close plusieurs jours de suite; parce que, vous comprenez, lorsqu'on se décide enfin à l'ouvrir, et que je dis en entrant sans avoir l'air de rien : « Je suis déjà venu six ou sept fois,» on n'ose plus autant me refuser ma demande. Ces délais et ces refus de le recevoir, qui blesseraient ou décourageraient tout autre, lui sont un moyen de réussir : il y a plaisir à se le représenter, le vieux et malin chansonnier, prenant ainsi tout tranquillement à leurs propres piéges ceux qui se croient bien plus fins que lui.

Voilà donc quelle est la grande occupation de Béranger, et à quoi il passe sa vie : solliciter gratuitement pour le compte d'autrui. Il s'est même entremis dernièrement d'arranger les affaires de M. de Lamartine, et il étonna par son esprit d'initiative et son bon sens pratique, l'homme d'affaires considérable auquel il s'adressait dans ce but. Si l'on était encore à quelques années en arrière, on pourrait donc lui donner le titre officiel, le seul qu'il eût consenti à porter, de *solliciteur-général de la République*. Aussi, un de ses amis disant dernièrement devant lui qu'il songeait à aller demeurer à Versailles pour vivre plus tranquille, Béranger parut tenté de suivre cet exemple, mais bientôt il ajouta : — « Non! c'est impossible : que feraient toutes ces personnes qui veulent bien s'adresser à moi! je ne puis exiger qu'elles viennent me chercher à Versailles; Passy est déjà assez éloigné de Paris.» — « Effectivement, s'écria la vieille parente qui vit avec lui : il ne manquerait plus que cela pour nous ruiner tout-à-fait, car vous vous croiriez encore obligé de leur payer le chemin de fer. »

On voit que l'esprit de saillie est dans la famille. Ce même jour il en retomba aussi une bonne part, cette fois de la bouche du poète, sur M. Jules Simon, celui qui occupait naguère avec distinction une chaire de philosophie à la Sorbonne, qu'il a perdue sous le régime actuel. Il était présent. Il parle volontiers, et quoiqu'il parle bien, il faisait alors une pointe un peu longue dans les purs domaines philosophiques. Comme il était tout-à-fait lancé et au beau milieu de sa dissertation, voilà un chat, peut-être le véritable maître du logis, qui en cette qualité fait silencieusement son entrée solennelle, avec une

dignité simple et libre, et s'avance jusque dans le cercle sans dire gare. — « Tenez! s'écrie Béranger, en s'adressant au philosophe orateur : vous voyez bien ce chat; c'est un être mystérieux, qui a beaucoup d'esprit et qui entend tout ce qu'on dit; mais je vous avertis qu'il ne peut pas souffrir la métaphysique. » Chacun de rire, et je pense aussi le philosophe, car il est homme à entendre la plaisanterie. Une preuve, d'ailleurs, qu'il prit fort bien la chose, et ne se désarçonna pas, c'est qu'il continua de plus belle sa course transcendentale. Cette fois, ce fut en Allemagne qu'il conduisit ses auditeurs redevenus bénévoles. Il leur parla d'un de ses confrères de ce pays à qui il avait rendu visite dans un récent voyage : il leur dit qu'il ne s'était point trouvé d'accord avec lui, mais qu'ils s'étaient fait une bonne et franche guerre, opposant idées à idées, systèmes à systèmes, n'épargnant rien, ni personne, ni eux-mêmes, abordant tout de front et traitant les questions en plein. — « Et quel a été le pot cassé? » interrompit encore le poète, qui ce jour-là, on le voit, était en veine.

Hélas! à la fin d'une année, sans parler de la question d'Orient, ni même de la *Chronique*, combien de pots cassés!

Neuchâtel, 13 décembre 1853.

Il ne s'est rien passé de bien saillant dans la Confédération depuis le renouvellement du conseil d'Etat de Genève. Cette autorité n'étant entrée en fonction que tout récemment, il n'est guère possible encore de la juger autrement que sur son programme. Celui-ci a généralement satisfait, et malgré l'état un peu embrouillé dans lequel il reçoit les affaires, malgré l'opposition systématique du grand-conseil qu'il devra supporter en 1854, et qui va jusqu'à cette extrémité de renvoyer M. Fazy au conseil des Etats, le nouveau pouvoir paraît assez fortement soutenu par l'opinion pour remplir la grande tâche de pacification qu'il a acceptée. Le problème est d'utiliser au service du pays tous les éléments de force que le pays renferme, et que de bien longue date nous sommes habitués à voir se neutraliser réciproquement. Ainsi procéderait un gouvernement vraiment populaire. Il est évident que la vraie transformation de Genève ne consiste pas à laisser l'ancien Genève en dehors et à gouverner contre lui, mais à l'absorber dans une vie nouvelle. Un gouvernement démocratique nommé avec le concours des conservateurs, est mieux placé qu'aucun autre pour réussir dans cette entreprise scabreuse où son prédécesseur aurait nécessairement échoué si, d'aventure, il se l'était proposée. Nous avons lieu d'espérer que cette pacification sera générale, et que la lutte confessionnelle rentrera peu à peu dans les limites d'une généreuse émulation. Le nouveau président du conseil d'Etat, M. Decrey, appartient

à la minorité catholique; cependant les *Annales catholiques* se déclarent battues « par l'alliance des conservateurs et des socialistes. » Les dernières élections, dit ce journal, avaient revêtu une apparence de lutte religieuse. Cet aveu ferait douter que M. Fazy fût bien informé lorsqu'il assurait que l'opposition devait la victoire aux ultramontains. La fête de l'Escalade vient d'être célébrée avec un entrain tout particulier.

Le dernier cahier des *Annales catholiques,* que nous venons de citer, est à peu près rempli par une biographie intéressante du professeur *Ozanam*, due à la plume un peu solennelle de M. Ed. Dufresne. M. Ampère, collègue du défunt et son ami particulier, avait déjà inséré au *Journal des Débats* deux articles attendrissants sur cet homme de bien, qui vient de mourir dans la fleur de son âge et de son talent, Ce M. Ozanam, lyonnais, successeur de Fauriel à la Sorbonne, dont on a deux fort beaux livres sur le Dante et sur les Germains, était quelque chose comme un saint, et même un saint bien aimable.

Les études du moyen-âge auxquelles ce pieux écrivain français avait consacré sa vie, viennent de s'enrichir dans notre pays d'une publication monumentale. Le bel ouvrage que M. Blavignac, architecte à Genève, a consacré à notre archéologie sacrée, a paru à Lausanne et à Genève, chez MM. Bridel et Steiner, éditeurs. Il est intitulé: *Histoire de l'architecture sacrée dans les évêchés de Lausanne, Genève et Sion*, et il forme un fort volume in-8° accompagné de nombreuses planches, indépendamment de celles de l'atlas de format in-4° oblong. Nous espérons, dans l'intérêt de la littérature et des arts dans notre patrie, que les sacrifices de tous genres auxquels l'auteur a été conduit par ce grand travail, trouveront, sinon une entière récompense, du moins un ample dédommagement. Le prix de ce beau livre (fr. 60) est sans doute élevé, mais quand on songe à la dépense d'argent, de talent et de patience qu'il a fallu pour amener cette entreprise à bonne fin, on reconnaît qu'il est tout-à-fait raisonnable. Nous rendrons compte de cet ouvrage. — Le nouvel *Institut genevois* entre aussi dans la voie des investigations érudites, comme nous le voyons par un mémoire sur quelques livres de l'époque carolingienne ([1]) que son auteur a bien voulu nous communiquer. On sait avec quel soin Charlemagne fit réviser par Alcuin le texte latin de l'Ecriture-Sainte, et quel zèle il mit à la répandre. Les plus beaux manuscrits de l'Evangile, les plus splendidement reliés, appartiennent à son époque et à celle de ses premiers successeurs. Mais ils sont très rares aujourd'hui : la richesse même de leur couverture a été pour eux une cause de destruction. Trois monuments de cette époque, tous trois provenant de la

([1]) Mémoire sur quelques livres carolins ou de l'époque carlovingienne, etc., par *E.-H. Gaullieur*. (Lu à la Section des sciences morales et politiques le 30 septembre 1853). Grand in-4° de 40 pages.

Suisse, sont l'objet du travail de M. Gaullieur. Le premier appartient à l'abbaye de Saint-Gall : c'est un diptyque ou double tablette d'ivoire sculpté, le même, si l'on en croit la tradition, qui servait d'agenda à Charlemagne et qu'il avait toujours à côté de son chevet, à ce que nous rapporte Eginhard. — Le second n'appartient malheureusement plus à la Suisse : c'est cette fameuse *Bible d'Alcuin*, aussi importante au point de vue philologique qu'intéressante par sa beauté calligraphique L'histoire de ce manuscrit est tout un roman. Passant tour à tour entre les mains d'un Juif, puis d'un Bâlois, ce volume, on le comprend, ne tarda pas à voir son prix s'élever considérablement. Acheté primitivement trois francs, il fut offert pour cent mille au gouvernement français qui refusa d'en faire l'acquisition, et vendu finalement en Angleterre pour 1,500 livres sterling. — Le troisième monument dont s'occupe M. Gaullieur et sur lequel il attire plus particulièrement l'attention, est un évangéliaire latin à couverture d'or, provenant du trésor du chapitre de Sion en Valais et vendu par ce chapitre en 1851 à un marchand de Genève. Ce qui rend surtout ce manuscrit remarquable, ce qui lui donne une rareté presque unique, c'est l'intégrité à-peu-près complète de sa couverture, artistement travaillée et rehaussée d'émaux et de pierres précieuses. Le caractère de l'écriture et plus encore le style tout byzantin des ornements de la couverture, ne permettent pas un instant de douter de l'origine carolingienne de ce livre. La discussion de M. Gaullieur sur l'origine de ce volume, selon lui italienne, est des plus solides et des plus claires. C'est en rapprochant ce livre de deux livres de même genre conservés à Milan et à Monza qu'il a pu se former une opinion sur ce point.

Outre les travaux de ses membres, l'Institut veut agir par la voie des concours ; la section des sciences morales et politiques demande une *comparaison entre la Constitution fédérale actuelle et le Pacte de* 1815, au point de vue de l'histoire, de la politique, du droit et de l'économie ; la section de littérature, un travail en prose sur un sujet tiré de l'histoire de Genève, et une pièce de vers sur un sujet relatif à la Suisse. Les trois prix sont de fr. 250 chacun. Les ouvrages devront être envoyés avant le 15 avril prochain ([1]). La *Société des Intérêts protestants* offre de son côté un prix de 1200 francs pour une histoire populaire de la Réformation.

Le grand-conseil du canton de Vaud a ajourné le projet de réforme financière. L'impôt sur les créances et la défalcation des dettes hypothécaires dans l'impôt foncier ont été défendus dans les journaux avec une naïveté d'obstination singulière par un membre fort influent du conseil d'Etat. Mais le grand-conseil a mieux compris ce qu'il y a

([1]) Les ouvrages destinés au premier concours, à l'adresse de M. le professeur Gaullieur, aux Paquis, les autres, à M. le professeur Amiel, rue des Chanoines, Genève.

d'arbitraire et de vicieux dans une combinaison qui rendrait l'impôt foncier absolument illusoire. Il a chargé le gouvernement d'élaborer, sur l'ensemble de la fortune mobilière, un plan d'imposition destiné à diminuer les charges du sol. Les membres du conseil d'état dont les fonctions expiraient en novembre, ont tous été réélus sans difficulté, même ceux dont l'aptitude avait été dans l'origine le plus contestée par leur propre parti. En revanche, un député de l'opposition libérale, M. G. Jaccard, a été choisi pour représenter le canton de Vaud au conseil des Etats, conjointement à M. Briatte. Cette élection n'a pas eu lieu sans le concours de quelques députés gouvernementaux ; circonstance bien remarquable, car d'après l'esprit de nos institutions, le conseil des Etats semble être celui de tous les corps politiques où les gouvernements cantonaux devraient être représentés le plus rigoureusement. Il paraît donc que les institutions fédérales, et même les questions fédérales actuellement agitées, ne sont pas considérées dans le canton de Vaud comme affaire de parti, mais que, dans l'opinion du gouvernement lui-même, le canton est tout-à-fait uni vis-à-vis de ses confédérés.

M. André Gindroz, ancien professeur de philosophie à l'académie de Lausanne et vice-président du conseil de l'instruction publique avant 1845, vient de publier une *Histoire de l'instruction publique dans le pays de Vaud*, depuis la conquête bernoise jusqu'à la constitution du canton en 1803. Cette histoire se lie intimément dans son origine à celle de la Réformation. L'académie, qui occupe la plus grande place dans le travail de M. Gindroz, résumait plus ou moins, pendant la période bernoise, la vie propre du pays de Vaud. La vie intellectuelle de l'Europe protestante se reproduit assez fidèlement sur cette scène étroitement circonscrite. C'est dire l'intérêt de ce travail, fruit d'une étude approfondie et consciencieuse. Une discrétion qu'on ne peut s'empêcher de regretter a arrêté l'auteur au seuil de la période dans laquelle il a joué lui-même un rôle considérable.

Les jouissances intellectuelles ne manqueront pas cet hiver à Lausanne. Un homme également distingué par le goût, la pensée et l'érudition philologique, M. Adolphe Pictet, de Genève, vient d'ouvrir un cours général sur la littérature dramatique, qui, si nous ne nous trompons, a déjà sa place marquée parmi les beaux et sérieux travaux. M. le professeur E. Cherbuliez a choisi le sujet dramatique par excellence, les derniers temps de la République romaine, pour matière d'un cours d'histoire ; enfin le théâtre de Lausanne vient de représenter un nouveau drame national de M. Gaullieur, *Habsbourg et Morgarten, ou les premiers Suisses*. De telles tentatives pour moraliser et nationaliser le théâtre ne sauraient être trop encouragées. Tel qu'est le théâtre généralement, il n'y a guère qu'à s'en abstenir, nous en convenons ; mais c'est un pis aller assez triste. La société souffre à la fois d'un

mal positif et de l'absence d'un bien, que réclame un besoin réel et profond.

Le procès, longtemps suspendu des chemins de fer neuchâtelois, s'est vidé promptement et brillamment. A quelques jours d'intervalle, le grand-conseil a voté à l'unanimité deux concessions dont aucune n'impose de charges quelconques au trésor. La première, pour le chemin des Brenets au Val de St.-Imier par la Chaux-de-Fonds, est perpétuelle et sans maximum de tarif; celle du chemin des Verrières avec embranchement sur Yverdon expire au bout de 99 ans; la voie deviendra alors propriété de l'Etat, le maximum des tarifs est modéré. Les mandataires de la compagnie anglo-française des Verrières offrent le versement immédiat du cautionnement qu'ils devront après la ratification de l'autorité fédérale. Ni cette ratification, ni les raccordements à travers le territoire d'autres cantons ne sauraient être refusés, de sorte que l'affaire paraît décidée, à moins d'accidents imprévus. Le Val-de-Travers est sans doute considéré par les entrepreneurs comme un segment d'une grande ligne traversant la France d'est en ouest, liant directement Nantes et Bordeaux au sud-est de l'Allemagne, et contrôlant plus ou moins le chemin de Bâle à Paris. Un journal bernois annonce que le conseil fédéral aurait l'idée d'imposer aux lignes du Jura des frais de fortification dont il n'est pas trace dans les cahiers de charge des autres lignes autorisées, par exemple dans ceux de Rorschach à Coire. On n'insistera pas sans doute sur une prétention peu compatible avec l'égalité. Si l'exécution du réseau neuchâtelois ne rencontre pas d'autre obstacle, tout le monde pourra se féliciter : les citoyens qui ont pris en mains cette question, et qui l'ont poussée avec tant de zèle et de persévérance, sont récompensés par le succès et par la reconnaissance publique; le gouvernement qui, servant d'organe à l'opinion, a constamment refusé d'engager le trésor dans cette entreprise, trouve dans la résultat obtenu la glorification de sa politique. L'heureuse issue vient précisément de ce que chacun est resté conséquent à sa conviction.

La perspective d'un changement politique à Lucerne commence à se dessiner : un député conservateur, M. Edouard Segesser, du *Schweizerhof,* vient d'être porté au grand-conseil par une majorité de 810 voix contre 699. C'est le premier député de l'opposition nommé par la ville depuis 1847. Mais les conservateurs lucernois ne veulent point être tenus pour rétrogrades. Ils prétendent n'avoir rien oubié, mais beaucoup appris. — La souscription pour le monument d'Arnold de Winkelried circule encore et promet un beau résultat. A cette occasion la *Gazette militaire* fédérale a publié un travail sur la guerre de Sempach, dû à la plume lucernoise de M. le capitaine Stocker, qui donne une idée fort nette des mouvements militaires de cette glorieuse campagne. On y voit que le duc Léopold, loin de négliger les précau-

tions, avait tout disposé soigneusement pour dissimuler aux Confédérés sa marche sur Lucerne, et qu'il y avait presque réussi.

A *Berne*, comme à Lucerne, on parle de réviser la constitution, mais dans un autre but; ce n'est plus pour renverser le gouvernement, c'est pour l'affermir. La réforme projetée ne se bornerait pas à ramener l'organisation des pouvoirs au type commun de nos démocraties représentatives, en supprimant les dispositions extrêmes par lesquelles la dernière assemblée constituante a paralysé l'action régulière du gouvernement. Non, les vues se portent sur un système tout-à-fait nouveau, qui ferait reposer le pouvoir politique sur les communes, et qui rapprocherait l'organisation des grands cantons de celle des cantons primitifs. La discussion des lois passerait du grand conseil à une commission législative nommée par lui. Le grand conseil ne conservant que l'acceptation ou le rejet des lois, sans amendements, et les élections importantes, les sessions deviendraient beaucoup plus courtes; dès-lors le grand conseil pourrait devenir beaucoup plus nombreux, et renfermer ainsi tous les éléments considérables du pays. Dans le système indiqué, il compterait environ 800 membres, représentants immédiats des communes. Les partisans de cette combinaison y voient un gouvernement à la fois très populaire et très fort. Ailleurs on a jugé qu'elle mettrait le pouvoir dans les mains d'une aristocratie campagnarde généralement peu progressive; deux appréciations qui ne s'excluent pas. Il est du reste assez douteux que cette question joue un grand rôle dans la prochaine lutte électorale. A Berne, comme ailleurs, les idées mettent du temps à faire leur chemin, et les dernières élections partielles montrent que l'opposition n'est point encore désorganisée.

L'introduction à Berne de la procédure orale et du jury en matière pénale ne date que de 1851. Elle a rencontré d'abord d'assez grandes difficultés, tenant en partie à ce que la réforme dans la procédure n'avait pas été précédée d'une révision de la loi pénale. La nouvelle procédure divise toute la matière pénale en trois catégories, crimes, délits et contraventions, justiciables des assises, des tribunaux correctionnels et des juges de police, tandis que le code pénal helvétique et les lois bernoises qui l'ont partiellement modifié n'établissent que deux divisions. Le rapport du procureur-général sur l'exercice de la justice pénale dans les dix-huit premiers mois de la nouvelle procédure, est un document intéressant, surtout pour les cantons qui ont encore cette réforme en perspective. Nous voyons que pendant cette période, la chambre d'accusation a dû prononcer sur 1143 enquêtes préliminaires, tandis que 1142 ont été abandonnées par les magistrats chargés de l'enquête préliminaire. L'état de la loi pénale que nous venons de rappeler a eu pour conséquence de faire arriver devant les assises beaucoup d'affaires pour lesquelles le tribunal correctionnel aurait suffi, et même quelquefois le juge de police. En attendant la révision du

code, une loi du 11 décembre 1852 a autorisé d'une manière générale le renvoi au correctionnel des causes criminelles de moindre gravité; les bons effets de cette mesure ont été immédiatement ressentis. La chambre d'accusation, de son côté, n'a ordonné de procès que sur de très-fortes présomptions de culpabilité. Des 1143 enquêtes contre 1700 individus qui lui ont été soumises, elle n'en a renvoyé aux assises que 604, contre 873 individus. Cette réserve du tribunal d'accusation explique pourquoi le nombre des acquittements par les cours d'assises est si faible comparativement à ce qui se passait sous l'ancienne procédure. En moyenne, nous voyons aujourd'hui un acquittement sur $6^{1/2}$ ou plus exactement $6,^{507}$ condamnations: sous les anciens tribunaux, composés de jurisconsultes, la proportion était 1 : $4^{1/3}$ ($4,^{314}$). Quant au rapport entre le nombre des délits et le chiffre de la population, les arrondissements criminels se rangent dans l'ordre suivant: Jura, Oberland, Emmenthal, Mittelland, Seeland. L'infériorité de l'ancien canton tient à la masse de vols qui s'y commettent, et qui sont presque inconnus dans le Jura; ces vols eux-mêmes s'expliquent par les progrès constants du vagabondage, qui est le grand fléau du canton allemand. Les violences, les délits de mœurs sont plus fréquents dans le Jura, tandis que dans la population industrielle du canton de Zurich on voit, en revanche, prédominer l'escroquerie et le faux.

Jusqu'ici le jury se montre beaucoup plus sévère pour les délits ordinaires que les anciens tribunaux criminels; ainsi l'ordre social paraît plus efficacément protégé, particulièrement pour tout ce qui concerne la propriété. En revanche, les jurés bernois affectent une indulgence surprenante pour les faits de meurtre et de blessures. Quant aux délits politiques et de presse, la jurisprudence n'a point encore de bases, le même acte sera acquitté aujourd'hui, condamné demain, tout dépend du temps, du lieu, et de l'opinion politique des jurés. Le procureur-général se plaint du manque de décence et de gravité dans les assises; il propose de restreindre plus ou moins la publicité en excluant des tribunaux les très-jeunes gens d'abord, puis tout un public qui n'y est pas le moins assidu et qui s'y livre à des études très-suspectes. A Berne, comme ailleurs, la procédure orale paraît plus coûteuse que l'ancienne, mais on ne peut pas encore apprécier exactement la différence. Le procureur-général termine son rapport en demandant la construction de prisons préventives saines et sûres, au lieu des cachots humides des vieux châteaux baillivaux, et la rédaction d'un nouveau code pénal correspondant à la nouvelle organisation judiciaire. Il voudrait que la nouvelle loi restreignît considérablement l'usage de l'emprisonnement qui, dans un grand nombre de cas, n'est évidemment ni une peine ni un moyen de correction, comme le prouvent la multitude des récidives : au lieu de ces longues détentions, il proposerait la réclusion solitaire pendant des temps plus courts, et, dans certains cas, des peines corporelles.

L'emplacement de la gare du chemin de fer occupe beaucoup les esprits dans la capitale. La compagnie ayant pris l'engagement d'établir le débarcadère sur la rive gauche de l'Aar, on pensait que le chemin de fer passerait l'Aar à la Tiefenau, et traversant l'Enghe, viendrait aboutir près de la porte de Morat. Mais l'ingénieur en chef, M. Etzel, se prononce fortement pour un plateau sur la rive droite, vis-à-vis du Tirage (Schüzenmatte), dans la direction du Wylerfeld. De là le railway franchirait la vallée de l'Aar sur un viaduc gigantesque, aboutissant au grand bastion. En outre un pont de fil de fer ou de chaînes établirait la communication directe entre le centre de la ville et la station. Ainsi dans l'espace de vingt ans environ, quatre ponts du premier ordre auraient été construits sur l'Aar à Berne.

La troupe dramatique, assez distinguée, qui joue actuellement dans cette ville de 28,000 âmes, trouve si peu d'encouragement, qu'elle va la quitter, juste pour la réouverture des conseils fédéraux !

Le tribunal d'appel a enfin prononcé sur les 46 procès combinés contre M. Stämpfli. Une nouvelle dispensation de la justice a fait découvrir, par M. le secrétaire d'état de Stürler, dans une caisse oubliée depuis 20 ans, toutes les pièces et quittances relatives à cette contribution extraordinaire que les patriciens étaient accusés d'avoir payée de l'argent de l'état. On voit par ces pièces que notre aristocratie bernoise n'avait pas fait fortune pendant ses trois siècles de pouvoir absolu. Les descendants de ces familles vivent moins grandement, moins joyeusement que leurs ayeux; peut être sont-ils mieux en finance. La sentence suprême condamne M. Stämpfli à 20 jours de prison et 100 fr. d'amende; mais il aura environ 6 à 7000 fr. de frais.

Bâle fait fort peu parler de lui, ce qui est assez bon signe; et pourtant Bâle se transforme sensiblement. Les capitalistes bâlois font volontiers travailler leurs capitaux eux-mêmes, et tout en gagnant donnent à gagner. L'extension de la fabrique a attiré de nombreux ouvriers étrangers; Bâle est maintenant une ville de 30,000 âmes. Le mouvement de la douane, ou pour mieux dire de l'entrepôt, a triplé depuis vingt ans. La position de la ville au point d'intersection de plusieurs chemins de fer en construction, le parfait accord qui règne entre le gouvernement et la population, donnent tout lieu de compter sur l'accroissement de cette prospérité. Mais à côté de ces richesses, il y a beaucoup de misère. Les institutions de charité et de prévoyance ayant à pourvoir avec des ressources assez larges à des besoins nombreux et variés, ont reçu un développement remarquable. Les caisses d'épargne sont organisées de manière à tirer parti des versements les plus minimes; il y a des caisses de secours pour l'âge et la maladie, enfin la Société d'utilité publique, suivant l'exemple donné par quelques grandes capitales, vient d'acheter un emplacement pour y construire trois maisons subdivisées en vingt-quatre appartements,

qui seront louées à bon marché à la classe ouvrière. Tant que l'ordre public ne sera pas troublé, Bâle a les moyens de lutter contre les inconvénients que l'accroissement de population entraîne avec lui.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

POÉSIES COMPLÈTES DE J.-P. HEBEL, traduites et suivies de Scènes champêtres, par Max. Buchon. — Paris et Berne. 1853. 247 pages, in-16, fr. 3.

Si nous cédons à l'envie d'analyser et de discuter à-propos de ce petit livre, nous n'aurons jamais fini; tâchons d'aller au court. Et d'abord, ce recueil de vers se distingue avantageusement de la plupart des autres en ce qu'il n'ennuie pas; on peut le lire jusqu'au bout sans fatigue; on approuve ou l'on blâme, mais on est intéressé. Nous avons vu cette impression partagée par assez de gens « qui ne se piquent de rien, » pour croire qu'elle sera celle du public, partout où le public ne trouvera pas son jugement fait d'avance. Après cette observation essentielle, disons que l'auteur a transporté dans notre langue, avec beaucoup de zèle, de sincérité et d'intimité, un poète lyrique du premier ordre, qui appartient à la Souabe, à la Suisse et à l'Alsace, par ses cadres et par son dialecte, mais par le génie au monde entier. La plupart de nos traductions poétiques ne donnant ni le ton ni l'impression des originaux, ne peuvent être jugées qu'indépendamment de leurs modèles, pour leur valeur propre, qui est rarement considérable. Ici, nous possédons un essai de traduction: M. Buchon a fait passer en français une partie au moins du poète allémanique; il nous l'a donnée et nous l'avons. Je n'entre pas dans la question de savoir s'il était plus difficile de traduire le patois du Brisgau que du haut allemand, ou des vers allemands que ceux d'une langue plus voisine de la nôtre; qu'on me montre une œuvre originale vraiment traduite en français, nous examinerons ce détail ensuite. C'est que M. Buchon était doué pour réussir. Il est poète, il est observateur exact, précis, il comprend le simple, le populaire, il sait le français, celui de l'académie et l'autre, le français de la province, le français de la forge, de la foire, de la vie. Il avait dans le cœur de quoi pénétrer son modèle, et dans l'imagination de quoi le rendre.

Cependant la manière de sentir de Hebel et celle de son interprête

diffèrent à bien des égards, et ces dissonnances se trahissent par des lacunes dans la traduction.

Les vingt pièces originales qui terminent le volume, nous font connaître M. Buchon comme poète et comme peintre; c'est par elles qu'il nous aurait fallu commencer. M. Buchon sent poétiquement la nature et la vie — plus que nous, mais comme nous, comme un enfant de la ville, comme un enfant de son temps et de son pays — poésie personnelle, individuelle, un peu amère.

« Tiens à ce qu'on redoute encor plus qu'on n'admire
Ton onde transparente où le ciel bleu se mire, »

dit-il à la rivière de son pays.

Le langage que la nature lui parle sur la cime de Poupet, nous l'avons entendu sur Pouillerel ou sur le Pilate, nous poursuivons sa rêverie aux falaises d'Etretat, les pensers qui l'assiégent en parcourant les champs avec une sœur encore joyeuse et déjà belle, tel de nous s'est peut-être efforcé de les conjurer en voyant grandir son enfant, et ce que le poète a senti dans les foins mûrs et fleuris, cette grandeur, ce repos, puis ce sourd effort, ce travail douloureux de la nature et de la vie, nous l'avons tous éprouvé, sans pouvoir le rendre aussi bien.

Le matin, quand tout luit, quand tout chante et s'éveille,
Quand tout va retrouvant ses parfums de la veille,
Quand tout va revêtant ses plus vertes couleurs,
Les tilleuls embaumés et les sureaux en fleurs,

Qui n'a senti parfois, en folles rêveries,
Son âme s'envoler à travers les prairies,
Avec un bruit confus de feuillages ou d'eaux,
Les bras tous grand ouverts, et couché sur le dos?

D'abord, ce sont des cris et des voix sans pareille,
Qui viennent doucement vous tinter à l'oreille,
Pendant qu'on suit au ciel un nuage anguleux,
Qui s'enfuit par-delà les grands horizons bleus.

Puis le long de vos bras grimpe à la dérobée,
Quelque roux perce-oreille ou quelque scarabée;
Ou, verte et repliée en forme d'oméga,
La chenille, flairant quelque nouveau dégât.

Fermez alors les yeux; que tout vienne à se taire
Pour vous à la surface, et regardez sous terre,

Tout rempli de terreur et d'admiration,
Le travail incessant de la création.

Voyez dans quel chaos se croisent ces racines
Que chaque insecte mord de ses dents assassines;
Voyez par quels chemins la sève lentement
Monte et circule autour du moindre filament.

Et comprenez, à voir ainsi cet autre monde,
Où tout est fange, nuit, suintement immonde,
Ce qu'il faut par-dessous, d'efforts inaperçus.
Pour qu'une pauvre fleur éclose par-dessus.

Voilà la poésie de l'impression personnelle, qui se répand d'elle-même sur la nature : l'âme de la nature c'est toujours la nôtre, après tout. Mais la manière dont M. Buchon voit et comprend le reste de l'humanité, n'a plus rien de lyrique. Il ne prête point aux gens ses propres sentiments, il ne s'efforce guères plus de chercher ce qu'il peut y avoir en eux de poésie inaperçue, pour l'amener à la surface; il les prend tels qu'ils apparaissent, et trouve un plaisir doucement ironique à peindre fidèlement ce qu'il voit, sans rien ajouter et sans rien omettre. C'est du pur flamand.

Deux noms contemporains, deux noms comtois, inégalement célèbres, circonscrivent bien sa tendance; ce sont les deux seuls noms propres qui aient trouvé place en ce volume, ceux de MM. Hugo et Courbet. De Victor Hugo viennent la forme du vers et cette manière de sentir, à la fois simple et très réfléchie, qui distingue ses strophes lyriques ; mais Hugo, tout matériel et familier qu'il soit en style, ne rend pas compte du peintre, qui va jusqu'à Courbet. Telle page de M. Hugo illustrerait un tableau de M. Hornung; les toiles si remarquées de M. Courbet feront mieux sentir l'éminente virtuosité de M. Buchon.

La foire! c'est le jour des cris et des vacarmes,
Le jour des charlatans, des bœufs et des gendarmes,
Le jour des pains d'épice et des petits couteaux.
Le jour des grands chapeaux de paille et des rateaux.

Dès le matin, les bœufs, les chevaux et les vaches
Arrivent à grands coups de fouets ou de cravaches.
Puis les cochons replets à pas lents et lourdauds,
Puis les moutons marqués d'une croix sur le dos.

Tous les marchands forains sont là depuis l'aurore,
Hurlant tous d'un gosier sec, vibrant et sonore,
L'énumération des merveilles sans fin,
Qu'ils étalent d'un air majestueux et fin.

Voici les bons ciseaux, les rasoirs, les lunettes,
Les bretelles, les gants de peau, les savonnettes,
Les bagues d'or massif, pas du tout frelaté,
Les plumes, les crayons, première qualité.

Un aveugle plus loin, dans sa blouse embourbée,
Chante le *Juif-errant*, ou *Pyrame et Thisbée*,
Ou quelque assassinat, rimé, Dieu sait comment,
Et dont pourtant chacun se munit lestement.

Un peu plus loin encor, c'est un marchand d'images,
Qui pend à de vieux clous la Vierge et les Rois-mages,
Pauvres rois du vieux temps, tout fiers de parader
Aujourd'hui sur la foire auprès d'Abd-el-Kader.

Tout-à-coup une vache aux naseaux frénétiques
S'élance furieuse à travers les boutiques,
Renverse un étalage, et laisse sans souci
Son maître et le marchand s'étrangler à merci.

Une autre, sur la place immense et si remplie,
Contre le pan d'habit d'un beau monsieur s'oublie,
Sauf à subir pour prix de ses jolis cadeaux,
Une grêle de coups de bâtons sur le dos.

Plus loin, c'est un cheval, un ruban sur la queue,
Qu'on fait trotter devant des gens en blouse bleue,
Et qui ne comprend pas qu'on lui serve à la fois
Tant d'éloges d'un jour et tant de coups de fouets.

Pour dîner cependant, il faut que l'on s'héberge;
L'hôtel, qui n'en peut plus, regorge sur l'auberge.
Puis viennent à grand bruit, dans les cafés-billards,
Trôner les maquignons avinés et braillards.

Ainsi tout cela hurle, ainsi tout cela bêle,
Gens, bêtes, acheteurs et marchands pêle-mêle,
Tant qu'enfin, vers le soir, d'un pas plus ou moins droit,
Les jeunes et les vieux regagnent leur endroit;

Ceux-ci dans les vallons, et ceux-là dans les plaines,
Le parapluie au dos et les deux poches pleines,
En chassant devant eux leur pouliche ou leur veau,
Ou bien en feuilletant quelque almanach nouveau.

Ces derniers vers élargissent le tableau, le mettent en mouvement, le prolongent dans le temps et dans la perspective, sans qu'il perde rien de sa netteté. Ces vers sont bons, quoi qu'on en dise. Que le genre

plaise ou non, il est traité, c'est le grand point, et j'aime mieux ce morceau qu'un volume de ces rêveries sentimentales, ou de ces niaiseries quasi élégantes, à l'admiration desquelles nous sommes condamnés. Sans confondre le laid et le beau, il est permis d'avancer que l'un et l'autre ont place en poésie; ce qui n'en a point, c'est le fade. Un objet laid bien rendu vaut mieux qu'un objet beau mal rendu, et presque autant qu'un objet beau bien rendu, si celui-ci n'est que reproduit, sans idéal. Celui qui saurait voir et dessiner en vers comme M. Buchon ne chercherait pas trop longtemps ses couleurs ni ses rimes, lorsqu'il lui viendrait au cœur quelque chose de beau.

Mais la manière de Hebel est différente. Chez lui le sentiment attendrit l'imagination et la féconde, Hebel ne calque point, Hebel crée. Son soleil, on nous l'a dit, c'est une riche et vaillante fermière, tricotant les nuages, et dont le fils, astre sournois, se lève toujours avant elle pour lui cacher ses rendez-vous. Chez lui, le dimanche est un bon patron, à bonnet de fourrure et gilet rouge, qui permet qu'on dorme et qu'on s'amuse. Ces traits nous étonnent, ils semblent chargés. Mais quand on voit l'entrain qu'y met le prélat, l'étrange réalité que prennent ses personnages, la surprise devient inquiétude, on sent au front le souffle des anciennes adorations, ce sérieux animé rappelle l'accent des *Vedas* et les vaches divines. Le dieu Mois, Osiris-bienfaiteur commencent à s'agiter en nous. Il y a bien autant de mythologie dans Hebel que dans Ovide, je soupçonne même qu'il y en a davantage. Celui qui sait quelles idées singulières traînent encore (et parfois se rallument) dans les campagnes, celui qui a senti combien le culte de la nature est encore près de lui, concevra bien quelques scrupules sur l'influence d'une telle poésie parmi les filles des Allémanes; quand on lui dira que le consistoire de Carlsruhe en avait pris sérieusement ombrage, il le croira sans difficulté. Hebel est peuple à tel point qu'en sortant du cabaret de Lörrach, il nous ramène à l'enfance du monde. Il crée le mythe, parce que sa gaieté est émue: sans le vouloir, son imagination profonde fait toujours vibrer la corde de l'infini. Cette puissance créatrice de Hebel tient à son abandon; le sérieux et la plaisanterie ne font qu'un chez lui, cette plaisanterie jaillit du cœur; il y a de la joie dans ses vers, et c'en est la grâce suprême. Les moralités qu'il affectionne tiennent aux sources de sa poésie; la sagesse orientale se complaisait aux discours sentencieux, et le campagnard prise encore les bons dictons. Hebel moralise parce qu'il est antique, il moralise parce qu'il est paysan, ce qui est à-peu-près la même chose, il moralise parce qu'il est naïf, ému tout entier — quand il sent, du moins, et qu'il ne s'imite pas lui-même, ce qui lui arrive parfois, comme à tout le monde (1).

(1) Un travail sur l'Idylle allemande en général, fournira prochainement à cette Revue l'occasion de revenir sur Hebel avec un peu plus de détail.

Le mot à mot étant impossible, à cause de l'inimitié des deux langues, M. Buchon a dû s'inspirer de l'original pour lutter contre lui; il l'a fait souvent avec bonheur, mais quelquefois les tendances de son propre talent l'ont égaré. La simplicité a chez lui un je ne sais quoi d'ironique étranger au modèle. En supprimant ou sous-entendant à-peu-près la moralité de certains apologues, il en a effacé le caractère et le charme. Le *Scarabée* n'est plus qu'un tableau de fantaisie sans raison d'être. Le *Revenant*, tout à côté, est singulièrement obscurci par la même cause; par l'omission du *comprenez-vous?* final, le morceau se trouve transporté dans un autre genre. La réponse à la seconde question suggérée par l'arbre de Noël *(Autre question)*, nous semble avoir beaucoup perdu de sa force et de sa vérité. La conclusion de l'*Escarboucle*, récit charmant et bien rendu, souffre de défauts pareils. « *Nous ne sommes pas si bêtes que vous croyez,* » est d'un tout autre accent que : « *I chenn mi aetti wohl und sine gidanke* (Je sais bien les idées de mon père), » vers tout sympathique, où il y a un merci et un amen. Celui-ci : « *Du père je connais la ruse et la science,* » n'est pas moins insuffisant, quoique superflu. « *Sitôt que l'on prétend ne pas bâtir un coup*, » ne rend pas mieux l'original : « Quand on *ne prie pas*, qu'on n'obéit pas et qu'on ne travaille point. » L'omission n'est sans importance ni pour le caractère de Hebel lui-même, ni pour l'idée que nous emportons de ses paysans. A ce propos, nous hasarderons nos doutes sur l'expression : *bâtir un coup*. Chez nous on dit *battre un coup,* ce qui semble plus logique.

Nous voulons réclamer aussi, non contre l'assouplissement, mais contre la suppression du vers à laquelle M. Buchon se croit autorisé. Nous n'accorderons jamais qu'une ligne de douze syllabes soit un vers à la seule condition de rimer avec la précédente. M. Buchon ne le croit pas davantage, car il en use rarement, ce n'est pas ainsi que les vers lui viennent. Il faut donc, dans un livre de poésie, effacer ces lignes de prose. Force est bien de voir aussi çà et là des passages obscurs, tourmentés, dont le tour peu naturel contraste avec le ton rustique. Ceci, c'est l'ombre presque inévitable d'une traduction en vers qui veut serrer le texte d'un peu près; il n'y a rien de semblable dans les *Scènes champêtres*. Le lecteur fera donc bien de passer un peu légèrement sur ces endroits, pour s'arrêter aux fragments, aux morceaux vraiment réussis et pour en jouir. Je lui devrais le bon exemple, mais les lutins ont dispersé mes petits papiers, il faudrait recommencer la lecture et le temps presse. Je citerai seulement *La forge*, *La femme du marché*, *Le bailli de Schopfheim*, légende biblique étrangement costumée, *La bouillie*, *La cigogne*, *Le cerisier*, *Le dimanche matin*. Il y en a bien d'autres. Ces pièces rendues d'une manière aisée et fidèle sont nombreuses, assez pour qu'on retrouve Hebel, et pour qu'on l'aime sous ce vêtement. Si l'on en croit les Souabes eux-mêmes, il est mieux ainsi que dans l'allemand des livres. Hebel est un

tel poète que cet éloge suffit bien à la traduction. M. Buchon aura sans doute plus d'une occasion de revoir et de polir son travail, car la juste réputation de Hebel en Allemagne ne permet pas de l'ignorer aux Français qui prétendent aimer et connaître la littérature moderne, et l'on ne pourra le connaître que dans cette forme. Ce n'est qu'en Alsace qu'on comprend le dialecte allémanique. Dans la Suisse française même, il y a bien peu de personnes capables de lire l'original assez facilement pour en jouir. Ces privilégiés ne seront pas les derniers à remercier le traducteur de sa persévérance, ni les moins réjouis de sa vaillantise. S.

DISCOURS ÉVANGÉLIQUES, par Trottet, pasteur. Paris 1853. — 250 p. 8°, prix fr. 2 » 50.

Ce demi volume contient neuf sermons prêchés devant l'église française de Stockholm. Vaudois, et disciple de Vinet, l'auteur s'applique à démontrer le christianisme à la conscience et à la raison ; il cherche l'unité de la morale et du dogme et voit dans les applications mêmes de l'idée chrétienne un moyen d'apologie. Il a plus d'idées que de nuances, plus d'intimité dans la pensée que dans l'accent. La philosophie nous semble à la fois sa force et son écueil. Par philosophie, je n'entends pas un système, mais l'analyse, l'expérience intérieure. Le style est riche, abondant, véhément, l'onction gagnerait peut-être à un mouvement plus calme. La nature de ce journal ne nous permet pas d'entrer en matière comme ces discours le mériteraient et comme nous le désirerions nous-mêmes. Nous savons qu'ils ont produit une impression très-marquée dans la capitale de la Suède.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XVIII[e] SIÈCLE, par A. Vinet. Paris 1853, 2 vol. in-8°, prix fr. 10.

Quoique M. Vinet n'ait pas laissé de manuscrits préparés pour l'impression, ses papiers ont déjà fourni la matière d'une douzaine de beaux volumes, pour la plupart entièrement inédits, et cette précieuse mine n'est pas encore épuisée. Les feuilles que nous annonçons contiennent son dernier cours de littérature, qu'il ne put malheureusement pas achever. Les éditeurs l'ont plus ou moins complété par des fragments d'un travail plus ancien sur les moralistes français. Les écrivains de la première moitié du siècle sont tous passés en revue ; le premier volume est terminé par un excellent chapitre sur Montesquieu. Le second renferme les leçons sur Voltaire (130 pages), d'Alembert, Diderot, Helvétius, Raynal, d'Holbach, Grimm, Buffon, Duclos et J.-J. Rousseau. Ainsi la carrière était à-peu-près fournie quand la maladie interrompit ce mémorable enseignement. Cependant la plus

grande partie de l'article sur J.-J. Rousseau est extraite du cours sur les moralistes.

On reconnaîtra dans ces leçons le style parlé de Vinet, un peu moins précis, un peu moins riche que son style écrit, mais plus ample et d'une lecture plus aisée. Les appréciations de Vinet sur le XVIII[e] siècle empruntent aux circonstances une actualité inattendue. On sera frappé de la largeur d'un libéralisme qui reposait sur des convictions à la fois très-hautes et très-bien ancrées. Plus douloureusement blessé que personne du matérialisme et de la sensualité du siècle dernier, M. Vinet pouvait rendre justice à ce qu'il eut de sincère. Il ne craint pas de reconnaître que ce siècle impie fit passer dans les lois et dans les mœurs des éléments importants du christianisme, auxquels le XVII[e] était resté fermé. Voici comment il s'en expliquait en 1833 :

« Revendiquer les droits de l'homme individuel et social et fonder la société sur la souveraineté démocratique, ce fut bien là la mission du dix-huitième siècle, et c'est bien sa gloire. C'est même, avec l'influence d'une philosophie matérialiste, une des causes principales pour lesquelles il se fit déiste, non-seulement déiste, mais athée. Il nia le ciel pour conquérir plus aisément la terre. Le déisme qu'il proclama d'abord ne fut qu'une arme dans sa main, et trouvant ensuite celle de l'athéisme plus sûre ou plus expéditive, il ne craignit pas de s'en emparer et de s'en servir. Continuateur du grand mouvement social qui a dans le christianisme sa première origine, le dix-huitième siècle rompit violemment avec le christianisme; il se prit contre lui d'une haine qui semble inexplicable autant qu'injuste; c'est qu'il n'en vit que la forme extérieure, la lettre morte qui lui faisait partout obstacle, incorporée qu'elle était avec le pouvoir contre lequel il venait se heurter. Et à cet égard, il a servi l'immortel qu'il croyait *écraser;* ses coups n'ont fait que briser les liens qui le retenaient captif. Il a dégagé le christianisme de l'enveloppe grossière, épaissie par le cours des âges, que la Réformation n'avait déchirée qu'en partie, et sous laquelle se perdaient sa liberté, sa force, sa vie céleste. Ce sera là peut-être aux yeux de l'avenir le service capital rendu par le dix-huitième siècle; ainsi, instrument aveugle de la Providence, il se trouvera avoir réellement, à son insu et bien contre son gré, *restauré le sentiment religieux.* »

ESQUISSE D'UNE HISTOIRE UNIVERSELLE, envisagée au point de vue chrétien, rédigée pour servir de guide dans l'enseignement des écoles secondaires et des maisons d'éducation, par A. Vuillet. — Paris, librairie protestante; Suisse, chez les principaux libraires.

L'abrégé d'histoire universelle de M. Vulliet formera sans doute six petits volumes, soit environ 13 à 1400 pages assez compactes, qui seront pourtant un peu chères à 18 francs. L'histoire moderne, annoncée

pour ce mois-ci, ne nous est pas encore parvenue. Nous avons sous les yeux une quatrième édition de l'histoire ancienne, qui paraît à peu près conforme à la troisième, et une seconde édition de l'histoire du moyen-âge. Le succès de cet ouvrage est un bon signe pour l'enseignement de l'histoire chez les protestants de langue française, car la matière de l'instruction y est assez abondante. Tel qu'il est, nous n'hésiterions pas à le recommander s'il en était encore besoin, cependant nous le croyons susceptible d'améliorations assez sensibles. Le point de vue chrétien, que nous désirons voir dominer toujours plus au fond, nous semble un peu trop accusé dans la forme. Tout en approuvant les citations des prophètes dans l'histoire ancienne, nous les voudrions quelquefois plus contrôlées; quelques-unes risquent de soulever prématurément des questions de critique qui peuvent être résolues différemment par des hommes également convaincus de ce qui fait la substance du christianisme. Dans l'histoire du moyen-âge, les préoccupations protestantes nous semblent un peu trop marquées. Le point de vue chrétien dans l'histoire, c'est apparemment aussi le point de vue providentiel, qui nous paraît bien difficile à suivre si l'on n'admet pas que les formes de l'Église ont dû se proportionner à la différence des milieux et des œuvres, et si l'on refuse à la hiérarchie toute valeur positive. Autre est l'idée protestante, autre est l'esprit gibelin. D'ailleurs la justesse des idées mise à part, il nous semble qu'un livre destiné à l'enseignement public doit rester objectif; autrement il gène trop la liberté du maître. Quelle que soit la simplicité de ce livre et sa sobriété relative, nous voudrions en retrancher la plupart des appréciations, même les meilleures; et cela au profit des faits; non pas pour ajouter des faits nouveaux, au contraire nous en retrancherions également un certain nombre, mais pour donner plus de détail et de relief aux faits conservés, ce qui aiderait soit à les retenir, soit à les comprendre. Nous voudrions aussi plus de dates, et quelques tables chronologiques; enfin quelques paragraphes consacrés à des résumés généraux, qui fissent ressortir l'enchaînement des causes et des effets et l'idée générale d'une période historique. Dire moins de choses; mais les espacer, les détacher et les grouper davantage, en faisant ressortir un peu plus les grandes époques et les grandes figures. Dans les notices bibliographiques placées à la fin des paragraphes, nous voudrions que les sources proprement dites fussent distinguées des livres à consulter. Il convient que l'élève sache ce que c'est qu'une source. Le public ne se méprendra point sur l'intention de cette annonce. Partant du fait d'un succès bien acquis, il n'a pas paru nécessaire d'insister sur tous les mérites qui le justifient.

L'un des rédacteurs : L[s] Bovet.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XVI.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

NOUVELLES ET VOYAGES.

HISTOIRE, BIOGRAPHIE, ANTIQUITÉS.

MORALE ET PHILOSOPHIE.

SCIENCES NATURELLES.

POÉSIE.

CRITIQUE.

CHRONIQUE ÉCRITE DE PARIS.

JANVIER. — Résumé de la situation. — Le terrain complétement déblayé. Forte assiette du pouvoir. Modifications financières à la constitution. — Effacement des partis. Les légitimistes. Les républicains. Les orléanistes. — L'armée. — Le chien de la cour du Louvre. — L'idée populaire sur l'Empire. — Entre deux stations, 66. — Croquis et anecdotes. — Paris à ce commencement d'année. Le Paris de 1848, de 1830, et celui d'à présent. — L'époque de Law et la nôtre. M. Houssaye. M. Meissonnier. M. Emile Pereire. — *Les Sociétés de Crédit*. — Un coin de régence. — Le plaisir ou l'insouciance du danger. — L'esprit de la rue Saint Denis. — Un mot et un conseil de Raspail. — Une idée du maréchal Bugeaud. — Courtes échappées sur les Tuileries. L'héritier présomptif. Les queues, et quelles queues ? — Charles et Félix. — Deux genres de *baisse*. — Un mot digne de Molière, 72. — Le théâtre et la situation littéraire. — Seulement des généraux. — Victor Hugo et les autres exilés. — M[me] Sand et l'*Oncle Tom*. — Une phrase à effet dans un bulletin militaire, 79. — Le discours de l'archevêque de Paris, et les reliques de sainte Geneviève. — Le catholicisme fougeux. Le clergé en Italie, 80. — Les savans entre eux. Scène comique à l'Institut. Principaux personnages : M. Arago, M. Leverrier, M. Lionville et M. Stourm, 80. — M. Emile Souvestre. Caractère distinctif de son enseignement et de ses écrits, 82.

FÉVRIER. — Un nom poétique et un drame espagnol. — Un volume non à publier. — Principes de critique historique en fait de ma-

ERRATA DU TOME SEIZIÈME.

Page 68,	ligne	14	en remontant : *leur*, lisez : *son*.
» 74,	»	12 et 13	id. : effacez *dont*, et mettez point-virgule avant *il faut*.
» 151,	»	8	en remontant : ôtez *donc*
» 157,	»	1 :	*descente*, lisez : *invasion*
» 161,	»	17 :	*qu'en*, lisez : *quand*
» 162,	»	15 :	*mêlait*, lisez : *mêle*
» id.	»	25 :	*Alexandre*, lisez : *d'Alexandre*
» 244,	»	8 :	*s'évanouissant*, lisez : *qui s'évanouissent*
» 248,	»	dernière :	*exités*, lisez : *excités*
» 249,	»	30 :	*Salmigondis* il ne faut pas de capitale.
» 252,	»	3 :	*d'Hautpoul*, ajoutez : *commandant du palais*.
» id.	»	34 :	*l'auteur*, ajoutez : *M. Bayard*
» 254,	»	13 :	effacez *donc*
» 265,	»	2 :	*par*, lisez : *pour*
» 333,	»	15 :	après *ayant tourné*, ajoutez : *comme elles l'ont fait*,
» 335,	»	21 :	après *temps-là*, ajoutez : *il*
» 339,	»	18 :	*Auguier*, lisez : *Augier*
» 442,	»	5	et dans le reste de l'article, au lieu de *Divano*, lisez : *Tivano*.
» 540,	»	6 :	en remontant : *ils s'engraissent*, lisez : *ils engraissent*.
» 626,	»	1 :	*résonnait*, lisez : *raisonnait*.
» 692,	»	16 :	*Aussi*, lisez : *Ainsi*
» 695,	»	9 :	effacez *déjà*.
» 754,	»	6 :	en remontant : ôtez *vis-à-vis*
» 834,	»	26 :	*fort ancrée*, lisez : *chose établie*
» id.	»	33 :	avant *Tout autres*, mettez un —
» 891,	»	9 :	*pour n'être pas certaine d'avance*, lisez : *pour douter*
» 894,	»	5 :	*qu'ils*, lisez : *que les Russes*
» 903,	»	24 :	Retranchez *Aussi*

Neuchâtel, — Imprimerie de H. Wolfrath.

